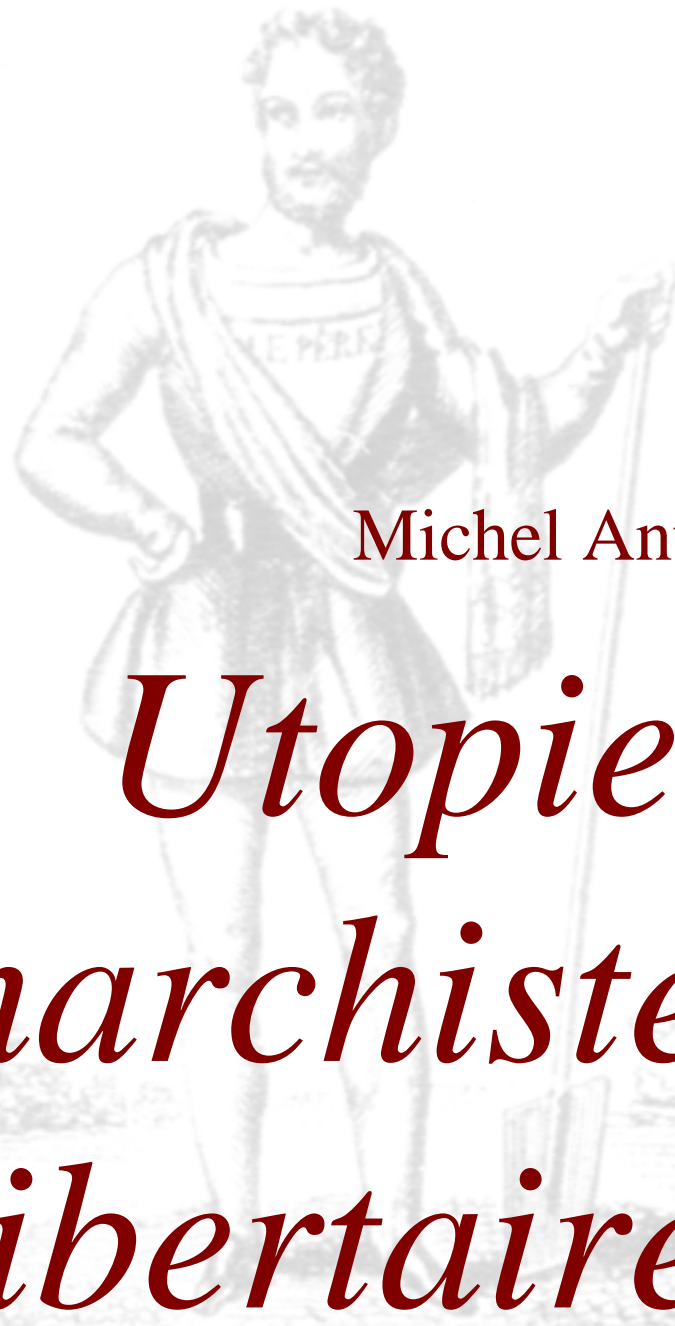




le CDI  
École alsacienne



Michel Antony

# *Utopie : anarchistes et libertaires*

source : [http://artic.ac-besancon.fr/histoire\\_geographie/Utopies](http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/Utopies)

consulter les dernières mises à jour :

[http://artic.ac-besancon.fr/histoire\\_geographie/new\\_look/Ress\\_thematiq/thematiq/utopies.htm](http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/new_look/Ress_thematiq/thematiq/utopies.htm)

contacter l'auteur :

<mailto:Michel.Antony@ac-besancon.fr>

<mailto:Michel.Antony@wanadoo.fr>

# I/ Quelques précisions et essais de définitions

## I. QUELQUES PRECISIONS ET ESSAIS DE DEFINITIONS :

|  |          |
|--|----------|
| <b>I. QUELQUES PRÉCISIONS ET ESSAIS DE DÉFINITIONS :</b>   | <b>1</b> |
| A. UTOPIE, UTOPIES, UTOPISEME, IMAGINAIRES, ESPÉRANCE... : UNE TYPOLOGIE IMPOSSIBLE ?  | 4        |
| 1. Sens large et sens restreint ?  | 4        |
| 2. Une imprécision accentuée par l'évolution sémantique  | 6        |
| 3. Une intéressante tentative de clarification de Raymond TROUSSON   | 6        |
| 4. Quelques termes ici et là   | 8        |
| B. DE QUELQUES GENRES UTOPIQUES... UNE EXTRAORDINAIRE VARIÉTÉ  | 8        |
| 1. Un sens péjoratif communément répandu   | 8        |
| 2. Au sens strict, « classique » ou « traditionnel » : l'utopie représente des microcosmes idéalisés (utopies surtout littéraires) | 9        |
| 3. Utopie de type « uchronie » et les « anticipations »  | 10       |
| 4. Au sens de microcosme tenté : les utopies communautaires  | 11       |
| 5. Au sens d'economie ou de projet politique, de programme politico-social   | 13       |
| 6. Au sens marxien péjoratif de « socialisme utopique »  | 15       |
| a) Un précédent : Louis REYBAUD  | 15       |
| b) Une définition rapidement polémique et utilitaire   | 15       |
| c) Une utopie marxiste non avouée  | 15       |
| d) Des marxistes acceptant pleinement l'utopie   | 16       |
| 7. L'utopie est parfois confondue avec le millénarisme et l'hérésie  | 17       |
| a) millénarisme  | 17       |
| b) Hérésie   | 19       |
| 8. L'utopie = paradis, harmonie, arcadie, éden, âge d'or   | 19       |
| 9. Utopies et « mondes de l'envers »   | 21       |
| 10. Mais l'utopie reste normalement différente du mythe, quoique   | 21       |
| 11. Des utopies particulières, les « robinsonnades »   | 22       |
| 12. Voyages fantastiques et légendaires, inventions, science fiction et fictions   | 22       |
| 13. Utopie = un « avenir radieux » inéluctable ?   | 24       |
| 14. Cas particulier : les « voyages élogieux » des « pays de l'avenir radieux »  | 24       |
| 15. Les utopies pédagogiques   | 25       |
| 16. Les utopies négatives, satiriques, ou dystopiques  | 25       |
| 17. Utopie comme nécessaire pulsion de l'inconscient   | 25       |
| 18. L'hétérotopie, dans la lignée de FOUCAULT  | 25       |
| C. L'IDÉE LIBERTAIRE : « LA IDEA »   | 26       |
| 1. Anarchie, anarchisme et anarchistes   | 26       |
| a) Un sens politique anti-autoritaire très précis et ancien pour « anarchie »  | 26       |
| b) Un sens péjoratif trop fréquent pour « anarchie »   | 27       |
| c) Anarchie ou acratie : une vision utopique bien affirmée ?   | 27       |
| d) « L'anarchisme » se distingue comme concept et comme mouvement  | 28       |
| e) Anarchisme devrait s'écrire au pluriel ? : anarchismes  | 28       |
| f) Quelques problèmes de chronologie   | 30       |
| g) confusion et imbrication des idéologies au XIX <sup>e</sup> siècle  | 30       |
| h) mais anarchie ne signifie pas anomie  | 31       |
| 2. L'anarchisme, un socialisme ?   | 31       |
| 3. Libertaire ou antiautoritaire   | 31       |
| 4. Le « libertarisme », nouveau concept ?  | 32       |
| 5. Le problème des « libertariens » et autres « libertins »  | 32       |
| 6. Réfractaires, rebelles, révoltés, insurgés, enragés, bohèmes, dissidents  | 33       |
| 7. Évolution des groupes et des mouvances traditionnels  | 34       |
| 8. Les « 3 modèles anarchistes » pour Gaetano MANFREDONIA  | 36       |
| 9. Démocratie directe, conseillisme, tribunisme, autogestion   | 37       |
| a) Le conseillisme   | 37       |
| b) Les autogestions  | 38       |
| 10. Définitions « ouvertes » et pluralistes plus ou moins récentes   | 39       |
| a) L'acratie ou Acracia, et l'acratisme  | 39       |
| b) « L'anarchisme sans adjectif »  | 39       |
| c) Un anarchisme pluraliste et expérimental ?  | 40       |
| d) L'anarchisme « positif » ou culturel  | 41       |
| e) L'anarchisme tropeler@  | 41       |
| 11. D'autres positions plus isolées  | 42       |
| a) Anarchisme « épistémologique »  | 42       |
| b) Anarchisme « indianiste ou indigéniste »  | 42       |
| c) Anarchisme « moniste » et « holiste » ?   | 42       |
| d) Anomie  | 43       |

|  |    |
|--|----|
| e) Municipalisme libertaire et écologie sociale.....                                   | 43 |
| 12. Comment tenter de partiellement conclure sur les questions de terminologie ? ..... | 43 |

## A. UTOPIE, UTOPIES, UTOPIISME, IMAGINAIRES, ESPERANCE... : UNE TYPOLOGIE IMPOSSIBLE ?

L'utopie serait un « *mot-valise* » dans lequel on place un peu tout. C'est pourquoi « *un travail de définition sémantique est un préliminaire à toute réflexion critique sur l'utopie* »<sup>1</sup>. C'est parce que je partage totalement cette remarque de bon sens d'Amedeo BERTOLO que je me suis mis à approfondir cette recherche. Le résultat et sa complexité ont cependant largement dépassé mes attentes, mais permettent tout de même de tenter de mieux cerner un terme trop souvent utilisé sans nuance.

### 1. Sens large et sens restreint ?

Comme le rappelle Michel WINOCK dans une synthèse récente<sup>2</sup>, limitée mais pertinente, le concept d'utopie révèle une grande « *élasticité* » sémantique. Il n'y a pas de genre unifié, ni de définition stricte. Ainsi on peut avancer que « *l'utopie se dérobe à toute tentative de catégorisation générique* »<sup>3</sup> ou que « *par définition, intempestives, les utopies restent insaisissables* »<sup>4</sup>. Cela n'empêche pas ces chercheurs de tenter malgré tout des classifications.

Dans un sens polémique, et en justifiant bien sûr son choix de recherche, Alain PESSIN risque même l'affirmation que « *le mot "utopie" ne possède aucune valeur classificatoire : l'utopie n'existe pas* »<sup>5</sup> ; ce qui ne l'empêche pas d'en discuter pendant plus de 200 pages. Certes il cherche à dire par là que pour aborder l'utopie, il faut se livrer à des choix de corpus, à une méthodologie, à ne pas chercher à tout envisager, puisque les travaux sur l'utopie liés à des « *problèmes de classement, multiples et complexes* » forment une « *collection déconcertante* ». Il écrit même que, les choses étant tellement « *hétérogènes* », « *un corpus est introuvable* » (ou trop gigantesque, ce qui revient au même).

Mais son choix de confronter les utopies « *classiques* » aux utopies « *contemporaines* » risque également d'ajouter à la confusion, car il regroupe sur le même plan des œuvres qui n'ont pas le même sens, la même vision finale, malgré des « *utopèmes* » communs. Les « *utopèmes* » sont pour lui des images répétitives des utopies, des démarches ou des cadres ou des thématiques communs en quelque sorte. Or des démarches ou des conventions semblables n'ont pas forcément les mêmes finalités ou la même portée. Pour me faire comprendre, en caricaturant un peu, c'est comme si dans un *Manifeste communiste* de MARX et dans un *Manifeste communiste* de KROPOTKINE on cherchait ce qui rapproche, au lieu de mettre en évidence justement ce qui les différencie.

En tenant compte des diverses remarques précédentes, le terme « *utopies* » mis au pluriel est donc préférable si on cherche à rendre honnêtement compte de « *cette constellation aux visages multiples* » et de « *l'aspect kaléidoscopique* » qui en ressort : c'est le choix de Michèle RIOT-SARCEY pour le récent *Dictionnaire des utopies*<sup>6</sup>.

Cela rejoint les définitions globalisantes avancées par Bronislav BACZKÖ dans *Lumières de l'utopie* en 1971 ; il propose un sens large, de « *vision globale de la vie sociale* » qui regroupe toutes les tentatives, dans tous les domaines, de transformer le monde pour en édifier un autre, sans doute meilleur.

Alexandre CIORANESCU en confirmant cette approche de l'utopie comme « *une attitude mentale* » large, ouverte, globalisante... propose le concept « *d'utopisme* » qui semble un outil conceptuel solide, et qui est largement utilisé par Raymond TROUSSON.

Cette aspiration « *mélioriste* » rejoint la notion « *d'imaginaires sociaux* » qui depuis les années 1960 s'est considérablement répandue, et a été conceptualisée par Bronislav BACZKÖ<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> BERTOLO Amedeo *La fonction utopique dans l'imaginaire anarchiste*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>2</sup> WINOCK Michel *Le grand rêve des utopistes. Le bonheur pour tous !*, -in-*L'Histoire*, n°237, novembre 1999

<sup>3</sup> RIOT-SARCEY Michèle *Introduction à L'utopie en questions*, Paris, 2001

<sup>4</sup> RIOT-SARCEY Michèle *Introduction à Les utopies, moteurs de l'histoire ?*, Nantes, Pleins feux, 2001

<sup>5</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 22p, 2001, p.25

<sup>6</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>7</sup> BACZKÖ Bronislav *Les imaginaires sociaux*, Paris, Payot, 1984

Dans cette période fertile pour les recherches sur l'utopie, Henri DESROCHE, le grand spécialiste des tentatives communautaires, avance un autre regroupement très large pour tous ces mouvements et écrits : « *La sociologie de l'espérance* », titre de son livre de 1973.

C'est à la même époque (1972) que Pierre VERSINS publie à Lausanne ce qui reste à ce jour comme la principale encyclopédie de l'utopie<sup>8</sup>. Il y traite de ces « *aventures intellectuelles et passionnées* » qu'il nomme « *conjectures romanesques rationnelles* » (en gros les utopies au sens général, les voyages extraordinaires et les écrits d'anticipation et de science fiction). En fait son ouvrage monumental lui permet de tout traiter, bien au-delà de sa propre définition qui était restrictive, puisque restant dans la sphère romanesque. Pour lui l'utopie est autant « *le lieu où se révèlent les phantasmes* » (p.7) qu'un « *point de vue sur l'univers, voire sur l'homme* ». (p.8) Donc c'est « *imaginer un ailleurs plausible, qu'il soit situé dans le temps, dans l'espace ou à l'intérieur de l'homme* ». À l'inverse de TROUSSON étudié ci-après, il refuse de réduire ses analyses à des notions de genre ou de forme.

En milieu anarchiste ou proche, ce dernier terme « *d'imaginaire* » est fréquemment repris depuis la fin des années 1970, avec parfois d'autres adjectifs comme celui « *d'alternatif* » ou celui de « *subversif* »<sup>9</sup>, ou celui « *d'utopique* » (PESSIN), ce qui peut alors sembler redondant. Il en va donc du terme imaginaire comme du terme utopie, une floraison sémantique tous azimuts.

Ce terme d'imaginaire renoue avec les écrits freudiens et post-freudiens, ce qui n'est pas sans ambiguïté. Pour FREUD les « *représentations imaginaires* » (*Phantasieren*), liées au principe de plaisir, au jeu et au rêve éveillé, en renouant avec la liberté de la petite enfance et d'une antériorité mythifiée, seraient des tentatives de maintenir dans la réalité l'harmonie entre bonheur et raison. L'utopie au contraire rejeterait hors de la réalité cette harmonie souhaitée. MARCUSE, dans sa *Philosophical inquiry into FREUD*<sup>10</sup>, tout en reconnaissant l'importance de cet imaginaire, l'amplifie dans sa volonté d'établir qu'une « *société non-répressive* » (libertaire de fait) est possible : « *la valeur authentique de l'imagination ne concerne pas seulement le passé mais aussi le futur : les formes de la liberté et du bonheur qu'elle évoque tendent à libérer la réalité historique* ».

Le colloque de Grenoble de mars 1998 autour des « *Incendiaires de l'imaginaire* » renoue à la fois avec le futurisme et avec BACHELARD sur la notion d'incendie comme nécessaire rupture sociale, et fait de l'imaginaire la définition libertaire la plus adéquate de l'utopie, curieusement avec un U majuscule ! : « *...que la culture, la vie, en bref l'imaginaire nous facilitent le voyage au cœur de la transformation et de la création sociale. Nous avons nommé l'Utopie...* »<sup>11</sup>. Cette notion d'imaginaire reste floue et adaptable à d'autres réalités que la volonté utopique sous-entendue. La formule de Mimmo PUCCIARELLI qui la décrit « *comme mouvement d'ensemble de la raison, des sentiments, des postures psychologiques et physiques qui nous sont légués, entre autre, par notre héritage culturel, notre lieu et milieu d'origine donc, et nos propres acquisitions culturelles.* »<sup>12</sup> est une illustration de cette difficulté à cerner de nouveaux concepts opératoires, malgré (ou à cause de) sa volonté de rayonner large.

Dans une des premières interventions à ce colloque, Alain PESSIN rapproche le terme de « *rêverie politique* »<sup>13</sup> à celui d'imaginaire et de révolte. Celle-ci, comme l'imagination, cherche à « *faire apparaître le monde* », en rehaussant le rôle du désir, de la jouissance. Mettant au premier plan ce plaisir de tenter de « *démultiplier la vie* », il oppose la liberté du libertaire, de l'utopiste à l'idéologie qui institutionnalisée n'est qu'un absolu sclérosé. Il reprend ici les analyses classiques de Karl MANNHEIM. Dans son livre sur L'imaginaire utopique aujourd'hui de 2001, il reprend l'idée de rêverie, en y ajoutant un trait revendiqué par les libertaires, celui de volontarisme : la « *rêverie de la volonté* » est une belle expression, même si sa réalisation sombre parfois dans la « *rêverie du repos* », ce moment funeste où l'imagination s'estompe (ou

<sup>8</sup> **VERSINS Pierre** *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'âge d'homme, 1038p, 1972

<sup>9</sup> **Collectif** *L'imaginaire subversif. Interrogations sur l'utopie*, Lyon, **ACL**, 185p.,1981

<sup>10</sup> **MARCUSE Hebert** *Eros and civilization*, Boston, 1955/Paris, Minuit, 1963, p.130

<sup>11</sup> **Collectif** *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000, p.8

<sup>12</sup> **PUCCIARELLI Mimmo** *Le verbe, le corps, l'anarchie*—**Collectif** *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>13</sup> **PESSIN Alain** *Dynamique de la rêverie politique*, -in-**Collectif** *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

est interdite) dans des cadres figés et conformistes... C'est bien le drame de nombreuses utopies abusivement taxées de totalitaires qui est ici évoqué : au départ une utopie est un acte de liberté ; son écriture par contre dégénère souvent dans la manie rationnelle qui tue cette intelligence libératrice. Dans ma quête des « utopies libertaires », cette remarque est essentielle pour discriminer ou nuancer bien des écrits ou expérimentations.

Seuls quelques points communs minimalistes seraient à mettre en avant. Par exemple l'utopie qui est avant tout « *une rupture avec l'ordre établi* » et « *un désir de transcender la vie ordinaire, de transformer la réalité* »<sup>14</sup> revêt souvent deux formes, ou plutôt deux étapes :

1. Celle d'une remise en question claire, ou implicite, du présent,
2. Celle d'une description complète et minutieuse, ou simplement ébauchée, d'un monde idéal.

En ce sens de négation de la réalité et de contre-proposition, on peut affirmer avec Jacques RANCIÈRE que l'utopiste en donnant du sens aux choses<sup>15</sup>, espère que les mots deviennent actes et agissent donc contre cette réalité détestée. L'utopiste est donc une forme de militant ?

Comme définition volontairement vague et générale, on peut reprendre la belle formule de Roland SCHAEER : « *On appellera utopie la distance qu'une société est capable de prendre avec elle-même, pour feindre ce qu'elle pourrait devenir* ».<sup>16</sup>

## 2. Une imprécision accentuée par l'évolution sémantique

Pour accentuer la difficulté de toute définition, Gérard RAULET dans un important article<sup>17</sup> rappelle :

1. Que le terme apparaît à l'époque moderne avec Thomas MORE (1516) et qu'il s'applique rapidement à tout genre littéraire parlant de voyage, de monde imaginaire représentant un monde meilleur que le monde réel qui lui est largement critiqué par ailleurs dans l'ouvrage.
2. Que dès le départ, l'utopie procède de l'inversion, de l'autocritique, de la position distanciée, ne serait-ce que par les multiples privatifs utilisés par MORE lui-même : hommes sans ville (***Alaopolites***), prince sans peuple (***Ademus***), fleuve sans eau (***Anhydrys***)...
3. Aux XVII<sup>e</sup> et surtout XVIII<sup>e</sup> siècle le genre s'applique aux œuvres similaires depuis l'Antiquité (PLATON bien sûr, mais pas seulement). Cette remontée dans le temps s'accompagne d'une diversification des genres (poésies, romans, essais, pièces de théâtre...) et des thématiques : le mot englobe désormais tous projets de gouvernement, de cités idéales, de voyages imaginaires, de contre-société, d'Âge d'or, de Cocagne, d'Arcadies...
4. Dès le XVII<sup>e</sup> mais surtout au XIX<sup>e</sup>, l'utopie traite également des expérimentations, cités jésuites latino-américaines, ***icaries***, ***kibboutzim*** et autres communautés... et englobe désormais surtout les projets socio-politiques, les « *manifestes* ». On passerait donc largement de « *l'utopie-fiction* » à « *l'utopie-programme* », surtout dès l'œuvre de MORELLY<sup>18</sup>. L'utopie s'ancre de plus en plus dans le réel, dans l'histoire, à ses risques et périls...

Avec l'ouverture progressive du sens, l'utopie s'enrichit également par agglomération de genres antérieurs à MORE, et un regard sur PLATON, sur ARISTOPHANE ou sur les mouvements millénaristes ajoutent d'autres strates.

Historiquement également, par la faveur ou la défaveur qu'elle stimule, l'utopie change de sens, de genre. Karl MANNHEIM, en 1929, en opposant « *idéologie* » (conservatrice) à « *utopie* » (progressiste et contestataire) lui redonne une vigueur nouvelle que le néo-marxisme va développer. Avec les anti-utopies qui se multiplient à la même époque, la « *distorsion* » dont parle Raymond TROUSSON ne fait que s'accroître et nous offre un « *fourre-tout approximatif* » difficile à saisir scientifiquement.

## 3. Une intéressante tentative de clarification de Raymond TROUSSON

Raymond TROUSSON semble accepter le terme d'utopisme (sens très large) et ne fait de l'utopie qu'une des approches ou qu'un vecteur de cet utopisme. Cela lui permet de réduire le

<sup>14</sup> LASÉN Amparo *L'utopie entre histoire et imaginaire*, -in- ***Cultures en mouvement***, n°27, mai 2000

<sup>15</sup> RANCIÈRE Jacques *Sens et usages de l'utopie*, -in- *L'utopie en questions*, Paris, 2001

<sup>16</sup> SCHAEER Roland *L'utopie, le temps, l'espace, l'histoire*, -in- *Utopie, la quête de la société idéale en Occident*, Fayard, 2000

<sup>17</sup> RAULET Gérard *L'utopie est-elle un concept ?* -in- ***Ligne***, n°17, Hazan, 1992

<sup>18</sup> GOBLOT Jean-Jacques *L'utopie en débat*, -in- *L'utopie en questions*, Paris, 2001

champ d'étude par exclusions plus que par agglomérations. Comme il semble être avant tout historien de la littérature, ce qu'il cherche à préciser, c'est l'utopie littéraire<sup>19</sup>, mais seulement celle-ci, dans une belle formule qui classe et qui exclut : « *Nous proposerons de parler d'utopie lorsque, dans le cadre d'un récit (ce qui exclut les traités politiques), se trouve décrite une communauté (ce qui exclut la robinsonnade), organisée selon certains principes politiques, économiques, moraux, restituant la complexité de l'existence sociale (ce qui exclut l'âge d'Or et l'arcadie), qu'elle soit présentée comme idéal à réaliser (utopie constructive) ou comme la prévision d'un enfer (l'anti-utopie moderne), qu'elle soit située dans un espace réel, imaginaire, ou encore dans le temps, qu'elle soit enfin décrite au terme d'un voyage imaginaire vraisemblable ou non.* »

Dans un ouvrage plus récent<sup>20</sup>, il revient sur ces clarifications en opérant d'autres exclusions : il rejette tout ce qui est trop individualiste (*robinsonnade*), trop féérique et irréaliste (*Cocagne et mondes à l'envers*), trop transcendant (*âges d'or, millénarismes*), trop élitiste (*arcadies*) ou pas narratif (*traités et programmes politiques et sociaux*)...

Cela lui permet de tenter une définition, qui ne vaut que pour ce genre narratif utopique qui devient son restreint objet d'étude : l'utopie serait un « *genre littéraire* », qui manifeste une volonté humaniste de changement (« *radicale intentionnalité* »), immanente (« *rédemption de l'homme par l'homme* »), exprimée par et pour un collectif. Son cadre est purement narratif, et s'inspire souvent de la thématique du voyage ; l'aspect pédagogique et descriptif réduit considérablement le côté romanesque (« *pauvreté et carence romanesque de l'utopie traditionnelle* »).

À partir de là, on peut désormais tenter une plus complexe présentation : l'utopie « *sous sa forme romanesque, se présente comme une construction sociale complexe, un univers imaginaire où l'auteur reconstitue l'ensemble des conditions politiques, économiques, sociales, religieuses, qui caractérisent une société authentique* »<sup>21</sup>.

La volonté de perfection (liées à la « *déconcertante minutie* », à la « *manie de la règle* », ou à « *l'amour intransigeant de la symétrie et de l'identité* ») limite cependant tout devenir, tout dynamisme et forme un genre figé qu'il appelle « *utopie normative* » ou simplement « *utopie traditionnelle* », ce que d'autres analystes appellent « *utopie classique* ».

Je reprendrai souvent cette formule de Raymond TROUSSON, car en affirmant que cette utopie là répugne à tout « *individualisme non conformiste* » et en la posant comme antithèse de toute « *imagination par essence anarchique* », il tend à nous faire penser que l'utopie est un type d'écrit anti-libertaire par définition. Or de nombreuses traces libertaires dans des ouvrages utopiques viennent démentir cette constatation.

Ce qui également semble curieux dans son effort de classification, c'est qu'il traite dans son cadre de toutes les anti-utopies, alors que la fin de son premier article cité démontre qu'elles sont exactement l'antithèse de sa définition, en réintroduisant le héros individuel, le sens du romanesque et de l'intrigue, la distanciation critique et l'anti-totalitarisme.

Les écrits de TROUSSON sont très riches et l'on sent un profond travail de distanciation critique, mais sa définition comme beaucoup d'autres est discutable et contradictoire. Le terme d'utopisme, trop large sans doute, me semble plus satisfaisant pour tenter une approche générale du phénomène, en refusant les exclusions qui enferment et qui sont contestables car présentant trop d'exceptions.

L'espagnol Miguel AVILÉS<sup>22</sup> semble être en accord avec TROUSSON, et précise plus encore la définition du genre utopique. Il rappelle que ce texte narratif ne peut pas se réduire à la description d'un monde imaginaire. Il faut pour classer un texte dans les utopies qu'il réponde à trois caractéristiques essentielles, et à une intention principale :

<sup>19</sup> TROUSSON Raymond *Voyage au pays de nulle part*, Bruxelles, édition de l'Université, 1975

<sup>20</sup> TROUSSON Raymond *Utopie et roman utopique, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>21</sup> TROUSSON Raymond *Les bibliothèques de l'utopie au XVIII<sup>e</sup> siècle, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>22</sup> AVILÉS Miguel *Otros cuatro relatos utópicos en la Españ moderna, -in-Las utopías en el mundo hispánico 1988*, Madrid, 1990



1. le temps de la narration doit concerner le présent ; AVILÉS rejette donc autant les évocations des « *paradis perdus* » du passé que les descriptions des « *mondes possibles* » du futur, autant les projets politiques que les œuvres de science-fiction ou les millénarismes.
2. Le lieu de l'utopie doit être éloigné du lieu des destinataires de cette relation, qu'il soit réel ou imaginaire important peu.
3. L'objet décrit doit être une société distincte de celle des destinataires ou lecteurs.
4. Enfin, l'écrit doit être une incitation au changement de son propre monde.

#### 4. Quelques termes ici et là...

Parmi les équivalences linguistiques du mot<sup>23</sup> « *utopia* », apparu chez MORE en 1516 et entré dans l'*Oxford English Dictionary* dès 1551, on peut proposer en :

- Allemand : à l'époque moderne, le genre utopique est désigné sous le terme de **Staatsroman**<sup>24</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle apparaît le terme de **Nirgendwo** pour désigner le (pays de) *nulle part*.
- Arabe : **ulm** ou **oualma** (rêve) et **wahm** (chimère) ; **khîliia** et **kâlam** désignent l'utopie et le monde idéal. **Jannat 'adan** est le jardin d'Éden, et **dar-al-salam** le séjour de paix.
- Chinois : **hayl** (imaginaire), **utopiyya** (philosophiquement), **w tu bng** (= utopie), **lixing guó** (pays idéal).
- Français : **utopie**,  **cité imaginaire**,  **cité idéale**... mais également bien d'autres aspects. Le terme **utopie** francisé serait apparu chez RABELAIS dès 1532.
- Latin : le premier mot utilisé par MORE avant **utopia** est **nusquam**, le « *Nulle-part* ».
- Persan : **pardez** = paradis, jardin entouré de murs, ce que le judaïsme va reprendre, et qu'on retrouve un peu dans l'islam et le christianisme.
- Russe : **outopiya**. Cf. la recherche de la *Sublime Utopie (Vélikaya Outopiya)* de KANDINSKY...

### B. DE QUELQUES GENRES UTOPIQUES... UNE EXTRAORDINAIRE VARIÉTÉ

#### 1. Un sens péjoratif communément répandu

Cette interprétation populaire est aujourd'hui dominante. Elle s'est vraisemblablement imposée au début du XIX<sup>e</sup> siècle surtout (Cf. rubrique socialisme utopique, ci-après) et généralisée au XX<sup>e</sup>. C'est CIORAN qui dans son *Histoire et utopie*, rappelait que « *l'utopie est une mixture de rationalisme puéril et d'angélisme sécularisé* ».

Mais ce sens péjoratif est lié à l'origine de l'utopie, même quand elle ne porte pas ce nom ; face à PLATON surgit ARISTOPHANE dès l'Antiquité. En Espagne classique, le terme de « *chimères* » est synonyme de « *republicas de PLATÓN* » nous rappelle Jean VILAR.

Ce sens péjoratif est largement utilisé par les anarchistes, les utopistes eux-mêmes, pour dénoncer un projet ou un ouvrage totalement coupé du réel ou farfêlé, reposant sur une conception totalement idéalisée et irréaliste de la nature humaine et des potentialités sociales des individus. PROUDHON utilise même souvent les mots *utopie* et *utopiste* comme des injures ou un moyen de disqualifier ses adversaires. Tous les penseurs sociaux, qui pensent proposer un moyen sérieux pour changer le monde, un moyen scientifique, récusent donc l'appellation d'utopistes que leurs adversaires généralisent à la suite de Louis REYBAUD notamment.

Il semble que FREUD, comme indiqué ci-dessus, en opposant imaginaire et utopie, renvoie celle-ci dans le domaine de la fantaisie pure, sans prise sur la réalité.

Dans un XX<sup>e</sup> siècle frappé par l'échec de grandes utopies, celles-ci sont assimilées à de grandes « *illusions* » dangereuses, comme les popularisent le livre intéressant mais tardif et somme toute peu novateur (en tout cas pour les analystes anti-autoritaires du socialisme) de François FURET<sup>25</sup>.

D'où les définitions traditionnelles suivantes :

- l'utopie n'est alors qu'un *idéal impossible à atteindre, une chimère, une construction totalement imaginaire et irréalisable, une pure fiction, un artifice gratuit, un mirage, un rêve, une rêverie, une illusion, un mythe dans son sens péjoratif*... Comme le note très bien Roger DADOUN, l'utopie « *traîne toujours dans son sillage, telle une queue de comète, une charge négative ou dépréciative. Dans les propos naïfs comme dans les discours savants, on la*

<sup>23</sup> Cf. <http://www-ditl.unilim.fr/ART/utopie.htm>, édité le 21/12/2000

<sup>24</sup> RAULET Gérard *L'utopie est-elle un concept ?* -in- **Ligne**, n°17, Hazan, 1992

<sup>25</sup> FURET François *Le passé d'une illusion*, Paris, Seuil, 580p, 1995

voit associée, quasi systématiquement, aux notions d'illusion, d'évasion, de fantaisie nébuleuse, de rêverie traitée comme "songe creux" et évidemment, par-dessous tout, d'irréalité »<sup>26</sup>.

- utopique est alors toute réalisation impossible, toute proposition jugée inconsistante,
- l'utopiste est réduit dans le meilleur des cas à n'être qu'un *doux rêveur*.

En consultant le site de *Synonymes* de l'Université de Caen<sup>27</sup>, il apparaît que le mot « **utopie** » compterait 21 équivalents : « *abstraction, billevesée, chimère, création de l'esprit, idéal, idéalisme, idéologie, illusion, impossibilité, irréalisable, mirage, mythe, phraséologie, projet, récit, rêvasserie, rêve, rêverie, roman, songe, théorie* »... et que beaucoup sont péjoratifs ou dépréciatifs. Le classement proposé donne la hiérarchie suivante : *chimère, rêve, rêverie, illusion et roman* pour les 5 premiers !

Yvette JAGGI, dans une analyse récente, réductrice mais lucide, pense que le vocable est désormais totalement déprécié et donc à rejeter. « *L'utopie n'a plus cours que dénigrée et pervertie* »<sup>28</sup>. Elle est vaincue par « *les idéologies protégeant les pouvoirs établis* » ou bafouée par les expérimentations des utopistes qui s'en réclament. C'est pourquoi elle préfère remplacer le mot par celui « *d'idéalité* », qui « *est de l'ordre du modèle, de la théorie, de l'universalité* ».

C'est bien parce que ce sens péjoratif est si divulgué que des anarchistes, utopistes eux-mêmes, préfèrent parler à la suite de KROPOTKINE « *d'idéal social* », qui est une formule moins polémique et sans doute plus efficace.

Il faut cependant là aussi se méfier des termes, et des usages qu'on peut en faire. Par exemple la notion « *d'illusion* », aujourd'hui politiquement péjorative, garderait un sens positif, dans la tradition de Gustav LANDAUER, puisqu'il affirmait (dans *La Révolution*) que « *seule (l'illusion) a pu rassembler les individus dans des formes d'organisation et de construction supérieure* ». Cette citation proposée par Eduardo COLOMBO rappelle que l'illusion est nécessaire, « *qu'elle est image attirante du futur, force prospective et non pas une chimère* »<sup>29</sup>. Bref on jongle avec les mots et les notions, et on peut constater une nouvelle fois que tout ce qui concerne l'utopie reste source d'interprétations et d'utilisations fort disparates, surtout en milieu libertaire. La preuve, c'est que le terme de « *chimère* » proposé négativement dans la citation de COLOMBO est revendiqué comme positif par PESSIN qui voit dans l'utopie une « *entreprise chimérique* » et dans le renouveau utopique la preuve du retour de « *l'esprit chimérique* ».

## 2. Au sens strict, « classique » ou « traditionnel » : l'utopie représente des microcosmes idéalisés (utopies surtout littéraires)

En 1516, en créant le mot **utopia**, Thomas MORE joue sans doute sur deux sens du terme qui se rejoignent d'ailleurs dans la définition admise aujourd'hui : - soit **u-topia**, lieu n'existant nulle part, reprenant le latin **nusquam** ; comme le remarque Franco BORSI dans « *Architecture et utopie* » 1996, c'est plutôt **a-topie** qu'aurait dû choisir MORE, le privatif étant plus explicite. Mais cela nous aurait privés des jeux de mots si souvent réutilisés.

- soit **eu-topia**, lieu de la perfection, de la cité idéale, du bonheur. L'utopie procéderait donc d'un eudémonisme collectif (TROUSSON).

Patrick GEDDES l'urbaniste écossais proche de KROPOTKINE réutilisait les deux termes mais en privilégiant le deuxième : « *...définir les lignes de développement de la légitime Eutopia, particulière à chaque cité considérée : réalité bien différente de la vague Outopia qui n'est concrètement réalisable nulle part.* »<sup>30</sup>.

La version française du mot utopia, **utopie**, serait présente chez RABELAIS dès 1532.

<sup>26</sup> DADOUN Roger *L'utopie, haut lieu d'inconscient*, Paris, Sens&tonka, 2000, p.21

<sup>27</sup> Université de Caen, *Synonymes*, <http://elsap1.unicaen.fr>, consulté le 11/12/2001

<sup>28</sup> Collectif *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'Exposition d'Arc-et-Senans*, 2001

<sup>29</sup> COLOMBO Eduardo *L'étincelle révolutionnaire*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000, p.276

<sup>30</sup> GEDDES Patrick *Civics as applied sociology*, 1905, -in-CHOAY Françoise, *L'urbanisme...*, 1979, p.347

MORE est aujourd'hui la référence incontournable, permettant de définir un genre jugé « classique » pour Fernando AINSA<sup>31</sup> ou pour Micheline HUGUES<sup>32</sup>. Le premier retient plusieurs critères principaux :

1. l'isolement géographique dont l'insularité est la meilleure expression, donc la fermeture, la protection, le monde clos...
2. l'intemporalité (**u-chronie** ?) ou caractère a-historique,
3. la volonté autarcique ou d'autonomie économique, là aussi source d'isolement et de fermeture,
4. la planification urbaine, liant harmonie sociale et géométrie spatiale, le carré ou le rectangle devenant case égalitaire, interchangeable, uniformisante<sup>33</sup>. C'est en poussant à l'extrême, la similitude entre citées utopiques et camps de concentration comme l'a noté J.L. COHEN et que rapporte Laurent GERVEREAU.
5. la réglementation contraignante, celle d'un « *collectivisme homogénéisateur* », définissant un monde « *totalisant* » sinon totalitaire.

Frédéric ROUVILLOIS<sup>34</sup>, un peu dans le même sens, met surtout l'accent sur :

1. l'insularité ou isolement,
2. l'égalitarisme forcé (équilibre, homogénéité, unité...),
3. la toute puissance de la loi (il lance la belle formule de « *légitimité intégrale* ») et la maniaquerie des réglementations,
4. le contrôle permanent des individus (éducation, bourrage de crâne, épurations...),
5. la volonté incorrigible « *de refaire l'éden* ».

Partout (dit-il p.39), se rencontre un « *perfectionnisme unanimiste* », opposé à toute liberté personnelle, qui en quelque sorte fait des utopies des écrits anti-libertaires « *par essence* ». « *L'utopie constitue par nature un univers totalitaire...* » rajoute Raymond TROUSSON<sup>35</sup> qui précise que « l'utopie est amenée à exercer, dans tous les domaines, un strict dirigisme où le bonheur individuel ne serait qu'un sous-produit du bonheur collectif ».

Michel WINOCK comme beaucoup d'autres analystes en rajoute un peu et permettant de dissocier l'intention et la réalité: « *Quels que soient les hommages rendus par les utopistes à la liberté, le vrai est qu'ils la jettent aux ornières* » (p.79).

Dans un sens libertaire, cette deuxième définition semble donc peu opérante, même si ce genre narratif a produit également des écrits anarchisants, ou a servi de support à des affirmations anarchistes. On peut penser à Jean GRAVE, Joseph DÉJACQUE...

### 3. Utopie de type « uchronie » et les « anticipations » :

La notion d'**uchronie** désigne en fait une « *utopie futuriste* », projetée dans le temps, un « *saut dans l'avenir* » en quelque sorte. On peut alors parler d'utopie du « *nul temps* », pour faire le parallèle avec l'utopie du « *nulle part* », ou de « *pas encore* » et de « *pas là* » pour faire simple et concis avec Amparo LASÉN dans l'article précédemment cité de **Cultures en mouvement**. Le terme est fondé à partir d'**utopie** et de **chronos** le temps.

L'uchronie au sens réel et strict du terme, c'est en quelque sorte un retour en arrière dans le temps, permettant de transformer des événements passés, ou, en les critiquant, de contester le présent. C'est une manière de décrire ce qui ne s'est pas produit, mais qui aurait pu advenir, comme le définit l'inventeur du mot en 1876, Charles RENOUVIER dans son *Uchronie : l'utopie dans l'histoire*. La première uchronie cependant serait celle de Michel de PURE en 1659, *Épigone ou le siècle futur*, décrivant deux siècles plus tard l'Empire français (revisité) de Clodovistes, dont l'essentiel retrace le temps d'HENRI IV. Deux autres uchronies célèbres précèdent l'invention du terme, celle de Delisle de SALES en 1791 *Ma république*, et celle explicite de Louis GEOFFROY *Napoléon et la conquête du monde. Histoire de la monarchie universelle*. Pour Laurent PORTES<sup>36</sup>, l'uchronie rejoindrait les considérations de LEIBNITZ sur les « *futurs contingents* ». D'autres auteurs citent *The memoirs of the twentieth century* de MADDEN aux ÉU en 1733 comme la deuxième uchronie importante.

<sup>31</sup> AINSA Fernando *La reconstruction de l'utopie* 1997, p.24...

<sup>32</sup> HUGUES Micheline *L'utopie*, Paris, 1999

<sup>33</sup> GERVEREAU Laurent *Une faillite symbolique. L'utopie face à ses représentations*, -in- *Utopie*, BNF, 2000

<sup>34</sup> ROUVILLOIS Frédéric *L'utopie*, 1998, p.32 &33

<sup>35</sup> TROUSSON Raymond *Le destin de la famille en Utopie*, -in- *D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>36</sup> PORTES Laurent *Littérature française et utopie au XIX<sup>e</sup>*, -in- *Utopie*, BNF, 2000

Pour beaucoup, l'uchronie, c'est donc bien une manière de « *revisiter l'histoire* » passée pour en proposer un autre devenir que le devenir réel et connu, du genre, « *que se serait-il passé si ?* ».

Un peu différemment, faire une « **anticipation** », c'est prévoir un temps lointain, permettant souvent d'y comparer le présent jugé insatisfaisant et donc modifiable. L'utopie est donc projetée dans l'avenir, et non pas dans un autre lieu contemporain. C'est un sens que certains confondent avec l'uchronie. (Cf. ci-dessous, le chapitre *Science-fiction*)

Les millénarismes en seraient une première expression, puisqu'ils prévoient un devenir salutaire, mais transcendantal, divin, sans intervention humaine.

Le premier grand auteur serait MERCIER avec son *L'an 2440* écrit en 1771. Dans un article très stimulant<sup>37</sup>, Raymond TROUSSON en fait l'inventeur du genre, ce qu'il nomme « *l'utopie cinétique* ». MERCIER serait le premier à reprendre au millénarisme son sens du devenir, et à l'utopie littéraire son anthropocentrisme et son volontarisme. Grâce à lui on assisterait « *à une rupture de l'histoire avec la transcendance* » et à l'affirmation d'un nouveau rôle pour l'auteur de roman, celui de guide, de stimulateur du progrès à venir.

RESTIF de la BRETONNE avec *L'an 2000* de 1790 ou ORWELL avec son *1984* écrit en 1949 en sont deux autres illustres représentants.

Cependant, avant eux, dès 1761, Daniel DE VILLENEUVE imaginait la navigation interplanétaire du XXIV<sup>e</sup> siècle et faisait en quelque sorte naître le genre de la science fiction. Bien avant *Le Somnium* de KÉPLER, vers 1630, ou *Récit d'un voyage dans la Lune*, ferait lui aussi figure de précurseur du genre. Mais par rapport à MERCIER, TROUSSON pense que ces prédécesseurs restent des « *précurseurs insignifiants* ».

#### 4. Au sens de microcosme tenté : les utopies communautaires

Cette notion de microcosme ou de « *révolutions minuscules* » (PESSIN) évoque les multiples essais communautaires... anciens ou contemporains. Le rappel des ordres monastiques, ou des confréries et corporations, notamment médiévales, est fréquent, y compris par des écrivains libertaires. Il n'y a qu'à citer l'enthousiasme de MORRIS, KROPOTKINE... pour les communautés du Moyen Âge.

Le monachisme lui-même a pu passer pour un modèle de « *contre-culture alternative* », dans la mesure où, parfois lié aux courants sotériologiques, il se développait pour se préparer à l'avènement du Royaume de Dieu, et parfois même pour en accélérer la venue.

Mais pour les libertaires ces notions de microcosme social ont pris d'autres sens et d'autres aspects à l'époque contemporaine. En fin du XIX<sup>e</sup> siècle c'est la notion de « *colonie socialiste* » ou « *colonie communiste* » qui s'impose pour les militants proches de l'AIT. Les anarchistes reprennent volontiers cette appellation pour leurs propres essais. Le terme de « *ruches* » est souvent utilisé pour désigner des expériences pré-autogestionnaires et « *solidaristes* » (comme le fait Rudolf DIESEL) ou pédagogiques (Sébastien FAURE).

D'autres préfèrent le terme de « *socialisme ou communisme expérimental* » défini surtout par Giovanni ROSSI pour ses diverses tentatives, tant en Italie (**Cittadella**) qu'au Brésil (**Cecilia**), ou cité un peu plus tard par Victor SERGE. ROSSI relie ses expériences de laboratoire social à la notion de « *propagande par le fait* », si chère aux anarchistes dans la foulée de écrits de KROPOTKINE dans les années 1880-1890. En 1886-1887, l'anarchiste pisan fonde à Brescia un des journaux les plus intéressants dans l'histoire de l'utopie pratiquée, **Lo Sperimentale**, qui compte 5 numéros. Organe pluraliste d'informations et d'analyses sur toutes les utopies communautaires, il reflète bien la position de son fondateur, certes anarchiste, mais lié à tous les courants du socialisme révolutionnaire d'alors. Un de ses proches collaborateurs, Romeo CANDELARI y précise ce qu'il faut entendre par communauté expérimentale : « *En soutenant la fondation de colonies agricoles socialistes, nous entendons :*

1. *développer les moyens de propagande en rendant celle-ci accessible à ceux qui ne sauraient s'en remettre à la logique pure mais aiment prendre appui sur des faits réels ;*
2. *préparer des données expérimentales d'économie publique et privée, de moralité sociale, etc... pour l'étude de la meilleure façon de vivre en société ;*

---

<sup>37</sup> TROUSSON Raymond *Du millénarisme à la théorie du progrès : L'an 2440 de L.-S. MERCIER, -in- D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

3. *constituer des centres de travail et de résistance pour les batailles économiques des classes ouvrières organisées qui militent pour la rédemption du prolétariat* ».<sup>38</sup>

La notion de « *socialisme expérimental* » est reprise par l'historien du « *cabétisme* » Jules PRUDHOMMEAUX. Son intérêt pour ces formes d'expérimentations sociales se retrouvera d'ailleurs chez son fils André et sa belle fille Dori, gagnés aux idées libertaires, à l'époque des collectivités espagnoles des années 30, qu'ils sauront bien présenter dans leur essai sur la Catalogne libertaire<sup>39</sup>. Ils sont plus portés à utiliser le mot de « *commune* » (*kommuna* en russe) qui rejoint un peu la notion de soviét ou de conseil.

Élisée RECLUS préférait lui parler « *d'expériences de laboratoires* »<sup>40</sup> (et donc renouer avec les idées de ROSSI) certes pour en montrer plus particulièrement l'intérêt scientifique, mais également pour en minimiser la portée, car globalement il était plutôt hostile à cette dispersion des militants dans des expériences limitées et vouées, le pensait-il, à l'échec. Ce terme de « *laboratoire* » est repris par Ronald CREAGH pour désigner les mouvements états-uniens<sup>41</sup>, ou par Stanley MARON pour définir le kibbutz israélien<sup>42</sup> (« *laboratoire alternatif* »).

Plus récemment les courants communautaires des USA des *sixties* et *seventies* ont lancé le terme « *d'anarchisme communautaire* » animé par des personnes proposant des « *communautés intentionnelles* ». Tout le courant « *libertaire communiste* » actuel, notamment américain, s'en réclame, comme le synthétise fort bien John CLARK.<sup>43</sup>

Pour « *l'utopie vivante* » des kibbutz, l'expression « *stations expérimentales* » est proposée par Arrik DELOUYA<sup>44</sup> et celle de « *communauté coopérative* » par Avraham YASSOUR<sup>45</sup>.

Enfin en 1983, un auteur helvétique qui veut rester anonyme comme P.M. propose le nom de **pragmatopie** dans son ouvrage réjouissant qu'est « *Bolo'bolo* ». Par ce terme il entend bien sûr privilégier un pragmatisme ouvert, anti-système et humaniste qui doit encourager toute forme de communautés ou d'associations qui mettent l'individu au centre. Les **TAZ** (*Zones Temporaires Autonomes*) de Hakim BEY en 1991 vont tout à fait dans le même sens, et la référence à *Bolo'bolo* y est d'ailleurs affirmée.

Dans un ouvrage récent<sup>46</sup>, l'ancien leader libertaire Daniel COHN-BENDIT parle de « *réformisme radical ou d'utopie réaliste* » pour désigner ces expériences, notamment dans le domaine des essais pédagogiques autogérés.

Mais la formule la plus simple, pas forcément la plus explicative, qui tend à s'imposer, en tout cas dans le monde anglo-saxon, est celle de « *communauté utopique intentionnelle* » ou tout simplement « *d'utopies pratiquées* ».

Comme je l'indique ci-dessous dans la partie consacrée aux *hétérotopies*, ces utopies expérimentales sont désormais souvent réduites, locales ou de proximité, souvent utilitaires et pratiques, même si le côté utopique reste un facteur puissant. Mais le monde contemporain se méfie désormais des projets trop ambitieux. Au niveau artistique, on pourrait y placer tous les mouvements tournant autour de la récupération d'objets et de « *micro-lieux* » afin de lutter par exemple contre la précarité et la détresse urbaine dans nos sociétés. Lorraine VERNER<sup>47</sup> en donne de bons exemples, autour des idées de Christian BALTANSKI, ou des réalisations de Krzysztof WODICZKO (*Véhicule pour les sans-abris* en fin des années 1980) et de Lucy ORTA (*Vêtements refuges* en 1992 et *Architectures modulables* en 1996). L'utopie semble donc se « *réinsérer dans le temps de l'histoire* ».

<sup>38</sup> FELICI Isabelle *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni ROSSI*, Lyon, ACL, 124p, 2001

<sup>39</sup> PRUDHOMMEAUX André et Dori *Catalogne Libertaire 1936-1937*, Spartacus, nov.1940

<sup>40</sup> RECLUS Élisée *L'anarchie*, 1896, p.19

<sup>41</sup> CREAGH Ronald *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux ÉU*, Paris, 1983

<sup>42</sup> MARON Stanley *Mercato e comunità. Il kibbutz tra capitalismo e utopia*, Milano, 1994

<sup>43</sup> CLARK John *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Lyon, 1993, p.29 & 31

<sup>44</sup> DELOUYA Arrik *Le kibboutz ou l'utopie vivante*, L'Aigle, Publications Orientalistes de France, 131p, 1982

<sup>45</sup> YASSOUR Avraham *I kibbutz analizzano i kibbutz*, -in-**Volontà**, L'utopia comunitaria, 1989

<sup>46</sup> COHN-BENDIT Daniel *Sois jeune et tais-toi*, Paris, L'Esprit Frappeur, n°37, 99p, 1999, p.19

<sup>47</sup> VERNER Lorraine *L'utopie comme figure historique dans l'art*, -in-*L'art au XX<sup>e</sup> siècle et l'utopie*, 2000

Ce sens du mot utopie est un des plus faciles à analyser dans un axe libertaire, car au projet utopique écrit ou pensé se joignent des tentatives d'expérimentations que l'on retrouve dans tous les lieux et à toutes les époques marqués par le mouvement anarchiste.

## 5. Au sens d'eunomie ou de projet politique, de programme politico-social

Depuis PLATON, MORE et surtout avec tous les législateurs ou concepteurs de systèmes, les propositions de « *gouvernement idéal* », de recherche de la bonne loi (**eunomie**) relèvent de l'utopie. C'est d'ailleurs ce qui ressort du titre complet de l'ouvrage de Thomas MORE « *Traité de la meilleure forme de gouvernement* ». Alain TOURAINE insiste sur la rupture d'avec des conceptions religieuses antérieures que représenterait l'époque moderne, l'utopie devenant « *un principe autofondateur de légitimité* » qui permet à la « *société de se donner sa propre fin* »<sup>48</sup>. Mais on peut tout de même reconnaître que même dans ce Moyen Âge souvent présenté comme non-utopique, la vieille tradition platonicienne du bon législateur ou du bon juriste, qui voit « *dans la science des lois une source de la justice* » n'a jamais été absente. C'est ce qui ressort par exemple du recueil juridique (*Las siete partidas*) du sage roi espagnol Alphonse X au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>.

Jean VILAR emploie pour ce genre littéraire à vocation politique la notion de « *nomothétie* »<sup>50</sup>, c'est à dire de « *fabrique en parole d'une république* » idéale ou réformée.

Frank LESTRINGANT<sup>51</sup>, en ce sens, classe l'utopie parmi le procédé politico-littéraire de la **déclamation**, qui permet de broder autour d'un thème. Dans ce genre ont excellé ÉRASME ou MONTAIGNE ou La BOÉTIE. Il est effectivement souvent rappelé que MORE, ami d'ÉRASME, publie son utopie sur les conseils et les idées de son ami, la même année d'ailleurs que *L'éloge de la folie*. Lise DUMASY et Chantal MASSOL en traitant à la fois du pamphlet, de l'utopie et du manifeste prolongent cette réflexion en regroupant tout ce qui ressort du « *discours et d'un même refus radical de l'existant* », tout ce qui, en « *mêlant argumentation et fiction, forment dans notre modernité un secteur extraordinairement divers et riche* »<sup>52</sup>.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, essentiellement, le terme d'utopie prend ainsi un sens plus large, et adopte toute vision qui propose une alternative sociale, politique ou économique à la société contemporaine de l'auteur... De « *l'art social* » de SAINT-SIMON qui place les artistes au premier rang de la nouvelle société, à l'engagement romantique et socialiste, tous les courants (même les plus réactionnaires) proposent une vision du futur. Cette vision est souvent peu libertaire, car le peuple qui doit bénéficier de cet avenir radieux n'est qu'un personnage d'arrière-plan, rarement le sujet principal. Ce peuple semble loin derrière « *les hommes d'imagination qui ouvriront la marche* » saint-simoniens, ou du poète de type hugolien « *qui doit marcher devant les peuples comme une lumière et leur montrer le chemin* », ou même de cette *Liberté guidant le Peuple* de DELACROIX...<sup>53</sup> Le romantisme en se servant du peuple comme concept et comme réalité sociale, reste marqué par le langage de l'élite, de l'individu éclairé, ce qui classe ce courant (dans son ensemble) hors de l'idéal libertaire.

Victor HUGO, avec son talent, récidive et donne un sens large et prophétique à l'utopie dans *Les rayons et les ombres* de 1840 :

« *Le poète en des jours impies  
vient préparer des jours meilleurs.  
Il est l'homme des utopies,  
Les pieds ici, les yeux ailleurs.* »

FOURIER fournit lui aussi un sens très large, globalisant, à ce concept avec sa notion « *d'harmonisme* », ou « *d'unitarisme* ».

<sup>48</sup> TOURAINE Alain *La société comme utopie*, -in-*Les utopies, moteur de l'histoire ?*, 2001

<sup>49</sup> LÓPEZ ESTRADA Francisco *El sentido utópico de las Partidas*, -in-*Las utopías en el mundo hispánico (1988)*, Madrid, 1990

<sup>50</sup> VILAR Jean *Vers CAMPANELLA : substituts pragmatiques espagnols à quelques fonctions utopiques fondamentales*, -in-*Las utopías en el mundo hispánico (1988)*, Madrid, 1990

<sup>51</sup> -in-*Utopie...*, Paris, BNF, 2000, p.169

<sup>52</sup> DUMASY Lise/MASSOL Chantal *Pamphlet, utopie, manifeste XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, L'Harmattan, 2000

<sup>53</sup> MALVANO Laura *L'utopie de l'art social : SAINT-SIMON et la partie politique du nouveau système*, -in-*L'art au XX<sup>e</sup> siècle et l'utopie*, Paris, l'Harmattan, 2000

Le mot est souvent associé aux projets socialistes de refonte complète de la société. En évoquant par exemple KROPOTKINE, MALATESTA, RECLUS... on parlera d'utopies communistes-anarchistes. Des groupes contemporains vont dans le même sens, comme l'UTCL (Union des Travailleurs Communistes Libertaires) qui en 1986 à son IV<sup>e</sup> congrès rédige un Projet « *Pour l'alternative. Projet communiste libertaire* ». Les classer d'utopies, c'est bien sûr un peu une manière de les critiquer en insistant sur ce que ces projets ont de rêveries, d'aspects irréalisables...

Au XX<sup>ème</sup> siècle, de plus en plus d'analystes du marxisme mettent l'accent sur son caractère utopique, d'autant, comme le remarque Frédéric ROUVILLOIS qu'un auteur fondamental sur ce thème, comme MANNHEIM, fait de l'utopie un mouvement foncièrement hostile à l'ordre existant et un moteur essentiel de la transformation sociale.<sup>54</sup> Cette analyse va être dominante pendant longtemps chez beaucoup d'essayistes travaillant sur les utopies.

Pour les socialistes, le terme se confond souvent avec celui d'« idéal », dont la « nécessité »<sup>55</sup> est réaffirmée comme le dit si bien Fernando AINSA. Un René DUMONT en 1974 ou un Albert JACQUARD plus récemment parlent même d'« *Utopie ou la mort* » comme seuls choix possibles restant à l'humanité contemporaine devant la crise généralisée (politique, morale et économique...) qui s'annonce.

Frédéric ROUVILLOIS, en 1998, après une rigoureuse analyse des définitions du terme « *utopie* » tranche en faveur de cette interprétation stricte : l'utopie serait résolument moderne (au mieux depuis la Renaissance) et occidentale. Il exclut tous les penseurs antiques, même PLATON autant que les millénaristes médiévaux, les arcadies et toute référence à l'âge d'or...

Pour lui, n'est utopie que tout projet proposant :

- un nouveau système politique
- visant à la perfection
- créé par l'homme et pour l'homme
- bénéficiant d'une organisation minutieuse et d'un rationalisme intégral.<sup>56</sup> Sa vision fort restrictive a le mérite de la rigueur et de la clarté d'analyse, mais exclut bien de réels textes et essais utopiques. Elle est très proche de celle de Raymond TROUSSON, qui, il faut le rappeler rejette hors de son utopie (littéraire) tous les textes politiques et sociaux car non narratifs.

Dans son exposé de 1958, le militant anarchiste italien Ugo FEDELI, profitant de son emploi chez OLIVETTI pour parfaire ses recherches, précisait dans sa belle introduction : « *L'utopie fut et est le songe de l'homme assailli par la misère morale et matérielle qui l'entoure et voudrait l'engloutir. C'est la tentative de sortir le regard de la trivialité quotidienne pour le porter vers de lointaines régions de l'idéal pour y construire la cité nouvelle, des justes et des parfaits, la 'cité du soleil' pour paraphraser Tommaso CAMPANELLA. L'utopie est l'aspiration à une forme parfaite et générale de vivre, qui a nourri les hommes de tous les temps*<sup>57</sup> ».

Ce projet global (« *modèle global de société idéale* ») est à la fois, pour GONZÁLEZ MATAS Enrique, un projet de réalisation sociale et un moyen d'impulser le progrès social. Il s'efforce de préciser ces notions de manière simple et donc intéressante dans son introduction à son livre sur les *Utopías Sociales Contemporáneas* (Málaga, 1994). Le projet comprend 3 phases :

- 1- l'idée qui le définit
- 2- l'effort pour le réaliser, et sa réalisation
- 3- l'utopie accomplie (communautés, États socialistes...).

Le moyen d'impulser lui repose également sur 3 étapes :

- 1- une critique du présent, des structures contemporaines,
- 2- une prospective plus ou moins précise
- 3- un désir d'engagement, de militantisme, de réalisation.

Donc l'utopie, à la différence des croyances religieuses ou du millénarisme, est un projet que l'homme cherche à réaliser de lui-même, par sa propre position volontariste. Et si ce projet est « *une utopie aujourd'hui* » ce peut-être « *la réalité de demain* » comme le rappelle Boutros BOUTROS-GHALI au colloque de Blois en 2000.

<sup>54</sup> ROUVILLOIS Frédéric *L'utopie*, 1998, p.13-14

<sup>55</sup> AINSA Fernando *Necesidad de la utopia* 1977

<sup>56</sup> ROUVILLOIS Frédéric, op.cit., p.242

<sup>57</sup> FEDELI Ugo *Un viaggio alle isole utopia*, 1958

Pour les anarchistes, l'exposé de leur idéal et nombre d'écrits et de programmes rentrent totalement dans le cadre défini ici. Comme ils sont de perpétuels écrivains et polémistes, leurs productions sont même très nombreuses.

## 6. Au sens marxien péjoratif de « socialisme utopique »

### a) *Un précédent : Louis REYBAUD*

Dans les années 1830 et 1840, Louis REYBAUD, pour discréditer le socialisme, en fait tous les socialismes ou pensées de réformes sociales de son temps, leur attribue le qualificatif d'utopiques, qui a pour objectif de les mêler en un conglomerat informe, et de les affecter du sens péjoratif de chimère. C'est surtout son ouvrage de 1840, *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* qui résume ses idées qui ne sont en fait qu'une réfutation libérale par l'invective et la calomnie de toute la pensée socialiste<sup>58</sup>. Que les marxistes et les marxistes reprennent cette méthode ensuite nous rappelle qu'il y a chez MARX et ENGELS et bien entendu chez leurs disciples, des manières de débattre qui sont souvent du domaine de la mauvaise foi.

### b) *Une définition rapidement polémique et utilitaire*

Au départ, l'analyse des premiers socialismes par ENGELS surtout, et un peu par MARX sont plutôt sympathiques et élogieuses, notamment pour FOURIER et OWEN, et même STIRNER pour le seul ENGELS... Mais c'est aussi le cas du socialisme de PROUDHON, auteur que MARX aimerait bien gagner à sa cause et d'une certaine manière enrôler dans son mouvement embryonnaire, tant le penseur français lui semble alors pertinent et populaire. Il a d'ailleurs entrepris des démarches en ce sens et il ne pardonnera jamais à PROUDHON de l'avoir refusé catégoriquement. Le texte de PROUDHON concernant le vol propriétaire est longtemps considéré comme essentiel pour le prolétariat révolutionnaire. ENGELS lui-même a incontestablement été marqué par l'owenisme sur le sol britannique. *L'idéologie allemande* des deux amis rend souvent implicitement hommage à différentes thèses de Charles FOURIER, mais c'est peut-être pour mieux contrer « *Saint Max* » (STIRNER).

Mais apparaît rapidement une critique de fond de ces rêveries pas assez matérialistes aux yeux des fondateurs du marxisme. Cette critique est accentuée ou provoquée par le rejet de PROUDHON de l'alliance tactique que lui propose MARX, rejet au nom du refus de toute autorité autoproclamée, ce qui visait directement les prétentions de MARX finement pressenties par le bisontin. La volonté marxienne, surtout de la part d'ENGELS est d'opposer « *un socialisme scientifique* » donc posé comme plus rigoureux, plus fondé, à « *un socialisme utopique* » doublement amoindri, car par définition moins crédible, et dépassé, car de plus en plus considéré par l'école marxiste comme un premier pas seulement dans l'histoire du socialisme. Cette vision polémique et caricaturale s'est largement développée au début du XX<sup>e</sup> avec l'apparent triomphe du marxisme vis à vis des autres écoles socialistes, et en accentuant des traits que MARX et ENGELS auraient sûrement désavoués. Elle permettait aussi au XIX<sup>e</sup> de dédouaner le marxisme naissant des erreurs ou des échecs des premiers socialismes.

À la lumière des études actuelles, non seulement le jugement marxiste est caricatural, mais en plus il repose sur une analyse « *fondamentalement fautive* »<sup>59</sup>, puisque le marxisme n'a jamais cessé de faire des emprunts aux différentes théories antérieures. De plus, beaucoup d'entre elles ont précédé largement les propres théories marxiennes. Les ouvrages de Paul ANSART<sup>60</sup> surtout, ou les articles de Maximilien RUBEL, qui a publié MARX dans *La Pléiade*, ont bien mis en évidence la paternité par exemple saint-simonienne et proudhonienne de beaucoup d'axiomes économiques.

### c) *Une utopie marxiste non avouée*

Le fond du problème semble ailleurs : le marxisme lui-même est une utopie, peut-être dans le pire sens ? Pour certains auteurs, il s'agirait même d'une utopie communiste « absolue », car une des rares à concevoir historiquement possible une totale émancipation de l'humanité.

<sup>58</sup> MALER Henri *Socialisme utopique*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

<sup>59</sup> comme l'affirme le pourtant bien prudent CLAEYS Gregory *Socialisme et utopie*, -in-*Utopie*, BNF, 2000

<sup>60</sup> Cf. surtout ANSART Pierre *MARX et l'anarchisme, essai sur les sociologies de SAINT-SIMON, PROUDHON et MARX*, Paris, PUF, 1969



Toute la critique de la société réelle entreprise par MARX, même dans les écrits les moins utopiques comme *Le Capital*, par exemple, porte en filigrane les formes de la société communiste future. Même des intellectuels marxistes qui persistent dans une analyse hégélienne intéressante mais très figée et caricaturale, reconnaissent aujourd'hui que les socialistes antérieurs à MARX ont été sous-estimés et sous analysés, et que MARX lui-même est à plusieurs reprises *idéaliste* sinon utopiste, comme pour sa proposition de commune libre, d'association de producteurs où « *règne la liberté* », ou dans sa position de fond anti-étatiste qui transparait dès les écrits de 1843, puisqu'il affirme alors « ... *que dans la vraie démocratie l'État politique disparaîtrait* »<sup>61</sup>.

Dans une longue étude de son œuvre parue en 2000 sur *L'utopie*, Yolène DILAS-ROCHERIEUX affirme d'ailleurs que « *l'épopée communiste a ceci de particulier qu'elle commence avec l'utopie et qu'elle ne s'en dissocie jamais* » (p.393). MARX avec ses visions finalement ouvriéristes et sa croyance optimiste en un déterminisme historique et matérialiste propose bien une utopie du changement social, comme tous les autres socialistes de son temps. Certains parlent même de charge messianique du désir libérateur, et le rôle rédempteur attribué au prolétariat n'est pas sans rappeler les caricatures religieuses ou racistes sur le peuple élu. On peut rattacher cette forme de « *parousie laïcisée* » aux mouvement millénaristes (Cf. ci-dessous).

Ce sont dès 1955 les analyses assez précoces et pertinentes de Raymond ARON dans son *L'opium des intellectuels*<sup>62</sup>. André GORZ dans une analyse très fine (*Adieux au prolétariat* de 1980), affirme page 25 que « *la philosophie du prolétariat est religieuse* » et que « *l'esprit d'orthodoxie, le dogmatisme, la religiosité ne sont pas des phénomènes accidentels du marxisme* », au contraire ils sont inhérents à la philosophie hégélienne même remaniée qui sert de clé de voûte au système. La belle formule de G. DUVEAU est donc bien à retenir : « *la barque de MARX naviguait vers l'île de MORE...* »<sup>63</sup>. Daniel JOUBERT<sup>64</sup>, dans son excellente analyse de *l'Idéologie allemande*, enfonce le clou, en rappelant l'utopie absolue et pseudo-rationnelle de MARX, qui dans sa vision finale rêve d'une « *fin de l'Histoire* » qui s'identifie avec « *le règne enfin universel de la raison.* » Il faut dire que des formules comme « *La révolution communiste (...) supprime le travail et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-mêmes* » relèvent plus de l'incantation que de l'analyse raisonnée.

Bien sûr, MARX cherche à ancrer ses positions dans la réalité, dans l'économie (mais SAINT SIMON et PROUDHON vont aussi, et avant lui, dans ce sens) ; bien sûr il évite de trop détailler la phase finale, mais sa société communiste ou l'État est appelé à disparaître après la phase transitoire de dictature du prolétariat n'en est pas moins esquissée (certes, c'est plus ENGELS que MARX, sur ce point). Des auteurs aussi différents que CAMUS, RESZLER, THIRION et Michel ONFRAY surtout ont bien mis l'accent sur ce point. HELLER, voire Stéphane COURTOIS récemment, ont exploré avec minutie les effets de cette « *utopie meurtrière* » telle que les disciples de MARX l'ont réalisée.

LÉNINE est sans doute le plus contradictoire des marxistes postérieurs aux principaux pères fondateurs : pourfendeur d'utopie, il est le créateur de l'utopie de l'État (dit) soviétique. Maniant une pratique cynique et sans scrupule, dans un pur style « *machiavélien* » il passe surtout aujourd'hui pour le fossoyeur de l'idéal communiste. Il n'y a qu'à relire cette belle formule d'Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE tirée de son *LÉNINE*, Fayard, 1998 : « *Comment concilier un discours dont le thème dominant est le bien de l'humanité, et une pratique fondée sur le malheur des hommes pour lequel LÉNINE n'eut jamais un mot de pitié, et moins encore de remords ? Sans doute toutes les utopies ont-elles conduit à ce type de contradictions.* ». Elle constate également que « *LÉNINE fut ainsi en même temps un prodigieux tacticien et un génie politique, inventeur des moyens de transformer un utopie en État à prétention universelle* ». Dans sa formation intellectuelle, la place de l'utopiste du premier *Que Faire ?* en 1863, TCHERNICHEVSKI Nicolas, est d'ailleurs très importante, ce que LÉNINE lui-même a maintes fois reconnu.

#### d) *Des marxistes acceptant pleinement l'utopie...*

<sup>61</sup> **MERCIER-JOSA Solange** *L'utopie comme mouvement du réel, de CONSIDERANT à MARX, -in- L'utopie en questions, 2001*

<sup>62</sup> **LAUNAY Stephen** *Un regard politique sur le communisme. Remarques sur la pensée de Raymond ARON, -in- Communisme, Paris, L'âge d'homme, 2000*

<sup>63</sup> cité par **GONZÁLEZ MATAS Enrique** *Utopías Sociales contemporáneas, p.138*

<sup>64</sup> **JOUBERT Daniel** *Karl MARX contre Max STIRNER, -in- DETTMEIJER Diederik Max STIRNER ou la première confrontation entre Karl MARX et la pensée antiautoritaire (Recueil de textes), Lausanne, L'Âge d'Homme, 270p, 1979*

Des néo-marxistes ont eux souvent réhabilité la charge utopiste nécessaire, en commençant par LÉNINE lui-même dans ses envolées (tactiques ?) libertaires anti-étatiques de *L'État et la révolution* de 1917, mais en aucun cas bien sûr dans l'État totalitaire qu'il met en place dès la révolution de 1917. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Karl KAUTSKY faisait déjà de MORE « *un des premiers socialistes modernes* » nous rappelle Raymond TROUSSON.

Cette réhabilitation de l'utopie a surtout été effectuée par Karl MANNHEIM de manière globale dans les années 1920<sup>65</sup>, et par Ernst BLOCH (1885-1977) et son « *utopie concrète* » du *Principe Espérance* (1954) qui renoue avec ce qu'il considérait chez MARX comme une « *utopie de bon aloi* ». MANNHEIM positive une utopie progressiste face à des idéologies qui bloquent tout changement en justifiant le statu quo. BLOCH, lui, est un des premiers à proposer une utopie ouverte, en constante évolution, polymorphe dans ces moyens d'expression, résolument humaniste, ce qui est la caractéristique de toute utopie profondément libertaire. Herbert MARCUSE et ses amis dans les années 50 prolongent ces analyses. L'ouvrage d'Henri MALER en révèle une version proche du trotskisme *Convoiter l'impossible. L'utopie avec MARX, malgré MARX* Paris, 1995. Il est rejoint entre autres par le philosophe communiste Georges LABICA et son « *droit de recommencer* » ou par un autre trotskiste Daniel BENSAÏD, ainsi que par de nombreux *refondateurs* récents comme l'historien Roger MARTELLI qui souhaite un « *communisme autrement* ». Le plus intéressant et sans doute le plus cité de tous ces penseurs marxistes effleurés par l'esprit libertaire semble être Ernst BLOCH qui veut relever l'utopie contre tout immobilisme et tout dogmatisme. Mais son aveuglement à propos des procès de Moscou de 1938 ou plus tard vis à vis de son pays la RDA, non seulement lui amène la critique cinglante de ses amis Walter BENJAMIN (1892-1940) et Theodor ADORNO<sup>66</sup> (1903-1969), mais surtout réduit pratiquement à néant son apparente lucidité et son audace théorique. ADORNO est lui plus conséquent, et son anti-dogmatisme marxiste, lié à une analyse anti-autoritaire forte, à une « *dialectique négative* » structurée, fonde une vision utopiste nettement plus lucide.

Quant à Walter BENJAMIN, dont la sensibilité anti-totalitaire le conduit au suicide en 1940, il est aujourd'hui très souvent reconsidéré positivement, à la croisée du marxisme et de la pensée libertaire. Son néo-fouriérisme et sa « *technique de l'éveil* » (comme la nomme Miguel ABENSOUR) pour se libérer d'une utopie trop sclérosante forment une pensée très originale.

Enfin depuis l'effondrement du Bloc de l'Est et la (re)découverte de ses erreurs, et la fin de la domination des historiens marxistes et marxisants qui avait sévi dans bien des universités dans les années 1960, 70 et 80, les remises à jour sont nombreuses. Henri MALER<sup>67</sup> dans le numéro spécial de la **Revue des Deux Mondes** en 2000 résume ainsi l'utopisme marxiste :

1. Une utopie de l'inéluctabilité du communisme, ce que tous aujourd'hui reconnaissent.
2. Une utopie d'une science capable de valider l'option socialiste, là aussi idée scientifique dénoncée très tôt, notamment dès sa formulation par PROUDHON et surtout BAKOUNINE.
3. Une utopie sur les bienfaits prévisibles de la socialisation générale de l'économie, dénoncée également dès le XIX<sup>e</sup> siècle, mais que l'épreuve des faits en URSS notamment a malheureusement largement permis de vérifier au détriment des nombreuses populations diverses de l'ex-« *Empire soviétique* ».

Les utopies libertaires sont parfois brocardées comme les « socialistes utopiques », vis à vis desquels elles sont aussi souvent très critiques (il est bon de rappeler que les anarchistes utilisent depuis PROUDON le terme utopie dans tous les sens, y compris le sens péjoratif).

Les libertaires sont également souvent proches des positions pro-utopistes des néo-marxistes. Ils partagent avec eux cette réaffirmation positive des imaginaires sociaux.

## 7. L'utopie est parfois confondue avec le millénarisme et l'hérésie:

### a) millénarisme

Le **millénarisme**, au sens précis issu des divers textes sur *L'Apocalypse* (qui est surtout le dernier chapitre du dernier livre de la Bible), dans une conception d'un temps linéaire, annonce la venue sur terre, après une crise grave, d'une période heureuse de 1000 ans, donc

<sup>65</sup> MANNHEIM Karl *Ideologie und Utopie*, 1928

<sup>66</sup> VINCENT Jean-Marie *L'humanité sans image : BLOCH et ADORNO*, -in-*L'utopie en questions*, 2001

<sup>67</sup> MALER Henri *MARX, le communisme, l'utopie*, -in-*Revue des Deux Mondes*, n°2487, 2000

une sorte de reconstruction sur Terre du paradis perdu. **Apocalypsis**, qui veut dire « *révélation* »; est d'une certaine manière le récit d'une vision.

Il s'accompagne souvent de la notion **messianique** qui est une annonce d'une libération future. Celle-ci se traduit parfois par l'idée d'Empereur ou de Prince des derniers jours, homme sage et pacifiste capable d'assurer l'harmonie retrouvée, semblable à celle du Paradis perdu. Il est lié également au mouvement **chiliaste**, forme d'« *anticipation d'un royaume terrestre égalitaire et sans souffrance* »<sup>68</sup>. Le millénarisme annonce la **Parousie**, l'avènement heureux du royaume de Christ revenu sur terre.

Les premières (et principales) références chrétiennes sont surtout tirées de *L'Apocalypse* de Saint JEAN même si ce dernier n'est que le quatrième grand texte traitant de ce thème après DANIEL, BARUCH et ESDRAS (fin du I<sup>er</sup> siècle). La notion de **Millénium** proviendrait surtout du *Livre des Secrets d'HÉNOCH* du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Cette apocalyptique judaïque serait-elle même fortement influencée par l'apocalyptique iranienne du **zervaisme** notamment, le **zoroastrisme** achéménide ou par les *Prophéties akkadiennes*. Pour Norman COHN, « *la vieille source de la doctrine anarcho-communiste* » se trouve dans le *Cinquième Épître apocryphe* de CLÉMENT.

Ce **Millénium** de paix et de félicité est permis par l'enfermement, durant cette période, du Démon, de Satan. Il se réalise sur terre, pas dans les cieux, comme l'affirment les premiers exégètes, notamment TERTULLIEN et LACTANCE... La position opposée de Saint JÉRÔME et de Saint AUGUSTIN, plus tardive, qui voit un millénium purement symbolique et non réel, ne sera jamais totalement acceptée, même si elle incarne peu à peu la vision majoritaire (et officielle) de l'Église. En 1944, en plein Vingtième Siècle, le Saint Siège romain, accentuant ce rejet, condamne même la vision spirituelle du millénium.

Ce millénium s'impose grâce au retour du **Sauveur**, du **Messie** biblique et chrétien ou du **Mahdi** musulman. On retrouve le thème dans le bouddhisme avec la croyance dans le « *bouddha du futur* », « *le bienveillant* » **Maitreya**, et dans l'hindouisme avec le retour sur terre de Vishnu devenu **Kalki**, chargé de ré-instaurer l'âge d'or. Ce sauveur ou rédempteur peut prendre la forme d'un révolutionnaire, d'un illuminé, d'un sage mystique, d'un chef de guerre... ce qui donne au **messianisme** une énorme variété de significations et d'aspects, qui dépassent largement son cadre religieux initial.

Comme ce paradis sur terre est inéluctable, se fait de par la force des choses et de par la volonté divine, sans intervention humaine, beaucoup d'historiens ne placent pas le millénarisme dans le genre utopique. Ce n'est qu'une sotériologie, doctrine (transcendantale) du salut, appliquée par un rédempteur. Au contraire l'utopie serait un acte volontaire, une rêverie immanente, une rupture programmée mais non certaine. Donc un acte ou un écrit profondément humain et aléatoire.

Pourtant le millénarisme est incontestablement une des genèses, une des bases de l'utopie, au même titre que les traditions mythologiques anciennes et autres récits bibliques. De plus, comme de nombreux mouvements populaires impatients vont tenter de le réaliser ici et maintenant, on entre dans l'intervention humaine et dès lors cet aspect volontariste le place d'après moi dans l'utopie au sens large du terme. C'est également une vraie « *utopie en actes* » (Hilaire MULTON)<sup>69</sup>. Des disciples de Joachim de Flore aux taborites de Bohême, des rêves anabaptistes de Münster aux mouvements brésiliens contemporains, il a mobilisé des masses considérables de pauvres gens, d'exclus et d'intellectuels illuminés et souvent fanatiques. Il a permis des tentatives de réalisation de cités idéales ou de communautés isolées, comme de nombreux mouvements utopiques du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il s'en est souvent pris aux puissants, clercs, princes ou bourgeois, à tous ces « *couillons* » comme les appelait Thomas MÜNTZER... mais malheureusement il a souvent également dérivé dans des attitudes xénophobes, antisémites et dégénéré en massacres collectifs ou en lynchages, surtout durant les principales croisades.

La théorie révolutionnaire du **Grand Soir** en serait en quelque sorte un héritage laïcisé, comme le note très justement Zeev GOURARIER<sup>70</sup>. C'est pourquoi, depuis Karl MANNHEIM notamment, on associe parfois l'utopie millénariste avec quelques courants de l'anarchisme ou du

<sup>68</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>69</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>70</sup> GOURARIER Zeev *L'attente de la fin du temps*, -in- *Visions du Futur*, 2000

syndicalisme révolutionnaire. Le penseur allemand pensait que l'utopie chiliaste, qu'il appelle « *orgiastique* » se manifestait encore au XX<sup>e</sup> siècle dans les mouvements révolutionnaires. Norman COHN va accentuer cette analyse en assimilant certains mouvements millénaristes à l'anarchisme communiste. Mais le marxisme lui-même, éternel rival de l'anarchisme, est souvent vu comme une utopie post millénariste, le prolétariat y remplaçant le peuple élu, et le communisme final le règne de Dieu sur Terre. C'est encore Hilaire MULTON qui fournit une formule choc en parlant de « *parousie laïcisée* » pour désigner l'utopie marxiste.

#### b) *Hérésie*

Au sens ancien (**hereses** = sectes), le mouvement hérétique est un mouvement de petits groupes vivant contre une pensée figée, officielle, orthodoxe. Ces communautés en vivant en marge, en refusant une pensée unique, manifestent une forme de pluralisme réfractaire et une description d'un autre monde qui peuvent dont les rapprocher des utopies ouvertes. Mais le sectarisme, autre forme de fermeture, s'éloigne rapidement de toute connotation libertaire.

C'est sans doute Thomas MOLNAR en 1967 qui avec *L'utopie, éternelle hérésie* traduit le mieux cette définition.

Le millénarisme est souvent rejeté du champ des utopies car procédant d'une vision théologique du monde, où « *la volonté humaine serait absente* » (TROUSSON) puisque la Terre Promise ou le Salut sont assurés après bien des péripéties par une autorité divine. Jean SERVIER différencie totalement messianisme et utopie pour les mêmes raisons. Dans un sens libertaire on ne peut apparemment que partager ces positions de fond.

Mais c'est réduire le millénarisme à son substrat théorique ou idéologique religieux, et c'est oublier des positionnements et des pratiques d'inspiration libertaire qui sont apparus dans certains mouvements et pensées, et qui demandent à être développés. La « *volonté humaine* » est donc également présente dans ces mouvements populaires, même si ce n'est pas vraiment le cas pour responsables ou meneurs. Je rejoins donc ici les analyses de COHN ou de Henri DESROCHE<sup>71</sup>, pour qui messianismes et utopies sont inextricablement mêlés, souvent confondus par les auteurs ou les acteurs...

#### 8. **L'utopie = paradis, harmonie, arcadie, éden, âge d'or...**

Beaucoup d'utopies sont des **eudémonies**, c'est à dire une recherche du bonheur terrestre, une volonté hédoniste affichée que certains millénarismes ont revendiqué et que l'on retrouve dans maints écrits ou programme politiques. Tous ces genres font partie des utopies dites transcendantes, et parfois à cause de ce paramètre fondamental, rejetés du cadre utopique (TROUSSON, ROUVILLOIS...). Elles sont majoritairement nostalgiques, régressives et peu utopiques au sens progressiste d'un autre avenir possible. Elles nous renvoient à un passé mythique ou très lointain, où l'harmonie régnait, en symbiose avec une nature luxuriante et paisible. Cependant il est incontestable que l'on peut revendiquer « *l'âge d'or* » comme une proposition positive pour son temps, une utopie du changement rêvé, ce que faisait déjà ÉRASME au XVI<sup>e</sup> siècle quand il utilisait cette formule pour désigner le renouveau des « *belles lettres* » et des humanités classiques, ce qu'il réalisait de fait avec sa tentative de « *refondation* » positive du christianisme de son temps.

Le paradis assimilé au « *jardin des délices* », à un « *espace édenique* » au sens propre, semble alors une belle image de cette utopie. C'est cependant oublier un peu rapidement que le terme paradis veut au départ, dans les cultures moyen-orientales, désigner un monde clos, fermé, réservé à des élus privilégiés (un des autres sens de paradis étant le « *lieu des élus* »). La Bible et le Coran poursuivent cette tradition du monde clos, donc en quelque sorte d'une utopie réservée. L'Inde semble proche de cette interprétation.

Cette idéalisation de la nature confine parfois à la caricature, comme dans les « *pastorales* » ou « *thébaïdes* » qui donnent du monde rural une vision aseptisée, totalement déformée, et forment une imagerie théâtrale dont on peut marquer l'apogée à l'Époque moderne.

Seuls les jardins paradisiaques chinois (**yuan** ou **yuanlin**) qui désignent pourtant également un verger plus ou moins fermé, maintiennent une vision d'ouverture sur le monde

---

<sup>71</sup> DESROCHE Henri *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973

extérieur, refusent l'enfermement et dotent souvent leurs espaces de belvédères pour ne pas ignorer le monde extérieur avec lequel ils recherchent la fusion<sup>72</sup>.

Ce thème global de l'Âge d'or a surtout été lancé par HÉSIODE dans *Les travaux et les jours* (vers 109-126) et son principal prolongement semble dès l'époque médiévale le *Pays de cocagne*.

Le plus souvent, il s'agit d'une vision utopique très discutable, car c'est le passé (et non le futur) qui ici sert souvent de référence, et qui est multiforme. Les appellations se confondent et se renvoient les unes aux autres : mythes fondateurs antiques (Cf. HÉSIODE), **Âge d'or**, **jardin d'Éden** (qui veut dire « *terre fertile* » en akkadien et qui dans la Bible désigne le jardin primitif), **'Adan** en arabe, **Terre promise**, **Arcadies** (paradis agraires empruntant leur nom à une région du Péloponnèse, qui forment une sorte « de *Cocagne courtois et élitiste* » - TROUSSON), **Paradis** (terme d'origine perse = **Paradeisos**, latinisé en **Paradisus**, qui désigne l'Éden, et arabisé toujours à partir du persan en **Firdaws** qui au pluriel fait **Farâdis**), **Janna** (terme réellement arabe pour désigner le paradis ou jardin idéal), **Pays des bons sauvages**, **Communisme Primitif** parfois, **Société post-apocalyptique**, **Royaumes messianiques**, **Cité de Dieu**, **Monde parfait**, **Pays des merveilles** ou **Wunderland** (où l'homme, délivré d'une nature contraignante, échappe même aux lois physiques), **Terres pures** des tibétains, **Krita yuga** (âge d'or harmonieux) de l'hindouisme...

En allemand, le *Pays de Cocagne* se dit curieusement **Schlaraffenland**, un **Schlaraffe** étant un vaurien ou un fainéant !. En Italie, une description du XVI<sup>e</sup> siècle « *del paese de Chucagna* » rappelle qu'il est réservé aux hommes qui ne travaillent pas, puisque dans ce lieu idyllique c'est celui qui n'a pas de travail qui est le plus heureux (« *chi manco lavora piu guadagna* »)<sup>73</sup>.

Ce Pays de Cocagne est souvent décrit ou évoqué par les utopistes épicuriens (RABELAIS, MORRIS...). L'abondance, le bonheur total, l'unité exempte de conflit... en font une vraie eutopie.

En Espagnol, le Pays de Cocagne se dit « *tierra de Jauja* » du nom d'une ville et d'une province péruviennes dont la richesse et le doux climat sont souvent célébrés. D'où sans doute l'origine de l'expression, « *ce n'est pas le Pérou* » que l'on utilise pour une situation sans attrait ou dévaluée...

Dans la tradition anarchiste espagnole, l'expression « *jardín de Acracia* » (jardin d'anarchie) peut également être citée ici.

Ces pays de Cocagne sont proches du conte de fée, du mythe « *consolateur* » dit TROUSSON qui affirme « *que Cocagne détruit les refoulements, affranchit de toutes les censures, satisfait une jouissance individualiste et anarchique dans un pays sans lois ni gouvernement* »<sup>74</sup>. Par cette formulation, il pense exclure ce monde de sa vision de l'utopie. Dans un sens libertaire, c'est le contraire qu'il obtient. La citation, en excluant le mot Cocagne, pourrait évidemment être signée par des auteurs anarchistes.

La notion d'**harmonie** (FOURIER) ou de **bonheur universel** (Sébastien FAURE) est souvent utilisée par les libertaires. Dans sa période pro-anarchiste, Paul SIGNAC, sans doute influencé par Camille PISSARRO ou par son ami Félix FÉNÉON, anarchistes alors affirmés, nomme une première esquisse *Au temps d'anarchie*, qu'il renomme peu après *Au temps d'harmonie*. Il y ajoute une phrase de l'anarchiste MALATO issue de *La Revue Anarchiste* du 01/11/1893 : *L'âge d'or n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir*. Cette toile célèbre, destinée d'abord à la Maison du Peuple dessinée par HORTA à Bruxelles, fut remise à la Mairie de Montreuil en 1938. Sans doute inspirée par *Doux pays* de PUVIS de CHAVANNE, l'œuvre, dans un cadre superbe (la baie de Saint-Tropez), nous montre des gens évoluant entre loisirs et travaux, amours libres et flâneries, véritable vision laïque du Paradis terrestre.

ROUVILLOIS dans son essai rappelle que ce sens premier « *d'âge d'or* » est passéiste, réactionnaire, pessimiste... puisqu'il décrit un état de la société définitivement perdu. Heureusement, une visée progressiste, optimiste, plaçant l'âge d'or dans le futur de l'humanité

<sup>72</sup> Collectif *Jardins terrestres, jardins célestes*, Numéro spécial de la Revue **Qantara**, IMA, n°39, printemps 2001

<sup>73</sup> Collectif *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'exposition d'Arc-et-Senans*, 2001

<sup>74</sup> TROUSSON Raymond *Utopie et roman utopique, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

opère un heureux retournement du mythe à partir du XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, et même dès le XVI<sup>e</sup> siècle parfois après le choc des Grandes Découvertes. Les socialistes « *utopiques* » sont ensuite peut-être les principaux diffuseurs du mythe.<sup>75</sup>

D'autre part ROUVILLOIS minimise tous les courants de type messianique, qui ne vivent que pour le rétablissement de cet *âge d'or*, dans un avenir plus ou moins proche. Il s'agirait alors d'une simple reproduction d'un passé magnifié.

Dans les religions orientales proches du Tibet, le mythique royaume de Çambhala, « *source du bonheur* » et lieu de la connaissance, mêle à la fois la croyance dans l'âge d'or ancien, et sa réalité permanente et terrestre dans une « *vallée cachée* ». Passé, présent et futur sont alors des concepts bien inutiles et insuffisants pour décrire ces croyances.

Dans une très riche synthèse<sup>76</sup>, Lyman Tower SARGENT classe toutes ces visions traditionnelles dans le genre des « *utopies sans initiative de l'homme* », donc issue de la bonne volonté des dieux, du hasard, d'une création spontanée... D'autres auteurs les classent dans le groupe des « *utopies transcendantes* » par opposition aux « *utopies immanentes* » ou autogestionnaires, partant des désirs des hommes et non imposées ou données par des entités extérieures.

Et puis, beaucoup de personnes assimilent âge d'or et utopie, et n'hésiteraient pas à faire leur cette citation d'Octavio PAZ tirée d'*El labirinto de la soledad*, page 156 de la réédition à Mexico de 1997 : « *La notion mythique d'un âge d'or intervient ici : il y a eu une fois, en quelque partie du monde et en quelque moment de l'histoire, un état social qui permettait à l'homme de s'exprimer et de se réaliser. Cet âge préfigure et prophétise le Nouveau Monde que la révolution se propose de créer. Quasi toujours l'utopie suppose une existence antérieure, un passé oublié, un âge d'or qui justifie et rend viable l'action révolutionnaire* ».

## 9. Utopies et « mondes de l'envers »...

L'utopie présente ou esquisse souvent un **monde autre**, l'envers de l'existant tant sur le plan social que culturel, politique ou architectural... Elle procède donc de la méthode de *l'inversion*, dès Thomas MORE d'ailleurs.

Mais les « *mondes de l'envers* » ou « *mondes inversés* » relèvent peut être d'un autre genre littéraire, celui de « *de la tradition du Carnaval, héritée des Saturnales, des Bacchanales ou des Lupercales antiques...* »<sup>77</sup>. Il s'agit de retourner les positions sociales des gens, le maître devenant l'esclave, la femme devenant le mari, l'enfant devenant le père, le sujet prenant le rôle du prince, l'élève ou l'étudiant devenant professeur...

Ces descriptions semblent trop peu crédibles, trop féériques, sans aucun réalisme... et parfois exclues du champ de l'utopie.

Mais ces fables ironiques, ces farces... souvent grinçantes, forment une satire virulente des pouvoirs constitués, des habitudes et des conformismes, et s'expriment dans un moment ludique et jouissif parfois de détournement et de défoulement. *L'île aux esclaves* en 1725 de MARIVAUX est un exemple bien connu de ce genre littéraire, avec cette ambiguïté supplémentaire fournie par le fait qu'il emprunte au genre utopique le cadre insulaire et narratif.

Dans un sens libertaire, ce genre est à conserver, car en inversant tous les pouvoirs, il les ridiculise et les désacralise, même si parfois il les perpétue sous d'autres formes, avec de nouveaux maîtres. C'est une utopie libertaire très ambiguë. Mais un ensemble réellement libertaire cependant, car les pouvoirs autoritaires, la bourgeoisie qui se veut respectable... en ont bien compris les fondements, et ont tout fait pour récupérer ces mouvements et ce genre littéraire, ou les interdire. Le carnaval fut censuré sous FRANCO, par exemple<sup>78</sup>.

## 10. Mais l'utopie reste normalement différente du mythe, quoique...

Comme le note Michèle MADONNA-DESBAZEILLE on analysant surtout l'œuvre de Thomas MORE, « *l'utopie n'est pas un mythe car elle introduit toujours la critique alors que le mythe élimine tout questionnement* »<sup>79</sup>. Dans l'utopie, et encore plus dans la contre-utopie, la

<sup>75</sup> ROUVILLOIS Frédéric, op.cit.;, p.207-208

<sup>76</sup> SARGENT Lyman Tower *Traditions utopiques, thèmes et variations, -in-Utopie, la quête de la société idéale en occident*, Fayard, 2000

<sup>77</sup> GOULEMOT Jean *Introduction à L'île des esclaves* de MARIVAUX, Livre de Poche, 1999

<sup>78</sup> BREY Gérard/SALAÜN Serge *L'embourgeoisement du carnaval urbain espagnol au XIX<sup>e</sup> siècle, le cas de La Corogne, -in-Ville réelle, ville rêvée*, Besançon, CREHU n°4, Annales n°540, 1995

<sup>79</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

distanciation critique et des traces d'humanité apparaissent dans l'ironie, le cynisme, l'imaginaire débridé... alors que le mythe reste plutôt révérencieux.

Mais notre analyse a montré que la frontière est faible avec l'utopie, puisque le mythe (du grec **muthos**, parole, légende, récit) quoique décrivant presque toujours des événements imaginés du passé, « se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur » comme le rappelait Claude LEVI-STRAUSS en mettant l'accent sur les structures permanentes que le mythe instaure. Jean SÉGUY affirme dans le même sens que « L'utopie en appelle au passé contre le présent en vue d'un avenir »<sup>80</sup> ce qui fait dire à Monique de LOPE que mythe et utopie ne sont pas opposés, au contraire. « Les mythes rapportés au passé (Âge d'Or, sociétés pastorales) construisent l'utopie en se projetant dans le futur »<sup>81</sup>. C'est bien sûr contre la vision restrictive de Raymond TROUSSON qu'elle se dresse ici. Déjà, vers 1595, le père José de SIGÜENZA ne disait pas autre chose « (L'histoire) levanta a un hombre no sólo a contemplar lo presente, sino también todo el pasado, y le da una como moral evidencia para juzgar de lo porvenir/L'histoire offre à l'homme d'analyser le présent, mais également tout le passé, et lui fournit une éthique lui permettant d'anticiper l'avenir »<sup>82</sup>.

D'autre part, le mythe prit comme imaginaire collectif, par exemple le « mythe du Grand soir » incarné parfois dans la grève générale, quoiqu'en dise Georges SOREL, est très proche des utopies révolutionnaires qui nécessitent une rupture décisive pour édifier le « monde nouveau ». Le syndicalisme révolutionnaire qui mêle mythes et utopies sociales nous le confirme. L'anarchisme également. Le mythe, comme l'utopie deviennent ainsi parfois des moteurs, des vecteurs des mouvements de libération.

Le troisième sens du mythe, péjoratif et polémique, renvoie lui aussi à une définition de l'utopie, la plus négative, chimérique que j'ai rappelé dans le premier point.

#### **11. Des utopies particulières, les « robinsonnades » :**

Ce genre fondé surtout par Daniel DEFOE avec son œuvre *Robinson Crusoë* en 1719 n'est qu'une utopie solitaire, individuelle, assez malheureuse pour le héros qui ne doit son salut qu'aux restes récupérés de la civilisation. Mais très vite l'idée de retour à la nature, d'autonomie due à l'ingéniosité humaine et à sa capacité d'adaptation, de rejet volontaire parfois de la civilisation, de vie heureuse en harmonie avec le monde naturel... entraînent le genre au-delà de ce que prévoyait DEFOE.

Dès l'année de la mort de DEFOE, en 1731-43, l'allemand SCHNABEL publie *L'île de Felsenberg* avec des traces « anarchisantes » nus dit VERSINS ; en 1736 l'anglais KIRKBY obtient la parution de son *History of Autonus*. Parmi les œuvres citées comme représentatives pour l'exposition de la BNF en 2000, on peut retenir le célèbre *Robinson suisse* de Johann WYSS en 1813, le *Vendredi ou les limbes du Pacifique* du français Michel TOURNIER en 1967 ou le *Foe* de John Michael COETZEE, sud-africain, en 1986.

Trop individuelle, et aussi par ce que le choix n'est pas laissé aux « robinsons », ce genre est catégoriquement rejeté par Raymond TROUSSON qui limite l'utopie aux descriptions de communautés, de collectifs, avec un choix humanisme affirmé. Mais il y a des robinsonnades qui concernent des petites communautés, et ce rejet est alors discutable. Dans un sens libertaire, la table rase présentée par l'île déserte, tout comme l'espace vierge occupé par des colons, permet aux naufragés ou habitants involontaires, de tenter la création d'une société reposant sur d'autres critères et d'autres valeurs.

#### **12. Voyages fantastiques et légendaires, inventions, science fiction et fictions...**

Cette définition, qui nous éloigne apparemment largement du sujet, est surtout développée par VERSINS dans son *Encyclopédie* en 1972 et surtout dans *Outrepart* écrit l'année précédente, vaste recueil « de Voyages extraordinaires et de science fiction, autrement dit de conjectures romanesques rationnelles » comme il l'écrit si bien. Mais dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle,

<sup>80</sup> SÉGUY Jean *Monachisme et utopie*, -in-*Annales ESC*, 26, 1971

<sup>81</sup> LOPE Monique de *Les limites chrétiennes de l'utopie dans « De los nombres de Christo » de Fray Luis de León*, -in-*Las utopías en el mundo hispánico* 1988, Madrid, 1990

<sup>82</sup> SIGÜENZA José de *Historia de la Orden de San Geronimo*, 1595, cité autant par Michel CAVAILLAC que par Jean VILAR

une première grande anthologie en 39 volumes, réalisée par Charles Georges Thomas GARNIER s'appelait déjà « *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques* » en 1788. Le titre même s'étoffe à partir du X<sup>e</sup> volume en « *Voyages imaginaires, romanesques, merveilleux, allégoriques, amusans, comiques...* ».

La **Science fiction** et l'**anticipation** empruntent incontestablement à l'utopie, dont elles gardent le « *cadre général conceptuel* » comme le dit très bien Serge LEHMAN<sup>83</sup>. Il faut bien reconnaître que les créations politiques et socio-économiques sur une planète (*Anarres* de LE GUIN ou *Mars* de ROBINSON) recréent les essais sur un monde tout aussi isolé qu'est l'île des utopies classiques. L'avantage de la planète sur l'île est que d'emblée le monde y est forcément nouveau, et les possibles illimités. L'utopie gagne en ouverture et en imaginaires.

Ce genre est précédé d'une « *proto-science fiction* » ou de « *fiction spéculative rationnelle* »<sup>84</sup> depuis Lucien de SAMOSATE (*Histoire véridique* vers 180) et surtout *Le songe* de KÉPLER de 1634. Mais la première vraie anticipation allemande serait l'anonyme *Das Jahr 1850* publiée en 1777, donc bien après la France (1659 *Épigone, histoire du siècle futur*).

Les références sont à chercher surtout dans l'anticipation d'un MERCIER (*L'an 2440*), ou dans le genre prolifique plus proche de nous de Jules VERNE ou du socialiste fabien qu'était WELLS. Mais l'utopie n'est vraiment présente en tant que telle que rarement, et le plus souvent sous forme de « *traces dispersées et impures* ». Cette anticipation scientifique doit beaucoup en France à Albert ROBIDA (1848-1926) et à ÉMILE SOUVESTRE dès 1846 « *Le monde tel qu'il sera* ». Le terme de **science fiction** serait inventé par Hugo GERNSBACK dès 1912, bien avant qu'il ne devienne célèbre avec la sortie du magazine **Amazing Stories** en 1926. En France le mot ne s'implante que vers 1950. Cependant les anglo-saxons préfèrent souvent le terme de **space opera**. Pour Zeev GOURARIER, la science-fiction contemporaine se codifie autour de trois règles essentielles : c'est d'abord évidemment une projection dans l'avenir ou aux frontières du temps ; l'aventure se passe dans un cadre non terrestre, dans le Cosmos ou dans un de ses éléments ; et enfin le genre s'appuie sur les extrapolations d'outils scientifiques réels ou ébauchés<sup>85</sup>.

Cependant, de nombreux ouvrages utopiques et de nombreux ouvrages de science fiction sont très proches, ou empruntent à l'autre genre des procédés, personnages ou cadres narratifs... C'est pourquoi la bibliographie présente sur l'Internet de ANGENOT Marc et KHOURI Nadia sur la **Prehistoric Fiction** est d'une grande richesse. (Cf. Bibliographie générale).

Cette Science fiction profile parfois des thèmes libertaires, comme les livres d'Ursula LE GUIN *Les dépossédés* ou de VAN VOGT *Le colosse anarchique*. D'autre part, la Science fiction semble englober l'essentiel des productions dystopiques du XX<sup>e</sup> siècle, au moins dans le cadre, le milieu proposé, sinon dans sa thématique.

Pierre VERSINS, en reprenant l'idée lancée par John PILGRIM dans *Science fiction and anarchism* (en 1963) pense que presque toute la science fiction contemporaine (il écrit en 1972) devrait être intégrée dans une anthologie des utopies anarchistes<sup>86</sup>. La science fiction, en ouvrant tous les possibles, en augmentant les champs et les lieux de l'utopie, est bien sûr par essence libertaire, car apparemment sans limite dans l'intrigue et les expérimentations, et dans les évolutions potentielles. Que certains auteurs libertaires s'en saisissent, c'est évident. Mais VERSINS a tort de généraliser, car la science fiction comme genre peut très bien déboucher sur des visions super guerrières ou totalitaires.

La notion de **fiction** employée seule est plus proche des créations oniriques et purement imaginaires. Toutes les fictions, dans un sens cher à Jorge Luis BORGES<sup>87</sup>, sont une manière de concevoir l'utopie ouverte, en permettant tous les possibles que l'imagination, les cultures, les rêves... peuvent produire. La pluralité des mondes et des vies est infinie. Tout est vrai puisque rien n'est vrai nous affirme l'argentin. La métaphore qu'il utilise fréquemment de la bibliothèque babélique, avec ses salles innombrables, ses rayons toujours remplis, ses livres impossibles à compter... se veut un éloge des facultés d'inventions de l'esprit humain. L'utopie est alors un

<sup>83</sup> LEHMAN Serge *Utopie et Science Fiction*, -in-Magazine Littéraire, 387, mai 2000, p34

<sup>84</sup> KLEIN Gérard *Science fiction*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

<sup>85</sup> GOURARIER Zeev *Les voyages de Science Fiction*, -in-*Visions du Futur*, 2000

<sup>86</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.43

<sup>87</sup> BORGES Jorge Luis *Ficciones/Fictions*, 1956 (édition bilingue utilisée – Paris, Gallimard, 1994)



genre éclaté, qui se rattache à tous les courants de la pensée, à tous les types d'écrits. La prolifération borgésienne est en ce sens incontestablement libertaire, par son absence de règles et de limites.

### 13. Utopie = un « avenir radieux » inéluctable ?

Dès le XVIII<sup>e</sup> et surtout le XIX<sup>e</sup> siècle, une vision de l'utopie se rattache au déterminisme, aux théories de l'évolution, aux philosophies de l'histoire : elle serait l'aboutissement d'un processus historique, d'une mécanique quasi-inéluctable qui pourrait passer en quelque sorte comme la fin de l'histoire, en mettant en place un avenir radieux, paradisiaque.

On rejoint étonnamment ici les croyances religieuses du Paradis terrestre, voire les attentes millénaristes ou certains marxismes (simplistes ?). En fait quoique que fasse l'homme, la réalisation se produira inévitablement ? Cette notion trouve son apogée avec un certain optimisme scientifique et philosophique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ainsi l'utopie semble un aboutissement logique et inévitable, l'action volontaire de l'homme est minorée ; à quoi bon œuvrer pour elle au risque d'y laisser sa liberté ou sa vie ? Le débat entre révolutionnaires et réformistes, entre orthodoxes du marxisme et révisionnistes à la suite de BERNSTEIN, par exemple, se greffe rapidement sur ce même schéma.

### 14. Cas particulier : les « voyages élogieux » des « pays de l'avenir radieux ».

L'ouvrage de François HOURMANT<sup>88</sup> sur les intellectuels français, « *comparses nécessaires* » des pays du socialisme dit « réel » qui ramènent des récits de « voyages élogieux », compare ce type d'écrits à la définition de Raymond TROUSSON citée en préambule.

« *Les récits de voyage élogieux assurent la diffusion d'un modèle de développement qui n'est pas sans consonance avec la tradition utopique. En eux se cristallise un projet, celui d'une table rase radicale sur laquelle s'édifierait un monde complètement remodelé et égalitaire qui aspire à changer la condition de l'homme. Cette composante utopique est indissociable de ce type de productions.* »

Pour conforter cette position, il rappelle les principaux points communs entre ces deux genres littéraires, mais en ne gardant que les traits d'une « classique » ou « traditionnelle » :

- Il met d'abord l'accent sur l'insularité, banalité de l'utopie, que tous les pays « communistes » cultivent et que mettent en avant leurs exégètes. Ce monde clos, protégé, isolé préserve sa « pureté » et tente la vie autarcique.
- Les deux mondes ont le même mépris (apparent ?) de l'argent, du profit,
- et font la même condamnation d'un commerce parasitaire et immoral.
- La régularité, la géométrie des constructions, la netteté des apparences... sont presque identiques.
- Ainsi l'uniformité, l'unanimité, la « *standardisation humaine* »<sup>89</sup> et le rejet ou suppression de toute dissidence, forgent les deux systèmes.
- Et effectivement nous dit HOURMANT, l'individualisme est écrasé par le collectivisme et la liberté par un étatsisme généralisé. Certes il n'analyse l'utopie que de manière caricaturale, sans compter sur les quelques essais et écrits libertaires qu'elle compte pourtant. Il faudrait ici nettement relativiser.
- Ces mondes se veulent purs et épurés, simples et transparents, austères souvent. Sauf bien sûr pour fêtes et cérémonies auxquelles correspondent un culte de la personnalité et un sens du prestige rarement égalés dans les pays totalitaires.
- La place centrale accordée à l'éducation (vue plutôt comme embrigadement et outil d'uniformisation ?) est toujours présente.
- Le législateur central est loué par sa clairvoyance et son désintéret, pour sa fonction de guide essentiel : Icar (CABET), Utopos (MORE) ou Salomon (BACON) renvoient au « *Petit père des peuples* » stalinien, au « *Grand timonier* » maoïste et au « *Lider maximo* » cubain, mais également au « *Big brother* » (ORWELL) et au « *Bienfaiteur* » (ZAMIATINE).
- L'utopie et le voyage élogieux contribuent donc tous les deux à glorifier une Cité idéale, un monde parfait que l'on décrit de manière idyllique et le plus souvent a-critique.

Les intellectuels (leur grande majorité) sont devenus des missionnaires, victimes de leurs engagements, de leur soif de reconnaissance et de la force du « *simulacre et de la*

<sup>88</sup> HOURMANT François *Au pays de l'avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine Populaire*, Paris, Aubier, 282p, 2000

<sup>89</sup> FABRE-LUCE Alfred *Russie 1927*, Paris, Grasset, 1927

*simulation* ». Ils sont dupés ou marqués par « *une servitude volontaire* » qui les fait contribuer « *à la construction d'une mythologie oppressive, voire totalitaire* . »

Certes la lucidité et le courage en France d'un André GIDE<sup>90</sup> permet de nuancer cette analyse, mais pour l'analyste, les intellectuels critiques, dont GIDE fait partie, restent dans la définition de TROUSSON, non comme utopistes, mais comme anti ou contre-utopistes.

### 15. Les utopies pédagogiques

C'est AINSA qu'y rajoute ce groupe, et cela semble évident tant le souci de forger les esprits et les âmes pour la nouvelle société est omniprésent dans toutes les utopies.

Pour l'histoire du mouvement libertaire, l'utopie pédagogique est essentielle à la fois pour la même chose (forger les cœurs et les esprits pour réussir la société nouvelle), mais également pour son contraire (développer l'esprit critique, l'autonomie chez l'apprenant, afin de conter toute menace conformiste, autoritaire ou totalitaire.

Ainsi les écrits et activités autour de la pédagogie... sont donc des moyens privilégiés d'atteindre ou d'expérimenter l'idéal, souvent même c'est la condition sine qua non pour pouvoir le réaliser.

La plupart des utopistes sociaux attribuent à la pédagogie, l'éducation... un rôle majeur, parfois central pour arriver à former l'homme nouveau. Deux voies s'offrent alors : celle de l'éducation-élevage, vrai « *bouillage de crâne* » qui préfigure l'hitlérisme et qui est conformiste, pleine d'obéissance et de soumission, faisant partie intégrale de la propagande ; et celle de l'éducation libertaire, en accord entre fin et moyens, qui proposent des axes de pédagogie moderne respectant l'apprenant, l'aidant à acquérir sa liberté et son autonomie en ne voyant dans le formateur qu'un aide, un égal, un « *maître-camarade* » pour reprendre l'expression des pédagogues révolutionnaires allemands du début du siècle.

### 16. Les utopies négatives, satiriques, ou dystopiques...

Ces *contre-utopies* ou *anti-utopies* qui fleurissent surtout au XX<sup>ème</sup> siècle sont analysées comme de vraies critiques libertaires de mondes totalitaires ou contraignants dans un chapitre ultérieur (**Chap.III-B**). L'utopie traditionnelle y est alors vue comme un *anti-humanisme* absolu qu'il faut combattre, ou en amont, qu'il faut empêcher de se réaliser. Une des premières formulations dans les années trente les nomment *utopies pessimistes*, mais perspicaces.<sup>91</sup>

Gérard ROULET dans l'article cité (*L'utopie est-elle un concept ?*) de la revue **Ligne** de 1992 nous rappelle à juste titre qu'utopie et anti-utopie sont issues du même monde, d'écrits semblables dès l'Époque Moderne. L'anti-utopie est également une utopie, mais qui s'autocritique, qui pratique l'auto-négation, qui prend du recul pour éviter de s'identifier de manière présomptueuse à la réalité, et pour tenter de désamorcer le risque totalitaire inhérent au genre. TROUSSON les inclut tout en les différenciant.

À la suite de François HOURMANT (Cf. ci-dessus), on peut rajouter aux écrits contre-utopiques les récits critiques et dénonciateurs faits par les voyageurs revenant des mondes « *communistes* ».

### 17. Utopie comme nécessaire pulsion de l'inconscient

Si l'on analyse l'essai de Roger DADOUN *L'utopie haut lieu d'inconscient*, publié en 2000 chez **sens&tonka**, on retient l'idée d'une utopie, comparée au rêve, comme « *accomplissement de désir* ». Pour DADOUN, l'utopie ne doit pas se réaliser, devenir « *réelle* », sinon c'est à nos risques et périls puisque chaque fois que cela a eu lieu, « *on n'obtient rien d'autre qu'obscénité, pourriture ou désastre* ». Au contraire l'utopie doit rester un anti-réel, un surréel, une action ou une œuvre contre le réel, ce qui est libertaire par essence puisqu'elle accroît alors le champ de la subjectivité et de la liberté. Contre une raison, une vision scientifique sclérosantes et dangereuses, il faut rétablir le pouvoir du désir, de la libre sexualité, de la poésie, du « *vouloir de jouissance* ».

### 18. L'hétérotopie, dans la lignée de FOUCAULT

<sup>90</sup> GIDE André *Retour d'URSS*, 1936 et *Retouches à mon retour d'URSS*, 1937

<sup>91</sup> DOYON René-Louis *Les variations de l'utopie*, 1933, publié dans le dossier *Utopie* de la BNF.

Dans un article de 1986<sup>92</sup>, Michel FOUCAULT lance le concept de **hétérotopie** pour désigner des microcosmes temporaires, changeant de lieux ou de formes, qui sont espace d'illusion et de fermeture (notamment sécuritaire) malgré leur apparente ouverture (accueil du grand public) : la fête foraine ou le parc d'attraction en sont des exemples.

Ce monde de Disney, proche pourtant de l'idéal de cité-jardin nous rappelle John HANNIGAN, n'est qu'un ensemble de « *cités fantasmatiques* »<sup>93</sup>, nouveaux ghettos pour riches ou communautés aliénantes et uniformisantes.

Ces analyses renouent sans le dire avec les projets fantaisistes de l'écossais Patrick GEDDES qui en 1904 souhaitaient déboucher entre autres sur une **Outlook Tower** comme musée civique, un **Nature Palace** comme centre libertaire écologique... Son ouvrage *City development. A study of parks, gardens and culture institutes* est totalement dans l'esprit de l'article ultérieur de FOUCAULT.

Cette notion **d'hétérotopie** est également souvent utilisée dans un sens plus simple, celui des « *micro-utopies* », des « *utopies multiples* » ou des « *utopies du local* » : on rejoint alors autant la notion d'expérimentations (réelles) à échelle humaine, que la volonté de faire des projets (virtuels) moins globalisants, moins totalitaires. Claire FAGNART dans l'ouvrage cité sur *L'art au XX<sup>e</sup> siècle et l'utopie* rajoute les notions « *d'utopies interstitielles* » ou « *infra-minces* », dont la caractéristique essentielle est d'être anti-globalisantes, et de rechercher dans l'interstice, le lieu étroit et isolé, l'action thématique bien ciblée, le dernier « *espace libre d'un monde uniforme* ». Lorraine VERNER parle elle plus simplement de « *petites utopies* », ou « *d'utopies à côté de chez soi* », en insistant plus sur le côté « *petites réalisations pratiques* ». Alain PESSIN va dans le même sens, en proposant d'autres formules proches : « *brèches* » ou « *lignes de fuite* »<sup>94</sup>.

En milieu libertaire, ce concept est devenu très opérationnel avec les œuvres de Hakim BEY sur les TAZ, « *zones autonomes temporaires* »<sup>95</sup> qui sont en quelque sorte une projection de l'hétérotopie de FOUCAULT dans le monde du virtuel (l'Internet) ou dans le monde du réel rêvé et revendiqué (les communautés ou « *utopies pirates* », par exemple). La proposition de petites communautés opportunistes court dans presque tous les écrits récents de l'anarchisme, comme par exemple la proposition mi-sérieuse, mi-rêvée de *Bolo' bolo* par le libertaire suisse P.M.<sup>96</sup>.

## C. L'IDEE LIBERTAIRE : « LA IDEA »

### 1. Anarchie, anarchisme et anarchistes...

- a) *Un sens politique anti-autoritaire très précis et ancien pour « anarchie »*

**Anarkhia** ou « **anarchie** » est un terme d'origine grecque signifiant absence de sage, de chef<sup>97</sup>. « **An** » est un privatif, et « **archos** » ou « **arkhê** » désigne sagesse, sage, autorité, commandement dans le sens le plus courant (ce qui donne **arkhein**) ; mais le mot signifie également ancien, antique (ce qui donne **arkhaios**). Les jours « **anarchiques** » étaient en Grèce ancienne les 4 journées civiles sans anciens magistrats actifs, puisqu'on procédait alors au choix des nouveaux. Chez HOMÈRE ou HÉRODOTE le mot définit « *une situation dans laquelle un groupe armé... se retrouve sans chef* » comme le rappelle Eduardo COLOMBO dans le n°2 de **Réfractations** de 1998. **Arkhê** signifie effectivement *commandement, hiérarchie ou prise d'initiative*. Donc « *l'anarkhia est un principe d'organisation qui s'oppose à un principe de commandement ou de domination* ». Comme l'écrivain libertaire d'origine paraguayenne l'affirmait en 1999 : « *le sens étymologique me suffit : "absence de gouvernement". Il faut détruire l'esprit d'autorité et le prestige des lois* ». Pour lui l'anarchisme ne devenait plus alors qu'une question « *de libre examen politique* »<sup>98</sup>.

<sup>92</sup> FOUCAULT Michel *Of other spaces*, -in-**Diacritics**, V.22, n°7, 1986

<sup>93</sup> HANNIGAN John *Cités fantasmatiques ou hétérotopies : vers une société urbaine à responsabilité limitée*, -in-Collectif, *Utopia*, 2001

<sup>94</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 22p, 2001, p.12

<sup>95</sup> BEY Hakim *TAZ Zone autonome temporaire*, 1991 (traduction française Paris, L'Éclat, 91p, 1997)

<sup>96</sup> P.M. *bolo'bolo*, Paris, L'Éclat, 215p, 1998

<sup>97</sup> *Le Nouveau Petit Robert* 1995

<sup>98</sup> BARRETT Rafael *La rebelión*, Asunción, 15/03/1909

### b) *Un sens péjoratif trop fréquent pour « anarchie »*

Son sens péjoratif de désordre, de chaos, de « *bordel* » semble le plus couramment utilisé jusqu'à nos jours et curieusement repris parfois par des anarchistes eux-mêmes, notamment PROUDHON. Ce qui complique encore le souci de clarté. Dès le *Dictionnaire de l'Académie Française* de 1694, cette notion est dominante : « *Anarchie : estat déréglé, sans chef et sans aucune forme de gouvernement* »<sup>99</sup>. C'est également le sens premier et essentiel retenu par l'œuvre numérisée du Trésor de la Langue française en début du XXI<sup>e</sup> siècle « *État de désordre dans lequel se trouve une collectivité ou un État...* » (visite sur l'internet du 03/04/2002). La grande et vénérable *Encyclopedia Universal Illustrada – Europeo-americana*, dans son volume 5 publié à Madrid par Espasa-Calpe SA, associe toujours *anarquía* à désordre, mais ce n'est que le 3<sup>e</sup> des 4 sens qui lui sont attribués après « *absence de gouvernement* », « *état d'une collectivité dans laquelle n'existe aucune autorité* » et devant « *théorie moderne opposée à toute organisation politique et sociale* ». Ce choix éditorial est scientifiquement assez rigoureux.

Historiquement, cette vision péjorative, très critique apparaît dans un premier usage fréquent du terme **anarchistes**, pendant la Révolution Française, notamment sous le Directoire, pour déconsidérer le courant radical des Enragés.

Poussant l'idée au maximum, et soumis au stress de la période des attentats, de nombreux auteurs vont même jusqu'à assimiler ces fauteurs de chaos à des criminels. Le soi-disant scientifique italien LOMBROSO, en tentant de prouver « *au faciès* » que l'anarchiste n'est qu'un criminel né s'est rendu définitivement ridicule. Pourtant son ouvrage<sup>100</sup> fut largement répandu.<sup>101</sup>

### c) *Anarchie ou acratie : une vision utopique bien affirmée ?*

L'anarchie serait donc l'idéal à atteindre, l'utopie, qui souvent se confond avec le communisme au sens propre du terme. Le mot est synonyme de « *société libre* », d'**acratie** (Cf. ci-dessous 8.a.), de « *société libertaire* »... et correspond au terme très populaire dans la Péninsule Ibérique du XIX<sup>e</sup> siècle de « **La Idea** » et est souvent confondu avec le terme « **autonomía** » comme le rappelle Josep TERMES<sup>102</sup>. *L'Encyclopedia Universal ilustrada* madrilène utilise comme synonymes les termes **anarquista**, **ácrata** et **libertaria**.

Sa première définition vraiment reconnue apparaît dans l'œuvre de KROPOTKINE pour la 11<sup>e</sup> édition de *l'Encyclopaedia Britannica* de 1910 : « *...principe ou théorie de la vie et de la conduite selon lesquels la société est conçue sans gouvernement* ». Eduardo COLOMBO, qui a fait toutes ces recherches, tente une synthèse assez complète : « *Nous dirons que l'anarchie désigne un régime social basé sur la liberté individuelle et collective, régime duquel est bannie toute forme institutionnalisée de coercition et, par conséquent, toute forme instituée de pouvoir politique (ou de domination)* ». *L'anarchie s'incarne alors dans « un espace non hiérarchique organisé pour et par l'autonomie du sujet de l'action* ». Dans une autre intervention, il confirme l'homologie entre anarchie et utopie<sup>103</sup>, en affirme son caractère volontariste, reposant sur le postulat que « *l'anarchisme est un pari basé sur le principe de préférence* », non inéluctable. « *L'anarchie est une construction inatteignable* », un choix d'engagement reposant sur des valeurs et non sur la croyance.

L'actuel anarcho-communiste John CLARK, en 1980<sup>104</sup>, faisait de l'anarchisme la « *théorie de l'association volontaire* » qui s'oppose à toute forme de domination et qui se fonde sur la liberté. Il l'opposait à l'utopie dans la mesure où il serait beaucoup plus précis, ce qui peut faire penser qu'il utilisait l'utopie dans son sens plutôt péjoratif.

<sup>99</sup> COLOMBO Eduardo *Anarchie et anarchisme*, -in-*Réfractons*, n°7, 2001

<sup>100</sup> LOMBROSO Cesare *Les anarchistes*, Paris, Flammarion, 1897

<sup>101</sup> NEMETH Luc *Bulles de savon et peur du rouge*, LOMBROSO 1835-1909 -in-*L'homme et la société*, n°123-124, L'Harmattan, 1997

<sup>102</sup> TERMES Josep *Anarquismo y sindicalismo en España (1864-1881)*, 1965 (réédition Barcelona, Crítica, 2000)

<sup>103</sup> COLOMBO Eduardo *Nouveau millénaire, défis libertaires. Utopie et anarchisme* (intervention à Bieuzy-les-Eaux, Colloque « *Gardarem l'Utopie* », 15/10/2000 Compte-rendu de COUTANT Philippe sur <http://1libertaire.free.fr/utopie.html>)

<sup>104</sup> CLARK John *Qu'est ce que l'anarchisme ?* (1980) -in-*Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Lyon, ACL, 1993

Un sens plus ouvert et cohérent, refusant lui aussi la notion utopique jugée sans doute réductrice, est offert récemment par Daniel COLSON « *L'anarchie, c'est, dès maintenant, comme origine, comme but et comme moyen, l'affirmation du multiple, de la diversité illimitée des êtres et de leur capacité à composer un monde sans hiérarchie, sans domination, sans autres dépendances que la libre association de forces libres et autonomes* »<sup>105</sup>. L'utopie est assimilée par l'auteur à « idéal », notion transcendante et engendrant de funestes « idéomanies », qui serait repoussée par les libertaires tels que les pensent l'auteur. Pour lui est au contraire « *l'anarchisme est un immanentisme permanent* ». « L'Idée », riche de tous les possibles et de tous les imaginaires est par contre absolument revendiquée. Ce serait « *l'expression actuelle des possibles infinis dont le réel est dès maintenant porteur* ».

d) « *L'anarchisme* » se distingue comme concept et comme mouvement

**L'anarchisme** désigne le plus souvent un courant politique hostile à l'État, ou une pensée refusant « *toute autorité, toute règle* » et souhaitant permettre un « *individualisme absolu* » (Cf. trésor de la langue française 03/04/2002). Si on se limite à cette phrase, on a la preuve que bien des analystes n'ont donc pas vraiment fait l'effort de lire les théoriciens anarchistes, dont ils ne voient ni les nuances, ni la finesse de pensée et son extraordinaire diversité, et notamment ils font preuve d'un bel aveuglement par rapport au refus anarchiste de tout système, y compris bien souvent de leur propre système.

Notre *Encyclopedia universal ilustrada* est là encore, malgré sa volonté anti-anarchiste affirmée, bien plus précieuse pour nous aider à définir le mot : l'anarchisme se présente comme « *une école ou une théorie qui se propose de supprimer le régime social, politique et économique actuel, en supprimant l'État et en le remplaçant par la "communauté des individus", sans autorité, sans religion, sans propriété et sans famille* ».

Si l'anti-étatisme est le point commun le plus fréquemment mis en avant par sociologues et historiens, une enquête récente (certes sur un petit échantillon) montre au contraire que le terme le plus connoté et le plus unitaire des anarchistes (toutes tendances confondues) est celui de **liberté** (les \_ des réponses). Viennent ensuite **égalité** et **autogestion**. Un troisième cercle cite **solidarité**, **responsabilité** et **fédéralisme**<sup>106</sup>.

e) *Anarchisme devrait s'écrire au pluriel ? : anarchismes...*

L'anarchisme est polymorphe et évolutif, c'est une évidence pour qui l'analyse, et une cohérence évidente par rapport à ses fondements théoriques. Il « *a historiquement fonctionné comme une multiplicité d'idées et de pratiques changeantes apparentées entre elles et non comme une doctrine-pratique unique* »<sup>107</sup>.

Dans sa thèse de 1978 publiée pour l'essentiel en 1982<sup>108</sup> Xavier PANIAGUA FUENTES pense qu'il « *est préférable de parler d'anarchismes* » (au pluriel) tant les points communs sont finalement assez rares. Il en distingue cependant 3 principaux : le refus de toute autorité étatique, bien sûr, mais également la volonté permanente de défendre la liberté individuelle (dans n'importe quelle société, même anarchiste) et une vision humaniste plus que « *de classe* », même si l'anarchisme de son pays est très lié au mouvement ouvrier.

Dans un ouvrage de 1999<sup>109</sup> il approfondit cette évidence qu'est la pluralité des anarchismes. C'est pour lui « *Une idéologie difficile à délimiter, mal définie, avec des éléments issus du libéralisme éclairé, d'autres du XIX<sup>e</sup> siècle –liberté de pensée, rationalisme, matérialisme, naturalisme, idéalisme hégélien, foi dans le progrès...- et des éléments de la tradition socialiste, d'autres issus des découvertes scientifiques... qui se combinent, en forme de cocktail, de manière très diverse, parfois en positions contraires, englobant tout un optimisme historique qui parfois marginalise les profondes dissidences théoriques au nom de l'harmonie future qu'on espère proche* ». L'unité, c'est bien connu, se fait dans le rêve et dans l'action.

<sup>105</sup> COLSON Daniel *Petit lexique philosophique* de l'anarchisme, 2001

<sup>106</sup> FOUQUET Arnaud *Les bâtisseurs de cités idéales*, -in-IRL, Lyon, n°90, été 2002

<sup>107</sup> RAMOS Carlos *Se réapproprier le présent : considérations sur les possibilités de l'anarchisme*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001, p.519

<sup>108</sup> PANIAGUA FUENTES Xavier *La sociedad libertaria*, Barcelona, Critica, 310p, 1982

<sup>109</sup> PANIAGUA FUENTES Xavier *Anarquistas y Socialistas*, Madrid, Historia 16, 1999

Patricio Andrés GELI dans son *Los anarquistas en el gabinete antropométrico* publié en 1992, et cité par ZARAGOZA<sup>110</sup>, écrit à peu près la même chose : « (il faut) concevoir la "cosmovisión" anarchiste non pas tant comme une idéologie systématiquement structurée, mais comme un lieu de métissage où à partir d'un substrat formé de noyaux durs (Cf. lecture éthique de la société, l'idée de progrès social, le rejet du principe d'autorité, la propriété vue comme vol, les modèles utopiques de société future...) arrivent un grand nombre de doctrines plus structurées. Ce mélange donne lieu à un ample jeu de combinaisons... »

Dans son étude de l'anarchisme asturien, Angeles BARRIO ALONSO renforce cette idée de pluralisme et de variété des anarchismes, en le qualifiant de « ...mouvement si hétérogène, si divers et si multiforme... »<sup>111</sup>. Le spécialiste des *romanceros* libertaires, Serge SALAÜN va dans le même sens lorsqu'il parle de « polyphonie complexe » pour décrire « l'énonciation anarchiste »<sup>112</sup>.

L'anarchisme c'est souvent pour de nombreux auteurs l'ensemble des moyens permettant d'atteindre l'idéal anarchiste, ou anarchie. Claire AUZIAS, pour impliquer l'anarchisme dans la seule utopie digne de lui-même, le présent, la vie réelle, nous donne une formule très ouverte, trop sans doute, car elle s'applique à tous les mouvements sociaux radicaux, et perd donc sa pertinence en dehors de l'enjeu polémique de l'article dont elle est tirée : « L'anarchisme est un corpus de méthodes de lutte et un corpus théorique de définitions du bien-être »<sup>113</sup>. C'est le genre de formule qu'un esprit ouvert ne peut qu'accepter, mais qui ne permet pas de bien savoir de quoi on parle.

Mais le mot est souvent également utilisé dans le sens d'idéal et de théorie, comme l'ouvrage récent du canadien Normand BAILLARGEON le rappelle : « c'est une théorie politique au coeur vibrant de laquelle loge l'idée d'anti-autoritarisme »<sup>114</sup>. L'opposition à toute domination, toute hiérarchie est la présentation la plus courante, souvent montrée de manière fort caricaturale ou confuse (par exemple en alignant anarchisme sur nihilisme !), mais c'est incontestablement le seul vrai point commun entre les divers courants se réclamant de l'anarchisme.

Une fois encore, Daniel COLSON en 2001 nous propose une définition intéressante : « Désignation des pratiques, des idées, des mouvements et des organisations se réclamant de l'anarchie ».

En Chine, pour illustrer ce problème de sens, il y a d'ailleurs deux termes qui sont utilisés : soit **annaqi** pour « anarchie », soit **wuzhengfu zhuyi** pour « doctrine du sans-État ».

Michael LÖWY reprend cette définition en l'élargissant quelque peu : « Nous entendons par 'utopie libertaire' non seulement les doctrines anarchistes (ou anarcho-syndicalistes) au sens strict, mais aussi les tendances révolutionnaires de la pensée socialiste -y compris parmi celles qui se réclament du marxisme- qui se caractérisent par une orientation antiautoritaire et anti-étatiste prononcée. »<sup>115</sup>

Bien sûr, on peut préférer à ces descriptions, la belle phrase de Léo FERRÉ : « L'anarchie est la formulation politique du désespoir », même si ailleurs il fut plus explicite en disant que « Divine Anarchie, adorable Anarchie, tu n'es pas un système, un parti, une référence, mais un état d'âme. Tu es la seule invention de l'homme, et de sa solitude, et ce qui lui reste de liberté. Tu es l'avoine du poète... »<sup>116</sup>.

Pour montrer l'ambiguïté de la terminologie, le site de Synonymes de l'Université de Caen propose 7 équivalents au mot **anarchiste** : *anar, anarchique, anarchisant, extrémiste,*

<sup>110</sup> ZARAGOZA Gonzalo *El anarquismo argentino*, Madrid, La Torre, 1996, p.420

<sup>111</sup> BARRIO ALONSO Angeles *Anarquistas, republicanos y socialistas en Asturias*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>112</sup> SALAÜN Serge *Teoría y práctica del lenguaje anarquista o la imposible redención por el verbo*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>113</sup> AUZIAS Claire BRASSENS, *l'irrégulier de l'anarchisme*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001, p.142

<sup>114</sup> BAILLARGEON Normand *L'ordre moins le pouvoir. Histoire et actualité de l'anarchisme*, Paris, Agone, 155p, 2001

<sup>115</sup> LÖWY Michael *Rédemption et utopie*, 1988, p.31

<sup>116</sup> CUESTA Stan *Léo FERRÉ*, Libro, 2001, p.65



*libertaire, révolutionnaire, séditieux*. Les deux premiers dans le classement proposé sont *extrémiste et révolutionnaire*<sup>117</sup>.

f) *Quelques problèmes de chronologie :*

Le terme **anarchie** ne serait apparu qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle, d'après le Robert, ou vers 1593/94 en même temps que l'adjectif « *anarchique* »<sup>118</sup> ; « *anarchiste* », à la fois nom et adjectif, serait contemporain de la Révolution Française (1791), suivi peu après par « *anarchisme* » vers 1834. Depuis le XVIII<sup>o</sup> ces mots se généraliseraient, mais surtout avec le sens de chaos.

**Anarchie** semble pour la première fois être utilisé de manière raisonnée (quoique encore avec son double sens) par William GODWIN dès 1793 en Angleterre. En avril 1850, le français Anselme BELLEGARRIGUE lance un des premiers journaux ouvertement déclarés et sans doute un peu provocateur : « *L'anarchie : journal de l'ordre* ».

ZANANTONI dans sa définition cherche à la fois à en préciser le sens et à en donner une épaisseur historique : « ...ensemble de doctrines et de mouvements qui prennent corps à partir de la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle pour arriver jusqu'au seuil du XX<sup>ème</sup>, et qui... se trouvent unis par des traits communs : la critique radicale du principe d'autorité ; la revendication... de la pleine autonomie de l'individu ; l'aspiration, en pratique et en théorie, à "une exaspération de l'idée de liberté". » (p.5).

L'anarchie devient alors un courant issu de ce que l'auteur dénomme « *la modernité occidentale* », c'est à dire tout à la fois l'émergence du capitalisme, l'affirmation de l'État-nation et un processus de sécularisation et de renforcement de l'individualisme. Bien des critiques sont à faire à ce positionnement historique de l'anarchisme, mais la définition à le mérite de limiter le problème des origines et d'éviter de remonter aux mouvements « *libertaires* » de l'antiquité ou du Moyen Âge., ce qui ne ferait plaisir, ni à KROPOTKINE apologiste des communes médiévales, ni à Norman COHN analyste des *fanatiques de l'apocalypse* qu'il décrit très souvent comme anarchistes...

En Espagne fortement marquée par le mouvement anarchiste, le premier journal portant le nom d'anarchie apparaît à Madrid le 03/04/1869 : *La anarquía*.

Ce courant politique est assez tardif dans son acceptation historico-politique. La plupart des chercheurs affirment qu'il n'est vraiment réellement constitué que dans les années 1870, avec les événements liés à La Commune de Paris et avec la naissance de l'AIT anti-autoritaire, qui adopte le texte fondateur du *Pacte de Saint Imier* de septembre 1872 (d'où le rôle essentiel, maintes fois rappelé, de la Fédération Jurassienne et de son principal artisan d'alors, James GUILLAUME). Mais les antécédents sont néanmoins souvent reconnus. Les ex-communards ou ceux qui s'en réclament dans un sens fédéraliste et anti-autoritaire diffusent en effet très vite un modèle qui renoue avec les vieilles idées proudhoniennes, en y ajoutant l'aspect révolutionnaire qui leur manquait. Ces exilés (souvent) sont à l'origine des premiers groupes qui se créent un peu partout, d'abord sur le vieux continent, mais également ailleurs ; ainsi le premier groupe anarchiste connu en Argentine daterait de 1873.

g) *confusion et imbrication des idéologies au XIX<sup>o</sup> siècle :*

Le slogan le plus célèbre de l'anarchisme, après celui de « *Terre et Liberté* », analysé par ailleurs, est le fameux « *Ni dieu, ni maître* ». Il résume l'essentiel du courant anti-autoritaire.

Il est pourtant dû à la plume d'un des plus autoritaires et putschistes socialistes du XIX<sup>o</sup> : Louis Auguste BLANQUI (1805-1881). Ce militant infatigable, anticipateur de la révolution permanente, favorable à la prise du pouvoir par une minorité, anticipe plus NETCHAEIEV et LÉNINE que le courant libertaire. Et pourtant il donna ce titre à son journal de 1880.

On peut même dans les écrits de celui qu'on appelle « *l'enfermé* » tant il passa d'années en prison (une trentaine ?), trouver une autre source d'inspiration anarchiste assez largement représentative : la condamnation de la « *duperie électorale* », de la manipulation des masses par les corps constitués pour leur propre profit. Enfin, pour bien comprendre les multiples interférences entre les divers courants socialistes du XIX<sup>o</sup> siècle, on peut citer ce texte libertaire de BLANQUI qui ne dépareillerait pas dans une anthologie de l'anarchisme : « *L'anarchie régulière est l'avenir de l'humanité. Le pouvoir, fléau exécrationnel, a cependant sa raison d'être et a comme pivot l'ignorance des masses...* » ; et donc comme PROUDHON et bien d'autres

<sup>117</sup> Université de Caen, *Synonymes*, <http://elsap1.unicaen.fr>, consulté le 11/12/2001

<sup>118</sup> ZANANTONI Marzio *Anarchismo* 1997, p.19

utopistes, il mise sur l'instruction, l'éducation « *pour enseigner (aux masses) le self-gouvernement, la science de se gouverner elles-mêmes...* »<sup>119</sup>.

h) *mais anarchie ne signifie pas anomie...*

Dans un intéressant article<sup>120</sup>, Alain PERRINJAQUET rappelle que l'anarchie s'appuie sur des normes éthiques, sur le droit naturel (rationalité et liberté) et parfois sur des notions de « *droit positif* » comme l'État minimum dans le fédéralisme proudhonien ou le pacte fédératif chez BAKOUNINE. Anarchie n'est donc pas **anomie** (absence de normes) au sens propre.

## 2. L'anarchisme, un socialisme ?

Pour beaucoup, l'anarchisme est la rencontre, la symbiose, entre deux ou trois courants de pensée qui émergent surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui triomphent au XIX<sup>e</sup>: le courant des Lumières en premier lieu, ensuite le courant libéral et le courant socialiste.

La filiation avec le socialisme reste une revendication permanente de nombreuses tendances de l'anarchisme « *organisateur* » dont le principal théoricien est sans doute l'italien Errico MALATESTA. Cette volonté d'ancrer l'anarchisme dans un mouvement plus ample est reconnue aujourd'hui, même par les historiens hostiles à l'anarchisme, souvent issus du marxisme. C'est le cas par exemple de Enzo SANTARELLI qui dès 1959 publie *Il socialismo anarchico in Italia*.

Pietro GORI, le poète de l'anarchisme, fidèle à la tradition de MALATESTA dont il est très proche en publiant le journal *L'amico des pueblo* au début des années 1890 y ajoute le sous-titre « *socialismo anarchico* ». Cette mention semble être la première.

Bien évidemment, d'autres mouvances anarchistes et surtout les anti-organiseurs et les individualistes réfutent cette appellation.

## 3. Libertaire ou antiautoritaire

De la racine latine « **libertas** » dérivent libéral, libélin, libertaire, libertarien (**libertarian**)...

La référence « **libertaire** » est ancienne, mais s'affirme autour de 1848 avec essentiellement Joseph DÉJACQUE qui en revendique le nom et l'utilise dans un des premiers journaux dûment étiquetés libertaires : « *Le libertaire, journal du mouvement social* » édité à New York de 1858 à 1859. En fin du XIX<sup>e</sup>, vers 1895, c'est Sébastien FAURE qui reprend le nom. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle *Le libertaire, revue de synthèse anarchiste* existe toujours et dépassait en début 2001 le numéro 216.

C'est parce que les anarchistes mettent la liberté (et donc la diversité, le respect de l'autre qui va avec) au premier plan qu'ils se proclament volontiers libertaires, ce que nous rappelle l'italien Amedeo BERTOLO dans un article récent<sup>121</sup>.

Cette appellation plus large, moins réductrice que le terme anarchiste permet incontestablement une plus grande souplesse d'analyses et de regroupements ; beaucoup de militants ou de théoriciens, pas forcément « embrigadés » dans un parti ou un mouvement, s'en réclament dès le début du siècle : c'est le cas du suisse BRUPBACHER, du syndicaliste révolutionnaire MONATTE, des italiens Saverio MERLINO ou Andrea CAFFI... qui sont souvent de solides « compagnons de route ».

Beaucoup de penseurs de l'autonomie individuelle (l'américain Henry THOREAU, GUYAU<sup>122</sup>, Jean GRENIER<sup>123</sup>...), de la révolte (CAMUS<sup>124</sup>, Philippe BATAILLE<sup>125</sup>...), ou faisant l'éloge de l'indocilité (THIRION<sup>126</sup>...) et de la résistance nécessaire et de l'insoumission (Michel ONFRAY<sup>127</sup>) pourraient légitimement s'en réclamer. L'anarchiste assumé Michel RAGON a choisi volontairement le titre « *La voie libertaire* » pour son bel ouvrage de vulgarisation de la collection

<sup>119</sup> BLANQUI L.A. *Instructions pour une prise d'armes*, Paris, La Tête de Feuilles, 1972, p.208-209

<sup>120</sup> PERRINJAQUET Alain *Idéal libertaire et idée du droit naturel*, -in-**Réfractations**, n°6, 2000

<sup>121</sup> BERTOLO Amedeo *La passion de la liberté*, -in-**Réfractations**, n°7, 2001

<sup>122</sup> GUYAU J.M. *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, 1896

<sup>123</sup> GRENIER Jean *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, 1967

<sup>124</sup> CAMUS Albert *L'homme révolté*, 1951

<sup>125</sup> BATAILLE Philippe *Le rebelle*, 1991

<sup>126</sup> THIRION André *Éloge del'indocilité*, Paris, 1973

<sup>127</sup> ONFRAY Michel *Politique du rebelle*, 1997



Terre Humaine en 1991. Jean MALAURIE lui-même, dirigeant cette collection se définit parfois comme « libertaire ».

#### 4. Le « libertarisme », nouveau concept ?

Le portugais João FREIRE<sup>128</sup> l'utilise pour ne pas employer le terme anarchiste qui est pour lui trop daté et dépassé. Le **libertarisme** se définirait comme « *ensemble de valeurs, d'aspirations humaines et de comportements qui s'inscrivent dans un projet social* » de type libertaire bien sûr. Ce terme permet sans doute de mieux prendre en compte la filiation libérale, puisque dans le même article il rappelle l'importance de la tension entre les deux fondements de l'anarchisme, le libéralisme et le socialisme. Il emploie les formules de « **libéralisme extrême** », de « **socialisme le plus libéral** » ou de « **plus socialiste des libéralismes** » pour identifier l'anarchisme. Préciser l'importance du socialisme dans l'anarchisme, c'est donc d'emblée se mettre hors du mouvement *libertarien*, qui lui ne prend en compte que la filiation libérale individualiste.

#### 5. Le problème des « libertariens » et autres « libertins »...

Le mot libertaire désormais est un terme un peu galvaudé et discutable, d'autant qu'un courant libéral extrémiste, ou « *radical* » comme on dit là-bas, se définit **libertarien** aux EU (avec surtout Aym RAND 1905-1982 au départ, et avec David FRIEDMAN, Robert NOZICK et Murray ROTHBARD aujourd'hui) et au Canada. On parle même de **libertarianisme** ou **d'anarcho-capitalisme** pour désigner leur mouvement, ce dernier terme générique semblant le plus adéquat. D'autres préfèrent celui **d'ultra-libéralisme** ou **d'anarchisme de droite**.

Ce mouvement s'inspire parfois de l'école économique autrichienne autour de Friedrich HAYEK et Ludwig Von MISES. Il gagne quelques intellectuels en Europe et même parfois d'anciens anarchistes. Ils veulent se présenter comme les descendants véritables du courant anarcho-individualiste états-unien qu'ils citent fréquemment (Lysander SPOONER surtout). Si certains points de ce mouvement sont proches de l'anarchisme (liberté individuelle primordiale, notion d'État minimum et le plus souvent d'antiétatisme absolu, importance de l'autonomie des individus et des groupes, contrat totalement libre...) l'ensemble idéologique se rapproche plus du libéralisme classique, d'un capitalisme mythique, s'autorégulant harmonieusement. « *Anarchisme de droite* » ou « *libéralisme radical antiétatiste* » conviennent mieux que libertaire pour définir cette mouvance. Ils veulent surtout garantir la propriété privée, l'économie de marché et limiter au maximum l'emprise étatique. Ils reconnaissent donc l'inégalité et sont parfois plein de louanges pour les firmes multinationales les plus sauvages en terme de relations sociales.

C'est pourquoi récemment, par exemple, le docteur AMSTER Randall de la School of Justice Studies de l'université d'Arizona revient au terme d'anarchie et abandonne le terme libertaire pour ne plus entretenir de confusion. (Cf. son article très intéressant sur la primauté de l'éthique dans le mouvement anarchiste<sup>129</sup>). En France, en fin des années 1990, l'aspect libertarien apparaît dans la notion polémique de « *libéral-libertaire* » lancée par le donneur de leçon républicaine Jean Pierre CHEVÈNEMENT, et est reprise un peu par défi autant par d'anciens libertaires comme Dany COHN-BENDIT que par l'homme de droite Alain MADELIN, malgré son courant plutôt très conservateur qui lui reproche ses frasques libertaires en matière de mœurs. Un des vrais fondements économiques assez récents du libertarianisme est exprimé par le Nobel d'économie de 1974, Friedrich August Von HAYEK, le théoricien du « *marché généralisé* » et de la « *société ouverte* », ce deuxième terme inspirant pluralisme, anti-dogmatisme, éloge du mouvement... et rejoint ainsi la pensée de bien des anarchistes qui discutent pourtant âprement, malgré PROUDHON, autour de la première notion à propos du marché.

Mais pour les anarchistes, ce mouvement est aux marges, en dehors de leur culture. Eduardo COLOMBO parle même de « *monstre hybride et de contre-nature appelé anarchisme de droite* »<sup>130</sup>.

Quant au terme **libertin** dont beaucoup d'anarchistes se réclament, mais pas tous, il désigne surtout une posture d'indépendance morale et sexuelle, rejetant les tabous et les

<sup>128</sup> FREIRE João *L'éternelle jeunesse de l'anarchisme, -in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>129</sup> AMSTER Randall *L'anarchisme comme théorie sociale* (en anglais), -in-Anarchist Studies, n°2, London, 1998

<sup>130</sup> COLOMBO Eduardo *Anarchie et anarchisme*, -in-Réfractations, n°7, 2001

conventions sociales. Bien des libertaires ont revendiqué l'influence libertine sadienne, en ne retenant que son aspect provocateur en faveur de la liberté maximale, pas seulement sexuelle. Des historiens, notamment en Italie Pietro ADAMO, voient d'ailleurs dans le mouvement libertin du XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout dans la sphère britannique, une des sources indiscutables des théories anarchistes contemporaines<sup>131</sup>.

## 6. Réfractaires, rebelles, révoltés, insurgés, enragés, bohèmes, dissidents...

Les anarchistes sont souvent présentés comme des rebelles et révoltés permanents.

Un des derniers ouvrages de vulgarisation sur l'anarchisme en fait « *une histoire de révoltes* »<sup>132</sup>. Pierre MIQUEL affirme également que « *les anarchistes, si différents soient-ils les uns des autres ont un sentiment commun, la révolte* »<sup>133</sup>. Ce radicalisme était déjà affirmé par Daniel GUÉRIN qui parlait de « *révolte viscérale* »<sup>134</sup> et qui s'appuie sur l'identité « *d'individu révolté* » mise en avant par Augustin HAMON en fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Reprenant partiellement la thèse de STIRNER qui préfère la révolte (car ouverte) à la révolution (car absolu aliénant l'individu), Alain PESSIN parle de « *révolte comme devoir désespéré* »<sup>135</sup>, sans doute pour signifier que la révolte est un acte libertaire essentiel, mais que la lucidité politique nous force à rejeter l'inéluctabilité de l'utopie, d'un système meilleur dans les oubliettes de l'histoire.

Les anarchistes sont presque toujours jugés en marge, en-dehors, comme ils le revendiquent parfois eux-mêmes, puisque *L'En-Dehors* fut un célèbre journal de l'individualiste ARMAND et que *Marge* est un des organes libertaires nés dans le sillage de mai 1968. Ce sont donc d'éternels « *réfractaires* » ou « *dissidents* » de tous les pouvoirs et sous tous les régimes. Victor SERGE, dans sa période anarchiste, l'exprimait assez bien en 1910 : « *Être anarchiste, c'est quitter les sentiers battus où depuis des centaines d'années ont marché sans rebuffades des générations moutonnières, rompre avec les routines, faire fi des croyances communes, mépriser l'opinion, dédaigner les sourires mauvais, les rires perfides, les insultes, les calomnies – et s'en aller sans avoir pour s'appuyer le bâton que la loi offre aux faibles, sans être guidé par la houlette paternelle d'un berger* » ; et il poursuit, dans une position méprisante pour la masse, que seul « *l'audacieux* », « *l'homme libre* » est capable de s'émanciper, mais en luttant puisque « *le réfractaire doit chèrement disputer la plus petite parcelle de sa vie au Patron, au Proprio, au Flic* »<sup>136</sup>. L'anarchiste comme réfractaire, en marge, est clairement revendiqué dans cette période de la vie de SERGE où il côtoie individualistes et illégalistes.

La marginalité est une des constantes du mouvement révolutionnaire russe du XIX<sup>e</sup>, dans la tradition des « *hommes de trop* », ces hors classe très critiques sur la société de leur temps, des premiers nihilistes à la suite des écrits de TOURGUENIEV<sup>137</sup>, et des futurs anarchistes. L'ancrage dans le peuple se fera surtout avec la vague populiste analysée par Franco VENTURI<sup>138</sup>, et Michel BAKOUNINE en est un des principaux vecteurs.

Il faut reconnaître que depuis COEURDEROY et BAKOUNINE les rebelles les plus radicaux, les barbares ou les « *cosaques* », les marginaux... sont des acteurs revendiqués par l'anarchisme qui refuse une vision trop « *classiste* » de la révolution et qui ressent la nécessité d'une puissante destruction du monde pour pouvoir mieux le reconstruire. Le barbare civilisateur est un des traits essentiels mis en avant par Alain PESSIN dans sa tentative de caractériser l'imaginaire anarchiste<sup>139</sup>. Depuis STIRNER également, le révolté est même préféré au

<sup>131</sup> ADAMO Pietro *Il dio dei blasfemi. Anarchici libertini nella rivoluzione inglese*, Milano, Unicolpli, 1993

<sup>132</sup> FABER Claude *L'anarchie, une histoire de révoltes*, Paris, Milan, 2002

<sup>133</sup> MIQUEL Pierre *Les Anarchistes*, Paris, Albin Michel, 2003, p.244

<sup>134</sup> GUÉRIN Daniel *L'anarchisme, de la doctrine à la pratique*, Paris, Gallimard, 1987, p.22

<sup>135</sup> Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000, p.18

<sup>136</sup> SERGE Victor *Le Rétif, articles parus dans « L'Anarchie » 1909-1912*, Paris, Monnier, 1989, p.36&37

<sup>137</sup> DIENER Peter *Représentation romanesque des premiers nihilistes russes ; « Pères et fils » de TOURGUENIEV, –in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires**, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>138</sup> VENTURI Franco *Il populismo russo*, 3 vol., Torino, Einaudi, 1972

<sup>139</sup> PESSIN Alain *La rêverie anarchiste 1848-1914*, Lyon, ACL, 228p, 1999

révolutionnaire, car constamment en opposition et en alerte, il refuse la sédimentation en système, forcément réducteur par essence, et donc anti-libertaire, que les révolutionnaires toujours envisagent.

Comme l'exprime souvent Felipe ALÁIZ, principal écrivain anarchiste espagnol, l'anarchie n'est pas un régime mais « *une attitude, une conduite de vie, à l'intérieur de n'importe quel régime* » (sous-entendu même un régime anarchiste). De nombreux mouvements artistiques ou intellectuels peuvent donc sans réclamer, surtout dans cette bohème littéraire si présente au tournant du XIX et XX<sup>e</sup> siècle, tant dans les mouvements symbolistes, néo-impressionnistes, modernistes ou dadaïstes... en France, Espagne, Belgique...

En Argentine la « *bohème libertaire* » est revendiquée par un vaste ensemble d'intellectuels engagés, qu'on regroupe parfois sous le terme de « *romantisme politique* » ou de « *romantisme social* » (Dardo CÚNEO<sup>140</sup>). Influencés par l'italien Pietro GORI ou par le nicaraguayen Rubén DARÍO, ils se rangent nombreux dans la mouvance anarchiste alors dominante dans le mouvement ouvrier argentin. C'est le cas surtout de Florencio SÁNCHEZ ou de Alberto GHIRALDO (1875-1946). Ce dernier, anarchiste déclaré depuis 1899, garde sa fougue utopiste et son vitalisme personnel : « *Nous ne sommes pas tristes ou résignés. En étant toujours rêveurs chimériques du beau, argonautes de l'inconnu, nous sommes également les rebelles, les lutteurs* ». Ce militant, écrivain très prolifique, exécuteur testamentaire de Rubén DARÍO et de PÉREZ GALDOS, fait de « *la rébellion un concept globalisant qui couvre autant le monde politique et social que l'artistique et l'éthique* » nous confirme Gonzalo ZARAGOZA.

Toujours en Argentine, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les intellectuels gagnés à l'anarchisme vont développer le mythe du gaucho, pour en faire un nomade indépendant refusant les contraintes et un « *barbare* » exemplaire et nécessaire, un rebelle fondateur et sensuel. La littérature *gauchesca* devient un des moyens pour relier l'anarchisme importé d'Europe à des traditions autochtones. L'étonnement vient du fait qu'au moment où ce thème du gaucho est récupéré, le gaucho réel est en voie de disparition en fonction d'une sédentarisation rapide<sup>141</sup>.

Le n°90 d'*IRL* publié en hommage à l'ancienne revue lyonnaise en été 2002, dans un lexique décapant propose la belle définition suivante de « *Dissidence : l'anarchie n'a pas d'héritage, n'est pas la descendante mais la dissidence, elle est toujours un anar-schisme* ».

Il faut dire que les anarchistes revendiquent souvent des adjectifs ou qualificatifs variés qui témoignent de leur pureté et de leur vitalité. Les enragés de la révolution française renvoient ainsi à ceux du mai français de 1968. Les réfractaires et autres déserteurs peuplent leur mouvement.

Mais ces termes sont trop polémiques, et partagés par d'autres groupes ou mouvements pour être vraiment pertinents.

## 7. Évolution des groupes et des mouvances traditionnels...

On distingue traditionnellement plusieurs courants anarchistes :

1. le **courant mutuelliste**, rattaché plutôt à PROUDHON, se manifestant par l'attachement à la propriété privée, l'entraide entre petites communautés et ateliers... Il va inspirer des proudhoniens assez ouvriéristes, majoritairement réformistes et parfois ouverts aux tentatives du coopératisme (terme parfois proposé comme synonyme de « *mutuellisme* »).
2. le **courant « coopératiste »**, souvent modéré, est un des grands ensembles organisés à l'époque de la Première Internationale en Espagne. Théoriquement et politiquement, il se rapproche du courant proudhonien.
3. le **courant collectiviste**, incarné par l'AIT et BAKOUNINE surtout, dont « *de chacun selon son travail* » dans un cadre collectif, a été une des propositions économiques les plus utilisées. L'exposant le plus solide et le plus tenace du collectivisme libertaire est l'espagnol de Vigo, Ricardo MELLA CEA (1861-1925). Le terme « *collectiviste/collectivisme* »<sup>142</sup> est délicat et impose l'adjectif (« *collectivisme anarchiste* ») car sans cette précision, il a plutôt tendance à désigner les socialistes, massivement modérés et « *parlementaristes* », de la fin du XIX<sup>e</sup>

<sup>140</sup> CÚNEO Dardo *El romanticismo social*, Buenos Aires, 1995

<sup>141</sup> MORENO SAINZ María Laura *La figure du gaucho dans l'imaginaire anarchiste argentin : un exemple dans la littérature d'Alberto GHIRALDO*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>142</sup> JANVION Émile *Collectivistes ou communistes ?*, -in-*La Guerre Sociale*, 26/12/1906

siècle aux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi des ouvrages sur « *l'utopie collectiviste* » recensent surtout les propositions de la II<sup>e</sup> Internationale ou Internationale Ouvrière. BAKOUNINE est alors relégué dans un second rôle.

4. le **courant communiste (anarcho-communiste ou communiste-anarchiste)**, à la suite de KROPOTKINE, RECLUS, MALATESTA... qui sur le plan économique disait approximativement « *de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins* », corrigeait par une entraide accentuée la proposition collectiviste. Federico URLES disait simplement dans *La abolición del dinero* que « *por la justicia y por la igualdad somos comunistas ; por la libertad somos anarquistas* » (en gros, nous sommes communistes quand il s'agit de justice et d'égalité, et nous sommes anarchistes quand il s'agit de la liberté). Le terme « *communiste* » s'impose dans les années 1880-1890 en milieu libertaire, autant chez les « *organisationnels* » que les « *anti-organisationnels* » du mouvement. Là aussi, l'usage nécessite l'adjectif, tant le terme « *communiste* » est polysémique. Généralisé surtout dans les années 1840-1850, il est alors l'apanage des socialistes autoritaires (CABET, MARX...) ; il faut attendre près d'un demi-siècle pour que les anarchistes s'en saisissent. Le succès du bolchevisme et de ses épigones va encore accroître la difficulté dans l'usage de cette appellation : les anarchistes, lorsqu'ils la conservent pour définir leur mouvement, auront désormais encore plus envie de se démarquer du marxisme et lui ajouteront toujours « *anarchiste* » ou « *libertaire* ». Si on s'en tient au concept, le communisme -qui désigne alors une société d'abondance, sans inégalité, où les structures autoritaires (l'État) auront disparu ou seront en voie de disparition- forme l'idéal commun des marxistes et des anarchistes.
5. Le **communisme libertaire** est souvent synonyme des termes précédents. En 1895 dans *La Société future*, Jean GRAVE rappelait la bizarrerie de cette double appellation : « *Si le communisme démontre que si les individus doivent vivre en société sur le pied de la plus parfaite égalité, le mot anarchie, lui, vient ajouter que cette égalité se complète par la liberté la plus absolue de l'individu, que cette égalité n'est pas un vain mot puisqu'elle n'est pas imposée, puisqu'elle ne reconnaît aucune autorité. Pas plus celle du Sabre que du Droit divin, pas plus celle du Nombre que celle de l'Intelligence. Ni Dieu, ni maître ; chacun n'obéit qu'à sa propre volonté* ».  
En Espagne le *communisme anarchiste* est la première appellation donnée par la CNT en fin des années 1910 à ce qui va se nommer quasi systématiquement le *communisme libertaire* dès la fin des années 1920.. Ce terme prend des connotations parfois très marquées.  
Par exemple, dans l'anarchisme ibérique traditionnel, le communisme libertaire est à la fois l'idéal anarchiste à atteindre et la méthode d'organisation aux lendemains de la révolution. Dans la thèse de Xavier PANIAGUA ci-dessus citée, il pourrait dans sa forme traditionnelle s'appeler **communalisme** ou **agrarisme anarchiste**, tant l'accent est mis sur la commune libre (*los municipios libres*) et sur la primauté du rural sur l'urbain.  
Mais cette définition se distingue (parfois) du **communisme libertaire** qui est surtout l'objectif d'autogestion généralisée menée par l'anarcho-syndicalisme espagnol, sorte d'étape intermédiaire entre le capitalisme et l'idéal d'anarchie. Cette période de transition a été largement définie par le français Pierre BESNARD et par le néerlandais Christian CORNELISSEN, ce qui nous renvoie aux définitions ci-après. Pierre BESNARD semble le plus précis : lors de cette période transitoire, le communisme libertaire prépare la route au « *communisme libre* ».
6. le **courant anarcho-syndicaliste** donne au syndicat un double rôle : de combat social dans la société présente, et de gestion dans la société future, et qui part le communisme libertaire préparent la route vers l'anarchie. C'est la position tant de la CNT espagnole ou française, que de la FORA argentine par exemple. Le terme anarcho-syndicalisme semble surtout utilisé en Espagne et en Russie au début du XX<sup>e</sup> siècle avant de se généraliser après la Première Guerre Mondiale, au détriment de celui de syndicalisme révolutionnaire. Le syndicat est pour ce courant « *un embryon de la société future* », comme l'écrivent les révolutionnaires italiens de *L'avvenire social* du 19-20/01/1900. Un projet social plus ou moins utopique forme donc la racine de la doctrine et de l'idéal anarcho-syndicalistes.
7. le courant **syndicaliste révolutionnaire** ou « **syndicaliste pur** » est plus autonomiste par rapport aux partis et mouvements politiques, et donc par rapport à l'anarchisme. C'est un mouvement plus « *classiste* », moins idéologique globalement que le précédent. Le modèle reste la CGT française d'avant 1914. Mais bien des anarchistes s'en sont réclamés, comme par exemple Pierre BESNARD, authentique militant anarchiste, un des fondateurs de la CGT-U (Unifiée), puis de la CGT-SR et qui se définit toute sa vie syndicaliste révolutionnaire. Même

des « *syndicalistes purs* » comme ils s'appelaient eux-mêmes sont souvent eux aussi anarchistes. Les termes n'aident pas à une claire compréhension, d'autant que leurs auteurs évoluent selon les circonstances et les principaux événements. Il faut bien prendre en compte, par exemple, le conseillisme russe et allemand du début du XX<sup>e</sup> ou la révolution espagnole de 1936 !

8. le **courant individualiste**, stirnérien ou états-unien, par exemple est souvent lié à celui d'un **humanisme libertaire** puissant, même si cette formule semble restrictive à ceux qui luttent pour les droits des animaux, comme les **antispécistes**.
9. le **courant chrétien**, où TOLSTOÏ s'illustre notamment. Simone WEIL y fut sensible, Jacques ELLUL également. Aux Pays Bas et en France, l'ancien pasteur Ferdinand Domela NIEUWENHUIS dispose d'une forte influence au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le « *premier anarchiste* », William GODWIN fils de pasteur, fut lui même pasteur avant de se déclarer athée vers 1778.  
Il englobe également la conception humaniste « **anarcho-personaliste** » exprimée par Emmanuel MOUNIER et reprise par le philosophe espagnol Carlos DÍAZ, voire par Diego ABAD DE SANTILLÁN vers 1978<sup>143</sup>.  
Des « *pédagogues de la libération* » comme Paulo FREIRE au Brésil et Jef ULBURGHS en Belgique peuvent également se rattacher à ce courant.
10. Un courant **marxiste-libertaire**, s'inspirant sans doute des écrits de Maximilien RUBEL (traducteur de MARX), de positions de l'école de FRANCFORT (MARCUSE surtout) et des réflexions de mouvements situationnistes et conseillistes et des marxistes critiques, est développé par l'écrivain Daniel GUÉRIN dès 1969 dans son ouvrage *Pour un marxisme libertaire*. Pour entretenir la confusion terminologique, ce courant reprend parfois la notion de **communisme libertaire** analysée ci-dessus. D'autres militants ou penseurs peuvent être rattachés à ce courant, comme le franco-allemand Daniel COHN-BENDIT, l'allemand Rudi DUTSCHKE (membre du groupe anarcho-communiste **Subversive Aktion** à Berlin en 1963), le costaricain J. Nestór MOURELO AGUÍLAR ou l'espagnol Abraham GUILLÉN dans les années 1960. Dans son livre de 1969, Fidel MIRÓ<sup>144</sup> leur consacre tout un chapitre. En Suisse, un des fondateurs de ce courant de pensée est Fritz BRUPBACHER (1874-1945), socialiste, anarchiste, communiste et à nouveau libertaire après son exclusion du PC helvétique en 1933.
11. Et enfin un **courant synthésiste**, « *pour la Synthèse* », qui s'exprime tant chez Sébastien FAURE que chez VOLINE (EICHENBAUM), et que l'actuelle Fédération anarchiste perpétue en France au XXI<sup>e</sup> siècle. Il cherche à regrouper dans une même organisation fédérale anarchiste des syndicalistes, des communistes, des individualistes... Dans les années précédant la première Guerre mondiale, Sébastien FAURE avait tenté une synthèse encore plus large, avec sa proposition de Fédération révolutionnaire, qui aurait englobé également des socialistes libertaires, mais non anarchistes ; sa collaboration avec la *Guerre sociale*<sup>145</sup> dirigée par des « *socialistes insurrectionnels* » comme Gustave HERVÉ en formait la première approche.
12. **Néo-anarchisme** ou **post-anarchisme** sont des termes qui apparaissent en fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ils sont novateurs et polémiques, puisqu'ils opposent un « anarchisme classique » ou « traditionnel » plutôt centré sur la lutte de classes et l'insurrection, à un anarchisme de la modernité (Cf. l'ouvrage d'Olivier MEUWLY en 1998) ou de la post-modernité qui serait plus culturel, plus centré sur l'individu. Dans un article de fin 1999<sup>146</sup>, Gaetano MANFREDONIA s'oppose à ces néologismes, qu'il trouve caricaturaux vis à vis de l'anarchisme ancien, et trop approximatif pour prendre en compte la globalité du présent. Il propose également une autre typologie pour distinguer les différentes branches du mouvement, qu'il évalue à trois principales, ce qui remet en cause cette liste qui est trop idéologique et politique pour bien prendre en compte les nuances. L'avantage est de montrer que les barrières ne sont pas figées et que les différences de fond n'excluent pas les passages de l'un à l'autre des modèles proposés.

## 8. Les « 3 modèles anarchistes » pour Gaetano MANFREDONIA

<sup>143</sup> ABAD DE SANTILLÁN Diego *A manera de prólogo. La inteligencia y la revolución de la justicia y de la libertad*, -in-DÍAZ Carlos *El anarquismo como fenomeno político-moral*, Madrid, 1978

<sup>144</sup> MIRÓ Fidel *El anarquismo, los estudiantes y la violencia*, México, 1969

<sup>145</sup> *La Guerre sociale. Un journal « contre »*. La période héroïque 1906-1911, Les Nuits rouges, 1999

<sup>146</sup> MANFREDONIA Gaetano *Unité et diversité de l'anarchisme, un essai de bilan historique*, -in- *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

Le premier modèle serait un modèle « **insurrectionnel** », qui englobe autant les mouvements très organisés qui visent à d'abord renverser les systèmes en place, que les militants individualistes qui veulent également détruire avant de construire, qu'ils soient bakouniniens ou partisans de la propagande par le fait.

Le second modèle est le « **syndicaliste** », qui vise à faire du syndicat, et de la classe prolétaire, les principaux artisans tant du renversement de la société actuelle, que les créateurs de la société future. Cette classification a le mérite de tenir pour secondaire les variantes internationalistes, syndicalistes « *pures* », syndicalistes révolutionnaires ou anarcho-syndicalistes.

Le troisième modèle est « **éducationniste réalisateur** » dans le sens où les anarchistes privilégient la préparation de tout changement par une éducation adaptée, une culture propagandiste et formatrice, des essais de vie communautaires... Ce modèle serait plus gradualiste, voire réformateur et modéré. Il renouerait avec « *l'évolutionnisme* » de RECLUS. Mais là encore il n'y a rien de figé.

## 9. Démocratie directe, conseillisme, tribunisme, autogestion...

Au XX<sup>e</sup> siècle, la gestion directe du monde de la politique et des affaires par les « *travailleurs eux-mêmes* » ou par les habitants, prend des définitions nouvelles, mais couvre des réalités plus anciennes.

### a) *Le conseillisme :*

On dit parfois que le premier **soviet** (ou **conseil** ou **comité**) serait apparu spontanément dans les usines textiles de la Russie tsariste, sans doute au début de la révolution de 1905. Ce conseil regroupe au départ tous les travailleurs qui le souhaitent dans une forme « *assembléiste* », spontanéiste ou basiste de démocratie directe. Les soviets ensuite seront souvent des organes regroupant des délégués, ont dit parfois députés, de soldats, marins, ouvriers, paysans ou ménagères...

Le **conseillisme** (on dit parfois **soviétisme**) propose d'établir une société nouvelle reposant sur une démocratie des conseils pour remplacer l'État autoritaire, comme permet de la prévoir une vision un peu mythique des révolutions russes (1905 avec l'anarchiste VOLINE à Saint-Pétersbourg, par exemple<sup>147</sup>, ou les soviets encore non « *bolchevisés* » du début de l'année 1917) ou allemande (Cf. la forte participation anarchiste aux mouvements de Bavière par exemple) et italienne (avec l'appui de l'USI anarcho-syndicalise et de MALATESTA).

Beaucoup d'anarchistes peuvent se dire conseillistes et s'en réclament, à condition que la formule des conseils s'applique à tous les aspects de la vie : travail, vie communale, armée, éducation... Au contraire, ils réfutent la formule conseilliste stricte qui se présente comme « *ultime utopie ouvriériste* »<sup>148</sup> dans le sens où elle ne concernerait vraiment que les travailleurs (ce qui est exclusif, et ramène à l'ouvriérisme du « *syndicalisme pur* » qui fut condamné fermement par MALATESTA au Congrès d'Amsterdam en 1907. Jamais les anarchistes (je ne dis pas certains anarcho-syndicalistes qui parfois ont été gagnés par les démons de l'ouvriérisme ou par un proudhonisme trop dogmatique) n'auraient accepté cette phrase de PANNEKOEK « *évidemment ceux qui restent en marge du travail n'ont pas voix au chapitre en ce qui concerne son organisation* (celle des conseils) ».

La grande majorité des conseillistes dans les années 1920 et 1930 sont plutôt de la mouvance critique du marxisme : communistes de gauche en Allemagne, avec Herman GORTER par exemple, ou conseillistes néerlandais avec Anton PANNEKOEK 1873-1960... Tous les deux écrivent dans **Die Tribune**, d'où le nom de **tribunistes** qui leur est parfois accolé. Des communistes critiques comme Otto RÜHLE ou Paul MATTICK, voire Karl KROSCH... sont proches de cette mouvance. Une tendance marxiste critique et anti-bolcheviste greffe l'héritage de Rosa Luxembourg au conseillisme, d'où le nom de **luxembourgeoisisme** qui apparaît ici ou là.

L'anarchiste communiste qui a le plus inséré la proposition conseilliste comme forme d'organisation de la société libertaire et comme moyen pour faire la révolution est le poète révolutionnaire Erich MÜHSAM, qui revendique cette originalité, et qui dans cet écrit de 1932

<sup>147</sup> VOLINE *La révolution inconnue*, Paris, Belfond 1969

<sup>148</sup> MUSIGNY Jean-Paul *La révolution mise à mort par ces célébrités, même. Le mouvement des conseils en Allemagne 1918-1921*, Paris, Nautilus, 2000

reste fidèle au membre très actif qu'il était dans la République des Conseils de Munich en 1918-1919<sup>149</sup>.

Dans les années cinquante, soixante et soixante-dix, libertaires et conseillistes, ainsi que les situationnistes, sont souvent sur des positions analogues, et les influences se mélangent largement. Les expériences **d'ICO- Informations et Correspondances Ouvrières** ou des **Cahiers de Mai** l'ont largement prouvé, mais également du côté anarchiste on peut noter l'impact de la revue **Noir et Rouge**, ainsi que du côté des amis de DEBORD, le rôle essentiel de la revue de **l'Internationale Situationniste**, qui dans ce sens pro-conseilliste avait été précédée de **Socialisme ou Barbarie**.

#### b) Les autogestions

Le terme **autogestion** (littéralement « *gestion par soi-même* », voire auto-gouvernement ou *self-government*) s'est surtout utilisé après 1968, touchant diverses mouvances (en France le PSU ou la CFDT de l'époque par exemple, ou les trotskistes de la tendance pabliste...) <sup>150</sup>. Il est évidemment réclamé à juste titre par les anarchistes, qui en retrouvent la formulation chez PROUDHON (« *père de l'autogestion* » ?) ou dans quelques formules liées au communisme libertaire ou l'anarcho-syndicalisme. Mais le terme lui-même serait apparu seulement vers 1960 pour définir les tentatives yougoslaves et serait une traduction du serbo-croate.

L'autogestion qui « *est un phénomène économique, social et politique complexe* », est comme l'anarchisme ou l'utopie, un terme polysémique. Aujourd'hui « *l'autogestion se conjugue au pluriel* » dit Albert MEISTER <sup>151</sup> en 1981. Pour nous aider à faire plus de précisions, le gros travail de Serge KOULYTCHIZKY <sup>152</sup> à propos de l'Algérie présente une classification en 4 niveaux :

1. L'autogestion comme forme (parmi d'autres) de « *démocratie de la décision* » dans des entreprises de sociétés développées.
2. L'autogestion comme système socialiste de gestion dans la seule sphère de l'économie. C'est un mode d'administration qui peut cohabiter avec d'autres (coopératives, sociétés étatiques hiérarchiques...)
3. L'autogestion comme système de gestion qui vise à intégrer toute la vie sociale (autogestion des citoyens, des producteurs, des consommateurs...), comme la Yougoslavie titiste a parfois tenté de le faire.
4. L'autogestion comme type de société à atteindre, et pour laquelle les trois cas précédents ne formeraient que des prémisses. C'est en ce sens que l'autogestion « *apparaît comme une véritable "utopie", mais au sens positif et dynamique du terme* ».

Si tous les libertaires (sauf les anarchistes individualistes isolés) peuvent se dire autogestionnaires ou partisans déclarés de ces types de gestions collectives anti-hiérarchiques (c'est surtout vrai pour la 4<sup>e</sup> définition donnée), tous les autogestionnaires ne sont pas des anarchistes. C'est même plutôt le contraire, comme lorsque dans les années 1980 le PCF se réclame de l'autogestion, ou quand on analyse l'autogestion algérienne ou yougoslave... pour ne prendre que deux exemples d'autogestion partielle et détournée par des États autoritaires. L'autogestion pédagogique « *autoritaire* » d'un MAKARENKO, ou les souhaits d'autogestion communaliste du mouvement « *agrarianiste* » d'extrême droite japonais des années 1930 sont d'autres exemples qui prouvent que ce terme est lui aussi bien galvaudé.

Pour reprendre une classification en 5 groupes d'Albert MEISTER, les anarchistes ne se reconnaissent pas (même si parfois ils accordent leur solidarité et leur compréhension) dans les formes suivantes :

- « *l'autogestion des commissaires* » dont l'exemple yougoslave, avec la domination du parti, reste le meilleur exemple. Dogmatisme et totalitarisme sont les antithèses d'une autogestion libertaire.

- « *l'autogestion des militaires* » comme le Pérou dans les années 1960 et 1970 le tente avec des militaires qui proposent de bien faibles essais de participation. Le pragmatisme sympathique

<sup>149</sup> MÜHSAM Erich *Vers une société libérée de l'État. Qu'est ce que l'anarchisme communiste ?* Berlin, 1932

<sup>150</sup> ANTONY Michel *Autogestion et socialisme. L'expérience algérienne*, Besançon, Maîtrise, 262p, 1972

<sup>151</sup> MEISTER Albert *L'autogestion en uniforme*, Éd. privat, 1981

<sup>152</sup> KOULYTCHISKY Serge *L'autogestion, l'homme et l'État*, Paris/La Haye, Mouton, 482p, 1974

car moins totalitaire que dans l'exemple yougoslave n'en fait pas moins une expérience autoritaire, et donc également anti-libertaire.

- « *l'autogestion des velléitaires* », celle des programmes et projets de Partis politiques qui ont essayé en plein « mode » autogestionnaire de coller à la réalité, mais sans vécu ni positions de fond. Le meilleur exemple est le cas de certains partis marxistes, évoqué ci-dessus.

- à ces trois formes on peut rajouter les formes incomplètes ou partielles d'autogestion ou de contrôle ouvrier, comme la « *cogestion* » allemande ou celle des délégués d'usines du monde britannique, qui sont le plus souvent systématiquement combattues par le mouvement anarchiste.

Par contre les anarchistes se retrouvent largement pour appuyer ou développer les deux autres catégories proposées par MEISTER :

- « *l'autogestion des communautaires* » est celle des mouvements de coopératives, des communautés de travail et de vie... L'appui libertaire se donne souvent, malgré dans certains cas des positions trop réformistes.

- « *l'autogestion des réfractaires* » radicalise la précédente, par le développement de milieux alternatifs, de contre-projets ou de contre-sociétés, dont l'expression libertaire est fréquente.

Mais ces deux cas semblent se limiter aux expérimentations de petites ou moyennes échelles. Pour l'anarchisme, l'autogestion est également en plus d'une pratique libertaire ou d'une tentative limitée, une utopie globale, un projet de société<sup>153</sup>.

Aujourd'hui, l'autogestion serait dépassée, ces exemples historiques défaits ou oubliés, les programmes politiques expurgés. Pour les chercheurs en histoire sociale, l'autogestion semble donc la « *dernière utopie* », qui fleurissait surtout dans la foulée des années 1960, c'est ainsi du moins qu'ils l'analysent dans leur colloque de juin 2001 à Paris.

Il n'en demeure donc pas moins que le terme autogestion est souvent utilisé comme équivalent à *utopie, anarchie, auto gouvernement, auto administration...* et rarement dans le sens très limité de *cogestion*.<sup>154</sup> Comme tout anarchiste le rappelle et comme le notait Daniel CHAUVEY « *Se déclarer partisan de l'autogestion c'est vouloir renouer avec le principe fondamental du socialisme : "L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes"* »<sup>155</sup>. Les anarchistes sont parmi les rares à encore s'en réclamer. « *L'autogestion généralisée* » est donc une autre formule pour désigner le socialisme libertaire, ou l'utopie enfin réalisée. Yvon BOURDET, lors de la 1<sup>o</sup> Conférence internationale sur l'autogestion et la participation, tenue à Dubrovnik en 1972, a même avancé le terme **d'autarchie**, qui semble visiblement unir autogestion et anarchie.

## 10. Définitions « ouvertes » et pluralistes plus ou moins récentes :

### a) *L'acratie ou Acracia, et l'acratisme*

Le terme **acratie** est souvent préféré à celui d'anarchisme ? Cf. KROPOTKINE, Martin BUBER... Il est d'un usage fréquent dans la tradition anarchiste ibérique. Dès 1886 est publié à Barcelone un des premiers journaux anarchistes s'occupant autant de politique que de culture dont le titre est **Acracia**. Ce néologisme est souvent attribué à Rafael FARGA PELLICER, célèbre militant espagnol. En 1886-1887 ces articles dans le journal barcelonais confirme ce terme et risque parfois également celui de *acratismo*. Son cousin immigré en Argentine, Antonio PELLICER PARAIRE reprend ces appellations et dans *La protesta humana* de Buenos Aires du 05/01/1901 il confirme la synonymie entre « **acratismo** » et « *no autoritarismo* ».

En France Élysée RECLUS révèle son antériorité sur les termes anarchistes et son ami TOURNACHON dit NADAR, célèbre photographe, s'en revendique dans une lettre du 27 juillet 1893: « *...j'en suis venue à l'acratie pure et simple qui m'apparaît comme l'unique vérité de demain* »<sup>156</sup>.

En Espagne les « *publicaciones acratas* » qui correspondent un peu aux publications type *fanzine* ou revue *underground* sont toujours nombreuses au tournant du siècle. Pour n'en citer qu'une, publiée à Madrid, dont le numéro 5 de l'automne et de l'hiver 2000 marque la fin du XX<sup>e</sup> siècle, porte un titre très en rapport avec notre étude : « *Ecos de utopía* ».

### b) « *L'anarchisme sans adjectif* »

<sup>153</sup> FERRER Christian *Mystère et hiérarchie, le drame culturel de l'anarchisme*, in-IRL, n°90, 2002

<sup>154</sup> BERTOLO Amedeo *La mauvaise herbe subversive*, -in- *Interrogations sur l'autogestion*, 1979, p.5

<sup>155</sup> CHAUVEZ Daniel *Autogestion*, paris, Le Seuil, 1970

<sup>156</sup> Itinéraire RECLUS, 1998, p.99



Déjà en fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lors du **Segundo Certamen socialista** tenu à Barcelone en 1889, Fernando TARRIDA DEL MARMOL se rangeait en faveur d'un « **anarchisme sans adjectif** » ou « **anarchisme sans qualificatif** ». Ricardo MELLA, également, ce qu'il précise dans le célèbre article de son journal **La Solidaridad** de Séville, en 1889 : *La anarquía no admite adjetivos*. Aux États-Unis, cet anarchisme ouvert et tolérant s'exprime surtout chez Voltairine de CLEYRE, « *le refus des étiquettes ayant été une constante dans sa vie et dans son action* »<sup>157</sup>. En Italie c'est MALATESTA qui tente de le promouvoir dès son retour en Italie vers 1889. Au congrès de Capolago de 1891, l'éphémère Partito Socialista Anarchico Revolucionario en forme une première réalisation.

Le même MELLA toujours hostile aux bannières et aux autorités auto-proclamées, fussent-elles anarchistes, se dresse même contre l'école rationaliste et anarchiste de Francisco FERRER en proposant un « **enseñanza neutra** » (une éducation neutre, hors de toute doctrine). Dès 1899 il propose même le mot « **d'autoarquía** » pour bien exprimer le refus de toute autorité, au nom d'une « *liberté individuelle illimitée* »<sup>158</sup>.

En fait ces militants-écrivains ne font qu'appliquer la position exprimée lors du III<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Travailleurs de la Région Espagnole, à Valence : pour éviter d'avoir à choisir entre les différentes nuances de l'anarchisme ibérique, elle se positionne pour « **un anarchisme sans distinction** ».

Diego ABAD de SANTILLAN le réaffirme très bien, dans cette citation issue de la biographie de Victor GARCÍA : « *L'anarchisme n'est pas une recette politique pour la félicité universelle, ni un programme économique parfait, ni une panacée... On a objecté que ce manque de programme et de précision est la faiblesse de l'anarchisme, alors que c'est sa force permanente, sa vitalité, sa pierre angulaire ; sa proposition, c'est de défendre la liberté et la dignité de l'homme, et cela dans toutes les circonstances et dans tous les systèmes politiques, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain...* ». « *Malgré ses liens avec les associations ouvrières, avec les syndicats de travailleurs, l'anarchisme ne se confond pas avec le syndicalisme ; il ne se réduit pas au syndicalisme, ni au communisme, au collectivisme, au coopérativisme ; il continuera à être anarchisme sans adjectif...* »<sup>159</sup>.

Dans son *Histoire de l'Anarchie* (traduction française de 1971), l'autrichien Max NETTLAU (1865-1944) admet toutes les conceptions et projets économiques anarchistes. Il se range pour « *un socialisme libertaire international comprenant toutes les nuances que lui confèreront les diverses tendances locales* ».

Cet anarchisme sans adjectif est celui que revendique également la « **famille URALES** » si célèbre dans le mouvement ibérique et mondial, notamment le fondateur de *La Revista Blanca*, Federico URALES, dont le vrai nom est Juan MONTSENY CARRET. Lié à la militante anarchiste et féministe Teresa MAÑÉ (plus connue comme Soledad GUSTAVO), il est le père de Federica MONTSENY (ministre « anarchiste » de 1936) et beau-père de Germinal ESGLEAS dont la forte personnalité va dans l'exil français énormément imprégner l'idéologie du Mouvement Libertaire en Exil (MLE). Dans les années 1960, Diego ABAD DE SANTILLÁN et Fidel MIRÓ<sup>160</sup> relance la formule en refusant d'enfermer l'utopie et l'anarchisme « *dans un système définitif et parfait* ».

### c) *Un anarchisme pluraliste et expérimental ?*

Divers « **révisionnistes** » de l'anarchisme proposent un mouvement plus **gradualiste**, **possibiliste**, **pragmatique**, donc plus ouvert... C'est le cas en fin du XIX<sup>e</sup> du courant broussiste (Paul BROUSSE), retrouvé en Espagne avec PRIETO et illustré plus récemment par GOODMAN ou DE JONG (Cf. La revue *Réfractations*). Mais la plus profonde expression apparaît chez MALATESTA et surtout chez le philosophe Camillo BERNERI. Plus récemment l'italien ADAMO écrit dans le même sens (***Rivista Anarchica*** n°234 et *Culture Libertaire* p.187). Bien des pédagogues libertaires pourraient s'y rattacher.

Pour ma part, un des meilleurs textes sur ce thème d'un anarchisme ouvert et tolérant, très malatestanien dans son respect des autres mouvances de l'anarchisme, est présenté dans

<sup>157</sup> **DONNO Antonio** *L'anarchismo americano alla fine del secolo tra individualismo e lotte sociali* : *Voltairine DE CLEYRE*, -in-**DONNO Antonio e altri** *La sovranità dell'individuo*, Roma, Lacaíta, 1987, p.76

<sup>158</sup> **MELLA Ricardo** *La ley del número*, Vigo, Impr. Cerdeira y Fariña, 60p, 1899

<sup>159</sup> **DÍAZ Carlos** *Victor GARCÍA*, « *el Marco POLO del anarquismo* », Mostoles, Madre Tierra, 1993, p.5

<sup>160</sup> **MIRÓ Fidel** *El anarquismo, los estudiantes y la violencia*, México, 1969 avec *Prólogo* de **ABAD DE SANTILLÁN Diego**

un très riche essai de Victor GARCÍA contre la polémique engagée par Floreal CASTILLA (« *orthodoxe diplômé* »), texte qu'il publie dans **Ruta** sous le titre « *Ortodoxia e heterodoxia* », a.VII, n°29, oct.1976 (republié dans l'ouvrage de Carlos DÍAZ sur *Victor GARCÍA, el Marco POLO de l'anarchismo*, 1993). L'auteur reprend les positions « *ouvertes* » de MALATESTA, BERNERI, NETTLAU, Rudolph ROCKER, mais également BAKOUNINE qui est rarement cité à ce propos.

Dans cette branche d'un anarchisme pragmatique, souvent non violent et gradualiste, se rangent de nombreux britanniques, comme Colin WARD ou April CARTER.

Dans la lignée de Saverio MERLINO, mais aussi de Luce FABBRI et de Pier Carlo MASINI, on tendrait vers une reconnaissance du **rôle positif de la démocratie** ; poursuivant l'analyse, Francesco BERTI voit « *l'anarchie comme une forme libertaire de la démocratie* » ; la démocratie n'est plus un adversaire, mais un point de départ.<sup>161</sup> Ce gradualisme est surtout illustré en fin du XX<sup>e</sup> siècle par l'uruguayenne Luce FABBRI, fille du théoricien Luigi FABBRI exilé à l'époque du fascisme en Amérique Latine. Pour elle l'utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle doit garder clairement l'idéal de « *l'utopie anarchiste fondée sur une politique non-étatique* », mais doit également s'appuyer sur un réseau diversifié de communautés autogérées de tout type, cette « *toile d'organismes autogestionnaires* » étant chargée de préparer (et de tester) « *un monde libre pour demain* »<sup>162</sup>. Dans son essai contre tous les totalitarismes de 1948<sup>163</sup>, elle propose une définition ouverte pour l'anarchisme : « **socialisme libre** » qu'elle reprendra ensuite à plusieurs reprises.

Aux Pays Bas le professeur de droit, Thom HOLTERMAN<sup>164</sup>, propose un anarchisme très pragmatique qui ne renie pas le pouvoir, mais qui cherche à le diluer, à le faire éclater en mettant en place un « *contrôle décentralisé* », ce qui n'est pas sans rappeler certaines positions de Paul GOODMAN.

#### d) *L'anarchisme « positif » ou culturel*

Peter HEINTZ<sup>165</sup> dans une édition allemande dès 1951, parle d'anarchisme « **positif** » dans un ouvrage important pour présenter les aspects « *modernistes* » de l'anarchisme. Pour lui, les libertaires par leurs critiques ou leur engagements, commencent à imprégner beaucoup d'aspects des sociétés contemporaines (culture, éducation, démocratie directe...) et cela de manière pas forcément révolutionnaire et en tout cas antidogmatique. Loin donc de l'anarchisme « **néгатif** » reposant sur les supposés dogmes des penseurs traditionnels de l'anarchie, et sur des méthodes de lutte qui auraient fait leur temps (?).

Peter LÖSCHE dans son *Anarchismus* de 1977 présente Peter HEINTZ comme un « *anarchiste de dérivation existentialiste* ».

#### e) *L'anarchisme tropeler@*

En Colombie, divers collectifs libertaires<sup>166</sup> (dont *Alas de Xue*) se réclament d'un anarchisme sans prétention, ouvert, évolutif, fédérateur, qu'ils définissent comme un état d'esprit contestataire, radical, satirique, magique (en hommage aux traditions indigènes, Cf. ci-dessous). Le terme **tropeler@**, (le @ permet de dire autant **tropelera** que **tropelero**, féminin ou masculin) difficilement traduisible, est leur manière de se positionner.

Tous leurs textes réaffirment la multiplicité des tendances de leur projet anarchiste « *unificateur* » et leur ironique refus des groupes dogmatiques, d'où ce regroupement hétéroclite « *d'anarcho-indianistes, anarcho-féministes, anarcho-communistes, socialistes libertaires, anarcho-meca (indigène), anarcho-tropeleros, anarcho-syndicalistes (et même) anarcho-éthylques* ». Ils se réclament constamment de « *diverses pensées politiques, éthylques, érotiques...* »

<sup>161</sup> BERTI Francesco *MALATESTA e il fascismo, gli anarchici e la democrazia*, -in-**Rivista Anarchica**, Milano, n°265, été 2000

<sup>162</sup> FABBRI Luce *Una utopía para el siglo XXI*, Barcelona, 03/10/1993

<sup>163</sup> FABBRI Luce *El totalitarismo entre las dos guerras*, Buenos Aires, 1948

<sup>164</sup> HOLTERMAN Thom *La loi immanente de la structure fonctionnelle*, -in-**L'Arc**, n°91-92,1984

<sup>165</sup> HEINTZ Peter *L'anarchismo e il presente*, Lugano, La Baronata, 1993

<sup>166</sup> FAJARDO SÁNCHEZ Luis Alfonso *Una historia del anarquismo en Colombia : Crónicas de utopía*, Móstoles, 1999

En se positionnant pour la démocratie directe et l'autogestion, ils affirment le faire avec des objectifs suffisamment vagues pour ne pas sombrer dans le sectarisme : « *égalitaires, humanistes, écologiques et libertaires* ». (Point 4 de la *Charte du Projet Culturel Ala de Xue-PCAX*, 1988)

## 11. D'autres positions plus isolées :

### a) Anarchisme « épistémologique »

Paul FEYERABEND, avec son ouvrage « *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* » de 1975, avance l'idée d'un anarchisme « **épistémologique** » opposé à l'anarchisme « *religieux* » ou politique.

### b) Anarchisme « indianiste ou indigéniste »

En Amérique Latine, divers groupes se réclament autant de l'anarchisme d'origine européenne, que des anarchismes autochtones, qu'ils relient souvent aux traditions plus ou moins libertaires amérindiennes (indigènes ou indianistes selon les cas)<sup>167</sup>. Il s'inspirent d'autres tentatives libertaires locales, comme celles des fugitifs noirs et de leurs essais de vie libre dans les « *palenques* » (« *véritables républiques indépendantes* »), ou celles des boucaniers et autres pirates (Cf. Partie IV sur les traces utopiques libertaires).

La recherche des racines indigènes redonne une large place aux « *aspects de socialisme magique* » de ces peuples proches de la nature et met l'accent sur leurs pratiques assembléistes. L'Amérique est alors souvent renommée « *Notre Amérique* » pour la distinguer de celle des conquistadores, ou **Amerikua** (pays où se rencontrent les vents) pour lui redonner un sens amérindien.

Les récents mouvements néozapatistes issus du Chiapas mexicain ont été très souvent soutenus et promus par les libertaires (Cf. Partie V sur les essais libertaires).

### c) Anarchisme « moniste » et « holiste » ?

Le **monisme** des « *naturalistes intégristes* » dans la lignée d'Ernst HAECKEL, monisme comparable à « *l'holisme actuel* » affirme Philippe PELLETIER<sup>168</sup>, influencerait certains anarchistes écologistes qui n'ont pas assez de recul par rapport aux dérives de ce courant de pensée. Le monisme analyse l'univers comme un tout, unitaire, ce qui en gomme apparemment les particularismes et le pluralisme. Il serait au contraire pris dans ce sens réducteur une vraie antithèse de l'anarchisme pluraliste par essence et par conviction ?

Pourtant « *l'anarchisme de PROUDHON et de BAKOUNINE (sont) un monisme et un immanentisme absolu* » affirme Daniel COLSON<sup>169</sup>. Ce n'est donc pas la réduction qui est en cause ici, mais la volonté de tout englober de par sa seule puissance d'analyse, en rejetant tout ce qui est imposé ou hors de soi. C'est pourquoi il peut affirmer en s'appuyant sur DELEUZE (qui voit l'anarchie comme « *étrange unité du multiple* ») que « *l'anarchie (est) la pensée du multiple* ». À trop jouer sur les concepts philosophiques, on risque de s'éloigner de l'objet de son étude et entretenir le flou...

L'italien Amedeo BERTOLO propose l'expression d'**anarchisme holiste** (du grec **holos**, qui forme un ensemble, un tout). On retrouve ce terme sous la plume de Alain THEVENET, un des animateurs de la revue « *Réfractations* » et des éditions ACL. Il l'analyse surtout à partir des positions de John CLARK, un des penseurs hétérodoxes de « *l'écologie sociale* » surtout développée au départ par Murray BOOKCHIN.

L'idée holistique c'est de prendre en compte la totalité du monde, d'englober nature et humanité en une même pensée, en mettant l'accent sur leurs interactions sans domination de l'une sur l'autre. La nature tout comme l'humanité ne peuvent donc se définir isolément.

<sup>167</sup> FAJARDO SÁNCHEZ Luis Alfonso *Una historia del anarquismo en Colombia : Crónicas de utopía*, Móstoles, 1999

<sup>168</sup> PELLETIER Philippe *Les anarchistes et la science, approche*, –in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>169</sup> COLSON Daniel *DELEUZE et le renouveau de la pensée libertaire*, –in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

Cette position d'écologie libertaire, d'harmonie entre l'homme et son milieu, serait déjà amorcée par William GODWIN au début du XIX<sup>e</sup> siècle et par Élisée RECLUS en fin de ce même siècle. Cette vision de l'anarchisme serait donc une des plus ouvertes qui soit.

Elle rejoint les anarchistes qui, en s'inspirant de la philosophie taoïste, en apprécient également le caractère holistique.

#### d) Anomie

Le terme **d'anomie** est avancé par un des analystes de l'imaginaire libertaire, André PESSIN dans un exemplaire récent de la revue « Réfractons ».

#### e) Municipalisme libertaire et écologie sociale

Un anarchisme basé sur **l'écologie sociale** et le **municipalisme libertaire**(« **libertarian municipalism** ») s'est largement développé depuis les ÉU grâce à Murray BOOKCHIN (né en 1921), BIEHL Janet (sa compagne et sa biographe) et CLARK John. Il reprend les notions « *municipalistes* » du communisme libertaire ibérique du début du XX<sup>e</sup> en lui ajoutant d'autres connotations, notamment une écologie « radicale », antiautoritaire, sachant utiliser les technologies à condition qu'elles soient alternatives et « libératrices ». BOOKCHIN comme CLARK combattent fréquemment les défenseurs de l'écologie profonde (« *deep ecology* ») trop passéiste et pas assez libertaire à leurs yeux.

Mais le terme est lui-même très polysémique, désignant autant les formes d'autogestion municipales, des essais de démocratie directe au niveau des localités, ou la simple participation des libertaires à la vie locale, et donc avec éventuellement participation au vote et aux responsabilités. Cette dernière prise de position de BOOKCHIN lui amène de strictes répliques en camp anarchiste, de tous ceux qui restent sur une position radicale anti-électorale. Même son principal disciple du débat, le philosophe John CLARK s'oppose au « *municipal dream* » (rêve municipal) de BOOKCHIN désormais.

Pour éviter la dérive du repli sur soi, un puissant fédéralisme doit coordonner les diverses communautés autogestionnaires. La tradition kropotkinienne et proudhonienne est donc fortement reprise et amplifiée.

D'autres auteurs font du « *municipalisme* » un pur synonyme de communisme libertaire, ce qui n'est pas la même chose que les précisions précédentes, car il s'agit alors d'une utopie plus globale, englobant l'humanité dans sa totalité.

## 12. Comment tenter de partiellement conclure sur les questions de terminologie ?

On le voit la diversité est énorme, et les adjectifs ont tendance à se développer. En guise de conclusion, on peut dire que le terme libertaire est préférable à celui d'anarchisme, car plus ouvert et plus général, plus pluraliste également et donc pour cela plus satisfaisant.

Cependant on peut se rallier aux écrits de Carlos DÍAZ<sup>170</sup> et à la synthèse récente de CLARK<sup>171</sup> sur l'anarchisme, qu'il définit en 4 points, ce qui permet d'éviter de confondre totalement anarchie et utopie :

1. c'est d'abord une vision d'une société idéale, non coercitive et non autoritaire, refusant les institutions forcément dominatrices à commencer par l'État. Si on s'arrête là, on a bien un socialisme utopique, l'anarchie, qui vise à la réalisation d'une « *société d'amis, d'hommes libres* » pratiquant une morale « *de l'appui mutuel* ».
2. c'est un mouvement critiquant (et luttant contre) la société existante en se fondant sur cet idéal antiautoritaire : praxis réelle, actions directes... : un mouvement théorique et militant. L'utopie est donc « *une utopie de l'ambivalence* » car faite pour les hommes. Elle est donc « *dialectique* » et non figée. « *La definitividad es contradictoria con la dialéctica del anarquismo/Ce qui est définitif est en contradiction avec la dialectique de l'anarchisme* » écrit DÍAZ.
3. c'est une vision optimiste de la nature humaine et de ses potentialités libertaires, mais sans naïveté notamment vis à vis de la corruption occasionnée par tout pouvoir... L'anarchisme est un « *néohumanisme* ».

<sup>170</sup> DÍAZ Carlos *El anarquismo como fenomeno político moral*, Madrid, 1978

<sup>171</sup> CLARK John *Qu'est ce que l'anarchisme ?* Montpellier, 1980

4. c'est une stratégie de changement, reposant sur des réalisations d'alternatives immédiates (contemporaines) et ancrées dans le réel : conseils, comités, autogestions, communes, coopératives, éducations alternatives, collectivités, municipalités...

Pour être complet, il faudrait reconnaître également que c'est un mouvement qui échappe également à ses membres et à ses organisations, puisque bien des personnes ou des associations ont une pratique libertaire, ou des attitudes libertaires, anti-autoritaires, sans se réclamer pour autant de l'anarchie. Le concept « *d'anarchisme diffus* » ou « *ontologique* » que développe très bien Mimmo PUCCIARELLI dans diverses analyses (notamment lors du colloque de 1999<sup>172</sup>) est un bon outil pour rappeler qu'une « *brise libertaire* » peut affecter des mouvances très larges, des domaines étonnants, et que cette « *sensibilité libertaire* » bien réelle reste souvent peu identifiable, et la plupart du temps irrécupérable par « *l'anarchisme social ou culturel* » plus classique. Et c'est sans doute très bien ainsi...

---

<sup>172</sup> PUCCIARELLI Mimmo *Éloge de l'anarchie*, –in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

## II/ Les libertaires face à l'utopie, entre critiques et projets

## II. LES LIBERTAIRES FACE A L'UTOPIE, ENTRE CRITIQUES ET PROJETS

|  |          |
|--|----------|
| <b>II. LES LIBERTAIRES FACE À L'UTOPIE, ENTRE CRITIQUES ET PROJETS .....</b>   | <b>1</b> |
| A. UNE CONDAMNATION GLOBALE ET MAJORITAIRE (?) DE L'ESPRIT UTOPIQUE .....  | 3        |
| 1. Critique de fond, antisociale des individualistes .....   | 3        |
| 2. L'utopie « classique » est anti-humaine par excellence.....   | 5        |
| 3. Refus de décrire trop précisément un monde futur.....   | 6        |
| 4. Tout système, donc toute utopie, est totalitaire en soi.....  | 8        |
| 5. Utopie, nouvelle religion - idéal, nouvel asservissement ?.....   | 10       |
| 6. Ville utopiste = enfermement totalitaire, uniformité aliénante.....   | 11       |
| 7. Utopie = immobilisme ; anarchisme = éloge du mouvement.....   | 11       |
| 8. Vanité de décrire le futur .....  | 13       |
| 9. L'utopie communautaire : un monde sectaire et confusionniste ? .....  | 13       |
| 10. L'utopie trop éloignée du présent :.....   | 14       |
| B. UNE DÉNONCIATION DE LA FUITE OU DE L'ÉPARPILLEMENT MILITANT.....  | 14       |
| 1. S'isoler en communautés, c'est abandonner la lutte sociale prioritaire.....   | 14       |
| 2. Les communautés sont vouées à l'échec socio-économique .....  | 17       |
| C. BEAUCOUP DE POSITIONS PLUS NUANCÉES : .....   | 18       |
| 1. L'idéal est cependant absolument nécessaire !.....  | 19       |
| 2. Cet idéal nécessaire est certes à relativiser.....  | 21       |
| 3. L'expérimentation utopique, dans la diversité, reste indispensable : .....  | 21       |
| 4. Et cette expérimentation est nécessaire pour « ouvrir la porte à l'utopie » .....   | 23       |
| 5. Une utopie réhabilitée au XX° par les libertaires eux-mêmes :.....  | 24       |
| D. DES ANARCHISTES ET LIBERTAIRES HISTORIENS DES UTOPIES .....   | 26       |
| 1. Ouvrages libertaires « classiques » sur l'utopie :.....   | 26       |
| 2. Des tentatives d'analyses plus récentes et diversifiées .....   | 28       |
| E. UN EXEMPLE D'AMBIGUÏTÉ DE LA PENSÉE ANARCHISTE : LE CAS PROUDHON. ....  | 30       |
| 1. L'utopie proudhonienne : .....  | 30       |
| 2. L'anti-utopisme proudhonien : .....   | 32       |
| F. L'UTOPIE ANARCHO-INDIVIDUALISTE STIRNÉRIENNE ? .....  | 34       |
| 1. Une utopie extrêmement originale, un anarchisme « anormal » .....   | 34       |
| 2. STIRNER vu comme le rejet de tout absolu utopique :.....  | 37       |
| 3. Des influences rares et contradictoires.....  | 38       |
| 4. NIETZSCHE, aux marges lointaines du stirnérisme et de l'anarchisme ? .....  | 39       |
| G. LA FINALITÉ UTOPIQUE DE L'ANARCHISME .....  | 40       |
| 1. L'anarchie comme utopie(s) : deux visions confondues ou complémentaires.....  | 40       |
| 2. L'anarchisme comme projet(s) global(aux) de société(s) utopique(s).....   | 40       |
| a) Anarchisme et utopie sont proches dans leur finalité.....   | 40       |
| b) L'anarchie serait l'utopie la plus cohérente ? utopie ultime ?.....   | 41       |
| c) Principaux axes du projet (de l'utopie) anarchiste.....   | 42       |
| (1) Une pensée avant tout anti-autoritaire et anti-étatiste .....  | 42       |
| (2) Pour une communauté autogestionnaire et fédérale .....   | 43       |
| (3) L'anarchisme comme « mode de vie » libertaire : vers la libération des individus .....   | 43       |
| (4) Un courant internationaliste et universaliste conséquent.....  | 44       |
| (5) Une utopie volontariste, subjective et pragmatique .....   | 45       |
| (6) Une définition possible de l'utopie anarchiste.....  | 46       |
| 3. Une utopie anarchiste « centralisée » est-elle possible ?.....  | 47       |
| 4. La particularité de la tradition libertaire états-unienne : .....   | 48       |
| 5. Le projet libertaire anarcho-syndicaliste .....   | 50       |
| 6. Pour une société alternative : le communalisme libertaire ?.....  | 53       |
| 7. Les TAZ et Bolo'bolo : pragmatisme et marches à petits pas... vers une utopie anarchiste des<br>« associations libres et libertaires »..... | 55       |
| 8. La « pantopie » du libertaire Fernando AINSA .....  | 57       |

## A. UNE CONDAMNATION GLOBALE ET MAJORITAIRE (?) DE L'ESPRIT UTOPIQUE

« ...l'utopique est la négation même du libertaire : c'est devenu un lieu commun que de montrer combien les projets d'utopies constituées annihilent par essence toute liberté. »<sup>1</sup>

Pour appuyer cette remarque, il suffit de lire les ouvrages sur les « utopies meurtrières » qui désignent souvent le stalinisme ou le maoïsme, ou le livre récent de Michel-Antoine BURNIER<sup>2</sup> : pour lui, l'utopie rêvée précède, justifie, est équivalente... des utopies appliquées : les casernes des Jésuites au Paraguay, le monde chinois du « grand timonier » MAO ou la terreur menée au Cambodge par le « frère numéro un » Pol POT. Il est vrai que bien des ressemblances sont incontestables, mais son ouvrage est plus un pamphlet, qui ne se sert que des utopies qui vont dans son sens, sauf RABELAIS ou FOURIER que l'auteur a bien du mal à situer. Ouvrage partiel, partiel et trop systématique. Dommage... Les livres de François FURET (1995), de l'équipe réunie autour de Stéphane COURTOIS (*Le livre noir du communisme*) ou le pamphlet de Jean François REVEL développent largement cette assimilation. REVEL affirme sans nuance que « les utopistes proposent des sociétés totalitaires » et que « la société ne peut fonctionner que si elle se passe d'utopie » dans son interview dans le numéro spécial du **Magazine Littéraire** de mai 2000.

Alain TOURAINE enfonce ce clou désormais presque un poncif, en affirmant de manière caricaturale : « Le monde utopique repose toujours sur l'égalité, jamais sur la liberté, pas davantage sur la justice » (p.28) et le totalitarisme, la « dictature citoyenne » qu'est l'utopie est présentée comme « l'image de l'emprise complète de la société sur ceux qui lui appartiennent... » (p.30)<sup>3</sup>. Il est vrai comme le rappelle Micheline HUGUES dans son ouvrage de 1999 *L'utopie*, que la liberté est toujours « secondaire » dans les utopies classiques qu'elle analyse, et qu'elle y est même le plus souvent « indésirable » (p.60). Mais cela ne l'empêche pas de faire une digression sur « l'anarchie heureuse » au sens fort du terme, que présenteraient ces mêmes textes (p.40). Il est difficile désormais de s'y retrouver !

Dans l'excellent ouvrage édité pour l'exposition de la BNF en 2000, Frédéric ROUVILLOIS nous propose à son tour un brillant et documenté article<sup>4</sup> tendant à prouver que « toute utopie est en puissance totalitaire » et que « tout totalitarisme est forcément utopique ». Il est vrai que les points communs sont multiples, mais cette vision est à son tour globalisante et systématique, et finit par irriter. Comme l'utopie est variée, ce que reconnaît l'auteur lui-même sans vraiment en tirer les conclusions qui s'imposent, toute vision assez péremptoire de ce type est erronée car caricaturale. Il y a forcément des utopies anti-totalitaires, et on voit bien que les citations prises par l'auteur sont trop peu ouvertes pour finalement pouvoir clore le débat sur cet aspect controversé.

### 1. Critique de fond, antisociale des individualistes

Si on part du principe que l'anarchisme se définit en deux grandes tendances, une « individualiste », l'autre « sociale », la rigueur de cette définition fait que les individualistes, en n'étant pas concernés par la société qu'ils rejettent ou ignorent dans le présent comme dans le futur, sont donc hors de toute velléité utopique<sup>5</sup>, puisque se situant « en marge », « en dehors » comme disait ARMAND.

STIRNER semble l'anti-utopiste par excellence. Son individualisme intransigeant l'éloigne apparemment de toute proposition sociale élaborée et contraignante, malgré ces ébauches « d'association d'égoïstes ». Mais cette disposition est très diversement interprétée, d'où un nécessaire chapitre complet (ci-dessous) sur le stirnérisme.

Dans l'illégalisme et dans le terrorisme anarchistes à l'époque de la « propagande par le fait » théorisée au Congrès de Londres de 1881, l'utopie semble rejetée très loin. Il faut agir ici et maintenant, détruire et éventuellement éliminer, sans souci de l'avenir. Jean GRAVE caricature ce type d'analyse dans sa pièce *Responsabilités !* de 1904, à travers le personnage de JAVOT qui dit en s'adressant aux anarchistes « sociaux » : « je vous reconnais bien là, messieurs les sectaires, messieurs les pontifes. Parce que nous en avons assez de vos tirades sur la société future, de vos homélies sur le paradis en l'an 2000 ; parce que nous voulons des

<sup>1</sup> PESSIN Alain, -in-*La culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997, p.9

<sup>2</sup> BURNIER Michel-Antoine *Les Paradis terrestres*, 2000

<sup>3</sup> -in-*Utopie, la quête de la société idéale en Occident*, 2000

<sup>4</sup> ROUVILLOIS Frédéric *Utopie et totalitarisme*, -in-*Utopie*, BNF, 2000

<sup>5</sup> FOUQUET Armand *La bâtisseurs de cités idéales*, -in-IRL, n°90, Lyon, été 2002



*réalisations immédiates, que nous nous insurgeons contre votre littérature somnifère, vous voulez nous empêcher de parler* »<sup>6</sup>. L'ironie n'empêche pas de voir le fossé qui sépare alors les diverses tendances anarchistes.

Les grands terroristes anarchistes choisissent la mort avec courage, ce qui semble l'attitude anti-utopiste par excellence. Pourtant il faut un peu nuancer. Par exemple, Émile HENRY<sup>7</sup> affirmait « *qu'il faut commencer par le travail de destruction* » ce qui est implicitement reconnaître que l'on milite pour un futur autre. Il continuait d'ailleurs en rappelant « *j'ai la profonde conviction que deux ou trois générations suffiront pour arracher l'homme à l'influence de la civilisation artificielle qu'il subit aujourd'hui, et pour le ramener à l'état de nature, qui est l'état de bonté et d'amour* ». Une définition harmonieuse et utopique de son anarchisme déclaré même devant la guillotine.

En fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Zo d'AXA (1864-1930) le célèbre rédacteur de *l'En-dehors*, fustige également l'utopie, futur virtuel, au nom d'un présent qu'il faut vivre pleinement : « *Vivre pour l'heure présente, hors le mirage des sociétés futures vivre et palper cette existence dans le plaisir hautain de la bataille sociale. C'est plus qu'un état d'esprit : c'est une manière d'être – et tout de suite* »<sup>8</sup>. En fait c'est une idée partagée par bien d'autres anarchistes de toutes tendances.

Victor SERGE<sup>9</sup>, anarchiste dans sa jeunesse (celle de la Bande à BONNOT et du journal « L'anarchie ») fait siennes les remarques de George PALANTE le philosophe de St Briec qui affirme : « *En dépit des utopies optimistes, toute société est et sera exploiteuse, usurpatrice, dominatrice et tyrannique. Elle l'est non par accident, mais par essence.* » (p.88).

Cette dénonciation de toute organisation car par nature contraignante, érigée en système et en dogme est partagée par l'anarchisme individualiste argentin qui reste dominant jusque vers 1898 dans ce pays. Un de ses organes les plus importants, *El Perseguido* définit même pour rejeter tous ces dogmes organisationnels et sociétaux la notion de « *relativismo* ». L'anarchiste individualiste doit éviter toute formation figée et qui le dépasse, et adopter une sorte de pragmatisme pour garantir son autonomie.

Dans une conférence du 10/12/1952 intitulée *Communisme libertaire et individualisme anarchiste*<sup>10</sup>, le fin analyste qu'est Pierre-Valentin BERTHIER rappelle que « *l'individualisme anarchiste... n'a pas de plan de société future à opposer* » (aux anarchistes sociaux) et qu'il ne faut « *pas sacrifier à une chimère* » les efforts du présent. En effet ajoute-il, « *si c'est possible (de créer un monde nouveau libertaire), c'est lointain, ce n'est pas pour ce siècle-ci, le siècle prochain nous serons morts, et l'évolution des idées est trop rapide pour que nous puissions valablement prévoir un siècle à l'avance* ».

Dans son essai de 1980 « *Adieux au prolétariat. Au delà du socialisme* » où il propose d'ailleurs une « *utopie dualiste* », André GORZ que l'on peut qualifier de socialiste libertaire, affirme p.128/129 que la logique socialiste, surtout celle marxiste, est négatrice de l'individu : « *...les théories, utopies ou pratiques politiques du socialisme ont abouti à la négation pure et simple du sujet individuel : à la négation de la singularité, de la subjectivité, du doute, de la part de silence et d'incommunicabilité propres à la vie affective ; à la répression de tout ce qui est réfractaire à l'universalisation comme à toute norme ; à la persécution et, dans les cas extrêmes, à l'extermination de ceux qui résistaient à la socialisation intégrale de l'individualité...* ». Il poursuit en disant que « *La morale socialiste avait ce caractère répressif, inquisiteur, normalisateur et conformiste au même degré que les morales sociales des communautés ecclésiastiques, de l'intégrisme catholique, des sociétés militaires ou fascistes. C'est que toute morale qui prétend partir de l'universel (et du Bien)... et en déduire ce que les individus doivent faire et être, est nécessairement oppressive et dogmatique* ». Dur et lucide constat ?

<sup>6</sup> GRAVE Jean *Responsabilités !* 1904, -in-*Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat*, 2001, p.545

<sup>7</sup> HENRY Émile *Coup pour coup*, Paris, Plasma, 1977

<sup>8</sup> -in- *Un Paris révolutionnaire, émeutes, subversions, colères*, Paris, L'esprit frappeur-Dagorno, 384p, 2001

<sup>9</sup> SERGE Victor *L'individu et la société, L'anarchie*, n°323, 15 juin 1911 (reproduit dans *Le Rétif, Articles parus dans « L'anarchie »*, Paris Monnier, 1989.)

<sup>10</sup> -in-ARRU André *L'unique et sa propriété de Max STIRNER*, Le havre, Le libertaire, 1993

Plus récemment, Michel ONFRAY reprend le flambeau dans son pamphlet en faveur d'un projet libertaire et hédoniste<sup>11</sup> : « *Toutes les utopies déclarées mais également les projets de société qui ont prétendu se réclamer de la science, de la positivité, de l'utilitarisme le plus sobre, ont posé cet axiome : l'individu doit être détruit, puis recyclé, intégré dans une communauté pourvoyeuse de sens.* » (p.40).

De là à rejeter toute société ou tout projet social, il n'y a qu'un pas. Par exemple, Paul GOODMAN, un des principaux penseurs libertaires de l'après guerre et de la contre culture des sixties aux USA affirme encore plus nettement le rejet de toute bonne société ; tout projet global est pour lui d'essence totalitaire et contraignant ; mieux vaut alors pragmatisme et solutions graduelles et ponctuelles ; de manière ironique, dans ses notes d'un « *penseur néolithique* » publiées en 1974, il « *...pense que le but n'est pas de créer une bonne société mais une société acceptable, (je) pense qu'il vaut mieux essayer de limiter les abus jusqu'à ce qu'ils soient d'une dimension gérable. Les meilleures solutions ne sont en général pas celles qui sont globales mais celles qui comportent un peu de ci et un peu de ça.* »<sup>12</sup>

Le pessimiste libertaire individualiste « *chrétien* » qu'était Louis CALAFERTE savait, comme rarement d'autres savent le faire, fustiger la « *mauvaise* » utopie, comme ces quelques extraits de *Choses dites* de 1997 paru au Cherche-Midi, le rappellent : d'abord « *Je vous laisse tomber. Je ne marche pas dans vos conneries d'avenir idyllique.* » (p.108) puis « *La réalité est atroce. L'idéal est une duperie.* » (p.119) et pour finir « *Oui le siècle à venir sera celui du refus, ou il ne sera qu'un espace carcéral.* » (p.127). Comme une des rares vertus qu'il propose est l'obéissance, la résistance, le refus du conformisme et des tabous et qu'il dit « *qu'il n'y a d'esprit que l'esprit subversif* », c'est évident qu'on voit mal l'auteur se rattacher à une quelconque organisation collective jugée par lui forcément grégaire.

Après l'effondrement de « *l'utopie communiste* » en fin du XX<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'auteur mettent l'accent sur le retour des réflexions, voire également des « *utopies* » du *sujet*, de *l'épanouissement personnel*, du *développement individuel*. Les « *globalités écrasantes* » auraient fait leur temps, et le « *possible (avenir) libertaire* », seul non réellement exploré, (et l'Espagne de 1936-1939 ?) serait l'ultime recours. Sur ce sujet on peut lire avec profit et assez de recul le numéro spécial *Utopies* de la **Revue des Deux Mondes** de 2000, notamment Michel WIEVIORKA et Michel LACROIX, même si l'ensemble me semble trop léger sur le plan historique et un peu bavard sur le plan philosophique.

Cependant les individualistes ne sont pas les seuls sur ces positions. L'opposition entre les tendances de l'anarchisme est souvent une œuvre vide de sens. Ainsi pour conclure ce chapitre, je propose de relire une œuvre d'un des anti-individualistes les plus connus, *La morale anarchiste* du prince KROPOTKINE, publiée en 1891 : « *Nous reconnaissons la liberté complète de l'individu, nous voulons la plénitude de son existence, le développement de ses facultés. Nous ne voulons rien lui imposer* ». Et plus loin il récidive : « *notre morale n'ordonnera rien ; repoussera totalement la volonté de modeler l'individu avec toute règle abstraite, refusera de le mutiler via religion, loi et gouvernement, laissera la liberté pleine et entière à l'individu* »<sup>13</sup>. On trouvera difficilement des positions plus antisociales, ou antiutopistes...

## 2. L'utopie « classique » est anti-humaine par excellence

En décrivant une ville parfaite, où la perfection s'étend aux réalisations, aux idées, aux moeurs, aux vêtements... l'utopie traditionnelle est à l'opposé de l'humain, imparfait, fantasque, contradictoire, changeant... par essence. Les « *mauvaises utopies* » sont bien celles de cette perfection comme le dit le (souvent) libertaire Edgar MORIN<sup>14</sup>, alors que les « *bonnes* » expriment la diversité, l'ouverture, le pluralisme à tous les niveaux...

Dans *La rêverie anarchiste*, Alain PESSIN<sup>15</sup> ne dit pas autre chose, en montrant l'importance de l'élan vital, de la « *puissance tumultueuse* », de la vie forcément variée et

<sup>11</sup> ONFRAY Michel *Politique du rebelle. Traité de résistance et d'insoumission*, Paris, Grasset, 1997

<sup>12</sup> GOODMAN Paul *La critique sociale* Lyon, ACL, 1997, p.129

<sup>13</sup> KROPOTKIN Pedro *La moral anarquista*, in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978, p.204 & p.217

<sup>14</sup> MORIN Edgar *Est-il utopique de relier les connaissances ?* -in-*Revue des Deux mondes, Utopies*, 2000

<sup>15</sup> PESSIN Alain *La rêverie anarchiste*, Lyon, ACL, 1999 (première édition 1982)

changeante qui s'opposent à toute fixation de la pensée et à tout « enrégimentement » de la société.

### 3. Refus de décrire trop précisément un monde futur

Par modestie idéologique et avec honnêteté, ou tout simplement par souci de cohérence, les libertaires ont toujours affirmé l'impossibilité de prévoir avec précision ce que sera le futur. Nul n'est prophète et tout système maniaquement détaillé est dérisoire et soumis forcément à d'importantes révisions. Partir de la réalité vécue doit être le moyen de ne pas sombrer dans des rêves inutiles. William GODWIN, sans doute le premier anarchiste, dans un projet d'écrit de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (mais publié en 1873 par sa fille Mary SHELLEY) rappelle que « *le but de ce livre est de balayer entièrement la fiction d'un créateur intelligent du monde et d'un état futur.* ». Il semble qu'il dénonce les croyances religieuses. C'est vrai mais pas seulement puisqu'il continue « *Je veux détacher les hommes de ces rêves incohérents et contradictoires qui occupent leurs pensées et agitent vainement leurs espoirs et leurs craintes et les conduire à appliquer toute leur énergie à des buts qui soient en leur pouvoir et à des réalités naturelles* »<sup>16</sup>. L'utopie religieuse et l'utopie sociale, trop lointaines et imprévisibles, doivent être secondaires par rapports à des créations plus concrètes et sans doute moins générales et moins contraignantes.

C'est ce qu'affirme également plus tard Ricardo MELLA, un des plus grands écrivains anarchistes espagnols, mais sur un autre registre : « *Nous ne donnons pas de schémas de l'avenir parce que nous ne diffusons pas d'idées déterminées. Nos idéaux partent des faits passés et présents, dont ils cherchent à éliminer le mal mis en évidence pour ainsi préparer l'avenir* »<sup>17</sup>.

Leur choix idéologique en faveur de la liberté est clair : on ne doit pas prévoir ni choisir à la place des acteurs du mouvement révolutionnaire. Ce seront les révolutionnaires, l'épreuve des faits, le pragmatisme (mais non le reniement) qui devront déterminer la société future.

DÉJACQUE est sans doute le premier et le plus catégorique sur ce point ; il refuse absolument d'imposer un modèle<sup>18</sup> et de dessiner un projet figé. La voie pour réaliser l'utopie « *anarchique* » (l'Humanosphère) qu'il décrit est impossible à déterminer (p.199) ; d'ailleurs il précise que tous les chemins anarchistes ou tendant vers l'anarchisme sont bons à prendre. Diversité et pragmatisme sont déjà la base d'une théorie anarchiste harmonieuse.

PROUDHON est l'un des plus anti-utopistes, au sens classique, pour la même raison. Pourfendeur du pourtant libertaire FOURIER, des étatistes CABET, Louis BLANC..., il se refuse toujours à anticiper, comme le dit de belle manière Michel ONFRAY<sup>19</sup> « *PROUDHON vaut par l'absence d'enthousiasme prophétique et le refus d'endosser les vêtements taillés pour une nature messianique... Son oeuvre se fait dans le souci pragmatique d'une réalisation, non pas dans les probabilités d'autant plus nébuleuses qu'elles exigeraient le futur pour leur accomplissement, mais dans l'imminence qui a toujours été le temps et l'horizon de sa pensée.* ».

En conclusion au colloque bruxellois de 1965 sur « *L'actualité de PROUDHON* », Raymond RIFFLET insistait déjà sur cette « *horreur de l'idéalisme et des recettes pour sauver l'humanité* » qui est le fond de la réflexion proudhonienne<sup>20</sup>. Une des meilleures synthèses sur cet aspect de la pensée de PROUDHON est fournie par Jean BANCAL qui dans son ouvrage « *PROUDHON. Pluralisme et Autogestion* » consacre un chapitre à ce qu'il nomme « *l'antisystème et le pluralisme méthodique* »<sup>21</sup>. Les citations qu'il fournit sont effectivement décisive et demanderaient à être citées en entier, notamment la lettre du 2 mai 1841 à son ami GAUTHIER : « *Tu me demandes des explications sur le mode de reconstituer la société... Il ne s'agit pas d'imaginer dans notre cerveau un système que nous présenterons ensuite... Ce n'est pas ainsi qu'on réforme le monde. La société ne peut se corriger que par elle-même...* » et plus loin il affirme « *la science sociale est infinie, aucun homme ne la possède... personne sur terre n'est capable de donner un système composé de toutes pièces et complet que l'on*

<sup>16</sup> THÉVENET Alain *William GODWIN des lumières à l'anarchisme*, Lyon, ACL, 228p, 2002

<sup>17</sup> MELLA Ricardo *Breve apuntes sobre las pasiones humanas* 1889, rééd. Chez Tusquets dans les années 1970

<sup>18</sup> DÉJACQUE Joseph *À bas les chefs*, 1970, p.90

<sup>19</sup> *Politique du rebelle*, p.122

<sup>20</sup> RIFFLET Raymond *Conclusions*, -in-*L'Actualité de Proudhon*, Bruxelles, 1967, p.229

<sup>21</sup> BANCAL Jean *Proudhon. Pluralisme et autogestion* Paris, Aubier-Montaigne, 2 vol., 1970, p.154-155 surtout

n'ait plus qu'à faire jouer. C'est le plus damné mensonge que l'on puisse présenter aux hommes. ». La seule chose que l'on puisse faire est de proposer « des exemples, une méthode... » et ce sera aux hommes, aux acteurs du changement « de faire le reste »... Et cela tout en sachant « que nous sommes perfectibles, mais que jamais nous ne serons parfaits. » ; c'est pourquoi « nous ne nous dirigeons pas vers une perfection idéale, vers un état définitif... » car ce serait pure vanité et impossibilité. (-in-De la Justice...)

Martin BUBER, KROPOTKINE et RECLUS vont dans le même sens, même si leurs idéaux sont plus décrits, plus élaborés. Le prince KROPOTKINE pousse le refus de tout modèle dans une belle envolée optimiste et assez spontanéiste: « Quant aux nouvelles formes de la vie qui commencera à germer lors d'une révolution sur les ruines des formes précédentes, aucun gouvernement ne pourra jamais trouver leur expression tant que ces formes ne se détermineront pas elles-mêmes dans l'oeuvre de reconstruction des masses, se faisant sur mille points à la fois. On ne légifère pas l'avenir. Tout ce qu'on peut, c'est en deviner les tendances essentielles et leur déblayer le chemin »<sup>22</sup>.

Et Élisée RECLUS refuse également de dresser tout projet de l'avenir puisqu'il affirme le 31/08/1889 dans la « Société nouvelle » : « ...nous n'avons point à tracer d'avance le tableau de la société future : c'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie ». Le savant est ici au en accord avec le militant, comme souvent chez RECLUS<sup>23</sup>.

À l'extrême, MALATESTA<sup>24</sup>, BERNERI ... avec prudence et réalisme proposent même une vision gradualiste de la société future, qui se fera par expérimentation, par essais, par juxtapositions... La fille de Luigi FABBRI, Luce, militante elle-aussi de grande renommée surtout en Amérique Latine, poursuit cette tradition pragmatique et antidogmatique qui marque l'anarchisme italien des grands théoriciens du XX°. Toutes ses interventions, toujours nuancées, vont dans le même sens : rendre crédible les analyses, les propositions, se méfier des visions manichéennes qui n'aboutissent à rien...

Un texte programmatique récent de l'UTCL (groupe communiste libertaire français : Union des Travailleurs Communistes Libertaires) est encore plus clair (p.106). Il est en fait dans la droite ligne du texte fondamental qu'est le programme confédéral issu du IV<sup>e</sup> Congrès de Saragosse de mai 1936 de la CNT<sup>25</sup>. À plusieurs endroits, ce programme refuse d'être une proposition figée, de tendre à des positions absolutistes « bien entendu, nous ne pouvons pas établir une norme absolue », au contraire, « l'autonomie des communes » doit être totale (p.26). Cette proposition n'est qu'un point de départ d'un projet utopique résolument ouvert par principe et par essence. La conclusion est claire : « cette résolution ne doit pas être considérée comme quelque chose de définitif, devant servir de normes immuables... » ; au contraire la dernière phrase affirme « que tous ceux qui sentent en eux intelligence, audace et capacité améliorent notre oeuvre. » (p.45).

René DUMONT écrivain libertaire, mais pas anarchiste, dans son écrit de 1973 *L'utopie ou la mort* réaffirme avec force que toute prédétermination est stupide, que rien n'est vraiment prévisible. Toute prédiction précise est irréaliste et stupide car elle risquerait de figer l'initiative populaire, l'inventivité des masses... Il oppose une vision « vitaliste » à une vision « utopiste », un monde ouvert à un monde fermé et bloqué. D'ailleurs quasiment tous les libertaires dans la foulée « soixante-huitarde », de plus en plus méfiants vis à vis des dogmes et des pouvoirs institués, refusent toute rigidité, tout « scénario détaillé » et pré-programmé comme l'affirme le MAN, Mouvement pour une Alternative non-violente, souvent très proche des utopies libertaires dans son « projet possible » de socialisme autogestionnaire.<sup>26</sup>

En 1975, dans son *ABC de anarquismo*, le portugais Edgar RODRIGUES résume parfaitement cette position de fond du mouvement anarchiste : « En synthèse, l'anarchie ne sera pas un système parfait, d'autant que par principe elle repousse tout schéma ou concept absolu, mais elle sera une doctrine en constant perfectionnement. Elle ne sera jamais une fin

<sup>22</sup> KROPOTKINE Pierre *La science moderne et l'anarchie*, Paris, 1913 (cité par Françoise CHOAY *L'urbanisme, utopies et réalités*, 1979, p.199)

<sup>23</sup> NEYTS Jean Marie *Les conceptions sociétaires d'Élisée RECLUS. La conquête du bonheur*, itinéraire n°14/15, 1998

<sup>24</sup> article célèbre dans *Era Nuova*

<sup>25</sup> *Concepto confederal del Comunismo Libertario*, réédité par la CNT Région Parisienne, 1994

<sup>26</sup> MAN *Pour le socialisme autogestionnaire : une non-violence politique*, 1976, p.57 et p.87

définitive, parce qu'elle perçoit la nature comme une entité variée, parce qu'elle estime nécessaire l'idée de progrès et de l'approfondissement dans tous les domaines de la connaissance humaine, de même que la constante recherche de nouvelles formes de vie. Elle sera une perspective ouverte, pragmatique de mode de vie. Elle refusera toute forme dogmatique... (parce qu'elle reconnaît) que tout est modifiable... » (p.96 de l'ouvrage édité à Lisboa).

Dans la péninsule ibérique, ce refus de tout prévoir est une des idées fortes de tous les courants du mouvement anarchiste, comme le rappelle l'ouvrage collectif de la CNT sévillane *Anarquismo básico* : « la société anarchiste n'est pas définitive. La conquête de l'utopie dans le moment présent et l'amour de la liberté qui est la revendication fondamentale de l'anarchisme sera toujours une tâche inachevée. Il est impossible donc que l'anarchie puisse être implantée de manière définitive et parfaite »<sup>27</sup>.

#### 4. Tout système, donc toute utopie, est totalitaire en soi

C'est là où le plus de libertaires se rejoignent. BAKOUNINE est sans doute le plus précis et le plus évocateur d'une utopie meurtrière des libertés (et des hommes...) : tout gouvernement, y compris et surtout celui des savants (ce qui est un thème récurrent en utopie) et des utopistes, est dommageable. Tout idéalisme systématique est oppresseur. Partant de là, sa prédiction quasi prophétique d'un futur gouvernement communiste autoritaire (pour lui surtout marxiste, mais pas seulement) est un des textes les plus célèbres du révolutionnaire russe. Même le terme de communisme, dans cette optique d'évidente dérive dictatoriale, doit être proscrit.

Avant lui PROUDHON s'est déjà violemment dressé contre les socialistes de système, FOURIER, CONSIDÉRANT et surtout Louis BLANC et CABET. Ainsi dans la *Voix du Peuple* du 20 avril 1850, il dit de la Constitution Icarienne que « nous y retrouvons tous les principes qui devaient amener fatalement l'arbitraire du dictateur, l'oppression des colons... (le) dualisme dans le gouvernement, (la) concentration des pouvoirs, (la) subordination nominale et (la) prépondérance du gouvernement.. » Le pire étant que « les administrés n'ayant qu'un rôle inerte et passif dans l'État »<sup>28</sup>.

Et même avant PROUDHON cette dénonciation du monde clos et fini était magistralement entreprise par William GODWIN. D'où sa volonté de gradualisme, sa nécessité de transparence, son pluralisme maintes fois affirmés... La conclusion de Alain THÉVENET est en ce sens très claire : « La fonction du champ politique n'est pas de tenter de fixer les choses, de prévoir l'avenir, ce qui serait un mouvement illusoire et malsain, mais de favoriser le développement naturel de ce flux de la manière la plus harmonieuse possible. Pas de loi visant à l'immutabilité donc, pas de structure politique qui comme l'État, visent à traverser les siècles »<sup>29</sup>.

Un penseur de la première moitié du XX<sup>e</sup> aussi essentiel que Luigi FABBRI se déclarait « communiste libertaire » mais refusait tout système unique. Il acceptait au contraire une libre confrontation des diverses tendances socialistes ou socialisantes, qui pouvaient vivre simultanément. Ce que nous raconte chaleureusement sa fille Luce dans *Luigi FABBRI Storia d'un uomo libero*<sup>30</sup> fait de ce fin et précoce analyste du système totalitaire soviétique un anti-LÉNINE absolu.

Comme FABBRI et son ami MALATESTA, l'allemand ROCKER, les russes KROPOTKINE et VOLINE, l'espagnol PESTAÑA, les états-uniens Emma GOLDMAN ou BERKMANN, l'italien BORGHI, le français-argentin-espagnol Gaston LEVAL... qui tous ont fait le voyage à Moscou (où y vivent) en reviennent convaincus du totalitarisme évident de l'expérimentation bolchevique, d'autant que cela confirme leur ancienne méfiance anarchiste du pouvoir. Les écrits anarchistes sont nombreux, précoces<sup>31</sup> pour dénoncer ce qu'on ne nomme pas encore le totalitarisme. Mais ils devancent de beaucoup d'années les écrits des SOUVARINE, CILIGA, ROSMER ou GIDE, et de plusieurs décennies la lucidité tardive d'un François FURET ou d'autres compagnons de route. Les seuls à pouvoir se ranger dans la liste limitée des critiques de gauche du nouveau régime sont quelques émigrés socialistes révolutionnaires et mencheviks que l'exil et la répression poussent très rapidement à une froide lucidité.

<sup>27</sup> CNT Sevilla *Anarquismo básico*, Madrid, FELAL, 94p, 1998

<sup>28</sup> PRUDHOMMEAUX Jules *Icarie et son fondateur Cabet*, Paris, 1907, p.254

<sup>29</sup> THÉVENET Alain *William GODWIN des lumières à l'anarchisme*, Lyon, ACL, 228p, 2002

<sup>30</sup> FABBRI Luce *Luigi FABBRI, storia di un uomo libero*, Pisa, BFS, 1996

<sup>31</sup> Cf. mon dossier chronologique spécifique sur l'anarchisme en Russie et en Urss

L'important leader de la FAI de 1936, Diego ABAD DE SANTILLÁN rappelle en 1978 que « *l'anarchisme ne fut jamais un système fermé, ni en politique, ni en économie, mais au contraire il fut toujours contre tout ce qui pouvait léser l'être humain dans sa dignité et sa liberté* »<sup>32</sup>. En accord avec le philosophe Carlos DÍAZ, il réaffirme le fait que l'anarchisme est bien « *une morale sans dogme* ».

Des penseurs récents, Alain PESSIN est un des plus cohérents dans sa dénonciation de tout système. Ses articles et interventions comme celle au colloque sur la Culture libertaire de Grenoble en mars 1996 font toujours l'éloge du pluralisme, du rêve, de l'imaginaire... de tout ce qui favorise l'ouverture, l'anti-système. Déjà en 1982 dans *La rêverie anarchiste* (rééditée en 1999), il décrivait « *l'anarchie comme un fait d'imagination, c'est à dire comme un désir qui excède le réel, invente d'autres mondes, et court toujours à contre-courant du travail de rationalisation idéologique* ». C'est pourquoi il l'opposait à l'utopie dont il ne voyait que l'aspect figé et classique. Cette vision réductrice de l'utopie amenait l'auteur à des imprécisions et à certaines contradictions.

La vision pragmatique, limitée, à petit pas de l'imaginaire libertaire d'aujourd'hui peut même paraître anti-utopique, car « *...il ne nous conduit pas vers une perfectibilité de l'être et du monde mais plutôt vers un questionnement perpétuel...* » ; de plus il faut être prudent « *...car on ne peut pas désirer un société parfaite, ni perfectible, car nous nous tomberions, qu'on le veuille ou non, dans des conceptions de modèles utopiques fermés...* » ce qui est bien le pire pour un « *amant de la liberté* »<sup>33</sup>.

Armand MATTELART dans un ouvrage récent reprend à son compte cette dénonciation de toute vision uniformisante, quelle soit de facture totalitaire ou néo-libérale... Il fait l'éloge de la diversité et reprend au martiniquais Édouard GLISSANT le beau qualificatif de « *créolisation* », nécessaire et indispensable pour redéfinir « *l'identité-rhizome-relation ouverte au monde* » qu'il prône en conclusion. Auparavant il s'appropriait les recherches *intelligentes* des anarchistes scientifiques : « *En appliquant à la civilisation la formule de PASCAL, « le centre partout, la circonférence nulle part », les géographes anarchistes ont commencé à faire converger les deux. Leur intelligence politique est d'avoir ainsi anticipé un débat sur l'unité complexe du monde dans la diversité, seule forme d'union capable de venir à bout de la dissociation des « genres humains »* »<sup>34</sup>.

Les toujours pertinents et actifs membres du collectif **ACL (Atelier de Création Libertaire)** résument bien au début du XXI<sup>e</sup> cette position pluraliste et ouverte de presque tous les grands penseurs de l'anarchisme contemporain, mais position menacée par sectes ou chapelles archaïques. Dans leur **Lettre** n°16 d'octobre 2001, ils rappellent : « *L'anarchisme n'étant pas pour nous une idéologie figée, nous avons, depuis longtemps déjà, envisagé de parcourir des chemins moins surs, avec des repères sans cesse modifiés...* ». Leur « *anarchisme sans foi ni loi* », « *anarchisme de toutes les couleurs* », « *ne se veut pas partisan de sigles ou de logos mais se pose en interprète de cette critique et remise en cause permanentes et nécessaires de la réalité* ». C'est une manière de reprendre, un siècle plus tard, les idées de l'espagnol TARRIDA DEL MARMOL en faveur d'un « *anarchisme sans adjectif* »<sup>35</sup>, même s'il se rangeait plutôt alors derrière le collectivisme anarchiste, comme son ami Ricardo MELLA.

Approfondissant cette position, Daniel COLSON rattache (parfois de manière trop systématique) les principaux penseurs anarchistes aux penseurs pluralistes de la modernité, LEIBNITZ, SPINOZA, NIETZSCHE, Gabriel TARDE, Gilbert SIMONDON et Gilles DELEUZE pour n'en citer que quelques uns. Cela lui permet d'affirmer que « *l'anarchisme est un monisme radical* », monisme étant ici une sorte de synonyme de pluralisme libertaire<sup>36</sup>. Il avait développé cette idée à partir de son interprétation deleuzienne et libertaire de SPINOZA au colloque de 1998<sup>37</sup>. SPINOZA, en affirmant que l'avant ou l'après, le passé et le futur (donc l'utopie ?) ne sont que

<sup>32</sup> ABAD DE SANTILLÁN Diego *A manera de prólogo*, -in-DÍAZ Carlos *El anarquismo como fenomeno político-moral*, Madrid, 1978

<sup>33</sup> PUCCIARELLI Mimmo *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, ACL, 1999, p.340

<sup>34</sup> MATTELART Armand *Histoire de l'utopie planétaire*, 2000, p.375

<sup>35</sup> TARRIDA DEL MARMOL F. *La teoría revolucionaria* (1889), Barcelona, 1890

<sup>36</sup> COLSON Daniel *Petit lexique philosophique de l'anarchisme*, Paris, 2001

<sup>37</sup> COLSON Daniel *L'imagination spinoziste et l'idée d'émancipation*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

des illusions, semble affirmer que seule l'action dans le présent est garante de liberté. L'expérimentation et l'imagination doivent être sans limite, hors de tout « *despote ou prêtre* », hors de toute idée transcendante ou absolue. La puissance de chaque individu doit être capable de se combiner, de libérer la multitude des possibles comme tout libertaire cohérent le revendique.

Et pour conclure provisoirement, le mieux est de citer Léo FERRÉ qui dans « *Poète... vos papiers !* » (édition Folio, p.9) écrit : « *...et toutes les écoles et toutes les communautés et tous les phalanstères de l'imbécillité ! L'embrigadement est un signe des temps, de notre temps. Les hommes qui pensent en rond ont les idées courbes.* ». Pour lui « *Divine Anarchie, adorable anarchie, tu n'es pas un système, un parti, une référence, mais un état d'âme* ».

Dans cette position anti-totalitaire vis à vis de l'utopie, les anarchistes côtoient bien sûr d'autres courants de pensée, souvent très éloignés de leurs propres conceptions. C'est le cas avec un courant libéral et réformiste ancien qu'on retrouve partiellement dans les positions modérées, anti-communistes récentes dont François FURET fut sans doute un des exposants les plus connus, et qui s'appuyait sur les idées plus anciennes du philosophe Karl POPPER<sup>38</sup>, souvent référencé en milieu libertaire comme promoteur d'une « *société ouverte* ». On peut faire le rapprochement également avec un courant réactionnaire qui a source au début du XIX<sup>e</sup> siècle (DE MAISTRE) en rejetant les idéaux issus de la Révolution française. Mais la proximité la plus naturelle se fait avec le courant des marxistes critiques, voire antiautoritaires, du conseilisme, du luxembourgeoisisme et du marxisme libertaire.

## 5. Utopie, nouvelle religion - idéal, nouvel asservissement ?

Dans son anthologie d'utopies et de voyages... de 1971 Pierre VERSINS<sup>39</sup> a cette mise en garde explicite et très bakouninienne : « *...la connaissance de la mentalité utopique... sert de vaccin, permet de mieux prévoir les comportements des utopistes actifs, c'est à dire les gouvernants, chefs de partis et d'armée, dignitaires, fonctionnaires, professeurs et agents de la force publique, eux qui derrière un bureau, un livre de textes ou une matraque dominant le vulgaire... Il est bon de savoir que l'Ordre est leur religion... alors que les hommes s'accommodent à merveille du désordre et y trouvent à la fois confort et poésie.* ». Cet éloge du désordre ferait assurément plaisir à BAKOUNINE qui le jugeait toujours positivement, ou qui le prenait comme condition nécessaire à toute réalisation ordonnée postérieure.

Même PROUDHON voyait dans les utopistes des despotes cachés, tant leur système finissait inévitablement par l'emporter sur l'humain et la liberté.

Daniel COLSON dans son *Petit lexique philosophique de l'anarchisme* (2001) se livre à une analyse philosophique approfondie des définitions courantes. Il ne développe même pas le terme *utopie* pour lequel il a visiblement une forte aversion. Il le remplace par celui d'*idéal*, cause d'*idéomanie* dommageable pour l'autonomie anarchiste. Au contraire, « *l'idée* », « *l'imaginaire* », « *la richesse des possibles* »... sont des termes équivalents qui partent du réel, du présent... pour préparer l'avenir : « *pour la pensée et le projet libertaire, il n'existe ni passé, ni avenir, mais seulement un présent où tout est donné, où tout se joue sans cesse, où toutes les forces agissent, se limitent et se déploient suivant une infinité d'agencements possibles* ». Quant à « *l'idéal* », même anarchiste, COLSON en fait une de ces entités dominatrices et fausses, telles que celles qu'en son temps, STIRNER avait déjà combattues, au nom de l'autonomie de l'individu.

Trop souvent prisonniers de leur mémoire, parfois réduit à une histoire militante hagiographique et sclérosante, les anarchistes se doivent de reconnaître leur passé intégral, sans exclusion, et de l'analyser comme présentant une forte discontinuité avec leur histoire présente. Se libérer de leurs mythes et de leurs légendes, c'est pour eux mieux s'assumer dans leur quotidien, et c'est libérer l'avenir en « *ouvrant un espace de création radicale* »<sup>40</sup>. Libérer l'avenir, c'est donc « *libérer l'utopie* », reconnaître l'aléatoire, éviter la réplique stérile et impossible, prendre mieux en compte la pluralité, et se donner de « *nouvelles perspectives* ».

<sup>38</sup> POPPER Karl *La société ouverte et ses ennemis*, 1944

<sup>39</sup> VERSINS Pierre *Outrepart*, Paris, Tête de Feuille, 1971, p.8

<sup>40</sup> MORALES TORO Antonio *Anarchisme, histoire et discontinuité*, –in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

L'utopie ne peut donc être figée ; toute un courant de pensée de l'anarchisme, depuis Gustav LANDAUER et surtout en fin du XX<sup>e</sup> siècle, s'y oppose et la dénonce, mais en échange se la réapproprie de manière plus libertaire et conforme à l'essence fondamentale de l'anarchisme. C'est sans doute la meilleure réponse pour contrer une dérive de l'anarchisme qui en ferait une « *énième théologie politique* »<sup>41</sup>.

## 6. Ville utopiste = enfermement totalitaire, uniformité aliénante

KROPOTKINE au nom du refus de cet enfermement propose même de rejeter les formules d'embrigadement des utopistes pour permettre le succès de ses communes autogérées, comme il l'affirme dans *La science nouvelle et l'anarchie* : « *une première condition de réussite pour une commune serait donc d'abandonner l'idée d'un phalanstère et d'habiter des maisonnettes séparées, comme cela se fait en Angleterre* ». Le respect de l'autonomie individuelle, même dans la société future, est bien un des pivots de l'idéal anarchiste. Il s'était largement exprimé sur le sujet dans sa polémique avec les anarchistes anglais qui avaient réalisé la colonie anarchiste de Clousden Hill.

Plus récemment, la plupart des ouvrages concernant l'urbanisme du libertaire Michel RAGON s'expriment toujours, ici et là, contre la ville uniforme, réductrice, qui est à la fois paresse de l'intelligence et méconnaissance de la diversité humaine.

Dans sa *Voie Libertaire*, il reconnaît l'importance qu'ont eu pour lui les écrits philosophiques de Jean-Marie GUYAU. Ce philosophe oublié aujourd'hui de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est très souvent cité comme une des sources intellectuelles de bien des libertaires. Ses ouvrages ont vieilli, notamment parce qu'ils méconnaissent, et pour cause, les méfaits du XX<sup>e</sup> siècle sur le plan de la morale. Ils sont trop optimistes et trop confiants dans le progrès, comme pour bien des penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle, ou des théoriciens comme KROPOTKINE. Il n'en demeure pas moins que son fameux *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* de 1885, outre le fait qu'il possède un titre sympathique et mobilisateur, est en fait un constant éloge du pluralisme et du refus de tout totalitarisme (avant la lettre) de la pensée et de l'utopie. Pour lui, « *l'évolution (se présente) toujours comme un passage de l'homogène à l'hétérogène* » et il poursuit, en passant de l'analyse de la pensée à celle de l'urbanisme, « *rien de plus monotone et de plus insipide qu'une ville aux rues bien alignées et toutes semblables ; ceux qui se figurent la société intellectuelle (au sens d'idéale) sur ce type font un contresens* » (page 148 de la réédition de Fayard en 1985).

La condamnation des urbanistes ou architectes, « *apprentis sorciers* », est l'un des thèmes de prédilection de Michel RAGON, notamment dans *L'architecte, le prince et la démocratie* paru en 1977. Les architectes fonctionnalistes y sont présentés comme des utopistes totalitaires, « *qui ont donné, involontairement, de terribles armes coercitives au pouvoir... et une idéologie de la contrainte urbaine et de l'habitat carcéral* ». Si l'auteur reconnaît que « *l'utopie est désaliénante dans l'imaginaire* », il affirme immédiatement ensuite qu'elle « *devient oppressive dans la réalité* ». Et pour terminer, il cite André GLUCKSMANN qui dans *La cuisinière et le mangeur d'hommes* (1975) écrit : « *notre siècle (le XX<sup>e</sup>) produit et reproduit cette invention qui lui est propre : le camp de concentration* » !

## 7. Utopie = immobilisme ; anarchisme = éloge du mouvement

Toute utopie « classique » semble figée : c'est un monde définitif, ou tout est réglé, avec en quelque sorte une dictature de l'organisation, des règlements... et souvent la maniaquerie du détail, le souci maladif accordé aux anecdotes. L'utopie anarchiste est par contre ouverte, évolutive, imaginative.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le premier grand penseur anarchiste, William GODWIN s'oppose à toute réflexion figée, et développe un concept clé de « *perfectibilité* » dans ses propositions libertaires. Rien n'est donc définitif.

L'anarchisme prône résolument la vie, le mouvement, le changement... ce qui est donc aux antipodes de la société utopique constituée. Cette doctrine est par là en accord avec la vie réelle, puisque « *l'évolution humaine, c'est une lapalissade, n'a pas de terme* » rappelle Miguel CELMA<sup>42</sup>. Le statu quo, l'immobilisme sont contraires à l'anarchisme et à l'utopie ; « *où vous*

<sup>41</sup> VACCARO Salvo *Anarchie in-finie, -in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>42</sup> CELMA Miguel *El comunismo como función social*, Choisy le Roi, 1998



*stationnez, c'est la mort...* » affirme même Joseph DÉJACQUE (*À bas les chefs* p.140). Toute l'analyse de RECLUS Élisée autour de son binôme évolution-révolution en 1880 poursuit cette idée. Le changement est un fait, malheureusement, il n'est pas forcément en faveur du progrès (révolutionnaire), il peut au contraire être « régrès » ; d'où la nécessité d'un volontarisme révolutionnaire de tout instant pour tenter de faire coïncider changement et progrès social. RECLUS tend à démontrer que l'utopie figée n'est alors qu'une vue de l'esprit, tant la vie et l'évolution historique en modèlent la réalité et les perspectives à tout moment.

Dans le XIX<sup>e</sup> siècle ibérique, Ricardo MELLA insiste sur la vanité de l'utopie transformée en système puisque « *Mas allá del ideal habrá siempre ideal* »<sup>43</sup>. Il répète ensuite « *Au delà de l'idéal, il y a toujours vérité, il y a toujours justice, il y a toujours la raison. Je n'oserais jamais affirmer que le développement des idées est bloqué par des barrières infranchissables. La limite est absurde ; elle est impossible* ». Toujours dans la riche aire libertaire ibérique, Federica MONTSENY, première femme ministre en Europe pendant la révolution espagnole, qui cite MELLA, reprend à son compte la théorie d'un anarchisme en évolution permanente : « *Nous les anarchistes, n'avons jamais prétendu créer des idéologies inamovibles, ni des sociétés modèles pour toujours. Avec MALATESTA, nous croyons qu'il faut seulement marcher vers la liberté totale, au moyen de la liberté* »<sup>44</sup>.

Alain PESSIN rappelle que dans *L'anarchie, sa philosophie, son idéal*, Pierre KROPOTKINE affirme que l'anarchie s'exprime par « *l'harmonie dans l'équilibre, toujours changeant et fugitif, entre les multitudes de forces variées et d'influences de toute nature* ».

L'écologiste René DUMONT dans son livre *L'utopie ou la mort* renoue avec cette vision vitaliste, volontariste de l'action : c'est l'idée (l'idéal, la conscience morale, « l'être citoyen » comme on le dit souvent aujourd'hui...) qui permet aux actions d'aller dans le « bon » sens, mais sans évidemment les prédéterminer par un projet tout ficelé. Le mouvement ne doit pas être (trop) encadré et censuré.

Comme le note GURVITCH<sup>45</sup> de manière un peu polémique, en retournant les lieux communs sur la notion engélienne de « *socialisme utopique* », c'est ce qui distinguerait PROUDHON de MARX : « *PROUDHON accusait MARX d'être un socialiste utopique. Il lui reprochait de ne pas prévoir la possibilité de conflits au sein du socialisme réalisé. Pour MARX, dans le socialisme réalisé, quand l'homme et la société sont enfin réconciliés, il n'y a plus de conflit et tout marche pour le mieux du monde. Aux yeux de PROUDHON, c'est le signe même de l'utopie ! Pour lui, il n'existe pas de société où tous les problèmes sont résolus. Des problèmes nouveaux surgissent sans cesse, car la société est création permanente, elle est en marche. Le socialisme n'est pas une phase définitive, il n'y a pas de fin de l'histoire, il n'y a que des problèmes nouveaux à résoudre.* ».

Toujours sur PROUDHON, Jean BANCAL dans sa belle analyse *Pluralisme et autogestion* en 2 volumes (Aubier Montaigne, 1970) nous rappelle que le penseur franc-comtois misait sur trois axes capables d'éviter les dérives d'un utopisme romantique qu'il combat en ancrant son socialisme dans le principe de réalité :

1. Un pragmatisme organisateur,
2. Un empirisme progressif,
3. Un évolutionnisme révolutionnaire.

Si on approfondit l'analyse, et pour relancer un vieux débat, c'est PROUDHON le scientifique et MARX l'utopique désormais !

Luciano LANZA renforce ces arguments en affirmant que la société anarchiste doit être « *la société de la révolution continue* »<sup>46</sup>.

En 1968, la *Motion sur la Révolution Sociale* présentée par l'Internationale des Fédérations Anarchistes (IFA) réunie à Carrara (Italie) insiste sur le pluralisme anti-système de l'anarchisme : « *... apparaîtront en chaque pays de nouvelles structures présentant des aspects divers, multiples et pluralistes et la recherche d'un incessant perfectionnement et d'un équilibre harmonieux* » ce qui empêche de figer la réflexion, d'autant « *qu'aucune structure ne peut se considérer définitive et immuable* ».

Fernando AINSA résume bien le problème : pour lui toute utopie est une nécessaire provocation, un antidote au danger totalisant de beaucoup d'utopies écrites ou réalisées, mais à

<sup>43</sup> « *Au-delà de l'idéal, il y aura toujours l'idéal* »

<sup>44</sup> MONTSENY Federica *Que es el anarquismo ?* 1976, p.79

<sup>45</sup> GURVITCH Georges *Proudhon et Marx*, -in- L'actualité de Proudhon, Bruxelles, 1967, p.91

<sup>46</sup> LANZA Luciano *Autogestion et économie* -in- *Interrogations sur l'autogestion*, 1979, p.51

condition que : « *la vision de la liberté doit rester indéfinie et favoriser une utopie ouverte, essentiellement libertaire, dans lequel le futur se présente comme un éventail de possibilités* »<sup>47</sup>.

Plus récemment, Michel ONFRAY avec sa *Politique du rebelle, traité de résistance et d'insoumission* (Grasset, 1997) multiplie les éloges du mouvement comme principe vital et garantie contre toute glaciation totalitaire : par exemple, il suffit de citer cette belle envolée, p.42/43 : « *à l'inverse des modèles platonicien, hobbiien, rousseauiste, hégélien, marxiste, qui célèbrent une société close aboutissant en ses variations incarnées au nazisme et aux stalinisme, puis dans tous les totalitarismes qui procéderont, de près ou de loin, de cette logique de fermeture, une politique libertaire veut la société ouverte, le flux de circulation libres pour les individualités susceptibles d'aller et venir, de s'associer, puis de se séparer, de ne pas être retenues et contenues par un argument d'autorité qui les mettrait en péril, entamerait leur identité, voire la rendrait impossible, la supprimerait* ».

## 8. Vanité de décrire le futur

Beaucoup d'anarchistes mettent également en avant la vanité du projet utopique, face à un bouleversement révolutionnaire qui est forcément imprévisible et dérangeant, et qui ne peut en aucun cas se canaliser dans un modèle décrit a priori.

Cette remarque est d'autant plus valide pour des libertaires qu'un de leurs objectifs est de développer au maximum le pluralisme, la diversité, ce qui semble une évidence vu que les problèmes à résoudre sont eux-mêmes diversifiés et multiples.

La révolution, la société, comme tout être vivant, animé de forces propres et pas toujours discernables et encore moins maîtrisables, agiront de toute manière selon leurs propres cheminements, ce que soulevait déjà Anselmo LORENZO, un des pères de l'anarchisme espagnol, dans le journal *El Pueblo* en 1909 « *Enfin, cette société ne se figera pas en formes déterminées à l'avance et immuables. Au contraire elle se modifiera en permanence, en recherchant le meilleur, le plus beau, le plus juste, parce que ce sera un organisme vivant et en constante évolution* ».

Un peu plus tard l'italien MALATESTA reprend une thématique proche : « *L'anarchie... est l'idéal qui pourrait même ne jamais se réaliser, de même qu'on n'atteint jamais la ligne d'horizon qui s'éloigne au fur à mesure qu'on avance vers elle...* » (cité par Eduardo COLOMBO dans *Réfractifs* n°7- 2001).

Dans les années 1960, Diego ABAD DE SANTILLÁN<sup>48</sup>, en se positionnant désormais pour un « *anarchisme sans adjectif* », qui est avant tout une vaste « *conception humaniste* », enfonce le clou : l'anarchisme, comme l'utopie, « *n'est pas une recette politique, un programme parfait, une panacée ; car au-delà de ce qui peut paraître aujourd'hui idéal, il y a (toujours) quelque chose de meilleur, plus parfait, un ressort impossible à vaincre : l'idéal* ». Le futur n'a donc pas à être précisément décrit, car c'est une démarche intellectuelle sans issue, d'autant ajoute-t-il que « *nous ne repoussons pas l'utopie ; (au contraire) pourvu qu'il persiste toujours une dose d'utopisme dans l'âme humaine, mais nous ne l'enfermerons jamais dans un système définitif et parfait* ».

Enfin, prévoir le futur, c'est agir à la place des générations à venir : n'est-ce pas être alors autoritaire, anti-anarchiste ? car « *nous n'avons pas à construire un monde à la place de ceux qui y vivront. L'avenir est aux nouveaux venus. Ils rêvent d'un autre monde que le nôtre. Du même monde, à leur manière. C'est à eux de parler du présent, de leur avenir.* » Donc l'utopie anarchiste ne devrait s'occuper que du temps contemporain, puisque « *le présent m'intéresse plus que l'avenir* »<sup>49</sup>.

## 9. L'utopie communautaire : un monde sectaire et confusionniste ?

---

<sup>47</sup> AINSA Fernando *La reconstruction de l'utopie*, 1997, p.76

<sup>48</sup> ABAD DE SANTILLÁN Diego *Prólogo*, -in-MIRÓ Fidel *El anarquismo, los estudiantes y la violencia*, México, 1969

<sup>49</sup> AUZIAS Claire *BRASSENS l'irrégulier de l'anarchisme*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001, p.140

Les souvenirs du poète anarchiste allemand MÜHSAM dans la colonie libertaire d'Ascona sont teintés de nostalgie et d'amertume face au sectarisme et à l'isolement qu'il y rencontre.

Les micro-milieus anarchistes sont souvent soumis aux conflits individuels et à l'échec au bout d'un temps souvent très court. \*

Dans la *Science moderne et l'anarchie*, KROPOTKINE en 1913 (le texte référencé est en fait de 1896) dénonce ces communes qui ont eu le tort « *de toujours modeler la commune sur la famille et d'en faire "la grande famille"* »<sup>50</sup> avec tous les conflits qu'elle porte en elle.

Ces expériences ne sont donc pas très concluantes. Après l'échec de La Cecilia, que nous montre de belle manière Jean-Louis COMOLLI dans son film, le courant anarchiste expérimenteur italien ne tenta plus grand chose.

Bref, en milieu anarchiste, on n'est pas tendre avec les « *aberrations anarchistes* » militantes que sont ces « *sortes de phalanstères* » qui procèdent de « *la manie de création de colonies éphémères* » par des militants peu sérieux, assène un George FONTENIS bien sectaire<sup>51</sup> ou trop lucide. Il dénonce en tout cas ces « *confusionnistes* », parfois « *petits combinards* » et assurément « *marginaux* » qui desserviraient la cause.

## 10. L'utopie trop éloignée du présent :

Serge LIVROZET dans *Hurle !* en 1976 condamne toute utopie, non seulement parce qu'un projet global est par définition autoritaire, mais surtout parce que les désirs et les projets, il faut les vivre, tenter de les réaliser immédiatement, dans le présent, pas dans le futur. Le rêve utopiste, c'est donc pour lui, comme pour d'autres libertaires, une sorte de paradis chrétien qui promet la jouissance et l'harmonie pour plus tard, et qui devrait permettre de rendre supportable les difficultés quotidiennes. En ce sens, c'est une tromperie à rejeter.

C'est une vision qui réfute en partie la formule de LEIBNITZ si souvent citée, notamment par L.S. MERCIER qui la pose en exergue de son *L'an 2440* : « *Le présent est gros de l'avenir* ».

### B. UNE DENONCIATION DE LA FUITE OU DE L'EPARPILLEMENT MILITANT...

Les colonies anarchistes happent les meilleurs militants, les détournent de la lutte sociale collective au profit de mouvements très limités, et les coupent des conditions réelles d'existence et de lutte collective. Cet isolement apparaît presque comme une preuve d'égoïsme individualiste qui se traduit par un refus du politique et de l'engagement social collectif. Les militants non seulement gaspillent leur engagement, leur force dans un quotidien difficile et limité, mais en fin de compte ne changent rien à l'état du monde. D'autre part l'échec socio-économique prévisible ne peut que peser négativement sur la cause et sur l'engagement militant.

#### 1. S'isoler en communautés, c'est abandonner la lutte sociale prioritaire

Cette position est très bien résumée par le poète anarchiste Charles D'AVRAY dans *Le triomphe de l'anarchisme*,

« *Tu veux bâtir des cités idéales,  
Détruis d'abord les monstruosité,  
Gouvernements, casernes, cathédrales,  
Qui sont pour nous autant d'absurdités.  
Dès aujourd'hui vivons le communisme,  
Ne nous groupons que par affinité,  
Notre bonheur naîtra de l'altruisme,  
Que nos désirs soient des réalités* ».

Le fondement de cette analyse anarchiste est à rechercher aux origines de l'anarchisme historique, à l'époque de l'AIT et de la Fédération Jurassienne. Celle-ci, dans une de ses dernières rencontres en 1877 affirme que « *le Congrès n'approuve donc pas ces expériences (les colonies communistes) qui peuvent éloigner de l'action révolutionnaire les meilleurs éléments.* » Mais le ton reste nuancé et amical vis à vis de ces « *meilleurs éléments* » dont l'esprit anarchiste n'est pas mis en doute. C'est pourquoi le texte se prolonge par « *cependant, il (le Congrès) croit de son devoir d'exprimer sa sympathie envers les hommes, qui, à force de*

<sup>50</sup> extrait –in-ZEMLIAK Martin *Pierre KROPOTKINE. Œuvres*, Paris, Maspéro, 1976, p.41 & ss

<sup>51</sup> FONTENIS Georges *L'autre communisme. Histoire subversive du mouvement libertaire*, Mauléon, Acratie, 397p, 1990, p.25 et suivantes

sacrifices et de luttes, ont cherché à réaliser pratiquement le socialisme au moyen de ces tentatives ».

Dans cette ligne, KROPOTKINE, pourtant défenseur des libres communautés, va s'opposer à ses camarades anglais qui créent une colonie libertaire à **Clousden Hill** vers Newcastle on Tyne, parce qu'il trouve qu'ils se coupent trop du mouvement et de l'œuvre nécessaire de propagande (Cf. **Les Temps Nouveaux** du 08/05/1896)

Élisée RECLUS développe le même type d'arguments, surtout dans son texte *L'anarchie* de 1896 (pages 18/19) : « ...il existe aussi un travail d'expériences directes qui se manifeste par la fondation de colonies libertaires et communistes : ce sont autant de petites tentatives que l'on peut comparer aux expériences de laboratoire... Ces essais ont le défaut capital d'être faits en dehors des conditions ordinaires de la vie... » or si la pratique libertaire triomphe poursuit-il « c'est dans le cours ordinaire de la vie », au milieu des classes populaires.

En 1885, face aux propositions utopiques de Giovanni ROSSI en Italie, les invectives sont plus dures pour dénoncer la fuite militante et l'analyse s'approfondit, sans doute parce que ROSSI n'est pas une petite pointure dans le mouvement révolutionnaire d'alors, et que son impact est important dans les débats. Ancien de l'AIT depuis 1873, il est à la jonction de tous les socialismes révolutionnaires italiens de l'époque, les anarchistes dont il fait partie, mais également ceux qui passent au socialisme « gouvernemental » ou « parlementaire » comme Andrea COSTA ou Filippo TURRATI : les termes de « socialisme égoïste » et de « désertion » sont désormais utilisés et laissent des traces profondes sur le vétérinaire anarchiste. C'est Niccolò CONVERTI en 1885 qui lance la dure attaque (même s'il reprend le terme de « meilleurs camarades » déjà utilisé par la Fédération Jurassienne) dans *In Marcia* de Fano-Pesaro<sup>52</sup> « nous ne sommes pas favorables à la formation de (...) colonies socialistes : en éloignant des centres de la propagande nos meilleurs camarades, elles retardent l'avènement de la révolution (dans le texte le mot est écrit résolution) sociale... Si l'on éprouve la passion authentique, on ne peut s'éloigner des points où, d'un moment à l'autre, peuvent avoir lieu les dernières batailles, régénératrices (...) Nous disons que c'est du socialisme égoïste que de constituer des colonies quand le reste de l'humanité se débat dans la misère et la prostitution ».

Isabelle FELICI reproduit un beau texte de Filippo TURATI paru dans *Critica Sociale*. Il n'est pas libertaire, mais est très proche de ROSSI. Il enfonce le clou contre la fuite utopiste en 1891, malgré des envolées lyriques et des louanges qui sont en faites trompeuses « que quelques pionniers s'éloignent sur les ailes du désir, vers l'île enchantée de leurs rêves, robinsons de l'idée, nous ne voulons pas les censurer, nous souhaitons qu'ils aient des vents propices et que leur foi soit tenace. Mais notre place, la place de la grande majorité de ceux qui luttent, est ici, dans notre vieille civilisation, au milieu de ses douleurs, de ses hontes, de ses contresens, là où brûle aussi tant de fièvre pour que tout change... »

Mais cette même année 1891, c'est MALATESTA, pourtant souvent plus mesuré dans les débats qu'il mène toujours de manière ferme, mais équilibrée et respectueuse des adversaires, qui lance la plus dure critique. Les tentatives d'unité révolutionnaire en Italie (essai de création d'un Parti Socialiste Anarchiste Révolutionnaire suite au congrès unitaire de Capolago) justifient l'âpreté du débat : « Que ROSSI aille au Brésil répéter tardivement, alors que le problème social est devenu gigantesque et réclame des solutions urgentes et générales, les expériences de dilettantes dont les précurseurs du socialisme remplirent la première moitié de ce siècle. Que les révolutionnaires restent à leur poste de bataille. Quand la faim prend à la gorge le prolétariat, et que la révolution se présente comme un dilemme de vie ou de mort devant l'humanité, retirer sa mise du jeu est un acte pusillanime. Il me semble qu'aujourd'hui ceux qui partent désertent devant l'ennemi au moment de la mêlée ». « Déserteurs pusillanimes » et utopistes archaïques cela fait décidément beaucoup dans l'opprobre, ce que ne mérite assurément pas ROSSI, surtout de la part de son ancien compagnon internationaliste. Il va d'ailleurs le juger très « dogmatique » et « autoritaire » dans une lettre qu'il lui envoie en 1884<sup>53</sup>, et dans son texte sur la *Cecilia, comunità anarchica sperimentale* de 1893 il réfute une nouvelle fois le qualificatif de « déserteur » qu'il n'a évidemment pas pu accepter.

<sup>52</sup> FELICI Isabelle *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni ROSSI*, Lyon, ACL, 124p, 2001

<sup>53</sup> PAPI Andrea *Cecilia, un esperimento sociale*, -in-Volontà, *L'utopia comunitaria*, 1989

Dans cette polémique, comme le note Andrea PAPI qui reprend des analyses de ZOCCOLI tirées de *L'anarchia* de 1907, KROPOTKINE, plus mesuré, est tout à fait dans la ligne de MALATESTA et trouve « *douloureux que des anarchistes se soustraient à l'œuvre de propagande et d'émancipation définitive pour se dédier à des tentatives souvent infructueuses et qui conduisent à une presque inévitable désillusion* ». RECLUS, ne partageant pas lui non plus cette tactique expérimentale, et en dénonçant à cette époque l'opportunité, en reconnaît toutefois l'intérêt « *scientifique* », comme « *objet d'étude* », au même titre que tout ce qui touche de près ou de loin aux efforts pour s'émanciper.

Dans la proche Argentine, où la Cecilia est connue, et où le livre de ROSSI cité ci-dessus est publié en 1896, les critiques sont nombreuses. Il faut dire que les essais de colonies dans ce pays sont ternies par les difficultés rencontrées par les colons ruraux, souvent immigrés récents, dans un milieu assez hostile. Les individualistes *anarchistes* (*El Perseguido*, 29/01/1893) rappellent que le libertaire doit lutter dans la société capitaliste existante, pas aux marges. Les anarcho-communistes de *l'Avvenire* le 01/08/1896 ajoutent que le communisme anarchiste n'est pas possible dans un milieu restreint. L'unanimité contre ROSSI semble forte, y compris chez les féministes du mouvement qui contestent largement la position de ROSSI face à l'amour libre. Ces réserves anti-expérimentales en Argentine expliquent peut-être la faible connaissance (encore actuelle) des œuvres utopiques, notamment celles de Pierre QUIROULE.

Dans ce cadre le jugement du poète anarchiste allemand Erich MÜHSAM à propos de la colonie libertaire **d'Ascona (Monte Verità)** au début du XX<sup>e</sup> siècle est d'un profond pessimisme, car ces communautés sombrent de plus en plus dans un accommodement aux réalités, dans le compromis, en négligeant de plus en plus la lutte globale : « *Les colonies communistes qui ne se sont pas créées sur le terrain d'une tendance révolutionnaire socialiste sont toujours destinées à l'échec.* »<sup>54</sup>

Les anarchistes communistes italiens, surtout Luigi FABBRI et Errico MALATESTA attirent souvent l'attention sur la déperdition d'énergie militante des *éducationnistes* (militants se spécialisant dans les essais pédagogiques) ou des *colons* libertaires, qui abandonnent la cause collective au profit d'expérimentations intéressantes mais limitées par nature.

Il vaut mieux agir dans le présent, le quotidien... que de se projeter dans l'avenir, c'est ce que rappelle Ronald CREAGH dans le colloque consacré aux cultures libertaires. Cependant cela n'empêche pas de tenter des réalisations, jugées utopiques, comme par exemple des microsociétés autogérées, éducatives, ce qu'illustre en Andalousie la communauté des **Arenalejos**.

Dans les années 1990, le mouvement anarchiste orthodoxe de la CNT espagnole rappelle que « *el futuro no existe* », seul le présent compte. C'est là où il faut combattre, agir... « *Pour l'anarchiste, il est absurde de perdre le "maintenant" pour un hypothétique "au-delà"* ». C'est pourquoi, malgré leur aspects libertaires évidents sont condamnées les expérimentations communautaires, surtout celles des années 1960, parce qu'elles entraînent trop de fatigues, de pertes d'énergie, de débats et conflits internes épuisants et stériles, d'échec final... et au bout du compte le système en place reste inchangé. L'anarchisme au contraire voudrait détruire, remplacer le système, avant d'y adapter de nouvelles formes de vie. Donc s'accommoder au système en place en vivant dans des îlots utopiques serait une erreur de fond<sup>55</sup>. Pourtant avec une certaine contradiction, il est affirmé par ailleurs que « *pour l'anarcho-communiste, le chemin vers l'anarchie se fait jour après jour. L'anarchie se construit quotidiennement dans nos vies et dans la société* » (p.66). Certes le paradoxe n'est qu'apparent, car ce comportement libertaire se fait au sein de la société, et contre elle, pas dans un en-dehors d'une micro-société communautaire.

Il est notable de constater qu'en pleine vague des tentatives alternatives et autogestionnaires dans les années 1970-1980, des militants et penseurs libertaires, au sens large du terme de ce mouvement, se posaient les mêmes questions que les anarchistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ancien prêtre belge, devenu autogestionnaire et disciple de Paulo FREIRE en Belgique, Jef ULBURGHES (né en 1922), reprend des analyses nuancées qu'on a déjà lues dans des articles anarchistes : « *Sans accepter la critique que font nos adversaires prétendant que ces réalisations constituent un nouvel opium du peuple, nous devons admettre qu'elles*

<sup>54</sup> MÜHSAM *Krestentia Il calvario di Erich MÜHSAM*, Pescara, Samizdat, 1997, p.99

<sup>55</sup> CNT Sevilla *Anarquismo básico*, Madrid, 1998, p.56 et p.70

risquent parfois d'être le mirage d'une société autogérée où l'on est soustrait aux luttes. Leurs mises sur pied (de ces alternatives partielles), souvent passionnantes, absorbent tellement de temps et d'énergies qu'on en vient vite à négliger la formation et à perdre de vue les visées politiques et la lutte globale des masses opprimées »<sup>56</sup>. Même si ULBURGHS fait rarement référence à MALATESTA et à l'anarchisme en général, la proximité est trop flagrante pour ne pas être citée.

Encore aujourd'hui, en analysant les communautés alternatives de l'économie solidaire (ou informelle), Alain MARCHAND en 2002 rejoint la grande tradition critique de l'anarchisme, en retrouvant presque des formules péremptoires « malatestaniennes ». Les « îlots » communautaires, souvent récupérés, soumis à un phénomène d'hybridation, et dilués dans un libéralisme qui les fonctionnalise, sont marqués par un « enfermement communautaire » jugé « obscène ». « L'utopie alternative ne réside pas dans la cristallisation de tels groupes mais dans la transgression (dans la société réelle, « formelle ») par le/les mouvement(s) »<sup>57</sup>. Il faut donc rester engagé dans la société, pas s'obstiner à vivre dans une marge inefficace pour changer le système.

## 2. Les communautés sont vouées à l'échec socio-économique

Une des autres critiques essentielles vis à vis des diverses expérimentations tient au fait que par leur faibles moyens, un environnement capitaliste forcément hostile, elles sont vouées à l'échec. Celui-ci en cassant les communautés, casse aussi d'une certaine manière les militants qui s'y sont engagés et affaiblit globalement la lutte contre le régime en place. Au mieux, une colonie qui réussit ou simplement survit est isolée dans un micro-milieu égoïste et non reproductible, donc de trop faible intérêt pour la cause.

Dans le texte déjà cité de 1877, « le Congrès jurassien considère les colonies communistes comme incapables de généraliser leur action, étant donné le milieu dans lequel elles se meuvent, et par suite de réaliser la révolution sociale : comme action de propagande, le fait de ces colonies communistes n'a pas d'importance à cause des échecs qu'elles sont trop souvent sujettes à subir dans la société actuelle, et reste inconnu des masses tout comme les nombreux essais de ce genre déjà faits à d'autres époques ».

Presque tout est dit dans ce texte fondateur d'une pensée anarchiste hostile aux communautés : l'impréparation, la sous-estimation des difficultés et des résistances du capitalisme, l'isolement et par delà un aspect répulsif pour un socialisme qui ne peut s'exprimer que dans la rareté et la vie austère, et non dans l'abondance annoncée.

En 1885, Niccolò CONVERTI (cité ci-dessus) répète cette argumentation de l'échec socialiste inévitable « (les colonies socialistes) ne peuvent pas mettre en pratique les principes du socialisme, entourées comme elles le sont d'un environnement social corrompu... ». Le capitalisme est bien plus fort que ne le pensent les « expérimentateurs » : il est puissant et également ancré dans bien des têtes, fussent-elles anarchistes.

Un texte de **La Révolte** de mars 1893 (également cité par Isabelle FELICI, ainsi que celui de RECLUS qui va suivre) résume tous ces arguments : « Libre à ceux de nos camarades qui, désespérant de l'avenir, vont chercher, loin de la civilisation, un sol libre où ils espèrent réaliser plus vivement qu'ailleurs leurs conceptions d'une société meilleure. Le manque de ressources (...) ne tardera pas à leur rappeler que dans la société actuelle, tout s'enchaîne, il est impossible à toute tentative, si isolée soit-elle, de se soustraire complètement à sa funeste action. La bourgeoisie, partout, détient le sol, les produits et les moyens de production et pèse de tout son poids même sur ceux qui veulent en sortir. Toute tentative anarchiste ne peut être complètement anarchiste par ce fait que subsiste à côté d'elle l'organisation bourgeoise qui la domine ». Ce texte semble définitif, et condamne avec beaucoup de lucidité les vaines tentatives autarciques. Il réfute la possibilité de créer des isolats anarchistes. Il renvoie également un curieux argument initial : l'utopie globale contre l'utopie du microcosme, puisque les colons ne croiraient plus « en l'avenir ». C'est un argument un peu spéieux, car au contraire, bien des militants qui s'investissent dans les communautés le font pour s'assurer un avenir meilleur, certes à visée partielle et peut-être égoïste.

<sup>56</sup> ULBURGHS Jef *Pour une pédagogie de l'autogestion*, Paris, Les Éditions ouvrières, 231p, 1980, p.130-131

<sup>57</sup> MARCHAND Alain *Improbable économie solidaire*, -in-*Réfractations*, n°9, 2002

Élisée RECLUS poursuit dans les *Temps Nouveaux* de juillet 1900 cette analyse qui confirme l'échec inévitable. En bon observateur il annonce d'abord que « toutes les tentatives formelles... ont abouti à un insuccès » et il assure qu'il ne pouvait « en être autrement quand les institutions du dehors, union et paternité légales, subordination de la femme, propriété individuelle, achats et ventes, emploi de l'argent, avaient pénétré dans la colonie comme de mauvaises semences dans un champ de blé ? ». L'intérêt de cette citation est de montrer que non seulement l'environnement extérieur est hostile, mais qu'il s'infiltrerait fatalement au sein des communautés, au point de les faire exploser de l'intérieur pour des raisons économiques, mais également sociales et sexuelles.

L'animateur de la Comunidad del Sur enfonce le clou : « toute mise en acte de l'anarchisme (au niveau-social d'une communauté autogérée) est une naissance prématurée et menacée par la contagion du milieu ambiant »<sup>58</sup> On ne peut que tourner en rond au bout d'un certain temps, et risquer d'être récupéré par le système, ou d'y pervertir ses volontés initiales. Mais il faut le faire tout de même, sinon on se replie dans l'échec et le sectarisme. Son expérience d'un demi-siècle de vie communautaire prouve qu'on peut être très lucide, parfois découragé, mais encore sur la brèche.

Même dans les années post-soixante-huitardes, Jef ULBURGHS, cité ci-dessus, rappelle que les alternatives « partielles » qu'il prône sont écrasées par leur environnement socio-économique : « de plus, les contraintes d'une société capitaliste – rendement, moyens de production rationnels, concurrence, répartition efficiente du travail, promotion des plus qualifiés – rendent très difficile la réalisation radicale de ces expériences à petite échelle et faussent à la base ces alternatives qui ne peuvent s'affranchir de cette société »<sup>59</sup>.

Aujourd'hui il semble que cette position critique vis à vis des expérimentations, qui entraîneraient une hémorragie de militants et un affaiblissement des autres actions en faveur du changement social, semble remise en question. Dans un bel article, certes à propos de fouriéristes surtout (Réunion, Texas) et d'icariens, pas d'anarchistes, Michel CORDILLOT<sup>60</sup> montre que l'action communautaire est pour l'essentiel des militants qui la vivent, une des formes, parmi d'autres, de leurs engagements sociaux. Elle succède à d'autres formes d'activités, et en précède souvent, et en plus n'empêche pas les liens. La communauté socialiste n'est pas isolée des autres mouvements de son époque.

### C. BEAUCOUP DE POSITIONS PLUS NUANCEES :

La belle phrase de Michel BAKOUNINE, souvent citée, nous offre une forte introduction à cette partie : « C'est en recherchant l'impossible que l'homme a toujours réalisé le possible. Ceux qui se sont sagement limités à ce qui leur apparaissait comme possible n'ont jamais avancé d'un seul pas »<sup>61</sup>. Fidèle en lui-même, volontariste, révolté éternel, prônant la pensée libre et l'imagination sans contrainte, BAKOUNINE affirme que « la révolte de l'esprit humain contre toute limite imposée » constitue « honneur, secret de puissance et de liberté ».

L'utopie « est une des rares fleurs » dans un monde trop pauvre et trop sec, trop utilitariste, nous affirme Max NETTLAU dans son *Esbozo de historia de las utopías* écrite dans les années 20. C'est une des rares formes anciennes « du progrès et de la rébellion », et à ce titre, c'est un éloge pour ce grand érudit de l'anarchisme.

L'humaniste anarchiste Gustav LANDAUER, dans son livre de 1907 sur *La Révolution*<sup>62</sup> la présentait comme une utopie préparée d'abord dans les esprits des futurs révolutionnaires, puis formant un microcosme qui permet « au monde du possible » de s'exprimer.

En introduction du numéro spécial de *Lignes* en 1992 sur *Utopie*, Michel SURYA rappelle qu'entre Utopie et Anarchie il y a plus que des connivences : « Utopie... avec le mot Anarchie,

<sup>58</sup> PRIETO Ruben *Futurs imprévisibles et anarchismes prématurés*, –in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001, p305-306

<sup>59</sup> ULBURGHS Jef *Pour une pédagogie de l'autogestion*, p.131

<sup>60</sup> CORDILLOT Michel *L'utopie en Amérique, Réunion (Texas)*, –in-*L'utopie en questions*, 2001

<sup>61</sup> BAKOUNINE Michel *Œuvres*, Tome III, Paris, Stock, début XX<sup>e</sup> siècle, cité également dans BAKOUNINE *La liberté*, Paris, Pauvert, 1965, p.33

<sup>62</sup> LANDAUER Gustav *La révolution*, Paris, Champ libre, 1974

est le seul à être sans réserve négatif », donc les seules pensées de la totalité du réel et de sa nécessaire et totale transgression et renversement.

### 1. L'idéal est cependant absolument nécessaire !

Il s'agit du sens courant donné à *idéal*, pas celui dénoncé par COLSON dans son *Petit lexique philosophique* (Cf. ci-dessus). Le titre du livre de l'historien anarchisant sud-américain AINSA Fernando, pris comme exemple récent, peut servir d'illustration à ce retour de l'utopie : *Necesidad de la utopia/Nécessité de l'utopie* (Buenos Aires, Nordan Comunidad, 171p, 1990)

L'utopie en tant que rêve à réaliser, que piste à proposer, qu'idéal mobilisateur à renforcer... parcourt tous les écrits anarchistes, même apparemment les plus rétifs à l'idée de jouer au prophète, comme GODWIN ou PROUDHON par exemple. Les multiples poètes, chansonniers, chanteurs... de Charles d'AVRAY (1878-1960) au « permanent de la Fédération anarchiste » Georges BRASSENS à la « graine d'ananas » qu'est Léo FERRÉ... ont toujours proposé des slogans pour la société future. Pour Charles d'AVRAY, il n'y a qu'à citer des titres de quelques-unes de ses chansons : « *Le triomphe de l'Anarchie* », « *L'homme libre* », « *Amour et volonté* »... pour comprendre que la société libertaire de demain crée un homme nouveau dans un monde nouveau.

Le premier peut-être, et le plus affirmatif est sans doute Joseph DÉJACQUE qui se définit superbement comme « un chercheur de vérités, un coureur de progrès, un rêveur de lumières. Je soupire après le bonheur et j'en évoque l'idéal. »<sup>63</sup>. Il rappelle sans cesse cette phrase célèbre que l'utopie « est un rêve non réalisé mais non pas irréalisable » et c'est pourquoi il se risque à écrire une des plus complètes utopies libertaires en 1857.

Mais déjà avant lui William GODWIN dans un écrit de 1800, cité par Alain THÉVENET, humanisait l'action utopique, la rendait non seulement nécessaire mais réaliste, puisque « ce que le cœur des hommes est capable de concevoir, la main de l'homme est assez forte pour la réaliser. Pour ma part, je crois fortement que des jours de plus grande vertu et de justice plus vaste descendront sur la terre ». Cette phrase est pourtant celle d'un penseur qui a toujours pénétré les systèmes et les visions globales.

La belle phrase de BAKOUNINE issue de *L'empire knouto-germanique* de 1871 illustre cette importance de l'idéal : « C'est en cherchant l'impossible que l'homme a toujours réalisé et reconnu le possible, et ceux qui se sont sagement limités à ce qui leur paraissait le possible n'ont jamais avancé d'un seul pas ». Comme le rappelle Victor GARCIA, les « ciments de l'idéal » sont pour lui la liberté dont il est un « fanatique amant », l'absence d'État, le fédéralisme, la solidarité, le collectivisme et l'organisation autonome des travailleurs.

MALATESTA pourtant très pragmatique, pensait que l'utopie était nécessaire, mais seulement pour « guider nos pas », car la fin ultime est par nature impossible à atteindre. Il se posait donc fortement en faveur de l'idéal, mais contre toute illusion utopiste. Il préférait l'action et l'organisation à la rédaction de propositions de société future trop détaillées.

Entre Paraguay (son pays), Uruguay et Argentine, mais aussi l'Espagne, l'écrivain Rafael BARRETT nous offre sans doute la plus belle formule : « *Cuanto más inaccesible aparezca el ideal, tanto mejor. Las estrellas guían al navegante. Apuntemos en seguida al lejano término. Así señalaremos el camino más corto. Y antes venceremos/Plus l'idéal nous apparaît très loin, mieux cela est. Les étoiles guident bien les navigateurs. Regardons ensuite vers cet objectif lointain. Ainsi nous trouverons le chemin le plus court. Alors nous vaincrons* »<sup>64</sup>.

L'anarchiste franco-ibérique Gaston LEVAL, si actif et influent dans l'Espagne des années 1930, rappelle la nécessité de préciser ce que l'on veut, pour éviter le flou au moment décisif, pour que les proches savent quoi faire et soient informés (nécessité de la transparence révolutionnaire) et pour éviter que d'autres plus précis, cyniques ou organisés, s'emparent du mouvement (les autoritaires, communistes staliniens surtout, sont ici visés dès 1936). Xavier PANIAGUA (1999) a retrouvé cette citation éclairante : « nous avons le devoir de concrétiser comment la CNT agira, à la ville et à la campagne, pour transformer les normes sociales. Ne pas le faire revient à trahir nos idées, car ce serait rejeter les gens vers des solutions révolutionnaires autoritaires »<sup>65</sup>.

René DUMONT, conscient du totalitarisme des projets clés en mains, figés... propose la notion fort intéressante de projets « utopico-réalistes », c'est à dire des conseils, des indications

<sup>63</sup> DÉJACQUE Joseph *À bas les chefs*, 1970, p.91

<sup>64</sup> BARRETT Rafael *La rebelión*, Asunción, 15/03/1909

<sup>65</sup> *Liberación*, n°8, Barcelona, marzo-abril 1936



visant à transformer la société et dont la charge de transformation utopique est grande, mais reposant sur des analyses économiques, techniques, organisationnelles... les rendant possibles, donc réalisables.

Dans les années 1970, les multiples écrits de « l'anarcho-personaliste » Carlos DÍAZ sont en accord avec les slogans de 1968, surtout le fameux « *Soyons réaliste, demandons l'impossible* », puisqu'il répète que « *à chercher l'impossible, l'homme a toujours réalisé ce qui est possible. Et ceux qui 'sagement' se sont limités au possible n'ont jamais fait le moindre pas en avant* »<sup>66</sup>.

En 1979, René LOURAU, dans le colloque « *Interrogations sur l'autogestion* » tenu à Lyon, pour éviter autant que possible le pire futur, demande de procéder à des efforts imaginatifs pour guider nos actions : « *...il y a un ou des futurs imaginés, imaginaires, qui déterminent notre action...* » et il se pose en défenseur résolu de la nécessité de l'utopie.

Olivier CORPET au colloque sur « *Interrogations sur l'autogestion* » de 1979 cite la belle formule de Henri LEFEBVRE, que l'on peut sans trop se tromper qualifier de *marxiste libertaire* : « *...l'ouverture vers le possible. C'est la voie et l'issue, la force qui peut soulever les poids colossaux qui pèsent sur la société et qui l'accablent. Elle montre le chemin pratique pour changer la vie, ce qui reste le mot d'ordre et le but et le sens d'une révolution* ».

A juste titre, Alain THEVENET dans la revue **Réfractions**, 2, 1998, rappelle que « *...refuser d'envisager « un autre futur » c'est avaliser le présent. Ce qui revient aujourd'hui à refuser le politique, ou, à ne l'admettre que comme instrument de l'économique qui est alors la valeur dominante* ». Or l'anarchisme se doit plus que jamais de combattre la domination économique et la culture dominante. L'idéal est donc plus que nécessaire.

Mimmo PUCCIARELLI qui en sociologue libertaire a contacté une trentaine de militants lyonnais dont les dialogues sont à la base de son livre sur « *L'imaginaire des libertaires d'aujourd'hui* » donne des conclusions très intéressantes. L'idéal du début du siècle et les croyances dans le Grand Soir ou dans la réalisation d'une société libertaire s'estompent. À la place se profile un pessimisme vis à vis de toutes les pensées révolutionnaires figées, y compris celle des anarchistes. Cependant, même si le rêve utopique est moins affirmé chez les libertaires d'aujourd'hui, il n'en demeure pas moins pour l'auteur que l'idéal est beau et émouvant : « *car la générosité, la joie, le plaisir de vouloir vivre dans un monde plus juste, plus libre, plus solidaire, pour tout dire libertaire, me semblent des sentiments incroyablement pleins de richesse pour l'humanité* »<sup>67</sup>.

Il est intéressant de noter que dans la conclusion au numéro spécial de la Revue Projet sur « *Le déplacement des utopies* » en 1998, Alain THOMASSET affirme qu'il faut des utopies. Elles sont nécessaires, mais elles doivent être plus imaginatives, plus « *par en bas* » et autogestionnaires, plus modestes et plus humaines et être très critiques par rapport aux grands systèmes. C'est une vraie définition de l'utopie libertaire qu'il nous donne là.

Mais c'est encore une fois à Max NETTLAU que revient l'analyse la plus séduisante, comme il l'affirme dans la conclusion de son *Esbozo...* (pages 105 et 106) : « *...Le peuple aura toujours son rêve, son utopie et tout homme a la sienne. Il n'y a donc aucune raison pour déprécier, pour dédaigner ce genre - tout au contraire. Si nous pouvions créer et propager une puissante (séduisante) utopie, les gens nous aideraient à la réaliser : il nous revient donc de la créer et d'avancer.* » Pour lui, et c'est une faiblesse, les libertaires de son temps ont perdu leur goût de penser, d'analyser, de proposer, d'expérimenter... Or « *...(l'utopie) ne s'identifie pas au jeu de l'esprit, à la fantaisie pure et simple, (mais) repose aussi très souvent sur le raisonnement, la connaissance, l'expérience. C'est une création, une action. La critique la modifiera, la bouleversera... Tant mieux* ». Rien n'est figé ni prédéterminé, mais penser et prévoir sont nécessaires à la cause.

Même le pourfendeur de l'utopie qu'est Daniel COLSON (2001) au sens restrictif qu'il lui donne, se permet d'écrire cette belle formule utopique : « *L'anarchisme est une force affirmative qui, par la révolte, ne rompt les chaînes de la domination que pour mieux, et dans le mouvement même de cette rupture, affirmer un autre possible, une autre composition du monde* ». Il est en accord avec la cinquantaine de militants, contactés par Stéphanie CHAUVIN<sup>68</sup>,

<sup>66</sup> DÍAZ Carlos *El anarquismo como fenomeno político moral*, Madrid, 1978

<sup>67</sup> PUCCIARELLI Mimmo *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, ACL, 1999, p.263

<sup>68</sup> CHAUVIN Stéphanie *L'engagement militant et l'utopie aujourd'hui*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

qui confirment que l'utopie « *structure* » « *leur action militante* », et que leur identité s'inscrit dans les « *idéologies de l'espoir* »

## 2. Cet idéal nécessaire est certes à relativiser...

Pour illustrer ce point il suffit de partir d'une remarque de Stig DAGERMAN, pénétrant écrivain et militant anarchiste suédois, dans le numéro 2 de la revue **40-tal (Les années 40)** en 1946 : « *L'écrivain anarchiste (forcément pessimiste puisqu'il est conscient que sa contribution ne peut être que symbolique) peut pour l'instant s'attribuer en toute bonne conscience le rôle du ver de terre dans l'humus culturel, qui sans lui resterait stérile du fait de la sécheresse des conventions. Être le politicien de l'impossible dans un monde où ceux du possible ne sont que trop nombreux est malgré tout un rôle qui me satisfait...* ». Pour le membre anarcho-syndicaliste de l'équipe **d'Arbeteren**, on ne pouvait rêver meilleure formule de l'utopie anarchiste désabusée qu'il incarne en toute logique jusqu'au suicide.<sup>69</sup>

Peu avant de périr sous les coups de ses bourreaux nazis, le poète révolutionnaire anarchiste-communiste Erich MÜHSAM affirme l'importance de l'idéal, des prévisions révolutionnaires pour préparer l'action et la société future, mais il prend la précaution de dire qu'il serait « *absurde de vouloir constituer l'engrenage complet de l'organisation conseilliste* » qu'il propose. En effet « *la réalisation d'une idée ne ressemble jamais, même dans le cas le plus exemplaire, aux rêves de ses champions* ». <sup>70</sup>

En mai 1986, à 67 ans, Pepita CARPENA AMAT, ancienne militante du Groupement **Mujeres libres**, mouvement espagnol humaniste libertaire et féministe de 1936-39, tout en restant lucide sur la folie atypique des utopistes en rappelle cependant la constante nécessité : « *...le chemin (de l'idéal) est ardu ;...mais sans les utopistes fous, nous serions encore à l'âge de pierre. Les minorités sont toujours celles qui font avancer les majorités. Ne l'oubliez jamais. En avant !* »<sup>71</sup>.

## 3. L'expérimentation utopique, dans la diversité, reste indispensable :

Fort d'une certaine cohérence par rapports aux autres courants socialistes, l'anarchisme rend indissociables « *le fait et l'action* » comme disait PROUDHON. Il n'y a pas de différenciation entre l'action et la pensée, la fin et les moyens, la militance, l'engagement dans le présent et l'espoir mis dans la société future. On peut ici citer la belle phrase de Daniel COLSON (2001) « *...la spontanéité et l'anarchie deviennent la condition originale de toute vie possible. D'idée vague et incertaine, projetée en aval du devenir humain, l'anarchie se transforme en une réalité surabondante dans sa diversité et sa puissance...* ». C'est bien une manière d'encourager l'action et l'expérimentation.

Cette expérimentation procéderait également de la démarche scientifique, ce qui en renforcerait la pertinence : « *l'utopie constitue l'une des étapes indispensables de la démarche scientifique* » car « *ce n'est qu'en imaginant ce qui n'existe pas que l'on peut analyser ce qui est* » affirme Christine DELPHY<sup>72</sup> citée par Daniel WELZZER-LANG<sup>73</sup>.

Cette spontanéité créatrice, il faut la conserver pluraliste. La diversité est pour l'anarchisme une garantie de richesse et d'humanité. Comme le notait le libertaire Bernard LAZARE, célèbre en son temps pour avoir défendu DREYFUS, « *La richesse humaine est faite de ces variétés. Ainsi tout groupe humain est nécessaire, il est utile à l'humanité, il contribue à mettre de la beauté dans le monde, il est une source de formes, de pensées, d'images. Pourquoi caporaliserait-on le genre humain ?* ». Comme le note Michael LOWY, ce « *rêve d'un socialisme de la diversité* » est un apport capital<sup>74</sup>.

<sup>69</sup> DAGERMAN Stig *L'anarchisme et moi, -in-La dictature du chagrin*, Marseille, 2001

<sup>70</sup> MÜHSAM Erich *Vers une société libérée de l'État. Qu'est ce que l'anarchisme communiste ?* Berlin, 1932

<sup>71</sup> *Mujeres libres. Luchadoras libertarias*, Madrid, FELAL, 1999

<sup>72</sup> DELPHY Christine *Penser le genre, -in-CNRS Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, 1991

<sup>73</sup> WELZZER-LANG Daniel *Utopies, dépassement des genres et de la domination masculine, -in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>74</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

Le pourtant champion du collectivisme anarchiste, le galicien Ricardo MELLA (1861-1925), dans quelques belles pages de sa *Ley del número* de 1895-99 se range nettement pour une société mutualiste et fédéraliste, fondée sur le libre accord. Cette proposition s'accompagne d'une liberté totale de modifications, d'évolutions et d'expérimentations, dans une « *liberté complète d'action* » pour tous les courants qui le souhaitent, dans la diversité des « *formes, moyens et finalités* ». Ce pluralisme méthodique est le seul apte pour MELLA à coller au plus près d'une vie hétérogène, dont la richesse est sa grande diversité. Toutes « *les applications communistes, collectivistes ou mutualistes pourront être testées en pratique* »<sup>75</sup>, car seul « *l'anarchisme anti-jacobin* » et « *sans adjectif* » est en mesure de refuser toute autorité imposée, même issue du mouvement libertaire.

Diego ABAD DE SANTILLAN, un des principaux théoriciens anarchistes du monde hispanique au XX<sup>e</sup> siècle, pourtant pourfendeur des utopies cénétistes sur le communisme libertaire des années 30 en Espagne, propose la démarche suivante qui n'exclut donc pas l'utopie sauf dans ces aspects figés : « *Pour nous, une révolution sociale n'est pas la réalisation d'un programme élaboré dans nos groupes, clubs ou périodiques, mais c'est l'action destructrice et libre d'un peuple insurgé et l'établissement de nouvelles relations sociales entre les hommes libérés de l'autoritarisme et de la violence étatique* » dit-il en 1923. Il reprend cette idée en l'affinant en 1936 à la veille de la révolution : « *Notre révolution n'est pas de type jacobin ou politique, mais est faite de coopération sociale, d'essais et d'expérimentations ; elle est créatrice d'une nouvelle culture de la liberté et par la liberté* ». Il indique donc ici les limites et la cohérence indispensables. Il se bat pour la création de tout type de collectifs, de communes... chacun devant essayer de prouver sa validité en une harmonieuse coexistence, vision optimiste des rapports entre mouvements révolutionnaires qui réinsère l'utopie...<sup>76</sup> Mais il est vrai que ce penseur et leader anarchiste espagnol a souvent évolué et changé d'opinion. L'historien Xavier PANIAGUA à cause de cet opportunisme (?) ôte une partie de l'importance qui lui est souvent donnée. On pourrait effectivement trouver d'autres textes moins pluralistes dans les multiples écrits de SANTILLAN.

Depuis le milieu des années 20 pour MALATESTA et dans les années 30 pour Luigi FABBRI (Cf. ses écrits dans **Studi Sociali** de Montevideo), la « *libera sperimentazione* » doit être encouragée et se définir un cadre libertaire rigoureux :

1. Elle doit être antiautoritaire, voire non-violente
2. Elle est pluraliste, diversifiée... les différentes expérimentations doivent se confronter librement, ce qui rejoint tout à fait les positions de SANTILLAN énumérées ci-dessus, mais surtout celles de Ricardo MELLA.
3. Elle doit être ouverte, évolutive, refusant toute conception figée, tout esprit de système, tout absolutisme de pensée (même anarchiste !) et les méthodes et points de vue doivent rester libres et multiples.

Le docteur anarchiste espagnol Isaac PUENTE, en définissant son concept de « *communisme libertaire* », rappelle que « *c'est en vivant en communisme libertaire que nous apprendrons à l'appliquer. C'est en l'implantant que nous montrerons ses points faibles. Si nous étions des politiciens, nous décririons un vrai paradis* »<sup>77</sup>. L'expérimentation, la pratique, l'action sont donc essentielles pour tester la théorie et rendre la nouvelle société de plus en plus proche de l'idéal.

Camillo BERNERI principal philosophe anarchiste des années 30 va parfois dans le même sens, y compris dans sa période espagnole où il s'exprime plutôt pour un anarchisme sans concession.

Toujours en Espagne, un des théoriciens du communisme libertaire, Higinio NOJA RUIZ, développe ce pragmatisme et cette ouverture d'esprit « *malatestaniens* ». La libre expérimentation sociale doit faire appel à différents acteurs, y compris hors du camp anarchiste. Il développe donc un « *possibilisme* » très ouvert, surtout vis à vis du syndicalisme. Entre les partisans de la commune et ceux du syndicat, sa position moyenne et unificatrice est intéressante à signaler. Elle apparaît déjà dans *Hacia una nueva organizacion social/Vers une nouvelle organisation sociale* (1933) et surtout dans *La revolución española. Hacia una*

<sup>75</sup> MELLA Ricardo *La ley del número*, Vigo, 1899

<sup>76</sup> ELORZA Antonio *Diego ABAD DE SANTILLAN, anarquismo y utopia*, -in- ABAD DE SANTILLAN Diego *El anarquismo y la revolucion en España*, 2<sup>ème</sup> édition, 1977, p.16 & 35

<sup>77</sup> MINTZ Frank *Réflexions sur la formation du concept de « communisme libertaire » dans les années 30 en Espagne*, -in-*De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, 2001

*sociedad de trabajadores libres/La révolution espagnole. Vers une société de travailleurs libres*, en 1937, en pleine guerre, alors que l'anarchisme traditionnel est déjà vaincu, surtout après ce que les libertaires appellent « *la contre-révolution de mai 1937* » à Barcelone.

Ce pragmatisme nécessaire est la règle dans la plupart des collectivités ibériques de 1936-1939, comme le rappelle cet article de *L'Espagne Antifasciste* du 10 septembre 1936 à propos du Plénum Régional des Syndicats Paysans CNT-AIT de Catalogne, tenu à Barcelone du 5 au 7 septembre : « *Les solutions préconisées, les points de vue exposés dépendent de la situation locale. Les résolutions adoptées éviteront les formules rigides et dogmatiques, le principe général est de laisser aux organismes locaux le soin de décider dans quelle mesure les principes anarchistes qui sont en l'honneur à la CNT peuvent être adaptés aux réalités de la production.* »<sup>78</sup> En Aragon, la **Federación Regional de Campesinos** depuis septembre 1936 se positionne contre la pression violente pour la création des communautés (sauf contre les *factieux*) et prône la vertu de l'exemple : la « *démonstration par les faits* » rappelle la notion de « *propagande par le fait* » et renoue sur ce point avec les idées malatestaniennes.

En France, Jean GRAVE qui a pourtant passé à juste titre comme un orthodoxe assez fermé de l'anarchisme, rappelle pourtant que « *une grande diversité d'idées, de points de vue, d'attitudes sont nécessaires pour être en mesure d'organiser une société harmonieuse. C'est seulement quand toutes les divergences peuvent s'affirmer réellement et se développer qu'on peut dire que la vie existe* »<sup>79</sup>.

Même le courant individualiste anarchiste le plus radical fait « *du milieu libre* » la seule utopie vraiment admissible, à condition qu'elle soit libre, volontaire, temporaire comme le souhaite STIRNER et qu'elle serve surtout à permettre d'échapper, au moins partiellement, à l'exploitation de l'homme par ses semblables. La diversité est la règle par principe et par essence de ce courant de l'anarchisme.

#### 4. Et cette expérimentation est nécessaire pour « ouvrir la porte à l'utopie »

C'est Victor ALBA<sup>80</sup> qui propose cette formule. L'ancien poumiste et donc marxiste révolutionnaire critique, est de plus en plus libertaire au fur à mesure qu'il approfondit son analyse des collectivisations. Il affirme que si elles se reproduisent, « *elles devront être libertaires* », honnêtes et réalistes, en annonçant plus une certaine « *austérité* » que le paradis sur terre. Un minimum de coordination s'impose également.

Mais avant tout, il faut leur préparer le terrain. Des essais utopiques ou pragmatiques doivent « *ouvrir la porte à l'utopie* » généralisée. De multiples actions, réformistes, partielles... doivent permettre leur éclosion. La coordination des forces syndicales, associatives, des sociétés de consommateurs, des coopératives... doit mobiliser les forces populaires pour y parvenir. Enfin une préparation idéologique et culturelle doit s'appuyer sur l'école libertaire et sur la rédaction « *de plans d'actions* » non figés mais aptes à remplacer l'improvisation prévisible. Il faut redonner aux producteurs le goût et la volonté d'être « *leurs propres maîtres* », comme c'était le cas dans les milieux militants et libertaires de l'Espagne de 1936.

Dans une petite brochure<sup>81</sup> du groupe libertaire ACL de 2002, Denis BAYON est intéressant pour préciser cette thématique utopique qui refuse l'utopie « *classique* ». Il récuse les utopies figées qui fixaient une fois pour toute la société future et indique que « *tous les dessins de la société futurs sont aujourd'hui remisés dans des cartons. Nous ne nous en plaindrons pas* ». Par contre « *toutes les utopies qui naissent et vivent aujourd'hui* », c'est à dire toutes les tentatives et expérimentations, tous les « *possibles* » entrevus, même « *partiels et éphémères* », « *nous laissent entrevoir, le temps d'un éclair souvent, la possibilité d'en finir avec la servitude* ». Cette « *utopie apparaît comme cette étincelle libératrice qui maintient en éveil* » et qui donc un jour produira des fruits solidaires, ouvrira des perspectives, et ouvrira la porte à des lendemains meilleurs ou mieux assumés.

<sup>78</sup> DUPONT Cédric *Ils ont osé ! Espagne 1936-1939*, Toulouse, Los Solidarios, 2002

<sup>79</sup> -in-*Una historia del anarquismo en Colombia*, Móstoles, 1999, p.157

<sup>80</sup> ALBA Victor *Los colectivizadores*, Barcelona, Laertes, 286p, 2001

<sup>81</sup> BAYON Denis *Le Commerce véridique et social de Michel-Marie DERRION, Lyon 1836-1838*, Lyon, ACL, 68p, 2002

## 5. Une utopie réhabilitée au XX<sup>e</sup> par les libertaires eux-mêmes :

Beaucoup de libertaires réhabilitent l'utopie, le droit à penser librement, à prévoir, à expérimenter, à se donner « *du cœur au ventre* », à rêver, car c'est le propre de l'homme et incontestablement un des « *moteurs de l'histoire* » pour reprendre le thème central des Journées de Blois d'octobre 2000. Bien sûr, quand ces libertaires, ou ces intellectuels qui remettent aujourd'hui en avant l'utopie, c'est désormais comme pensée anti-autoritaire qu'ils la présentent, en mettant en avant « *la dimension critique... à l'écart de tout ordre dogmatique, libéral ou totalitaire* ». C'est se moquer un peu du monde, car dans l'utopie, le respect des dogmes et les agencements pré-totalitaires... ont eu malheureusement une très large place. C'est donc arbitrairement choisir un sens par rapport à un autre. C'est certes légitime mais encore faut-il vraiment l'affirmer.

C'est pourquoi souvent ils préfèrent utiliser les termes « *d'imaginaire alternatif ou libertaire* », ou de « *rêve* », d'où la belle formule de Ronald CREAGH<sup>82</sup> : « *contre l'abolition du rêve* » qui lui permet de rappeler que le combat politique (des anarchistes) « *est d'abord imaginaire* ».

Pour le confirmer, c'est chez les individualistes les plus rétifs qu'on en trouve une belle illustration. Pierre-Valentin BERTHIER en 1952 rappelle (de manière un peu machiste ou sexiste) que « *si l'on ne se souciait que du présent, si l'on ne voulait pas s'intéresser à l'avenir, à ce qui aura lieu dans une heure, dans une semaine, dans un siècle, on ne ferait rien, le pêcheur n'irait pas en mer, la ménagère ne préparerait pas son repas, l'écrivain n'écrirait pas son livre, la mère n'élèverait pas son enfant* ». Ainsi « *dans la pratique l'individualiste, tout éloigné qu'il se prétend des utopies et des plans de société future, n'en est pas moins fortement attiré par les anticipations, au moins autant que par les évocations de la préhistoire et de la dégustation de cette insaisissable particule du temps qu'on appelle le présent* ». Même dans les mouvements individualistes les plus radicaux, l'importance attribuée aux groupes affinitaires, éphémères et changeants, et surtout autonomes peut s'interpréter dans un sens utopique relatif, car ces groupements formeraient « *la base principale de la future société* ». (El Perseguido de Buenos Aires, 25/09/1892).

Le mouvement de réhabilitation de l'utopie profite de deux grands moments en fin du XX<sup>e</sup> siècle : la poussée libertaire des **sixties**, et la chute du totalitarisme et de l'empire stalinien et soviétique vers 1990. Tous les deux contribuent à remettre au premier plan la pensée utopique et les socialistes pré-marxistes. Dès 1973 par exemple, Jacqueline RUSS rappelle que « *Sens de la fête, de la passion et du bonheur : voici ce que dégage la féconde utopie pré-marxiste. Initiation à la joie, elle est aussi, et en même temps, la force explosive du non. L'utopie, ou le souffle de la pensée libertaire* »<sup>83</sup>.

Cette volonté est d'autant plus affirmée que beaucoup de libertaires, mais pas seulement, pensent qu'il ne faut pas noyer l'utopie avec l'eau du bain de la dérive du socialisme réel, soviétique ou autre. Et qu'au contraire, la fermeture de cette parenthèse pesante qui dénaturait l'utopie et tous les socialismes rouvre la voie à « *d'autres futurs* », à d'autres possibles.

Dans un ouvrage très riche sur l'anarchisme classique (donc tout compte fait assez peu actualisé), Carlos DÍAZ insiste sur le fait que l'utopie est partie prenante de la morale et de la politique anarchistes. Mais il s'agit d'une utopie réaliste car « *l'utopie est pour l'anarchisme une composante de la réalité* ». Ce caractère « *utopico-dialectique* » est rappelé fréquemment dans l'ouvrage<sup>84</sup>.

Il est de même intéressant de constater que l'utopie qui symbolisait auparavant la fermeture, l'esprit de système, l'uniformité et le totalitarisme... change de sens et de destinée. Jean-Paul CURNIER en fait un symbole d'ouverture et une nécessaire transgression jubilatoire de la grisaille de nos sociétés : « *...l'élaboration utopique se fonde sur un rejet radical des structures sociales et des alternatives politiques existantes, procédant en premier lieu d'une expérience de la tristesse des sociétés* » ; et plus loin il ajoute « *Ce qu'il y a de plus heureux dans l'utopie, c'est la mise en abîme du sens commun par l'ouverture d'un ailleurs, d'un*

<sup>82</sup> CREAGH Ronald *Contre l'abolition du rêve, -in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>83</sup> RUSS Jacqueline *Pour connaître la pensée des précurseurs de MARX*, Paris, Bordas, 1973, p.262

<sup>84</sup> DÍAZ Carlos *El anarquismo como fenomeno político moral*, Madrid, 1978

*ailleurs de soi comme d'un ailleurs de la raison* »<sup>85</sup>. Dans la même revue dont la parution (1992) succède de peu à l'effondrement du *socialisme dit réel* (explosion du Bloc soviétique), ce qui est notable, René SCHÉLER que sa proximité avec les écrits fouriéristes a rendu proche des libertaires, affirme que face aux « *utopies transcendantes* » (totalitaires, religieuses, éducatives, d'État...) la seule « *utopie méritant ce nom est immanente, libertaire et révolutionnaire* »<sup>86</sup>.

Pour prendre un autre exemple de philosophes à la croisée du marxisme et de la pensée libertaire, on peut citer Claude LEFORT et son éloge de la « *démocratie sauvage* » (au sens de naturelle instinctive, spontanée) et Miguel ABENSOUR qui revitalisent « *l'idée libertaire de la démocratie* »<sup>87</sup>, en rappelant qu'elle se dresse contre le totalitarisme. Utopie et démocratie ont tout à gagner dans leur symbiose. C'est ce qu'affirme pendant des décennies l'anarchiste Luce FABBRI de l'autre côté de l'Atlantique.

Les libertaires remettent en premier la force de l'utopie, mais ils l'appellent plus souvent « *l'imaginaire social, l'idéal, le volontarisme politique...* ». L'équipe lyonnaise d'ACL (*Atelier de Création Libertaire*), et ceux qui lui sont proches (comme la Revue **Réfractio**ns), ont beaucoup œuvré en ce sens, en multipliant les publications et en prenant une grande part dans les animations de colloques et de rencontres. En 2001, dans le numéro 7 de cette revue, René FURTH dans son article « *La révolution* », résume bien ce propos : « *Ce chamboulement-là (Changer la vie !) implique aussi que soient mises à contribution les forces spécifiques de l'esprit qui s'agitent contre l'ordre ancien : les tensions de l'imaginaire, les rêves d'une autre vie, et ces croyances permanentes qui resurgissent dans toute explosion révolutionnaire* ».

Cette utopie libre ou libertaire surtout après l'effondrement soviétique des années 1990 se diffuse ou reprend vie au sein de l'intelligentsia (politique ou artistique), qui condamne désormais très fréquemment toute *utopie-système*, globalisante et figée ou conformiste. Cette victoire tardive d'une utopie à caractéristiques libertaires très marquées se révèle dans plusieurs ouvrages récents. Par exemple, en introduction en 2000 à *L'art au XX<sup>e</sup> siècle et l'utopie*, Roberto BARBANTI et Claire FAGNARD proposent cette belle formule : « *si l'utopie est entendue non pas comme une volonté totalisante, mais comme une utopie assortie à une exigence de construction, elle va nécessairement de pair avec l'insoumission et nous la revendiquons* ». Dans ce même ouvrage, Charles DANIEL en citant le jugement de Ernst BLOCH sur HEGEL privilégie justement l'inachevé, le tâtonnement pour redonner vie à l'espoir : « *Qu'elles ne puissent avoir de fin, voilà ce qui fait grandes les grandes œuvres* ». Dans un autre article, le libertaire spécialiste de FOURIER, René SCHÉLER prône une utopie libre de toute contrainte car « *elle a largué les amarres depuis le lieu insulaire de ses origines, en même temps qu'elle abandonnait l'île protégée par une réglementation rigide* ». Pour lui, l'utopie « *ne réserve de place à aucun message autoritaire...* » et se réclame du *nomadisme* tant par son refus de se fixer (spatialement ou temporellement) que par sa volonté de ne pas se figer (dans un système clos). En conclusion, dans *Vers une pratique de l'utopie*, Françoise ROD affirme que « *l'action utopique, lucide, critique, sans attente, insérée tant soi peu dans le réel brise la durée, ouvre la porte du sens, fonde notre réalité* ». Cet ouvrage collectif est donc un très intéressant support pour en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle penser l'utopie. On pourrait en multiplier les citations. Le totalitarisme et les errements vécus sont passés par là. Dans un monde intellectuel et artistique assez souvent proche de la posture « *anarchiste* », le retour ou la confirmation des thématiques libertaires présente une certaine revanche de BAKOUNINE sur MARX, plus d'un siècle après leur grande opposition.

Si on prend un autre exemple, le catalogue de l'Exposition « *À la recherche de la cité idéale* » d'Arc-et-Senans en 2000, publié en 2001, le même souci « *libertaire* » s'y manifeste dans les diverses introductions. Serge ANTOINE et Jean DEDOLIN y affirment que l'utopie « *est la respiration du monde* », à condition que s'ouvrent « *plusieurs futurs possibles* ». Lorette COEN, maîtresse d'œuvre du Catalogue, insiste pour qu'on « *laisse l'imagination libre de s'envoler. à la recherche de la cité idéale, il n'est pas interdit de s'égarer* ». C'est sous une autre forme dire la même chose qu'autrefois MALATESTA ou FABBRI sur la diversité des expérimentations... Quant à Francis GODARD, il répète « *que rien n'est acquis d'avance* » et que « *toutes les options sont*

<sup>85</sup> CURNIER Jean-Paul *Et rien pour endiguer le flot*, -in-**Ligne**, n°17, Hazan, 1992

<sup>86</sup> SCHÉLER René *Philosophie et utopie*, -in-**Ligne**, n°17, Hazan, 1992

<sup>87</sup> ABENSOUR Miguel « *Démocratie sauvage* » et « *principe d'anarchie* », -in-**Les Cahiers de Philosophie**, n°18, 1994-1995  
et ABENSOUR Miguel *Utopie et démocratie*, -in-*L'utopie en questions*, 2001

*ouvertes et se combineront très certainement dans l'avenir* ». Encore une fois, c'est quasiment une répétition du pragmatisme malatestanien, 70 ans plus tard.

Enfin, de grands militants et historiens du mouvement libertaire ont consacré ouvrages et analyses au phénomène utopiste, dont certains méritent largement le détour.

#### **D. DES ANARCHISTES ET LIBERTAIRES HISTORIENS DES UTOPIES**

L'utopie intéresse forcément les anarchistes et leurs proches ou compagnons de route, comme on vient de le voir, de manière très hétérogène. Mais les utopies ne sont jamais ignorées. Au contraire, au fil des ans, de plus en plus d'anarchistes se livrent à des études sur l'utopie, soit pour y trouver des liens avec leur propre engagement, soit parce que depuis 1990 la voie utopique semble plus dégagée de sa face totalitaire, et propose un horizon plus dégagé où les libertaires peuvent espérer retrouver une plus large place.

Les anarchistes qui font œuvre d'historien de l'utopie le font toujours dans un sens libertaire, au service de la liberté du créateur et en honneur à tous ces utopistes qui par leurs pensées, leurs écrits et leurs actions ont contribué à poursuivre les efforts de PROMÉTHÉE afin de libérer l'homme et la société.

Ce qui est étonnant dans leurs présentations est qu'ils envisagent un grand nombre d'utopies, très variées, dont certaines ne sont pas spécialement libertaires, loin de là, alors qu'on aurait pu s'attendre à plus de discernement ou de choix au nom de leur propre engagement. Ils entretiennent donc la confusion par rapport à la problématique que j'essaie de développer, puisque parfois des utopistes autoritaires sont plus analysés que des libertaires. D'autre part, en rattachant ces quelques penseurs et essais autoritaires ou centralistes à leur propre mouvement ils procèdent à une sorte de récupération très contestable et produisent de nombreux contresens ou anachronismes. Donc même chez les historiens anarchistes de l'utopie, la présentation d'utopies de la liberté doit être soumise à une vigilante critique.

Cependant, bien des auteurs et mouvements reviennent couramment dans tous ces écrits anarchistes, comme par exemple l'importance de LA BOÉTIE et de RABELAIS à l'époque moderne, ou celle de FOURIER et de William MORRIS pour le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais la diversité reste grande pour analyser les théoriciens anarchistes, PROUDHON ou STIRNER sont peu cités, alors que KROPOTKINE ou Jean GRAVE reviennent fréquemment.

##### **1. Ouvrages libertaires « classiques » sur l'utopie :**

Ces œuvres d'écrivains libertaires sont assez rares et difficiles à se procurer aujourd'hui. L'aire hispanique semble la mieux représentée. Les principaux ouvrages me semblent être les suivants. Mais je n'ai pas cité les quelques œuvres anarchistes germaniques sur l'utopie, car la langue est pour moi ici un barrage.

1. Un premier essai général de 80 pages sur les utopies est proposé par JANITOR *Disegno di una storia dell'età dello oro*, aux éditions du Libertario, à La Spezia, en 1905.
2. L'ouvrage publié en feuilleton en 1925 par « l'Hérodote de l'anarchie », l'anarchiste d'origine autrichienne et extraordinaire polyglotte qu'est Max NETTLAU peut être considéré comme la première réflexion d'ensemble. *Esbozo de Historia de las Utopías* est comme toutes ses œuvres, un peu brouillon, ployant sous une accumulation de références et de citations. C'est un ouvrage aujourd'hui de 75 pages (l'édition de 1935 en compte 102) réédité enfin avec l'aide du groupement culturel anarchiste madrilène qu'est la Fundación Salvador SEGUÍ, en 1991. Il tente, comme toujours, à une exhaustivité impossible à atteindre en la matière. Il met cependant largement l'accent sur l'importance de la réflexion utopique et sa nécessité pour un mouvement libertaire qui est jugé trop critique avec ce genre d'écrits. Il met sur le même plan des utopies qui ne sont pas de même tonalité, et commence à créer cette confusion que j'ai présentée ci-dessus. Son passé d'ancien socialiste, ses recherches éclectiques, et sa volonté de regrouper unitairement divers courants sont des raisons primordiales mais insuffisantes pour expliquer ses étonnants regroupements.
3. Marie Louise BERNERI, fille de l'important philosophe anarchiste italien Camillo BERNERI mort pendant la guerre d'Espagne en 1937, sans doute sous les balles staliniennes, est célèbre pour son ouvrage de 1950 *Journey through utopia* que j'ai lu en italien. *Viaggio attraverso Utopia*, gros ouvrage de près de 382 pages, est en effet réédité dans une édition de 1981 par l'Archivia Famiglia BERNERI de Pistoia. Anarchiste elle-même, surtout dans le mouvement anglais, après 1937, avec son compagnon Vernon RICHARDS, elle laisse une grande place

aux textes qu'elle cite abondamment. Comme NETTLAU elle propose une analyse d'utopies très diverses. Il s'agit donc d'une histoire de l'utopie depuis l'Antiquité, mais pas d'une histoire des utopies libertaires. Saint THOMAS d'AQUIN, MORE ou CABET y ont donc toute leur place. Mais un regard libertaire critique et de nombreuses citations rendent son ouvrage attractif et permettent malgré tout de se livrer à de premiers efforts typologiques.

4. Ugo FEDELI (1898-1964), militant et théoricien important du mouvement italien et international a sans doute profité de ces moments de liberté dans le centre de documentation d'OLIVETTI d'Ivrea (*Centro Culturale OLIVETTI*) où il était employé comme bibliothécaire pour rédiger une copieuse histoire de l'utopie en 1958 : *Un viaggio alle isole Utopia*. Militant qui a connu prisons et exils nombreux, qui a changé au moins 6 fois de nom, FEDELI a rencontré un grand nombre d'anarchistes sur lesquels il a conservé une documentation abondante (près de 400 dossiers à l'IISG d'Amsterdam<sup>88</sup>). Son livre sur les utopies, un *Quaderni* du Centre OLIVETTI, reprend les « *Conversations* » tenues à Ivrea en janvier et février 1958. Elles devaient être intenses puisqu'elles sont résumées en 200 pages. Il prolonge et approfondit très nettement l'ouvrage de Maria Luisa BERNERI au titre similaire, et un peu de la même manière, sans s'arrêter sur les seules utopies libertaires. L'histoire de l'utopie se veut globale, mais les utopies anarchistes sont plus longuement présentées. Pour FEDELI les premières « *utopies sociales marquées d'esprit libertaire* » n'apparaissent qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur 200 pages, 80 sont consacrées à une bibliographie très riche, introduite et commentée. J'ai pu parcourir ce livre, pieusement conservé par le CIRA - Centre International de Recherche sur l'Anarchisme, à Lausanne. Il s'agit d'un ouvrage introuvable aujourd'hui et seulement consultable sur place. La première page reprend quasiment la même citation, ici attribuée à SAINT-SIMON, qu'utilise SIGNAC pour son tableau *Au temps d'harmonie* : « *L'âge d'or, qu'une tradition aveugle a placé jusqu'à aujourd'hui dans le passé, est devant nous* ».
5. En Amérique du sud, le très prolix historien anarchiste Ángel J. CAPPELLETTI a écrit de nombreux ouvrages sur les utopies, notamment *Utopías y antiutopías despues de MARX* en 1996 que je n'ai pas encore pu obtenir. Son œuvre de 1968 (rééditée en 1990 chez Tuero à Madrid en 196 pages) *El pensamiento utópico. Siglos XVIII-XIX*, fait la part belle à trois grandes utopies libertaires (sur 9 présentées) : Joseph DÉJACQUE est le plus analysé (31p – le plus long des 9 chapitres), de même que FOURIER (26p – le 2<sup>e</sup> plus long chapitre) et William MORRIS (21p seulement – le 5<sup>e</sup>). Curieusement l'autoritaire CABET a autant de pages que FOURIER, alors que l'auteur en dénonce largement les limites et l'uniformisante et sclérosante vision de l'avenir ! Dans cet exposé, CAPPELLETTI rappelle que « *l'esprit de l'utopie est partie intégrante de la vie humaine* » et une preuve évidente du nécessaire « *esprit protéiforme* » de l'homme libre.
6. Le travail le plus important est l'anthologie récente sur *Las utopías libertarias* (1991), en 3 volumes, proposée à Madrid aux éditions Tuero avec l'aide de la Fundación Salvador SEGUI, et coordonné notamment par Luis GÓMEZ TOVAR<sup>89</sup>. Il reprend en fait souvent les idées exprimées au début du siècle par « *l'Hérodote de l'Anarchie* », Max NETTLAU, publiées notamment dans son *Esquisse d'une histoire des utopies*. Les trois ouvrages sont une référence désormais incontournable pour toute étude sérieuse des utopies, tant ils abondent en notes, bibliographies, annexes et remarques que l'on trouve peu dans d'autres essais... mais il est triste de constater que la plupart des ouvrages récents, même en castillan, ignorent ce travail. J'ai d'ailleurs eu du mal à le trouver en Espagne même, tant dans les librairies que dans les bouquineries de nombreuses villes que j'ai visitées. C'est la sympathique librairie militante de Madrid, **La Idea**, qui m'a heureusement permis de conclure mes recherches en 2000. Œuvre collective, le premier volume est en fait double : le premier livre de 180 pages environ est un solide travail en plusieurs chapitres distincts sur les œuvres utopiques liées au continent latino-américain, et sur l'originalité et l'importance d'un utopiste incroyablement méconnu par la quasi totalité des historiens, Pierre QUIROULE (Joaquín Alejo FALCONNET de son vrai nom). La deuxième partie (de près de 170 pages) est justement l'édition d'une des trois grandes utopies de cet auteur d'origine française fixé en Argentine, *La ciudad anarquista americana*. Le deuxième volume de 330 pages est une anthologie des utopies libertaires hispaniques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Toutes les œuvres rééditées sont des ouvrages anarchistes. Le troisième volume contient le texte de NETTLAU cité et une présentation de 392 utopies du XVI au XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>88</sup> GRANATA Mattia *Ugo FEDELI tra studio e militanze*, -in-*Bollettino Archivio Pinelli*, n°14, dic.1999

<sup>89</sup> GÓMEZ TOVAR Luis *Utopías Libertarias*, 3 vol., Madrid, Tuero/FSS, 1991



7. En 1992, la Fundación Anselmo LORENZO, l'autre grand centre culturel anarchiste madrilène, publie *Utopías y anarquismo* du très important militant et chercheur infatigable que fut Victor GARCÍA, surnommé le « Marco POLO de l'anarchisme ». Ce livre de 222 pages, lui aussi très difficile à obtenir (j'ai mis plusieurs mois après diverses commandes dans de grandes librairies espagnoles), est à mi-chemin entre l'ouvrage d'histoire de la pensée anarchiste (sur GODWIN, PROUDHON, BAKOUNINE et KROPOTKINE) et celle de l'utopie. Très éclectique, il offre des idées intéressantes et permet parfois d'ouvrir le sujet à la science-fiction. Mais il apporte peu par rapport aux ouvrages encyclopédiques sur l'utopie, sauf une certaine actualisation. Cependant après une introduction générale sur les utopies, il centre son analyse sur des œuvres essentiellement libertaires et m'a permis de confirmer des choix que j'avais déjà entrepris dans mes propres classifications.
8. En 1990, entre autres publications sur l'utopie et l'anarchisme, Fernando AINSA propose *Necesidad de la utopía/Nécessité de l'utopie* dont le titre se suffit évidemment à lui-même et montre son intérêt pour ce thème. En 1997 il publie *La reconstrucción de l'utopie*, un « essai » de près de 200 pages, publié aux Éditions UNESCO. L'auteur multiplie les analyses ou remarques sur les utopies, et notamment les utopies anarchistes. Il privilégie son milieu sud-américain, ce qui est un des intérêts de l'ouvrage. Mais il ne se livre pas à une analyse approfondie des œuvres citées. Il procède à un gros effort de typologie et est une des bases les plus sérieuses en ce sens pour le travail que j'entreprends.

## 2. Des tentatives d'analyses plus récentes et diversifiées

On pourrait allonger la liste en citant les recherches de l'anarchiste individualiste français Émile ARMAND sur les communautés, les travaux de Ronald CREAGH surtout sur les États-Unis, de Gaston LEVAL puis de Frank MINTZ sur l'autogestion espagnole, les publications récentes de la revue *Volontà* ou des éditions ACL... pour montrer qu'en milieu anarchiste, l'utopie a non seulement droit de cité, mais est de plus en plus étudiée.

Le n°3 d'octobre 1989 de *Volontà* s'intitule *L'utopia comunitaria* et permet en 171 pages à 13 intervenants libertaires individuels ou collectifs de tenter de dresser une histoire des grands moments utopiques anarchistes : de la Cecilia aux kibbutz et à la Comunidad del Sur en passant par les utopies pédagogiques et les expériences artistiques (Crass, Living Theatre), nous est procuré un tableau plus riche que celui de la plupart des anthologies et histoires précédemment citées.

Dans ces publications, les critiques persistent, le nécessaire recul également, mais les aspects valorisants semblent bien aujourd'hui l'emporter. Pour illustrer ce propos, il est bon de rappeler que les anarchistes italiens, au moment où tristement s'éteignait une des plus riches revues italiennes (*Volontà*), ont donné naissance en fin 1999 à une nouvelle revue, appelée *Libertaria*, avec un sous-titre très programmatique, « *Il piacere dell'utopia*<sup>90</sup> » !

Le cas des éditions lyonnaises ACL – Atelier de Création Libertaire, est très représentatif de cet effort de revalorisation critique des utopies. Ce groupe lié à l'ancienne revue anarchiste IRL – Informations Rassemblées à Lyon (1973-1991) a beaucoup publié sur les utopies d'un point de vue libertaire nettement majoritaire, ce qui tranche avec les études citées ci-dessus qui étaient souvent plus hétéroclites.

En 1982, *L'imaginaire subversif. Interrogations sur l'utopie*, est un ouvrage de 185 pages qui offrent à une bonne douzaine d'anarchistes de 6 à 7 pays différents (même si pour certains d'entre eux fixés en France) de préciser le sens et l'objectif qu'ils attribuent à l'utopie. Il s'agit des interventions au colloque tenu en 1981. Les italiens Amedeo BERTOLO, Luciano LANZA, Franco CRESPI y débattent avec des sud-américains (Eduardo COLOMBO et Fernando AINSA) et des anarchistes de l'aire anglo-saxonne (Murray BOOKCHIN, Stephen SCHECTER et Ronald CREAGH). Les intervenants d'origine ibérique (Octavio ALBEROLA et Fernando AGUIRRE), les français (Miguel ABENSOUR et Christine FAURÉ) et la suisse responsable du CIRA Marianne ENCKELL complète une liste très riche du milieu libertaire des années 1980.

En 1996 Mimmo (Domenico) PUCCIARELLI essaye à partir « *des expériences collectives de la Croix-Rousse de 1975 à 1995* » de décrire de manière plus ouverte *Le rêve au quotidien*, qui s'exprime comme le dit le sous-titre de ce livre de 254 pages « *de la ruche ouvrière à la ruche alternative* ». Le « *socialisme libertaire* » est depuis 1991 à nouveau à l'ordre du jour comme (principale ?) utopie de la liberté.

<sup>90</sup> littéralement « *le plaisir de l'utopie* »

La même année 1996 voit sortir un petit ouvrage de 39 pages *Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle* qui offre trois textes de Isabelle ESCUDERO, Luce FABBRI et Christian FERRER. Ce sont trois interventions faites lors de la Rencontre anarchiste internationale de Barcelone en 1993.

En 1999, l'ouvrage de Mimmo PUCCIARELLI préfacé par Alain PESSIN sur *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui* offre 365 pages pour à l'aide d'une « *sociologie de la liberté* » essayer de définir les idées et espoirs de libertaires. Le libertaire actuel est plus pragmatique et moins dogmatique ou « *orthodoxe* » que celui d'autrefois, et plus critique vis à vis des utopies globales, en préférant plus s'investir dans les micro-utopies au quotidien.

En 2000 est publié le livre **Collectif** *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*. Il offre 345 pages d'articles sur des interventions qui analysent des positionnements culturels libertaires au sens large (BUÑUEL, VERNE, ARTAUD, CORTÁZAR, PERET, SPINOZA, BAZIN, KAFKA, SADE...) ou qui essaient de préciser ce qu'est l'imaginaire (l'utopie) libertaire ou anarchiste. Cette variété des « *incendiaires* » confirme mon choix de les placer pour la plupart dans mon chapitre sur les utopies libertaires, puisqu'il sont désormais bien intégrés dans les écrits libertaires. Cet ouvrage très inégal, comme c'est le propre de tous les Actes de Colloque, permet néanmoins de préciser plusieurs notions. Le terme d'acte libertaire (au sens large) semble désormais nettement l'emporter sur celui d'anarchisme, dans un esprit d'ouverture plus que comme refus d'un mouvement qui reste revendiqué par bien des auteurs. La notion d'utopie en milieu anarchiste ne semble plus vraiment poser de problème de rejet, même si on la camoufle un peu sous d'autres vocables (*imaginaire* de PUCCIARELLI, *rêverie politique* de PESSIN, *contre-culture* pour ADAMO...). Au contraire, l'utopie et l'anarchie sont identifiés comme synonymes, voire pour l'anarchie comme la plus « *cohérente* » des utopies, la plus « *radicale* », dans un article fondamental pour ma recherche de Amedeo BERTOLO sur *La Fonction utopique dans l'imaginaire anarchiste*. Comme pour les autres publications de ce dynamique petit groupe éditorial, un imaginaire revu et corrigé, amplifié et ouvert, semble esquisser une nouvelle forme d'utopie libertaire, qui rompt même parfois fermement avec les postulats anarchistes antérieurs, comme la notion de révolution réfutée par PUCCIARELLI.

En 2001 est publié les actes du colloque de 1999 : *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, riche ouvrage de 558 pages. Une quarantaine d'articles, tout en précisant des points de l'histoire de l'anarchisme dont beaucoup sont liés aux essais utopiques (Christiana, Collectivités espagnoles...), s'interrogent également sur « *l'utopie aujourd'hui* », les « *futurs imprévisibles* », l'importance du « *rêve* » et l'espoir d'un « *anarchisme in-finie* ». C'est à la fois une histoire pluraliste de l'utopie libertaire et un regard décapant (parfois même très hostile) sur les illusions et les limites de cet imaginaire et des différentes tentatives. La diversité des interventions rend difficile une synthèse claire, mais on peut retirer de la lecture de ce très riche ouvrage l'idée que dans leur très grande majorité, les participants à ce colloque de 1999 sont quasiment tous contre les dogmes, fussent-ils anarchistes. Le pragmatisme, la remise en cause des visions « *sectaires* » ou rigides de l'anarchisme traditionnel (notamment vis à vis d'un État changeant et polymorphe, ou vis à vis de la notion de révolution et surtout vis à vis de projets idéaux, même anarchistes, trop fermés ou sectaires) prouvent que l'utopie libertaire résiste, mais qu'elle s'est adaptée, nuancée et qu'elle prône plus une expérimentation alternative dans le présent (« *qu'il faut se réapproprier* »), que la refonte de grands projets utopiques pour le futur. Marie-Louise BERNERI (pourtant peu citée) et Murray BOOKCHIN sont des axes forts de cette évolution, et des références sous-jacentes qui me semblent évidentes, même si elles sont mêlées à d'autres, bien évidemment. La principale utopie libertaire qui ressortirait de ce colloque serait celle des « *associations libres et libertaires* » (Salvo VACCARO) et des expérimentations diversifiées ici et maintenant (Mimmo PUCCIARELLI). Le temps et l'ampleur de l'utopie libertaire semble se réduire pour plus de liberté et plus de rayonnement...

Cette même année 2001 Alain PESSIN publie *L'imaginaire utopique aujourd'hui* aux PUF. Cet ouvrage de 222 pages se place logiquement à la suite des précédents, non pas que PESSIN soit un anarchiste affirmé, ni qu'il écrive en bonne connaissance de l'anarchisme ou pour l'anarchisme, mais parce qu'il est lié depuis assez longtemps aux initiatives du groupe autour d'ACL, qu'il a participé à de multiples colloques et que l'analyse des libertaires et de leur imaginaire lui est familière. Il dédie d'ailleurs son ouvrage à Mimmo PUCCIARELLI et à ses initiatives (tant expérimentales que comme néo-chercheur en sociologie) et part donc évidemment des expériences libertaires de la Croix-Rousse pour étudier l'évolution de l'utopie à partir du concret des expériences. Dans un livre, forcément schématique, il veut montrer qu'entre

« *l'utopie classique* » (en fait, il n'analyse vraiment que trop peu de textes politico-littéraires, et quasiment pas les autres aspects de l'utopie) et « *l'utopie d'aujourd'hui* » (sur une base essentiellement croix-roussienne, et donc fort limitée), l'évolution est colossale. Sa conclusion révèle qu'on est passé d'utopie « *de la clôture et de l'enfermement* » à ce qu'il appelle des utopies « *de l'aventure* ». Son vocabulaire imagé, sa métaphore (à mon avis trop reprise, et donc parfois artificielle) du théâtre, son insuffisante préoccupation de l'attitude des libertaires (même et surtout anciens) par rapport aux utopies... rendent son livre parfois exaspérant. Mais son effort de comparaison et son art des formules est à mon sens une des rares analyses d'ensemble, dont nous disposons, pour analyser la nouvelle utopie libertaire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : une utopie reposant sur autonomie, liberté individuelle, ouverture et aspect évolutif... sont bien les traits du mouvement libertaire qui se veut en accord avec sa pensée anti-système et anti-dogmatique. Comme il le reconnaît lui-même, des contre-utopistes, des rêveurs, des praticiens de l'utopie avaient déjà auparavant amorcé ce changement de perspective et d'action. Quel dommage que ces aspects ne soient pas vraiment présents dans cet ouvrage... car à lire Paul GOODMAN ou Luce FABRI, à approfondir Murray BOOKCHIN et Hakim BEY, on se rend compte que pragmatisme, ouverture, évolutionnisme, insertion dans le réel... sont depuis longtemps des valeurs fortes d'un mouvement libertaire dont le révisionnisme était déjà amorcé au début du XX<sup>e</sup> siècle par les théoriciens italiens, MALATESTA un peu, Luigi FABRI et Camillo BERNERI beaucoup. Élisée RECLUS lui même mêlait « *évolution et révolution* ». Alain PESSIN est d'ailleurs plusieurs fois gêné sur ces différents points, puisqu'il répète fréquemment que son analyse part d'exemples trop limités, et puisqu'il doit bien reconnaître en conclusion que l'utopie d'aujourd'hui est bien proche d'une certaine lecture de PROUDHON.

## E. UN EXEMPLE D'AMBIGÜITE DE LA PENSÉE ANARCHISTE : LE CAS PROUDHON.

### 1. L'utopie proudhonienne :

**C'est incontestablement un utopiste**, sans doute malgré lui. Il passe à juste titre pour un des fondateurs de l'idéal libertaire, et donne sur la fin de sa vie une définition très forte de l'anarchisme qu'il assimile au « *socialisme de la liberté* ». Son optimisme (propre à de très nombreux utopistes) est alors très prégnant, surtout lorsqu'il répète à plusieurs reprises que la reconstruction du monde se fera assurément sur des bases saines, une fois qu'on aura détruit les obstacles (Cf. son fameux « *Destruam et aedificabo* », détruire pour reconstruire, que reprendra sous une autre forme BAKOUNINE). Cette volonté de partir de zéro pour permettre un vrai renouvellement, il l'a exprimé dans cette citation que nous propose Pierre MIQUEL « *Je cherche un trou (le topos de l'utopie ?) où il y ait de vrais sauvages (toujours cette référence à l'homme primitif qui nous vient des Lumières), à qui je voudrais apprendre à mépriser et à haïr les chauvins, les jacobins, les agioteurs, les jageurs, les soldats et les prêtres* ».

Son projet de Justice sociale fondé sur un contrat social, mais attention, entre les hommes, pas comme son « *ennemi* » ROUSSEAU le propose entre les hommes et l'État, est la pierre de base de l'édifice. Cette « *centralité* » de la Justice dans l'œuvre et l'utopie proudhoniennes est sans doute partiellement inspirée des socialistes chrétiens de son temps (LAMENNAIS) et de son prédécesseur en anarchisme, l'anglais GODWIN.

Mais ces axes utopiques de Justice et de Dignité, PROUDHON refuse de les figer. Comme il l'explique notamment dans *La Justice dans la Révolution et dans l'Église*, celles-ci naissent de l'action, et doivent y retourner (et s'y confronter) sous peine de dégénérer, et donc d'être l'inverse de ce à quoi le mouvement social doit tendre. Il expliquait déjà dans *La célébration du dimanche* en 1839 que « *tout équilibre (harmonique, utopique ?) n'est que transitoire, puisque de nouvelles antinomies apparaissent* », desquelles se découvrent de nouvelles, qui à leur tour vont bientôt se transformer...

Son utopie est donc celle du mouvement, de la reconnaissance du conflit, des antagonismes, comme base de l'auto-formation et de l'apprentissage de l'autonomie, tant chez l'individu qu'en société. Le « *sociopsychanalyste* » Gérard MENDEL en fait en 1971 un des pivots de sa proposition de révolution pédagogique qui permettra de « *décoloniser l'enfant* »<sup>91</sup>.

---

<sup>91</sup> MENDEL Gérard *Pour décoloniser l'enfant. Sociopsychanalyse de l'autorité* (1971), Paris, Payot, 323p, 1989

L'autre grand axe de l'utopie proudhonienne repose sur la valorisation du travail, source de liberté et d'autonomie autant que d'accomplissement individuel. Le travail s'exprime surtout dans les petites unités, notamment l'atelier, qui devient la cellule de base de la future société.

L'association, que PROUDHON propose, doit peaufiner l'ensemble à condition de ne pas en faire un absolu, un système. Elle s'appuie sur l'autogestion et un utopisme pédagogique très fort, la fameuse démopédie proudhonienne. L'association permet la réalisation de la mutualité mais seulement quand c'est nécessaire et profitable. Celle-ci repose sur la réciprocité, qui montre encore cet optimisme en l'homme qu'anime alors PROUDHON. Les associations fédérées entre elles couronnent l'ensemble. L'utopie fédéraliste est une des plus analysées par PROUDHON.

L'action populaire, prolétaire, se doit d'être autonome, éloignée des idéologies et partis politiques qui en menacent l'intégrité ; il s'agit d'une auto-émancipation. Comme Flora TRISTAN et Philippe BUCHEZ en son temps, PROUDHON devance le slogan de la future Internationale (pour qui l'émancipation « sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ») et les propositions marxistes ultérieures. Il est cependant le premier à poser les bases d'une utopie du travailleur-producteur autonome.

Son utopie anti-étatiste rejoint certaines idées de SAINT-SIMON sur le dépérissement de l'État et là encore devance MARX très largement. De SAINT-SIMON il aurait certainement pu faire sienne la formule qui consiste à proposer le remplacement du gouvernement des hommes par l'administration des choses, ainsi qu'une certaine prééminence du socio-économique sur le politique.

Les grands axes de l'utopie proudhonienne reposent au niveau économique :

1. sur l'autonomie et l'autogestion (avant la lettre) des unités de base.
2. le mutualisme.
3. la « *fédération agricole-industrielle* ».

Au niveau politique les éléments principaux sont :

1. le « *self-government* » (terme qu'il utilise) de l'unité de base (commune ou quartier).
2. la Fédération ou contrat de *décentralisation*. Il s'agit « *d'un contrat synallagmatique et commutatif, pour un ou plusieurs objets déterminés, mais dont la condition essentielle est que les contractants se réservent toujours une part de souveraineté plus grande que celle qu'ils abandonnent* » et pour être sûr d'être bien compris, il ajoute « *le contrat de fédération dont l'essence est de réserver toujours plus aux citoyens qu'à l'État, aux autorités municipales et provinciales plus qu'à l'autorité centrale, pouvait seul nous mettre sur le chemin de la vérité* ». <sup>92</sup>

Cette double structure (économique et politique) sera reprise dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le syndicalisme révolutionnaire.

Sur le plan culturel, malgré la modestie affichée par PROUDHON lui-même, l'accent est mis sur un art qui permet « *la réalisation des virtualités concevables et perceptibles du devenir* » et qui de ce fait participe à « *l'achèvement des possibles* » écrit Robert DAMIEN<sup>93</sup>, qui poursuit peu après en notant « *l'utopie concrète qui exalte les puissances de l'auto-crédation humaine* ». C'est vrai que dans toute l'œuvre proudhonienne, créer, produire, c'est s'auto-émanciper, se transformer, que ce soit dans l'atelier du producteur ou dans l'atelier du peintre, notamment celui où son ami et compatriote COURBET l'avait introduit. Dans son ouvrage posthume (1965) *Du principe de l'art*, PROUDHON notait effectivement que « *l'art est une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue d'un perfectionnement physique et moral de notre espèce* ».

On peut cependant rappeler qu'entre le PROUDHON fortement anarchiste des premiers écrits (résolument anti-étatiste) et le fédéraliste acceptant un État minimal et non coercitif de la maturité, il y a eu évolution. D'une utopie radicale on passe peut-être à un pragmatisme plus réaliste. C'est en tout cas la thèse de Fawzia TOBGUI<sup>94</sup>.

<sup>92</sup> PROUDHON P.J. *Du principe fédératif*, Paris, Romillat, 1999, p.113 et 116

<sup>93</sup> DAMIEN Robert *PROUDHON et la philosophie de l'art, -in-PROUDHON, anarchisme, art et société*, Colloque de 2000, Paris, Société P.-J. PROUDHON, 2001, p.6

<sup>94</sup> TOBGUI Fawzia *De l'anarchisme au fédéralisme, articulation entre droit et État dans le système politique de PROUDHON*, -in-Réfractations, Lyon, n°6, 2000

Une des plus belles définitions de son utopie libertaire, PROUDHON l'a donnée au dictionnaire LAROUSSE en 1864, peu avant sa mort, à l'entrée « Anarchie » : « Anarchie : j'ai voulu avec ce mot préciser la fin ultime du progrès politique. L'anarchie est, si on peut l'exprimer ainsi, une forme de gouvernement ou de constitution dans laquelle la conscience publique ou privée, formée par le développement de la science et du droit, est suffisante pour maintenir l'ordre et pour garantir toutes les libertés ; dans cette société le principe d'autorité, les institutions policières, les instruments de prévention et de répression, la bureaucratie, le fisc, etc... sont réduits et simplifiés au maximum ; c'est une société où, de manière plus rationnelle, les institutions monarchiques et la centralisation sont remplacées par des formes fédératives. Quand la vie politique et privée se confondent, quand les problèmes économiques sont résolus, quand les intérêts individuels et sociaux supposent équilibre et solidarité, quand aura disparu tout type d'oppression, il est clair que nous serons en plein régime de liberté, ou d'anarchie. Les lois fonctionneront d'elles-mêmes, sans contrôle ni pression, garanties par la spontanéité universelle »<sup>95</sup>.

## 2. L'anti-utopisme proudhonien :

Mais PROUDHON qui n'est jamais à une contradiction près, et dont les mots qu'il utilise et les concepts qu'il emploie voient leur sens évoluer, est également **un pourfendeur d'utopies et d'utopistes**, car pour lui tout système, toute vision religieuse du monde, tout humaniste collectiviste... ne font que renforcer cette néfaste Trinité que sont l'État, Dieu et la Propriété.

Pour PROUDHON le système rousseauiste de contrat social favorise « l'arbitraire gouvernemental ». CABET et les icariens sont les créateurs de l'absolutisme et de la dictature du collectif. Toute utopie communiste d'ailleurs (et surtout le marxisme, mais pas seulement) entraîne la déchéance et le risque d'une dictature plus impressionnante que les autres. La communauté au sens de propriété collective serait un « monstre », pire que le propriétaire individuel, car elle écrase tout individu ; elle est anti-libertaire par essence. Il le dit fort bien dans *Philosophie de la misère* en 1846 : « La communauté n'est autre chose que l'exaltation de l'État, la glorification de la police ». Quant à FOURIER, son aîné, rival régional et bisontin, il ne serait qu'un doux rêveur. Enfin la proposition saint-simonienne d'unir talent, travail et capital ne serait qu'une « fausse série ». De longs textes décortiquent ces tares car pour PROUDHON, utopistes et réformateurs sont des démagogues, qui trompent le peuple, qui promettent bonheur et liberté et qui utilisent force, centralisation, contraintes... Toutes les utopies reposent sur le dogmatisme, qu'il a parfaitement analysé chez MARX, alors que la solution se trouve au contraire dans le pluralisme des idées et des réalisations sociales. Avec sa perspicacité si souvent présente (sauf en ce qui concerne la place de la femme, malheureusement...) PROUDHON sent bien que toute doctrine figée, toute « utopie sociale » est arbitraire, et dangereuse pour la liberté. Cet absolutisme repose sur la contrainte pour le faire accepter et c'est « chose étonnante (que) la plupart des révolutionnaires ne songent à l'instar des conservateurs qu'ils combattent, qu'à bâtir des prisons ». Bref, toutes les utopies se réduiraient à l'arbitraire, l'étatisme et le despotisme, ou pire, à des « chimères qui rende myopes »<sup>96</sup>. Paolo PASTORI, qui compare les pensées de SOREL et de PROUDHON, résume le débat en montrant que le socialisme pluraliste et pragmatique de PROUDHON est par essence anti-utopique<sup>97</sup>, alors qu'à contrario, la synthèse dialectique du marxisme s'exprimant dans un communisme unitaire, dans un système figé, est totalement du registre de l'utopie. Ce pragmatisme est une des clés de voûte des écrits proudhoniens, et par le bon sens et la modération qu'il installe, contribue grandement à la critique de l'utopie absolutiste. Par exemple dans *Du principe fédératif...* de 1863 (réédité partiellement en 1999 chez Romillat) il rappelle : « il n'y eut jamais d'exemple d'une communauté parfaite et il est peu probable, quelque haut degré de civilisation, de moralité et de sagesse qu'atteigne le genre humain, que tout vestige de gouvernement et d'autorité disparaisse ».

Il est bon de noter que les critiques anti-système, anti-totalitaire avant la lettre, et quasi prophétiques chez PROUDHON, STIRNER et surtout BAKOUNINE se nourrissent également de bien des écrits de leurs contemporains. Les positions fort modérées d'un Pierre LEROUX par exemple, sont sur ce point très proche des libertaires, puisque dans son *De l'individualisme et*

<sup>95</sup> traduit de l'espagnol -in-TOMASSI Tina *Breviario del pensamiento educativo libertario*, 1978, p.88-89

<sup>96</sup> Cf. Sur ces points l'excellent *PROUDHON Justice et Liberté* de Jacques MUGLIONI en 1962

<sup>97</sup> PASTORI Paolo *Rivoluzione e continuità in PROUDHON e SOREL*, Roma, Giuffrè, 244p, 1980

du socialisme de 1833 paru dans *La Revue Encyclopédique*, il affirme que toute « communauté » (communisme) par son autoritarisme conduit au despotisme. Le journaliste Émile de GIRARDIN, pacifiste et anti-étatiste affirmait au Congrès International de la Paix à Paris en 1849 « Qu'est-ce que l'État ? Tout. Que doit-il être ? Rien, rien qu'une société d'épargne collective et d'assurance mutuelle »<sup>98</sup>. Ses idées fédéralistes et d'administration des choses plutôt que de gouvernement des personnes, chères à PROUDHON, son donc bien dans l'ère du temps.

Au XX<sup>e</sup> siècle les analystes « sociologues » de PROUDHON ont souvent insisté sur son caractère non-utopiste, son refus des utopies de son temps, son caractère ancré dans la réalité sociologique de son temps. Sans doute en réaction contre la critique marxiste et sa vulgate schématique anti-utopiste, les ANSART, BANCAL et GURVITCH ont toujours mis en avant la lucidité proudhonienne et ses analyses serrées et souvent très novatrices de la réalité matérielle. Les deux grands ouvrages de Pierre ANSART, *MARX et l'anarchisme* et *Naissance de l'anarchisme*, assez difficiles à lire, sont sans doute les plus intéressants pour cerner le réel apport du proudhonisme (et du saint-simonisme) et par contrecoup les analyses caricaturales et souvent empruntées de Karl MARX.

Armand MATTELART résume bien cet anti-utopisme fondamental chez PROUDHON, en citant longuement des passages de *l'Idée générale de la révolution au XIX<sup>e</sup> siècle* : « Qu'est-ce que donc que l'Association ? Un dogme... quelque chose d'arrêté, de complet, d'absolu, d'immuable. Tous ceux qui ont donné dans cette utopie ont abouti, sans exception, à un SYSTÈME... Ainsi l'école saint-simonienne, dépassant la donnée de son fondateur, a produit un système ; FOURIER, un système ; OWEN, un système ; CABET, un système ; Pierre LEROUX, un système ; Louis BLANC, un système ; comme BABEUF, MORELLY, Thomas MORE, CAMPANELLA, PLATON et autres, leurs devanciers, partis d'un principe unique, avaient enfanté des systèmes. Et tous ces systèmes, exclusifs les uns des autres, le sont également du progrès. Périssent l'humanité plutôt que le principe ! C'est la devise des utopistes comme celle des fanatiques de tous les siècles. Le socialisme, interprété de la sorte, est devenu une religion. »<sup>99</sup>.

Alain PESSIN<sup>100</sup> rejette également globalement l'utopisme de PROUDHON, en montrant qu'il ne l'est que parfois, et que son positionnement en faveur de l'association dans la société de son temps est une manière de réfuter une fois pour toute le paradigme de l'île. à mon avis la première raison ne tient pas, car tous les grands écrivains utopistes ne l'ont pas été en permanence, MORE le premier qui sut être un chancelier pragmatique. Même Giovanni ROSSI, le plus utopiste des anarchistes, assume d'autres rôles, d'autres fonctions.

Pour conclure sur une note désagréable pour les proudhoniens, il y a un point où PROUDHON n'est absolument pas utopiste, mais au contraire aligné sur des positions détestables, traditionalistes et inadmissibles pour un libertaire : le poids essentiel de la cellule familiale, et un rôle subalterne voire très déprécié attribué à la femme. PROUDHON passe désormais comme un « antiféministe, misogynne voire gynophobe »<sup>101</sup> ou comme un « refoulé sexuel »<sup>102</sup>. Ces bribes de patriarcat ne sont ni utopiques (au sens d'évolution vers un mieux être social) ni anarchiste, évidemment. En « prônant la supériorité de la chasteté sur la sensualité, du travail sur le plaisir... », comme l'écrit très bien HERTJE en analysant le livre de 2001 de Michèle PERROT sur les *Femmes ou les silences de l'histoire*<sup>103</sup>, le bisontin se range contre l'autre franc-comtois célèbre, FOURIER, qui sur ce point lui est considérablement supérieur, et nettement plus moderne. Dès son époque, PROUDHON avait trouvé en l'utopiste

<sup>98</sup> MATTELART Armand *Histoire de l'utopie planétaire*, 2000, p.197

<sup>99</sup> MATTELART Armand *Histoire de l'utopie planétaire*, 2000, p.157-58

<sup>100</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 228p, 2001, p.152

<sup>101</sup> KÉRIGNARD Sophie *Essai d'identification de la femme anarchiste. Le rôle des femmes dans l'anarchisme (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles)*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>102</sup> GUÉRIN Daniel *PROUDHON oui et non*, Paris, Gallimard, 1978

<sup>103</sup> -in-*Réfractations*, n°9, 2002, p155

anarchiste DÉJACQUE<sup>104</sup> et chez Jenny D'HÉRICOURT<sup>105</sup> des penseurs libertaires bien plus modernistes et bien plus conséquents.

## F. L'UTOPIE ANARCHO-INDIVIDUALISTE STIRNERIENNE ?

### 1. Une utopie extrêmement originale, un anarchisme « anormal »<sup>106</sup>

L'utopie de Johann Caspar SCHMIDT, dit Max STIRNER (1806-1856), est une utopie étonnante ou une utopie « absolue » (écrit Alain JOUFFROY<sup>107</sup>) dont la composante sociale ou collective repose sur la « société égalitaire des égoïstes », qu'il appelle également « union (ou association) des égoïstes » ou « association des libres ». Ce regroupement ne reconnaît « rien de sacré » et « s'oppose à toute puissance supérieure » comme il le développe dans sa Deuxième section : *Le Moi, de L'Unique et sa propriété*.

*L'unique et sa propriété (Der Einzige und sein Eigentum)* en 1844 est un ouvrage majeur, peu souvent lu car difficile à déchiffrer, aussi ardu parfois que certains livres de PROUDHON. Ce livre est d'une logique (apparemment) imparable, « une anomalie conceptuelle extrême », puisqu'il s'oppose à tous les absolutismes, tous les dogmes, tous les systèmes, toutes les institutions y compris dit STIRNER, honnêtement et ironiquement, « l'absolutisme de l'anti-absolutisme ». Toute sujétion, tout lien imposé, toute société (car codifiée) y est combattue, parce que ce sont de fait des limitations de la liberté individuelle. L'attitude est alors simple : un scepticisme opiniâtre<sup>108</sup> visant à « démasquer les impostures contenues dans (tous) les idéaux, qui tous, aussi beaux soient-ils, comportent toujours le sacrifice de la propre vie réelle », y compris (et surtout peut-être) les idéaux humanistes, socialistes et communistes.

La vision stirnérienne de l'homme, que l'on a souvent confondue abusivement avec celle de NIETZSCHE qui lui succède, révèle pourtant un curieux optimisme ou un volontarisme extrême, fondée sur une volonté totale d'autonomie en bout d'évolution. Une forme d'humanisme en quelque sorte, alors qu'il rejetait également totalement ce concept ? Dans *L'Unique* il analyse longuement cet « homme libre » qui doit dans le futur « dominer et les choses et l'esprit »<sup>109</sup>.

Pour réaliser ces aspirations libertaires (utopiques ?) STIRNER semble privilégier la révolte -l'insurrection ou *Empörung*- (destructrice de toute institution) à la révolution (créatrice d'autres institutions, donc d'autres « féodalités » contraignantes et aliénantes)<sup>110</sup>. L'autonomie de l'individu est à ce prix. La révolution ne serait « qu'une remise en question de la réalité » pas un « renversement spectaculaire » de celle-ci. « Ce n'est donc pas une structure (suffisamment ?) utopique ». La révolte stirnérienne, par contre si, même s'il affirme souvent que c'est la démarche, le chemin qui compte, pas le but. Il y a donc chez STIRNER des envolées en faveur de la révolte radicale qui, en milieux libertaires, rappellent son contemporain COEURDEROY et annoncent BAKOUNINE. Ce rapprochement n'est pas excessif, surtout si l'on prend en compte le rôle important dévolu aux déclassés, au *Lumpenproletariat* que l'on retrouve fréquemment chez ces trois penseurs. C'est Michel RAGON qui prolonge cette analyse au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, en privilégiant l'illégalisme, la révolte, et en refusant une révolution qui porte en elle l'assujettissement : « L'illégaliste est très différent du révolutionnaire. Le révolutionnaire peut être un illégaliste à un certain moment de sa vie, mais c'est toujours un oppresseur en puissance. Il rêve de détruire un ordre pour reconstruire un autre ordre de son choix. Il s'attache des mercenaires et glorifie le peuple esclave dont il feint de vouloir faire le peuple roi. L'illégaliste au contraire, se dresse à la fois contre les esclaves, contre les mercenaires et contre les prétoriens...Le révolutionnaire n'est donc qu'un affranchi provisoire... »

<sup>104</sup> DÉJACQUE Joseph *De l'être humain mâle et femelle. Lettre à P.J. PROUDHON* Nouvelle Orléans, Lamarre, 11p, 1857

<sup>105</sup> D'HÉRICOURT Jenny *La femme affranchie, réponse à MM MICHELET, PROUDHON, É. de GIRARDIN, A. COMTE et autres novateurs modernes* Bruxelles, 1860

<sup>106</sup> ZOCCOLI Ettore *I gruppi anarchici degli Stati Uniti e l'opera di Max STIRNER* Modena, 1901

<sup>107</sup> JOUFFROY Alain *Préface à VANDREPOTE Pierre Max STRINER chez les indiens*, Monaco, 1994

<sup>108</sup> PORCU Pier Leone Mario *Il naufragio dell'esistere, -in-Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

<sup>109</sup> STIRNER Max *L'unique et sa propriété et autres écrits*, Lausanne, L'âge d'Homme, 1977

<sup>110</sup> COSSUTA Marco *Une comparaison entre STIRNER et BAKOUNINE. Réflexions sur le droit et l'anarchisme*, -in-Réfractations, Lyon, n°6, 2000

Une « *vision utopique minimaliste* » existe donc ; elle repose sur le volontariat sans contrainte, sur une autonomie individuelle quasi absolue, sur le respect de la propriété de chacun. « *STIRNER emprunte au socialisme l'idée d'association et semble s'adonner à l'utopie* »<sup>111</sup>. Seules des personnes fortes, et libres de tout tabou, peuvent se permettre de se lier, sur un plan d'égalité et pour une période limitée, ponctuelle, sans présager d'un avenir changeant. Ce n'est pas la vie sociale qui est réfutée, mais une vie sociale qui limiterait l'intégrité du Moi ; l'association carcan est rejetée, pas l'association des Égaux, comme il le réaffirme dans son *Anticritique*. Dans cette *Réponse à FEUERBACH, SZELIGA et HESS* publiée en 1845 dans le *Vierteljahrsschrift*, ce qu'il trouve de plus intéressant dans son grand œuvre, c'est la partie traitant de « *l'association d'égoïstes* ». C'est une preuve supplémentaire que ceux qui réduisent STIRNER à un individualisme forcené manquent pour le moins de nuances. Dans cet ouvrage plus clair et synthétique que *L'Unique*, réédité en français grâce aux soins d'Henri ARVON, le philosophe expose plus nettement que l'égoïste ne rejette rien, « *n'exclut rien à priori* », mais au contraire s'associe, expérimente, participe... sans refus définitif, car ce serait alors un nouvel absolu limitatif et extérieur à la puissance individuelle.

Cet associationnisme furtif appartient alors bien aux idéaux anarchisants qui peuvent se résumer aux aspects volontaires, temporaires et toujours librement consentis de toute association égalitaire et libertaire. Mais il ne se pose jamais comme aboutissement, c'est une expérience continue, un extrême pluralisme, « *une poussière de soleils* » selon la belle formule de José PIERRE<sup>112</sup>. La sociabilité stirnérienne est totalement lâche, autonome, sans contrainte morale et idéologique et créée au gré de l'individu. « *L'association reste ma création, donc je peux m'en désolidariser* » écrit-il en substance, ce n'est qu'un « *instrument* ». Comme le résume Massimo PASSAMANI<sup>113</sup> l'association stirnérienne est une « *association anarchiste anti-autoritaire* », dont le pivot est un « *contractualisme sans pouvoir* ».

Il est à noter qu'un autre associationnisme est présent dans *L'Unique* : celui des coalitions ouvrières, et d'un appel à la résistance (grève générale ?) qu'elles doivent mettre en action. Ce n'est pas du syndicalisme révolutionnaire, mais les formules stirnériennes (certes isolées et rares) s'en rapprochent beaucoup.

La réfutation des utopies figées « *classiques* » (cette « *société* » qu'il analyse comme un autre nouveau Dieu) est cependant toujours évidente et le modernisme de STIRNER s'impose aux lecteurs têtus d'une œuvre difficile.

De même par rapport au socialisme, Daniel GUÉRIN<sup>114</sup> pense que STIRNER n'est pas antisocialiste, mais dur opposant de sa sacralisation, et pourfendeur total du socialisme étatiste, puisque « *tout État est despotisme, qu'il y ait un seul ou plusieurs despotes ou que tous soient maîtres...* ». C'est certainement sa dénonciation lucide et prophétique du communisme comme nouveau despotisme qui entraîne la critique caricaturale de MARX. Il faut dire que STIRNER, avant BAKOUNINE et presque en même temps que PROUDHON, prévoit une évolution totalitaire (si on accepte cet anachronisme) des différentes propositions socialistes ou communistes. Il le fait par pure logique, puisque ne disposant d'aucune expérimentation en son temps, avec « *un don divinatoire* » qui permet presque d'anticiper l'État bolchevique, rajoute GUÉRIN dans un autre article<sup>115</sup> où il analyse la proposition de George PLEKHANOV qui faisait de STIRNER « *le père de l'anarchisme* » dans son ouvrage *Anarchismus und Sozialismus* de 1894.

<sup>111</sup> JOUBERT Daniel *Karl MARX contre Max STIRNER*, -in-DETTMEIJER Diederik *Max STIRNER ou la première confrontation entre Karl MARX et la pensée antiautoritaire (Recueil de textes)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 270p, 1979

<sup>112</sup> PIERRE José *La poussière de soleils. STIRNER aujourd'hui ou le Retour du Jedi*, -in-L'Arc, n°91-92, 1984

<sup>113</sup> PASSAMANI Massimo *L'utilizzazione reciproca : relazionalità e rivolta in Max STIRNER*, -in- *Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

<sup>114</sup> GUÉRIN Daniel *Compléments sur STIRNER*, in-*L'anarchisme*, réédition 1981

<sup>115</sup> GUÉRIN Daniel *STIRNER « père de l'anarchisme » ? Son apport et ses lacunes*, -in-DETTMEIJER Diederik *Max STIRNER ou la première confrontation entre Karl MARX et la pensée antiautoritaire (Recueil de textes)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 270p, 1979



Anarchiste STIRNER ? Malgré l'anachronisme du terme, il s'en rapproche donc beaucoup. Sa réfutation de Dieu (comme FEURBACH) et de toutes les divinités, même laïques et humanistes (contre FEURBACH) permet de le relier au fameux slogan du « *ni dieu ni maître* » utilisé aujourd'hui pour définir l'anarchisme, d'autant qu'il affirme déjà en 1842 (donc plus de 2 ans avant *L'Unique*) dans sa critique d'un ouvrage de Bruno BAUER, que « *chacun est son propre rédempteur et sauveur* » et que l'objectif ultime est « *l'autosuffisance, l'autarcie de l'homme libre* »<sup>116</sup>.

Un autre aspect utopique libertaire, aujourd'hui largement revisité, chez STIRNER est à rechercher dans ses propositions pédagogiques, analysées dans le chapitre sur *Les utopies libertaires*. Elles se résument à mettre l'école au service du libre épanouissement de l'homme libre et servent à faciliter son auto-crédation.

Cette vision utopiste, même minimaliste, a été fortement caricaturée, même en camp anarchiste, mais ce sont surtout les marxistes qui y discernent une déformation petite-bourgeoise, reproduisant le capitalisme, et faisant état (d'après eux) d'une incompréhension totale des rapports de classe et des conditions matérielles. C'est oublier la partie « *lutte de classes* » présente dans *L'Unique*, et le fait que STIRNER est alors en train de traduire des économistes célèbres, dont la traduction définitive sort en 1946 chez WIGAND à Leipzig : Jean-Baptiste SAY (*Dictionnaire d'économie politique*) et Adam SMITH (*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*).

Ce sont surtout MARX et ENGELS, visiblement bousculés par STIRNER, qui lancent le combat de manière caricaturale, doctrinale, mesquine, voire métaphysique ou « *économiste* »... dans *L'idéologie allemande*. Cette œuvre n'est pourtant pas publiée avant 1932, comme si après coup MARX la rejetterait et chercherait à la dissimuler. STIRNER y est « *méchamment* » traité sous les sobriquets de Saint MAX, de Sancho ou de Saint Sancho.

Certains néo-marxistes y voient même un pré-fascisme comme le pense H.G. HELMS dans *L'idéologie de la société anonyme* (ce que semblerait confirmer MUSSOLINI qui tente de s'approprier l'héritage stirnérien en même temps que celui de SOREL). Dans un article polémique (qui reprend et le fond et la forme de *L'idéologie allemande*), à mon avis très caricatural et plein d'une morgue scientifique péremptoire qui rappelle bien des écrits du marxisme vulgaire post-soixante-huitard, HELMS ne voit dans *L'Unique* au mieux qu'un « *méta-principe autoritaire* » et au pire que « *concepts vides* », et en STIRNER qu'un « *démagogue accompli* », produit de l'idéologie petite-bourgeoise qui a servi de terreau au fascisme ! C'est beaucoup pour un seul article, même si la multiplication des citations vise à donner une caution supplémentaire à son auteur.

Il est vrai que la vie de Johann Caspar SCHMIDT, bien terne, surtout si on la compare au radicalisme exprimé dans *L'Unique* donne quelques prises à cette dénomination de « *petit-bourgeois* » frustré et finissant difficilement une vie sans gloire. À l'époque Karl MARX, mais également Bruno BAUER, Ludwig FEUERBACH, Arnold RUGE ou Bettina Von ARNIM (-in-*Die Epigonen*) pensent tous que STIRNER surévalue le concept d'individualisme feuerbachien, mais tous également sont sensibles à cette puissante argumentation et reformulent ou approfondissent leurs positions, surtout pour l'imbrication entre le social et l'individu, qui doit plus prendre en compte ce dernier, comme le démontre le riche article de Ferruccio ANDOLFI<sup>117</sup>. Il semble bien que c'est en réfutant STIRNER que MARX rompt profondément avec la philosophie post-hégélienne (surtout avec Ludwig FEUERBACH), qui était toujours dominante chez lui, comme l'analyse avec finesse Daniel JOUBERT.

Pour dénaturer encore plus STIRNER, en fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est ENGELS et PLEKHANOV qui en font un anarchiste, ce qui est un anachronisme, en le liant à PROUDHON (qu'il réfutait pourtant largement), et à BAKOUNINE (qui pourtant rejetait toujours l'individualisme intransigeant dont STIRNER ferait partie).

---

<sup>116</sup> **STIRNER Max** *À propos de la Trompette du jugement dernier* (1842), -in-**DETTMEIJER Diederik** *Max STIRNER ou la première confrontation entre Karl MARX et la pensée antiautoritaire (Recueil de textes)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 270p, 1979

<sup>117</sup> **ANDOLFI Ferruccio** *L'essenza humana : STIRNER e i suoi contemporanei*, -in-*Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

Cependant, pour conclure sur ce point, cette utopie anarchiste stirnérienne est donc incontestablement présente et originale, même si ce n'est qu'un des aspects de la pensée de STIRNER. Elle est en opposition aux autres positions anarchistes de son époque, formulées par GODWIN qu'il ne connaît peut-être pas, et par PROUDHON qu'il cite et réfute abondamment dans son *Unique*.

C'est une utopie centrée sur l'individu, sur la révolte, sur la négation plus que sur le collectif, la révolution et la (re)construction telle que le développera plus tard l'anarchisme communiste bientôt dominant en milieu anarchiste. Mais il s'agit bien d'un réel penseur anarchiste, anti-autoritaire conséquent, qui rejette tout « *ce qui est hiérarchique, pyramidal, monarchique* »<sup>118</sup>. Cette utopie entièrement centrée sur un Moi auto-défini s'interprète parfois comme une forme « *d'utopie négative* »<sup>119</sup>.

## 2. STIRNER vu comme le rejet de tout absolu utopique :

Son anti-idéalisme radical et sa condamnation des idéologies ont souvent fait penser que STIRNER n'était absolument pas utopiste. Son principal ouvrage n'est surtout qu'une « *entreprise de démythification idéologique* », « *qu'un cri, une protestation douloureuse* », plus qu'un projet ou un écrit cherchant à élaborer un système. Il affirme comme d'autres que l'abstraction est « *toujours une idée autoritaire* », ce qui rend une société idéale (c'est à dire libertaire) impossible.

Pierre VANDREPOTE réfute pour ces raisons là, la vision utopique de STIRNER, mais il modère très vite cette position en rappelant que la proposition sociale stirnérienne (donc un projet de type utopique !) est trop sous-estimée. PRÉPOSIET dans son *Histoire de l'anarchisme* (1993) intitule également en ce sens son chapitre sur STIRNER, « *l'individualisme absolu* », ce qui n'est qu'une interprétation qu'il accentue de manière un peu caricaturale en parlant « *d'échec de la philosophie libertaire* » et « *d'anarchisme purement spéculatif* ». Même un analyste sympathisant comme George WOODCOCK propose « *L'égoïste* » comme titre réducteur de la partie sur STIRNER dans son livre *L'anarchie*. Martin BUBER, pourtant d'habitude plus nuancé, dénonce le stirnérisme parce que son « *caractère de mutualité* » est réduit à rien<sup>120</sup>.

Marco COSSUTA<sup>121</sup> va plus loin encore, en réfutant STIRNER en tant qu'anarchiste, affirmant « *qu'il ne pourra jamais dépasser le despotisme* » puisqu'il oppose force à la force et développe ce concept de manière extrême, comme un de ces absolus qu'il dénonce pourtant.

Toutes ses analyses permettent de dire que la confusion est extrême. Une lecture totalement anti-utopique et anti-anarchiste de STIRNER devient désormais possible<sup>122</sup>, surtout si on retient cette phrase : « *L'Homme vrai n'est pas dans l'avenir, dans l'objectif, le but, mais est ici, dans le présent ; il existe dans la réalité... Je suis le vrai Homme* » ou celle-ci : « *...je ne place pas mes espérances dans les organisations futures* ». Le futur est trop loin, trop incertain, trop mythifié aux yeux d'un auteur qui rêve de son épanouissement immédiat, ici et maintenant. Il ne voue « *aucun culte pour les lendemains qui chantent* » et rappelle que « *l'utopie, ce n'est pas mon problème* ». À ces phrases tranchées s'ajoute un total mépris pour penseurs et idéologues, « *ceux qui imaginent le monde* », donc surtout les utopistes ? et une méfiance de tout mouvement révolutionnaire. En effet, en refusant la révolution car pourvoyeuse de systèmes rêvés et de projets figés (donc d'utopies ?), STIRNER toujours se range pour la rébellion, la révolte<sup>123</sup>, qui est avant tout un processus de libération (pas un projet social), et

---

<sup>118</sup> WEISS Roger de *STIRNER, classicisme et prophétie*, -in-DETTMEIJER Diederik *Max STIRNER ou la première confrontation entre Karl MARX et la pensée antiautoritaire (Recueil de textes)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 270p, 1979

<sup>119</sup> BAZZANI Fabio *STIRNER come signo della cesura nel paradigma della ragione moderna*, -in- *Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

<sup>120</sup> BUBER Martin « *L'unique* » et « *L'Individu/Die Frage an den Einzelnen* » (1936), -in-DETTMEIJER Diederik *Max STIRNER ou la première confrontation entre Karl MARX et la pensée antiautoritaire (Recueil de textes)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 270p, 1979

<sup>121</sup> COSSUTA Marco *STIRNER e i moderni*, -in-*Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

<sup>122</sup> JOAN I TOUS Pere *SADE y STIRNER o la tradición imposible del anarquismo español*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>123</sup> FERRI Enrico *Dimensioni della rivolta in Max STIRNER*, -in-*Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

qu'elle n'entraîne pas de création de nouvelles chaînes (même s'il la voit aussi comme fondatrice d'une forme d'auto-gouvernement de d'institutions nouvelles).

Pour résumer, on peut donc fournir plusieurs explications qui pourraient permettre de réfuter l'aspect utopique de la pensée de STIRNER :

1. Misant tout sur l'individualité, la singularité individuelle, il n'est pas ou peu concerné par le collectif ou le social, qui reste le propre des utopies. Toute destinée ou vision politique hostile au Moi est donc à priori rejetée, comme le rappelle Enrico FERRI.<sup>124</sup>
2. Son projet d'association est trop vague, trop furtif, trop au service du seul égoïsme individuel pour être considéré comme une utopie sociale.
3. Son rejet de toute extériorité, de toute essence, son « *nominalisme radical* » (WEISS Roger de) ou « *pathétique* » (BUBER Martin) exclut chez lui toute idée d'utopie au sens classique ou habituel du terme.
4. Sa volonté d'auto-crédation permanente individuelle, dans le présent, l'immédiat, rejette et marginalise tout projet utopique futur.

### 3. Des influences rares et contradictoires...

Ce contemporain de MARX et de FEUERBACH, nourri lui aussi d'hégélianisme, lié aux **Freien** (les jeunes hégéliens) a su avec brio s'émanciper de l'étatisme de son maître HEGEL, rompre brutalement avec les Jeunes Hégéliens, et fonder un courant libertaire qui va être redécouvert une première fois en fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa pensée est relancée grâce au poète anarchisant écossais John Henry MACKAY (1864-1933), en pleine époque d'essor de l'anarchisme et de diffusion de la pensée de NIETZSCHE. Deux rééditions allemandes de *L'Unique* ont lieu en 1888 et 1901. En France, il y a deux traductions simultanées en 1900. La première traduction italienne date de 1902.

Les idées stirnériennes gagnent alors certains secteurs du mouvement anarchiste, surtout en Italie, et un peu aux États-Unis et en France. Ailleurs la trace stirnérienne, partout présente, reste fort marginale, sauf peut-être en Colombie, Panam et au Vénézuéla au début du XX<sup>e</sup>, où de nombreux journaux et groupes se réclament de l'anarchisme individualiste. À Colón (Panama) se fonde même le journal **El Unico** en 1911. En Espagne, à l'orée du siècle le stirnérisme est fortement teinté d'idées issues de NIETZSCHE, notamment via la « *génération de 1898* » en littérature, surtout Pio BAROJA, le plus connu, le plus proche des idéaux libertaires (Cf. *La lucha por la vida*). La **Revista Blanca**, très liée à l'anarchisme, y contribue largement entre 1898 et 1905.

En Allemagne quelques individus restent longtemps fort imprégnés de sa révolte absolue contre toute autorité. Au début du siècle, B. ZACK lie STIRNER aux individualistes états-uniens comme TUCKER et ANDREWS qu'il traduit en allemand. Ret MARUT (avant de devenir le romancier B. TRAVEN), pourtant proche de son « *ami intime* » communiste anarchiste Gustav LANDAUER, et élogieux pour la République des Conseils, écrit en 1921 une synthétique réactualisation des thèmes de STIRNER « *Nul dieu ne t'aidera, nul programme, nul parti, nul bulletin de vote, nulle masse, nulle unité. Je suis le seul capable de m'aider* ».

Mais avec la guerre de 1914-1918, le stirnérisme est momentanément oublié et semble partiellement récupéré par des courants totalitaires, essentiellement le fascisme. Il perd son lien presque exclusif avec l'anarchisme au profit d'interprétations plus ouvertes.

Il retrouvera partiellement cette liaison anarchiste ou antiautoritaire dans les années 1960 et 1970, surtout avec la révolte libertaire et puissamment individualiste de 1968. Les idées de jouir sans scrupules (sans entraves ?), de se révolter sans limite et de vivre l'instant présent sont en nette symbiose avec la pratique et le projet situationnistes<sup>125</sup>.

Des artistes (souvent liés au surréalisme) avaient cependant déjà contribué à sa relecture au XX<sup>e</sup> siècle, comme PICABIA, DUCHAMP ou Max ERNST... et un courant l'interprétant

<sup>124</sup> FERRI Enrico *La città degli unici. Individualismo, nichilismo, anomia* Torino, Giappichelli, 464p, 2002

<sup>125</sup> MANGONE Carmine *L'individuo e il governo sociale della « mancanza »*, -in-*Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchio, 1993

comme précurseur de l'existentialisme<sup>126</sup>, « *du moi comme être-en-révolte* », du moi qui s'assume, est lancé par le libertaire Martin BUBER, bientôt par le compagnon de route des anarchistes, Albert CAMUS, et synthétisé par Henri ARVON (Cf. son *Aux sources de l'existentialisme : Max STIRNER* Paris, PUF, 1954) et plus récemment par Giorgio PENZO.

Mais c'est dans la mouvance très diversifiée des individualistes anarchistes français que l'héritage stirnérien reste bien vivace, surtout dans l'entre-deux-guerres.

Pour André ARRU<sup>127</sup>, STIRNER est bien analysé en France par Manuel DEVALDÈS qui a écrit l'article *Individualisme (Anarchisme égoïste)* dans l'*Encyclopédie Anarchiste* coordonnée par Sébastien FAURE. Même si plus tard il devient plutôt « *socialiste individualiste* », ses écrits en milieux libertaires sont nombreux.

Charles-Auguste BONTEMPS adapte STIRNER dans un sens « *d'individualisme social* » qui semble trop accentué par rapport aux écrits du philosophe.

Le « *principal vulgarisateur* » reste incontestablement E. ARMAND (dont le vrai nom est Ernest JUIN 1872-1962). Il publie entre autres les revues *L'En-Dehors* et *L'unique*, aidé en cela par une brochette d'intellectuels militants de bonne facture : Louis BARBEDETTE, Hem DAY, Louis DORLET, Louis ESTÈVE, Gérard de LACAZE DUTHIERS, Stephen Mac SAY, Han RYNER...

#### 4. NIETZSCHE, aux marges lointaines du stirnérisme et de l'anarchisme ?

Il est bon de rappeler que *L'Unique* sort l'année de naissance de NIETZSCHE, alors que parfois des analyses les comparent comme s'ils étaient contemporains, où réduisent STIRNER au rôle de simple précurseur. En Italie, l'introduction de STIRNER et celle de NIETZSCHE se font à la même époque, et pour ZOCCOLI (vers 1901), dans la même famille que l'anarchisme.

On retrouve chez NIETZSCHE des traces possibles de « *stirnérisme* », et des positions assez semblables. En schématisant un peu, c'est le cas de la glorification de la puissance individuelle, et d'un certain aristocratismes individualiste, ainsi que « *la transmutation de toutes les valeurs* » (François BOTT). Comme STIRNER, le philosophe pourfend toutes les vérités absolues, tous les dogmes, toutes les idoles (ce qu'il appelle « *l'idéalisme moral* »), tous les conformismes et notamment l'esprit du christianisme : « *L'homme est sage tant qu'il cherche la vérité ; mais quand il prétend l'avoir trouvée, le voilà fou* »<sup>128</sup>. Il affirme au contraire une position provocatrice qui consiste à « *reconnaître la non-vérité pour condition de vie* » ce qui peut renvoyer à la formule stirnérienne « *J'ai fondé ma cause sur rien* » mise en exergue de *L'Unique*. La pensée active de NIETZSCHE se veut radicalement dérangeante pour les valeurs admises (« *je suis de la dynamite* »).

La similitude entre un Moi unique et souverain et « *le maître puissant* » nietzschéen est bien sûr très souvent soulignée.

Une vision élitiste et très critique du travail, voire aristocratique chez NIETZSCHE, semble également commune aux deux philosophes.

D'autre part, comme tout le courant anarchiste, en fin de sa vie seulement, il est totalement anti-nationaliste (cette « *infection nationaliste* ») et pourfendeur des frontières, en refusant un monde « *couvert de patries comme un homme est couvert de plaies* ». Pour ceux qui ont cherché à le ranger dans le camp des traditionalistes pangermanistes et hitlériens, il suffit de citer cette phrase lucide : « *Partout où l'ignorance, la malpropreté, la superstition sont florissantes, où les échanges sont faibles, où l'agriculture est misérable, le clergé puissant, se trouvent encore aussi les costumes nationaux* ».

Mais il est vrai que son anti-égalitarisme permanent, ses visions eugéniques parfois, son nationalisme de jeunesse qui le pousse à s'engager en 1870, et son aristocratismes systématique l'éloignent énormément de tout courant libertaire. Comme le note Henri ARVON dans une belle formule, « *NIETZSCHE exalte le maître aux dépens de l'esclave, STIRNER élève l'esclave à la*

<sup>126</sup> PENZO Giorgio *Max STIRNER : la rivolta esistenziale, -in-Individuo e insurrezione*, Catania, Il Picchiio, 1993

<sup>127</sup> ARRU André (pseudonyme de SAULIÈRE René) *L'Unique et sa propriété de STIRNER*, Le Havre, Le Libertaire, 1993

<sup>128</sup> Le Nouvel Observateur, *NIETZSCHE*, n°48 Hors Série, 2002

*dignité de maître* »<sup>129</sup>. D'autre part, NIETZSCHE n'a pas hésité dans certains de ses écrits à pourfendre le socialisme, dont l'anarchisme ne serait qu'un appendice ; il va même jusqu'à parler des « *chiens anarchistes* » dans *Par delà le bien et le mal*. Enfin son refus de toute morale le coupe du grand courant d'éthique humaniste et collectiviste libertaire, mais en cela il reste très proche de STIRNER.

## G. LA FINALITE UTOPIQUE DE L'ANARCHISME

Si les anarchistes eux-mêmes réfutent parfois cette considération, elle est pour beaucoup d'analystes un peu superficiels, une évidence, comme dans ce livre de vulgarisation de Pierre MIQUEL qui affirme « *l'anarchiste c'est un optimiste, et encore plus un utopiste* »<sup>130</sup>.

Cependant la plupart des libertaires contemporains reconnaissent comme Eduardo COLOMBO que « *anarchie est utopie* », en tout cas une « *variante* » de l'utopie<sup>131</sup>, pas au sens fermé traditionnel, mais comme « *une manifestation fondamentale de l'imaginaire social* ». Le portugais Juan Maria CARVALHO FERREIRA reconnaît que dès ses origines, « *l'anarchisme s'est affirmé comme un rêve et comme une utopie qui présente ses caractères propres* »<sup>132</sup> face aux marxismes, socialismes et autres libéralismes. Cette utopie (ou plus exactement ses caractéristiques) a évolué dans le temps, face notamment aux changements sociaux, aux changements historiques et au poids de ses adversaires.

### 1. L'anarchie comme utopie(s) : deux visions confondues ou complémentaires

L'utopie anarchiste peut être vue de deux manières principales. C'est Daniel COLSON, l'auteur du remarquable *Petit lexique philosophique de l'anarchisme* qui dans une interview récente en précise les données<sup>133</sup>.

1. Il définit en premier lieu l'utopie de type projet, vision globale, celle de la plupart des penseurs historiques de l'anarchisme : « ... *le problème de l'anarchisme est celui de savoir si le projet libertaire est une utopie rationnelle qui se fixe un but et qui prétend changer le monde, en convaincant les autres, en se donnant les moyens, les outils organisationnels et autres pour le faire.* » C'est cette forme d'utopie libertaire qui est le plus souvent analysée par les historiens de l'anarchisme qui reconduisent souvent les analyses des grandes œuvres fondatrices. Ils délaissent trop l'aspect historique du mouvement, souvent limité aux poncifs sur l'Espagne ou l'Ukraine. Ils font rarement, sauf en milieu ibérique, l'analyse des thématiques utopiques et des expérimentations.
2. La deuxième forme d'utopie, plus pragmatique et plus ouverte et pluraliste, est celle qui permet de se réapproprier le quotidien, de développer à partir du monde réel des manières libertaires de vivre et d'espérer : « *Ou est-ce que l'anarchisme est l'expression de possibles qui sont inscrits dans le réel de façon immanente, dans nos désirs et dans des forces qui nous dépassent qu'il faut sans cesse évaluer et qui sont porteuses d'une vie plus intense, plus libre, plus heureuse* ». C'est un choix plus individualiste, plus méfiant vis à vis des dogmes et des organisations, fussent-elles anarchistes, qui souvent bloquent le cheminement personnel.

### 2. L'anarchisme comme projet(s) global(aux) de société(s) utopique(s)

- a) *Anarchisme et utopie sont proches dans leur finalité*

<sup>129</sup> ARVON Henri *L'actualité de la pensée de STIRNER*, -in-*Anarchici e anarchia nel mondo contemporaneo*, Turino, Einaudi, 1971

<sup>130</sup> MIQUEL Pierre *Les @narchistes*, Paris, Albin Michel, 2003, p.9

<sup>131</sup> COLOMBO Eduardo *Nouveau millénaire, défis libertaires. Utopie et anarchisme* (intervention à Bieuzy-les-Eaux, Colloque « *Gardarem l'Utopie* », 15/10/2000 Compte-rendu de COUTANT Philippe sur <http://1libertaire.free.fr/utopie.html>)

<sup>132</sup> CARVALHO FERREIRA Jose-Maria *L'action collective, la révolution sociale et l'imaginaire anarchiste* -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000, p.246

<sup>133</sup> *Lecture philosophique de l'anarchisme, entretien avec Daniel COLSON*, -in-IRL, n°90, été 2002

L'anarchie (ou l'anarchisme) est une proposition ou une utopie ouverte et pluraliste, changeante et évolutive ; les multiples penseurs qui s'en réclament n'ont pas la même définition ni les mêmes méthodes, alors qu'ils partagent souvent l'analyse critique des sociétés existantes et le souhait final de société anti-autoritaire. Il faudrait toujours utiliser le terme « *anarchismes* » au pluriel. Mais c'est une constante : quasiment tous les anarchistes prônent ou prévoient une société idéale, en tout cas une société autre que celle dans laquelle ils vivent, et vers laquelle l'essentiel de leurs efforts doit tendre. Dans son étude de l'anarchisme argentin au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Gonzalo ZARAGOZA montre que ce mouvement qui domine le socialisme argentin d'alors propose une vraie « *vision du monde, ... une alternative culturelle, idéologique, morale et éthique* »<sup>134</sup>, donc une totale reconstruction théorique et rêvée du monde latino-américain, ce qui est le propre de toute utopie.

C'est ce que rappelle John CLARK dans *What is anarchism ?/Qu'est ce que l'anarchisme ?* écrit en 1980, puisque cette « *théorie politique* » qu'est l'anarchisme doit inclure 4 points essentiels :

- « 1. la vision d'une société idéale non coercitive et non autoritaire.
2. la critique de la société existante et de ses institutions, critique fondée sur cet idéal anti-autoritaire.
3. Une appréciation de la nature humaine qui justifie l'espoir d'un progrès significatif vers cet idéal.
4. Une stratégie de changement entraînant l'institution immédiate d'alternatives non-coercitives, non autoritaires et décentralisées. »<sup>135</sup>

C'est une définition qu'on pourrait facilement appliquer à l'utopie libertaire, ou plus exactement aux utopies libertaires, car le pluriel s'impose. Le premier point est un projet anarchiste d'ensemble, donc une utopie globale. Le dernier point met plutôt l'accent sur la démarche et les méthodes utopiques de type libertaire. Bien sûr pour cela il faut posséder une vision utopique optimiste de l'homme et de ses capacités (point 3) et procéder à une fine analyse de la contre-utopie sociale qu'est la « *civilisation* » réelle, pour reprendre le terme fouriériste dénonçant le capitalisme. Il s'agit du point 2.

#### b) *L'anarchie serait l'utopie la plus cohérente ? utopie ultime ?*

Une réflexion intéressante sur imaginaire et utopie anarchistes, du libertaire italien Amedeo BERTOLO<sup>136</sup>, cherche à montrer que l'utopie est inhérente à l'anarchie, car c'est une « *dimension essentielle* » pour toute « *fonction subversive de l'imaginaire* », ce qu'est très largement l'anarchie.

La « *fonction utopique* » est avant tout une fonction dynamique, car visant le changement, et cela vaut même si le projet décrit est statique. Car l'acte d'écrire, de rêver, c'est déjà remettre en cause le statu quo, en exprimant « *espoir et volonté* » de transformation sociale radicale. Partant de ces prémices libertaires, puisque l'anarchisme procède d'un vrai volontarisme éthique et politique, on peut donc en conclure que l'anarchie est bien « *une utopie radicale* ».

Mais elle est plus que cela. Elle serait l'utopie la plus cohérente avec elle-même puisqu'elle propose une sorte d'utopie permanente, toujours incomplète, changeante, expérimentale, dans la mesure où la liberté est son pivot central. Sans à priori dogmatique, autoritaire ou absolu, elle n'a donc pas de limite, de caractère figé comme on l'a développé ci-dessus. « *Sa créativité collective* » s'exprime donc dans un mouvement (dans un lieu ?) où « *théorie et praxis se vérifient continuellement* ». « *La fonction utopique est donc centrale dans l'anarchisme. Et d'autre part, l'utopie n'acquiert son sens le plus plein, son sens extrême et cohérent, que dans sa spécification anarchiste* ».

BERTOLO fait ici plus que d'affirmer l'unité entre utopie et anarchie ; il pense que son mouvement exprime une sorte d'utopie absolue, presque rationnelle dans son expression et sa cohérence interne. En milieu anarchiste, c'est rarement exprimé avec une telle netteté. Pourtant la

---

<sup>134</sup> ZARAGOZA Gonzalo *Anarquismo argentino 1876-1901*, Madrid, La Torre, 1996

<sup>135</sup> CLARK John *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Lyon, ACL, 64p, 1993

<sup>136</sup> BERTOLO Amedeo *La fonction utopique dans l'imaginaire anarchiste*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

proposition est séduisante et forme un beau critère pour analyser les différentes utopies ou mouvements utopiques libertaires.

c) *Principaux axes du projet (de l'utopie) anarchiste*

L'imaginaire libertaire utopique est d'une grande richesse, d'une très grande diversité et souvent difficile à analyser globalement. Si on reprend, entre autres, les analyses de Paul ELZBACHER dans *L'anarchisme* de 1923 et celles de GONZÁLEZ MATAS dans *Las utopias sociales contemporáneas* de 1994, on peut mettre en évidence les points communs. Le livre sans doute le plus systématique et le plus riche sur ce thème concerne essentiellement l'anarchisme ibérique, mais a valeur exemplaire pour l'anarchisme partout dans le monde ; il s'agit de l'ouvrage de José ALVAREZ JUNCO *La ideología política del anarquismo español*, publié en 1976 et réédité et mis à jour en 1991.

(1) **Une pensée avant tout anti-autoritaire et anti-étatiste**

L'utopie anarchiste (on devrait dire sans doute *utopía ácrata*<sup>137</sup> - utopie sans pouvoir, utopie du non-pouvoir...) repose sur l'anti-étatisme et la primauté de la liberté individuelle et collective. Depuis le « *premier texte anarchiste* »<sup>138</sup> de 1793, œuvre de William GODWIN<sup>139</sup>, « *tout gouvernement est un mal* » et « *l'État est tout au plus un mal nécessaire* ». Paul ELTZBACHER, dans un livre pionnier (je dispose de l'édition de 1923) notait que le seul point commun entre tous les anarchismes était « *la négation de l'État* »<sup>140</sup>.

Seuls les libertariens (qui ne sont pas anarchistes, mais « *libéraux-libertaires* », pour reprendre la formule polémique récente) ou les anarchistes favorables à un État minimal (je pense surtout à la mouvance nord-américaine) seraient alors aux marges.

Mais quelques anarchistes récemment, je pense au « *municipalisme libertaire* » de Murray BOOKCHIN aux États-Unis, aux propositions pragmatiques « *bolos* » des libertaires suisses, et aux choix « *réformistes* » voire « *électoralistes* » de mouvements européens (la CGT espagnole), ne dédaignent pas le côté de service public, d'entraide sociale que l'État aujourd'hui assume encore. Certes ils cherchent à accentuer les traits libertaires « *d'autonomisation et de décentralisation* »<sup>141</sup> de cet « *espace public* », en espérant que leur participation limite la domination. Ils restent néanmoins fermement hostiles à l'État « *juge et gendarme* ». Mais la participation à des mouvements populaires pluralistes et aux pratiques spontanément libertaires<sup>142</sup> ne peut que profiter à un anarchisme sectaire.

D'autre part, refuser tout pouvoir et toute décision autre qu'unanime est une utopie anarchiste au sens péjoratif du terme<sup>143</sup>, car c'est ou impossible, ou non souhaitable, et que cela peut camoufler une dictature souvent d'obédience populiste. Bien des anarchistes replacent donc la démocratie directe ou anarchiste dans un cadre démocratique et pragmatique aujourd'hui.

Cependant l'absence d'État peut se retrouver dans des situations non libertaires, comme pour les nations sans État que sont par exemple les Kurdes ou les Roms. « *Il apparaît clairement qu'un mode de fonctionnement social sans appareil d'État ne garantit pas à lui seul une liberté sans entraves. Pas plus que la démocratie directe n'assume à elle seule un fonctionnement*

<sup>137</sup> terme qu'utilise GÓMEZ TOVAR Luis dans son anthologie.

<sup>138</sup> BERTI Nico *GODWIN e le radici del pensiero antiautoritario*, -in-*Rivista storica dell'Anarchismo*, a.l, n°1, 1994

<sup>139</sup> GODWIN William *An enquiry concerning the principles of political justice and its influence on general virtue and happiness*, 1793

<sup>140</sup> ELTZBACHER Paul *L'anarchisme*, Paris, Giard, 1923, p.388

<sup>141</sup> ERRANDONEA Alfredo *L'espace public au XXI<sup>e</sup> siècle*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>142</sup> MACARRO Floreal *Organisation et pratiques libertaires, deux voies divergentes ?*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>143</sup> DOCKÈS Emmanuel *L'introuvable justification du pouvoir patronal*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

*libertaire, le fédéralisme n'est pas la seule condition de l'émancipation de l'individu dans la société. L'une et l'autre ne deviennent pertinents pour nous anarchistes qu'en reposant sur des valeurs de liberté, d'égalité et de solidarité ».*<sup>144</sup>

Après la remarque sur la notion clé de l'anti-étatisme anarchiste, et la nuance de taille apportée par Xavier ROTHÉA, on peut dire que tout se complique, puisque l'opposition est rude entre des mouvances individualistes et d'autres communautaires et que le refus de toute orthodoxie est une constante dans le mouvement. Et même parmi ces dernières tendances communautaires, entre **mutualisme** surtout d'essence proudhonienne, **collectivisme** surtout bakouniniste, **communisme-anarchiste** ou **communiste-libertaire** kropotkinien ou malatestanien (qui se disait aussi **socialiste anarchiste**), **anarcho-pacifisme** tolstoïen, les diverses expressions de **l'anarcho-syndicalisme**... les divergences sont fortes.

## **(2) Pour une communauté autogestionnaire et fédérale**

Néanmoins, pour beaucoup, l'anti-autoritarisme et la libre-association, l'autonomie et l'autogestion des petits groupes, la solidarité ou entraide (nom du livre anti-néodarwiniste célèbre de KROPOTKINE), le fédéralisme et la décentralisation... peuvent être cités sans grand risque. Marianne ENCKELL rappelle que « *le fédéralisme est constitutif de l'anarchisme* » depuis l'époque de l'AIT<sup>145</sup>. Il s'appuie sur l'autonomie et la participation volontaire, et se rapproche donc de « *l'union libre* ». La solidarité ou entraide en forme le ciment collectif. La formulation est liée surtout aux apports théoriques de la Région Espagnole qui dès le début des années 1870 se positionne pour une « *fédération libre d'associations libres composées de libres individus* ». De l'unité individuelle aux différentes composantes collectives, la liberté, le libre choix, l'adhésion volontaire et donc le droit de sécession ou de départ sont réaffirmés très souvent et profilent une vision anarchiste originale et puissante du fédéralisme.

## **(3) L'anarchisme comme « mode de vie » libertaire : vers la libération des individus**

L'utopie anarchiste s'exprime également par des comportements et des valeurs socio-culturelles fortes, que les anarchistes ne sont d'ailleurs pas les seuls à pratiquer. La liberté sexuelle, l'amour libre, la vision antireligieuse (athée ou antithéiste ou agnostique selon les cas), l'écologie, l'antimilitarisme, un certain puritanisme végétarien parfois, sont très fréquents. Mais pour ne prendre qu'un exemple, curieusement et paradoxalement (Cf. « *ni dieu, ni maître* » slogan accolé à l'anarchisme, mais originaire vraisemblablement du blanquisme), il existe des anarchistes chrétiens ou taoïstes ou transcendantalistes... : pour les premiers, la mouvance issue du tolstoïsme est forte, et le rôle de « *compagne* » de route de la célèbre philosophe Simone VEIL, qui alla jusqu'à s'engager dans une milice anarchiste en Espagne de 1936, ou les œuvres de Jacques ELLUL<sup>146</sup> ont une incontestable importance.

Pour tenter une première synthèse, ce qui distingue donc l'utopie anarchiste de toute autre (hormis peut-être les auteurs qui prolongent une tradition « *universaliste-illuministe* » radicale que l'anarchisme assume, peut-être comme « *principal soubassement idéologique commun* »<sup>147</sup>), c'est la primauté accordée à la liberté et à l'individu, la supériorité de l'humain sur la règle, de l'esprit libre sur le dogme, du pluralisme et de la fantaisie sur le conformisme et l'uniformité. Il y a une place considérable de l'éthique (là aussi un ouvrage de KROPOTKINE nous le rappelle), de la morale, alors que la presse à sensation représente souvent l'anarchiste comme amoral ou sans morale. L'idée de Justice est au centre des œuvres de PROUDHON et de GODWIN avant lui. Récemment, Pierre MIQUEL rappelle que « *la justice seule impose la destruction du monde. Pour un anarchiste elle est à l'horizon de la pensée, plus encore que la liberté* »<sup>148</sup>. La rigueur et l'éthique libertaire s'expriment fortement chez les RECLUS, KROPOTKINE, MALATESTA, TOLSTOÏ... La primauté écologiste s'impose chez RECLUS ou

<sup>144</sup> ROTHÉA Xavier *Les Roms, une nation sans territoire ?*, -in-**Réfractions**, n°8, 2002, p.93

<sup>145</sup> ENCKELL Marianne *Fédéralisme et autonomie chez les anarchistes*, -in-**Réfractions**, n°8, 2002

<sup>146</sup> ELLUL Jacques *Anarchisme et christianisme*, Lyon, ACL, 1988

<sup>147</sup> MANFREDONIA Gaetano *Unité et diversité de l'anarchisme, un essai de bilan historique*, -in- *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>148</sup> MIQUEL Pierre *Les @narchistes*, p.77



BOOKCHIN. L'égalité homme-femme est, malgré les errements de PROUDHON, une position de base de l'anarchisme. En Espagne par exemple, cette utopie égalitaire entre les sexes fait de l'anarchisme un des courants les plus modernes sur la question dès la fin du XIX<sup>e</sup>. Mais malgré les miliciennes de 1936, le rôle de Federica MONTSENY, l'exemplaire mouvement **Mujeres Libres** en fin des années 30, la pratique était souvent loin de la théorie.

#### (4) Un courant internationaliste et universaliste conséquent

Autre trait largement assumé par l'utopie anarchiste, comme par tous les vrais courants socialistes conséquents, c'est la position internationaliste poussée à son terme : jusqu'au refus des patries et bien sûr des frontières et du colonialisme, et bien entendu du militarisme qui les soutiennent. C'est ce qu'Angel PESTAÑA, syndicaliste libertaire essentiel du début du XX<sup>e</sup> siècle en Espagne, nomme dans ses mémoires<sup>149</sup> « *le cosmopolitisme de l'anarchisme théorique, qui évoque la patrie universelle* ». C'est sans doute Élisée RECLUS qui sur ce point, en bon géographe anarchiste, est le plus rigoureux, en lien également avec un anticolonialisme intransigeant qui est somme toute assez rare au XIX<sup>e</sup> siècle. « *Les peuples n'ont plus que faire des limites qu'on leur avait tracées. À de nouvelles idées il faut un nouvel état social correspondant. Celui que nous préparons ne comporte ni rois, ni seigneurs, ni maîtres, ni soldats, ni douaniers veillant aux frontières. Il n'admet que des hommes pleinement conscients de leur dignité personnelle et de leur égalité en droits. Nous ne reconnaissons plus ce que l'on appelle 'patrie' et qui, dans son acceptation accoutumée, représente la solidarité des crimes de nos ancêtres contre d'autres pays, ainsi que des iniquités dont nos gouvernements respectifs se sont rendus coupables* » écrit RECLUS le 1<sup>er</sup> mars 1885 à l'anglais Henry SEYMOUR qui vient de fonder **The Anarchist**. En 1901, dans **La Huelga general**, il s'adresse encore à des anarchistes espagnols en ces termes : « *Évitez les spécialisations ; n'appartenez ni aux patries ni aux partis, ne soyez ni russe, ni polonais, ni slave ; soyez des hommes avides de vérité, dégagés de toute pensée d'intérêt, et de toute idée de spéculation vis à vis de chinois, africains ou européens : le patriote en arrive à détester l'étranger, à perdre le sentiment de justice qui illuminait son premier enthousiasme* »<sup>150</sup>.

En 1933, l'anarcho-syndicaliste d'origine germanique, Rudolf ROCKER, écrit un ouvrage de fond qui depuis fait référence importance au sein du mouvement anarchiste : *Nationalisme et culture*. Il est publié à Los Angeles en 1937 et rapidement traduit en différentes langues. Une analyse fouillée de l'histoire de la pensée amène à redonner à l'anti-étatisme anarchiste des bases philosophiques pluralistes. Mais l'essentiel de l'ouvrage, en pleine montée de l'hitlérisme, pourfend tout nationalisme qui est « *réactionnaire par nature* » et affirme avec une triste lucidité et une nette anticipation, que le nazisme, dans tous ses aspects totalitaires, n'est pas spécifiquement allemand.

Cette dénonciation de l'égoïsme haineux qu'est le patriotisme fut exprimée dès l'origine du mouvement par William GODWIN. Pour lui « *cette sorte d'impulsion égoïste à l'orgueil et la vanité... ne mérite (pas) la moindre approbation* »

L'antipatriotisme reste une rareté en milieu socialiste français, et l'anarchisme en est sans doute un des mouvements les plus intransigeants, avec les « *socialistes insurrectionnels* » de la **Guerre Sociale** d'avant 1914. Georges YVETOT, alors anarchiste, syndicaliste et membre justement de la ce journal, avait réussi en 1906 au congrès CGT d'Amiens à obtenir une bonne majorité sur un texte de combat, puisque « *le congrès demande que la propagande antimilitariste et antipatriotique doit devenir plus intense et toujours plus audacieuse* ».

Durant toute leur histoire, les anarchistes seront sensibles à la notion de « *citoyen du monde* » d'origine sans doute érasmiennne et reprise par de nombreux courants humanistes et anti-nationalistes à l'époque contemporaine.

Ensuite cette utopie est fréquemment une utopie « *impatiente* », puisqu'elle vise à se mettre en place immédiatement après la révolution, sans la transition néfaste d'une quelconque dictature politique ou scientifique. C'est la grosse différence avec le marxisme. Les anarchistes sont sur ce point incontestablement plus cohérents idéologiquement que la plupart des autres socialismes, puisqu'ils insistent pour mettre au diapason la fin et les moyens. On ne peut pas

<sup>149</sup> PESTAÑA Angel *Lo que aprendí en la vida*, Madrid, 1933

<sup>150</sup> CHARDAK Henriette *Élisée RECLUS, l'homme qui aimait la terre*, Paris, Stock, 593p, 1997

créer la liberté avec des méthodes qui y sont contraires. On ne peut pas prévoir le dépérissement de l'État si on le renforce au préalable...

Enfin cette utopie impatiente est longuement préparée, par la propagande, les cercles de réflexion (Cf. les célèbres et innombrables athénées anarchistes dans la péninsule ibérique), la propagande par le fait (et pas seulement les attentats, comme on le caricature souvent) et surtout par l'éducation libertaire, l'auto-formation, la discussion... à tout moment de la vie. Les anarchistes sont des lecteurs et « *orateurs* » assidus.

Par contre l'utopie anarchiste partage avec le libéralisme et d'autres courants comme le scientisme, voir le saint-simonisme parfois, quelques points communs. L'optimisme est souvent présent, la foi en la raison, la science et la culture est très partagée dans le mouvement (malgré STIRNER). L'idée de nature et la perfectibilité de l'être humain est aussi souvent prégnante, même si PROUDHON a passé de longs moments à pourfendre ROUSSEAU. Comme indiqué ci-dessus, l'importance des Lumières comme fondement de la pensée libertaire est aujourd'hui largement admis. L'anarchisme serait également en quelque sorte l'aboutissement d'un libéralisme éthique radical et conséquent. Un poète philosophe comme le péruvien Manuel GONZALEZ PRADA (1844-1918) se définissait encore comme "*libéral-révolutionnaire* » en fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>151</sup>.

### (5) Une utopie volontariste, subjective et pragmatique

Attention, la foi dans le progrès et l'évolution, se veut différente du déterminisme marxiste ou de tout mécanisme évolutif. Rien n'est sûr ni évident, rien n'est automatique ou inéluctable pour les anarchistes, si l'homme ne prend pas lui-même en main sa destinée. L'idéal en action, le volontarisme, l'engagement... sont absolument primordiaux pour le militant, souvent animé d'un fort vitalisme.

Il faut réhabiliter le désir, la volonté, la dissidence, la subjectivité affirme le libertaire Félix GUATTARI dans son *Le devenir de la subjectivité*. Il renoue avec les anciennes positions de Gustav LANDAUER pour qui une société anarchiste ne peut se créer que si des anarchistes convaincus la tentent et la veulent, la désirent. Ruben PRIETO<sup>152</sup>, un des principaux animateurs de la *Comunidad del Sur* insiste sur ce point : pour « *fonder l'avenir* », il faut « *le construire, non pas l'attendre* ». Tant pis pour les difficultés, les échecs... ils sont inhérents à la vie sociale et individuelle.

Les écrits de Luce FABRI sont en ce domaine déterminants, pour réhabiliter une pensée libertaire pragmatique, ouverte et peu manichéenne, en réhabilitant même parfois la démocratie jadis haïe par bien des anarchistes orthodoxes. Le socialisme libertaire serait celui qui pousserait jusqu'au bout les idéaux et les méthodes de la démocratie pluraliste. La fille de Luigi FABRI a même tenté pendant la deuxième Guerre mondiale, à Montevideo et à Mexico, avec la revue et le groupe du même nom *Socialismo y Libertad*, d'unir la pensée libertaire à celles de marxistes « *hérétiques* » anti-totalitaires et de républicains fédéralistes<sup>153</sup>.

La position du catalan Xavier DURAN<sup>154</sup> la rejoint sur ce point. Certes il ne propose pas une société anarchiste, mais il ne refuse pas pour autant la nécessité de l'utopie, en demandant simplement que l'homme soit le plus consulté possible (par la démocratie directe, les référendums...) sur toutes les innovations scientifiques et techniques qui lui sont proposées : « *une certaine utopie, une utopie limitée est possible à atteindre si les pays développés mettent au second plan leurs ambitions de pouvoir et de contrôle...* ». Il est sans le savoir très proche de l'anarchiste italien MALATESTA qui, à la différence de KROPOTKINE qu'il critiquait, n'idéalisait pas la science. Pour MALATESTA comme aujourd'hui pour DURAN, la science et la technologie seront ce que l'homme en décidera, d'où une nécessaire connaissance, un vrai débat, et un pouvoir de décision accru pour la population concernée.

<sup>151</sup> DELHOM Joël *Itinéraire idéologique d'un anarchiste latino-américain : Manuel GONZALEZ PRADA*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>152</sup> PRIETO Ruben *Futurs imprévisibles et anarchismes prématurés*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001, p.319

<sup>153</sup> JACQUIER Charles *L'exil de Julien COFFINET ou un marxiste hérétique à Montevideo*, -in-*dissidence*, a5, n°12-13, janvier 2003

<sup>154</sup> DURAN Xavier *Las encrucijadas de la utopía*, Barcelona, Labor, 142p, 1993

## (6) Une définition possible de l'utopie anarchiste

ALVAREZ JUNCO, dans le livre très riche cité ci-dessus, définit l'utopie anarchiste en 8 points principaux, de manière à pouvoir la distinguer des autres utopies socialistes ou littéraires classiques :

1. Elle insiste sur le caractère rationnel de l'idéal proposé, mais à la différence des utopies classiques, insiste sur le contrepoids nécessaire des instincts, des passions, d'autant que ces instincts naturels seraient naturellement harmoniques.
2. Elle offre un caractère ouvert, refusant volontairement tout schéma figé, ce qui est la grande différence avec la plupart des utopies.
3. Elle est ouverte également par sa volonté d'universalisme, refusant tout enfermement, tout isolement, alors que c'est le cas pour la grande majorité des utopies littéraires.
4. Comme beaucoup d'utopies du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> surtout, elle met l'accent sur le machinisme, la technique pour libérer l'homme des tâches ingrates. Un optimisme tempéré et pas absolu, surtout si on se réfère aux fréquentes solutions artisanales et rurales mises en avant.
5. C'est une utopie égalitaire, et en cela elle n'est absolument pas originale.
6. Enfin, et c'est une autre de ces fortes distinctions avec l'ensemble des utopies, elle est résolument antiautoritaire, antiétatiste, anti-lois, anti-règlements...
7. L'idéal proposé est un futur d'abondance (matérielle surtout), d'harmonie ou de justice (égalitarisme), de liberté et d'absence de hiérarchie, de félicité (bien être spirituel) et d'universalisme (refusant toute idée de patrie ou de frontières). Il est notable qu'en Espagne, l'anarchisme est très éloigné des nationalismes ou régionalismes, surtout basque et catalan qui s'affirment à la même période.
8. Cet idéal n'est qu'évoqué, volontairement imprécis, soit par modestie, soit par improvisation, soit par optimisme naïf en la capacité d'auto-organisation des individus après la révolution...

Dès la rédaction des premiers textes vraiment fondateurs de l'anarchisme, l'accent est mis sur la pertinence du projet et surtout sur sa faisabilité. La circulaire de Sonvillier de septembre 1871 était déjà fort explicite : « *La société future ne devra être rien d'autre que l'universalisation de l'organisation que s'est donnée l'Internationale. Nous devons donc toujours nous efforcer de rapprocher le plus possible cette organisation de notre idéal... L'Internationale, embryon de la future société humaine, doit être dès maintenant l'image fidèle de nos principes de liberté et de fédération, et doit repousser de son sein tout principe qui tend à l'autorité et à la dictature.* »<sup>155</sup>

Le projet anarchiste est donc une utopie réalisable, ce qu'affirme Élisée RECLUS en 1896 dans *L'Anarchie* (p.7) : « *Le rêve de liberté mondiale a cessé d'être une pure utopie philosophique et littéraire... il est devenu le but pratique, activement recherché par des multitudes d'hommes unis qui collaborent résolument à la naissance d'une société dans laquelle il n'y aura plus de maîtres...* ». L'optimisme de RECLUS est bien celui de nombreux utopistes : Les lois naturelles, le développement scientifique, la volonté pacifiste de nombreux individus... doivent concourir à réaliser l'anarchie.

Dès lors de nombreux anarchistes se risquent à accumuler les propositions : c'est le cas de Jean GRAVE, et de Sébastien FAURE surtout.

Le meilleur exemple d'idéal libertaire longuement décrit, toujours souhaité, activement recherché dans un nombre impressionnant de grèves et d'insurrections et qui fut même partiellement réalisé, nous est fourni par le mouvement espagnol : il s'agit du choix **du communisme libertaire**. Il remonte aux années 1876, et fut surtout élaboré par deux penseurs principaux : l'éminent responsable de la *Revista Blanca*, Federico URALES, notamment avec *Los municipios libres y el ideal y la revolucion*, et surtout le docteur Isaac PUENTE qui rédigea un des opuscules les plus diffusés dans la mouvance anarchiste : *Il comunismo libertario* en 1934. Juste avant la révolution de 1936, le Congrès de Saragosse de la CNT, fort de ses 1,5 millions de membres, en fit son objectif officiel en le nommant *Concept confédéral de communisme libertaire*. L'explosion spontanée de milliers de « *collectivisations* » (le plus vaste mouvement autogestionnaire jamais réalisé) sembla dans la fin de l'été 1936 lui donner une forte confirmation. Pendant longtemps, on ne distinguait pas les termes **anarcho-communisme**, **communisme anarchiste** et **communisme libertaire** dernière appellation

<sup>155</sup> *Rivista Storica dell Anarchismo*, anno V, n°1(9), 1998, p.64

qui semble aujourd'hui l'emporter. Dans son utopie publiée en 1933 1945. *El advenimiento del comunismo libertario. Una visión novelesca del porvenir*, MÁRTINEZ RIZO Alfonso nous rappelle que les positions syndicalistes anarchistes préparent la réalisation de ce communisme libertaire, qui est lui même une étape de transition vers l'idéal, la société anarchiste du futur, de *el porvenir*.

L'UTCL-*Union des Travailleurs Communistes Libertaires* en France en 1986 en re-proposant son « *Projet communiste libertaire* »<sup>156</sup> prolonge les débats des anarchistes ibériques, même si d'autres influences sont revendiquées (mouvements antiautoritaires, conseillistes, syndicaliste-révolutionnaires et anarcho-syndicalistes). Comme en 1936 ils mettent l'accent sur un socialisme autogestionnaire, antiautoritaire, reposant sur l'autonomie des individus et des assemblées, et le fédéralisme et la solidarité. C'est une conception sociale certes utopique, puisque « *fondée sur une autogestion authentique du travail et un auto-gouvernement démocratique de la vie sociale* » qui est loin d'exister. Mais elle ne se veut pas « *un Âge d'or idéal et à jamais inaccessible* », ni un programme de gouvernement figé : c'est une alternative (d'où le titre de l'ouvrage « *Pour l'alternative* ») ouverte, pluraliste et à redéfinir en permanence. Les mots et propositions, à un siècle de distance, expriment malgré des modernismes inévitables (autogestion...) les mêmes réalités de fond.

### 3. Une utopie anarchiste « centralisée » est-elle possible ?

Quelques anarchistes d'importance ont parfois mis en avant le centralisme (dans l'organisation et dans la société) et la nécessité d'une organisation presque hiérarchique, en tout cas très disciplinée. Cette position, minoritaire, fut parfois à l'origine de dérives anti-libertaires très graves, comme le terrorisme, les sociétés secrètes plus ou moins sectaires et avant-gardistes, voire la participation aux institutions étatiques ou militaires très hiérarchiques...

Mais elle fut également l'œuvre de militants libertaires sincères, qui en lutte contre des courants très organisés et très violents (je pense au léninisme ou aux sociétés policières comme en Espagne des années 20 et 30) voyaient dans une organisation plus structurée et hiérarchique un moyen de résister avec plus d'efficacité.

BAKOUNINE avec sa manie des sociétés secrètes avant-gardistes, notamment sa célèbre **Fraternité**, présente bien des positions en contradiction totale avec son anarchisme anti-autoritaire. Il est donc parfois revendiqué par les « *autoritaires* » de l'anarchisme et dénoncé comme conspirateur bien peu libertaire par ses adversaires (MARX et ENGELS sont les champions en la matière pour réduire BAKOUNINE à cette dimension caricaturale, et que dire d'épigones sans talent et totalement manichéens, comme le tristement célèbre *BAKOUNINE ombre et lumière*, commis par Jacques DUCLOS)

Au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, des anarchistes (surtout Sébastien FAURE), des syndicalistes révolutionnaires (Georges YVETOT), des « *socialistes insurrectionnels* », souvent proches de la **Guerre sociale** de Gustave HERVÉ... tentent de mettre sur pied une organisation fermement structurée. FAURE lance l'idée assez prudente et libertaire de **Fédération révolutionnaire**, mais les hervéistes vont plus loin et en 1910 ils proposent la création du **Parti révolutionnaire**<sup>157</sup>, certes lui aussi « *fédéraliste* » et se rangeant sous la bannière de « *ni dieu ni maître* », mais bien peu anarchiste.

Dans les années 1920, des anarchistes s'en souviendront, notamment ceux qui vont développer ce mélange contre-nature entre anarchisme et bolchevisme : Piotr ARCHINOV, compagnon de MAKHNO et historien de la makhnovitchna est de ceux-là. Sa proposition de *Plateforme* va marquer durablement le mouvement anarchiste international, et en France dans l'immédiate après Deuxième Guerre Mondiale, la FCL (**Fédération Communiste Libertaire** avec surtout Georges FONTENIS) va appliquer partiellement ces principes. L'opprobre d'anarcho-bolchevisme est désormais lancée. *La Plateforme* est une tentative d'appliquer en quelque sorte l'organisation militarisée du parti bolchevique dans les milieux anarchistes au nom de l'efficacité.

<sup>156</sup> UTCL *Pour l'alternative* 1986

<sup>157</sup> HERVÉ Gustave *En avant pour le parti révolutionnaire*, -in-**La Guerre sociale**, 09/03/1910

En Espagne, la FAI (**Federación Anarquista Iberica**) créée en 1927 présente une position avant-gardiste très bakouninienne, mais pas du tout pro-bolchevique ni marxiste, bien au contraire. Sa domination, au moins morale, de la CNT des années 30 révèle la parfois faible autonomie du mouvement anarcho-syndicaliste. C'est surtout le cas pour, en son sein, le groupe des **Solidarios** devenu **Nosotros** et mené autant par DURRUTI que par GARCIA OLIVER. Ce dernier évolue d'ailleurs jusqu'à accepter un poste ministériel en 1936 ! Les **trentistes** menés par PESTAÑA ne peuvent qu'un temps limiter cette domination anarchiste sur le syndicalisme, et marginalisés, en 1936 ils réintègrent la CNT.

En Argentine, la FORA V<sup>o</sup> Congrès est au début du XX<sup>e</sup> siècle sur des positions semblables, de domination anarchiste sur le syndicat.

Toujours autour de la Guerre Civile espagnole, l'important théoricien Diego ABAD de SANTILLAN, **faïste** lui aussi, va souvent prendre position pour une vision moins utopique, plus matérialiste et centraliste de l'économie socialiste libertaire, au nom d'un pragmatisme nécessaire imposé par la poursuite de la guerre.

Et même parmi les anarcho-syndicalistes, ceux qui se réclament en Espagne de Christian CORNELISSEN vont parfois jusqu'à adopter sa position en faveur d'un État minimal, comme il l'a exprimé surtout dans son *La evolución de la sociedad moderna* éditée à Buenos Aires en 1934. Ángel PESTAÑA, logiquement, finit d'ailleurs par fonder un **Parti Syndicaliste** : il est désormais vraiment coupé du mouvement anarchiste qu'il a pourtant largement contribué à développer, et cela juste au moment où la révolution espagnole donne crédit à plusieurs de ses écrits antérieurs !

En 1998, dans son *Anarchisme et modernité* édité chez L'Harmattan, Olivier MEUWLY ose proposer en conclusion, de mettre en symbiose une vigueur anarchiste réaffirmée, surtout dans le domaine culturel et dans l'exercice des contre-pouvoirs, avec un cadre étatique certes limité, et peu oppressif. Mais l'État reste bien présent, il doit permettre de limiter les dérives et les dangers de l'anarchisme et de garantir les performances socio-économiques d'une société qui aura fait la part belle aux désirs d'individualisme et de liberté. Il reprend sans toujours les citer les idées d'État minimum et du minimum nécessaire de centralisation et de coordination que l'on retrouve surtout dans la tradition libertaire états-unienne.

#### 4. La particularité de la tradition libertaire états-unienne :

Aux ÉU, une forte tradition libertaire, de méfiance constante vis à vis du pouvoir, de l'autorité et de l'État est une des bases de l'idéologie états-unienne dès l'époque moderne. Comme le note Rudolf ROCKER dans son étude de 1949 sur ces « *pionniers de la liberté* », cet anarchisme états-unien est original, en tout cas différent de l'anarchisme européen qui est lui majoritairement d'origine socialiste. Il s'inspire surtout des mouvements radicaux et libéraux.

À l'Époque moderne se développe un premier terreau à ce radicalisme libéral. Les immigrés sectaires, quakers, moraves, mennonites ou autres, rejetant un Royaume Uni autoritaire, ont parfois tenté de vivre une utopie de la liberté dans de petites communautés sur le sol américain. L'influence de Thomas PAINE est également fondamentale.

Autour des débats de la *Déclaration d'Indépendance*, en fin du XVIII<sup>e</sup>, même Thomas JEFFERSON établit des limites au pouvoir en train de se constituer, et il avait même proposé un article contre l'esclavage, qui fut censuré. Sa formule sur le droit « *à la vie, la liberté et la recherche du bonheur* » qui ouvre la *Déclaration d'Indépendance* de 1776 mérite d'être citée. EMERSON et les transcendantalistes, en donnant la primauté à la conscience individuelle, prolongent ces réflexions durant tout le XIX<sup>e</sup> et influencent durablement Henry David THOREAU ou Walt WHITMAN. Les courants anti-esclavagistes, de refus de l'impôt, de résistance passive et de non-violence se développent autour de ces mouvances radicales. TOLSTOÏ d'abord, puis GANDHI, vont plus tard et en d'autres lieux s'en inspirer.

Grâce à ces diverses réflexions, un anarchisme autochtone émerge progressivement, mettant surtout l'accent sur la liberté et le respect de l'individu. De Josiah WARREN (1798-1874) à Benjamin TUCKER et à l'anarchisme chrétien très populaire en fin de siècle, un grand nombre de penseurs essaient également d'appliquer leurs théories. Josiah WARREN surtout est un animateur de communautés.

Les influences européennes sont réappropriées par les principaux leaders, le proudhonisme par WARREN, le fouriérisme par Stephen Pearl ANDREWS (1812-1886) qui rêve

d'une harmonie universelle où les passions et l'amour seront vraiment libérés. Ezra HEYWOOD (1829-1883) accentue peu après ce radicalisme sexuel libertaire. L'amour libre est une des revendications de fond en milieu états-unien.

Dans ce mouvement, l'association n'a vraiment de sens que si elle est utile à l'individu, sinon elle est à combattre.

Il influence fortement le libéral John Stuart MILL, qui par quelques écrits, se rapproche de la pensée libertaire, notamment en refusant toute coercition et en défendant l'autonomie individuelle. MILL à son tour va être sérieusement analysé par Oscar WILDE, le malatestanien Luigi FABRI et plus récemment par Nico BERTI.

Plus que le mouvement qui s'inspire de STIRNER, c'est le courant anarchiste individualiste états-unien qui est sans doute le plus puissant et qui exprime le mieux « *la souveraineté de l'individu* »<sup>158</sup> si souvent affirmée. Une des premières et meilleures études qui est consacrée à ces *Pionniers de la liberté*<sup>159</sup> est due à la plume de l'anarchisme allemand Rudolph ROCKER.

Ce courant s'exprime grâce à des penseurs et agitateurs de grande renommée et de grands talents, surtout Benjamin TUCKER et Josiah WARREN, mais également l'individualiste teinté de mutualisme qu'est William B. GREENE. Un Lysander SPOONER marque puissamment l'attitude critique vis à vis de la loi. La place de WARREN dans le mouvement communautaire et de l'utopisme appliqué (***New Harmony, Modern Times...***) est puissante. La présence de ces libertaires dans les courants d'émancipation féminine et sexuelle est un autre point fort de leur activité, comme les vies des couples d'Ezra HEYWOOD ou d'HARMAN permettent de s'en convaincre. Enfin leurs tentatives de création d'organismes de crédits communautaires et mutualistes les intègrent largement dans le champ des utopies expérimentales.

Aujourd'hui ce courant individualiste est moins développé, et récupéré partiellement par les libertariens ou anarcho-capitalistes qui font de SPOONER, voire de TUCKER... leurs maîtres à penser.

De même le groupe des ***Voluntaryists*** s'éloigne un peu du mouvement du XIX<sup>e</sup>. Sur le net est cependant publié une belle synthèse, sous forme de pamphlet, par Jerry KAPLAN, dont la première version électronique date de novembre 1993 : *Individualism reconsidered*, dont j'ai imprimé les 25 pages le 10/02/2001. C'est ce texte que je vais utiliser pour tenter de préciser l'utopie anarcho-individualiste.

1. Comme tout courant anarchiste, l'anti-étatisme et l'anti-autoritarisme sont à la base du mouvement, ce qui permet d'affirmer dans un style proudhonien : « *Ni flic, ni lois, ni taxes, ni prison ou peines, et refus de toute manifestation d'un quelconque gouvernement* ». Dans la bonne tradition états-unienne, issue de la Constitution de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute coercition (tout despotisme disait les rédacteurs de la Constitution) doit être repoussée et combattue, même si c'est dans un sens sympathique ou pour la bonne cause...
2. Mais à la différence des collectivistes ou communistes qui mettent l'accent sur l'égalité, les individualistes placent avant tout la liberté individuelle, même si elle s'accompagne parfois d'inégalité. Les humains sont différents, ont des goûts différents, des tempéraments parfois opposés... Il faut en tenir compte et refuser toute uniformité ou alignement égalitaire stupide.
3. L'individu dispose d'une liberté entière, de penser et de croyances, de choix artistiques, sexuels, éducatifs, économiques... Il est libre de son corps, de sa consommation (sanitaire, ou de drogues...), de sa vie sexuelle, de procréer ou non, d'avorter ou non, de s'euthanasier ou non. Il a le droit de se défendre et donc de s'armer et de s'organiser en conséquence. La seule restriction est que sa liberté n'handicape pas celle d'un autre être humain.
4. Au niveau socio-économique, comme l'individu est libre de choix, le monde futur devra faire cohabiter tout type de système socio-économique, de communautés, voire d'individus isolés... dans un pluralisme pacifique. L'adhésion à l'un ou l'autre de ces systèmes se fera sur la base d'un total volontariat et pourra être retirée à tout moment. Les coopératives ou les banques mutuelles (comme GREENE, PROUDHON ou TUCKER... ont pu les proposer) seront cependant encouragées. La propriété privée est à maintenir dans un cadre excluant évidemment l'exploitation des autres individus.

---

<sup>158</sup> DONNO Antonio ed altri *La sovranità dell'individuo. Tre saggi sull'anarchismo negli Stati Uniti*, Manduria, Lacaita, 1987

<sup>159</sup> ROCKER Rudolph *Pioneers of american freedom*, 1949 ; j'ai lu l'édition italienne augmentée de remarques de Ronald CREAGH : ROCKER Rudolph *Pionieri della libertà*, Milano, Antistato, 229p, 1982

5. Le refus de tout système ou contrainte amène les individualistes conséquents à rejeter tous les *-ismes*, tout « *groupism* » ou communautarisme, car identifié l'individu à un groupe social, un sexe, une classe d'âge, une ethnie... est réducteur et annihile son autonomie. D'autre part c'est souvent la source d'une forme de nationalisme qui est déclaré ennemi principal. Jerry KAPLAN prend l'exemple du soutien anarchiste aux luttes féministes et anticolonialistes, qui ont parfois dégénérées en acceptation des dérives autoritaires du féminisme ou des mouvements de décolonisation, parce que c'était pour la bonne cause. Cela est à juste titre inadmissible aux yeux d'un antiautoritaire conséquent.

Pour résumer on peut reprendre les citations de la page 8 du pamphlet, en considérant « *The individual person as the most important part of human society* » qui réaffirme la totale primauté de l'individu. « *Nous pensons que les individus doivent être libres de s'engager dans toute activité volontaire de leur choix, avec qui ils souhaitent, quand ils le désirent et où ils veulent, à condition, en le faisant, de ne pas attenter à la liberté d'autres personnes qui sont comme eux opposées à toute coercition* ».

À la frontière entre la tradition libertaire individualiste et les théoriciens anarchistes qui centrent la réflexion sur l'idée de justice (GODWIN, PROUDHON) on peut citer John RAWLS (1920-2002) qui avec sa *Theory of justice* de 1971 remet l'individu au centre de sa réflexion. Celui-ci serait le seul habilité à définir les termes de l'association à laquelle il appartiendrait. Il n'est pas libertaire, mais sa réflexion tend à prouver que le terreau états-unien est riche en philosophie respectueuse des libertés individuelles.

## 5. Le projet libertaire anarcho-syndicaliste

L'anarcho-syndicalisme, comme tout le mouvement syndical, doit beaucoup aux sociétés de résistance et de secours mutuel développées surtout dès le milieu du XIX<sup>e</sup>. Le mouvement des coopératives de production est une autre référence essentielle. En Espagne, au Congrès de Barcelone de la **Federación Regional Española** de l'AIT, en 1870, la résolution votée sur le coopérativisme fait de « *la coopération de production et de la fédération universelle des associations de producteurs la grande esquisse de la société future* » (« *gran fórmula de gobierno del porvenir* »).<sup>160</sup>

Aux sources théoriques de l'anarcho-syndicalisme se trouvent essentiellement PROUDHON (comme l'a analysé Annie KRIEDEL) et BAKOUNINE. Mais l'ouvrage le plus diffusé en fin du XIX<sup>e</sup> est sans doute celui du suisse James GUILLAUME *Idées sur l'organisation sociale* de 1876.

Le militant proche de BAKOUNINE qui lui donne ses premières lettres de noblesse sous le Second Empire se nomme Eugène VARLIN. Il est exécuté pour sa participation à la Commune de Paris.

À la fin du siècle, Fernand PELLOUTIER est le dirigeant des Bourses du Travail sans doute le plus profond et le plus analysé. Ses écrits pour l'autonomie ouvrière et pour l'autonomie individuelle le rattachent évidemment à l'anarchisme dont il se réclame.

Dans la toute nouvelle CGT française issue du congrès de Limoges en 1895, anarcho-syndicalistes et syndicalistes-révolutionnaires, malgré leurs différends codifiés au Congrès anarchiste international d'Amsterdam en 1907, dominant souvent ensemble la Confédération. Pierre MONATTE avant 1907, Georges YVETOT, Paul DELESALLE ou surtout le journaliste Émile POUGET sont des figures de proue du mouvement, et même le jeune JOUHAUX est libertaire.

Pour faire bref, le syndicalisme d'avant 1914 est plutôt appelé (surtout par Jacques JULLIARD) « *syndicalisme d'action directe* » tant les méthodes sont communes aux différentes tendances. Le syndicaliste-révolutionnaire privilégie cependant l'autonomie par rapport à tout groupement ou idéologie (comme le rappelle la *Charte d'Amiens* de 1906), c'est pourquoi il est parfois simplement nommé « *syndicaliste* » ou « *syndicaliste pur* » ; l'anarcho-syndicaliste, quant à lui, est plus marqué par ses convictions anarchistes personnelles, son éthique militante, son anti-étatisme... et pense malgré tout que le syndicalisme ne se suffit pas totalement à lui-même comme l'affirment fréquemment les syndicalistes-révolutionnaires<sup>161</sup>. Mais les nuances et les évolutions sont multiples et n'aident pas à la clarification doctrinale.

<sup>160</sup> TERMES Josep *Anarquismo y sindicalismo en España 1864-1881*, Barcelona, 2000

<sup>161</sup> TOUBLET Jacques *Du syndicalisme révolutionnaire*, in-*Réfractifs*, Lyon, n°7, 2001

Émile POUGET et Émile PATAUD tentent de proposer une utopie anarcho-syndicaliste pour en préciser les points forts ; leur « *Comment nous ferons la révolution ? Roman d'anticipation sociale* » de 1909 est analysée ultérieurement.

Le philosophe Georges SOREL, à la frontière entre un marxisme anti-dogmatique et un proudhonisme conscient, tente de donner un sens mythique au mouvement, en faisant notamment de la grève générale l'annonce du renversement nécessaire de la société de son temps.

Après la guerre de 14-18, malgré la présence anarchiste dans la CGT-U et dans la CGT-SR française (sans compter une présence maintenue dans la CGT), c'est un lent déclin qui n'empêche pas d'importants leaders anarchistes de se manifester : Louis LECOIN, Pierre BESNARD, Nicolas FAUCIER, Luis MERCIER-VEGA... ni de voir percer une CNT française depuis les mouvements de l'hiver 1995 (alors qu'elle existe depuis 1946, prolongeant en quelque sorte l'héritage de la CGT-SR de Pierre BESNARD créée en 1926, et qui avait rejoint l'AIT immédiatement).

De Pierre BESNARD il faut retenir deux ouvrages essentiels, mi-programmatiques, mi-utopiques dans leurs perspectives sociales. En 1930 il publie *Les syndicats ouvriers et la révolution sociale*. En 1934 *Le monde nouveau* nous offre un titre à la portée plus nettement utopique. Dans les deux cas il décrit la société de la période de transition, entre la grève générale expropriatrice, révolutionnaire et autogestionnaire qui détruit l'ancien monde, et le communisme libertaire qui devient l'ultime étape de l'évolution. Les objectifs utopistes alternent avec des propositions très concrètes.

Ces écrits sont très proches de ceux de Christian CORNELISSEN, libertaire mais non anarchiste, d'origine néerlandaise. Depuis 1899 il a écrit *En marche vers la société future*. Dans les années trente, deux de ces écrits deviennent des références du mouvement international, surtout en Espagne, aux côtés de ceux de Pierre BESNARD : *Le communisme libertaire et le régime de transition* sort en 1932. En 1934, à Buenos Aires, est éditée *La evolución de la sociedad moderna*.

Ces deux auteurs essentiels mettent fortement l'accent sur le rôle principal du syndicat comme organisateur de la société post-révolutionnaire, avec un monopole pour ce qui concerne le domaine de la production. Ils font une part plus restreinte aux communes, notamment pour les milieux ruraux et pour l'organisation politique et culturelle. Ce qui est en quelque sorte, et schématiquement, l'inverse pour les anarchistes « *purs* ».

Mais ailleurs persistent des mouvements plus ou moins importants dans l'entre-deux-guerres, que je vais lister dans l'ordre alphabétique des États concernés, sauf pour les multiples branches nationales des **IWW** d'origine surtout états-unienne :

- Allemagne : la **FAUD\*** *Freie Arbeiter Union Deutschlands*, et la petite **AAUE\*** assurent les liens internationaux dans les années 1910 et 1920. La première va souvent servir au début d'ossature au mouvement, ne serait-ce que par la personnalité de Rudolf ROCKER. La **AAUE** présente à Berlin n'adhère pas à l'AIT. Ces groupements revendiquent le lien avec la **FVDG** *Union Libre des Syndicats Allemands*, hostile à l'Union sacrée et interdite en 1914.
- Argentine : la **FORA** *Federación Obrera de la Región Argentina\** est dominante dans le mouvement ouvrier du début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette organisation est résolument anarchiste et a même adopté à son V<sup>e</sup> Congrès de 1905 la fameuse résolution « *finaliste* » qui fait du « *communisme anarchiste* » le projet souhaité pour l'avenir. (« *Le V<sup>e</sup> Congrès Ouvrier Régional Argentin, consécutif avec les principes philosophiques qui ont donné raison d'être aux organisations ouvrières déclare : qu'il approuve et recommande à tous ses adhérents la propagande et le plus ample développement en vue d'inculquer aux ouvriers les principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste* »<sup>162</sup>). Avant 1914 c'est donc la seule réelle organisation anarcho-syndicaliste au sens propre. La CNT espagnole n'adopte la même position qu'en 1919. Au moment du congrès fondateur de l'AIT de Berlin en fin 1922-début 1923, elle s'oppose autant au syndicalisme centraliste pro-soviétique qu'au syndicalisme révolutionnaire ou « *pur* » en rejetant l'idée de « *tout le pouvoir* ».

---

<sup>162</sup> **OVED Iacoov** *Influencia del anarquismo español sobre la formación del anarquismo argentino*, - in-EIAL,vo.2, n°1, 1991



- aux syndicats »<sup>163</sup>. Sa concurrente non libertaire, la **CORA**, est plus « *syndicaliste pure* » et parfois proche des socialistes.
- Canada : en plus des **IWW** cités existe la **OBU**.
  - Espagne : la plus importante organisation, numériquement (peut-être 1,5 millions d'adhérents en 1936), la **CNT** (**Confederación Nacional del Trabajo**) espagnole\* est dès 1927 largement influencée (dominée ?) par l'organisation spécifique **FAI-Federación Anarquista Ibérica**). L'anarchosyndicalisme y est donc la règle.
  - États-Unis : les **IWW** (**Industrial Workers of the World**) sont plutôt syndicalistes révolutionnaires que libertaires, même si des anarchistes y sont présents et si leurs pratiques sont le plus souvent libertaires. Ils ont des groupes proches, de courte durée en général, canadiens, chiliens\*(1919-1925) et australiens mais également mexicains, anglais, suédois et africains du Sud,
  - France : la prestigieuse (et souvent modèle) **CGT Confédération Générale du Travail** syndicaliste révolutionnaire d'avant 1914 n'est représentée à Berlin que par la **Fédération de Bâtiment\*** et les **CDS Comités de Défense Syndicalistes\*** qui ne resteront pas dans l'AIT. C'est la future **CGT-SR Syndicaliste-Révolutionnaire** qui y adhère plus tard.
  - Italie : l'**USI** (**Unione Sindicalista Italiana**)\* d'abord très hétéroclite, passe sous domination anarchiste au moment de la Première Guerre Mondiale (avec Armando BORGHI surtout, qui est également un des fondateurs de l'AIT) mais elle reste distante de l'organisation spécifique anarchiste (**l'UAI-Unione Anarchica Italiana**) et se distingue ainsi du cas espagnol.
  - Mexique : la **Casa del Obrero Mundial** anarchosyndicaliste se prolonge surtout dans la **CGT\* Confederación General del Trabajo**.
  - Norvège : la petite **NSF\*** est partie prenante de l'AIT.
  - Pays Bas : la **NAS Nationaal Arbeids-Secretariaat** néerlandaise\*, présente à Berlin n'adhère pas à l'AIT. Une scission, la **NSV Nederlandsch Syndicalistisch Vakverbond**, adhère ensuite à l'AIT.
  - Portugal : la **CGT (Confédération Générale du Travail)\***, présente à Berlin, est très influencée par son homologue français d'avant 1914.
  - Royaume Uni : la **SWF – Syndicalist Worker's Federation** n'est qu'un groupuscule. En octobre 1977, une « 1<sup>ère</sup> conférence anarcho-syndicaliste » tenue à Manchester avait pourtant tenté une relance.
  - Suède : il existe deux organisations : la **SAC\*** et la petite **SUF**. La **SAC Sveriges Arbetares Centralorganisation** est un syndicat influent sur le plan international, qui compte parmi ses membres le célèbre romancier anarchiste Stig DAGERMAN. Il est très pragmatique, souvent favorable aux avancées réformistes, ce qui le classe un peu à part.
  - Tchécoslovaquie : la **FAU\*** au même nom que son homologue allemande présente à Berlin n'adhère pas à l'AIT.

*Remarque : toutes les organisations marquées par \* ont été concernées par la fondation de l'AIT de Berlin en 1922-1923, qui reprend le nom et l'idéologie de la première Internationale, mais en se rapprochant de plus en plus de l'anarchosyndicalisme dans les années trente, donc partiellement, en limitant les positions rigides préconisées par la Charte d'Amiens<sup>164</sup>. En Amérique, surtout Latine, liée à l'AIT, s'est créée en 1929 l'ACAT (Asociación Continental Americana de Trabajadores).*

Aujourd'hui encore la péninsule ibérique possède le groupe le plus influent, mais désormais divisé en une **CGT** plus syndicaliste-révolutionnaire et une **CNT** résolument anarcho-syndicaliste. Actuellement on peut rajouter l'**ASGM** australienne et la **WSA** états-unienne. En France la **CNT (Confédération Nationale du Travail)** dans la filiation des **IWW** a récupéré le symbole radical du chat noir et son nom renvoie bien sûr au modèle ibérique le plus connu.

L'idée de base de l'anarcho-syndicalisme, dans sa version début de siècle surtout, tant en France qu'en Espagne ou ailleurs, repose sur un mouvement de grève générale d'abord

<sup>163</sup> **COLOMBO** Eduardo *La FORA. Le « finalisme » révolutionnaire*, - in-*De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, 2001

<sup>164</sup> **DE JONG** Rudolf *L'AIT de Berlin de 1922 à la Révolution Espagnole*, - in-*De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, 2001

légaliste, puis insurrectionnelle, avec expropriations et occupations des lieux de productions (usines, fermes, ateliers...) et des lieux de distributions (commerces, boutiques...) et des services. Les centres économiques sont organisés, autogérés par le syndicat. Des comités de quartier, de villages, de communes remplacent peu à peu l'État... Tous ces groupements, souvent animés par le syndicat, procèdent à une autogestion généralisée. Les liens entre eux se fondent sur l'égalité, l'entraide... par le biais de fédérations de métiers et de fédérations de villes, quartiers, villages... C'est le schéma proudhonien qui est réactivé et amplifié, mais également les propositions de l'AIT bakouninienne des années 1870, surtout animée par la Fédération Jurassienne. Parfois les coopératives ont également un rôle, de même que les conseils ouvriers...

Cette double organisation, économique (syndicale) et politique (communale, municipale ou communaliste) rappelle la double organisation proudhonienne, et fut la position « officielle » de l'AIT, deuxième version, fondée à Berlin en 1922, et dont Pierre BESNARD fut un des principaux organisateurs. Sa première application importante apparaît cependant bien avant dans la double structure préconisée par la FRE (**Federación de la Región Española**) en 1870. Encore aujourd'hui les « *syndicalistes libertaires* » qu'ils soient anarcho-syndicalistes ou syndicalistes-révolutionnaires se positionnent de cette manière : « *Le réseau (de groupements d'orientation anarcho-syndicaliste) entend se développer comme embryon de la société socialiste future, comme modèle social et politique - c'est pourquoi le modèle syndical libertaire comprend un double système fédéraliste professionnel et local* »<sup>165</sup>.

Cependant un certain pragmatisme et relativisme existent dans la mouvance de ce syndicalisme radical. Les variantes face aux élections de délégués et face au rôle du syndicat dans l'après révolution... constituent deux des dossiers les plus conflictuels.

Mais la charge utopique est toujours présente, même dans l'organisation syndicale ou des luttes au jour le jour ; ce sont les IWW états-uniens qui proposaient la formule « *créer la nouvelle société au sein de l'ancienne* »<sup>166</sup>. C'est explicitement reconnaître la possibilité de créer des formes et des îlots alternatifs dans la société capitaliste.

## 6. Pour une société alternative : le communalisme libertaire ?

Dès GODWIN en Angleterre en fin du XVIII<sup>e</sup>, apparaît l'idéal d'un monde composé de petites communautés assez autonomes, décentralisées, faisant contrepoids à un État minimal qui progressivement disparaît. On peut sans doute parler d'utopie communaliste progressive. C'est du moins ce qu'affirment les historiens espagnol (Victor GARCIA) ou français (Alain THÉVENET, Gaetano MANFREDONIA). George WOODCOCK avant eux avançait l'idée d'un utopie godwinienne pré-kropotkinienne, fondée sur agriculture et artisanat, mais acceptant le progrès technique pour libérer le travail humain, et appuyée sur un ensemble de petites communautés décentralisées et reliées par des liens de type fédéralistes<sup>167</sup>. Cet « *anarchisme éclairé* » annonce bien l'idéologie communiste anarchiste reconnaît François BÉDARIDA<sup>168</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, FOURIER, PROUDHON (CONSIDÉRANT, mais ce dernier n'est absolument pas libertaire), le peintre et ami de PROUDHON, Gustave COURBET... sont tous d'origine franco-comtoise. Est-ce une terre privilégiée « *d'inventeurs sociaux* » comme le rappelle Gaston BORDET<sup>169</sup> ? Il faut reconnaître que les traditions religieuses d'entraide y sont fortes et anciennes, et que les pratiques communautaires s'y sont largement développées. Par exemple la pratique des communaux, de l'affouage sont ancrées dans les communautés villageoises. Le système fort original des fruitières, coopératives laitières et bientôt viticoles, force la collectivité à

---

<sup>165</sup> TOUBLET Jacques *Considérations sur l'anarcho-syndicalisme*, -in-Collectif *Anarcho-syndicalisme et anarchisme*, Lyon, ACL, 1994

<sup>166</sup> PORTIS Larry *Les IWW et l'internationalisme*, -in-*De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, 2001

<sup>167</sup> WOODCOCK George *L'anarchia*, éd. italienne, Feltrinelli, 1976

<sup>168</sup> BÉDARIDA François *Le socialisme en Angleterre jusqu'en 1848*, -in-*Histoire Générale du Socialisme*, PUF, 1972

<sup>169</sup> BORDET Gaston *La Franche Comté au temps de Courbet*, Besançon, 2000

se prendre en charge. PROUDHON, rare penseur socialiste d'origine plébéienne, mi rural, mi citadin forcément baigné dans ces traditions qui ont dû le marquer<sup>170</sup>.

La références au *mir* russe et aux traditions villageoises communautaires est également une des sources de ce communalisme, surtout pour KROPOTKINE ou l'ami de BAKOUNINE, le célèbre opposant de la mouvance « *occidentaliste* » HERZEN. Mais BAKOUNINE lui est résolument hostile à ce qu'il considère comme une tradition réactionnaire et peu capable d'évolution.

KROPOTKINE a sans doute été « *l'écrivain anarchiste qui a le plus écrit sur ce que pourrait être l'économie d'une société future...* » nous rappelle Victor GARCIA<sup>171</sup>. Il fut un des plus traduits en Espagne, et beaucoup de communistes libertaires s'en réclament. Il a dès son époque rayonné sur les penseurs anglo-saxons et ses écrits ont réhabilité les analyses concernant les communautés autonomes, de petites tailles, liées entre elles par le fédéralisme. Certes ses analyses trop optimistes et une certaine naïveté concernant les communes médiévales limite un peu aujourd'hui son message, mais il n'en demeure pas moins une référence incontournable.

En Argentine, la FORA propose dès 1905 la « *finalité communiste anarchiste* » à tous ses membres, mais en conservant une adhésion ouverte et assez pluraliste. Au Mexique la CGT adopte l'anarcho-communisme lors de son 5<sup>e</sup> Congrès de 1926.

Le communisme libertaire ibérique a souvent repris largement ces idées, notamment avec Isaac PUENTE et Gaston LEVAL et les positions de la CNT des années 30. Mais dès les années 1870, les termes de « *municipio comunalista* », « *de autonomía del municipio* » ou de « *comuna colectivista* » sont très usités et permettent d'exprimer un programme et de renvoyer à un précédent très connu en Espagne : la Commune de Paris. L'anarchisme d'outre-Pyrénées a développé ces idéaux en s'inspirant également du fédéralisme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (PI y MARGALL qui se revendique de PROUDHON) et des idées de l'aragonais Joaquín COSTA, certes partisan d'une « révolution par en haut » mais qui a toujours placé au centre de ses analyses la communauté villageoise. Il imprègne nombre d'anarchistes dont l'écrivain Felipe ALAIZ (1887-1959) ou le caricaturiste Ramón ACÍN AQUILUÉ (1888-fusillé en 1936) et le futur poumiste Joaquín MAURÍN (1893-1973), eux-aussi aragonais<sup>172</sup>.

En France, dans ses diverses analyses des milieux urbains, Michel RAGON appuie sans le citer vraiment le communalisme libertaire, qui est pour lui une forme « *d'autogestion* », « *d'autoplanification* » (idée qu'il reprend de son ami Yona FRIEDMAN)<sup>173</sup> et « *d'autoconstruction* » de l'habitat. Il se range pour un « syndicalisme de l'habitat », mais pour un syndicalisme « partant de la base ». Cependant, dans un esprit très soixante-huitard, contre toute « *participation, piège à cons !* » il se méfie de la récupération politicienne et de l'apathie de la majorité désintéressés.

Dans la lignée de penseurs libertaires importants, William MORRIS, Martin BUBER et Gustav LANDAUER, Lewis MUMFORD... qui reprennent souvent la tradition proudhonienne, se développe une pensée « *communautariste* »<sup>174</sup>, que l'on retrouve chez des penseurs contemporains comme Harry BOYTTE ou Colin WARD et surtout John CLARK qui les revendique. Ce professeur états-unien de philosophie, né en 1945, est un défenseur de l'écologie sociale et du « *bioregional movement/mouvement biorégionaliste* » ; il est à la croisée du mouvement « *green* » (vert) et de l'anarchisme organisé en Louisiane, puisqu'il est membre notamment des IWW, section Éducation, et co-animateur de la liste *Research on anarchism*..

Ces idées communalistes sont présentes également dans des mouvements alternatifs, autogérés, coopératifs... C'est une sorte de mouvement affinitaire au sens large du terme, qui vise à mettre en place des contre-sociétés en opposition au système capitaliste. CLARK lui même

---

<sup>170</sup> sur ce point, Cf. surtout la première partie, Chap.1 de HAUBTMANN Pierre *Pierre-Joseph PROUDHON, sa vie, sa pensée*, Paris, Beauchêne, 1982

<sup>171</sup> GARCIA Victor *Utopias y anarquismo*, p.189

<sup>172</sup> DUEÑAS LORENTE José Domingo *Costismo y anarquismo en las letras aragonesas*, Zaragoza, 2000

<sup>173</sup> RAGON Michel *L'architecte, le prince et la démocratie*, Paris, Albin Michel, 1977

<sup>174</sup> BOOKCHIN Murray *Pourquoi le municipalisme libertaire ?*, Conférence Internationale aux USA, août 1999

définit ce projet comme « *une société écologique coopérative* », évolutive, pluraliste et diversifiée, qu'il nomme également « *régionalisme communautaire* »<sup>175</sup>.

Mais le projet global de l'écologie sociale est peu évident nous assure Murray BOOKCHIN. Ce penseur, sans doute le plus novateur du mouvement anarchiste depuis les années soixante, propose le « *communalisme libertaire* » ou « *municipalisme libertaire* », qu'il présente souvent comme « *la forme la plus élevée de l'action directe* », ou comme « *l'autogestion directe* »<sup>176</sup>. C'est un mouvement anti-pouvoir et anti-capitaliste, largement féministe et écologiste, plus global, qui vise à rendre le pouvoir aux gens, mais qui refuse de s'isoler dans des communautés un peu fermées. Il repose sur le système confédéral et sur la démocratie directe, et accepte d'adapter les traditions anarchistes, puisqu'il encourage la participation électorale aux élections municipales. C'est donc bien un révisionnisme dans la pensée anarchiste, un peu comme pour la CGT espagnole, qui a rompu avec la CNT traditionnelle sur un point similaire. Chez BOOKCHIN, le pragmatisme réformateur va même jusqu'à s'intéresser aux coopératives, qui sont « *un louable entraînement à l'autogestion* »<sup>177</sup>. MARCOS dans la *Rivista Anarchica* n°240, publiée à Milano, parle « *d'utopie holistique et écologique* » en désignant les idées de BOOKCHIN et RECLUS. La pensée de BOOKCHIN se développe, avec de nouveaux théoriciens dont le plus fin est sans doute Janet BIEHL.

Une **Conférence internationale** sur le thème s'est tenue à Lisbonne du 26-28/08/1998.

Comme BOOKCHIN, en mêlant écologie et anarchisme, John CLARK laboure des domaines semblables, même si leurs positions sont parfois conflictuelles. Pour lui, l'essentiel est de généraliser la « *démocratie communale* » et la rendre la plus décentralisée possible. Tout est à expérimenter, sans dogmatisme, en demandant cependant au fédéralisme d'assurer coordinations et entraides nécessaires.

Parmi les sources du municipalisme libertaire, surtout sur les aspects pragmatiques, anti-système et antidogmatique de l'anarchisme états-unien se trouve le grand pédagogue et philosophe Paul GOODMAN, référence importante pour tous les mouvements de la *nouvelle culture* des années soixante. En 1970, dans « *Anarchisme et révolution* », il affirme dans un ton nettement kropotkinien que « *l'anarchisme aime aussi l'idée d'un contrôle communautaire à petite échelle, comme dans les kibboutz, les usines autogérées, les coopératives de producteurs et de consommateurs. Sous toute la pensée anarchiste on trouve le rêve de l'indépendance du paysan, de l'autogestion, de la guilde, de la démocratie directe du village ou de la cité médiévale* »<sup>178</sup>.

La même année 1970, Octavio PAZ publie *Postdata* à Mexico. Il y exprime des positions libertaires très proches de celles de BOOKCHIN et de GOODMAN, en mettant particulièrement l'accent sur l'autonomie, le pluralisme, l'antinationalisme et la nécessité d'un type de développement et de démocratie directe basé sur de petites communautés. Bien sûr, il ne se dit pas anarchiste, mais il connaît le mouvement et son père fut largement influencé par les aspects libertaires du zapatisme et par leur ami libertaire SOTO y GAMA, qu'Octavio a bien connu.

## 7. Les TAZ et Bolo'bolo : pragmatisme et marches à petits pas... vers une utopie anarchiste des « associations libres et libertaires »

Les propositions communalistes précédentes ont été poursuivies, affinées et diversifiées dans les deux dernières décennies. Deux ouvrages sont à cet égard novateurs et proposent une sorte de piste libertaire très ouverte :

1. En 1983, l'ouvrage sympathique, ironique qu'est « *Bolo'bolo* » du libertaire suisse P.M. défend la création de **bolos** ou petites communautés (urbaines, rurales ou mixtes) pratiquant la démocratie directe, l'économie alternative et écologique. L'individu y est préservé, l'appartenance au **bolo** totalement libre. L'ensemble des communautés (le **bolo'bolo**) n'est

<sup>175</sup> CLARK John *Une écologie sociale*, -in- *Réfractions*, n°2, 1998

<sup>176</sup> citations issues de BIEHL Janet *Entretien avec Murray BOOKCHIN*, p.8 de *EcoRev* O2 du 02/08/2000, sur le site <http://perso.wanadoo.fr/marxiens/subvert/ecorev/rev02/bookchin.htm> (imprimé le 19/12/2000).

<sup>177</sup> BOOKCHIN Murray *Commentaires sur l'écologie sociale profonde de John CLARK*, -in- *Réfractions*, n°2, 1998, p.29

<sup>178</sup> GOODMAN Paul *La critique sociale*, Lyon, ACL, 1997, p.63

qu'un patchwork « **ouvert de micro-systèmes** ». Et à l'intérieur des **bolos**, les regroupements libres, affinitaires, sur projets... ou **kanas** permettent d'encore plus satisfaire les besoins libertaires et autonomes des membres ou **ibus**. Toutes les grandes propositions organisationnelles de l'anarchisme y sont présentes : liberté d'association, autonomie, fédéralisme, autogestion réalisée par des assemblées générales ou **dalas**, solidarité et revalorisation du troc (**feno**) et surtout l'anti-étatisme... Mais une attention plus particulière est accordée au refus de tout système, de toute contrainte, de toute uniformisation... même anarchiste. Ce monde rêvé, dont la subjectivité est entièrement assumée est bien une utopie. Par contre, la volonté de refuser l'enfermement, de tenir compte des conditions diverses, de ne faire que des propositions limitées, fait de l'ouvrage plus une **pragmatopie** qu'une utopie au sens traditionnel. « *Soyons réalistes, faisons enfin le possible !* ». Les idées pragmatiques de Paul GOODMAN, de Colin WARD, de De JONG ont retrouvé une nouvelle jeunesse, et sont reprises aujourd'hui par Peter SCHREMBMS<sup>179</sup> qui propose aux anarchistes, non pas de projeter des utopies, mais de pratiquer des alternatives dans le présent dont la portée utopique est plus prometteuse si les usagers et les membres y trouvent intérêt. En expérimentant le « *futur au présent* », l'anarchisme rentre dans le monde et peut retrouver son audience.

3. En 1991 Hakim BEY (de son vrai nom WILSON Peter Lamborn) publie à Brooklyn son « *TAZ* » en faveur des « *Zones Autonomes Temporaires* ». Se réclamant de sources et d'expériences diverses (les communautés flibustières, pirates, Bolo'bolo, le mouvement hippie, le fouriérisme, divers mouvements conseillistes et anarchistes...) il prône la réalisation de « *fantaisies poétiques* », d'« *enclaves libres* » enracinées dans le présent, et ne visant pas à se maintenir à tout prix, au risque de dégénérer. Au contraire, ces initiatives autonomes, festives, diversifiées... sont appelées à disparaître rapidement avant de s'ossifier en un système pervers, et sont appelées à se reproduire ailleurs, sous d'autres formes et avec éventuellement d'autres motivations. C'est une proposition à la fois utopique (car il y a intrusion du merveilleux, du subjectif... dans la vie) et totalement anti-utopique, car c'est une existence communautaire réelle, dans un lieu connu qui est avancée... et non pas un lieu de nulle-part, clos, isolé et figé. C'est plus un « *art de vivre en perpétuel essor* » (p.74) qu'une construction d'un quelconque système. Dans un curieux article sur un groupe de marginaux états-uniens, les Juke<sup>180</sup>, Hakim BEY rappelle sa filiation bakouniniste s'appuyant sur le Lumpenprolétariat et les radicaux marginalisés pour résister au monde hiérarchique, voire le renverser. Ernest COEURDEROY ne disait pas autre chose avec ses cosaques destructeurs de civilisation qu'il appelait de ses vœux. Il fait également l'éloge du « *mauvais caractère comme résistance utopique* » et reprend des accents proches de Paul LAFARGUE pour valoriser la paresse. Pour « *Captain* » RAMBAUD journaliste d'Actuel, le concept de TAZ est sans doute également lié aux analyses de Bruce STERLING qui prévoyait l'émiettement des pouvoirs, et donc la possibilité d'enclaves autonomes<sup>181</sup>.

Ces deux propositions utopiques libertaires récentes, en prolongeant d'une certaine manière les idéaux de « *municipalisme libertaire* » et d'écologie sociale chers aux penseurs et aux anarchistes proches de Murray BOOKCHIN, commencent à se diffuser en milieu libertaire. Elles ont plusieurs points en commun que revendiquent bien des libertaires (je pense à ceux de l'ancienne équipe de *Volontà*, à ceux de la *Revista anarchica* en Italie, ou aux proches des éditions ACL et de la revue *Réfractations* en France, sans compter un grand nombre de nouveaux théoriciens espagnols).

- D'une certaine manière il s'agit d'une remise en cause de l'utopie anarchiste globale, que j'appelle pour simplifier « *traditionnelle* », qui serait jugée actuellement trop dogmatique et sectaire, et qui serait plus du côté de l'utopie au sens péjoratif du terme, que du côté d'un réel projet viable pour l'anarchisme d'aujourd'hui. La synthèse de Mimmo PUCCIARELLI au colloque de 1999 sur *L'anarchisme a-t-il un avenir ?* résume bien cette position : « *J'estime que continuer à penser que pour pouvoir résoudre les problèmes des sociétés humaines, il n'y*

<sup>179</sup> SCHREMBMS Peter *L'anarchisme au présent : le futur au présent*, -in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>180</sup> BEY Hakim *Les JUKE en utopie...*, -in-*Collectif, Utopia*, 2001

<sup>181</sup> Captain RAMBAUD *Quel corsaire survit dans quelle Zone d'autonomie temporaire ?*, -in-*Actuel*, oct-nov.1994

*a qu'à bâtir une société à partir d'assemblées populaires régies par la démocratie directe, où il n'y aurait plus de patrons ni d'États, où tous et toutes participeraient au fonctionnement d'une société libérée de toute entrave autoritaire, est une illusion.* »<sup>182</sup>  
Salvo VACCARO au même colloque va encore plus loin en parlant de projet « *presque angélique* » qui se présenterait comme « *une énième forme de théologie politique* ». <sup>183</sup>

- Au contraire, pour être viable et pour garantir son avenir, l'utopie (ou projet libertaire) d'aujourd'hui doit s'insérer dans le présent, dans les expérimentations ici et maintenant. Il faut d'abord « *devenir aujourd'hui* » et non plus seulement rêver d'un futur mythique et sclérosant.
- Ces « *associations* » doivent être « *libre et libertaires* » continue VACCARO qui semble ainsi rejeter le vocable d'anarchisme. Contre tous les dogmes, même et surtout anarchistes, il faut faire « *l'éloge du chaos, de la diversité, de la différence* » poursuit PUCCIARELLI, et « *multiplier les points de vues, les types d'actions y compris les projets politiques* ».
- Toutes les niches, les lieux et espaces sont à investir, dans tous les domaines.
- Le recul nécessaire, le pragmatisme et une meilleure prise en compte de la société réelle semblent nécessaires.

## 8. La « pantopie » du libertaire Fernando AINSA

Sans être ouvertement anarchiste, Fernando AINSA<sup>184</sup> propose un projet « *d'utopie de la liberté* » ou libertaire, s'ouvrant vers une **pantopie** ou « *utopie de tous les lieux possibles* ». Ses idées sont dignes d'être notées ici car il fait en quelque sorte un résumé de nombreuses pensées émanant de la mouvance libertaire. Cette utopie libertaire qui doit partir d'une « *réflexion et d'une pratique collectives* » (p.86):

1. doit mettre la liberté au centre (p.183)
2. doit être ouverte (p.84), pluraliste, forcément « *relative* » (p.182)
3. doit être dynamique, à l'image des écrits de WELLS (p.83)
4. doit développer une éthique solidaire (KROPOTKINE ?) et le sens des responsabilités
5. doit assurer une réelle laïcité : l'antidogmatisme, l'antifanatisme y sont naturels
6. doit être fondée sur la justice (p.183) (revanche de PROUDHON ?)
7. doit être écologique (influence de Murray BOOKCHIN ?)
8. forcément planétaire, pluri-territoriale, universelle... amis en respectant traditions, particularismes, identités fortes...
9. et être imaginative et ludique (p.196) dans la lignée de RABELAIS et MORRIS, ou de la volonté festive qui émane du pamphlet anarcho-situationniste *De la misère en milieu étudiant ?*

---

<sup>182</sup> PUCCIARELLI Mimmo *Éloge de l'anarchie, –in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>183</sup> VACCARO Salvo *Anarchie in-finie, –in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>184</sup> AINSA Fernando *La reconstruction de l'utopie*, 1997

# III/ Ferments libertaires dans quelques utopies

### III. FERMENTS LIBERTAIRES DANS QUELQUES UTOPIES :

|   |          |
|---|----------|
| <b>III. FERMENTS LIBERTAIRES DANS QUELQUES UTOPIES :</b>  | <b>1</b> |
| A. DES TRACES DANS QUELQUES UTOPIES « CLASSIQUES », NON ANARCHISTES   | 4        |
| 1. <i>Une Antiquité plus diversifiée qu'on pourrait le penser :</i>   | 4        |
| a) Des utopies majoritairement « autoritaires »   | 5        |
| (1) Modèle platonicien de « La République »   | 5        |
| (2) Modèle spartiate exprimé par PLUTARQUE  | 5        |
| b) mais quelques utopies d'esprit « libertaire »  | 5        |
| (1) ARISTOPHANE (V <sup>e</sup> -IV <sup>ème</sup> ) premier libertaire ?   | 5        |
| (2) ÉVHÉMÈRE de Messénie et la démocratie directe des Panchéens 6   | 6        |
| (3) Le stoïcisme et ZENON de Cittium (Chypre)   | 6        |
| (4) ARISTONICOS et les hiéropolitains   | 7        |
| (5) IAMBULE et « L'île fortunée » (135 av.)   | 7        |
| (6) OVIDE (-43 ; 17) doux anarchiste ?  | 7        |
| 2. <i>De faibles leuvers médiévaux ?</i>  | 7        |
| 3. <i>Des positions libertaires plus nombreuses à l'Époque Moderne</i>  | 7        |
| a) XVI et XVII <sup>ème</sup> siècles   | 8        |
| (1) RABELAIS François ou l'anarchisme de l'élite ?  | 8        |
| (2) La déclaration libertaire de Sebastian MÜNSTER  | 9        |
| (3) La fantaisie libertaire de CYRANO. 1657   | 9        |
| (4) L'originalité et le sens de la liberté de Gabriel FOIGNY ou De FOIGNY 1676  | 10       |
| (5) Un fort esprit critique chez FONTENELLE   | 11       |
| (6) FÉNELON et sa double utopie : Bétique et Salente  | 11       |
| b) Des écrivains des « Lumières » parfois très critiques et modernistes   | 12       |
| (1) Des Quakers pré-libertaires ?   | 12       |
| (2) Les Hurons pré-anarchistes décrits par DE LAHONTAN  | 12       |
| (3) Nicolas GUEUDEVILLE « Conversation... » de 1705   | 13       |
| (4) Les passions réhabilitées chez MANDEVILLE - 1705  | 13       |
| (5) MONTESQUIEU : des troglodytes libertaires ? - 1721  | 13       |
| (6) Le curé MESLIER « ancêtre de l'anarchisme » ? -1723   | 14       |
| (7) Les pirates libertaires de Daniel DEFOË -1724   | 14       |
| (8) Ambiguïté de « L'île des esclaves » de MARIVAUX - 1725  | 14       |
| (9) Une robinsonnade anarchisante de SCHNABEL 1731-43   | 14       |
| (10) Le pré-anarchisme japonais de Shôeki ANDÔ - vers 1750  | 14       |
| (11) MORELLY « pré-fouriériste » et communiste anarchiste ?   | 15       |
| (12) DOM DESCHAMPS un anti-étatiste convaincu   | 16       |
| (13) La raison libertaire ( ?) dans la colonie de Ponthiamas  | 16       |
| (14) DIDEROT l'anticolonialiste ? Le « Supplément » de 1772   | 16       |
| (15) Des bribes chez RESTIF DE LA BRETONNE et MERCIER   | 17       |
| B. AUTOURS DES RÉVOLUTIONS ANGLAISE XVII <sup>e</sup> , ÉTATS-UNIENNE ET FRANÇAISE XVIII <sup>e</sup> :                     | 18       |
| 1. <i>Autour des révoltes anglaises</i>   | 18       |
| 2. <i>Autour de la révolution et de l'indépendance américaine</i>   | 19       |
| 3. <i>Autour des révolutions françaises</i>   | 19       |
| a) Le cas ROUSSEAU : étatiste et libertaire à la fois   | 19       |
| b) Un philanthrope anti-hiérarchique dans l'œuvre de MOUTONNET 1790   | 19       |
| c) SADE : l'ambivalence absolue. 1795   | 20       |
| d) BRISSOT l'anti-propriétaire, « aïeul de l'anarchisme »   | 20       |
| e) Sylvain MARÉCHAL et quelques aspects libertaires du babouvisme et du néobabouvisme fin XVIII - milieu XIX <sup>e</sup> : | 20       |
| C. UTOPIES ET PROJETS D'ESPRIT LIBERTAIRE À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE XIX <sup>e</sup> -DÉBUT XX <sup>e</sup> SIÈCLES          | 21       |
| 1. <i>Quelques traces « godwiniennes » chez OWEN ?</i>  | 21       |
| 2. <i>Charles FOURIER, libertaire et/ou surréaliste avant la lettre</i>   | 22       |
| 3. <i>Le « communisme anarchisant » de CONSTANT (1816-1875)</i>   | 25       |
| 4. <i>Traces libertaires chez des socialistes allemands prémarxistes</i>  | 25       |
| 5. <i>De rares traces libertaires chez Lord LYTTON</i>  | 26       |
| 6. <i>William MORRIS et la première grande utopie libertaire célèbre</i>  | 26       |
| 7. <i>MULTATULLI, utopiste anticolonialiste et antiétatiste ?</i>   | 28       |
| 8. <i>Une utopie originale d'Oscar WILDE en 1890</i>  | 29       |
| 9. <i>HERTZKA libertaire ou pré-libertarien ?</i>   | 29       |
| 10. <i>« Tendances anarchisantes » chez Jules VERNE ?</i>   | 30       |
| 11. <i>« Jésus » d'Ernest GUEGOUT en 1897</i>   | 31       |
| 12. <i>Un Charles PÉGUY assez inclassable « Marcel » 1898</i>   | 31       |
| 13. <i>ZOLA, fouriériste libertaire dans « Travail » 1901 ?</i>   | 32       |
| 14. <i>La « Neustria » libertaire d'Émile THIRION de 1901</i>   | 33       |
| 15. <i>Daniel HALÉVY, libertaire centraliste étonnant – 1903</i>  | 33       |



|     |  |    |
|-----|--|----|
| 16. | <i>Lucien DESCAVES et les colonies libertaires</i> .....                                 | 34 |
| 17. | <i>« Compagnons de route » espagnols du début du siècle</i> .....                        | 34 |
|     | a) 1904 « Aurora roja » de Pío BAROJA.....   | 34 |
|     | b) 1905 « La bodega » de Vicente BLASCO IBAÑEZ.....                                      | 34 |
| 18. | <i>Le cas WELLS : influence kropotkinienne ?</i> .....                                   | 35 |
| 19. | <i>Anatole FRANCE socialiste occasionnellement libertaire</i> .....                      | 36 |
| 20. | <i>Les pacifistes libertaires de Émile MASSON en 1918</i> .....                          | 37 |
| 21. | <i>L'île libertaire de Marcel ROUFF en 1923</i> .....                                    | 37 |
| 22. | <i>Traces libertaires chez THIRION dans son « Oedipe au bordel »</i> .....               | 37 |
| 23. | <i>L'utopie communautaire anarchisante de Martin BUBER</i> .....                         | 38 |
| 24. | <i>L'ambiguïté de Ernst JÜNGER</i> .....   | 38 |
| D.  | MOUVEMENTS ET UTOPIES CONTRE-CULTURELS AU XX <sup>e</sup> SIÈCLE.....                    | 38 |
| 1.  | <i>Enthousiasmes libertaires de quelques futuristes, dadaïstes et surréalistes</i> ..... | 39 |
|     | a) Le futurisme : précurseur de l'avant-garde libertaire ?.....                          | 39 |
|     | b) La révolte dadaïste et surréaliste : une utopie libertaire.....                       | 41 |
|     | c) Le surréalisme comme mouvement utopique libertaire.....                               | 42 |
|     | (1) Les références aux « utopies » de SADE et de FOURIER.....                            | 42 |
|     | (2) Anarchistes et surréalistes, « même combat » ?.....                                  | 43 |
| 2.  | <i>Un précurseur ambigu : Burrhus Frederic SKINNER (1904-1990)</i> .....                 | 47 |
| 3.  | <i>Mouvement et utopies (?) « beatnik » : années 40-50-60</i> .....                      | 48 |
| 4.  | <i>Utopies hippies, « peace and love », féministes et mystiques</i> .....                | 51 |
| 5.  | <i>Les freaks, affirmation d'une contre-culture radicale et libertaire ?</i> .....       | 54 |
| 6.  | <i>Les yippies : hippies radicaux ?</i> .....  | 54 |
| 7.  | <i>Mouvement provo et kabouter aux pays Bas surtout</i> .....                            | 55 |
| 8.  | <i>Un situationnisme mêlant marxisme et anarchisme et courants artistiques</i> .....     | 55 |
| 9.  | <i>Mouvement écologiste, environnemental, urbaniste</i> .....                            | 56 |
| 10. | <i>Mouvement alternatif et autogestionnaire</i> .....                                    | 59 |
| 11. | <i>Mouvement pacifiste et antimilitariste</i> .....                                      | 60 |
| 12. | <i>Et les anarcho-capitalistes ou libertariens ?</i> .....                               | 60 |

« L'utopie traditionnelle » ou « classique » est presque toujours une description d'un monde ou un projet de société, qui met en avant l'organisation étatique, marquée par « un dirigisme rigoureux et un totalitarisme impérieux »<sup>1</sup> et par « un implacable contrôle social et mental »<sup>2</sup>. Une « réglementation forcée » de la vie publique et privée et un nivellement omniprésent s'accompagnent souvent d'un urbanisme maniaque et contraignant. « La liberté revendiquée en principe n'y a en fait pas de sens ». La perfection revendiquée permet de figer l'évolution, puisque, comme tout est parfait, pourquoi changer ? Tout est donc mis en œuvre pour « désamorcer un individualisme anarchique et redoutable » et éliminer « tout ce qui est perturbateur »<sup>3</sup>, le rêve, l'amour, le hasard, l'imagination, la vie privée et donc l'utopie même.

C'est l'énorme paradoxe de l'acte ou de l'écrit utopique, réalisation libre, libératrice, libertaire, exprimant un volontarisme vital, et de son résultat le plus souvent pré-totalitaire (« modèle de rêve totalitaire » dit PESSIN).

C'est un Fedor DOSTOÏEVSKI, cité par Gilles LAPOUGE, qui, revenu de son fouriérisme de jeunesse ; l'aurait compris le premier, ou en tout cas avec le plus de lucidité, en mettant en scène dans *Bessy/Les Possédés* ou *Les Démons* (1871-1872), l'utopiste extrémiste et nihiliste CHIGALEV, mais très honnête au demeurant puisqu'il dit : « Je dois déclarer que mon système n'est pas encore tout à fait au point, que ma conclusion est en contradiction directe avec l'idée qui m'a servi de point de départ. Partant de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme sans limites. »<sup>4</sup>

L'utopie plus ou moins libertaire, au contraire, refuse la contrainte et place la liberté de penser et de vivre au premier plan. Elle redoute la perfection et se veut donc pragmatique et inachevée. L'humanisme y est plus conséquent, puisque l'homme y est accepté autant pour ses vices que pour ses vertus. L'ouverture vers un meilleur ultérieur est toujours possible ; c'est aux hommes, aux sociétés de tester et de tenter d'autres aventures.

C'est surtout en fonction de cette opposition schématiquement décrite que je vais retenir dans ce chapitre les écrits qui sortent un peu du cadre traditionnel de l'utopisme. Mon deuxième critère est aussi de prendre en considération ce que les auteurs anarchistes et libertaires ont déjà qualifié d'œuvres libertaires. Ce premier corpus va permettre de voir l'utopie sous un autre jour, même s'il est forcément contestable et parfois « récupérateur ». La vigilance et la précaution s'imposent donc.

En effet : retrouver des traces libertaires dans quelques textes utopiques est à la fois assez facile (on peut toujours trouver une citation anti-étatique, un exemple de vie libre et sans tabou- notamment sexuellement -, une volonté de jouissance « sans entrave » ou rabelaisienne...) et très discutable. On peut faire dire tout et son contraire à une œuvre en se contentant d'extraits ou de citations tronquées...

Il faut donc être prudent et éviter autant que possible les anachronismes et les erreurs d'appréciation. Mais il est bon également de montrer que certains écrits furent plus ambivalents qu'ils n'y paraissent et que l'assimilation faite fréquemment actuellement entre utopie et totalitarisme est quelque peu abusive.

Bien au contraire, et en réfutant le pessimisme des NETTLAU et FEDELI<sup>5</sup> qui trouvaient que les utopies « anti-étatiques » (comme les appelle le premier) ou « anti-autoritaires » (comme les nomme le second) étaient trop rares, les écrits et projets contenant des traces libertaires et les utopies se réclamant purement et simplement de l'anarchie sont plus fréquents qu'il n'y paraît. La faiblesse de l'anarchisme, son déclin historique après 1936, une histoire longtemps dominée par la vulgate marxiste, des écrits peut-être trop naïfs ou de faible qualité littéraire... sont des éléments d'explication parmi d'autres.

## A. DES TRACES DANS QUELQUES UTOPIES « CLASSIQUES », NON ANARCHISTES

### 1. Une Antiquité plus diversifiée qu'on pourrait le penser :

<sup>1</sup> TROUSSON Raymond *Église et religion en utopie, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>2</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 2001, p.109-110

<sup>3</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 2001, p.117

<sup>4</sup> LAPOUGE Gilles *Utopie et civilisations*, Paris Albin MICHEL, 1990, p.255

<sup>5</sup> FEDELI Ugo *Un viaggio alle « isole Utopia »*, Ivrea, 1958

Pour Pierre VERSINS, le genre utopique est très développé dans l'Antiquité puisqu'il a décompté près de 70 de ces « *romans conjecturaux* »<sup>6</sup> comme il se plaît à les nommer. La période est donc fertile en écrits mais également dans leur typologie. Aux innombrables visions de l'Âge d'or et de Cités justes peuvent s'opposer quelques œuvres atypiques (ARISTOPHANE) ou quelques mouvements révolutionnaires novateurs.

a) *Des utopies majoritairement « autoritaires »*

### (1) **Modèle platonicien de « La République »**

Idée d'une «  *cité juste* » (sans doute l'Athènes ancienne), gouvernée par des sages-magistrats (philosophes expérimentés) ou tout est en fait réglementé pour favoriser cette élite dirigeante, y compris grâce à la communauté des biens et même celle des femmes et des enfants. Dans cette cité géométrique, formaliste, contrôlée... l'individu semble écrasé dans un cadre étatique très rigide. Gilles LAPOUGE dans une belle formule assure que «  *PLATON rejette l'individualisme, la liberté, l'insoumission et même le sourire* »<sup>7</sup>. En choisissant «  *l'égalité contre la liberté* » il annonce de fait les socialismes étatistes du futur. BERNERI Maria Luisa fait de PLATON le fondateur du *totalitarisme* et le montre modèle de conformisme ce que confirme Raymond RUYER dans «  *L'utopie et les utopies* » (édition de 1988) lorsqu'il parle du conservatisme de PLATON, d'un monde du passé, non de l'avenir, où dirigisme, académisme, ascétisme... riment avec statisme. C'est donc un anti-libertaire de poids.

### (2) **Modèle spartiate exprimé par PLUTARQUE**

Dans «  *La vie de LYCURGUE* » PLUTARQUE veut donner un modèle de bonne législation qu'il sort de sa mythique vision de Sparte. En fait, il présente une société toute tournée vers une élite de combattants qui ne travaille pas. L'étatisme y est omniprésent et contraignant, visant à enrégimenter les citoyens et à se préparer au combat. La violence est institutionnalisée. Maria Luisa BERNERI en fait donc «  *un exemple parfait d'État totalitaire* »<sup>8</sup>. Quelques auteurs n'hésitent pas à placer cet ouvrage dans le groupe des dystopies.

b) *mais quelques utopies d'esprit « libertaire »*

Cet idéal libertaire serait peut-être symbolisé par DIOGÈNE, «  *sans cité, sans maison, sans patrie* », donc parfait et paradoxal citoyen du monde dans une société dominée pourtant par les cloisonnements des multiples  *poleis*.

De même, bien des descriptions de l'âge d'or s'apparentent parfois aux idéaux anarchistes. Par exemple, la vision d'un monde «  *sans répression et sans loi* », sans guerre ni armée... chez OVIDE, en est une des preuves.

### (1) **ARISTOPHANE (V<sup>e</sup>-IV<sup>ème</sup>) premier libertaire ?**

Cet écrivain prolixe (44 comédies ?) dont le \_ de l'œuvre nous est parvenu est un véritable écrivain populaire, satirique, gouailleur... dont la liberté de ton est à elle seule un gage d'esprit libre, sinon libertaire. Il pourfend tous les chefs, les démagogues, les politiciens, les magistrats... mais aussi le démos lui-même qui s'est laissé piégé. Cette position «  *anti-peuple* », ou dédaigneuse, et peut-être élitiste, vis à vis du démos, se retrouve parfois chez les penseurs libertaires qui dénoncent par exemple dans la démocratie le «  *règne des imbéciles* ».

Pacifiste convaincu (Cf.  *La paix, Lysistrata*), partisan d'une grande liberté sexuelle... il se fait en son temps beaucoup d'ennemis, même si curieusement, comme le note J.M. ALFONSI 'dans son  *Introduction au Théâtre complet*, (Tome II, 1966) il est admiré par PLATON, dont il est pourtant l'antithèse.

Pour beaucoup d'auteurs il apparaît comme dénonciateur des utopies figées, «  *maniaquement* » réglementées... Georges JEAN affirme que «  *c'est le premier à jeter le doute sur la promesse de bonheur des paradis communistes* »<sup>9</sup>, alors que Gilles LAPOUGE voit en lui le «  *premier critique efficace du genre utopique* »<sup>10</sup>, un maître de la satire et peut-être l'auteur des 1<sup>ères</sup> contre-utopies ?

<sup>6</sup> VERSINS Pierre *Outrepart*, 1971, p.8

<sup>7</sup> LAPOUGE Gilles *Utopie et civilisations*, 1973, p.44

<sup>8</sup> BERNERI Maria Luisa *Viaggio attraverso Utopia*, 1981, p.69

<sup>9</sup> JEAN Georges *Voyages en utopie*, 1994, p.27

<sup>10</sup> LAPOUGE Gilles *Utopie et civilisations*, 1973, p.21

Ainsi, « *L'Assemblée des femmes* » (392) peut être analysée comme une satire fort amusante du communisme, du carcan communautaire ; les propositions de PROXAGORA présentent un communisme intégral mais sympathique, et fort peu austère. La vie sexuelle y possède une grande place, aux services des vieilles femmes comme des plus jeunes, ce que les jeunes gens ont tout de même du mal à admettre. Dans ce monde inversé, où les femmes portent la barbe et singent les hommes, les sycophantes offrent une cible de choix. Monde de l'envers, relevant autant du carnaval que d'un pré-féministe, ce petit ouvrage vaut par sa verve la peine d'être cité. VERSINS pense qu'il peut s'agir de « *la première utopie véritable de l'histoire* »<sup>11</sup>.

De même, « *Les Oiseaux* » (414), peuvent être vus comme une dénonciation de l'urbanisme maniaque et géométrique, et comme une violente diatribe anti-démagogique et anti-tyrannique, à travers les manipulations de PISTHÉTAIROS. Cette *Néphélococcygie* est en quelque sorte l'anti-HIPPODAMOS de Milet dont la tyrannie des plans urbains, en damier, orthogonaux, sévit au Pirée et peut-être à Milet et à Thourioi... La cité idéale uniforme n'est donc qu'une caricature. ARISTOPHANE émet ici des réflexions très modernes sur l'urbanisme de son temps. Dans cette comédie satirique, tous les prêcheurs, organisateurs, contrôleurs sont renvoyés ; on peut y voir un positionnement libertaire évident, et sa diatribe contre les « crieurs de décrets » se retrouve chez PROUDHON. Mais curieusement, les poètes également sont éliminés. Il ne s'agit pas des poètes révoltés et nécessaires du surréalisme, mais sans doute des beaux parleurs professionnels de son époque.

ARISTOPHANE est sans doute le penseur le plus humain, le plus fantaisiste, le moins conformiste et donc nettement le plus libertaire de la tradition classique, surtout exprimée habituellement par PLATON ou ceux qui s'en réclament. Il fait en quelque sorte figure de RABELAIS en son temps.

Ce premier critique des utopies inhumaines, ce « vil ARISTOPHANE », connaît une haine prolongée, puisque dans son L'an 2440, MERCIER va le retirer de sa bibliothèque idéale, où semble exclu, comme le note Raymond TROUSSON<sup>12</sup>, tout ce qui ressort de la satire et de l'érotique, donc tout ce qui est incontrôlable. C'est une des raisons supplémentaires pour relire ARISTOPHANE.

Un LUCIEN de SAMOSATE (« *Histoire véritable* » vers 200 ap.) reprendra le flambeau : avec imagination débordante, dérision, ironie cinglante... il se moque des Dieux et des sages... et se fait le héraut d'une société épicurienne ouvertement proclamée (« *Îles fortunées* »).

## (2) ÉVHÉMÈRE de Messénie et la démocratie directe des Panchéens

Au IV<sup>e</sup> ÉVHÉMÈRE dans « *Panchaïa* » nous parle d'un gouvernement autonome, sans roi, ou des archontes assurent une rotation fort démocratique tous les ans. Leur pouvoir est d'ailleurs limité. Mais ces traits libertaires pèsent en fait de peu de poids face à la quasi-théocratie qui transparaît par ailleurs.

## (3) Le stoïcisme et ZENON de Cittium (Chypre)

ZÉNON, fondateur de l'école du Portique (stoïcisme) fin IV<sup>e</sup>, début III<sup>e</sup> nous a laissé peu de choses : de rares fragments d'œuvres, et surtout de seconde main (notamment via DIOGENE LAËRCE de Cilicie, ou dans des commentaires de PLUTARQUE).

Sa vision anti-étatique est mise en avant par Maria Luisa BERNERI et avant elle par KROPOTKINE (*L'Éthique*) ; elle est le prolongement de la critique exprimée par quelques sophistes et cyniques, que l'État est contraire aux lois de nature. ZÉNON est pour l'effacement du cadre étatique, familial, monétaire, religieux...

KROPOTKINE traite surtout chez ZÉNON et chez ÉPICTÈTE de leur vision spiritualisé du bonheur vécu en conformité avec la nature.

Il proposerait également une vision cosmopolite, anti-nationaliste, que Pierre VERSINS cite également dans son article *Anarchie* de sa gigantesque *Encyclopédie* en rappelant que le Sage est celui qui refuse de diviser les hommes en fonction de leurs statuts.

<sup>11</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.60

<sup>12</sup> TROUSSON Raymond *Les bibliothèques de l'utopie au XVIII<sup>e</sup> siècle, -in-D'utopie et d'utopistes*, 1998

D'où l'idée de première utopie sans institution contraignante (?), faisant figure, si on force le trait et si on ne craint pas les anachronismes, de première utopie anarchiste. Il est vrai que le stoïcisme est souvent analysé par les historiens du socialisme et de l'anarchisme quand on essaie de remonter aux sources anciennes et aux signes avant-coureurs.

#### (4) ARISTONICOS et les hiéropolitains

En Asie Mineure vers la fin du II<sup>e</sup> avant notre ère, une révolte populaire anti-romaine, s'inspirant de JUSTIN, PLUTARQUE et liée à ARISTONICOS, développe des idées de cité « sans maîtres ni esclaves » comme le rappelle Henri DESROCHES<sup>13</sup>.

#### (5) IAMBULE et « L'île fortunée » (135 av.)

Ce monde pacifique, où règne une certaine frugalité malgré l'abondance, pratique lui-aussi en bon disciple de PLATON la communauté des femmes et des enfants. La gérontocratie proposée n'empêche pas une nette limitation des pouvoirs dans cette société, grâce, un peu comme pour les Panchéens, à une forte rotation des emplois publics. Mais l'État reste bien présent, si l'on en croit Raymond RUYER.

#### (6) OVIDE (-43 ; 17) doux anarchiste ?

Le poète latin est parfois cité comme libertaire, pour avoir chanté l'amour et l'érotisme (*Les amours, L'art d'aimer...*) Sa prétendue immoralité va le forcer à quitter Rome pendant une dizaine d'années.

Mais c'est avec *Les métamorphoses* que le professeur Bert F. HOSELITIZ voit en OVIDE un auteur qui « décrit en douces paroles poétiques l'utopie anarchiste »<sup>14</sup>.

### 2. De faibles lueurs médiévales ?

L'omniprésence religieuse judéo-chrétienne étouffe l'utopie humaniste, comme le note la belle phrase de Raymond RUYER « *la cité céleste bouche l'utopie* » ou celle de Gilles LAPOUGE : « *le retour du sacré est peu propice à l'utopie* »..

Donc l'utopie (et particulièrement l'utopie libertaire) est pratiquement absente du Moyen Âge occidental, mis à part quelques voyages extraordinaires ou récits merveilleux ; par contre le millénarisme judéo-chrétien est assez vivace malgré diverses condamnations. Il va parfois s'inspirer des idées de JOACHIM de Flore qui prône une sorte de communisme monastique sans hiérarchie ; du *joachimisme*, courant jugé parfois « *proche d'un anarchisme quasi-mystique* »<sup>15</sup> vont sortir divers mouvements radicaux dont certains font de l'homme le centre du monde, comme les Frères du Libre Esprit. D'autres, adamites ou turlupins par exemple, en se moquant de toutes les règles sociales, créent des sortes de sociétés libérées. Le rejet de la notion de péché, une sexualité libérée, l'autonomie individuelle y compris par rapport à Dieu... en sont des traits éminemment libertaires. Norman COHN<sup>16</sup> y distingue des ferments anarchistes assez fréquents. Un chapitre entier sur le millénarisme dans la IV<sup>e</sup> partie y fait référence.

De même certaines formes avancées du monachisme servent de prélude au mouvement communautaire des siècles suivants. Mais l'enfermement et l'isolement, l'uniformité, la soumission à une hiérarchie écrasante... restent la règle dominante, ce qui exclut ces importants mouvements populaires de la présente analyse.

### 3. Des positions libertaires plus nombreuses à l'Époque Moderne

L'Époque Moderne abonde en utopies figées, planifiées, dirigistes, réglementées jusque dans la vie la plus intime (sexualité...)... Les modèles classiques sont désormais MORE (« *L'utopie* ») à qui l'on doit le nom et surtout CAMPANELLA (« *La cité du soleil* »). Si leur vie est un hymne à la liberté de pensée, à la rigueur morale (MORE est décapité pour ses convictions en 1535, CAMPANELLA est longuement emprisonné -27 ans de prison- et torturé 7 fois pour les siennes !), leurs œuvres utopiques sont forcément bivalentes. Le fait de les écrire est déjà une action libre face aux pouvoirs en place. De même certains passages vont dans le sens du droit de pensée et du libre-arbitre. CAMPANELLA parle même de « *lois saintes* » : croyance au libre-

<sup>13</sup> DESROCHE Henri *Utopie*, Encyclopaedia Universalis, 1975

<sup>14</sup> Cf. sa préface au livre de MAXIMOF G.P. sur *La Philosophie politique de BAKOUNINE*, référence fournie par Fidel MIRÓ *El anarquismo, los estudiantes y la violencia*, México, 1969

<sup>15</sup> MEUWLY Olivier *Anarchisme et modernité*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1998

<sup>16</sup> COHN Norman *Les fanatiques de l'Apocalypse*, 1983

arbitre et respect de la liberté d'autrui, en rappelant la formule essentielle : « *Ne fais point à autrui ce que toi tu ne veux* »<sup>17</sup>.

Cependant ses principes, il ne les respecte guère, avec son souci maniaque de la règle, de l'organisation... qui enrégimente les individus dans une étatique cité du Soleil plus effrayante qu'attractive. C'est un triste monde qui nous est décrit, où tous s'habillent de même manière, où les amours sont totalement contrôlés, où les homosexuels sont condamnés, où l'eugénisme est systématisé...

Quelques auteurs contemporains, heureusement, ébauchent d'autres pistes, et sont souvent cités par les anarchistes ou les historiens du mouvement qui essaient de trouver des origines à un anarchisme plus à l'aise dans la société du XIX<sup>e</sup> que dans les temps anciens.

a) XVI et XVII<sup>e</sup> siècles...

### (1) RABELAIS François ou l'anarchisme de l'élite ?

Depuis les ouvrages, dès le XII<sup>e</sup> siècle, concernant la contre-société d'abondance et d'absence de travail que sont les pays de cocagne, en passant par BOCCACE et son *Décameron* jusqu'à François RABELAIS (1483-1553)... se développe une utopie sympathique, paillard et hors des règles, une farce épicurienne, libérée qui est plutôt intéressante face à un genre en général fort maussade et souvent monotone. À tel point qu'on peut légitimement se demander si l'abbaye de Thélème est vraiment une utopie<sup>18</sup>. Après RABELAIS, le thème satirique, épicurien et paillard est largement repris par l'évêque anglais Joseph HALL dans son *Mundus alter et idem...* en 1607. Même si aujourd'hui on réintègre plus volontiers RABELAIS dans le mouvement réformateur religieux de son siècle, et qu'on relativise également sa marginalité, on lui reconnaît cependant presque toujours une grande faculté de créer, par la fantaisie et l'ironie, un « *autre monde* »<sup>19</sup>.

RABELAIS – le « *grand RABELAIS* » nous dit FEDELI - (avec « *Pantagruel* » 1532 où il cite « *l'Utopie* » de MORE à au moins deux reprises, et surtout avec « *Gargantua* » 1535) est lui aussi souvent considéré comme le premier utopiste libertaire et son « *Fay ce que voudras* » est volontiers cité par les anarchistes eux-mêmes ou dans diverses anthologies sur le mouvement anarchiste ou ses sympathisants (VERSINS par exemple rappelle qu'il ne faut « *pas oublier de le mentionner* » et KROPOTKINE le lie avec son ami LA BOÉTIE pour montrer leur importance dans la lutte contre les pouvoirs constitués). Par exemple, le 25 décembre 1907, dans *La Guerre sociale*, Frédéric STACKELBERG assure que « *seul le Communisme intégral pourra réaliser dans la solidarité universelle la vieille et belle devise de l'abbaye de Thélème : "Fais ce que veux"* ».

Il est presque toujours lié à son ami Étienne de LA BOÉTIE (1530-1563) dont la lutte contre le despotisme, le mépris des tyrans et le refus de la servitude volontaire sont chers au cœur de beaucoup. *Le contre un ou de la servitude volontaire (Discours de la servitude volontaire)* écrit sans doute vers 1546-48 et publié après sa mort (peut-être dès 1570 ? et assurément depuis 1727 à la suite des *Essais* de MONTAIGNE), n'est cependant pas une utopie à proprement parler. Mais on peut parler d'un texte au souffle libertaire novateur, qui peut être interprété comme un choix anti-autoritaire universel exemplaire. Il est un des rares à son époque à dénoncer « *les dogmatismes en tout genre, (et) en appeler à l'autonomie des consciences* »<sup>20</sup>. Le volontarisme de la BOÉTIE se retrouvera en de nombreux écrits anarchistes, puisque « *pour avoir la liberté, il n'y a pas besoin d'autre chose que de la désirer fortement ; il suffit d'un pur acte de volonté* ».

Dire que RABELAIS est un utopiste libertaire est sans doute excessif puisque son projet utopique ne correspond qu'à 10% de l'ouvrage environ (une \_ douzaine de pages). L'abbaye de Thélème, « *petite république libertaire* » (FEDELI) reposant sur le libre-arbitre, la non ségrégation

<sup>17</sup> CAMPANELLA Tommaso *La cité du soleil*, 1972, p.59

<sup>18</sup> CLÉMENT Michèle *Thélème*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

<sup>19</sup> JOUKOVSKY Françoise *RABELAIS François*, -in-*Dictionnaire de la Renaissance*, Encyclopaedia Universalis, 1998

<sup>20</sup> GOYARD-FABRE Simone *Introduction à LA BOÉTIE Étienne Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 1983

homme-femme, l'absence de règles et de hiérarchie interne, un art de vivre sans tabou... est un des premiers modèles de contre-société non-étatique et chaleureuse, « *d'anti-couvent* » dit Georges JEAN, même si elle ne concerne qu'une minorité d'élus, une élite intellectuelle coupée des problèmes du monde, mais non cloîtrée.

C'est également une utopie ouverte, notamment sans muraille fermée, et surtout évolutive, ce qui en fait une véritable contre-utopie classique. Elle rejette d'ailleurs explicitement tous les artisans des limitations de liberté, puisqu'elle est interdite aux « *hypocrites, bigots, vieux matagots, marmiteux boursoufflés...* » et aux « *juristes avides, aux clercs... aux usuriers avarés...* » sans oublier évidemment « *les maris jaloux* ». Enfin en réhabilitant le corps, les désirs, un certain épicurisme... RABELAIS se range définitivement du côté de la liberté, même si les plaisirs se pratiquent avec une certaine uniformité, puisque lorsqu'un habitant de Thélème lance une activité, le mimétisme joue à la perfection. En grec, **théléme** signifie volonté ; à l'homme donc de se donner les moyens d'être heureux, envers et contre tout.

Max NETTLAU, tout en critiquant bien cette utopie aristocratique d'où le peuple est absent, parle tout de même de « *phalanstère libertaire* » à son propos<sup>21</sup>. Maria Luisa BERNERI<sup>22</sup> trouve l'écrit sympathique mais peu crédible (car on n'y rencontre peu ou pas de travail) et peu autonome (car l'abbaye ne vit que grâce à un bienfaiteur). La présence de serviteurs et d'artisans au service de l'élite réintroduit l'inégalité dans l'utopie. Enfin le souci permanent de beauté, d'apparence physique soignée... est exclusif, et donc cause d'inégalités supplémentaires. RABELAIS était évidemment plus proche du despotisme éclairé, tolérant et réformateur... que de l'autogestion libertaire. Si on affine la critique de Thélème, on peut même y voir un lieu de privilégiés, en apparence seulement, car issus d'un processus d'épuration qui rappelle l'eugénisme (« *un parc d'élevage d'une race pure* » ! écrit Michèle CLÉMENT, qui poursuit en affirmant « *que l'élevage humain produit de beaux spécimens mais pas de sujets* ») et dont la vie quotidienne est fort conformiste et sans vraie variété.

Pourtant la force libertaire de l'œuvre persiste. Élisée RECLUS, dans le *Travailleur de Genève* en 1878 définit l'anarchie comme « *l'union des hommes, libres désormais, vivant sans maîtres, et réalisant la prophétie de notre grand ancêtre RABELAIS : Fais ce que veux !* ». Il est vrai qu'en s'appuyant sur quelques citations bien choisies, on peut trouver chez RABELAIS des positions pré-anarchistes, puisque pour les *thélémites*, « *toute leur vie était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre* ».

Toujours proche de nous, la veine épicurienne issue de RABELAIS ne s'éteint pas. Charles FOURIER déjà, avec son *Nouveau monde amoureux*, et DE ANDRADE en 1953 qui propose une société plus rabelaisienne. Cette harmonie esthétique rabelaisienne n'est pas sans écho dans l'utopie de William MORRIS en fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à Michel RAGON, RABELAIS est pour lui très proche. Enfant il a vécu dans les mêmes lieux. Adulte il lui voue toujours une grande admiration et le rattache totalement à la tradition anarchiste. Dans l'interview au *Magazine Littéraire* de mars 1994 (n°319), il évoque « *RABELAIS le libertaire* ». L'année précédente il y avait d'ailleurs consacré un ouvrage entier *Le roman de RABELAIS*.

## (2) La déclaration libertaire de Sebastian MÜNSTER

Victor GARCIA dans *Utopias y anarquismo* (1993, p.13) note qu'en 1544, dans *Kosmographie*, Sebastian MÜNSTER affirmerait que dans les îles qu'il décrit, « *on vit libre de toute autorité, on ne connaît ni le juste ni l'injuste, on ne châtie pas les malfaiteurs. Les pères ne dominent pas leurs enfants. Il n'y a pas de loi ; les relations sexuelles sont libres. Il n'y a pas de présence divine, ni baptême, ni culte.* »

## (3) La fantaisie libertaire de CYRANO. 1657

L'utopie autour du voyage dans les astres et les planètes a sans doute été initiée par l'évêque anglais Francis GODWIN dès 1638 avec son *L'homme dans la lune ou le voyage chimérique*. CYRANO s'en est sans doute inspiré.

CYRANO est plus un poète, un roi de la fantaisie, un « *surréaliste* » avant la lettre... qu'un ancêtre de l'anarchisme. Il décrit des « *sociétés inversées* » à la manière des carnivals d'antan,

<sup>21</sup> NETTLAU Max *Esbozo de historia de las utopías*, p.49

<sup>22</sup> BERNERI Maria Luisa, *Viaggio attraverso Utopia*, 1981, p.165 et suiv.

où les pouvoirs traditionnels sont mis à mal, surtout l'autorité parentale ou celle due à l'âge. Ce qui est un procédé, souligne à juste titre Denis FERNANDEZ-RÉCATALA<sup>23</sup> pour mieux critiquer le pouvoir royal et ses bases. Il n'en demeure pas moins que ses charges contre la religion de son temps en font un antidogmatique précieux. Il vulgarise tous les grands esprits de son temps, DESCARTES, GALILÉE, MONTAIGNE... Sa liberté de ton, ses grivoiseries sexuelles, son ironie mordante... le rapprochent d'un RABELAIS. Il annonce également FOURIER en décrivant de multiples visions amoureuses et érotiques sans tabou, dans son « *pays des Amants* » et dans sa description du « *noviciat d'amour* ». Et sa notion essentielle de relativité des mondes, que développe de son côté FONTENELLE, est une notion clé pour l'histoire des sciences et de la pensée philosophique.

CYRANO est également un des écrivains qui insiste le plus pour limiter le pouvoir. Il peut paraître aux yeux de certains comme le partisan du pouvoir minimal, pour qui « *la liberté du citoyen est inversement proportionnelle à celle du souverain* »<sup>24</sup>. C'est le cas surtout lorsque CYRANO fait se quitter les Sélénites par la formule « *Songez à vivre librement* », et lorsqu'il insiste sur le choix du souverain. Son chapitre est intitulé « *Gouvernement du bonheur* ». Le prince en effet doit être « *le plus faible, le plus doux et le plus pacifique* » ; le pouvoir doit aussi subir le système de la rotation, puisqu'il doit changer « *tous les 6 mois* ». Enfin il peut-être déposé en cas de plaintes d'au moins 3 personnes, ce qui entraîne automatiquement d'autres élections. La responsabilité du monarque est donc très forte devant ces sujets-citoyens annonceurs des régimes les plus démocratiques contemporains. Son ouvrage, trop dur vis à vis du pouvoir, a d'ailleurs été autocensuré pour pouvoir être publié !

#### (4) L'originalité et le sens de la liberté de Gabriel FOIGNY ou De FOIGNY 1676

Gabriel de FOIGNY (1630-1676) est un ancien cordelier défroqué. Devenu libertin dans ses écrits et dans sa vie (épicurienne, voire paillard et blasphématoire –il aurait été jusqu'à vomir lors d'un culte religieux), il paie ses libertés vis à vis de la religion et des mœurs par des expulsions (de Genève) et des emprisonnements, et est même obligé de se terrer dans un couvent à la fin de ses jours pour échapper aux poursuites. Cette vie que certains jugent dépravée peut être également analysée comme la revendication d'indépendance d'un réfractaire qui « *prend la liberté de penser ce que son esprit suggère* »<sup>25</sup>.

« *Les aventures de Jacques SADEUR dans la découverte et le voyage de la Terre Australe* » publié en 1676 est réédité en 1788 dans le XXIV<sup>e</sup> volume des *Voyages Imaginaires*, que j'ai pu récupérer sur l'Internet grâce au site très riche de la Bibliothèque Nationale de France. Voilà un ouvrage que l'on retrouve souvent qualifié de libertaire par les libertaires eux-mêmes, par BERNERI, par NETTLAU (qui parle « *d'impulsion libertaire* »), par FEDELI (« *un des premiers rêves de vie vraiment libre* ») et par VERSINS... Quelques descriptions libertaires y sont proposées. Luciano LANZA n'hésite pas à le qualifier de « *premier utopiste libertaire* » qui « *imagine une société sans gouvernement* »<sup>26</sup> et il cite DE FOIGNY affirmant que « *...c'est de la nature de l'homme que de naître libre...* » LANZA limite la phrase réelle qui ajoute « *de naître et vivre libre* » (p.321). En condamnant toute sujétion (« *Le mot commandement leur est odieux* »<sup>27</sup>) DE FOIGNY est incontestablement à ranger parmi les *utopistes de la liberté*. Même au combat, ce peuple austral, qui vit nu, n'a pas de chef. La position antipaternaliste, hostile à la domination masculine en fait également un ouvrage pré-féministe. D'autre part, l'autoéducation dans la maison commune ou **Heb** est un trait que l'on retrouve souvent dans les utopies pédagogiques libertaires. L'absence de famille et de propriété se retrouve dans presque tous les écrits libertaires. Un vague déisme moraliste, sans doute inspiré des écrits sur la culture inca<sup>28</sup>, met en avant une culture australe libérée des religions autoritaires.

Mais les aspects rigoristes, eugénistes, xénophobes et militaristes... ne sont pas absents de ce texte et doivent nous rendre très prudents sur son appellation fréquente d'utopie libertaire.

<sup>23</sup> FERNANDEZ-RÉCATALA Denis *Mémoires du futur*. 1991, p.111

<sup>24</sup> FERNANDEZ-RÉCATALA Denis *Mémoires du futur*. 1991, p.112

<sup>25</sup> TROUSSON Raymond *Le problème religieux dans les voyages imaginaires au seuil des Lumières*, -in-*D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>26</sup> LANZA Luciano *Au delà de l'économie*, -in-*L'imaginaire subversif*, Lyon, ACL, 1994, p.47

<sup>27</sup> BERNERI Maria Luisa, *Viaggio attraverso Utopia*, 1981, p.232

<sup>28</sup> TROUSSON Raymond *Le mirage américain dans les utopies et les voyages imaginaires depuis la Renaissance*, -in-*D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998



D'autre part, si l'originalité d'un monde d'hermaphrodites en Terre australe est incontestable (en 1982 P. RONZEAUD parle d'« *Utopie hermaphrodite* » dans un ouvrage publié à Marseille), les non-hermaphrodites ne sont pas acceptés, voire systématiquement éliminés ! La xénophobie ou le nationalisme fermé sont une des plaies de ce peuple, qui en monde totalement guerrier, extermine sans pitié ni état d'âme ses adversaires, que ce soient leurs voisins les Fondins ou les « *monstres des mers* », terme désignant les européens venant sur leurs vaisseaux. Le rigorisme hermaphrodite, leur faible sexualité, leur rejet de la chair et de la nourriture, leur végétarisme fanatique ne sont assurément pas anarchistes, et offrent plutôt une belle caricature du calvinisme genevois. Le héros Jacques SADEUR se voit même condamné et presque aussitôt exécuté, la première fois parce qu'il a sans doute une érection visible en public, la seconde fois parce qu'il est ému par une belle fondine vaincue qu'il embrasse ! Sexualité brimée et censurée, on est loin de la liberté sexuelle proposée par les anarchistes des siècles ultérieurs. Enfin s'il est un des traits qui ne permettrait pas de classer cette œuvre dans une anthologie libertaire, c'est l'uniformité, voire le conformisme de ces hermaphrodites qui prônent une telle égalité que l'on a parfois l'impression de se trouver au milieu d'un peuple de clones : on est très loin de la diversité et du pluralisme, qui sont les bases de toute pensée anarchiste conséquente.

L'autre utopie du livre, à Ausicamt, montre un peuple plus tolérant mais plus sanglant, plus attaché au luxe et au décorum. C'est ici le catholicisme qui est parodié.

C'est sans doute son pessimisme antireligieux qui permet de le classer parmi les premiers penseurs libertaires, mais surtout comme une des sources de SWIFT et de sa misanthropie. La religion des hermaphrodites est certes omniprésente mais très discrète et reléguée dans la sphère privée, ce qui laisse en effet à chacun le droit de penser ce qu'il veut (p.330).

D'autre part, en proposant un communisme de l'abondance, dans un monde édénique, où chacun puise au tas, selon ses besoins... et où l'argent et l'or sont condamnés comme dans beaucoup d'autres utopies, FOIGNY annonce dans le détail les débats autour du collectivisme et du communisme chez des penseurs ultérieurs de la carrure d'un KROPOTKINE, par exemple. Peut-être est-ce cette apparence *moderne* que l'on a seule retenue de son oeuvre ? et qui permet de l'analyser ici. Mais cette oeuvre est bien une utopie fort ambiguë.

#### **(5) Un fort esprit critique chez FONTENELLE**

Le neveu des CORNEILLE, Bernard le BOVIER de FONTENELLE (1657-1757), membre de l'Académie, n'est pas le moins du monde anarchiste, mais son matérialisme et son athéisme transparents présentent une réelle avancée de l'esprit critique, surtout dans sa « *République de philosophes* » de 1682. C'est pourquoi des allusions à ses écrits reviennent parfois dans les anthologies utopiques et anarchistes. Georges JEAN en citant la vie heureuse des Ajaiiens, parle « *d'utopie de la liberté de pensée et de conscience* » alors que Raymond TROUSSON révèle qu'il s'agit de la « *première utopie peuplée d'athées vertueux (qui se) fondent sur l'excellence de la nature* ». <sup>29</sup> Avant le XIX<sup>e</sup> siècle les utopies athées sont effectivement très rares. La plupart font cependant preuve d'un vague déisme ou d'une tolérance religieuse qui leur permet de s'opposer aux vellétés théocratiques de leur époque et à l'intolérance.

L'œuvre essentielle de FONTENELLE sur le relativisme et sur le pluralisme (« *Entretiens sur la pluralité des mondes* » de 1686), tout en n'étant pas une utopie au sens strict du terme, permet de faire figurer ce bon vulgarisateur scientifique parmi les esprits libres de son temps.

#### **(6) FÉNELON et sa double utopie : Bétique et Salente**

François de SALIGNAC de LA MOTHE-FÉNELON (1651-1715) a voulu rendre la formation du duc de Bourgogne plus attractive. Il en a profité pour lancer un pamphlet (qui est suspendu immédiatement) contre la monarchie arbitraire et immorale de son temps. Mais son œuvre est plus que cela. C'est un écrit pluriel, propice à différentes lectures.

Dans les « *Aventures de Télémaque fils d'Ulysse, suite du IV<sup>e</sup> Livre de l'Odyssée* » publié en 1699 (et écrit vraisemblablement vers 1692), après de nombreuses présentations du monde de Salente, se niche une curieuse description, certes très courte par rapport à l'œuvre, d'une région appelée Bétique. Ce texte se niche dans le Livre III. La Bétique est un lieu où vit une société sans monnaie, sans loi, où « *ils sont tous libres et tous égaux ; on ne voit parmi eux aucune distinction* » <sup>30</sup>, et tous les biens sont mis en commun. La société idéale est surtout

<sup>29</sup> TROUSSON Raymond *Le problème religieux dans les voyages imaginaires au seuil des Lumières, -in- D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>30</sup> FÉNELON *Les aventures de Télémaque*, 1882, p.114

rurale, rustique, fondée sur un travail partagé, le refus du luxe et du superflu et sur la sagesse. Cette société « *vertueuse* » repose sur une sorte d'écologie naturelle (puisque les ressources sauf la terre ne sont pas exploitées). Le cadre évoque certainement un Canada amérindien mythique. La famille, plutôt patriarcale, semble la seule structure forte de cette communauté paisible.

Cette sorte de communisme libertaire avant la lettre est lui aussi parfois revendiqué (ou simplement cité) par les auteurs anarchistes. Mais cela ne fait en aucun cas du modéré et habile FÉNÉLON un précurseur de MALATESTA. Le *Dictionnaire des Utopies* (2002) ne le rattache qu'à MORELLE pour l'utopie, à ROUSSEAU pour la pédagogie et à Bernardin de SAINT PIERRE pour l'évocation édénique.

b) *Des écrivains des « Lumières » parfois très critiques et modernistes*

« *En condamnant l'État, la propriété, l'église (les utopistes) ont ouvert la voie aux tendances extrémistes des mouvements révolutionnaires.*<sup>31</sup> dit Charles RIHS. Et il poursuit en page 12 du même ouvrage en affirmant qu'à la différence des philosophes du XVIII<sup>e</sup> qui veulent transformer ou s'emparer de l'État, les utopistes « *se sont élevés non seulement contre l'État de droit divin mais contre l'État lui-même... La négation de l'État profane, apanage de l'anarchisme individualiste et du socialisme-révolutionnaire, est en germe dans l'utopisme social au temps des Lumières.* »

C'est peut-être pousser un peu loin la valeur révolutionnaire de ces « *utopies technocratiques et antichrétiennes* », qui souvent depuis FOIGNY, ne font que reprendre « *les poncifs (tópicos) des Lumières : raison bienfaisante, foi aveugle en la nature, bonté de l'homme primitif* »<sup>32</sup>.

**(1) Des Quakers pré-libertaires ?**

La Société Religieuse des Amis (les Quakers) est une référence souvent citée par les historiens recherchant les sources autochtones des libertaires états-uniens. Leurs actions solidaires et désintéressées, leur pacifisme souvent déclaré (comme les mennonites et autres groupements religieux d'ailleurs), leur critique de l'esclavage (même si l'incompatibilité est tardive entre quaker et possesseur d'esclaves, puisque le rejet de l'esclavage date seulement de 1776), leur attitude favorable aux amérindiens... sont des éléments éminemment positifs. Il faut y ajouter un peu plus tard la lutte féministe, libertaire par essence, notamment menée par les sœurs GRIMKÉ au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Leurs pratiques égalitaire et communautaire forment également un solide exemple de vie utopique viable.

« *La Sainte Expérience* » de Pennsylvanie de la fin du XVII<sup>e</sup> au milieu du XVIII<sup>e</sup>, autour du riche propriétaire William PENN, est une expérience originale de société relativement libre, entretenant de bonnes relations avec les indigènes Delaware. VOLTAIRE, un des premiers, loue cet essai dans ses *Lettres philosophiques* de 1734. La liberté de conscience est assurée, ce qui attire moraves, mennonites... et même des non-chrétiens (juifs notamment). La volonté de PENN est d'empêcher toute participation aux guerres, surtout contre les amérindiens avec qui il entretient de bons contacts, et contre les français (sa formation en France, surtout à Saumur en a fait un francophile). Mais il s'agit bien d'une communauté plutôt religieuse, et PENN lui-même fait figure pour les rares années où il se trouve en Pennsylvanie, de propriétaire-gouverneur : nous sommes bien loin de l'anarchisme. Et la charte fondatrice de 1701, « *Charte des privilèges et des libertés* » par son titre paradoxal renforce cette analyse.

**(2) Les Hurons pré-anarchistes décrits par DE LAHONTAN**

Charles RIHS, plein d'emphase, voit dans la société de ces Hurons décrits par le Baron DE LAHONTAN dans *Nouveaux voyages dans l'Amérique Septentrionale* de 1703 une société qui ne comporte « *ni Dieu, ni roi, ni loi* »<sup>33</sup> ce qui anticipe donc sur le fameux slogan blanquiste et repris par les anarchistes du « *ni dieu, ni maître* ». Un vague déisme y remplace le carcan

<sup>31</sup> RIHS Charles *Les philosophes utopistes...* 1970, p.10

<sup>32</sup> CRO Stelio *Las reducciones jesuíticas en la encrucijadas de dos utopias, -in-Les utopias du monde hispanique* (1788), Madrid, 1990

<sup>33</sup> RIHS Charles opt.cit., p.341

religieux. La démocratie assembléiste attribuée aux Hurons contribue à l'approfondissement du « *mirage américain* ».

Le choix des Hurons comme modèle de vie proche de la nature, et d'une vie démocratique acceptable est reprise par de multiples auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle. On peut citer dès 1732, LESAGE avec *Les aventures de monsieur Robert CHEVALIER*, puis « l'anarchiste » DON DESCHAMPS (expression de Raymond TROUSSON) en 1762 avec *Le vrai système, ou le mot de l'énigme métaphysique et morale* et enfin VOLTAIRE avec *L'Ingénu* en 1767.

### (3) Nicolas GUEUDEVILLE « Conversation... » de 1705

Seul Pierre VERSINS classe ce texte dans la lignée libertaire et révolutionnaire, puisqu'il proposerait « *...une nation qui ait banni pour jamais de chez elle toute différence de richesse et d'honneur ; toute subordination en fait d'autorité.* »<sup>34</sup>.

### (4) Les passions réhabilitées chez MANDEVILLE - 1705

Dans sa « *Fable of the bees, or private vices, public benefits/Fable des abeilles* » de 1714, la réhabilitation des passions individuelles (ce qu'il appelle les « *pulsions* ») et donc de certains vices... a des accents que FOURIER ou BAKOUNINE ne rejetteraient pas. C'est d'autant plus étonnant qu'avec sa réhabilitation du commerce, du profit, du luxe... Bernard MANDEVILLE est plutôt considéré comme l'anti-FOURIER.

Pourtant, dans *La morale anarchiste* de 1891, KROPOTKINE reliait déjà MANDEVILLE et FOURIER<sup>35</sup>, en affirmant la nécessité de libérer les passions pour éviter de mortelles frustrations.

En fait la critique faite par MANDEVILLE d'un moralisme étriqué, systématique, appauvrissant... est une dénonciation du travers de bien des utopies, fort puritaines sur le plan des mœurs. S'inspirant de BAYLE annonçant d'une certaine manière l'œuvre de SWIFT, nous sommes déjà dans le domaine des contre-utopies, c'est en tout cas ce que suggère Raymond RUYER<sup>36</sup> et que développe Raymond TROUSSON<sup>37</sup>.

Pour MANDEVILLE, l'humain, malgré ses imperfections, l'emporte sur le système collectif et paradisiaque, quel qu'il soit. « *Il faut qu'existent la malhonnêteté, le luxe et l'orgueil, si nous voulons en retirer le fruit* », affirme-t-il. Son éloge du pluralisme, de la diversité, du mouvement, de l'hédonisme donnent l'impression que l'auteur a un authentique souffle libertaire, et qu'il mérite une juste place dans la préhistoire de l'anti-utopie.

Mais son éloge du système, tel qu'une autre lecture de son ouvrage peut le suggérer, nous force à relativiser ces traits libertaires.

*El mundo sin vicios* de Cándido María TRIGUEROS (1736-1798), écrit en 1782 et publié en 1802, reprend la même thématique. Le héros, au départ misanthrope, qu'est le « *musulman* » ASEM refuse un monde utopique où l'homme est réduit à une vie morne, sans sentiment et humanité dans une nature cruelle qui le domine totalement. Seul le monde réel, avec tous ses vices et ses passions, donc réellement humain, devient désormais digne d'intérêt.

Ces deux ouvrages marquent l'apparition d'une forme de contre-utopie que je développerai dans le chapitre concerné.

### (5) MONTESQUIEU : des troglodytes libertaires ? - 1721

MONTESQUIEU est parfois cité lui aussi dans les anthologies libertaires et dans les sources de l'anarchie, puisque dans ses « *Lettres persanes* » de 1721, de « bons » troglodytes vivent quasiment sans loi ni gouvernement : s'agit-il d'une belle société « *arcadienne* » libertaire et communiste, pré-anarchiste ? En tout cas, la critique du chef, du sage, du gouvernement... anticipent bien les thèses anarchistes du XIX.

Mais dès que cette société prend de l'ampleur, la nécessité d'un chef, d'un roi se fait ressentir. Faut-il en conclure que l'anarchie ne peut exister qu'à petite échelle ? Beaucoup de penseurs libertaires au XX<sup>e</sup> vont dans ce sens du « *small is beautiful* » en terme d'autogestions,

<sup>34</sup> VERSINS Pierre *Outrepart*, 1971, p.148

<sup>35</sup> KROPOTKIN Pedro *La moral anarquista*, in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978, p.168

<sup>36</sup> RUYER Raymond *L'utopie et les utopies*, 1988, p.196

<sup>37</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie en procès au siècle des Lumières*, -in-*D'utopie et d'utopistes*, 1999

de communalisme libertaire... Cf. surtout la lignée de penseurs kropotkiniens, ou des proches de Murray BOOKCHIN aux USA.

**(6) Le curé MESLIER « ancêtre de l'anarchisme »<sup>38</sup> ? - 1723**

C'est surtout Charles RIHS qui fait de Jean MESLIER, grâce à son « Testament » de 1723-25 « un précurseur de l'anarchisme », « un ancêtre de l'athéisme libertaire, annonciateur de l'anarchisme moderne avec Max STIRNER, William GODWIN et Jacques ROUX »<sup>39</sup>. Cet ancien curé d'Entrepigny dans les Ardennes est un des premiers systématiques pourfendeurs de l'État, qui appelle à une révolte totale et qui reprend l'idée de LA BOÉTIE exprimée dans « *De la servitude volontaire* », autre grande source philosophique des anarchistes, que si les Grands sont grands, c'est par notre soumission. Emporté par son analyse, RIHS affirme que MESLIER est « un anarchiste au sens actuel », qu'il anticipe la « propagande par le fait » avec ses appels au tyrannicide, et que « le socialisme révolutionnaire et l'anarchisme sont en puissance dans le Testament ».

**(7) Les pirates libertaires de Daniel DEFOË -1724**

En 1724, sous le pseudonyme du capitaine JOHNSON, Daniel DEFOË publie « *La vie de pirates les plus illustres* ». Il y fait l'apologie, dans une baie malgache, de la république utopique de Libertalia. Communisme primitif, égalitarisme forcené, antiracisme, respect des femmes... y seraient pratiqués. Mais des règlements rigoureux y sont appliqués, souvent dus au mythique capitaine MISSON. S'agit-il d'une « utopie pirate », ou un « bague libertaire » ?

**(8) Ambiguïté de « L'île des esclaves » de MARIVAUX - 1725**

Ce livre est tout à la fois une utopie (par son cadre et procédé narratif), un monde inversé (les esclaves deviennent les maîtres et les maîtres des esclaves) et une fable morale. L'idée de MARIVAUX dans cette comédie acerbe est de dénoncer les pouvoirs et les conformismes, contre l'esclavage ou plus simplement contre la mauvaise condition des domestiques de son temps.

Mais son analyse lucide permet de le citer ici : les esclaves devenus maîtres à leur tour reprennent les défauts et les dérives de leurs anciens maîtres, surtout la jeune femme Cléanthis (trace de misogynie ?) alors qu'Arlequin est plus modéré. MARIVAUX est pessimiste sur les capacités de l'homme à résister aux fastes et aux tentations du pouvoir, de l'autorité. Il semble illustrer bien avant les grands penseurs libertaires du XIX<sup>e</sup> siècle que **tout pouvoir corrompt**.

**(9) Une robinsonnade anarchisante de SCHNABEL 1731-43**

Pierre VERSINS note qu'en fin de la « robinsonnade » de Johann SCHNABEL (pseudo = Gottfried GISANDER) écrite de 1731 à 1743 se trouve une « utopie anarchisante »<sup>40</sup>.

**(10) Le pré-anarchisme japonais de Shôeki ANDŌ - vers 1750**

Vers le milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le docteur Shôeki ANDŌ (environ 1701-1750) écrit un ouvrage grandiose (5 volumes et 82 livres nous assure Victor GARCIA<sup>41</sup>) du nom générique de « *Shizen shineido* » (*Le chemin de la nature et le travail*) qui se présente comme une véritable œuvre anti-étatique et anti-religieuse. Seul le prolétariat rural trouve grâce à ses yeux, tous les autres groupes sociaux étant accusés au minimum de parasitisme. Son utopie prévoit une société a-étatique, sans différences de classe... si l'on en croit les citations fournies par GARCIA que je reprends ici :

« On ne rencontre ici pas un seul homme riche, ni aucun pauvre ; ni supérieurs, ni inférieurs ; hommes et femmes y vivent une vie harmonieuse... » libre de tout tabou, ce qui serait considéré ailleurs comme immoral. « Il n'y a pas de gouvernement exploiteur. Il n'y a pas de luxe, ni de

<sup>38</sup> RIHS Charles opt.cit., p.12

<sup>39</sup> RIHS Charles opt.cit., p.105 et p.127

<sup>40</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.30

<sup>41</sup> GARCÍA Victor *Utopias y anarquismo*, 1992, p.74-76

carence. De même qu'il n'y a pas de classes supérieures, il n'y a pas non plus de classes inférieures... Il n'y a pas de prêtres dépravés pour créer des légendes contenant des idées d'enfer ou de paradis, ou pour engloutir les productions honnêtement produites par les masses populaires... ». On n'y rencontre « ...ni truant, ni mendiant, ni prêtres vagabonds... et autres parasites qui ne cultivent rien... ». Bref, une utopie reposant sur un monde d'agriculteurs travailleurs, s'autosuffisant économiquement et politiquement.

Ce n'est qu'en fin du XIX<sup>ème</sup> siècle que le docteur Kano KOCHIKI va enfin faire connaître cette œuvre du « philosophe ignoré » comme le nomme pour s'en réclamer le mouvement anarchiste japonais alors en plein essor. L'Occident pourra avoir accès à cette pensée seulement en 1919 grâce aux travaux de E. HERBERT NORMAN « *Shôeki ANDÔ and the anatomy of japanese feudalisms* » publiés à Tokyo. Le mouvement anarchiste japonais alors très puissant réclame fortement cet héritage<sup>42</sup>, en louant notamment le courage d'un des premiers adversaires courageux du féodalisme nippon.

### (11) MORELLY « pré-fouriériste » et communiste anarchiste ?

Étienne-Gabriel MORELLY (1717- ?), écrivain et secrétaire, peut-être instituteur, semble un étatiste convaincu qui n'a donc apparemment rien d'anarchiste. KROPOTKINE le cite cependant (surtout dans *L'Éthique*) parmi ces utopistes qui conjuguent raison et morale naturelle, au même titre que MABLY et BABEUF.

La vie de MORELLY est très mal connue. Il annonce plutôt Saint JUST et surtout BABEUF (qui s'en réclame), et Jean SERVIER dans son « *Histoire de l'utopie* » décèle dans son œuvre une utopie totalitaire, totalement réglementée (à une exception, en matière scientifique). Raymond TROUSSON montre que la liberté individuelle décrite est fictive, qu'elle ne sert que l'État, et n'est tolérée que dans cet aspect utilitaire<sup>43</sup>. Mais dans un article qu'il consacre à « *l'utopie anarchiste de Jean GRAVE* »<sup>44</sup>, il reconnaît l'importance de MORELLY, comme de DOM DESCHAMPS et de DIDEROT cités ci-après dans une histoire de l'utopie libertaire.

Mais sur trois plans au moins il peut être annonciateur d'une thématique reprise par les libertaires :

1. par sa condamnation sans appel de la propriété privée, sur un ton pré-proudhonien évident : la lutte contre le « préjugé » propriétaire est un axe central des ces deux principaux écrits. Découlant de la propriété, le sens de l'avarice devient le principal obstacle pour édifier une société solidaire et harmonieuse.
2. par son éloge pré-fouriériste de l'amour libre (« licite » dit TROUSSON), sans tabou, allant jusqu'à accepter l'inceste... qui apparaît dans « *Naufrage des îles flottantes ou Basiliade* » en 1753. Ce texte est totalement différent sur ce point du *Code de la nature – ou le véritable esprit de ses lois* de 1755, longtemps attribué d'abord à La BEUMELLE puis à DIDEROT, qui est beaucoup plus conventionnel. La famille, souvent combattue par les anarchistes comme institution pré-étatique, est devenue superflue.
3. par des propositions d'entraide qui préfigurent le communisme anarchiste (selon ses capacités pour le travail, et selon ses besoins pour la répartition). Le III<sup>o</sup> point de ses propositions affirme en effet que « *Chaque citoyen contribuera, pour sa part, au bien public, selon ses propres force, talent et âge. Sur cette base seront réglés ses devoirs, en accord avec les lois de la distribution* » (traduit de l'italien). Dans un autre passage, il rappelle que « *chacun travaillera quand et comme il pourra, et (que) tous mangeront à satiété (selon leur propre appétit)* ». De grands magasins collectifs assureront cette redistribution.

C'est pourquoi sans doute Charles RIHS voyait en MESLIER, MORELLY et DOM DESCHAMPS des utopistes « franchement révolutionnaires, anarchistes même... »<sup>45</sup>. Gilles LAPOUGE note que MORELLY « en voyant fleurir le bien dans la liberté » est en fait anti-utopiste<sup>46</sup>.

<sup>42</sup> GARCÍA Victor *Breve storia del movimento anarchico giapponese*, Iglesias, 1976

<sup>43</sup> TROUSSON Raymond *Le destin de la famille en utopie, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>44</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie anarchiste de Jean GRAVE, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>45</sup> RIHS Charles opt.cit., p.18

<sup>46</sup> LAPOUGE Gilles *Utopie et civilisations*, 1973, p.204

Par certains aspects, c'est peut-être plus à FOURIER qu'à l'anarchisme qu'on pourrait le relier : on peut relever par exemple l'importance accordée à la liberté amoureuse, la réhabilitation des passions, voire quelques remarques sur le travail attrayant et la condamnation du mariage monogamique. C'est en tout cas la thèse de Michel BRIX<sup>47</sup>.

D'après RIHS c'est surtout l'historiographie marxiste et soviétique qui s'en revendique ; du côté libertaire, seul l'anglais HYNDMAN en fait un précurseur des méthodes anarchistes de PROUDHON ou de KROPOTKINE<sup>48</sup>. Mais l'anarchiste Ugo FEDELI lui consacre également un grand article et en fait un incontestable « *précurseur du socialisme* », mais pas spécifiquement de l'anarchisme.

### (12) DOM DESCHAMPS un anti-étatiste convaincu

Comme bien d'autres penseurs du XVIII<sup>e</sup>, ce bénédictin dans un ouvrage rédigé vers 1760-65, le « *Vrai système ou le mot de l'énigme métaphysique* » proscrit totalement la propriété, parle lui aussi favorablement de la communauté des femmes et des biens, de communautés solidaires. La démocratie des Hurons confirme avec lui ce modèle libertaire qu'elle devient parfois...

Ce profond moraliste, panthéiste plus que athée, n'est pas vraiment libertaire, même si RIHS en fait un « *précurseur de l'anarchisme moderne* » et TROUSSON (cité ci-dessus) tout simplement un « *anarchiste* ».

Seul un sens profond de la Justice nous permet de le rattacher au PROUDHON d'après 1848. Sa vision radicalement hostile à « *l'État en soi* » est cependant ce qu'il propose de plus intéressant dans la deuxième partie du « *Vrai Système* » appelée « *État des lois* ». Il y définit un « *état des mœurs* » ou « *état social sans loi* » qu'il assimile au vrai bonheur, sorte d'harmonie libertaire amérindienne.

### (13) La raison libertaire ( ?) dans la colonie de Ponthiamas

Après 1770 ( ?) un auteur (français ?) et un traducteur (espagnol ?) inconnus, s'inspirant des *Voyages d'un philosophe* de Pierre POIVRE (première édition en 1768), décrivent la colonie égalitaire de Ponthiamas<sup>49</sup>, sans doute située en Thaïlande actuelle (le Siam d'alors). Il s'agit de *El arte de cultivar la razón o Descripción del establecimiento de la colonia de Pionthiamas*.

Un établissement colonial, fourni gracieusement par un marchand bienfaisant et humaniste, permet à une société de colons de vivre sans lois ni gouvernement. L'Assemblée du Peuple représente la volonté générale ; il n'y a donc pas besoin de structures sociales fixes et contraignantes. Au niveau économique, l'absence d'impôts et de redevances, la solidarité et l'égalité sont la règle. Cette société est en outre non bloquée, une évolution y est possible, ce qui est l'antithèse de la plupart des utopies traditionnelles qui se veulent parfaites donc figées. Ce monde paisible, volontiers épicurien, semble préfigurer les utopies libertaires ultérieures. On y attache beaucoup d'importance à l'éducation, qui est « *intégrale* » avant la lettre, puisqu'elle mêle jeux, travail, sports, éthique et disciplines de tout type...

En fait il s'agit plutôt d'une société physocratique (primauté d'une agriculture régénérée) et conforme aux idéaux des « *philosophes législateurs* », puisqu'un conseil de 3 sages y intervient au nom de la raison. Le patriarcat familial et un léger contrôle des mœurs (par un mariage réglementé) demeurent des obstacles à la liberté complète des individus. La pression morale en faveur d'une vie simple, de travail et d'humanité, toute modérée qu'elle soit, reste la marque des Lumières, et d'un pragmatisme anti-absolutiste sympathique, mais bien sûr non anarchiste.

C'est la preuve supplémentaire qu'il ne faut pas confondre idéaux des Lumières et pensée socialiste du XIX. L'idéal humaniste, seul, leur est sans doute commun, et encore avec bien des nuances.

### (14) DIDEROT l'anticolonialiste ? Le « Supplément » de 1772

<sup>47</sup> BRIX Michel *L'héritage de FOURIER*, Jaignes, 2001, p.24

<sup>48</sup> RIHS Charles opt.cit., p.205

<sup>49</sup> NIEVA DE LA PAZ Pilar *El arte de cultivar la razón o Descripción del establecimiento de Ponthiamas : un texto utópico traducido del francés en el siglo XVIII*, -in-*Las utopías en el mundo hispanico* (1988), Madrid, 1990

Parmi les ouvrages les plus cités, surtout par Maria Luisa BERNERI, le « *Supplément au voyage de BOUGAINVILLE* » de 1772 (mais publié seulement en 1796, car durement condamné par les adversaires de l'auteur), outre qu'il peut être interprété comme un merveilleux pamphlet anticolonialiste, présente une société attrayante où la liberté est peu limitée, notamment sexuellement. L'inceste lui-même ne semble pas condamné. Le mariage peut être dissout. DIDEROT (1713-1784) s'y présente comme opposé à toute loi imposée, et semble réfuter tout gouvernement et toute domination ou réglementation propriétaire.

L'importance du « *sentiment de la liberté* » tahitien, le fait qu'ils disent « *nous sommes libres* »... fait du « *Supplément...* »<sup>50</sup> une réelle antithèse de la civilisation européenne autoritaire du temps de DIDEROT. Il en vient à condamner toute autorité : « *tu seras mal avec toutes sortes d'autorité* ». C'est aussi l'occasion de pourfendre des mœurs trop rigides, de dénoncer la famille, le mariage-propriétaire à vie car « *il viole la nature et la liberté* », de tolérer l'inceste, de condamner les châtiments, de réfuter les règles contraignantes car « *ordonner, c'est toujours se rendre maître des autres en les gênant* »<sup>51</sup>. L'harmonieuse société proposée se régite elle-même, dans une préfiguration très optimiste des idées autogestionnaires.

Même si DIDEROT à plusieurs reprises exprime sa distance face à cette utopie heureuse, et nous révèle une vision assez utilitariste donc peu libertaire des rapports sexuels (au profit d'une vision assez populationniste) ce texte fait date dans l'histoire des utopies libertaires, « *entre Thélème et FOURIER* » comme le dit très bien Georges BENREKASSA.<sup>52</sup>

Cet auteur clé des Lumières reste cependant couramment référencés par les anarchistes, et beaucoup se souviennent de ce qu'il écrivait dans l'article « *Autorité* » de *L'Encyclopédie* : « *la nature n'a donné à nul homme le droit de régner sur d'autres* », phrase qu'il répétait en substance dans son poème *Les Eleuthéromanes*, sous cette forme « *La nature n'a fait ni serviteur, ni maître. Je ne veux donner ni recevoir de lois.* » Dans son ouvrage essentiel sur *Nationalisme et culture*, malheureusement non encore publié en français, et que j'ai lu en italien, Rudolph ROCKER faisait de DIDEROT un penseur pré-libertaire. C'est ce que rappelle également Roland BRETON dans la revue *Réfractations* de l'été 2002<sup>53</sup>.

#### (15) Des bribes chez RESTIF DE LA BRETONNE et MERCIER

Chez les « *Mégapatagons* » de « *La découverte australe* » en 1782, Nicolas RÉTIF DE LA BRETONNE (1734-1806) parle d'État minimum avant la lettre ; les institutions y sont réduites. Cette utopie est également évolutionniste et ouverte au monde extérieur... Cela lui confère des traits sympathiques, originaux par rapport aux utopies classiques plutôt figées et fermées. L'idée du travail-plaisir<sup>54</sup> n'est pas sans rappeler la notion de travail attrayant de FOURIER. Mais ses positions politiques lui font proposer un idéal républicain proche de celui de SAINT JUST et ses idées éducatives, qui placent l'éducation comme la fonction « *la plus honorable* » dans une société, sont parfois proches de celles de ROUSSEAU.

Dans « *Le paysan pervers* » de 1776, Georges JEAN<sup>55</sup> trouve une sorte de *pré-phalanstère* fouriériste rural, de 100 maisons, dont le modèle imaginaire serait le bourg d'Oudun. Avec la même filiation fouriériste, Jean SERVIER<sup>56</sup> cite une autre de ses œuvres : « *Les 20 épouses des 20 associés* » où il découvre également une sorte de coopérative artisanale *pré-phalanstérienne*.

Dans son « *Andrographe* » en 1782, il semble même annoncer PROUDHON, autant par son antiféminisme malheureusement que par l'importance qu'il accorde aux corporations et à une organisation fédéraliste de la société, fondée sur les métiers. Mais il s'agit dit RUYER d'une utopie catholique, monarchiste, réactionnaire<sup>57</sup>. Nous sommes donc très loin de l'éthique libertaire.

Mais chez cet auteur utopique prolifique (près de 15 textes avec des traces utopiques), ce sont en fait les considérations morales, voire passésistes et parfois patriarcales qui dominent. Cet homme qui a cru en Napoléon au point de lui transmettre ses textes pour d'éventuelles applications n'est libertaire qu'aux marges extrêmes d'une œuvre multiple et fort diversifiée.

<sup>50</sup> DIDEROT Denis *Supplément au voyage de BOUGAINVILLE*, 1972, p.146 et 148

<sup>51</sup> DIDEROT Denis *Supplément au voyage de BOUGAINVILLE*, 1972, p.184

<sup>52</sup> BENREKASSA Georges *DIDEROT, -in-Dictionnaire des utopies*, 2002

<sup>53</sup> BRETON Roland *Rudolph ROCKER, Nationalisme et culture, -in-Réfractations*, n°8, 2002

<sup>54</sup> FERNANDEZ-RÉCATALE Denis *Mémoires du futur*. 1991, p.129

<sup>55</sup> JEAN Georges *Voyages en utopie*, 1994

<sup>56</sup> SERVIER Jean *Histoire de l'utopie*, 1991, p.203

<sup>57</sup> RUYER Raymond *L'utopie et les utopies*, 1988, p.200 et suivantes

On pourrait dire à peu près la même chose pour le « 2440 » de Louis Sébastien MERCIER en 1770 : antiféminisme, critique violente de la propriété privée... Mais c'est réduire PROUDHON à une caricature ! et « *cette première uchronie* » comme l'appelle Georges JEAN en proposant une monarchie parlementaire et libérale n'a strictement rien à voir avec l'anarchisme. MERCIER Louis-Sébastien, futur membre de la Convention puis du conseil des 500 n'avait d'ailleurs pas cette prétention. Il est au contraire pour un gouvernement modéré, « *raisonnable* » et « *fait pour les hommes* » comme il le rappelle souvent. C'est presque l'éloge du despotisme éclairé « *d'un roi-philosophe* », dédaignant le pouvoir pour le pouvoir, qu'il nous dresse. Ce qui rend d'ailleurs ses écrits forts sympathiques, surtout quand il affirme « *que la liberté et le bonheur appartiennent à qui ose les saisir* » comme le confirme Denis FERNANDEZ-RÉCATALA<sup>58</sup>.

## **B. AUTOURS DES REVOLUTIONS ANGLAISE XVII, ETATS-UNIENNE ET FRANÇAISE XVIII :**

### **1. Autour des révoltes anglaises...**

Gerrard WINSTANLEY avec ses 2 principaux écrits de 1649 « *Nouvelle loi de Justice* » et de 1652 « *Law of freedom in a platform/Loi de liberté* » est une des bases théoriques incontournable des révolutions anglaises. Le deuxième texte serait une « *utopie communiste* » aux yeux de la spécialiste de John LOCKE, Simone GOYARD-FABRE. Avant PROUDHON, il dénonce la propriété comme un vol.

Dans la tradition libertaire il est largement cité et même revendiqué notamment par Max NETTLAU, Marie-Louise BERNERI, George WOODCOCK, Peter MARSHALL... Mais l'anarchiste italien Pietro ADAMO le récuse pour son fond biblique trop évident et pour son moralisme strict et assez autoritaire (sur la famille, par exemple). L'anarchiste individualiste ARMAND a publié en 1956 une brochure de 15 pages sur « *WINSTANLEY le piocheur* », intitulée *Un utopiste au temps de CROMWELL*.

Dans des idées plutôt guerrières, voire parfois « *barbares* » dit Marie-Louise BERNERI, et « *pro-cromwelliennes* », se distinguent de nettes avancées en faveur de l'égalité (il rêve de « *niveler* » radicalement les propriétés). Des traces d'appui mutuel, de solidarité, d'un certain fédéralisme en attribuant plus de rôle aux régions... font qu'il apparaît lui aussi très souvent cité dans les anthologies libertaires. Certains analystes n'hésitent pas à affirmer, en faisant un net anachronisme qu'il encourage « *la première tentative systématique pour créer en Grande Bretagne un ensemble de communautés anarchistes* »<sup>59</sup>. Cette affirmation concerne surtout l'action entreprise pour la mise en commun des terres, sorte de pré-autogestion, dans le Surrey (St George Hill).

Les mouvements des *diggers*, *levelers*... deviennent une référence fréquente dans l'histoire du socialisme. Il s'agit plus de mouvements égalitaristes forcenés que de mouvements libertaires, mais les histoires de l'anarchisme les citent volontiers, de manière souvent trop peu critiques.

Les plus proches de l'anarchisme semblent être cependant les *ranters*, car ils poussent plus avant la liberté individuelle, surtout en matière sexuelle<sup>60</sup>.

Dans les multiples écrits « *monarchomaques* », qui, avec le poète MILTON, défendent la liberté et le devoir de résistance jusqu'à la possibilité du tyrannicide, se trouvent bien des bases de l'idéologie anarchiste future, même si KNOX, BUCHANAN ou PARSONS sont peu citées dans les histoires de l'anarchisme. Pourtant William GODWIN les connaît sans doute très bien et il a sans doute, comme John LOCKE, repris cette idée platonicienne que « *tout pouvoir est corrupteur* ». Pourtant, chez LOCKE, et pour éviter tout contresens, il faut rappeler que « *le droit de résistance n'autorise jamais l'action violente individuelle. Il ne justifie ni l'anarchisme, ni le terrorisme* »<sup>61</sup>.

Des féministes liées au mouvement, souvent femmes « *prêcheuses* » comme Mary RANDE CARY propose des visions très anti-autoritaires et cosmopolites, refusant, d'une manière fort marginale pour son époque, toutes les discriminations de genre (sexe), de classe ou de

<sup>58</sup> FERNANDEZ-RÉCATALA Denis *Mémoires du futur*. 1991, p.144

<sup>59</sup> HARDY Denis *Tutto comincio con WINSTANLEY*, -in-Volontà, *L'utopia comunitaria*, 1989

<sup>60</sup> PIGNATTA Valerio *Diggers = zappatori*, -in *A Rivista Anarchica*, n°208, aprile 1994

<sup>61</sup> GOYARD-FABRE Simone *Introduction à LOCKE John Traité de gouvernement civil*, 1690, Paris, Garnier-Flammarion, 1992



nation, comme dans son ouvrage de 1651 : *The Little Horn's doom and downfall with a new and more exact mappe*<sup>62</sup>.

Chez Jeremy BENTHAM (1748-1832) KROPOTKINE décèle une « critique pré-anarchiste de la loi »<sup>63</sup> mais c'est un des rares anarchistes à citer cet auteur, qu'il critique fortement avec GUYAU dans d'autres parties de son œuvre morale.

## 2. Autour de la révolution et de l'indépendance américaine

L'utopie ici « se réalise » pour reprendre la formule de Jean SERVIER qui voit dans la *Déclaration d'Indépendance* la « quintessence de toutes les utopies »<sup>64</sup>. Les ferments libertaires y sont nombreux, notamment le fait que le gouvernement proposé y soit dûment mandaté et surtout révocable, ce qui en réduit énormément les pouvoirs. Enfin avec la pensée jeffersonienne, le droit à la liberté s'insère dans la tradition américaine et va fleurir au XIX dans un filon libertaire autochtone méconnu en France mais très développé aux USA. C'est tout une lignée qui s'étend de PAINE, JEFFERSON, EMERSON, THOREAU... pour fonder un important anarchisme avec surtout WARREN, ANDREWS et SPOONER.<sup>65</sup>

## 3. Autour des révolutions françaises

### a) Le cas ROUSSEAU : étatiste et libertaire à la fois.

FOURIER le déteste, PROUDHON en l'assimilant à ROBESPIERRE le réfute et en fait l'étatiste et le jacobin type, en prenant surtout des extraits dans *Du contrat social* de 1762. BAKOUNINE reprend fréquemment cette condamnation. Si on suit ces deux penseurs, Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778) doit être rayé de la présente étude. Mais KROPOTKINE l'analyse plus profondément et GODWIN William, qui le critiquait (surtout par rapport au précepteur énoncé dans *L'Émile*), reconnaissait honnêtement tout ce qu'il lui devait.

Au Japon, d'après Victor GARCÍA, l'anarchisme doit beaucoup au rousseauiste Atsusuke NAKAE qui procède cependant à un curieux mélange entre le contrat social et les idéaux de la Commune de Paris, révolution qui l'a beaucoup marqué<sup>66</sup>. Le vrai fondateur de l'anarchisme japonais, Denjiro KOTOKU fut lui-même rousseauiste.

Pourtant en 1753 avec son *Discours sur l'origine de l'inégalité* il s'en prend à une civilisation « perverse » et corruptrice par rapport à un état de nature de présentation fort idyllique. Il y insiste sur la perfectibilité de l'homme et sans être aveuglement optimiste il est proche d'analystes comme KROPOTKINE, qu'il annonce largement sur ce point. Enfin il dénonce une propriété antinaturelle sur un ton quasi pré-proudhonien et y condamne le culte de la science comme le fera plus tard vigoureusement BAKOUNINE. ROUSSEAU est donc incontournable : la plupart des théoriciens libertaires le citent, le réfutent, le dépassent, mais ne l'oublient jamais.

C'est surtout le cas également pour ses positionnements pédagogiques, qui font de *L'Émile ou l'Éducation* de 1762 un texte également très souvent analysé.

Quelques auteurs classent même désormais ROUSSEAU parmi les écrivains libertaires : c'est la cas surtout d'auteurs italiens (Cf. ZANANTONI, SETTEMBRINI...).

### b) Un philanthrope anti-hiérarchique dans l'œuvre de MOUTONNET 1790

En 1790 Julien-Jacques MOUTONNET de CLAIRFONS propose un curieux texte : *Le véritable philanthrope, ou l'isle de la philanthropie, suivi de La bonne mère, de La Promenade solitaire, du Sommeil et de La Toilette de Vénus...*

Dans une île bien isolée s'épanouit une société communiste, égalitariste et surtout sans hiérarchie entre ses membres ; le rejet des richesses et des honneurs et une vision optimiste très vertueuse ne cache pas une forte perspicacité quant à la réalité de la nature humaine : « Tous nos biens sont communs ; nos richesses sont égales : nulles distinctions que pour lavertu ; points d'honneurs. Ce régime est le plus puissant pour guérir les cœurs avides,

<sup>62</sup> VARIKAS Eleni *Féminisme anglais*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

<sup>63</sup> KROPOTKINE Pierre *L'Éthique*, Paris, Stock, 1927, p.285

<sup>64</sup> SERVIER Jean *Histoire de l'utopie*, 1991, p.209

<sup>65</sup> sur ce thème des études intéressantes sont : **ROCKER Rudolph** *Pionieri della libertà*, 1982, **DONNO Antonio**... *La sovranità dell'individuo. Tre saggi sull'anarchismo negli Stati Uniti*, 1987 et **CREAGH Ronald** *Histoire de l'anarchisme aux États-Unis 1826-1886*, 1981

<sup>66</sup> **GARCÍA Victor** *Breve storia del movimento anarchico giappone*, Iglesias, 1976

*insatiables, éteindre les passions les effrénées et détruire tous les vices enfantés par le luxe* »<sup>67</sup>.

c) *SADE : l'ambivalence absolue. 1795*

Autant les écrits de Donatien-Alphonse Marquis de SADE, 1740-1814, (surtout « *Aline et Valcour, ou le roman philosophique* » de 1795) peuvent apparaître novateurs et libérés (sur le plan de la sexualité, de la famille, de la condamnation de la peine de mort et de l'emprisonnement intempestif...), autant les images de soumission parfois violente, de traitements infamants, de non-respect des faibles... sont aussi des marques d'anti-liberté évidentes<sup>68</sup>. Sa cruauté, son égoïsme, son autoritarisme en amour... ne sont pas anarchistes (sauf bien sûr si l'autre les souhaite, ce qui est une des subtilités ambiguës des rapports amoureux). Sa fameuse « *démocratie directe* » tant analysée semble donc abusive, car elle ne profite qu'aux forts, aux aristocrates libertins auxquels il dit appartenir.

Mais son absence de limites, de « *freins* » comme il le dit lui-même, la liberté religieuse et sexuelle qu'il prône, l'éloge de l'individualisme irréductible... en font un incontournable de la pensée libertaire. L'anarchiste d'origine italienne Maria Luisa BERNERI analyse longuement en ce sens son pamphlet de 1795 « *La philosophie dans le boudoir* », qui veut lutter contre la peine de mort, libérer les passions, limiter au maximum les lois... Le refus sadien des conventions et des tabous nous renvoie directement au slogan libertaire soixante-huitard du « *jouissez sans entrave* ». Son absence totale de préjugés, sa reconnaissance de toutes les envies et manies sexuelles (jusqu'au viol - ce qui pose problème tout de même-, à l'inceste, à la sodomie, et bien sûr à l'adultère...) sont un net prélude à FOURIER, même si ce dernier ne l'a peut-être pas lu intensément. Enfin l'autonomie individuelle est un beau slogan anarchiste avant la lettre : « *...ton corps est à toi, à toi seul(e) ; il n'y a que toi seul(e) au monde qui ait le droit d'en jouir et d'en faire jouir qui bon te semble* » (p.71 de l'édition de 1972, Paris, UGE-10X18).

Dans le 5<sup>e</sup> dialogue de cette œuvre se trouve le fameux texte « *Français encore un effort si vous voulez être républicains* », que Maurice HEINE définit comme le texte incontournable de l'individualisme : « *Seul, à ses yeux, l'intérêt de l'individu lui conseillera d'accepter non pas un contrat, , mais un compromis social pouvant à tout moment être dénoncé et renouvelé* »<sup>69</sup>. Ce texte fait de la religion « *le berceau du despotisme* » et la morale commune un frein à l'épanouissement et à la liberté. Il conclut donc sobrement, en faveur d'un État minimal : « *faisons peu de lois, mais qu'elles soient bonnes* » et qu'elles n'aient comme objectif « *que la tranquillité du citoyen, son bonheur et l'éclat de la république* »<sup>70</sup>. Les seules valeurs sadiennes à défendre sont « *courage* » et « *liberté* ».

d) *BRISSOT l'anti-proprétaire, « aïeul de l'anarchisme »*

Plusieurs auteurs font de BRISSOT DE WARVILLE, Girondin pourtant peu utopiste, un critique systématique et intransigeant du régime propriétaire qui annonce le jeune PROUDHON. C'est le cas de Charles RIHS<sup>71</sup>, notamment qui fait de l'ouvrage de 1780 « *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et sur le vol* » un texte nettement proudhonien, ce que PROUDHON a pourtant réfuté.

D'autre part sa critique sociale en fait un « *précurseur de l'anarchisme* » car il y est sensible aux droits des individus, leur reconnaît un droit égalitaire à la propriété (idée de possession proudhonienne ?) et s'en prend violemment aux privilégiés contre qui il faut se révolter, d'autant que c'est « *le riche le seul voleur* ». C'est pourquoi « *l'influence de BRISSOT sur le courant anarchiste et sur les doctrines socialistes est indéniable* » et notamment sur PROUDHON qui « *doit à BRISSOT la négation de la légitimité du premier occupant, la proscription du loyer et du fermage, l'idée de la possession substituée à la propriété.* » (Charles RIHS p.100)

e) *Sylvain MARÉCHAL et quelques aspects libertaires du babouvisme et du néobabouvisme fin XVIII - milieu XIX° :*

<sup>67</sup> **COOK Malcolm** *Fictions utopiques révolutionnaires, -in-Dictionnaire des utopies, 2002*

<sup>68</sup> **BLANC Alain** *SADE et son lecteur : de l'effroi à l'œuvre, -in-Collectif Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998, Lyon, ACL, 345p, 2000*

<sup>69</sup> cité par Gilbert LÉLY dans **SADE** *La philosophie dans le boudoir*, 1018, 1972, p.9

<sup>70</sup> **SADE** *La philosophie dans le boudoir*, 1018, 1972, p.267

<sup>71</sup> **RIHS Charles** opt.cit., p.87 et suiv.

Le babouvisme, celui de BABEUF (1760-1797) lui-même, ou celui transmis par son disciple essentiel BUONARROTI, et celui des néo-babouvistes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, est une idéologie plutôt étatique, communiste dans le sens où le collectif l'emporte sur l'individu, plus égalitariste que libertaire. Pourtant quelques aspects de la théorie et quelques militants peuvent se ranger dans une histoire des utopies libertaires.

L'œuvre de BABEUF semble refléter quelques positions libertaires, puisqu'au nom du « *bonheur commun pour tous* » il est amené à refuser le pouvoir. Bien sûr le pouvoir visé est celui du despotisme, mais l'imprécision peut parfois nous conduire à une réelle interprétation anti-autoritaire de sa pensée. C'est ce qui permet d'écrire « *qu'il se refuse absolument à usurper quelque forme de pouvoir que ce soit. Sa hantise est la "tyrannie", aussi bien celle des "démocrates" que celle des rois... Le peuple seul est souverain ; tout pouvoir est usurpé* »<sup>72</sup>.

Pour Max NETTLAU<sup>73</sup>, surtout en tenant compte de deux écrits de MARÉCHAL, de 1782 « *L'Âge d'or, recueil de contes pastoraux par le berger Sylvain* » et de 1784 « *Livre échappé au déluge ou psaume nouvellement créés* », on peut distinguer « *la formulation d'un anarchisme très clairement raisonné* ». Ailleurs, dans son *Esbozo...*, NETTLAU situe MARÉCHAL comme un « *anarchiste arcadien* », et analyse ses œuvres comme des traces d'un « *anarchisme pastoral utopique le plus paisible* ». Mais la position hostile de l'auteur à l'émancipation féminine ne permet pas d'en faire un libertaire convaincu.

On peut ajouter, pour renforcer les accents libertaires du premier socialisme du XIX<sup>e</sup> siècle, cet extrait du *Manifeste des Égaux* que l'on doit à BUONARROTI en 1828 : « *Disparaissez enfin révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernants et de gouvernés...* ». Il n'y a pas que socialisme gouvernemental chez les babouvistes !

Enfin, parmi des écrits néo-babouvistes qui se réclament pour la plupart d'un néo-christianisme égalitaire, d'une religion rationnelle se détachent deux auteurs. En premier lieu un ancien instituteur trop souvent classé uniquement comme pré-marxiste : Théodore DÉZAMY (1808-1850). Ces idées exprimées surtout dans son *Code de la communauté* de 1842 sont une des sources du communalisme libertaire : la commune est reconnue comme cellule de base, les communes sont toutes de droit égal, leurs relations décentralisées se veulent « harmonieuses ». L'État est réduit ici à son strict minimum. Le communisme souhaité par DÉZAMY verra disparaître les lois et règlements imposés, la coercition et toutes les hiérarchies : c'est là aussi un trait fort du mouvement anarchiste. Enfin s'inspirant surtout de FOURIER et de PROUDHON, son modèle d'éducation intégrale, « *projet total* » nous dit Jacqueline RUSS<sup>74</sup>, fait de tout citoyen, surtout s'il est producteur, un pédagogue en puissance. L'école est ouverte sur la vie, le travail et prend en compte les passions !

L'ancien prêtre Jean-Jacques PILLOT (1809-1877), révolutionnaire conséquent de 1848 et de 1871, mort en prison, est assez atypique dans un néo-babouvisme très marqué par des aspects néo-religieux. Il pourfend les mythes chrétiens, surtout catholiques et l'aliénation religieuse. BAKOUNINE et son antithéisme y doivent sans doute des idées et la pugnacité de l'engagement. Enfin dans son pamphlet de 1841, *La communauté n'est plus une utopie*, Jacqueline RUSS déjà citée, à trouver cette citation très éloquente : « *Qu'est-ce que l'anarchie ? Quelle différence y-a-t-il entre l'anarchie et le désordre ? L'anarchie organisée, c'est à dire l'harmonie scientifique et rationnelle n'est-elle point l'état normal dans lequel l'humanité doit vivre ?* ».

## C. UTOPIES ET PROJETS D'ESPRIT LIBERTAIRE A L'EPOQUE CONTEMPORAINE XIX<sup>e</sup>-DEBUT XX<sup>e</sup> SIECLES

### 1. Quelques traces « godwiniennes » chez OWEN ?

<sup>72</sup> RIVIALE Philippe *Gracchus BABEUF*, in-*Dictionnaire des Utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>73</sup> NETTLAU Max p.28 ?

<sup>74</sup> RUSS Jacqueline *Pour connaître la pensée des précurseurs de MARX*, Paris, Bordas, 1973, p.154

L'historien anglais G.D.H. COLE pense que OWEN, même s'il n'a pas une approche directe de l'œuvre de GODWIN William, en est imprégné via les multiples cercles littéraires ou politiques auxquels il était lié, notamment la Société Littéraire et Philosophique de Manchester, ou le cercle de DALTON.<sup>75</sup>

GARCIA Victor confirme le trait, en notant l'intérêt pour l'anarchisme ultérieur qui effectivement les étudiera beaucoup, d'idées d'OWEN :

- l'importance des associations libres,
- surtout vis à vis de l'emprise étatique
- de petites tailles,
- et exprimant un souci constant de décentralisation
- voire de « *communauté autogestionnaire* », comme à New Harmony, affirme même GONZÁLEZ MATAS en page 97 de son essai sur les utopies sociales.

Il aurait pu ajouter la primauté de l'éducation pour permettre d'édifier une société meilleure, ce que tous les écrivains libertaires vont marteler par la suite, ainsi que des remarques antihiérarchiques assez fréquentes.

## 2. Charles FOURIER, libertaire et/ou surréaliste avant la lettre

Comme chez tous les utopistes, il y a chez Charles FOURIER (1772-1837) des traits inquiétants ou difficilement compréhensibles : son souci maniaque du détail, ses élucubrations taxinomiques (Cf. ses 60 caractères criminels du commerce !), son langage et ses organisations complexes délirants, son irréalisme poussé au paroxysme disent ses détracteurs, et des traces d'antisémitisme... Sans compter une cosmographie anthropomorphe très bizarre et imaginative et un usage du terme utopie au sens souvent péjoratif. On peut se perdre facilement dans ses écrits. MARCUSE dénonce même dans le phalanstère une sorte d'ébauche des camps du XX<sup>e</sup> siècle ! Heureusement il ne voit pas que cela en FOURIER, et s'enthousiasme pour son « *utopie socialiste gigantesque* »<sup>76</sup> et sa prémonition sur la nécessité de libérer les instincts pour contrer la société répressive.

Il est vrai cependant que sa rage de la classification s'accompagne souvent d'un délire poétique, d'un vocabulaire peuplé de néologismes ou d'associations amusantes, et que ce que l'on croyait douce folie est peut-être également une manière satirique et jouissive de condamner la « *civilisation* » comme le montre avec talent le bel ouvrage d'Émile LEHOUCK (*FOURIER aujourd'hui*, 1966). Le meilleur exemple en ce sens, plein de malice, de poésie et de qualité littéraire, provient de la lecture de la *Hiérarchie du cocuage* avec les 80 différenciations qu'il essaie de scientifiquement analyser !<sup>77</sup>

Sa religiosité, son occultisme, ses délires cosmogoniques... posent problème, ainsi que son attente d'un homme providentiel, seul capable de réaliser sa société idéale. Il plaça même NAPOLÉON à ce rôle charnière ! Certes il avait sans doute en tête le fougueux jacobin des débuts, mais il n'empêche que cette « *révolution par en-haut* » n'a rien de libertaire et que cette recherche « *d'un homme plus claivoyant que son siècle* », homme supérieur à la « *multitude* » dont il n'attend rien, sera à nouveau répétée en 1822 dans son *Traité de l'Association Domestique Agricole*.<sup>78</sup>

Tous ces points permettent de dire à Angel CAPPELLETTI qu'il « *est le plus typique représentant du socialisme utopique* »<sup>79</sup>. D'autres analystes pensent comme lui. Pour ma part je trouve au contraire que FOURIER est le plus atypique des socialistes utopiques, tant sa pensée est riche, variée et souvent très moderne. CAPPELLETTI d'ailleurs en convient partiellement dans sa conclusion : « *Il n'est pas difficile de voir comment il en vint à anticiper le mouvement coopératiste, le féminisme, l'école active, les cités-jardins, le scoutisme, l'anarchisme, les doctrines du fédéralisme économique, le spiritisme et jusqu'aux tendances actuelles en faveur d'une pensée planétaire et d'une religiosité cosmique.* »

Les traits libertaires semblent tout de même dominer ses écrits si on se donne la peine de passer le barrage du vocabulaire et sa manie du détail et des néologismes. Les « *présupposés*

<sup>75</sup> GARCIA Victor *Utopias y anarquismo*, 1993, p.23

<sup>76</sup> MARCUSE Hebert *Eros and civilization*, Boston, 1955/Paris, Minuit, 1963 ? p.189

<sup>77</sup> FOURIER Charles *Hiérarchie du cocuage*, rééd. Paris, Les presses du réel, 2000

<sup>78</sup> LEHOUCK Émile *Vie de Charles FOURIER*, Paris, Denoël, 1978, p.186

<sup>79</sup> CAPPELLETTI Ángel *El pensamiento utópico*, 1968 (réédition Madrid, Tuero, 1990)

*anarchistes* » y sont nombreux, si l'on relit une belle analyse italienne de Mirella LARIZZA<sup>80</sup> qui parle même d'*anarchisme conscient*, car FOURIER, révolté par les aspects inégalitaires et répressifs de ce qu'il appelle « *la civilisation* », c'est à dire notre monde imparfait, s'est donné des armes pour y remédier. Olivier MEUWLY parle d'un FOURIER « *indiscutablement pré-anarchiste* »<sup>81</sup>. Émile LEHOUCK affirme également que le libertaire FOURIER « *annonce l'anarchisme* » (page 70 de l'ouvrage cité), et Gaetano MANFREDONIA en 2001 en fait « *un véritable précurseur de l'anarchisme* ». Plus on avance dans le temps, plus la redécouverte du fouriérisme force d'associer fréquemment son auteur aux courants libertaires. Pour le démontrer, on peut surtout retenir :

1. la libération sexuelle, que la censure sur ses œuvres faite par ses disciples n'a pas pu occulter, surtout si on lit son tardivement publié « *Le nouveau monde amoureux* » (en 1967 !!!) et l'exégèse savoureuse que sur ce thème a publiée l'écrivain anarchiste Daniel GUÉRIN : « *Charles FOURIER Vers la liberté en amour* », en disant notamment que l'utopie fouriériste anticipe ce que sera l'amour « *dans une authentique société communiste libertaire* » (p.47). Sa « *tendance anarchiste pour l'amour libre* » est reconnue également par des auteurs comme GONZÁLEZ MATAS.<sup>82</sup> Ennemi de toute contrainte, la libération amoureuse et sexuelle est une vraie révolution libertaire misant sur pluralisme et alternance et faisant de l'inconstance une règle positive ; Jean GORET dans « *FOURIER et la religion orgastique* », *Postface* de « *L'ordre Subversif* » de 1972 publié chez Aubier-Montaigne, confirme bien ces traits dans son bel éloge de l'attraction fouriériste : « *la sexualité non refoulée, l'enfance et l'adolescence non émasculées, le jeu, le plaisir, animés par les tensions musicales et tragiques issues des différences que rien n'étouffe ni ne censure* » (p.227-228). Mais ce sont sans doute les écrits d'André SCHÉREER et surtout de Pascal BRUCKNER qui développent largement ces aspects fondamentaux. Le *FOURIER* paru chez les PUF en 1975 du dernier auteur est un véritable écrit « *à la manière de...* », le texte, les savoureux jeux de mots, les contorsions du langage sont très fouriéristes. Par la revendication de l'accomplissement des désirs et des passions, mais sans assujettissement aucun (sinon accepté) du ou des partenaires (ce qui distingue nettement de SADE qui en cela est plutôt autoritaire) FOURIER est bien libertaire : alternance, diversité, acceptation des manies sexuelles, aucun tabou sur les pratiques, sur les moments, volonté de se satisfaire et de prendre en compte l'autre (les autres)... tout est dit, même si ces notions *papillonnes*, *cabalistes* ou *composites* sont parfois un peu embrouillées. Le mariage, comme l'État dans la vie civile, est bien l'ennemi égoïste, propriétaire et limité à abattre. Sur ce point, FOURIER, ce « *prophète insolite du désir* » comme le dit joliment MATTELART, est à la fois très proche et plus radical que l'autre grand pourfendeur du mariage qu'est à la même époque Robert OWEN (Cf. *Lectures on the marriages...* de 1841). Enfin FOURIER propose même le droit au « *minimum sexuel* » comme le dit joliment Jonathan BEECHER dans sa biographie de 1986 : tous, vieux ou jeunes, beaux ou peu attirants... ont droit à la jouissance. L'utopiste crée de nombreux rôles et situations... pour y veiller, particulièrement les personnages dits « *angéliques* ». Ce souci du bien commun en amour « *céladonien* » (= platonique) et sur le plan sexuel est rarissime parmi les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle et mérite d'être rappelé.
2. le rôle égalitaire et libre reconnu à la femme. FOURIER est un des rares socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle à tant se préoccuper de la libération féminine et à faire de cette libération un des critères essentiels permettant de définir le degré de civilisation d'une société.
3. l'éloge des désirs et des passions, notamment l'hymne libertaire, pluraliste, le « *principe de liberté* »<sup>83</sup>... que fournissent les passions « *alternante* » et « *papillonne* ». Sa biographe affirme que « *...de l'ardeur du désir dépend le sursaut de la révolte, de leur apathie, le consentement de la servitude...* ».<sup>84</sup> Dans *Pièges et charlatanisme des deux sectes SAINT SIMON et OWEN* en 1831, il réaffirme que « *Le vrai progrès doit faciliter l'essor des passions...* » et non pas les bloquer comme sont supposés le faire ces deux rivaux en projet d'association que FOURIER malmène allégrement.

<sup>80</sup> LARIZZA Mirella *I presupposti teoretici dell'anarchismo di Charles FOURIER*, -in-*Anarchici ed anarchia nel mondo contemporaneo*, Torino, Einaudi, 1971

<sup>81</sup> MEUWLY Olivier *Anarchisme et modernité*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 223p, 1998

<sup>82</sup> GONZÁLEZ MATAS Enrique *Utopias sociales contemporáneas*, 1994

<sup>83</sup> p145

<sup>84</sup> DEBOUT-OLESZKIEWICZ Simone p.XXXI *Le nouveau monde amoureux*, Stock, 1999

4. l'aspect surréaliste et la liberté poétique que magnifie surtout BRETON André dans son « *Ode à Charles FOURIER* », ode à l'imagination, l'inventivité... C'est vrai qu'il manie science et poésie, héritage baroque et fantaisie dans une nouveauté radicale qui en fait peut-être le plus important des utopistes du siècle.<sup>85</sup>
5. la reconnaissance et l'importance des différences : son utopie n'est pas uniformisante, conformiste, c'est tout le contraire. Elle est donc, à l'inverse de la plupart des utopies classiques, « *inégalitaire* » nous dit même Denis FERNANDEZ-RÉCATALA, ce qui n'empêche pas qu'elle soit « *harmonieuse* ». Et en harmonie (décrite dans *Le nouveau monde amoureux*, Stock, 1999), il n'y a pas de système « *exclusif* » (p.82), « *toute fantaisie est bonne* » : la tolérance doit être maximale, y compris vis à vis du « *discord* », de la dissonance, du mensonge... qui peuvent être profitables. La concorde n'est pas forcément la vérité (p.426). Toute déraison doit être sollicitée, toute passion encouragée, toute manie respectée... sinon « *toute passion engorgée produit sa contre passion qui est malfaisante* » (p.390). GORET dans sa *Postface* citée ci-dessus nous offre encore une belle synthèse : « *une société où règne un bonheur fait de dissonances, de discordes et de tragique, comme nous n'en connaissons qu'en écoutant certaines musiques dont le jazz* », lui même improvisé, libre, diversifié et sensuel... (p.232). FOURIER nous laisse penser, à juste titre dans une visée libertaire, que plus grande est la diversité, plus sûre et plus rapide sera l'harmonie.
6. et son projet « *d'éducation générale* » (on dira plus tard intégrale) est propre à presque tous les libertaires. Respect de l'enfant, absence de châtiment, enseignement ludique autour des centres d'intérêt des apprenants, co-éducation... préfigurent la « *phalange* » de Summerhill, DECROLY, et de nombreuses expérimentations anarchisantes... Même son modéré disciple, le fondateur du Familistère, Jean Baptiste GODIN, va développer tout un ensemble de chapitres sur ce thème de l'éducation intégrale, dans son colossal ouvrage *Solutions sociales* de 1871.
7. enfin l'individu, souci constant de tous les anarchistes, n'est pas sacrifié au collectif ; l'harmonie sociétaire, c'est le plaisir personnel décuplé par les stimulations du groupe.
8. Les institutions, le Parlement, l'État, les conventions, les lois, les constitutions... sont constamment dévalorisés et dénoncés. C'est bien une utopie anarchiste pour l'essentiel, « *une pensée dévastatrice, mais foncièrement apolitique, basée sur l'oubli inconditionnel des instances de l'État* » nous rappelle BRUCKNER. Toute loi est « *mauvaise* » par essence, car elle fige les choses. Toute hiérarchie est exclue, celles des fonctions, des sexes, de l'âge... La politique politicienne est ravagée, FOURIER dressant une « *résistance subversive* » à la politique, à l'enfermement, au renoncement, aux compromis... qu'elle représente. Le principal biographe de FOURIER, Jonathan BEECHER assure qu'au plan politique, la communauté imaginée est une réelle « *utopie libertaire* »<sup>86</sup> tant le pouvoir y est réduit à une simple autorité d'opinion, à un « *aréopage* » à l'influence fort réduite.
9. Mais le trait principal qui plaçait FOURIER parmi les libertaires au XIX<sup>e</sup> siècle est son spontanéisme, le développement naturel qu'il donne au phalanstère par exemple. C'était l'avis d'Auguste BEBEL notamment. FOURIER est un des premiers à promouvoir l'utopie « *ici et maintenant* » ; le bonheur et la liberté proviennent de l'expérimentation journalière, non de songes lointains.
10. Son refus de système et des sectes, de toute nouvelle théocratie ou théologie (Cf. son pamphlet *Pièges et charlatanisme des sectes SAINT SIMON et OWEN*)... le pousse à progresser avec prudence, recul et expérimentations successives (la « *Phalange d'essai* », dit-il souvent). Ce pragmatisme raisonné va être repris par de nombreux libertaires, surtout au XX<sup>e</sup> siècle.
11. Enfin son pacifisme, sa non-violence... contribuent à le rattacher à tout un courant de l'anarchisme.

Cependant, chez FOURIER, il ne faut pas exagérer le côté utopique, d'une harmonie différée. Il lutte dans le présent, pour le plaisir de l'instant, comme nous le rappelle son 6<sup>ème</sup> Point de *l'Avis aux civilisés* (issu de la *Théorie des Quatre Mouvements et des destinées générales*) : « *Ne sacrifiez point le bien présent au bien à venir : jouissez du moment, évitez toute association de mariage ou d'intérêt qui ne contenterait pas vos passions dès l'instant même* ». Bien des slogans de mai 68 ne disaient pas autre chose !

<sup>85</sup> RUSS Jacqueline *Pour connaître la pensée des précurseurs de MARX*, Paris, Bordas, 1973

<sup>86</sup> BEECHER Jonathan *FOURIER Le visionnaire et son monde*, 1986 (en français, Paris, Fayard, 1993)

Un post-fouriérisme, mettant en avant l'aspect libertaire, hédoniste, de liberté sexuelle... va être largement répandu, en passant au XX<sup>e</sup> siècle par certains surréalistes, par Michel AUFRAY ou même dans des romans vaguement utopistes comme ce curieux phalanstère surtout sexuel que raconte Frédéric CHOURAKI en 2000 dans *Ces corps vides*, communauté que le héros instaure dans un navire de croisière, le Nile Smart remontant le Nil. Mais l'essai post-fouriériste le plus dense sur la liberté sexuelle est proposé dès 1977 par Pascal BRUCKNER et Alain FINKELKRAUT : *Le nouveau désordre amoureux*, qui défie toutes les normes et les pouvoirs et réclame de libérer les possibles, tous les plaisirs et toutes les passions. Cette « utopie de l'étreinte amoureuse » fait bien entendu une large place à la femme, qui est même prise comme modèle.

### 3. Le « communisme anarchisant » de CONSTANT (1816-1875)

Pour Gian Maria BRAVO ce prêtre qui abandonne sa charge et se marie après 1848, est un des socialistes les plus intéressants et inclassables du siècle. Il fut très apprécié par WEITLING et ses disciples. Dans « *La Bible de la liberté* » de 1841 il argumente en faveur de la communauté des biens, mais surtout il manifeste des sentiments nettement anti-hiérarchiques qui permettent de le placer dans cette anthologie.

### 4. Traces libertaires chez des socialistes allemands prémarxistes

1. le *débroussaillage* de la **gauche hégélienne** des années 1830-1840: sans que l'on puisse parler d'anarchisme, sauf bien sûr chez Max STIRNER, cet individualiste radical étudié par ailleurs, la gauche hégélienne fait œuvre de pionnier en détruisant radicalement les présupposés religieux comme chez Bruno BAUER (1809-1882) qui était proche de STIRNER, dans l'écrit de 1838 *Critique de l'histoire de la Révélation*, ou même en s'en prenant à « *l'absolutisme des idées* » d'HEGEL comme le fait Ludwig FEUERBACH (1804-1872) en 1842 dans *Ses principes de la philosophie de l'avenir*. Marxistes et anarchistes ultérieurs vont tous les deux se réclamer de ce courant auquel ils ont un peu appartenu.
2. Chez ceux qu'on appelle les « **socialistes vrais** », outre Karl GRÜN, PÜTTMANN et LÜNING émerge pour notre propos la figure centrale de Moses HESS (1812-1875), rédacteur avec MARX de la Gazette Rhénane en 1842 et un des fondateurs de la fameuse Ligue des Communistes. Il fait œuvre de synthèse entre le socialisme français qu'il connaît très bien (FOURIER et PROUDHON entre autres) et la philosophie humaniste d'un SPINOZA et l'hégélianisme. Son socialisme néo-religieux, messianique n'est assurément pas anarchiste, mais bien des traits de sa pensée permettent à ses analystes (dont Jacqueline RUSS) de parler de « *pensée anarchiste et libertaire* », de « *voie anarcho-communiste* », « *d'utopisme anarchiste* » Son *Socialisme et communisme* de 1843 montre sa haine du négoce dans un ton fouriériste ; sa critique de la propriété privée, son refus de la violence et l'importance qu'il accorde à l'éducation, à l'éthique et à la solidarité le rapprochent de PROUDHON ; l'importance qu'il donne au « *négationnisme* » nécessaire anticipe les écrits de BAKOUNINE. Enfin en s'élevant contre tout système il condamne par avance le marxisme et rejoint les positions libertaires sur ce point.
3. Le socialisme chrétien radical, antiétatiste et anarchisant : August BECKER (1814-1871) et Wilhelm WEITLING. August BECKER disciple et vulgarisateur suisse de WEITLING ébauche un projet centré sur la communauté, où l'État ne serait qu'une simple administration, peu importante. La contrainte est repoussée, le travail est libre. La liberté de l'individu est mise au premier plan. Si l'on ajoute que l'importance de l'éthique est souvent affirmée, on peut reconnaître des positions pré-libertaires chez cet auteur de *Was wollen die Kommunisten* écrit vers 1850.

BECKER s'est sans doute largement inspiré des deux textes les plus célèbres de Wilhelm WEITLING (1808-1871), socialiste d'inspiration chrétienne et souvent qualifié de quasi-libertaire, dont les idées se sont surtout développées en Allemagne et en Suisse, mais également à Paris. Cet ouvrier autodidacte est comme PROUDHON un socialiste issu du peuple. Dans « *L'humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être* » de 1838, en plus du large développement sur la communauté des biens et sur le partage égalitaire du travail, WEITLING foncièrement anti-nationaliste met en avant l'idée de la fédération des peuples (plus exactement nommés « *familles* »), ce que PROUDHON ou BAKOUNINE d'une certaine manière ont largement développé. Dans les œuvres un peu plus tardives et plus connues, *Les Garanties de l'harmonie et de la liberté* en 1842 et *L'Évangile d'un pauvre pécheur* de 1843, le militant dans son éloge de la communauté-communion fait une critique, d'un christianisme messianiste

nettement libertaire, des pouvoirs, des charges et des distinctions : « ...personne ne peut s'arroger le pouvoir public et ne peut l'assumer... » dit-il aux socialistes chrétiens ; d'autant que « le chrétien ne doit exercer ni droit, ni force, ni commandement sur son prochain... ». Enfin il ne doit pas « se faire appeler maître ni se faire attribuer des titres honorifiques »<sup>87</sup>. Quant on connaît l'opposition résolue des libertaires aux décorations et aux médailles, des superbes refus de Gustave COURBET ou de Bernard CLAVEL, il y a là plus que de la proximité d'idées. D'autre part, sa revendication du droit à la révolte armée radicale, son spontanéisme, son appel aux parias et au Lumpenproletariat, sa justification parfois du terrorisme en font un bakouniniste avant la lettre, ce que mettent en avant par exemple les écrits d'Henri ARVON ou de Jacqueline RUSS.

En fait, malgré le paradoxe qu'ils présentent, il n'est pas rare de trouver aux marges de l'anarchisme des néo-chrétiens radicaux, souhaitant appliquer un christianisme des origines, au service du peuple, refusant les hiérarchies et l'inégalité : Léon TOLSTOÏ, Louis CALAFERTE ou Jacques ELLUL... s'en réclament largement. Même le personnalisme d'un Emmanuel MOUNIER n'en est pas exempt.

## 5. De rares traces libertaires chez Lord LYTTON

Dans *La race future* de 1860, Edward George BULWER-LYTTON (1803-1873) se souvient parfois de sa jeunesse marquée par les analyses de GODWIN. Sa race de surhommes, dominatrice, hiérarchisée -donc absolument pas libertaire- admet tout de même une forme de vie communale libre, de démocratie presque directe. Ce communalisme est sans doute l'héritage « godwinien » le plus fort, malgré l'évolution de LYTTON vers les conservateurs de plus en plus marquée en fin de sa vie. Dans son utopie, la vie sexuelle est également libérée. Enfin l'énorme puissance de chacun des membres grâce à l'énergie du « vril », en maintenant une sorte « d'équilibre de la terre », limite tout gouvernement, tout pouvoir militaire et rend la guerre quasiment impossible.

## 6. William MORRIS et la première grande utopie libertaire célèbre

William MORRIS (1834-1896) est un des acteurs essentiels du monde artistique et socialiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle britannique. Très vite ses liens avec l'anarchisme sont mis en avant, soit des liens réels, par contacts avec des militants et penseurs libertaires, soit des liens virtuels, romancés, qui transparaissent dans ses multiples écrits. Mais sa formation marxiste reste solide, et quelques historiens (TROUSSON<sup>88</sup> notamment, alors qu'il est par ailleurs souvent bien plus perspicace) voient en lui de manière très caricaturale un « marxiste orthodoxe » puisque sa principale utopie montrerait la fameuse extinction de l'État.

« *News from nowhere* »<sup>89</sup> est considérée cependant comme une des principales utopies libertaires ; c'est le pendant antiautoritaire (voulu par MORRIS et confirmé par son ami Walter CRANE 1845-1915) en fin du XIX<sup>e</sup> de l'autre utopie célèbre de la période « *Looking backward* » de BELLAMY, plutôt, elle, en faveur d'une solution étatiste, autoritaire et souvent conservatrice. MORRIS la condamne également pour son absence de sens esthétique. Son œuvre se présente donc à la fois comme une « antithèse » et un « antidote »<sup>90</sup>. Comme dans l'utopie de BELLAMY, le héros de MORRIS se trouve plongé dans un futur éloigné (l'an 2000 pour l'un, le XXI<sup>e</sup> siècle pour l'autre). Mais le réformiste états-unien, le monde nouveau s'est imposé pacifiquement, par la force des choses, alors que pour MORRIS, la révolution est une rupture qui reste nécessaire, après un dur conflit social.

L'œuvre utopique majeure de William MORRIS a été précédée de divers textes également utopiques. Dès 1868, un poème sur le *Paradis terrestre* évoque déjà ses positions futures. En 1884 MORRIS fait une conférence sur le thème *Comment nous vivons, comment nous pourrions vivre ?* dans laquelle apparaît déjà l'idée d'association de petite dimension, et le refus libertaire de tout projet figé. En 1885, *Les pèlerins de l'espérance*, en prenant comme référence le mouvement de la Commune de Paris, rappelle l'importance portée par MORRIS aux mouvements révolutionnaires et sociaux radicaux. En 1887 il récidive avec *La société de l'avenir* où s'exprime

<sup>87</sup> cité -in-**BRAVO Gian Maria** *Les socialistes avant MARX*, Paris, 1969, p.86 et p.128.

<sup>88</sup> **TROUSSON Raymond** *Sciences et techniques en utopie : du rêve au cauchemar*, -in-*D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>89</sup> **MORRIS William** *Nouvelles de nulle part* Paris, Aubier, 1976

<sup>90</sup> **CAPPELLETTI Ángel** *El pensamiento utópico*, 1968



une vision anti-hiérarchique et anti-étatiste des rapports sociaux. Il se range pour une vie simple, naturelle avec un temps limité pour le travail. En 1893, dans son opuscule *True and false society*, il confirme tous ses engagements communistes libertaires : « *L'organisation nationale centralisée sera remplacée par une fédération de communautés qui mettront toutes leurs richesses à la disposition de l'ensemble, en permettant ainsi la satisfaction des besoins de chacun de leur membre. On demandera seulement à ces membres de travailler selon ce qui leur plaît le mieux, en fonction de leur propre capacité, pour la production de la richesse commune* ».

« *News from nowhere* », texte-manifeste de cet artiste proche des préraphaélites, précurseur de l'art nouveau que fut MORRIS, présente une société idylliquement organisée dans un monde essentiellement rural, calme, et libéré des villes tentaculaires et d'une industrialisation dégradante pour l'homme et l'environnement. L'édition italienne de 1922 (la première traduction italienne date cependant de 1895) s'intitule *Terra promessa/Terre promise*. Elle est publiée par la *Casa Editrice Sociale* de Milan, avec une préface du théoricien anarchiste Luigi FABBRI. Le titre italien accentue son aspect utopique militant, en faveur d'une « *société future réorganisée sur des bases communistes libertaires* » (FEDELI). Ce titre est également en accord avec la question, vaguement religieuse, que se pose le héros à son réveil « *Par quel miracle cette société donne liberté, bien être et bonheur à tous ses membres ?* ».

Le récit se situe dans une région de la Tamise écologiquement renouvelée, et offre le portrait d'une société sans contrainte étatique. C'est un écrit qui peut être lu comme un texte libertaire en faveur de la décentralisation et de l'autonomie communautaire locale, et surtout de la critique de tout gouvernement, puisque par nature il « *résulte du mécanisme de la tyrannie* ». L'imagination et la fantaisie y ont libre cours, les gens vivent, s'habillent, se logent, se nourrissent... à leur guise, sans cette uniformité sclérosante de tant d'utopies. La diversité et l'autonomie sont garants des libertés des individus et des collectivités. C'est également une description assez rabelaisienne et épicurienne des mœurs et coutumes. On apprécie le bon vin, même étranger (d'origine rhénane). Le mariage a disparu, l'amour est libéré, la jalousie disparaît... On pourrait presque parler d'*utopie libertaire esthétique*. L'esthétisme, souvent d'inspiration médiévale et « *renaissance* » nous rappelle l'influence de John RUSKIN et de Dante Gabriel ROSSETTI sur MORRIS.

Quant à l'éducation, les propos de l'auteur penchent très souvent en faveur d'une forme non directive, libertaire de l'enseignement, favorable aux méthodes actives.

Cette société sans commerce et sans argent repose sur un travail réhabilité, attrayant (fouririérisme évident) et plus proche de l'artisanat et de l'art que des manufactures et usines de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette « *science discrète* », expression de TROUSSON, permet, grâce à des machines domptées, silencieuses et respectueuses de l'environnement de réellement servir l'humanité. Max NETTLAU trouve que c'est « *une des utopies les plus gracieuses* » et « *des plus belles* », au socialisme « *amplement libertaire* » sinon anarchiste. C'est l'idée que reprend Gregory CLAES en notant « *le portrait irrésistible d'une société au sein de laquelle beauté et travail ont été harmonisés par l'introduction d'idéaux socialistes décentralisés* »<sup>91</sup>.

Ce refus du machinisme systématique, du productivisme est un des traits principaux de la pensée de MORRIS. Mais ce n'est pas un rejet du progrès technique et de la machine en soi, c'est sa mauvaise utilisation qui est dénoncée. Il rejoint RUSKIN et KROPOTKINE bien sûr, mais aussi tous ceux qui pensent que le nouveau système de production n'est qu'un monde factice, « *un monde de l'ersatz* » comme il le dit si bien lui-même, alors que l'homme nécessite autre chose que la multiplicité de produits sans goût ni réelle utilité. Toute la pensée radicale anti-capitaliste, jusqu'aux situationnistes des années 1950-1960 peut se rattacher à ces analyses, malgré le côté parfois désuet et archaïque de certaines descriptions.

L'œuvre est effectivement très souvent citée en milieu libertaire. Elle est revendiquée comme utopie libertaire, ne serait-ce que parce qu'elle ne propose pas un système figé et fermé, mais au contraire un monde pluraliste, sans cette maniaquerie de la « *perfection absolue* » que véhicule nombre d'utopies. Pour ne prendre qu'un exemple, un anarchiste aussi important que Juan GARCÍA-OLIVER (1902-1980), qui est ministre de la justice en Espagne révolutionnaire, rappelle dans ses mémoires combien il fut marqué par cette œuvre. Les écrivains anarchistes Marie Louise BERNERI, Ugo FEDELI, Max NETTLAU et Ángel CAPPELLETTI l'analysent longuement

---

<sup>91</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

et en notent les points de convergence avec l'anarchisme, surtout celui de KROPOTKINE. Même un récent écrivain marxiste note que s'il y a des traits marxistes dans le livre de MORRIS (la lutte des classes notamment), sa parenté avec l'anarchisme est forte : elle exprime « *une ressemblance indéniable avec la démocratie directe du "communisme-libertaire" de Pierre KROPOTKINE avec lequel William MORRIS a toujours entretenu d'étroites relations* »<sup>92</sup>.

Certes MORRIS n'était pas anarchiste (mais « *un socialiste libertaire et adversaire de la violence* » note FEDELI), mais une sorte de compagnon de route, surtout lorsqu'il soutient un temps la majorité anarchiste de la *Socialist League* regroupée autour de William LANE vers 1885. Il a déjà côtoyé les anarchistes après 1883 dans la *Social Democratic Federation*. C'est lui également qui reçoit et soutient Lucy PEARSONS en 1889, une des veuves de l'anarchisme de Chicago après les faits de Haymarket. Cependant il a eu effectivement une formation marxiste (ce qu'il rappelle dans *Comment je suis devenu socialiste* en 1894), et en fin de sa vie il se rapproche plutôt de la *Hammersmith Socialist Society*, plutôt modérée et hostile désormais à ce qu'il juge le sectarisme de LANE. Mais sa dénonciation de tout socialisme d'État « *qui ne peut finir que dans un bourbier si on le laisse aller jusqu'au bout* » fut toujours sans aucune concession.

Dès sa parution, l'utopie est traduite en de multiples langues et souvent éditée en feuillets par les journaux anarchistes, comme par exemple dans l'aire hispanique par deux revues très célèbres : *La Revista Blanca* à partir de juillet 1901, et *Tierra y Libertad* à partir de février 1904. Sa volonté d'unir esthétique et justice sociale dans un monde régénéré est partagée par la vision libertaire de l'art, comme en témoigne Lily LITVAK<sup>93</sup> ou même CAMOIN qui rattache MORRIS aux GODWIN, PROUDHON et TOLSTOÏ sur ce point, en s'appuyant sur *L'art et le socialisme*, conférence de 1884..

Il est bon de rappeler que MORRIS, militant socialiste, connaissait le théoricien et géographe KROPOTKINE et l'urbaniste écossais GEDDES, et que tous les trois partageaient cet enthousiasme pour les petites communautés, dont un Moyen Âge un peu idéalisé était souvent le cadre de référence. C'est l'antigouvernementalisme et le fédéralisme qui le rapprochent le plus des théories anarchistes. Pour lui, le gouvernement « *devrait être une administration des choses plutôt qu'un gouvernement des personnes... Les nations en tant qu'entités politiques disparaîtront ; la civilisation signifiera alors la fédération d'une variété de grandes et de petites communautés...* ». Dans ces communautés la démocratie directe limite de plus en plus l'État limité qu'il a décrit, au point que « *même cette ombre de centralisation devra disparaître quand les hommes deviendront enfin raisonnables sur ce thème.* »<sup>94</sup> CAPPELLETTI parle lui aussi de « *socialisme fédératif et antiautoritaire* » et affirme que MORRIS nous offre un bel exemple de démocratie directe, « *d'assemblée* »... ce que le mouvement libertaire va appeler le communisme anarchiste et plus tard le communalisme libertaire. C'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage allemand de G. FRIZSCHE *William MORRIS. Sozialismus und anarchistische Kommunismus* publié à Leipzig en 1927.

Toute sa vie l'auteur pratiquera une vie libertaire, d'un socialisme pluraliste, antiautoritaire. Sa conception d'artisan-producteur autonome en est bien sûr un des aspects principaux. L'importance qu'il donne au travail dans ses aspects nobles et non contraignants n'est pas sans rappeler l'insistance de PROUDHON sur ce point central de sa doctrine. FOURIER est sans doute également une de ses références, car il insiste beaucoup sur le caractère plaisant, voire jouissif et attractif du travail. MORRIS essaie également de mettre en pratique son idéal communautaire : sa coopérative MORRIS... en est un bon exemple, ainsi que l'expérience de communauté artistique de Red House. Même dans sa vie privée, il tente de vivre ses convictions, acceptant par exemple que son épouse soit l'amante de son ami ROSSETTI, malgré des remarques acides de proches et une « *bonne société* » britannique outrée... Une bonne frange de l'anarchisme international et britannique va revendiquer ce créateur aussi divers et engagé, ne serait-ce qu'Herbert READ en Grande Bretagne.

## 7. MULTATULI, utopiste anticolonialiste et antiétatiste ?

<sup>92</sup> CAMOIN Robert *Art, littérature, socialisme et utopie chez William MORRIS*, Arles, Sulliver, 2001

<sup>93</sup> LITVAK Lily *La miranda roja. Estética y arte del anarquismo español (1880-1913)*, Barcelona, 1988

<sup>94</sup> MORRIS William *Nouvelles de nulle part* p.53 de l'introduction de V. DUPONT

L'écrivain néerlandais plus connu sous son pseudonyme MULTATULI (qui signifie en latin « *j'ai tant souffert* »), est en fait Edouard DOUWES DEKKER (1820-1880). Il est surtout célèbre aux Pays Bas pour une œuvre très caustique contre l'empire colonial et contre l'esclavage, plaies qu'il a bien côtoyées lorsqu'il était fonctionnaire en Indonésie. Il démissionne pour dénoncer ce qui l'a bouleversé.

En 1859 il publie son roman *Max HAVELAAR (ou les ventes de café de la Compagnie commerciale des Pays-Bas)*, qui, plus qu'une utopie de la résistance populaire, est un vrai manifeste en faveur des petits producteurs de Java. Il décrit une sorte de Robin des Bois ou d'Arsène LUPIN qui agit au profit du peuple.

Vivant en libertaire, il choque le conformisme bourgeois de son temps en vivant dans une famille élargie non officialisée. Ses idées libertaires, il les met au service également de la lutte contre tous les préjugés : religion, famille, sexualité... Il manifeste un antiétatisme radical qui fait souche dans l'anarchisme néerlandais.

Ses écrits, aux Pays Bas, influencent surtout Domela NIEUWENHUIS (1846-1919) qui en conserve la fermeté antiétatique et antimilitariste. Il crée un mouvement anarcho-pacifiste dont se réclame également Bart de LIGT, auteur de *The conquest of violence : an essay on war and revolution* publié à Londres, en 1989.

Le titre de son ouvrage principal, *Max Havelaar* est depuis 1988 un des labels du commerce équitable, au profit des petits producteurs de café du Chiapas. Cette association voit ses produits présents dans près de 3 500 points de vente en 2000. En 2001, c'est un thé équitable qui s'ajoute au café.

Curieux retour historique pour un libertaire, il est presque considéré aujourd'hui comme un héros national, dispose d'un musée et d'une statue officielle près du canal Singel à Amsterdam.

## 8. Une utopie originale d'Oscar WILDE en 1890

Oscar WILDE (1854-1900) a écrit en 1890 un ouvrage qui est surtout publié en 1907 : *The soul of the man under socialism/L'âme de l'homme sous le socialisme*. Cet irlandais non conformiste et membre d'une bohème littéraire assez indépendante, revendique lui-même cette œuvre comme une utopie, où le futur qu'il décrit et espère est « *la réalisation des utopies* » du passé. Le ton de l'ouvrage est cependant fort différent des écrits utopiques classiques, et il est plus proche du pamphlet, avec une tonalité libertaire très nettement marquée. Ce n'est pas étonnant quant on connaît l'amitié de WILDE avec KROPOTKINE et sa connaissance des écrits de William GODWIN.

À partir de la revendication de l'autonomie de l'artiste, il dénonce toute autorité, autant celle de l'État que celle de l'opinion publique, ou celle de tout « *socialisme autoritaire* ». Il rejoint la position de l'anarchisme et surtout les prévisions de PROUDHON et de BAKOUNINE : « *Si le socialisme est autoritaire ; s'il y a des gouvernements armés de pouvoir économique comme ils sont de nos jours armés de pouvoir politique ; si, en un mot, nous devons subir des tyrannies industrielles, alors le prochain état de l'homme sera pire que le précédent* ». On sent une forte proximité avec la pensée de William MORRIS, et avec un courant qui revendique les associations libres, reposant sur l'adhésion volontaire et le respect de l'individualisme.

Sa position anti-autoritaire est exemplaire comme le prouvent ces citations issues de la réédition française de 1990 aux éditions Avatar : « *toute autorité est parfaitement dégradante* », « *toute autorité est également mauvaise* », « *tous les despotes corrompent. Le peuple corrompt et brutalise* ».

De la pensée libertaire il possède aussi la haine du mariage, la volonté d'union libre, le rejet de tout châtiment et punition, le refus de la violence gratuite et autoritaire, sauf si l'état social la justifie comme pour la Révolution française dont il semble faire curieusement l'éloge.

Mais il se dissocie de nombreux libertaires, de PROUDHON surtout, en s'élevant contre la mythologie du travail manuel, qu'il trouve avant tout dégradant et mangeur de temps : d'où une position favorable au machinisme pour libérer le travailleur et lui donner le temps pour son épanouissement culturel.

Les moyens ? l'autonomie de l'individu, la juste rébellion ou désobéissance nécessaires. L'essentiel est de s'affirmer individuellement, d'être soi-même, de développer son âme sans contrainte.

## 9. HERTZKA libertaire ou pré-libertarien ?

L'autrichien Theodor HERTZKA promoteur d'un « *terre libre* », se classe difficilement parmi les utopistes libertaires. Il est plus proche d'Adam SMITH dont il diffuse les idées dans la

*Neue Freie Presse*. Élisée RECLUS voit même dans ses propositions « quelque chose de bouffon »<sup>95</sup>.

Mais pour Max NETTLAU, dans son *Esbozo...*, il s'agit tout de même d'un auteur « curieusement libertaire », dont le souci primordial d'assurer la liberté aux individus dans un projet communautaire (colonial ?) sur les plateaux du Kenya permet de le ranger malgré tout dans cette anthologie. Ugo FEDELI lui consacre un gros chapitre de 10 pages dans son anthologie, malgré une période gouvernementale détestable aux yeux d'un anarchiste (HERTZKA fut ministre autrichien du commerce). Il écrit que même si HERTZKA « n'est pas un socialiste au sens moderne du terme, ... sa pensée et son action nous permettent d'entrevoir une société où le socialisme peut se développer en intégrant un libéralisme éclairé (*illuminato liberalismo*) ». Pierre VERSINS le classe également à la rubrique *Anarchie* dans son *Encyclopédie* et récidive dans l'article *Autriche* en parlant de « son idéal anarchiste ».

Chez cet étatiste et capitaliste très modéré, il n'y a rien d'anarchiste à proprement parlé. Son pragmatisme et son refus de tout dogme sont cependant très sympathiques. Plusieurs auteurs trouvent également dans son « *Freiheit* » de 1890 des influences proudhoniennes, notamment avec l'idée centrale de Banque d'État, assez proche de celle du projet de PROUDHON.

Dans son projet utopiste de communauté des hauts plateaux kenyans, la liberté individuelle et le « droit de vivre » pleinement sont assurés et garantis par une administration réduite. Ce sont des ébauches que l'on peut rapprocher des diverses conceptions de l'État minimal. Le gouvernement n'existe pas au sens où nous l'entendons. Seuls des hommes compétents, librement choisis, sont chargés de tâches bien précisées et limitées.

Les travaux s'exercent collectivement, dans des « sortes de coopératives ou syndicats » (FEDELI), dont les pouvoirs sont limités pour ne pas écraser les individus. L'argent ne circule pas, comme dans beaucoup d'autres utopies, sauf pour le commerce extérieur. C'est la banque centrale qui sur déclaration évalue les « avoirs » de chacun en fonction de ses travaux.

En voulant pousser au maximum le libéralisme, en défendant le droit d'association volontaire et son pendant le droit de sécession, en adoptant des positions « basistes » (l'Assemblée Générale où chaque membre à une voix est « la plus haute autorité compétente ») et en proposant un système à faible autorité, il anticipe quelque peu les théories libertariennes des ÉU. Ugo FEDELI, très perspicace, définit cet écrit comme une utopie qui se « rapproche le plus de l'idéal libéral-socialiste », mais pour lui ce n'est pas forcément péjoratif. À son époque, il est très proche d'un FLÜRSCHHEIM Michael qui en 1887 publie *Deutschland in 100 Jahren* et il influence sans doute le scientifique Franz OPPENHEIMER qui édite en 1895 *Freiland in Deutschland*.

## 10. « Tendances anarchisantes » chez Jules VERNE ?

Jules VERNE, comme Félix TOURNACHON (NADAR) son ami, qu'il fait apparaître sous le nom d'ARDAN dans quelques ouvrages, fut parfois attiré par l'anarchisme ; il est très lié à Élisée RECLUS dont il possède l'œuvre complète et qu'il cite dans *Le château des Karpathes*.<sup>96</sup> Il obtient de KROPOTKINE une forte documentation sur la Sibérie qui sert de cadre à *Michel STROGGOFF*.<sup>97</sup> Son anarchisme secret, inné serait ontologique. TOLSTOÏ s'intéresse beaucoup à ses écrits, qu'il illustre partiellement. Le communard et utopiste Paschal GROUSSET a son soutien, et il en fait même un co-auteur sous le nom d'André LAURIE (Cf. *L'épave du Cynthia*). Malgré sa vie un peu conformiste et isolée, Jules VERNE a donc des contacts qui sentent un peu le soufre à son époque.

Jean CHESNEAUX dans « *Jules VERNE, une lecture politique* » en 1971 et GILLI Yves et MONTCLAIR Florent en 1999 dans « *Jules VERNE et l'utopie* » parlent des influences « anarchisantes » chez Jules VERNE. C'est surtout, sans doute, parce que l'auteur met au premier plan la défense et l'épanouissement des libertés individuelles et parce qu'il pourfend un collectivisme réducteur et uniformisant, et les dogmatismes et l'esprit de système de son époque (notamment dans « *Les naufragés du Jonathan* » publié 4 ans après la mort de l'auteur).

<sup>95</sup> TROUSSON Raymond *Présentation HERTZKA Un voyage à Terre-Libre*, Paris, Genève, 1980

<sup>96</sup> DAGUET Aurélien *Quel anarchisme pour Jules VERNE ?* -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>97</sup> DOUGUET Aurélien *Le drapeau noir du capitaine NEMO*, -in- Rivista Anarchica, Milano, n°250, 1998.

Ces « *tendances libertaires individualistes* » s'expriment essentiellement chez quelques héros audacieux, NEMO, ROBUR « cette belle figure de révolté » (Aurélien DAGUET) et surtout KAW-DJER de « *En Magellanie* » qui n'hésite pas à se réclamer du slogan célèbre « *Ni dieu, ni maître* ». Cet ouvrage est en fait la première version des *Naufragés du Jonathan*, le nouveau titre étant dû au fils Michel VERNE. Mais NEMO lui-même, brandissant le drapeau noir à deux reprises<sup>98</sup>, campe une sorte d'écologiste libertaire. *ROBUR le conquérant* laisse apparaître à plusieurs reprises des positions libertaires. Ces « *réveurs* » anarchistes, indépendants forcenés, humanistes excessifs, tournent presque à la misanthropie, parfois pour certains à un complexe de supériorité fort paradoxal pour l'idéologie revendiquée ! Mais ce type d'anarchiste au caractère tranché, indépendant, volontiers bougon et « *en-dehors* », pourfendeur de l'esprit grégaire (Cf. La formule : « *troupeau imbécile* » citée par Florent MONTCLAIR)... se retrouve souvent dans la mouvance libertaire, ARMAND, LIBERTAD, JOYEUX, GRAVE... en sont en France de bons exemples à des titres différents. KAW-DJER est certainement le plus positif des héros libertaires de VERNE, même s'il rejette les tentatives communautaires pour se terrer en fin d'ouvrage dans un phare. Individualiste, respectueux de la nature et des indigènes de la Terre de feu qui lui ont donné son surnom (le sage), il résiste aux compromissions et aux engagements partisans et donc sclérosants que manifestent des socialistes naufragés.

Dans les *500 millions de la Bégum* en 1879, la ville modèle de France-Ville présente des aspects libertaires, tant dans le souci hygiéniste et écologique (rare à l'époque) d'une ville non uniformisante, ouverte sur de multiples espaces verts et des sortes de cité-jardins chers à GEDDES et KROPOTKINE. Les citoyens sont consultés par des Assemblées Générales et se défendent eux-mêmes, dans une ébauche de démocratie directe ou la direction est assurée par un État minimal qu'est le Conseil.

Dans *L'île à hélice* de 1895, une ville moderne et très technique assure l'aisance, l'hygiène et les loisirs pour une micro-société privilégiée. Les illustrations donnent à voir un société riante et libérée du travail fastidieux<sup>99</sup>. La ville flottante est en plus mobile, le nulle-part de l'utopie est donc partout, en tout cas sur toutes les mers. L'utopie ne semble donc pas figée. Pourtant la fable est pessimiste, la ville est détruite par un capitalisme sauvage, avec des millionnaires uniquement intéressés par les gains supplémentaires et qui s'entre-déchirent pour des questions religieuses. On est désormais proche de la contre-utopie, en tout cas de l'utopie critique, la bêtise humaine restant toujours dévastatrice. Avec ses deux moteurs, l'île flottante finit par tourner en rond, au double sens du terme.

Malgré ces traits libertaires, la dominante chez VERNE reste son étatisme, son refus de la violence et sa condamnation de la révolution. Il n'est pas libertaire, mais au contraire il reste bien un conservateur, parfois « *réactionnaire* ». Cet ami de Jules FERRY, en bon notable républicain, partage bien des préjugés de son temps : racisme anti-noir, poncifs nationalistes sur les aspects soi-disant marqués des divers peuples européens, antiféminisme et positions fort paternalistes et autocratiques dans ces romans : les héros sont des sortes de surhommes, hors du commun, méprisant la vile multitude et imposant leurs choix sans partage démocratique. L'imprégnation libertaire reste superficielle, ou ponctuelle. Jules VERNE, toujours très curieux et lié à de nombreuses personnalités de son époque, a été, comme beaucoup d'auteurs et d'artistes de la fin du siècle, touché par un mouvement anarchiste minoritaire mais riche en questionnements et dont le rayonnement intellectuel dépassait largement le nombre de militants.

#### 11. « Jésus » d'Ernest GUEGOUT en 1897

C'est Pierre VERSINS qui le classe dans les rares utopies anarchistes, dans le même paragraphe qu'HERTZKA qui est lui bien peu anarchiste, et aux côtés des réels anarchistes que sont Jean GRAVE et Han RYNER. Cela nous prouve la confusion fréquente pour classer les diverses utopies.

#### 12. Un Charles PÉGUY assez inclassable « Marcel » 1898

Le jeune PÉGUY, proche de JAURÈS, mais lecteur de FOURIER, propose un curieux roman, *Premier dialogue de la cité harmonieuse, Marcel*, (dédié à son ami, d'où le prénom utilisé), qui mêle l'utopie fouriériste à certaines tonalités jaoussiennes. Cette vision fort abstraite, édénique, atemporelle est parfois citée comme libertaire, mais présente peu d'intérêt sauf pour

<sup>98</sup> MONTCLAIR Florent & autres *Le naufrage dans l'oeuvre de Jules VERNE*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.103 & ss

<sup>99</sup> Collectif *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'exposition d'Arc-et-Senans*, 2001

nous donner une vision plus complexe de la formation intellectuelle de PÉGUY. Par contre la nécessité, pour atteindre une fin harmonieuse, d'avoir des âmes et des moyens eux-mêmes harmonieux est au diapason des idées anarchistes sur la cohérence entre fin et moyens, à la différence du courant autoritaire notamment celui d'obédience marxiste. *Marcel* est aussi une oeuvre à « l'écriture utopique », candide, simple, elle-même harmonieuse. Enfin son utopie n'est pas figée, et prend en compte l'imperfectibilité humaine, naturelle et nécessaire.

Roger DADOUN<sup>100</sup>, un des rares à analyser l'utopiste PÉGUY montre qu'entre le « socialiste scientifique » de *De la cité socialiste* (paru dans la *Revue Socialiste*) en 1897, et l'utopiste de l'espérance mystique chrétienne du *Porche du mystère de la Deuxième Vertu* de 1912, en passant par *Marcel* en 1898, l'auteur a proposé diverses solutions qui en font un intéressant adversaire de tout système. C'est d'autant plus évident que toute création humaine, dit PÉGUY et donc l'utopie également, pourrait être « imparfaite encore » malgré sa volonté de perfection et sa soif d'embrasser la totalité de l'homme et de l'humanité.

Il est intéressant de rappeler que le même analyste, dans le fameux ouvrage collectif de la Revue *L'ARC* spécial *Anarchies* de 1984 avait déjà qualifié l'ouvrage de PÉGUY « d'utopie anarchiste ». Il a semble-t-il légèrement modifié son propos. C'est sans doute plus en accord avec les sympathies libertaires de PÉGUY maintes fois démontrées<sup>101</sup>.

### 13. ZOLA, fouriériste libertaire dans « Travail » 1901 ?

*Travail* fait partie du cycle inachevé des *Quatre Évangiles* qui devait pourfendre le militarisme, le cléricisme et le capitalisme afin de permettre l'établissement d'une République sociale. L'influence de ce cycle sur le roman social engagé est forte, ne serait-ce que par son homologue et presque contemporain cycle des quatre *Romans sociaux* du valencien BLASCO IBAÑEZ.

Émile ZOLA (1840-1902), comme Pío BAROJA ou Vicente BLASCO IBAÑEZ en Espagne, fait partie de ces écrivains que les anarchistes (comme d'autres courants socialistes) s'approprient parfois. *Travail* est en ce sens l'écrit le plus analysé, parfois de manière caricaturale. Dans *La Protesta Humana* argentine du 04/10/1902, le journaliste affirme : « en "Travail", l'éminent écrivain arrive presque à proclamer l'implantation de la société égalitaire que nous rêvons, après avoir malheureusement vu échouer tous les essais de société harmonieuse et pacifique qui cherchaient à résoudre l'épouvantable problème social qui ravage le monde. Le grand ZOLA réaffirme ensuite son désir de voir une humanité heureuse et émancipée grâce à l'idéal anarchiste, et repousse le collectivisme en déclarant qu'il "est purement et simplement un anarchiste" et que son programme se résume en un "homme libre dans un état libre". ZOLA est donc alors un des nôtres »<sup>102</sup>.

Ce texte est d'une grande originalité et d'une exceptionnelle richesse documentaire. Pour ZOLA il est l'occasion de débattre du monde nouveau en exposant les principales idées sociales de son époque au moyen de LANGE potier anarchiste, de Luc FROMENT ingénieur fouriériste, de JORDAN inventeur saint-simonien, de BONNAIRE syndicaliste collectiviste ou du fermier FEUILLAT lui aussi gagné aux idées collectivistes. même le tolstoïsme transparaît chez M. JÉRÔME. C'est une vraie utopie socialiste qui nous est offerte, reconnue fouriériste par beaucoup d'analystes, se réalisant graduellement et plutôt de manière non-violente, et s'appuyant sur les nouvelles techniques de son temps. Cette vision optimiste et parfois trop techniciste de l'évolution sociale, un peu paternaliste... est en fait un véritable essai de symbiose entre diverses théories socialistes. Le but final, c'est bien l'anarchie, car il s'agit « ...de la conception la plus large, la plus idéale d'une humanité juste et paisible, l'homme libre dans la société libre... »<sup>103</sup>. Même le héros fouriériste le reconnaît en affirmant lui aussi qu'il s'agit de rendre « ...l'homme libre dans la commune libre. »<sup>104</sup>, « ...où chacun a le droit et le devoir de se faire lui-même »<sup>105</sup>. Pour bien marquer ses lecteurs, ZOLA insiste encore en rappelant « ...que toute la commune libertaire était en germe dans FOURIER... »<sup>106</sup>.

<sup>100</sup> DADOUN Roger *L'utopie, haut lieu d'inconscient*, Paris, Sens&tonka, 2000

<sup>101</sup> GAUTHIER Arnoult *PÉGUY et l'anarchisme*, 1976

<sup>102</sup> ZARAGOZA Gonzalo *Anarquismo argentino (1876-1902)*, Madrid, La Torre, 1996

<sup>103</sup> ZOLA *Travail, Oeuvres complètes* n°8, Lausanne, 1968, p.967

<sup>104</sup> ZOLA, opt. cit. p.675

<sup>105</sup> ZOLA, opt. cit. p.692 et 745

<sup>106</sup> ZOLA, opt. cit. p.954

Pour son ouvrage, ZOLA a visité les usines du Creusot (SCHNEIDER), de Firminy (MÉNARD-DORIAN), la Verrerie ouvrière d'Albi et surtout le Familistère de Guise, où GODIN Jean-Baptiste à largement popularisé et trahi FOURIER. L'écrivain s'en rend bien compte et critique les aspects contraignants du Familistère, surtout l'absence de vie privée par le contrôle possible des faits et gestes de chaque membre de la communauté, tant par la volonté de GODIN que par l'architecture et la conception urbaniste mis en place. GODIN, comme Nicolas LEDOUX a voulu le faire à Arc et Senans, annonce malheureusement la possibilité du règne du *Big Brother* de 1984. L'autre source fouriériste se trouve dans les écrits d'Hyppolite RENAUD, vulgarisateur du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais pour notre propos, il est *intéressant de noter que ZOLA s'est beaucoup inspiré de KROPOTKINE, notamment La conquête du pain, et de Jean GRAVE dont il connaissait La société future et l'anarchie.*

*Travail* connaît une postérité dans l'architecture et l'urbanisme visionnaires, puisque le français Tony GARNIER (1869-1948) pour son projet gigantesque de *Cité industrielle* (164 planches de 1899 à 1917) dit s'en inspirer. Certaines citations du roman sont placées sur les architraves de sa ville. L'espace public est socialisé (municipalisé ?). Une esthétique simple et fonctionnelle doit rendre la ville à l'homme<sup>107</sup>.

#### 14. La « Neustria » libertaire d'Émile THIRION de 1901

Dans *Neustria*, utopie individualiste, THIRION met en avant l'importance de la liberté et de la propriété (favorable à l'autonomie individuelle) pour contrer tout centralisme et toute tyrannie. Une certaine forme d'individualisme libertaire et de proudhonisme (nécessité de la possession) trouvent ici leur compte.

#### 15. Daniel HALÉVY, libertaire centraliste étonnant – 1903

En 1903 Daniel HALÉVY (1872-1962) écrit un ouvrage inclassable, entre roman d'anticipation, conte philosophico-politique, utopie et contre-utopie (d'où son analyse dans la partie suivante consacrée aux contre-utopies). Son *Histoire de 4 ans 1997-2001* est d'abord publiée en feuilleton en 1903, avant de sortir en brochure en 1911.

Les héros sont de jeunes sociétaires jurassiens, issus de « *colonies communistes* » libertaires, qui confrontés à la déchéance d'un monde sur-urbanisé tombé aux mains des démagogues du suffrage universel ou des groupes sectaires, est en train de disparaître face à une épidémie incontrôlable. Les aspects libertaires sont fréquents comme l'éloge du fédéralisme, la dénonciation de l'État et d'un suffrage universel qui n'amène au pouvoir que des manipulateurs, l'importance du retour au travail « *naturel* » en petites unités de démocratie directe (les colonies communistes ou coopératives libertaires) et pratiquant des règles d'hygiène pré-écologiques.

Mais le centralisme élitiste des alliés des libertaires, les « *scientifiques positivistes* », crée une société hiérarchique et de castes très fermées, où le peuple est réduit à un état de servilité inhumaine. L'idéal libertaire est donc bafoué et détourné. Comme le note TROUSSON, cet écrit propose « *un étonnant socialisme élitiste* », mêlant autant PROUDHON que SOREL et NIETZSCHE<sup>108</sup>.

On peut également lire cette fable sociale comme une illustration de l'idée bakouninienne, maintes fois affirmée, qu'un gouvernement des savants n'aurait rien à envier à une dictature communiste. Dans les deux cas la perte de liberté et l'écrasement des individus sont la règle. Seule une minorité aristocratique, sûre de son bon droit, profite des nouvelles règles établies.

Cet écrit loué par l'ami PÉGUY, un peu Anatole FRANCE et surtout SOREL rappelle fort justement que le déterminisme économique est insuffisant pour édifier une société nouvelle harmonieuse, et que le volontarisme éthique reste essentiel. Pour ce compagnon de route des libertaires, ami de Jean GRAVE, cette condamnation du marxisme vulgaire est naturelle. Il offre une vision positive de l'avant-gardisme syndical, et semble accorder au prolétariat organisé (et minoritaire) un rôle rédempteur, qui distingue son projet de celui des partisans du « *socialisme des imbéciles* » ou d'une démocratie, forcément pervertie par des masses aveugles.

<sup>107</sup> Collectif *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'exposition d'Arc-et-Senans, 2001*

<sup>108</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie prolétarienne de Daniel HALÉVY, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

## 16. Lucien DESCAVES et les colonies libertaires

Avec sa pièce *La Clairière* écrite avec Maurice DONNET en 1900, et publiée chez l'éditeur sympathisant libertaire PLON, l'écrivain s'inspire d'expériences libertaires de micro-sociétés comme la communauté de Blaricum aux Pays Bas.

Sa pièce est une illustration des rêves et des difficultés des petites colonies anarchisantes qui se développent en fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## 17. « Compagnons de route » espagnols du début du siècle

En fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux écrivains (surtout ceux de la génération de 1898) et artistes espagnols sont proches de l'anarchisme et n'hésitent pas à écrire dans des revues libertaires, bien entendu dans la fameuse *Revista Blanca*. Beaucoup d'auteurs ont noté un fort attrait pour l'individualisme, mais pas anti-social, chez des écrivains comme UNAMUNO, Pío BAROJA, Vicente BLASCO IBÁÑEZ, AZORÍN... Deux œuvres méritent d'être plus analysées.

### a) 1904 « Aurora roja » de Pío BAROJA

L'écrivain espagnol d'origine basque n'est pas anarchiste. Pourtant ce courant de pensée l'attire et laisse des traces à plusieurs reprises dans son œuvre, ce qu'il reconnaît d'ailleurs lui-même dans ses mémoires de 1911. Avec son ami intellectuel anarchiste Felipe ALAIZ (1887-1959) il mène une vie de bohème rebelle dans le Madrid des années 1910. Ce dernier le définit ainsi en 1934 « *On a dit que BAJORA est anarchiste. Je crois que c'est juger trop hâtivement l'écrivain. C'est un rebelle, qui rejoignit deux fois les anarchistes, surtout ceux de tendance individualiste* ». Au début du XX<sup>e</sup> siècle, BAROJA connaît très bien les grandes tendances qui animent le socialisme de son époque et les grands événements qui le parsèment.

*Aurora roja/Aurore rouge*, 3<sup>ème</sup> tome de la trilogie *La lucha por la vida/La lutte pour la vie*, après *La busca/La recherche* et *Mala hierba/Mauvaise herbe*, est l'ouvrage le plus marquant en ce sens. La thématique et quelques descriptions semblent être dues à l'intellectuel anarchiste hispano-argentin Julio CAMBA. Outre une description savoureuse et détaillée du Madrid populaire de l'époque, ce livre nous fait revivre les grandes interrogations et les principales actions des courants libertaires espagnols et européens, avec des analyses et des précisions qui montrent incontestablement la proximité de l'auteur avec le thème traité. Ce n'est pas à proprement parlé une utopie, quoique le rôle de ce saint romantique et profondément idéaliste de l'anarchisme qu'est Juan (qui meurt pour la cause à laquelle il consacre toutes ses énergies) permet d'exposer les projets du monde futur. Le groupe *Aurora roja*, sorte de *tertulia* (groupe d'amis) ou *d'aténée* libertaire (centre d'échanges et de formation) se réunissant dans une taverne appelée justement *Aurora*, se veut la préfiguration du monde nouveau, un lieu de débats et de préparation de la révolution nécessaire. La sympathie pour le projet libertaire, accompagné d'un recul critique permanent, parcourt tout le livre qui est donc une source documentaire de première main sur l'anarchisme ibérique (et français) de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1906, avec *Paradox roi*, Pío BAROJA propose une utopie humoristique anarchisante dans le royaume d'Ouganga, à Bou-tata, d'après Pierre VERSINS<sup>109</sup>.

### b) 1905 « La bodega » de Vicente BLASCO IBÁÑEZ

Ce troisième « roman social » écrit durant l'hiver 1904-1905 et appartenant à un cycle de quatre romans sociaux (avec *La catedral*, *L'intruso*, *La Horda*) n'est pas, lui non plus, une utopie à proprement parler. Cependant, comme le dit dans une très fouillée et intéressante introduction, Francisco CAUDET, l'aspect utopique reste éclatant dans ces romans réalistes: « *...il y a utopie. C'est à dire l'image d'un monde futur dont l'existence n'est pas encore constatable, ni réelle, mais qui est en germe dans le dépassement des contradictions occasionnées par cette rencontre temporelle du passé dans le présent. Ou, au moins, cette espérance se manifeste. Le réalisme est aussi une utopie parce que, si d'un côté il observe ce qu'il y a, de l'autre il imagine ce qu'il n'y a pas, une réalité future qui nie la réalité présente* »<sup>110</sup>.

<sup>109</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.100

<sup>110</sup> CAUDET Francisco *Introducción* en BLASCO IBÁÑEZ Vicente *La bodega*, Madrid, Cátedra, 1998, p.88



L'auteur n'est pas anarchiste. C'est un républicain fédéraliste et socialisant, fortement marqué par ZOLA et PI y MARGALL, mais faisant preuve d'un « *zolaïsme anarchisant* »<sup>111</sup>. Effectivement il côtoie les libertaires de son temps, notamment les clubs anarchistes de sa région valencienne, connaît FERRER, écrit parfois dans des revues anarchistes...

Enfin le thème de *La Bodega* renvoie directement aux soulèvements paysans essentiellement anarchistes de l'Andalousie, notamment septentrionale, ceux de Jerez en janvier 1892 étant le plus souvent signalés. Il s'inspire également des affaires liées à tort ou à raison à la Mano Negra, et aux nouveaux mouvements andalous du tout début du siècle et qui ont dû le marquer au moment où il écrit sa « *novela social* ». Dans cet ouvrage BLASCO IBÁÑEZ parle de la nécessité d'atteindre « *la félicité matérielle et la paix de l'âme* » et d'une société future « *sans oppresseur ni falsificateurs... sans prêtres, niquerriers, ni politiques, ni avocats...* » (c'est du moins ce qu'il fait dire aux multiples personnages). Mais c'est bien un roman, pas un reportage ni un pamphlet anarchiste. Cependant BLASCO IBÁÑEZ s'inspire largement du célèbre leader anarchiste andalou Fermín SALVOCHEA (1842-1907), ancien militant fédéraliste très connu de sa région andalouse de Cádiz, qu'il représente sous les traits de Fernando SALVATIERRA. Le romancier force cependant la réalité : SALVOCHEA est en prison au moment des faits de Jerez, depuis 1891. Il ne peut donc pas y participer. Cela n'empêche pas d'ailleurs la répression consécutive aux soulèvements de prolonger son emprisonnement pour ces mêmes faits ! Souvent la réalité dépasse tristement la fiction dans l'histoire sociale espagnole.

*La bodega* est fidèle également à l'esprit libertaire d'alors, et montre le paradoxe des militants anarchistes en pleine zone viticole luxuriante de la région de Jerez, luttant contre l'alcool, le tabac, la trop riche nourriture, la femme esclave ou objet de plaisir... Le vin abrutit et détourne l'ouvrier de ses vrais besoins et de la lutte pour son émancipation. Cette chronique sociale est très documentée et peut servir largement pour toute analyse sociologique et politique de l'Andalousie intérieure en fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette proximité avec la thématique libertaire, le romancier l'a déjà prouvée dans son oeuvre pédagogique autour de *L'Université Populaire* de Valence qu'il contribue à fonder en 1903, où dans ces articles du *El Pueblo* : il s'y dresse contre la « *farsa parlamentaria* », défend systématiquement *los de abajo/ceux d'en-bas*, adopte souvent une attitude basiste, privilégiant *la calle/la rue* et l'action directe ; il y dénonce fermement le colonialisme et le cléricalisme... Il va défendre FERRER, militer pour faire libérer les militants anarchistes... Bref le terme de « *compagnon de route* » des anarchistes, quoique anachronique, n'est pas usurpé, au moins dans cette période de sa vie qui court de 1900 à l'assassinat de Francisco FERRER GUARDIA en 1909.

Dans *La bodega*, le thème lui-même se rattache à l'utopie, voire au millénarisme. Nombreux sont les historiens ou analystes qui ont mis l'accent sur l'aspect religieux, eschatologique que revêt souvent le mouvement libertaire en Andalousie. Les études les plus éclairantes sont celles de Gerald BRENAN dans son *Labyrinthe espagnol* ou celle de Frank BORKENAU dans *The spanish cockpit*. Elles seront reprises de manière assez schématiques par HOBBSBAWM, et de facture plus intéressante par DÍAZ DEL MORAL Juan le grand spécialiste des mouvements paysans andalous.

La fin renforce le trait utopique : le jeune couple qui réussit sa vengeance meurtrière (propagande par le fait ?) et qui met sur le même pied l'homme et la femme, parvient à se réfugier dans un lieu (utopique ?) argentin indéfini.

## 18. Le cas WELLS : influence kropotkinienne ?

En 1905 en s'inspirant en partie de HERTZKA il publie « *Une utopie moderne* » qui lui permet de combattre l'absolutisme des anciennes utopies et leur *exiguïté* comme le dit WELLS lui-même, et de faire l'éloge de la nécessaire liberté individuelle. Sa vision planétaire, hostile aux frontières... présente un internationalisme de bon aloi que quasiment tous les libertaires revendiquent. Pour Maria Luisa BERNERI, ce livre est très inspiré par celui de MORRIS<sup>112</sup>. En effet, WELLS, socialiste modéré, proche des Fabiens, était hostile au frontisme, aux nations et fit preuve toute sa vie d'un pacifisme et d'un antimilitarisme conséquents, sauf durant une courte parenthèse au début de la Première Guerre Mondiale. Mais « *Une utopie moderne* » également marquée par les théories évolutionnistes et par un optimisme scientifique proche par exemple de

<sup>111</sup> NEUSCHÄFER Hans-Jörg *BLASCO IBÁÑEZ : Un ZOLA libertario ?, -in-El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>112</sup> BERNERI M.L. p.350

celui de KROPOTKINE, nous révèle un monde de techniciens qui anticipe la technocratie du XX<sup>e</sup>. Enfin dans l'opposition classique entre individualisme et collectivisme, WELLS préfère mêler les deux, tout en donnant la préférence à l'individualisme : « à une époque où l'ordre politique et économique devient de plus en plus résolument socialiste, notre idéal des relations humaines incline davantage vers une acceptation plus positive des droits de l'individualité. <sup>113</sup> »

En 1914, dans *The world set free/La destruction libératrice*, WELLS reprend le thème de la régénérescence après une énorme destruction (atomique ici) et présente une humanité unifiée disposant d'un seul Congrès, d'une seule langue et d'une seule monnaie. Mais à la différence de sa contre-utopie *Quand le dormeur s'éveillera* publiée près de 20 ans auparavant, ici homogénéité ne veut pas dire uniformité et gréganisme. Les individus sont libres, sans contrainte politique ou matérielle... Leur possibilité de critiquer, de se déplacer, de s'organiser... est presque totale. L'essentiel de leurs activités est désormais artistique. Utopie artistique et libertaire ?

Il en est de même avec « *Men like gods* » en 1923, où l'influence de MORRIS semble encore forte. La société analysée n'est pas figée, la fantaisie est encouragée, la liberté de critiquer, de vivre sa vie sexuelle... est très importante. Il n'y a ni gouvernement, ni parlement et pas de partis politiques. Ce dernier aspect est novateur, et proche des idées anarchistes hostiles à la cristallisation du politique dans des partis forcément bureaucratiques, intolérants, autoritaires... par nature.

Il est un autre point où WELLS est proche des libertaires : l'importance qu'il porte à une éducation libre et intégrale, ce que note récemment Frédéric ROUVILLOIS<sup>114</sup> ainsi que la plupart des analystes de WELLS, puisque Denis FERNANDEZ-récatala parle même de l'éducation, « *point nodal de son système* ».

### 19. Anatole FRANCE socialiste occasionnellement libertaire

En 1905, « *Sur la pierre blanche* » est un curieux texte de cet écrivain résolument socialiste que fut Anatole FRANCE. Il propose un monde sans norme, sans dogme, sans tabou (notamment sexuel). Son État est minimal, ne reposant sur aucun magistrat, aucune armée, aucune police...

Utopie très proche des idées libertaires, elle diffère de « *L'île des Pingouins* » que l'auteur publie en 1907. Ce livre n'est pas vraiment une utopie, c'est plutôt une farce allégorique de l'histoire humaine qui tourne très mal. Le début permet à l'auteur de pourfendre, de manière libertaire et jouissive, la civilisation, en montrant de manière truculente et ironique, parfois proche de la farce, les ravages causés par le passage de l'état de nature (sans tabous religieux ou sexuels, sans propriété ni hiérarchie) d'une société de pingouins à la civilisation humaine. Ce changement entraîne rapidement pudeur mal placée et vices, stupre et violence systématiques. La propriété et la hiérarchie sont institués par la force barbare et une pseudo-justification morale et politique qui ne trompe personne. Le socialiste qu'est l'auteur s'en donne à cœur joie. Cette histoire « à la manière de... » permet à Anatole FRANCE de régler ses comptes avec la société de son temps, de dénoncer le militarisme permanent, l'hypocrisie bourgeoise, la veulerie des classes populaires, le drame du boulangisme (incarné par un pâle CHATILLON très proche de l'original) et de l'affaire DREYFUS (l'affaire PYROT dans le livre). De fortes traces de misogynie et d'antisémitisme ternissent la démonstration. Le *Livre 8*, sur les *Temps Futurs* ou « *l'histoire sans fin* » paraît être une vraie contre-utopie : le développement urbain et capitaliste érige un culte de la richesse et du conformisme. Le monde n'a plus assez de rêves et d'illusions (p.409) et la fin de la ville, marquée de nombreux incidents industriels, est accentuée par les émeutes urbaines et l'action terroriste systématique des anarchistes, notamment celle d'un couple libertaire romantique, Clair et Caroline, présenté positivement par l'écrivain. La ville est détruite, l'état de nature revient progressivement. Mais l'essor économique et urbain redémarre, le cycle recommence avec les mêmes absurdités et les mêmes dérives... Terrible pessimisme d'Anatole FRANCE, qui semble dénoncer ici la vanité des efforts révolutionnaires face à une nature humaine viciée par essence. De nombreux anarchistes ont partagé cette désillusion et l'absence d'espoir dans des forces populaires jugées plus conformistes et réactionnaires que les aristocraties et les pouvoirs qu'elles sont sensées combattre. Au temps de la répression policière d'un CLEMENCEAU et des bruits de bottes qui préfigurent la marche à la guerre de

<sup>113</sup> FERNANDEZ-RÉCATALA Denis *Mémoires du futur*. 1991, p.243

<sup>114</sup> ROUVILLOIS Frédéric *L'utopie*, 1998, p.96 et suivantes

1914-1918, ce livre est bien une sorte de douloureuse anticipation d'un triste XX<sup>e</sup> siècle. La farce du début est devenue terrible en fin du roman.

## 20. Les pacifistes libertaires de Émile MASSON en 1918

Dans son ouvrage écrit en 1918 et publié en 1921 *Utopie des îles bienheureuses dans le Pacifique en l'an 1980*, le socialiste breton propose une vision anti-guerre, pacifiste et non-violente. L'aspect anti-nationaliste semble également très puissant. Comme beaucoup de libertaires, il prône une évolution lente, graduelle des individus et du nouveau monde qu'ils créent, avec une place de choix pour les aspects éducatifs.

## 21. L'île libertaire de Marcel ROUFF en 1923

Dans *Voyage au monde de l'envers* publié en 1923, Marcel ROUFF décrit une société sans tabou sexuel, pratiquant l'amour libre au vu de tous. La propriété privée n'existe plus. La vie est pacifiste. Ce communisme intégral semble cependant se faire au détriment de l'individu, dont l'aire d'autonomie est pour le moins limitée face à un collectif dominateur.

## 22. Traces libertaires chez THIRION dans son « Oedipe au bordel »

André THIRION (mort en janvier 2001) n'est aucunement un anarchiste. Au contraire : surréaliste avant guerre, cet ancien résistant rallia le gaullisme et devint Conseiller Municipal de Paris dans les années 1940 et 1950. Pourtant dans sa phase surréaliste, surtout dans les années trente, il incarna une des tendances les plus sociales du mouvement (un des rares à écrire sur le mouvement ouvrier, par exemple), et fut un des premiers à résister au mirage communiste (au sens du PCF et de l'URSS) alors que même BRETON se laissa un court moment piéger. Dès 1929 il avait formulé dans un petit texte une sorte d'utopie libertaire, mais pas du tout proudhonienne, dans la lignée de LAFARGUE : *À bas le travail !* En 1931 ses prises de position indépendantes en font un des premiers exclus du parti communiste.

Son œuvre « *Oedipe au Bordel* », d'un total anti-conformisme et violemment critique vis à vis des conventions, éclate de santé libertaire dans les débordements sexuels qu'elle propose, ce qui peut expliquer de la trouver parfois citée dans une anthologie d'écrits de ce type. Cet ouvrage, sentant le soufre, souvent condamné pour « *pornographie* » tranche étonnamment avec la légion d'Honneur que THIRION accepta par la suite ! Elle nous rappelle que l'homme ne rompit vraiment jamais avec la fougue passionnelle de sa jeunesse contestataire. L'utopie libertaire s'exprime dans les souhaits d'un monde ouvert, sans cloisonnement. La famille y a disparu. L'État en voie de disparition « *serait mou et souple* » dit THIRION. Les moralisateurs, la plaie de tous les surréalistes, n'auraient pas de place dans ce monde nouveau.

Son *Éloge de l'indocilité*<sup>115</sup> à une tonalité libertaire qui reste forte malgré les années et les dérives politiques. L'ouvrage très inégal offre un sain pluralisme et un anti-dogmatisme assez réconfortant. *Oedipe au bordel* y occupe le II<sup>e</sup> chapitre. Le III<sup>e</sup> chapitre sur les *Malheurs de la 49<sup>e</sup> brigade* dénonce l'imbécillité de la caste militaire. Le IV<sup>e</sup> sur *Les systèmes* s'en prend à la langue de bois et à tous les simplismes (même si c'est surtout la gauche qui est désormais visée). Le nationalisme et l'armée sont encore dans sa ligne de mire. Le V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> chapitres reproduisent *À bas le travail* qui est un bon décapant contre le productivisme, l'ouvriérisme et l'idéologie du travail notamment chez MARX. Le VI<sup>e</sup> chapitre, complément du précédent, tout en dénonçant le « *caractère étroit, utopique et abstrait du marxisme* », la « *fantasmagorie romanesque* » et la « *société théologique* » qu'il décrit, fait l'éloge à plusieurs reprises de STIRNER et de FOURIER. Leur défense de l'individualisme et des libertés serait le plus sûr garant contre le marxisme et son « *avenir monstrueux et technocratique* », « *cette utopie la plus absolue du XX<sup>e</sup> siècle, et la plus dangereuse* ». Juste avant que les sirènes marxistes n'attirent ARAGON et quelques autres, l'importante lucidité anarchisante de THIRION, irritante parfois parce qu'excessive, nous rappelle que le surréalisme d'alors est résolument libertaire. Si on revient sur ce qu'il dit sur FOURIER, on peut voir qu'il est sur ce point encore très proche d'André BRETON : reconnaissance d'une utopie ouverte, merveilleuse, libertaire, pluraliste et qui met au premier plan le principe de plaisir. Les fameuses passions « *papillonne* » et « *alternante* » sont bien sûr largement encouragées. L'éloge fouriériste, cette pensée « *tête de feu de l'émancipation future* » est poursuivi également dans le chapitre IX, *Plus outre* qui est un texte surréaliste puissamment libertaire, dressé contre

<sup>115</sup> THIRION André *Éloge de l'indocilité*, Paris, Laffont, 1979

toute idéologie « *visant à renforcer l'État, la police et les contrôles* ». Il nous offre une conclusion assez représentative de ce recueil de textes. La présence du THIRION des années 1920 et 1930 parmi les utopistes anarchisants ou libertaires nous semble désormais moins incongrue.

### 23. L'utopie communautaire anarchisante de Martin BUBER

Martin BUBER (1878-1965) né à Vienne, est au carrefour de la religiosité engagée du judaïsme de l'Europe Centrale, de la culture germanique anti-autoritaire et du communisme anarchiste de source kropotkinienne. Pourtant on le réduit souvent au seul personnalisme juvaïque qui le caractériserait, où à un messianisme ouvert et critique qu'il tente de lier au sionisme. Réfugié en Palestine dès la montée du nazisme, il œuvre pour une société pluraliste et pour le dialogue entre juifs et arabes, surtout après 1938.

Dès 1900, il est très proche de l'anarchiste Gustav LANDAUER et fin connaisseur des écrits de KROPOTKINE et de TOLSTOÏ. Il se réclame d'une communauté plutôt rurale, ouverte, liée au passé mais ne reniant pas les techniques récentes, comme le réclame également à l'époque KROPOTKINE. Cette commune, anti-autoritaire et autonome, il croit la voir dans les guildes médiévales (là encore on retrouve KROPOTKINE et LANDAUER), dans les premiers soviets libertaires tant en Russie de 1917 qu'en Allemagne de 1918, et dans les premiers kibbutzim dont il se fait le défenseur.

Il est intéressant de rappeler le rôle important dans le mouvement anarchiste allemand de militants d'origine juive, comme Siegfried NACHT, Johannes HOLZMANN et surtout Erich MÜHSAM, poète et bohème qui est avec LANDAUER un des dirigeants de la révolution bavaroise.

4 ouvrages de Martin BUBER semblent marquer sa position communaliste ou libertaire, d'après Michael LÖWY<sup>116</sup> :

1. *Gemeinschaft* en 1919 où il se réclame de l'héritage du communisme anarchiste et du tolstoïsme
2. *Der heilige Weg* en 1919 dédié à son maître LANDAUER torturé et assassiné, où il soutient les mouvements communalistes
3. *Le royaume de Dieu* en 1932 où il exprimerait la paradoxale utopie d'une « *théocratie anarchiste* »
4. Et surtout en 1945 *Sentiers en utopie* (Utopie et Socialisme) qui se positionne pour une fédération de communes autonomes dans un sens anarchisant incontestable.

### 24. L'ambiguïté de Ernst JÜNGER

En 1949, *Héliopolis, vue d'une ville disparue* est curieusement présentée parfois comme une utopie anarchisante. Son auteur sent alors le soufre par sa jeunesse plutôt gagnée à certains idéaux que le nazisme a magnifiés. Mais il fut toujours critique et souvent antitotalitaire, ce qui étonne quand on connaît la protection qu'HITLER semble lui avoir accordée. En tout cas son « *utopie* » de 1949 propose un éloge assez libertaire de la diversité dans un monde cosmopolite, et une ferme condamnation des urbanismes géométriques et conformistes. Au nom de la liberté individuelle, il souhaite des villes plus humanisées et hétérogènes, et l'urbanisme idéal se trouve essentiellement dans des constructions fortifiées au cœur de la nature. Les descriptions néo-romantiques des paysages, des arts... sont très fréquentes.

Cependant cet ouvrage ressemble assez peu à une utopie et le personnage central, Lucius, assez désabusé et malmené par des événements qu'il subit souvent (sauf peut-être son choix final, certes essentiel, de quitter le système, et sauf également l'amour qu'il porte à sa jeune protégée, en contradiction avec les habitudes de son monde), est plus proche des héros médiévaux ou de *l'heroic fantasy*, que des utopistes conscients. Le monde décrit est plutôt un univers effectivement à-mi chemin entre la science fiction et les sagas antiques ou médiévales, gothiques, monde chaotique, soumis à la violence et aux destructions, voire aux pogroms contre la minorité des *parsis* (qui n'est pas sans rappeler le sort récent - en 1949 - des juifs). En ne retenant que ce dernier thème, et en y ajoutant l'aspect figé des hiérarchies et des bureaucraties, on serait à mon avis dans le registre des dystopies, non dans celui des utopies.

## D. MOUVEMENTS ET UTOPIES CONTRE-CULTURELS AU XX<sup>e</sup> SIECLE

Il est fréquent de parler des années de « *contre-culture* », des « *années TOLKIEN* » (pour montrer l'importance de l'auteur du *Seigneur des Anneaux*)... pour définir un monde en

<sup>116</sup> LÖWY Michael *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Paris, 1988

mouvement, découvrant et expérimentant de nouvelles valeurs dont les expériences musicales, théâtrales ou littéraires... ne sont pas des moindres. Cette période couvre la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et surtout les années 1950-1960-70. La résurgence de l'anarchisme permet alors de parler de « *néo-romantisme* », ou de « *néo-anarchisme* » pour reprendre l'expression d'Olivier MEUWLY.

Mais il existe des courants plus anciens, du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. On peut parfois parler de résurgence des courants transcendantalistes états-uniens (EMERSON, THOREAU...) ou du renouveau de la veine anarchiste individualiste autochtone des ÉU (SPOONER, WARREN, TUCKER...), ces deux courants, d'ailleurs proches, ayant fortement marqué le XIX<sup>e</sup> siècle, bien plus qu'on ne l'analyse souvent. La contre-culture, surtout états-unienne est donc bien imprégnée de culture libertaire, de « *l'anarchie américaine autochtone* » comme le note Pietro ADAMO<sup>117</sup>. Pour cerner cette nouvelle culture, il utilise le concept « *d'anarchisme intuitif* », marqué par les idées de libération individuelle totale, de refus de la politique et d'aspect communautaire fondés sur l'autonomie et les modes de vie alternatifs. Analysant les principaux leaders ou écrivains de l'époque (Paul KRASSNER, Jerry RUBIN, Theodor ROSZAK...) il démontre que leurs écrits participent en fait à une « *refondation anarchiste sur la tradition américaine* » dont les premiers vecteurs ont été Paul GOODMAN et quelques membres « *anarchisants* » de la Beat Generation (GINSBERG, REXROTH...). Dans les années 1960, Noam CHOMSKY notait « *que la réapparition récente de la pensée anarchiste dans la "nouvelle gauche" et les tentatives pour appliquer cette pensée sont les signes d'une évolution riche de promesses* »<sup>118</sup>.

Des courants artistiques et littéraires au tournant du XX<sup>e</sup> siècle ont souvent été proches des anarchistes et/ou ont utilisé leurs thématique et leurs moyens d'action, notamment une certaine forme d'action directe, sous forme de provocations, de happenings... Des symbolistes aux dadaïstes et surréalistes, en passant par quelques futuristes et par le jeune MARINETTI lui même, les précurseurs de la contre-culture sont donc nombreux.

Dans l'ensemble, ces mouvements et utopies sont largement imprégnés d'esprit libertaire, surtout dans le domaine relationnel, amoureux (cette « *révolte existentielle* » dont parle ADAMO), et dans les rapports à la nature, à l'écologie. L'importance de l'individu est toujours mise en avant, sauf dans les dérives sectaires. Leur vision est holistique, semble plus globalisante, plus humaniste et naturaliste que dans l'anarchisme dit traditionnel, quoique la modernité d'un Élisée RECLUS nous oblige à fortement nuancer. Par contre les analyses par rapport au pouvoir sont souvent moins approfondies, sauf contre le pouvoir mâle chez les auteurs sensibles avant tout au féminisme, ou contre le pouvoir puritain et contraignant de l'Amérique du maccarthysme et du Ku Klux Klan.

Malgré tout, comme le note Gaetano MANFREDONIA « *Chacun de ces combats (des sixties et des seventies) comportait une dimension libertaire indiscutable, tant par la nature des objectifs visés que par le recours massif à l'action directe* »<sup>119</sup>.

## **1. Enthousiasmes libertaires de quelques futuristes, dadaïstes et surréalistes.**

### *a) Le futurisme : précurseur de l'avant-garde libertaire ?*

Le futurisme est globalement passé du mauvais côté de l'histoire pour sa participation directe ou indirecte (compromissions et compromis) au nationalisme guerrier autour de la première Guerre mondiale, et surtout pour sa reconnaissance du fascisme. Pour l'histoire des idées et de l'art, par contre, il reste le courant prototype de l'avant-garde engagée, radicale et libertaire de par son radicalisme même. L'utopie futuriste (surtout dans sa première phase de 1909 à la guerre de 1914) peut se rattacher à l'utopie libertaire par différents aspects, sa thématique, ses pratiques culturelles et la proximité idéologique de certains de ses membres avec le mouvement anarchiste et les utopies libertaires. De nombreux écrits, manifestes et œuvres futuristes sont alors, pour une courte période, appréciés par des libertaires qui s'y retrouvent un peu.

<sup>117</sup> ADAMO Pietro *Anarchisme et contre-culture : le San Francisco Oracle 1966-1968*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>118</sup> CHOMSKY Noam *L'Amérique et ses nouveaux mandarins* (1968), Paris, Seuil, 1969, p.21

<sup>119</sup> MANFREDONIA Gaetano *L'anarchisme en Europe*, 2001

Malgré son refus des âges d'or, et sa négation de tout absolu, l'utopie futuriste semble évidente puisque « ouverte à tous les possibles »<sup>120</sup>. Elle cherche, en magnifiant la modernité, le mouvement, le dynamisme à rendre « plus totale l'adéquation de la vie humaine à la logique du devenir ». Elle devient une sorte « d'idéologie des promesses infinies du futur ».

Dans le *Manifeste futuriste* de 1909 qui donne naissance au mouvement, Filippo Tommaso MARINETTI (1876-1944) fait l'éloge de la révolte (comme Luigi RUSSOLO en 1911 avec son tableau *La révolte*), de la lutte et dans une tonalité bakouninienne évidente, il en appelle aux « bons incendiaires » et « au geste destructeur des anarchistes » pour détruire avant de reconstruire et refuser toute valeur au nom d'un anticonformisme révolutionnaire qui touche autant les sphères politiques qu'artistiques. Il est intéressant de rappeler qu'un colloque libertaire tenu à Grenoble en 1998 a repris positivement ce terme futuriste « d'incendiaire », en le liant également aux positions de BACHELARD<sup>121</sup>.

Comme l'évoque Giovanni LISTA dans l'ouvrage référencé, ce personnage ambigu qu'est MARINETTI (il est déjà fortement nationaliste) est alors considéré comme « le BAKOUNINE de la littérature »<sup>122</sup>. Si ces positions violentes et destructrices, sa glorification de la « gifle » sont plus du côté de SOREL et des mouvements d'extrême-droite alors en expansion, ce sont des attitudes que l'on retrouve pourtant dans le syndicalisme révolutionnaire italien, partiellement marqué par l'anarchisme. Peut-on parler d'homologie entre syndicalisme révolutionnaire péninsulaire et futurisme, je pense évidemment que non, mais bien des proximités apparaissent.

Dans le *Manifeste futuriste de la luxure* que Valentine de SAINT-POINT propose en 1913, des tendances érotiques, vitalistes renouent avec les positions avant-gardistes de FOURIER et annonce le surréalisme libertaire.

Les pratiques culturelles des futuristes sont proches de l'idéologie et des mouvements libertaires et annoncent de nombreuses expérimentations et actions du XX<sup>e</sup> siècle commençant. L'activisme futuriste peut être comparé à « l'action directe » vantée par les anarchistes, à cette forme de « propagande par le fait » sur le plan artistique que certains d'entre eux ont proposée.

Le futurisme, c'est en premier lieu un refus de tout formalisme, de toute tradition sclérosante ou conformiste par essence. C'est un éloge bakouninien ou fouriériste de la spontanéité, du sensoriel.

Les pratiques mises en œuvre mettent toujours la liberté et la provocation au premier plan. Les mots sont libérés, autant dans leur rédaction que dans leurs graphismes ; l'éloge du vers libre, du mot libre seront repris par les surréalistes et la beat-generation, tout autant que la pratique du happening, de cette sorte « d'agit-prop » artistique qu'ils mettent en œuvre dès 1909-1910 dans les fameuses « soirées futuristes » qui sont reprises peu après par le dadaïsme naissant. L'utopie *MAFARKA le futuriste* de MARINETTI dès 1910 utilise quelques unes de ces méthodes. Cet art-vivant, de confrontation avec le public, la notion de « performance » (dont la première expression aurait lieu à Napoli en 1914)... les futuristes semblent bien en être les premiers partisans.

L'art futuriste des débuts, dans sa période « engagée » auprès de l'extrême-gauche et de la république, se veut art au service du peuple, un peu comme le souhaitait le proudhonien COURBET. En 1911 *l'Esposizione d'Arte Libera* s'ouvre pour les ouvriers, les enfants et mêle les âges et les classes sociales ; elle est déplacée dans une usine au profit des chômeurs, ce qui rappelle le COURBET de la fin du Second Empire au moment de la grève du Creusot.

Les liens avec l'anarchisme ont lieu surtout dans deux périodes, l'une qui va de 1910/11 à 1913 quand MARINETTI cherche à lier le futurisme à l'anarchisme et à un syndicalisme-révolutionnaire sorelien, en soutenant notamment le journal syndicaliste *La demolizione*. En 1910 il écrit que « nous ne pouvons plus concevoir l'autorité de l'État comme un frein aux désirs libertaires du peuple ; nous croyons au contraire que l'esprit révolutionnaire du peuple doit freiner l'autorité de l'État et son esprit conservateur, symptôme de vieillesse et de paralysie progressive ». Carlo Dalmazzo CARRÀ (1881-1966) dans un tableau célèbre de 1910 (*Les funérailles de l'anarchiste GALLI*) illustre bien cette période, marquée par le sens des masses

<sup>120</sup> LISTA Giovanni *Le futurisme*, Paris, Saint-André-des-Arts, 208p, 2002, p.10

<sup>121</sup> Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>122</sup> LISTA Giovanni *Le futurisme*, p.28

animées d'un mouvement irrépressible. Umberto BOCCIONI est un de ceux qui appuie cette alliance avec les libertaires vers 1911-1912 avant de visiblement s'en détacher complètement à la veille de la Guerre.

Une deuxième période permet à certains membres du futurisme de renouer avec l'anarchisme, c'est après les désillusions causées par la guerre (c'est l'époque pendant laquelle des membres essentiels comme CARRÀ ou SEVERINI quittent le mouvement), et au moment où MALATESTA, « *le LÉNINE italien* », incarne cette possibilité de renouveau. Même MARINETTI, après une première rencontre avec les « *Faisceaux de combat* » du pré-fascisme, renoue avec le théoricien anarchiste rentré victorieusement en Italie. C'est alors qu'une architecture futuriste se manifeste ; elle est d'imprégnation libertaire au moins dans certaines de ses réalisations : la *Ville futuriste* en 1919 de Virgilio MARCHI, ville aérienne, libérée, florale, sans carcan géométrique, peut en représenter la meilleure expression.

#### b) *La révolte dadaïste et surréaliste : une utopie libertaire*

L'utopie n'est jamais totalement revendiquée dans les deux mouvements. Mais parler d'une « *tension utopique* »<sup>123</sup> autant chez TZARA que chez BRETON ne semble plus poser trop de problèmes. L'analyse de THIRION ci-dessus en fourni un exemple assez représentatif. Dans le numéro hors série de 2002 de la Revue « *Beaux Arts* » consacré à *La Révolution Surréaliste*, l'entrée *Utopie* n'est pas mise en doute.

Le dadaïsme, surtout provocateur et nihiliste, en le caricaturant très largement, connaît son apogée autour de la Première Guerre Mondiale en Suisse et en France surtout et englobe au moins jusqu'en 1923 la plupart des futurs leaders du surréalisme. Puis une profonde rupture avec le nouveau mouvement va durer jusqu'au début des années 30, pour se confirmer à nouveau vers 1935 au moment où TZARA renonçant à sa liberté des années 1910 rentre dans un stalinisme conformiste en adhérant au PCF.

Le terme « *surréaliste* » est sans doute utilisé pour la première fois par l'auteur caustique de *L'Enchanteur pourrissant* et surtout du recueil de poèmes *Alcools*, Guillaume APOLLINAIRE (pseudonyme de Wilhelm Apollinaris de KOSTROWITZKY 1880-1918). C'est avec *Les Mamelles de Tirésias* de 1917 qu'il parle d'un « *drame surréaliste* ». Le mot est alors repris par divers mouvements ou individualités, mais c'est le groupe autour d'André BRETON qui le récupère fermement et le labellise en quelque sorte en 1924 avec *Le Manifeste du surréalisme* et la sortie de la ***Revue Surréaliste***.

Les surréalistes recherchent l'éclosion d'un autre réel, d'une autre réalité (« *croyance en la réalité supérieure de certaines formes d'associations* »)<sup>124</sup>, en libérant et stimulant la liberté la plus absolue, les passions, l'imagination, et les rêves. La créativité onirique devient, autant que l'écriture automatique, un des procédés les plus encouragés au début du mouvement. Les références fouriéristes sont implicites (passions et libre sexualité) mais pas encore vraiment revendiquées à cette époque.

Le refus de tout carcan, de toute doctrine, de tout système est le point commun de nombreux textes des années 1920, autant chez le « *froid* » BRETON que chez le délirant et « *frénétique* » ARTAUD qui tous les deux vont prendre alternativement en charge la *Revue Surréaliste*<sup>125</sup>. Ce refus place sans conteste le surréalisme parmi les mouvements libertaires ou dans ce qu'on peut nommer les « *utopies ouvertes* ». Dans le n°1 de la *Revue Surréaliste* de décembre 1924, il est affirmé que « *le surréalisme ne se présente pas comme l'exposition d'une doctrine. Certaines idées qui lui servent actuellement de point d'appui ne permettent en rien de préjuger de son développement ultérieur* » et plus loin qu'il « *faut tout attendre de l'avenir* ». L'avenir est donc changeant et jamais figé, mais visiblement souhaité pour les bouleversements qu'il va apporter. C'est le propre des mouvements utopiques et de tous ceux qui rejettent conservatisme et réaction.

Dans l'*Amour fou* d'André BRETON de 1937, l'utopie n'est plus la nostalgie du passé mais bien un projet d'avenir, inscrivant l'imaginaire dans un monde nouveau : « *Si je veux que le*

<sup>123</sup> BEAUCHAMPS-COLOMBO M.J. *La tension utopique chez Tristan TZARA et André BRETON*, Paris III, Thèse de Doctorat, 1986

<sup>124</sup> BRETON André *Le manifeste du surréalisme*, 1924

<sup>125</sup> DUROZOI Gérard *Histoire du mouvement surréaliste*, Paris, Hazan, 760p, 1997

*monde change, si même j'entends consacrer à son changement tel qu'il est conçu socialement une partie de ma vie, ce n'est pas dans le vain espoir de revenir à l'époque de ces contes mais bien dans celui d'aider à atteindre l'époque où ils ne seront plus seulement des contes. »*

Pourtant le surréalisme s'est souvent défendu de tout utopisme, et cela dès 1925 « *Nous ne sommes pas des utopistes* » dans le *Manifeste : La révolution d'abord et toujours*<sup>126</sup>. En fait il semble que c'est l'utopie au sens péjoratif du terme qui est ici visée, car dans tout le texte il n'est question que de révolution, surréaliste et sociale, ce qui est bien cette fois un projet utopique. Pendant la Seconde Guerre Mondiale (Revue *VVV* n°4, 1944), MABILLE continue à condamner « *le mythe édénique* » qu'il juge grossièrement laïcisé par le mouvement révolutionnaire (« *les lendemains qui chantent* », « *l'avenir radieux* »). Cette vision est à rejeter car elle condamne l'instantanéité, la vie, au profit d'un illusoire bonheur futur. En 1937, dans *L'Amour fou*, André BRETON condamnait métaphoriquement tout cet atavisme réducteur (issu de « *l'éducation religieuse* ») parce qu'il « *veille à ce que l'être humain soit toujours prêt à différer la possession de la vérité et du bonheur, à reporter toute velléité d'accomplissement intégral de ses désirs dans un "au-delà" fallacieux qui, à plus ample informé, s'avère, comme on l'a fort bien dit, n'être d'ailleurs qu'un "en-deçà"* »<sup>127</sup>. Jouir ici et maintenant, en réfutant un possible ultérieur, c'est bien d'une certaine manière condamner l'utopie, au moins dans ce sens restreint.

Pour tenter d'y voir plus clair, on peut dire que l'utopie au sens traditionnel du terme est fortement rejetée par le surréalisme, car il refute « *tout ce qui est clair, harmonieux, équilibré, épuré...* » et qu'il « *glorifie tout ce qui est hermétique, merveilleux, hybride, composite* »<sup>128</sup>. Sur le plan politique, les utopies fermées (le communisme après 1935 surtout) sont de la même manière repoussées, puisque leur « *utopie politique* » prouve que « *de la Guerre du Rif à mai 68, c'est une attitude libertaire qui s'affirme* »<sup>129</sup>, à la manière d'une « *résistance à toutes les aliénations du présent* ».

### c) *Le surréalisme comme mouvement utopique libertaire*

Le surréalisme peut-être cependant qualifié de mouvement utopique libertaire pour plusieurs raisons.

#### (1) **Les références aux « utopies » de SADE et de FOURIER**

Dès 1930, la passion amoureuse éclate littéralement dans *l'Âge d'or* de Luis BUÑUEL, même si la dérision et la provocation l'emportent sur un fouriérisme réellement assumé.

*L'Amour fou* dès 1937, avec des affirmations comme « *le désir comme seul ressort du monde* », possède déjà des accents fouriéristes.

L'éloge du fouriérisme est fréquent, essentiellement à partir des années 1940 (même si on en trouve des traces auparavant, notamment chez THIRION) où il est expressément revendiqué : les œuvres de Pierre KLOSSOWSKI, la fameuse *Ode à FOURIER* d'André BRETON en 1946, la revue *Archibras*... en fournissent de multiples exemples.

En 1944, André BRETON avec *Arcane 17* renoue avec FOURIER et le drapeau noir de l'anarchie. Simone DEBOUT, spécialiste aujourd'hui reconnue de l'utopiste comtois, analyse *La Psychologie de FOURIER* dans la revue *Le surréalisme, même* de la fin des années 1950. Gérard DUROZOI identifie ce renforcement de la voie utopique du surréalisme et note qu'« *il est clair que les solutions imaginaires doivent désormais prendre le pas sur le raisonnement : la voie ésotérique et utopique du surréalisme s'affirme comme la voie à suivre... ; elle aura l'immense avantage de faire apparaître comme en creux l'illimitation du désir et de l'attente par opposition aux lacunes et aux restrictions que prétend imposer la réalité* » (p.460).

On peut également évoquer les idées pro-phalanstériennes de BRETON (il rêve d'une vie communautaire libre après la Seconde Guerre mondiale) ou du groupe surréaliste très soudé de Bruxelles dans les années 1930 et 1940.

<sup>126</sup> VILAR Pierre *Surréalisme*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

<sup>127</sup> BRETON André *L'amour fou*, Paris, Gallimard, 1937, p.78

<sup>128</sup> KOBRY Yves *Sources*, -in-*La révolution surréaliste*, Beaux Arts magazine Hors Série, 2002

<sup>129</sup> DUROZOI Gérard *Utopie (politique)*, -in-*La révolution surréaliste*, Beaux Arts magazine Hors Série, 2002



Au début des années 1960, la revue **La Brèche**, en liant SADE, BATAILLE, STIRNER, FOURIER et ARRABAL dans de multiples analyses, anticipe l'esprit libertaire de « *l'explosion* » de 1968. L'exposition surréaliste de 1965 « *L'écart absolu* » en reprenant un terme fouriériste, condamne déjà la civilisation (nom donné à la société capitaliste par FOURIER), la consommation et une société des loisirs de plus en plus conformiste. La revue **L'archibras** (autre terme fouriériste) dure 7 numéros de 1967 à 1969.

L'importance des désirs et de l'imaginaire, cette volonté de « *ré-enchanter le monde* », forme donc une sorte de « *fourierisme anarchiste* » (Alix FARGE). C'est peut-être ARTAUD qui a poussé cette tendance à son paroxysme, avec sa vision du « *corps vital* »<sup>130</sup>, total, insurgé mais qui en a également payé les conséquences au prix fort avec une fin de vie douloureuse.

Les références au Marquis de SADE (dès les années 1920 et après 1945) vont dans même sens d'une réhabilitation de « *l'utopie du désir* » et de la provocation que d'autres libertaires préconisent. Dans *l'Amour fou*, BRETON parle déjà « *d'anarchie militante* » en faisant référence au marquis libertin et à sa volonté révolutionnaire. Les provocations autour d'une liberté sexuelle destructrice du vieux monde est une constante du mouvement qui prône souvent « *l'amour fou* » et dont les auteurs utilisent souvent les textes (Cf. le *Con d'Irène* d'ARAGON) et dessins ou photos érotiques (Man RAY, DALI...) comme moyens de contestation et de débordement. Le groupe pragois autour de la **Revue érotique**, avec Jindri STYRSKY (1899-1942) et surtout Maria TOYEN (1902-1980), est nettement marqué au début des années trente par ces positions libertaires. L'hommage à SADE transparait chez un des artistes les plus libertaires du surréalisme des années trente, Clovis TROUILLE (1889-1975). Un de ses œuvres de 1937 se nomme *Justine*. En 1959, *Le Grand cérémonial*, chez Joyce MANSOUR à Paris, marque le 140<sup>e</sup> anniversaire de la mort de SADE. Ce happening artistique précède de quelques jours la 8<sup>e</sup> *Exposition internationale du Surréalisme* – EROS à laquelle participent 75 artistes de près de 20 pays. L'utopie de la libération sexuelle et son rôle « *désacralisateur* » sont magistralement réaffirmés.

La lutte contre la famille et les tabous sexuels se trouvent au même niveau que les autres actions du mouvement, et est une thématique constante depuis les origines. Dans son *Second manifeste du surréalisme* publié en décembre 1929 dans le dernier numéro de la **Revue Surréaliste**, André BRETON affirme qu'il faut « *définitivement ruiner les idées de famille, de patrie et de religion* ». Mais BRETON ne va pas toujours jusqu'au bout de sa pensée, et parfois il condamne alors l'homosexualité en des positions fort réactionnaires.

## (2) Anarchistes et surréalistes, « même combat » ?

Alain PESSIN, comme bien d'autres, remarque que « *la sympathie pour l'anarchie court comme un fil rouge* (il aurait dû dire noir) *d'un bout à l'autre de l'histoire du mouvement (surréaliste)* »<sup>131</sup>.

En effet, l'utopie libertaire du surréalisme se retrouve fréquemment dans la proximité militante et thématique avec le mouvement anarchiste : c'est le cas au début du mouvement surréaliste (années 1910-1920), où l'anarchisme est une référence, avant le mirage communiste (court compagnonnage que Gérard DUROZOI assimile à une simple « *parenthèse* »). BRETON, Man RAY/Emmanuel RUDNITZKI (vers 1912 dans sa période new-yorkaise, il se réclame des transcendantalistes, de THOREAU, et rappelle qu'il a été placé dans une école rationaliste), Benjamin PÉRET (1899-1959) et le jeune Jacques PRÉVERT... ont côtoyé les anarchistes. PÉRET appartient au fameux Syndicat des correcteurs qui est une pépinière pour l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme. BRETON en évoquant sa jeunesse s'est dit impressionné par les drapeaux noirs et le slogan « *ni Dieu ni maître* ». Mais les affirmations ouvertement anarchistes sont rares, c'est pourquoi Alix FARGE parle de « *pensée anti-autoritaire intérieure* »<sup>132</sup>, inhérente au groupement. Il parle de « *surréalisme héroïque* » qui serait alors, surtout de 1920 à 1924, une manifestation poétique de l'esprit libertaire.

<sup>130</sup> FINTZ Claude *La fable du corps incendiaire chez ARTAUD ou la figure d'un feu contaminant*—in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>131</sup> PESSIN Alain *Anarchisme et littérature au XX<sup>e</sup> siècle*, -in-PROUDHON, *anarchisme, art et société*, Colloque de 2000, Paris, Société P ;-J. PROUDHON, 2001

<sup>132</sup> FARGE Alix *L'esprit libertaire du surréalisme*, Lyon, ACL, 111p, 1999

Dès le milieu des années trente les liens se resserrent avec l'anarchisme, surtout face aux surréalistes gagnés par le stalinisme. Le futur médecin d'ARTAUD, le docteur Gaston FERDIÈRE (1907-1990) est même ennuyé pour ses liens avec les anarchistes. Colette PEIGNOT, compagne de SOUVARINE et de BATAILLE, s'affirme anarchiste en 1936. Avec l'éclatement de la Guerre d'Espagne et sa révolution libertaire, des engagements sont approfondis : Benjamin PÉRET (malgré son trotskisme) appartient à la colonne anarchiste (bataillon Nestor MAKHNO) la plus prestigieuse, celle de DURRUTI ; il se lie à une jeune artiste libertaire Remedios VARO, et dans ses lettres à BRETON il vante les incendies d'églises et la rigueur d'un DURRUTI... Quant à André MASSON, il dit appartenir un temps à un « *syndicat anarchiste* », qui est forcément alors la CNT ; depuis Paris Georges RIBEMONT-DESSAIGNES aide les républicains espagnols, comme le fait Octavio PAZ passant du Mexique à Paris pour cette raison...

La vague s'amplifie ensuite avec les procès de Moscou ; le surréalisme se range à nouveau dans une profonde contestation libertaire des partis et des dogmes. Le texte de BRETON en 1935 *Quand les surréalistes avaient raison* consacre une rupture définitive avec le socialisme dogmatique, même si un nouveau mirage autoritaire, le trotskisme, va devenir désormais attractif. André BRETON va côtoyer dans l'exil mexicain un TROTSKI amoureux de Frida KAHLO et auréolé du poids d'un exil intègre. Mais la tension libertaire ne tarit pas chez BRETON comme l'analyse Arturo SCHWARZ<sup>133</sup>. Au Royaume Uni, Herbert READ (1893-1968) futur anarchiste, rappelle un peu l'héritage de William GODWIN en revendiquant les poètes romantiques qui en furent les continuateurs et amis : WORDSWORTH, COLERIDGE, SHELLEY... comme le montre son ouvrage de 1936 *Surrealism*. Il persiste et approfondit ses idées dans ses ouvrages *Surrealism and romantic movement* en 1952 et dans *Anarchy and order* en 1954, comme il le précise dans une lettre à Pietro FERRUA le 21/02/1968. En Belgique, le bouquiniste anarchiste Hem DAY connu alors sous son vrai nom de Marcel DIEU, est un des animateurs du groupe surréaliste. En 1938/39, les tentatives d'unions entre les artistes révolutionnaires indépendants (c'est à dire surtout « *non staliens* ») permettent de regrouper dans la *Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant* (FIARI) les surréalistes Léo MALET, BRETON, Herbert READ, avec les écrivains prolétariens eux aussi souvent anarchisants comme POULAILLE, et des marxistes critiques comme Victor SERGE (ancien anarchiste). Tous ont eu ou ont encore une vision libertaire affirmée, sans doute renforcée par les informations qui proviennent d'Espagne et d'URSS.

Après 1945 le retour à l'anarchisme est net pour BRETON ou Benjamin PÉRET, malgré des positions plus souvent philo-trotskistes de ce dernier. Le texte de 1947, *Rupture inaugurale*, en se positionnant contre tout dogmatisme, contre « *toute politique partisane* », contre tout engagement forcément à œillères, a des tonalités libertaires qui rappellent la *Charte d'Amiens* de 1906 et sa méfiance vis à vis de tout groupement. C'est en plus un prolongement adapté du fameux texte *Quand les surréalistes avaient raison* de 1935. Vers 1949, avec sa *Sociologie du communisme*, Jules MONNEROT (1909-1995) pousse encore plus loin l'analyse anti-totalitaire en dénonçant « *l'Église communiste* » et son « *eschatologie* » forcément mutilante, reposant sur le mythe de « *l'État parfait* ». Mais il pousse son anti-communisme trop loin et dans les années 1960 il rejoint l'extrême-droite, atroce dérive qu'un DALI, pourtant l'incarnation la plus connue de l'artiste surréaliste, avait en quelque sorte inaugurée en reconnaissant le franquisme.

Au Québec, en 1948, BORDUAS publie *Refus global* qui semble faire du jeune mouvement surréaliste canadien un des pivots de cette nouvelle affirmation libertaire, comme le montre cette citation extraite de *L'histoire du mouvement surréaliste* : « *Place à la magie : place aux mystères objectifs ! Place à l'amour ! Place aux nécessités ! Qu'au terme imaginable, nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels* »<sup>134</sup>.

André BRETON tient même une rubrique dans **Le Libertaire** dirigé alors par Georges FONTENIS<sup>135</sup>, un communiste libertaire qui a fondé la Fédération Communiste Libertaire. Il est accompagné dans cette participation par Benjamin PÉRET, François VALLORBE (1914-1977), Jean SCHUSTER (1929-1995) et Jean Louis BÉDOUIN (1929-1996). Les deux derniers sont sans doute les initiateurs de cette collaboration intensive de plus de 15 mois. Cette rencontre entre

<sup>133</sup> SCHWARZ Arturo *BRETON, TROTSKY et l'anarchie* Paris, UGE, 1977

<sup>134</sup> DUROZOI Gérard *Histoire du mouvement surréaliste*, p.501

<sup>135</sup> BÉDOUIN Jean Louis *20 ans de surréalisme* 1939-1959, Paris, Denoël, 1961

l'anarchisme organisé et le surréalisme est « normale » (Gérard DUROZOI). Elle débute dès 1949<sup>136</sup>. Le 12/10/1951, **Le Libertaire** publie le « premier manifeste surréalo-anarchiste »<sup>137</sup>. La publication d'articles et des fameux « billets » est régulière entre 1951 et 1953, puis s'estompe après un conflit autour de Albert CAMUS dont le sens de la révolte est jugé essentiel, malgré ses manques, par les anarchistes, alors que les surréalistes y voient une position timorée, incomplète et trop modérée. La rupture semble surtout provenir de l'intransigeance d'Adonis KYROU du côté surréaliste et de Serge NIN du côté anarchiste. PÉRET et BRETON restent cependant proches encore plusieurs années du mouvement libertaire, et soutiennent notamment la FCL lorsqu'elle est réprimée pour ses actions contre la Guerre d'Algérie<sup>138</sup>. De même les diverses actions de Louis LECOIN sont toujours appréciées par les surréalistes. Ainsi il y a quelques articles de BRETON dans **Liberté**, le journal de cet irréductible pacifiste qu'est LECOIN. Enfin BRETON fait parfois quelques apparitions dans le groupe anarchiste Louise MICHEL, dont l'animateur principal, Maurice JOYEUX, est pourtant aux antipodes de FONTENIS dans le mouvement anarchiste.

Ainsi, dans l'article *La claire tour*, du 11 janvier 1952, « le pape du surréalisme » renoue encore avec l'anarchisme, notamment celui utopiste de Laurent TAILHADE « *Anarchie ! ô porteuse de flambeaux ! Chasse la nuit, écrase la vermine !* »<sup>139</sup>.

Surréaliste depuis les années trente, Léo MALET (1909-1996) est un des compagnons de route de l'anarchisme ; célèbre pour ses romans policiers d'atmosphère ; sa « *trilogie noire* » est sans doute la partie la plus engagée et la plus libertaire de sa production. Les historiens anarchistes de la « *Littérature prolétarienne* » que sont Michel RAGON puis Thierry MARICOURT sauront s'en souvenir.

D'autres libertaires dans ces années 1950-1960-1970 sont momentanément des compagnons de route importants : Jean-Jacques LEBEL avant son exclusion, Arturo SCHWARZ et Enrico BAJ animent le mouvement surréaliste dans les années 1950 et 1960 et sont sans doute en liaison avec ses prises de positions radicales anticolonialistes et antistaliniennes réitérées, comme le révèle le très beau texte *Hongrie, soleil levant*, en hommage à la révolution hongroise de 1956. Ce texte est publié évidemment dans le **Monde Libertaire**. La lutte contre la guerre d'Algérie permet de nouer des contacts avec le futur théoricien du marxisme libertaire Daniel GUÉRIN. L'éditeur Éric LOSFELD les accompagne souvent, en « *libertaire intraitable* » (Gérard DUROZOI). En 1981 encore, Arturo SCHWARZ lance une enquête sur « *Anarchia e creatività* »<sup>140</sup> qui aurait très bien pu s'appeler « *Surrealismo e creatività* ».

Les thématiques libertaires (cet « *ethos commun* » à « *deux rêveries qui se rencontrent* », écrit Alix FARGE) se manifestent, dès les années 1920 (si on analyse les divers articles de la **Revue Surréaliste**) d'abord dans la volonté de « *révolution perpétuelle* », puis dans une profonde attaque contre toutes les institutions autoritaires et répressives : la nation et son patriotisme, l'armée (en 1940 Jehan MAYOUX 1904-1975, objecteur de conscience, arrêté pour insoumission, passe 5 ans en diverses prisons ; et Benjamin PÉRET est momentanément emprisonné pour menées subversives sous l'uniforme), la famille, les prisons, la religion, l'école, la psychanalyse...

La lutte contre les asiles et contre tout enfermement est encore largement présente dans *Nadja* de André BRETON. Dans le n°2 de la **Revue Surréaliste** de 1925 un texte réclame l'ouverture des prisons et le licenciement de l'armée (« *Ouvrez les prisons, licenciez l'armée !*»). Certes, il n'y a pas que les anarchistes qui sont à l'époque antimilitaristes ; le jeune parti communiste, qui veut appliquer les directives de Moscou (les fameuses *21 conditions*) est pour une fois à l'avant-garde des luttes. C'est pourquoi en 1925, anarchistes, communistes et surréalistes (n°3 de la **Revue**) combattent ensemble contre l'engagement français dans le Rif marocain.

La lutte anticolonialiste est en effet une autre facette du mouvement surréaliste. De la guerre du Rif au *Manifeste des 121* (rapidement *Manifeste des 246*) lancé essentiellement par les surréalistes (qui en sont les premiers signataires), la rigueur intellectuelle reste forte.

<sup>136</sup> FERRUA Pietro *Surréalisme et anarchisme*, Paris, Plasma, 1983

<sup>137</sup> FERRUA Pietro *Surréalisme et anarchie*, édition augmentée, Lyon, ACL, 1992

<sup>138</sup> *Surréalisme et anarchie. Le pied de grue*, Lyon, ACL, 64p, 1994

<sup>139</sup> Collectif *Surréalisme et anarchisme*, Lyon, ACL, 1992

& Collectif *Surréalisme et anarchisme Le pied de grue*, Lyon, ACL, 1994

<sup>140</sup> SCHWARZ Arturo *Anarchia e creatività*, 1981

BRETON écrit même une lettre le 22 septembre 1961 qui revendique la paternité du texte ; il demande à être inculpé comme d'autres qui alors sont inquiétés. L'anarchiste Jehan MAYOUX, toujours lui, se voit suspendu pour 5 ans de l'Éducation nationale ; l'année 1968 le voit encore sur les barricades à Paris et à Montpellier. Les libertaires Micheline (1924-1981) et Vincent BOUNOURE (1928-1996), membres du Groupe surréaliste de Paris, s'activent pour soutenir le Manifeste et la résistance algérienne.

Un autre thème est cher à la plupart des surréalistes, celui de leur autonomie d'action et de pensée. La contradiction est énorme alors avec l'engagement de beaucoup d'entre eux au sein d'un Parti Communiste (en 1926-1927) qui ne veut que les utiliser et les encadrer, et qui s'en méfient constamment. Beaucoup en partiront vite comme BRETON et PÉRET, et certains extrêmement lucides ont refusé l'entrée comme ARTAUD qui préfère quitter le mouvement en prenant prétexte de cette dérive partisane. La volonté d'autonomie politique et artistique reviennent cependant vite au premier plan et rejettent donc définitivement ARAGON dans un pôle « autoritaire ».

Ce refus des dogmes, cette liberté absolue tant politique qu'esthétique et artistique, nul mieux que Benjamin PÉRET ne l'a exprimé lorsqu'il s'en prend à ses anciens amis gagnés par le stalinisme et le nationalisme. Son pamphlet, publié à Mexico en 1945, le *Déshonneur des poètes*<sup>141</sup>, pourfend surtout ÉLUARD. Le poète, symbole du révolutionnaire intègre, devient celui « qui lutte contre toute oppression : celle de l'homme par l'homme d'abord et l'oppression de sa pensée par les dogmes religieux, philosophiques ou sociaux » et qui se doit de « prononcer les paroles toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents » pour « combattre sans relâche les dieux paralysants acharnés à maintenir l'homme dans sa servitude ». Mais attention « il ne s'ensuit pas qu'il désire mettre la poésie au service d'une action politique, même révolutionnaire », car ce ne serait plus de la liberté, mais de l'embrigadement. Contre toute les Églises, les surréalistes conséquents, malgré quelques errements momentanés, surent rester parmi les plus intègres intellectuels du siècle, et les plus libertaires peut-être...

Comme PÉRET, Luis BUÑUEL incendie les dogmes et les absolus, avec un cinéma subversif qui offre une efficace « transgression anarchiste », dans une belle « allégresse libertaire et irrespectueuse ». Son biographe, enjouant sur quelques titres, y voit « le charme discret de l'anarchie » et « l'âge d'or de la révolte »<sup>142</sup>.

Tous ces aspects nous rappellent que « surréalisme et anarchie (sont) comme les deux faces occultées d'un même désir... »<sup>143</sup>.

De rares œuvres surréalistes sont cependant nettement utopiques, ou citées comme telles.

Des œuvres de BRETON, *L'Ode à FOURIER* et *L'amour fou* surtout, en prônant la liberté des passions, « le culte de l'amour libre et imprévu »... préparent un futur édénique et renouent avec le mythe de l'âge d'or sans péché ni tabou sexuel. Les traces utopiques sont donc bien présentes<sup>144</sup>. Ce n'est pas étonnant chez un intellectuel idéaliste au sens fort du terme : en 1922 dans un article *Après Dada*, il affirme : « quand bien même toutes les idées seraient de nature à nous décevoir, je ne me proposerais pas moins, en commençant, de leur consacrer ma vie ».

La participation de l'ancien dadaïste TZARA procure au surréalisme, d'après Pierre VILAR, une de ses rares utopies *Graines et issues*, en 1934.

André THIRION avec *Oedipe au bordel* fait parfois figure d'utopiste libertaire.

Vers 1923 Louis ARAGON (1887-1982) avec *Les aventures de Télémaque* avait déjà frôlé le genre utopique. Il est alors fort critique vis à vis des dérives de la révolution bolchevique, mais très vite son engagement politique aux côtés puis dans le parti communiste français va en faire un « apparatchik » souvent dogmatique qui sera totalement opposé à la militance un peu libertaire de sa jeunesse.

<sup>141</sup> PÉRET Benjamin *Le déshonneur des poètes* (1945), Paris, Mille et une Nuits, 1996

<sup>142</sup> BERTELLI Pino Luis BUÑUEL *l'incendiaire de l'utopie*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000

<sup>143</sup> SCHMITT Bertrand *Ce n'est pas d'hier*, -in- *Surréalisme et anarchisme Le pied de grue*, Lyon, ACL, 1984

<sup>144</sup> BRIX Michel *L'héritage de FOURIER*, Jaignes, 2001, p.88

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'artiste surréaliste Eileen AGAR nomme une de ces sculptures, aujourd'hui exposée à la Tate Gallery, *L'ange de l'anarchie*. Le peintre Yves LALOY semble présenter des utopies graphiques, assimilées à des plans de cités idéales dans quelques uns de ses tableaux. Les œuvres de BAJ et de ERRO, liées au mouvement anarchiste, trouvent leur place dans cette énumération. En 1990, la post-surréaliste Rebecca HORN réalise *Concert for anarchy*. Toutes ces traces montrent qu'entre « *surréalisme, utopie, rêve et révolte* », les liens sont multiples et féconds : c'est d'ailleurs le titre de la revue *SURR* publiées aux Éditions Surréalistes.

## 2. Un précurseur ambigu : Burrhus Frederic SKINNER (1904-1990)

Ce principal animateur du « *béhaviorisme radical* » (analyse scientifique, en psychologie sociale, du comportement et de ses conditionnements) écrit *Walden Two* en 1945 et le publie en 1948. Cette utopie, une des premières eutopies osant s'exprimer après les réelles dystopies que furent fascisme, nazisme et génocides et carnages de la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale... veut se rattacher à l'héritage de Henry David THOREAU dont le *Walden ou la vie dans les bois* de 1854 décrit une célèbre expérience d'isolement volontaire de l'auteur en symbiose avec la nature, dans les terrains forestiers et marécageux de son ami EMERSON. L'oeuvre de SKINNER en 1945 est une vraie réaction contre les désillusionnements de l'après-guerre.

*Walden Two* va être suivie d'expérimentations collectives qui s'en réclament, notamment les communautés états-uniennes de **Twin Oaks** et **d'East Wind**, et celle mexicaine de **Los Horcones**.

Le texte est prolongé par un essai de réflexions scientifiques, politiques et utopiques : *Beyond freedom and dignity (Par-delà la liberté et la dignité)* publié en 1971.

L'utopie skinnerienne s'inscrit largement dans la mouvance des pensées libertaires et du pragmatisme et relativisme états-uniens. Malgré l'opposition très ferme d'anarchistes revendiqués comme le structuraliste Noam CHOMSKY, *Walden Two* comprend de multiples traits libertaires. La méfiance face au gouvernement, qui est pouvoir, force, absurde sûreté de soi, présente comme l'ont dit des analystes « *un petit relent d'anarchisme* »<sup>145</sup>. Toute l'utopie tourne autour de la satisfaction du bonheur individuel, et cherche pour l'atteindre des méthodes expérimentales, empiristes, modifiables... il n'y a rien de figé ni de définitif : ni dogmatisme, ni système.

- La critique du mirage démocratique, de la tromperie électorale et de la délégation sont d'une veine libertaire évidente, surtout quand SKINNER par son héros FRAZIER se dresse contre « *le despotisme de la démocratie* ».
- Les choix économiques, refusant propriété privée et salariat, rappellent de nombreuses utopies socialistes libertaires. Le travail par tous, comportant une partie manuelle obligatoire, mais librement choisi, de courte durée (3 à 4h./jour), au caractère attractif, avec possible choix des heures et des tâches... le rend plus harmonieux et efface et anticipe les réflexions des années soixante et soixante-dix, comme celle du groupe ADRET<sup>146</sup>, par exemple.
- Les loisirs sont donc nombreux, riches, incluant toutes les activités humaines, surtout sportives, artistiques et scientifiques pour tous.
- L'éducation est limitée, peu contraignante et permanente. Elle se fonde sur l'autonomie de l'apprentissage, des rythmes et sur l'autodiscipline. Elle refuse toute compétition et sanction.
- L'émancipation féminine et sexuelle est abordée, souhaitée, mais reste encore timide.
- Cependant l'utopie rejoint de nombreux ouvrages qui ont proposé un gouvernement des savants, des philosophes... que les anarchistes ont toujours combattu. En effet, SKINNER propose un organisme collégial de conseillers et d'administrateurs chargés de l'organisation de cette petite communauté de près de 2000 habitants. Ce n'est plus guère libertaire, désormais, malgré les nombreuses limitations prévues : mandat maximal de 10 ans, absence de privilèges économiques, politiques... attachés à la fonction...

Dans *Beyond liberty and dignity*, l'utopie est moins apparente mais toujours présente. L'ouvrage se veut une lucide (peut-être pessimiste ?) analyse de l'illusion de la liberté et de l'autonomie humaine. L'esprit humain n'est pas libre, il provient d'un grand nombre de réalités : milieu, éducation, origines, hérédité... Ce n'est donc pas l'esprit qu'il faut changer, mais ces conditionnements, en les rendant *positifs* et conscients. *Positifs*, cela veut dire pour SKINNER, en faveur de la diversité, contre « *l'uniformité et l'enrégimentation* ». Il faut donc instituer des

<sup>145</sup> RICHELLE Marc *B.F. SKINNER ou le péril béhavioriste*, Bruxelles, MARDAGA, 262p, 1977

<sup>146</sup> ADRET *Travailler 2 heures par jour*, Paris, Seuil, 1977

contrôles que l'on maîtrise, plutôt que de subir des contrôles inavoués qu'on nous impose. Marc RICHELLE dans l'ouvrage cité rappelle que « *le choix n'est pas entre contrôle et liberté, mais entre contrôle manifeste et contrôle occulte* ». Et il faut également encourager les « *contre-contrôles* », ce qu'on pourrait nommer des contre-pouvoirs. Cette notion de contrôle nécessaire a engendré, à tort nous dit RICHELLE, une critique d'un SKINNER vu comme autoritaire et favorable à un conditionnement aveugle des individus. Au contraire, l'utopie propose d'acquérir la lucidité nécessaire et la connaissance des mécanismes qui nous conditionnent, et d'expérimenter, de modifier en fonction des résultats obtenus, bref « *d'explorer des possibles* », sans jamais rien figer. Bel « *éloge de l'utopie* » comme l'écrit l'auteur dans son dernier chapitre.

### 3. Mouvement et utopies (?) « beatnik » : années 40-50-60 :

Ce mouvement difficile à analyser, souvent très peu politisé au début, largement récupéré ensuite, a sans doute une notoriété surfaite comme l'analyse Vanessa ANTONY<sup>147</sup>. Mais il s'inscrit dans une profonde tradition états-unienne, et inspire ce que l'on pourrait appeler une « *utopie libertaire de la rupture* » qui fait date et se développe bien après lui. En France le surréalisme peut paraître comme un précédent important, notamment grâce à André BRETON qui rêve de rupture totale et qui termine un poème dans « *Les pas perdus* » en 1922 par un appel au départ :

« Lâchez tout.  
Lâchez Dada.  
Lâchez votre femme, lâchez votre maîtresse.  
Lâchez vos espérances et vos craintes.  
Semez vos enfants au coin d'un bois.  
Lâchez la proie pour l'ombre.  
Lâchez au besoin une vie aisée, ce qu'on vous donne pour une situation d'avenir.  
Partez sur les routes ».<sup>148</sup>

Le terme **beatnik** a une origine ambiguë ; il désigne les partisans de l'errance, du refus du système en place. Il a également un sens assez péjoratif et polémique, puisqu'il est parfois affirmé que le mot **beat** est accolé à celui de **nik** au moment où les soviétiques semblent gagner la course à l'espace avec le premier **sputnik** en fin des années 1950. **Beatnik** est alors un beat, dégénéré, communiste, pro-soviétique et dissident de l'intérieur qu'il faut combattre. On est évidemment en plein délire maccarthyste. Le mot daterait cependant réellement de 1958 lorsque Herb CAEN l'utilise dans la **San Francisco Chronicle**.

Le mot **beat** peut également provenir de **I'm beat** (*J'en ai marre, je suis crevé*) ; ce serait son premier sens, lorsque Jack KEROUAC se l'approprie à partir des réflexions de Herbert HUNCKE, un des malfrats lié à la bande (la communauté ?) new-yorkaise des années 1944-46. HUNCKE utilisait alors l'expression **beaten-down** (épuisé, écrasé...). Ce sens rejoint bien la volonté du groupe de s'identifier aux marginaux, rejetés et laissés-pour-compte du système. C'est la thèse du poète Steve TURNER dans un très beau livre sur Jack KEROUAC<sup>149</sup>. En effet ce premier sens de **beat** est bien celui de *battu, vaincu, détruit...* revendiqué par les premiers membres du mouvement par provocation et par dérision vis à vis du modèle états-unien du *gagneur*.

Le sens le plus connu aujourd'hui provient de **Hipped on the beat** (quelqu'un de *branché*, axé sur des rythmes saccadés issus des ancêtres du rock, le jazz ou le blues)<sup>150</sup>. Le **beat** est bien un tempo du jazz, adapté à la batterie. **To beat time** est l'expression consacrée pour *battre la mesure, donner le rythme*. La **beat generation** ou « *génération du tempo* » fut d'ailleurs assez proche des recherches d'un Charlie « Bird » PARKER et du « *Free jazz, black power* » comme le rappelait un recueil de textes, ou de l'œuvre fort libertaire d'Ornette COLEMAN qui publie *Free jazz* en 1960. La formule apparue vers 1950 est peut-être issue de l'œuvre de l'historien du jazz et ami de KEROUAC, John Clellon HOLMES, au moins dans la citation célèbre qu'il en fait dans le **New York Times Magazine** du 16 novembre 1952.

<sup>147</sup> ANTONY Vanessa *The social impact of the Beat Generation. Study of the literary movement in its historical context through media representations*, Grenoble, Maîtrise, juin 2002

<sup>148</sup> DUROZOI Gérard *Histoire du mouvement surréaliste*, p.42

<sup>149</sup> TURNER Steve *L'ange déchu. Une vie de Jack KEROUAC*, Paris, Mille et une nuits, 2000 (éd. anglaise 1996)

<sup>150</sup> BOUYXOU Jean-Pierre/DELANNOY Pierre *L'aventure hippie*, Paris, Éd. Du Léopard, 304p, 2000

Le sens de **beat** lorsqu'il est proche de *béatitude* provient des nombreux liens des premiers **beat** avec le bouddhisme et très partiellement l'hindouisme, l'éveil, la spiritualité, surtout à travers l'influence de Gary SNYDER et de Philip WHALEN (futur moine bouddhiste en 1975) sur Jack KEROUAC, qui renouaient d'une certaine manière avec le transcendantalisme et surtout avec Henri THOREAU « *l'éveillé du nouveau Monde* »<sup>151</sup>. Dans la dernière partie de sa vie marquée par un retour profond au mysticisme religieux, pour contrer un sens violent, de rupture radicale... que revendique la nouvelle génération, Jack KEROUAC utilise de plus en plus ce sens.

Bref il s'agit d'un terme très polysémique et bien adapté à un mouvement très hétéroclite. Le débat sur ces différents sens lassait KEROUAC et ses autres comparses. Ils ont dû sans doute par dérision dire « **beat it** » (*foutez-moi la paix*) aux « *gloseurs* » qui les enquinaient.

Enfin, pour la petite histoire, un jeune groupe appelé **Scarabées** va modifier l'orthographe de **Beetles** en **Beatles** rendant ainsi un bel hommage à la génération précédente ; John LENNON a avoué que dès 1960, il est un fan de KEROUAC. Bob DYLAN lui même (Robert Allen ZIMMERMAN, né en 1941) revendique l'année précédente (1959) comme date de son initiation grâce à David WHITAKER, dans une belle formule citée par Steve TURNER en exergue de « *L'ange déchu* », qui montre que le fossé générationnel entre la **Beat generation** proprement dite et leurs disciples n'est pas aussi évident : « *J'ai lu 'Sur la route' vers 1959. Cela a changé ma vie comme celle de tout le monde* ». DYLAN, malgré une évolution chaotique, parfois même très éloignée de son rôle de « *protest singer* » qui le rendit célèbre, garde très longtemps l'amitié de Allen GINSBERG. Lors de la mort du poète beat le 05/04/1997, DYLAN lui dédie le jour même un de ses plus gros succès « *Desolation row* ». Son recueil de poésies, *Tarentula*, doit également beaucoup à la méthode d'écriture de William BURROUGHS. Mais les compromissions et les dérives de DYLAN n'en font pas vraiment un libertaire, ni dans ses prises de position politiques ou religieuses (Cf. sa conversion certes passagère au catholicisme), ni dans sa tumultueuse vie privée marquée par deux mariages.

Ce mouvement aux États Unis est sans doute issu directement des contestataires de l'après-guerre, ceux du mouvement **hipster** (*hors norme*, « *desaffiliated* ») et comme le rappellent les auteurs du livre cité sur les **Hippies**, un **hipster** est « *un pacifiste, le plus souvent objecteur de conscience, voire anarchiste. Être hip, c'est être anti-commercial, anti-intellectuel, anti-culture...* ». Ce serait Norman MAILER dans *The white negro/Le nègre blanc* en 1959 qui aurait le plus aidé à définir ce terme en l'assimilant à un « *existentialisme américain* ». Le hipster veut vivre au présent, conscient que les menaces qui pèsent sur lui l'obligent à un « *voyage aléatoire* », sans illusion passéiste ni même utopiste. Ces menaces sont pour MAILER au nombre de trois essentielles : la menace atomique, la menace totalitaire et la menace qu'exprime le conformisme sclérosant.

Curieusement, le premier **beat** semble pourtant au début méconnu par le mouvement : il s'agit du précurseur anarchiste ou « *anarricain* »<sup>152</sup> Kenneth REXROTH (1905-1982) qui, comme KEROUAC plus tard, parcourt les États-Unis de long en large, mêle jazz et poésie dès son adolescence des années 1920 dans son club de Chicago. Joël CORNUAULT le nomme *Pionnier de la jazz-poésie* dans un article de 1995 de la Revue **Atlantiques** de Bordeaux (n°102). Ce bohème, routard avant la lettre, mêlant aventures et petits boulots s'installe à San Francisco dès 1927. Dans l'après-guerre, c'est un animateur du **Cercle anarchiste de San Francisco** (renommé ensuite **Libertarian Circle**) et une personnalité reconnue du monde littéraire engagé. Les premiers **beats** de Californie et ceux qui les visitent n'ont pas pu passer à côté de cette personnalité. Mais cet ancien des IWW, mêlé aux grands noms du socialisme et de l'anarchisme, comme il le relate dans son livre de souvenirs (*An autobiographical novel*), n'inspire sans doute pas suffisamment les jeunes amis de KEROUAC et de GINSBERG qui sont dans les années 1940 et 1950 foncièrement apolitiques. Ken KNABB lui rend cependant hommage en 1990 avec *The relevance of REXROTH (Éloge de Kenneth REXROTH*, Lyon, ACL, 1997). Cependant c'est REXROTH qui offre en Californie la possibilité aux beats (GINSBERG essentiellement) d'utiliser le happening culturel dont il est un des principaux animateurs.

La **Beat Generation** proprement dite se crée historiquement par un curieux mélange d'étudiants (Allen GINSBERG a 17 ans lors de sa première rencontre, Lucien CARR 19 ans), de petits malfrats (Herbert HUNCKE et surtout Neal CASSADY), de drogués, de femmes émancipées

<sup>151</sup> FARCET Gilles *Henry THOREAU. L'éveillé du Nouveau Monde*, Paris, Sang de la Terre, 1994

<sup>152</sup> SOLER Louis *Un poète anarricain*, -in-*L'âne*, Paris, n°60, avril 1995

(Edie PARKER la maîtresse de KEROUAC, ou Joan ADAMS, celle de BURROUGHS) qui offrent leur appartements new-yorkais vers 1943-45. Ce dernier, âgé de 30 ans, fait alors figure à la fois d'initiateur infernal et de grand frère qui a déjà beaucoup lu et vécu.

Il est difficile de dire que l'ouvrage de Jack KEROUAC (1922-1969) *Sur la route*, écrit au tout début des années 1950 et publié seulement en 1957, 7 ans plus tard, soit une utopie, au sens classique du terme. Mais la volonté qui s'y affiche d'autonomie, d'universalisme et d'aventure parfois communautaire est très proche du genre et anticipe les mouvements des *sixties*. Ce livre-culte ne peut en aucun cas être ignoré, même s'il révèle également un individualisme très fort dont la dette est importante vis à vis de Jack LONDON, très lu et admiré par l'auteur, comme prolétaire engagé et aventurier. L'autre source évidente, celle des grands espaces, de la nature grandiose... est à rechercher du côté du poète Walt WHITMAN (1819-1892) et de Thomas Clayton WOLFE (1900-1938). Cette « *utopie libertaire du routard* » est également intéressante pour la liberté d'aimer, de vivre sa vie, de tester les produits même illicites... C'est « *un chant à l'amitié* » et aux grands espaces<sup>153</sup>. KEROUAC reste cependant assez traditionaliste (Cf. son attitude vis à vis de la religion, de la famille) et résolument apolitique, à la différence d'Alan GINSBERG par exemple. Il rejette même son assimilation à la « *beat generation* » dès 1957, c'est du moins ce qu'il affirme dans *Desolation angels* de 1965. Plus que symbole de la contre-culture, il incarne parfaitement l'individualisme teinté de traditions libertaires qu'on recouvre chez de nombreux artistes *underground* états-uniens. Il se proclame « *vieux réfractaire assoiffé d'indépendance* » dans ce même ouvrage. Mais des aspects très réactionnaires cohabitent dans son œuvre et notamment un certain machisme (surtout quand il semble glorifier la manière de vivre de Neal CASSADY)... Enfin très vite l'utopie routarde laisse la place à la désillusion, à la vanité du voyage, au cynisme plus ou moins ironique. *Desolation angels* est à ce titre un ouvrage marquant, dont la lecture laisse un goût amer, un désenchantement évident, tant il exprime le repli sur soi et la démythification : il ne reste plus à KEROUAC que l'alcool, d'autres drogues... et maman ! C'est presque désormais une contre-utopie. *Sur la route* qualifiée d'utopie libertaire, malgré et sans doute contre son auteur, est la référence mythique obligée d'une génération des *sixties* que KEROUAC rejette totalement en devenant dans cette période un réactionnaire grincheux et totalement miné par l'alcool. Il est également intéressant de noter que les vrais intellectuels anarchistes ont critiqué cette oeuvre à sa parution, trop inconsistante aux yeux de Kenneth REXROTH, ou trop irrationnelle aux yeux de Paul GOODMAN (Cf. la deuxième édition de *Growing up absurd* en 1957, comme nous le rappelle l'ouvrage de Steve TURNER).

*Le Manifeste abomuniste (Abomunist Manifesto)* du poète noir Bob KAUFMAN en 1959 est un texte *beat* parmi les plus engagés, revendiquant par provocation la culture aborigène et communiste.

Les poèmes d'Allen GINSBERG (1926-1997) et surtout son ouvrage *Howl (Hurlement)* de 1955 qui lui valu un procès pour obscénité, et les écrits de Alan WATTS (1915-1973) sont peut-être plus marquants encore. *Howl* est un poème baroque très libertaire puisqu'il dénonce les ravages du « *Moloch* » incarné par une société étatique, capitaliste et puritaine. En 1998 l'anarchiste italo-lyonnais Mimmo PUCCIARELLI se souvient encore de l'effet libérateur que sa lecture a occasionné dans sa jeunesse italienne<sup>154</sup>. GINSBERG, omniprésent dans cet article, se voit gratifier en clôture d'un poème reconnaissant : À Allen GINSBERG 1926-1997.

Ce GINSBERG anarchiste est fréquemment cité par les libertaires, surtout quand on se souvient qu'au sein du mouvement Beat, c'est lui qui relie les militants anarchisants et écologistes (Kenneth REXROTH, Michael McCLURE et Gary SNYDER surtout) à son propre mouvement dès 1954/55.

Les provocations pro-drogues de Timothy LEARY (et ses recherches plus sérieuses à Harvard) et les dérives revendiquées avec la plus totale liberté par William BURROUGHS s'y rattachent évidemment. LEARY, l'ami de GINSBERG qui le rejoint d'ailleurs à Harvard en 1961, est fortement marqué par la *beat generation* qu'il dépasse cependant sur bien des points (plus

<sup>153</sup> DISTER Alain *La beat generation. La révolution hallucinée*, Paris, Gallimard, 112p, 1997

<sup>154</sup> PUCCIARELLI Mimmo *Le verbe, le corps, l'anarchie* –in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000, p.292



radical, plus ouvert aux futurs mouvements de contre-culture, les hippies et cyberpunks par exemple). Lui aussi voyait dans le libre épanouissement de tous les sens, sans aucun tabou, un moyen de libération essentiel. Comme pour KEROUAC, la musique jazz symbolise à ses yeux cette liberté et cette spontanéité libertaires dûment recherchées, par « *les ondes sonores spontanées, cool, subjectives et improvisées* » qu'elle possède<sup>155</sup>.

Lawrence FERLINGHETTI, Gregory CORSO ou Neal CASSADY ajoutèrent leurs propres individualités. Le second surtout, est une autre poète radical, auteur du pessimiste et désespéré *The bomb*. Tous contribuent à l'éclatement au milieu des *sixties* de la « *révolution psychédélique* » dont vont s'emparer les *hippies*, avec le relais obligé des *protest-singers* dont Bob DYLAN est le plus connu.

En tout cas, la « *beat-generation* » et la réhabilitation de l'esprit « *tramp* » (vagabond, chemineau, voire clochard volontaire) et de la liberté de penser et d'agir, en dehors du conformisme ambiant, ouvrent bien des portes aux utopistes de l'époque. Elle renoue sans vraiment le revendiquer avec l'esprit pionnier, l'anarchisme individualiste et volontiers nomade du XIX<sup>e</sup>, et la revendication d'autonomie des *tramps* et *hobos* (vagabonds plus ou moins resquilleurs) de la Grande Dépression. Le « *nomadisme libertaire* » et le « *trimard anarchiste* » ont déjà anticipé dès le XIX<sup>e</sup> siècle ce que le livre-manifeste de KEROUAC prône dans les années 1950<sup>156</sup>. Dans un court texte de 1960 *Le vagabond américain en voie de disparition*<sup>157</sup>, KEROUAC, pourtant alors de plus en plus conformiste voire réactionnaire, continuait sa mythification libertaire d'un type états-unien désormais condamné : « *...le clochard, en quête de son idéal : la liberté, les collines du silence sacré et de la sainte intimité* ». L'individualisme y est porté au paroxysme puisque « *ils de la fierté, il n'appartient à aucune communauté ; il n'y a que lui et d'autres chemineaux et, peut-être, un chien* ».

Le poète libertaire Gary SNYDER (né en 1930) qui se rattache au mouvement beatnik, va par son parcours propre illustrer ce phénomène : bouddhiste et beatnik d'abord, proche des hippies ensuite, il devient un militant alternatif, libertaire et écologique dans la décennie suivante. Il est présenté de manière chaleureuse et jubilatoire par Jack KEROUAC dans *The Dharma Bums/Les clochards célestes* (1958) sous le nom transparent de Japhy RYDER ; on y découvre dès les années 50 son goût pour l'anarchisme surtout de racines états-uniennes : le transcendentalisme de THOREAU et WHITMAN, la tradition syndicaliste révolutionnaire des IWW ou le mutualisme kropotkinien qui correspond assez bien à son bouddhisme zen d'alors.

De même les militants anarchistes responsables du *Living Theatre* (Julian BECK et Judith MALINA) dès 1951 vont largement offrir leurs locaux aux contestataires beat, notamment GINSBERG qui y lira ses plus beaux textes. Enfin la liaison avec la génération suivante en France notamment est assurée par l'agitateur contre-culturel et anarchisant Jean Jacques LEBEL qui écrit un des premiers beaux textes sur la génération beat et qui revendique leur thématique et surtout leur méthode « *d'art vivant* » et engagé dont la lecture publique et le happening sont les plus utilisés.

#### 4. Utopies hippies, « *peace and love* », féministes et mystiques...

En puisant toujours dans le superbe ouvrage cité sur *L'aventure hippie* mais également dans l'anthologie d'*Actuel* proposée en 2001 par Jean-François BIZOT « *Underground* », on peut affirmer que le *hippie* est lui aussi quelqu'un de *branché* (sens de *hip*), de *cool*, de libre et d'ouvert... en rupture, et volontairement en marge, d'un système qu'il déteste. L'utopie hippie revendique la liberté des corps et des esprits, la liberté des mœurs (en matière sexuelle ou de drogue par exemple) et manifeste dans sa grande majorité un rejet libertaire d'une culture autoritaire et violente. Le hippie est le plus souvent non-violent, pacifiste, féministe, fraternel et déjà écologiste. Mais les dérives violentes et sectaires, follement mystiques et manipulatrices, existent également. La dérive consumériste est elle aussi bien présente dès le début, avec la récupération du mouvement par la mode, le cinéma, la presse... Le terme lui-même de hippie, lancé de manière péjorative par le journaliste Herb CAEN mettait l'accent sur la fausseté du mouvement et sa pâle imitation des beatniks. Condamnant cette évolution, les Diggers eux-mêmes ont dès le 06/10/1967 enterré le hippie en lui faisant des funérailles surréalistes !

<sup>155</sup> LEARY Timothy *Techniques du chaos*, L'Esprit Frappeur, 2000

<sup>156</sup> PESSIN Alain *La rêverie anarchiste*, Paris, 1982

<sup>157</sup> KEROUAC Jack *Le vagabond américain en voie de disparition*, Paris, Gallimard, 1969

C'est surtout en 1967, avec l'établissement de nombreux hippies à Haight-Ashbury à San Francisco (le fameux **Hippyland**), et the *summer of love*, que se développe le mouvement qui dure approximativement une décennie. Mais ses effets durent plus longtemps. La volonté utopique de créer un *hippiland* (ou *hippyland*) à la ville d'abord, puis dans le monde rural, revitalise fortement l'utopie dans son ensemble.

Par rapport à la **beat generation**, le hippie est plus tourné vers l'écologie, la campagne, la libération sexuelle... alors que malgré l'appel du grand large, des randonnées et de la route ses prédécesseurs étaient surtout des citadins. Le hippie est également plus engagé, plus concerné par le social et le politique. Il a servi de lien essentiel entre l'anarchisme traditionnel états-unien et les mouvements contestataires plus récents.

Parmi les hippies engagés, « *l'anarchiste aux yeux fous* » Hunter S. THOMPSON (comme il se définit lui-même) est une figure célèbre, tant par une vie vécue comme un roman à surprises (il occupa un temps une fonction de shérif !) que par ses écrits et sa participation au plus célèbre des journaux du mouvement, **Rolling Stone**. Son œuvre de 1970, « *Pouvoir freak dans les Rocheuses* » autour de la trame de sa vie, serait un bel exemple des rêves utopiques d'une partie des hippies de l'époque.

Souvent cité, l'étonnant auteur de science-fiction Robert HEINLEIN (1907-1988), marque la période. En 1961 avec *En terre étrangère* il crée une œuvre qui va être une véritable référence pour le mouvement hippie, le retour à la nature, l'amour libre, l'égalité homme-femme..., au grand étonnement de son auteur qui jusqu'alors passait pour assez réactionnaire ! Cette eutopie libertaire vantant les mérites des communautés libres est presque un manifeste. L'auteur se réfère à ce qu'il appelle « *l'anarchisme naturel* » des É.U., pour lequel tout gouvernement ne peut être qu'un « *mal nécessaire* ». Dans son introduction, Gérard KLEIN parle de roman « *mystico-pacifiste* » et de « *conte philosophique* ». Il est vrai que la communauté mise en scène est mystique, non-violente, naturellement et totalement anticonformiste et son mode de vie repose sur un partage complet, mental et corporel, sans aucun tabou. Son « homme de Mars », Valentin Michael SMITH, est d'ailleurs présenté comme « *l'anarchiste parfait* ». Enfin cet ouvrage est également un merveilleux et ironique pamphlet contre toute mystification des sectes et des méthodes des télé-évangélistes. En 1970 avec *The moon is a harsh mistress/Révolte sur la lune*, Robert A. HEINLEIN donne une autre facette de ses positions libertaires de cette période : sur la Lune exploitée, dominée et grand centre pénitencier pour les rejetés de Terra, se révoltent les autochtones sous l'impulsion d'un anarchiste individualiste (Manuel O'KELLY), d'un professeur « *anarchiste rationnel* » et d'une femme révolutionnaire sans étiquette.

Presque toute l'œuvre d'Ursula LE GUIN est proche de ce courant, et on peut penser qu'elle incarne bien les idéaux écologistes et féministes de sa jeunesse, surtout car c'est une des rares femmes à succès dans le genre de la Science Fiction aux marges de l'utopie, et parce que ses héros sont souvent des héroïnes, au même rang que les hommes, mais pas systématiquement. C'est surtout explicite avec le rôle initiatique de la prophétesse Odo dans la communauté d'Anarres en 1974 (*The dispossessed*, qui est analysé avec les œuvres anarchistes du chapitre suivant.) mais des œuvres comme en 1969 *The left hand of darkness/La main gauche de la nuit* ou celle plus tardive de 1985 *Always coming home/La vallée de l'éternel retour* mettent bien l'autonomie féminine au premier rang. Ces utopies cependant sont rarement manichéennes, et rentrent dans le genre plus profond des « *utopies critiques* ».

Pour L.T. SARGENT, l'utopie féministe est peut-être « *le courant le plus fort de l'utopisme de la fin du XX<sup>e</sup> siècle* »<sup>158</sup>. Il était déjà très présent au XIX<sup>e</sup> puisque BORGHI Liana compte près de 50 utopies féministes dans la seule aire états-unienne<sup>159</sup>.

- En 1880, May BRADLEY LANE AVEC *Mizroha : a prophecy* crée une des premières utopies féministes « séparatistes » avec des hommes absents depuis des lustres. La volonté d'autonomie exprimée peut apparaître comme un trait libertaire, mais la rupture radicale entre les sexes a presque toujours été condamnée par le mouvement libertaire, qui vise à libérer l'humanité entière, pas une seule de ses catégories. Cela rejoint la polémique contre l'ouvriérisme ou l'exclusif syndicaliste par les anarchistes vers 1907.

<sup>158</sup> SARGENT Lyman Tower *L'utopie à la fin du XX<sup>e</sup> siècle vue d'Amérique du Nord*, -in-*Utopie*, BNF, 2000

<sup>159</sup> BORGHI Liana *Féminisme américain*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

- En 1894 avec le développement aux ÉU du mouvement pour le contrôle des naissances, Lois WAISBROOKER écrit *A sex revolution* qui anticipe l'action de l'anarchiste Emma GOLDMAN dans ce domaine.
- 1915 Charlotte Perkins GILMAN, nièce d'Harriet BEECHER STOWE, dans *Herland* prolonge le genre d'une société féminine exclusive où les hommes sont absents. Cette société matriarcale s'autosuffit. Mais le terme « *matriarcale* » semble mal choisi puisqu'il s'agit plutôt d'une société sans différences, ni de genre, ni de classe... Seule une dominante maternelle (pour la procréation) se fait sentir.
- En 1955 paraît le livre de Herbert MARCUSE *Eros and civilization*, (traduit en français à Paris, aux éditions de Minuit, en 1963). Cet ouvrage, difficile à lire, est, comme l'annonce le sous-titre, une recherche philosophique autour de la pensée freudienne, sur ce que devrait être une société non répressive, libertaire, misant sur un imaginaire libéré et un instinct de plaisir qui pourraient contrer la répression sociale de notre temps. Ni utopie, ni simple analyse philosophique, l'œuvre de MARCUSE est à la frontière des deux genres. Il annonce une société d'abondance qui permettrait à l'homme, partiellement libéré des contraintes du travail et de la subsistance, de donner libre cours au principe de plaisir. La liberté sexuelle devient en quelque sorte une liberté en soi, car son aspect « *polymorphe-pervers* » en brisant tabous et limites sociales, redonne une chance à l'individu aliéné. Son ouvrage peu lu mais souvent cité est devenu comme les écrits de Wilhelm REICH redécouverts à la même époque, une sorte de vulgate de la libération sexuelle prônée par tant de mouvements des sixties.
- L'écrivain Christiane ROCHEFORT (1917-1998) publie en 1972 une fable libertaire, quoique teintée de religiosité, *Archaos ou le jardin étincelant*. Elle s'y affirme pour toutes les libertés, pour la réhabilitation du désir et pour l'égalité totale des sexes. C'est un texte d'esprit rabelaisien, évoquant parfois l'abbaye de Thélème, et misant sur l'inversion des valeurs, sur la création d'un « *monde à l'envers* », où « *tout le monde fait ce qu'il veut (sauf ceux qui ne sont pas d'accord bien entendu, et ne le font pas s'ils veulent)* ». La référence fouriériste semble également évidente, l'amour s'est libéré, sans tabou, les désirs sont réhabilités, pris en compte, répertoriés sans cesse par ce pendant féminin de FOURIER qu'est Avanie. Cette société libre se retrouve sans monnaie, sans commerce, sans travail obligatoire, et surtout sans État omniprésent et tout puissant. L'armée se dissout, la guerre est prohibée et le pouvoir se dilue totalement. La pointe de mysticisme n'est même pas gênante pour un libertaire, tant le fait religieux est ridiculisé, récupéré, et tendrement ou érotiquement pratiqué...
- En 1973 les néo-fouriéristes Pascal BRUCKNER et Alain FINKELKRAUT publient un essai utopique *Le nouveau désordre amoureux* (réédité en 1997 au Seuil, collection Points) qui détruit toutes les normes conjugales, génitales, « *androgynales* » et de primauté masculine... Le refus de la tyrannie de l'orgasme (masculin) et l'éloge de la puissance sexuelle féminine sont à la fois une réfutation des théories de Wilhelm REICH et une proposition de vie amoureuse libertaire puisqu' autonome, ouverte et diversifiée : « *l'exception (étant) la seule loi possible en amour* ». « *S'étreindre ne devant mener qu'à s'étreindre à nouveau. Et de mille autres manières, avec mille autres mondes.* » est assurément une belle formule et un beau projet.
- 1974 avec sib *L'antivoyage*, Muriel CERF raconte son périple oriental en plein rêve hippie. Cette description de son voyage, souvent très caustique, est plus un reportage qu'une utopie, même si elle décrit fort bien le mythe du voyage qui poussa de nombreuses personnes sur les routes dans les années soixante et soixante-dix. À la limite également, on peut presque parler de contre-utopie, car cette description sans concession met en avant les faussetés « *de la route* » et les illusions concernant ces supposés « *paradis orientaux* », par ailleurs déjà largement gagnés par un tourisme uniformisant.
- 1975 Joanna RUSS dans *The female man/L'autre moitié de l'homme* reprend l'idée ancienne de GILMAN en faisant de *Whiteaway* une société sans hommes.
- 1976 la libertaire et antiautoritaire Marge PIERCY dans *Woman on the edge of time* nous décrit un monde où tous les êtres enfantent, les hommes eux-mêmes sont donc devenus des mères et donnent le sein. Ultime victoire des femmes, ou féminité enfin atteinte par les hommes ? Il semble que l'auteur souhaite, en partageant totalement paternité/maternité, détruire une des incarnations du pouvoir, celui issu de la séparation sexuelle.
- 1978 Sally Miller GEARHART avec *The wanderground : stories of the hill women* décrit des sociétés rurales entièrement dominées par les femmes disposant de nombreux pouvoirs, alors que l'univers industriel des grandes villes reste masculin. Implicitement l'homme est

accusé du désastre écologique des monstres urbains alors que la notion de la *Terre-Mère* semble revivifiée.

- 1985 la contre-utopie de Margaret ATWOOD *La servante écarlate*, est une oeuvre de dénonciation de l'oppression subie par les femmes et par contre-coup, un superbe pamphlet féministe. Les femmes y sont réduites à l'état de *potiche*, de *boniche* et d'instrument de reproduction, pour reprendre des slogans dénonciateurs largement utilisés à l'époque.
- 1991 Marge PIERCY récidive avec une contre-utopie dénonçant le pouvoir mâle, mais où les femmes finissent difficilement à faire leur place, *He, She and It*.
- 1993 l'oeuvre proche de la science fiction de Doris LESSING, *Canopus in Argos : archives/Canopus dans Argos 1979-1983*, peut également passer pour une utopie féministe aux traits libertaires affirmés.
- 1995 dans « *L'île des gauchers* », Alexandre JARDIN peut se rattacher à cette mouvance. Son utopie est un peu mièvre, peu téméraire dans les propositions, mais comme « *les gauchers* » mettent l'amour et les relations amoureuses et sentimentales au premier plan de leur micro-société océanique, c'est bien une vision parfois libertaire, pragmatique et pluraliste des relations entre les sexes qui est présentée. Cependant, on reste loin de FOURIER, puisque l'idéal de ces pratiques ouvertes, c'est de permettre de bonnes relations conjugales. Par ailleurs, un monde écologique, refusant le modernisme pour le modernisme (mais sachant utiliser des techniques utiles), et sans gouvernement autoritaire, mais au contraire pratiquant des esquisses de démocratie directe... permet bien de rattacher cette oeuvre au genre ici délimité.
- 1998 avec *Paradise*, Toni MORRISON propose une utopie au service des femmes., mais les aspects libertaires y sont peu apparents.
- 2000 Jean Marc MOURA avec *Gandara* reste dans cette lignée « *post-sixties* » qui rêvait de sagesse orientale et de vie harmonieuse. Les voyageurs qu'il décrit vers 1938 semblent les trouver dans une communauté mystique, syncrétique sur le plan philosophique, du Nord Ouest de l'Inde. Ce monde à part présente une société de Brahmanes incarnant sagesse, pacifisme et éternité. C'est en tout cas dans la lignée de l'anarchisme non-violent, religieux... issu des courants libertaires du tolstoïsme ou du transcendantalisme états-unien.

## 5. Les freaks, affirmation d'une contre-culture radicale et libertaire ?

Le terme de **Freaks** (*monstres*) désigne une frange radicalisée du mouvement hippie. La volonté dadaïste de provocation radicale et jubilatoire s'exerce contre toute règle et tout système.

Leur meilleur vecteur est la musique, incarnée par surtout par Frank ZAPPA et parfois par Jimmy HENDRIX.

## 6. Les yippies : hippies radicaux ?

Plus ultra-gauche, radicaux..., proches de mouvements révolutionnaires comme le *Black Panther Party* ou les féministes du courant *Weathermen*, les yippies (on dit souvent que le **Y** signifie la jeunesse - **youth**- et le **P** la politique - **Politics**) militent contre l'Amérique conservatrice, réactionnaire, bref contre *l'Amerikkka* (pour reprendre les initiales du Ku Klux Klan). Ils sont souvent catalogués anarchistes, tant par leur mode d'action (démocratie directe, action directe, basisme, appel à la spontanéité...) que par leur rejet des hiérarchies et des institutions. Leur radicalisme s'exprime largement dans un célèbre pamphlet « *Fuck the system* ». *The realist*, organe édité par Paul KRASSNER, qui se définit « *archi-anarchiste* » est un des principaux véhicules des idées du **YIP (Youth International Party)**.

Le plus important libertaire semble être Abbie HOFFMAN, qui pousse la liberté jusqu'à revendiquer l'usage libre de toutes les drogues (il est arrêté comme dealer en 1974) et qui va militer jusqu'au milieu des années 80. Il se suicide en 1989.

Le plus connu reste cependant Jerry RUBINS par son livre manifeste et utopique, d'une utopie de l'autonomie et du volontarisme subversif : *Do it !*. Dans ce livre, qui est à l'époque très diffusé (publié en France en 1971), il rejette tous les systèmes, tous les programmes, toute tyrannie de n'importe quel parti. « *La révolution signifie la création d'hommes nouveaux, de femmes nouvelles. La révolution signifie une vie nouvelle sur la terre. Aujourd'hui* ». Ce projet utopique s'accompagne d'une action militante omniprésente, contre toute autorité, comme le montre cet article du Los Angeles Free Press où il revendique d'être « libres de l'ennui de

lapropriété, libres de l'obsession du succès, libres des positions, des titres, des noms, des hiérarchies, des responsabilités, des horaires, des règles, des routines, des habitudes »<sup>160</sup>.

Mais dès la fin des seventies, RUBINS change de bord, devient **yuppie**, accrocs aux médicaments de confort et meurt dans l'oubli d'un accident de voiture en 1994. Un **yuppie** ou **Young urban Professional** serait un jeune citadin totalement gagné au libéralisme et à la réussite individuelle.

Sur toutes ces utopies des *sixties* et sur le désenchantement qu'occasionne la « *trahison* » postérieure de beaucoup de leurs leaders, on peut consulter avec nostalgie le livre de Dany COHN-BENDIT *Nous l'avons tant aimée la révolution*, surtout dans l'édition grand format BARRAULT, Paris, 1986.

## 7. Mouvement provo et kabouter aux pays Bas surtout

Un premier groupe artistique autour du libertaire Constant NIEUWENHUIS se fonde vers 1947, *l'Experimentele Groep*. Cet artiste participe ensuite à **COBRA** (**CO**penhague **BR**uxelles **A**msterdam) et à la fondation de *l'Internationale Situationniste* avec un autre libertaire célèbre Asger JORN en 1957. Il influence partiellement le mouvement provo.

Ce mouvement **provo** est surtout actif au début des *sixties*, et limité à la sphère néerlandaise, même si certains de ces membres militent ou s'installent à l'étranger, comme le dessinateur WILLEM (Bernhard Willem HOLTROP) qui rejoint en France l'équipe **d'Hara-Kiri** et de **Charlie Hebdo**. Les principaux militants sont l'éditeur anarchiste Roel VAN DUYN et l'activiste Rob STOLK.

Beaucoup de pamphlets et d'articles de revues, d'actions directes et de propagande par le fait, de mouvements de squatters... mais peu d'écrits se rangeant vraiment dans le cadre utopique. Pourtant *l'utopie provo*, entra anarchisme, écologie et défense de l'environnement est une des plus sympathiques de l'époque et se montre annonciatrice de 1968.

Actif de 1963 à 1967 environ, le mouvement provo va dans les années 1970 et 1980 se prolonger dans des utopies alternatives, adeptes parfois de la reprise individuelle, et de la dérision des institutions existantes, d'abord dans le mouvement des lutins (**kabouters**) puis dans celui des « *squatters* » (**krakers**). Les kabouters, antiautoritaires et antimilitaristes déclarés, écologistes radicaux mais non-violents semblent plus proches des courants anarchistes que leurs aînés provos. Mais leur choix électoraliste au niveau communal, surtout celui assumé par Roel VAN DUYN les éloigne un peu du mouvement anarchiste orthodoxe

## 8. Un situationnisme mêlant marxisme et anarchisme et courants artistiques

Les écrits politiques de ce courant, ceux de Guy DEBORD surtout dénonçant la *Société du Spectacle* en 1967 ou ceux plus intéressants et plus marqués « du souffle libertaire »<sup>161</sup> en terme de propositions de Raoul VANEIGEM « à l'usage des jeunes générations » en 1967 également, ne sont souvent que des pamphlets politiques, non des utopies au sens propre du terme. Mais la frontière est souvent mince, et les propositions pour un monde nouveau, commencé dans le quotidien, y affluent.

En amont de ce courant, l'œuvre politico-littéraire d'Alexander TROCCHI entre Edimbourg, Paris et les USA vaut d'être signalée. Proche de DEBORD, mais aussi du poète beat William BURROUGHS, son texte de 1963 « *Technique du coup du monde* » publié dans *l'Internationale Situationniste* est une sorte de manifeste utopique pour essayer de libérer l'individu de la contrainte extérieure, notamment étatique.

Autre exemple, l'illustrissime *De la misère en milieu étudiant, considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelque moyens pour y remédier* est autant un texte au vitriol contre le conformisme ambiant, les sectes politiques autoritaires issues du marxisme qu'un projet utopique vantant autogestion généralisée et conseilisme réel. Pour ses auteurs, la révolution doit être réhabilitée, vécue comme une fête, un jeu... pour « *vivre sans temps mort et jouer sans entrave* ». la charge libératoire sinon libertaire du texte est une superbe anticipation de mai 68 et a profondément marqué les jeunes lecteurs du moment (ce que je ne renie pas, en relisant aujourd'hui avec le recul, l'édition

<sup>160</sup> RUBINS Jerry *I am the Walrus*, -in-Los Angeles Free Press, 23-29/02/1968, -in- ADAMO Pietro *Anarchisme et contre-culture : le San Francisco Oracle 1966-1968*, p.314

<sup>161</sup> DACHY Marc *L'internationale situationniste*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

griffonnée et annotée que j'avais achetée forcément au Quartier Latin, chez l'oublié et indispensable alors libraire François MASPERO).

Ce texte de 1966, sans doute largement écrit par Mustapha KHAYATI, *La société du spectacle* de Guy DEBORD et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul VANEIGEM, tous les deux de 1967, fournissent aux situationnistes une armature idéologique solide juste avant le déferlement des mouvements de 68. L'ouvrage, sous pseudonyme (RATGEB), de Raoul VANEIGEM en 1974 *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée* ne fait que systématiser certains textes antérieurs, notamment son article dans le dernier numéro (n°12) de la revue *l'Internationale Situationniste* en 1969 : *Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée*.

Leur utopie est un mélange hétéroclite de références aux divers mouvements d'ultra-gauche surtout germaniques et néerlandais, aux marxismes critiques surtout conseillistes, aux anarchistes non-orthodoxes... Leur proposition principale réside sans doute dans une volonté de révolution générale et sur la longue durée, et sur la mise en place de conseils ouvriers non-hiérarchiques. On peut les rattacher, sans trop d'erreur, aux différents mouvements conseillistes et autogestionnaires, qui sont très proches ou partie prenante de l'anarchisme, puisque les conseils (ou **Soviets**, ou **Räte**, ou **Consigli**...) sont une forme d'organisation qui s'oppose à la hiérarchie, à la fixation de pouvoirs constitués et qui tentent de réaliser une forme de démocratie directe dans les luttes, l'organisation sociale ou la vie quotidienne. L'utopie situationniste de récupération du quotidien, contre tous les pouvoirs et contre la société marchande, et leur dénonciation du *spectacle* et de l'aliénation en font rétrospectivement un des courants les plus originaux de ces années là. Leur sens de la provocation, du délire verbal et la volonté de « *jouir sans entrave* » les rattachent assurément à un fouriérisme jubilatoire et aux divers courants dadaïstes, surréalistes, provos, « *groucho-marxistes* »... qu'ils ont souvent curieusement lourdement critiqués. Autre référence fréquente : celle du jeune Wilhelm REICH (celui de *La lutte sexuelle des jeunes* et celui de *La révolution sexuelle*), pas celle du malade et charlatanesque médecin délirant sur le tard autour de la fonction de l'orgasme.

Cette utopie mêle aussi parfois un étrange ouvriérisme a-critique et « *délirant* » (pour des intellectuels qui ne voulaient aucun carcan ni aucun mysticisme) et une foi « *presque eschatologique dans la révolution prolétarienne* » comme le note Laurent CHOLLET dans son excellent ouvrage sur *l'Insurrection Situationniste*.<sup>162</sup> Cet ouvriérisme les éloigne de l'anarchisme au sens propre.

Par contre les positions anti-hiérarchiques permanentes (même si DEBORD joue parfois au leader et au maître à penser) en font un authentique courant libertaire. Leur haine des « bureaucrates » de tout poil, capitalistes ou socialistes, et leur revendication d'une « *spontanéité créatrice* » (VANEIGEM) et destructrice des vieilles valeurs ont de fort relents bakouniniens.

Parmi les théoriciens situationnistes liés aux courants urbanistiques et architecturaux de l'époque, le néerlandais Constant NIEUWENHUIS est souvent cité. Son *New Babylon, une ville nomade*, écrit en 1960 à une époque où il est proche de DEBORD, est une utopie de l'errance et des libres rencontres. L'homme libéré des contraintes matérielles et de la propriété peut s'exprimer, s'épanouir dans des actions et des pulsions artistiques spontanées. Mais la description des services publics et l'existence d'une production importante permettant l'abondance nous laissent bien des imprécisions sur ceux qui produisent et qui gèrent cette société, comme le remarque judicieusement Yolène DILAS-ROCHERIEUX.

Les traits incontestablement libertaires du situationnisme et son éclairage souvent pertinent des *années soixante* ne doivent pas nous faire oublier que le groupe se développa pourtant comme une secte sclérosée et autoritaire, trop souvent a-critique vis à vis du gourou que fut DEBORD. Terrible contradiction dont le mouvement n'a jamais pu sortir.

## 9. Mouvement écologiste, environnemental, urbaniste...

Le genre de ces fables et utopies écologistes serait initié par la fameuse utopie de William MORRIS en 1890 et par l'ouvrage *Ravage* de René BARJAVEL dès 1943. Les influences de la *beat generation* sont omniprésentes, surtout grâce à GINSBERG et SNYDER. Dès 1947 Georges GIRARDIN avec ses *24 heures dans le monde nouveau* préfigure la posture écologique des décennies ultérieures. Il propose (avant ADRET) de travailler 3 heures par jour (ou d'étudier 3 heures par jour pour les jeunes). Son monde limité à 30 000 personnes met en avant le souci

<sup>162</sup> CHOLLET Laurent *L'insurrection situationniste*, Paris, Dagorno, 2000, p.195-198

environnemental, le qualitatif sur le quantitatif dans le domaine de la production et la nécessaire formation des jeunes générations. L'école est primordiale et adopte tous les aspects de la pédagogie libertaire et des méthodes FREINET. Mais c'est la vague hippie et ses divers avatars qui vont vraiment lancer l'utopie écologiste, une des rares à survivre puissamment à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle. Un des premiers analystes systématiques (au même titre que l'anarchiste Murray BOOKCHIN) semble être Barry WEISSBERG. Son *The politics of ecology* (qui est plus une thèse qu'une utopie) reconnaît d'ailleurs partiellement sa dette vis à vis de l'anarchisme, qui n'est pas un « *mauvais mot* » et à qui on doit « *collectivisation des responsabilités et coopération* » comme il le répète dans une interview à *Actuel* en octobre 1971.

- 1962 Aldous HUXLEY avec *Island* décrit un univers mêlant drogues, philosophies orientales (le bouddhisme surtout), développement harmonieux des corps, et économie coopérative et équilibrée qui participe autant au genre hippie qu'aux écotopies. C'est un bel ouvrage qui anticipe tout l'esprit des sixties. L'aspect libertaire est évident, puisque refusant tout système contraignant, la communauté au contraire tente une symbiose pragmatique entre techniques et pensées différentes.
- 1971 Dorothy BRYANT, largement influencée par les idées libertaires, avec *The Comforter* (livre qu'elle reprend en 1976 sous le titre de *The king of Ata are waiting for you*) s'enthousiasme pour une société agraire, à faible technologie. La puissance de la pensée, la force motrice des rêves... doivent permettre de gérer au mieux un environnement qu'il faut absolument respecter.
- 1972 la fable écologiste, libertaire et antiproduktiviste de gébé, *L'an 01*, est totalement en symbiose avec l'air du temps. Son auteur, critique sympathique des pouvoirs machistes ou politiques appartient bien au courant libertaire, dans la mouvance de la revue mythique **Charlie hebdo** qui figurait en bonne place dans toutes les librairies parallèles proches de l'anarchisme.
- 1974 Yona FRIEDMAN dans son « *Utopies réalisables* » (réédité en 2000), propose un monde de petites communautés indépendantes, à démocratie directe, respectant la « *primauté de l'individu* » et la diversité des choix. Bien des traits de ses propositions pragmatiques et pluralistes, antipaternalistes affirmées, sont d'un net esprit libertaire, antiétatiste, parfois fédéraliste. C'est d'autant plus net qu'il s'oppose à tout système, tout universalisme de la pensée comme l'avait initié STIRNER en son temps. Mais le jargon est confus et les idées quelque fois contradictoires (« *antifédéralisme* » et propositions fédéralistes se suivent !). De plus dans ses propositions finales, il apparaît plus comme un réformiste et un libertarien (« *capitalisme social* ») qu'un libertaire. Son oeuvre optimiste de communautés désintéressées et de mouvements écologistes, tournés vers des villes à taille humaine et d'urbanisme humaniste est bien datée désormais.
- 1974 Ursula LE GUIN avec *The dispossessed* fait d'Anarres un monde égalitaire, coopératif, antiautoritaire quoiqu'un peu doctrinaire et trop collectiviste. La pauvreté et les choix idéologiques écologistes et libertaires imposent le respect des êtres, des ressources et du milieu, alors que la capitaliste Urras est un monde technologique au milieu riche mais dégradé.
- 1975 avec *Ecotopia*, Ernest CALLENBACH regroupe pratiquement tous les idéaux libertaires des *sixties* dans une communauté républicaine autogérée de l'ouest des États-Unis où trois États ont fait sécession : décentralisation et fédéralisme, mœurs et vie sexuelle anti-autoritaires et libres, écologie, énergie biodégradable et méthodes alternatives et enseignement intégral autogéré dans des écoles-fermes quasi autonomes. Les unités sont de petites tailles. Le respect de la nature est encouragé ; le cadre de vie est esthétiquement réorganisé, ce qui n'est pas sans rappeler l'utopie de William MORRIS. Utilitarisme et productivisme sont également rejetés. Les membres de cette collectivité acceptent donc une vie assez austère et ascétique, mais sans contrainte. Avec un travail nécessaire d'environ 20 heures par semaine, on retrouve cette idée des 2 à 3 heures par jour de beaucoup d'autres ouvrages. Les influences hippies, orientales et amérindiennes de l'époque sont incontestables. La liberté et la diversité sont les deux bases libertaires clés de l'utopie. Les cités sont de taille humaine et autogérées ; « *le municipalisme libertaire* » de Murray BOOKCHIN n'es plus très loin...S'il n'a pas créé le genre, CALLENBACH a visiblement créé le nom, puisque le terme **d'écotopie** est désormais accepté. Une revue italienne d'architecture et d'urbaniste favorisant les technologies douces et l'écologie s'appelle d'ailleurs **Ecopolis**, *Rivista critica di ecologia territoriale*.

- 1975 André GORZ dans *Écologie et liberté*, propose déjà une *utopie dualiste* reposant largement sur une consommation écologique, partant des besoins et un travail diminué et plus attractif. Il anticipe les analyses du collectif ADRET sur ce point.
- 1976 l'ouvrage ci-dessus analysé de marge PIERCY prône le retour à des énergies non destructrices et respectueuses du milieu, par exemple les éoliennes ou moulins à vent.
- 1977 avec « *Travailler deux heures par jour* », le collectif ADRET propose une stimulante recherche sur l'essor du temps libéré en appliquant un réel partage des tâches et en ne produisant que ce qui est socialement utile. Ce petit essai plein d'intelligence va avoir un franc succès dans les milieux alternatifs. Il renoue également avec la veine un peu provocatrice du *Droit à la paresse* de Paul LAFARGUE (1880) ou de *l'Éloge de l'oisiveté* de Bertrand RUSSEL (1919).
- 1978 avec *Mai 86*, Jacques STERNBERG pour sauver le monde détruit par pollution et maladies propose un draconien retour aux technologies douces et alternatives.
- 1988 le britannique Ian M. BANKS avec *L'homme des jeux* et en 1990 avec *L'usage des armes* propose d'après Gérard KLEIN une œuvre libertaire « *multiforme, pacifiste, décentralisée, anarchistes, tolérante, éthique et cynique* »<sup>163</sup> dans un monde d'abondance assurée par des robots bienveillants gérés par l'intelligence artificielle.
- 1993-1996 la trilogie martienne de Kim Stanley ROBINSON propose de « *terraformer* » la planète Mars, pour humaniser son milieu ambiant, avec des technologies douces de préférence. Cette eutopie de science-fiction est bien une descendante des années soixante et soixante-dix sur ce thème, et reprend de nombreuses propositions scientifiques. On peut citer, entre autres, comme influences quasi certaines sur ROBINSON, le concept de *terraformation*, inventé par l'écrivain de science fiction Jack WILLIAMSON vers 1942, ou l'idée de grands panneaux solaires en orbite autour de l'astre de Freeman DYSON, physicien britannique des *sixties*. L'idée étonnante du câble (36 000 km de long !) et de l'ascenseur spatial est sans doute liée aux propositions du soviétique Yuri ARTSUTANOV vers 1960, et celle des satellites en orbite habités rejoint sans doute les recherches de Gerald O'NEILL et de ses étudiants à Princeton dans les années soixante. Cependant c'est le scientifique et utopiste bolchevique Alexandre BOGDAVOV (1873-1928) qui reste la référence incontournable. Avec son mélange d'utopie socialiste, de saint-simonisme et de taylorisme, il avait lancé l'idée d'organisation universelle qu'il appelait *tectologie*. Ses deux utopies du début du siècle (*Étoile rouge* et *L'ingénieur MENNY*) sont sans doute connues de ROBINSON.

En 1999, avec le quatrième tome (*The martians*), c'est à la protection de l'écologie martienne qu'en appelle l'auteur.

*Mars la Rouge* de 1993, le premier ouvrage de la série, me fait énormément penser à *Travail* de ZOLA, non pas pour les aspects techniques ou le cadre environnemental, mais pour l'effort fait par les deux auteurs pour exposer les différents types possibles de comportements politiques et pour en proposer une symbiose. Pour ROBINSON, le dilemme se trouve à deux niveaux : faut-il *terraformer* ou non la planète, c'est à dire a-t-on le droit de modifier totalement un milieu vierge ? est la première question qui permet aux « *colonisateurs* » de se déterminer, avec toutes les variantes possibles, sur des positions mettant l'écologie au centre. La deuxième question concerne le type de pouvoir à mettre en place, en totale autonomie ou non par rapport à la métropole (la Terre) et de manière autogestionnaire ou non dans un cadre communautaire. Trois des héros du roman, et largement parmi les plus importants, peuvent aisément se rattacher à la mouvance libertaire. Arkady est le libertaire le plus radical et révolutionnaire, proposant une utopie communale qui n'est pas sans faire penser au théoricien Murray BOOKCHIN. Son souci de lutter contre un urbanisme uniformisant, de privilégier des habitations pleines de fantaisie, mêlant cubisme et fauvisme dans la ville utopiste de Nicosia, et d'empêcher toute hiérarchisation et tout plan pré-établi... fond du livre un ouvrage incontestablement libertaire. Même le vénérable et pacifiste John BOONE, plus libéral et plus pragmatiste, dénote un goût pour des solutions fédérales, et le souci du pluralisme et de l'ouverture. Il oscille entre un anarchisme pacifiste et un optimisme scientifique presque saint-simonien que certains kropotkiniens ont parfois partagé. Quant à l'irréductible Hiroko, écologiste et ambientaliste, elle présente la face la plus ouvertement communautaire (au sens de microcosme) et libertaire de cette utopie martienne. Mais son isolement volontaire rappelle l'égoïsme de certains courants anarchistes utopistes qui se

<sup>163</sup> KLEIN Gérard *Science fiction*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002



détachent du reste du monde pour vivre leur propre vie, et qui faisait critiquer l'utopie par les principaux théoriciens du mouvement.

*Mars la verte* de 1993, qui a obtenu le prix HUGO, nous montre une multitude de groupes « *undergrounds* » oppositionnels sur Mars, entre écologistes radicaux, anarchistes militants, pacifistes semi-mystiques... qui vivent leur(s) utopie(s) dans le pluralisme et la diversité, en pratiquant entre eux une économie du troc amical qui n'est pas sans rappeler le *potlach* des sociétés amérindiennes. La colonie Gamète est un matriarcat mystico-écologique, Prometheus est plutôt fouriériste, mais la plupart des autres colonies-refuges sont *bogdanovistes* (qui se réclament du héros anarchisant Arkady, mort dans le premier volume) ; les plus radicaux sont des « *rouges* » très hostiles à la modification de l'environnement martien. Quant à l'individualiste Coyote, personnage essentiel pour les liens entre communautés, il se rattache ouvertement à l'anarchisme et affirme que « *L'anarchie est la seule véritable liberté* » (page 46). Tous ces groupes et pensées sont assez diversifiés, voire parfois hostiles, mais ils tentent un compromis (la *Charte de Dorsa Brevia* - page 413-14) misant sur la reconnaissance du pluralisme, à condition que chaque culture respecte les individus, et sur la méfiance vis à vis de tout pouvoir coercitif. Charte minimale et pragmatique mais qui est assurément d'essence libertaire.

*Mars la bleue* publiée en 1996, poursuit la même veine. La méfiance libertaire anti-tatarienne, et contre le pouvoir forcément corrupteur (p.168), est toujours défendue par COYOTE, rejoint même par le vieux sage, et personnage désormais central de la saga, qu'est SAX. Il était pourtant jusqu'alors plutôt modéré et pragmatique (p.92). La nouvelle constitution martienne, un compromis inévitable donc bien insatisfaisant et modéré, repose également sur cette crainte d'un pouvoir qu'elle cherche par tous les moyens à diluer, en décentralisant au maximum, en assurant l'autonomie des cités regroupées de manière confédérales, bref en proposant une polyarchie (p.151) qui éparpille les pouvoirs et les empêche de s'imposer. On retrouve donc bien des traces libertaires, nettement anti-autoritaires en tout cas, dans ces chapitres de réflexions socio-politiques, mais elles ont bien du mal à faire contrepoids avec le gouvernement martien installé, malgré sa volonté de limitation des pouvoirs qu'il préconise. Cela étant, les communautés autonomes, désirant vivre selon leurs propres codes, y compris anarchistes, sont harmonieusement tolérées, respectées et représentées. Ce troisième volume aborde enfin les aspects plus intimistes et sexuels : les femmes indigènes surtout expriment une totale liberté sentimentale et sexuelle ; l'amour est libre, diversifié, sans tabou, visant le plaisir mais jamais dépourvu du respect de l'autre et de l'importance des sentiments. L'usage des drogues est libre également. Le respect des choix individuels et collectifs, moraux, politiques, comportementaux... est donc fondamental. La liberté reste l'axe primordial de la « nouvelle » Planète.

En 1999 *The martians* est un livre qui n'ajoute pas grand chose à la trilogie. Sorte de Chroniques martiennes, il n'est en fait qu'une accumulation d'histoires ou de remarques souvent proches du délire technologique ou pseudo-scientifique. La planète Mars est devenue une démocratie modérée et les rares traces libertaires sont conservées dans le refus du pouvoir, dilué dans la fameuse *polyarchie*, et dans le rejet des frontières, du nationalisme et des États. L'individu citoyen est placé au centre du système. L'option écologique est omniprésente. Les regroupements coopératifs, communautaires, ou sous forme de kibbutzim sont encouragés et désormais dans l'ordre des choses.

## 10. Mouvement alternatif et autogestionnaire :

En 1979, Henri MENDRAS très marqué par les mouvements et tendances des *sixties et seventies* évoqués ci-dessus propose une utopie gradualiste et ouverte, très « *kropotkinienne* » et écologique : *Voyage au pays de l'utopie rustique*. Ici et maintenant, cohabitant avec un système centraliste et surproductif vivent des petites communautés, autonomes, reliées entre elles par des liens assez lâches. Elles mélangent rusticité et modernité, les technologies récentes étant au service d'un travail où prime qualité et respect de l'environnement sur la quantité. La solidarité est apprise dès l'école et pratiquée de manière formatrice dans une sorte de service civil d'entraide sociale.

En 1980 André GORZ avec *Adieux au prolétariat* prolonge les réflexions d'*Écologie et liberté* sur la limitation du travail, et développe surtout sa proposition dualiste de l'utopie. D'un côté, il faut garder un État minimal, cantonné aux tâches socialement utiles, et contrôlé par des politiques qui ne chercheraient plus à s'en emparer, et surtout séparé du concept de pouvoir. De l'autre il faut parallèlement encourager le développement des sphères d'autonomies

individuelles et collectives, sur le mode autogestionnaire et liées entre elles par une entraide mutualiste. Ce penseur très perspicace persiste en 1983 avec *Les chemins du paradis. L'agonie du capital*. Il en appelle à l'imagination, à l'anticipation pour dégager des possibles attractifs, des futurs sans commune mesure avec les tyrannies de notre époque, en partant des mutations inscrites selon lui dans la société de son temps.

Ces positions autogestionnaires, misant sur la solidarité et l'entraide, favorisant l'autonomie et la démocratie directe mais aussi l'internationalisme est assumé par le **Mouvement Droit Paysan** dans un court *Manifeste* du 10/01/1999 de 2 pages qui lie les vieilles revendications écologistes et autogestionnaires, au tiers-mondisme nécessaire et aux droits à la terre et au logement. C'est une sorte de texte regroupant le meilleur des positions alternatives de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. (Cf. *Réfractations*, Lyon, n°6, 2000)

### 11. Mouvement pacifiste et antimilitariste

On peut prendre comme exemple le M.A.N. *Mouvement pour une Alternative Non-Violente* et de son « *projet possible* » de socialisme autogestionnaire en 1976. Il renoue avec PROUDHON et toutes les idées de communalisme libertaire. L'utopie est forte également quant au projet de Défense Populaire Non-violente, même et surtout si elle s'inspire de THOREAU ou de GANDHI, et un peu de Martin LUTHER KING.

### 12. Et les anarcho-capitalistes ou libertariens ?

Ce courant, typiquement états-unien, s'inspire largement des écrits des anarchistes individualistes du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment Benjamin TUCKER ou Lysander SPOONER. En fin du XX<sup>e</sup> siècle, un **parti libertarien** s'est développé et même se présente régulièrement aux élections aux USA. Le mouvement bénéficie de personnalités prestigieuses, l'économiste HAYEK par exemple, l'historien Robert NOZICK ou l'utopiste Alissa ROSENBAUM.

Cette dernière, plus connue sous le nom d'Ayn RAND (1905-1982) publie en 1957 une utopie vantant le mélange des idéaux libertaires et d'un capitalisme libéral absolu : *Atlas shrugged*. Cette œuvre est souvent analysée sans trop la rattacher au courant dont elle est devenue pourtant un écrit emblématique.

**IV/ Les anti-utopies  
sont-elles libertaires ?**

## B. LES ANTI-UTOPIES SONT-ELLES LIBERTAIRES ?

|   |    |
|---|----|
| B. LES ANTI-UTOPIES SONT-ELLES LIBERTAIRES ?  | 1  |
| 1. Des ambiguïtés dans la définition :  | 4  |
| 2. L'anti-utopie, une utopie réellement romanesque et libertaire ?                              | 4  |
| 3. Quelques précurseurs souvent cités à l'Époque moderne:                                       | 5  |
| a) La première dystopie ? COMENIUS (KOMENSKY)   | 5  |
| b) Les utopies satiriques : un genre ancien : l'importance de SWIFT                             | 5  |
| c) Une contre-utopie formosane au début du XVIII <sup>e</sup> siècle                            | 6  |
| d) Bernard MANDEVILLE : réalisme, scepticisme, et individualisme                                | 6  |
| e) Antoine François PRÉVOST D'EXILES, dit l'Abbé PRÉVOST (1697-1763)                            | 7  |
| f) L'abbé COYER Gabriel-François  | 7  |
| g) TIPHAIGNE DE LA ROCHE Histoire des Galignènes (1765)   | 7  |
| h) L'anti-utopie de TRIGUEROS de 1782   | 8  |
| i) Les utopies hostiles aux Lumières : des contre-utopies ?                                     | 8  |
| j) L'ambiguïté de Donatien-Alphonse marquis de SADE (1740-1814)                                 | 8  |
| 4. Quelques cas particuliers à l'époque contemporaine   | 8  |
| a) t'SERSTEVENS A. « Un apostolat »   | 8  |
| b) les utopies de droite du XIX <sup>e</sup> : anticipation des anti-utopies ?                  | 9  |
| c) Une « veine gothique » à l'anti-utopie en fin du XIX <sup>e</sup> siècle ?                   | 10 |
| d) Jules VERNE, WELLS et STAPLEDON ?  | 10 |
| 5. Antériorité ou similarité : la pensée anti-bureaucratique anarchiste                         | 11 |
| 6. Autre similarité : les récits critiques de voyages dans les « pays de l'avenir radieux »     | 11 |
| 7. Quelques exemples significatifs de contre-utopies aux XIX, XX et XXI <sup>e</sup> siècles... | 12 |
| a) Avant 1900 : contre-utopies du XIX <sup>e</sup> siècle :                                     | 12 |
| b) Au tournant du XX <sup>e</sup> siècle : de 1900 à 1917 :                                     | 14 |
| c) De 1917 à 1990 : de la Révolution bolchevique à la Chute du Mur de Berlin                    | 15 |
| d) De 1990 à nos jours : contre-utopies après la chute de « l'empire soviétique »               | 22 |

Les mondes définis par ces œuvres sont des utopies poussées à l'extrême : pour paraphraser le fascisme, « *l'État y est tout, l'individu rien* ». La liberté individuelle n'existe pas, les personnes sont broyées ou conditionnées dans des sociétés enrégimentées, uniformes, brutalement égalitaristes... Le terme totalitaire vient de soi en les lisant. Ces œuvres sur des mondes absurdes, infernaux, terrifiants... se veulent donc pédagogiques : voilà ce qu'il ne faut pas faire. Comme l'exprime Georges JEAN, l'anti-utopie dénonce le mécanisme de l'utopie qui aboutit « *à l'inverse de ce à quoi elle prétend* ».

Les contre-utopies sont donc des œuvres politiques au sens fort, puisqu'elles se veulent aussi des critiques cinglantes, ironiques ou désespérées selon les cas, de sociétés réellement existantes, par exemple le monde soviétique pour ZAMIATINE ou tous les totalitarismes de son époque pour ORWELL. Comme le disait Bronislaw BACZKO dans « *Lumières de l'utopie* », en 1978, « *l'anti-utopie est une expression parfois plus corrosive et puissante que l'utopie...* » pour dénoncer le monde présent. Elle témoigne d'un violent pessimisme en l'homme, en la nature, ce qui la démarque de presque toutes les utopies classiques qui elles sont largement optimistes et popularise le mythe du bon sauvage.

Ce cri de secours, cette volonté de défendre la liberté... sont de véritables écrits libertaires, même si rarement l'anarchisme y est présenté comme positif ou revendiqué comme idéologie ou même comme fil conducteur (sauf de prestigieuses exceptions comme chez HUXLEY par exemple, ou comme *l'utopie ambiguë* d'Ursula LE GUIN, à l'époque auteure reconnaissant une filiation anarchiste). C'est bien le procédé qui est libertaire, pas forcément l'auteur lui-même, ni parfois la thèse qu'il défend ; quelques auteurs sont même à l'antithèse de l'anarchisme, se présentant comme des conservateurs nostalgiques, des opposants réactionnaires au changement, autant contre les valeurs des Lumières que contre le socialisme, fût-il libertaire... Alain PESSIN va dans le même sens que moi en liant les contre-utopistes au tenant d'une nouvelle utopie libertaire<sup>1</sup>. Il les a cependant trop sommairement analysés, même si pour certains d'entre eux (ARISTOPHANE, SWIFT) il propose la superbe formule de « *voie noire de l'utopie* », noir au sens de trou noir (ou tout s'engouffre, ou tout est possible), noir du drapeau corsaire, ou noir de la bannière anarchiste.

Dans la plupart des ouvrages anti-utopiques, le seul recours au monde inhumain est le rebelle, le dissident, le fugitif, le réfractaire, dont la nécessité si souvent affirmée n'est pas sans rappeler les appels à la destruction et à la révolte radicale d'un COEURDEROY ou d'un BAKOUNINE, voire d'un CAMUS proche au cœur de beaucoup de libertaires. Gilles LAPOUGE a dit que le contre-utopiste est « *un libertaire libertin individualiste* » qui s'oppose au monde où le « *bonheur collectif* » est en fait destructeur de liberté et de vérité, nous rappelle Cyril MOULARD<sup>2</sup>.

Ces œuvres voient donc dans l'utopie non pas une chance pour l'humanité, mais un risque de dégénérescence terriblement inhumaine qu'il faut empêcher à tout prix. Comme c'est souvent dit à leur propos au XX<sup>ème</sup> siècle, le but n'est pas de réaliser des utopies, mais au contraire d'empêcher qu'elles se réalisent !

Ce risque existe : il est présent dans les sociétés qui se disaient ou se disent « communistes », « pays du socialisme réel »... C'est pourquoi à la suite De François HOURMANT<sup>3</sup> on peut inclure dans la contre-utopie les récits de voyages critiques « *au pays de l'avenir radieux* .»

Ces lieux du mal sont combattus par l'ironie, la parodie, la caricature, la parabole, l'allégorie, la fable... Les ouvrages sont désespérés, mais lucides : pour eux le totalitarisme, l'étatisme omniprésent, l'infantilisation généralisée, le bonheur grégaire, l'asservissement des individus et l'absence de liberté<sup>4</sup>... sont l'antithèse absolue d'une société libertaire, et malheureusement la barbarie de notre XX<sup>e</sup> siècle leur donne raison. Raymond TROUSSON dès le

---

<sup>1</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 228p, 2001

<sup>2</sup> MOULARD Cyril *L'art du mensonge dans la contre-utopie*, Maîtrise Université de Nantes, juin 1997

<sup>3</sup> HOURMANT François *Au pays de l'avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, 282p, 2000

<sup>4</sup> Cf. HUGUES Micheline *L'utopie*, 1999, pour cette analyse fine des thèmes fréquents des anti-utopies

XVIII<sup>e</sup> siècle voit dans ces écrits lucides se déployer les « 4 forces destructrices de l'utopie » que sont « réalisme, pessimisme, individualisme et scepticisme »<sup>5</sup>.

Dénoncer, c'est donc aussi en arrière plan, proposer l'inverse (une société libre, sinon libertaire). C'est pourquoi ce genre littéraire est souvent largement présent dans toutes les bibliothèques des militants anarchistes.

## 1. Des ambiguïtés dans la définition :

**Contre-utopie** ou **anti-utopie** sont les appellations les plus courantes et sont faciles à comprendre ; ce sont des écrits s'opposant résolument aux utopies ou eutopies dites « traditionnelles » ou « classiques » et en rejettent l'univers conformiste et totalitaire.

Les **utopies critiques** mettent en avant le caractère discutabile de certaines utopies.

Les **utopies satiriques** ou **ironiques** se moquent autant des sociétés présentes que des sociétés imaginées. Mais pour éviter des contresens, il faudrait y ajouter un adjectif : par exemple *anti-utopie totalitaire* ou *absolutiste*, car c'est bien ce qui est visé dans ces œuvres. Les utopies libertaires devraient donc être logiquement épargnées par ce genre littéraire et politique, ce qui n'est (heureusement) pas le cas, car le risque de corruption due au pouvoir marque également le mouvement anarchiste.

Pour Fernando AINSA, les termes **distopie** ou **dystopie** (lieu du mal puisque **dys-** désigne le mal en grec, lieu de l'enfer, non-lieu négatif, **utopie négative**), voire **kakotopies** (utopie de l'enfer, Cf. **Cackatopia** de J.Stuart MILL) sont plus intéressants<sup>6</sup> car ils présentent l'inverse des **eutopies**, lieux du bonheur. Il y ajoute pêle-mêle tout un ensemble de catastrophes de **politique-fiction** : « les chocs futuristes d'Adolph TOFFLER, les catastrophes démographiques de Paul EHNRLICH, les grandes technocraties de Herman KAHN, les projets mécanistes de Buckminster FULLER ...(voire)... la révolution prônée par Marshall MAC LUHAN » dans le domaine des communications. Dans cette optique, et en imitant une des définitions fréquente de l'utopie, Éric FAYE propose la très bonne formule suivante : « (c'est) un Enfer terrestre, mis à jour, créé par l'homme, sans intervention divine »<sup>7</sup>.

ROUVILLOIS Frédéric appelle ces écrits des « **utopies à l'envers** » et l'exposition de 2000 à la Bibliothèque Nationale de France fait le succès de cette formule, mais en l'inversant puisqu'elle utilise l'expression « **l'envers de l'utopie** ». Mais cette appellation peut être source de confusion avec les « *mondes à l'envers* » et autres carnivals...

LÖWY Michael préfère reprendre la notion d'« **utopia negativa** » (à propos de KAFKA notamment dont les liens avec l'anarchisme pragois sont établis).

L'anarchiste espagnol Victor GARCIA invente la notion « *d'immersion dans le pessimisme* », titre de sa deuxième partie concernant les anti-utopies dans son ouvrage *Utopias y anarquismo* de 1973. On parle avec lui d'**utopies pessimistes**. GONZÁLEZ MATAS Enrique en 1994 reprend cette formule en y ajoutant un adjectif : « *utopies pessimistes radicales* ».

Dans la même veine, Claude MOUVHARD les nomme **utopies sombres** proposant des « *possibles massivement collectifs, d'une radicalité cruelle* »<sup>8</sup>.

## 2. L'anti-utopie, une utopie réellement romanesque et libertaire ?

Pour reprendre l'analyse de Raymond TROUSSON<sup>9</sup>, l'utopie « *moderne* », notamment l'anti-utopie, remet en cause le côté normatif et figé de l'utopie « *traditionnelle* ».

Elle inverse l'utopie, en redonnant au héros une consistance qu'il n'avait plus ou pas dans l'utopie. Avec le héros revient également le sens de l'intrigue, le goût des choix, des pensées et des libertés individuels. L'anti-utopie redevient romanesque, vrai roman, avec des péripéties et un dynamisme qui n'existent pratiquement pas dans le genre littéraire utopique.

« *La vision devient strictement individualiste, ex-centrique, donc contestataire* ». Les groupes réfractaires (on peut lire libertaires) redeviennent des garants d'une ouverture possible, d'un avenir moins sombre, qu'ils soient « *colons* » chez DÖBLIN (allusion (?) sans doute à *Berge, Meere und Giganten* de 1924), « *primitifs* » chez WERFEL (peut-être dans *Stern der Ungeborenen/L'étoile de ceux qui ne sont pas nés* de 1946), « *Méphis* » chez le ZAMIATINE de

<sup>5</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie en procès au siècle des Lumières, -in-D'utopie et d'utopistes*, 1999

<sup>6</sup> AINSA Fernando *La reconstruction de l'utopie*, 1997, p.42

<sup>7</sup> FAYE Éric *Les contre-utopies*, -in-Magazine Littéraire, n°387, mai 2000, p.28

<sup>8</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>9</sup> TROUSSON Raymond *Utopie et genre utopique*, -in-D'utopie et d'utopistes, Paris, L'Harmattan, 1998

*Nous autres* de 1920, membres de la « *Fraternité* » chez ORWELL (référence bakouniniste ? en 1984), « *hommes-livres* » chez BRADBURY (*Fahrenheit 51*) ou « *incurables* » chez LEVIN (*This perfect day* (*Un bonheur insoutenable* 1970).

En parlant des « *utopies cinétiques* » ou anticipations, et en développant surtout l'exemple de *L'an 2440* de MERCIER, TROUSSON<sup>10</sup> parlait également d'anti-utopie, utopie prise au sens par lui défini d'utopie traditionnelle figée et géographiquement ailleurs, mais dans une histoire contemporaine. En effet l'anticipation, en proposant un devenir, en sortant du cadre figé d'un autre lieu géographique, et en acceptant de ne pas être définitive prend en quelque sorte le contre-pied du genre dont *L'utopie* de MORE serait le prototype.

### 3. Quelques précurseurs souvent cités à l'Époque moderne:

Quelques auteurs font remonter la contre-utopie aux mythologies antiques exposant tyrannies et traitements souvent inhumains, pré-totalitaires. C'est ici PLUTARQUE (*La vie de LYCURGUE*) qui est visé, mais également les contre-utopies satiriques d'ARISTOPHANE. Elles s'accompagnent d'une vision dystopique de l'Atlantide que PLATON nous offre vers -355 dans le *Timée* et le *Critias* : cet empire insulaire (?) devenant le symbole de la démesure, de la démence architecturale.

Une autre source est à rechercher dans les tragédies shakespeariennes, dont *La Tempête* serait le modèle, au point d'être à l'origine du roman de HUXLEY *Brave new world*.

La veine parodique ou satirique se manifeste comme une référence possible. Elle se développe surtout à l'Époque moderne, notamment avec le XVIII<sup>e</sup> siècle qui met « *l'utopie en procès* »<sup>11</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la science fiction se saisissait également assez souvent du genre... Bref comme pour tout ce qui regarde l'utopie, la variété est infinie.

#### a) *La première dystopie ? COMENIUS (KOMENSKY)*

Pour Yolène DILAS-ROCHERIEUX<sup>12</sup>, l'œuvre de COMENIUS de 1623 « *Le labyrinthe du monde et le paradis du cœur...* » serait la première vraie dystopie, condamnant fermement le monde de son temps.

#### b) *Les utopies satiriques : un genre ancien : l'importance de SWIFT*

Ce genre caustique, dans la lignée d'ARISTOPHANE, du VOLTAIRE de « *Candide* », du MARIVAUX pessimiste sur l'homme et lucide sur la corruption du pouvoir de « *L'île des esclaves* » ou plus tard de « *L'île des pingouins* » d'Anatole FRANCE... est parfois donné comme première forme de la contre-utopie.

L'auteur le plus souvent cité semble être l'irlandais Jonathan SWIFT.

D'autres comme d'HERVILLY en 1883, ROBIDA en 1892, TORNADA en 1904 ou Eugène MOUTON dit Mérimin (!) dès 1872 en illustrent le genre en fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Avant eux, un analyste contemporain du fouriérisme avait caricaturé de manière très ironique le penseur bisontin dans un ouvrage en 4 volumes de 1849 intitulé *Jérôme PATUROT à la recherche de la meilleure des républiques*.

### L'importance de Jonathan SWIFT et des chevaux libertaires...

Pour de nombreux auteurs, « *GULLIVER's travel/Les voyages de GULLIVER...* » de 1726 renforcent le genre de « *l'anti-utopie* » en mettant l'accent sur la méfiance, le pessimisme concernant l'évolution de l'homme et de sociétés humaines. Dans cet ouvrage, le grotesque, la dérision et la caricature permettent de retourner l'utopie, et de mettre en garde contre ses dangers pour l'homme. L'auteur utilise le genre ironique, satirique, les gros effets comiques... pour atteindre ses buts destructeurs. Il se situe bien dans la lignée utopique libertaire et sarcastique d'un ARISTOPHANE ou d'un RABELAIS.

<sup>10</sup> TROUSSON Raymond *Du millénarisme à la théorie du progrès : L'an 2440 de L.-S. MERCIER*, -in- *D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>11</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie en procès au siècle des Lumières*, -in- *D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>12</sup> DILAS-ROCHERIEUX Yolène *L'utopie ou la mémoire du futur*, Paris, Laffont, 2000

Sur un autre point SWIFT est digne d'intérêt : il illustre bien la relativité des civilisations, des peuples, puisque ces voyages nous font passer du monde des petits (Lilliput), à celui des géants (Brobdingnag) ou celui des non humains (les chevaux-philosophes).

Jonathan SWIFT (1667-1745), notable irlandais plutôt conservateur et nationaliste modéré, dénonce autant un état de nature mythifié que l'État social institutionnalisé et figé. Les maniaqueries géométriques, le gouvernement des savants... y sont des cibles de choix. Dans l'île volante de Laputa, des savants fous, véritables charlatans, se livrent à des expériences dérisoires.

La société humaine est dépravée, les dirigeants corrompus, la fausse science généralisée, les hommes réduits à la pire animalité : on peut déceler un véritable anti-humanisme.

Ce pessimisme profond est en opposition avec les idées des penseurs *optimistes* de l'anarchisme que sont par exemple KROPOTKINE ou RECLUS... même si la société des chevaux-philosophes des *Houyhnhnms* incarne une sorte d'idéal libertaire, sans pouvoir ni gouvernement, sans guerre... Les lois, les juges, la monnaie... y sont proscrits. Les mots « pouvoir », « gouvernement », « loi » et « guerre » n'existent même pas dans leur langage. L'égalité des sexes est assurée. La démocratie directe s'y exerce avec des Assemblées Générales (mais seulement tous les 4 ans !). La solidarité naturelle entre les districts révèle un appui mutuel et un fédéralisme très kropotkiniens.

Pourtant, l'existence d'une hiérarchie interne aux *Houyhnhnms* est décelable<sup>13</sup>. Leur société se fonde sur une espèce de patriarcat familial très développé. Les humains dégénérés ou *Yahoos*, font figure d'esclaves... Les étrangers y sont peu intégrés (c'est le cas de l'auteur-conteur lui-même). Bref l'utopie libertaire et égalitaire est réservée à une élite, une aristocratie, ce qui n'est pas sans rappeler sur ce point l'abbaye de Thélème. On a affaire à une caste de privilégiés, non à une société libertaire.

SWIFT s'est sans doute partiellement inspiré des *Hermaphrodites* de Arthus Thomas D'EMBRY, pamphlet publié en 1605, faisant une dure satire des mignons d'HENRI III, puisque le royaume dépravé de HERMAPHRODITUS se trouve également sur une île flottante. Il avoue également s'être servi du thème satirique déjà largement développé par l'évêque Joseph HALL dans son voyage aux antipodes en 1607, *Mundus alter et idem*...

#### c) *Une contre-utopie formosane au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*

En 1704 ou 1708, PSALMANAZAAR Georges, sans doute un huguenot exilé après la révocation de l'Édit de Nantes de 1685, décrit une société terrifiante (dystopique), théocratique et cannibale, localisée à Formosa. Il s'agit de *An historical and geographical description of Formosa/Description de l'île Formosa en Asie*. En fait c'est plus un pamphlet, sans doute anti-jésuite, qu'une utopie.

L'auteur a reproduit à Formose la religion cruelle des Aztèques et la rigueur fanatique des jésuites et l'intolérance catholique. Cette utopie qui ne mérite pas son nom (puisque'elle est localisée dans le temps et dans l'espace, alors que l'utopie est de « *nulle part* »), peut être lue comme une critique radicale de toutes les religions et surtout des théocraties. Il anticipe les analyses lucides de l'abbé PRÉVOST.

#### d) *Bernard MANDEVILLE : réalisme, scepticisme, et individualisme*

Dès 1705 avec *The grumbling hive, or knaves turn'd honest/Les murmures de la ruche, ou les coquins devenus honnêtes gens*, et surtout en 1714 avec sa *Fable of the bees, or private vices, public benefits/Fable des abeilles* Bernard MANDEVILLE utilise la description d'une ruche, parabole de société harmonieuse et paisible, pour en révéler aussitôt les travers et l'inhumanité fondamentale.

L'homme n'est pas une partie sans vie propre d'un tout qui le domine, mais un être de chair et de sang, soumis à des « *pulsions* » et des envies légitimes. Supprimer l'humain, c'est non seulement impossible, mais contestable sur le plan des résultats. Le bonheur dépend plus de nos imperfections, de nos désirs que de normes contraignantes qui nous seraient imposées. Comme le rappelle Armand MATTELART dans son *Histoire de l'Utopie planétaire*, l'œuvre mandevillienne révèle une vision pessimiste (et sans doute très perspicace) de la nature humaine. MANDEVILLE reconnaît en fait très justement que le vrai moteur des sociétés réside dans « *convoitise, vanité, envie, ambition, désir de paître et passion du luxe*... ». Autant dire

<sup>13</sup> SWIFT Jonathan *Les voyages de Gulliver*, 1976, p.319



qu'il est en profonde opposition à l'idéologie dominante de son siècle et à tous les mythes du bon sauvage.

Il faut donc réhabiliter les passions (pré-fouriérisme ?), le luxe et l'hédonisme, la diversité, l'individualisme... afin de permettre une réelle synthèse sociale harmonieuse. Même si la réhabilitation du profit commercial a des tonalités pré-capitalistes, MANDEVILLE en plaçant l'individu au centre de sa réflexion semble un authentique écrivain pré-libertaire.

Cet humanisme réaliste et pessimiste se retrouve dans toutes les grandes contre-utopies du XX<sup>e</sup> siècle.

e) *Antoine François PRÉVOST D'EXILES, dit l'Abbé PRÉVOST (1697-1763)*

*Le Philosophe anglais ou Histoire de monsieur Cleveland* de l'Abbé PRÉVOST de 1731 est parfois également cité. Les trois utopies décrites dans cet ouvrage connaissent un échec retentissant. Ce sont toutes de « faux paradis » comme le note TROUSSON<sup>14</sup>. Les écrits de PRÉVOST et de MANDEVILLE sont souvent liés au thème de la « contradiction entre bonheur collectif et bonheur individuel » comme le rappelle Micheline HUGUES dans son *L'utopie* de 1999, qui reprend presque mot pour mot une phrase tirée de Raymond TROUSSON.

Chez l'abbé PRÉVOST, la société liberticide dénoncée est d'autant plus inacceptable qu'elle s'en prend à la liberté individuelle et familiale. Elle soumet l'individu à un tirage au sort pour pouvoir se marier : ses choix individuels, ses inclinations sont totalement bafouées et marginalisées dans la première utopie décrite, dans l'île refuge de Saint-Hélène.

En analysant deux sociétés amérindiennes d'Amérique du Nord, celle des Abaquis et celle des Nopandes, l'abbé PRÉVOST dénonce tous les pouvoirs, même et surtout les mieux intentionnés, ou reposant sur la morale ou la religion la plus harmonieuse en apparence. Il confirme qu'on ne peut pas imposer le bonheur contre l'avis des intéressés et que le pouvoir politico-religieux est sans doute le plus contraignant.

f) *L'abbé COYER Gabriel-François*

Avec sa « *Découverte de l'isle frivole* » de 1751, publié comme souvent à l'époque à La Haye, centre de relative tolérance, l'abbé utilise le genre satirique, « qui relève de l'anti-utopie » pour décrire les mœurs françaises de son temps et la vanité des délires utopiques. Il y ajoute une touche originale de « merveilleux » en inventant les « hommes-femmes ».

g) *TIPHAIGNE DE LA ROCHE Histoire des Galligènes (1765)*

Le communisme patriotique des Galligènes peut sembler au premier abord sympathique pour un libertaire, puisqu'il détruit toutes les institutions autoritaires (propriété, famille, hiérarchie...). La liberté de pensée et la liberté sexuelle semblent garanties. Une démocratie d'assemblée fonctionne sans pression coercitive.

Mais cette société révèle des traits autoritaires tout aussi nombreux : une gérontocratie semble bien établie, les femmes sont rendues mineures, ou femmes-objets, puisque communes, et le patriotisme républicain est bien trop exclusif... L'individu est donc écrasé par le collectif qui nivelle et exclut toute autonomie. THIPHAIGNE, comme le rappelle Raymond TROUSSON, trouve que l'utopie n'est « ni viable, ni souhaitable » puisqu'il dit lui-même : « *L'homme est né libre ; et à proportion que son esprit se fortifie, à proportion il chérit la liberté. Ainsi, lorsque la morale se présente pour lui donner des entraves, la première impression est un mouvement de répugnance* »<sup>15</sup>.

Dans un autre article<sup>16</sup>, il met en avant une autre caractéristique fondamentale de l'utopie de THIPHAIGNE. Il s'agit d'un pessimisme total sur l'idée d'une évolution positive de l'humanité. Toute société vit et meurt, donc l'utopie aussi. En réintroduisant l'histoire dans l'utopie (fait rarissime) il dénonce donc définitivement et lucidement toute les volontés cherchant à créer des mondes parfaits et figés.

<sup>14</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie en procès au siècle des Lumières*, p.158-159

<sup>15</sup> TROUSSON Raymond *Le destin de la famille en utopie, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>16</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie en procès au siècle des Lumières*, p.163

#### h) *L'anti-utopie*<sup>17</sup> de TRIGUEROS de 1782

Cándido María TRIGUEROS (1736-1798) écrit en 1782 *El mundo sin vicios*, qui ne sera publié qu'en 1802. Ce rêve comptant une trentaine de pages, offre la curiosité de nous montrer la misanthropie d'un ermite de religion musulmane (ASEM) qui s'est retiré du monde qu'il juge trop dépravé et décevant. Il se voit présenter une société conforme à ses vœux, monde libertaire en apparence puisque sans loi, sans frontière ni patrie, sans pudeur ni famille...Mais les hommes qui le composent sont soumis aux bêtes sauvages d'une nature réelle et donc cruelle. La vie est frugale, frustrée et sans fantaisie. Sans amour, ni amitié, sagesse et solidarité (charité), ils ne sont plus que des « *automates sans âme* » où un égoïsme outrancier remplace toute structure sociale.

L'ermite refuse ce monde et retourne dans la société de son temps, en y acceptant désormais les passions et les vices, puisqu'elles sont le propre de l'humanité. Ce pamphlet anti-rousseauiste, dénonçant le mythe de la bonne nature et du bon sauvage, est dans la lignée de MANDEVILLE et de son contemporain SADE. L'utopie trop parfaite et figée est un repoussoir ; seule la vie réelle compte, et le seul espoir est d'y apporter un peu de sagesse en s'appuyant sur la raison et le bon sens.

#### i) *Les utopies hostiles aux Lumières : des contre-utopies ?*

En prenant l'exemple de Manuel Antonio MERINO IRIGOYEN, auteur espagnol membre des « *écoles pies* », connu comme le Padre Andrés MERINO de Jesucristo, quelques spécialistes de la littérature moderne espagnole esquissent une catégorie d'anti-utopie qui se manifeste par son caractère « *antiilustrada* » (littéralement anti-Lumières).

Pour ÁLVAREZ de MIRANDA, la fable de 1786 ou 1786, *Monarquía de los leones*, est un vrai roman « *antiutópico* », puisqu'il propose un « *modèle de comment ne doit pas être une société* » : cette société des lions, très hiérarchisée et policière, par son oppression maximale, forme un triste spectacle qui veut alerter contre la dangerosité des réalisations humaines<sup>18</sup>.

Paul-Jacques GUINARD voit dans la *Monarquía columbina*, écrite sans doute à la même époque, une fable (également) qui révèle « *la décadence d'une société pervertie par les passions sociales (ambition, cupidité) auxquelles elle finit de succomber* »<sup>19</sup>.

Cette forme un peu particulière et marginale de l'anti-utopie annonce ce que seront les utopies réactionnaires du début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui au lieu des idées des Lumières, viseront les rêveries socialistes, jugées plus dangereuses que la société d'Ancien régime..

#### j) *L'ambiguïté de Donatien-Alphonse marquis de SADE (1740-1814)*

*Les Hermaphrodites* de Arthus Thomas D'EMBRY de 1605 annonce le procédé sadien de prédilection, celui de la dépravation sexuelle, puisque la cour d'HERMAPHRODITUS est un lieu totalement excessif sur ce plan.

Quelques auteurs font de l'œuvre sadienne « *une anti-utopie sexuelle* », notamment ce qu'exprime le royaume de Butua décrit dans la Lettre XXXV d'*Aline et Valcour*<sup>20</sup> (1795), qui relate *L'histoire de Sainville et de Léonore*. La violence qui s'y déchaîne est effectivement répulsive. Ce serait une véritable dystopie, présentant la tyrannie du despote Ben MÂACORO. Chose étonnante dans l'œuvre de SADE, il y oppose en quelque sorte une autre utopie, le royaume austral de Tamoé, qui présente un monde paisible, fraternel et égalitaire. Ce procédé met encore plus en évidence le caractère insupportable de Butua ou tout est fait pour atteindre mal et jouissance absolus.

### 4. Quelques cas particuliers à l'époque contemporaine

#### a) t'SERSTEVENS A. « *Un apostolat* »

<sup>17</sup> AGUILAR PIÑAL Francisco *La anti-utopia dieciochesca de TRIGUEROS*, -in-*Las utopías en el mundo hispanico* (1988), Madrid, 1990

<sup>18</sup> ÁLVAREZ de MIRANDA Pedro *El Padre Andrés MERINO, autor de la « Monarquía columbina »*, -in-*Las utopías dans le monde hispanique* (1988), Madrid, 1990

<sup>19</sup> GUINARD Paul-Jean *Aspects utopiques dans le roman espagnol de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, -in-*Les utopías dans le monde hispanique* (1988), Madrid, 1990

<sup>20</sup> COLOMBO Eduardo *L'utopie contre l'eschatologie*, -in- ACL *L'imaginaire subversif*, 1994

Un peu comme SWIFT, dit son analyste Jean Pierre MARTINET<sup>21</sup>, ce proche de FOURIER et de KROPOTKINE dans sa jeunesse (il a même décrit « *la cité KROPOTKINE* », sorte de phalanstère) présente une forte critique des utopies, en en révélant les discordes internes, l'isolement pesant, les erreurs économiques, la méconnaissance de l'homme, l'optimisme béat... et surtout le danger « *totalitaire* »<sup>22</sup>.

Oubliant totalement ses penchants de jeunesse, malgré une évidente nostalgie, il décrit « *...l'histoire d'un imbécile promu anarchiste et qui finit maquereau...* » et en fait « *...une peinture satirique des milieux libertaires et communistes...* »<sup>23</sup>.

b) *les utopies de droite du XIX<sup>e</sup> : anticipation des anti-utopies ?*

Les grands écrivains comme Charles NODIER (1780-1844) surtout, avec *Hurlublu*, *grand manufaba d'Hurlubière ou la Perfectibilité*, *Léviathan le Long et Zerothocto-Schah...* trois écrits de 1833, et *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay Roux et la Palingénésie australe* en 1836 ou Simon BALLANCHES en 1832 avec *La ville des expiations* seraient parmi les premiers critiques véritables et systématiques du genre. Méfiance vis à vis des idéologues socialisants, crainte d'un développement technique mal maîtrisé, matérialisme utilitariste trop accentué... sont leurs principales cibles dans les utopies de leur temps. NODIER apparaît ici comme l'ironique détracteur d'un scientisme, voire d'un positivisme aveugles qui sont en train de se développer. Il brocarde également une naïve foi au progrès technologique. Ce sont vraisemblablement les saints-simoniens qu'il prend en ligne de mire. Les philosophes ratiocineurs et bavards, sont dénoncés comme de vrais charlatans dans les 2 premiers écrits cités<sup>24</sup>. Avec *Zerothocto-Schah*, c'est le rêve de perfection qu'il réfute, montrant que l'humanité, hier comme aujourd'hui, et même dans 10 000 ans, reste toujours aussi imparfaite. Dans des écrits moins caricaturaux NODIER avaient déjà pris position en 1832 dans la Revue de Paris avec *De la perfectibilité de l'homme*, et de *La Fin prochaine du genre humain*.

Dans *La Rabouilleuse*, en 1842, Honoré de BALZAC (1799-1850) est également proche de l'anti-utopie et mettant l'accent sur le déplorable et dramatique échec d'une communauté de proscrits et de réfugiés français (bonapartistes et libéraux curieusement mêlés) vers 1817. L'essai communautaire, intitulé « *Le Champ d'asile* », se localiserait dans le Golfe du Mexique.

Émile SOUVESTRE (1806-1854) en 1845 avec *Le monde tel qu'il sera* passe même pour le modèle des grandes anti-utopies du XX<sup>e</sup>, en dénonçant une civilisation technicienne destructrice des valeurs humanistes qui triomphe vers le 3<sup>e</sup> millénaire. Comme NODIER il pourfend la bourgeoisie de son temps, mais fait en même temps une mordante satire du saint-simonisme et du positivisme (dont il apparaît comme un « *renégat* » commente TROUSSON) qui tentent alors de le réguler. Le capitalisme ou les socialistes qui chevauchent la vague productiviste ont tous abandonné les valeurs humaines d'individualisme, fantaisie, solidarité, au profit d'un « *univers du machinisme* » qui façonnent autant les hommes que la nouvelle société. Il y a presque des lueurs marxistes dans l'analyse socio-économique chez cet écrivain modéré et plutôt conservateur (« *foucièrement* » assène TROUSSON) qui a côtoyé RENAN, QUINET, Sainte BEUVE...

Le penseur catholique Louis VEUILLOT avec *Le lendemain de la victoire*, *Vision* publié en 1850 dénonce la démagogie et l'ambition démesurée de tous les chefs politiques, qui monopolisent le pouvoir au détriment des prolétaires. Cette perspicace critique tant du monde politique que d'un futur État communiste n'est assurément pas pour déplaire aux libertaires, même s'ils n'avaient aucune sympathie pour son auteur.

Hyppolite VERLY en 1897 va dans le même sens que VEUILLOT. Dans *Les socialistes au pouvoir*, *simple histoire à la portée de tout le monde*, il s'en prend au communisme intégral qui se fait toujours au détriment des classes pauvres, et il annonce l'émergence d'une nouvelle classe de privilégiés, qui, sans scrupule, n'hésite pas à pratiquer le rationnement, le travail obligatoire, le

<sup>21</sup> MARTINET Jean Pierre « *Un apostolat* » d'A. t'SERSTEVENS, *misère de l'utopie...*, 1975, p.30

<sup>22</sup> MARTINET Jean Pierre, opt.cit., p.21

<sup>23</sup> MARTINET Jean Pierre, opt.cit., p.69 & 75

<sup>24</sup> TROUSSON Raymond *Émile SOUVESTRE et « Le monde tel qu'il sera »*, -in-*D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

contrôle de la vie privée... et anticipe d'une certaine et éclatante manière la future terreur stalinienne.

Les aristocrates Didier de CHOUZY en 1883 avec *Ignis* et Villiers de l'ISLE-ADAMS avec *L'Ève future* en 1886 développent le genre des robots dominateurs ou totalement déshumanisés. Les automates ne pourront pas résoudre tous les problèmes humains, heureusement, et encore moins permettre de réaliser la femme parfaite. Attention donc à un technicisme pervers et inquiétant.

Vers 1925, poursuivant cette veine réactionnaire consistant à caricaturer la future révolution communiste en France, Marcel ALLAIN publie *Paradis d'amour*.

c) *Une « veine gothique » à l'anti-utopie en fin du XIX<sup>e</sup> siècle ?*

C'est Krishan KUMAR avec son article sur *Utopie et anti-utopie au XX<sup>e</sup> siècle* (-in-*Utopies*, BNF, 2000) qui classe aux marges du genre les écrivains « gothiques » de l'étrange, R. L. STEVENSON en 1886 avec *The strange case of Dr JEKYLL and Mr HYDE*, Oscar WILDE en 1891 avec *The picture of Dorian GRAY* et Bram STOKER avec *Dracula* en 1897.

d) *Jules VERNE, WELLS et STAPLEDON ?*

Pour Victor GARCIA, ces deux premiers auteurs sont au tournant du genre utopique : leurs premières utopies sont plutôt « optimistes ». Mais leurs dernières œuvres reflètent un « pessimisme » qui peu à peu devient le fondement principal des anti-utopies. Comme il le dit si bien, ces auteurs comme beaucoup de leurs contemporains « craignent désormais des lendemains qui déchantent » et annoncent des périodes « grises et tristes ».

**(1) Une anti-utopie assez manichéenne chez Jules VERNE**

Dès le milieu des années 1880, Jules VERNE semble s'inquiéter d'un futur scientifique et sociologique moins rose qu'il ne pouvait le croire dans ses premiers écrits. *Robur le conquérant* en 1886 marquerait une sorte de rupture dans les intentions de cet auteur populaire. En 1891 avec *Amiens en l'an 2000* il dénonce ce que serait cette ville si elle poursuivait dans la voie du capitalisme effréné et destructeur de type états-unien.

L'ouvrage de Jules VERNE qui témoignerait le mieux de cette évolution serait peut-être *L'île à hélice* en 1895. *La Journée d'un journaliste américain en l'an 2889* confirme en 1910 (édition posthume) ce rejet des premiers amours de Jules VERNE. L'Amérique (les États-Unis) sont devenus la patrie d'un impérialisme détestable, et d'une mécanisation déshumanisante<sup>25</sup>.

Pour GILLI et MONTACLAIR, l'anti-utopie apparaît également dans la ville de Stahlstadt (La ville de l'acier) fondée par le sinistre et autocratique Herr SCHULTZE, où dans le rôle assumé par Harry KILLER dans « *L'étonnante aventure de la mission BARSAC* ». L'univers capitaliste sans limite, des machines s'imposant aux humains peu considérés et sans liberté, mais au contraire soumis à une discipline très militarisée du travail... anticipent un peu les *Temps modernes* de CHAPLIN. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la description de Stahlstadt que fait Jules VERNE « ...s'élève une masse sombre, colossale, étrange, une agglomération de bâtiments réguliers percés de fenêtres symétriques, couverts de toits rouges, surmontés d'une forêt de cheminées cylindriques, et qui vomissent par ces mille bouches des torrents continus de vapeurs fuligineuses. Le ciel en est voilé d'un rideau noir, sur lequel passent par instants de rapides éclairs rouges. Le vent apporte un grondement lointain... ». Par opposition à la ville riante et hygiéniste de France-Ville menée démocratiquement par des latins, c'est le poncif de l'esclavagisme et de l'autoritarisme germanique qui est ainsi visé. Si l'on ajoute que le héros est alsacien, c'est une belle revanche sur la défaite de 1870-71 que nous offre les « *Les 500 millions de la Béguin* ».

**(2) WELLS (1866-1946) le vrai fondateur du genre ?**

Les ouvrages anti-utopiques de H.G. WELLS seraient tardifs, après la Première Guerre Mondiale (qui serait un des éléments de cette rupture dans le ton) : notamment *Shape of things to come/La fortune des choses futures* de 1933 et *Les perspectives de l'Homo Sapiens* de 1942.

<sup>25</sup> TROUSSON Raymond *Le mirage américain dans les utopies et les voyages imaginaires depuis la Renaissance*, -in-*D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

L'ouvrage de 1933, en pleine crise économique mondiale, avec la faillite de la SDN et la montée et l'expansion des totalitarismes (STALINE qui a exterminé presque tous ses rivaux potentiels, HITLER qui prend le pouvoir « *légalement* »...) entraînent l'auteur dans la prédiction d'une guerre mondiale de 1940 à 1970, suivie d'une longue période (1970-2036) de reconstruction en plein chaos féodal. En 2035/36 une révolution ramène l'unité et la paix, mais établit une dictature technocratique. Tout notre XX<sup>e</sup> siècle en un seul écrit ?

En fait, dès 1895/96 avec *The time machine/La machine à remonter le temps* transparaissait chez l'auteur une certaine peur d'une élite sans scrupule et s'amorçait une vision terrifiante d'une sorte de dictature du prolétariat des machinistes, les Morcocks. À la fin de l'ouvrage, la planète disparaît dans un grave désastre écologique, certes lointain (plusieurs millions d'années). La science et ses ouvriers ne sont pas forcément l'avenir radieux attendu. Le mythe du progrès semble définitivement cassé.

*L'île du docteur MOREAU* en 1896 et *L'homme invisible* l'année suivante nous montrent des savants un peu pervers ou apprentis-sorciers, assoiffés de pouvoir et exempts d'humanité.

Toute l'œuvre du socialiste WELLS est en fait pessimiste : soit la civilisation se détruit d'elle-même, soit elle est une caricature de civilisation mécanique, soit une cause exogène contribue à la détruire : en 1898 *La guerre des mondes* exploite habilement et avec réalisme l'invasion martienne de notre planète, et nous décrit des martiens efficaces, mais totalement dépourvu de sensibilité et d'humanité. Les Sélénites de *Les premiers hommes dans la lune* de 1901 forment une civilisation avancée et rationnelle, mais là aussi la raison l'emporte sur le sentiment. La froideur scientifique rationnelle est somme toute dangereuse et diablement inquiétante. Cette œuvre est donc également une dystopie.

En 1899 avec *When the sleeper wakes/Quand le dormeur s'éveillera*, il décrit une caricature de XXII<sup>e</sup> siècle, de plus en plus mécanisé, de plus en plus uniforme (même habitat, même organisation sociale, même langue...) ou l'autonomie individuelle et la démocratie ont disparu. C'est l'ère des foules manipulées, et du règne des autocraties oligarchiques. Le gigantisme urbain (Londres dépasserait les 30 millions d'habitants) contribue à l'écrasement des individus. Heureusement, une révolution populaire destructrice s'en prend surtout aux avions, sensés symboliser une mondialisation tyrannique, et laisse en fin de l'ouvrage une petite lueur d'espérance.

### (3) Originalité de STAPLEDON

L'ouvrage de 1930 d'Olaf STAPLEDON *Le dernier et le premier homme* serait à rapprocher des deux écrivains précédents : pour GARCIA toujours, cette œuvre donne à voir un monde où science, travail de tous (de 4 à 6 heures par jour), mondialisation du système... réaliseraient enfin un monde de loisirs et d'abondance. Mais cet État mondial prévu pour 2500 est bien proche du régime stalinien contemporain de l'auteur, qui se met en place en 1930 en URSS. Dans l'ouvrage, une technocratie avant la lettre assure un rôle dominant. Racisme, sexualité contrôlée (ce fameux eugénisme qui est une des constantes de l'utopie !) et guerres y persistent malheureusement.

#### 5. Antériorité ou similarité : la pensée anti-bureaucratique anarchiste

Lorsqu'on analyse ces ouvrages anticipant les horreurs totalitaires du Xx<sup>ème</sup>, on ne peut pas oublier de faire le parallèle avec les écrits anticipateurs des principaux penseurs anarchistes (PROUDHON, RECLUS, BAKOUNINE...), qui dénoncent avec lucidité le mythe de la dictature du prolétariat et de l'État communiste en mettant en garde contre ces futures dictatures « tout court ». BAKOUNINE est sur ce plan un des plus précieux auteurs, d'abord en se révoltant contre tout gouvernement des savants (ce qui est souvent une des propositions du genre utopiste), et surtout en dénonçant à priori le monstre froid que serait un État dirigé par les socialistes étatistes.

Max NETTLAU analyse et approfondit cette notion de contre-utopies à partir de 3 textes pour lui fondateurs : un article de *Freiheit* de New York du 24/09/1894 « *Les socialistes allemand au pouvoir* », un article du *Torch* de London d'août 1895, « *Les socialistes anglais au pouvoir* » et surtout du texte de KROPOTKINE « *Le vingtième siècle* » tiré de *La révolte* de novembre et décembre 1889 et expressément dirigé contre l'utopie autoritaire de BELLAMY.

#### 6. Autre similarité : les récits critiques de voyages dans les « pays de l'avenir radieux »

Les récits de voyages des pays « *dits socialistes ou communistes* » peuvent partiellement être intégrés au genre de la contre-utopie lucide. Il est difficile d'y trouver de nombreux libertaires affirmés, mais c'est presque toujours au nom de la liberté que des intellectuels ou des politiques, pourtant choyés et privilégiés par le régime qu'ils visitent, font preuve d'une étonnante lucidité et tirent une sonnette d'alarme que les militants de la gauche non bolchevique ont tiré avant eux, surtout les Socialistes révolutionnaires de gauche et les anarchistes russes, sans oublier quelques mencheviks, dès la fin des années 1910.

Parmi les anarchistes et marxistes libertaires ou critiques, une place de choix revient à Ante CILIGA qui en 1936 publie *Au pays du grand mensonge*, titre transformé à la demande de l'auteur en 1950 en « *Au pays du mensonge déconcertant* . » Cette même année il y ajoute *Sibérie, terre de l'exil et de l'industrialisation*. Ces deux ouvrages, avec les parties sur LÉNINE amputées en 1938, sont rééditées en 1977 par les éditions Champ libre dans un épais ouvrage de 563 pages.

En France, on peut lister quelques écrits concernant l'URSS, dont de nombreux sont analysés par Fred KUPFERMAN<sup>26</sup> ou par François HOURMANT<sup>27</sup>, dont sont tirées de nombreuses citations.

- 1919 Serge de CRESSIN ne fait pas dans la nuance avec *Au pays de la démence rouge* publié à Paris chez Plon. Il récidive à plusieurs reprises, notamment avec en 1921 *L'apocalypse russe*, toujours chez Plon.
- 1925 : Henri BÉRAUD avec *Ce que j'ai vu à Moscou* est publié à Paris aux Éditions de France.
- 1927 : Alfred FABRE-LUCE *Russie 1927* chez Grasset, lutte contre ce qu'il appelle « *l'entreprise de standardisation humaine* » des bolcheviks. Il n'est pas dupe et constate qu'à « *ses frontières (de l'URSS) s'élève, plus infranchissable que la mer, la double glace déformante des fausses nouvelles qui l'entoure d'images trompeuses* ». Il pourrait faire sien le titre de CILIGA du « *pays du mensonge déconcertant* . »
- 1936 André GIDE publie son *Retour de l'URSS*. Refusant la complicité, comme la plupart des autres compagnons de route de l'époque, il décrit honnêtement les tares du régime dans ce qui va être un des ouvrages les plus diffusés sur l'URSS. Par exemple, en parlant des logements ouvriers dans les kolkhozes, il reconnaît tristement que se trouvent « *dans chacun d'eux les mêmes vilains meubles, le même portrait de STALINE, et absolument rien d'autre ; pas le moindre objet, le moindre souvenir personnel. Chaque demeure est interchangeable... Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes.* »
- 1937 André GIDE modifie son premier texte avec *Retouches à mon retour de l'URSS*.
- 1938 Kléber LEGAY *Un mineur français chez les russes* est publié à Paris chez Pierre Tisné.

## 7. Quelques exemples significatifs de contre-utopies aux XIX, XX et XXI<sup>e</sup> siècles...

Pour éviter des regroupements qui ont parfois peu de sens, je vais m'en tenir à l'ordre chronologique, ce qui permettra de mettre en évidence les périodes les plus riches dans la production anti-utopique. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ce ne sont pas les années trente qui sont les plus prolixes, bien qu'elles cumulent pourtant la montée et l'expansion des fascismes et des autocraties militaristes, l'effondrement du capitalisme, les derniers feux du colonialisme, la rébellion franquiste et la Guerre d'Espagne...

Toutes les œuvres citées ci-dessous sont, par un auteur ou un autre, dont moi-même, cataloguées comme anti-utopies, contre-utopies ou dystopies... Par principe, j'ai accumulé, non discriminé, pour la raison ci-dessus explicitée.

### a) Avant 1900 : contre-utopies du XIX<sup>e</sup> siècle :

- 1845 SOUVESTRE Émile *Le monde tel qu'il sera* est pour Frédéric ROUVILLOIS ou Laurent PORTES le premier écrit incontestable de ce « *genre parallèle* » comme il nomme la contre-

<sup>26</sup> KUPFERMAN Fred *Au pays des soviets. Le voyage français en Union soviétique*, Paris, Gallimard, 1979

<sup>27</sup> HOURMANT François *Au pays de l'avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, 282p, 2000

utopie. Il dénonce le machinisme qui rend l'homme esclave, et il anticipe sur les manipulations psychiques que va connaître le XX<sup>e</sup> siècle. En l'an 3000 c'est d'une industrialisation sans limite que surgit le mal et l'inhumain. Émile SOUVESTRE (1806-1854) fait plus une caricature de son siècle qu'une vraie anticipation, mais en approfondissant le côté « *univers glacé, égoïste et matérialiste* »<sup>28</sup>, il est un des précurseurs d'un genre dénonciateur d'un monde du gadget, de l'ersatz industriel (terme que reprendra plus tard MORRIS pour nommer le capitalisme) et d'un utilitarisme matérialiste qui commence à triompher au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il montre les travailleurs comme de vrais « *animaux domestiques* » ce que vont reprendre bientôt toutes les grandes anti-utopies. Il est également un des premiers à proposer un eugénisme fonctionnel qui anticipe les écrits d'HUXLEY. Son écrit est donc tout autant une dénonciation de la « *bourgeoisie conquérante* » que des rêveries socialisantes de son temps.

- 1850 VEUILLOT Louis s'en prend à la corruption et au manque de scrupules des politiques démagogiques et avides de pouvoir dans *Le lendemain de la victoire, Vision*.
- 1852 HAWTHORNE Nathaniel (1804-1864) avec *The Blythedale romance. A history of ideas romance/Valjoie* publie une sorte de satire du communautarisme, notamment fouriériste, qui part de sa participation à la communauté de Brook Farm à West Roxbury en 1841.
- 1871 Edward BULWER LYTTON avec « *The coming race/La race future* » lance véritablement le genre anti-utopique ; sa société décrite est pourtant intéressante d'un point de vue libertaire, puisque lui aussi se range en faveur d'une administration minimale, sans réel gouvernement. Mais ce que l'auteur a plutôt en vue, c'est de se moquer du système démocratique états-unien de son temps. Son récit s'apparente à un pamphlet conservateur, élitiste, dénonçant la loi du nombre établie par les régimes au suffrage étendu. BULWER dénonce également l'utilitarisme, et la déshumanisation qu'il entraîne déjà en misant trop sur le progrès technique. Le transcendantaliste et libertaire THOREAU ne disait d'ailleurs rien d'autre en menant son expérience écologiste avant la lettre et de totale autonomie, racontée dans « *Walden* ». Cependant la race future des **Vril-ya**, par sa pureté et son absence d'émotivité « *humaine* » peut également préfigurer le nazisme. C'est Yolène DILAS-ROCHERIEUX qui nous rappelle que vers 1930 des nazis de Berlin ont créé une « Association du Vril », qui exigeait de ses membres la preuve de leur longue hérédité aryenne !
- 1872 Samuel BUTLER avec « *Erewhon* » montre un homme totalement asservi aux machines qu'il a lui-même créées. Au tournant des seventies, le progrès technique tend à dérapier. À terme, l'homme asservi devient machine lui-même, comme le décrit « *Le livre des machines* ». L'optimisme scientifique est désormais totalement déconsidéré. L'anti-utopie dénonce également l'administration tatillonne de la justice et l'hypocrisie religieuse, ainsi que le poids de coutumes stupides. La satire sociale se fait également forte contre une éducation formaliste et sans imagination. Cet écrit annonce toutes les utopies du XX<sup>e</sup> siècle, et montre la totale symbiose entre les structures du monde industriel et du monde politique : même mépris de l'individu, même domestication au service d'un hypothétique bien commun.
- 1872 Fedor DOSTOÏEVSKY avec « *Les démons* » ou « *Les possédés* » met en scène un nihilisme caricatural, où l'idéologie libératrice se fait manipulatrice, où les fins justifient tous les moyens... C'est une contre-utopie dans le sens où elle révèle le côté sombre d'un socialisme de professionnels froids et autoritaires dont NETCHAÏEV est le terrible prototype. Même BAKOUNINE s'y est temporairement laissé prendre. L'œuvre de DOSTOÏEVSKY est d'ailleurs souvent citée comme anti-bakouniniste. Mais depuis les écrits de Michael CONFINO, on sait désormais que le tristement célèbre « *catéchisme du révolutionnaire* », d'un blanquisme intransigeant (voire d'un bolchevisme avant la lettre), souvent attribué à BAKOUNINE, est bien l'œuvre du seul NETCHAÏEV<sup>29</sup>.
- 1872 avec *La fin du monde -in- Nouvelles et fantaisies humoristiques* Eugène MOUTON, dit MÉRINOS, annonce un désastre écologique qui étouffe la sphère terrestre dans une vague de chaleur qui n'est pas sans annoncer nos craintes, un siècle plus tard, de *l'effet de serre*.
- 1882 l'anglais Walter BESANT propose une dystopie antiféministe « *The revolt of man* ».
- 1883 Ernest d'HERVILLY dans *Josuah Electricmann (-in- Timbale d'histoire à la parisienne)* caricature un homme submergé par des réseaux de fils et de câble qui pourrait passer pour une critique avant la lettre des internautes du siècle suivant.

<sup>28</sup> TROUSSON Raymond *Émile SOUVESTRE et le « Monde tel qu'il sera », -in- D'utopie et d'utopistes*, 1998

<sup>29</sup> CONFINO Michael *Violence dans la violence*, Paris, Maspéro, 1973

- 1885 *After London or wild England* de Richard JEFFERIES est pour Krishan KUMAR « l'archétype » de l'anti-utopie.
- 1890 Henry Donatus DONELLY publie *La colonne de CÉSAR : une histoire du XX<sup>e</sup> siècle*.
- 1891, avec *The new utopie*, Jerome K. JEROME propose une satire grinçante : un monde uniforme, aplani, est peuplé d'êtres numérotés que la chirurgie maintient dans une petite taille et avec un cerveau limité, chacun présentant la même capacité mentale. Triste uniformité des robots créés par une médecine toute puissante et inhumaine...
- 1891 l'allemand Eugen RICHER rédige un texte très critique sur le collectivisme socialiste, *Sozialdemokratische Zukunftsbild*.
- 1892 Albert ROBIDA dénonce, de manière ironique, dans *Le vingtième siècle, la vie électrique* la domination technologique des robots, et en sociologue avisé, montre des employés devenant des esclaves des machines.
- 1892 Gabriel TARDE publie dans **La Revue Blanche** *Les géants chauves*, utopie du progrès scientifique montrant comment des manipulations génétiques peuvent créer une race de génies. Mais le bel ensemble incontrôlé dérape, l'homme ne pouvant plus rester le maître de ses créations. L'avenir est plutôt sombre.
- 1894 SPRONCK Maurice (« *L'an 330 de la République* ») en analysant le développement incessant des sciences et des techniques prédit l'apocalypse pour le XXII<sup>e</sup> siècle.
- 1896 à nouveau Gabriel TARDE, dans la plutôt rigoureuse **Revue Internationale de Sociologie**, publie une fable du progrès scientifique, *Fragment d'histoire future*, qui aboutit à un monde parfait, de paix et d'abondance. Mais l'homme restant ce qu'il est, la discorde voire la régression sociale apparaissent et disloquent l'ensemble. Le doute s'installe dans l'utopie progressiste.
- 1897 Hyppolite VERLY dénonce *Les socialistes au pouvoir (simple histoire à la portée de tout le monde)* et le régime de dictature qui semble en découler logiquement.
- 1897 MANTEGAZZA Paolo avec « *L'anno 3000* » dans un drôle de « *sogno* » (rêve) prévoit l'apparition d'une élite technocratique sans scrupule.
- 1898 Paul ADAM avec *Lettres de Malaisie*, s'en prend à la dégénérescence du socialisme au pouvoir, qui bascule de l'espérance à la terreur, et qui marginalise tout déviant, en utilisant l'exclusion ou la stérilisation. Comme pour VERLY, cette anticipation est d'une précoce lucidité sur les risques totalitaires de la doctrine socialiste.
- 1899 Grant ALLEN décrit un eugénisme très sélectif avec euthanasie des mal formés dans *The child of Phalanstery*. FOURIER doit se retourner dans sa tombe.

b) *Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : de 1900 à 1917 :*

- 1903 John MacMillan BROWN avec *Limanora The island of progress* annonce HUXLEY et tous les auteurs mettant en avant le conditionnement de l'homme. BROWN le fait commencer sur l'embryon. Par le biais de produits chimiques, utilisés dans des « *sanatoriums sociaux* », l'individu perd toute autonomie de jugement. En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, la science est une menace, elle dessert l'homme, elle rend esclave ou amorphe.
- 1903 l'historien et ami de PÉGUY, Daniel HALÉVY (1872-1962) expose son pessimisme social dans *Histoire de 4 ans 1997-2001*, en argumentant parfois avec une certaine morgue aristocratique sur les foules grégaires. Il dresse un sinistre bilan de ce qu'il pense être la fin du XX<sup>e</sup> siècle, marquée par la crise économique, l'explosion urbaine, des épidémies ravageuses et le retour des sectes, des guerres... Cependant, lueur d'espoir, quelques « *colonies communistes* » ou « *coopératives libertaires* » maintiennent des îlots préservés, prospères, vivant selon des règles naturelles et hygiénistes efficaces. La solidarité est la règle. Une pédagogie libertaire, fondée sur le libre choix et l'échange, en assure la bonne marche. La société jurassienne d'apiculteurs de Poligny dans le Jura en est un des modèles les plus achevés. La référence aux coopératives et fruitières comtoises semble évident. Mais les libertaires ont passé alliance avec les centralistes et autoritaires « *scientifiques positivistes* ». En sort une société hybride, de moins en moins libertaire, et de plus en plus expression d'une « *utopie de la supériorité* » puisque s'érige un véritable système de castes, au profit presque exclusif des élites (les *sociétaires*) qui enrégimentent les *stagiaires* et les *astreints*, ces derniers fournissant une véritable main d'œuvre servile. L'héroïne libertaire jurassienne de Poligny, Claire, lucide et déçue, ne peut rien faire contre ce terrible détournement de ses idéaux.
- 1904 le professeur TORNADA dénonce à son tour, avec ironie, les méfaits d'une science qui se croit toute puissante, dans *Carasco, surhomme ou le Voyage en Eucrasie, conte humain*.



- 1907 NEWTE Horace W. avec « *The great beast* » dénonce une dictature socialiste établie au début du XXI<sup>ème</sup> siècle en Angleterre. Le salut viendrait d'une réaction déterminée des « *barbares* », qu'on peut assimiler aux « cosaques » de COEURDEROY ou à l'éloge de Stenka RAZINE qui revient si souvent chez BAKOUNINE.
- 1907-1908 LONDON Jack dans « *Le talon de fer* » rédige une utopie marxisante comme il l'affirme lui-même. La société est dominée par un machinisme systématique et apocalyptique. Il décrit également un système ploutocratique écrasant le prolétariat et des partis politiques modérés irresponsables, qui au lieu de supprimer les errements de leur société, vont établir un régime de type fascisant jusqu'au XXVII<sup>ème</sup> siècle. Ce vibrant hommage à la révolution sociale et à la grève générale est une anticipation assez fantastique des évolutions du XX<sup>ème</sup> siècle qui commence.
- 1908 le socialiste Anatole FRANCE avec *L'île des pingouins* abandonne l'optimisme qu'il a exprimé dans *Sur la pierre blanche*. Un fort pessimisme se dresse face à un matérialisme déshumanisé qui semble s'installer partout. Comme LONDON, il est effrayé par un société de haute technicité où le machinisme utilisé sans discernement écrase l'homme.
- 1909 l'espagnol de culture britannique Ramón PÉREZ DE ALAYA nous offre une œuvre sympathique *Sentimental Club*, qu'il sous-titre lui-même en « *Bobard burlesque/Patraña burlesca* ». Comme WELLS dont il s'inspire il nous décrit un gouvernement mondial sur une Terre où les frontières ont disparu. Une technologie avancée permet de fournir l'alimentation et tout le nécessaire aux habitants, avec des transports rapides et une communication collective très développée. Cet apparent monde heureux est en fait une société totalitaire aux mainx du Directorio qui contrôle tout et qui uniformise tout. Les mœurs, les sentiments, la descendance... sont tous sur le même type. Une propagande distillée à grande échelle renforce ce conditionnement. L'individu, l'art, les passions... sont laminées et deviennent des crimes punis d'électrocution. Un petit groupe de réfractaires, agissant sous pseudonymes (Ulysse, Calixte, Antinous...) se retrouve dans le « *Sentimental club* » qui est un lieu où ils se réapproprient l'histoire, les sentiments, les goûts... Manger un fruit réel, s'embrasser et faire l'amour deviennent alors des actes révolutionnaires humanistes. La seule utopie qu'ils admettent est celle qu'ils se créent eux-mêmes, de leur propre initiative, en prenant le risque des imperfections (vices, violence...) qui y sont liées, car seul l'humain dans sa réalité est digne d'intérêt. Entre le rétablissement des vices déjà proposé par un MANDEVILLE, et les réfractaires nécessaires de ZAMIATINE et d'HUXLEY, cet écrit est curieusement méconnu. Il est vrai que son auteur, bohème libertaire, proche de KROPOTKINE et des Fabiens au début du XX<sup>e</sup>, renie sa jeunesse en revenant dans l'Espagne franquiste après un long exil. Il réécrit alors son utopie, publiée en 1959 sous le nouveau titre de *La revolución sentimental* ; mais elle n'est plus qu'un pamphlet anti-communiste trop dans la ligne des positions du caudillo pour être vraiment analysée par les historiens de l'utopie.
- Au début du siècle Eugène RICHTER, (auteur en 1891 de *Sozialdemokratische Zukunftsbild*), homme de droite (Parti Libéral Allemand) fait habilement la satire du socialisme d'État, lui aussi de manière prophétique. Son œuvre est un plaidoyer en faveur de la liberté individuelle contre un collectivisme écrasant et de ce fait peut-être rattachée à notre problématique.
- 1912 Franz KAFKA avec « *Amerika* » (publié en 1927) révèle lui aussi les méfaits d'une taylorisation systématique qui conduit au décervellement, à la mécanisation des humains. L'univers mécanique omniprésent est source d'une angoisse majeure ; la société fonctionne selon des rythmes aveugles, où la création humaine n'a plus de place. L'art, l'imagination, la fantaisie en sortent broyés.
- 1912 Edward Morgan FORSTER (1879-1970) dans « *The machine stops/La machine s'arrête* » met en scène une véritable idolâtrie des machines. Les hommes sont dans un monde tellement cloisonné et vivent en cellules isolées qu'ils ne communiquent que par écran. La fin est optimiste, si on peut dire, puisque ce monde inhumain est totalement détruit. Cette parodie de l'État mondial totalitaire aurait été écrite contre les aspects jugés trop optimistes de quelques écrits de WELLS.
- 1916 la féministe états-unienne Charlotte PERKINS GILMAN propose la dystopie « *World war i ourland* » qui voit l'héroïne décrire un pays ravagé par un conflit.
- En 1916 Guillaume APOLLINAIRE avec *Le Poète assassiné* montre à la fin de son ouvrage une chasse aux poètes, ceux-ci incarnant la rêverie et la liberté.

c) De 1917 à 1990 : de la Révolution bolchevique à la Chute du Mur de Berlin

- 1920 Ivan KREMNIOV
- 1920 l'ingénieur ZAMIATINE Eugène (1884-1937) avec « *Nous Autres* » est peut-être un des plus lucides critiques du taylorisme généralisé et surtout du socialisme d'État, vu de l'intérieur de l'URSS qu'il arrive à fuir en 1931. Son œuvre se présente comme la première des grandes contre-utopies du XX<sup>e</sup> siècle. « *L'État unique* » où règne le « *Bienfaiteur* » est une sinistre anticipation du stalinisme et une caustique analyse de ce que déjà en 1920 recèle le système bolchevik. Au XXXVI<sup>e</sup> siècle, même si un bonheur mécanique existe, le conformisme a tout laminé, les hommes constamment surveillés, sont tous semblables et ne se distinguent que par des numéros. La transparence est ici totalitaire et non libératrice, alors qu'on a plutôt l'habitude de la présenter favorablement, ou comme garantie de la démocratie. Ce n'est pas sans rappeler la transparence des activités des travailleurs des Salines d'Arc-et-Senans au service des entrepreneurs, inscrite dans l'organisation architecturale et urbanistique de Nicolas LEDOUX. L'autre référence est évidemment le *Panopticon* de Jeremy BENTHAM qui appliquait une transparence absolue aux maisons de détention en fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Avec ZAMIATINE, sous l'omniprésent contrôle d'inquisiteurs, les hommes ne peuvent penser et aimer librement ; les opposants, rarissimes, sont lobotomisés comme D-503, le héros du livre. Le seul optimisme de l'ouvrage reste la croyance de l'auteur en d'autres secousses révolutionnaires ultérieures, qui renverseront donc peut-être l'univers carcéral qu'il décrit, et l'existence, hors des cités de verre du régime, des Méphis, rebelles indépendants, sorte de dissidents libertaires avant la lettre. C'est une femme, I-330, follement audacieuse, qui incarne la possibilité de s'en sortir. Cette féminité potentiellement libératrice est une des autres originalités de l'ouvrage. Il est intéressant de remarquer la dette que ZAMIATINE reconnaît vis à vis de WELLS, surtout *A story of the days to come* et *When the sleeper wakes* de 1899.
- 1921 *Rossum's Universal Robots - RUR* de Karel CAPEC peut être lu comme une contre-utopie. En apparence, la nouvelle société où le travail est désormais totalement assuré par des robots libère l'homme et lui offre repos et loisirs. En fait il est dépossédé de ses fonctions, et l'oisiveté l'entraîne dans une dépréciation de lui-même et un recul culturel qui avilit la société. Cette vision un peu naïve, qui reprend en quelque sorte l'adage populaire célèbre (oisiveté mère de tous les vices) est intéressante par la création du robot comme genre nouveau de la littérature.
- 1922 KAFKA avec « *Le château* » nous décrit une société fantastique, un univers fermé dominé par l'ombre menaçante, quoique pourtant peu explicitée, d'un château fonctionnant avec une cohorte de fonctionnaires. On peut parler d'une esquisse de dictature bureaucratique et pointilleuse, d'une hiérarchie maniaque et d'un autoritarisme qui transparait dans la moindre des attitudes. Le pire, c'est que les membres de cette société trouvent tout cela « normal ». Le laminage antilibertaire des esprits aurait donc parfaitement réussi ?
- 1922 Paul ADAM publie une nouvelle édition de *Lettres de Malaisie* dont le titre est précédé de *La cité prochaine*. Sans doute une manière de prendre en compte la révolution bolchevique, ce que ne pouvait pas faire l'édition de 1898.
- 1922 T.S. ELIOT avec *The waste land/La terre vaine* nous dépeint à son tout un monde au capitalisme peu engageant, avec un machinisme dominateur.
- 1924 l'autrichien BIRNBAUM Paul avec *Der kaiser und der Architekt* propose une satire poétique des rêves de cités idéales, trop parfaites pour être honnêtes, en quelque sorte. L'ouvrage décrit les 34 tentatives de constructions de cités, toutes plus diverses les unes que les autres. Mais l'échec est toujours là, sauf pour la dernière tentative. La cité céleste semble bien dressée, mais suprême ironie, à la suite d'un éboulement, elle écrase sous son poids son créateur qui semblait pourtant satisfait.
- 1924 - Raymond TROUSSON fait référence à Alfred DÖBLIN à *Berge, Meere und Giganten*, en mettant en avant le rôle positif des réfractaires que sont les « *colons* » contre la normalisation en place.
- 1925 dans la veine « *très réactionnaire* » (VERSINS) consistant à caricaturer la future révolution communiste en France, Marcel ALLAIN publie *Paradis d'amour*
- 1926 Fritz LANG avec son film « *Metropolis* » serait pour Georges JEAN à rattacher au genre. La cité paradisiaque de Vorhiwara n'est en fait qu'un monde reposant sur une exploitation totale du travail prolétaire.
- 1926 le socialiste réformiste et pacifiste PIGNOT Émile dénonce la violence systématique, la confiscation du pouvoir par des chefs sans scrupules et vise vraisemblablement la dégénérescence et ce qu'il juge la trahison bolchevique dans son ouvrage au titre éloquent : *Le lendemain du Grand soir, effroyable et prophétique descente aux enfers*.

- 1927 *Le Jugement Dernier* du biologiste marxisant britannique SANDERSON John Burdon révèle une vision de vénusiens composés d'humains conditionnés, totalement automatisés, où le collectif a écrasé toute autonomie individuelle. Un « monde de fourmis »... ?
- 1927 le scientifique J. D. BERNAL avec *The world, the flesh and the devil* décrit une dictature interplanétaire de scientifiques considérant les derniers rejetons de la race humaine comme membres d'un « zoo » sur lesquels ont peu pratiqué des expériences. Physique, biologie et psychologie sont déterminantes pour cette domination.
- 1928 Andreï PLATONOV avec *Tchevengour* entraîne contre lui les foudres de la censure, animée par GORKI. Ce monde idéal, mi épopée révolutionnaire-mi épopée médiévale, révèle un monde nouveau fantasque, destructeur... malgré la lueur incarnée par une certaine déification de Rosa LUXEMBOURG.
- 1929 Upton SINCLAIR publie une œuvre écrite vers 1907, *Millenium*, décrivant un monde capitaliste en pleine crise destructive. On comprend mieux ainsi la date de parution de cette dystopie économique et sociale, qui avait anticipé en quelque sorte la « grande dépression ».
- 1930 Georges DUHAMEL dénonce un communisme « bourgeois », tiré de ses connaissances des potentialités socio-économiques des ÉU, qui sacrifie l'individu de la même manière que le communisme soviétique de son temps. Ses *Scènes de la vie future* sont donc d'une certaine originalité.
- 1929-30 Andreï PLATONOV récidive avec *Kotlovan/La fouille*, contre-utopie allégorique du système soviétique. Un prolétariat contrôlé, est condamné à construire sans fin un immense palais idéal qui reste inachevé.
- 1931-1932 HUXLEY Aldous dans une préface de 1946 à son « *Brave New World* » regrette de ne pas avoir proposé une alternative « décentraliste » et libertaire, « de politique kropotkinesque (sic) et coopérative »<sup>30</sup>. Cela aurait pu être une troisième voie plus optimiste entre le technicisme totalitaire et la sauvagerie qu'il oppose dans son livre. Le sauvage deviendrait ainsi l'éternel réfractaire, la chance de liberté, la possibilité optimiste de rendre compte d'un avenir moins sombre. Cet éloge du primitivisme comme seul recours est une référence supplémentaire au livre de ZAMIATINE. Cette remarque de 1946 est une preuve supplémentaire de la similarité entre esprit libertaire et message des contre-utopies qu'inou sert de postulat. Le livre d'HUXLEY, « *paradigme de l'anti-utopie contemporaine* » dity TROUSSON, décrit une terrifiante utopie pour dans 600 ans. Au nom du bonheur de tous, les individus sont totalement conditionnés (par l'eugénisme, l'hypnopédie, le bourrage de crâne d'une éducation dirigiste et propagandiste, la drogue - le soma- etc...). L'usage d'une pharmacopée au service du conditionnement nous renvoie au *Limanora* de BROWN de 1903. On vise ici l'uniformité absolue, et l'idéal est celui d'un monde de clones (procédé Bokanovsky) où les sentiments et les attitudes personnelles et indépendantes sont systématiquement contrôlés. Le slogan « *Communauté, Identité, Stabilité* » est une singerie des idéaux révolutionnaires français. La Stabilité est celle d'un monde parfait, sans Histoire, donc sans avenir, donc sans fantaisie, une sorte de mort humaine en quelque sorte. Les individus sont classés, enrégimentés dans une hiérarchie de tous les instants, des Alphas aux Omégas, jusqu'aux Epsilons semi-avortons et aux Sauvages... La similitude d'une part avec un taylorisme et fordisme (« *ère de Notre Ford* » est le nom donné pour dater l'époque analysée) poussé à l'extrême, et d'autre part avec la folle classification raciale hitlérienne est assez remarquable. Ce monde est totalement mécanisé, aseptisé... mais science et technique sont ici infiniment déshumanisantes. Dans l'introduction à sa réédition de 1946, l'auteur parle lui-même « d'un État totalitaire » où les chefs politiques et leurs bureaucratie de « *collaborateurs* » dominant un « *peuple d'esclaves* » génétiquement façonnés et vraisemblablement sous hypnose. Cette vision effarée des possibilités inhumaines de la science moderne est bien aux antipodes de ce que fut l'illusion progressiste et scientiste du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est assurément l'antithèse de KROPOTKINE sur ce point. En s'attaquant à ce monde fou dominé par des savants, il rejoint incontestablement les préventions de BAKOUNINE contre tout « *gouvernement des savants* ». Comme ZAMIATINE, il reconnaît sa dette vis à vis de WELLS, surtout *Les premiers hommes dans la lune* de 1901.
- 1932 MARTINEZ RISO Alfonso avec *El amor dentro 200 anos* présente une utopie communiste libertaire encore bien imparfaite, avec un monde techniciste, uniforme, eugéniste, aux loisirs et aux moeurs réglementés... Bien des libertés sont acquises, la libération sexuelle semble assurée, mais l'individu reste soumis à un système encore très contraignant. La

<sup>30</sup> p315 de ? Les utopies ? ou BERNERI ?

révolte anarchiste se fait contre les contrôles des automates et par leur sabotage systématique. L'auteur, militant anarchiste espagnol, semble avoir lu HUXLEY et s'en être imprégné pour certaines descriptions et réflexions.

- 1938 le slovène Vladimir BARTOL écrit *Alamut*
- 1939 JÜNGER Ernst avec *Sur les falaises de marbre* réussit une sorte d'allégorie du nazisme, dont le barbare « grand Forestier » peut en partie s'identifier à HITLER.
- 1943 *Ravage* de René BARJAVEL pour réhabiliter la place de l'homme dans la nature, prend le décor des anti-utopies comme cadre : machinisme triomphant et aliénant, vie mécanique et conformiste... Pierre VERSINS présente cet ouvrage comme « *une utopie du retour à la terre* »<sup>31</sup>, le machinisme ayant détruit l'homme et la société. En pleine période pétainiste, le thème est fortement ambigu, surtout si l'on sait que l'autre œuvre utopique de BARJAVEL est publiée la même année dans le sinistre *Je suis partout* !.
- 1943 Hermann HESSE avec *Le jeu des perles de verre* dénonce en Castalée un monde froid, rigoureusement scientifique où la part humaine est écrasée.
- 1944 Xavier de LANGLAIS avec *L'île sous cloche* semble renouveler le genre d'HUXLEY en décrivant un monde régit par les biologistes.
- 1945 Eric Arthur BLAIR, plus connu sous le nom d'ORWELL George (1903-1950), frappe un grand coup avec *Animal Farm* : cette « *fable du temps présent* » est une dénonciation sans appel du « *mythe soviétique* » et une condamnation du totalitarisme socialiste, « *où tous sont égaux, même s'il y en a des plus égaux que d'autres* » pour rappeler la formule célèbre. Ce monde apparemment autogéré par tous les animaux, est en fait dirigé par les porcs. On peut aisément identifier le chef charismatique NAPOLEON en STALINE. Si les tyrans existent, c'est bien parce que la masse reste conformiste et passive, semble nous dire tristement l'ancien milicien du POUM en Espagne révolutionnaire que fut ORWELL. L'anarchiste « *tory* » est après guerre de plus en plus libertaire, ce qui nous autorise à faire une lecture de son œuvre en sens pro-anarchiste, comme ces liens avec George WOODCOCK, Vernon RICHARDS ou Maria Luisa BERNERI et l'équipe de *Freedom* nous y autorisent<sup>32</sup>.
- 1946 DE LANGLAIS Xavier se rattache au genre avec « *L'île sous cloche* ». Pour Jean SERVIER dans son « *Histoire de l'utopie* », ce livre dénonce le formalisme de démocraties parlementaires qui ne font en fait que conditionner les individus.
- 1946 WERFEL *Stern der Ungeborenen/L'étoile de ceux qui ne sont pas nés* fait allusion à un groupe de contestataires, les « *primitifs* », qui s'opposent à la société totalitaire régnante.
- 1947 NABOKOV Vladimir avec *Bend sinister/Brisure à senestre*, se lance lui-aussi dans le genre, qu'il va reprendre avec *Tyrants destroyed/L'extermination des tyrans* en 1975.
- 1948 Burrhus Frederic SKINNER publie *Walden Two*, en hommage à THOREAU. On peut classer cette utopie communautaire dans le genre anti-utopique car la société proposée est harmonieuse et libertaire, mais grâce à une « *ingénierie du comportement* », donc à une forme de conditionnement psychologique dont le docteur SKINNER était le spécialiste. En somme on propose le bonheur aux individus malgré eux. L'intention est louable mais la méthode fut très critiquée dans les milieux libertaires, notamment par le structuraliste anarchiste Noam CHOMSKY qui y consacra un pamphlet.
- 1949 Aldous HUXLEY récidive avec *Ape and Essence/Temps Futurs*. La barbarie triomphe dans un monde post-atomique peuplé d'être contaminés.
- 1949-1950 le deuxième chef d'œuvre d'ORWELL George « *1984* », publié quelques mois avant sa mort, est aujourd'hui le grand classique pour ceux qui veulent sous forme de fable pourfendre le totalitarisme de notre siècle. C'est sans doute le testament politique de l'auteur. La toute puissance du « *Grand Frère* » (**Big Brother**) d'Oceania, le dogmatisme absolu, la langue de « *bois* » ou *newspeak/novlangue*, le culte de la personnalité, l'autocritique obligatoire, la répression sexuelle et politique, la délation systématiquement encouragée, une censure partout présente, le conditionnement psychologique...sont terriblement d'actualité en 1950 (alors même qu'on ignore à l'époque ce que seront les folies maoïstes ou khmers rouges...) et pour certains États actuels, l'analyse n'a pas vieilli ! La seule note d'espoir, l'amour entre Julia et Winston, reste bien mince. Comme pour ZAMIATINE, c'est une femme qui incarne la rébellion, la possibilité de la dissidence. MICHEA Claude dans son « *ORWELL, anarchiste tory* » de 1995 (ORWELL aimait se définir « *anarchiste conservateur* ») met

---

<sup>31</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.99

<sup>32</sup> ORWELL George *Essais, articles, lettres 1945-1950*, Paris, Ivrea, 2001

l'accent sur un concept nouveau que l'œuvre illustre : « *l'intellectualisation du socialisme* » comme source de la perversion totalitaire, concept que Jan Waclaw MAKHAŃSKI<sup>33</sup> avait déjà analysé vers 1900 en montrant la soif de pouvoir sans limite ni scrupule de la caste des intellectuels, habiles en toutes manipulations. Et justement, c'est cette dénonciation du pouvoir, et de son corollaire, l'amour du pouvoir, qui fait d'ORWELL un bakouniniste évident : « *tout pouvoir corrompt et le pouvoir absolu corrompt absolument* », cite-t-on souvent dans les milieux libertaires. Son œuvre doit également beaucoup à WELLS, notamment à *When the sleeper wakes* de 1899. Cette anti-utopie est également une œuvre d'espoir, et de mise en garde au nom d'un socialisme démocratique que n'a jamais renié l'auteur<sup>34</sup> : il faut éviter ce que fascismes et communismes ont édifié au XX<sup>e</sup> siècle.

- 1952 Cyril KORNBLUTH et POHL Frederik avec *The space merchants (Planète à gogos)* dénoncent un monde inhumain, dominé par la publicité et les médias.
- 1952 Bernard WOLFE avec *Limbo*, le pouvoir absolu est érigé en doctrine.
- 1953 Ray BRADBURY avec *Fahrenheit 451* décrit une société aseptisée, totalement décervelée ou l'action des forces de l'ordre s'exprime dans un permanent autodafé. Seule chance : un travail prométhéen d'un pompier qui par son effort de mémoire, tente d'éviter cette terrifiante politique de la table rase culturelle. Le film de François TRUFFAUT rend très bien compte de ce combat libertaire contre la censure aveugle.
- 1954 Arthur C. CLARKE avec *La fin de l'enfance* annonce l'aboutissement ultime de la course effrénée à la technique, à la conquête de l'espace et aux armements : la destruction de notre monde qu'il prévoit pour 2100 environ. Heureusement une deuxième partie plus libertaire et optimiste permet grâce à l'aide de bons « aliens » intervenant au bon moment de réaliser une utopie égalitaire, sans productivisme, où règnent liberté sexuelle et religieuse...
- 1954 William GOLDING avec *Sa majesté des mouches* révèle que toute société, même innocente, même composée d'enfants, repose toujours sur la violence. Il s'approche en cela de la thématique d'*Orange Mécanique*.
- 1956 le grec ATHANASSIADIS Nikos publie *Au-delà de l'humain* qui décrit le monde horrible d'un pays totalitaire, inspiré plutôt par l'URSS que par la Grèce des colonels.
- 1956 Jean-Louis CURTIS dans un *Saint au néon* s'en prend aux méfaits de la technologie aveugle.
- 1956 André DHÔTEL montre un monde à la technologie inhumaine dans *L'île aux oiseaux de fer*.
- 1957 Ernst JÜNGER publie *Die gläserne Bienen/Abeilles de verre* qui reprend le cadre terrifiant d'un monde dominée par une froide technologie.
- 1957 Hans Hellmut KIRST avec *Personne n'en sortira* reprend le thème dystopique du danger atomique.
- 1957 l'allemand Arno SCHMIDT propose une forte satire de la *République des Savants*, qui présente des tonalités très bakouniniennes sur ce thème.
- 1958 Aldous HUXLEY avec *Brave new world revisited* approfondit sa célèbre contre-utopie et en note la naïveté et l'insuffisance. L'évolution du monde et de la science rendent encore pires les prévisions de l'auteur. Renouant avec LA BOÉTIE, il annonce la catastrophe finale d'individus qui en arriveront à apprécier leur esclavage puisque « *sous la férule d'un dictateur scientifique, l'éducation produira vraiment les effets voulus et il en résultera que la plupart des hommes et des femmes en arriveront à aimer leur servitude* ».
- 1959 à la limite, on peut considérer *The naked lunch/Le festin nu* de Williams BURROUGHS comme la contre-utopie de l'univers des camés. Sa description loufoque, violente, sexuelle et délirante, souvent insupportable, des hallucinations des toxicomanes crée un monde à part, dont l'issue est toujours désastreuse, que ce soit le monde de « *Libertie* » ou celui « *d'Annexie* » car toujours les criminels, les fourguteurs, les médecins fous (l'horrible BENWAY), les manipulateurs, les flics corrompus... ont le dernier mot sur une plèbe dégénérée, totalement « accro » et livrée corps et âmes à ses bourreaux.
- 1959 Ramón PÉREZ de ALAYA publie la deuxième version de sa contre-utopie de 1909 (Cf. ci-dessus) sous le titre de *La revolución sentimental*. En pleine époque franquiste, l'ancien écrivain libéral a sans doute été obligé de se soumettre à la vulgate nationaliste, et son œuvre devenue simple ouvrage radical anti-communiste a perdu de la saveur libertaire qui faisait la force de la première version.

<sup>33</sup> MAKHAŃSKI J.W. *Le socialisme des intellectuels*, Paris, Seuil, 1979

<sup>34</sup> LANCELIN Aude « 1984 » de George ORWELL, -in-*Le Nouvel Observateur*, 15-21 août 2002

- 1960 HUTLY avec « *Fecal Justice* » reprend l'idée de la lobotomie de ZAMIATINE pour empêcher toute autonomie et toute fantaisie. C'est un thème récurrent, que l'on retrouve également dans « *La planète des singes* » de Pierre BOULLE.
- 1960 Ira LEVIN avec *The boys from Brazil* propose un cauchemar mêlant l'histoire contemporaine et la science la plus risquée. L'ancien médecin fou d'Auschwitz, le docteur MENGELE, décide de reproduire en grand nombre Adolph HITLER en utilisant la technique du clonage humain. La résistance est difficile face à ce rêve dément.
- 1962 BURGESS Anthony avec « *L'Orange mécanique* » est curieusement placé dans cette série d'utopies pessimistes par Victor GARCIA notamment. Le pessimiste est évident. La description d'utopie inquiétante est par contre plus délicate : sans doute la déshumanisation de la jeunesse, la perte de toute valeur, l'extrême isolement des gens dans leurs foyers, sadisme et violence banalisés... sont les signes d'un monde fort répulsif. Il est important de rappeler que BURGESS se présentait comme un « *humaniste catholique libéral renégat inclinant à l'anarchie* »<sup>35</sup>.
- 1963 Ray BRADBURY *L'éclat du Phénix*
- 1963 Pierre BOULLE dans « *La planète des singes* » montre une société post-atomique où les singes remplacent les hommes devenus à leur tour animaux et esclaves. Les nouveaux dirigeants « *singent* » les hommes dans ce qu'ils ont fait de plus mauvais, si on ose ce jeu de mot, avec une société hiérarchisée, autoritaire, où la liberté de pensée est réduite au minimum et où l'état de guerre et de conquête contre les hommes survivants est permanent.
- 1964 Herbert MARCUSE dans « *L'homme unidimensionnel* » décrit l'écrasement de l'individu dans une société uniformisée et standardisée comme celle des pays développés du monde « *occidental* ».
- 1965 l'anglais BALLARD J.G. décrit la fin de la Terre à la suite d'une sécheresse épouvantable dans *The Drought*. Cet ouvrage fait partie des contre-utopies et des ouvrages de science fiction décrivant des drames environnementaux et écologiques. L'auteur récidive donc après avoir décrit l'engloutissement de la planète (*Le monde englouti*, 1962) ou sa destruction par des vents violents (*The wind from nowhere*, 1962)...
- 1965 Jean Luc GODARD réalise *Alphaville*, superbe anticipation cinématographique d'un monde sans amour et conformiste où les attitudes humaines s'assimilent à celles de robots.
- 1968 John BRUNNER avec *Stand on Zanzibar/Tous à Zanzibar* propose une vision dystopique d'une évolution démographique mondiale impossible à freiner, et aboutissant à une surpopulation riche en conflits et désastres.
- 1968 Keith ROBERTS dans son uchronie *Pavane* décrit une société dominée par l'Église, avec répression, censure et conflits. C'est une présentation inquiétante d'une théocratie agressive et dominatrice.
- 1969 SPINRAD Norman avec *Jack BARRON et l'éternité (Bug Jack BARRON)* décrit un monde très proche du nôtre, mais de plus en plus déshumanisé, sous l'empire des médias et de la société du spectacle. Les politiciens eux aussi, comme les animateurs télévisuels, sont tous des manipulateurs et les oligarchies ne rêvent que d'exploiter les pauvres, surtout ceux des minorités ethniques non protégées, pour s'assurer l'éternité. Ce drame sur les vampires capitalistes modernes, ici le terme de vampire est pris au sens propre et au sens figuré, a marqué largement les années septantes.
- 1970 Ira LEVIN avec *This perfect day (Un bonheur insoutenable)* décrit à son tour un monde futur (XXIII siècle) totalement régenté par un ordinateur (Uni). Ce monde parfait, sans maladie, sans guerre, sans difficultés, à orientation écologique, où chacun puise au tas dans un régime d'abondance... est une forme de bonheur imposé, donc insoutenable, car l'homme n'a ni volonté, ni autonomie, ni imagination. Sa vie sexuelle, l'âge de sa mort, son prénom, son travail (affectation)... sont définis par l'ordinateur. Une drogue médicale et des émissions de TV obligatoires contribuent à son abrutissement et annihilent toute sa volonté. Le conformisme est roi. La liberté a été sacrifiée à l'efficacité. En arrière plan une caste supérieure de savants (les programmeurs) tirent les ficelles et s'assurent pour eux seuls une vie de rêve. Après des hésitations, le héros COPEAU détruit l'ordinateur, et donc le système entier et la hiérarchie des savants, et repart dans son monde : bel éloge de la rébellion libertaire désintéressée au nom de la vie.
- 1971 Pierre BOULLE poursuit sa mission de mise en garde, avec *Les jeux de l'esprit*. Une société déshumanisée, à qui l'on n'offre en compensation que du pain et des jeux, fait de

<sup>35</sup> VITOUX Frédéric *Les confessions de BURGESS*, -in-Le Nouvel Observateur, 14-20/11/1996

ceux-ci des exercices de plus en plus cruels et violents, jusqu'à l'extermination nucléaire. Pourtant l'idée de départ est intéressante, s'inspirant autant de WELLS que de TEILHARD : le but est de réaliser un gouvernement mondial, sans les « *honteuses* » barrières nationales, avec pour objectifs de pacifier la planète et de développer l'instruction pour tous, également. Ce gouvernement de savants (thème cher à de nombreuses utopies, depuis la *Maison de Salomon* de la *Nouvelle Atlantide* de BACON en 1623) reprend l'idée saint-simonienne d'inutilité des politiques. L'instruction et le travail se veulent attrayants, fouriéristes en quelque sorte. Mais rapidement tout dégénère, la masse (visiblement méprisée par BOULLE) demande des satisfactions matérielles immédiates et ne voit dans la science que la manière de réaliser ses rêves de pierre philosophale ou de prédictions astrologiques, voire de prévisions sur les jeux de hasard. La mélancolie s'installe, la perte de confiance se généralise, la dépendance vis à vis du machinisme dénature la capacité d'autonomie de l'individu. Pour y parer est créé un Ministère Mondial de Psychologie qui propose sexe, sang et massacres pour redonner du tonus, créer un parfait dérivatif et réussir cette « *sublimation de l'intérêt* » qui n'est en fait qu'une manipulation totale des gens. La science se met au service des intérêts les plus sordides, en se déshumanisant totalement. Cette fable totalement pessimiste, même si parfois très ironique, est malheureusement au diapason de l'époque, et renvoie sans doute aux ralliements de nombreux savants aux totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle. Elle reprend un thème développé par CAPEK en 1921 : l'homme libéré du travail sombre dans l'animalité et l'inculture au lieu de profiter de ses nouveaux loisirs pour parfaire ses connaissances et pour améliorer son quotidien et son environnement.

- 1971 le polonais, né en 1921, Stanislas LEM écrit *Kongres futurologiczny/Le congrès de futurologie*, décrivant une vision du future très sombre, « apocalyptique ». Ce livre traduit en français en 1976, montre une société de 2039 où les hommes sont rendus paisibles et soumis par des drogues mêlées à l'eau du robinet. La domination gouvernementale est donc d'ordre « *psy-chimique* » puisque la personnalité est façonnée à l'aide de substances chimiques. La société est toujours la même, mais les gens pensent qu'elle a changé en bien. Cette fable sur l'illusionnisme totalitaire est décrite souvent en termes assez durs.
- 1972 John BRUNNER avec *Le troupeau aveugle* décrit une dystopie écologique
- 1975 Ursula LE GUIN dans *Les dépossédés*, utopie libertaire largement étudiée par ailleurs, décrit Urras un monde qui ressemble fort à ce que pourrait devenir le nôtre : étatsisme autoritaire, désastre social et écologique, violences, grèves et guerres endémiques... Monde gris, n'offrant pas d'issue pour l'humain.
- 1975 John BRUNNER avec *L'onde de choc* écrit une nouvelle dystopie fondée sur les dérèglements de l'informatique.
- 1975 NABOKOV Vladimir *Tyrants destroyed/L'extermination des tyrans*.
- 1975 JG. BALLARD avec *L'île de béton* met en scène une utopie du sexe et de la technologie, mais présente en fait, d'après le critique Michel LE BRIS, dans le numéro spécial du *Magazine Littéraire* de mai 2000, une vraie «  *erotique de la catastrophe* ».
- 1976 ZINOVIEV Alexandre avec *Les hauteurs béantes* propose une comédie grinçante située en 9974 à Iranburg, dénonçant dans cette fable futuriste la dictature soviétique et la tyrannie idéologique du socialisme ou « *socisme* ».
- 1978 ZINOVIEV Alexandre continue dans son œuvre d'analyse et de démolition du « *socialisme* » soviétique avec *L'avenir radieux*. Le totalitarisme est ici décortiqué au quotidien et la réalité à la fois modère et impose la réflexion. Le grotesque et l'humour sombre sont ici des armes efficaces.
- 1978 la revue *L'Assommoir*, de facture anarchisante et situationniste, éditée chez Plasma, sort un numéro 2 intitulé *1984. Le futur accompli*, qui montre dans la ligne de ZAMIATINE et d'ORWELL, que *1984* est tristement déjà réalisé : de multiples citations et documents mettent l'accent sur la robotisation aliénante, la servitude du travail, la dégradation urbaine et écologique, l'abrutissement systématique par les paradis artificiels médicamenteux, politiques ou religieux...
- 1978 Anthony BURGESS avec *1985* reprend les idées pessimistes et dystopiques d'une humanité où l'homme se laisse aller, ne résiste plus à l'envahissement des machines et à la primauté des technocrates.
- 1978 PIERCE William L. dont le pseudo est MACDONALD Andrews est le créateur d'une des rares, mais très typée, dystopie d'extrême-droite, *The Turner diaries* décrivant un monde jugé insupportable car multiracial, où les blancs finissent par triompher.

- 1981 le serbo-croate Danilo KIS écrit *L'encyclopédie des morts*, une petite utopie d'une vingtaine de pages, autour de l'entreprise utopique de regrouper dans un immense fichier tous les disparus et la vie qu'ils ont menée, surtout pour les plus humbles et surtout pour ceux qui ont souffert des carnages collectifs et massifs du terrifiant vingtième siècle. C'est une utopie du rêve, de l'égalité absolue (les morts sont traités de manière identique). C'est une utopie de la réparation, d'un devoir de mémoire pour toutes les victimes du totalitarisme.
- 1982 KADARÉ Ismaïl avec *Le palais des rêves* propose une vision de l'enfer au travers du prisme totalitaire albanais qu'il a si bien connu. C'est une dystopie au sens propre du terme, plus qu'une relecture de DANTE. Cet auteur, curieusement, est un des rares, vivant dans un régime totalitaire, celui de Enver HOXHA en Albanie, à pouvoir faire des paraboles, des analogies antitotalitaires. Dès 1973, le dictateur est visiblement brocardé dans *Le grand hiver*, ce qu'il reprend en 1988 avec le *Concert*. D'autres ouvrages proches de l'anti-utopie sont *La niche de la honte* et *La pyramide*.
- 1984 KADARÉ Ismaïl avec *La niche de la honte* poursuit sa dénonciation détournée du totalitarisme albanais.
- 1985 ATWOOD Margaret, romancière canadienne née à Ottawa en 1939, primée en 2000 (lauréate du Booker Prize pour *The blind assassin*) écrit une contre-utopie féministe, décrivant l'insupportable oppression des femmes, *La Servante écarlate*.
- 1985 Doris LESSING avec « *The good terrorist* » esquisse une contre-utopie contemporaine. Elle décrit une caricature de communauté politique, établie dans un squat londonien. Un monde de paumés vit une existence dérisoire et sordide. L'éthique s'étirole bien vite face aux difficultés de la vie quotidienne ; la vie collective rétablit rapidement les différenciations sexuelles et l'autoritarisme des rapports humains est permanent. Seule Alice tente de faire front, en cherchant à créer une grande famille ; mais c'est le plus souvent contre le groupe, et celui-ci ne l'accepte que quand c'est à son bénéfice. Triste communauté...
- 1985 ISKANDER Fazil, abkhaze de l'ex-URSS publie *Les lapins et les boas*.

d) *De 1990 à nos jours : contre-utopies après la chute de « l'empire soviétique »*

- 1991 VOLODINE Antoine, français, *Alto solo*.
- 1991 Marge PIERCY dans *He, She and It* qu'elle réédite en 1992 sous le nom de *Body of glass* est une contre-utopie dénonçant le pouvoir mâle mais aussi une proposition utopique d'égalité des sexes.
- 1988-1992 KADARÉ Ismaïl, dans *La pyramide*, autour d'une interrogation sur les constructions pharaoniques, incroyable utopie architecturale, se pose la question des pouvoirs bureaucratiques et absolus qui peuvent contraindre leur peuple à faire de tels travaux de prestige, sans considération et en toute inhumanité. De l'Égypte à l'Albanie, il n'y a qu'un pas, bien évidemment.
- 1993 David BRIN avec *Glory season/La jeune fille et les clones* décrit une société aristocratique et clanique sur Stratos. Des amazones clonées dominent totalement le monde masculin. Les hommes sont considérés comme des animaux reproducteurs et sont parqués dans des réserves. Les apprentis sorciers scientifiques ont créé un monde détestable, y compris pour des femmes non clonées qui échouent dans leur résistance, et qui ne peut satisfaire que les féministes les plus intransigeantes et sectaires.
- 1993 SAFRAT Vincent lance un petit pamphlet *J'irai cracher sur vos arbres*, qui peut s'apparenter au genre de la contre-utopie écologique. Un simple employé s'en prend avec délices aux arbres, pelouses et autres espaces verts. Il ne vit correctement que dans un univers de béton et de plastique, de parkings omniprésents et de centrales nucléaires... Ce destructeur est aussi un chasseur forcené. L'auteur ne fait que nous présenter l'arrivée progressive au pouvoir de ce monstre banal, qui ne fait qu'exprimer les dérives anti-nature les plus évidentes de nos sociétés sur-urbanisées. Théo, ce futur président, est d'autant plus inquiétant que ce qui est révélé apparaît tristement crédible à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle.
- 1993 TOTI Gianni avec son VidéoPoèmeOpéra *Planetopolis* décrit l'horreur d'un monde désormais totalement urbanisé, asphyxiant pour les individus, et pénalisant artistes, rêveurs, utopistes... et détruisant tout lien avec une nature disparue ou transformée.
- 1995 Antony AZIZ et Sammy CUCHER réalisent dans la série artistique **Dystopia**, l'œuvre intitulée *Chris*. Un individu est présenté avec tous les orifices du visage bouchés. L'isolement du monde, de la vraie vie, d'une vision critique de l'uniformité est désormais total.



- 1995 KACZINSKI Théodore, plus connu sous le pseudonyme de « UNABOMBER » publie son *Manifeste. L'avenir de la société industrielle*, aux relents terroristes, ancrés dans une veine individualiste libertaire et naturaliste propre aux É.U. Sa révolution violente contre la société techno-industrielle s'appuie sur une analyse sociologique et technologique qui reprend de grands thèmes des ouvrages dystopiques. « *La science-fiction d'hier est devenue la réalité d'aujourd'hui...* » affirme-t-il dans son art.160. Contre l'emprise prévisible des machines ou de leur élite gestionnaire, destructeurs des individualités autonomes, il faut réagir sans état d'âme.
- 1996 DARRIEUSSECQ Marie avec *Truisme* nous offre une satire sociale, une fable de la mutation qui peut être interprétée comme une contre-utopie.
- 1998 HOUELLEBECQ Michel réalise avec *Les particules élémentaires* une sorte d'utopie de la déshumanisation : l'homme n'est pas perfectible, sauf si une race modifiée, dont les désirs sont supprimés, le remplace. Cette vision eugéniste et le monde du clonage qu'elle annonce, forment bien une des dernières utopies de l'humanité, mais pour quel avenir ? Cet ouvrage est une description des errements (surtout moraux, comportementaux) du XX<sup>e</sup> siècle par un « *nouvel homme* » de la fin du XXI<sup>e</sup>, dont l'apparition date des années 2020-2030. L'histoire est cliniquement, froidement, crûment racontée, dans un style d'entomologiste qui essaie de comprendre les passions, les mœurs d'autrefois, avant que l'humanité ne se perfectionne. La nouvelle société paraît fonctionner autour des principes d'une forme de pensée scientifique (voire scientiste) néo-saint-simonienne, avec un rôle puissant accordé aux généticiens qui font figure de nouveaux « *démiurges* ». La cible principale semble être la pensée libertaire, ou pensée post-soixante-huitarde, surtout dans ces avatars « *new age* », qui seraient une des meilleures formes exprimant le « *suicide occidental* ». La dégénérescence de la communauté libertaire, dit « *Lieu du changement* », initialement lieu d'autonomie et de libération des mœurs, vers un dévoiement de ses valeurs et une ouverture sur une économie essentiellement marchande prend figure de parabole. Cet ouvrage très « *malin* », bien écrit, joue avec l'air du temps, la dénonciation des soit disant « *bobos* » et le retour de balancier contre les années soixante et soixante-dix du XX<sup>e</sup> siècle. Il est également très documenté et fournit un mine d'allusions sur diverses utopies (principalement SAINT SIMON, FOURIER, HUXLEY, théorie anarchiste...) mais perd de sa crédibilité en mettant tout sur le même plan, en confondant libertaire et libertarien, utopie et contre-utopie et en caricaturant largement ce qu'il veut brocarder... Pour ces dernières remarques, on peut classer HOUELLEBECQ parmi les utopies « *réactionnaires* », durement anti-matérialistes et anti-individualistes, qui cherchent à renouer avec « *le sens de la collectivité, de la permanence et du sacré* » comme il l'écrit lui-même. Mais attention, l'humour, le second degré, le refus du définitif (puisque « *l'histoire existe* ») laissent suffisamment de possibilités de lire l'ouvrage sous d'autres angles.
- 2000 le scientifique français Bernard DEBRÉ dans *La Grande transgression* se livre à une analyse mi-scientifique, mi-fantaisiste du monde futur, où l'humain ne sera plus qu'un artefact, mutant, produit de manipulations scientifiques diverses. Entre les craintes parfois non fondées vis à vis de l'évolution, et les réalités scientifiques, la marge est malheureusement plus étroite qu'on ne le croit.
- 2000 avec les *Rivages interdits*, Luc GIRERD présente une île autarcique, isolée, subissant une catastrophe épidémique qui contribue à accentuer son isolement par l'organisation de son blocus. La seule solution, c'est de supprimer toute liberté, de maintenir un ordre autoritaire et de développer de nouvelles mœurs obligatoires. Vision très pessimiste de l'avitissement humain, dans une situation désespérée, car l'homme semble incapable de résister aux démons du siècle.
- 2000 *Partir pour Edéna*, de GRENIER Christian est d'abord une contre-utopie, dénonçant un monde tristement uniforme, contrôlé en permanence, aseptisé, figé... Toute liberté et fantaisie sont absentes. Les médecins pratiquant l'eugénisme et la police sont omniprésents... Mais Edéna est la porte utopiste optimiste et libertaire qui permet d'y échapper, l'ouverture pour un monde humaniste, ouvert, améliorable, à tenter immédiatement. Dans cette proposition libératoire se trouvent réunies presque toutes les conceptions libertaires concernant l'utopie en fin du XX<sup>e</sup> siècle.
- 2000 (?) LEHMAN Serge avec *Nulle part à Liverion* décrit un monde du XXI<sup>e</sup> siècle presque totalement privatisé, aux mains des grands groupes ou « *Puissances* ». Leur « *Instance* » est en passe de supprimer l'ONU. Leurs mercenaires policiers, les B-men remplacent la police, leurs satellites peuvent tout voir et contrôler. Big Brother semble être réalisé ! Le monde n'est plus qu'un grand « *Village* », de plus en plus uniforme, relié de plus en plus rapidement par les

médias et le projet dément de DARWIN Alley. Face à ce monde effrayant, un héros-chercheur retrouve l'existence d'une « cité inversée », d'une Terre Libre nommée Liverion, fondée pendant la Révolution Française dans le Caucase et étudiée subrepticement par un traité de 2029. Cette riante vallée, invisible des satellites fait l'objet de la quête du héros. Sa seule existence permet de croire que le contrôle total de l'individu n'est jamais possible. Optimisme excessif ?

- 2000 PETIT Marc avec *L'utopie du docteur Kakerlak* décrit une contre-utopie médicale. En Transoxanie, sous l'autocratie néomarxiste du Regulator et le contrôle omniprésent d'une sorte de KGB, la Schmolka, des savants veulent, à partir du modèle des autistes aphasiques, engendrer une humanité silencieuse et privée de sens. Le thème des savants fous ou inquiétants est une constante de la littérature d'horreur, et pas seulement dans le genre dystopique. L'œuvre est surtout un clin d'œil ironique à ORWELL, avec des remarques intéressantes sur la nécessaire liberté du langage et une vision optimiste sur la puissance de l'amour et de la simulation comme forces de résistance au totalitarisme.
- 2000 l'états-unien John UPDIKE avec *Aux confins du temps*, reprend la vieille idée d'un monde post-atomique en 2020, ravagé par une guerre nucléaire. Même les rares régions épargnées des USA sont sous la menace des bandes de rackettés par des bandes, mi-police privée, mi bandes de délinquants, et de bestioles mutantes... Mais les petits problèmes humains quotidiens persistent, amour, libido, menaces du vieillissement...
- 2002 Antoine VOLODINE avec *Dondog* un déporté Ybür qui après 30 années de captivité, raconte les utopies soviétique du début du XX<sup>e</sup> siècle et « l'absurdité sanglante » qui y met fin ou augmente leur dégénérescence et leurs dérives vers une « atroce parodie ».

**V/ Quelques œuvres  
utopiques libertaires ou  
résolument anarchistes**

## C. QUELQUES ŒUVRES UTOPIQUES LIBERTAIRES OU RESOLUMENT ANARCHISTES...

|     |   |    |
|-----|---|----|
| C.  | QUELQUES ŒUVRES UTOPIQUES LIBERTAIRES OU RÉSOLUMENT ANARCHISTES.....                              | 1  |
| 1.  | William GODWIN entre pensée rationaliste et utopie – 1793 .....                                   | 4  |
| a)  | GODWIN : premier anarchiste ? .....   | 4  |
| b)  | GODWIN et ses proches et disciples.....   | 5  |
| 2.  | Ernest COEURDEROY et la liberté grâce aux Cosaques - 1854.....                                    | 5  |
| 3.  | DÉJACQUES Joseph et « L’Humanisphère. Utopie anarchique » 1857.....                               | 6  |
| 4.  | Les utopies de James GUILLAUME dans les années 1870.....  | 8  |
| 5.  | CYRILLE V. « Prophétie. La liquidation sociale » 1872 .....                                       | 9  |
| 6.  | L’utopie anarchiste romantique : « Le nouveau monde » et autres écrits de Louise MICHEL – 1888 .. | 9  |
| 7.  | L’optimisme kropotkinien et celui de Élisée RECLUS .....  | 12 |
| a)  | Des sources communalistes non directement anarchistes.....  | 13 |
| b)  | Le communalisme et le communisme anarchiste de KROPOTKINE .....                                   | 13 |
| c)  | Réalité et/ou utopie : l’entraide ou appui mutuel.....  | 16 |
| d)  | L’écologie sociale chez RECLUS.....   | 18 |
| e)  | Quelques influences kropotkiniennes :.....  | 18 |
| f)  | Des kropotkiniens allemands : Martin BUBER et Gustav LANDAUER.....                                | 18 |
| g)  | Principales critiques anarchistes de l’utopie kropotkinienne.....                                 | 19 |
| 8.  | En Italie et au Brésil, autour de Giovanni ROSSI fin XIX°-début XX° .....                         | 19 |
| a)  | Carlo DOSSI « La colonia felice. Utopia » 1874.....   | 19 |
| b)  | Giovanni ROSSI : expérimentateur anarchiste conséquent.....                                       | 19 |
| c)  | Andrea COSTA « Un sogno » 1881-82.....  | 21 |
| d)  | ZAVATTERO pseudonyme CANZONI.....   | 21 |
| e)  | Postérité utopique de l’œuvre de ROSSI au Brésil :.....   | 21 |
| 9.  | L’utopie philosophique de Jean-Marie GUYAU (1854-1888) – 1885 .....                               | 22 |
| 10. | Jean GRAVE : une œuvre utopique et pédagogique abondante.....                                     | 22 |
| 11. | Des utopies libertaires essentielles en Espagne en fin de siècle.....                             | 23 |
| 12. | Des utopies anarchistes individualistes au tournant du siècle.....                                | 26 |
| 13. | L’utopie socialiste-anarchiste de Pietro GORI vers 1900.....                                      | 27 |
| 14. | Henri ZISLY l’anarchiste « naturaliste » 1900.....  | 27 |
| 15. | « Le nouvel Adam » de Michel VERNE ? en 1910 : .....  | 27 |
| 16. | « La ville sans chef » de CANUDO Ricciotto en 1910.....   | 27 |
| 17. | PATAUD/POUGET « Comment nous avons fait la révolution » 1910 : .....                              | 27 |
| 18. | Pierre QUIROULE et l’utopie de l’Amérique latine au début du siècle.....                          | 28 |
| 19. | Les utopies individualistes (Han RYNER, ARMAND...) et le problème de l’amour libre .....          | 29 |
| a)  | Les individualistes : l’utopie élitiste ?.....  | 30 |
| b)  | Autour de l’amour libre.....  | 30 |
| 20. | L’utopie humaniste et d’aspect libertaire indienne au début du siècle .....                       | 31 |
| 21. | Une utopie paysanne anarchiste russe en 1920 .....  | 31 |
| 22. | FAURE Sébastien Mon communisme. le bonheur universel 1921.....                                    | 31 |
| 23. | De nombreuses utopies espagnoles des années 20 et 30.....   | 32 |
| 24. | PELLETIER Madeleine « Une vie nouvelle » 1932.....  | 39 |
| 25. | « Un de la tribu » -VELLA Randolpho « Preanarchia » 1954 .....                                    | 40 |
| 26. | Quelques propositions libertaires britanniques :.....   | 40 |
| a)  | Quelques aspects utopistes libertaires chez Herbert READ.....                                     | 40 |
| b)  | Colin WARD « Utopia » 1974.....   | 40 |
| 27. | Ursula LE GUIN et « Les Rejetés De L’autre Planète » en 1974 .....                                | 40 |
| a)  | Les principales sources de l’œuvre, plus ou moins reconnues par Ursula :.....                     | 40 |
| b)  | Le contexte américain des sixties et seventies.....   | 41 |
| c)  | Idéologie d’Ursula LE GUIN.....   | 42 |
| 28. | L’utopie urbanistique sylvestre de Michel RAGON en 1966 .....                                     | 42 |
| 29. | Une utopie très individualiste chez Serge LIVROZET en 1976.....                                   | 42 |
| 30. | Le projet de Horst STOWASSER au milieu des années 80 :.....                                       | 43 |
| 31. | Les propositions utopiques de Luce FABBRI en fin du XX° siècle.....                               | 43 |
| 32. | L’utopie colombienne du « tropele@ » .....  | 43 |

Pour Pierre VERSINS en 1972, « *il n'est pas d'utopies plus "utopiques" que celles qui se réclament* » de l'anarchie<sup>1</sup>. Mais elles sont « *peu répandues* ». En fait l'étude suivante, complétée par les utopies anarchisantes ou libertaires et les contre-utopies étudiées auparavant, forment un tout bien plus imposant qu'on ne le pensait.

D'autre part, le petit article de VERSINS mêle autant les œuvres réellement anarchistes que des œuvres contenant des évocations ou des positionnements pré-libertaires. J'ai préféré tenter de les distinguer en procédant aux trois regroupements présents.

Ces utopies libertaires ou purement anarchistes font preuve de « *force et d'originalité* », et par rapport à la majorité des autres utopies qui montrent « *l'obsession* » de l'ordre, de la réglementation, celles-ci sont plutôt ouvertes, imprécises volontairement, souvent pluralistes (Cf. notamment sur ce dernier point les auteurs qui se réclament de l'allemand Gustav LANDAUER, de l'italien Luigi FABBRI ou de l'états-unien Paul GOODMAN) par souci de liberté individuelle et d'épanouissement humain considéré comme primordial.

Ces œuvres marqueraient le « *retour des poètes* » au sens d'Alain PESSIN<sup>2</sup> ou de Benjamin PÉRET<sup>3</sup> : celui-ci incarnant le refus du système, de l'enfermement, préférant la « *rêverie du vagabond* », de l'imagination libre et se posant « *comme déserteur de l'État* » (PESSIN). La liberté l'emporte chez eux sur l'égalité, l'équité, sans jamais cependant faire disparaître ce deuxième axe.

L'ensemble de ces écrits sont des œuvres de propagande, au même titre que les journaux, les pamphlets, les chansons ou autres œuvres littéraires que l'on peut appeler politiques, libertaires ou « *obreristas* » pour reprendre l'analyse de José LLUNAS I PUJALS<sup>4</sup> à propos du livre d'Anselmo LORENZO *Justo VIVES* de 1887. Pour lui, un écrit « *ouvriériste* » (ici pas dans le sens péjoratif du terme, au contraire) est une œuvre qui décrit de manière critique et sensible la condition ouvrière, et qui se positionne en faveur de sa réhabilitation et de son émancipation.

Laurent PORTES<sup>5</sup> compte 7 utopies libertaires pour le XIX<sup>e</sup> siècle français. Son jugement, favorable, repose cependant sur une analyse incomplète, même s'il cite l'essentiel pour le domaine français de cette période. L'anthologie dirigée par GOMEZ TOVAR<sup>6</sup> pour la Fundación Salvador SEGUI en présente 10 pour l'Espagne de la fin du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup>, ce qui est loin d'être exhaustif. Quand on complète son travail par celui de Xavier PANIAGUA sur la *Sociedad libertaria*, publié à Barcelone en 1982, on se rend facilement compte que le nombre de textes à connotations utopiques est bien plus important, puisque dans les années 1930, qui correspondent à l'apogée de l'anarchisme ibérique, presque tous les écrits théoriques se risquent à parler de la société future, de la *sociedad del porvenir*, le plus souvent communiste-libertaire, malgré (ou à cause de) les nombreux sens qui lui sont attribués.

La grande majorité d'entre ces ouvrages libertaires, anarchistes ou anarchisants mettent la priorité sur la liberté individuelle, l'autonomie, mais l'individualisme, stirnérien par exemple, n'est proposé que par une très petite partie d'entre eux. La plupart proposent au contraire des associations libres, fédérées sans hiérarchies entre elles, et pratiquant une entraide que KROPOTKINE, entre autres, a essayé d'approfondir. L'éducation intégrale, l'égalité homme-femme et l'émancipation de cette dernière apparaissent très fréquemment.

L'étude suivante est (globalement) chronologique, sauf quelques regroupements thématiques ou par auteurs. Comme l'écrivait Ugo FEDELI en 1958, c'est avec Thomas HOLCROFT, et surtout William GODWIN qu'il faut commencer, puisque ce dernier est le « *vrai précurseur des idées libertaires* »<sup>7</sup>. Le vrai essor de l'utopie libertaire, si l'on omet FOURIER, est assuré par la génération des quarante-huitards (PROUDHON, DÉJACQUES, COEURDEROY...) et se généralise seulement après la vraie naissance du mouvement dans les années 1870-1880.

<sup>1</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.42

<sup>2</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 228p, 2001

<sup>3</sup> PÉRET Benjamin *Le déshonneur des poètes*, 1945

<sup>4</sup> LLUNAS I PUJALS José *Literatura obrerista*, Barcelona, 01/05/1893 (texte republié en 1991 dans *II. Utopias libertarias españolas*, de GOMEZ TOVAR Luis et PANIAGUA Javier)

<sup>5</sup> PORTES Laurent *Littérature française et utopie au XIX<sup>e</sup> siècle*, -in- *Utopie*, BNF, 2000

<sup>6</sup> GOMEZ TOVAR Luis & PANIAGUA Javier *II. Utopías libertarias españolas. Siglos XIX-XX*, 1991

<sup>7</sup> FEDELI Ugo *Viaggio alle « isole Utopia »*, Ivrea, Centro Culturale Olivetti, 200p, 1958

Cependant, et c'est normal vu son impact et son ampleur, c'est autour du monde libertaire ibérique (années 1910-1930) que l'utopie libertaire semble à son apogée. Une dernière vague, très riche et diversifiée, accompagne les années 1960 et les prolonge. Il est encore trop tôt pour affirmer que la mort du socialisme étatiste avec l'effondrement du système soviétique redonne à son vieil adversaire un nouveau tonus, même s'il trouve une justification à posteriori de ces diverses et anciennes positions anti-autoritaires. La revanche de BAKOUNINE sur MARX est sans doute trop tardive pour être valide...

## 1. William GODWIN entre pensée rationaliste et utopie – 1793

### a) GODWIN : premier anarchiste ?

Avec *An enquiry concerning the principles of political justice and its influence on general virtue and happiness/Un enquête sur les principes de la justice politique et de ses influences sur la vertu et le bonheur* l'ancien pasteur William GODWIN (1756-1836) propose un étonnant écrit, de plus en plus considéré comme la première exposition importante de l'anarchisme. Ce n'est ni un texte littéraire, ni un ouvrage purement philosophique, mais un ensemble de considérations sur ce que GODWIN souhaite comme type de société, sans rien figer, bien au contraire puisque le droit à l'échec et à l'erreur, la notion de changement permanent y sont tous mis en évidence.

La première édition date de 1793, en réponse aux positions de BURKE qui vient de se positionner contre les idées révolutionnaires françaises. Une édition très augmentée paraît en 1797, une troisième un an plus tard. Contrairement aux attentes, et malgré la rigueur et la difficulté du texte, le succès est immédiat. Le livre va marquer toute une génération de fortes personnalités, comme les poètes WORDSWORTH, COLERIDGE, Charles LAMB, et William BLAKE et un peu plus tard Walter SCOTT, SHELLEY et Lord BYRON. Le futur utopiste BULWER-LYTTON se range dans cette lignée vers 1830.

Comme le note Monique BOIREAU-ROUILLÉ dans un curieux article<sup>8</sup> où elle occulte le côté libertaire de GODWIN, cette œuvre mélange l'analyse sociologique (critique radicale du pouvoir et de la loi) en se rapprochant de la tradition d'Étienne de LA BOÉTIE (lui aussi cher aux anarchistes) et une vision utopique anti-étatique absolument évidente résumée dans la belle formule « *d'euthanasie du gouvernement* ». Une citation proposée par Alain THÉVENET confirme cet « *anti-gouvernementalisme* » viscéral et un peu manichéen de GODWIN : « *Avec quelle délectation tout ami bien avisé de l'humanité doit-il espérer l'avènement de cette époque bienheureuse qui verra la disparition du gouvernement politique, cette machine brutale qui fut l'unique et perpétuelle causes des vices de l'humanité...* ».

La confusion souvent entretenue autour de GODWIN vient sans doute du terme « *jacobin* » dont on affuble souvent l'écrivain britannique, alors que ce qualificatif doit être seulement pris au sens de « *favorable à la révolution française* » et non au sens de centraliste, puisque la pensée de GODWIN au contraire en présente l'antithèse. Cette appellation regroupe d'ailleurs en plus de GODWIN tout un ensemble de penseurs et hommes politiques importants dont Thomas PAYNE, William BLAKE, John PRIESTLEY et sa compagne Mary WOLLSTONECRAFT (1759-1797).

La société régénérée qu'il propose est profondément individualiste, la nouvelle Justice sociale préservant l'homme au sein de structures associatives communautaires souples et à échelle humaine. GODWIN apparaît donc comme le premier anarchiste misant sur une démocratie directe (concept parfois manipulateur dont il se méfie et qu'il critique par ailleurs âprement) uniquement dans des petites entités (la paroisse, pour lui) PROUDHON est ici nettement en filigrane. Il anticipe sur les positions de KROPOTKINE et plus proche de nous de Murray BOOKCHIN. Ces communautés autonomes de type « *amphyctionnique* »<sup>9</sup> (à la manière des assemblées démocratiques antiques) entretiennent entre elles des liens qui reposent sur une ébauche d'idée fédéraliste. L'éducation pour forger un recul critique et permettre l'autonomie individuelle est centrale.

La vision godwinienne est gradualiste et nuancée. Elle refuse une vision révolutionnaire : la révolution est assimilée à un système qui en prétendant instaurer un régime parfait et définitif,

<sup>8</sup> dans le *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>9</sup> THÉVENET Alain *William GODWIN. Des lumières à l'anarchisme*, Lyon, ACL, 228p, 2002

dérive en une nouvelle servitude. Sur ce point, il anticipe STIRNER au XIX<sup>e</sup> et Hakim BEY au XX<sup>e</sup> siècle.

Cet ouvrage, surtout dans la deuxième édition de 1797 d'après Alain THÉVENET, est ouverte aux émotions, aux désirs, à une prise en compte du corps que l'on pourrait mettre en parallèle avec les aspirations fouriéristes qui s'affirment à peu près dans la même période. Un autre trait fouriériste est à rechercher dans la condamnation du mariage, « *monopole de la pire sorte* », qui est une forme domestique, conjugale du vol propriétaire que GODWIN, dans des tons très pré-proudhoniens utilisent par ailleurs.

L'éducation publique (par opposition au préceptorat de type rousseauiste) et libertaire proposée, vise en réfutant sanctions et obligations (sauf une certaine visée éthique), à donner à l'enfant une autonomie de son apprentissage et un respect de lui-même qui anticipe la pédagogie libertaire dans laquelle le maître tend à disparaître derrière le simple guide ou conseiller.

Dans son principal roman de 1794, *Things as they are : the adventures of CALEB Williams/Les aventures de Caleb William*, que j'ai lu dans la version française des Éditions Henri VEYRIER, GODWIN nuance son propos utopique. Le progrès et la perfectibilité de l'humanité deviennent modulés, aléatoires. Rien n'est sûr. Les résistances et les imperfections de la nature humaine ne permettent pas de prédire un avenir serein. Cet ouvrage assez pessimiste est une création intéressante dans un siècle qui va magnifier l'idée de progrès. En remettant la nature humaine au premier plan, en dénonçant les certitudes, il est incontestablement d'esprit libertaire, même s'il semble en partie remettre en cause les grands écrits philosophiques de l'auteur

#### b) GODWIN et ses proches et disciples

La pensée de GODWIN, liée à celle d'une de ces compagnes, féministe célèbre (Mary WOLLSTONECRAFT) marque profondément le romantisme engagé d'outre-Manche. Sa libre et autonome fille d'abord, Mary (GODWIN) SHELLEY (1797-1851), et les membres de ce cercle de poètes très libertaires qui comprend Percy Bysshe SHELLEY (1792-1822) lui-même, BYRON et même KEATS. Il n'est pas étonnant qu'au nom d'un humanisme radical et libertaire, les deux amants que sont Mary et Percy aient écrit deux ouvrages à la gloire de PROMÉTHÉE : le magnifique et provocateur *Frankenstein ou le Prométhée moderne* en 1817 de Mary, et *Le Prométhée délivré* en 1820 de Percy. Si comme l'écrit Raymond TROUSSON en introduction à son *D'utopie et d'utopistes* (1998), « avec l'utopie, l'homme se fait demiurge et révisé la création », l'œuvre de Mary est incontestablement une puissante utopie.

Malgré quelques brouilles au moment de la fugue des amants, les liens entre SHELLEY et GODWIN sont très forts. Le jeune poète se considère redevable envers son beau-père sur le plan philosophique surtout, pour la tonalité libertaire et la réfutation religieuse qui confirme l'athéisme de Percy. Il est amusant de noter que Lord BYRON a pour amante une sorte de demi-sœur de Mary, puisqu'il s'agit de Jane CLAIMONT, fille de la nouvelle épouse de William GODWIN depuis 1801.

Quant à Mary WOLLSTONECRAFT, morte trop tôt, juste après la naissance de Mary en 1797, son œuvre ne doit surtout pas être occultée, autant comme penseuse radicale que comme une des grandes fondatrices du féminisme. Elle accompagne, voire anticipe, la pensée de GODWIN sur la nécessaire éducation qui doit s'opposer au conformisme et à l'autoritarisme, pour permettre l'épanouissement individuel (Cf. notamment *Défense des droits de la femme*, de 1792). Sa critique de la propriété est aussi radicale (Cf. *Défense des droits de l'homme* de 1790, en réponse aux positions anti-révolutionnaires de BURKE, une réponse plus précoce que celle de son futur amant) sinon plus que celle de son compagnon. Elle en étend la dénonciation jusqu'au mariage, qu'elle considère comme une sorte de « *prostitution légale* ». Elle annonce largement plus FOURIER que PROUDHON sur cette dénonciation de la famille comme pivot de l'autoritarisme et du conformisme, et donc base de la hiérarchie sociale. Ce thème est récurrent pour l'essentiel de la pensée anarchiste, dont elle apparaît comme un des grands précurseurs (mais cette influence n'est pratiquement jamais signalée).

## 2. Ernest COEURDEROY et la liberté grâce aux Cosaques - 1854

Ernest COEURDEROY (1825-1862) médecin des pauvres, participe au mouvement de 1848 comme Joseph DÉJACQUE. Son procès de fin 1849 l'oblige à s'exiler, et à parcourir divers

pays européens. Progressivement, écrit FEDELI, il « *devient un exposant du socialisme libertaire* ».

Dans son ouvrage *Hurrah ! ou la révolution par les cosaques*, il en appelle aux esprits destructeurs et libertaires des cosaques pour permettre l'épanouissement d'un monde nouveau, seule une révolution ferme et violente étant capable de détrôner l'ancien régime. Sans doute l'auteur, déçu par les résultats de 1848, rêve-t-il d'une revanche par rapport au vieux monde victorieux qui le force à l'exil.

Dans son *Jours d'exil*, il reprend ces idées et développant également beaucoup d'aspects anti-autoritaires.

Comme beaucoup de libertaires qui vont lui succéder, COEURDEROY (né en 1825) va mettre fin à ses jours à Genève en 1862. Cette ultime action autonome est reprise par des anarchistes aussi divers que Zo d'AXA, Charles CORVINT (plus connu sous le nom de Louis MERCIER-VEGA), Alexandre JACOB, Alexandre BERGMAN ou Christian LAGANT... pour n'en citer que quelques uns.

### 3. DÉJACQUE Joseph et « L'Humanisphère. Utopie anarchique » 1857

Joseph DÉJACQUE (1821-1864 ?), un des premiers importants anarchistes déclarés du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ouvrier comme PROUDHON, est un des rares authentiques prolétaires parmi les théoriciens du socialisme au XIX<sup>e</sup>s. Il est aujourd'hui curieusement bien oublié, même dans certaines histoires de l'anarchisme. Pourtant il eût un rôle actif dans la France révolutionnaire de 1848. Ses premiers écrits importants (*Les Lazaréennes*) lui amènent des déboires avec la censure en 1851. Sa participation aux fameuses « *journées de juin* », son opposition au coupe d'État de décembre entraînent sa déportation et l'exil, à Londres d'abord, puis surtout outre-atlantique. Là bas, aux États-Unis, il continue la lutte, notamment contre l'esclavage<sup>10</sup>. Il est célèbre pour avoir popularisé le terme « *libertaire* » puisque c'est le nom d'un de ses journaux<sup>11</sup> qu'il publie de 1858 à 1861 à New York. Enfin sa polémique contre l'antiféministe d'un PROUDHON<sup>12</sup> le place comme un anarchiste critique très moderne et très lucide, luttant contre toutes les formes d'oppression. Sa position féministe anarchiste fait date dans l'histoire de l'anarchisme.

Pour l'histoire du socialisme, analyser DÉJACQUE permet de mieux situer le fouriérisme révolutionnaire et le proudhonisme radical. Ce mélange explosif anticipe largement le communisme anarchiste qui se développe seulement enfin du XIX<sup>e</sup> avec KROPOTKINE et RECLUS. La soif d'action et la primauté de la révolution, de même que l'antithéisme, annoncent BAKOUNINE. Le poète libertaire a ainsi plus d'une génération d'avance dans l'histoire de son courant de pensée.

C'est justement dans le *Libertaire* qu'il dirige qu'est publiée en plusieurs morceaux la première vraie « *utopie anarchiste* » comme l'affirme Max NETTLAU, et revendiquée comme telle : « *L'Humanisphère. Utopie anarchique* » .

Cette œuvre, « *exception mémorable* » parmi les utopies dit encore NETTLAU dans son *Ébauche d'Histoire des utopies*, est pourtant peu analysée par les anthologistes de l'utopie, au mieux elle est citée « *en passant* » ; pourtant c'est « *un des plus heureux récits de l'émancipation* »<sup>13</sup>. C'est bien NETTLAU et Élisée RECLUS qui redécouvrent DÉJACQUE dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'utopie n'est publiée en volume qu'en 1899 aux Temps Nouveaux, à Bruxelles. C'est surtout FEDELI en 1958 qui l'analyse longuement, en le reliant à RABELAIS et LA BOÉTIE parmi les initiateurs des « *utopies anti-autoritaires* ». Mais l'écrit de l'anarchiste italien reste confidentiel. DÉJACQUE fut vraiment relancé dans les années 1970 par les situationnistes notamment, qui publièrent un recueil intéressant et assez complet, *À bas les chefs !* chez Champ libre, avec une couverture très provocatrice pouvant s'interpréter comme représentant un tête coupée. Mais l'œuvre reste encore peu citée, au point que l'historien libertaire sud-américain

<sup>10</sup> Cf. DÉJACQUE Joseph *La terreur aux États-Unis* pamphlet de 1856

<sup>11</sup> *Le Libertaire, journal du mouvement social*, 27 numéros de 1858 à 1861

<sup>12</sup> DÉJACQUE Joseph *Sur l'être humain, mâle et femelle. Lettre à P.J. PROUDHON* 1857

<sup>13</sup> FERNANDEZ-RÉCATALE Denis *Mémoires du futur*. 1991, p.217



CAPPELLETTI, conscient de la faible connaissance de DÉJACQUE, parle même à son propos « *d'utopie oubliée* »<sup>14</sup>.

Dès le préambule, DÉJACQUE annonce la couleur avec emphase : « *c'est une œuvre infernale, le cri d'un esclave rebelle* » « *c'est un projectile autoricide* » ; « *puisse la vieille société en craquer dans ses fondements* »<sup>15</sup>. Il en appelle de toutes ses forces à l'utopie pour continuer ses combats, comme déjà dans son long poème des « *Lazaréennes* » intitulé « *Mes utopies* » écrit en 1852, puisque l'utopie, comme il le rappelle « *est un rêve non réalisé, mais non pas irréalisable* » (p.131) :

« *Blonde utopie, idéal de mon cœur,  
Ah, brave encore l'ignorance et l'erreur* ».

Le « *monde futur* », réalisé en 2858 est bien sûr fidèle à l'idéal libertaire ; il est une « *photographie d'une société sans FOI ni LOI* » où toute autorité est fondamentalement rejetée au profit d'une liberté absolue (sauf quand elle s'en prend aux autres êtres humains) :

« *L'autorité c'est l'unité dans l'uniformité  
La liberté, c'est l'unité dans la diversité  
L'axe de l'autorité, c'est la knout-archie  
L'anarchie est l'axe de la liberté.* » (p.90)

Le texte utopique de DÉJACQUE est considérablement daté, en premier lieu par le style utilisé, souvent emphatique, parfois alambiqué et précieux. On sent le poète qu'était l'auteur, jouant sur les mots et jouissant des effets produits. Ensuite c'est bien une œuvre du XIX<sup>e</sup> par les multiples références aux événements vécus par l'auteur, notamment ceux de 1848, mais aussi par le ton optimiste, par la croyance dans la notion de progrès, de l'inéluctabilité de l'évolution (malgré des régressions forcément réactionnaires, nuance-t-il) et dans l'idée forte d'une science et de techniques libératrices pour l'homme (Cf. les nombreux exemples de moyens de locomotion modernes et novateurs réduisant le monde en un petit village, et les propositions, déjà, de robots domestiques chargés des tâches ingrates...)

« *L'Humanisphère* » s'inspire de différentes sources. C'est d'abord un texte souvent fouriériste, mais d'un FOURIER poussé au maximum dans un sens anarchiste puisque qu'il traite « *d'un phalanstère, mais sans aucune hiérarchie, sans aucune autorité ; où tout, au contraire, réalise égalité et liberté et fonde l'anarchie la plus complète* » (p. 150). De multiples emprunts sont faciles à retrouver : « *harmonie* », « *série* », « *travail attrayant* », recommandations gastronomiques qui rappellent la gastrosophie, « *attractions passionnées* » et même le terme de *phalanstère* qui est l'appellation première de l'humanisphère... Pour DÉJACQUE, FOURIER reste un bourgeois, conserve « *des préjugés d'autorité* » (p.123) mais c'est un « *novateur* » devant qui le disciple se « *découvre* » car « *son nom restera inscrit dans la mémoire de l'humanité* ».

La deuxième source est plus anarchiste : il est fait souvent référence au PROUDHON libertaire de 1848, au pourfendeur de la propriété... même s'il n'est « *pas totalement anarchiste* », s'il n'en a que des « *tendances* », tant sa tâche antiféminine est indélébile. Cependant il conserve « *d'éblouissantes étincelles* ».

L'autre grande référence libertaire est COEURDEROY Ernest, autre révolutionnaire de la génération de 48, presque du même âge que DÉJACQUE qu'il connaît, et qui lui aussi a fait « *vœu de liberté* ». Son appel à la violence subversive des peuples opprimés<sup>16</sup> est même largement repris et accentué par DÉJACQUE dans sa dernière partie.

Enfin l'éloge approfondi de l'égoïsme anarchiste rappelle par le ton et le fond les écrits de Johann Caspar SCHMIDT plus connu sous le nom de l'anarchiste individualiste allemand Max STIRNER (p.171-173). Mais nous dit CAPPELLETTI, c'est un égoïsme plus proche de celui de GUYAU que de celui de STIRNER, car plus sensible au collectif, à l'altruisme...

Il est bon également, comme le fait FEDELI, de relier DÉJACQUE à LA BOÉTIE puisque en plusieurs endroits l'ouvrage rappelle que la principale raison de notre esclavage est en nous-même, et dépend donc surtout de notre propre réaction et volonté. Les schémas autoritaires et

<sup>14</sup> CAPPELLETTI Ángel *El pensamiento utópico*, 1968

<sup>15</sup> DÉJACQUE Joseph *L'humanisphère -in- À bas les chefs*, 1970, p.86&87

<sup>16</sup> Voir notamment COEURDEROY Ernest *De la révolution dans l'homme et dans la société* de 1852 et dans *Hurrah !!! ou la révolution par les cosaques* réédité par les éditions Plasma en 1977

de soumission, nous les avons tellement intégrés dans notre tête qu'ils deviennent des blocages réels empêchant notre émancipation.

Cette utopie décrit un système « *sans gouvernement* » favorisant la démocratie et l'expression directes, fondé sur des humanisphères fédérés entre eux (de l'humanisphère de base, à l'humanisphère communal, puis continental et universel) afin de réaliser un monde uni et sans frontière « *d'humanisphère universel* » où l'échange solidaire remplace le commerce. Il est à noter que l'échelon national a disparu, comme doivent disparaître tous les États dans une vision anarchiste conséquente. L'humanisphère est donc la cellule de base (5 à 6000 personnes ?), totalement autonome, de forme et d'organisation diversifiées (même si une description est proposée), car la « *diversité est condition de l'harmonie* » rappelle l'auteur p.156 tant il hait toute uniformité d'apparence et de pensée. Il garantit à tout être humain (homme ou femme ou enfant) la plus grande autonomie individuelle possible : le collectif dans l'urbanisme ou dans la vie sociale et culturelle ne doit jamais écraser les aspirations individuelles mais au contraire les favoriser. L'individu est d'ailleurs libre d'adhérer ou non, de se déplacer d'un humanisphère à un autre...

Le souci de DÉJACQUE de conserver fantaisie (repas, travaux, habillement...), isolément possible (dans l'habitat, les loisirs, l'amour...) est rare chez les utopistes : il prolonge RABELAIS et annonce très fortement l'œuvre artistique et littéraire de William MORRIS notamment pour l'imagination et le luxe des vêtements et des décors. Il ne s'agit pas d'une utopie triste, ascétique et puritaine, bien au contraire, même si une certaine retenue et pudeur y apparaît souvent. Les repas sont riches et variés, alcool et tabac appréciés... ce qui a dû faire frémir les anarchistes végétariens et hostiles à l'alcool, mais avides de lectures, qui furent nombreux en fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup>, notamment en Espagne du Sud (Andalousie). L'amour est évidemment libre, la femme là aussi est totalement semblable à l'homme. Mariage et famille ont logiquement disparu. PROUDHON a dû rager s'il a lu ces positions antifamiliales ! Et pourtant l'éducation dans *L'Humanisphère* est « *proudhonienne* », ouverte sur le monde et notamment celui du travail, intégrale (intellectuelle et manuelle), libertaire et sans coercition même si une (douce) persuasion existe néanmoins. Le jeune enfant ne se sépare de sa mère qu'après l'allaitement et seulement s'il le désire. L'objectif de l'éducation est de parfaire l'intelligence pour permettre la réussite de l'utopie ou des actions autonomes. DÉJACQUE semble attacher autant d'importance à l'environnement qu'à l'éducation pour le développement de l'homme. C'est un déterministe bien de son temps, et largement partagé par les théoriciens de l'anarchisme.

Ultime remarque, l'utopie anarchiste décrite avance la date de 2858. C'est une période étonnamment tardive, qui tranche avec l'optimisme de l'auteur. Elle révèle peut-être également des traces de millénarisme, puisque c'est juste mille ans après la première publication de « *L'humanisphère* ».

Nous avons donc là la première utopie anarchiste aussi précisément présentée et aussi fidèle à l'idéal affirmé. Historiquement, il s'agit donc bien d'une référence incontournable. Max NETTLAU l'a d'ailleurs très bien compris ; c'est lui qui redonne à *L'Humanisphère* une seconde jeunesse en le publiant dans le *Freiheit* de Johann MOST en 1890, puis en demandant à son ami Élisée RECLUS d'en ressortir l'ouvrage à Bruxelles en 1899. En cette fin de siècle, les communistes-anarchistes s'imposent peu à peu face aux collectivistes plus bakouninistes ; DÉJACQUE en anticipant trente ans plus tôt s'était déjà quasiment rangé à leur avis !

#### 4. Les utopies de James GUILLAUME dans les années 1870

Après les écrits de PROUDHON, l'œuvre du suisse GUILLAUME vont servir de base aux doctrines anarcho-syndicalistes ou syndicalistes révolutionnaires du tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup>. Pierre BESNARD, par exemple, malgré une réelle originalité de pensée, ne cesse pas de s'en réclamer.

L'écrit de 1871, « *Une Commune Sociale* », présente une vision d'une commune post-révolutionnaire réalisée dans le Jura suisse, ce qui est logique puisque GUILLAUME fut un des principaux éléments de la Fédération Jurassienne, marquée autant par BAKOUNINE que par KROPOTKINE. Le terme « *Commune* » devient à la suite de la Commune parisienne un des termes les plus employés pour désigner l'idéal sociétaire anarchiste. C'est vrai surtout dans le mouvement espagnol, le plus proche de la Fédération Jurassienne et le plus puissant mouvement

anarchiste d'alors : les militants ibériques emploient ce terme de *Commune* comme synonyme de *Municipio*.

Dans son très célèbre « *Idées sur l'organisation sociale* » de 1874, GUILLAUME donne peut-être le « *premier grand condensé de la doctrine anarchiste* »<sup>17</sup> (bakouniniste ou anarchiste-collectiviste), sous forme semi-utopique, puisqu'il cherche à préciser les grands axes du monde futur. Il admet l'existence de deux formes de vie sociale dans le monde à venir : une entièrement collectivisée, et l'autre aux mains de petits propriétaires, artisans regroupés en formes coopératives. Ces deux organisations étant liées pour le bien commun. Il y a ici une référence proudhonienne assez forte, dans cette reconnaissance des petits propriétaires. Les syndicalistes révolutionnaires s'y reconnaissent et republient ce texte dans *La Vie Ouvrière*. James Guillaume, sur la fin de sa vie, s'exprime d'ailleurs dans cette revue et dans la *Bataille Syndicaliste*.

Cette utopie ne peut se créer qu'après une révolution, qui entraîne une expropriation totale de l'industrie, et une prise de possession collective des moyens de production. Par contre, divers choix sont proposés pour l'agriculture, y compris le partage des terres. Le travail collectif est partout encouragé, mais pas systématiquement imposé. Pour les services publics, ce sont les communes qui ont le rôle essentiel. Toutes ont une forte autonomie, au même titre que les unités de production, avec un aspect qu'on pourrait nommer *autogestionnaire* sans trop d'anachronisme. Les logements, l'hygiène, l'instruction sont tous détaillés, au même titre que le commerce qui doit disparaître au service du troc et d'une solidarité institutionnalisée. Les bons d'échange remplacent la monnaie, cette plaie condamnée par presque toutes les utopies socialistes.

Par contre la coordination est assurée par une Fédération régionale corporative, et par une Fédération des communes. Ce dualisme rappelle PROUDHON et annonce les projets du syndicalisme d'action directe. Au niveau international, les liens confédéraux doivent abolir les frontières.

## 5. CYRILLE V. « Prophétie. La liquidation sociale » 1872

Cette utopie est l'oeuvre d'un collectiviste anarchiste belge, sans doute revanche idéalisée de la Commune de Paris.

## 6. L'utopie anarchiste romantique : « Le nouveau monde » et autres écrits de Louise MICHEL – 1888

Louise MICHEL (1830-1905) est l'exemple même de l'utopie post-romantique, aux aspirations libertaires réelles mais souvent confuses et perdues dans la masse. Cette fille naturelle d'un hobereau de campagne du Nord Est français a vécu son enfance au milieu de la nature, des animaux, et dans l'ambiance noire et semi-merveilleuse d'un petit château de province.

Très tôt elle versifie, et dès son adolescence elle est en contact avec Victor HUGO, son maître, son modèle, peut-être une fois son amant (d'après Henri GUILLEMIN ?) dont elle essaie de perpétuer le style enflammé. Il lui rend un vibrant hommage lorsque, après la Commune de Paris, elle subit les affres de la répression et de la déportation : c'est le fameux poème *Viro Major* (*Toute la lyre*, écrit en décembre 1871).

Sa poésie imagée, parfois grandiloquente, toujours sincère, nous fait entrevoir l'espoir d'un monde nouveau qui sortira des ténèbres et des actions d'éclat, au milieu parfois des éléments déchaînés... Elle mêle intensité des sentiments, forces naturelles, une pointe de prophétisme et de plus en plus d'anarchisme après 1871. La poésie de Louise MICHEL, part ses aspirations « *mystico-poétiques* » et « *messianiques* »<sup>18</sup>, renoue avec le barde celtique qui est pour elle « *la voix sacrée, qui annonce les révolutions à venir* ». Daniel ARMOGATHE en conclut que « *Louise MICHEL répète à l'infini, en poésie comme en prose, l'hymne des lendemains radieux* ». Dans le même ouvrage, Marion PIPER voit dans cette production une forme d'utopie cyclique, d'éternel recommencement, qui fait corps avec la nature : « *c'est une vision poétique*

<sup>17</sup> PANIAGUA Javier *Anarquistas y socialistas* Madrid, 1999

<sup>18</sup> ARMOGATHE Daniel *Mythes et transcendance révolutionnaire dans la poésie de Luise MICHEL*, - in-MICHEL Louise *À travers la vie et la mort* (1982), Paris, La Découverte, réédition de 2001, p11 & 15

de l'homme, être qui cherche éternellement sa place exacte dans l'ordre naturel des choses »<sup>19</sup>. Dans son poème *Les cycles* de 1893, Louise peaufine cette pensée, en rappelant que

« Et toujours dans la paix immense  
On ira vers la vérité  
Étapes pleines d'espérance  
Évoluant en liberté ».

Dans *Sous les niaoulis* en fin des années 1870, elle confirme cette inéluctabilité de l'évolution :

« Il faut que l'aurore se lève ;  
Chaque nuit recèle un matin ».

Dès son enfance, Louise poétise, toujours avec une grande attente du « *profond infini* » « *remplis en passant de rayons d'espérance* » (À Victor HUGO, 1860). Sans peur, elle visualise un avenir ouvert, et renouvelle ainsi le genre utopique trop figé de son temps, comme l'affirme R. BOZETTO au *Colloque Louise MICHEL d'Aix en Provence* les 10-11/06/1980<sup>20</sup>. C'est sans crainte, au contraire que Louise fait exploser le rêve utopique :

« Mais pour moi, je m'en vais sans crainte dans l'espace,  
Où ? Je l'ignore encore, je cherche le chemin »  
(À ma grand mère, 1861).

Et elle répète avec ravissement qu'elle aime « *L'inconnu dont nul ne sait les bornes* » (*Serment. Les noirs devant le gibet de John BROWN* 1861), ce « *mystère immense* » qu'elle décrit avec intensité dans *Pôle Sud* en 1871.

Son utopie poétique, au départ républicaine et blanquiste, plus tard anarchiste, brode toujours avec les mêmes thèmes. On peut retenir cet extrait fourni par Xavier de La FOURNIÈRE<sup>21</sup> pour en montrer l'ampleur, mais aussi un style qui a largement vieilli.

« La république universelle  
Se lève dans les cieux ardents,  
Couvrant les peuples de son aile,  
Comme une mère ses enfants.  
À l'orient blanchit l'aurore !  
L'aurore du siècle géant.  
Debout ! pourquoi dormir encore ?  
Debout, peuple, sois fort et grand ! »  
Extrait de *Respublica*.

Sa pensée est révolutionnaire, l'aube nouvelle sera enfantée dans la douleur, la mort, la destruction. En 1882 elle reprend l'idée forte de l'aurore issue d'une révolution profonde, dans le poème qu'elle dédie À Marie FERRÉ :

« O révolution, mère qui nous dévore  
Et que nous adorons, suprême égalité !  
Prends nos chemins brisés pour en faire un aurore !  
Que, sur nos morts chéris, plane la liberté !  
Quand mai sinistre sonne, éveille-nous encore  
à ta magnifique clarté ! ».

Dans *Le chant des captifs* de 1887, son appel à la révolte est éloquent :

« Voici la lutte universelle  
Dans l'air plane la liberté !  
À la bataille nous appelle  
La clameur des déshérités !  
L'aurore a chassé l'ombre épaisse,  
Et le monde nouveau se dresse  
À l'horizon ensanglanté ».

<sup>19</sup> PIPER Marion V. *La poésie de Louise MICHEL. Rythmes et images*, -in-MICHEL Louise *À travers la vie et la mort* (1982), Paris, La Découverte, réédition de 2001, p.26

<sup>20</sup> -in-MICHEL Louise *À travers la vie et la mort* (1982), Paris, La Découverte, réédition de 2001, p.19

<sup>21</sup> LA FOURNIÈRE Xavier de *Louise MICHEL matricule 2182*, Paris, Perrin, 1986

Il faut que les « nihilistes incendiaires » (À BLANQUI, 1881) luttent « au bruit sourd des canons tonnant » (*La mort*, inédit), et le plus possible dans un environnement de fin du monde, où l'ouragan et les cyclones forment un arrière plan grandiose. C'est une forme d'eschatologie laïque que nous offre la désormais militante anarchiste.

Cependant son optimisme reste très kropotkinien, bien de son temps. La foi dans le progrès technique côtoie la possibilité de la revanche des humbles ou des vaincus de la Commune, comme en témoignent ces extraits suivants :

« Malgré vous le peuple héroïque  
Fera grande la République :  
On n'arrête pas le progrès ».  
(*Versailles capitale*, 1871)  
« Le progrès a l'éternité ;  
Et toujours ton nom, liberté  
Soufflera dans le vent des grèves »  
(*L'éternité*, 1871)  
« Cependant à chaque naufrage,  
Le progrès grandit lentement ;  
Et toujours on va d'âge en âge  
à quelque épanouissement ;  
On n'est rien que la brute humaine  
Mais la race haute et sereine  
Aura son accomplissement »  
(*Chanson des flots*, 1871)

Il est intéressant de noter qu'un des vers gravés sur sa tombe de Levallois-Perret est une allusion aux « Portes de l'avenir » qu'elle n'a jamais cessé, sa vie durant, de tenter d'ouvrir.

La poésie utopique de Louise MICHEL est bien sûr aujourd'hui difficile à lire ou apprécier, mais sa thématique, bien de son temps, nous révèle la permanence d'une pensée et une naïve sincérité qui rendent sympathique son auteur. Par la poésie ou par la prose, comme par ses innombrables discours et conférences, Louis MICHEL n'a jamais séparé l'œuvre de l'action ; ses écrits nous proposent donc une sorte de « propagande par le fait » qui accompagne les autres actes de sa vie.

Parmi ses travaux à connotation utopique, on peut retenir plusieurs titres :

- en 1886 elle publie chez Dentu *Les Microbes humains*, livre de plus de 300 pages, où l'harmonie libertaire se confondrait avec une idéalisation de l'Âge d'or primitif, affirme de LA FOURNIÈRE.
- *L'ère nouvelle, Pensée dernière. Souvenirs de Calédonie* publié à Paris chez Le Roy en 1887 est un petit livre de 24 pages. Il s'agit d'une évocation du monde nouveau issu d'une vraie apocalypse révolutionnaire.
- En 1888, *Le monde nouveau* est un gros roman de 356 pages publié à nouveau chez Dentu.
- *Prise de possession* reprend le thème précédent, en louant la méthode pour parvenir à l'harmonie future : la grève générale. C'est un petit livre de 32 pages publié par « Le Groupe anarchiste de Saint Denis » en 1890.
- Son drame en alexandrins de 1905, *Prométhée*, révèle l'importance des efforts humains pour atteindre une vie nouvelle.

On peut également rechercher des traces utopiques dans sa production théâtrale. Si *Nadine*<sup>22</sup> est un hymne au jeune combattant BAKOUNINE dans l'insurrection polonaise de 1846, *Le coq rouge*<sup>23</sup> de 1888 écrit en prison à l'époque du célèbre Procès de Lyon des 66 (1883) se veut « une sorte de cataclysme d'où naîtrait la nouvelle aurore » dit Louise MICHEL elle-même lors d'une interview au *Matin* en 1888. *La Grève* de 1890, elle aussi sur fond d'insurrection polonaise, est plus marquée par l'utopie. Un des héros assure : « N'est-ce pas toujours l'utopie

<sup>22</sup> MICHEL Louise *Nadine, drame en cinq actes et sept tableaux*, 1882, -in-*Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat, Tome II*, 2001

<sup>23</sup> MICHEL Louise *Le coq rouge*, 1888, -in-*Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat, Tome II*, 2001

*d'une époque qui est la réalité des temps qui suivent. L'idéal seul est vrai* »<sup>24</sup>. L'apothéose est dédiée à la « République universelle », et ce dernier mot est sans doute alors du vitriol, puisque la censure le supprime ! En effet pour Louise, cette nouvelle société est « la République de l'Humanité, la sociale » et non pas la mesquine Troisième République qui s'en prend alors aux manifestants du 1<sup>er</sup> mai.

Tous les lecteurs reconnaissent que son style est lourd, les idées trop abondantes et trop héroïques, l'intrigue confuse, les formules trop intenses, mais rares sont ceux qui mettent en doute la sincérité de l'engagement et la foi de l'utopiste. Elle connaît un très faible succès en librairie et sur scène, malgré sa renommée. Par exemple, *Le coq rouge* serait la seule de ses pièces à avoir été publiée de son vivant.

## 7. L'optimisme kropotkinien et celui de Élisée RECLUS

Il s'agit sans doute du plus puissant courant utopiste en milieu anarchiste, tant l'importance théorique, scientifique et militante de Pierre KROPOTKINE (1842-1921) a marqué son époque et durablement influencé des écrivains, architectes, artistes et chercheurs jusqu'à aujourd'hui. Toute la pensée de l'ex-prince russe, même s'il s'en défend (en confondant souvent utopie avec chimère) est imprégnée d'utopie, de projets, de force de l'éthique et de l'idéal.

Dès ses premiers opuscules politiques, il se penche sur la société future, comme en 1873, alors qu'il est membre du Cercle TCHAIKOVSKY, il publie *Devons-nous nous occuper de l'étude de la réalisation future de l'idéal ?* Dans son célèbre appel populiste *Aux jeunes gens* qui date de 1880/1881, il conclut par une phrase à la portée utopique manifeste : « *Jeunes gens, hommes et femmes, travailleurs des champs et des usines, artisans et soldats, réfléchissez sur vos droits et vous viendrez vers nous, pour préparer cette révolution qui, en s'opposant à tout esclavage, en détruisant les chaînes et en refusant les vieilles et gâteuses traditions, ouvre au genre humain un nouvel et ample chemin vers une existence heureuse en établissant progressivement vérité, liberté, égalité et fraternité* ». « *Il nous suffit de vouloir...* »<sup>25</sup>.

Mais il ne veut pas d'utopie au sens péjoratif du terme, ni d'utopie au sens traditionnel, classique. C'est sans doute dans *La science moderne et l'anarchie* qu'il est sur ce point le plus ferme : « *Nous nous représentons une société dans laquelle les relations entre les membres sont réglées, non plus par des lois –héritage d'un passé d'oppression et de barbarie –, non plus par des autorités quelconques ; qu'elles soient élues ou qu'elles tiennent leur pouvoir par droit d'héritage, mais par des engagements mutuels, librement consentis et toujours révocables, ainsi que par des coutumes et usages, aussi librement agréés. Ces coutumes, cependant, ne doivent pas être pétrifiées et cristallisées par la loi ou par la superstition ; elles doivent être en développement continu, s'ajustant aux besoins nouveaux, au progrès du savoir et des inventions, et aux développements d'un idéal social, de plus en plus rationnel et de plus en plus élevé.* »<sup>26</sup>. L'individu est y totalement libre, à l'inverse de la plupart des utopies où le collectif est oppressif ; c'est pourquoi il poursuit : « *Point d'immobilité dans la vie : une évolution continue, tantôt plus rapide, tantôt ralentie, comme dans la vie de la nature. Liberté d'action laissée à l'individu pour le développement de toutes ses capacités naturelles, de son individualité – de ce qu'il peut avoir d'original, de personnel* ».

Comme KROPOTKINE lie son idéal à l'observation, à la réalité du passé ou du présent, il récuse l'emploi du mot utopie car « *on y attache l'idée de quelque chose qui ne peut être réalisé* » ; au contraire « *l'anarchie est un idéal possible, réalisable* ». « *Il serait donc faux d'appliquer ce mot "utopie" à des prévisions appuyées, comme le sont celles de l'anarchie, sur l'étude des tendances qui se manifestent déjà dans l'évolution de la société.* » c'est ce qu'il appelle parfois sa méthode « *inductive* ». Mais il va trop loin, et rejoint les pires déterminismes d'obéissance marxistes ou scientistes de toute nature en rajoutant « *ici nous sortons de la prévision utopiste pour rentrer dans le domaine de la science* ». La prudence aurait dû ici faire réfléchir plus profondément le moraliste anarchiste.

<sup>24</sup> MICHEL Louise *La grève, drame en cinq actes et un prologue*, 1890, -in-*Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat, Tome II*, 2001, p.150

<sup>25</sup> KROPOTKIN Pedro *A los jovenes*, - in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978, p.289-290

<sup>26</sup> KROPOTKINE Pierre *La science moderne et l'anarchie*, Paris, Stock, Bibliothèque sociologique n°49, 391p, 1913, p.55-57

KROPOTKINE, officier cosaque, ancien du Groupe TCHAIKOVSKY est membre de l'AIT depuis 1872. En se liant aux jurassiens, il devient anarchiste jusqu'à sa mort en 1921, en pleine désillusion par rapport au léninisme, alors qu'il a rejoint son pays en révolution avec enthousiasme. Depuis 1876 il est le principal exposant du communisme anarchiste qu'il nomme parfois communisme intégral. Il devient rapidement l'auteur anarchiste le plus traduit à travers le monde, surtout dans la sphère hispanique et au Moyen Orient<sup>27</sup>.

a) *Des sources communalistes non directement anarchistes*

S'il idéalise parfois les sociétés primitives, KROPOTKINE est surtout marqué par sa découverte des corporations et des cités médiévales, des guildes... Ce néo-médiévisme est partagé par de nombreux penseurs, surtout en Angleterre où KROPOTKINE fut longtemps hébergé. Dans la tradition de RUSKIN, de William MORRIS, et de nombreux néo-gothiques, les petites communautés idéalisées du Moyen Âge forment une référence assez fréquente.

Pour l'auteur de la *Grande révolution*, le mouvement communaliste parisien de 1793 est une autre source qu'il analyse de manière trop partisane cependant. La Commune de Paris renouvelée en 1871 va conforter son choix pour le terme communisme.

Les communautés paysannes russes, le MIR notamment sont une autre référence qu'il partage avec HERZEN.

D'autres fondements sont peut-être à rechercher dans « l'utopie paysanne » en France, analysée notamment par Yves Marie BERCÉ, qui pour de nombreux mouvements du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle parle « d'attentes utopiques » et « d'utopie communalistes ». Pour lui certaines jacqueries ou émeutes, certains soulèvements... révèlent une critique spontanée de l'autorité étatique, notamment dans ses aspects antifiscaux et dans l'humiliation subie par de nombreux agents de l'État : il s'agirait « d'une utopie de l'État sans impôt, de la liberté paysanne où chaque communauté vivra... à sa guise ».<sup>28</sup>

Les montagnes jurassiennes, avec les petits collectifs des horlogers anarchistes de la Fédération Jurassienne pratiquant une forme de démocratie directe, autour de La Chaux de Fond, ont considérablement marqué KROPOTKINE qui a plusieurs reprises affirme que c'est en compagnie des GUILLAUME et des SHWITZGUEBEL qu'il a consolidé sa théorie.

Mais une autre référence largement utilisée par KROPOTKINE semble rarement citée par ses analystes : il s'agit de l'harmonie fouriériste, que le russe relie sans cesse à l'anarchisme, puisqu'il en fait « le précurseur de l'anarchie » dans *Les temps nouveaux* de 1894.

b) *Le communalisme et le communisme anarchiste de KROPOTKINE*

C'est dans son article *Anarchism* de l'*Enciclopedia Britannica* (reproduite en 1959) que la société harmonieuse fédéraliste est la plus synthétiquement représentée : la fédération coordonne une multitude « de groupes et de fédérations de toute taille et de tout niveau, locaux, régionaux, nationaux, internationaux – temporaires ou plus ou moins permanents – pour toutes les fins possibles : production, consommation et échanges, organisation sanitaires, éducation, protection mutuelle, défense du territoire, etc... »<sup>29</sup>. L'anarchie diversifiée, pluraliste et volontaire trouve ici sa meilleure et plus ouverte définition. Elle repose avant tout sur « l'indépendance » des groupes (que l'auteur préfère curieusement au terme « d'autonomie »).

Cette nouvelle société repose sur mouvement et aménagement constant, et refuse toute idée traditionnelle de l'utopie : « une telle société n'aura rien d'immuable, au contraire – comme on le voit dans la vie organique – l'harmonie sera la résultante d'ajustements et de réajustements, toujours modifiés, de l'équilibre entre la multitude de forces et d'influences... ». Ainsi « leur conception (aux auteurs anarchistes) n'est pas une utopie construite à priori et sur des postulats », crainte permanente et dérive constamment combattue chez KROPOTKINE.

Les premières ébauches communalistes sont surtout réalisées dans *Le Révolté* de Genève entre 1880 et 1882. Ces articles sont rassemblés dans *Paroles d'un révolté* en 1885, chez un éditeur sympathisant, STOCK. J'utilise la réédition de 1978<sup>30</sup>. Ce livre n'est pas comme

<sup>27</sup> PELLETIER Philippe *KROPOTKINE, un géographe novateur -in-Itinéraire*, n°3, 1988

<sup>28</sup> BERCÉ Yves Marie, *Croquants et nu-pieds*, Juillard, 1974 - Gallimard 1991, p.213

<sup>29</sup> texte traduit de l'anthologie de CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978

<sup>30</sup> KROPOTKINE Pierre *Paroles d'un révolté*, Paris, Flammarion, Champs, 280p, 1978

les suivants un écrit utopique, mais il permet de préciser les cheminements théoriques de son auteur. Pour ce qui nous intéresse directement, les chapitres 10, 11 et 12 sur les communes et le problème agraire seront les bases qu'il va développer dans ses écrits ultérieurs. Il y reconnaît sa dette vis à vis des communes médiévales, mais il « *ne s'agit en aucun cas de les restaurer* »<sup>31</sup>. La Commune de Paris est par contre à cette étape de sa réflexion, bien plus marquante, et lui permet de définir les concepts « *d'expropriation de la richesse sociale* » (chapitre 19) et « *d'anarchie* » (comme il l'écrit alors) : « *abolition complète des États et l'organisation du simple au composé par la fédération libre des forces populaires, des producteurs et des consommateurs* »<sup>32</sup>. La « *mise en commun* »<sup>33</sup> est déjà bien claire pour l'auteur : elle est généralisée pour l'outillage, les « *avoirs sociaux* », les terres, les magasins, les moyens de production (usines, ateliers...), ceux de communication, sans oublier la monnaie...

La *Préface* et la *Postface* de décembre 1919 pour l'édition russe sont très intéressantes. Outre des analyses très ponctuelles (la défense du lopin individuel, par exemple), ces deux textes permettent à KROPOTKINE dans son opposition d'alors à LÉNINE de se dresser contre la dictature, même révolutionnaire, et de voir dans l'autogestion la seule solution viable aux problèmes socio-économiques de l'heure : « *chaque village et chaque ville, ...chaque fabrique et chaque usine étant (considérés par la population comme) sa propre affaire* » et devant « *être gérés par eux-mêmes (les ouvriers, les paysans, les citoyens)* »<sup>34</sup>.

En 1892 il publie *La conquête du pain*<sup>35</sup>, ouvrage de combats et de débats, mais à la charge utopique importante puisqu'il y offre une des premières propositions théoriques avancées de la notion de communisme anarchiste. Son préfacier et ami, Élisée RECLUS, le comprend bien et note l'importance du volontarisme éthique de KROPOTKINE puisque « *la société se modèle (ici) sur son idéal* ».

Le prince anarchiste se range « *pour une prise de possession immédiate de tout ce qui est nécessaire* », une totale expropriation et donc d'appropriation de tous les moyens de productions. « *Tout est à tous !* » assure-t-il.

La communauté, en récupérant et en gérant l'ensemble, rétablit le droit à « *l'aisance* » pour tous, « *selon ses besoins* », et dans une forte polémique avec le malthusianisme, il lance la notion de « *prise au tas* » que seule une société d'abondance peut permettre. Mais pas stupide, il prévoit un rationnement égalitaire<sup>36</sup> des biens rares, ce qu'on oublie bien souvent de citer quand on présente cette notion.

C'est dans cet ouvrage qu'il propose la décentralisation industrielle, la suppression du salariat, mais le maintien d'un progrès technique et d'un machinisme indispensables pour libérer l'homme (et la femme surtout<sup>37</sup>) des tâches pénibles. Le travail est réduit (par jour de 4 à 5h, et en durée jusqu'à 45, 50 ans) mais il est maintenu à un haut niveau ; il n'y a pas pure fantaisie mais une analyse économique poussée, et logiquement reliée à la notion d'abondance.

Cependant la première grande formulation utopique semble issue des *Temps nouveaux* publiés en 1894 (j'utilise la traduction espagnole, *Tiempos Nuevos*, de CANO RUIZ<sup>38</sup>). Dès le début de cette œuvre de vulgarisation de l'anarchisme (c'est le texte d'une conférence londonienne), KROPOTKINE, fidèle à lui-même (il se répète inlassablement dans un effort pédagogique constant) réfute toute utopie, mais dans son sens péjoratif : « *loin d'être une utopie ou une conception purement théorique, cet idéal (l'anarchie) résume la tendance innée des sociétés humaines vers l'égalité et la liberté* ». La réfutation polémique est complétée par la volonté de l'auteur de montrer que l'anarchie, loin d'être impossible, se rattache en fait à des expérimentations du passé, et se trouve en symbiose avec l'harmonie naturelle mise en avant par la science moderne. Il re-développe ce thème dans *La science moderne et l'anarchie* écrit en russe en 1901.

<sup>31</sup> KROPOTKINE Pierre *Paroles d'un révolté*, p.94

<sup>32</sup> KROPOTKINE Pierre *Paroles d'un révolté*, p.105

<sup>33</sup> KROPOTKINE Pierre *Paroles d'un révolté*, p.239 & ss

<sup>34</sup> KROPOTKINE Pierre *Paroles d'un révolté*, p.276-277

<sup>35</sup> KROPOTKINE Pierre *La conquête du pain*, Besançon, Le Monde libertaire, 280p, 1975

<sup>36</sup> KROPOTKINE Pierre *La conquête du pain*, p.73

<sup>37</sup> KROPOTKINE Pierre *La conquête du pain*, p.145

<sup>38</sup> KROPOTKINE Pedro *Tiempos nuevos*, -in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978



Ainsi l'idée anarchiste de KROPOTKINE est une vision holiste, globale, du monde, une anarchie totale pourrait-on dire, puisque « *l'anarchie est plus qu'un système d'action, plus qu'une utopie, plus qu'une simple théorie sociale* ». Elle ressort de la conception nouvelle de la nature qu'ont les hommes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

De ce texte essentiel pour définir la conception de l'utopie anarchiste, on peut retenir plusieurs points.

1. l'anarchie n'est pas une utopie figée, stable, marquant la fin de l'histoire car « *l'harmonie n'est pas une chose qui dure indéfiniment. Elle ne peut exister sans être constamment modifiée, sans changer d'aspect à chaque instant – parce que rien n'existe, ni dans la nature, ni dans les relations humaines, qui ne change à un moment ou à un autre* »<sup>39</sup>. Refusant tout « *principe étatique* » (c'est à dire autoritaire), il faut « *revenir aux libres relations d'hommes libres qui se fédèrent, se regroupent et s'unissent selon les nécessités du moment* »<sup>40</sup>, donc qui évoluent, fluctuent et peuvent se désunir s'ils le souhaitent.
2. l'utopie n'est pas vue comme un absolu coupé de tout, au contraire puisque « *à chaque fois qu'on traite un nouveau point, l'idéal de l'avenir est intimement relié aux choses du présent, aux gestes du passé et à la recherche scientifique* »<sup>41</sup>. Un pragmatisme libertaire s'affirme ici fortement.
3. C'est en effet ce pragmatisme, ce « *possibilisme* », cette libre expérimentation « *sans consigne et sans aucune pression* » qui font de l'utopie kropotkinienne une des utopies libertaires les plus modernes. L'essence de l'anarchisme, « *c'est l'appel à l'esprit d'initiative* » qui s'exerce hors de tout dogme, de toute contrainte puisqu'il n'est admis « *aucun programme officiel, aucune Bible, aucun centre, aucun gouvernement, visible ou occulte* »<sup>42</sup>. C'est pourquoi « *l'anarchie est une école de liberté, de libération, d'initiative et d'action* » ; donc, « *en tant qu'anarchiste, vous pouvez appliquer vos principes à vos relations quotidiennes avec des milliers de camarades, et à toute votre activité, sans être gêné par aucune intervention autoritaire* »<sup>43</sup>.

Il est intéressant de noter que le journal qu'il rédige avec Jean GRAVE, anciennement *Le Révolté* (Genève), puis *La Révolte*, prend également le nom de *Les temps nouveaux* en 1895.

Dans « *Fields, factories and workshops/Champs, usines et ateliers* »(j'utilise l'édition italienne présentée par Colin WARD)<sup>44</sup> de 1898-99, la pensée de KROPOTKINE s'affine et se vulgarise aisément grâce à un style et des exemples très simples. Cet ouvrage loué notamment par Bertrand RUSSEL, George ORWELL, Herbert READ, Lewis MUMFORD et Paul GOODMAN... est en fait le regroupement d'articles parus entre 1888 et 1890 dans diverses revues dont *Nineteenth century* et *Forum*. C'est le prolongement direct de *La Conquête du pain* sur les différents aspects socio-économiques soulevés par la notion de communisme anarchiste.

Dans une première partie, il prône la *décentralisation industrielle* et le développement de petites unités, en refusant la séparation urbain-rural. Le début du sous titre est très précis en ce sens : « *industry combined with agriculture* ». C'est le « *grand classique de la pensée anarchiste* » sur ce thème, affirme l'édition italienne. L'interpénétration du travail manuel et du travail intellectuel reste la base de la formation humaine. La division excessive du travail est repoussée. Il parle de « *société de travail intégré et combiné* ».<sup>45</sup> Une certaine autarcie (« *autosuffisance* » dit-il) peut donc être obtenue au niveau régional.

Ce livre est la référence anarchiste principale pour mieux comprendre les interactions avec les utopies howardiennes ou le rêve morrissien concernant les cités-jardins et le refus du gigantisme urbano-industriel, qui crée une « *surproduction* » artificielle, car en dehors des besoins réels des populations.

On a dit à propos de cet ouvrage que KROPOTKINE refusait la technique, retournait en arrière, genre de reproche que l'on fait aujourd'hui aux écologistes pour mieux les critiquer. Chez KROPOTKINE, il n'en est rien, et lui même affirme « *qu'il ne s'agit pas de faire revivre le*

<sup>39</sup> KROPOTKINE Pedro *Tiempos nuevos*, p.61

<sup>40</sup> KROPOTKINE Pedro *Tiempos nuevos*, p.108

<sup>41</sup> KROPOTKINE Pedro *Tiempos nuevos*, p.94

<sup>42</sup> KROPOTKINE Pedro *Tiempos nuevos*, p.111

<sup>43</sup> KROPOTKINE Pedro *Tiempos nuevos*, p.113

<sup>44</sup> KROPOTKIN Pëtr *Campi, fabbriche, officine*, Milano, Antistato,235p, 1975

<sup>45</sup> KROPOTKIN Pëtr *Campi, fabbriche, officine*, p.34

passé »<sup>46</sup> : ce n'est pas la technologie industrielle qu'il dénonce, c'est sa concentration dans des grands centres urbains devenus invivables ; ce n'est pas l'usage de la technique qu'il refuse mais le fait qu'elle est trop systématiquement mise en avant. Là où elle est nécessaire, par contre, pour diminuer la fatigue humaine et la dangerosité du travail, elle doit être systématiquement employée. Il défend ainsi la paysannerie de son temps en proposant une agriculture intensive, avec l'usage de la science et de la technique modernes. C'est l'objet de sa deuxième partie sur les « *possibilités de l'agriculture* ». Dans cette partie c'est à nouveau la théorie de MALTHUS qu'il dénonce. Par contre, conscient du blocage des institutions et de « l'attachement passéiste à l'héritage », il prône la seule solution viable : « *le travail associé* ».

La troisième partie est une illustration de ce qui est possible de faire dans des petits villages industriels, en maintenant les petites industries et de multiples ateliers artisanaux. Parmi les exemples cités, deux me sont chers car issus de ma région, Fayl-Billot en Haute Marne et Héricourt en Haute Saône<sup>47</sup>. L'objectif, comme le tentera la jeune Chine communiste dans les années 1950, ou la Tanzanie des années 1970, c'est de diffuser au maximum les industries dans les campagnes, et donc de former de manière intégrale, plurivalente, les habitants locaux, en entraînant ainsi « *une complète modification de notre actuel système d'instruction* » (ce qui est l'objet de la deuxième partie du sous-titre : « *and brain work with manuel work* »).

La quatrième partie traite justement de « *Travail intellectuel et travail manuel* ». L'instruction intégrale chère aux anarchistes depuis ROBIN s'appelle « *intégrée* » ou « *générale* » chez KROPOTKINE. C'est seulement en dernière instance que la spécialisation est acceptable, et encore seulement dans un cadre collectif, sans concurrence ni lien avec aucun privilège. Il semble que GANDHI, grand lecteur de THOREAU, TOLSTOÏ et KROPOTKINE en reprenne les bases dans sa proposition d'« *instruction fondamentale* ».

### c) *Réalité et/ou utopie : l'entraide ou appui mutuel*

La principale position utopique de KROPOTKINE sur le plan moral et social se résume dans sa position sur l'entraide, « *fait dominant de la nature* » comme l'observation des mœurs des animaux et des humains lui permet de l'affirmer. C'est Philippe PELLETIER qui remarque que pour KROPOTKINE, comme pour d'autres penseurs de son temps (MONTAGU, WHEELER, EMERSON, TOCQUET, RABAUD...) « *la nature est d'abord sociale* »<sup>48</sup>. Cette entraide provient d'une évolution morale en 3 étapes<sup>49</sup> : le développement de l'instinct de sociabilité, suivi de l'élaboration d'une morale (éthique) élémentaire. L'étape ultime est la position de totale générosité, reposant sur une idée de Justice égalitaire aussi forte que chez GODWIN et PROUDHON. Donc l'entraide est à la fois tirée de l'observation du réel, et projet à généraliser pour la société nouvelle ; l'utopie ne fait que reproduire à grande échelle ce qui est déjà la base évolutive et le principe essentiel des sociétés.

D'après ses principaux biographes, c'est surtout à partir de 1889-1890 qu'il étudie l'entraide chez les sociétés animales afin de réfuter les théories d'HUXLEY<sup>50</sup> qui vient de faire paraître son *Struggle for existence and its bearing upon man* (1988).

En 1902 il publie *Mutual aid/L'entraide, un facteur de l'évolution*, son principal ouvrage sur le sujet, dont la traduction française est de 1906. J'utilise la réédition de 1979<sup>51</sup>. Le titre français provient d'une suggestion d'Élisée RECLUS, que comme souvent on retrouve très proche de son ami russe, tant professionnellement qu'au niveau éthique et militant. Le titre anglais renvoie au mutualisme proudhonien. La plupart des chapitres sont des articles qui ont paru entre 1890 et 1896, surtout dans *Nineteenth century*.

L'ouvrage n'est pas une utopie. C'est un travail qui se veut scientifique, humaniste au sens où toutes les sciences sont sollicitées, « *dans lequel l'entraide serait considérée, non seulement comme un argument en faveur de l'origine pré-humaine des instincts moraux, mais*

<sup>46</sup> KROPOTKIN Pëtr *Campi, fabbrica, officine*, p.59

<sup>47</sup> KROPOTKIN Pëtr *Campi, fabbrica, officine*, p.163

<sup>48</sup> PELLETIER Philippe *KROPOTKINE un géographe novateur*, -in-Itinéraire, n.°3, 1988

<sup>49</sup> MARTINE *De l'entraide à l'éthique*, -in-Itinéraire n°3, 1988

<sup>50</sup> AVAKOUMOVITCH-WOODCOCK Pierre *KROPOTKINE, le prince anarchiste*, Paris, Calmann-Lévy, 1953, p.173

<sup>51</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur de l'évolution*, Paris, Éditions de l'Entraide, 369p, 1979

*aussi comme une loi de la nature et un facteur de l'évolution* »<sup>52</sup> : l'observation et la description l'emportent donc sur le projet, qui reste cependant toujours sous-jacent, à la fois comme hypothèse de départ et comme base de l'éthique de la future société. Chez KROPOTKINE, passé, présent et futur ne forment qu'une même réalité qui s'interpénètre.

Les deux premiers chapitres traitent de l'entraide *chez les animaux* (surtout les animaux sociaux), le 3<sup>ème</sup> de *l'entraide parmi les sauvages*, ce que nous appellerions aujourd'hui les sociétés primitives ou autochtones. Le chapitre suivant envisage le cas des *barbares* (où sont confondus sociétés dites « *barbares* » historiquement et peuples actuels indigènes). Les chapitres 5 et 6 sont consacrés à *la cité du Moyen Âge*, et les 7 et 8 à *l'entraide chez nous, de nos jours*.

De l'organisation des fourmis aux premières chambres syndicales, du communisme primitif à la coopération en temps de grève, KROPOTKINE suit sa logique : montrer que l'entraide, omniprésente, polymorphe, est une donnée essentielle (mais il insiste, pas la seule) de la vie animale et humaine. Il suffit de s'en convaincre et d'en étendre les principes pour réaliser la société idéale, conforme à la nature et à la philosophie anarchiste : « *l'entraide... combinée avec la large initiative laissée à l'individu et aux groupes par l'application du principe fédératif* »<sup>53</sup> donna à l'humanité ses plus belles époques (pour lui bien sûr, les cités grecques et les communes médiévales). C'est pourquoi conclut-il « *dans la pratique de l'entraide qui remonte jusqu'aux plus lointains débuts de l'évolution, nous trouvons ainsi la source positive de nos conceptions éthiques ; et nous pouvons affirmer que pour le progrès moral de l'homme, le grand facteur fut l'entraide et non pas la lutte ; et de nos jours encore, c'est dans une plus large extension de l'entraide que nous voyons la meilleure garantie d'une plus haute évolution de notre espèce* ».

C'est surtout en 1904 dans un long article pour *The Nineteenth Century* que KROPOTKINE théorise définitivement l'idée que l'aide mutuelle est le « *premier principe d'évolution* »<sup>54</sup>, permettant la réalisation d'une société harmonieuse.

L'ensemble devait être confirmé par son œuvre « *morale* » la plus importante, que Stock publie partiellement (premier volume seulement, et encore inachevé) à titre posthume en 1927 : *L'Éthique*<sup>55</sup>. C'est l'ouvrage le plus ambitieux de KROPOTKINE, le plus pénible à lire car mal « *ficelé* », et surtout d'une richesse intellectuelle rare qui oblige à prendre de multiples notes et à se poser de nombreuses questions, puisqu'il recherche les bases de sa morale politique depuis la plus haute antiquité jusqu'à son époque. Ce livre n'est comparable en ampleur qu'à un seul en milieu anarchiste, *Nationalisme et Culture* de Rudolph ROCKER, qui a à peu près les mêmes démarches et les mêmes innombrables lectures. Si j'ose le réduire à l'essentiel, cet écrit vise à montrer que les sociétés humaines et animales sont comparables dans leur souci d'entraide et d'égalité<sup>56</sup>.

Les analyses du XIX siècle et du début du XX<sup>e</sup> permettent à l'auteur de confirmer un déterminisme un peu excessif « *tout être vivant est dans une grande mesure le produit du milieu où il vit* »<sup>57</sup> et à appuyer sa vision optimiste de la société d'abondance, puisque « *l'aisance pour tous est désormais possible* ». Il rappelle ce qu'il a déjà dit bien des fois, que face à ce formidable développement des sciences et des techniques, face à cette accumulation des productions, l'éthique reste en retard et par trop archaïque. L'homme nouveau doit en partant de l'observation de la nature et de la société (dans son développement historique) se tisser une morale qui le libère, qui lui assure la « *sociabilité* » et le « *bonheur individuel* ». « *Les pensées et les idées sont des forces incontestables* » qui doivent aider l'être humain dans son œuvre révolutionnaire. On reconnaît bien là ce volontarisme anarchiste qui parcourt toutes les tendances du mouvement. Notre incorrigible optimiste utopiste reste cependant prudent : en aucun cas l'éthique ne doit dominer l'homme, au contraire, cette éthique est ouverte et préserve

<sup>52</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur de l'évolution*, p.XI

<sup>53</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p 323

<sup>54</sup> KROPOTKINE Pedro *La necesidad ética del presente*, in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978

<sup>55</sup> KROPOTKINE Pierre *L'Éthique*, Paris, Stock, 406p, 1979

<sup>56</sup> KROPOTKINE Pierre *L'Éthique*, p.402

<sup>57</sup> KROPOTKINE Pierre *L'Éthique*, p.14

toujours la spontanéité créatrice de chacun<sup>58</sup>. En renouant ici avec la clairvoyance d'un BAKOUNINE et les idées modernes de l'utopie anarchiste, KROPOTKINE apparaît moins systématique et moins naïf que ne le disent ses détracteurs. Sa connaissance du bolchevisme naissant l'amène également à se méfier de toute propagande orientée, fut-elle révolutionnaire.

d) *L'écologie sociale chez RECLUS*

Élisée RECLUS, universaliste libertaire convaincu, souhaite également cette autonomie des petites unités, diversifiées dans un pluralisme enrichissant. Il y ajoute des analyses novatrices sur l'écologie, alors peu traitée. L'homme et la nature ne font qu'un chez cet ami et collaborateur de KROPOTKINE, tous les deux éminents géographes, tous les deux non-violents, malgré leur soutien théorique à la « *propagande par le fait* » et même parfois aux dérives terroristes qu'elle entraîne.

e) *Quelques influences kropotkiniennes :*

- KROPOTKINE est très proche de William MORRIS, non anarchiste, mais libertaire assurément. Son utopie de 1890 est une des plus analysées et louées par les anarchistes.
- Dès 1896, V. BARRUCAUD, alors encore anarchiste, publie un ouvrage au titre évocateur (*Le pain gratuit*) sur le partage du travail assurant le nécessaire pour tous, et sur la possibilité d'un travail supplémentaire laissé à la liberté de chacun pour ses besoins personnels. En 1912 l'économiste allemand LYNKEUS Jos.POPPER va approfondir cette idée dans *Die allgemeine Nahrpflicht als Losung der sociale Frage*.
- L'œuvre du « *prince anarchiste* » pour reprendre le titre de la biographie de AVAKOUMOVITCH et WOOCOCK, influence des écrivains célèbres comme Émile ZOLA qui s'en inspire dans *Travail* en 1901, Aldous HUXLEY qui le revendique pour son *Meilleur des mondes*, et plus récemment l'infatigable chercheur des associations et des coopératives qu'est Henri DESROCHE.
- En Israël, la position de Martin BUBER pour les premiers kibbutz est souvent rattachée à KROPOTKINE.
- En Chine, le célèbre écrivain Li FEI-KAN (BA-KIN ou BA-JIN) traduit une dizaine d'ouvrages de KROPOTKINE. Le communalisme n'est cependant qu'incidemment évoqué dans ses propres romans.
- L'urbanisme libertaire et les idées des « cité-jardins » sont proches de la pensée kropotkinienne, et Lewis MUMFORD, l'écossais Patrick GEDDES, ou l'italien Carlo DOGLIO, jusqu'à Michel RAGON dans « *Les 4 murs* » s'en réclament.
- Les théories récentes aux USA de Paul GOODMAN, d'Ursula LE GUIN (Cf. Ci-dessous), de Murray BOOKCHIN et de son nouveau communalisme ou municipalisme libertaire en proviennent largement.
- Les idées « *éducationnistes* » d'un Ivan ILLICH, et de son « *école de la vie* » aux USA peuvent aussi s'y rattacher.
- Enfin, dans le monde des « *nouvelles technologies* », les idées émises autour de la **techno-commune** sont incontestablement d'essence kropotkinienne.
- Cependant l'influence la plus féconde, et sans doute la plus « *expérimentée* », marque le communisme libertaire ibérique et laisse des traces profondes jusque dans le Congrès de Saragosse de 1936, chez Isaac PUENTE un des principaux théoriciens, et dans de nombreuses collectivisations de l'été 1936.

f) *Des kropotkiniens allemands : Martin BUBER et Gustav LANDAUER*

En Allemagne et plus tard en Israël, Martin BUBER est sans doute le plus profond des kropotkiniens du XX<sup>e</sup> siècle, même s'il n'est pas que cela, bien évidemment. Son analyse des associations, et surtout des kibbutzim, rattachent toute une frange de l'histoire du siècle aux théories du prince russe. L'ouvrage *Chemins en utopie* de Martin BUBER est partiellement dédié à KROPOTKINE.

BUBER cite souvent celui par qui cette filiation s'est opérée, le plus important peut-être des anarchistes allemands et internationaux, dont le nom est aujourd'hui curieusement bien oublié : Gustav LANDAUER.

---

<sup>58</sup> KROPOTKINE Pierre *L'Éthique*, p.41 & 43

Ce philosophe anarchiste, profondément pacifiste, mais favorable aux mouvements populaires, fut une des personnalités les plus célèbres (avec Rosa LUXEMBOURG et Karl LIEBKNECHT) assassinées de manière atroce par la soldatesque et les mouvements d'extrême-droite de l'Allemagne en révolution après la Première Guerre mondiale. Il fut supplicié en mai 1919. Très connu pour son texte sur *La révolution/Die Revolution-1907* réédité en France par Champ Libre en 1974, et par ses traductions en allemand des œuvres de RECLUS et de KROPOTKINE, il est l'auteur de trois textes socialistes utopiques principaux :

- 1895 *Ein Weg zur Befreiung der Arbeiterklasse*
- 1907 *Dreissig sozialistische Thesen*
- 1911 *Aufruf zum Sozialismus*

Son idéal de « *socialisme constructif et expérimental* » (autant proudhonien que kropotkinien, nous rappelle Max NETTLAU dans son *Esbozo...*) est la multiplication de communes libres, mêlant activités agricoles et industrielles, sans hiérarchie entre elles, mais reliées par des liens d'entraide et d'intérêt idéologique évidents. Il s'agit d'un fédéralisme souple, ouvert, acceptant la diversité des choix libertaires (collectivisme, communisme, mutualisme...) sans en imposer aucun, ce que l'on retrouve dans les écrits du théoricien anarchiste Luigi FABBRI par exemple.

On peut penser que BUBER, mais également à côté ou à travers lui, KROPOTKINE et PROUDHON, ont sensiblement influencé le grand bourgeois libéral qu'était Théodore HERZL, puisque dans son utopie de 1902 (*Altneuland*) il propose une société reposant sur des communautés (*Gemeinschaften*) pratiquant le mutualisme et l'adhésion volontaire<sup>59</sup>.

#### g) *Principales critiques anarchistes de l'utopie kropotkinienne*

Dès son époque, différents leaders de grande renommée (Errico MALATESTA et Saverio MERLINO en Italie, Ricardo MELLA en Espagne...) contrent l'utopie de KROPOTKINE<sup>60</sup>.

Les principaux reproches visent :

- un scientisme trop apparent, malgré les nuances que KROPOTKINE parfois y apporte. C'est surtout MALATESTA qui mène l'attaque sur cet aspect<sup>61</sup>.
- un déterminisme et un naturalisme excessif ; les lois de la nature ne s'appliquent pas forcément aux évolutions sociales. Le darwinisme social modéré sous-jacent chez KROPOTKINE est vivement rejeté. La société « *n'est pas un organisme prédéterminé par la nature* » dit MELLA, qui restera le principal exposant du collectivisme anarchiste, mais bien vite isolé même dans son pays. En effet des phrases comme, « aide mutuelle, justice et moralité sont les échelons successifs d'une série ascensionnelle tirée de l'étude du monde animal et humain »<sup>62</sup> sont pour le moins imprudentes et souvent dénoncées par les faits.
- un optimisme sociologique et un idéalisme trop systématique. La position de KROPOTKINE deviendrait presque naïve dans son éloge des sociétés primitives et des communes médiévales, et dans sa position trop idéalisée du communisme anarchiste, notamment à propos de la « *prise au tas* ». C'est Camillo BERNERI qui va le plus « réviser » cette position dans les années 1920 et 1930.

### 8. En Italie et au Brésil, autour de Giovanni ROSSI fin XIX°-début XX°

#### a) *Carlo DOSSI « La colonia felice. Utopia » 1874*

Ce livre peu cité et peu connu semble bien à l'origine du roman de ROSSI, c'est du moins ce qu'affirme Andrea PAPI<sup>63</sup>.

#### b) *Giovanni ROSSI : expérimentateur anarchiste conséquent*

L'œuvre utopiste de Giovanni ROSSI (1856-1943) est importante et originale car ses actions littéraires, scientifiques (il est chirurgien vétérinaire), journalistiques et militantes vont toutes dans le même sens : réaliser un essai de colonie socialiste (anarchiste) qui comme toute

<sup>59</sup> TROUSSON Raymond *Théodore HERZ ou l'utopie dans l'histoire, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>60</sup> LA TORRE Massimo *Dimenticare KROPOTKIN ?*, -in-Rivista anaarchica, n°199, aprile 1993

<sup>61</sup> ZEMLIAK Martin Pierre *KROPOTKINE. Œuvres*, Paris, Maspéro, 445p, 1976, p.395 & ss

<sup>62</sup> KROPOTKIN Piotr *The ethical needs of the present day/La necesidad ética del presente* -in-The Nineteenth Century, aug.1904 (traduit en espagnol in CANO RUIZ B., 1978

<sup>63</sup> PAPI Andrea *Cecilia, un esperimento sociale*, -in-Volontà, *L'utopia comunitaria*, 1989

bonne propagande par le fait, doit prouver sa validité et faire des émules. Son socialisme expérimental est une des tendances les plus importantes de l'utopie anarchiste.

« *Un comune socialista* » écrit vers 1872-1873<sup>64</sup>, alors que ROSSI appartient déjà à l'AIT anti-autoritaire, est un ouvrage décrivant une communauté anarchiste (une colonie disait-on alors) qui va connaître plusieurs éditions et comporter du vivant de l'auteur quelques modifications fondamentales. La première édition de 1878 par **La Plebe** de Milan, sous le pseudonyme de CARDIAS, décrit une communauté collectiviste anarchiste édifiée sur la côte Tyrrhénienne, au lieu dit Poggio al Mare. Cette application des théories bakouniniennes est un franc succès puisque le règne de l'abondance est quasiment atteint au bout de 10 ans d'activité. Le succès du livre entraîne une 2<sup>e</sup> édition en 1881, une 3<sup>e</sup> a lieu en 1882-83. Le succès fait également de ROSSI une personne surveillée, emprisonnée et soumise à contrôle policier !

La 4<sup>e</sup> édition de 1884 est cependant la plus intéressante, car en plus des amendements scientifiques qu'elle contient, elle se positionne désormais pour une expérimentation de type communiste anarchiste. ROSSI comme l'essentiel du mouvement anarchiste international rejoint ainsi les idées de KROPOTKINE et de RECLUS. Peu avant l'essai sud-américain est publié une autre édition du roman (1891).

De 1890 à 1894 il tente de réaliser son utopie dans le sauvage Paraná brésilien, dans une des communautés les plus célèbres de l'histoire du mouvement anarchiste, la **Cecilia**, notamment à cause des multiples écrits qu'elle a engendré (surtout celui de SAUFLEBEN en 1897) mais également à cause du splendide film de Jean Louis COMOLLI.

En 1893 sortent deux textes descriptifs, à la portée utopique évidente, dans un même ouvrage publié à Livourne pour le compte de **Sempre Avanti**.

*Cecilia, comunità anarchica sperimentale* fait figure de bilan pour la colonie que ROSSI quitte en mai de la même année. Il y analyse les différentes difficultés de fonctionnement, met la faute plus sur le comportement des colons que sur la colonie elle-même, révélant par-là que les mentalités capitalistes sont plus ancrées qu'on ne pouvait le penser même dans des têtes anarchistes. Il met l'accent sur les difficultés sexuelles également, ainsi que sur les crises plus politiques que connaît la Cecilia. Le bilan semble néanmoins fort positif, pour une communauté « *sans organisation sociale, ni règlement, ni chef* »<sup>65</sup> ou « *sans pacte, sans horaire et sans charge sociale* » et « *sans suprématie de majorité et sans comices populaires, ni organes de gouvernement ou d'administration* ». L'idée d'expérimenter des pactes libres est un des points forts de cet ouvrage. La référence à FOURIER (que ROSSI a déjà largement cité dans son journal **Lo Sperimentale**) est faite pour analyser le travail « *spontanément* » organisé, par affinité, et donc attractif, ce qui est notoirement contredit par la réalité et la fuite de nombreux colons face aux tâches ardues et imposées par la nécessité. L'auteur d'ailleurs semble en convenir plus ou moins, puisqu'il insiste dans la fin de cet ouvrage sur le fait que la Cecilia a prouvé ce qu'elle pouvait prouver et qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre l'expérience surtout si on a l'illusion de créer immédiatement un âge d'or illusoire. Il reconnaît « *qu'ardu et souvent vain est d'essayer de prévoir le futur* ».

Le deuxième texte de 1893 est plus important pour l'histoire de l'utopie libertaire. *Un episodio d'amore nella colonia « Cecilia »*<sup>66</sup> est la relation par ROSSI d'une expérience d'amour libre entre trois hommes et une femme, Elèda/Adèle. Parmi les trois amants se trouve l'auteur lui-même, qui va finir par vivre avec cette jeune femme de 33 ans. La description honnête des difficultés mais aussi des espoirs soulevés permet à ROSSI de dénoncer une nouvelle fois la famille (qu'il voit comme le principal pilier du régime capitaliste) et le mariage traditionnel, ainsi que ce qui l'accompagne souvent, le vil instinct propriétaire et la sordide jalousie. Il promeut au contraire ce qu'il appelle une forme de famille « *polyandrique* » et parle par ailleurs de « *baiser amorphique* », ensemble d'idées que le mouvement anarchiste va bientôt populariser sous le terme « *d'amour libre* » ou « *d'union libre* ». Mais ROSSI réfute alors cette appellation.

---

<sup>64</sup> FELICI Isabelle *La Cecilia – Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni ROSSI*, Lyon, ACL, 124p, 2001

<sup>65</sup> ROSSI Giovanni *Cecilia comunità anarchica sperimentale*, Pisa, BFS, réédition de 1993

<sup>66</sup> ROSSI Giovanni *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, Pisa, BFS, réédition de 1993

Il renoue avec le texte de FOURIER sur le *Nouveau monde amoureux* qu'il ne peut pas connaître puisque non publié, notamment avec des phrases qui rappellent les fonctions « papillonne » ou « composite » puisque « *aimer plusieurs personnes en même temps est une nécessité de l'être humain* ». Le droit à la « *pleine liberté d'amour* » est donc indiscutable, et pour mieux l'affirmer c'est une nouvelle fois la citation célèbre de RABELAIS pour Thélème qui est reprise « *Fa' quello che vuoi/Fais ce que tu veux* ». Une réédition du texte ajoute d'ailleurs le mot « *libre* » après « *amour* » en 1932. Avec Adèle, ROSSI va avoir des filles, dont une reviendra se fixer en Italie. L'utopie et la réalité sont chez lui toujours inextricablement mêlées.

S'il met l'homme et la femme sur le même plan, dans une position féministe radicale et irréductible, la vision sexuelle de ce texte utopique reste tout de même bien pudibonde et moralisante, ne serait-ce que vis à vis de la masturbation et de la sodomie.

En 1897, dans l'ouvrage-anthologie du suisse SAUFLEBEN, ROSSI publie *Il Paraná nel XX secolo*, texte essentiel écrit vers 1895 sur ce que pourrait être une communauté anarchiste libre, mais non isolée et au contraire insérée dans un mouvement global visant la révolution libertaire. Il cherche ainsi à contrer ses opposants en milieu anarchiste, qui dénonçaient ses expérimentations comme une fuite du combat social, voire même comme une « *désertion* » vis à vis du mouvement révolutionnaire. Ce récit est le plus utopique et peut-être le moins idéologique de ses écrits. Il prend d'ailleurs beaucoup de distance à cette utopie, qu'il nomme « *Visione di un ubriaco raccontata da lui stesso/Vision d'un homme soul racontée par lui-même* ». Le monde est enfin libéré par un socialisme humaniste, nettement plus individualiste voire plus libéral au sens économique du terme, que ses propositions antérieures. L'épanouissement se produirait entre 1931 et 1950. Mais la société reste « *élitiste* », « *inégalitaire* » voire « *réactionnaire* » (Isabelle FELICI).

En 1917, Giovanni ROSSI récidive dans la revue *Università Popolare* de Luigi MOLINARI avec deux articles « *Nuovi orizzonti di vita sociale* » qui ne seraient que des « *innocenti divagazioni sull'avvenire* ». Le choix individuel doit empêcher l'uniformité imposée par un égalitarisme réducteur. Dans ces articles comme dans le texte écrit en 1895, les sources de ROSSI seraient plus à rechercher chez FOURIER et STIRNER (voire SAINT SIMON) que chez KROPOTKINE dont il ne semble plus partager les idéaux anarchistes communistes.

c) *Andrea COSTA « Un sogno » 1881-82*

Ce *Un rêve* d'Andrea COSTA est encore fortement marqué par l'esprit libertaire qui l'a animé comme militant bakouninien très actif dans sa jeunesse. À l'époque où il l'écrit, cependant, Andrea a déjà « *trahi* » ses premiers idéaux en rejoignant le socialisme parlementaire dont il va être un des principaux créateurs en Italie. Il a fondé le *Parti Socialiste Révolutionnaire Italien* (PSRI) en 1881. Mais à l'exemple de MALATESTA, dont il fut l'ami, COSTA n'est jamais totalement renié par ses anciens compagnons. ROSSI reste très lié avec lui, a upoint que COSTA va faire l'introduction d'une des rééditions de *Un comune socialista*.

Son roman est d'abord publié dès 1881 dans *l'Almanacco Popolare*. Il décrit une Europe qui vient d'être bouleversée par une révolution sociale victorieuse de grande ampleur. Un socialisme de l'abondance et du bien être se met en place, et c'est cette vision fort optimiste que COSTA décrit en prenant comme exemple la ville qui compte beaucoup pour lui, Imola.

d) *ZAVATTERO pseudonyme CANZONI*

En 1903, *Uno sguardo all'avvenire* porte un « *regard libertaire sur le futur* ».

e) *Postérité utopique de l'œuvre de ROSSI au Brésil :*

Au Brésil l'essai de la Cecilia laisse des traces en milieu intellectuel anarchiste. On peut y rattacher quelques œuvres fortement romancées et embellies.

En 1922, à Santos, est publiée la nouvelle *Harmonia*, dans un recueil intitulé *Brutalidade*. L'auteur, Afonso SCHMIDT est lié au mouvement anarchiste depuis 1909 et est déjà en train d'accumuler des éléments sur l'épisode de la Cecilia. À l'époque de son roman, il est lié au journal anarchiste *A Plebe*.

En 1942 Afonso SCHMIDT publie *Colônia Cecilia*, qui est un roman peu nuancé et pas toujours fiable, d'après Isabelle FELICI, sur une communauté qui a fait rêver l'auteur et dont il se sent proche, en ayant partagé les mêmes rêves communautaires dans sa jeunesse.

En 1988, le roman de Renato MODERNELL *Sonata da última cidade* semble comparable à l'œuvre de SCHMIDT, très favorable et peu fidèle à la réalité historique.

### 9. L'utopie philosophique de Jean-Marie GUYAU (1854-1888) – 1885

*L'Esquisse d'une morale sans obligation, ni sanction* publiée en 1885 n'est pas un roman utopique, et par bien des côtés il n'est même pas un projet politique utopique. Mais le titre par son côté inachevé, donc modifiable et potentiellement réalisable (« *esquisse* ») peut le rattacher à cette étude. Parmi les références philosophiques et morales que l'on retrouve couramment citées en milieu libertaire, cet ouvrage est sans doute un des plus fréquemment évoqués. KROPOTKINE dans son *Éthique* publiée en 1927 lui consacre le dernier chapitre, en notant l'importance et la qualité du travail et son succès d'édition (« *huit éditions et des traductions dans toutes les langues européennes* »). Il note que l'idée de « *justice instinctive* » de GUYAU en fait un théoricien libertaire évident, sinon un anarchiste déclaré, ce qu'il n'était pas. Déjà dans *La morale anarchiste* de 1891, il cite fréquemment le philosophe, en fait « *un jeune fondateur de l'éthique anarchiste* » et « *un penseur anarchiste sans le savoir* »<sup>67</sup>.

En fin du XX<sup>e</sup> siècle, Michel RAGON dans *La voie libertaire* rappelle l'importance qu'a eu pour lui la lecture de cet écrit. Mais curieusement, la grande œuvre de Rudolf ROCKER sur l'histoire des idées, et notamment celles qui sont proches de l'anarchisme, *Nationalisme et culture*, ne traite pas spécifiquement cet auteur.

Jean-Marie GUYAU (1854-1888), également spécialiste d'ÉPICURE, marque fortement le courant libertaire. Le titre de son œuvre principale est souvent reprise comme slogan ou résumé, sans que ceux qui s'en servent aient forcément lu le livre. « *Ni obligation, ni sanction* » est devenue une sorte de définition de la pédagogie libertaire. Mais il s'agit presque d'un contresens, car l'idée de GUYAU est surtout de montrer que si le principe de vie est reconnu dans son libre développement et sa plénitude, une forme d'harmonie sociale va donc se réaliser sans qu'il y ait besoin de pression (« *obligation* ») ou de contrainte et de répression (« *sanction* »).

Ce livre, aujourd'hui bien pénible à lire, se distingue également de l'égoïsme stirnérien et de l'utilitarisme de BENTHAM, par exemple. Il les combat tous les deux, pas toujours explicitement, en définissant une éthique sociale très marquée et parfois altruiste.

### 10. Jean GRAVE : une œuvre utopique et pédagogique abondante

Jean GRAVE, né de famille pauvre en 1854 et très tôt apprenti et ouvrier (cordonnier surtout) se range dans le mouvement anarchiste vers 1880. Il anime un des journaux les plus importants du mouvement, *Le Révolté* depuis Genève dès 1883, puis à Paris. Ce périodique devient *La Révolte* et surtout en 1895 jusqu'à la Guerre Mondiale, il se transforme et porte le nom utopique de *Les temps nouveaux*. Une prise de position en faveur de l'Entente coupe progressivement de l'anarchisme et de la militance dans son ensemble celui qui avait été un des maîtres à penser du mouvement. Il meurt presque totalement oublié en 1939.

Cet auteur essentiel dans l'anarchisme international du début du siècle, souvent autoritaire ou péremptoire (« *le pape de la rue Mouffetard* », disait-on de lui) marque largement ce courant de pensée, tant par ses très nombreux écrits, ses multiples relations dans tous les milieux, surtout artistiques et par la diffusion de la presse qu'il anime. Plus théoricien que romancier, il consacre tout de même des ouvrages qui ont marqué l'écriture utopiste<sup>68</sup>. Il se considère comme un propagandiste par l'écrit, plus que par le fait, ce qui est normal puisqu'il condamne souvent le terrorisme comme dégénérescence du mouvement.

Il est avec *Les aventures de Nono* sans doute un des rares auteurs anarchistes à connaître le succès avec une utopie pour la jeunesse, qui sera le livre le plus traduit et le plus utilisé dans les **Écoles modernes** appliquant les méthodes de Francisco FERRER Y GUARDIA. Il en est le deuxième ouvrage de référence, et le fait de savoir qu'il fût traduit par Anselmo LORENZO lui donne un grand impact. Avec *Terre libre*, l'aspect pédagogique est reconduit,

<sup>67</sup> KROPOTKIN Pedro *La moral anarquista*, in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978, p.169 & p.208

<sup>68</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie anarchiste de Jean GRAVE*, in-*D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998



puisque le public visé est essentiellement celui de jeunes peu informés. L'ouvrage consacre d'ailleurs un important passage à la pédagogie libertaire.

L'essentiel de ses écrits forment une illustration du communisme libertaire, largement inspiré par PROUDHON et surtout RECLUS et KROPOTKINE dont il est très proche. C'est RECLUS qui en 1883 l'avait appelé à Genève pour reprendre la publication du *Révolté*. C'est avec KROPOTKINE qu'il se fourvoie en 1916 en faveur de l'Entente.

- « *La société au lendemain de la révolution* » 1882
- « *La société mourante et l'anarchie* » 1893, est un ouvrage qui veut montrer que l'anarchie est une société harmonieuse en accord avec l'ordre naturel.
- « *La société future* » 1895. Une révolution de grande ampleur permet l'établissement d'une société anarchiste, « *basée sur la justice et l'égalité sociale* », avec une entraide, un mutualisme qui parfois à des résonances plus proudhoniennes que kropotkiniennes. Le communisme est essentiellement libertaire, c'est à dire garantissant « *la liberté la plus absolue de l'individu* ». Les structures autoritaires ont toutes disparu.
- « *Les aventures de Nono* » 1901, est une utopie enfantine « *pleine de candeur* », qui mélange habilement le conte de fées, la fable, le monde inversé du rêve et l'écrit utopique. C'est d'abord une description d'un lieu (une « *colonie* ») sans argent, ni maître, ni prisons... qu'est **Autonomie**. Les enfants y vivent sans hiérarchie, dans un monde d'abondance où ils puisent au tas selon leurs besoins. C'est également un ouvrage pédagogique fort imprégné des idées de Paul ROBIN, misant sur une formation mixte, intégrale (les enfants travaillent aux ateliers et jardins), ouverte sur l'extérieur et pratiquant une hygiène et un naturalisme permanents. Les éducateurs sont des amis, des conseillers, apportant leur savoir et leur pratique à la demande des intéressés. La nature est omniprésente comme source d'enseignement, d'informations, de pratiques ludiques ou de travail, les deux étant mêlées d'ailleurs. Les animaux (qui parlent) y sont respectés, secourus. La dernière partie de l'ouvrage est cependant la description du monde dystopique **d'Argyrocratie** (littéralement *Pouvoir de l'argent*), royauté autoritaire et capitaliste dont la devise est « *L'argent est supérieur au droit* » ! Les inégalités, les mauvais traitements, l'absence de liberté... y sont omniprésents. Les hommes s'identifient à des animaux dont ils portent le visage, les pauvres sont des moutons, des bœufs ou des ânes..., les soldats sont des tigres ou des chiens, les gens de justice des chacals ou des hiboux... et le vampire est l'animal emblématique du régime absolutiste. ORWELL reprendra l'idée dans sa contre-utopie qu'est la *Ferme des animaux*. La dualité Autonomie/Argyrocratie, ce dernier étant très proche du monde contemporain de l'auteur, est dans la lignée du genre utopique, puisque MORE lui-même lui a donné ses lettres de noblesse.
- « *Terre Libre* » 1908 est le principal roman de GRAVE. Il aurait été écrit sur la demande de Francisco FERRER GUARDIA. Cette « *utopie anarchiste* » est une des rares du genre, d'après TROUSSON<sup>69</sup> qui ne fait pour une fois qu'ébaucher l'analyse, alors que ses articles sont souvent beaucoup plus fouillés, en la rattachant à MORELLE, DON DESCHAMPS, DIDEROT, BULWER-LYTON, MORRIS et plus tard WELLS. Des bagnards libérés grâce à un naufrage établissent Terre Libre sur une île isolée. La société est réellement sans dieu ni maître, sans aucune structure autoritaire, pas même de type syndical ou coopératif. Mais ce n'est pas une utopie individualiste, puisque l'organisation permet en possédant tout en commun de se partager le travail et de décider des principales orientations en assemblées générales. Le volontariat semble cependant la règle, car la liberté est totale, même celle de ne pas travailler, de s'isoler. Jean GRAVE cherche à montrer que la seule proximité d'une société libre peut pousser des réfractaires dans le sens négatif du terme à modifier leurs comportements anti-sociaux. La seule pression est sans doute l'opprobre des autres compagnons, vraie coercition morale, mais non violente. Cette utopie vise à garantir sa survie en se protégeant, n'hésitant pas à combattre, et par l'éducation qui en donnant en l'enfant les moyens de son autonomie, doit lui permettre de devenir un bon « *Terrelibérien* », à part entière.

## 11. Des utopies libertaires essentielles en Espagne en fin de siècle

Au début des années 1880, Juan SERRANO Y OTEIZA (beau-père de Juan MONTSENY plus connu sous le nom de Federico URALES) publie deux textes utopiques : *El municipio del*

---

<sup>69</sup> TROUSSON Raymond *L'utopie anarchiste de Jean GRAVE*, p.226

porvenir en 1881 et surtout ¡ *Pensativo* ! qui est primé à l'occasion du premier **Certamen socialista** de 1885. Cette première grande rencontre culturelle internationale de l'anarchisme amène la publication de 600 épaisses pages d'utopies libertaires et de réflexions sur l'émancipation<sup>70</sup>. L'utopie anarchiste, surtout collectiviste, s'y exprime à l'aide de plusieurs piliers : l'autonomie et le pacte le plus libre possible, la fin de la propriété privée, l'éducation intégrale grâce à **l'Escuela del Valle**, une autogestion de co-propriétaires rendue plus efficace par des organismes purement administratifs : une « **Socieda colectiva** », un service de statistiques et une « *comisión de correspondencia* » qui rappellent tous les débats du bakouninisme du temps de la Première Internationale. L'esclavage salarial est supprimé, remplacé par une évaluation collective du travail que chacun peut assumer. Le héros, Pensativo, devenu Luis SANDEVAL à son retour des Amériques, cherche à assurer la société d'abondance dans les environs de Santander. Cette utopie collectiviste est également à rattacher aux utopies pédagogiques, puisque le nouveau monde se crée grâce à l'école, à sa riche bibliothèque et aux enseignants qui aident les paysans locaux à prendre conscience de leurs possibilités, et à maîtriser les progrès techniques et scientifiques pour leur propre développement. Enfin la filiation kropotkinienne semble évidente, le « *père intellectuel* » du héros étant un « *prince russe* » totalement désintéressé.

Vers 1889, deux écrivains proposent deux écrits importants à l'occasion du Deuxième **Certamen socialista** de Barcelona, pour le thème V consacré à l'utopie sans le dire puisqu'il s'intitule « *Le siècle d'or. Roman philosophique ou cadre imaginaire pour décrire les mœurs de l'anarchie réalisée ou de la société de l'avenir* » :

- Ricardo MELLA *La nueva utopia*
- BURGUES Marià *El siglo de oro*

Ces ouvrages nous rappellent que la veine utopique est féconde en Espagne, alors que la plupart des ouvrages généraux font l'impasse sur ce pays. Le travail très riche de Luis GOMEZ TOVAR et de ses amis publié en 3 tomes par la Fundación Salvado SEGUI de Madrid a largement réhabilité ces écrivains militants et m'a permis d'écrire ce chapitre.

Ricardo MELLA (1861-1925), un des grands théoriciens de l'anarchisme ibérique au tournant du siècle, décrit une **nueva utopia** sur la côte cantabrique. Lui-même d'origine gallicienne, ayant vécu dans les Asturies, il connaît très bien la côte Atlantique. La cité qu'il détaille utilise des technologies avancées, mêle agriculture et industries et services, adopte un urbanisme novateur entourant de jardins les immeubles d'habitations... Par contre, l'urbanisme est malheureusement bien uniforme, constitués « *de grands édifices parfaitement alignés* », « *sans différences* » entre eux, même si c'est dans un souci sympathique d'égalité. L'éducation est bien sûr intégrale et continue, visant à ouvrir l'esprit des habitants. Elle mise, en bonne éducation libertaire, sur les aspects ludiques et est attentive aux centres d'intérêts des enfants qui sont respectés dans leurs choix. L'abondance économique est atteinte grâce aux machines, au volontarisme social et à la rotation des tâches, mais aussi et surtout à la diversité des méthodes, même si les organisations collectives sont privilégiées. À la différence des poncifs souvent lancés contre des anarchistes jugés passésistes, regrettant les corporations, et trop favorables à un artisanat pastoral, l'utopie de MELLA est techniciste, moderniste, encourageant le machinisme et tristement bien peu écologique, même si l'électricité est fortement encouragée et l'hygiène partout développée. Il s'émerveille des nombreuses fumées d'usines !!! car pour lui, à son époque bien sûr, c'est preuve de développement. Ces techniques sont multiples et doivent libérer le travailleur des tâches pénibles et les femmes et hommes des fastidieuses tâches domestiques. À ce propos, malgré le couplet sur l'amour libre et la liberté des hommes et des femmes, l'émancipation féministe est très peu abordée. L'autogestion est assurée par des associations fédérées entre elles, et aidées d'organismes gérés par les producteurs et/ou les consommateurs. Il y a des traits des futures utopies anarcho-syndicalistes chez MELLA lorsqu'il envisage la gestion des services publics. L'aspect antiautoritaire est poussé à fond puisque l'auteur s'interdit toute pensée et tout plan pré-établis, d'autant que « *progresser et se perfectionner est notre constant désir* ». L'autogestion se fait à l'aide de pactes libres et du fédéralisme solidaire, mais sans lois écrites. Cette utopie marque le passage progressif de l'idéal anarcho-collectiviste de MELLA vers l'acceptation du communisme anarchiste, qui s'impose alors un peu partout en milieu libertaire à l'orée des années 1890. Les 5 principaux piliers du système :

<sup>70</sup> **MORALES MUÑOZ Manuel** *Cultura e ideología en el Primer Certamen Socialista, -in-El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

science, liberté, justice, mutualisme et solidarité sont une constante de l'anarchisme fin de siècle. Le sens de la justice, issu du proudhonisme, reste fort chez cet auteur, puisqu'il affirme « *la revolución es su origen, la Justicia su fin* ». Enfin, à la différence de bien des utopies classiques, l'utopie libertaire est ici évidemment *ouverte*, annonciatrice d'un monde nouveau qui adoptera des principes semblables mais non identiques à Nueav utopia. La confédération universelle est proche, car comme initialement annoncé, *nueva utopia* est « *une vérité acutelle d'un temps relativement proche* ». Mais c'est bien d'une rupture révolutionnaire, contre l'ordre ancien, que naîtra le renouveau. L'anarchiste militant n'est pas coupé de la lutte globale nécessaire et l'utopie est ici oeuvre de propagande globale.

Il est intéressant de noter qu'une autre intervention de MELLA au **Segundo Certamen Socialista** de 1889 est à la fois une analyse philosophique rationaliste et une utopie : son célèbre petit ouvrage, très bien écrit, *Breves apuntes sobre las pasiones humanas*, qui fut d'ailleurs primé (30 pesetas !) affirme que si on lève les défauts politiques, économiques et culturels de la société existante, on permet aux passions humaines de se développer plus sereinement au bénéfice de l'harmonie et de l'autonomie universelle. Le nouveau cadre qui offre « *liberté, pain et science* », mutualiste et fédéraliste, limitera de fait les passions nocives, et une instruction intégrale permettant à l'homme « *d'être son propre maître* » couronnera l'ensemble. Lucide et honnête, car consciente des effets destructeurs de certaines passions, l'oeuvre est assurément une utopie optimiste, ouverte décrivant une future société « *acratique* » si on ose ce néologisme, aux relents fouriéristes assez visibles. Dans cette oeuvre émergent les deux fonds principaux de la pensée de MELLA : l'idée de Justice et de contrat qui marquent un net proudhonisme fortement teinté de *margallisme* (PI y MARGALL) et le droit aux désirs et aux passions, en liaison avec une harmonie naturaliste, qui provient surtout des penseurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour *Breves apuntes sobre las pasiones humanas*, l'influence directe est sans doute *La morale universelle* de D'HOLBACH<sup>71</sup>. C'est ce que Antonio ELORZA appelle un « *harmonisme rationaliste fondé sur les Lumières* »<sup>72</sup>.

Ricardo MELLA est également un personnage clé pour mettre en avant cette dualité rejet-adoption de l'utopie qui caractérise bien des anarchistes : son écrit de 1904 *El socialismo anarquista*<sup>73</sup>, qui condamne tout projet figé, tout système, tout dogme et donc toute utopie (« *Nous n'avons pas de schémas de l'avenir parce que nous n'avons pas d'idées prédéterminées* ») est également un projet utopique « *de la coopération ou de la communauté volontaire* » et de la mise en commun de tous les biens. Le militant joue un peu sur les mots : il ne parle pas d'utopie mais d'idéal et de méthodes d'actions libertaires qui doivent permettre aux hommes du futur de décider eux-mêmes de leur avenir. Déjà, dans un de ses écrits majeurs *La coacción moral (Fundamentos de una nueva Ética Social)* de 1893, MELLA mettait en avant la force positive et constructive des passions, des sentiments et des idéaux d'une humanité libérée des préjugés, des obstacles autoritaires, et d'une éducation centrée sur l'interdit et le châtement. Après la révolution renversant toutes les institutions autoritaires, et dans l'établissement d'une société libertaire, reposant sur des communautés « *affinitaires, d'intérêt ou de pensée* », la force de l'idéal produira, progressivement, des effets favorables au plus grand nombre : solidarité, pacifisme, tolérance, refus de l'accaparement propriétaire... Cet optimiste naturaliste et utopique n'est cependant ni dogmatique (« *idealistas sin teologismos ni metafísicas* », dit-il) ni délirant. Il rejoint les positions de GUYAU sur *Une morale sans obligation ni sanction* et s'appuie autant sur BAKOUNINE que sur SPENCER, voire DARWIN, souvent cités. La révolution, la force de l'idéal et de l'éducation libertaire doivent ouvrir la route à une société future ouverte et en « *permanent perfectionnement* » (les deux mots qui terminent cet essai). Dans *La ley del número* de 1895-99, Ricardo MELLA, non seulement définit le concept anti-autoritaire « *d'autoarquia* », mais sous couvert d'une dénonciation scientifique et historique de la loi majoritaire et du vote, il décrit en contrepoint la société anarchiste souhaitée : en bon proudhonien et ancien disciple de Pi y MARGALL, il se range pour l'utopie du contrat libre, mutualiste : « *Nous proclamons la théorie de la liberté en toute sa pureté. Nous voulons que les individus et les groupes, liés par des liens égalitaires, puissent librement s'entendre, se chercher, s'unir ou se séparer* ». Les liens fédératifs, diversifiés et modifiables en sont le prolongement logique. La libre

<sup>71</sup> ALBERT Mechthild *Ricardo MELLA y la tradición francesa*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>72</sup> ELORZA Antonio *Utopía y revolución en el movimiento anarquista español*, in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>73</sup> MELLA Ricardo *El socialismo anarquista*, -in-*Natura*, Barcelona, n°17-18, jun.1904

expérimentation sociale doit assurer la diversité des tentatives, en accord avec la richesse et l'hétérogénéité de la vie. Pour cet anarchiste collectiviste, qu'il reste pour toute sa vie de 1882 à 1925, toutes les positions et « applications » anarchistes « *communistes, collectivistes, mutualistes pourront être testées en pratique* ». Comme anarchiste ouvert, pluraliste, tolérant (malgré sa capacité à polémiquer), Ricardo MELLA est beaucoup plus actuel qu'on pourrait à première vue le penser.

*Le siècle d'or* de Marià BURGUÉS se réalise dans la « **Costa Sur Iberica** ». Éducation intégrale, société d'abondance, rotation des tâches, absence d'État... y côtoient un naturisme et un souci écologique qui a toujours été important en terre ibérique. L'amour libre, la morale naturelle y est exprimée par Camelia, une héroïne émancipée, qui annonce sans doute ses sœurs de **Mujeres Libres** des années 1930. Elle choisit ses compagnons, signe avec eux un contrat de 3 ans pour essayer la vie commune, décide des lieux où se rendre et des travaux à faire, et des enfants à avoir. L'accouchement est sans douleur, grâce aux progrès scientifiques. L'éducation pour les enfants, mixte, collective, intégrale, se veut attractive, ouverte sur la vie et le plein air (avec une importance, pour l'époque essentielle et novatrice, des bains de mer, ce que reprendra peu après dans la réalité les essais pédagogiques de Paul ROBIN). Le lieu est adapté : **Palacio de la Infancia**. Les adultes peuvent également s'assurer une formation continue, choisie, sur la base du dialogue constructif dans le **Palacio Universidad de Ciencias**. Les musées, bibliothèques, images et tableaux didactiques abondent. Le travail est presque totalement mécanisé, très court (un dixième du temps quotidien - le jour étant divisé en décimes), avec rotation des tâches et choix libre des activités. Les ateliers sont aérés, hygiéniques, bien équipés et décorés. Nous avons affaire ici à une très intéressante petite utopie (très courte) qui place l'individu, voire le couple librement créé, au centre d'un univers de petites habitations entourées de jardins, d'arbres... et où les tâches rebutantes sont toutes assurées par des machines modernes, la plupart non polluante : aérostats, vélocipèdes sur rail, engins à propulsion électrique.... Le souci écologique, l'hymne à la nature et au temps libre, la douceur de ce monde, nous font irrésistiblement penser au tableau de SEURAT *Au temps d'harmonie* de 1895/96 qui se passe en bordure de mer également et dont le sous-titre fait lui-aussi référence à l'âge d'or « *qui n'est pas dans le passé mais pour l'avenir* ». On peut également faire le lien avec l'utopie des rives de la Tamise régénérée, que va proposer bientôt William MORRIS. Le courant utopiste libertaire et son optimisme dans un progrès technique libérateur préservant une nature idyllique est donc bien un trait essentiel dans le monde intellectuel de la fin du XIX<sup>e</sup>.

En 1902, Vicente CARRERAS publie deux pages très denses décrivant *Acraciópolis* (littéralement ville sans autorité ni hiérarchie) dans la fameuse revue libertaire **Revista Blanca**, a.VI, n°103. À l'image de l'italien ROSSI, c'est au Brésil, loin de la funeste civilisation, que se déroule une utopie de l'abondance et de l'amour libre (grâce aux **uniones espontáneas**), reposant sur le volontarisme et le spontanéisme qui rappelle l'optimisme en l'homme de nombreux anarchistes de ce temps. La communauté (5 000 habitants - ce qui est proche des idées des utopistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle), fondée il y a 200 ans par une centaine de personnes, au sein d'une nature luxuriante permettant l'abondance, révèle une vie d'harmonie « *sans aucune des saletés et aucun des vices que nous avons dans notre société* ». Il n'y a « *pas de gouvernement, pas de loi écrite, pas d'argent, pas de curé, pas de juge, pas de soldat ni de policier, pas de prison, pas de potence, pas de voleur ni de prostituée...* ». D'autre part les machines libèrent l'homme du travail, qui est de courte durée. La rotation des tâches s'opère dans un cadre sûr et attractif ce qui est très fouriériste (comme pour beaucoup d'écrivains espagnols). L'éducation, évidemment intégrale, est assurée pour tous, de tout âge et de tout sexe. La vie est conforme à la nature, sans alcool ni aliments frelatés, trait lui aussi fréquent dans l'anarchisme ibérique.

## 12. Des utopies anarchistes individualistes au tournant du siècle...

En Allemagne, le spécialiste de STIRNER, John Henry MACKAY, dont il assure un large renouveau à la fin du siècle, propose des écrits très proches de l'utopie :

- en 1891 : *Die Anarchisten*
- en 1920 *Die Freiheitsucher*

En 1896, au Royaume Uni, NORTON Seymour F. publie *Ten men of Money Island* livre dont l'incontournable Max NETTLAU nous assure qu'il a été fortement débattu dans les milieux individualistes états-uniens et britanniques. Il prolonge la tradition utopique individualiste, et sa proposition d'**utopia**, défendue par HERBERT Auberon en 1890 dans la revue **Free Life**.

Max NETTLAU ajoute à ce groupe d'anarchistes individualistes un stirnérien, Emil RUEDEBUSCH, qui publie *The old and the new ideal* en 1897 aux USA et *Die Eigenen passen. Ein Tendenz-roman für freie Geister* en 1903.

Il pense que Henry OLERICH propose également un individualisme coopératif en 1890 aux USA avec *A cityless and countryless world. An outline of co-operative individualism*.

### 13. L'utopie socialiste-anarchiste de Pietro GORI vers 1900

L'italien Pietro GORI (1865-1911), proche de MALATESTA se positionne pour un anarchisme ouvert, rattaché au socialisme. C'est sans doute lui qui utilise pour la première fois le terme de « *socialista anarchica* » dans son journal *L'amico del pueblo* aux débuts des années 1890, en application des idées émises au Congrès socialiste et anarchiste révolutionnaire de Capolago en 1891. Bien oublié aujourd'hui, cet écrivain, poète, conférencier infatigable, journaliste et avocat, professeur...est obligé de fuir son Italie en 1898 pour échapper à la prison. Il débarque dans le Sud Américain, surtout en Argentine. Il est une des causes du triomphe des anarchistes organisateurs à la fois sur les anarchistes individualistes et sur les socialistes.

De 1898 à 1901 il traverse toute l'Argentine, le Chili, le Paraguay, l'Uruguay... Séduit par « *l'ultime Tule argentine* » qu'est la Patagonie, il espère y voir poindre un jour « *la patrie d'un monde nouveau* » (Il Diario, 20/01/1901)<sup>74</sup>. La charge utopique des écrits de GORI est alors très forte. Parmi ses multiples conférences, le thème de la société de l'avenir revient comme un leitmotiv, comme le prouvent ces thèmes qu'il traite en Argentine entre l'été 1898 et le début de 1899 : « *Le passé, présent et futur des travailleurs* », « *La question ouvrière et les nouveaux horizons sociaux* », « *Le présent et l'avenir des travailleurs* », « *La femme et la famille aujourd'hui et dans l'avenir* », « *Le présent et l'avenir dans la société humaine* », « *L'humanité d'aujourd'hui et celle de demain* », « *Qui sommes nous et que voulons nous ?* »...

En 1900 il résume ses idées dans un petit opuscule de 20 pages réédité en 1945 par La Sociale : *La nostra utopia*. Face au choc destructeur dans l'opinion de l'assassinat du roi HUMBERT I par Gaetano BRESCI, GORI tient à rappeler que l'anarchisme est au contraire un projet global de régénération humaine, reposant sur des valeurs où le terrorisme de la propagande par le fait n'est qu'un phénomène très marginal.

De 1905 à 1909, l'auteur de *Lugano bella*, écrit une autre œuvre utopique, citée par Max NETTLAU, *La leggenda del primo maggio. Documento propostero*.

### 14. Henri ZISLY l'anarchiste « *naturaliste* » 1900

En 1900, il publie un texte aux accents naturalistes fortement marqués, *Voyage au beau pays de Naturie*. Ce partisan du naturisme et d'un pré-écologisme anarchiste fut assez influent au début du siècle en France et en Espagne, dans les débats autour du néomalthusianisme et dans la proposition d'un mode de vie respectant autant l'homme que la nature.

### 15. « *Le nouvel Adam* » de Michel VERNE ? en 1910 :

### 16. « *La ville sans chef* » de CANUDO Ricciotto en 1910

Cet anarchiste italien, logique avec son antiautoritarisme, refuse de faire assumer à son héros VINCENT, anarchiste conséquent, toute fonction de direction dans la nouvelle société. Ses compagnons livrés à eux-mêmes se démènent au milieu de difficultés internes qui minimisent peu à peu l'optimisme initial et la foi dans les capacités organisatrices de l'homme.

### 17. PATAUD/POUGET « *Comment nous avons fait la révolution* » 1910 :

Cette utopie est connue des rares chercheurs sur le syndicalisme ouvrier du début du siècle et est parfois citée, mais trop rarement analysée, dans les histoires ou anthologies de l'utopie. Il s'agit en fait d'une utopie syndicaliste-révolutionnaire, nettement influencée par KROPOTKINE ou Paul ROBIN dans le domaine éducatif. Elle annonce les écrits de Pierre BESNARD et de Christian CORNELISSEN, ou ceux des libertaires espagnols de la CNT qui souvent unissent communisme libertaire et autonomie syndicaliste.

L'écrit se veut une sorte de revanche de la Commune de Paris de 1871, dont la thématique est souvent citée. C'est donc un écrit de propagande et de combat, rédigé par un des dirigeants syndicalistes révolutionnaires les plus craints de son époque. Émile PATAUD (1869-

<sup>74</sup> ZARAGOZA Gonzalo *Anarquismo argentino 1876-1902*, Madrid, La Torre, 1996

1935), responsable des électriciens, a par deux fois bloqué la vie parisienne en coupant le courant. Ce mouvement puissant des électriciens, surtout en 1907, est une des plus belles réussites du « *syndicalisme d'action directe* » (comme le nomme Jacques JULLIARD) d'avant 1914. Mais en 1910 une nouvelle tentative est brisée militairement et PATAUD doit fuir en Belgique. Cet échec est pour le dirigeant ouvrier un camouflet terrible et contribue sans doute à l'accélération de sa dérive idéologique puisqu'il passe progressivement à des positions royalistes, vaguement teintées encore de proudhonisme (il participe au Cercle PROUDHON, comme Émile JANVION, autre transfuge célèbre de l'anarchisme). Ses positions qui vont jusqu'à l'antisémitisme amène son exclusion de la CGT en 1913. Ce parcours détestable aux yeux de bien des militants et d'historiens du mouvement ouvrier, en plus des mauvaises qualités littéraires de l'œuvre, expliquent peut-être partiellement l'oubli qu'elle a souvent connu.

En effet, cette utopie présente quelques travers propres à certaines déclarations des cégétistes d'avant 1914 : un style assez lourd et répétitif, une description assez confuse de la répartition des rôles entre syndicat et assemblées ouvrières jaillis spontanément, un fort ouvriérisme, des visions sur la production assez datées...

Mais le ton est vraiment libertaire et l'effort pour ne pas être dogmatique et pour proposer une évolution ouverte et tolérante est méritoire. On y propose des pistes autogestionnaires, voire conseillistes avant la lettre (Cf. la III<sup>e</sup> partie du livre), ce qui en fait un écrit un peu avant-gardiste. Les auteurs tiennent compte du pluralisme des révolutionnaires, ce qui n'est pas étonnant quand on sait que PATAUD était lié à *La Guerre sociale* qui regroupait diverses tendances de ce que l'on pourrait appeler le « *socialisme libertaire* ». La méthode est d'édifier graduellement une nouvelle société. C'est bien l'antithèse des utopies figées du XIX<sup>e</sup>.

L'appui de KROPOTKINE à ce texte se manifeste au moins à deux reprises, par les préfaces du prince russe à la deuxième édition française en 1911 et à l'édition russe de *Golos Truda* en 1920. Cet intérêt du « *prince anarchiste* » confirme l'importance de cet ouvrage dans une histoire des utopies anarchistes.

## 18. Pierre QUIROULE et l'utopie de l'Amérique latine au début du siècle

L'Argentine dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout après le passage de MALATESTA et de ses compagnons, et avec l'arrivée massive d'immigrants latins (ibériques et italiens) est une des terres très hospitalières pour le mouvement anarchiste.

Pierre QUIROULE, auteur et militant anarchiste incontournable et très mal connu en France (où il est pourtant né sous son vrai nom de FALCONNET Joaquín Alejo, à Lyon en 1867) doit son regain d'intérêt à l'anthologie de GÓMEZ TOVAR Luis ; sur les trois tomes, le premier lui est presque entièrement consacré. Pierre QUIROULE, écrivain de romans et de pièces de théâtres, est un militant anarchiste infatigable entre 1890 avec ses premiers articles dans *El Perseguido*, et la fin des années 20. Il se retire alors du militantisme mais continue à écrire dans les années 30. Il meurt à Buenos Aires à 71 ans en 1938.

Cet auteur marque les écrits utopiques par trois ouvrages essentiels publiés à Buenos Aires :

1. *Sobre la ruta de la anarquía* - 1912. Il y analyse le succès en France de communes libres et autonomes, grâce à la réussite d'une révolution menée par une « *minorité consciente* ». Cette position avant-gardiste, voire bakouniniste, est souvent reprise par l'auteur dans d'autres écrits. Elle est critiquée par la majorité de l'anarchisme organisé<sup>75</sup> qui mise sur un mouvement des masses sans autorité de quiconque ; c'est surtout la position alors de Diego ABAD DE SANTILLAN, alors chef de file de l'anarchisme argentin, avant de devenir un des principaux dirigeants anarchistes ibériques au moment de la révolution de 1936.
2. *La ciudad anarquista americana. Obra de construcción revolucionaria. Con el plano de la ciudad libertaria* - 1914. La révolution a détruit la monarchie argentine et sa capitale Buenos Aires (*Las Delicias* dans le livre). 20 ans après une société communiste libertaire s'est bien développée. Dans cette utopie, les références sont nombreuses, notamment avec l'ouvrage de 1871 de Lord BULWER LYTTON<sup>76</sup> pour la technologie *libératrice* (il y a une

<sup>75</sup> VAZQUEZ Silvia A. *Pierre QUIROULE : historia de una existencia singular entre la configuración utópica y la realidad*,

-in-*I. Utopías libertarias americanas*, Madrid, 1991

<sup>76</sup> BULWER LYTTON Edward *The coming race, or The new utopia/La race future* 1871

correspondance forte entre le **Vril** de la race supérieure analysée en 1871 et le **Vibralliber** de 1914 proposé par le chercheur **Super**, nommé indistinctement **El Antiguo** ou **El Fisico**). Ce **Vibralliber** utilisant un rayon radioactif doit permettre de libérer le prolétariat (européen d'abord) de la domination bourgeoise et militaire (nous sommes en 1914 !) qu'il subit. L'autre utopie de référence souvent citée est celle de BUCKINGHAM<sup>77</sup> de 1849 pour sa ville modèle et de taille réduite de **Victoria**<sup>78</sup>. Les deux ouvrages proposent un plan de ville idéale, de même taille, et indiqué dans le titre de l'ouvrage, d'où son importance également dans l'histoire de l'urbanisme utopiste. On peut peut-être citer également *La cité du Soleil* de CAMPANELLA, puisque le groupe libertaire chez QUIROULE s'appelle **Los Hijos del Sol**. En milieu anarchiste et libertaire, *L'Humanosphère* de DÉJACQUES et les écrits de KROPOTKINE, de MORRIS et de RECLUS sont apparemment bien connus. FOURIER et ses projets architecturaux sont eux aussi bien présents. Cette utopie, soucieuse de l'écologie et de l'habitat, est incontestablement innovante, même si d'autres auteurs ont déjà tracé ce sillon. Le progrès technique est massivement rejeté sauf quand il soulage l'individu (la géothermie et l'énergie solaire sont prévues ! et bien avant les paroles prophétiques de LÉNINE qui la concerne, l'électricité est reine dans la cité). L'auto-éducation intégrale est essentielle et fait l'objet de longs développements. Elle est tellement décloisonnée, manuelle et intellectuelle, sportive et hygiéniste, tellement diversifiée... qu'on se demande comment les jeunes peuvent vivre en dehors de l'école tant les idées pédagogiques et didactiques de l'auteur tiennent une place énorme ! La primauté de l'agriculture et d'une vie en accord avec la nature irrigue tout l'ouvrage. Cependant les aspects collectifs, les règles alimentaires (végétarisme) et vestimentaires (tunique proche de l'uniforme), la forme symétrique obsessionnelle de la ville... limitent le caractère libertaire de l'ouvrage. L'auteur doit s'en être rendu compte puisqu'il est rappelé que l'individu peut s'isoler, vivre comme il l'entend (loisirs, nourriture et habillement...), choisir son travail selon ses goûts... et que la partie urbaine consacrée à l'habitat insiste sur la diversité, les couleurs, les rues qui serpentent et l'exubérance végétale et décorative. Cette utopie militante n'enferme pas les heureux **hijos del sol** dans leur tour d'ivoire : au contraire ils sont tournés vers l'Europe dominée et réprimée qu'ils rêvent de libérer, et le livre lui-même est dédié aux révolutionnaires mexicains qui se battent au cri de *Tierra y libertad* ! mais le reste du monde, les peuples colonisés... sont pratiquement totalement absents.

3. *En la soñada tierra del ideal* - 1924. La révolution triomphe. L'anarcho-syndicalisme contribue à organiser la nouvelle société, pendant une bonne demi-douzaine d'années. Ensuite, avec l'établissement d'une société réellement libertaire, le syndicalisme lui-même a fait son temps et doit disparaître. Un exemplaire de cet ouvrage est dédié à Max NETTLAU, qui n'oublie pas QUIROULE dans son *Ébauche d'histoire de l'utopie*.

Il contribue également au développement de la pensée anarchiste et parfois utopique par de multiples articles, brochures, pamphlets... où il milite toujours pour un anarchisme constructif et pour le droit à ébaucher un futur souhaité. *La ciudad anarquista americana* est dédiée « aux admirables utopistes créateurs de l'idéal, aux glorieux alchimistes de la pensée humaine... » et il est y affirmé : « Nous voulons que l'humanité expérimente vraiment le bonheur de vivre ; nous voulons embellir, idéaliser l'existence et l'entourer d'un maximum de poésie ». Il se place pour un changement vraiment radical au niveau économique et urbain, « puisqu'il faut tout changer, pour innover dans tous les aspects. Le régime social... sera nouveau, complètement nouveau, de la base jusqu'au sommet ». Cela l'amène à s'opposer à l'utopie *Mon communisme* de Sébastien FAURE en 1921, jugée trop « continuiste » par rapport au système antérieur. Cf. Par exemple :

- *Orientación social para alcanzar la suma maxima de bienestar y libertad individuales*- 1920
- *Mi comunismo - La felicidad universal* -in-**La Revista Blanca**, II, n°23, 1924

Un autre argentin, DITTRICH Julio O. est également célèbre pour son utopie *Buenos Aires en 1950 bajo el régimen socialista*, publiée à Buenos Aires en 1908.

## 19. Les utopies individualistes (Han RYNER, ARMAND...) et le problème de l'amour libre

<sup>77</sup> BUCKINGHAM James Silk *National evils and practical remedies, with a plan for a model town* 1849

<sup>78</sup> GÓMEZ TOVAR Luis *La ciudad anarquista americana de Pierre QUIROULE*, -in- *I. Utopías libertarias americanas*, Madrid, 1991

a) *Les individualistes : l'utopie élitiste ?*

**Han RYNER** (pseudonyme d'Henri NER 1861-1938) est un des écrivains anarchistes individualistes des plus féconds, cité par l'Académie GONCOURT comme le « *prince des romanciers* » nous indique Ugo FEDELI. Enseignant et philosophe, il multiplie les écrits, articles et conférences (en jouant sur ses dons oratoires) pour diffuser sa position individualiste. Sa production est gigantesque. Il est surtout célèbre en France et Belgique et dans le milieu anarchiste ibérique. À sa critique de la société oppressante et conformiste de son temps, il ajoute des visées utopiques souvent novatrices

Dans « *Les pacifiques* » en 1914 il donne au courant pacifiste un roman engagé et assez courageux.

Dans « *L'amour plural* » en 1927, il propose sa variante de l'amour libre, très fouriériste. Refusant l'exclusivisme et la jalousie jugés réducteurs et anti-naturels, il se range pour des amours librement choisis, simultanés, égalitaires. Mais il s'oppose à la variante mécanique et somme toute peu libertaire que propose son rival dans le milieu individualiste, ARMAND, qui se range pour une communauté des « *compagnons de l'en Dehors* » où les échanges amoureux sont une règle tacite trop systématique.

**E. ARMAND** (E. pour **Émile** ou pour **Ernest** selon les analystes) se préoccupe très tôt des utopies, surtout dans leur aspect expérimental. Sa brochure de 1958 *À l'écart des impostures sociales* se consacre surtout aux difficultés rencontrées par les colonies expérimentales de l'Amérique du Nord. En 1934 la brochure en castillan *Formas de vida en común sin estado ni autoridad/Formes de vie en commun sans État ni autorité* allait dans le même sens. Pourtant, en bon individualiste, il se méfie de tous les projets sociaux contraignant pour l'individu, y compris ceux promus par d'autres anarchistes.

De son vrai nom, Ernest JUIN, ARMAND est surtout connu pour ses idées sur la « *camaraderie amoureuse* », qu'il diffuse de manière innombrable dans la presse, les conférences, les brochures ou les pièces de théâtre. Par exemple dans *Les loups dans la ville*, écrit en 1907 et publié en 1928, l'utopie est doublement présente. D'abord pour l'éloge de cet amour libéré et cette exaltation de la vie qu'espère l'auteur pour le présent et pour le futur. Cet éloge a d'autant plus de force qu'il est exprimé par une femme, Henriette « *Moi aussi j'aime la vie, je l'aime ample, intense. Je ne ressens que pitié ou mépris pour ceux qui la redoutent, qui fuient les expériences qu'elle amène ou qu'elle sollicite. J'aime les coteaux chargés de vigne, j'aime la forêt aux grands arbres, j'aime le murmure du ruisseau limpide. J'aime rêver au bord de la mer. Il me déplaît de me réserver à un homme unique. Je veux boire à la coupe de la pluralité amoureuse, en camarade qui ne veut ni faire souffrir, ni regarder à l'apparence. Je veux que parmi mes amants figurent des jeunes et des âgés. Je ne veux ni dédaigner la sève ardente du printemps, ni faire fi des raffinements mûris de l'automne... La vie variée, passionnée, certes, mais pas la vie artificielle...* »<sup>79</sup>. Ces idées vitalistes, dérangementes, ARMAND les voit également se réaliser dans l'utopie de l'anarchiste du futur, un peu élitiste, membre d'une avant-garde qui marche son chemin, même si la masse ne suit pas : « *je crois que mon idée d'avant-garde concilie tout... Une avant-garde composée d'êtres qui risquent tout, brûlent leurs vaisseaux derrière eux pour tenter la grande aventure, l'aventure suprême : vivre sa vie dans un monde où chacun vit d'une vie d'emprunt. Une avant-garde de pionniers frayant la voie, défrichant, hachant, les uns tombant en route, les autres abandonnant la partie, c'est vrai, mais remplacés bientôt par de nouvelles recrues... C'est cette avant-garde là qui constitue l'espèce anarchiste future...* »<sup>80</sup>.

b) *Autour de l'amour libre*

De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1930, le débat sur l'amour libre est très dense dans les milieux libertaires. Il recouvre une telle masse de domaines qu'il est difficile d'en faire une synthèse claire. Par exemple il rejoint les notions générales de féminisme, de « *générations conscientes* » et de planning familial, de liberté de la femme, de lutte contre l'esclavage du mariage, de vie libre naturiste et naturelle, d'amour et de passions sous toutes leurs formes enfin...Seuls les militants les plus conscients et les plus radicaux englobent toutes ces

<sup>79</sup> **ARMAND Ernest** *Les loups dans la ville* 1907, -in-*Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat*, Tome I, 2001, p.466

<sup>80</sup> **ARMAND Ernest** *Les loups dans la ville* 1907, -in-*Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat*, Tome I, 2001, p.498



thématiques et songent à un avenir (utopique ?) libertaire : c'est le cas de Marià BURGUES analysée ci-dessus (*El siglo de oro*), ou de Giovanni ROSSI et son épisode amoureux de la Cecilia, que j'ai longuement présenté. Un ancien internationaliste, ami de BAKOUNINE, Paul ROBIN, est à l'orée du siècle, un des militants les plus écoutés sur le thème de l'amour libre et du néo-malthusianisme auquel il attache fermement son nom. RECLUS Élisée a fait du mariage de ses filles un acte symbolique du libre choix en matière de vie à deux. Madeleine PELLETIER, présentée ci-dessous, exprime sa radicalité féministe sans se couper des revendications socialistes libertaires. Mais c'est surtout en Espagne des années 1920 et 1930 qu'explose la thématique anarchiste sur les mêmes registres qu'en France au début du siècle. Même la prude et pudibonde Louise MICHEL se positionne pour le « *mariage libre* » qui permet de « *prendre qui on veut pour femme ou pour mari, en se passant de tout le monde* »<sup>81</sup>.

Cependant nombreux sont les écrits qui se limitent à un seul aspect du problème, ou qui sont purement réformistes et donc peu révolutionnaires ou peu utopistes, d'où la difficulté des choix pour cette mini-anthologie.

Parmi les militantes de la libération de l'amour et en faveur des rapports égaux entre hommes et femmes se trouve la tolstoïenne Vera STARKOFF, d'origine russe, fondatrice du *Théâtre d'idées* et très active dans les *Universités populaires*. Sa pièce sociale en un acte, *L'amour libre*<sup>82</sup>, est en fait une utopie réformiste où les rapports amoureux hommes-femmes reposent sur un libre choix égalitaire.

Dans une vision modérée, l'amie de Louise MICHEL (dont elle fait l'éloge funèbre) et de Sébastien FAURE, proche également de Paul ROBIN, Nelly ROUSSEL accepte mariage monogamique et maternité, mais se dresse fermement pour la libération de la femme et sa libre sexualité. Sa petite pièce, préfacée justement par Sébastien FAURE, *Par la révolte* en 1903 se veut une « *scène symbolique* » (pourrait-on dire utopique ?) de la révolte féminine, même si aujourd'hui le texte nous paraît bien timide<sup>83</sup>.

Bien plus radicale contre la « *prostitution du mariage* » et pour une liberté sexuelle totale pour les hommes et surtout pour les femmes, se dresse Madeleine VERNET qui publie en 1907 *L'amour libre*, aux éditions de *L'anarchie* (journal et maison d'édition où milite également Ernest JUIN dit E. ARMAND). Son « *exclusivisme par trop féminin* » est alors objet de débat en milieu libertaire, comme le rappelle Monique SUREL-TUPIN<sup>84</sup>.

## 20. L'utopie humaniste et d'aspect libertaire indienne au début du siècle

Sri AUROBINDO dont l'œuvre de 1919 *The ideal of human unity* est analysée dans l'ouvrage de Armand MATTELART sur l'Utopie planétaire, avance bien des notions libertaire : le fédéralisme dans une union libre mondiale, une organisation « *élastique et progressive* », « *une unité complexe fondée sur la diversité* »... L'anti-dogmatisme, l'éloge des différences et un certain pragmatisme libertaire sont ici de mise, au côté bien sûr d'un net engagement anticolonialiste au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

## 21. Une utopie paysanne anarchiste russe en 1920

Les éditions Golos Truda publient *Comment les paysans vivront sans autorité ?* de ZAYAZ Stenka.

## 22. FAURE Sébastien *Mon communisme. le bonheur universel 1921*

Pour ce grand pédagogue et orateur du mouvement anarchiste, le projet est bien sur pédagogique (la partie sur l'éducation doit beaucoup aux écrits du catalan FERRER et à la propre expérience de l'auteur avec sa fameuse « *Ruche* ») : il veut montrer « *la vie d'une grande nation*

<sup>81</sup> MICHEL Louise *Le coq rouge*, 1888, -in-*Au temps de l'anarchie un théâtre de combat*, Tome II, 2001, p.

<sup>82</sup> STARKOFF Vera *L'amour libre, pièce sociale en un acte*, 1902, -in-*Au temps d'anarchie, un théâtre de combat*, Tome I, 2001

<sup>83</sup> ROUSSEL Nelly *Par la révolte, Scène symbolique*, 1903, -in-*Au temps d'anarchie, un théâtre de combat*, Tome I, 2001

<sup>84</sup> SUREL-TUPIN Monique *Présentation de Vera STARKOFF*, -in-*Au temps d'anarchie, un théâtre de combat*, 2001, Tome I, p.294

sous un régime de communisme libertaire », mais fidèle à la critique anarchiste contre les prophètes futuristes irraisonnés, ce n'est qu'une « ébauche » qui « n'a pas de caractère nec varietur »<sup>85</sup>. La révolution en France, revanche de La Commune de Paris (un des thèmes récurrents chez les anarchistes), est surtout libertaire mais pas seulement. Son caractère « pluraliste » (p.40) est évident et nécessaire.

C'est une utopie optimiste, « kropotkinienne », anarcho-communiste : foi en l'homme, aux machines, aux nouvelles institutions, au débat...

C'est une utopie ouverte, où rien n'est figé. Le mouvement y est salué, le pragmatisme et le gradualisme sont toujours préférés à des solutions imposées. « Notre communisme n'est pas une religion, il ne se réclame pas de la foi. Il repose sur l'observation... À l'heure actuelle, il est d'une réalité discutable, vérifiable, améliorable. »<sup>86</sup>.

C'est une utopie tolérante, ouverte, d'abord aux autres socialistes, ensuite aux réfractaires au monde nouveau (il n'y a pas obligation ou contrainte !), et même aux cultes pour ceux qui le souhaitent...

Mais c'est une vraie utopie libertaire : tout y est fait pour empêcher l'autorité de se fixer. Le communisme autoritaire y est condamné<sup>87</sup> et le régime soviétique y fait figure d'épouvantail. Pour FAURE c'est le moyen de réaffirmer un anarchisme ouvert, simplement compréhensible, reposant sur la libre-entente (p.307) et le respect de toute liberté. (p.311). Il annonce même l'autogestion, le fédéralisme (qui est par ailleurs un de ses thèmes favoris) et le communalisme<sup>88</sup> que développe Murray BOOKCHIN un \_ siècle plus tard.

Mais à force de didactisme et de volonté de convaincre, son œuvre est peu lisible aujourd'hui. Elle apparaît un peu mièvre, trop gentille, et assez pénible à lire car bien trop longue (365 pages). Elle est même parfois un peu conformiste, notamment sur le soutien des couples malgré l'éloge préalable de l'amour libre. Sur ce point son ami Paul ROBIN aurait eu du mal à s'y retrouver.

### 23. De nombreuses utopies espagnoles des années 20 et 30

Dans le monde anarchiste et libertaire ibérique, les écrits sous formes de contes, chansons ou romans (peu de pièces de théâtre par contre) sont souvent nombreux au service de la propagande. Avec la montée des conflits et l'essor du républicanisme, les libertaires espagnols dans les années 20 et 30 mettent en avant leur spécificité et se livrent à un « énorme effort utopique » comme l'affirme Xavier PANIAGUA en 1999. « Rendre compatibles liberté et planification, nécessité collective et intérêts particuliers, développement harmonieux de l'économie et initiative individuelle... est pour l'essentiel la recherche impossible... » qu'ils tentent, dit-il encore très bien<sup>89</sup>. Tous leurs programmes sont un mélange constant d'utopisme social et de propositions pragmatiques. Faire la part des choses entre utopie littéraire et projet politique est donc le plus souvent une vaine tentative.

Les propositions anarchistes sont axées principalement sur 3 grands développements :

Un premier grand thème : l'**importance des communes libres**, du *municipalisme*, ou de cet « *agrisme communaliste* » comme créateur d'une nouvelle société. Ce premier axe, de loin le plus important, débouche en 1935-36 sur l'affirmation plébiscitée (mais très diversifiée) du communisme libertaire. La *Revista Blanca* animée surtout par la famille URALES a largement contribué au développement du concept dans son sens le plus traditionnel. La fille, Federica MONTSENY, future première femme anarchiste ministre dans le monde, y reste longtemps sensible, malgré son pragmatisme libertaire. Ses liens sont très forts alors avec l'ami et historien du mouvement Max NETTLAU. Ce thème est le plus traditionnellement enraciné dans l'anarchisme ibérique, et désigne au départ (surtout chez Federico URALES) une utopie des *municipios*, essentiellement rurale, où l'argent et le commerce auront disparu, limitant les grandes villes et la grande industrie, mais ne dédaignant pas ce que Xavier PANIAGUA qui consacre la moitié de sa thèse de 1978 au communisme libertaire, appelle le « *machinisme bienfaiteur ou libérateur* ». Avec l'essor de la grande crise, l'affirmation de la grande industrie, l'échec des tentatives d'insurrections anarchistes entre 1932-34 et la montée des syndicalistes, le communisme

<sup>85</sup> FAURE Sébastien *Mon communisme...*, 1921, p.5

<sup>86</sup> FAURE, opt.cit. p.163

<sup>87</sup> FAURE opt.cit. p.260

<sup>88</sup> FAURE opt.cit. p.171 et suivantes

<sup>89</sup> GOMEZ TOVAR Luis/PANIAGUA Xavier *Utopias libertarias españolas*, Vol.II, 1991, p.84

libertaire « *pur* » va laisser peu à peu la place aux positions plus « *syndicalistes* » ; cette utopie ne sera plus qu'un moyen (pour Pierre BESNARD et ses disciples ibériques) ou qu'une fin à atteindre après une longue étape de transition.

C'est le docteur asturien Isaac PUENTE qui va formuler le texte utopique et programmatique le plus connu, texte qui forme en 1936 la base du *Concept Confédéral* qu'adopte la CNT à son Congrès de Saragosse, en mai, à quelques semaines de l'insurrection et des premières collectivisations. Ce texte célèbre est cependant un texte de compromis, comme le rappelle Federica MONTSENY qui y contribua<sup>90</sup>. Jamais l'utopie écrite n'a été si proche de ses tentatives d'expérimentations. C'est tout l'intérêt passionnant de la révolution espagnole, même si cette utopie semble « *anachronique* » et datée à bon nombre d'historiens d'aujourd'hui, comme le français Jacques MAURICE ou l'espagnol Xavier PANIAGUA.

Il est cependant intéressant de rappeler que déjà en plein « *mirage soviétique* », le congrès de « *la Comedia* » de la CNT (de décembre 1919) avait déjà affirmé que le but de l'action anarcho-syndicaliste est le « *communisme libertaire* ».

- 1923 ALAIZ Felipe *El trabajo será un derecho*
- 1924 URALES Federico *La abolición del dinero*
- 1931 SÁNCHEZ ROSA José *La idea anarquista*
- 1932 MACEIRA José *Comunismo estatal y comunismo libertario*
- 1932 MÁRTINEZ RIZO Alfonso *El comunismo libertario expuesto por un ingeniero español*
- 1932 OCAÑA Antonio *El municipio libre*
- 1933 FONTAURA Evelio G. *¿ Cómo es posible vivir actualmente en anarquía ?*
- 1933 MÁRTINEZ RIZO Alfonso *1945 : el advenimiento del comunismo libertario*
- 1933 OCAÑA SÁNCHEZ Floreal *Hacia el comunismo libertario*
- 1933 PUENTE Isaac *El comunismo libertario. Sus posibilidades de realización en España*
- 1933 URALES Federico *Los municipios libres. Ante las puertas de la anarquía*
- 1933 URALES Federico *El ideal y la revolución*
- 1934 ? SEGARRA VAQUÉ Ramón *¿ Qué es el comunismo libertario ?*
- 1935 réédition de l'ouvrage de 1933 avec un autre titre PUENTE Isaac *Finalidad inmediata de la CNT : el comunismo libertario*
- 1935 OSÉS HIDALGO Juan (=BÍLBILIS) *La utopía del comunismo libertario*
- 1935 PUENTE Isaac *Independencia económica, libertad y soberanía individual*
- 1936 LLADÓ Bruno *Comunismo libertario*
- 1937 INIESTA Juan de *Escucha campesino*

Le deuxième grand thème regroupe : l'**harmonie individuelle future**, fondée sur une éthique naturaliste, voire naturiste, une nourriture saine (le « *végétarisme* »), la liberté sexuelle, l'émancipation féminine et un logement décent dans une cité idéale, la lutte contre les tares sociales que sont tabagisme, alcoolisme et prostitution... La sexualité est intégrée dans d'épanouissement individuel et collectif, et devient un élément de « *la mystique anarchiste d'émancipation* »<sup>91</sup> ce qui bouleverse énormément les schémas traditionnels de la société espagnole de l'époque. Les idées de l'anarchiste individualiste français ARMAND sont connues en Espagne, et les théories « *éducationnistes* » et néomalthusiennes d'un Paul ROBIN ou de Gabriel GIROUD ne sont pas ignorées, bien au contraire. Le rôle de FERRER et de ses **écoles modernes** pour la mixité, la reconnaissance du corps et une vie conforme à la nature... ont passionné bien des débats d'athénées ou de veillées libertaires depuis le début du siècle. En 1936, le groupe féministe libertaire des **Mujeres libres/Femmes libres** va être sensible à tous ces projets. La réflexion est largement soutenue par les docteurs libertaires comme Isaac PUENTE, Felix MÁRTÍ IBAÑEZ et surtout l'animatrice de Mujeres libres qu'est Amparo POCH y GASCÓN (1902-1968) plus connue sous le nom de Doctora Salud Alegre. Des revues comme **Estudios** de Valencia ou **Eugenia** de Barcelona ajoutent à l'utopie libertaire un naturisme et féminisme original, mêlés au rôle unificateur de l'esperanto<sup>92</sup>.

<sup>90</sup> MONTSENY Federica *Una entrevista con la historia* (1977), Badalona, FELFM, 24p, 1999

<sup>91</sup> NASH Mary *La reforma sexual en el anarquismo español*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>92</sup> ALVAREZ PELÁEZ Raquel *Eugenesia y darwinismo social en el pensamiento anarquista*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

- 1923 COSTA ISCAR Manuel (vrai nom FACIABÉN Antonio) *El concepto libertario del naturismo*
- 1928 ROSELL Albano *En el País de Macrobía*
- 1931 *Eugenismo* entre programme pratique et utopie est publié à Barcelona par la **Nueva Orientación Social**
- 1932-33 MÁRTINEZ RIZO Alfonso *El amor dentro 200 años*
- 1932-33 MÁRTINEZ RIZO Alfonso *La urbanística del porvenir*
- 1934 ORDÓÑEZ Rafael *El amor en el comunismo libertario*
- 1936 MÁRTINEZ RIZO Alfonso *Óbito*

Le troisième thème, notamment sous la poussée des « trentistes » (Angel PESTAÑA surtout, qui va pousser son évolution aux marges de l'anarchisme jusqu'à proposer un **Parti Syndicaliste**), et de leaders confirmés de la CNT comme J. LÓPEZ et J. PEIRÓ, tous influencés par le leader anarcho-syndicaliste français de la CGT-SR, Pierre BESNARD... met en avant **une utopie syndicaliste révolutionnaire**. Le syndicat tient en gros le rôle attribué par les premiers auteurs, cités ci-dessus, à la commune libre dans la société **del porvenir**, en tout cas pendant la période de transition, que tous ces écrivains et théoriciens, plus réalistes et pragmatiques, envisagent sérieusement pour les lendemains de la révolution, et en attente de la réalisation idéale communiste libertaire. Le syndicat est souvent considéré comme seul recours possible, ou alors les *municipios* autonomes et les syndicats ont des rôles conjoints. Les auteurs diversifient les propositions, tout en maintenant fermement leurs positions anti-autoritaires, mais pas toujours dans l'orthodoxie anarchiste, au contraire même pour les trentistes qui s'inspirent plus de la tradition syndicaliste-révolutionnaire de la Charte d'Amiens de 1906. L'essor de la CNT, qui va atteindre sans doute près de 1 500 000 membres lors du mouvement de 1936, devient au niveau mondial la référence incontournable pour une utopie non marxiste, alors qu'éclatent bientôt les procès de Moscou et que les révolutionnaires sincères se détournent de l'URSS... La CNT regroupe d'ailleurs cette année là les frères égarés que sont les amis de Angel PESTAÑA.

Peut-on, comme José M. MACARRO<sup>93</sup> et Antonio ELORZA l'assument, parler « d'utopie conservatrice » pour définir la position anarcho-syndicaliste ibérique des années 1930 ? La thèse est simple et séduisante, et reprise même par certains anarchistes : la pureté de l'idée est maintenue envers et contre tout, même par les plus réformistes, comme les trentistes, car ils ont presque tous été formés dans l'idéologie communaliste anarchiste. La cohésion de la CNT en dépend, mais elle entraînerait également son échec de 1936-1937 face aux réalités socio-économiques et à celle du pouvoir... ? Cette position est bien sûr à nuancer par la lecture des principaux textes, qui révèlent au contraire un pragmatisme et un sens des réalités socio-économiques plus importants que prévus.

- 1931 OROBÓN FERNÁNDEZ Valeriano *La CNT y la revolución y El sindicalismo en la revolución social*
- 1932 MARTINEZ PRIETO Horacio *Anarcosindicalismo. Cómo afianzaremos la revolución*
- 1933 OROBÓN FERNÁNDEZ Valeriano *Prólogo de DAUPHIN-MEUNIER A. Bases de una economía anarco-comunista*
- 1933 PESTAÑA Ángel *Como vemos el futuro ? –in- Lo que aprendí en la vida*
- 1933 PESTAÑA Ángel *El sindicalismo. Que quiere y adonde va.*
- 1936 LÓPEZ Juan *Como organizara el sindicato a la sociedad*
- 1936 CORNELISSEN Christian, pourtant néerlandais, est édité à Valencia et largement commenté par les espagnols : *Le communisme libertaire et le régime de transition*

Dans sa *Sociedad libertaria*, PANIAGUA analyse 3 auteurs en camp libertaire qui présentent la rareté, d'après lui, de se livrer à une analyse socio-économique plus réaliste, et de synthétiser avec pragmatisme l'héritage anarchiste « pur » et les nécessaires évolutions « syndicalistes ». il s'agit du franco-argentin-espagnol Gaston LEVAL, de l'andalou Higinio NOJA RUIZ et surtout du plus connu des leaders de 1936, Diego ABAD DE SANTILLAN. Les deux derniers sont des membres éminents de la FAI-Fédération Anarchiste Ibérique.

- 1933 NOJA RUIZ Higinio *Hacia una nueva organización social*
- 1935 LEVAL Gaston *Conceptos económicos en el socialismo libertario*

<sup>93</sup> MACARRO José M. *Conocimiento y utopía en el movimiento anarcosindicalista español, -in-El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

- 1936 ABAD DE SANTILLAN Diego *El organismo económico de la revolución*
- 1937 LEVAL Gaston *Estructura y funcionamiento de la sociedad comunista libertaria*
- 1937 LEVAL Gaston *Nuestra programa de reconstrucción*
- 1937 NOJA RUIZ Higinio *La revolución española.. Hacia una sociedad de trabajadores libres*

Dès 1923, avec sa brochure sur le travail qu'il présente dans le style de « *la plus pure utopie libertaire* »<sup>94</sup> (*El trabajo será un derecho*), Felipe ALAIZ publie un des premiers ouvrages communistes libertaires, qui regroupe les pensées de FOURIER (sur le travail comme plaisir, « *jouissance délicate et forte* ») de KROPOTKINE et du républicain Joaquín COSTA.

Dans son ouvrage *La abolición del dinero* paru au Paraguay (Asunción - 1924) Federico URALES se livre à une étude complète, communiste anarchiste, de la disparition de l'argent ou de tout équivalent, et va ainsi plus loin que de nombreuses utopies « abolitionnistes » qui remplacent l'argent par des objets, des bons... Malgré un optimiste un peu trop naïf, il se livre à une des rares analyses approfondies de ce qu'est l'argent, pourquoi il faut le supprimer et comment on peut répondre aux objections des détracteurs. En bon communiste, il comprend que seule une société d'abondance en favorisant une prise au tas sans discrimination peut résoudre le problème : c'est pourquoi il se livre à de nombreuses propositions pour rendre la production plus efficace, autant sur le plan économique, ludique, psychologique... « *Que ne ferons nous pas quand le travail sera l'emploi libre, volontaire et artistique de notre propre vie* » rêve-t-il. Il reprend bien sûr des idées du travail attractif de FOURIER qui semble avoir été souvent lu par le mouvement espagnol. La lutte contre les parasites (curés, militaires, intermédiaires de tout type...) et leur obligation de travailler est également une constante du mouvement socialiste dans son ensemble.

Parmi les multiples ouvrages sur le *communisme libertaire* ibérique, parfois appelé aujourd'hui *communalisme* ou *municipalisme libertaire* (même si cela désigne en fait une autre réalité, surtout après les écrits de BOOKCHIN), fondé sur *el municipio libre o autónomo*, le livre de Antonio OCAÑA *El municipio libre* publié à Barcelone en 1932 n'est pas un des plus intéressants même s'il condense tous les thèmes. Parfois mièvre, souvent modéré, et exagérément optimiste quant à la nature humaine, il présente également des traits bien limités, tant sur le rôle de la femme qui reste cantonnée dans l'éducation des enfants malgré l'affirmation de l'égalitarisme des sexes, que sur la proposition d'eugénisme. Ce dernier point, souvent repris dans maintes utopies, apparaît novateur quant à la libéralisation du contrôle des naissances. Mais ce contrôle est surtout proposé pour une meilleure sélection ou santé du groupe humain en limitant nettement la procréation des êtres malades ou tarés ! Cependant l'ouvrage exprime une nette influence des idées de l'anarcho-syndicalisme ibérique et un souci d'amélioration sociale et sanitaire très développé. L'auteur est notamment sensible aux conditions paysannes et surtout à celle des mineurs pour lesquels abondent les propositions de bon sens. Il développe un idéal écologique précurseur quoique souvent présent dans l'anarchisme espagnol. Les positions anticolonialistes, point très important car peu souvent abordé, sont très fermement exprimées à plusieurs reprises. Enfin, outre le couplet traditionnel sur une éducation intégrale et rationaliste entre des élèves respectés et des enseignants plus camarades et conseillers, l'ouvrage a le mérite de rappeler la pyramide « conseilliste » exprimée par presque tout l'anarchisme non individualiste depuis PROUDHON : à la base des **comités**, ou **consejos** dans villages, ateliers, quartiers... Puis des **consejos comarcales** (de régions), enfin des Fédérations régionales et une Confédération qui doit logiquement voir éclater les frontières. L'assistance et l'entraide s'appuient sur ce fédéralisme appliquant le communisme libertaire, après avoir détruit le **maldito dinero** (l'infâme argent). Pour un anarchisme antibureaucratique par essence, la multiplication des **consejos reguladores**, des **consejos tecnico-profesionales**, des **comités de control**, des **consejos de consumo**... a de quoi surprendre, même s'ils n'ont pas de pouvoir autoritaire et sont surtout, dans la lignée des propositions formulées par l'AIT, dans laquelle la FORE fut un des groupes les plus puissants numériquement, des organes de répartition, de statistiques, de conseils (surtout scientifiques) et de régulation.

L'ouvrage publié à Madrid en 1932 de MACEIRA José *Comunismo estatal y comunismo libertario*, est comme son nom l'indique, plus une rigoureuse analyse des différences entre les

<sup>94</sup> DUEÑAS LORENTE José Domingo *Costismo y anarquismo en las letras aragonesas*, Zaragoza, 2000

deux types de proposition de société future qu'une utopie. Il a l'énorme avantage d'être un essai qui sait de quoi il parle, l'imprégnation marxiste étant très développée et maîtrisée. Il reprend l'éternelle discussion entre collectivisme et communisme libertaires, en réglant son compte une fois pour toute au collectivisme, qui n'est « *qu'un communisme restreint* » et « *la phase primitive du socialisme* ». Il aborde cependant des traits assez novateurs et intéressants. En premier lieu, tout en rappelant que l'anarchisme s'inscrit dans le socialisme, il en fait une doctrine en formation, pour éviter tout dogmatisme et fixation. Le but ultime est bien le **comunismo integral**, mais ce sont les expérimentations qui vont permettre d'en peaufiner les projets. Cette volonté gradualiste et expérimentale s'inscrit bien dans les utopies libertaires anti-dogmatiques. L'autre aspect fondamental est l'effort qui est fait pour imbriquer les positions anarcho-syndicalistes à celle sur les communes libres, tant les rôles et affirmations à ce sujet sont souvent difficiles à démêler : pour José MACEIRA, ce sont les syndicats qui devraient gérer tous les aspects liés à la production, se posant ainsi à la fois comme cellules de base de la nouvelle société, et contre-pouvoirs contre une possible dégénérescence autoritaire des communes. Le **municipio socialista libre** ne doit désormais être qu'un **Comité de relaciones y de coordinación**. Au niveau supérieur, rien non plus ne doit être imposé pour ne pas recréer une forme d'État qui a été immédiatement supprimé, la coordination entre les Municipios devant reposer sur le volontariat et le libre accord. C'est assurément totalement libertaire et sympathique, mais c'est le point faible de ce petit ouvrage, car la prise en charge des communes en difficulté peut devenir alors problématique.

MÁRTINEZ RIZO Alfonso publie en 1933 son *1945. El advenimiento del comunismo libertario. Una visión novelesca del porvenir*, où, avec optimisme, il analyse la victoire du communisme libertaire dans l'Espagne de 1945, soit 12 ans après son époque. Cet ouvrage de facture classique, « *morrissienne* », le héros s'éveillant après un long somme et découvrant un nouveau monde, se veut avant tout oeuvre pédagogique, de propagande en anticipant ce que sera une société tendant vers l'anarchie. MÁRTINEZ RIZO le fait au nom de ses convictions **cénélistes** et **faïste** (de la CNT - Syndicat anarcho-syndicaliste, et de la FAI - Fédération Anarchiste-Ibérique) et selon son statut particulier de « *travailleur intellectuel* ». L'utopie y est non seulement souhaitée, mais encore promue, soutenue, ne serait-ce que par l'organisation des **Exploradores del porvenir** que l'ouvrage nous présente comme essentielle. Outre les aspects traditionnels : l'articulation entre les comités ou conseils (autonomes), la gestion du quotidien par des syndicats dans lesquels tout le monde doit adhérer, et le rôle spécifique des organisations anarchistes, le livre est primordial sur trois points. En premier lieu, certaines descriptions (faites en 1933) sont presque des anticipations réalistes de ce qui va réellement se passer en 1936, notamment sur la vie dans les villages adoptant le communisme intégral et la démocratie directe, où dans le rôle des syndicats gérant la totalité de Barcelone et désarmant les forces de l'ordre... Ce point est la preuve de la puissance des réflexions sur *el porvenir* du mouvement anarchiste ibérique, et permettent de rappeler que les événements révolutionnaires et autogestionnaires de 1936 ne sont pas nés de rien, bien au contraire. En deuxième point, l'ouvrage est une solide réflexion contre l'argumentation kropotkinienne hostile à tout argent, et contre les idées de Pierre BESNARD, anarcho-syndicaliste français de la CGT-SR très lu en Espagne, qui lui est pour la généralisation de bons en remplacement de l'argent. MÁRTINEZ RIZO propose la solution intermédiaire : suppression de l'argent pour tous les biens de première nécessité, les transports, la fourniture d'énergie... ; et création de bons par les syndicats pour les biens plus rares, mais à condition que ce soit de manière temporaire (bons hebdomadaires) et exprimés en heures de travail. Enfin, ce petit livre comme celui qui le prolonge sur *El amor dentro 200 años* pose le problème de la définition du système à créer : l'auteur nous décrit un projet aujourd'hui *syndicaliste*, ensuite *communiste libertaire* et enfin *anarchiste*. Le communisme libertaire est donc bien une étape intermédiaire, une société qui reste encore pleine de compromis et de conflits : « *Le communisme libertaire n'est pas l'anarchie, mais le chemin qui y mène* ».

Les positions plus anarchosyndicalistes que communistes libertaires traditionnelles, sont plus marquées à la fois par un pragmatisme réformiste (cas de PESTAÑA), et par des prises de positions plus centralistes, quasiment « *léninistes* » (dénonce Frank MINTZ) puisqu'elles viseraient selon lui à mettre en place une sorte « *d'État syndical* ». C'est ce qu'il analyse par exemple chez ABAD DE SANTILLÁN ou MARTÍNEZ PRIETO<sup>95</sup>.

<sup>95</sup> MINTZ Frank *Réflexions sur la formation du concept de « communisme libertaire » dans les années 30 en Espagne*, -in-*De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, 2001

En 1936, l'ancien **trentista** proche d'Ángel PESTAÑA NÚÑEZ (1886-1937) et futur Ministre anarchiste du Commerce, Juan LÓPEZ, propose une ébauche de ce que pourraient être les grandes lignes de la société de demain : *Como organizara el sindicato a la sociedad*. Cette réflexion politique syndicaliste est utopique, mais non figée ni fermée : au contraire l'auteur insiste, en bon anarchiste, sur le fait que prévoir l'avenir est non seulement impossible mais erroné, car c'est aux générations engagées dans la tourmente révolutionnaire de décider et de proposer des solutions. La seule chose importante pour un militant fortement traumatisé par l'évolution de l'URSS et par la tyrannie soviétique, est de se préparer dans les grandes lignes pour les lendemains révolutionnaires afin de ne pas laisser s'installer, faute de prévisions et d'organisations, une nouvelle dictature. Cet ouvrage essentiellement didactique, est une oeuvre avant tout syndicaliste révolutionnaire : le rôle de la CNT est fondamental, car elle devra gérer toutes les productions et s'entourer pour cela d'une masse de conseils d'ateliers, d'usines, de branches. La vie publique sera aux mains du **Municipio Libre** qui doit remplacer l'État, dont les représentants seront élus par les diverses organismes révolutionnaires, notamment « corporatifs » et donc là aussi syndicalistes. La consommation sera assurée par des coopératives, de « *grands magasins collectifs* » et d'autres institutions qu'il est difficile de prévoir. Les liens fédéraux et confédéraux assument la coordination de l'ensemble. La propriété sera collective, l'économie coordonnée et planifiée, la liberté de conscience garantie. L'argent doit disparaître à terme, mais c'est à chaque collectivité d'en décider les modalités. Cet ouvrage assez froid est intéressant par son antidogmatisme et par son anticipation presque à chaud des problèmes que l'anarcho-syndicalisme ibérique va assumer quelques mois plus tard, avec son auteur en première ligne.

Juan LÓPEZ doit beaucoup à PESTAÑA, homme clé de la CNT du début du siècle, malgré son exclusion pour « *déviatinnisme trentiste* » et son évolution vers la création d'un Parti syndicaliste qui rejette la soif d'indépendance syndicaliste-révolutionnaire qu'il avait toujours exprimée pour l'organisation des travailleurs. Dans ses mémoires publiées en 1933, *Lo que aprendí en la vida*, Ángel PESTAÑA développe tout un chapitre (le IV) sur le thème de « *Como vemos el futuro ?/Comment voyons nous l'avenir ?* ». Il y affirme l'importance de la formulation de l'idéal et des recherches sur l'avenir, sans vouloir en figer la forme. Il se réclame de ces « *amoureux de la liberté et de la justice, de ces chercheurs impénitents de l'idéal...* ». Dans cet ouvrage, il montre l'échec des trois tentatives de son temps, le « *régime absolutiste russe* » (l'URSS stalinienne qu'il a connue un peu de l'intérieur lorsqu'il était délégué CNT pour l'Internationale Syndicale Rouge), « *l'absolutisme capitaliste* » (les fascismes) et la démocratie bourgeoise que tente l'Espagne de la II<sup>e</sup> République. Ne niant pas son anarchisme, l'auteur le relègue cependant dans la sphère philosophique : le monde futur réalisera un vrai humanisme anarchiste, avec « *affirmation de la personnalité humaine* » et possibilité de « *perfection individuelle* ». Mais seule la « *solution syndicaliste* » (ici entendue comme un mélange de syndicalisme révolutionnaire et d'anarcho-syndicalisme) est désormais pour lui capable de combattre aujourd'hui pour défendre les travailleurs (au sens large) et de gérer demain la société future. Dualisme classique, qui prouve que l'influence de Pierre BESNARD et avant lui des auteurs de la Charte d'Amiens est ici très prégnante. Cependant il contredit un peu cela en acceptant une action électorale limitée, avec des élus contrôlés et révocables, et annonce ainsi sa propre évolution et celle qui va faire exploser l'anarchisme ibérique lorsqu'il participera au pouvoir en 1936, tant en Catalogne (Généralité) que dans le gouvernement de Valence. L'autre intérêt de cet ouvrage souvent passionnant (avec des tons rappelant Fernand PELLOUTIER notamment sur la fierté de l'autodidacte prolétarien) est de proposer une révolution la moins violente possible, refusant la dérive terroriste qui a tant marqué l'anarchisme catalan, et s'appuyant surtout et presque uniquement sur les organisations des travailleurs ; par association, et c'est là l'originalité, il compte bien sûr les organisations syndicales et corporatives, un peu les coopératives, et beaucoup les centres de formation prolétaires si nombreux dans l'Espagne d'alors (instituts ouvriers, athénées, écoles rationalistes...)

Ángel PESTAÑA de plus en plus proche de Pierre BESNARD à qui il rend hommage, peaufine ses analyses dans *El sindicalismo. Que quiere y adonde va* en 1933. L'ouvrage est comme toujours chez cet auteur un mélange d'utopie et de réalisme pragmatique. Le but ultime du syndicalisme est bien le communisme libertaire, « *la communauté libre des producteurs* », cette « *forme d'organisation sociale atteignant une perfection maximale* ». Mais aux lendemains de la révolution, c'est à l'organisation syndicale d'assurer l'organisation de la période de transition, et de le faire via l'autogestion des entreprises et des unités de production. Cependant des coopératives de petits propriétaires pourront persister dans les campagnes. Les Juntas

révolutionnaires (les *municipios* ou *communes libres*) régleront tous les aspects du quotidien, politiques, culturels et militaires... Ouvrage pratique, ouvert et antidogmatique, c'est donc surtout un ouvrage anti-utopiste (au sens classique de l'utopie figée, même si elle se dit libertaire). Cependant l'idéal est préservé, revendiqué. La nécessité de prévoir un minimum le futur est réaffirmée avec force, sinon le mouvement révolutionnaire risque de se voir confisquer la révolution, ou d'assister à sa dégénérescence. On sent ici l'attentif observateur de la révolution russe qu'a toujours été PESTAÑA depuis sa délégation en URSS. Enfin les analyses faites sur les collectivités, sur le rôle de l'argent ou de bons du travail dans la période post-révolutionnaire, sur la cohabitation de divers types d'organisations sociales surtout dans les campagnes... nous rappellent que la révolution de 1936 fut largement anticipée, prévue, préparée... et que le fameux spontanéisme si souvent présenté est à relativiser.

La vie future doit permettre l'épanouissement individuel et la liberté de ses choix également dans la vie quotidienne et amoureuse. MÁRTINEZ RIZO Alfonso dans *El amor dentro 200 años* affronte ce problème dans un ouvrage ambigu. En 2132, après deux siècles de pratiques communistes-libertaires, le monde qu'il décrit est à la fois idyllique et inquiétant. Apparemment tous les travaux et transports sont automatisés. Le monde est un immense jardin agréable à vivre et où distances et frontières n'existent plus. Les mœurs sont libres, et la nudité intégrale (mais non obligatoire) est le symbole de cette libération vis à vis des tabous anciens. L'amour vise à satisfaire immédiatement les envies sexuelles des partenaires, sans hypocrisie, et les femmes, en pleine égalité, sont même souvent les initiatrices... En cas de besoin, des aides et formations sont offertes : *erología*, *erotomia* et *erotecnia* sont encouragées !

Mais il y a un envers : ainsi un gouvernement persiste, certes plus décoratif qu'omniprésent. Les machines réglementent tout, et peuvent être une menace, par la présence de soldats automates. La sexualité est libre, mais dans un cadre eugéniste très figé. Confort, loisirs, sports nombreux... nous rappellent le fameux « *du pain et des jeux* » qui permettait de satisfaire le peuple en le détournant des vrais pouvoirs. De plus alcool, tabac, café... sont interdits. Une vision maniaco-hygiéniste permet de développer les corps, mais bien peu les esprits. L'urbanisme est figé ; les architectes sont adeptes de la ligne droite, simple, fonctionnelle, rejetant contours et décors jugés superflus. L'uniformité est sans génie et sans pluralisme.

Contre cette anti-utopie proche de celle d'HUXLEY, uniformisante et tout compte fait asphyxiante, les vrais militants anarchistes dans un étonnant retournement des vieilles valeurs de l'anarchisme ibérique, prônent la liberté de fumer, de boire, de se droguer et de se suicider au nom d'une liberté bafouée. Contre l'eugénisme et la procréation imposée, ils préfèrent l'amour avec risque et sans contraception. L'anarchie triomphe avec le sabotage des machines dans un luddisme libérateur et assumé, malgré son caractère violent, donc non libertaire.

Les ouvrages de Manuel COSTA ISCAR *El concepto libertario del naturismo*, d'Albano ROSELL *En el País de Macrobia* et de Alfonso MARTÍNEZ RIZO *Óbito* appartiennent à la même veine de ce que la belle thèse de Eduardo MASJUAN<sup>96</sup> appelle de différentes manières « *l'anarcho-naturisme social ibérique* », ou le « *pré-écologisme anarchiste* » ou encore « *l'utopie naturologique anarcho-naturiste* »... L'ouvrage révèle un courant « *néomalthusien et de naturisme social* » en milieu anarchiste, d'une richesse et d'une diversité étonnantes, d'autant que comme il le dit souvent, une chappe de plomb et des contresens nombreux le font scandaleusement méconnaître ou tout simplement ignorer. Pour les anarchistes, ici surtout ibériques et latino-américains, mais également français, allemands, autrichiens et états-uniens avec qui ils sont liés, l'éthique et la vision de la société future font se rencontrer féminisme, maternité consciente, éducation rationaliste, souci écologique, espoirisme, naturisme, végétarisme, antialcoolisme... et les relient aux revendications sociales, anti-étatiques, anti-militaristes et anti-hiérarchiques du puissant mouvement ibérique. Ces utopies reprennent et développent l'œuvre constante des docteurs anarchistes Isaac PUENTE (notamment dans ses articles de *Generación Consciente* d'Alcoy ou dans la revue *Estudios* de Valencia) ou Félix MARTÍ IBAÑEZ, ou celle de la militante anarchiste Laura BRUNET (Joan SANXO FARRERONS) dont le livre *El desnudismo integral* de 1935 fut très diffusé. Cette même année, la jeune femme crée la revue *Biófilia* à Barcelone (pour les amoureux de la vie). *Óbito* s'en réclame ouvertement, et propose de petites communautés autosuffisantes, sexuellement libres mais non

<sup>96</sup> MASJUAN Eduard *La ecología humana en el anarquismo ibérico*, Barcelona, Icaria, 504p, 2000



contraignantes, favorisant nudisme et néomalthusianisme dans un aspect épicurien qui tranche un peu avec un anarchisme ibérique d'habitude plus rigoriste et ascétique dans ce domaine. Les extraits que nous donnent MASJUAN (page 441) du *Décatalogue biophile* tirés de la revue *Biofilia* (n°1 – 1935) sont éclairants pour présenter cette utopie anarchiste naturaliste si particulière :

« Tu aimeras la vie sous toutes ses formes.

Tu ne détesteras personne, car haïr porte avec soi la torture.

Tu ne t'occuperas pas de tout ce qui te gêne ou t'angoisse, tu l'ignoreras.

Tu retireras de ton esprit tout dogme ou tout précepte qui s'oppose à la jouissance de la vie.

Tu n'admettras ni hiérarchie, ni puissance qui se veut supérieure à l'homme.

Tu considéreras notre monde comme le paradis dans lequel il faut jouir de toutes ses merveilles. De ce paradis, toi, en tant qu'homme, tu es le seul vrai dieu.

Tu jouiras sans autre limite que ta sagesse, car elle sait faire durer les délices.

Tu aimeras le contact direct avec l'eau et le soleil.

Tu n'oublieras pas que tout dans ce monde peut te procurer du plaisir si tu sais l'apprécier.

Tu désireras pour ton prochain tout ce que tu souhaites pour toi.

Tu résumeras en tout lieu et en tout moment ces dix préceptes en un seul : vivre... »

En Argentine où il est exilé, COSTA ISCAR propose quant à lui de créer des communes affinitaires, également autosuffisantes, vivant solidairement avec les autres, et promouvant bien sûr cet anarcho-naturalisme néomalthusien si répandu alors, même s'il n'est pas toujours partagé en camp anarchiste comme le montrent en Espagne les écrits de Federico URALES ou aux États Unis ceux de Pedro ESTEVE.

Le rôle de la femme et la nécessité de son émancipation est donc un thème qui commence à largement se développer à cette période, avant que le groupe *Mujeres libres* en 1936 développe une thématique et un engagement plus radical. Sans appartenir aux utopies, le roman « idéal » social *Maria se me fuga de la novela* s'y rattache pourtant. Il est publié à Barcelone -in- *La novela ideal*, a.VIII, n°303, le 25 mai 1932 par *La revista blanca* dont le rôle culturel en camp anarchiste n'est plus à prouver. Son auteur est le principal intellectuel du milieu anarchiste d'alors, qui fut directeur de *Tierra y Libertad* en 1930 et de *Solidaridad Obrera* en 1932-33 : Felipe ALAIZ (1887-1959)<sup>97</sup>. La jeune femme décrite dans cette nouvelle, María, argentine d'origine espagnole, est le type même de la femme indépendante. Elle développe autant le corps (sport, randonnées, danse...) que l'esprit car elle lit beaucoup. Son autonomie concerne tant sa vie économique et sociale (elle exerce différents travaux qu'elle gère en toute liberté) que sa vie privée et sexuelle. Amoureuse, sensible, elle récuse cependant tout romantisme. Elle veut vivre pleinement hors des normes et de tout enfermement « *Vivons en pleine fuite. Vivons et fuyons ! A bas les romans et les banques. Fuyons la prison, toutes les prisons.* »

#### 24. PELLETIER Madeleine « Une vie nouvelle » 1932

Il est intéressant de parler de cette docteresse trop oubliée aujourd'hui après le chapitre sur l'anarchisme ibérique des années trente, car son néomalthusianisme et son féminisme radicaux ont souvent été traduits et diffusés en Espagne comme l'a révélé Eduardo MASJUAN. Cette femme atypique, située à la jonction du socialisme radical et de l'anarchisme, fut celle qui soigna MAKHNO à son arrivée en France et qui participa à la rédaction de *l'Encyclopédie Anarchiste*, entreprise gigantesque coordonnée par Sébastien FAURE et financée largement par l'illégalisme de la bande à DURRUTI !

La société communiste qu'elle propose est issue d'une révolution consécutive à une deuxième Guerre Mondiale, comme le fut la révolution bolchevique après la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale. Monde assez ascétique, aux idéaux proches du matérialisme historique et du collectivisme étatique, l'utopie est curieusement assez peu libertaire. L'éducation surtout y est presque inquiétante, proche de l'élevage des enfants ou du « bourrage de crâne » et l'auteur va presque jusqu'à proposer une sorte de gouvernement des savants-philosophes, thème classique de beaucoup d'utopies, mais qui aurait fait frémir BAKOUNINE.

Mais elle présente des traits qui rappelle l'engagement largement pro-anarchiste de Madeleine PELLETIER : la fantaisie vestimentaire y est proclamée (hommage à MORRIS ?), le rôle de la femme y est important (ce qui est légitime pour une militante féministe de l'importance de l'auteur). L'athéisme affirmé, le pacifisme déclaré, la fin des prisons, l'absence de monnaie, le

<sup>97</sup> CARRASQUER Francisco *Felipe ALAIZ. Estudio y antología del primer escritor anarquista español*, Madrid, Júcar, 280p, 1981

travail réduit au maximum (mais toujours 6 heures par jour !), la critique de la bureaucratie totalitaire et du terrorisme aveugle (la contre-utopie soviétique est ici largement visée)... permettent de garder cette oeuvre dans la liste des utopies libertaires.

## 25. « Un de la tribu » -VELLA Randolpho « Preanarchia » 1954

Dans cet ouvrage de 56 pages édité par ses soins, VELLA Randolpho propose un système pragmatique pour réaliser le communisme libertaire. La révolution qui y amène doit auparavant détruire toute forme d'autoritarisme antérieur, et veiller à ne pas en créer une nouvelle.

## 26. Quelques propositions libertaires britanniques :

### a) *Quelques aspects utopistes libertaires chez Herbert READ*

Un des premiers surréalistes britanniques, critique d'art célèbre et important écrivain, Herbert Edward READ (1893-1968) devient *Sir* en 1953 pour services rendus à la littérature, par Winston CHURCHILL. READ est pourtant également connu à cette époque pour ses engagements philosophiques anarchistes, ses positions antimilitaristes, et pour quelques écrits utopiques. Il a abandonné ses premiers engagements marxistes pour l'anarchisme vers 1937-38, notamment avec son *Poetry and anarchism* de 1938. Dans les années 1940, c'est un des principaux animateurs des ces « *poètes en colère* » qui forment le groupe « *new apocalypse* ». Depuis la première guerre mondiale (dans laquelle il est décoré et qu'il termine comme capitaine), son antimilitarisme et son dégoût de la guerre forment un des axes essentiels de sa pensée.

Ses idées utopiques et anarchistes doivent beaucoup à KROPOTKINE dont il publie des *Selections from his writings* (London, Freedom Press, 1942) et qu'il reconnaît comme « maître » dans son *KROPOTKIN the master. Meet KROPOTKIN* (-in-**The Salvation Series**, n°1, Bombay, ?). Son oeuvre maîtresse sur l'anarchisme avait approfondi cet engagement en 1940 avec *The philosophy of anarchism*. Dans la lignée anarchisante britannique, il est parfois proche de GODWIN et de ses amis (Il écrit sur WORDSWORTH, BYRON et publie une « *défense* » de SHELLEY. Son dégoût de l'industrialisme s'inspire autant d'un marxisme de jeunesse que des idées de William MORRIS.

Un de ses ouvrages de 1935, *The green child*, traduit en italien en 1952 sous le titre de *La fanciulla verde/La verte jeune fille* (Milano, Bompiani, 222p) décrit la reconversion d'un ancien dictateur sud-américain qui rentre chez lui au Royaume Uni. Grâce à une « *étrange créature* » (FEDELI) qu'il libère d'un mari « *sadique* », il rentre en contact avec un monde utopique souterrain, aux formes géométriques et « *pétrifiées* » mais qui permet cependant une vie harmonieuse, que l'ancien réformateur social autoritaire a vainement cherché dans sa période latino-américaine. Même si READ n'est pas encore un anarchiste déclaré, sa proximité avec le surréalisme et sa connaissance des écrits anarchistes donnent à ce roman « *fantastique* » une portée libertaire réelle.

Dans les années 1940, il publie 3 ou 4 ouvrages sur l'éducation pour la liberté et la paix, avec de nettes conceptions libertaires. Son utopie pédagogique repose sur un rôle essentiel donné à l'art comme moyen d'exprimer sensibilité et de développer sa personnalité.

En 1954, *Anarchy and order* précise la proposition anarchiste de société harmonieuse.

### b) *Colin WARD « Utopia » 1974*

## 27. Ursula LE GUIN et « Les Rejetés De L'autre Planète » en 1974

*Les Dépossédés : une utopie ambiguë*<sup>98</sup> en 1974 est sans doute l'utopie libertaire la plus célèbre, tant par les qualités d'écriture d'Ursula LE GUIN que par son succès dans le genre délicat de la science-fiction féminine et souvent féministe. L'oeuvre est introduite par l'essai anarchiste de la même année : *The day before the revolution*. Une société libertaire, assez austère, Anarres, y rivalise avec un monde industrialisé et autoritaire Urras (qui est la contraction de URSS et d'USA)

### a) *Les principales sources de l'oeuvre, plus ou moins reconnues par Ursula :*

---

<sup>98</sup> cette deuxième partie du titre ne serait pas originale

### (1) Pierre KROPOTKINE (1842-1921)

- idéal **communiste-libertaire** : « *de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins* »
- théoricien de l'**aide mutuelle** (solidarité) - Cf. *L'entraide* 1906- qu'il oppose au concept sélectif de **DARWIN**
- importance des petites communautés paysannes, artisanales... **autogouvernées**. Cf. Ses références médiévales, comme chez son ami **William MORRIS** auteur d'une utopie libertaire en 1891 *News from nowhere*...  
Cf. Surtout sur ce thème de **KROPOTKINE** : *Champs, usines et ateliers* 1910
- utilisation des techniques pour libérer l'homme, mais sans déification du machinisme, au contraire.

### (2) Le syndicalisme révolutionnaire : idéal de société autogérée

- les **IWW** aux USA : **International Workers of the World** ont marqué considérablement la gauche extra-parlementaire états-unienne, et sont remis à l'honneur par la Nouvelle Gauche des sixties.

### (3) Les kibboutz en Palestine : du début du siècle à aujourd'hui

- seul réel essai **dans la durée** de réalisation d'une société utopique.
- proche des **idéaux socialistes et communistes-anarchistes** : égalité des traitements, vie et travaux en commun, petite société autogérée...
- comme à Anarres, vie frugale, voire ascétique...
- Mais aspects parfois religieux ou sionistes... peu anarchistes, et évolution actuelle vers le capitalisme... Il existe encore près de 300 **kibboutzim** en Israël en 1998.
- Dans la Nouvelle Gauche états-unienne, les libéraux de la minorité juive sont souvent très intéressés par le mouvement des kibboutz, et cet essai communautaire est une référence forte qui n'a pas échappé à Ursula.

### (4) La CNT durant la Guerre d'Espagne

- **la plus importante tentative d'autogestion sur un vaste territoire** : Catalogne, Aragon, Levant surtout, florissante pendant presque un an (1936-mi 37), dans le milieu agricole comme dans le milieu industriel (Barcelone surtout)
- **Confédération Nationale du Travail**, syndicat anarchiste partisan de la théorie du **communisme libertaire** définie par le **Dr Isaac PUENTE** ; syndicat très influent durant la guerre d'Espagne, et sans doute le plus important numériquement alors (plus d'un million de membres)...
- Comme CHOMSKY et BOOKCHIN qui font un large écho aux tentatives cénétistes, Ursula s'inspire incontestablement de cette expérience.

b) *Le contexte américain des sixties et seventies...*

#### (1) Penseurs libertaires influents

- **Paul GOODMAN** (1911-1972) écrivain, psychiatre, poète... très important, considéré comme une des sources essentielles des mouvements et de la contre-culture des sixties aux USA - favorables aux petites communautés autonomes, pacifistes...
- **Murray BOOKCHIN** (né en 1921) et « *l'écologie sociale* » : *kropotkinien* ?
  - pour une société désurbanisée et décentralisée : autogestion...
  - ==> concept nouveau de **communalisme** = autogestion et fédéralisme de petites unités territoriales...
  - utilisation de technologies douces, alternatives, respectueuses de l'homme et de la nature..

==> nombreuses influences libertaires assumées dans la période :

- structuralisme, philosophie : **Noam CHOMSKY**, **Herbert MARCUSE**
- pédagogues : **Ivan ILLICH**
- littérature : **Henri MILLER**, **Allen GINSBERG** et la **Beat Generation**
- théâtre : Cf. Surtout le **Living Theater** dont **GOODMAN** écrivit nombre de pièces...

- science : **Paul FEYERABEND**
- poésie : **Kenneth REXROTH, Alan HOFFMAN**
- musique : **John CAGE...**

## (2) Mouvements égalitaires et communautaires

- dans les années soixante, fort renouveau de la pensée, des publications et des mouvements libertaires : Cf. Les nombreux groupements **SDS, YAF, SIL...** et le **mouvement hippie...**
- gros essor du mouvement communautaire, avec très nombreux aspects libertaires
  - spontanéité, anti-autoritarisme, égalité
  - autonomie, autogestion, fédéralisme...
  - liberté des moeurs, sexuelles... Libération des minorités, des femmes...
- = dans les années 60, 2 à 3 000 communautés recensées...

## (3) Reprise de l'anarcho-féminisme

- dans la lignée d'**Emma GOLDMAN** que revendique **Ursula** en 1975, et qui est souvent citée et rééditée durant la période.
- notamment **Peggy KORNEGGER** dans les années 70
- même la féministe **Kate MILLET** se dit parfois anarchiste
- encore aujourd'hui des sites féministes présente l'oeuvre d'Ursula sur Internet...

### c) Idéologie d'Ursula LE GUIN

- sans doute très marquée par la contre-culture et le mouvement hippie de son époque
- proche du mouvement libertaire dans les années 70, encore active et figure de proue au **Symposium International Libertaire** de Portland en 1980
  - 1974 *The day before the revolution* : une des clés principales des *Dépossédés*
  - 1975 : « *l'anarchisme... est la plus intéressante de toutes les théories politiques* »
- scepticisme et éloignement progressif du mouvement libertaire dans les années 80/90
  - mais reconnaît *Les dépossédés* comme une réelle utopie libertaire
  - mais accepte l'anarchisme comme « *idéal nécessaire* » encore en 1984
  - et si elle se dit plutôt taoïste, pour elle c'est une sorte « *d'anarchisme pacifiste* » en 1995.

## 28. L'utopie urbanistique sylvestre de Michel RAGON en 1966

Dans *Les quatre murs*, roman publié chez l'éditeur fétiche de Michel RAGON, Albin Michel, l'auteur se livre à la description d'une « *trouvaille poétique exaltante* », une ville utopique « *visionnaire* ». Elle rappelle les hautes futaies, d'où son nom de **Sylvia**. C'est une ville linéaire, non radiocentrique, équipée de réseaux de communication non oppressant car souterrains.

C'est bien sûr une utopie non figée, la ville étant prévue pour s'étendre, se développer, mais toujours en ruban pour préserver la nature proche. On trouve ici plusieurs influences, notamment celle de la ville linéaire de l'espagnol SORIA y MATA exprimée en fin du XIX<sup>e</sup>, et bien entendu toutes les idées tournant autour des cités jardins. L'importance de la proximité d'un fleuve écologiquement préservé, à la fois artère et lien, rencontre de la nature et de la culture nouvelle n'est pas sans évoquer la Tamise de William MORRIS.

L'utopie n'est pas non plus uniformisante et homogène. En bon libertaire, RAGON veut de la fantaisie, des espaces bâtis différents, où tout est modifiable et adaptable.

Enfin une bizarrerie anthropique et humaniste met en parallèle l'espace urbain et l'anatomie d'un bras étendu...

L'aspect social, égalitaire et libertaire, est très peu développé.

## 29. Une utopie très individualiste chez Serge LIVROZET en 1976

En 1976, avec *Hurle !* édité aux éditions « La France Sauvage », Serge LIVROZET énonce tout ce qu'une utopie ne doit pas être. Il refuse toute idéologie, tous les -ismes, il condamne l'ouvriérisme à plusieurs reprises et s'oppose à toute position classiste figée ( et rejoint en cela les analyses très fortes d'un Camillo BERNERI, sans doute un des principaux philosophes anarchistes du siècle, exprimées dans *L'operaiolatria* publiée dans son exil antifasciste à Brest en 1934). Serge LIVROZET dénonce toute dictature, même provisoire, quelque soit marxiste ou blanquiste... Enfin il dénonce trop de réalisme, trop de rationalisme... car cela limite nos rêves et nos actions. Mais il prend garde aussi de ne pas formuler d'utopie « vaseuse » ou chimérique.

À l'inverse, le projet utopiste doit mettre l'individu au centre, être le plus libertaire et le plus autogestionnaire possible. Il doit être ouvert, constamment modifiable et critiqué. Il doit être le plus imaginaire possible, sans tabou, afin de briser notre conformisme et l'idéologie dominante. L'écologie est une valeur essentielle et le travail ne doit pas être idolâtré (contestation du proudhonisme sur ce point). Bref, comme il le redit en conclusion, c'est une utopie « communiste-libertaire » adaptée en cette deuxième moitié du siècle, résolument « *anti-hiérarchique* » y compris contre d'éventuels leaders anarchistes.

### 30. Le projet de Horst STOWASSER au milieu des années 80 :

Le libertaire allemand Horst STOWASSER présente un plan utopique à Venise, aux **Rencontres internationales de l'anarchisme**, en 1984. L'année suivante en 1985 il publie *Das Projekt A*. Renouant avec les idées utopistes argentines de Pierre QUIROULE, l'auteur tente à son tour de proposer une cité idéale. Si on traduit l'en-tête de l'édition espagnole de 1991, il s'agit « *d'un projet anarchiste pour une cité allemande de taille moyenne, de type écologique mais non isolée, populaire mais non réformiste, pragmatique mais non opportuniste, utopique mais non fantaisiste...* ». Beau rappel de certaines précautions du mouvement anarchiste vis à vis des utopies.

### 31. Les propositions utopiques de Luce FABRI en fin du XX<sup>e</sup> siècle

Dans plusieurs écrits depuis les années 60 surtout, Luce FABRI propose un anarchisme, certes revendiqué, mais non-sectaire. Il doit s'inspirer du débat et de l'échange avec d'autres courants proches. Il est internationaliste mais foncièrement ancré dans les traditions libertaires latino-américaines : Luce parle de « *l'utopía de l'Amérique libertaire* » dès 1948 dans un beau pamphlet dénonçant les totalitarismes<sup>99</sup>.

Ce projet est également gradualiste, reposant sur des tentatives actuelles, dans le quotidien, pour préparer la société future. Luce met l'accent sur l'éducation et sur les réseaux autogestionnaires qu'il faut développer dans le monde actuel, sous toutes les formes possibles « *collectivités, communautés, coopératives, kibbutzim ou soviets authentiques...* »<sup>100</sup>. Dès 1962 elle insiste sur « *le respect de toutes les créations et traditions spontanées non coercitives (familiales, municipales, nationales ou internationales), de caractère vraiment solidaire, que ce soit matériellement ou spirituellement... pour construire le socialisme en liberté* ».<sup>101</sup>

Ces essais s'appuient sur les nouvelles technologies pour être efficaces et maintenir les liens entre eux. La formation permanente doit aider à se les approprier<sup>102</sup>.

Enfin soucieuse de ne pas recréer un pouvoir anti-libertaire par essence, la militante condamne les méthodes violentes et autoritaires dans son propre camp et se méfie des révolutions péremptoires et dogmatiques. Dans l'écrit de 1962, elle affirme « *une révolution qui veut imposer son programme, même s'il s'agit du meilleur programme de reconstruction économique, politique et sociale, au moyen de la dictature, cesse d'être une révolution et devient purement et simplement une contre-révolution* ». Elle veut enlever à la violence toute conception mystique, et fait sur ce thème, vis à vis de la révolution cubaine naissante, une analyse d'une grande lucidité.

Mais l'idéal global reste évidemment anarchiste : « *une politique non étatique* », et « *un socialisme libertaire, fédéraliste, autogestionnaire (qui est) appelé à être l'utopie du XXI<sup>e</sup> siècle* ». Rien ne doit être figé : l'utopie est vivante, ouverte, changeante, et surtout reposer sur la parole libre.

### 32. L'utopie colombienne du « tropele@ »

En 1988 se fonde un Collectif Libertaire en Colombie, le **PCAX « Projet Culturel Alas de Xue »** qui se présente comme un mouvement assurant la symbiose entre l'anarchisme, surtout de racines sud-américaine, et les traditions indigènes : « *nous sommes un projet libertaire dans la ligne du socialisme magique, avec de nettes déviations vers le marxisme et le christianisme tolstoïen* ». Ses membres affirment dans tous leurs écrits qu'il faut réhabiliter

<sup>99</sup> FABRI Luce *El totalitarismo entre las 2 guerras*, Buenos Aires, mayo 1948

<sup>100</sup> FABRI Luce *Una utopía para el siglo XXI*, Barcelona, 1993

<sup>101</sup> FABRI Luce *La libertad tra la historia y la utopía*, Rosario, USL, 1962

<sup>102</sup> FABRI Luce *El socialismo ha tirado el lastre*, -in-**Opción libertaria**, n°20, Montevideo, 1993

l'utopie libertaire, mais en ne rejetant pas le passé : le projet « *implique un nouveau regard sur le passé (récupérer), sur le présent (réaffirmer) et sur le futur (construire)* ».

C'est pourquoi ils se définissent souvent comme *anarcho-indianistes*, ou *anarcho-indigènes*, dans la lignée des anarchistes colombiens tels Biófilo PANCLASTA.

Alas de Xue veut dire en dialecte chibcha « *la liberté du soleil* » d'où leurs liens avec la communauté ***Maís (Mancomunidad América India Solar)***.

Leur concept de « ***tropeler@*** » semble intraduisible : c'est une « conception de la vie, de la résistance » et un art de se comporter qui n'est pas sans rappeler l'époque dadaïste ou surréaliste dans ses manifestations oniriques ou dans ces actes provocateurs et jouissifs. Le @ final est souvent présent dans les écrits des libertaires du monde hispanique ; il marque une volonté non-sexiste, de ne pas affecter un genre (masculin ou féminin) aux termes employés. Le @ s'applique aux deux genres sans poser de hiérarchie.

Le « *Manifiesto del tropeler@* » est un beau texte de Carlos MEDINA GALLEGOS proposé à une rencontre libertaire de l'université de Bogotá le 05/06/1992. Ce n'est pas une utopie classique, ni un projet politique classique : il mêle les deux dans un ton assez original dans la mouvance libertaire, c'est pourquoi j'en ai traduit plusieurs passages.

« *Le tropel est une conception de la vie qui implique mouvement et transformation permanente...* »

« *...c'est une invitation à vivre cette unique vie intensément* »

« *...c'est la possibilité de construire un projet historique de vie sans schémas et sans modèles...* »

« *La/le tropeler@ est un(e) militant (e) de la vie qui ne supporte ni les dogmes ni les sectes, qui ne renonce pas à l'utopie de rêver à des aurores pleines d'abondance et de bonheur.* »

« *Elle/Il aime se dédier avec dévouement et intelligence à construire des organisations de toute forme : groupes ou peñas (regroupements festifs), brigades, groupes de danse et de théâtre, groupes musicaux, collectifs de peintres, groupes sportifs, équipes de recherches, colonies, mouvements autour de journaux muraux, de revues, de programmes de radio, société de conteurs, amis de la tertulia (réunion festive de discussion), profanateurs du sacré, groupes de ciné club... poètes de la tendresse et de la résistance.* »

« *Je rends hommage de respect et d'admiration à toutes(tous) les tropeler@s d'Amérique qui durant ces 500 ans de résistance à l'ignominie saisissent avec conviction les drapeaux de la liberté et s'engagent pour rendre possible l'utopie. Je rends hommage également à ceux qui aujourd'hui de tout lieu et de toute situation, persistent dans la lutte en fortifiant leur engagement pour faire de l'Amérique un paradis de la liberté, de la paix et du bonheur.* »

L'utopie libertaire s'exprime bien ici, contre toutes les conventions et contre tous les conformismes, en misant sur pluralisme et mouvement.

# VI/ Traces utopiques et libertaires dans le temps et dans l'espace

## IV. TRACES UTOPIQUES ET LIBERTAIRES DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE...

### IV. TRACES UTOPIQUES ET LIBERTAIRES DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE.....1

|     |  |    |
|-----|--|----|
| A.  | LES SOCIÉTÉS « PRIMITIVES » PEUVENT-ELLES APPARAÎTRE LIBERTAIRES ?.....  | 3  |
| 1.  | Des sociétés amérindiennes « pré-libertaires » d'Amérique Latine :.....  | 4  |
| 2.  | sociétés amérindiennes ou inuits d'Amérique du Nord : .....  | 7  |
| 3.  | Traces dans d'autres aires continentales.....  | 7  |
| B.  | DES TRACES ANARCHISTES DANS CERTAINS MOUVEMENTS MILLÉNARISTES ?.....   | 8  |
| 1.  | traces libertaires dans quelques pensées et mouvements médiévaux :.....  | 9  |
| a)  | aux origines du christianisme : le montanisme.....   | 9  |
| b)  | quelques éléments pris la Confrérie de Saint François d'Assise.....  | 9  |
| c)  | le joachimisme est-il « libertaire » ?.....  | 9  |
| d)  | Principaux mouvements « anarchistes » cités par COHN ou LAPIERRE.....  | 10 |
| 2.  | aspects pré-libertaires dans quelques mouvements de l'époque moderne et contemporaine : .....                            | 11 |
| 3.  | Le cas particulier du messianisme juif.....  | 15 |
| C.  | L'ANARCHISME DANS LES COMMUNAUTÉS PIRATES OU FLIBUSTIÈRES ? .....  | 15 |
| a)  | Communautés de fugitifs et réfractaires.....   | 15 |
| b)  | Communautés libertaires pirates.....   | 16 |
| D.  | DANS QUELQUES MILIEUX LIÉS À L'URBANISME ET À L'ARCHITECTURE .....   | 17 |
| 1.  | autour des « cités jardins » : .....   | 18 |
| a)  | Quelques précurseurs.....  | 19 |
| b)  | Avec les hygiénistes.....  | 19 |
| c)  | Les mécènes patronaux.....   | 20 |
| d)  | Mouvements culturels britanniques de la fin du XIX <sup>e</sup> siècle.....  | 20 |
| e)  | Les libertaires.....   | 21 |
| f)  | HOWARD et ses disciples.....   | 21 |
| g)  | Cités-jardins en d'autres lieux et d'autres temps.....   | 23 |
| 2.  | et dans la volonté d'insertion dans la verdure, le rural.....  | 26 |
| 3.  | Pour une liberté formelle, parfois spontanée, parfois revendiquée.....   | 28 |
| a)  | Fin du XIX <sup>e</sup> - début XX <sup>e</sup> siècles : une remise en cause libertaire des carcans architecturaux..... | 28 |
| b)  | La floraison libertaire et nihiliste en architecture : 2 <sup>e</sup> moitié du XX <sup>e</sup> siècle.....              | 29 |
| 4.  | Une volonté humaniste, de bâtir pour l'homme, sans dogmatisme.....   | 33 |
| 5.  | De la contre-utopie expressionniste aux contre-utopies plus récentes.....  | 34 |
| E.  | QUELQUES MOTS SUR L'ART BRUT ET SON CARACTÈRE UTOPIQUE.....  | 35 |
| 1.  | De la difficulté de définir un art populaire original .....  | 35 |
| 2.  | Un art utopique et libertaire ?.....   | 37 |
| F.  | INTERNET, UNE « COMPUTOPIE » LIBERTAIRE ?.....   | 38 |
| 1.  | Une utopie en tant que telle, « réalisée » .....   | 39 |
| 2.  | Une utopie anti-hiérarchique ? .....   | 41 |
| 3.  | Un réseau permettant une démocratie directe ? .....  | 41 |
| 4.  | Une utopie libertaire de la transparence ? .....   | 43 |
| 5.  | Un monde libre vécu ?.....   | 43 |
| 6.  | Un monde libre et sans limite, également sur le plan artistique ? .....  | 44 |
| 7.  | Un monde « ouvert » donc anti-utopique au sens classique du terme .....  | 45 |
| 8.  | Un lieu propice aux communautés affinitaires.....  | 45 |
| 9.  | Une utopie mutualiste et de l'entraide ?.....  | 46 |
| 10. | Ordinateur et Internet désaliènent le travail humain ? .....   | 47 |
| 11. | Transparence et confidentialité, paradoxe pour les libertaires ? .....   | 47 |
| 12. | Un réseau investi par les anarchistes et libertaires ?.....  | 48 |
| 13. | Une utopie révolutionnaire ? .....   | 49 |
| 14. | Mais une utopie également aliénante et anti-anarchiste.....  | 49 |



De l'Amazonie primitive ou de la lointaine Thulé jusqu'aux libertaires du monde virtuel des réseaux, des humbles artistes de l'Art Brut aux architectes visionnaires, des militants de la cité-jardins aux pirates de haute mer, d'autres écrits, d'autres mouvements, d'autres pensées... redonnent du nerf, en permettant d'élargir les sources et les expérimentations dans le temps et dans l'espace, aux utopies libertaires. Elles forment un tissu de références que l'on découvre au hasard des pages des histoires des utopies et des histoires des anarchismes (sans compter les livres de mémoires des libertaires eux-mêmes)

Sont ici regroupées 5 études diverses, autour de traces utopiques libertaires :

1. Dans les sociétés « primitives »
2. Dans les mouvements « millénaristes »
3. Dans les communautés pirates ou flibustières
4. Dans des essais architecturaux ou d'urbanisme
5. Dans l'art « brut »
6. Dans le réseau des réseaux (l'Internet)

#### **A. LES SOCIÉTÉS « PRIMITIVES » PEUVENT-ELLES APPARAÎTRE LIBERTAIRES ?**

D'une manière générale, bien des auteurs socialistes idéalisent les sociétés primitives, notamment ENGELS pour le marxisme avec son étude sur l'origine de la famille, ou ÉLIE RECLUS pour l'anarchisme. Même ÉLISÉE RECLUS lors de son voyage dans le Nord de l'Amérique du Sud parlait de « *république idyllique* » en décrivant les peuplades de la Sierra Nevada de Santa Marta. Le mythe et l'espoir l'emportent trop largement sur l'analyse rigoureuse.

Les traces libertaires sont mises en évidence dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par l'anarchiste Pierre KROPOTKINE dans le très important ouvrage anti-néodarwiniste de 1902 « *L'entraide, un facteur de l'évolution* » (le 3<sup>ème</sup> chapitre est consacré à « *l'entraide parmi les sauvages* », c'est à dire les peuples primitifs, et le 4<sup>ème</sup> à « *l'entraide chez les barbares* », indigènes actuels et peuples anciens). ÉLIE RECLUS à la même époque parle parfois des mêmes choses dans son livre *Les primitifs* de 1903. Son frère ÉLISÉE dans *L'homme et la terre*, entre autres ouvrages, portait également un grand intérêt à ce type de société. Il voyait par exemple dans les Aeta des Philippines, un groupe vivant très proche de « *l'idéal d'entraide et d'amour mutuel* » (Tome VI p.514). Toute sa *Géographie universelle* est imprégnée des modes de vie communautaires des sociétés autochtones qu'il décrit.

Pour KROPOTKINE, l'importance d'un « *mariage communal* »<sup>1</sup>, et donc de formes de vies communes différentes de son (notre) époque marquent des sociétés où l'individualisme est peu développé. L'entraide y existe très souvent, et parfois s'exprime plus fortement que la « *lutte pour la vie* » que HUXLEY met en avant de ses études.

En Nouvelle Calédonie, l'œuvre pro-canaque des anarchistes Charles MALATO et Louise MICHEL est très connue. Louise va même pousser son engagement auprès de ce peuple autochtone et encore non totalement brisé jusqu'à soutenir leur insurrection de 1878. Nos deux anarchistes se rendent dans la brousse, contactent les tribus, participent à leur formation (Louise, éternelle institutrice, donne même des cours aux jeunes canaques). Ils font œuvre anthropologique et ethnologique en étudiant un peu la langue et les mœurs. Louise publie *Légendes et chants de geste canaques* à Paris chez Kéva en 1885. Il s'agit d'un solide ouvrage de près de 200 pages. Plus tardivement, Charles MALATO (sous le pseudonyme de TALAMO) rédige un ouvrage de 64 pages, *Contes néo-calédoniens* publiés à Paris en 1897. Encore aujourd'hui le souvenir de Louise MICHEL est honoré à Nouméa dont le musée comporte de nombreux panneaux sur son passage dans la presqu'île Ducos. Charles MALATO reparle de cette expérience en 1905, l'année de la mort de son amie, dans *La vie de Louise MICHEL* publié à Épinal.

L'Espagnol Ricardo MELLA, s'inspire lui de SPENCER pour rappeler que de multiples sociétés primitives sont anti-étatiques et anti-autoritaires, auteur qu'il cite abondamment dans ses divers ouvrages, notamment dans *La ley del número* de 1895-99 : « *Dans les petites sociétés peu développées, dit SPENCER, où a régné pendant des siècles une paix complète, rien de ce qui s'appelle gouvernement n'a paru exister ; il n'y avait en elles aucune organisation coercitive, sauf, tout au plus, quelques dignités et pouvoirs honorifiques...* ».

---

<sup>1</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, Paris, Les Éditions de l'entraide, 1979, p.93

L'italien Pietro GORI, lors des ses cycles de conférences propagandistes au sud du cône latino-américain vers 1901 se livre à une étude quasi ethnologique des peuplades de Patagonie et de la Terre de feu. Il recueille tout un ensemble de matériaux, témoignages, photos...<sup>2</sup> Il y découvre « *une nouvelle Thulé* » promise à un bel avenir, « *patrie d'un nouveau monde* » où se mêleraient colons, prisonniers (le bague d'Ushuaia n'est pas loin) et amérindiens. L'utopie anarchiste liée aux traditions indigènes, c'est une des aspirations que l'on retrouve encore de nos jours dans beaucoup d'écrits libertaires latino-américains.

Au XX<sup>e</sup> siècle, les principaux analystes proches des libertaires ou mettant l'accent sur les aspects anti-étatistes des sociétés dites primitives sont surtout Hélène et Pierre CLASTRES, Jean MALAURIE (Cf. Ci-dessous), E.E. EVANS-PRITCHARD<sup>3</sup>, Mose BERTONI sur les Guaranis du Paraguay<sup>4</sup>, et Emmanuele AMODIO sur les Makouxi au Brésil<sup>5</sup>. M. SAHLINS avec *Âge de pierre, âge d'abondance*, chez Gallimard en 1976, rejoint la problématique de la quête de l'âge d'or déjà développée chez Hélène et Pierre CLASTRES.

Sur Mose BERTONI, Peter SCHREMS a publié *Mose BERTONI, profilo di una vita tra scienze e anarchia*, à Lugano en 1985.

Ne lisant malheureusement pas l'allemand, je n'ai pas eu accès au livre de BARCLAY H. Au titre pourtant explicite : *Völker ohne Regierung. Eine Anthropologie der Anarchie*, sorti à Berlin en 1985, et reprenant *People without government, an anthropology of anarchism* publié à Londres en 1982.

Enfin il est intéressant de rappeler que bien des idées et des mythes concernant l'état jugé idyllique de certaines sociétés indigènes remontent à la découverte des Amériques notamment dans les remarques de Americo VESPUCCI. LA BOÉTIE dont son ouvrage remarquable *De la servitude volontaire*, les reprend partiellement en rappelant que ces « *gens tout neufs* », sont « *sans foi, sans roi, sans loi* » et que dans leur société « *chacun est lui-même seigneur* »<sup>6</sup>.

On est ici très proche de la description par Bronislaw MALINOWSKI de la vie dans les îles Trobriand, notamment Tuma<sup>7</sup> où les indigènes affirment « *nous sommes tous pareils à des chefs ; nous sommes beaux ; nous avons de magnifiques jardins et pas de travail* ». Cette belle description d'une société libertaire d'abondance est malheureusement vite flétrie par la suite, puisque si les hommes ne travaillent pas, c'est parce que « *les femmes font tout* ». Et ils osent poursuivre, « *nous avons des tas de bijoux et beaucoup de femmes, toutes charmantes* » cela va de soi.

## 1. Des sociétés amérindiennes « pré-libertaires » d'Amérique Latine :

Pierre CLASTRES, avec son livre essentiel de 1974, « *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique* », fait figure de référence incontournable pour les anarchistes. Sa thèse est assez simple : les sociétés primitives d'Amérique Latine qu'il analyse, par méfiance vis à vis de tout pouvoir institutionnalisé, développent un système de chefferie avec rotation des charges, et obligation au chef de faire des dépenses de prestige, ce qui le détourne d'autres activités et amène à terme sa ruine, ce qui limite de fait son pouvoir au moins sur le plan économique. La majorité de ces sociétés amérindiennes sont sans stratification sociale marquée, et « *sans autorité de pouvoir* ». Le chef n'est alors qu'un bon orateur, un faiseur de paix, un arbitre... au pouvoir faible et souvent très contesté. Son seul « *privilège* » est celui souvent attesté de la polygynie.

Les anarchistes colombiens d'aujourd'hui revendiquent l'analyse de CLASTRES (sans la nommer) puisque pour eux, « *la majorité des civilisations indigènes n'ont pas de vocation étatique* ». il s'appuient donc sur l'esprit et la pratique libertaires des indigènes, d'où leur

<sup>2</sup> ZARAGOZA Gonzalo *Anarquismo argentino 1876-1901*, Madrid, la Torre, 1996

<sup>3</sup> EVANS-PRITCHARD E.E. *Les Nuer : une anarchie ordonnée*, vers 1940, réédité : Paris, Gallimard, 1968

<sup>4</sup> BERTONI Mose *La civilización Guaraní*, Asuncion, 1982

<sup>5</sup> AMODIO Emmanuele *Di altre libertà e nuovi malincontri. Potere e società fra i makuxi del Brasile*, - in-Volontà, n°1, 1986

<sup>6</sup> MATTELART Armand *Histoire de l'utopie planétaire*, 2000, p.30

<sup>7</sup> MALINOWSKI Bronislaw *La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Paris, Payot, 1970, cité dans PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, 2001, p.21

revendication des termes d'anarchistes « *indigénistes* », ou anarchistes « *indianistes* », ou « *d'anarco-meca* » pour garder le terme en castillan.

Au Brésil, Eduardo GALEANO en 1969 avec *Dios y diablo en las favelas* rappelle que les mythes et les traditions amérindiennes persistent aujourd'hui dans le sous-prolétariat des bidonvilles, comme forme identitaire et de résistance.

On peut donc ainsi parler de « *société semi-libertaire* », par exemple pour les **Guayakis** semi-nomades du Paraguay analysés en 1972<sup>8</sup>, pour qui le pouvoir est considérablement limité, et surtout pour des groupes comme les **Ona**, les **Yahgan**, les **Jivaros** qui n'auraient même pas de chefferie.

En ce qui concerne ce dernier groupe, le beau livre de Philippe DESCOLA « *Les lances du crépuscule. Relations jivaros, haute Amazonie* » publié chez Plon en 1993 permet de mieux préciser les concepts. Dans la réédition Poche de la collection **Terre Humaine**, DESCOLA rappelle les analyses sur « *l'utopie anarchiste* » des **Shuars**, groupe jivaro souvent analysé, sans chef apparent et « *sans unités sociales intermédiaires* » (p.29). Ces jivaros présentent donc « *l'image troublante d'une incarnation amazonienne de l'homme à l'état de nature, une espèce de scandale logique confinant à l'utopie anarchiste* ».

L'autre groupe avec lequel il partage plusieurs années de vie (les **Achuars**) présente tous les traits d'un monde a-étatique, d'hommes libres, d'enfants mâles autonomes, sans structure sociale bien délimitée au premier abord. Mais l'aspect libertaire s'arrête ici : la guerre, plutôt la vendetta, instaure un climat de violence ; les femmes sont cantonnées à des rôles bien précis et à une polygamie imposée, sans guère de chance de s'en sortir malgré la fuite apparemment fréquente dans ce milieu favorable aux fugitifs ; les chefs sont absents, mais l'importance des « *grands hommes* », et des chamanes prestigieux permettent à DESCOLA de contredire ou tout au moins de nuancer l'analyse classique de Pierre CLASTRES. Malgré tout, l'utopie transparaît dans cette « *société anarchique* » (p.381) qui garantit de grandes différences et le droit à l'autonomie (p.444). Ce bel éloge vaut la peine d'être en partie reproduit : « *Le dépassement d'une domination frénétique de la nature, l'effacement des nationalismes aveugles, une manière de vivre l'autonomie des peuples où soient combinés la conscience de soi et le respect de la diversité culturelle...* ».

Les **Guayakis**, à la différence des **Guaranis**, ont d'ailleurs largement résisté à la colonisation espagnole, y compris aux tentatives d'intégration menées par les Jésuites avec leurs fameuses « *réductions* ». José Lorite MENA<sup>9</sup> ajoute à ses groupes qu'il trouve plutôt « *paléolithiques* » (p.13) les **boshimans** ou **bushmen** du Kalahari, les « **yanomamis, kindigas, guros, turkamas, banaros, waropen...** ». Mais il critique également (de manière libertaire et pluraliste d'ailleurs) le concept de « *société sans État* », car pour lui c'est référencer l'autre avec nos propres cadres, alors que ces structures de sociétés « *autres* » ont leur propre intelligibilité, leur propre « *lógos* »...

Si on garde l'analyse globale classique de Pierre CLASTRES, ces « *autres* » ont un chef qui n'a que les apparences du pouvoir et du prestige, mais la réalité de ce pouvoir est très limitée et la moquerie, les sarcasmes en désamorcent souvent son potentiel.

Mais dans le livre sur les **Guayakis**, Pierre CLASTRES est plus prudent dans les définitions : plus que *libertaire*, il utilise le terme *libérale* pour désigner cette société : droit au plaisir, polygamie et polyandries admises, chef très faible... Mais il s'agit d'une société ritualiste très contrôlée, avec souvent des « *purifications* » obligatoires, et une violence fréquente (meurtre de filles, conflits tribaux, cannibalisme assumé...) qui crée une forte hiérarchie du chasseur-tueur, alors que la femme reste cantonnée à la cueillette. Les rôles sont très cloisonnés. CLASTRES est donc un scientifique honnête, n'abusant pas des définitions, et empêchant de mythifier les sociétés primitives, ce que de naïfs intellectuels ont parfois développé, surtout par exemple à propos des « *bons mayas* » face « *aux méchants aztèques* ».

Cependant en 1976, dans un intéressant article sur *l'Archéologie de la violence dans les sociétés primitives*, compris dans le recueil *Libre 1*, paru chez Payot, Pierre CLASTRES relance l'idée d'un communisme primitif qui « *fonctionne selon le principe : à chacun selon ses besoins* » (p.148). Il affirme qu'il s'agit « *d'un monde sans hiérarchie, gens qui n'obéissent à personne, société indifférente à la possession de la richesse, chefs qui ne commandent pas, cultures*

<sup>8</sup> CLASTRES Pierre *Chronique des indiens Guayakis*, Paris, Plon, 1972

<sup>9</sup> MENA José Lorite *Sociedades sin Estado. El pensamiento de los otros*, Madrid, Akal, 71p, 1995

*sans morales, car elles ignorent le péché, société sans classe, société sans État, etc...* » (p.156). Bref ce monde en constante évolution, refusant l'immobilisme des « *utopies classiques* » classe fermement le groupe local des sociétés amérindiennes dans la mouvance libertaire. Mais la guerre quasi-permanente, et inhérente à ce type de société totalement autonome, nie le caractère kropotkinien de l'entraide. Donc le paradoxe est très fort. Mais par un retour dialectique un peu tiré par les cheveux, CLASTRES affirme que seul l'État, parce qu'unificateur par essence, serait capable d'empêcher la guerre. Donc ce sont bien des « sociétés sans État », leur logique d'autonomie anti-unificatrice étant « *l'antithèse de l'État* », CQFD...

Hélène CLASTRES analysant le prophétisme **tupi-guarani** met l'accent sur des aspects millénaristes et libertaires de ces sociétés anciennes du Paraguay et du Brésil. Leur recherche de la « *terre sans mal* »<sup>10</sup> en suivant des prophètes appelés *karai* est similaire à la quête de l'Éden, d'une société d'abondance, où règne l'immortalité et sans contrainte sociale. Elle prolonge l'article de Pierre CLASTRES sur les **Guaranis** paru dans **L'Éphémère** n°19-20 en 1972/73 : « *De l'un dans le multiple* » qui insiste également sur cette quête utopique permanente de l'autre monde, celui des origines, de la perfection, de « *l'âge d'or* » ? Une très belle bande dessinée, parfois cependant un peu confuse, primée en 2000, illustre ce rôle du *karai* comme révélateur des désirs de régénéscence de groupes ethniques en voie d'extinction : **LEPAGE/SIBRAN** *La terre sans mal*, Collection Aire Libre, 1999. Anne SIBRAN remercie d'ailleurs en introduction les travaux du couple CLASTRES et de DESCOLA.

Le Mexique amérindien est très riche en traditions communautaires au pouvoir limité et aux pratiques de quasi-autogestion. Ainsi, dans les États de Jalisco et du Nayarit, dans la tradition Huichole surtout, les terres étaient (et sont encore) souvent de propriété commune (le **calpulli**). Ce **calpulli**, répandu dans presque tout le Mexique, entraînait de surcroît la pratique d'un travail en commun et donnait lieu à un usufruit individuel ; pour les missionnaires « *utopistes* » dont le plus célèbre est LAS CASAS, il représentait l'un des axes essentiels pour aider et respecter les indigènes<sup>11</sup>. Dès son arrivée au Mexique au début des années 1860, le proudhonien Plotino RHODOKANATY reprend l'analyse lascasienne sur le *alpulli*.

Au Mexique du centre-ouest ce système se complexifiait avec l'existence de sorte de coopératives de production et de consommation. Juan NEGRIN<sup>12</sup> parle même « *d'autogestion économique interne* » des terres communes, ce qui correspond au système du **tatoani** pour chaque groupe tribal. Il y a rotation annuelle des charges politiques et administratives au sein de ce **tatoani**. La charge de responsable est sans rémunération et très coûteuse, car elle occupe beaucoup de temps : donc ni supériorité, ni enrichissement possible n'en découlent. Elle est proposée par un conseil de sages ou d'anciens, gardiens des traditions, les **cahuiteros**. L'auto-gouvernement va même jusqu'à la création d'une police propre, sorte de milice au service de la communauté, le **topil**. Chaque clan dispose d'un centre culturel, religieux et politique commun, le **tuquipa**. Pour conclure, l'ampleur de ces structures et leur résistance au pouvoir dominateur et unificateur de l'État mexicain en prouvent leur solidité.

Dans le Chiapas, les traditions communautaires et « *assembléistes* » des Tzotziles, un des groupes mayas soutenant largement la révolte du mouvement néozapatiste depuis 1974 sont elles aussi particulièrement vivaces. Lors de la création des **ejidos** (terrains récupérés par la collectivité et répartis assez également), surtout avec Lazaro CARDENAS dans les années trente, beaucoup de paysans mayas ont appris se réunir et à décider collectivement dans ce cadre. Malheureusement, l'exclusion systématique des femmes reste une dure réalité de toute la région jusqu'aux « lois » édictées par MARCOS. L'ouvrage d'Élisabeth TUTZ, publié par L'esprit Frappeur en 1998, sur *Irma, femme du Chiapas*, est sur ce thème un terrible témoignage qui nous amène à fortement relativiser tous les mythes sur le matriarcat primitif et l'égalitarisme indigène... Les souvenirs du *Tzotzil* Juan Pérez JOLOTE, publiés chez Maspéro en 1973 renforcent ce trait détestable, y ajoutant parfois alcoolisme omniprésent et mauvais traitements...

Dans la région d'Oaxaca (pays d'origine des frères MAGON, dont l'influence reste fortement marquée aujourd'hui, malheureusement souvent sous une forme mythifiée), le pouvoir

<sup>10</sup> CLASTRES Hélène *La Terre sans mal. Le prophétisme tupi-guarani*, Paris, Seuil, 1975

<sup>11</sup> CAPITANACHII Daniel Marti *Utopía de una ciudad y Dios en el Nuevo Mundo*, Texte de 10 pages, issu d'Internet, site <http://serbal.pntic.mec.es/~munoz11/utopia2.html>, 19/01/2001

<sup>12</sup> NEGRIN Juan *Acercamiento histórico y subjetivo al huichol*, Guadalajara, EDUG, 64p, 1986, p.21

est là aussi limité dans le cadre d'une « *communalité* » presque libertaire : « *Dans nos communautés, le pouvoir est un service, autrement dit l'exécution des directives d'une assemblée, d'une collectivité* »<sup>13</sup>.

En Colombie, ce sont essentiellement les peuples Wiwa, Kogui et Aruhaca qui sont marqués par une pratique « assembléiste » qui s'apparente à des formes modernes de démocratie directe, malgré la présence de multiples personnages hors du commun, sages, guérisseurs, shamans que sont les *mamos*, *sabios*, *jaibanas* ou *sagas* (femmes)<sup>14</sup>. Le conseil des sages (*mamos*) appelé *Shuama* n'exercerait son rôle que sous l'autorité de l'assemblée tribale. Même le chef de guerre *Kumatunga*, ou le responsable local imposé récemment par l'administration colombienne d'aujourd'hui (le *Cabildo Gobernador*) n'est disposé que de très peu de pouvoirs. Par exemple, le terme *cabildo* qui désignait autrefois le chef nommé par les prêtres ou les propriétaires fonciers signifie de plus en plus aujourd'hui autonomie, organisation indépendante, rébellion...

Ces peuples solidaires, souvent pacifistes, pratiquent une sorte d'appui mutuel très libertaire nos affirme un des responsables du Collectif libertaire Alas de Xue. Lui-même ethnologue, il a recherché dans l'éducation wiwa ce que la tradition de ce peuple permettait d'assurer pour un futur le plus autogéré possible<sup>15</sup>.

En Équateur, les aspects communautaires et démocratiques se retrouvent surtout dans la puissance encore aujourd'hui des familles élargies indigènes (les *ayllus*) qui pratiquent des échanges égalitaires et se lient en des rameaux vagues qui sont une forme de pré-fédéralisme. En juin 1990 un shaman, le Runa Yachag Alberto TAXZO a renoué avec cet esprit indépendant et révolutionnaire en soutenant une révolte des peuples amérindiens (le terme *pachakuti* qui est équivalent au terme « *révolution* » signifie passage de l'obscurité à la lumière).

Dans l'Amérique la plus australe, KROPOTKINE vers 1902 comparait le « *communisme primitif* » des *fuégiens* à celui des papous de Nouvelle Guinée.<sup>16</sup>

## 2. sociétés amérindiennes ou inuits d'Amérique du Nord :

Jean MALAURIE, géographe, anthropologue, éternel voyageur n'hésite pas ces dernières années à se revendiquer de la mouvance libertaire. Son amitié avec Michel RAGON et la postface qu'il rédige au livre de ce dernier (*La voie libertaire*) publié dans une collection qu'il dirige (*Terre Humaine* chez Plon) sont éloquentes sur ce point. Pour lui, en plus de son tempérament entier et du refus de l'esprit moutonnier qui l'a toujours caractérisé, la pensée libertaire est largement issue de son contact avec les indigènes du Grand Nord. « *Mes amis Inuit de Thulé, dans la société anarcho-communaliste dont j'ai partagé intimement la vie, m'ont introduit à cette société, libertaire...* » écrit-il en 1991. Leur individualisme et leur sens de la liberté sont des sentiments qu'il partage. Dans la *Chronique d'Amnesty* de décembre 1996 il renouvelle la formule : « *sur la civilisation des esquimaux, j'ai appris à connaître leur anarcho-communisme* ». Il répète avec encore moins de nuance cette affirmation dans son interview au *Nouvel Observateur* du 28 octobre 1999 : « *et j'ai découvert une civilisation, à l'époque totalement inconnue. Une société anarcho-communaliste, qui ne cadrerait avec aucun modèle. Une sorte de communisme primitif, égalitariste, mais anarchiste : ni Dieu, ni loi .* » avec cependant une forme de matriarcat affirmé, ajoute-t-il ensuite. Déjà en 1991 cependant, il modérait son propos, en reconnaissant tout un « *système de contraintes et de constantes surveillances* ».

MALAURIE ne fait que reprendre à un siècle de distance ce qu'affirmait Pierre KROPOTKINE : « *la vie des esquimaux est basée sur le communisme* »<sup>17</sup>.

## 3. Traces dans d'autres aires continentales...

<sup>13</sup> Collectif *Depuis les montagnes du sud-est mexicain* (2), Paris, l'Insomniaque, 125p, 1996

<sup>14</sup> FAJARDO SÁNCHEZ Luis Alfonso *Una historia del anarquismo en Colombia : Crónicas de utopía*, Móstoles, 1999

<sup>15</sup> FAJARDO SÁNCHEZ Luis Alfonso *Educación wiwa, por el futuro, buscando caminos hacia la tradición*, Bogotá, ONIC, 1993

<sup>16</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p.103

<sup>17</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p.105

THOMSON dans son *Voyages en Afrique méridionale*, cité par Ricardo MELLA, semble attribuer aux **Hottentots koranas** un puissant sens de l'autonomie individuelle, sans autorité suprême. Il parle également de BURCHELL, qui, dans son propre *Voyages à l'intérieur de l'Afrique méridionale* aurait trouvé des caractères similaires chez les **bechuans** du Botswana.

Les **hottentots** feraient montre également d'un grand sens de l'entraide, du partage<sup>18</sup>, qui étonne leurs visiteurs, même si l'état de délabrement de leur campements frappe les esprits<sup>18</sup>.

Toujours en Afrique australe, les **Bushmen** reviennent souvent chez les penseurs proches des libertaires. KROPOTKINE déjà notait des tendances fédéralistes chez certains de leurs clans<sup>19</sup>. Les activités collectives seraient nombreuses (notamment la chasse et la cueillette), avec partage du butin.

En Afrique du Nord, les peuples indigènes berbères sont sans doute les plus avancés. La structure villageoise communale, regroupant diverses tribus, et misant sur des liens fédéralistes est mise en avant par KROPOTKINE qu insiste sur son antériorité face à la commune européenne<sup>20</sup>.

Dans l'aire océanienne et indonésienne, les indigènes vivent parfois dans une forme de société pré-anarchiste étonnant si on en croit le témoignage de G.L. BINK<sup>21</sup> en Nouvelle Guinée, cité par KROPOTKINE : « *les papous n'ont ni religion, ni dieux, ni idoles, ni autorité d'aucune sorte* ». D'où l'extrapolation naïve de KROPOTKINE : « *Ces pauvres gens, qui ne savent même pas faire du feu et en entretiennent soigneusement dans leurs huttes pour ne jamais le laisse s'éteindre, vivent sous le communisme primitif, sans se donner de chef* ».

Pour de nombreux villages **polynésiens**, il parle également « *d'harmonie* ».

## **B. DES TRACES ANARCHISTES DANS CERTAINS MOUVEMENTS MILLENARISTES ?**

Comme le note Georges LAPIERRE dans son *Épilogue* au livre cité ci-dessous, le millénarisme, « *porteur d'un projet social universel* », peut s'apparenter à l'anarchisme en ce sens qu'il remet en cause de nombreuses sujétions, dont :

1. celle de l'ordre religieux et social, qu'il vise à renverser,
2. celle des sacrements qu'il refuse,
3. l'idée de toute médiation entre l'homme et dieu qu'il évite,
4. l'idée d'autorité qu'il récuse,
5. et l'argent et la propriété privée qui corrompent et divisent et qui doivent pour cela être éliminés...

Les sources principales permettant d'incorporer le millénarisme à certains aspects de l'utopie libertaire sont celle de Norman COHN *Les fanatiques de l'Apocalypse. Millénaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Âge* (ce titre de l'édition Payot de 1983 est pourtant bien loin du titre original : *The pursuit of Millenium*), et l'ouvrage de Yves DELHOYSIE et de Georges LAPIERRE *L'incendie millénariste*. Il y a également beaucoup d'informations dans l'ouvrage de Michel MOLLAT et Philippe WOLFF, *Ongles bleus, Jacques et Ciampi*, paru à Paris en 1970, notamment sur les mouvements du XV et XVI<sup>e</sup> siècles.

L'ouvrage de Norman COHN dont la première édition date de 1957 est une référence fréquente pour les antécédents de la pensée et des mouvements anarchistes. En fait l'auteur, faute d'analyse précise du vocabulaire anarchiste qu'il utilise, fait de fréquentes confusions ou d'abus de langage. Il confond souvent amour libre (qui l'est seulement en apparence) et anarchisme, même si le premier en est une des composantes sur le plan des mœurs. L'anarchisme, qui est antidogmatique et antiautoritaire par essence ne se reconnaît certainement pas dans les communautés autoritaires, fanatisées décrites. Celles-ci se rapprochent plus des contre-utopies du XX<sup>e</sup> siècle ou de l'horreur antilibertaire des dystopies et régimes totalitaires récents. Il y a donc à mon avis un grave anachronisme et de fortes erreurs d'interprétations, malgré quelques traits sympathiques pour une histoire libertaire : les révoltes des humbles, la

<sup>18</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p.98

<sup>19</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p.96

<sup>20</sup> KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p.135

<sup>21</sup> BINK G.L. *Réponses au questionnaire*, -in-*Bulletin de la société d'anthropologie*, vol.XI, 1888, cité -in- KROPOTKINE Pierre *L'entraide, un facteur d'évolution*, p.101

liberté sexuelle dans un premier temps parfois pratiquée, les mouvements de récupération des terres, et la recherche d'une vraie liberté chez certains adeptes du Libre Esprit, pour donner quelques exemples.

Cependant, pour bien illustrer le rapprochement entre millénarisme, utopie sociale et théories libertaires, une très bonne référence est l'ouvrage étonnant *La guerre de la fin du monde* de Mario VARGAS LLOSA en 1981. Il y décrit un mouvement millénariste typique du Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle, qui donne naissance à une communauté religieuse communiste hors de tout pouvoir politique, qui *squatte* les terres d'un grand noble latifundiste et les offre à un monde composite de brigands et de déshérités, dont le seul ciment est assuré par une sorte de messie pacifiste, le Conseiller. Un militant anarchiste, Galileo GALL, féru de PROUDHON et des idéaux exprimés par la Commune de Paris s'enthousiasme pour ce mouvement qu'il prend pour un communisme libertaire populaire et spontané. Le roman décrit en fait un épisode réel : les guerres contre la communauté de Canudos, « *le Münster du sertao* » entre 1896 et 1897. Cette « *ville sainte* » est dirigée par Antonio CONSELHEIRO (en fait A.V. MENDES MACIEL), moine errant et terriblement convaincant.

Enfin, comme de nombreux mouvements millénaristes mettent en scène paysans, déshérités, *Lumpenprolétariat*, marginaux de tout type et brigands, il est bon de rappeler qu'au moins deux penseurs anarchistes célèbres ont sans cesse soutenu et souhaité ces révoltes populaires, malgré leurs excès et leur absence d'idéologie, parce que ce sont de justes révoltes spontanées de la misère et que leur tendance apocalyptique correspond un petit peu à la vision de fin du monde étatico-bourgeois dont rêvent quelques anarchistes. Il s'agit d'abord d'Ernest COEURDEROY qui en appelait aux soulèvements destructeurs des cosaques pour rénover le monde, dans son livre *Hourra ou la révolution par les cosaques* publié en 1854. Le second est bien sûr Michel BAKOUNINE qui dans la plupart de ses écrits fait de nombreuses références aux grandes révoltes paysannes qui ont marqué l'histoire russe, celles de Stenka RAZINE ou de POUGATCHEV, par exemple.

## 1. traces libertaires dans quelques pensées et mouvements médiévaux :

### a) aux origines du christianisme : le montanisme

Les **Montanistes** en fin de l'Antiquité font parfois figure de précurseurs des mouvements qui s'épanouissent surtout au Moyen Âge. Ce serait la première vraie rupture avec le monde, le premier acte de marginalité assumée au sein du monde chrétien.

### b) quelques éléments pris la Confrérie de Saint François d'Assise

Avant d'être récupérée et contrôlée par la papauté, la Confrérie des Frères Mineurs donne aux anarchistes chrétiens (dont TOLSTOÏ ou ELLUL sont les principaux représentants) une base assez forte. Son règlement vers 1221 nous montre une communauté pratiquant l'appui mutuel si cher à KROPOTKINE, même s'il s'agit de solidarité chrétienne. La fraternité entre ses membres est un des ciments du groupe italien qui n'a pas encore vraiment rayonné dans d'autres pays.

La pratique systématique du travail, la volonté de prêcher par l'exemple et non par la coercition, le refus fréquent de l'argent et des honneurs, la revendication d'une certaine pauvreté assumée... sont des idées ou pratiques que le courant libertaire va souvent faire siennes. Si ajoutent la rotation des tâches (l'interchangeabilité) et un refus de la hiérarchie qui sont des éléments essentiels de l'acratie ; « *Que personne ne s'approprie la charge de supérieur* », « *que tous les frères n'aient aucun pouvoir ni domination, surtout entre eux* » sont des formules que l'on verrait bien dans les écrits de BAKOUNINE.

Ainsi « *leur style de vie offrait, par son seul témoignage, un modèle de société alternative, tout en vivant et en se mêlant aux autres.* »<sup>22</sup>

### c) le joachimisme est-il « libertaire » ?

Le cistercien calabrais Joachim DE FLORE (1130 ou 1135-1202), avec sa théorie des trois États, annonce la venue du troisième, celui de l'Esprit (Saint) après celui de la loi (le Père) et celui de la Grâce (le Fils). Ce temps serait celui de l'intelligence, de la liberté, des groupements d'amis, donc la réalisation d'un monde de « *justes et de parfaits* »... Ses idées se répandent très

<sup>22</sup> MICCOLI Giovanni *Les vies de Saint François d'Assise*, -in-**L'Histoire**, n°268, septembre 2002

rapidement dès le XIII<sup>e</sup> siècle, grâce aux franciscains spirituels (les **fratricelles**) et plus tard aux **Frères du Libre Esprit**. Mais les disciples de Joachim dépassent largement leur maître, qui était sur la fin de sa vie très critique par rapport au millénarisme. Or la plupart des sectes qui s'en réclament vont surtout mettre l'accent sur cet aspect et sur une eschatologie radicale.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, donc, l'hérésie joachimite serait une forme « *d'anarchisme quasi mystique* », et ses adeptes les lointains ancêtres de BAKOUNINE et de NIETZSCHE ! C'est évidemment abusif, mais il faut bien reconnaître que c'est le seul grand mouvement de révolte médiévale qui dispose d'une théorie sociale novatrice.

Au XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, le mouvement des **Apostolici** en Italie du Nord, autour de Gherard SEGHARELLI se veut « *sans chef, ni hiérarchie, ni Église* ». Pour Yves DELHOYSIE, il s'agit du premier mouvement de contestation radicale de l'ordre social. Ils sont relayés par les **apostoliques** de TANCHELM ou les **apostolici** disciples de Dolcino de Novarre qui posent également des jalons radicaux contre les pouvoirs en place et l'orthodoxie ecclésiastique, et y ajoutent souvent un refus du mariage et de la propriété privée.

Les **Frères du Libre Esprit** semblent les plus proches des thèses libertaires, surtout avec l'écrit de Marguerite PORETE « *Le miroir des simples âmes* » (fin du XIII<sup>e</sup>-début du XIV<sup>e</sup> siècle). Du XIII<sup>e</sup> jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, de nombreux mouvements s'en inspirent. Tous présentent un égalitarisme très fort, une haine des tabous et des puissants, une profonde volonté d'autonomie... qui peuvent expliquer l'abus de langage de COHN qui voit en eux en permanence des anarcho-communistes, faisant là un bel anachronisme.

Les plus radicaux semblent être les **amauriciens**, disciples d'Amaury de BÈNE à Paris au début du XIII<sup>e</sup>, ou les divers groupes de **bégarde**s et de **béguines** du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles. Ces derniers esquissent déjà de futures communautés libertaires, avec pour la première fois une certaine égalité homme-femme, une liberté sexuelle réelle semble-t-il et un style de vie non-conformiste. Quant aux amauriciens, ils prônaient une vie libre, tant la notion de péché était chez eux sous-évaluée. Ils anticipent les **ranters** du XVII<sup>e</sup>. Les **Picards** du XV<sup>e</sup> vont eux aussi jusqu'à prêcher l'émancipation sexuelle totale. Ils rejettent toutes les lois et tous les commandements.

D'autres penseurs renouvellent le message et relance les mouvements : Jean de BRÜNN à Cologne, Walter LOLLARD, Jean HARTMANN... Souvent proches des **Libertins Spirituels**, ils condamnent toute propriété, et justifient même parfois le vol !

d) *Principaux mouvements « anarchistes » cités par COHN ou LAPIERRE...*

Depuis le IV<sup>e</sup> siècle le mouvement des **messaliens** pourrait en être une première ébauche.

Après le VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, les **soufis** dans l'islam ont sans doute prôné des idées proches.

Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles surtout, les mouvements des **Pastoureux** se sont répandus en Europe Occidentale, avec leur cortège de violence et d'antisémitisme. Norman COHN y voit le « *premier des mouvements anarchiques* » (sic ! au lieu d'utiliser le terme « *anarchistes* »). Au XII<sup>e</sup> les **Caputiati** égalitaristes et antinobiliaires du Massif Central seraient à classer dans ces mouvements libertaires. Au XIV<sup>e</sup>, les tisserands flamands, les **Jacques** picards, les **Tuchins** du Centre, les disciples de John BALL en Angleterre... sont la preuve d'un siècle fort agité et contestataire.

COHN voit surtout des « *révoltes anarcho-communistes* » dans le mouvement en Angleterre de 1381. C'est assurément excessif, ce mouvement est surtout une révolte généralisée, dont l'esprit ou les revendications sont rarement formalisées, malgré quelques adeptes de la pensée de John WYCLIF. Ce mouvement est tout de même une profonde révolte antiprinicière et anti-ecclésiastique.

Au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, la Bohême est bouleversée par des messages de fin du monde et des mouvements libérateurs dont le plus important est le **hussisme**. Les sermons de Jean HUSS (1369-1415) enflamment villes et campagnes. Une aile extrémiste **taborigite** tente de créer sur les montagnes, au Mont du nom biblique de « *Tabor* », une communauté égalitaire, antihérarchique et « *anarcho-communiste* » (COHN p.235), capable de se passer de l'Église et des Princes, dont certains écrits sont nettement libertaires : « *En ce temps là, ceux qui demeureront en vie seront ramenés à un état d'innocence ... et nul ne souffrira plus de la faim ni de la soif, ni d'aucune douleur physique, ni d'aucune peine, ni d'aucune humiliation... Alors il n'y aura plus ni roi, ni domination sur terre, plus aucune sujétion. Les redevances et les dettes seront abolies. Nul ne*



*pourra plus contraindre quiconque, mais tous seront égaux comme frères et sœurs* »<sup>23</sup>. Dans ce hussite radical, KROPOTKINE trouvait des accents libertaires notamment chez CHOJECKI<sup>24</sup>.

Les **adamites** sont souvent confondus avec les taborites. Ils sont apparemment moins violents, et plus proche d'une nature libérée, pacifique et libre sexuellement. Ils veulent comme beaucoup de ces mouvements radicaux vivre leur vie sans tabous, sans a priori, notamment sexuels : c'est normal, disent-ils, puisqu'il s'identifient à Dieu lui-même ! Et même au sein du mouvement taborite se distingue de plus extrémistes, ceux qui suivent par exemple Martin HAUSKA et son mythe de l'âge d'or.

Après la chute terrible de Tabor vers 1452, le mouvement persiste de manière plus pacifiste et non violente, avec par exemple les **Frères Moraves**.

Mais comme pour de nombreux mouvements, les dérives militaristes et le phénomène exacerbé du leadership les éloignent de toute pensée anarchiste. Le pire est atteint un peu plus tard avec les anabaptistes sur ce plan.

## 2. aspects pré-libertaires dans quelques mouvements de l'époque moderne et contemporaine :

Dans l'ensemble, comme le rappellent (page 37) DELHOYSIE et LAPIERRE dans leur ouvrage cité ci-dessus, la divinisation de la monarchie dès la fin du Moyen Âge sape partiellement ces mouvements millénaristes, au moins dans leur aspect messianique de prince des Derniers Jours. Mais ils restent fort nombreux.

Au début du XVI<sup>e</sup>, les derniers mouvements liés au **Bundschuh** germanique touchent encore l'Allemagne ou le Haut-Rhin et la Haute-Saône. Mais ce mouvement de « *guerre des paysans* » a plus passionné les marxistes à la suite d'ENGELS que les anarchistes, même si certains d'entre eux ont fait l'apologie de cette révolte, pour le refus des diverses autorités et le refus des impôts. Son principal théoricien, Thomas MÜNTZER (1488-1525), le fondateur de la **Ligue des Élus**, quoique parfois favorable au communisme, est plus un radical, un mystique de la Réforme protestante qu'un leader pré-libertaire. Il est trop peu préoccupé par les aspects sociaux, sauf en fin de sa vie. Il se dresse alors contre les puissants et appelle à la révolte contre l'autorité ecclésiastique et temporelle. Mais ce n'est pas une lutte totalement libertaire, bien sûr, c'est toujours au nom d'une puissance religieuse supérieure. Il est pourtant décapité en 1525, sans doute surtout pour les *Articles de Mühlhausen* en Thuringe, auxquels il est lié, et qui prônent la communauté des biens puis leur partage égalitaire et la suppression, libertaire cette fois, de toute autorité absolue, en remplaçant les responsables par un « Conseil perpétuel » surtout constitué d'artisans.

Le mouvement très minoritaire et plus extrémiste de Hans HUT qui vise à « *effacer tous les gouvernements* » est plus significatif.

Des mouvements plus ou moins **Joachimistes** persistent également, comme les **Quintinistes** au XVI<sup>e</sup> ou surtout les **Ranters** (*divagateurs*) anglais du XVII<sup>e</sup>. Ces derniers présentent une vision libertine, sinon libertaire, puisqu'ils refusent toute autorité et tout privilège. Leur position est profondément individualiste et violemment anticléricale. Ils recherchent parfois un mode de vie hors des tabous sexuels. Certains d'entre eux vont même, d'après COHN, jusqu'à penser un érotisme anticipant l'amour libre. Avec certains **Quakers**, ils vont mettre jusqu'à rejeter la notion de péché et rompent ainsi avec toute une tradition religieuse.

Cependant c'est dans le mouvement radical lié à **l'anabaptisme** que les expérimentations et les textes sont les plus nombreux au XVI<sup>e</sup>. La folie communautariste de Münster en Westphalie en 1533-35 et le fanatisme délirant de Jan MATTHYS ou de Jan de LEYDE (BOCKELSON) sont très souvent (et paradoxalement) référencés. Par exemple un témoin du XVI<sup>e</sup> siècle affirme que « *là où ils souhaitent instaurer le nouveau baptême, ils voudront juste après écarter et renverser toute autorité* ». En 1527 les *Articles de Schleithem*<sup>25</sup> en proposant le retrait volontaire d'un monde mauvais, proposent des solutions qui rappellent le communisme et l'entraide kropotkinienne. Ces articles rejettent militarisme et étatsisme... KROPOTKINE se retrouvait dans les écrits anabaptistes de Johannes DENK.

<sup>23</sup> LECOQ Danielle/SCHAER Roland *Les traditions anciennes, bibliques, médiévales, -in-Utopie...*, BNF, 2000, p.78

<sup>24</sup> CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 1978, p.30

<sup>25</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

Un chrétien réformateur et modéré comme ÉRASME rend bien compte du radicalisme de ces mouvements et de la manière dont ils sont alors perçus : « ceux que l'on appelle anabaptistes mijotent depuis longtemps une manière d'anarchie. Ils nourrissent aussi des dogmes monstrueux qui, s'ils se répandent, feront paraître LUTHER presque orthodoxe » écrit-il en dans les années 1520<sup>26</sup>. Il dénonce fermement leur anarchisme et leur communisme (si j'ose ces anachronismes) en 1534 et se positionne pour l'obéissance aux puissants et aux propriétaires : « Il ne faut en aucune façon admettre les anabaptistes. Les apôtres nous ordonnent d'obéir aux magistrats : eux ils ne supportent même pas d'obéir à des princes chrétiens ! Il faut que la mise en commun des biens relève de la charité et que leur possession et le droit de les distribuer restent aux mains des propriétaires ! »<sup>27</sup>.

Il y a donc bien dans un premier temps communisme intégral et destruction des pouvoirs en place - ce qui est proche de maintes expressions de l'anarchisme - mais rapidement un pouvoir totalitaire et théocratique, totalement paranoïaque et terroriste, brisant toute autonomie individuelle, se met en place dans la ville de Münster et tourne au carnage, au totalitarisme (si on ose l'anachronisme) et aux autodafés... C'est l'antithèse totale de l'anarchisme, désormais. Pourtant massacres, répression... n'empêche pas le mouvement de sporadiquement se prolonger sur tout le siècle. Par exemple une « nouvelle Münster » apparaît à Clèves vers 1567-1580 avec WILLEMSSEN.

Il est à noter que sous des formes plus pacifistes et un peu plus ouvertes, le mouvement anabaptiste a largement perduré. Par exemple sous la forme pacifique des **Huttériens** ou des **Mennonites**, voire en influençant parfois **Baptistes** et **Quakers**. Tous ces groupes, liés à une critique souvent pré-libertaire de l'esclavage, ou revendiquant des formes d'un pré-féminisme égalitaire, ont largement marqué l'anarchisme états-unien<sup>28</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, parmi les multiples sectes ou groupes qui en sont issus, le mouvement communautaire du **Brudershof** fondé en Allemagne dans les années 20, et expulsé par les nazis dans les années trente, compterait encore près de 7 communautés en fin du siècle. Mais les aspects libertaires y sont pratiquement inexistantes et le millénarisme bien estompé.

En Angleterre au XVI<sup>e</sup>, le curieux mouvement « **familiste** » autour de Christopher VIRTELS milite en faveur de la communauté des biens et anticipe LAFARGUE en encourageant le droit à la paresse, puisque l'oisiveté est encouragée ! Cela ferait plaisir à certains libertaires mais ferait assurément rager PROUDHON qui plaçait le travail au centre de ses recherches.

Justement, lors des révolutions anglaises du XVII<sup>e</sup> siècle, un millénarisme spontané apparaît, notamment dans ce mouvement radical et égalitaire des **diggers** (*bêcheurs*) au milieu du siècle. En occupant des terres, en les travaillant à leur profit, ils sont d'une certaine manière, en caricaturant un peu, les ancêtres des squatters et des autogestionnaires ou militants alternatifs contemporains. D'une manière plus réfléchie, l'œuvre très riche de WINSTANLEY, auteur souvent revendiqué ou cité dans les histoires de l'anarchisme, présente au moins au début, des aspects également millénaristes, mais s'il a appuyé un temps les diggers, il semble plus proche des **nivelers** (égalitaristes) qui apparaissent relativement modérés dans l'effervescence sociale de ces années. Ce qui peut sembler libertaire dans les différents mouvements radicaux britanniques de cette époque, ce sont incontestablement les nombreuses citations que l'on peut faire sur la souveraineté des pauvres, du peuple, sur le rejet de toute autorité spirituelle, sur un égalitarisme un peu fanatique... par exemple dans les écrits ou interventions de l'imprimeur Richard OVERDON, du colonel cromwellien et niveleur John LILBURNE ou du publiciste John WILDMAN. Mais bien évidemment, ce ne sont que des démocrates républicains radicaux, pas des anarchistes. Pourtant leurs écrits sont parfois fondamentaux pour les libertaires, ne serait-ce que pour l'ébauche d'égalité des sexes et leur refus théorique du pouvoir qu'ils abordent. Leur millénarisme anarchisant semble encore évident pour bien des chercheurs récents, comme Eleni VARIKAS : « ...le royaume de Dieu sur terre favorisait une vision anarchique au sens propre, puisqu'il se manifestait dans l'action de ses enfants élus, les saints, action qui ne dépendait d'aucun pouvoir humain »<sup>29</sup>. Il reprend la même

<sup>26</sup> HALKIN Léon E. *Érasme parmi nous*, Paris, Fayard, 1987, p.249

<sup>27</sup> HALKIN Léon E. *Érasme parmi nous*, Paris, Fayard, 1987, p.374

<sup>28</sup> PERRY Lewis *Radical abolitionism : anarchy and the government of God in anslavery thought* Ithaca, Cornel University press, 1973

<sup>29</sup> VARIKAS Eleni *Coutume tyrannique, pourquoi obéir ? L'égalité des sexes dans l'utopie de la révolution anglaise*, -in-*L'utopie en questions*, 2001

formulation dans le *Dictionnaire des utopies* en 2002 à propos du *Féminisme anglais*. Il cite notamment le niveleur LILBURNE qui apparaît ici très pré-anarchiste « *Chaque individu particulier, homme ou femme... tous étant naturellement égaux en puissance, dignité, autorité et majesté... personne n'a naturellement d'autorité sur un autre que si cet autre la lui a confiée, c'est à dire par acceptation réciproque et consentement* ». Ce féminisme semble fortement ancré dans le mouvement messianique de la **Cinquième Monarchie**, avec un grand nombre de femmes « *prêchures* » comme la fort *basiste* (au sens libertaire de favorable aux gens d'en-bas et aux pratiques de démocratie directe) Mary RANDE CARY : « *Le temps arrive où non seulement les hommes mais les femmes seront prophètes, non seulement les vieux, mais les jeunes ; non seulement les supérieurs, mais les inférieurs, non seulement ceux qui ont une éducation universitaire, mais même les domestiques et les bonnes à tout faire* ».

L'Amérique latine coloniale a été également le cadre de mouvements mêlant des traces de joachimisme et de millénariste. Par exemple, au XV<sup>e</sup> siècle, la révolte au Pérou de Hernández GIRÓN vers 1553-54 permet à beaucoup d'exclus du système colonial de s'en prendre au pouvoir encomendial. Toujours au Pérou, en fin du XVI<sup>e</sup>, le mouvement du dominicain Francisco de LA CRUZ, regroupe des tendances millénaristes et des idées du groupe des **alumbados** (illuminés). Cette « *hérésie américaniste* » comme l'appelle Alain MILHOU<sup>30</sup> est cependant très peu libertaire, juste un peu tolérante sur le plan religieux. Mais elle est suffisamment grave aux yeux des dominateurs espagnols pour conduire son leader au bûcher en 1578.

Des traces millénaristes et eschatologiques, d'appel à une violence radicale et libératrice des exclus et des marginaux aux côtés des travailleurs, de justification du spontanéisme et du terrorisme... se retrouvent chez le socialiste communiste, souvent très proche des idées libertaires, Wilhelm WEITLING dans l'Allemagne et la Suisse du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, divers mouvements millénaristes enflamment le Nordeste brésilien. Peu sont de coloration libertaire. Par exemple, le mouvement de Canudos (1893-1897) cité ci-dessus est surtout religieux et anti-républicain, mais la négation des pouvoirs en place et son côté fortement populaire reste notable. Dans les années 1930, la communauté de Lourenço (plaine d'Araripe) est plus remarquable, puisqu'il y a tentative de création d'une sorte de phalanstère. Mais la répression y est aussi terrible qu'à Canudos, et le mouvement se termine par un massacre en 1938, après 4 ans de résistance.

D'autre part, la tradition des *bandits ou maquisards*, des *rebelles* est forte au Brésil. Ces **cangaceiros** ou ces **jagunços** restent populaires, mais leur apogée date de la fin du XIX<sup>e</sup> et le dernier meurt en 1938. Mais si parfois il s'en prennent aux autorités ou ressuscite une épopée au service des pauvres du type de celle de Robin des Bois, la plupart du temps les valeurs machistes et militaristes qu'ils véhiculent, et leurs ventes comme mercenaires au profit des latifundistes les éloignent fortement du mouvement anarchiste brésilien. Le cinéma **ново** des années 1960/70 a redonné, sans complaisance, une certaine force à ces combattants.

À l'autre bout du monde, et pour la même période, la Mélanésie connaît un nombre impressionnant de mouvements millénaristes : plus de 70 sont recensés par LAPIERRE et DELHOYSIE entre 1860 et 1960. Le plus célèbre qui sert de toile de fond à beaucoup est le **mouvement du cargo**, sorte d'attente du nouvel âge d'or et de l'abondance. Mais ces mouvements sont surtout religieux, voire claniques parfois, rapidement récupérés (par les missionnaires, ou par les japonais pendant la Deuxième Guerre Mondiale) et sont très loin de l'anarchisme, sauf dans les aspects anticolonialistes, la volonté festive, la recherche d'une saine oisiveté et le dédain des richesses et de l'argent. Ce dernier point est une des constantes du millénarisme et de l'anarchisme ibérique, surtout l'andalou.

Dans la pensée de l'écrivain TOLSTOÏ, référence principale des idées anarcho-chrétiennes, sont apparentes des traces de millénarisme ou de messianisme révolutionnaire comme cette citation de *La fin d'un monde* le prouve : « *Je crois qu'à cette heure précise commence la grande révolution, qui se prépare depuis 2000 ans dans le monde chrétien, la révolution qui substituera au christianisme corrompu et au régime de domination qui en découle, le véritable christianisme, base de l'égalité entre les hommes et de la vraie liberté, à*

---

<sup>30</sup> MILHOU Alain *Courants messianiques et utopiques...*, -in-*Utopie*, BNF, 2000

laquelle aspirent tous les êtres doués de raison »<sup>31</sup>. Excommunié depuis 1901, le romancier jusqu'à sa mort en 1910 s'écarte de plus en plus de la société aristocratique et religieuse de son époque.

Dans le Sud de l'Espagne, essentiellement en Andalousie, multiples sont les œuvres qui parlent d'un anarchisme religieux, eschatologique, millénariste... surtout à la suite des écrits de Gérard BRENAN (*Le labyrinthe espagnol*) et de Frank BORKENAU (*The spanish cockpit* en 1937) qui le mettent en avant précocement et popularisent cette analyse. L'historien des révoltes paysannes a généralisé le trait (DÍAZ DEL MORAL Juan *Historia de las agitaciones campesinas andaluzas* dès 1929) et l'historien marxiste anglais HOBBSBAWM l'utilise presque jusqu'à la caricature en 1959 (*Primitive rebels. Studies in archaic forms of social movements in the 19th and the 20th centuries*). Gilles LAPOUGE et Henri BÉCARUD en avaient fait un point fort de leur « *Anarchistes d'Espagne* » en 1970.

Les points qui permettent d'identifier ainsi l'anarchisme andalou sont cependant très forts : l'aspect quasi biblique et désintéressé des prophètes anarchistes, véritables missionnaires, « *saints laïcs* » comme on le dit de Fermín SALVOCHEA en est un de plus importants. Il est parfois même présenté comme un « *Christ anarchiste* », ou comme « *prophète* » (pour la communauté juive londonienne) par Rudolph ROCKER ! Les flambées de révoltes spontanées et leurs attentes naïves et quasi-millénaristes constitue le deuxième élément. Enfin une troisième cause est à rechercher dans le mode de vie souvent puritain, ascétique, rigoureusement éthique... des militants anarchistes convaincus, agissant contre l'alcoolisme et le tabac, contre les corridas... autant que contre les possesseurs de grandes propriétés ou les grands viticulteurs. La lecture en commun des œuvres révolutionnaires dans les petits villages nous renvoie presque aux lectures collectives de la Bible dans l'Europe Moderne. L'esperanto y a cependant remplacé le latin. Il s'agit alors bien ici d'une « *contre-société* » quasi-utopique et presque religieuse de « *croyants* », c'est du moins l'analyse de Murray BOOKCHIN<sup>32</sup>, même s'il dénonce l'aspect religieux et primitif montré de manière « *exagérée* » et « *grossièrement simplifiée* » par HOBBSBAWM notamment. Même un observateur libertaire aussi pertinent que Hans Erich KAMINSKI en 1936-37 répète cette analyse « *religieuse* » de l'anarchisme ibérique ; il parle notamment « *d'idéalisme né d'une foi fanatique* » et d'un mouvement communautaire « *plus proche des idées des chrétiens primitifs que des lois de l'ère industrielle* »<sup>33</sup>.

La position trop caricaturale d'HOBBSBAWM est contrée à mon avis de manière quasi définitive par la thèse de Xavier PANIAGUA<sup>34</sup>, qui s'appuie sur les travaux de J. MARTINEZ ALIER<sup>35</sup> et de Temma KAPLAN<sup>36</sup> : le millénarisme repose sur des flambées purement spontanéistes. Au contraire dans l'anarchisme espagnol, les mouvements éclatent en s'inspirant d'un vaste ensemble de prédictions, de formations et d'expérimentations politiques et sociales. L'imprégnation syndicaliste libertaire est omniprésente, y compris dans les campagnes les plus reculées, et là même où l'organisation anarchiste n'est pas particulièrement présente. Une vraie culture libertaire s'est enracinée et donne de la substance à des mouvements très diversifiés et donc impossibles à classer<sup>37</sup>.

Mais ce messianisme ibérique anarchisant semble bien réel, et trouve une partie de ses origines dans le « *costisme* » (de Joaquín COSTA) de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>.

Dans le Chiapas néozapatisme de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, « *l'espérance eschatologique* » reste forte. Elle mêle les positions religieuses de l'Église des pauvres en faveur de « *l'exil* », de la recherche de la « *terre promise* », les positions messianiques de bien des mouvements de révoltes indigènes et la position de quelques guérillas depuis les années 1960. D'une certaine

<sup>31</sup> DUREL Alain *TOLSTOÏ, anarchiste et chrétien ?*, -in-*Les Temps Maudits*, CNT, n°13, été 2002

<sup>32</sup> BOOKCHIN Murray *Los anarquistas españoles*, Valencia, 2000 (version états-unienne : 1977)

<sup>33</sup> KAMINSKI Hans Erich *Ceux de Barcelone*, 1937

<sup>34</sup> PANIAGUA Xavier *La sociedad libertaria*, Barcelona, 1982

<sup>35</sup> MÁRTINEZ ALIER J. *Crítica a la interpretación del anarquismo como rebeldía primitiva*, -in- *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, n°43 & 45, 1975

<sup>36</sup> KAPLAN Temma *Orígenes sociales del anarquismo en Andalucía*, Barcelona, Crítica, 1977

<sup>37</sup> GÖRLING Reinhold *El anarquismo como cultura proletaria en Andalucía*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>38</sup> DUEÑAS LORENTE José Domingo *Costismo y anarquismo en las letras aragonesas*, Zaragoza, 2000

manière, le Sous-commandant MARCOS, comme avant lui Emiliano ZAPATA, devient une sorte de « *messie libérateur* » en incarnant à la fois les hommes providentiels au service du peuple (MAGON, ZAPATA, GUEVARA...), les divinités d'espoir du monde indigène (QUETZALCOATL) et celles du christianisme (Archange Saint Michel). C'est la thèse que défend en tout cas Fernando MATAMOROS PONCE dans son *Mémoire et utopie au Mexique* en 1998, même s'il omet le magonisme dans ses recherches.

### 3. Le cas particulier du messianisme juif

Le messianisme juif, avec ses idées de justice sociale et sa référence à l'Exode comme modèle de système social équitable, est fortement emprunt d'utopie. Toute la spiritualité juive semble marquée par cette volonté de monde futur idéal, comme le rappelle Furio BIAGINI<sup>39</sup>, autant sur le plan religieux que civil, ce qui est une des caractéristiques fortes du judaïsme. Le premier sionisme chez un Bernard LAZARE par exemple est fortement teinté d'esprit libertaire largement reconnu et assumé. Les kibboutz essaient d'appliquer une société meilleure et égalitaire, tout en défendant militairement, c'est leur grand paradoxe, un nouvel État de type colonial et très nationaliste.

Les principales analyses sur ce thème sont issues des œuvres de Michael LÖWY. Dans la revue *Projet* sur « *Le déplacement des utopies* » de mars 1998, il affirme que « *la foi est au cœur des utopies sociales modernes* ». Dans son ouvrage majeur dix ans auparavant, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe Centrale*, il développe l'importance des aspirations libertaires (c'est à dire « *anti-autoritaires et anti-étatistes prononcées* ») pour de nombreux penseurs et militants issus du monde juif, et souvent de grande importance pour la pensée sociale de notre siècle : Martin BUBER, bien évidemment, mais également le jeune KAFKA, l'anarchiste pacifiste et important théoricien Gustav LANDAUER, et même Walter BENJAMIN... Pour lui, les correspondances et « *l'attractio electiva* » entre messianisme juif et utopie libertaire sont très fortes. Il y développe un chapitre théorique de grande ampleur et tout l'ouvrage l'illustre par petites touches. C'est une œuvre un peu difficile mais très motivante.

Dans un article récent<sup>40</sup>, Michael LÖWY renforce cette analyse d'un BENJAMIN qui dans son utopie mêle trois grandes sources : le romantisme, le marxisme critique et une pensée libertaire omniprésente nourrie surtout de RECLUS, TOLSTOÏ et FOURIER. Pour lui messianisme et révolution se confondent, dans une rupture nécessaire chargée d'empêcher une évolution historique dramatique. Dans des traits dystopiques très marqués, Walter BENJAMIN dénonce l'illusion du progrès et son débouché cataclysmique.

#### C. L'ANARCHISME DANS LES COMMUNAUTÉS PIRATES OU FLIBUSTIÈRES ?

Quelques auteurs mettent en avant la ressemblance entre le drapeau de la Flibuste, des corsaires, et celui brandi par des anarchistes au XX<sup>ème</sup> : tête de mort et couleur noire. La plus célèbre des représentations de ce drapeau en milieu anarchiste est issu d'un document sur le mouvement makhnoviste ukrainien.

L'aspect autonome, « *violemment libre* », de certains réfractaires, fugitifs, pirates, corsaires ou flibustiers, permet parfois de faire des comparaisons avec le comportement anarchiste : anti-étatisme, refus de tous les maîtres, individualisme radical, autonomie parfois « *sauvagement* » revendiquée, « *communauté intentionnelle* » et choix d'une enclave libertaire... Dans un bel article sur l'Internet<sup>41</sup> intitulé « *Les anges noirs de l'utopie* » l'auteur parle de « *libertaires forcenés* », d'hommes « *farouchement libres* ».

##### a) Communautés de fugitifs et réfractaires

Un des premiers antécédents des ces mouvements « *d'anarchisme primitif* » peut être analysé dans les foyers communautaires de fugitifs, souvent d'origine africaine, aux confins amazoniens. C'est surtout le cas au Brésil, comme pour la communauté de Quilombo de Palmarés qui vers 1602 compte peut-être près de 20 000 membres. Il faut 18 expéditions pour en venir à bout en fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la zone de Pernambouc et de Bahía « *la République de los palmares* » fédérait des peuples autochtones et des esclaves en fuite.

<sup>39</sup> BIAGINI Furio *Il movimento anarchico ebraico tra Mosca e New York*, Pisa, BFS, 190p, 1998

<sup>40</sup> LÖWY Michael *L'utopie BENJAMIN, -in-L'utopie en questions*, 2001

<sup>41</sup> <http://perso.club-internet.fr/fbarbeno/pirate/piratess.htm> mis à jour en 17/04/1999

En Colombie et dans le Nord de l'Amérique du Sud, les anarchistes revendiquent la tradition des guérillas de fugitifs noirs, comme celle de Benkos BIOHO<sup>42</sup> au début du XVII<sup>e</sup> vers Cartagena de Indias qui serait peut-être la première guérilla d'Amérique latine ? Il aurait créé le premier territoire libre américain dans le marécage de la Mantuana vers Carthagène. Après 30 ans de lutte il est torturé et exécuté en mars 1630.

La résistance et l'auto-organisation des « *cimarronos* » (noirs réfractaires) s'exprime dans le mouvement des « *palenques* » (camps entourés de palissades) qui formeraient de « *véritables républiques indépendantes* ». leur autonomie se traduit également dans un idiome créole, le « *palenquero* ». il y aurait eu plus de 100 palenques sur les trois siècles de l'Époque moderne.

Au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les communautés de « *las Rochelas* » comptaient tous ceux qui refusaient les pressions étatiques, religieuses et fiscales.

#### b) *Communautés libertaires pirates*

Dans un ouvrage dont l'essentiel est l'analyse de la supposée « *république de Salé* »<sup>43</sup> sur la côte atlantique de l'actuel Maroc, l'auteur libertaire, célèbre sous le pseudonyme de Hakim BEY, mais ici utilisant son vrai nom Peter LAMBORN WILSON, parle de « *position proto-anarcho-individualiste* » en décrivant l'idéologie de la piraterie. Bien sûr la prudence lui fait dire qu'il ne s'agit pas d'une position « *philosophique* » mais d'une ébauche de vie libre, luttant contre les tabous, et très en avance sur les États contemporains du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette « *république corsaire mauresque du Bou Regreg* » ne serait donc qu'un « *compromis* » entre des États autoritaires de l'époque et les « *utopies pirates* ».

Pour préciser les termes, pour LAMBORN WILSON, le boucanier est un homme libre au départ plutôt terrien, et devenu pirate par nécessité. Le pirate est un criminel ou un délinquant, attentif à ses libertés et à un certain égalitarisme. Le corsaire n'est qu'un mercenaire. C'est donc bien les pirates, rebelles pré-anarchistes, et préromantiques qui intéressent l'auteur.

À Salé notamment, c'est chez les « *renegados* » qu'il trouve cette utopie pirate assez concluante malgré les limites reconnues. Ceux-ci sont souvent des européens sans foi ni loi, qui font leur nid en terre d'islam, parfois en adoptant les coutumes locales et même la religion ! Pourtant les descriptions de son ouvrage très documenté ne sont guère pertinentes. Ces pirates sont soumis à des autorités issues de la violence la plus sauvage, et la soi-disant camaraderie des pirates ne tient guère face à la puissance sans opposition des petits chefs locaux que sont les capitaines autoproclamés des vaisseaux. Enfin les bribes de liberté à Salé sont souvent causées par le bon vouloir ou le désintéret des puissances locales. Les enclaves du Bou Regreg (Salé, la Casbah, la future Rabat) fourmillent de conflits, de concurrences violentes et d'inégalités somme toutes traditionnelles.

Le même auteur présente en fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>, d'autres modèles d'utopies pirates qui semblent plus avancées : elles sont plus « *anarchistes* » par leur volonté de défendre « *la liberté individuelle maximale* » ; elles sont plus radicales et communistes parfois avec « *l'abolition de la hiérarchie économique* ».

C'est le cas de la confrérie égalitaire des « *Frères de la Côte* », les fameux boucaniers **d'Hispaniola** (futurs Haïti et Saint Domingue). L'île de la Tortue et New Providence aux Bahamas en sont des appendices. L'autonomie est inscrite dans les fameux « *Articles* » qui décrivent des pratiques de démocratie directe avec élection des capitaines : chaque navire devient une sorte de « *démocratie flottante* ». La suppression des châtiments corporels est un choix formidable pour une époque où les marins étaient de véritables esclaves sans droits face à une hiérarchie de fonction et de classe disposant d'un pouvoir absolu, surtout dans la flotte britannique. L'harmonie entre les races et les classes, même balbutiante, est une autre trace d'extraordinaire modernité. Mais cette utopie boucanière fut détruite par un de ses enfants, le renégat Henry MORGAN !

Dans les Bahamas, la « *horde sauvage* » de **Nassau**, célèbre pour les exploits pas toujours reluisants des Barbe Noire et de Rackham le Rouge, présente également des traits égalitaires, sinon libertaires.

---

<sup>42</sup> **FAJARDO SÁNCHEZ Luis Alfonso** *Una historia del anarquismo en Colombia : Crónicas de utopía*, Móstoles, 1999

<sup>43</sup> **LAMBORN WILSON Peter** *Utopies pirates*, Paris, Dagorno, 1998

Mais c'est surtout Madagascar qui abrite les rares tentatives libertaires connues (ou rêvées). C'est Daniel DEFOË qui nous parle de l'enclave libertaire temporaire du capitaine AVERY. L'historien Christopher HILL, spécialiste des révolutions anglaises et de leurs mouvements radicaux, en reparle dans son *Le monde à l'envers*, œuvre traduite chez Payot en 1978.

Au début du XVIII<sup>e</sup>, la communauté fixée dans la « **Baie des Divagateurs** » peut nous permettre d'imaginer des liens entre les révoltes protestantes radicales britanniques et le monde de la piraterie.

Mais c'est surtout Daniel DEFOË<sup>44</sup> qui consacrant deux chapitres à l'histoire du capitaine Misson à Madagascar, a permis de confirmer l'existence des utopies pirates : il y présentait la république pirate **Libertalia** de la baie d'Antongil (certains auteurs la situent au Nord Est de l'île, vers Diego Suarez). Ce mythe pour manuel SCHONHORN<sup>45</sup>, pour M.C. CAMUS<sup>46</sup> ou Anne MOLET-SAUVAGET<sup>47</sup> est pourtant repris par des auteurs contemporains, et surtout par Hakim BEY qui fait des locales « *utopies pirates* » une sorte de source incontournable aux « *zones autonomes temporaires* », les TAZ, qu'il propose. Pour lui, Libertalia aurait vu s'épanouir le partage égalitaire du butin, la communauté des terres, la rotation des chefs...

H. DESCHAMPS<sup>48</sup> en 1949 croyait lui aussi en cette utopie socialiste du début du XVIII<sup>ème</sup>. L'article d'Internet cité ci-dessus met en avant dans l'expérience de **Libertalia**, l'antiracisme, le respect des femmes (malgré la polygamie), mais montre également la maniaquerie des règles qui va finir par l'emporter. Cependant la liberté est bien proclamée partout : dans le nom de la communauté (**Libertalia**), dans celui de ses membres (les **liberi**), d'un des bateaux (le **Liberté**)... c'est bien un choix primordial fait envers et contre tous. Malgré le charisme du chef (MISSION est tout de même nommé « *excellence suprême* » !), la démocratie directe y est (peut-être) omniprésente : acclamation des chefs, assemblées générales, tirage au sort des capitaines, rotation des pouvoirs tous les 3 ans... L'égalitarisme y règne : traitements semblables, sans importance de la race et de la nationalité, répartition des prises... Bref une rare description détaillée de société idéale assez fraternelle et un peu libertaire.

Dans l'écrit de DEFOË, il est même parlé de la scission anarchiste, en tout cas plus radicale encore, d'un capitaine TEW, qui bâtirait sa propre communauté, « *sans loi ni officiers* ». Comme un vrai TEW a bien existé, mais en d'autres temps et d'autres lieux, cet épisode a permis à SCHONHORN en 1972 de réfuter ce qu'il estime un canular de l'écrivain utopiste. Poursuivant l'analyse, Peter LAMBORN WILSON pousse la boutade en disant qu'il s'agit donc d'une vraie « *utopie* », lieu de nulle part, puisqu'elle n'aurait jamais existé ! Cependant pour lui, les possibilités d'existence d'une telle communauté restent évidemment très fortes.

#### D. DANS QUELQUES MILIEUX LIES A L'URBANISME ET A L'ARCHITECTURE

Architectes et urbanistes sont présents d'un bout à l'autre de la rêverie utopique, comme le rappelle Alain PESSIN<sup>49</sup>, mais souvent au profit d'un monde clos, immuable, ou tout est prévu, contrôlé et très souvent d'une géométrie régulière oppressante.

Pourtant architecture et urbanisme utopiques sont parfois inspirés, propulsés par la pensée ou les militants libertaires. Souvent sont cités PROUDHON, KROPOTKINE ou FOURIER pour ne prendre que les plus célèbres. PROUDHON par exemple défendait d'après Michel RAGON une utopie pavillonnaire, en étant « *désurbaniste* » sans le savoir<sup>50</sup>, surtout dans son ouvrage de 1865, *Du principe de l'art et de sa destination sociale*. L'historien attribue ce même trait de « *désurbanisme* » à KROPOTKINE et ENGELS (!) dans un autre ouvrage<sup>51</sup>. Il y affirme ce passage anarchisant qu'une « *société sans ville serait une société ou le pouvoir politique aurait disparu* ».

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le libertaire DAZA Vicente propose un article dans *La Revista Blanca* (n°86, 89 y 92, Madrid, 1902) avec un beau titre qui rappelle FOURIER (il faudrait alors remplacer urbanisation par émancipation de la femme) : *La urbanización del pueblos está en*

<sup>44</sup> DEFOË Daniel *L'histoire générale des plus fameux pirates*, 1724-1728

<sup>45</sup> qui réédite de manière critique en 1972 l'ouvrage cité de DEFOË

<sup>46</sup> CAMUS M.C. *L'inexistence du pirate Misson de Daniel DEFOË*, -in- 18<sup>ème</sup> siècle, n°30, 1998

<sup>47</sup> MOLET-SAUVAGET Anne *Madagascar dans l'oeuvre de DEFOË*, thèse de doctorat

<sup>48</sup> DESCHAMPS H. *Les pirates à Madagascar aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1949

<sup>49</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 222p, 2001

<sup>50</sup> RAGON Michel *Espaces, architecture, anarchie*, -in- L'Arc, n°91-92, 1984

<sup>51</sup> RAGON Michel *L'homme et les villes*, Paris, Albin Michel, 252p, 1975

*razon directa con su civilización*. On peut traduire simplement en disant que l'urbanisation est liée au degré de développement atteint par une civilisation, ou plus schématiquement que les peuples ont l'urbanisation qu'ils méritent !.

Il faut dire que la très intéressante histoire de Michel RAGON fait de large références à tous ses aspects (*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Casterman, 1986), ainsi que l'anthologie de Françoise CHOAY *L'urbanisme, utopie et réalités*, Paris, Seuil, 448p, 1965. L'autre ouvrage de Michel RAGON *Où vivrons-nous demain ?* est également un fort beau texte pour illustrer ce propos. Le libertaire qu'est RAGON a tellement publié sur le sujet qu'on pourrait consacrer un volume entier à ses découvertes, ses amitiés (Mies VAN DER ROHE, Walter GROPIUS, Mathias GOERITZ de Mexico, Iannis XEZAKIS...), ses coups de cœur en matière d'architecture, non sans paradoxes puisqu'il est naturellement très proche du libertaire DUBUFFET, mais aussi du suisse LE CORBUSIER parfois très traditionaliste, et qu'il sait pourfendre comme dans pratiquement tout un chapitre de *L'homme et les villes* de 1975 ! Dans *L'architecte, le Prince et la Démocratie* (Paris, Albin Michel, 1977) Michel RAGON pourfend avec énergie les architectes posés sur leur piédestal qui ne tiennent pas compte des aspirations populaires, et qui imposent des modèles souvent autoritaires et bétonnés. Il en profite pour parler des utopies moins ambitieuses, mais qui ont le mérite de libérer l'imagination et de mieux correspondre aux vœux de leurs habitants : bidonvilles autogérés, « *utopie pavillonnaire* » des débuts, rôle des « habitants paysagistes » qui décorent leurs demeures...

La position anarchiste principale : petite cité, misant sur le sociétarisme, le solidarisme, liée aux autres par des liens fédéralistes, est bien sûr celle de KROPOTKINE, notamment dans *Fields, factories ans Workshop* de 1898 et *Mutual Aid* de 1902. La décentralisation y est très prononcée. Les techniques utilisées réhabilitent largement l'artisanat (ce qui le rapproche énormément de ses amis William MORRIS et Patrick GEDDES) mais ne dédaignent pas non plus les méthodes industrielles efficaces, contrairement à ce qu'ont souvent dit ses détracteurs qui ne voulaient en faire qu'un doux rêveur nostalgique pour mieux le déconsidérer. Les traits pré-écologistes doivent beaucoup aux travaux du géographe anarchiste Élisée RECLUS ; ainsi GEDDES souhaitait abriter des œuvres du français (par exemple un globe) dans son projet de *Nature Palace* en 1904. Ces positions sont au XX<sup>e</sup> siècle largement développées par Colin WARD pour le Royaume Uni.

On peut également trouver des thèmes, des attitudes... libertaires fortes chez architectes et urbanistes, mais pas toujours, loin de là, revendiqués. Il ne s'agit pas ici d'assimiler l'architecture futurisme et l'utopie libertaire. Cependant je tente d'en dégager quelques-uns ci-dessous. Me semble libertaire tout artiste qui cherche à s'évader des cadres géométriques uniformisants, des dogmes architecturaux et des *mégastructures* écrasantes. Il y a plus de vie hors des blocs, des cercles imposés, des rectangles systématiques. Il y a plus de liberté si les murailles explosent ou disparaissent (alors qu'elles sont omniprésentes chez un MORE ou un CAMPANELLA, ou chez les architectes de la Renaissance : les plans de SCAMOZZI en Italie sont évidemment plus proches de Vauban et des nécessités militaires que d'un urbanisme libérateur). Est libertaire donc celui qui lâche la bride à l'imagination, qui préfère la fantaisie, la couleur, la luxuriance végétale, voire le délire visionnaire... bref qui propose plans ou maquettes ou règne la diversité et où pourrait s'épanouir la liberté et l'autonomie individuelle...

Par exemple, si on analyse l'introduction et le plan de Olivier BOISSIÈRE à son *L'architecture du futur* publiée en 1995, on retrouve dans ses synthèses bien des axes que ne renieraient pas les libertaires : affirmation de la diversité, de l'éclatement des formes, de l'antidogmatisme... Le futur réside dans un pragmatisme sans prétention, s'incarne dans des structures les plus dynamiques possibles, dans un vitalisme et un hédonisme, voire un sensualisme, revendiqués par des architectes qui replacent l'humain au centre. Les propositions d'ARAKAWA et de Madeleine GINS, par exemple, en faveur de maisons « *à destin réversible* » sont une des réalisations les plus originales pour s'opposer à ce que l'allemand Daniel LIBESKIND appelle « *l'enrégimentement de l'architecture* ». Ces constructions labyrinthiques, volontairement sans ordre apparent, au plan d'une ambiguïté revendiquée, sont prévues pour être occupés différemment et s'adapter à des usages multiples. Enfin la plupart des exemples choisis prônent la liberté, l'asymétrie... bref tout le contraire des utopies classiques, trop souvent mornes et figées.

### 1. autour des « cités jardins » :

Pour illustrer la très grande importance de ce thème, on peut se reporter au tableau de Félix DUMAIL, « *Cité-jardin, perspective sur un groupe de maisons* », gouache sur papier



réalisée à Gennevilliers en 1925, une des cités-jardins françaises. *L'art au XX<sup>e</sup> siècle*, chez MAZENOD en offre une reproduction (page 513) qui met bien en évidence l'aspect « *eutopique* » du projet, puisque ces réalisations visent à répondre à la question du bonheur, ici et maintenant, même à petite échelle et de manière pragmatique.

On peut également retenir le beau titre de l'article d'Alain DEMANGEON et de Ann-Caroll WERQUIN pour présenter cette utopie libertaire (sans doute plus dans son esprit plus que dans ses réalisations) : « *Architecture végétale et solidarité sociale* »<sup>52</sup>. Ils démontrent que la cité-jardins<sup>53</sup> vise l'harmonie, celle entre monde individuel et monde collectif, celle entre ville-crédation humaine et nature, celles entre classes d'âges, entre groupes sociaux différents...

#### a) *Quelques précurseurs...*

En Catalogne du XVI<sup>e</sup> siècle, les projets du chanoine Miguel GIGANTA sont remarquables. Il projette une ville idéale adaptée aux besoins des pauvres. Cette utopie de l'État bienfaisant (*Welfare State* avant la lettre) cherche à occuper les pauvres dans des manufactures urbaines adaptées. Leur bien être est pris en compte et leur formation de même. GIGANTA propose la création autour des manufactures de lieux pédagogiques et attractifs, sous forme de musée, de parc zoologique ou de jardin botanique. C'est ce dernier point qui nous permet de rattacher cet ecclésiastique au thème analysé.

Un premier projet en fin du XVII<sup>e</sup> est fourni par William PENN et son géomètre Thomas HOLME pour la ville de Philadelphie. De larges artères oxygènent la ville, de vastes lopins y ménagent de grands espaces verts ; chaque maison doit y être entourée de verdure, de jardins. Malheureusement ce plan idyllique n'est que partiellement appliqué, tant les vendeurs immobiliers, pour accroître leur revenu, ont découpé les parcelles originalement prévues, en plus petites parties.

L'urbanisme anglais de la fin du XVIII<sup>e</sup> et début du XIX<sup>e</sup> développe de nombreuses recherches sur l'intégration rural-urbain, l'importance des jardins paysagers, l'intégration des différentes formes de milieux locaux, notamment les collines, dans le cadre urbain... En ce sens, on peut noter l'importance des projets de villages circulaires, totalement encadrés dans le milieu rural, d'un Joseph Michael GANDY (1771-1843), qui influencera sans doute OWEN.<sup>54</sup> Avec John SOANE, il propose en 1805 dans *Designs for cottages* la création de villages verts, aux plans circulaires, reliés entre eux en cercles concentriques, dont la forme globale n'est pas sans rappeler celle que propose HOWARD presque un siècle plus tard. Les écrits de Thomas SPENCE en 1795 et au début du XIX<sup>e</sup> siècle sur *Spensonia (Description of Spensonia/La République marine et la constitution de Spensonia, pays merveilleux situé entre Utopia et Oceana)* sont aussi novateurs et une des origines souvent rappelées des idées plus tardives de HOWARD.

En France, une « *première cité-jardin de l'histoire* » est réalisée par Claude-Nicolas LEDOUX dans le quartier de la rue Saint Georges à Paris en 1792<sup>55</sup>.

En 1849, James Silk BUCKINGHAM lance l'idée de villes régénérées par des associations soucieuses d'harmonie urbaine, de planification (*the town planning*) et d'espaces verts dans son *National evils and practical remedies*. Il anticipe les cités jardins, d'après Max NETTLAU qui lui consacre un paragraphe dans son *Ébauche d'histoire des utopies*. Le plan de BUCKINGHAM pour sa « *ville modèle* » de *Victoria*, incorporé dans son utopie, est une référence, à mi-chemin entre les idées de FOURIER et celles de HOWARD ou LLOYD WRIGHT (*Broadacre*) plus tard.

Peu après, en 1854, Robert PEMBERTON, s'inspirant à la fois d'OWEN et de FOURIER, mais également de quelques plans de LEDOUX pour Chaux, propose une ville circulaire idéale dans *The happy colony*, qu'il a le bon goût de dédier « *to the women of Great Britain* ». Antécédent des cité-jardins ou ville à la campagne, c'est difficile à dire. Mais l'établissement agraire central, entouré de bâtiments à vocations plus pédagogiques, ouvrant des perspectives radiales ouvertes, est une vraie originalité (Cf. Les documents présentés dans l'ouvrage cité d'Helen ROSENAU p.162-163).

#### b) *Avec les hygiénistes...*

<sup>52</sup> DEMANGEON Alain/WERQUIN Ann-Caroll *Architecture végétale et solidarité sociale*, -in-*Cités-jardins...*, 2001

<sup>53</sup> Remarque : le pluriel pour *jardins* est souvent utilisé de nos jours, même si le terme est au singulier.

<sup>54</sup> ROSENAU Helen *La ciudad ideal*, Madrid, 1999, p.130

<sup>55</sup> HINCKER François *L'effet d'utopie de la Révolution Française*, -in-*L'utopie en questions*, 2001

Mais l'idée semble également issue du livre novateur de RICHARDSON *Hygeia* de 1875. Cet hygiéniste convaincu est sensible à la réalisation de villes au nombre d'habitants peu élevé (il fixe un maximum de 100 000), avec des maisons basses et confortables, liées au milieu naturel. Les « *hygiénistes* », souvent médecins radicaux ou libertaires, comme dans l'Espagne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont souvent à la pointe de la critique de l'industrialisation à outrance et du développement malencontreux des mégapoles et des agglomérations tentaculaires. Il faut contrer cette extension et préserver un maximum de nature en compensation.

Le français Jules VERNE dans les « *500 millions de la Begum* » fait de France-Ville une réplique d'Hygeia. Anatole FRANCE dans *Sur la pierre blanche* est lui-même influencé par RICHARDSON et sans doute MORRIS.

#### c) *Les mécènes patronaux...*

Au Royaume Uni, quelques autres précurseurs sont parfois cités, notamment Sir William HESKETT LEVER (1851-1925) et son usine de savon à Port-Sunlight vers Liverpool en 1887, et la Bournville en fin du siècle, près de Birmingham, du chocolatier George CADBURY (1830-1922). Ses deux initiateurs ne sont que des « *entrepreneurs éclairés* », ce qu'était déjà OWEN en fait lorsqu'il organisait New Lanark en 1798, ou Sir Titus SALT quand il créa Saltaire en 1850, ainsi que Edward AKROYD quand il développa une utopie à plan carré qu'il appela Akroydon en 1859..

LEVER dans son projet de New Earswick au Nord de York vers 1902 va même plus loin ; il s'inspire des idées sociales avancées du couple PARKER et fait appel déjà à Raymond UNWIN, le principal disciple d'HOWARD, pour en dessiner les plans.

En Écosse, le CARNEGIE Dunfermline Trust permet à Patrick GEDDES de proposer de multiples essais utopiques, dans un sens de « *sweetness and light* » (douceur et lumière) et de fantaisie revendiquée<sup>56</sup>.

Tous ces « *patrons paternalistes* » ou sociaux n'ont bien sûr rien à voir avec le mouvement libertaire. Mais certains d'entre eux furent suffisamment ouverts pour accepter de travailler avec des architectes ou urbanistes très engagés.

#### d) *Mouvements culturels britanniques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle...*

L'autre origine anglaise importante apparaît dans les mouvements culturels qui triomphent dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; l'initiateur souvent cité est John RUSKIN ; sa St George Guild à Oxford, vers 1871, influence de nombreux théoriciens et praticiens. MORRIS, HOWARD, le catalan Cipriano MONTOLIU... passent tous par l'analyse de ses œuvres.

Toute cette effervescence est liée au néo-gothisme, au préraphaélisme, au mouvement morrissien « *d'arts and crafts* » ; qui tous contribuent largement à approfondir les réflexions. Le spirituel doit l'emporter sur le matériel, le social et l'artistique sur le profit, et la technique doit être au service du bien-être des individus. Patrick GEDDES (1854-1933) est bien trop oublié aujourd'hui, alors que ces recherches furent très novatrices. Son effort pour approfondir en sociologue les problèmes urbanistiques de son temps en fait un des architectes les plus intéressants de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment par sa définition de la *polistique*, véritable projet *eutopique* de cités pour l'homme. Quant à Lewis MUMFORD, son disciple, qui est aussi un des historiens de l'utopie, son concept de cité humanisée joue beaucoup sur l'esthétique (comme MORRIS le souhaitait également), sur la place importante accordée aux lieux de loisirs et la sauvegarde du milieu naturel. Comme KROPOTKINE, ses petites cités sont décentralisées ; les nouvelles technologies les aident à être autonomes, comme il le développe encore dans sa synthèse de 1934 *Technics and civilisation*.

GEDDES Patrick est également très lié avec les frères RECLUS. Il fait même une notice à la mort d'Élisée RECLUS dans le *Geographical Journal* n°26 de 1905. En France, dans la Drôme, il a également donné une maison à Paul RECLUS, le neveu d'Élisée. Ses travaux à l'université de Montpellier au début du siècle contribuent à accroître son prestige au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Mais le plus intéressant pour notre propos est sans doute William MORRIS qui dans sa belle utopie « *News from nowhere* » en 1890 affine une vision libertaire de maisons insérées dans les aires rurales, entourées de verdure, et proche d'une Tamise régénérée. L'écologie, le respect de la nature et de l'homme, le refus d'un monde dominé par la technique font de MORRIS le plus libertaire des grands utopistes du Royaume Uni. L'auteur a déjà précisé ses idées dans

---

<sup>56</sup> PONTE Alessandra *Patrick GEDDES et les laboratoires de l'évolution, -in-Cités-Jardins, Genèse et actualité d'une utopie*, 2001

plusieurs conférences, notamment *La société de l'avenir* en 1887 où il définit une cité-jardin avant la lettre, avec un centre ou agora entouré de bâtiments publics et de lieux culturels (théâtres surtout) se mêlant aux espaces verts. Plus on s'éloigne du centre, plus alternent les lieux de vie ou de travail, toujours dans un milieu aéré, voire totalement intégré dans la nature forestière pour les activités liées à l'agriculture. MORRIS apparaît comme un « *désurbanisateur* »<sup>57</sup> se positionnant surtout pour des villes moyennes insérées dans la nature. Les maisons amples et lumineuses sont entourées de jardins. Les parcs ne sont jamais loins...

#### e) *Les libertaires...*

Et il est vrai que les libertaires se sont souvent intéressés au problème des cités-jardins, autour de Pierre KROPOTKINE, William MORRIS et de l'écossais Patrick GEDDES, ainsi que du théoricien et architecte paysagiste Lewis MUMFORD (qui avoue à maintes reprises sa dette envers le prince anarchiste russe) et du canadien Marshall McLUHAN (1911-1980) plus tard dont la notion de *village global* inclut bien des traces kropotkiniennes, ce que reconnaît très nettement MATTELART dans son *Histoire de l'Utopie planétaire*. Très tôt ils ont mis en avant le polymorphisme, les constructions à taille humaine, le respect de l'environnement et de l'humain, la décentralisation chère à MUMFORD et la nécessité de mêler ville et campagne. En 1899, dans *Fields, factories and workshops*, KROPOTKINE militait pour de petites unités quasiment autogérées.

En Allemagne vers 1900, c'est l'anarchiste Bernhard KAMPFFMAYER (1867-1942), très lié à KROPOTKINE et Paul RECLUS, qui va en faire la promotion, et aux USA c'est le libertaire Harry KELLY qui développe l'idée de villages libres, entourés de jardins, disposant d'écoles modernes, dans les environs de New York. Max NETTLAU parle à leur propos de « *petite utopie qui marche dans la bonne direction* ». Quant à l'anarchiste espagnol Ricardo MELLA, dans son utopie de 1889 *La nueva utopia*, il entoure des immeubles d'habitations fonctionnels de jardins et espaces verts pour produire et pour se détendre.

La plupart des libertaires émettent donc sur ces notions une « *vision anti-utopique* », au sens où « *l'architecture utopiste est un espace oppressif qui conduit à toutes les aberrations étatiques* » dit RAGON dans son article de la revue *L'Arc* déjà cité. La vision libertaire se place donc sous le signe de l'espace éclaté, individualisé, humanisé et remet en cause les fondements mêmes des systèmes figés et des pouvoirs. Une bonne partie de la philosophie des cités-jardins est ainsi résumée.

À plusieurs reprises HOWARD reconnaît sa dette vis à vis de MORRIS et de KROPOTKINE, même s'il semble que c'est surtout le centraliste BELLAMY qui lui a donné l'envie de réaliser son projet.

#### f) *HOWARD et ses disciples...*

C'est cependant un non-libertaire, mais proche des clubs socialisants de l'époque, notamment les Fabiens, Ebenezer HOWARD (1850-1928), lecteur assidu de RUSKIN, de MORRIS et surtout de l'autoritaire BELLAMY, qui fait la synthèse de différentes idées émises avant lui. Il a même financé la publication anglaise de l'utopie de BELLAMY, tant il était intéressé par les plans de régénérations de Boston qui y étaient développés.

On peut également le lier aux recherches d'un Camillo SITTE en Autriche, surtout à partir de l'ouvrage classique « *L'art de bâtir des villes* » de 1889..

Son œuvre est prolongée par les travaux de F.J. OSBORN et ceux de C.B. PURDOM.

HOWARD limite les villes à moins de 30 000 habitants, et insiste pour que les espaces verts en occupent les 5/6°. Il souhaite une grande diversité dans ces petites cités et ne veut en aucun cas ériger un modèle forcément sclérosant. Son éloge de la diversité et de l'hétérogénéité est constant. Il prône d'ailleurs des villes, certes plutôt circulaires, mais adaptables au milieu local. Il refuse même de figer dans des plans concrets des projets urbains sans connaître l'aire choisie et ses particularités. La diversité est donc par principe assurée.

Il s'appuie également sur l'idée kropotkinienne d'autosuffisance municipale, sur la coopération et le droit à la liberté individuelle. Parmi les idées nocives à rejeter figurent en bonne place la centralisation à outrance et le parlementarisme, ce qui est un autre point commun avec les libertaires de son temps<sup>58</sup>.

<sup>57</sup> CAMOIN Robert *Art, littérature, socialisme et utopie chez William MORRIS*, Arles, Sulliver, 2001

<sup>58</sup> Collectif *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'exposition d'Arc-et-Senans*, 2001

Au centre de la structure urbaine qu'il propose se trouve également un jardin et un parc. Sa cité sociale est cependant complexe et géométrique, car elle se veut le regroupement de 6 cités-jardins, reliées à une cité plus centrale, le tout au sein d'un océan de verdure.

Au centre de la ville-cercle se trouve le jardin, lieu collectif et civique  
entouré par le parc central (Central Park)  
puis par une grande galerie commerçante (Crystal palace)  
ensuite par des habitations  
une grande avenue  
une zone scientifique et industrielle  
et l'aire rurale environnant...

Sa proposition est donc bien un réel projet politique et social ancré dans l'espace, contre centralisme et hiérarchies, et contre les dégâts de l'univers capitaliste, contre la déshumanisation et l'inefficacité des grandes villes de l'ère industrielle<sup>59</sup>. C'est une utopie progressive et progressiste, comme le rappelle bien le premier titre (1898) de son ouvrage essentiel *To-morrow, a peaceful path of social reform (Demain, une voie pacifique de réforme sociale)*.

Les deux vrais artisans « howardiens » des cités-jardins sont cependant Raymond UNWIN (1863-1940) et Barry PARKER (1867-1947). Le premier est peut-être le plus marquant, tant sa réussite va en faire un élément incontournable de la planification urbanistique britannique dès la Première Guerre Mondiale. Avant d'être haut fonctionnaire et président de l'Association des Architectes, il fut d'abord un militant socialiste (*La Ligue Socialiste* de William MORRIS) et un militant du mouvement *Arts and crafts*. L'ouvrage commun des deux architectes, *Art of building a home* de 1901, est là pour le confirmer. Les aspects sociaux et communautaires de ses projets sont une constante que la réussite sociale et professionnelle n'élimineront pas<sup>60</sup>. Il reste le défenseur d'un urbanisme co-opératif et décentralisé, malgré ses fonctions ministérielles. Le rapport du Grand Londres de Patrick ABERCROMBIE en 1945 porte sa marque, et malgré une déviance du concept de cité-jardin vers celui de banlieue verte ou de ville satellite, bien des réalisations anglaises peuvent à juste titre s'en réclamer, que ce soit, comme le rappelle l'article cité, dans les villes nouvelles, le zonage résidentiel ou les transports en commun...

Vers Londres, la petite ville de Letchworth Manor (1903), une des premières cités-jardins sur des plans de Barry PARKER et de Raymond UNWIN, ne compte effectivement qu'autour de 15 000 habitants vers 1933. Elle n'atteint les 32 000 habitants fatidiques que vers 1975.

Un deuxième essai de moindre importance se situe à Hampstead Heath vers 1904, avec des plans d'UNWIN inspirés dit-on de Camillo SITTE<sup>61</sup>.

L'autre important essai du début du siècle concerne la localité de Welwyn (1903-04) à 30 km de Londres. Vers 1960 cette cité compte environ 20 000 habitants.

Ces essais sont liés aux associations **Garden City Association** depuis 1889 et surtout la **Garden City Pioneer Co. Ltd** de 1902.

Pour compléter encore cette analyse de la mouvance britannique, on peut noter avec intérêt que le contre-utopiste et socialiste célèbre qu'est H.G. WELLS a été vice-président de l'Association anglaise des Cités-jardins.

Dans les années 1970-1980 essentiellement, des mouvements de locataires et de prétendants à la propriété de leurs logements renouent avec l'esprit égalitaire et d'ouverture sur la nature des cités-jardins et avec celui des logements sociaux (vienne tradition britannique, lancée par les mécènes paternalistes du XIX<sup>e</sup> ou par les municipalités travaillistes du XX<sup>e</sup>). Quelques libertaires vont suivre ces efforts (Colin WARD) et en noter les caractères novateurs, de démocratie directe. Il s'agit du « *mouvement coopératif de logement* »<sup>62</sup> qui utilise des

<sup>59</sup> CHAMBERS Stephen *The garden and the city...*, -in-*Cités-Jardins, Genèse et actualité d'une utopie*, 2001

<sup>60</sup> JACKSON Frank *Sir Raymond UNWIN et le mouvement des cités-jardins 1902-1940*, -in-*Cités-Jardins, Genèse et actualité d'une utopie*, 2001

<sup>61</sup> MILLER Mervyn *De Letchworth aux cités-jardins anglaises 1904-1946*, -in-*Cités-Jardins, Genèse et actualité d'une utopie*, 2001

<sup>62</sup> MARIN Yvette *Le mouvement co-opératif du logement en grande Bretagne*, -in-*Ville réelle, ville rêvée*, Besançon, CREHU n°5, Annales (ALUB) n°540, 1995

méthodes proche de l'autogestion, puisque chaque personne « *participe entièrement aux décisions* » et aux apports financiers. Cet idéal communautaire exclut la propriété au sens propre, remplacée par la notion de possession (néo-proudhonisme sans le savoir ?), et tout est fait pour éviter les spéculations individuelles. L'architecte est relégué à la place d'exécutant des désirs collectifs. Une population souvent marginalisée semble donc se réapproprier son destin, au moins dans le cadre de l'habitat.

Mais le conformisme, le manque de moyens, l'absence de recul idéologique et politique, certaines manipulations de la droite thatcherienne qui cherche à profiter de ce mouvement pour contrer l'emprise travailliste sur les logements... donnent un résultat globalement très décevant, de maisons très conventionnelles (dans les matériaux, l'agencement intérieur et extérieur), petites-bourgeoises, et sans lien réel ni avec la communauté libertaire rêvée, ni avec l'espace rural souhaité par les architectes du mouvement des cités-jardins.

g) *Cités-jardins en d'autres lieux et d'autres temps...*

L'espagnol Arturo SORIA y MATA (1844-1920) formule une proportion presque identique à celle d'HOWARD de 4/5° d'espaces verts pour les aires d'habitation. Il propose vers la fin du XIX° siècle, une longue « *cité linéaire* » (***la ciudad lineal*** de 1882), allongée le long de voies de circulation rapide et de grande dimension, et surtout bordée d'espaces verts. Il est notable de constater que le libertaire Michel RAGON s'en inspire dans son utopie poétique et urbanistique, ***Sylvia***, décrite dans son roman de 1966, *Les Quatre murs*, où il rend également hommage à MORRIS et aux cités-jardins.

En fait SORIA annonce plus LE CORBUSIER et ses plans gigantesques et les démences des mégapoles contemporaines, que les militants ou propagandistes d'une cité à petite échelle, équilibrée dans son milieu écologique, et largement gérée par ses habitants. Malgré RAGON, il ne peut pas vraiment se rattacher à la mouvance libertaire. En Espagne, surtout en Catalogne, les cités-jardins ou « *cités-organiques* » (en reprenant les théories de GEDDES) s'expriment essentiellement dans deux courants très proches, aux objectifs comparables : celui des urbanistes, hygiénistes et pré-écologistes autour de l'avocat humaniste Cebri  (Cipriano) de MONTOLIU (1873-1923), et celui des militants anarchistes dont le plus important représentant semble être Alfonso MARTÍNEZ RIZO (1877-1951). Au début du XX° siècle, MONTOLIU en Catalogne cherche par tous les moyens à contrer les plans d'urbanisation immodérée de Barcelone et dénonce les idées inspirées de SORIA. Spécialiste de RUSKIN et de MORRIS (sur lesquels il écrit) et lié à GEDDES qu'il rencontre en 1913, il essaie de développer en Espagne « *l'idéalisme éthique et social anglais* », par le biais de cycles de conférences dans diverses athénées, et par sa participation au ***Museo Social*** ou à ***la Société Civique pour la Cité-jardin*** qu'il fonde en 1912 et qu'il anime jusqu'en 1919.

Le courant anarchiste, si puissant en Espagne, s'est toujours intéressé à l'environnement<sup>63</sup>, autant pour des raisons sociales que « *naturalistes* » ou pré-écologistes, l'être humain ne pouvant s'épanouir que dans un cadre aéré, en symbiose ville-campagne. On peut notamment remonter aux écrits de l'ingénieur anarchiste Fernando TARRIDA del M RMOL en fin du XIX° siècle (surtout ses écrits dans le journal *El productor* de 1887-1893) ou aux maîtres rationalistes du mouvement de ***l'Escuela Moderna*** : Francisco FERRER bien sûr, mais également Juan PUIG EL AS (responsable de la CENU-*Conseil Unifié de l' cole Nouvelle* en 1936) et le géologue Alberto CARS . La ***Revista Blanca*** véhicule de nombreuses réflexions sur l'avenir possible et les mesures sociales, éducatives et pré-écologistes à prendre, surtout par le biais de la famille URALES-MONTSENY. Le principal écrivain anarchiste d'alors, Felip ALAIZ, qui mourra dans l'exil en France, dans ses chroniques de ***Tiempos Nuevos*** approfondit les analyses. Alberto CARS  en 1937 analyse en scientifique et en militant les richesses catalanes (terres alluviales ou irriguées, mines, sols...) dans plusieurs ouvrages ; ce recensement est la base d'importantes propositions de planification régionale équilibrée. MARTÍNEZ RIZO, militant anarchiste de la CNT, également ingénieur et maître rationaliste, engagé en 1936 dans la Colonne DURRUTI sur le front d'Aragon, est l'utopiste libertaire le plus intéressant des années 1930. En 1932, son *Urban stica del porvenir* décrit une cité-jardins anarchiste, mêlant les propositions d'HOWARD à celles du communisme libertaire. La richesse des informations données par la thèse de Eduard MASJUAN (ouvrage précedemment cité) contribue à tirer de l'oubli ces initiatives du début du XX° et permettent de replacer les expériences libertaires de 1936 dans une nouvelle

<sup>63</sup> MASJUAN Eduard *La ecología humana en el anarquismo ibérico*, Barcelona, Icaria & FELAL, 504p, 2000

perspective. Quant au militant communiste libertaire José SÁNCHEZ ROSA, il offre dès 1931 dans sa proposition utopique : *La idea anarquista* publiée à Séville, une vision poétique et presque délirante de la cité jardin « *regardez les maisons, qui isolées les unes des autres, bien aérées, ont appliqué tous les conseils scientifiques requis. Regardez les, comme, entourées de beaux jardins, elles ressemblent à de superbes et grands oiseaux qui semblent venus dans ces jardins pour en picorer les vertes feuilles et se parer de l'arôme de leurs fleurs* »<sup>64</sup>.

En 1914, l'anarchiste argentin Pierre QUIROULE dans *La ciudad anarquista americana* s'inspire largement de BUCKINGHAM, puisque lui aussi propose un plan de cité idéale -proche des cités-jardins- dans son ouvrage utopique, et des écrits de HOWARD. Sa cité, modeste en taille, insérée dans la nature, est cependant plus libertaire et diversifiée que la trop symétrique **Victoria** de BUCKINGHAM, même si, pour un anarchiste, son plan semble trop rigoureux et symétrique, ce qui est également le défaut d'HOWARD..

Aux É-U, au début du XX<sup>e</sup> siècle, Walter BURLEY GRIFFIN (1876-1937) et son épouse Marion Lucy MAHONY, tous les deux formés auprès de Frank LLOYD WRIGHT, proposent, notamment pour l'Australie, une cité jardin « *comprise comme métaphore d'une démocratie individualiste* », comme le note Alain CHENEVEZ<sup>65</sup>. Le choix de l'Australie s'explique par le rôle moteur joué par l'architecte dans le plan de Canberra en 1912-1913.

En 1920 KREMNIOV Ivan (= pseudonyme de TCHAYANOV) avec *Voyage de mon frère Alexis au pays de l'utopie paysanne* tout en critiquant le système soviétique naissant, propose de supprimer toutes les villes de plus de 20 000 habitants et de développer des cités en symbiose avec la nature et l'agriculture. Moscou devient ainsi un gros bourg agricole où alternent jardins et terres de cultures et de pâturage.

Toujours en URSS, l'école « *désurbaniste* » tente une synthèse entre « *la ville linéaire et la cité-jardin* »<sup>66</sup>. Son leader, Mikhaïl OKHITOVITCH veut unifier ville-campagne avec ce qui paraît bien être le modèle soviétique de la cité linéaire. En 1929, Mikhaïl BARTCH et Moïseï GUINZBOURG projettent pour Moscou une ville linéaire verte, également un « *ville-loisir* », qui cantonnerait les lieux administratifs et industriels dans des secteurs propres.

En France les actions en faveur des cités-jardins doivent assez peu aux libertaires, mais beaucoup aux « *hygiénistes* », aux « *socialistes-municipalistes* » et aux « *jardinistes* »<sup>67</sup>. Dans la tradition d'Édouard VAILLANT et de Benoît MALON intervient surtout Henri SELLIER, futur ministre de la Santé de Léon BLUM, qui dès la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle se bat pour des réalisations qui regroupent harmonieusement les trois termes ci-dessus évoqués, en y ajoutant esthétique et modernité. Pour Roger-Henri GUERRAND, cet homme est à rattacher « *à sa vraie famille, celle des socialistes utopiques, dont il a partagé l'idéal unitaire* », en « *vrai fils de FOURIER* »<sup>68</sup>. En tant que Maire de Suresnes, il donne vie à l'une des plus importantes expériences menées en France (près de 3 100 logements créés dans l'entre-deux-guerres et réhabilités aujourd'hui), parmi la quinzaine de projets de la banlieue parisienne, projets dont l'un des principaux maîtres d'œuvre est l'Office Public d'Habitation Bon Marché de la Seine, fondé justement sous l'impulsion de Henri SELLIER<sup>69</sup>. Cet Office lance en 1918 les « Cités-jardins du Grand Paris ».

Malheureusement, il s'agit plus d'un aménagement social, culturel et écologique des banlieues, que d'une création de ville autosuffisante, voire autogérée, comme on en trouve de profonds éléments chez HOWARD lui-même, et surtout chez l'autre grand initiateur des réflexions françaises, Georges BENOIT-LÉVY, humaniste partisan de la coopération (au sens de

<sup>64</sup> PANIAGUA FUENTES Xavier *La sociedad libertaria*, Barcelona, Critica, 1982

<sup>65</sup> Collectif *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'exposition d'Arc-et-Senans*, 2001

<sup>66</sup> EATON Ruth *Cités idéales*, 2001, p.196

<sup>67</sup> BATY-TORNIKIAN Ginette *Les aléas d'un art de vivre. Les cités-jardins de la Région Parisienne, -in-Cités-jardins...*, 2001

<sup>68</sup> GUERRAND Roger-Henri *Henri SELLIER, hygiéniste et éducateur 1919-1939, -in-Cités-jardins...*, 2001

<sup>69</sup> SELLALI Amina *La cité-jardins de Suresnes : l'architecture au service d'une politique urbaine d'avant-garde, -in-Cités-jardins...*, 2001

co-gestion) et de la ville créée en pleine nature, avec un important souci d'esthétisme (cf. son *Art et coopération dans les cités-jardins* de 1913). C'est le fondateur de l'Association des cités-jardins de France en 1903, et un important animateur du Musée Social. Mais il reste isolé et étonnamment très mal connu<sup>70</sup>.

Même un LE CORBUSIER est, parfois mais bien rarement, un peu influencé : son projet des Crétets et son Plan de 1922 ou son Plan Voisin de 1925 abondent en espaces verts. Mais le gigantisme des villes proposées l'éloigne du modèle de HOWARD et des libertaires et le fait qu'il dédie sa *Ville radieuse* en 1935 « à l'AUTORITÉ » devrait empêcher tous les anarchistes de s'en réclamer. Pourtant Michel RAGON, anarchiste déclaré, se targue d'être l'ami de LE CORBUSIER et le place souvent dans les architectes de la liberté ; pas à une contradiction près, d'ailleurs, l'auteur va se marier (pour la troisième fois) dans la célèbre chapelle de l'architecte suisse à Ronchamp en Haute Saône, en 1968 en plus... D'autre part LE CORBUSIER a tout de même créé une cité-jardin en Gironde, et son plan de Chandigarh dans les années 1950 présente une nette limitation de son centralisme et de son dogmatisme ancien : la ville est certes toujours dans un échiquier uniforme, mais chaque cellule, prévue pour un ensemble de 5 000 personnes est originale, et dispose d'un maximum d'espaces verts. Les constructions usent et abusent des piloris et des ouvertures, ce qui donne un air de légèreté et un côté aérien plutôt sympathiques, malgré la sécheresse du béton<sup>71</sup>.

Vers 1935 le projet de « *Democracity* » de Henry DREYFUSS est très proche de notion de cité-jardin, et sa ville à taille humaine doit favoriser les rapprochements et la démocratie.

L'anarchisme actif de Carlo DOGLIO en Italie dans l'après Seconde Guerre Mondiale va rattacher la cité-jardin à l'anarchisme avec plus de force. Son ouvrage *L'equivoco della città giardino* éditée par CP editrice de Firenze en 1974, fut d'abord publié dans plusieurs numéros de l'intéressante revue anarchiste **Volontà**, de Napoli, en 1953. Il définit **l'urbanistique** comme la manière de répondre aux besoins et aux aspirations de l'espèce humaine. Certes il rend hommage à OWEN et HOWARD, mais de manière très critique. Pour lui la cité d'HOWARD est un idéal capitaliste, de petit-bourgeois, largement influencée par la ville modèle de Victoria de James Silk BUCKINGHAM vers 1849. De même les « *new towns* » britanniques des années 1940-60, projetées par le rapport BARLOW dès 1937/39, n'auraient que de lointains rapports avec les cités-jardins, puisqu'il s'agissait surtout pour l'État britannique dominé par les travaillistes de désengorger les mégapoles. Ce n'est donc qu'une simple réplique technique à un problème socio-urbain. Par contre les tentatives libertaires de l'Espagne de 1936-1938 sont la plus valide expérimentation autogestionnaire du XX<sup>e</sup> siècle, mais Carlo DOGLIO reconnaît que les réalisations urbanistiques y sont très limitées. Cependant le Conseil d'Économie de Granollers qu'il cite, appuyé par un Comité technique lui semble une bonne méthode pour prévoir l'organisation urbaine.

Toujours au Royaume Uni, Sir Herbert READ, anarchiste convaincu malgré son titre, fait souvent la jonction dans de nombreux écrits entre la tradition kropotkinienne et celle des cités-jardins.

En 1968, l'argentin GARCÍA PULIDO José relance le thème utopique autour des cités jardins dans un curieux livre, « *anachronique* » et tardif, ambigu également par l'appui souhaité des militaires et pourtant préfacé par le vieux libertaire Diego ABAD DE SANTILLAN<sup>72</sup>. *La ciudad del futuro* propose la régénérescence sociale au cœur du Chaco avec la **Cooperativa Aurora Boreal**, mais les indigènes, apparemment non convaincus, demeurent à l'écart du projet.

Dans les années 1970, en France, Yona FRIEDMAN relance l'idée kropotkinienne et howardienne en développant le concept de « *village urbain* »<sup>73</sup>. Toutes les petites localités disposant d'un réel centre multi-service, et seraient fédérées entre elles. Dans la ville serait

<sup>70</sup> **MAGRI Susanna** *Le Musée Social, Georges BENOIT-LÉVY (1880-1971) et les cités-jardins de 1900-1909*, in-*Cités-jardins...*, 2001

<sup>71</sup> **Collectif** *À la recherche de la cité idéale, Catalogue de l'exposition d'Arc-et-Senans*, 2001

<sup>72</sup> **GUTIÉRREZ ramón** *La utopía urbana y el imaginario de Pierre QUIROULE*, -in-I. *Utopías libertarias americanas*, 1991

<sup>73</sup> **FRIEDMAN Yona** *L'architecture de survie, où s'invente aujourd'hui le monde de demain*, Paris, Casterman, 172p, 1978

réintroduite « *l'agriculture urbaine* » qui en modifierait l'esthétique (espaces verts) et la possibilité autarcique. Toutes ces cités chercheraient la symbiose écologique avec leurs milieux bioclimatique.

À l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, aux ÉU, Emilio AMBASZ renoue avec les « *villes vertes* » et les « *cités-lisières* », en assumant l'héritage de HOWARD. Son concept du « *vert sur le gris* », du recouvrement du béton par des terrasses et des jardins, du jaillissement de cascades sur des immeubles... renouvellent le thème de la cité-jardin tout en lui étant profondément lié.

## 2. et dans la volonté d'insertion dans la verdure, le rural...

Dès Nicolas LEDOUX en fin du XVIII<sup>e</sup>, il y a volonté d'insérer la ville dans la campagne, ici la vaste forêt comtoise de Chaux. Mais la ville-cercle (*ovale*, plutôt, nous dit Helen ROSENAU dans l'ouvrage cité), hiérarchisée, aux fonctionnalités de surveillance obsessionnelle du travail est plus au service d'un encadrement de type caserne que de la pensée libertaire. Il reprend lui aussi des idées émises pour la « *ville verte* » de Philadelphie imaginée par William PENN en fin du XVII<sup>e</sup>.

Toujours en fin du XVIII<sup>e</sup>, l'étonnante proposition de Jean Jacques LEQUEU ne manque pas de charme, malgré sa symétrie inévitable : Cf. Son « *l'île d'amour et repos de pêche* » proposé dans l'anthologie de BORSI que j'utilise largement.<sup>74</sup> L'autre source précieuse est le très beau volume de Patrice de MONCAN « *Villes rêvées* » chez Mécène en 1998.

Charles FOURIER bien sûr est sensible à cet aspect des choses, et son plan dessiné de phalanstère est totalement immergé dans un monde rural aux contours très vagues. Cependant on est étonné d'y voir là aussi l'incontournable cercle, et des traces d'un plan basilical bien peu révolutionnaire. Mais son phalanstère est bien une des rares cités-utopiques qui associe espaces individuels autonomes et espaces collectifs. Par ailleurs, et c'est souvent oublié, FOURIER s'est souvent livré à des analyses urbanistiques, avec par exemple, dès 1796 son projet de rénovation pour Bordeaux, et vers la fin de sa vie les nombreuses propositions qu'il fait pour sa ville natale Besançon. Ces ultimes projets, son « *amusette* » comme il le dit lui-même, permettent à un penseur désormais acariâtre et mis sur la touche par ses disciples de s'accorder les dernières joies de la stimulation intellectuelle.

Dans le futurisme italien du début du XX<sup>e</sup>, parfois très sensible aux positions anarchistes, très prégnantes dans l'Italie d'alors, l'inspiration libertaire explose dans la ville-fleur que nous dessine Virgilio MARCHI en 1919 (BORSI p.126). De même Antonio SANT'ELIA présente des accents libertaires dans son exposition de 1914 *Ville idéale/Città nuova*, et la même année dans son *Manifeste de l'architecture futuriste* : « *Dans l'architecture futuriste, il s'agit... de satisfaire magistralement toutes les exigences de nos coutumes et de notre esprit, en foulant aux pieds tout ce qui est grotesque et antithétique (tradition, style, esthétique, proportion)... Cette architecture ne peut être soumise à aucune loi de continuité historique. Elle doit être aussi nouvelle qu'est nouveau notre état d'esprit.* » (Cité par Ruth EATON dans *Cités idéales* - 2001).

Même Tommaso MARINETTI en 1922 dans son roman *Gli indomabili/Les indomptables* évoque une ville se modifiant au gré de ses habitants, toujours mobile, redimensionnée, active... donc hors de tout carcan.

À la même époque l'expressionniste allemand Bruno TAUT veut réinvestir la campagne et les zones montagneuses et y construire des villes pacifistes, à armatures de verre, de type cathédrales, comme il l'écrit dans *Architecture Alpine* en 1919. L'influence néo-gothique et libertaire est chez lui très forte.

Toujours en Allemagne, à mi-chemin entre les conceptions des cités-jardins et les villes vertes se développe le concept de *ville-paysage* ou **Stadtlandschaft**, qui mêle monde urbain, monde rural et qui multiplie les parcs et autres espaces verts.

Mais c'est surtout aux USA que cette volonté de fondre villes et campagnes explose (surtout dans l'après seconde guerre mondiale). Cet anti-urbanisme se rattache aux courants libertaires traditionnels, JEFFERSON, EMERSON, THOREAU, Walt WHITMAN ou un architecte comme Louis SULLIVAN, nous rappelle Françoise CHOAY.

<sup>74</sup> BORSI Franco *Architecture et utopie*, Paris, Hazan, 198p, 1997



C'est bien sûr le projet utopique de cité horizontale et fonctionnelle qu'est *Broadacre City* de 1935-1958 de Frank Lloyd WRIGHT, qui en est l'expression la plus solide. Il poursuit la recherche autour des cités-jardins entamée bien avant lui et cette volonté d'enchaîner la maison dans le paysage et la nature, il l'a lui-même largement assumée. Son concept de *Prairie House* au début du siècle et surtout celui de *Usonian House* dès la fin des années 30 en présentent de belles illustrations ; le second concept surtout, reposant sur des plans adaptables, des maisons à toits plats, ouvertes sur les jardins, avec une volonté démocratique concernant les prix (en jouant sur les matériaux employés) a parfois donné des merveilles : *Fallingwater* en 1935 en Pennsylvanie, *Honeycomb House* à Stanford (Californie) en 1936 ou le superbe *Taliesin West* en 1937. La volonté de WRIGHT de rechercher l'autonomie individuelle de manière intransigeante le rattache autant à la tradition individualiste et libertaire états-unienne qu'aux exigences du courant anarchiste international. Ses créations sont libertaires au sens large du terme, car centrées sur l'homme, l'occupant du lieu, mais aussi par les moyens utilisés et les formes extrêmement diversifiées proposées, et sur la liberté individuelle. Helen ROSENAU, peu au fait pourtant des idéologies socialistes, le présente même comme « un planificateur anarchiste ». Ruth EATON dans son beau livre de 2001 sur les *Cités idéales*, en fait le seul architecte urbaniste critique aux ÉU, véritablement hostile à la « tumeur cancéreuse » que représente la ville industrielle états-unienne. La ville rêvée de *Broadacre* propose de multiples lieux pour aider l'individu et l'exercice de la démocratie : atriums, agoras, bibliothèques... Le cadre semble contraignant, puisque le plan en damier y est présent ; mais chaque unité individuelle ou familiale est cependant libre de s'aménager en toute autonomie. Son rêve de démocratie libertaire de petits propriétaires le rattache bien à PROUDHON ou aux anarchistes de son pays, d'autant que sa position résolument anti-centraliste est un choix pour éliminer toute autorité détestable. Il rêve d'un État réduit aux pures tâches administratives. Il apparaît bien comme l'anti-LE CORBUSIER sur ce point. Faisant « sienne la philosophie de l'individualisme d'EMERSON » et réalisant *Broadacre* comme une « forme plastique d'une démocratie originelle »<sup>75</sup>, cet architecte-urbaniste se range donc bien parmi les créateurs libertaires.

Cette classification est fondée si on note en plus que WRIGHT mena une vie libre, d'ailleurs parfois scandaleuse aux yeux de ses contemporains (l'abandon de sa famille et des USA en 1909, par exemple). Il bénéficia dans son enfance d'une mère déterminée et ouverte, très en avance sur son temps, qui lui appliqua les principes pédagogiques très novateurs (notamment les aspects ludiques qui ne sont pas sans rappeler FOURIER) des jardins d'enfants de FROEBEL, qu'elle avait découvert aux environs de Boston.

Pour les années d'après Seconde-Guerre Mondiale surtout, Bernard LASSUS<sup>76</sup> et Michel RAGON<sup>77</sup> montrent l'importance, en France notamment, des « habitants paysagistes » qui appliquent un art naïf et « primitif » à la décoration de leur maison, surtout dans la partie consacrée au jardin : les auteurs parlent alors de « jardins imagés, jardins fantastiques, jardins oniriques » ou de « poétique du paysage ». Il s'agirait d'une « utopie écologique sous-jacente » nous dit même RAGON en conclusion. Par cette notion de « poétique », LASSUS renoue ainsi avec l'œuvre de Gaston BACHELARD (*Poétique de l'espace*, datant de 1957).

Toujours aux USA, la force du tableau *Greening of Manhattan* en 1991 de James WINES (BORSI p.182-183) est un vrai morceau d'anthologie.

En France les recherches de Édouard FRANÇOIS et Duncan LEWIS en 1993 pour la ville de Nantes aboutissent à camper un centre administratif au cœur d'un luxurieux et édénique marécage.

À la fin des années 50, Yona FRIEDMAN, futur écrivain utopiste fortement libertaire et alternatif, propose déjà des *cités spatiales* aux structures légères, adaptables, modifiables, mettant l'homme au centre, et incluant des zones végétales préservées et encouragées.

L'italo états-unien Paolo SOLERI propose le néologisme *d'Arcologie* pour unifier architecture alternative et nécessités écologiques. Son projet *Arcosanti* touche une population limitée de 5000 personnes (toujours les petites dimensions, à l'image des phalanstères) localisée dans une vaste aire rurale, avec une agriculture et une énergie solaire écologique.

<sup>75</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>76</sup> **LASSUS Bernard** *Paysages quotidiens, de l'ambiance au démesurable*, Paris, Catalogue de l'Exposition du Musée des Arts Décoratifs, 1975

<sup>77</sup> **RAGON Michel** *L'architecte, le prince et la démocratie*, Paris, Albin Michel, 1977

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la « *maison de verre à structures métalliques* » faisant un tout avec son environnement végétal de Châtillon d'Azergues vers Lyon, permet à ses concepteurs (Caroline BARRÈS et Thierry COQUET) de renouer avec les réalisations de WRIGHT<sup>78</sup>.

### 3. Pour une liberté formelle, parfois spontanée, parfois revendiquée...

Rares ici sont les anarchistes ou libertaires revendiqués. Mais leurs propositions libres et libérées, souvent contre les architectes officiels et les réglementations étatiques, placent ces urbanistes et artistes en marge, et souvent proche des libertaires.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup>, Étienne Louis BOULLÉE tente de s'échapper des contraintes du milieu, des matériaux et des coûts... pour proposer divers plans pour le moins novateurs. Mais le globe et les formes rectilignes restent trop pesant pour un authentique architecte de la liberté, et sa position politique ne permet pas de le classer parmi les enragés.

#### a) *Fin du XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup> siècles : une remise en cause libertaire des carcans architecturaux...*

Dès le début du XX<sup>e</sup>, Hermann FINSTERLIN, en jouant sur la plasticité, la fluidité des formes, fait preuve d'une belle imagination (Cf. En 1915 sa *Maison du souvenir*).

Bien d'autres artistes visionnaires et des réalisations pourraient également être cités : c'est le cas des utopies cristallines de Bruno TAUT, lié à l'expressionnisme austro-allemand, déjà cité ci-dessus pour son respect de l'environnement. Au départ, l'expressionnisme austro-allemand est très proche des idées **d'Arts and Crafts** de MORRIS : respect des petites communautés quasi-autonomes, lien entre art et production, influences médiévales. Le pacifiste libertaire qu'est Bruno TAUT y rajoute d'autres références. Dans *Die Stadkrone* de 1919 il se pose en défenseur d'un « *socialisme apolitique ou suprapolitique* » comme le rappelle Ruth EATON en 2001. Dans *Dissolution des villes* en 1920 il rend un vrai hommage à Pierre KROPOTKINE et surtout à son contemporain Gustav LANDAUER, le principal philosophe anarchiste dans l'aire germanique, dont le martyr fut extrême face aux corps francs de l'après Première Guerre Mondiale. Son projet est celui d'une sorte d'immense cité-jardin, sans État, aux mains de communautés autonomes et reliées entre elles. Dans ses *Lettres utopiques* de 1920-21 il en appelle à la liberté, à l'imagination et s'oppose à tout carcan, même matériel : « *taillez des pensées dans les murs nus et construisez dans la fantaisie sans vous soucier des difficultés techniques* »<sup>79</sup>.

Toute la position « *d'architecture cristalline* », translucide, est un éloge à la nature, à la beauté, à la liberté et bien sûr à la transparence. Il est lié à Paul SCHEERBART (*Glasarchitektur* 1914) et influence largement Walter GROPIUS qui rattache ensuite le premier Bauhaus, qu'il fonde en 1919 à Weimar, à l'expressionnisme du début du siècle, au moins jusque vers 1923.

En URSS, c'est bien sûr le cas également des villes flottantes et des structures urbaines étonnantes du suprémisme de Kazimir MALEVITCH (1878-1935), avec ses **architectones** et ses **planites**. L'architectonique qu'il décrit se veut une architecture fondée sur des formes abstraites en trois dimensions. Toujours dans la jeune URSS, Alexandre LAVINSKY rêve de cité aérienne en 1923 et Georges KROUTILOV propose des immeubles flottants avant le triomphe définitif stalinien et la glaciation des idées novatrices qu'il entraîne en 1928<sup>80</sup>. Son diplôme, intitulé *La ville future*, est plus connu sous le nom de *Une ville sur des voies aériennes de communication*, ce qui est tout un programme. Avant de quitter l'URSS et de rejoindre le Bauhaus, El LISSINTZKY multiplie les projets les plus séduisants et les plus farfelus, ce qu'il nomme les **proounes**. Un de ses créations « *électro-mécaniques* » des années 20 porte le nom emblématique « *d'aveniriste* ».

Toujours en URSS, l'école « *désurbaniste* » dans les années 1920, autour de Mikhaïl ORKHITOVITCH, mérite le détour, notamment pour le concept de « *ville récréative* » développé en 1929 par Konstantin MELNIKOV, qui anticipe peut-être de 3 ans l'ouvrage anti-utopique d'HUXLEY

<sup>78</sup> **LEBOVICI Elisabeth** *En verre et au vert*, -in- *Libération* 29/05/2001

<sup>79</sup> *Dictionnaire des Utopie*, Paris, Larousse, 2002

<sup>80</sup> sur ce sujet, voir le très riche article de **EATON Ruth** *Architectures et urbanisme, les figures de l'utopie*, -in- *Utopie*, BNF, 2000

(Le meilleur des mondes) puisqu'il y décrit un laboratoire hypnotique du sommeil. Ces idées hostiles aux dérives du *gastévisme* seront balayées par le tournant résolument autoritaire et centraliste des années 1930.

Dans le futurisme italien, quelques influences libertaires sont parfois émergentes. Beaucoup cherchent dans la propagande par le fait des anarchistes, dans l'éloge de la violence chez Georges SOREL, théoricien de la grève générale syndicaliste-révolutionnaire, dans la nécessité de détruire pour reconstruire (formule chère à PROUDHON et à BAKOUNINE)... un fil conducteur pour justifier leur hymne à la violence, à la vitesse, et la nécessité d'abolir le passé. C'est parfois apparent chez Giacomo BALLÀ (1871-1958) et un peu chez DELPERO qui publie conjointement la *Recostruzione futurista dell'universo* en 1915. Plutôt peintres qu'architectes, les futuristes ne sont pas tous alignés sur le fascisme naissant. En 1911, par exemple, Carlo CARRÀ expose sa superbe huile sur toile « *Les funérailles de l'anarchiste Galli* ». En architecture et dans les mouvements urbanistes, le « *dynamisme architectural* » de SANT'ELIA (cité ci-dessus) prône des formes élégantes et élancées, sans apparente symétrie conformiste et stérilisante ; mais dans la *Ville nouvelle* qu'il peint en 1914, la végétation, la nature semblent absentes et si on est sensible à la beauté des formes, cette absence et cet univers trop humanisé commencent à inquiéter. Cependant sa volonté de créer une ville égalitariste, où les classes sociales seraient confondues, et plutôt sympathique. Quant à Virgilio MARCHI dont j'ai fait l'éloge de la *Ville futuriste* de 1919, car mouvante et aérée, de tonalité libertaire, va dériver à l'époque fasciste vers des « *fantasmes totalitaires* »<sup>81</sup> plus en accord avec le nouveau régime. Ces auteurs et créateurs manifestent bien toute l'ambiguïté d'un mouvement qui hésite toujours entre radicalisme révolutionnaire et conformisme totalitaire et nationaliste.

Aux USA, « *le FOURIER américain* » (expression de Thierry PAQUOT) qu'est Richard BUCKMINSTER FULLER (1895-1983) est un urbaniste fantaisiste et novateur qui prévoit déjà l'utilisation de la 4 D. dès 1927.

Le délire artistique, visuellement souvent séduisant, mais irréalisable donc parfaitement utopique si on garde cet aspect de la définition, apparaît chez beaucoup d'artistes. La vue stupéfiante de *L'île des jouets* de Alberto SAVINIO en 1928 (BORSI p.155) nous éloigne bien de l'architecture raisonnable et renoue avec l'île utopique si souvent prise pour modèle. Cet ami d'APOLLINAIRE et parent de DE CHIRICO semble passionné par le thème de l'île, du départ, de la navigation... au moins à deux moments de sa carrière : dans son exil surtout parisien des années 1927-32, et de retour dans son pays après la Seconde Guerre Mondiale<sup>82</sup>. Un univers ludique, coloré, naïf renoue avec l'utopie de l'enfance (« *utopie régressive* » ?) et le rêve d'un âge d'or gréco-latin à faire revivre. En 1928 *L'île des charmes*, ou en 1928 *L'île corallienne* vont dans ce sens. *L'isola preziosa* de 1950 en est une des dernières manifestations.

b) *La floraison libertaire et nihiliste en architecture : 2° moitié du XX° siècle*

L'utopie surréaliste renoue avec ses grands ancêtres qu'elle juge libertaires, SADE, FOURIER, mais également avec des architectes marquants comme BOULLÉE ou Jean-Jacques LEQUEU. En 1959-1960, l'exposition parisienne E.R.O.S<sup>83</sup>, la bien-nommée, propose une architecture à la fois délirante et raisonnée. Des architectes gagnés au surréalisme veulent transformer « *Notre Dame de Paris en Palais d'amour* » (Bernard ROGER, sans doute inspiré par l'œuvre de Clovis TROUILLE), ou souhaitent renouer avec l'*Oikèma* du Claude-Nicolas LEDOUX de 1804, en proposant des « *maisons de plaisir* » et des « *chambre des délices* » (René-Guy DOUMAYROU, dans ce qu'il appelle « *La faveur des lieux* »)<sup>84</sup>.

L'idée de ville flottante reflourit dans la deuxième moitié du XX° siècle : elle est reprise par William KATAVOLOS ou Paul MAYMONT (*Ville flottante*, 1960) dans les *sixties*. On peut y

<sup>81</sup> LISTA Giovanni *Le futurisme*, Paris, Saint-André-des-Arts, 208p, 2002

<sup>82</sup> ROCHE-PÉZARD Fanette *L'île de SAVINIO ou l'utopie régressive*, -in-*L'art au XX° siècle et l'utopie*, 2000

<sup>83</sup> ÉROS = Exposition internationale du Surréalisme

<sup>84</sup> VOVELLE José *Utopie et surréalisme. Éros et les architectes*, -in-*L'art au XX° siècle et l'utopie*, 2000

rattacher plus proche de nous la *cité portuaire* de Shin TAKAMATSU de Kyoto, où les bâtiments semblent des îles (ce qui est en plein dans l'utopie) et où l'ensemble est proche de l'atoll rêvé : des formes coniques, cylindriques émergent d'un milieu aquatique et surplombent des îlots verdoyants... D'autres japonais comme Kenzo TANG  ou KIRUTAK , l'américain du nord Richard Buckminster FULLER (avec sa ville ludique *World game*) ou le français Jacques ROUGERIE contribuent également à ce genre urbanistique utopique. La britannique Joan LITTLEWOOD et son *Fun palace* peut s'y rattacher.

D'autres projets sont audacieux, en passant par la ville mobile de Ron HERRON du groupe anglais très novateur **ARCHIGRAM** de 1961 à 1974 (*Walking city* en 1964), ou par les incroyables villes spirales de Claude PARENT dans les *seventies*. Mais les formes de *Walking city* (ville mouvante ou ambulante) sont aussi résolument ancrées dans un futurisme de science fiction d'aspect inquiétant, ce qui n'est pas très libertaire. Dans la même veine, et du même groupe ARCHIGRAM, on peut citer également *l'Instant city*, véritable hétérotopie temporaire, ville foire qui se déplace au gré des besoins. Elle est proposée par le groupe **Utopie** de Cedric PRICE et de Jean Paul JUNGMANN qui sont des architectes alors très marqués par les structures fonctionnelles temporaires. Le projet inachevé de *Fun Palace* de Cedric PRICE a sans doute contribué à faire avancer le concept. En jouant sur diversité, mobilité, « *complexité et ambiguité* », ARCHIGRAM fait bien partie de « *ces jeunes architectes résolument libertaires, voire nihilistes* » dont nous parle Jean François BIZOT (-in-**Actuel** mars 1972).

Dans les années soixante, ce groupe célèbre qu'est ARCHIGRAM, est un des centres essentiels de propositions iconoclastes, « *d'élucubrations utopiques* » s'inspirant de la culture pop et d'un esprit satirique très marqué. Il s'agit sans doute du mouvement de la nouvelle architecture le plus libertaire, au moins dans ses aspirations qui mettent souvent en avant une « *vision architecturale hédoniste* ». Ce groupe autour d'une revue du même nom de 1961 à 1970 se veut initiateur d'une culture populaire, des loisirs, du temps libre, et propose une architecture festive, reposant sur des choix alternatifs qui mettent l'individu au centre et qui le protège des contraintes environnementales ou politiques. La ville agréable, ludique est bien au service de l'individu et de sa liberté. C'est incontestablement une vraie déclaration libertaire. Dès 1963, les plans et les dessins de *Living city*, publiés dans la revue, sont des propositions très critiques pour modifier les villes britanniques. En 1969, une sorte de texte-manifeste d'ARCHIGRAM pose bien les termes de cette position idéologique : « *Non plan, an experiment in freedom* » publié dans la revue « **New society** » du 20/03/1969, sous les signatures de Reyner BANHAM, Paul BARKER, Peter HALL et Cedric PRICE<sup>85</sup>. Mais c'est l'ouvrage d'un des principaux leaders du groupe qui peut servir de référence principale au mouvement : *Experimental architecture* de Peter COOK en 1970. « *Le credo libertaire, voire anarchique (sic)* »<sup>86</sup> est présent dans tous ces textes. Déjà dans le n 2 **d'Archigram**, en 1962 on peut lire un refus « *d'un idéal de planification, une théorie administrative, la politique commerciale d'un publiciste, l'ordinateur d'un technocrate ou l'ego d'un architecte...* » car tout cela « *emprisonne un individu dans une structure* ».

Parfois influencés par ARCHIGRAM, les **provos** néerlandais et les **situationnistes** des sixties se dressent à leur tour contre la standardisation et l'autoritarisme de l' cole de Le CORBUSIER. Christian de PORTZAMPAC en refusant tout modèle, met lui aussi l'accent sur le festif, l'ouverture et Dominique PERRAULT repousse tout projet contraignant : « *la ville utopique doit être une ville en permanence en projet* » (p.172 de *Villes rêvées*). Il rejoint largement les écrits libertaires condamnant les utopies fermées et figées.

Un autre architecte parfois cité est le défenseur du concept de ville illimitée, du droit au développement spontané, aux architectures libres et diversifiées... qu'est Rem KOOLHAAS.

Dans le mouvement « *provo* » qui se développe aux Pays Bas dans les années 1950/60, l'architecte Piet BLOM (plus tard lié au situationnisme) est sans doute un des plus intéressants. Il affine le concept « *d'autoconstruction* », sorte de provocation libertaire et autogestionnaire devant permettre aux usagers de se construire eux-mêmes leur habitat, l'architecte n'étant au mieux qu'un conseiller.

<sup>85</sup> CHOAY Françoise *L'utopie et le statut philosophique de l'espace édifié*, -in-*Utopie*, BNF, 2000

<sup>86</sup> Collectif *Les sixties. Années utopiques*, BDIC, 1996, p.127

Le mouvement situationniste, rassemblant artistes, militants, intellectuels, avant de devenir une secte admirative de DEBORD, est un groupe fort novateur et intéressant dans les années cinquante et soixante. **L'Internationale Situationniste** dure officiellement de 1957 à 1972, mais son influence est plus longue, et sa période de gestation débute dès l'après Seconde Guerre Mondiale. Dans le domaine architectural, elle se range parmi les partisans de l'autonomie, de la diversité, contre l'oppression des mégastructures dominantes dans les années 50. Dès 1953 Ivan CHITCHEGLOV sous le pseudonyme de Gilles IVAIN proposait un *Formulaire pour un urbanisme nouveau*. En 1957, Guy DEBORD lui-même lance le concept de *plaques tournantes* qu'il tente de formaliser dans sa *Naked city*. Les situationnistes en viennent avec le néerlandais CONSTANT (Constant NIEUWENHUIS né en 1920 à Amsterdam), à proposer des projets d'architecture ludique pour ***l'homo ludens*** qui tend à remplacer ***l'homo faber***, comme *New Babylon* en 1960-1974, ville vivante, au développement quasi autonome, antifonctionnaliste. Cette *Nouvelle Babylone, ville-labyrinthe* est une des plus achevées expressions du situationnisme ; ses « *constructions spatiales* » et ses « *cités-ambiances* » présentées sous forme de maquettes révèlent un urbanisme ludique et inventif, et libertaire car hors de tout carcan, et totalement modifiable au gré des habitants. La structure labyrinthique qu'elle dévoile s'adapte autant aux milieux différents qu'aux diverses individualités de ses habitants. Cependant, certaines maquettes sont bien sombres et même inquiétantes, décrivant un univers géométrique et mécanique qui n'est pas vraiment attractif. C'est le cas par exemple de *New Babylon, vue des secteurs*, qui date de 1971.

La théorie architecturale la plus affirmée des situationnistes des années soixante semble bien être « *l'urbanisme autoconstruit* » par ses propres habitants, de manière libre et spontanée (ce qui est une reprise des idées de BLOM). Dans tous les cas, la liberté de l'occupant est préservée et revendiquée, surtout en développant deux concepts « clé » qui sont la « *flexibilité* » et « *l'évolutivité* »<sup>87</sup>.

Dans les années post-soixante-huit, comme le remarque RAGON, se met donc en place toute une architecture dégagée des contraintes. À Cannes en 1970, par exemple, divers architectes et théoriciens se regroupent dans un mouvement « *Association Habitat Évolutif* », certes novateur, mais tout de même assez peu révolutionnaire.

Michel RAGON, critique d'art reconnu, docteur es lettres et professeur à l'École des Arts Décoratifs (où il enseigne pendant 13 ans), n'a rien perdu de ses engagements libertaires. Il est très lié à Paul MAYMONT et à Yona FRIEDMAN, ce dernier étant lui-même auteur d'une utopie et de projets de ville aérienne et du concept quasi autogestionnaire « *d'autoplanification urbaine* ». C'est surtout lui qui fait connaître ces deux architectes novateurs vers 1962.

RAGON cherche à regrouper les adeptes de la liberté, de l'utopie urbaine et de la prospective urbanistique, dans une perspective ouverte et « *mobile* » comme l'est le concept de son ami Yona FRIEDMAN. En 1965 est créé le **GIAP** (*Groupe International d'Architecture Prospective*) qui est sans doute alors un clin d'œil à l'héroïque résistance vietnamienne dont le général GIAP assure l'efficacité. Les fondateurs sont Yona FRIEDMAN, Walter JONAS, Paul MAYMONT, Georges PATRIS, Michel RAGON, Ionel SCHEIN et Nicolas SCHÖFFER, c'est RAGON qui en est l'animateur essentiel et qui en promulgue les principales idées dans un ensemble impressionnant d'écrits et de conférences-débats qui culminent en 1967. Le GIAP est plus ou moins lié aux deux autres groupements importants de l'époque qui vont un peu dans le même sens, ARCHIGRAM à Londres et METABOLISM à Tokyo. « *Cette communauté d'idées, ouverte et disponible* »<sup>88</sup> est marquée par l'humanisme libertaire de son fondateur. Comme le *Manifeste* du GIAP de 1965 l'affirme, il faut « *organiser l'avenir au lieu de le subir* ». Il prône l'alliance de la structure et du lyrisme, cette « *beauté ordonnée dans une certaine gratuité* » selon la belle formule de Pierre RESTANY. Dans le même recueil en hommage à RAGON, l'autre fondateur du GIAP, Georges PATRIS rappelle que « *l'utopie que nous partageons, Michel et moi, c'est de croire qu'il est nécessaire de vivre dans une création toujours actualisée* ». Cette utopie ouverte, non figée, humaniste est donc bien incontestablement libertaire.

Avec la collection « *Construire le Monde* » qui publie *Les visionnaires de l'avenir*, ou avec *Les cités de l'avenir*, préfacé par Jean FOURASTIÉ (Planète, 1966), notre vendéen est juste à l'aube du mouvement de 1968 un utopiste conséquent. RAGON dirige également chez

<sup>87</sup> RAGON Michel *L'architecte, le prince et la démocratie*, Paris, Albin Michel, 1977

<sup>88</sup> RESTANY Pierre *1970 RAGON : une nouvelle critique pour une nouvelle architecture*, -in-*Autour de Michel RAGON*, Nantes, Musée des Beaux Arts, 1984

CASTERMAN la collection MO « *Mutations-Orientations* » et c'est dans cette collection qu'il publie en 1970 *L'architecture mobile* de FRIEDMAN, œuvre qui prend date, sous forme polycopiée, de 1958.

Reconnu par MALRAUX qui l'emploie parfois, animateur des biennales de São Paulo en 1967 et de Venise en 1968, le rôle de Michel RAGON est forcément important durant cette période. Il partage l'idée libertaire centrale de FRIEDMAN : « *La seule chose que les architectes peuvent faire, ce sont des structures qui laissent le maximum de liberté à chaque personnalité individuelle, pour les utiliser à sa guise et selon sa propre volonté. C'est une abdication nécessaire de l'architecte devant l'occupant...* ». Comme indiqué précédemment, les concepts utilisés par FRIEDMAN et le groupe GEAM qu'il a développé en 1959 (*Groupe d'Étude d'Architecture Mobile*, avec surtout Paul MAYMONT, Frei OTTO et Masato OTAKA) se résume en deux grandes tendances. La première développe l'idée d'architecture spatiale, qui serait le cadre général, l'infrastructure élançée des nouvelles constructions urbaines, avec toutes les fonctions collectives. La seconde, dans un esprit d'autonomie bien libertaire précise la notion d'architecture mobile, en fait les parties individuelles, modulables, libres et diversifiées qui s'insèrent dans le cadre spatial général. Bien des positions d'ARCHIGRAM se rattachent à ces deux concepts, qu'ils nomment d'ailleurs **hardware** pour l'infrastructure et **software** pour les modules adaptables.

En 1978, avec son « *architecture de survie* », Yona FRIEDMAN prolonge sa réflexion libertaire en architecture. Il reprend les idées de mobilités, d'utopie concrète, non figée et diversifiée, reposant sur des « *décor éphémères* » et l'architecture « *mobile* » précédemment décrite. Glorifiant curieusement le « *bidonvillage* », il affirme que de la pénurie va naître l'inventivité nécessaire<sup>89</sup> qui réalisera l'utopie du « *rationnement juste* ». On peut contester cet optimiste « *basiste* » envers la capacité d'autogestion des pauvres des périphéries, mais on doit souligner le caractère libertaire de ses propositions architecturales. Tout doit partir « *d'en-bas* », des habitants eux-mêmes. Cette « *autogestion de l'urbanisme* » nous dit RAGON dans la préface, s'appuie sur les piliers de « *l'autoplanification* » et de « *l'autoconstruction* ». L'architecte n'est plus dès lors qu'un conseiller, une aide technique, un fédérateur d'initiatives... et cette vision effacée et égalitaire entre l'habitant et son architecte n'est pas sans rappeler le rôle effacé du maître dans la pédagogie libertaire. Dans les termes, les propos, il y a de multiples correspondances. Il s'agit dans les deux cas de savoir *Comment vivre avec les autres sans être chef et sans être esclave* (titre d'un autre de ses ouvrages publié chez Pauvert en 1974).

RAGON parle même parfois « *d'architecture insurrectionnelle* » à propos de CHANEAC et du suisse Marcel LACHAT vers 1970.

Dans un projet appelé **Utopia, INC** présenté pour l'île Seguin à Paris au début des années 1990, Mathieu O'NEILL et P. Nicolas LEDOUX<sup>90</sup> envisagent une « *citée des plaisirs* » très fouriériste et libertaire : lieu festif et productif à la fois, c'est un monde évolutif, changeant, pluraliste... qui est proposé. Ce lieu de rencontres assure évidemment la libre sexualité. L'organisation autogérée doit garantir toutes les expérimentations.

Ces architectes « *révolutionnaires* » prônent souvent la récupération des espaces et des matériaux, dans une volonté écologiste évidente. En Californie, le collectif *Art Farm* veut tout réutiliser, le pvc, les structures gonflables... C'est le cas également pour *People's architecture* de Berkeley. Quant aux *Farralones*, les objets récupérés sont utilisés pour créer des espaces ludiques dans tous les espaces libres qui sont ainsi squattés... La Californie est bien marquée par le troc, la récupération, le don solidaire... qu'incarnent si bien les artistes anarchistes regroupés dans les Diggers de San Francisco.

À l'extrême, les projets-objets de Claes OLDENBURG (des années soixante à la fin du siècle) semblent ne même plus poser la notion de faisabilité. L'architecte devient pur utopiste. La boucle semble terminée ?

Dans un autre genre, à mi-chemin du kitsch, du délirant, du fantaisiste... les structures verticales bariolées et diversifiées de Bodys Isek KINGELEZ pour son *Projet pour le Kinshasa du*

<sup>89</sup> FRIEDMAN Yona *L'architecture de survie, où s'invente aujourd'hui le monde de demain*, p.16

<sup>90</sup> LEDOUX Nicolas P./O'NEILL Mathieu *Utopia, INC. Un contre projet pour l'île Seguin : la citée des plaisirs*, -in-Collectif *Utopia*, 2001

III<sup>e</sup> millénaire de 1997 présentent une vision baroque apparemment proposée sans aucune contrainte ni limite.

Parmi les artistes s'exprimant dans la diversité, dans la volonté utopique humaniste, et participant à de multiples créations, il faut absolument citer les auteurs belges de bandes dessinées, Benoît PEETERS et François SCHUITEN. Ils ont créé un monde fabuleux, divers, étonnant avec leur série « *Cités obscures* ». Leur « *Voyages en utopie* » en 2000 présente une multitude de projets et de réalisations, révélant toujours un respect exemplaire des personnes, des environnements, des thématiques...

Dans le domaine de la science-fiction utopiste et plus ou moins libertaire émerge la trilogie martienne de Kim Stanley ROBINSON. Dans *Mars la rouge* de 1993, il décrit le refus libertaire, exprimé par Arkady, de toute géométrie conventionnelle et uniforme dans le bâti urbain. Ce leader radical propose une ville de trapèzes colorés, renouant avec le cubisme et le fauvisme, créant ainsi une profonde fantaisie permettant de refuser toute hiérarchie dans l'habitat.

Bref, la ville idéale, la cité du futur, cette utopie « *réformiste* »<sup>91</sup>, si nous reprenons quelques éléments du livre d'Helen ROSENAU, se veut ouverte et dynamique, adaptable et variée, « *car la variété est nécessaire parce qu'une société complexe exige des modèles diversifiés* ». La taille est limitée, l'insertion ville-campagne harmonieusement réalisée. Ni dogme, ni modèle figé... mais compromis et pragmatisme, au profit de l'humain et de rapports sociaux moins fractionnés. Ce qui permet d'emprunter aux différentes époques, aux différents lieux, et aux différentes tendances, sans se limiter, au profit d'une liberté de choix revendiquée. Cette architecture récente, douce ou « *faible* » « *s'accommode de la réalité, la commente, fait de l'arrangement avec le réel son principe d'existence* »<sup>92</sup>.

Cette vision utopiste de l'urbanisme et de l'architecture centrée autour de la mobilité, de la liberté... semble accentuée par les Technologies de l'Information et de la Communication ; les villes modernes sont obligées de s'y adapter et les personnes y vivent une vie plus dégagée des contraintes matérielles et politiques. C'est en tout cas l'analyse de William MITCHELL qui développe le concept nouveau d'*e-topia* en fin des années 1990<sup>93</sup>.

#### 4. Une volonté humaniste, de bâtir pour l'homme, sans dogmatisme...

Il n'y a pas que les libertaires dans cette voie, assurément, mais c'est bien une de leurs préoccupations essentielles. Ce n'est pas étonnant que le créateur de la *Cité Radieuse*, LE CORBUSIER, bien connu du libertaire Michel RAGON, cherche ses références chez PROUDHON, FOURIER... et curieusement également chez BALZAC ! Il se serait sans doute inspiré des œuvres de Anatole FRANCE *Sur la pierre blanche*, ZOLA *Travail* et Tony GARNIER pour son projet de ville industrielle, dont les écrits sont tous issus des premières années du siècle.

Au début du siècle, bien des artistes regroupés dans le **Bauhaus** berlinois, fermé par les nazis dès 1933, espèrent reconstruire le monde sur des bases spirituelles et non capitalistes. C'est le cas de Wassily KANDINSKY (1866-1944) qui a quitté l'URSS trop contraignante et surtout de Walter GROPIUS qui est un des principaux auteurs du *Manifeste du Bauhaus* de 1919.

Dans les années 50, les anglais Alison et Peter SMITHSON se rangent en faveur d'un urbanisme plus humaniste. Ils sont quasi sur la même position que l'architecte anarchiste Colin WARD (né en 1924) qui a beaucoup écrit sur l'urbanisme anarchiste, en proposant surtout une habitation de petite dimension, autogérée (« *un logement anarchiste est un logement contrôlé par ses habitants* ») et se moquant des dogmes architecturaux. Ce qui compte, c'est un architecture légère, facile à monter et à aménager à son goût<sup>94</sup>. WARD s'inspire beaucoup du belge Lucien KROLL et de l'allemand Walter SEGAL (1907-1985) dont les idées ont servi à la création de nombreux logements sociaux à Londres en fin du XX<sup>e</sup> siècle. L'œuvre de Colin

<sup>91</sup> l'expression est d'Helen ROSENAU dans sa conclusion à l'ouvrage cité

<sup>92</sup> *Dictionnaire des Utopie*, Paris, Larousse, 2002

<sup>93</sup> MITCHELL William *E-topia. Urban life, Jim - But not as we know it*, 1999 cité dans ASCHER François *Villes réelles et virtuelles*, *Encyclopaedia 2001*, p.124

<sup>94</sup> WARD Colin *La maison anarchiste*, -in-*La Culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997

WARD est importante dans le monde britannique, tant dans le milieu libertaire (il fut rédacteur de *Freedom* de 1947 à 1960 puis d'*Anarchy* de 1961 à 1970) qu'en milieu urbanistique. Il a travaillé pour la **Town and country Planning Association** et est éditeur du *Bulletin of Environmental Education*.

Léon KRIER et son projet *Atlantis* va dans le même sens : se dressant contre « *les grands ensembles monotones et morbides* », il préfère une utopie positive, ethnocentrique, loin des « *raisons d'État de la politique* ».

Au Danemark, en fin du XX<sup>e</sup> siècle, le groupe SUPERFLEX cherche à allier projet urbanistique et citoyeneté.

En Italie, autour du professeur Alberto MAGNAGHI, à Firenze, des recherches intéressantes sont menées pour respecter nature, patrimoine culturel et technologies modernes, en s'insérant dans un milieu local qu'il faut absolument préserver face à une mondialisation trop uniformisante. L'idéal proposé est un ensemble de petites cités, misant sur l'économie alternative mixte (agriculture, industrie, artisanat, services...) et liées entre elles dans un réseau de type solidaire et fédéraliste. Ces « *città solidali* » misent donc sur « *un autodéveloppement écologique et humain possible, soutenable* » qui revalorise l'espace « *anthropogénétique* » comme le dit Françoise CHOAY dans l'article ci-dessus référencé. L'auteur en relatant cette expérience parle malheureusement d'anti-utopie, preuve s'il en est de la confusion des meilleurs chercheurs sur la polysémie du terme. Ce projet décrit n'est pourtant qu'un total « *remake* » des utopies anarchistes et communalistes libertaires : petites cités, développement alternatif et écologique, appui mutuel et réseau de type égalitaire autogéré et fédéral... L'influence (non avouée apparemment) des idées de KROPOTKINE et de Murray BOOKCHIN est pourtant évidente.

Fabrice HYBERT, lui, veut allier le beau, le fonctionnel, le gratuit, bref un monde au service des gens ; il propose par exemple de remplacer les arbres d'ornement des villes par des arbres fruitiers, accessibles à tous.

## 5. De la contre-utopie expressionniste aux contre-utopies plus récentes...

Au service de *Métropolis* et contre les noirs aspects d'un monde naissant, l'expressionnisme architectural semble être l'équivalent littéraire des contre-utopies ou dystopies. Il faut analyser les projets de Erich KETTELHUT qui inspireront plus tard Ridley SCOTT pour son film *Blade Runner*, pour ressentir l'oppression et la noirceur de villes alors en expansion. Toujours dans les années 20, Ludwig HILBERSEIMER propose des villes aux structures orthogonales et même une ville constituée de tours qui anticipent malheureusement sur les constructions de la deuxième moitié du siècle.

Avec *Nous Autres*, ZAMIATINE auteur de la première grande anti-utopie du siècle, nous montre une ville gigantesque, écrasante, anti-humaine. L'homme y est réduit à être un quasi-automate, ce que promeuvent à l'époque GASTEV et KERJENTSEV. Ruth EATON dans l'article cité note à juste titre que l'œuvre de ZAMIATINE est une puissante parodie du **gastevisme**, forme totalitaire et poussée à l'extrême du fordisme ou du taylorisme que les nouveaux dirigeants de l'URSS appréciaient !

Les verticales de Hugh FERRISS à la fin des années 20 peuvent être considérées comme dystopiques, même s'il intercale des zones planes. Pour nous aujourd'hui, leur aspect élancé a perdu son aspect novateur et audacieux, pour n'être plus qu'un reflet inquiétant et sombre des villes verticales.

Dans le même ordre, la ville verticale de I. XENAKIS peut paraître comme une vraie dystopie tant la technique est portée aux nues : *technolâtrie*, dit même F. CHOAY.

Pour dénoncer les dérives de l'utopie dite « *rationnelle* » et son absurdité, certains architectes utilisent largement la dérision ou l'excès, et la provocation également.

C'est le cas de l'autrichien d'origine Hans HOLLEIN, du hollandais Rem KOOLHAS ou des groupes italiens **Archizoom Associati** et **Superstudio**.



**Hans HOLLEIN** et **Walter PICHLER**, très influencés par ARCHIGRAM, proposent en 1963 une *Construction urbaine au-dessus de Vienne*, qui écrase la ville sous des structures difformes, sans doute de béton, évoquant plutôt des étrons !

**Archizoom Associati**, fondé en 1966 à Florence, autour de Andrea BRANZI, Gilberto CORRETTI, Paolo DEGANELLO et les BARTOLINI, propose en 1971 la *No stop city*, caricature de ville immense souterraine, éclairée aux lumières artificielles, et aussi uniformes que les pires des supermarchés ! On peut y percevoir une délirante guirlande d'HLM entourant la planète, avec des flux automobiles souterrains ininterrompus.

Également localisé à Florence en 1966, **Superstudio** est fondé par Adolfo NATALINI et Cristiano TORALDO di FRANCIA. En 1969, le *Monument continu* est presque un manifeste (p.131 de *Villes rêvées*). Les villes-repoussoir présentées sont souvent immenses, impersonnelles, démentielles et absurdes, dans la triste lignée malheureusement de constructions réelles et des projets assumés par l'école des méga-structuralistes.

En 1971, le groupe réalise 12 utopies « *Cités idéales* ». *La ville de 2000 tonnes* est une belle caricature des structures urbaines gigantesques proposées par les fonctionnalistes ou les architectes des régimes totalitaires. Quant à *Vita educazione cerimonia amore morte*, on peut y voir une caricature du rêve hippie, puisqu'une communauté libre et sans tabou y loge sur une structure impersonnelle et uniforme en verre...<sup>95</sup>

Heureusement, quelques utopies de Superstudio sont plus poétiques : *l'Utopie n°1* est une ville qui se modifie sans cesse, les habitants devant constamment changer de logements ; *l'Utopie n°2* est un structure gonflable, une ville-aérostat, une ville-cirque, où les aspects ludiques sont omniprésents<sup>96</sup>...

**Rem KOOLHAAS** et **Elie ZENGHELIS** en 1972 dessinent *Exodus. The voluntary prisoners*, un délire urbain inquiétant, la ville s'identifiant à un camp (de concentration ?) retranché derrière des murs gigantesques.

Même l'architecture néo-expressionniste, malgré ces airs de bunkers et ses profils agressifs, peut aussi contribuer à la liberté de ton et de proposition, à une asymétrie dynamique et novatrice ; s'y rattachent incontestablement les constructions massives et difformes de Günther DOMENIG en Autriche, ou celles du californien Eric OWEN MOSS (Cf. *La Boîte* de Culver City).

Dans les années 1990, Ilya KABAROV présente diverses expositions dénonçant l'utopie totalitaire soviétique en train de s'effondrer historiquement<sup>97</sup>.

En 1991, « *Le wagon rouge* » révèle un monde urbain où alternent grandes réalisations de prestige et décharges : l'histoire de l'URSS reposerait donc sur des déchets, des scories ? Il y a dans cette exposition provocante, un jeu de mots et de représentations sur la notion souvent utilisée de « *poubelle de l'histoire* » dans laquelle les marxistes souhaitaient renvoyer le capitalisme.

En 1995 il récidive à Paris, au Centre POMPIDOU, avec « *C'est ici que nous vivons* », qui révèle un immense chantier de ville utopique, totalement inachevé, où se déroule une vie ouvrière monotone et uniforme, au milieu de matériels et de bâtiments laissés à l'abandon, ou inutilisables. L'exposition est alors une triste allégorie de l'économie bureaucratique planifiée, et une déterminante dénonciation du « *paradis ouvrier* ».

## E. QUELQUES MOTS SUR L'ART BRUT ET SON CARACTERE UTOPIQUE...

### 1. De la difficulté de définir un art populaire original

En premier lieu, quelle définition peut-on choisir ? Celle « *d'art brut* », lancée par DUBUFFET et largement reprise par Michel RAGON<sup>98</sup> dans son superbe livre, s'impose souvent.

<sup>95</sup> EATON Ruth *Cités idéales*, 2001

<sup>96</sup> BIZOT Jean-françois *Underground*, 2002

<sup>97</sup> VERNER Lorraine *L'utopie comme figure historique dans l'art, -in-L'art au XX° siècle et l'utopie*, 2000

<sup>98</sup> RAGON Michel *Du côté de l'art Brut*, Paris Albin Michel, 160 p, 1996

Celle similaire de **raw art** ou **raw vision**, **d'outsider art** comme en parle John MAIZELS lui fait au départ un peu concurrence. Le musée de Lausanne rend un grand hommage à ces diverses productions.

Mais ce terme britannique semble trop lié à l'art des malades mentaux, handicapés ou aux dessins d'enfants pour être totalement satisfaisant aux yeux de quelques critiques. Pourtant quand DUBUFFET en 1947-1948 crée sa « **Société de l'Art Brut** », l'art naïf et l'art lié à la folie en sont partie prenante, grâce notamment à la présence des surréalistes. Effectivement, BRETON, alors dans une phase libertaire très marquée, membre de cette Société pour quelques années, insiste sur la prise en compte de tous les arts « *inspirés* » et de la liberté, faits à partir de rien, d'objets récupérés et détournés, sans sens de l'esthétique. Les œuvres liées à la folie sont fréquemment soutenues depuis l'origine du surréalisme.

Il est vrai que la position des amis de BRETON dans les années trente par rapport à « *l'objet* », anticipe ce qu'est une des tendances de l'art brut. L'utilisation d'objets hétéroclites, souvent populaires et quotidiens, détournés de leur sens premier, accumulés sans souci esthétique... doit permettre de créer un autre réel, un sur-réel. Le spectateur devient l'acteur principal en laissant jouer son imagination interprétative.

Une autre appellation, celle d'« **d'art modeste** » n'est pas correcte non plus, car elle désigne plus de simples accumulations d'objets hétéroclites que ces autres tendances artistiques qui sont incluses dans l'art brut. C'est à Sète que l'on peut admirer un musée spécialisé. Dans cette filière on peut noter que l'art brut anticipe peut-être les mouvements de la fin du XX<sup>e</sup> siècle autour de la récupération des objets et des lieux, comme **l'arte povera** italien.

On parle également d'art visionnaire, de « **mondes imaginaires** » pour reprendre le titre d'un ouvrage de référence<sup>99</sup>. Parfois on parle **d'art du fabuleux**, comme le musée de la fabuloserie de Dicy vers Paris nous permet d'en parler. Dans le Sud de la France, une autre appellation est usitée, puisque les artistes s'en réclamant s'appellent entre eux **Singuliers**. Aux USA, la notion de « **folk art** » apparaît de temps en temps.

Il s'agit tout à la fois d'un **art naïf**, parfois **kitsch**, **populaire**. C'est parfois un art de récupération, fait souvent d'objets quotidiens, au moyen de collages, de montages, d'assemblages... Il est souvent très coloré, très attirant ou fort agressif...

C'est enfin un art « **prolétarien** », au sens de Michel RAGON et de ses recherches sur la littérature prolétarienne<sup>100</sup>, à la suite bien entendu de Henry POULAILLE<sup>101</sup> ; ces travaux sur la littérature ont été amplifiés par l'anarchiste Thierry MARICOURT, auteur lui-même d'une très riche anthologie sur *La Littérature Libertaire*<sup>102</sup>. La plupart des artistes de l'art brut sont des employés, ouvriers, artisans, agriculteurs, facteurs... et même parfois exercent des métiers très modestes, ou à la limite de la marginalité : gardiens d'animaux, balayeur de cimetière, manœuvre, rétameur, récupérateur... Les artistes « *bruts* » aisés sont rares, mais ils existent bien sûr également. Dans un de ses multiples livres de Mémoires, RAGON rappelle que pour lui ses engagements libertaires, son dévouement à l'art brut et au groupe COBRA font partie d'un tout, même si *D'une berge à l'autre* (titre de son ouvrage<sup>103</sup>) les ponts ne sont pas toujours faciles à déceler et à franchir : « *la littérature d'expression populaire à laquelle je consacrai mon premier livre en 1947 : "Les écrivains du peuple", me conduisait directement à son pendant pictural : l'art brut, CHAISSAC et aussi, avec quelques détours, COBRA* ».

Pour tenter de conclure, j'aime beaucoup utiliser l'appellation de « **contre-architecture** », et surtout celle « **d'anarchitecture** » qu'utilise Michel RAGON, même si le néologisme est assez facile. Quant à Bernard LASSUS analysé ci-dessus, pour la partie consacrée aux jardins oniriques et fantastiques, il parle pour l'art brut ou les créations fantaisistes de « *poétique du*

<sup>99</sup> MAIZELS John/Von SCHAEWEN Deïdi *Mondes imaginaires*, Paris, Taschen, 340p, 1999

<sup>100</sup> RAGON Michel *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Paris, Albin Michel, 332p, 1986

<sup>101</sup> POULAILLE Henry *Nouvel âge littéraire*, Paris, Valois, 1930

<sup>102</sup> MARICOURT Thierry *Histoire de la littérature libertaire en France*, Paris, Albin Michel, 492p, 1990

<sup>103</sup> RAGON Michel *D'une berge à l'autre*, Paris, Albin Michel, 290p, 1997

*paysage* » qui inspire les « *habitants paysagistes* ». Partout la liberté de création semble bien s'imposer, et on saisit mieux l'intérêt de nombreux libertaires pour cet art populaire.

## 2. Un art utopique et libertaire ?

Si on peut faire place à l'art brut, pour conserver cette expression, dans une étude sur les utopies libertaires, c'est essentiellement pour au moins trois ensembles de raisons.

La première raison tient aux méthodes, aux conceptions, aux types de réalisations... Il s'agit d'un art qu'on peut qualifier de libertaire, car il repose sur une imagination, une fantaisie sans borne, une totale liberté d'inspiration, d'autant qu'elle exprime souvent le refoulé ou l'intime (Cf. les œuvres de Lausanne). Dans un article de 1949, RAGON en bon anarchiste et utopiste dit que « *défendre l'imaginaire, c'est défendre la libre expression de l'individu contre les dogmatismes d'État, d'Églises, d'Écoles... C'est refuser d'attacher une importance à ce qui est arrivé (donc fini) pour s'attacher au magique, au merveilleux. C'est préférer la sorcière au prêtre, le guérisseur au médecin, le poète au grammairien, Louis ARMSTRONG à GOUNOD et Charlie CHAPLIN à François MAURIAC. C'est éprouver une répulsion devant un médaillé du travail (trente ans sous un même patron) et un médaillé militaire (quinze ans de caserne). C'est saluer Garry DAVIS et rester couvert lorsque se joue la Marseillaise, etc.* »<sup>104</sup>

L'artiste est donc totalement autonome, par rapport aux normes, aux modes, aux institutions artistiques... Sa création est libre, festive, spontanée. Il y a même parfois absence totale de plan, de règles, de croquis, d'idées établies... L'œuvre est souvent inachevée, mal-finie... Cependant il ne faut pas exagérer l'aspect libertaire quant à la thématique, souvent même au contraire : les objets sont peu subversifs, les nains de jardin y côtoient les « grands » hommes, la prégnance religieuse y est souvent forte... toutes choses que détestent forcément les anarchistes.

La deuxième raison tient à l'aspect visionnaire, utopique des réalisations : l'artiste crée son monde idéal, ici et maintenant, mais de manière évolutive, y rajoutant constamment des pièces, des couleurs, des objets récupérés... Son flot utopique est personnel, chaleureux ou agressif, dément ou d'apparence raisonnée, mais c'est bien un micromonde totalement imaginé, inventé, rêvé... qui se développe sous nos yeux. La maison, le mobilier, le jardin, les allées... sont les supports remplaçant la toile, le papier, le marbre... des autres artistes. Mais ce n'est pas toujours libertaire ou autonome, au sens de totalement à part, car si on prend le temps de compulsier des livres présentant ces différents artistes de l'art brut, on s'aperçoit que les méthodes, les traitements et les objets sont souvent comparables : vaisselles cassées, galets, céramique de récupération, objets quotidiens récupérés en décharges, couleur souvent vive... et omniprésence des collages et assemblages. Il s'agit aussi « *d'une poésie particulière, un rêve, voire une contestation anarchisante à la fois de l'architecture usuelle et de la condition misérable des l'auteur de la contre-architecture* » (RAGON p.88)

La troisième raison est plus simple : parmi les artistes de l'art brut ou ceux qui l'analysent se rangent quelques anarchisants, ou anarchistes et libertaires assumés. Michel RAGON, bien sûr, mais DUBUFFET aussi.

Le peintre Jean DUBUFFET (1901-1985) est libertaire, tant par son mode de vie, que son autonomie de pensée et son refus de toute allégeance ; il est lié à des libertaires connus comme Ludovic MASSÉ, Henry POULAILLE et Michel RAGON lui-même. Il est lecteur assidu de Max STIRNER dont *L'unique et sa propriété* de 1844 a marqué de forts tempéraments individualistes, et du surréaliste André BRETON « *compagnon de route* » des anarchistes à la Libération. Mais il se sépare durement de BRETON par la suite. Il écrit un ouvrage âpre et fortement libertaire en 1968 : *Asphyxiante culture*, sorte de synthèse de son « *anarchisme nihiliste* ».

Les surréalistes, dont certains, comme André BRETON lui-même, ont été très liés aux anarchistes jusqu'à la brouille survenue à propos de l'ouvrage de CAMUS *L'homme révolté*, ont souvent défendu cet art chatoyant et farfelu. Ils admiraient par exemple le facteur CHEVAL. Au Mexique, le mécène et poète surréaliste Edward JAMES (1907-1984) a personnellement rendu enchanteur le site de Xilitla. DUBUFFET et les surréalistes ont souvent réhabilité l'art des malades mentaux, car pour eux la folie et le non conformisme sont fortement comparables. C'est comme le dit le peintre, « *une création libérée du conditionnement culturel* ».

<sup>104</sup> RAGON Michel *Illustrateurs d'eux seuls et de Dieu* –in-La Tour de feu, Jarnac, juillet 1949

Dans son livre, RAGON cite plusieurs autres auteurs qui peuvent être inscrits dans la famille anarchisante. Par exemple Gaston CHAISSAC qu'il présente comme plébéien indépendant, marginal par choix (comme de nombreux autres artistes visionnaires, même si non anarchistes). Le fils du libertaire Ludovic MASSÉ, Claude, est également artiste et collectionneur dans ce domaine. Le cas de Mario CHICHORRO est exemplaire ; il se définit avec humour et provocation « *primitif, baroque, raconteur, humoriste, pompier et, s'il vous plaît, anéanti politique, saboteur culturel, anarchiste doux, universaliste sans moyens, humaniste distancié et même peintre.* » (RAGON p.144).

#### F. INTERNET, UNE « **COMPUTOPIE**<sup>105</sup> » LIBERTAIRE ?

Parmi les nombreux ouvrages et articles traitant d'Internet<sup>106</sup>, il est encore courant de parler de l'esprit libertaire de quelques uns de ses fondateurs (par exemple **J.C.R. LICKLIDER**<sup>107</sup>) et utilisateurs. Cette idée est une sorte de « *postulat* », qui montrerait une puissante « *homologie* » entre l'idée libertaire et le monde d'internet<sup>108</sup> affirme Éric ZOLLA qui semble reprendre pas mal des remarques de la première mouture de mon article. Il a le mérite cependant de montrer les limites de cette idée-force et souvent répétée, en insistant sur le fait que les termes « *libertaire* » et « *anarchie* » sont trop rarement précisés pour permettre une analyse scientifique. Il montre que si cette homologie a peut-être existé dans le milieu anglo-saxon, ce n'est pas le cas dans le milieu francophone, en tous les cas pas avec l'ampleur qu'on lui attribue.

Parmi les affirmations fréquentes, il est souvent noté que cette « *utopie technologique au ton progressiste et optimiste* » serait toujours un lieu de démocratie directe défendue par des militants idéalistes, appelés parfois « *cyberpunks* », « *cyberanarchistes* », « *techno-hippies* »<sup>109</sup>, « *technolibertaires* », « *techno-anarchistes* » ou « *techno-anarcho-post-capitalistes* »<sup>110</sup>. Pour **Jacques VÉTOIS** et **Christian HUITEMA**, « *la fibre démocratique et libertaire (des pionniers) l'anime encore en partie* »<sup>111</sup>. **Philippe BRETON** (que prolonge Éric ZOLLA puisqu'il parle « *de point de contact non négligeable entre Internet, informatisation et anarchisme* ») fait même remonter cette veine libertaire à **Norbert WIENER** (et à ses disciples) qui « *développe la plupart du temps sans le savoir, de véritables théories anarchistes qui rappellent celle de BAKOUNINE à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. WIENER appelle de ses vœux une société sans État, autorégulée grâce aux nouvelles technologies...* »<sup>112</sup>. À l'origine de la micro-informatique, on signale souvent cette idée d'autonomie en quelque sorte inhérente au micro-ordinateur, censé libérer son utilisateur, ce que les plus gros systèmes qui l'ont précédé ne permettaient pas (plus chers, plus complexes, moins faciles à posséder personnellement...). La société rennaise **Open Log**, certes avec prudence, reconnaît le phénomène : « *Il semble également poindre une pensée politique propre au réseau : transnationale, un rien libertaire, écologique...mythe ou réalité future du citoyen du monde* »<sup>113</sup>.

L'autre idée couramment diffusée est celle d'une liaison objective antiétatique (contre la censure, les limitations de l'initiative et de l'autonomie individuelles, le jacobinisme ou extrême centralisme...) qui unirait libertariens et libertaires, dirigeants des multinationales adeptes du libéralisme le plus absolu et anarchistes. **Guy LACROIX**, dans le même numéro de la revue **Terminal**, affirme même qu'« *aujourd'hui le courant libertaire -très prégnant chez les informaticiens depuis l'origine de cette discipline-, passe une alliance avec la tendance ultra-libérale contre l'État* ». **Philippe BRETON** rappelle à bon escient le passé libertaire de **Bill**

<sup>105</sup> = computer (ordinateur) + utopie

<sup>106</sup> J'utilise volontairement « *Internet* » au lieu de « *l'Internet* », tout en sachant que ce n'est qu'un réseau parmi d'autres, même s'il en phagocyte de plus en plus et tend à une hégémonie incontestée

<sup>107</sup> pourtant un des responsables de **l'ARPA**, donc lié très fortement à des militaires qui n'ont rien de son état d'esprit disons « *soixante-huitard* » pour faire vite.

<sup>108</sup> **ZOLLA Éric** *L'anarchisme francophone sur Internet, -in-L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001, p. 489

<sup>109</sup> **terminal** n°71/72 *Spécial Internet* 1996, p.243 (expression de **Nadine RICHARD**)

<sup>110</sup> Cf. **Jacques BUOP** in **Le Monde** 08/03/1995

<sup>111</sup> Cf. **terminal** n°71/72 *Spécial Internet* 1996

<sup>112</sup> **terminal** p.27

<sup>113</sup> du site <http://www.ystel.fr/page16.html> le 05/05/97

**GATES** (!?) qui « a commencé sa carrière au sein du mouvement libertaire » et son évolution actuelle d'entrepreneur libéral « *néo-anarchiste* ». Laissons à **Philippe BRETON** cette audacieuse et caricaturale formule qui doit faire froid dans le dos aux anarchistes actuels qui ne pensent pas un seul instant que **Bill GATES** puisse être un des leurs ! Mais la tonalité est donnée. Nombre d'articles abondent dans ce sens au point que l'idée prend force, même si son énonciation d'origine est outrancière. **Chantal RICHARD** et **Daniel NAULLEAU** en rajoutent une louche, même prudemment, puisqu'ils affirment « *paradoxalement, pour une fois, les intérêts des financiers rejoindraient ceux des libertaires* »<sup>114</sup>. Dans son ouvrage de 1995 *L'homme numérique*, **Nicolas NEGROPONTE** a lui aussi bien mis en évidence cette logique antiétatiste, et anticentralisatrice que l'on retrouve fréquemment chez les partisans d'un *net* libre. **Éric ZOLLA**<sup>115</sup> démontre avec pertinence que cette idée anti-étatisme existe certes, mais reste marginale, et que ce que l'on montre parfois comme position anarchiste n'est en fait qu'une forme de radicale cybercitoyenneté menée par des « *internautes citoyens* » qui n'ont pas de lien direct avec l'anarchisme. Par exemple il cite le cas du Réseau Voltaire, souvent référencé dans les sites anarchistes, alors que ses membres ne sont en aucun cas des anarchistes déclarés.

La juxtaposition d'esprit et de culture d'Internet avec le terme *utopie* est également très souvent proposée, mais dans tous les sens, ce qui est particulièrement délicat à définir. En tout cas la « *ferveur utopique* » (l'expression est de **Jean Louis WEISSBERG**) des internautes convaincus ne fait aucun doute pour beaucoup de commentateurs. Le groupe de **l'Electronic Frontier Foundation (Esther DYSON, John PERRY BARLOW...)** fait partie des militants les plus actifs dans cette revendication utopique d'Internet, aux côtés notamment de tous les « *cyberpunks* » qui « *reprennent les idées anarchistes de leurs aînés seventies...* » et renouent avec l'idéologie d'un **Timothy LEARY** par exemple.<sup>116</sup> Plus sereinement, l'entrée « *Internet* » écrite par Patrice FLICHY dans le *Dictionnaire des utopies* chez Larousse en 2002 semble définitivement valider cette vision du réseau, sans en nier les détournements récents, notamment marchands.

Cependant, la *noosphère* ou le *cybercosmos* reste une utopie ambiguë, ne serait-ce que par le double sens du terme **cyber**, mettant l'accent sur le terme gouverner (issu du grec) ou sur celui de l'empire des techniques<sup>117</sup>.

Plusieurs aspects du réseau des réseaux permettent parfois à juste titre de faire référence à quelques thèmes récurrents du mouvement anarchiste et des pensées libertaires. Je vais essayer d'en analyser quelques uns.

### 1. Une utopie en tant que telle, « réalisée »

Si l'utopie est le monde de « *nulle part* », Internet peut reprendre cette définition. Par son choix décentralisé initial (à l'origine pour des raisons militaires, certes ! puisqu'un des principaux demandeurs d'un tel réseau n'est autre que l'US Air Force) et par son organisation « *maillée* » de plus en plus mondiale, le réseau (la *toile*) est de partout donc apparemment de nulle part. Quiconque peut s'y rattacher, de quelque endroit qu'il se trouve, sans se préoccuper du lieu géographique du site<sup>118</sup> ou de la BAL<sup>119</sup> recherchés. Plus que d'une île utopique, il s'agit d'un archipel en accroissement exponentiel, tant le nombre de sites se développe rapidement depuis le succès, somme toute récent, du « *web* ». Qui se souvient aujourd'hui que le premier essai concluant au CERN date seulement de 1989 et que la généralisation des outils conviviaux de « *navigation* » ne s'est effectuée réellement qu'après 1993...

La géographie n'existerait donc plus pour l'internaute ; le lieu où se situe le site recherché ne le concerne pas (sauf s'il est attentif aux lenteurs des liaisons, et dans ce cas il préférera un site proche, souvent un « *site-miroir* », au moins national, à un site américain encombré et lointain). C'est pourquoi **Jean Louis WEISSBERG** avance la définition d'espace (Internet) plutôt

<sup>114</sup> **terminal** p.131

<sup>115</sup> **ZOLLA Éric** *L'anarchisme francophone sur Internet*, p.496

<sup>116</sup> Cf.. dossier « *La cyberculture ?* » **SVM**, janvier 1998

<sup>117</sup> **QUÉAU Philippe** *L'utopie cyber : noosphère ou cybercosmos*, -in-**Revue des Deux Mondes**, août 2000

<sup>118</sup> site = service documentaire hébergé sur un ordinateur du réseau

<sup>119</sup> Boîte Aux Lettres hébergée sur l'ordinateur du provider (fournisseur de services ou d'accès)

« *a-topique* »<sup>120</sup> (sans notion de lieu) qu'utopique et que **Paul VIRILIO** dans le **Monde Diplomatique** d'août 1995 parle de dissolution de « *l'espace réel* »<sup>121</sup>.

Le réseau ne connaît théoriquement pas de frontière : il est internationaliste de fait, à vocation universelle par nature, pour notre petit monde qui se réduit de plus en plus. Tout cela illustre assez bien le concept déjà ancien de « *village global* » cher à **Mac LUHAN**. Internet permet l'émergence d'une « *communauté mondiale sans patrie ni dirigeants* »<sup>122</sup>. Cet internationalisme est une idée plaisante aux militants anarchistes qui en défendent l'esprit depuis plus de deux siècles (du moins si on remonte à l'anglais **William GODWIN** 1756-1836, père de la future **Mary SHELLEY**, utopiste elle aussi, mais d'un genre particulier comme le prouve son *Frankenstein*). Une conscience « *mondiale* » est donc bien en train de naître, tout au moins une culture originale, qui n'est ni nationale, ni particulière (même si elle repose sur des choix et pratiques individuels).

Si Internet est à rattacher à l'anarchisme, c'est par son anti-étatisme disons naturel : « *le concept même d'État ... s'en trouve fragilisé* ». Les États le savent bien d'ailleurs, d'où la réaction épidermique des pays totalitaires (de la RPC à Singapour) ou démocratiques (Allemagne récemment) pour limiter les accès aux personnes ou aux idées. Pour contrer cette offensive des États, les libertaires reçoivent une alliance dangereuse, et pour eux et pour le réseau, celle des libéraux et ultra-libéraux des grandes firmes multinationales qui ont besoin du moins d'État possible pour prospérer. Il s'agit d'un aide d'esprit libertarien plus que libertaire dans ce cas là.

Cette utopie serait en train de se réaliser, de s'auto-réglementer en quelque sorte. **Pascal ROBERT** reprend même l'idée d'*autopoïèse*, « *le système crée lui-même ses règles de fonctionnement* »<sup>123</sup> et est capable de faire face à l'inattendu. Cette autorégulation, reposant sur une auto-observation et confinant à l'autogestion est sans doute à rapprocher d'un thème assez fréquent en science fiction, celui du robot se modifiant ou se créant lui-même une descendance... Le fondateur du terme *robot*, l'écrivain tchèque **Karel ÁAPEK** ne serait pas mécontent d'une telle évolution. **Pascal ROBERT** va même plus loin puisqu'en notant cette absence de planification a priori dans la gestion du réseau, il remarque que cette carence est a priori favorable à une certaine « *anarchie* ». Comme le mot est entre guillemets dans son article et qu'il vient précédemment de parler de chaos, on peut légitimement se poser une question de sémantique. Le terme *anarchie* est peut être ici utilisé dans son sens péjoratif. Mais la remarque reste digne d'intérêt pour notre propos dans tous les cas de figure.

Pour en terminer avec ce thème, l'utopie ici décrite n'est pas un système figé, au contraire, elle intègre « *la multiplicité des possibles* » ; et c'est bien une des définitions principales des utopies libertaires que l'on peut appeler utopies « *ouvertes* », par cohérence idéologique... Les anarchistes ont tous été très soucieux de ne rien fixer une fois pour toute : leurs projets ne sont que des grands axes que doivent s'approprier et modifier les révolutionnaires eux-mêmes. Un des anarchistes les plus lus, le célèbre prince et géographe **Pierre KROPOTKINE** l'a formulé expressément en repoussant tout modèle, dans une belle envolée optimiste et assez spontaniste: « *Quant aux nouvelles formes de la vie qui commencera à germer lors d'une révolution sur les ruines des formes précédentes, aucun gouvernement ne pourra jamais trouver leur expression tant que ces formes ne se détermineront pas elles-mêmes dans l'œuvre de reconstruction des masses, se faisant sur mille points à la fois. On ne légifère pas l'avenir. Tout ce qu'on peut, c'est en deviner les tendances essentielles et leur déblayer le chemin* »<sup>124</sup>. Cette utopie des possibles, des expérimentations sans limite est amplifiée bien sûr par les mondes virtuels, les images de synthèses... Tout deviendrait envisageable ? Ce serait une utopie des utopies en quelque sorte, mais axée sur l'illusion du possible expérimental.

Pour en revenir à cette forme d'autogestion par les « *cybercitoyens* », appelons là plutôt autorégulation, elle se ferait « *en l'absence de toute intervention étatique* »<sup>125</sup> comme le remarque **Danièle BOURCIER**. Elle ajoute même que « *comme toute société à tendance libertaire, chacun devra se soumettre spontanément à l'ordre établi par la société* ».

---

<sup>120</sup> **terminal** p.21

<sup>121</sup> **terminal** p.254 (cité par **Nadine RICHARD**)

<sup>122</sup> -in-**Libération**, 26/01/1996

<sup>123</sup> **terminal** p.37

<sup>124</sup> **KROPOTKINE Pierre** *La science moderne et l'anarchie*, Paris, 1913 (cité par **Françoise CHOAY** *L'urbanisme, utopies et réalités*, 1979, p.199)

<sup>125</sup> **terminal** p.143

Pierre LÉVY en 2000 avec *World philosophy* est dans cette veine optimiste et libertaire en voyant dans « le *cyberespace, l'utopie par excellence* » ; le monde relié par le réseau est en passe de s'unifier, d'être pacifié... par la multiplication des liens, des échanges, des communications... Et en même temps, chacun peut conserver sa diversité, sa richesse propre. Unité n'est pas à prendre au sens d'uniformisation, même s'il en reconnaît les risques.

Pour tenter de conclure sur ce premier point, on peut dire qu'avec Internet, une utopie (d'origines multiples, des universitaires, aux *hackers* en passant par les militants radicaux des sixties et seventies...) non seulement existe comme projet à long terme, mais se fixe déjà dans la réalité, ici et maintenant. C'est tout à fait ce que souhaitait FOURIER, qui se méfiant des futurs lointains, voulait réaliser liberté et jouissance dans le présent en construction.

## 2. Une utopie anti-hiérarchique ?

Dans cette culture « du réseau », une pensée libertaire (*anti-autoritaire* disait-on à l'époque de la Fédération jurassienne et de la Première Internationale), anti-hiérarchique est assez couramment diffusée. La structure du réseau totalement décentralisée en apparence (« *anarchique et hyperramifié* » dit même **Howard RHEINGOLD**) renforce ce sentiment. C'est vrai qu'Internet n'a rien de jacobin et comme on l'a rappelé ci-dessus, il est plaisant de constater que ce type de réseau maillé doit autant aux militaires US obnubilés par le risque soviétique en pleine Guerre Froide qu'à quelques scientifiques californiens souvent « *branchés* » ... au double sens du terme.

L'égalitarisme anti-hiérarchique apparaît autant chez les libertaires convaincus du réseau, que pour cette « *république des informaticiens* » qui s'est formée pour le réaliser. Patrice FLICHY avance la formule de « *communauté d'égaux* » et renoue ainsi sans l'avouer avec STIRNER.

L'aspect anti-hiérarchique transparaît nettement dans cette communication directe, sans intermédiaire ni censure (si on exclut les modérateurs<sup>126</sup> et les policiers de tout acabit qui interviennent de plus en plus). Tous sont sur le même plan (si on met de côté les moyens techniques ou la formation de chaque internaute).

Il est d'évidence présent dans les forums, les listes de diffusion, les échanges collectifs... où chacun est sur un pied d'égalité, sans distinction de sexe, d'âge, de mérite... Le plus insignifiant des internautes peut recevoir une réponse d'une sommité dans le forum en question sans démarche hiérarchique, sauf celle volontaire et acceptable du néophyte face à un spécialiste courtois... et désintéressé, puisqu'il a répondu.

L'aspect antiautoritaire ressort également de toutes les utopies de démocratie directe réhabilitées sur le réseau.

Il se trouve aussi dans les « *systèmes de publication collaboratifs* », ces sites accessibles en lecture et en écriture sur le web. Ces *Wikis* (de *Wikiwikiweb* ; *wiki* doit apparemment signifier « vite » en hawaïen), dont le premier daterait seulement de 1995 (site de *Portland Pattern Repository*) sont écrits de manière à ce que chaque lecteur puisse modifier et enrichir les pages accessibles. Tous (auteurs, lecteurs, visiteurs...) sont sur le même plan, sans donc cette autorité fortement hiérarchisée que l'on retrouve partout ailleurs. Leur philosophie rejoint donc la notion de « *logiciel libre* ». Pour rejoindre l'idée utopique, le *wiki* est un objet jamais terminé, jamais prévisible, autant sur le fond que sur la forme : une utopie en train de s'écrire, de se faire, sur le modèle de démocratie directe participative.

## 3. Un réseau permettant une démocratie directe ?

Cette démocratie directe s'exprime notamment dans les contre-pouvoirs qui apparaissent sur le réseau. Les défenseurs d'Internet se coalisent pour lutter contre l'intrusion des États et de l'invasion marchande. Ils s'auto-organisent, créent leur propre morale, respectueuse de chaque individu (la fameuse *netiquette*). Cette éthique du net est « *l'apprentissage des valeurs de la communauté internaute : civilité, tolérance, échange, partage, générosité et gratuité du geste. C'est la découverte d'une autogestion par des citoyens actifs qui n'ont attendu ni l'État ni les*

---

<sup>126</sup> personne choisie par ses pairs pour décider si un message est recevable dans tel forum (s'il n'est pas redondant, s'il traite bien du thème choisi, s'il n'est pas insultant et s'il répond bien à la netiquette...)

*institutions pour construire un monde et des valeurs nouvelles et se battre pour les défendre.* »<sup>127</sup>

Ces citoyens d'un genre nouveau assurent une totale transparence en diffusant toutes les attaques dont le réseau est l'objet. Inversement ils diffusent des moyens de cryptologie ou cryptographie (encore largement contrôlés voire interdits en France<sup>128</sup>, contrôlés à l'exportation aux USA...) pour permettre d'éviter la censure, de sécuriser l'information et donc de garantir l'autonomie des cybernautes.

Des groupes de résistance utilisent efficacement le réseau. Personne ne s'est étonné de voir **Greenpeace** être un des premiers à populariser ses actions sur Internet. Il est un vecteur pour informer, pétitionner, prévenir du déroulement des manifestations, lancer des boycotts... c'est un moyen de popularisation et de mobilisation exceptionnel. Les syndicats s'en rendent compte désormais (« *Travailleurs de tous les pays, connectez-vous* » titre **Libération** du 25/04/97 dans le dossier qu'il dresse sur ce thème). À Toulon, contre l'extrême-droite, c'est un groupe anarchiste local, « **la Commune** » qui propose une « *propagande anarchiste en actes* » sur son site web. Et que dire de cet extraordinaire essor des sites **pro-EZLN**, qui ont contribué à faire du mouvement du Chiapas aux traits libertaires assez souvent cités un mouvement parmi les plus popularisés de ces dernières années ; en effet on ne compte pas les informations diffusées par les membres et les partenaires du groupe du sous-commandant **MARCOS** qui ont su largement gérer toutes les médias. Quant à **Amnesty International**, après une longue réflexion, elle utilise également les méls comme moyen de pression pour faire appliquer une justice équitable et des méthodes humaines d'emprisonnement. Le site récent **d'ATTAC** contre les méfaits d'une mondialisation jugée trop néolibérale est devenu un lieu incontournable de la mobilisation contre l'OMC et ses épigones.

Le désenclavement est assuré. L'entraide en cas de répression est possible désormais immédiatement, et de toute la planète, ce qui renforce notoirement le poids de cette solidarité active. La multinationale **Bridgestone** en sait quelque chose, suite à cette initiative internationaliste de fait qu'a entreprise **l'ICEM**, fédération Internationale des travailleurs de la chimie.(cité par **Libération** du 25/04/97). Les internautes militants, souvent sans le savoir, redécouvrent et appliquent les principes de l'action directe de l'anarcho-syndicalisme du début du siècle, que **Émile POUGET** a été un des premiers à théoriser. Lui qui souhaitait faire du boycott une des principales armes du syndicalisme de la CGT et des Bourses du Travail serait heureux des divers mouvements récents proposant le boycott (« la grève » !) d'Internet pour faire pression surtout sur France Télécom.

La démocratie directe, s'est aussi le moyen de peut-être mieux gérer des collectivités ou associations : l'utopie du réseau rejoindrait alors l'utopie autogestionnaire ? Internet peut offrir la transparence totale, rendre possible des référendums locaux (ou votations comme disent les suisses) et permettre d'influer sur des actions en pratiquant une sorte de questions-réponses quasiment en temps réel, ce que certains conseils municipaux français expérimentent déjà. Bref cette « *teledemocracy* » (titre de l'ouvrage de **F.C. ARTERTON** de 1987) doit favoriser une démocratie participative qui est en grande difficulté dans tous les pays. Le solide article de **Jacques LE BOHEC** « *Démocratie et réseaux* » toujours tirée de cette mine d'or qu'est le numéro spécial de **Terminal** nous ramène heureusement sur terre, en montrant l'absence d'une réflexion plus prudente et approfondie sur ce concept de démocratie qui marque beaucoup d'analyses sur ce thème ; pour lui l'interactivité généralisée est bien utopique, mais le plus souvent dans le sens « *illusoire* » et « *naïf* ».

Cette démocratie, ou plutôt cette démocratisation (ce qui n'est pas la même chose), est favorisée par la baisse des coûts qui augmente l'égalité des accès à Internet ; le prix des matériels et logiciels est en baisse constante. Des organismes coopératifs permettent également des accès à bon marché (Cf. **Freenets** à **Cleveland** ou **Libertel** au **Canada**...). Ce qui nous renvoie à une forme d'entraide mutualiste (Cf. Ci dessous). Mais les récentes grèves de fin 98 et début 99 (plus exactement boycotts) en France sur ce problème des tarifs, et la revendication d'un forfait pour mieux démocratiser l'accès au net... prouvent que le réseau reste encore trop souvent une affaire de personnes aisées... dans les pays riches. Et que dire de la sous-représentation inquiétante des pays du « Sud » !

---

<sup>127</sup> **Libération** 27/03/1998

<sup>128</sup> ce qui est en train de changer : Cf. Propositions du premier ministre **Lionel JOSPIN** du 20/01/1999



Les forums et les listes servent également d'agora, d'assemblée générale permanente comme le remarquent nombre de commentateurs. Libre parole, mais dans le respect de l'autre virtuel... Mais également magie du mot, du discours... Par certains traits on retrouve sur le réseau ce que chaque mouvement social déclenche : cette redécouverte de la parole, de l'échange verbal, cette logorrhée que les « *soixante huitards* » ont à leur époque tant expérimentée... D'où des excès, des répétitions, des bavardages omniprésents... Il n'en demeure pas moins que cet « *échange libre d'idées, d'expériences, de conseils, ou de points de vues, en abolissant les barrières hiérarchiques, géographiques, temporelles, concurrentielles...* »<sup>129</sup> est lui aussi le moyen de renforcer cette démocratie directe qui semble émerger du réseau.

Ces forums sont vraiment l'exemple à développer pour illustrer cette notion de démocratie directe : par exemple leur création est la méthode la plus simple que l'on puisse rencontrer : on fait une proposition, l'enquête dure une trentaine de jours et le nombre de 50 demandes favorables suffit pour l'ouvrir... Ce n'est guère plus compliqué. Bien sûr il faut être alerte, se sentir concerné, prendre en compte les efforts de groupements informels opposés à l'ouverture... Ne pas être trop naïf, donc. Mais ce système de règlements simples permet de contenter presque tous les projets sérieux. Dans nos États ralentis par une bureaucratie et une inertie administrative fréquente, c'est bien un îlot original et très libre sur lequel nous « *surfons* ».

En RFA dès 1981 se crée le groupe anarchiste **Chaos computer club**, autour de la figure emblématique du Dr WAU (= Herwart HOLLAND-MORITZ). Pratiquant une sorte de reprise individuelle et de contrôle sur le net en défendant les **hackers**, ce Club est aussi le héraut de la démocratie directe : il va même jusqu'à accepter en 2000 l'élection au groupe dirigeant de l'ICANN de Andy MUELLER-MAGUHN.

#### 4. Une utopie libertaire de la transparence ?

Malgré la prolifération des alias et pseudos, malgré les censures qui se développent de plus en plus, l'Internet est bien un des rares lieux où tout semble accessible. Les écrits, interventions, documents de travail, projets, débats, textes administratifs, articles... sont mis sur la place publique du réseau. Or pour les libertaires, comme pour beaucoup de démocrates ou libéraux tout simplement, cette transparence est une des nécessités de la vie sociale améliorée rêvée. Dans un esprit de simplification administrative et de réduction des coûts, bien des États et autres collectivités fournissent désormais en ligne, et souvent gracieusement, une masse de documents qu'il était auparavant difficile d'accéder en un court laps de temps.

Ceci étant dit, il est évident de rappeler que les exigences marchandes (multiplication des informations à péage...) et légales (sur le droit d'auteur notamment) restreignent considérablement cette utopie de la transparence généralisée.

#### 5. Un monde libre vécu ?

À priori, les utilisateurs d'Internet se sentent libres.

Ils sont libres de se connecter ou pas, libres de choisir leurs démarches, leurs thèmes de recherche... Il n'y a (apparemment) pas de contrainte hormis l'engorgement du réseau, le coût prohibitif parfois des communications, le temps qui passe avec souvent peu d'efficacité... et le rôle de modérateurs (ou filtres) avoués ou discrets ! et également la présence de plus en plus marquée des États, des juristes, des censeurs de tout type...

Les internautes sont libres de se choisir un pseudonyme (**surnom**, **alias** ou **nickname**), voire même de changer de personnalité. Tout est possible sur le réseau, à condition d'avoir du temps, quelques moyens financiers (équipement de base et temps de connexion) et un sens important de la fantaisie. On peut se choisir un **avatar** pour changer de sexe, d'âge, de rôle dans des jeux de rôle qui ressuscitent ainsi les carnivals d'antan. On peut donner libre cours à ses fantasmes, faire preuve d'une extravagance libératoire, simuler des relations amoureuses... Le « *monde virtuel* » n'a pas de limite et permet d'exorciser ses démons, de satisfaire ses envies... si on a assez d'imagination pour se satisfaire du virtuel...

Les « *cyberpsychiatres* »<sup>130</sup> ont du bon temps devant eux. Surtout si on prend conscience de l'importance des **MUDS (Multi-user Dungeon)** qui perfectionnent la technique du jeu de rôle et qui lui ouvrent bien des perspectives...(Cf. l'article de **Dominique LESTEL** dans le n° cité de **Terminal**). Cette énorme liberté et flexibilité qu'offrent les mondes virtuels peut donc

<sup>129</sup> DUFOUR Arnaud *Internet* PUF QSJ? 1996, p.64

<sup>130</sup> expression de Sherry TURKLE dans la revue du M.I.T. de février-mars 1996

aboutir à son contraire, à une nouvelle aliénation, où des individus fragiles peuvent glisser vers dépersonnalisation ou déresponsabilisation...

Internet est bien une utopie libertaire en ce sens où il n'est pas figé, réducteur, normalisateur... là aussi c'est un monde « *ouvert et pluraliste* » qui nous est proposé, du moins pour le moment, tant que le commerce et l'administratif n'y sont pas prépondérants...

Cette liberté bien sûr se défend, contre les États, les marchands, les mauvais utilisateurs... Des groupes de quasi-autodéfense se mettent en place, comme *l'Electronic Frontier Foundation* (avec M. KAPOR et J. BARLOW 1990), ou comme *l'Association for Progressive Communication* créée en 1992. Il est bon de rappeler que John Perry BARLOW fut un des paroliers du *Grateful Dead*, groupe marquant de l'ère hippie, dont les liens avec les *Diggers* de San Francisco les ont fait militer en faveur du « *free* » : des concerts et des soupes gratuites des années 1960 aux échanges gratuits et libres du net, il n'y avait qu'un pas à franchir.

## 6. Un monde libre et sans limite, également sur le plan artistique ?

L'Internet et le « *cyberspace* » semblent offrir un moyen de déborder des limites et des tabous de nos sociétés encore puritaines et cloisonnées : comme l'analyse Fulvio CACCIA<sup>131</sup>, le *cybersexe* par exemple peut réhabiliter la notion de désir (au sens de plaisir pensé, rêvé, en quelque sorte virtuel...) et permettre sa diversité, son explosion puisque l'individu est libre de tout simuler et de tout dire derrière son écran, au risque cependant de la dépendance et de l'éloignement de plus en plus grand de la vie réelle.

Ce cyberspace et les technologies qui le soutiennent permettent à l'esprit humain de vagabonder, de découvrir, d'expérimenter, de briser les frontières. Il profite par exemple à une « *hyperphilosophie* »<sup>132</sup> qui fait exploser son champ de connaissances et d'études dans *l'hypervirtuel*, la transversalité, sans être dupe des dangers et appelant au contraire au renforcement des résistances à tout risque d'uniformisation. Dans la *Préface* à l'ouvrage collectif cité, Derrick DE KERCKHOVE rappelle d'ailleurs que « *aujourd'hui, c'est le virtuel et la simulation qui nourrissent une pensée utopique permanente...* ». Le *cyberespace* (ou *cyberspace*), ou *e-topia* ou « *troisième espace* » (après l'espace physique et l'espace mental) serait donc un monde ouvert par excellence...

De nombreux artistes aujourd'hui cherchent sur l'Internet un lieu pour faire des expérimentations, pour donner libre cours à leur imagination... car seul le virtuel n'a en fait pas de limite à leurs yeux. Tout est possible, et notamment le mélange enrichissant de tous les genres, les arts traditionnels, les technologies d'avant-garde, le virtuel et ses images de synthèse... On tend vers une symbiose entre l'artiste, le technicien, le spécialiste de la communication...

Ces essais artistiques s'expriment parfois dans une utopie « *douce* » en jouant sur le double sens du mot *soft* : c'est le cas du Centre de recherche sur le multimédia et la réalité virtuelle ouvert au Japon en 1996, et nommé *Softopia*.

L'art paraît donc aussi un art démocratisé puisque accessible par tous ceux qui se branchent sur le net.

Les recherches les plus intéressantes sont à mon avis à trouver autour des nouveautés de l'hypertextuel (même si ses balbutiements depuis les années 50 ont déjà proposé de multiples pistes), et dans les délires du « *netart* ». Un atelier expérimental est très riche sur ces thèmes, c'est celui du *CICV, Centre International de Créations Visuelles* d'Hérimoncourt, dans le Doubs, dont le site sur la toile propose de nombreux exemples.

Cependant une « *dérive utopiste* » artistique « *technicienne* » semble plus difficile à cerner<sup>133</sup>. L'art « *techno-cyber* » (ensemble des techniques et des expressions s'appuyant sur l'ordinateur et le monde numérique) réussirait à s'émanciper de la nature, de l'espace-temps, et par une dimension « *ultramédia* », atteindrait l'autonomie de création, autant pour les auteurs que leurs utilisateurs ou spectateurs. Si l'autonomie libertaire est au bout de la route, l'artificialité et un

<sup>131</sup> CACCIA Fulvio *Le cybersexe n'aurait pas lieu, ou le triomphe de la classe moyenne*, -in-Collectif, *Utopia*, 2001

<sup>132</sup> LA CHANCE Michael *Principes d'hyperphilosophie = une utopie de connaissance*, -in-Collectif, *Utopia*, 2001

<sup>133</sup> BARBANTI Roberto *L'art techno-cyber : la dérive technicienne de l'esprit utopique dans l'art du XX<sup>e</sup> siècle. L'utopie à l'époque de l'ultramédialité*, -in-*L'art au XX<sup>e</sup> siècle et l'utopie*, 2000

discours trop techniciste, trop « *technophile* » brouillent considérablement le message et contribuent à faire croire à l'artiste « *techno-cyber* » qu'il a dépassé l'utopie et sa nécessité. Vaste illusion...

## 7. Un monde « ouvert » donc anti-utopique au sens classique du terme

Un monde ouvert à tous et pour tous. Il appartient à tous. **GUÉDON Jean Claude** parle « *d'espace ouvert à une appropriation d'inspiration libertaire* », « *plus que d'anarchie* »<sup>134</sup>

Un monde ouvert car modifiable à volonté et s'enrichissant en permanence : il suffit de comptabiliser les nouveaux sites, les nouveaux thèmes, les nouvelles pages... Les moteurs de recherche ne pourront sans doute jamais indexer la totalité des sites, d'autant plus qu'ils se modifient sans cesse, changent d'adresse fréquemment ou disparaissent comme le phénix pour réapparaître sous un nouveau label et chez un nouvel hôte. C'est presque l'anarchie, au sens péjoratif du terme !

Ce monde ouvert, optimiste dans un progrès technologique favorisant une société libre via la libéralisation et la massification des communications n'est pas sans rappeler en milieu anarchiste l'optimisme un peu scientiste et parfois naïf de **KROPOTKINE**, et même quelquefois de **RECLUS**. C'est pourquoi se sont regroupées récemment des techniciens et scientifiques assez critiques sur les dérives utopiques et les élucubrations de gourous de l'Internet : leur formation s'appelle d'ailleurs **Technorealism** et leur manifeste a été publié sur le net en mars 1998.

## 8. Un lieu propice aux communautés affinitaires

Internet, en brisant les barrières de lieux et de langues permet les regroupements de toute minorité ou de tout groupe qui le souhaite, sur tous les thèmes possibles. La logique d'ensemble est mondiale et souvent fédérative<sup>135</sup>, mais les communautés peuvent très bien être purement locales<sup>136</sup> et de petite dimension, ce qui renoue avec toute une tradition anarchiste dans la lignée autrefois des **RECLUS & KROPOTKINE**, et plus récemment des **Paul GOODMAN** et **Murray BOOKCHIN** aux USA... pour retenir quelques noms significatifs. De multiples hébergeurs aident ces communautés à disposer d'un accueil mutualiste : Cf. **Globenet** ou **Fraternet** et les multiples **asso.fr** pour prendre le cas français.

Ces regroupements se font sans chef, sans dogme, sans contrainte autre que celle acceptée collectivement... puisque chacun est libre et sans limite devant son micro-ordinateur. Mais cela n'empêche pas les sectes, les révisionnistes et autres groupements de pédophiles... L'extrême liberté c'est aussi pour les ennemis de la liberté. Vieux débat ! Les libertaires ont souvent tranché en préférant, un peu comme **VOLTAIRE** en son temps, laisser parler tout le monde, même les pires à leurs yeux, afin que la liberté reste la plus pure possible. **Noam CHOMSKY**, célèbre structuraliste et libertaire affirmé eut même des problèmes comme **Gaby COHN-BENDIT** (le frère de **Daniel**, anarchiste en 68, « *libéral-libertaire* » comme le dénonce le très jacobin **Jean Pierre CHEVENEMENT** aujourd'hui ?) en France lorsqu'il prônèrent l'expression la plus libre possible, même pour le courant négationniste. Aujourd'hui, c'est l'optimiste membre de **l'IAB (Internet Activities Board)** **Christian HUITEMA** qui affirme de loin préférer « *un excès de liberté à l'excès inverse* »<sup>137</sup>.

Ces communautés affinitaires qui émergent sans contrainte sont de différents types. Elles permettent aux isolés et aux marginaux de se regrouper. Elles sont parfois linguistiques comme cet exemple du Quechua, antique langue inca, qui revit à Cochabamba et que décrit **Libération** du 21/02/1997. Cette très petite minorité, en plein déclin linguistique, semble revivre et s'épanouir grâce au réseau.

Parmi ces groupes actifs, les « *Génies diaboliques pour un avenir meilleur* » (**Evil geniuses for a better tomorrow**) actifs autour de **Mojo Nation**, réseau totalement décentralisé et autonome, se réclament de l'anarchiste **Hakim BEY** dont l'ouvrage de 1991 sur les *Zones d'autonomies temporaires* ou **TAZ (TAZ The Temporary Autonomous Zone. Ontological Anarchy, Poetic terrorism)** est un des rares projets anarchistes développés ces dernières années promouvant la création de communautés se créant dans le système en place des micro-

<sup>134</sup> p.38 de *La Planète Cyber*

<sup>135</sup> **terminal** p.151

<sup>136</sup> **terminal** p.71, **Blaise GALLAND** parle même de « *glocalisation* », de renforcement possible via Internet des « *réseaux sociaux locaux* »

<sup>137</sup> **terminal** p.99

sociétés librement vécues, même en sacrifiant un peu au marché capitaliste, avec l'exemple de *Autonomous Zones Industries*.<sup>138</sup>

Elles revalorisent aussi bien des choix ou engagements proches du mouvement libertaire. On peut en retenir deux exemples forts que le net favorise : le renouveau du mouvement **espérantiste** (déjà en son temps et pour son créateur **ZAMENHOF** en fin du XIX<sup>e</sup> un effort de limiter les barrières, au moins linguistiques, entre les personnes)<sup>139</sup>, et le redéploiement sur le net des militants « **Freinet** »... dans le domaine de l'échange éducatif et culturel.

Les « *communautés virtuelles* », les regroupements thématiques, les « *collèges invisibles* », les athénées sur le réseau... prolifèrent « *anarchiquement* », en jouant sur les mots.

La communauté qui semble connaître l'essor le plus récent (années 2000) est celle des **weblogs** ou **blogs** ou **webillards** ou **blocs-notes** ou **cahiers web** en français. Ces sites sont thématiques, souvent journalistiques ou de commentaires sur l'actualité. Ils seraient déjà plus de 2 millions en début 2003 d'après la revue *l'Ordinateur individuel* de février 2003. Ces sites personnels ou collectifs acceptent très souvent l'ouverture, les commentaires et les ajouts en ligne en prônant « *l'information collaborative* », comme les fameux **Slashdot** ou **Tonicity**. Ils se relient souvent les uns aux autres, ne serait-ce que pour se soutenir ou dans un pur but informatif, et forment ainsi une vaste communauté non hiérarchique. Cette utopie de l'enrichissement collectif peut se faire notamment grâce à **niutopia**, nom du service (plateforme) du site créateur de weblogs : <http://joueur.com>

« *Des communautés électroniques* » (FLICHY) de la « *network nation* » (Murray TUROFF) à la « *communauté globale* » il n'y a qu'un pas. Bien des groupes et des individualités pensent que le modèle proposé gagne progressivement le reste de la société. Une culture s'étend, malgré ses dérives et l'explosion des revendications des marchands et des nations.

## 9. Une utopie mutualiste et de l'entraide ?

Gratuité, libre troc, échange spontané et désintéressé... le net s'affirme-t-il comme un nouveau proudhonisme ? Il faut bien reconnaître que la philosophie du réseau n'est pas une philosophie marchande au sens réducteur du terme : en vue du profit ou de l'exploitation d'autrui. Il s'agit au contraire d'un échange au sens libertaire qu'affirmaient les penseurs anarchistes du XIX<sup>e</sup> ; je pense surtout à **Josiah WARREN** aux USA ou au franc-comtois **PROUDHON** qui se sont beaucoup penchés sur l'échange mutuel. Les pères du réseau eux-mêmes parlaient de « *communautés de partage d'intérêts* » dès la fin des années 60.<sup>140</sup>

Cependant, cette utopie là est celle qui risque le plus rapidement de s'étioler tant « *cet espace de liberté non marchand est de plus en plus rattrapé par la marchandise* » rappelle **Jean Louis WEISSBERG**.<sup>141</sup> L'essor des péages, des sites marchands... donnent actuellement naissance à un réseau bien différent de celui pensé par les créateurs.

Néanmoins, les partisans des « *logiciels libres* », des licences de type **GNU-GPL**<sup>142</sup> et des adeptes du **copyleft**, et autres fans de Linux... résistent et prospèrent. Certes « *libre* » ne veut pas forcément dire ici gratuit, mais le fait de donner son « *code source* », d'en accepter la modification et la diffusion est une formidable atteinte philosophique au droit de propriété en fin du XX<sup>e</sup> siècle. Le « *gourou* » du logiciel libre, **Richard STALLMAN**, outre ses aspects « *babacool* » et mystiques, est souvent un ardent défenseur de positions aux tonalités éminemment libertaires : « *La liberté est l'inverse du mystère et du secret. Choisissons l'esprit d'entraide* »<sup>143</sup>, affirme-t-il dans une phrase qui nous renvoie assurément à KROPOTKINE.

Dès l'origine du net d'ailleurs, Ted NELSON, l'inventeur du mot « *hypertexte* » en 1965, avec son projet de centre documentaire mondial, baptisé **Xanadu**, rêvait déjà d'offrir des informations, des documents de tout type et reliés entre eux, de manière démocratique, pour tous ceux qui le désirent, avec une finalité utopiste nettement marquée : celle de permettre l'évolution pacifiste de l'humanité, et donc de transformer le monde cloisonné de temps de Guerre Froide dans lequel il vivait.

<sup>138</sup> **Libération** 27/11/2000 « *Mojo Nation met la musique au troc* »

<sup>139</sup> **Libération** 14/06/1996 « *Le Web, terre d'asile espéranto* »

<sup>140</sup> **terminal** p.151

<sup>141</sup> **terminal** p.224

<sup>142</sup> GNU-General Public Licence

<sup>143</sup> -in-**Libération**, 3 & 4 février 2001

Le mutualisme intervient surtout sous trois formes essentielles :

1. Le libre accès aux informations et aux services, notamment pour les groupes défavorisés. Un bon exemple de cet investissement solidaire est illustré par le **CDI Comité pour la Démocratisation de l'Informatique**, au Brésil, qui est une ONG fondée en 1995 pour assurer aux jeunes brésiliens démunis, notamment ceux des *favelas*, l'usage à leur profit des TIC, comme outil d'émancipation (Cf. **Le Monde** 21/02/2001).

2. L'échange égalitaire et direct, illustré surtout par le **P2P**, ou **peer to peer**, dont le logiciel **Napster** a été le grand diffuseur en 2000, même si les internautes qui l'utilisaient devaient accéder aux ressources (fichiers audio pour l'essentiel) de chacun des participants branchés, par l'intermédiaire d'un serveur central. Allant plus avant, le logiciel **Gnutella** de Justin FRANKEL, par exemple, propose un échange direct, réel cette fois, puisque sans le recours à un serveur central. L'interconnexion est alors sans intermédiaire, ce qui révolutionne largement le principe « *en étoile* », centralisé, de bien des liens sur la toile.

Dans le domaine des hébergeurs, de plus en plus contrôlés au niveau mondial, émerge une volonté d'autonomie et d'autogestion nécessaires, pour faire face aux États et aux services marchands. En France, la disparition volontaire de **d'altern.org** de Valentin LACAMBRE semble être salutaire. En 2001 se profile à la place un service d'hébergement mutualiste, sorte de coopérative, appelée **Ouvaton Coop SA**, qui regroupe divers « webmestres » afin de proposer un service d'accueil alternatif.

3. la solidarité assurée par des sites mutualistes, comme **Globenet** qui depuis 1995 propose l'hébergement gratuit pour tous ceux « *qui veulent créer du lien social et de la citoyenneté* ». Depuis 1997, **IRIS (Imaginons un Réseau Internet Solidaire)** défend de manière militante l'idée d'un vrai service public sur le net et est sensible à toutes les atteintes contre les libertés. C'est un peu l'objectif que se fixe depuis 1995 **VECAM (Veille Européenne et Citoyenne sur les Autoroutes de l'Information et le Multimédia)**. Ces espèces d'ONG ne sont pas anarchistes, mais la solidarité et le souci des personnes sont communs avec les thèses des descendants de PROUDHON et de KROPOTKINE.

## 10. Ordinateur et Internet désaliènent le travail humain ?

L'ordinateur et les réseaux permettent incontestablement de libérer du temps, si on en analyse le côté positif, donc sans faire référence au chômage induit et aux servitudes de contrôle possibles, etc... Une société où les travaux difficiles et dangereux peuvent être éliminés, où la rapidité d'exécution des « *robots* » permettent théoriquement de travailler moins... peuvent donner enfin naissance à *l'utopie des loisirs*, du temps libéré pour l'épanouissement humain. Gérard VERROUST dans son cours sur l'histoire de l'informatique publié sur l'Internet<sup>144</sup>, se laisse aller à rêver en s'appuyant sur un corpus utopiste incontestablement libertaire : Charles FOURIER, Wilhelm REICH, William MORRIS... et renoue avec le marxiste LAFARGUE (du droit à la paresse), du collectif ADRET (pour réduire le travail à 2 heures par jour), et du situationniste VANEIGEM et des utopies des années soixante et soixante-dix

## 11. Transparence et confidentialité, paradoxe pour les libertaires ?

Favorables à une totale transparence des opinions et des prises de positions, les libertaires ne sont cependant pas naïfs. Cette utopie de la transparence ne tient pas face aux États totalitaires et aux recherches policières. C'est pourquoi, pour préserver les militants, les « *crypto-anarchistes* », surtout localisés aux USA, proposent d'utiliser la cryptographie sans limite, voire de coder à 100 % les messages sur l'Internet, comme l'affirme dès 1988 Timothy MAY dans son *Manifeste crypto-anarchiste*<sup>145</sup> où il singe le *Manifeste Communiste* de MARX puisqu'il commence en affirmant « *A specter is haunting the modern world, the scepter of crypto anarchism* ». Même le modéré Phil ZIMMERMAN, le très célèbre inventeur et diffuseur du logiciel de cryptographie PGP (*Pretty Good Privacy*) affirme ses tendances libertaires. Il est loin cependant de la revendication libertaire plus radicale des **cypherpunks (cipher** veut dire chiffre en anglais) animés par Bill STEWART sur San Francisco<sup>146</sup>.

Cette volonté de rendre illisible les textes, messages, méls... permet bien sûr une protection pour les militants politiques, mais également les consommateurs de drogues, les

<sup>144</sup> VERROUST Gérard *Histoire, épistémologie de l'informatique et révolution technologique*, <http://hypermedia.univ-paris8.fr/Verroust/cours/INTRO.Htm>, accès 10/11/2000.

<sup>145</sup> **Libération**, 26/06/2000

<sup>146</sup> **Libération**, 16&17/06/2001

fraudeurs en tout genre... L'État au nom du domaine réservé de la Défense Militaire a tout fait pour limiter la cryptologie et ses applications. Cependant dans les pays développés, cette cryptologie se libéralise largement ; elle le doit plus aux nécessités commerciales et financières (préserver le secret des cartes bancaires par exemple) qu'aux exigences anarchisantes !

## 12. Un réseau investi par les anarchistes et libertaires ?

**Philippe BRETON** largement cité parle « *d'investissement massif de ce réseau par le courant libertaire* ». Que veut-il dire par là ? Si la présence de libertaires au sens large (défenseurs de la liberté individuelle et de l'État minimum) est assez évidente vu ce qui précède, la présence anarchiste en tant que mouvement constitué y est plus problématique, voire tardive et restreinte. Dans la seule aire francophone qu'il analyse en octobre 1999, **Éric ZOLLA** dénombre 74 liens vérifiés, pour 43 en juin 1998 : il y a certes présence en progression importante, mais pour un chiffre très faible<sup>147</sup>.

Déjà dans les années 80, le libertaire **Timothy LEARY**, l'ami d'Aldous HUXLEY et d'Allen GINSBERG, louait la « *nouvelle race* » irrévérencieuse, ouverte, individualiste, confiante et volontariste... qui s'emparait des ordinateurs personnels pour s'émanciper<sup>148</sup>. Sa thèse est séduisante et optimiste : les technologies personnelles favorisent l'autonomie, notamment l'ordinateur « *qui a permis à l'individu de survivre et d'évoluer dans l'ère de l'information* ». Très en verve, LEARY distingue dans la cyberpunk, un vrai utopiste libertaire, un « *pilote du réel* », créateur et inventif, libre, favorisant l'éclosion d'un « *monde dynamique, complexe, diversifié* » et « *respectueux de l'individualité* ». Il loue le slogan PPTMCA de forte tonalité anarchiste : « *Pense Par Toi-Même et Contestes l'Autorité* ». Ces technologies permettent d'utiliser son cerveau pour son propre intérêt et d'en amplifier les effets, car « *si vous n'utilisez pas votre tête pour votre propre plaisir, votre divertissement, votre culture et votre épanouissement, qui le fera ?* ». Le parallèle entre ces technologies et les célèbres études de LEARY sur les substances psychédéliques est ici évident.

Mais assez rares sont les prises de positions en faveur d'Internet dans la presse anarchiste des années 1980 et même 1990, et les rubriques régulières qui lui sont consacrées sont plutôt limitées. Il y a cependant des exceptions, comme le prouve l'excellent travail pionnier de **Marco CAGNOTTI** dans la *Rivista Anarchica* éditée à Milano. À la fin des 1990, par contre, tous les organes libertaires parlent des technologies de l'information et de la communication et les utilisent largement.

Mais il est vrai que les sites anarchistes ou ceux qui traitent de l'anarchisme commencent à se multiplier dès la fin des années 1990. Au début de 1997, sur le moteur états-unien **Altavista**, le terme « *anarch\** » fournissait déjà environ 50 000 références, et le terme « *anarchy* » en indiquait 30 000. Le 1er décembre 2000, avec le même moteur, « *anar\** » rendait 1 227 990 réponses, « *anarchy* » 107 475 et « *anarchie* » obtenait 25 636 références.

Cependant quand on fait une recherche précise en tapant « *anarchie* », le résultat est surprenant et non significatif, et le mot Archie est le plus souvent proposé. **Archie**, serveur déjà ancien de recherches de documents accessibles par le protocole FTP (File Transfert Protocol), tout libertaire qu'il soit dans sa recherche anonyme et ouverte, n'est en rien une création de la mouvance anarchiste... Ironie des termes et des réalités virtuelles.

En novembre 2000, avec le méta-moteur Ikado, la recherche sur « *utopie* », « *libertaire* » sans opérateur logique, fournit 89 réponses dont beaucoup de très pertinentes.

Toujours un peu caricatural et dans un esprit peut être racoleur, Pierre MIQUEL intitule son ouvrage de 2003 *Les @narchistes*, et mythifie un peu l'influence des militants sur le net, et le net lui-même : « *des groupuscules actifs, constamment reliés entre eux par le Net, capables de se mobiliser rapidement sur n'importe quel point du monde, en s'agrégeant sans souci des différences doctrinales à d'autres militants de différentes obédiences : tel est le nouveau visage de l'anarchie* »<sup>149</sup>.

En reprenant l'article cité de **Éric ZOLLA**, on constate que sur les 9 sites les plus référencés par les sites anarchistes, la *FA* et ses périphéries (*Collectivité Libertaire de la Commune*, *L'en Dehors/Le Monde Libertaire*, la *Vache Folle*) est largement en tête. La *CNT* et la *CAS-Communauté Anarchiste solidaire* québécoise viennent ensuite, mais également des sites non anarchistes comme le *Réseau Voltaire* déjà cité, et des sites individualistes et

<sup>147</sup> **ZOLLA Éric** *L'anarchisme francophone sur Internet*, p.490

<sup>148</sup> **LEARY Timothy** *Techniques du chaos*, L'esprit frappeur, 2000

<sup>149</sup> **MIQUEL Pierre** *Les @narchistes*, Paris, Albin Michel, 2003, p.312

indépendants de qualité comme le très fourni *Éphéméride anarchiste*. « *L'internet donne techniquement aux individualistes la possibilité d'un renouveau inattendu* »<sup>150</sup> et la possibilité de peser autant sinon plus (quantitativement et qualitativement) que les sites organisationnels. C'est effectivement un des traits les plus libertaires du net de permettre aux individus de rivaliser et de s'affirmer vis à vis de plus grandes entités.

### 13. Une utopie révolutionnaire ?

D'emblée c'est le scepticisme comme le dit très bien le journaliste **Astrad TORRÈS**<sup>151</sup> « *L'utopie Internet, c'est de croire que la dynamique Internet va bouleverser l'ordre des choses* ». Bref on a déjà donné dans ces illusions qu'un progrès technique permettrait de rénover la société, matériellement et politiquement. Depuis la formule attribuée à LÉNINE que le socialisme serait « *les soviets plus l'électricité* » jusqu'aux productions monstrueuses du « *socialisme réel* » stalinien ou maoïste, on est bien revenu de cette croyance en un progrès technique globalement libérateur.

Ce scepticisme est d'autant plus critique qu'il y a danger de « *vampirisation du lien social par la technique* »<sup>152</sup>, vu que l'utopie technique tend à l'emporter sur l'utopie sociale dans les discours récents des politiques (surtout américains, Cf. **AI GORE**).

### 14. Mais une utopie également aliénante et anti-anarchiste...

Si on suit les remarques de Paul RABIN publiées dans la belle revue anarchiste britannique **The Raven** sous le titre « *Computers and anarchism* », bien des points sont à reprocher aux réseaux d'ordinateurs.

Par la domination technique qu'il entraîne, par l'ordre théorique, technologique, linguistique et humain (organisationnel) qu'il génère, l'ordinateur est aux antipodes de l'anarchie. De même l'illusion des conséquences sociales du progrès technologique ne résiste pas vraiment lorsqu'on en analyse ses effets plutôt négatifs sur l'emploi et sur le maintien des hiérarchies et des inégalités qu'il renforce parfois<sup>153</sup>. Les deux grandes cyberutopies, celle de l'automation libératrice de la cybernétique des années 1950, et celle égalitariste des autoroutes de l'information des années 1990 véhiculent la même illusion et révèlent plus d'échecs que de bienfaits, nous rappelle Guy LACROIX dans un article<sup>154</sup> tout de même trop manichéen et diabolisant l'adversaire. C'est une bonne méthode pour bien le combattre, mais cela rappelle fâcheusement bien des procédés des régimes totalitaires.

Les relations que le réseau des réseaux permet ne sont que des liaisons virtuelles, très peu souvent suivies de rencontres réelles, et limitées (« *Computer mediation is alienating, reducing interaction to objective behavior, and restricts the variety of interaction...* »). L'aliénation d'un contact par robot interposé est donc forte, et limite l'autonomie et la liberté de la vie naturelle.

Le réseau croit nous rendre actif, indépendant. En fait l'illusion est forte et laisse aux pouvoirs traditionnels plus de latitude pour nous dominer.

Ignacio RAMONET, un des maîtres à penser de « *l'anti-pensée-unique* », et souvent lui-même utilisant « *sa* » langue de bois, enfonce le clou avec *La tyrannie de la communication*, livre publié en 1999.

---

<sup>150</sup> ZOLLA Éric *L'anarchisme francophone sur Internet*, p.502

<sup>151</sup> *terminal* p.89

<sup>152</sup> *terminal* p.223 (expression de Pierre MUSSO)

<sup>153</sup> BRETON Philippe *L'utopie informationnelle*, -in- Collectif, *Utopia*, 2001

<sup>154</sup> LACROIX Guy *Cyberutopies d'hier et d'aujourd'hui*, -in- Collectif, *Utopia*, 2001

VII/ Essais utopiques  
libertaires de grande  
dimension



## VI . ESSAIS UTOPIQUES LIBERTAIRES DE GRANDE DIMENSION :

|  |          |
|--|----------|
| <b>VI . ESSAIS UTOPIQUES LIBERTAIRES DE GRANDE DIMENSION :</b> .....                             | <b>1</b> |
| A. L'AIT ANTI-AUTORITAIRE, EMBRYON DE SOCIÉTÉ FUTURE .....                                       | 3        |
| B. LA COMMUNE DE PARIS, UTOPIE ANARCHISTE ?.....   | 4        |
| C. UNE TENTATIVE INSURRECTIONNELLE UTOPISTE AU MATESE (DANS LE BÉNÉVENT ITALIEN) EN 1877 .....   | 5        |
| D. LES TENTATIVES BULGARES .....   | 6        |
| E. QUELQUES « COMMUNES » COLOMBIENNES .....  | 6        |
| 1. La « Commune libre» de la Magdalena vers 1900 .....   | 6        |
| 2. La « Commune » de Barrancabermeja (Colombie 1927).....  | 6        |
| F. DES MOUVEMENTS LIBERTAIRES MEXICAINS TROP MÉCONNUS... ..                                      | 7        |
| 1. Aspects libertaires des amérindiens. ....   | 7        |
| 2. Les premiers mouvements libertaires :.....  | 7        |
| 3. Le zapatisme historique porte des traits libertaires évidents : .....                         | 8        |
| 4. Le magonisme, le PLM, les insurrections révolutionnaires.....                                 | 9        |
| 5. Et après ?.....   | 11       |
| G. ESSAIS RUSSES ET SOVIÉTIQUES :.....   | 12       |
| 1. conseils et soviets « libertaires ».....  | 12       |
| 2. le cas de Kronstadt en 1921 = vers une 3 <sup>ème</sup> révolution communiste libertaire..... | 12       |
| 3. l'Ukraine makhnoviste de 1918-1921 .....  | 13       |
| H. LA « COMMUNE » DE MUNICH NOVEMBRE 1918 À AVRIL 1919.....                                      | 14       |
| I. DE RARES ESSAIS AUTOGESTIONNAIRES ITALIENS EN 1920-1921 .....                                 | 14       |
| J. LA TRADITION DES KIBBOUTZ (OU KIBBUTZ, OU KIBBOUTZIM) ISRAÉLIENS.....                         | 15       |
| K. LES « COLLECTIVITÉS » ESPAGNOLES : VERS LE COMMUNISME LIBERTAIRE.....                         | 17       |
| 1. traces communautaires espagnoles.....   | 17       |
| 2. l'idéal du communisme libertaire : anticipations.....   | 18       |
| 3. les « collectivités » libertaires de 36-39 : « une utopie réalisée ».....                     | 20       |
| 4. L'utopie du « peuple en armes » = « le rêve en armes » .....                                  | 23       |
| L. QUELQUES MOUVEMENTS DE RÉSISTANCE ITALIENS.....   | 28       |
| M. LES ESSAIS DE VINOBA BHAVE EN INDE.....   | 28       |
| N. 1968 : UNE NÉO-UTOPIE LIBERTAIRE EN ACTE ?.....   | 29       |
| 1. Des traces anarchistes multiples... ..  | 29       |
| 2. Un mouvement d'esprit utopique et libertaire ? .....  | 29       |
| 3. Des formes d'organisations liées aux utopies libertaires et autogestionnaires.....            | 30       |
| O. LES COMMUNAUTÉS « NÉOZAPATISTES » RÉCENTES DU CHIAPAS... ..                                   | 30       |

« *La révolution est l'utopie qui passe à l'action, mais (qui) se nie comme utopie en se réalisant. Triomphante elle devient une nouvelle topie, diverse de la précédente* »<sup>1</sup> et engendre donc de nouvelles utopies. Les grands courants réformateurs ou révolutionnaires liés à l'anarchisme n'ont pas échappé à cette règle.

## A. L'AIT ANTI-AUTORITAIRE, EMBRYON DE SOCIÉTÉ FUTURE

L'Association Internationale des Travailleurs, plus connue sous le nom de Première Internationale, réalisa dans les faits un micro milieu de militants très diversifiés de par leurs origines sociales et nationales, et par leurs doctrines. Microcosme pluraliste aux influences multiples, il vit l'imprégnation forte des blanquistes et proudhoniens mutuellistes lors de sa fondation vers 1864-66, puis des collectivistes anarchistes se regroupant auprès de BAKOUNINE ensuite.

Après la scission entre 1871 et 1872, la branche marxiste s'épuise et s'étiolé dans son exil new-yorkais pourtant choisi, alors que pour quelques années encore (jusqu'en 1876-1877) la branche européenne, libertaire majoritairement ne serait-ce que par le poids des sections espagnole et italienne, lance des derniers feux importants autour de l'apport théorique et coordinateur de la **Fédération Jurassienne**, appelée d'abord **Section des Montagnes** en 1870. Pour KROPOTKINE, cette Fédération est le « *vrai berceau* » du mouvement anarchiste international. Le Jura suisse devient un centre de rayonnement du premier anarchisme. C'est aussi le cas d'une partie de la Franche Comté voisine, puisque la section de Besançon, par exemple, est fondée grâce aux contacts de 1869 et 1870 avec les bakouninistes jurassiens, et présente une similitude sociale (domination des horlogers, graveurs et guillocheurs) et politique forte (libertaire et anti-politique)<sup>2</sup>.

Dès le congrès statutaire de la Fédération Jurassienne à Sonvillier, en novembre 1871, l'idée de faire de l'AIT un prototype de la future société est clairement énoncé. *La Circulaire de Sonvillier* est immédiatement approuvée par les sections les plus fortes espagnole et italienne, et par les sections belge, néerlandaise et des groupements français. Les anti-autoritaires sont donc majoritaires numériquement dans l'AIT, mais pas encore pour les délégués. Le premier congrès anti-autoritaire a lieu à Saint-Imier le 15/09/1872. Le *Pacte de Saint-Imier* est un des premiers textes foncièrement fédéralistes de l'histoire du mouvement socialiste international. Le dernier congrès (le IX<sup>e</sup>) de cette Internationale libertaire a lieu à Verviers (Belgique) en septembre 1877. L'ultime congrès prévu en 1878 n'est pas réalisé. Le départ du principal animateur, James GUILLAUME, et le déclin global des sections en sont les deux causes principales.

Dans la petite Fédération du Jura, analysée surtout politiquement par James GUILLAUME dans ses mémoires et aujourd'hui par Marianne ENCKEL<sup>3</sup>, et sociologiquement par Mario VUILLEUMIER<sup>4</sup>, des relations d'entraide et de fraternité libertaire, dans un milieu surtout lié à l'artisanat horloger, donnent naissance à une communauté originale. Le milieu horloger et la communauté libertaire présentent pour VUILLEUMIER une « *homologie structurale* » assez rare dans le mouvement ouvrier. On pourrait cependant trouver des éléments similaires pour les mineurs de Carrare, les boulangers de Rosario (Argentine) ou les typographes parisiens, sans compter les cordonniers catalans.

Mais ce microcosme ne vise aucunement à se fermer, et à proposer un modèle absolu ; l'utopie anarchiste, telle qu'elle s'exprime d'emblée, est résolument ouverte. On comprend mieux alors l'opposition résolue du centralisme marxiste d'alors. Ainsi l'autre grand nom de la Fédération Jurassienne avec GUILLAUME, Adhémar SCHWITZGUÉBEL rappelle que « *nous n'avons donc, en matière d'organisation, pas de forme absolue ; toutes ont leur raison d'être selon les situations et les buts spéciaux par lesquels elles travaillent à la réalisation du but général* »<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> COLOMBO Eduardo *L'étincelle révolutionnaire*, -in-Collectif *Les incendiaires de l'imaginaire, Actes du Colloque de Grenoble du 19-21 mars 1998*, Lyon, ACL, 345p, 2000, p.276

<sup>2</sup> CORDILLOT Michel *La naissance du mouvement ouvrier à Besançon. La Première Internationale 1869-1872*, Besançon, Cahier d'Études comtoises, n°45, 85p, 1990

<sup>3</sup> ENCKEL Marianne *La Fédération Jurassienne. Les origines de l'anarchisme en Suisse*, Lausanne, La Cité, 1971

<sup>4</sup> VUILLEUMIER Mario *Horlogers de l'anarchisme. Émergence d'un mouvement : la Fédération Jurassienne*, Lausanne, Payot, 1988

<sup>5</sup> ENCKEL Marianne *L'AIT : l'apprentissage du syndicalisme et de la politique*, -in-*De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, Nautilus, 2001

ALVAREZ JUNCO rappelle que dans l'AIT, « le principe fédéral régissant l'union des travailleurs et ses sociétés affiliées, affecte autant l'organisation révolutionnaire du moment que la future société ; et en ce sens l'Internationale, en plus de représenter la structure la plus efficace comme arme de lutte sociale face à l'oppression et aux privilèges de la société actuelle, évite l'apparition de nouvelles inégalités, et se positionne comme modèle de société pacifique (*modela de paz*) sur lequel devra s'organiser la production et la vie sociale autonome dans l'avenir »<sup>6</sup>.

## B. LA COMMUNE DE PARIS, UTOPIE ANARCHISTE ?

Dès septembre 1870, à Lyon, BAKOUNINE tente une première tentative « communaliste » avec d'autres disciples comme Albert RICHARD ou le russe Armand ROSS (Mikhaïl Petrovitch SAZIN). Il anime le Comité fédéral de la Croix-Rousse et celui de la Guillotière. Le *Manifeste de la Fédération Révolutionnaire des Communes* du 28/09/1870, un des premiers textes libertaires, n'empêche pas le désastre de l'insurrection. MARX, toujours perfide, saura s'en servir pour se gausser de l'anarchisme révolutionnaire, ce qui est très facile pour un penseur qui ne se mêle pratiquement jamais aux mouvements populaires.

En début 1871, la Commune de Paris ensanglante gravement la III<sup>e</sup> République naissante, et marque durablement le mouvement ouvrier et socialiste, qui pendant plus d'un siècle va largement s'en réclamer. Le Mur des Fédérés sera désormais et pendant des décennies un lieu de pèlerinage obligé. Le « *Temps des cerises* » d'Eugène POTTIER, écrit avant la Commune, mais dédié à une brancardière des barricades communardes fut chanté dans maintes assemblées socialistes. Et que dire de *L'Internationale*, rédigée un mois après la défaite communarde, ou du drapeau de la Commune dans lequel, dit-on, fut drapé le corps de Lénine. Autant de symboles dont la charge est élevée.

Tous les courants socialistes peuvent à juste titre s'en réclamer, puisque les participants et responsables y étaient divisés et diversifiés. Une composante radicale et jacobine, plus républicaine que socialiste a semble-t-il nettement dominé le mouvement.

Mais le courant libertaire y acquiert incontestablement des lettres de noblesse. Même MARX lui-même en convient, puisque sa *Guerre civile en France* relatant l'insurrection et cherchant à en tirer des leçons, est de loin son texte le plus anti-autoritaire, avec des accents en faveur de l'autonomie ouvrière et du dépérissement nécessaire de l'État que beaucoup d'anarchistes ne renient pas. Les marxistes libertaires s'appuient souvent sur cet écrit pour justifier leur analyse d'un MARX peu marxiste au sens dogmatique du terme.

Dans la Commune de Paris participent bien des proudhoniens ou des proches de ce penseur important mort peu auparavant (1865), mais dont les idées sont alors largement diffusées ; c'est le cas de cet autre comtois qu'est Gustave COURBET notamment, et qui a un grand rôle dans la Commune à un poste équivalent à celui de ministre de la culture. L'idée d'autonomie communale, d'auto-administration exprimée en 1871 est bien dans la droite file du proudhonisme et anticipe les écrits anarchistes ultérieurs. Elle est revendiquée, de manière modérée, par les BESLAY, MURAT, voire par le gendre de MARX lui-même Charles LONGUET.

De même, les quelques références au fédéralisme entre des communes (de province) toutes dignes et autonomes est un autre trait de cette tendance libertaire qui surgit avec force après la guerre franco-allemande. *La déclaration au peuple français* du 19 avril 1871 devient texte référence pour les divers mouvements fédéralistes et décentralisateurs, même si ces relents proudhoniens sont encore fort perceptibles. *Le Manifeste du Comité des 20 Arrondissements* en répète les désirs autonomistes et fédéralistes.

Enfin des militants proches, ou futurs membres, de l'anarchisme, ont joué un certain rôle durant les événements : du bref passage d'Élisée RECLUS, au martyr d'Eugène VARLIN (ami de BAKOUNINE) en passant par la participation un peu « *bravache* » de Louise MICHEL sur les barricades et surtout devant le Conseil de Guerre, nombreux sont les noms cités dans toute histoire de l'utopie anarchiste. Gustave LEFRANÇAIS, Arthur ARNOULD et Benoît MALON s'imprègnent pour un bon moment de l'anti-étatisme libertaire et vont le soutenir dans l'exil.

Après 1871 le mot « *commune* » désigne à la fois une référence indispensable à défendre, à honorer et à citer (La Commune de Paris), et une méthode de démocratie directe à

---

<sup>6</sup> ALVAREZ JUNCO José *La ideología política del anarquismo español (1868-1910)*, Madrid, 1991, p.332

appliquer ainsi qu'un choix de société reposant sur des entités autonomes et fédérées. L'utopie « *communarde* » ou « *communaliste* » va désormais inspirer et enrichir toutes les utopies « *soviétistes* » ou conseillistes, communistes libertaires et autogestionnaires...

### C. UNE TENTATIVE INSURRECTIONNELLE UTOPISTE AU MATESE (DANS LE BENEVENT ITALIEN) EN 1877

Un des plus célèbres actes insurrectionnels annonçant les grands moments de la « *propagande par le fait* » se déroule en Italie du Sud, au printemps 1877, dans une montagne peu peuplée et dans un froid glacial.

« *La propagande par le fait* » va peu après être définie et précisée au Congrès de Berne en octobre 1877 : cette idée qui doit beaucoup au nihiliste anarchisant d'origine russe STEPNIAK<sup>7</sup>, comme sa formule l'indique, veut réaliser des actes exemplaires, reproductibles facilement, et compléter les écrits et les discours pour développer la propagande anarchiste et lui donner un début de réalisation. Il faut donc frapper des cibles spectaculaires, les grands de ce monde, le pouvoir de l'État ou des propriétaires... On comprend que la dérive terroriste va s'en inspirer fortement peu après.

Ce qui est important, c'est de comparer la « *propagande par le fait* » avec les écrits et les actes utopiques libertaires dont elle est très proche, puisqu'il s'agit par volontarisme politique, de réaliser un monde libéré et de tenter de l'édifier sur d'autres bases. Elle est proche également des mouvements millénaristes populaires et anti-hiérarchiques que j'ai présenté par ailleurs.

Ce mouvement italien dans la montagne du Matese s'appuie sur ce qui reste d'une section italienne de l'AIT très forte, fondée à la Conférence de Rimini pendant l'été 1872. En 1874 elle revendiquait plus de 30 000 membres dont \_ en Toscane et  $\frac{1}{3}$  entre Rome et Naples. Des militants aguerris et prestigieux lui donnent une tonalité anarchiste fortement marquée : CAFIERO, COSTA, GRASSI, MALATESTA, NATTA, PEZZI... Dès la fin de 1872, la rupture est consommée avec les partisans de MARX du Conseil Général de Londres.

Depuis 1874 jusqu'en 1878, cette Fédération Italienne de l'AIT-anti-autoritaire se lance dans des tentatives insurrectionnelles pour forcer le passage vers une société libertaire : après les essais de Rome et de Bologne, c'est donc au tour du Matese. Depuis le II<sup>e</sup> congrès de la Fédération Italienne de Florence en 1876, il est bon de rappeler que le « *fait insurrectionnel* » est devenu un des axes majeurs du mouvement italien, même si persiste une minorité modérée proposant d'autres méthodes.

L'affaire du Matese est montée avec une préparation à la fois limite et solide ; une partie des fonds est fournie par Carlo CAFIERO (qui va y dissoudre le reste de sa fortune déjà pourtant bien entamée par les inconséquences de son ami BAKOUNINE) et par le comte anarchisant Francesco GINNASI. L'organisation politico-militaire repose largement sur Errico MALATESTA. Une petite « *banda* » d'une quarantaine de militants doit suffire en jouant sur l'effet de surprise. Un petit état-major se concentre à San Lupo au pied du Matese en début avril.

Le mouvement se veut à la fois concret et symbolique (et c'est surtout pour ce deuxième aspect qu'il se rattache fortement à la tradition utopique). Deux villages vont être occupés en début avril par la « *Banda del Matese* », Letino et Gallo. L'anarchisme y est déclaré, la propriété privée y est dissoute et les symboles du pouvoir et de la propriété (portrait du roi, argent, actes de propriété, textes administratifs divers...) sont détruits ou brûlés en un gigantesque feu de joie. Une partie de l'argent, des armes sont remises aux habitants ; la promesse de redistribuer les terres et de les cultiver collectivement est réaffirmée à plusieurs reprises. Les taxes sur les moulins (les fameuses et impopulaires « *tasse sul macinato* ») sont triomphalement supprimées au milieu de la liesse populaire, tant cet impôt était détesté et avait déjà donné lieu à de multiples révoltes en Italie. La petite garde nationale est dissoute, les paysans sommairement armés et un drapeau rouge et noir est planté. « *Cette révolution sociale est votre rédemption* »<sup>8</sup> affirme CAFIERO devant les habitants de Letino. L'ambiance est presque messianique puisqu'un prêtre présent voit dans les internationalistes de « *vrais apôtres envoyés par le Seigneur pour prédire ses lois divines* » ! En relisant les textes sur cette action, on ne peut que penser à ce qui va se produire, mais à toute autre échelle, dans l'été 1936 en Espagne républicaine.

<sup>7</sup> MASINI Pier Carlo *Storia degli anarchici italiani, da BAKUNIN a MALATESTA, 1862-1892*, Milano, Rizzoli, 1969, p.108

<sup>8</sup> EMILANI Vittorio *Gli anarchici*, Milano, Bombiani, 1973, p.27

L'essai de communisme libertaire (on dit alors plutôt « *anarcho-communisme* », programme adopté par la plupart des internationalistes italiens depuis 1876) ne va pas durer longtemps (moins d'une semaine). Des troupes très largement supérieures en nombre (plus de 12 000 hommes !?), la faim et un froid terrible, vont réduire rapidement un groupe sans grands moyens et avec un très faible appui populaire, ce dernier point marquant l'échec politique de l'aventure.

La plupart des insurgés vont être emprisonnés comme Carlo CAFIERO à Santa Maria Capua Vetere (c'est le pays d'origine de son ami MALATESTA). Il va en profiter pour rédiger un résumé célèbre du *Capital* de Karl MARX, le fameux *Compendio del Capitale* qui sera réédité à de multiples reprises..

Mais l'affaire a fait grand bruit. Les amis la popularisent partout, notamment Andrea COSTA depuis la Suisse où il est réfugié. Le désintéressement des anarchistes et le courage dont ils font preuve leur amènent de nombreux appuis en Italie même, surtout celui du rapidement célèbre avocat Francesco Saverio MERLINO qui va assurer leur défense. À l'été 1878, le procès de Bénévent, de défaite militaro-insurrectionnelle, se transforme en victoire politique après les exposés de MALATESTA et de CAFIERO et la plaidoirie de MERLINO. Il faut honnêtement reconnaître que les amnisties proposées par l'avènement du nouveau roi créent également une atmosphère favorable. Non seulement les insurgés peuvent largement populariser leur idéal, leur utopie anarchiste, mais ils sont vite libérés, à la majorité des membres du jury, et sous les acclamations de la foule. La plupart des amnistiés par précaution choisissent cependant l'exil.

Leur incroyable succès est cependant très court, car la tentative d'assassinat contre le nouveau roi HUMBERT I, par Giovanni PASSANANTE, « *au nom de la République universelle* » (là aussi l'appel utopico-romantique est présent) va retourner la population et renforcer la répression policière.

#### **D. LES TENTATIVES BULGARES**

Au début du siècle, le mouvement anarchiste bulgare est un des plus influents dans l'est européen. Proche souvent du nationalisme radical, mais toujours internationaliste, il participe à bien des soulèvements et en quelques régions se dressent temporairement quelques zones libres d'esprit libertaire.

#### **E. QUELQUES « COMMUNES » COLOMBIENNES**

Dans ce pays où le jeune Élisée RECLUS enthousiaste découvrait une « *république idyllique* » dans les contreforts de Santa Marta se sont déroulés quelques essais libertaires.

##### **1. La « Commune libre » de la Magdalena vers 1900**

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'anarchiste indigène Jacinto ALBARRACÍN (du peuple Arauca) développe une forte activité propagandiste, surtout avec les journaux *El Faro/Le Phare* et plus tard *La razón del obrero/La raison de l'ouvrier*

Il organise dans la forêt de Magdalena (en Colombie centrale, dans le département de Boyacá) une communauté apparemment réellement autogérée et s'appuyant sur les traditions indigènes. Les principes de base sont réellement libertaires : « *Otanche, una sociedad sin autoridad ni conceptos de propiedad ni poderes judiciales/Otanche est une société sans autorité, sans droits de propriété et sans pouvoirs judiciaires* ».

##### **2. La « Commune » de Barrancabermeja (Colombie 1927)**

Cette petite expérience de « *Commune autogérée* »<sup>9</sup> se produit en Colombie lors d'une lutte sociale très radicale dans les milieux pétroliers de Barrancabermeja. Après la grève d'octobre 1924 menée par la *Sociedad Obrera*, c'est le deuxième grand mouvement gréviste qu'y organisent les anarcho-syndicalistes, organisés vers 1925 dans la Confederación Obrera Nacional/Confédération Ouvrière Nationale et surtout au sein du curieux Parti Socialiste Révolutionnaire créé en 1926. Le leader anarchiste Raúl Eduardo MAHECHA en est même le 2<sup>e</sup> vice-président, même s'il reste méfiant de tout pouvoir institué.

---

<sup>9</sup> FAJARDO SÁNCHEZ Luis Alfonso *Una historia del anarquismo en Colombia, Crónicas de utopía*, Móstoles, 1999

L'agitation est violente, la petite localité totalement occupée pour quelques heures le 05/01/1927 y est organisée par les anarcho-syndicalistes.

Mais la répression est très violente et l'anarchisme colombien, alors à son apogée connaît un dramatique déclin. Ces deux grands noms se retrouvent en prison : Biófilo PANCLASTA et MAHECHA. Le premier de son vrai nom Vicente R. LIZCANO (1879-1942) doit peut être son surnom de « *Amant de la vie* » (Biófilo) et « *Destructeur de tout* » (PANCLASTA) à Maxim GORKI.

Des grèves parmi les chauffeurs de Bogotá et dans les bananeraies sont également sauvagement réprimées. En début 1928 le massacre de Ciénaga éliminent un grand nombre de responsables ouvriers. La nouvelle grève des bananeraies de Santa Marta en fin d'année, les mouvements de cheminots et de fonctionnaires, l'essai de grève générale lancée par la Federación Obrera del Litoral Atlántico (FOLA) dirigée par les anarchistes sont autant d'échecs douloureux.

## F. DES MOUVEMENTS LIBERTAIRES MEXICAINS TROP MECONNUS...

Le mouvement libertaire mexicain est rarement analysé. Pourtant des traditions « *libertaires* » amérindiennes aux réalisations et théories du Parti Libéral Mexicain et du magonisme jusqu'au zapatisme et au néo-zapatisme... il y a matière à une ample et intéressante analyse.

### 1. Aspects libertaires des amérindiens.

La vie communautaire indigène, par son ébauche de démocratie directe, le rôle limité du chef, la pratique communautaire du *calpulli*... présente un aspect original et essentiel que MAGÓN au début du siècle ou MARCOS aujourd'hui ont su mettre en évidence.

Les traits libertaires et communautaires de ces peuplades sont analysés dans la partie sur les *Sociétés primitives*, notamment pour les *Huicholes* du Jalisco et les descendants *mayas* du Chiapas. Dans l'Oaxaca, les traditions d'échanges mutuels et d'entraide s'expriment encore aujourd'hui dans les danses exécutées lors de la *Guelaguetza* (notamment lors des *Lunes del cerro* en juillet). Ce terme en *zapotèque* est synonyme de don, d'offrande ; les participants à ces fêtes apportent toujours des objets, des victuailles à partager... Malheureusement, l'aspect touristique fige de plus en plus ces antiques traditions et en supprime le caractère communautaire...

Les *Yaquis*, ou les *Tarahumaras* participent à de nombreux mouvements de révoltes et d'occupation, et sont largement défendus par les magonistes à l'époque de la Révolution, notamment par Librado RIVERA.

### 2. Les premiers mouvements libertaires :

Vers 1868/69, dans les régions de Chalco, Texcoco, Coatepec, Chicoloapan et Acuatla, un mouvement rural de récupération des terres, pour « *l'abolition du gouvernement et de l'exploitation* » et pour édifier une école pour le socialisme à Chalco (*La escuela de la Razón y del socialismo* ou *La escuela moderna y libre*)... est une étape presque totalement ignorée.

Elle doit beaucoup au grec proudhonien et fouriériste Plotino C. RHODAKANATY (il a traduit en 1877 le premier ouvrage anarchiste au Mexique, *Idea General de la Revolución* de PROUDHON) et au bakouniniste ZACACOSTA. RHODAKANATY au Mexique depuis 1861 publie la même année *Cartilla socialista*, sorte d'adaptation socialiste utopique des écrits de FOURIER.

La naissance des idées libertaires mexicaines est également liée aux mouvements de Julio CHÁVEZ LÓPEZ dans le Chalco Bajo, et à celui de l'État d'Hidalgo de Anselmo GOMEZ. *Le manifeste à tous les pauvres et opprimés du Mexique et de l'Univers* de CHÁVEZ LÓPEZ en avril 1869 fait figure de premier texte anarchiste mexicain et démontre un souci de s'extraire du localisme qui va être par la suite un des aspects les plus intéressants du magonisme. Mais Julio est exécuté en juillet 1869.

Il est intéressant de signaler que le fameux slogan « *Tierra y Libertad* » apparaît ces mêmes années, notamment en 1869, lors de la révolte de Chalco Bajo.

Dans tous ces mouvements se manifeste une « *indigénisation des théories socialistes utopiques* », notamment par les liens entre « *le calpulli précolombien et la commune sociétaire de demain* »<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> ABRAMSON Pierre-Luc *Les utopies sociales en Amérique latine au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lille, 2 vol., 1993, cité par MATAMOROS PONCE Fernando *Mémoire et utopie au Mexique*, Paris, Syllepse, 1998

En 1874, *La Comuna*, sans doute le premier journal réellement anarchiste, est un hommage posthume à la Commune de Paris.

De 1878 à 1880, date de son exécution, ZALACOSTA avec le **Gran Comite Comunero**, relance un mouvement insurrectionnel dans les États du Nord-Est. L'insurrection se poursuit malgré sa mort jusqu'en 1884.

Dans le Zacatecas, le **Zacatecas Gran Circulo de Obreros** se positionne pendant environ deux ans (1878-1880) sur des positions libertaires.

Avec l'aide de l'ingénieur états-unien, sans doute anarchisant, Albert K. OWEN, est créée en 1889 dans la baie de Ohuira-Topolobampo (Sinaloa), plus exactement dans la Valle del Fuerte, une colonie utopiste : la **Métropole Socialiste d'Occident**. Mais elle s'achève rapidement en 1893, et les idéaux socialisants du début ont rapidement fait place, semble-t-il, à un état d'esprit totalement capitaliste.

Sans prendre plus d'exemples, ceux-ci nous aident à comprendre que le magonisme et le zapatisme disposent, contrairement à ce que l'on croit souvent, de racines, même ténues, sur le sol mexicain.

### 3. Le zapatisme historique porte des traits libertaires évidents :

Dans le zapatisme, on note la présence de quelques anarchistes ou libertaires d'envergure comme Otilio MONTAÑO, instituteur et poète, mais mis à l'écart et exécuté en 1917 sans que les raisons en soient très claires. Le libertaire le plus influent, à l'idéologie assez mouvante cependant, plutôt tolstoïen au début du siècle, est Antonio Diaz SOTO y GAMA (1880-1967) ; il fut secrétaire zapatiste, après avoir rejoint le mouvement du Morelos vers mars 1914. L'importance de SOTO y GAMA dans l'histoire mexicaine est aujourd'hui sous-évaluée, alors qu'il fut un des intellectuels engagés des plus marquants de la première moitié du siècle. Ami du père de Octavio PAZ, il a transmis chez cet auteur mondialement reconnu, un « *intérêt particulier pour l'anarchisme* »<sup>11</sup> maintes fois avouées. ZAPATA lui-même est un lecteur de **Regeneración**, l'organe du PLM, dès 1906 et de KROPOTKINE dans la même période. Il eut quelques liens avec les magonistes libertaires dans leur jeunesse que furent Juan SARABIA et Antonio VILLAREAL. Emiliano a sans doute reçu de nombreux conseils et ferments anarchistes d'Andrés MOLINA ENRÍQUEZ. Enfin de nombreux anarchistes chrétiens vont s'enrôler dans ses troupes. L'anarchiste cubain, Prudencio R. CASALS a également une certaine influence dès son engagement en début 1914.

Les liens avec le magonisme ont été resserrés en février 1913, Emiliano ZAPATA rencontrant les représentants du PLM Jose GUERRA et Jesus M. RANGUEL. Le caudillo a même invité Ricardo FLORES MAGÓN à le rejoindre dans le Morelos, ce que ce dernier ne fait pas pour des raisons pratiques et idéologiques (quoique proche du zapatisme, il le trouve trop modéré sur la question de la redistribution des terres).

Dès 1916 les théories du mouvement relancent l'importance du « *municipalisme* »<sup>12</sup> comme forme essentielle d'organisation sociale. Les multiples tentatives de faire du Morelos une sorte d'enclave autonome n'est pas sans rappeler bien des tentatives libertaires.

Emiliano ZAPATA lui-même, malgré son charisme et certains de ses excès, n'est pas un cacique ni un vrai caudillo avide de pouvoir comme il en fleurit beaucoup à l'époque. Fidèle à ses idéaux, à ses proches, à sa région... il est un des rares chefs de la Révolution à l'attitude exemplaire, et qui ne cherche pas de pouvoir global.

Dès 1911 le très fameux *Plan de Ayala* (écrit sans doute Otilio MONTAÑO) ne pouvait que séduire les anarcho-syndicalistes par la volonté d'exproprier les terres et l'affirmation omniprésente de l'anti-politisme, même s'ils contestaient les points trop modérés, les références religieuses et l'absence de données concernant le prolétariat urbain... Ce *Plan* s'inspire largement du *Manifeste du PLM* de 1906 et surtout du *Manifeste du 23/09/1911* qui est un vibrant appel anarcho-syndicaliste, malgré là aussi une certaine modération. Il ne met en avant que le slogan moult fois répété « *Liberté, justice et loi* », mais pour le Mexique marqué par le porfirianisme anti-démocratique, c'est assurément un slogan révolutionnaire.

Parmi les autres documents zapatistes, les multiples manifestes du genre « *Al pueblo mexicano* » d'août 1914 ou « *El manifiesto al pueblo* » du 20/04/1917... mettent toujours l'accent sur le refus du pouvoir et de l'intérêt personnel. Ils critiquent souvent la « *pantomina electoral* » dans une bonne veine anarchisante. « *El manifiesto al pueblo mexicano* » du 20/04/1918 met

<sup>11</sup> Cf. **Nouvel Observateur** du 23-29/04/1998

<sup>12</sup> sur ce point, Cf. Surtout **WOMARCK John** *Emiliano ZAPATA*, New York 1969

l'accent sur la nécessité du pluralisme dans le mouvement révolutionnaire, et sur le refus d'un programme figé : il doit s'adapter aux conditions locales, à l'avancée historique. Ce texte politique rejoint la critique anarchiste de tout projet figé et dogmatique. Mais la teneur reste très modérée dans l'ensemble.

Si Emiliano ZAPATA est proche de l'anarchisme, c'est :

1. par la primauté de la morale, de l'éthique qu'il affirme : refus des honneurs, du despotisme, des abus... La justice est au premier plan, comme chez GODWIN ou PROUDHON ou KROPOTKINE. Par exemple on note chez ce caudillo une haine de l'argent que de nombreux utopistes, millénaristes... ont entretenu. Les anarchistes espagnols des collectivités de 1936-37 réalisent partiellement cette suppression du numéraire.
2. Par la méfiance vis à vis des institutions et de l'électoratisme : Emiliano tempête souvent contre la démagogie, les tromperies..
3. par le refus du pouvoir individuel, c'est le plus notoire (et sans doute le seul) caudillo important anti-caudilliste ! Tous les textes réclament la création d'un **Junta** (Assemblée) révolutionnaire, seule habilitée à mettre sur pied des organes provisoires.
4. Par le soutien à l'autonomie villageoise et communautaire. L'accent kropotkinien est ici évident !
5. et, paradoxalement, par son idéal de petit propriétaire indépendant, solidaire des autres, si cher par exemple à PROUDHON.
6. Le slogan du mouvement « **Tierra y libertad** », popularisé par HERZEN, l'ami de BAKOUNINE, et issu du premier populisme russe (Cf. le groupe **Zemlia i Volia/Terre et Liberté** de 1862), est passé au zapatisme via le magonisme qui le proclame depuis 1910 de manière systématique dans **Regeneración**. Ricardo FLORES MAGÓN a même écrit une pièce de théâtre portant ce slogan en 1915. En 1914-1915, l'anglais magoniste W.C. OWEN (1854-1929) collaborateur du journal des MAGÓN publie lui-même son propre journal portant un titre analogue **Land and liberty**. En fait c'est, semble-t-il, Praxedis G. GUERRERO qui le popularise dès 1907 (Cf. Ci dessous). Mais il a vraisemblablement déjà été utilisé par les révoltes libertaires du Chalco Bajo en 1869 (Cf. ci-dessus). Ce slogan que les anarchistes ibériques popularisent peu après, en en faisant un des premiers journaux révolutionnaires de la péninsule (édité à Barcelone et à La Corogne, avec bien des interruptions, entre 1988 et 1908), est encore illustré à la fin du XX<sup>e</sup> siècle par le superbe film de Ken LOACH, qui l'attribue indistinctement et à tort aux poumistes qui sont avec les anarchistes les principaux héros de son long métrage.
7. Enfin la conception même de la guérilla, en unités semi-autonomes, qui annonce les mouvements de la deuxième moitié du siècle, est proche des théories libertaires de la guerre révolutionnaire ou de l'insurrection.

Bref, pour beaucoup d'analystes, Emiliano ZAPATA passe pour un « *anarchiste naturel* » mais bien sûr non déclaré. Pourtant, durant la révolution, bien des anarchistes vont lui reprocher son alliance avec le bandit VILLA ! Le principal mouvement anarchiste mexicain, hormis le PLM, va même le combattre militairement. C'est un énorme paradoxe, difficilement explicable : les anarchistes citadins, surtout des anarcho-syndicalistes, participent à la création de la **Casa del Obrero Mundial** en septembre 1912. Elle organise des « **bataillons rouges** ». Or ces milices, plus de 16000 hommes organisés en 6 bataillons, vont tristement, en s'alliant à CARRANZA et OBREGÓN, combattre **l'Armée Révolutionnaire du Sud**. Cela n'empêche pas CARRANZA en 1916 de fermer la **Casa** : tous perdants, en somme.

#### 4. Le magonisme, le PLM, les insurrections révolutionnaires...

Mais l'essentiel des tentatives libertaires mexicaines pour réaliser l'utopie s'expriment dans l'histoire du PLM, le Parti Libéral Mexicain, dès que les frères FLORES MAGON le guident, surtout Ricardo. Ce mouvement libertaire, souvent marqué par de fortes positions pro-indigénistes est curieusement oublié par l'ouvrage de MATAMOROS PONCE Fernando *Mémoire et utopie au Mexique. Mythes, traditions et imaginaires indigènes dans la genèse du néozapatisme* publié en 1998 alors que le thème de l'ouvrage est de référencer les sources lointaines et proches du néo-zapatisme !

Le **Parti Libéral Mexicain**, mouvement radical anti-porfiriste, penche de plus en plus vers l'anarcho-syndicalisme à partir des grandes grèves ou révoltes de 1906 (Cananea dans le Sonora et Rio Blanco dans le Veracruz surtout). Ses principaux animateurs désormais sont les frères Enrique et surtout Ricardo FLORES MAGON (1874-1922) originaires de la région d'Oaxaca et fils d'indigènes. La fondation de la **Junta Organizacional del PLM** date de septembre 1905. L'appui des syndicalistes-révolutionnaires de l'IWW et d'Emma GOLDMAN et de Voltarine



de CLEYRE du côté états-unien est décisif. Le premier programme de la junte du PLM du 01/07/1906, rédigé à Saint Louis (Missouri) est un texte modéré et plutôt favorable à un gouvernement démocratique. Il pose les bases du respect des droits de l'homme et des droits sociaux au Mexique et il propose une redistribution des terres. Il n'est pas encore libertaire. Mais le 23/09/1911, le *Manifeste de la Junte Organisationnelle du PLM* lance un nouveau programme publié à Los Angeles (Californie), qui surclasse le plus connu, celui de 1906, et qui pose comme bases incontournables, la suppression de la propriété privée et de toute institution politique autoritaire. Il revendique « *l'émancipation politique, économique et sociale* », et propose une sorte de condensé de communisme libertaire, contre l'État, l'Église et le Capital ; les travailleurs gèreraient (« *réguleraient* ») eux-mêmes la production et le travail en commun des moyens de production collectifs se ferait sur les biens expropriés. Il ne s'agit plus de redistribution des terres désormais, ni de nouveau gouvernement, même démocratique, car celui-ci ne « *serait qu'un nouveau joug* ». La « *passion libertaire* »<sup>13</sup> anime bien depuis 1908 environ les deux frères MAGÓN.

Ricardo FLORES MAGÓN est sans doute l'intellectuel et le militant révolutionnaire du début du siècle le plus respecté aujourd'hui, sans doute parce que le plus intègre et le plus rigoureux idéologiquement. Comme Emiliano ZAPATA, il s'oppose à tout carriérisme, malgré diverses propositions. En 1911, par exemple, il ne veut pas de la place de Vice-Président que lui offre MADERO ! au contraire, en bon anarchiste, il dénonce dans la foulée tous les gouvernements. Refusant tout compromis et bien sûr toute compromission, il reste fidèle à ses idées et finit sans doute sans soin, ce qui revient à un assassinat légal, dans sa prison états-unienne de Leavenworth au Kansas, le 21/11/1922, après avoir connu près de 13 ans de prison et refusé la pension que lui offrait le gouvernement mexicain. Gagné très tôt aux idéaux anarchistes, dès le début du siècle, il se radicalise de plus en plus dans les années 10, tout comme Librado RIVERA son plus proche compagnon, qui meurt anarchiste et toujours militant en 1932. Librado définissait l'anarchisme comme « *ce bel idéal de bonheur pour l'Homme, le plus fameux et le plus élevé qu'ait pu concevoir l'imagination de l'homme* »<sup>14</sup>. Tout comme son ami Ricardo, Librado RIVERA, qui a connu également la sinistre prison de Leavenworth, malgré son amnistie des années 20, refuse toute les places et tous les honneurs qui lui sont offerts par les autorités mexicaines.

Ricardo propose également dans *Regeneración* du 25/02/1911 une belle définition de l'utopie anarchiste : « *Je dois avant tout souligner que tous les gouvernements, sans exception, me répugnent. Je suis fermement convaincu qu'il n'y a, ni ne peut y avoir, de bon gouvernement. Ils sont tous nuisibles, qu'ils se nomment monarchies absolues ou constitutionnelles, ou encore républiques. Tout gouvernement est tyrannique, par essence parce qu'il s'oppose à la libre initiative de l'individu et ne sert qu'à maintenir un état social impropre à la réalisation totale de l'être humain. Les gouvernements sont des chiens de garde des classes possédantes, nanties et instruites, et les bourreaux des droits intangibles du prolétariat.* »<sup>15</sup> Ces idées qui condamnent également le mariage, la domination de la femme, la farce électorale... s'inspirent largement du communisme-anarchiste kropotkinien. Mais il s'agit d'un anarchisme ouvert, pluraliste, pragmatique et clairvoyant, car il envisage le détournement du processus révolutionnaire et sa récupération par des chefs sans scrupules. Il est d'ailleurs mal compris des puristes de l'anarchisme européen, et un Jean GRAVE par exemple condamne à l'époque ses positions dans *Les Temps Nouveaux*. Sa *Lettre ouverte à Jean GRAVE* en 1912 est d'ailleurs soutenue par KROPOTKINE.

Ricardo FLORES MAGÓN, surtout dans l'Oaxaca, reste souvent fêté et cité, mais comme pour tous les héros révolutionnaires, de manière fortement mythifiée et trahie. Ma surprise a été forte cependant de retrouver souvent sa trace, malgré ma méconnaissance de l'espagnol, lors de deux voyages qui m'ont permis de visiter le pays du mezcal, en 1996 et en 1999. Sa statue de la Plazuela del Carmen ou sa gigantesque tête dans la fresque du Palacio de Gobierno de Oaxaca en sont deux exemples.

Parmi les principaux combattants figure au premier plan un natif de Guanajuato, né en 1882, Praxedis G. GUERRERO, qui se définit lui-même « *amant de la liberté* »<sup>16</sup>. Militant dès le

<sup>13</sup> **HERNÁNDEZ PADILLA Salvador** *El magonismo : historia de una pasión libertaria 1900-1922*, México, ETE, 255p, 1999

<sup>14</sup> **SANTILLAN Diego Abad de Ricardo FLORES MAGÓN**, *el apostol de la revolución mexicana*, México, Antorcha, 144p, 1988 (texte en fait de 1925)

<sup>15</sup> **FLORES MAGÓN Ricardo** *Propos d'un agitateur*, Paris, L'insomniaque, 1990, p.37/38

<sup>16</sup> Cf. *Regeneración*, 22/08/1909

début du siècle, organisateur des **Obreros Libres** dès 1906, secrétaire à plusieurs reprises des **Juntas** magonistes, il est également un théoricien influencé par TOLSTOÏ et MALATESTA, mais également BAKOUNINE et KROPOTKINE. Il s'est intéressé de très près aux principes de l'école rationaliste du pédagogue anarchiste espagnol, exécuté en 1909, Francisco FERRER y GUARDIA et est un des rares auteurs de l'époque à prôner l'émancipation féminine. Ses articles dans les journaux, surtout dans **Punto Rojo** et **Regeneración**, sont souvent de bonne qualité. Il a sans doute déjà participé aux soulèvements de 1906. Dès 1908 il rejoint les groupes armés vers El Paso, et s'occupe activement de la récupération d'armes pour la guérilla, entre Coahuila et Chihuahua. Les soulèvements de Viesca (Coahuila), Las Vacas et Palomas (Chihuahua)... lui doivent beaucoup cette année là. En 1910 il relance le combat à la tête d'un groupe insurrectionnel. Des combats vers Ciudad Juárez, la prise d'un train vers Ciudad Guzman et la victoire sur les fédérés à Janos lui donnent et la gloire et la mort au combat à 28 ans, le 29/12/1910, comme son ami libertaire Francisco MANRIQUE mort lui peu avant à Palomas. L'État de Guanajuato, après \_ de siècle d'oubli, lui a rendu un ultime hommage... en 1977 ! L'État de Chihuahua lui avait pourtant accordé 16 jours de commémoration en 1935. Son texte le plus connu est celui qu'il signe avec le frère de Ricardo, Enrique le 10/05/1909 « *Manifeste aux travailleurs du monde entier* ».

Le seul essai de réalisation libertaire en terre mexicaine concerne les diverses tentatives de Baja California. Les Yaquis du Sonora sont souvent mobilisés. La région de Mexicali en Baja California est la plus touchée, dès 1908 et surtout en janvier 1911. Vers 1908, le PLM comptait environ 70 groupes, dont une trentaine de groupes armés. En 1911, débordant un modérisme jugé trop modéré, les « *libéraux* » (libertaires) lancent l'insurrection dans environ 8 États. Mais cette année là (de janvier à juin), la « *république anarchiste* » de Mexicali n'a quasiment pas d'existence dans la durée. Pourtant l'occupation de Mexicali en janvier reste en quelque sorte le début symbolique de la Révolution Mexicaine.

Vers 1915 se crée la communauté californienne du PLM dans le ranch d'**Edendale**, à l'initiative surtout de Librado RIVERA (1864-1932). Des militants magonistes, avec quelques appuis états-uniens... essaient de vivre leurs principes dans la réalité, en animant une presse pour relancer **Regeneración**. La petite ferme autogérée ne fait que deux hectares, mais permet de vivre à une petite douzaine de personnes.

En 1919, l'ancien magoniste et leader du **Partido Obreiro de Acapulco**, Juan R. ESCUDERO, lance un journal local du même titre : **Regeneración**. Vainqueur aux élections municipales, « *le drapeau rouge et noir du POA flotte (donc) sur la mairie d'Acapulco* » en 1921. Avant d'être assassiné en 1923 (après une première tentative en 1921 qui l'avait rendu paralysé) par des militaires à la solde des agraristes et des groupements capitalistes qui maintiennent sous le joug la zone côtière du Guerrero, Juan R. avait encouragé les coopératives comme la **Casa del Pueblo** ou l'établissement de colonies agricoles sur des terres expropriées. Sa fabuleuse énergie et résistance, ainsi que celle de ses deux frères tués en même temps que lui, est décrite de manière alerte et précise par Paco Ignacio TAIBO II<sup>17</sup>.

## 5. Et après ?

Après 1923, c'est de retour d'exil que « *le dernier magoniste* »<sup>18</sup> Librado RIVERA poursuit superbement l'œuvre de mémoire magoniste et sa vie militante. Les slogans de **Regeneración** sont repris dans la masse considérable d'articles et de lettres qu'il écrit, dans les mouvements auxquels il participe avant sa mort de mars 1932. Il est aidé par le publiciste anarchiste Nicolás T. BERNAL à Mexico. Dans les utopies agrariennes de ces années là, ses prises de positions en faveur des coopératives et des communautés paysannes défendues par des milices armées restent fidèles à l'engagement de ces premières années au sein du PLM.<sup>19</sup>

Depuis 1944, le journal *Tierra y Libertad* de Mexico DF reprend symboliquement le vieux slogan, avec l'aide de mexicains bien sûr et de réfugiés anarchistes espagnols.

Dans la foulée des sixties, et avec l'appui de Murray BOOKCHIN se fonde la communauté libertaire **Huehucoyotl** (*Du vieux coyote*), sans localisation précise pendant plus de 10 ans. L'autogestion, l'autonomie sont désormais les slogans principaux.

<sup>17</sup> TAIBO II Paco Ignacio *Les deux morts de Juan R. ESCUDERO*, -in-*Archanges*, Paris, Métailié, 2001

<sup>18</sup> TAIBO II Paco Ignacio *Librado RIVERA ou le retour d'exil du dernier magoniste*, -in-*Archanges*, Paris, Métailié, 2001

<sup>19</sup> RIVERA Librado *Viva Tierra y libertad !*, México, Ed. Antorcha, 228p, 1980

En 1970, la **Fédération Anarchiste Mexicaine (FAM)** relance un journal au nom de **Regeneración...** alors qu'au Chiapas **l'Union des Ejidos Tierra y libertad** est une des structures actives dans le mouvement communautaire indigène dès les années 60.

## G. ESSAIS RUSSES ET SOVIETIQUES :

### 1. conseils et soviets « libertaires »

Le conseil (**soviet** en russe) est théoriquement un organisme de démocratie directe, « **assembléiste** », de délégation de pouvoir limitée et contrôlée, où le pouvoir justement s'exerce de bas en haut. Il est souvent d'origine spontanée, libre. Il correspond donc bien aux diverses propositions d'organisations anti-autoritaires et notamment anarchistes. KROPOTKINE en 1920 dans sa *Lettre aux travailleurs d'occident*, dit « *des soviets, c'est à dire des conseils d'ouvriers et de paysans* », que c'est une « *idée merveilleuse* » tant en 1905 qu'en 1917<sup>20</sup>.

En Russie, ce type d'organismes apparaît surtout lors de la révolution de 1905 et se généralise pendant celle de 1917. Les anarchistes dès le départ, et souvent même avant les marxistes et autres socialistes, s'y intègrent immédiatement. Le rôle précurseur de VOLINE dans celui de St Petersburg - Petrograd est à ce titre exemplaire.

Ce modèle est repris largement pendant la vague révolutionnaire post-première guerre mondiale et même ultérieurement. C'est le cas en Hongrie, malgré la main mise très rapide des communistes autour de Bela KUN. L'Italie des occupations d'usines et des latifundias des années 1902-21 connaît également l'essor des **consigli** surtout animés par marxistes révolutionnaires (GRAMSCI) et anarchistes. La République des Conseils (**Räte**) de Bavière en est également un des principaux exemples.

Pour les anarchistes, comme le rappelle dès 1921 Rudolf ROCKER, « *l'immense tragédie de la révolution russe, c'est le dépouillement progressif du pouvoir des soviets* » qui a lieu dès la fin de l'année 1917. Cette « *trahison* »<sup>21</sup>, ils ne la pardonneront jamais aux bolcheviks envers qui se sont envolées rapidement leurs illusions.

Clairvoyant, KROPOTKINE avait déjà dit, dans sa *Lettre* citée ci-dessus de 1920, que « *les organisations professionnelles, les coopératives locales sont réduites en de simples accessoires bureaucratiques du parti* »<sup>22</sup>. Le débat sur l'État socialiste dégénéré et sur la bureaucratisation qui fera date dans les années 1930 à 1950 était pour les anarchistes tranché au moins depuis le Communisme de guerre. Comme KROPOTKINE, les ROCKER, FABBRI, PESTAÑA, MALATESTA, GOLDMAN et BERKMAN ont eu le tort d'avoir raison trop tôt !

### 2. le cas de Kronstadt en 1921 = vers une 3<sup>ème</sup> révolution communiste libertaire

En 1921 la Guerre Civile devient insupportable aux populations, tant pour la misère et les privations, les réquisitions forcées que pour ce que les militants libertaires ressentent comme une tromperie : aux promesses démocratiques et autogestionnaires des slogans soviétiques (au sens propre de mouvement des conseils) apparaît en fait un pouvoir de plus en plus hiérarchisé, autocratique et militarisé, menant une répression de plus en plus sanguinaire, souvent dirigée par la Tcheka créée sur volonté de LÉNINE et dirigée d'une main de fer par DJERZINSKI qui croit, en une pureté fanatique, accomplir la tâche essentielle de la révolution. Certes les besoins de militarisation liés à la Guerre sont là, mais les bolcheviks montrent vite leur réelle conception personnelle de ce qu'il nomme encore la « *dictature du prolétariat* ».

Des révoltes éclatent partout fin 1920-début 1921, notamment dans les campagnes, surtout vers Tambov. La perle de la révolution, l'île de Kronstadt, avant-port militaire de Petrograd passe aussi à l'insurrection, largement majoritaire pour ne pas dire unanime. Les revendications sont réellement libertaires et autogestionnaires. Les marins et autres habitants de la cité réclament enfin une troisième révolution, après la bourgeoise de février, la bolchevique d'octobre, ils veulent la « *conseilliste* », c'est à dire qu'ils souhaitent vraiment appliquer la formule de Lénine de « *tout le pouvoir aux soviets* » qu'il a lancé dans le cours de l'année 17. Contre la

<sup>20</sup> KROPOTKIN Pedro *Carta a los trabajadores de occidente*, in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978, p.226

<sup>21</sup> ROCKER Rudolf *Les soviets trahis par les bolcheviks/La faillite du communisme d'État russe*, paris, Spartacus, 1973

<sup>22</sup> KROPOTKIN Pedro *Carta a los trabajadores de occidente*, in-CANO RUIZ B. *El pensamiento de Pedro KROPOTKIN*, México, EMU, 328p, 1978, p.228

dictature des Commissaires du Peuple, contre la dérive policière du régime, pour une démocratie au moins pour les révolutionnaires... ils menacent le nouveau régime, autant par leur situation stratégique que par la force de leurs convictions qui mettent en porte à faux les bolcheviks. Déjà dans l'Opposition Ouvrière des militants se sentent assez proches de ces slogans auxquels syndicalistes révolutionnaires et anarchistes, mais également socialistes-révolutionnaires de gauche et bolcheviks locaux ont donné vie.

L'autogouvernement libertaire de Kronstadt ne va pas résister bien longtemps. Isolée par un blocus bolchevique, et par les rigueurs de l'hiver l'île est désormais affaiblie. L'Armée Rouge sur la volonté de LÉNINE et des ordres terribles et terrifiants de TROTSKY décident du carnage final.

La Commune de KRONSTADT pèse lourd : elle démontre que la terreur s'applique peut-être plus aux révolutionnaires réels qu'aux ennemis de la Révolution. Cette plaie révèle que le régime est bien avant le triomphe stalinien un système inhumain écrasant toute tentative d'expression libre. Pour les futurs trotskistes qui commencent bientôt à connaître également la répression, l'écrasement de la révolte est un gigantesque obstacle dans leur volonté de se présenter comme une alternative au stalinisme.

### 3. l'Ukraine makhnoviste de 1918-1921

En Ukraine du Sud la présence libertaire est marquée par des groupes anarchistes actifs dans les grandes villes, et surtout par la révolte rurale autour de Nestor MAKHNO (1889-1934). Ce militant anarchiste de la première heure, habile tacticien militaire (les défaites des Armées Blanches dans son secteur sont surtout l'œuvre de ses bandes armées), trahi et traqué par l'Armée Rouge de TROTSKI va réussir à fuir, blessé et abandonné de tous, pour venir finir misérablement sa vie dans un Paris où les staliniens continueront à le traquer ou le gêner. Dès sa jeunesse à Goulai Polié, vers 1910, il avait soutenu des expropriations de terres, et avait été condamné à mort, puis à la détention perpétuelle. C'est la révolution de février 1917 qui le libère et lui permet de rejoindre sa région ukrainienne, où il retrouve aussitôt les mouvements expropriateurs.

De grands noms de l'anarchisme russe comme VOLINE, l'historien désormais célèbre de la *Révolution Inconnue*, et Piotr ARCHINOV le futur théoricien du *plateformisme*, sont liés à cette épopée. Le groupe Nabat, un des plus influents de l'anarchisme dans le sud de l'Empire russe, profite de l'importance du mouvement pour tenter d'édifier des sociétés autogérées durant un court moment en 1919 dans la ville libérée d'Ekaterinoslav, comme par exemple l'imprimerie animée par VOLKOFF que nous décrit la bande dessinée de François HOMBOURGER<sup>23</sup>.

L'œuvre de la *makhnovtchina* est surtout militaire, mais l'utopie autogestionnaire qu'elle esquisse au nom des soviets libres dans les villages libérés est une des plus belles pages de l'histoire révolutionnaire de la Russie du début du siècle, malgré les multiples calomnies subies par historiens et littérateurs ultérieurs (comme le diffamatoire Joseph KESSEL à propos du sort des juifs). La région de Goulai Polié a bien connu des tentatives libertaires d'auto-organisation, au moins pendant l'année 1918.

La Section Culturelle de l'Armée Insurgée (makhnoviste) dans un communiqué du 27 avril 1920 rejoint dans leurs revendications les marins et révolutionnaires de Kronstadt : « *Les travailleurs eux-mêmes doivent choisir librement leurs soviets ; soviets qui accompliraient la volonté et les décisions de ces mêmes travailleurs, c'est à dire des soviets exécutifs et non pas autoritaires. La terre, les fabriques, les usines, les mines, les chemins de fer et autres biens du peuple doivent appartenir aux travailleurs qui y travaillent eux-mêmes, c'est à dire qu'ils doivent être socialisés. Et ce n'est que par la destruction de l'État et au moyen de la révolution sociale qu'il sera possible de réaliser un véritable régime socialiste soviétique des ouvriers et des paysans* ». <sup>24</sup>

Depuis l'effondrement du Bloc soviétique, le mouvement de MAKHNO est considérablement revisité et réévalué. Le mythe libertaire et l'utopie de libération paysanne ressurgit après 70 ans de censure et de falsifications. La Vidéo de Hélène CHATELAIN *Nestor MAKHNO, paysan d'Ukraine* (Arte-Film Vidéo, 62mn, 1997) en fournit une bonne illustration.

<sup>23</sup> HOMBOURGER François *MAKHNO, L'Ukraine libertaire 1918-1921*, Tome 1, Paris, les Éd. Libertaires/Monde Libertaire, 71p, 2002

<sup>24</sup> GAYRAUD Régis *La grande mêlée des utopies*, Paris, Nautilus, 2000, p.59

## H. LA « COMMUNE » DE MUNICH NOVEMBRE 1918 A AVRIL 1919

Dans l'Allemagne en révolution au sortir de la première guerre mondiale, la présence communiste ou « *ultra-gauchiste* » (pour reprendre le qualificatif péjoratif léniniste tiré du *Gauchisme, maladie infantile du communisme*) est souvent forte face à un parti social-démocrate conservateur et au mouvement ambigu des indépendants de l'USPD.

Si les anarchistes sont partout présents, une forte activité libertaire n'est vraiment analysable que dans la Ruhr (avec l'anarcho-syndicalisme en plein essor de la FVGD devenue FAUD en fin 1919 – *Union Ouvrière Libre d'Allemagne*) et surtout en Bavière avec un peu Ernst TOLLER (1893-1939), et surtout Gustav LANDAUER (1870-1919) et Erich MÜHSAM (1878-1934). Les liens libertaires avec Ret MARUT, plus connu par la suite sous le nom littéraire de B. TRAVEN montrent que le mouvement intellectuel engagé est parfois proche des anarchistes. LANDAUER est torturé et assassiné par des corps francs en 1919, MÜHSAM disparaît sous les coups des geôliers nazis en juillet 1934, son épouse Zensl passe 15 dans les camps soviétiques alors qu'elle espérait trouver refuge en URSS et TOLLER (comme un peu plus tard, en 1940, Carl EINSTEIN et Walter BENJAMIN, eux aussi parfois libertaires), se suicide de désespoir dans l'exil outre-atlantique. Ret MARUT, exilé en Amérique latine, va mettre pendant encore un certain temps son art littéraire au service des indigènes mexicains. Quand au « *juif anarchisant* »<sup>25</sup> Martin BUBER, son appui aux conseils et soviets libres, guildes et kibbutzim est total à cette époque, malgré une phase nationaliste allemande étonnante au début de la 1<sup>o</sup> Guerre Mondiale. Il dédie en 1919 son *Der heilige Weg* à LANDAUER dont il se réclame, et la même année dans *Gemeinschaft*, il se réclame de LANDAUER toujours, mais surtout de KROPOTKINE et un peu de TOLSTOÏ.

En Bavière, les idées conseillistes de République des Conseils (lancée dès novembre 1918, la République ne se fonde vraiment que le 05/04/1919 et est écrasée militairement pendant la première quinzaine de mai) sont très fortes parmi les communistes locaux, le mouvement ouvrier organisé et surtout le Conseil Ouvrier Révolutionnaire (ou RAR) essentiellement animé par MÜHSAM. Le poète anarchiste, arrêté le 13 avril 1919 et longtemps interné écrit en 1920 depuis sa prison un opuscule justifiant ses propres choix. Il l'adresse à LÉNINE! Ce texte publié en 1929<sup>26</sup> n'est pas modifié par honnêteté de l'auteur, malgré les changements intervenus, sur le plan international comme dans sa propre pensée. Ce livre est exemplaire pour montrer comment une pensée anarcho-communiste solide et affirmée peut lors d'un bouleversement révolutionnaire se rallier, même temporairement et plus sentimentalement qu'idéologiquement, à la notion de dictature du prolétariat! (Cf. la *Proclamation au prolétariat* que l'auteur publie le 09/04/1919) et se faire naïvement manœuvrer par des groupements autoritaires déjà considérablement manipulateurs. Heureusement, les références libertaires à la Commune de Paris (MÜHSAM parle de « *stupéfiants parallèles* » entre la situation parisienne et celle de Munich), la tradition kropotkinienne exprimée surtout par LANDAUER (choisi comme Ministre de l'Instruction Publique), et les traces d'anarcho-syndicalisme... contribuent à maintenir fortement l'idéal utopique anarchisant d'un mouvement des conseils qui remplace le gouvernement, en s'appuyant de bas en haut sur une armature de conseils d'ouvriers et de soldats. L'anarchisme germanique, marqué par cette expérience importante, va par la suite nettement marquer sa distance vis à vis du bolchevisme sous toutes ses formes, mais les expressions *conseillistes* d'alors resteront souvent liées au communisme libertaire plus traditionnel.

En 1932, dans un de ses derniers écrits *Vers une société libérée de l'État. Qu'est-ce que le communisme libertaire ?*, Erich MÜHSAM affirme d'ailleurs que sa grande originalité dans la pensée libertaire du XX<sup>e</sup> est de marquer l'importance « *de l'organisation des conseils* » qui sont en fait « *la réalisation des principes anarchistes d'administration* ». Il se rapproche des conseillistes de l'aile gauche allemande, qui eux sont plutôt des marxistes critiques.<sup>27</sup>

## I. DE RARES ESSAIS AUTOGESTIONNAIRES ITALIENS EN 1920-1921

<sup>25</sup> LÖWY Michael *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Paris, 1988

<sup>26</sup> MÜHSAM Erich *La République des Conseils de Bavière. Munich du 07/11/1918 au 13/04/1919. D'EISNER à LEVINE. La naissance de la République des conseils*, Berlin, Fanal-Verlag Erich MÜSHAM, 1929

<sup>27</sup> MUSIGNY Jean-Paul *La révolution mise à mort par ces célébreurs, même. Le mouvement des conseils en Allemagne 1918-1921*, Paris, Nautilus, 2000

Dans la vague des occupations d'usines et des révoltes rurales, surtout lors du fameux « **Biennio rosso** » des années 1919-1920, l'Italie voit les anarchistes et les anarcho-syndicalistes (ceux de l'USI, ou ceux qui restent membres de la CGdL) au premier rang des expropriations et des rares essais de remise en route autonome des entreprises occupées. Les libertaires turinois de la CGdL (dont Pietro FERRERO bientôt assassiné par les fascistes en fin 1922) organisés dans le *Groupe libertaire* sont à l'avant-garde du mouvement. Ils sont alors proches des marxistes révolutionnaires influencés par l'**Ordine Novo** de Antonio GRAMSCI.

Le point important qui apparaît avec les tentatives italiennes, par rapport aux allemandes ou hongroises de la même époque, c'est d'étendre l'organisation conseilliste aux unités de production, et donc de prévoir un mouvement autant politique qu'économique en anticipant les idées autogestionnaires.

Dans les foyers ouvriers libertaires de Sestri Ponente ou de la Spezia, dès février 1920 ont sans doute lieu ces premières tentatives, notamment dans les entreprises Ansaldo. Le conseil d'usine préfigure ce que l'on appellera autogestion révolutionnaire des décennies plus tard.

Les mouvements autonomes d'autodéfense, d'autogestion... semblent se généraliser durant l'été 1920. En pleine euphorie, le journal anarchiste de MALATESTA, **Umanità Nova**, qui tire à près de 500 000 exemplaires, pense possible la réalisation d'un monde nouveau.

Une autre caractéristique du conseillisme italien, et en cela il rejoint les théories de MÜHSAM ou de l'anarchisme traditionnel, c'est le refus anti-étatique caractérisé, plus nettement qu'en Allemagne en tout cas. Pour s'en convaincre, il suffit de citer une proclamation de l'USI, faite à Parme en décembre 1919 et traduite dans le livre de MUSIGNY : « *Le congrès... considère la conception soviétiste (conseilliste) de la reconstruction sociale comme étant à l'opposé de l'État et déclare que toute superposition à la fonction autonome et libre des soviets de toute la classe productrice... est considérée par le prolétariat comme un attentat au développement de la révolution* ».

## J. LA TRADITION DES KIBBOUTZ (OU KIBBUTZ, OU KIBBOUTZIM) ISRAËLIENS

Il s'agirait d'un « *non-échet* » exemplaire pour Martin BUBER, disciple de KROPOTKINE et de Gustav LANDAUER, qui en fut une des grandes références, au moins pour ceux qui s'inspirent des idéaux libertaires et kropotkiniens. Ce mouvement fondé dès 1909 après une grève ouvrière (communauté de K'vutsat Degania) se développe surtout à partir des années 1920. Les anarchistes y sont présents dans toutes leurs tendances, mais surtout les kropotkiniens (dont Martin BUBER) et les tolstoïens comme A.D. GORDON, plus quelques réfugiés rescapés du mouvement makhnoviste. Ils s'inspirent peut-être également de l'utopie d'HERZL, *Altneueland* de 1902, qui alors imprégné des écrits libertaires, propose une sorte de *Gemeinschaft* (communauté) proudhonienne composée de multiples petites communautés ouvertes, reposant sur l'adhésion volontaire. Leurs pratiques s'inspirent des coopératives, du syndicalisme et du mutualisme d'origine française surtout, à cette époque nettement influencées par l'anarchisme<sup>28</sup>.

C'est le rare exemple d'autogestion sur le long terme, puisque encore aujourd'hui (début du XXI<sup>e</sup> siècle) il compte près de 300 communautés pour près de 130 000 membres. L'ensemble forme moins de 4% de la communauté israélienne en fin du XX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il en représentait moins de 8 % à la fondation de l'État en 1947.

À côté du kibbutz existe d'autres formes communautaires en Israël, comme le moshaw, communauté surtout agricole et assez proche des coopératives intégrales.

Un kibbutz fait en moyenne entre 500 et 600 ha, et regroupe près de 450/500 membres. Il s'agit plus d'un gros centre communautaire, plus que d'un village autogéré ; il est souvent assez comparable aux cités-jardins<sup>29</sup>.

Le kibbutz se présente, pour l'analyste Bruno BETTELHEIM<sup>30</sup>, comme « *un idéal devenu réalité quotidienne* ». David CATARIVAS ajoute que « *c'est la réalisation humaine la plus*

<sup>28</sup> TROUSSON Raymond *Théodore HERZL ou l'utopie dans l'histoire, -in-D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998

<sup>29</sup> MARON Stanley *Mercato e comunità. Il kibbutz tra capitalismo e utopia*, Milano, Eléuthera, 132p, 1994

proche de l'idéal utopique de paix et de solidarité »<sup>31</sup>. De la même manière, Arthur KOESTLER affirme que « les colonies ont transformé une idée apparemment utopique en une réalisation significative malgré sa petite échelle ». Stanley MARON parle de « principale expérience communautaire du XX<sup>e</sup> siècle qui se pose comme alternative, tant à la société urbaine qu'à l'économie de marché ». C'est une vraie « utopie vivante »<sup>32</sup> qui reposerait pour Arrik DELOUYA sur 4 valeurs principales très proches des positions anarchistes et souvent confondues avec elles :

1. le volontariat, donc l'association libre, et son pendant, le possible abandon ou départ également volontaire.
2. l'égalité absolue, sorte de communisme libertaire.
3. l'autogestion ou démocratie directe pratiquée presque partout malgré d'inévitables dérives centralistes. Il s'agit bien en théorie d'un « monde sans pouvoir ni coercition », et d'un monde « sans État » comme le rêve l'anarchisme. Cette autogestion nous précise S. JONAS est « à la fois économique, sociale, municipale et urbanistique ; (c'est également) une autogestion de la production, de l'enseignement et de la culture »<sup>33</sup>. La démocratie directe repose sur la primauté de l'Assemblée Générale, expression fondamentale de tous les membres, qui au début était au moins hebdomadaire, et qui exerçait les trois pouvoirs législatifs, judiciaire et surtout exécutif, comme l'a développé Menachem ROSNER<sup>34</sup>.
4. le collectivisme parfois quasiment intégral, avec parfois des formes coopératives plus modérées.

L'origine idéologique du mouvement est cependant mixte : socialisante et sioniste, nationaliste juive mais également parfois avec un net esprit libertaire. La grande majorité est laïque, mais une minorité de kibboutz religieux sont apparus à la fin des années trente. Dans un article de *La Rivista anarchica* (n°214 – 1995) Giora MANOR parle du kibbutz dominé aujourd'hui par une idéologie philo-marxiste, mais pratiquant toujours des méthodes globalement libertaires.

Comme idéaux, pratiques et utopies libertaires de cette *Lebensgemeinschaft* (communauté de vie, pour Martin BUBER) on peut également rajouter :

- la haine de l'argent (dès 1911 il est banni du 1<sup>o</sup> kibbutz, Degania). Dans *La Tour d'Ezra*, Arthur KOESTLER<sup>35</sup> résume bien ces idéaux libertaires, même s'il n'utilise pas ce terme : « leurs traits fondamentaux étaient les mêmes : le réfectoire commun, les ateliers, la maison des enfants, la prohibition du travail salarié, l'abolition de la monnaie, du troc et de la propriété privée ; la distribution des tâches selon les capacités de chacun et celle des produits selon les besoins »
- une éducation autogestionnaire et anti-autoritaire, proche de l'idée anarchiste d'éducation intégrale comme le prouve Bruno BETTELHEIM ;
- l'absence théorique de différence homme-femme, même pour les tâches ardues (militaires notamment) dans la pratique ; cependant cette vision est sans doute désormais erronée, le kibbutz devenant « une société profondément sexiste »<sup>36</sup>
- l'absence de hiérarchies, de grades ;
- le refus de l'héritage dans une vision très bakouninienne ;
- les multiples regroupements fédéralistes et une solidarité ou entraide proches des positions kropotkiniennes.

Quelques traits étonnants rapprochent également le kibbutz des essais utopiques anarchistes ibériques du début du XX<sup>e</sup> siècle : le puritanisme, l'ascétisme, voire un certain

<sup>30</sup> BETTELHEIM Bruno *The Children of the dream* 1979 - *Les enfants du rêve*, Paris, Laffont, 393p, 1979

<sup>31</sup> CATARIVAS David *Vivre au kibboutz*, Paris, Stock, 253p, 1983

<sup>32</sup> DELOUYA Arrik *Le kibboutz ou l'utopie vivante*, L'Aigle, Publications Orientalistes de France, 131p, 1982

<sup>33</sup> JONAS S. *Autogestion kibboutzique* ,in-*Autogestion*, n°5 & 6, mars-juin 1968

<sup>34</sup> ROSNER Menachem *Principes, types et problèmes de la démocratie directe dans les kibboutzim*, in-*Autogestion*, n°2, avril 1967

<sup>35</sup> KOESTLER Arthur *Thieves in the night/La tour d'Ezra*, 1947

<sup>36</sup> SILVER Vivian *Egli créó l'uomo e la donna*, -in-*Volontà*, L'utopia comunitaria, 1989

refoulement sexuel. Après son voyage dans les kibbutz en sept 1969, l'écrivain argentin Ernesto SABATO fait l'éloge du communisme anarchiste dans la revue **Raíces** de Buenos Aires.

Mais le sionisme affirmé, l'importance de l'engagement militaire, une évolution vers plus de centralisme, l'apparition de stratifications sociales et selon le sexe ou selon le kibbutz (processus d'hétérogénéisation idéologique et socio-économique analysé par Avraham YASSOUR dans de nombreux écrits), la primauté de l'appartenance ethnique et religieuse (« *une société de vrais croyants* » dit BETTELHEIM)... éloignent ce mouvement de l'idéal libertaire de ses débuts. L'égalitarisme l'emporte désormais sur l'individualisme, et un certain conformisme, une certaine uniformité repoussent le pluralisme des débuts.

Le kibbutz reste un îlot utopique isolé (« *tour d'ivoire* », « *oasis* » dit KOESTLER), voire parfois sectaire, malgré son ouverture de plus en plus forte sur le monde israélien (université, travaux industriels extérieurs, service militaire...). Mais il s'ouvre de plus en plus au consumérisme, parallèlement avec un renforcement de la cellule familiale, certes élargie, comme l'analyse Stanley MARON.

## K. LES « COLLECTIVITES » ESPAGNOLES : VERS LE COMMUNISME LIBERTAIRE...

Le mouvement libertaire espagnol est le principal mouvement anarchiste mondial; tant par son ampleur (la CNT aurait atteint les 1 500 000 membres fin 1936) que par les multiples expérimentations utopiques, essais pédagogiques, insurrections, parfois de type millénariste, qui parsème son histoire. Sa participation essentielle et marquante durant la Guerre Civile de 1936 est sans doute aujourd'hui la période la plus analysée du mouvement anarchiste et est un des plus grands mouvements d'utopie réalisée de l'histoire. L'écrivain espagnol Francisco CARRASQUER affirme même « *que le phénomène le plus important de toute l'histoire sociale du XX<sup>e</sup> siècle, c'est la prodigieuse expansion libertaire en Espagne* »<sup>37</sup>. Dans le même sens et plus récemment, l'anarchiste franco-argentin Eduardo COLOMBO estime que « *la période qui va de cette date (19 juillet 1936) aux événements de mai 1937 à Barcelone peut être considérée comme l'expression la plus avancée de la lutte sociale et révolutionnaire dans le processus d'émancipation humaine ouvert par la Révolution française* »<sup>38</sup>.

Dans un ouvrage très fouillé en 1968 pour analyser la « *réussite remarquable* » « *stupéfiante en temps de guerre* »<sup>39</sup>, des expériences libertaires de 1936, Noam CHOMSKY se dressait contre les mandarins de son temps, gagnés à l'idéologie impérialiste ou libérale.

L'originalité de la révolution espagnole tient évidemment à son caractère libertaire et fédéraliste, puissamment utopiste, rarement rencontré ailleurs. KAMINSKI en 1936 en traversant la Catalogne ne s'y trompe pas : « *la révolution apparaît sous de multiples formes et lentement du chaos surgit le monde nouveau. Un chaos avec toute sa grandeur et ses horreurs, avec sa stupidité et son génie spontané, enfanté dans la douleur* »<sup>40</sup>.

### 1. traces communautaires espagnoles...

Depuis 1943, et surtout dans la réédition de 1962, Gerald BRENAN a beaucoup insisté sur ces traditions communautaires ibériques dans son fameux *El labirinto español/Le labyrinthe espagnol*. Il reprenait partiellement des idées diffusées à propos des collectivismes agraires en fin du XIX<sup>e</sup> par l'intellectuel aragonais de Graus, Joaquim COSTA<sup>41</sup>, qui a beaucoup marqué la mouvance libertaire<sup>42</sup>. Il cite également l'œuvre de Don Juan Antonio POSSÉ *Vestigios del primitivo comunismo en España* de 1883. Il oublie un peu vite le travail théorique de l'écrivain anarchiste Felipe ALAIZ, d'ailleurs ancien proche du mouvement littéraire *costicista* (de COSTA) du Haut Aragon dont il est issu : *Hacia una Federación de Autonomías Ibéricas/Vers une Fédération des Autonomies Ibériques* dont la partie 3 (sur 20) traite du *Municipio español desde la época romana/La commune espagnole depuis l'époque romaine*.

<sup>37</sup> CARRASQUER Francisco *Felipe ALAIZ. Estudio y antología del primer escritor anarquista español*, Madrid, Júcar, 280p, 1981

<sup>38</sup> COLOMBO Eduardo *Post-scriptum sur l'Espagne révolutionnaire, -in-De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire*, Paris, 2001

<sup>39</sup> CHOMSKY Noam *L'amérique et ses nouveaux mandarins* (1968), Paris, Seuil, 331p, 1969

<sup>40</sup> KAMINSKI Hans Erich *Ceux de Barcelone*, 1937

<sup>41</sup> COSTA Joaquim *El colectivismo agrario en España*, 1898

<sup>42</sup> DUEÑAS LORENTE José Domingo *Costismo y anarquismo en las letras aragonesas*, 366p, 2000



Pour aller vite, BRENAN cite plusieurs fondements possibles :

1. Les tendances utopiques collectivistes espagnoles de l'Époque Moderne, exprimées par Miguel CAXA de LERUELA dès 1631, prolongées par les idées de nationalisation de la terre de Pedro de VALENCIA ou par le système mixte issu des *Discursos* de Martínez de la MATA en 1659. Même un Alvarez OSSORIO aurait en 1686 proposé de mettre fin aux propriétés et à l'argent.
2. Les traditions communalistes, s'exprimant notamment dans les coopératives des piémonts pyrénéens, dans la force des « *fueros* » et « *concejos* » municipaux (ceux de Léon et de Sepúlveda dès le XI<sup>e</sup>) ou dans les pratiques collectives liées à l'élevage (« *mesta* » et « *derrotas* ») des plateaux centraux, ou dans les usages collectifs de répartition de l'eau de l'*huerta* valencienne... ALAIZ récuse ce rôle novateur des éleveurs, et s'intéresse plutôt au « *campo común* » des petits agriculteurs indépendants ; il fait également remonter les tendances coopérativistes et collectives aux premiers temps de l'occupation romaine.
3. La tradition fédéraliste et cantonaliste : cela vaut surtout pour le jeune Pi Y MARGALL, traducteur de PROUDHON en Espagne (notamment du *Principe Fédératif* en 1868). Ce futur président éphémère de la Première République de 1873 publie cette même année son *Idea exacta de la federación* où l'influence proudhonienne est très forte, ne serait-ce que dans la proposition de pactes « *sinlagmáticos, communtativos y bilaterales...* ». Son premier livre de 1854 *La reacción y la revolución* était déjà un pamphlet anti-autoritaire très élaboré.
4. Les traditions coopératives et collectives lancées par les socialistes et l'UGT, en Catalogne ou d'une manière plus générale en milieu rural dans sa phase plus « *gauchisante* » des années 30.
5. Et surtout la puissance utopique et mystique de l'anarchisme rural, surtout en Andalousie. BRENAN dans une analyse classique, reprise sans vergogne et parfois sans nuance par HOBBSAWM dans ses *Primitive rebels* de 1959, lance l'idée d'un anarchisme dont les adeptes « *sont des hommes qui entendent réaliser leur utopie* » de la même manière que les hérétiques religieux ou les millénaristes. « *Leur utopie est presque aussi ascétique et sévère que la première utopie judéo-chrétienne* » affirme-t-il. Son ami Franz BORKENAU allait à l'époque dans le même sens : « *l'anarchisme est un mouvement religieux* ».

## 2. l'idéal du communisme libertaire : anticipations

Le communisme libertaire s'impose en Espagne vers la fin des années 1870 ; Dès 1876 les réunions « *comarcales* » de la Fédération Régionale Espagnole proposent « *une première ébauche de la commune libre et indépendante conçue dans la perspective de la future société de l'anarchisme espagnol* »<sup>43</sup>. En 1878 le *Programa de realización inmediata* de la Fédération régionale andalouse est un vibrant appel aux réalisations communistes-libertaires. Josep TERMES l'historien de la Première Internationale en Espagne notant que « *déjà se dessinait une commune libertaire qui aura une si grande place dans l'histoire du mouvement anarchiste hispanique* »<sup>44</sup>. L'essor a lieu dans les années 1880, surtout avec *La Justicia Humana* de Barcelona en 1886 et le développement dès 1888 d'un des journaux les plus célèbres de l'anarchisme ibérique, *Tierra y Libertad*, slogan que lancent à la même époque les anarchistes magonistes au Mexique, et que le cinéaste britannique Ken LOACH va faire connaître dans les années 90 avec *Land and Freedom*. La venue en Espagne de MALATESTA lui donne définitivement l'avantage sur un collectivisme anarchiste qui persiste pourtant chez un militant aussi prestigieux que Ricardo MELLA et qui, seul cas en Europe dans la mouvance anarchiste, garde de profondes influences.

Dès 1919 la CNT fait du communisme libertaire, plus souvent appelé alors « *comunismo anárquico* », son objectif final.

Cet idéal s'affine, et repose sur de nombreux écrits littéraires et utopiques ou programmatiques surtout dans les années 20 et 30. La thèse en 1978 de Xavier PANIAGUA sur ce qu'il appelle la « *Sociedad libertaria* »<sup>45</sup> en fait une présentation critique mais très complète.

Les mouvements insurrectionnels du début des années 1930 : ceux de Manresa en 1932, de Terrassa en 1933, de Casas Viejas avec le vieux militant Seisdedos de 1934... en sont quelques exemples. Une des rares anticipations des collectivisations de 1936 est vécue par les habitants de la petite localité aragonaise de Albalate de Cinca. Dans ce pays, toujours écrasé

<sup>43</sup> PANIAGUA Xavier *Anarquistas y socialistas*, Madrid, 1999

<sup>44</sup> TERMES Josep *Anarquistas y sindicalistas en España 1864-1881*, Barcelona, 2000

<sup>45</sup> PANIAGUA Xavier *La sociedad libertaria*, Barcelona, Critica, 1982

aujourd'hui par le soleil et la sécheresse, malgré la proximité de la Cinca, la puissante CNT animée surtout par la famille CARRASQUER, réussit à occuper Albalate le 08/12/1933. Pendant plus de 2 jours, le communisme libertaire est activé. Les réactionnaires sont enfermés dans le Centro Obrero (Centre ouvrier) et la municipalité se transforme en Comité révolutionnaire ; les 4 axes principaux sont bloqués par des barricades. Ce bref moment d'anarchie durement réprimé (plus de 100 arrestations), la localité le doit à une tradition forte de collectivisme et de militance libertaire. Déjà en 1932 la municipalité avait acheté par choix collectif des terres ducales dont une partie avait été immédiatement remise à chaque famille, le reste étant travaillé et géré en commun<sup>46</sup>.

Dans le grand mouvement asturien d'octobre 1934, la CNT dominante dans la localité industrielle de La Felguera y instaure des pratiques conseillistes qui tranchent nettement avec celle des communistes minoritaires ou celle des socialistes majoritaires dans le bassin minier. Un livre affirme même que les Asturies ont connu « *15 jours de communisme libertaire* »<sup>47</sup>. Des comités populaires gèrent le quotidien, des entreprises pratiquement autogérées travaillent pour équiper les groupes d'actions (armes, explosifs...). Sur tous ces points les Asturies annoncent ce que va être la situation catalane en été 1936. La « *commune asturienne* » possède plus d'aspects libertaires qu'on ne l'écrit souvent, surtout si on se souvient que l'anarchisme est nettement dominant, en plus du bassin de la Felguera cité, dans le grand port de Gijón.

Antonio ELORZA, dans un article de synthèse qu'il a présenté au Colloque d'Amsterdam de 1988 sur *L'anarchisme espagnol et ses traditions culturelles*, rappelle que pour l'anarcho-syndicalisme ibérique, « *le début des années 30 est un temps d'utopie* »<sup>48</sup>. Il note divers cheminements qui cumulent en 1936 :

1. Les expérimentations insurrectionnalistes, surtout animées par la FAI, et déjà signalées ci-dessus par PANIAGUA.
2. La multiplication des lieux de débats, de discussion souvent avec forte participation : « *Aujourd'hui il n'y a pas de tertulias (rencontres entre amis), de conversations ou polémiques qui ne laisse une place à l'étude des possibilités d'implantation du communisme libertaire* » écrit VILLAVARDE dans le numéro de CNT du 17/11/1932.
3. La réflexion (et confrontation) théorique et pratique au sein des divers courants de l'anarcho-syndicalisme espagnol et dans l'AIT.
4. Les très nombreuses « *petites utopies* » de revues, journaux, pamphlet, écrits éducatifs... Des revues comme *Estudios*, *Iniciales* ou *Orto*... sont au premier plan.
5. L'essor des projets utopiques d'ampleur qui se multiplient dans les années 30.

On peut ajouter à cette liste un 6° point : l'importance de la « *base sociétaire* »<sup>49</sup> de l'anarchisme espagnol, la multiplicité des associations qu'il développe depuis ses origines, depuis les groupements culturels, notamment les fameux « *ateneos* » jusqu'aux groupes spécifiques ou d'affinités (dont la FAI de 1927 est l'expression la plus importante), en passant par les multiples groupes sectoriels, activistes, militants, pédagogiques... Une contre-société s'est réellement développée : elle a préparé aux contacts, aux échanges, à l'œuvre partagée, aux rudiments de la gestion... des générations de militants qui naturellement vont retrouver leurs réflexes dans les collectivisations qui surgissent en 1936. Pendant la résistance au pronunciamiento, les effets d'une « *longue histoire d'éducation ouvrière* » et la forte perméabilité « *à la pensée utopique* » comme l'analyse longuement l'ancien poumiste Victor ALBA.

Le théoricien le plus connu en est Isaac PUENTE, médecin anarchiste dont l'ouvrage est une référence incontournable dans tout le mouvement espagnol. Ce docteur, plutôt pacifiste, est assassiné par les franquistes en 1936.

---

<sup>46</sup> CARRASQUER Félix *Maternidad, escuela y colectividades en Aragón*, -in-ALBA Victor, *Los colectivizadores*, Barcelona, 2001

<sup>47</sup> VILLAR Manuel *El anarquismo en la insurrección de Asturias : la CNT y la FAI en octubre de 1934* Barcelona, Etyl, 1935/Madrid, FAL, 199p, 1994

<sup>48</sup> ELORZA Antonio *Utopía y revolución en el movimiento anarquista español*, -in-*L'anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>49</sup> SOLÀ Pere *La base societaria de la cultura y de la acción libertaria en Cataluña de los años treinta*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

Ses positions (avec des nuances) ont peu à peu gagné l'ensemble du mouvement puisqu'au Congrès National de la CNT de Saragosse en mai 1936, les 649 délégués de plus de 988 syndicats (peut-être 600 000 représentés) réaffirment cet idéal utopique, en même temps d'ailleurs que des positions plus réformistes ! C'est le fameux texte : *Concepción Confederal del Comunismo Libertario*, qui résume le Point 8 du Congrès. C'est incontestablement le texte le plus novateur et le plus important (par la force numérique et militante de la CNT de l'époque) dans ce domaine. Ce document « anarchiste » est cependant moins ouvert que les propositions de PUENTE, qui alliait sans exclusive les efforts du syndicalisme et des communes libres.

La Guerre civile de 1936 à 1939 va permettre d'en réaliser des expérimentations à grande échelle, même si l'explosion sociale est largement spontanée.

Les écrits de Diego ABAD de SANTILLAN, théoricien plus économiste, en peaufine les aspects durant cette Guerre Civile, mais en rogne les éléments trop utopiques, au nom d'une vision plus pragmatique et un peu plus centraliste du mouvement social.

Diego CAMACHO, relatant toutes ses écrits et leur diffusion, insiste sur la longue préparation et l'omniprésence de la propagande libertaire qui permirent le choix du communisme libertaire et des idéaux autogestionnaires en 1936. Dans un interview à la *A Rivista Anarchica* de Milan en décembre 1998 (n°250) il dit notamment que « *les révolutions ne produisent pas de miracle : elles font seulement affleurer ce qui existe déjà* » et plus loin « *les révolutions, si avant qu'elles ne se produisent, ne sont pas dans la tête des gens, ne peuvent pas développer un caractère nettement déterminé.* »

Pour résumer, une idéologie communiste libertaire sommaire et une « *culture de la subversion* » et de la révolte existent de manière diffuse, même hors du mouvement libertaire. L'explosion de 1936, en supprimant bien des verrous, va donc spontanément s'appuyer dessus et en ranimer la flamme.

### 3. les « collectivités » libertaires de 36-39 : « une utopie réalisée »

Innombrable est désormais la bibliographie les concernant, et il faut bien reconnaître que le succès du film *Land and Freedom* de Ken LOACH récemment (1995) leur a donné un renouveau d'intérêt. Le réalisateur affirmait d'ailleurs que les collectivisations « *furent un des rares moments dans l'histoire de l'humanité où on vit un peuple prendre le contrôle de sa propre vie* »<sup>50</sup>. Pour les anarcho-syndicalistes français de la CGT-SR<sup>51</sup>, ce n'est ni plus ni moins qu'une « *magnifique aurore qui se lève à l'horizon radieux, annonciatrice des temps nouveaux* » !

Ce qui a sans doute le plus étonné les contemporains fut la spontanéité et l'extrême hétérogénéité de ce mouvement difficile à présenter et à définir, mais incontestablement surgi sans direct mot d'ordre imposé. Comme je le rappelle ci-dessus, il faut cependant relativiser la notion de « *spontanéité* » car comme le dit Eduardo COLOMBO dans l'article cité précédemment, « *les réalisations révolutionnaires des travailleurs espagnols ont été le résultat de l'enracinement idéologique et organisationnel de l'anarchisme* ».

L'autre étonnement venait de l'incroyable reprise du travail et d'une vie presque normale dès les premiers jours de la lutte : « *La révolution construit. Le travail ne s'interrompt en aucun lieu, les champs sont cultivés, les récoltes engrangées, les routes reconstruites et tous les travaux commencés sont poursuivis, même s'il s'agit de constructions, qui, de sûr, ne serviront jamais à ce à quoi on les destinait* » raconte KAMINSKI dans un ouvrage enthousiaste sur la Catalogne que l'anarchiste PEIRATS compare à juste titre aux « *10 jours qui ébranlèrent le monde* » de John REED<sup>52</sup>. KAMINSKI, tout en reconnaissant l'ampleur des destructions du camp républicain, ajoute que : « *si la guerre civile détruit d'immenses valeurs, ce n'est pas du fait des révolutionnaires. Ceux-ci tendent à détruire les symboles, mais respectent de manière ingénue et parfois exagérée tout ce qui leur paraît de quelque utilité* », comme il le découvre en visitant des collectivités.

Les ouvrages en langue française les plus importants, mais sans doute trop nettement favorables au mouvement anarchiste, sont ceux de Gaston LEVAL, Frank MINTZ et

<sup>50</sup> -in-**Correo A**, n°28, p.18, novembre 1995

<sup>51</sup> **BERTHUIN Jérémie** *De l'espoir à la désillusion. La CGT-SR et la révolution espagnole*, Paris, CNT-RP, 2000

<sup>52</sup> **KAMINSKI Hans Erich** *Los de Barcelona* (1937), version espagnole, Barcelona, Parsifal, 2002

l'incontournable réédition de l'ouvrage de la CNT sur les *Collectivisations, l'œuvre constructive de la révolution espagnole* dont la première édition date de 1937. En langue espagnole, le livre en 4 volumes du militant libertaire Juan PEIRATS sur *La CNT dans la révolution espagnole* est une mine de renseignements. Enfin les remarques lumineuses de BRENAN en *Appendice* à son édition de 1962 sur le « *mouvement soviétique* » populaire, réel et profond de l'Espagne de 1936 sont à relire avec attention. Plus récemment la courte mise au point de Frédéric GOLDBRONN et de Frank MINTZ dans le *Monde Diplomatique* nous offre un bon résumé<sup>53</sup>. L'ouvrage récent de Victor ALBA<sup>54</sup>, favorable et critique (sans doute par son passé marxiste révolutionnaire minoritaire) est un des plus précis et des plus profonds pour l'analyse et l'actualisation du mouvement, et nous offre quelques interviews de qualité d'anciens « *collectivisateurs* ».

Lors de l'éclatement du coup d'État militaire de l'été 1936, la résistance populaire et républicaine triomphe dans une grande partie de l'Espagne et repousse le succès franquiste jusqu'en 1939, ce qui présente un des rares essais de résistance semi-victorieuse à la montée des fascismes de toute la décennie. Immédiatement, le peuple en armes mêle assez spontanément guerre et révolution sociale. Là où les influences libertaires sont les plus ancrées (mais pas seulement, le POUM *Parti Ouvrier d'Unification Marxiste* et même souvent l'UGT *Union Générale du Travail* socialisante sont largement présents) apparaissent une multitude d'essais que l'on peut anachroniquement appelés autogestionnaires. Dans les campagnes surgissent différentes formes de collectivités agraires, et dans de nombreuses communes de toutes dimensions bien des services, des ateliers ou des industries passent sous totale collectivisation (socialisation), ou sous contrôle ouvrier, communal ou syndical. La forme coopérative est bien diffuse également.

Les premières formes sont d'ailleurs imposées par la nécessité, puisque ce sont les secteurs de l'alimentation qui sont concernés. Immédiatement après sont touchées toutes les activités liées au front. Ainsi à Barcelone, dès le 24 juillet 1936, le jour où sort de la ville la première colonne menée par DURRUTI, est mis sur pied un **Comité d'approvisionnement (Abastos)** que les libertaires ouvrent aux autres forces révolutionnaires en acceptant même que l'UGT compte autant de membres que la CNT, alors que dans la ville l'écart numérique est très grand entre les deux centrales.

La défaite républicaine et l'hostilité, parfois très violente (Cf. l'écrasement militaire mené par les colonnes dirigées par des chefs communistes, LISTER étant le plus connu et le plus haï), des républicains et surtout des communistes (par un des PC les plus staliniens de l'époque) conduisent ces essais à l'isolement, à l'échec et pire sans doute à l'oubli. L'histoire officielle (stalinienne et franquiste mêlées) ou académique (où le poids d'un marxisme dogmatique fut longtemps prépondérant) a très souvent largement minimisé ce phénomène qui fut le plus vaste et le plus profond essai communautaire libre de toute l'époque contemporaine. Sur 24 millions d'espagnols, la CNT anarcho-syndicaliste compte plus de 1 million de membres, peut-être 2 à son apogée de fin 1936 ; les collectivités vont toucher près de 2 millions de travailleurs... si on s'en tient à des estimations « basses ». Des millions de femmes, d'enfants, de retraités et de vieillards vont y être longuement impliqués.

Un ouvrage récent (1997) très critique sur l'anarcho-syndicalisme espagnol et sur le rêve libertaire jugé « *archaïque* », celui de Julian CASANOVA *De la calle al frente* publié à Barcelona, pense qu'il y a eu au moins 1 500 collectivités agraires, dont 863 cénétistes, plus 135 « *mixtes* » donc également avec participation anarchiste, soit l'immense majorité. Il n'est pas inintéressant de constater que même l'UGT socialisante s'est elle aussi ralliée au modèle anarcho-syndicaliste avec 415 collectivités reconnues. Les régions les plus touchées sont dans l'ordre de présence anarchiste, l'Aragon, le Pays valencien et la Mancha. L'Andalousie, autre terre fortement anarchisante, est moins touchée que prévue car la guerre y est rapidement défavorable au camp républicain. Les origines des collectivités sont souvent le fait des milices et des syndicats, puis au fur à mesure où se déroule la guerre, de l'intervention militaire de corps ralliés à l'anarchisme ou au POUM comme le montre le film cité. Le total touché est d'une grande imprécision statistique puisque les chiffres de terres expropriées représentent de 40 à 75 % des terres totales (dans la zone républicaine, bien sûr). Même le chiffre le plus bas semble extraordinaire, et fait de

<sup>53</sup> GOLDBRONN Frédéric/MINTZ Frank *Une utopie réalisée. Quand l'Espagne révolutionnaire vivait en anarchie*, in-Le Monde Diplomatique, décembre 2000

<sup>54</sup> ALBA Victor *Los colectivizadores*, Barcelona, Laertes, 286p, 2000

l'Espagne de 1936 le seul exemple à vraiment grande échelle, dans l'espace et dans le temps, de réalisation de l'utopie anarchiste, utopie qui a concerné « *plusieurs millions d'individus* » comme le rappelle Gaetano MANFREDONIA en 2001. L'autogestion y est assurée soit par le(s) syndicat(s), soit par le comité révolutionnaire local, soit par la collectivité elle-même ou une forme mixte de ces trois solutions, avec en plus des formes proches (coopératives, associations autonomes...).

Il y a eu dans ces régions et en Catalogne une « *réelle inversion de l'ordre social* » reconnaît l'auteur, surtout si on tient compte des collectivités industrielles et de services, innombrables surtout à Barcelone. Dans cette ville, près de 70% des entreprises ont été collectivisées.

Dans de nombreux cas l'utopie anarchiste renoue avec bien des écrits utopistes anciens, et supprima l'argent (remplacé par des bons de travail, des monnaies de papier, les **duros de cartón**, ou un carnet familial, par le troc mutualiste...), brûla les cadastres, bouleversa les hiérarchies, réquisitionna les moyens et les terres, encouragea le travail et la consommation collective en respectant les travailleurs pauvres indépendants, et les petits propriétaires républicains... dans un climat qui rappelle bien des mouvements révolutionnaires ou millénaristes du passé. Certes des violences, quelques exécutions sommaires... ont terni ce mouvement, mais ne peuvent en aucun cas en supprimer l'importance.

Dans la plupart des cas le mouvement libertaire tolère les petits propriétaires indépendants, à condition qu'ils n'embauchent pas de salariés. Si la collectivisation semble systématique pour les terres des « *factieux* » immédiatement saisies, et pour les terres des grandes propriétés restées mal ou non cultivées, les autres terrains ne sont concernés que si leurs utilisateurs en sont d'accord. Le pragmatisme est partout affirmé. Il faut attendre le décret d'octobre 1936 pour que la collectivisation connaisse un début de réglementation, qui ne sera jamais total.

### Questions de définitions et de classifications...

Dans une petite brochure<sup>55</sup> éditée par la CNT-AIT de l'Empordà, Marciano CÁRDABA tente une typologie de ces collectivités en milieu rural. C'est une tâche sans doute plus intellectuelle que réelle, car comme le rappelait KAMINSKI pour la fin de 1936 « *nous cherchons en vain des solutions uniques ou des formules communes* » puisque « *chaque village est autonome et s'organise comme il le souhaite* ». Partout alternent des formes mixtes, variant selon l'appartenance politique de ses membres ou selon le pur hasard : dans la région de Puigcerdà, dominée par les anarchistes de septembre 1936 à avril 1937) analysée par Jean-Louis BLANCHON<sup>56</sup>, collectivisations, contrôle ouvrier, coopératives se mêlent et s'entrecroisent. Pour le seul Empordà, Marciano CÁRDABA a découvert l'existence de plus de 48 de ces communautés. Il propose de les regrouper en trois formes principales :

- 1 **la collectivité agraire** proprement dite, assez autonome et réellement autogestionnaire, assez pluraliste dans sa composition.
- 2 **la section de travail collectif**, dépendante souvent d'un Conseil Municipal pour une tâche partielle.
- 3 **la municipalisation** (il parle de **comuna aldeana**) de la vie sociale, souvent dans un sens communiste-libertaire tant la présence d'une puissante CNT s'y fait sentir.

José BORRAS spécialiste des essais communautaires aragonais confirme partiellement cette typologie. Il dénonce le terme de collectivité devenu un terme générique peu nuancé désignant toutes les expériences. Pour lui comme pour Marciano CÁRDABA, il faut distinguer la **commune libre**, touchant d'emblée (été et automne 1936) la majorité des villages aragonais du camp républicain, de la **collectivité** proprement dite qui intervient un peu plus tard<sup>57</sup>. La **commune** touche tout un village, tente de s'autogérer dans un cadre assez isolé et applique un communisme libertaire assez naïf. La **collectivité** se fonde sur le volontariat, et ne concerne

<sup>55</sup> CNT-AIT Sindicato de Oficios Varios *Revolución social en el Empordà 1936-1939*, Figueres, 44p, 2000

<sup>56</sup> BLANCHON Jean-Louis *Expérience anarchiste de Puigcerdà 1936-1937* (1999),-in-*L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>57</sup> DUPONT Cédric *Ils ont osé ! Espagne 1936-1939*, Toulouse, Los Solidarios, 407p, 2002

qu'une partie des habitants. Elle succéderait à la commune en fin de l'année 1936. Ses formes varient selon une pratique anarchiste-collectiviste (le salaire dépend strictement du travail) et une pratique plus anarchiste-communiste (la rétribution est fonction des besoins). À mi chemin, la forme de rétribution familiale fut souvent utilisée.

Les collectivités, en se fédérant (**Fédération** de février 1937 en Aragon) évitent le localisme appauvrissant et inégalitaire. La solidarité permet d'aider les groupements les moins avantagés.

En réalité les formes mixtes ont sans doute été prépondérantes. Ainsi dans le petit village de Sariñena, celui des ancêtres de Daniel PINÓS<sup>58</sup>, dans les Monegros aragonais, qui vit passer les brigades poumistes, anarchistes (DURRUTI) et plus tardivement les tanks des contre-révolutionnaires communistes de LISTER, les terres sont cultivées de trois manières : les petits fermiers et ouvriers agricoles continuent comme par le passé sur leur terres, alors que les grandes exploitations expropriées sont partagées de moitié : une pour les paysans pauvres pour lesquels on procède à une distribution, l'autre moitié restant bien commun du Comité et travaillée collectivement.

Quand le syndicat l'emporte dans la gestion, ce qui, il faut le reconnaître, est le cas principal en ville, on peut employer le néologisme de « **sindicación** » qu'utilise PANIAGUA (p.283 de sa thèse), qui peut s'écrire aussi **syndicalisation** (Cf. Victor ALBA), mais le terme entraîne alors une confusion..

Sinon, les termes usités à l'époque de la guerre civile sont multiples. Le principal adjectif est **incautado** (réquisitionné sans indemnité, et donc géré par un Comité de Gestion) ou **requisado** (identique au précédent mais plutôt pour les biens mobiliers). Un bien exproprié à des fascistes connus ou à des émigrés est **apropiado** (récupéré). La communauté organisée est collectivisée (**colectivizado**) et non socialisée (mais le terme de **socializado** est lui aussi bien fréquent), ce qui ferait trop marxiste autoritaire aux yeux d'une majorité très libertaire. Les entreprises ou ateliers non totalement collectivisés sont sous contrôle ouvrier (**controlados** = contrôlés par un Comité de Contrôle) ou sous contrôle gouvernemental (**intervenidos**). Mais KAMINSKI nous rappelle que même lorsque ces appellations sont visibles, la réalité est souvent multiple ou divergente. Rien n'est figé et déterminé une fois pour toute. Le terme qui s'impose est cependant celui de collectivisation. De nombreux témoins affirment qu'il fut définitivement adopté par l'économiste cénétiste Juan P. FÁBREGAS LLAURÓ (1893-1966) alors qu'il est en été 1936 conseiller pour l'Économie à la Généralité de Catalogne.

En tout cas, dans la geste anarchiste et pour les historiens suffisamment impartiaux, ce mouvement de collectivisations de 1936-37 est le principal moment de l'expérimentation anarchiste au XX<sup>e</sup> siècle. Pour les militants, ces collectivités « *démontrent que l'anarchisme n'est pas une utopie irréalisable... Face à l'État, l'anarchisme prévalut pendant un certain temps. Cela ne fut pas un rêve, mais quelque chose d'émouvant qui fonctionna* »<sup>59</sup>. Ce « *système communautaire, qui peut apparaître d'une simplicité presque primitive* »<sup>60</sup> a donc fait ses preuves, comme les jeunes anarchistes barcelonais Abel PAZ, Victor GARCÍA, Liberto SAARAU ont pu l'expérimenter dans les environs de Lerida (à Cervia, exactement).

#### 4. L'utopie du « peuple en armes » = « le rêve en armes »<sup>61</sup>.

Les antécédents sont nombreux, et pas seulement en camp anarchiste. La vieille tradition ibérique des bandes armées autonomes est très riche. Il suffit de penser pour Moyen Âge et Époque Moderne aux **remensas** catalanes, aux **germanías** valenciennes et majorquines et aux **comuneros** castillans. La **guerilla** souvent victorieuse contre les troupes napoléoniennes est une autre référence importante, sans même parler des bandes carlistes et autres mouvements pyrénéens.

Lors du coup d'État, la résistance populaire, avec très souvent au premier plan les militants libertaires, met rapidement en place une sorte de dualité militaire, et de dualisme du pouvoir, qui n'est pas sans rappeler le début de la révolution russe. Les patrouilles syndicalistes, les groupes armés de la FAI, les Comités de contrôle... alliés parfois à l'UGT ou au POUM (en

<sup>58</sup> PINÓS Daniel *Ni l'arbre, ni la pierre*, Lyon, ACL, 128p, 2001

<sup>59</sup> CNT Sevilla *Anarquismo básico*, Madrid, FAL, 1998

<sup>60</sup> PAZ Abel *Viaje al pasado/Barcelona 1936*, Barcelona 1995/Quimperlé 2001

<sup>61</sup> VAN DARL Julius *Le rêve en armes. Révolution et contre-révolution en Espagne 1936-1937*, 2001

Catalogne surtout) se transforment assez vite en organisations paramilitaires qui vont fleurir pendant le « *bref été de l'anarchie* » (pour reprendre le titre d'un ouvrage de Hans-Magnus ENZENSBERGER consacré à DURRUTI). Pour analyser cet aspect de la révolution de 1936, c'est l'ouvrage cité de Cédric DUPONT qui offre une des meilleures synthèses. Les écrits d'Abel PAZ, surtout celui sur la Colonne de Fer de 1984<sup>62</sup> et les mémoires de Cipriano MERA et les écrits le concernant<sup>63</sup> permettent d'opposer deux positions face à la militarisation.

En ville surtout se développent les *Comités Révolutionnaires* qui possèdent des milices actives. La tradition des « *soviets* » se perpétue. Barcelone compte 11 sections, peut-être 700 miliciens dont la moitié sont anarcho-syndicalistes. Les responsables sont anarchistes. Le *Département de Sécurité Intérieure* dépend de Aurelio FERNÁNDEZ, et la *Commission d'investigation* de Dionisio EROLES, alors que les *patrouilles de contrôle* parmi les plus actives sont menées par José ASENS. À la frontière française, la ville de Puigcerdà est jusqu'au printemps 1937 aux mains des anarchistes de Antonio MARTÍN qui jouent un rôle officiel que ne supportent pas les communistes. C'est en les affrontant que MARTÍN trouve la mort le 29/04/1937. En mars avril 1937, en effet, la « *contre-révolution* » triomphe dans le camp républicain, et les patrouilles, les conseils d'ouvriers et de paysans... sont désormais tous dissous ou incorporés de force dans les organismes officiels. Mais beaucoup sont réduits par la force et des militants du POUM ou de la CNT peuplent à nouveau massivement les prisons, quand ils ont de la chance, car parfois ils disparaissent purement et simplement, notamment dans les annexes du GPU que les soviétiques ont développé également en Espagne.

Sur le plan militaire, sur les fronts divers de la République, interviennent des *bataillons* (Pays Basque et Asturies), ou des *Milices Confédérales* (Centre) ou des *colonnes* (un peu partout). Elles présentent presque toutes au début les mêmes caractéristiques.

- Ces groupes sont composés par une très nette majorité de militants et sympathisants libertaires. La CNT assure le plus grand nombre de ces miliciens pour toute l'Espagne. Mais chaque colonne, même la plus anarchiste reste tout de même un incroyable mélange d'anarchistes réels, d'anciens délinquants, des militants d'autres organisations qui veulent avant tout en découdre, de militaires, gardes civils et gardes d'assaut restés fidèles à la république. Par exemple la Colonne de Fer en août 1936 compterait près de 1 600 miliciens pour 2 200 individus, souvent d'anciens militaires.
- Leur composition témoigne d'une écrasante majorité d'hommes, avec de rares miliciennes. Les femmes présentes sont souvent auxiliaires (médecine, alimentation...) voire compagnes ou prostituées. Les femmes soldats sont difficilement acceptées et pour peu de temps, malgré l'enthousiasme initial et le poids grandissant de l'organisation *Mujeres libres*. La Colonne de Fer en compte sans doute le plus et en est fière, mais c'est de l'ordre de 5 à 7% dans le meilleur des cas. La colonne liée aux Aguiluchos avec GARCÍA OLIVER et Miguel GARCÍA VIVANCOS compterait cependant au départ 200 miliciennes sur 1500 membres ? Ces femmes combattent rarement. Pilar BALDUQUE une des responsables du QG de la Colonne DURRUTI va finir lieutenant de la 119<sup>e</sup> Brigade. Simone WEIL alors compagnon de route des anarchistes combat avec la Colonne DURRUTI à Pina del Ebro en août 1936. Pepita URDA et l'ancienne anarchiste, plutôt poumiste alors, Mika ETCHEBÉHÈRE atteignent le grade de capitaine. Les mémoires de Mika<sup>64</sup> sont parmi les plus beaux livres de souvenirs sur la guerre civile un de ceux qui s'imposent par leur qualité humaine au même titre que ceux de KAMINSKI<sup>65</sup> ou d'ORWELL<sup>66</sup>. Mais même avec son prestige, la milice à laquelle elle appartient (Milice du POUM à Madrid en été 1936) ne compte que 4 à 5 miliciennes sur près de 150 combattants. La très grande majorité des femmes au front furent des compagnes, des aides, des infirmières, des cuisinières, des prostituées parfois, malgré leur volonté d'assumer les mêmes charges que les hommes. Dans les films *Land and Freedom* de Ken LOACH ou dans *Libertarias* d'ARANDA nous sont montrées ces féministes d'alors, en accord avec l'organisation *Mujeres Libres*, première organisation féminine anarchiste d'Espagne. Même

---

<sup>62</sup> PAZ Abel *Chronique passionnée de la Colonne de Fer*, Barcelona, 1984/Paris, 2002

<sup>63</sup> LLARCH Joan *Cipriano MERA. Un anarquista en la guerra de España*, Barcelona, 1973

<sup>64</sup> ETCHEBÉHÈRE Mika *Ma guerre d'Espagne à moi*, 1976

<sup>65</sup> KAMINSKI Hans Erich *Los de Barcelona/Ceux de Barcelone*, 1937

<sup>66</sup> ORWELL George *Hommage à la Catalogne*, 1955

des anarchistes aussi importantes que Emiliana MORIN (compagne de DURRUTI) ou que Lola ITURBE n'eurent que des rôles subalternes.

- Ces colonnes connaissent une rapide internationalisation du recrutement, avec l'arrivée de militants étrangers dès juillet, bien avant l'organisation des mythiques *Brigades Internationales* qui furent elles surtout contrôlées par les militants communistes. La Colonne DURRUTI compte un *Groupe International* où s'illustre le militant franco-belge Louis MERCIER, alors connu sous le pseudonyme de Charles RIDEL. Il sera plus tard l'auteur d'« *Inceivable anarchisme* » l'un des livres les plus stimulants sur ce thème. Des français aussi célèbres que la philosophe Simone WEIL ou le surréaliste Benjamin PÉRET firent partie un certain temps de la colonne DURRUTI.
- Un manque de moyens et de formation, qui va coûter très cher en vies humaines est le lot commun. Mais un immense enthousiasme initial permet parfois de compenser les manques face aux troupes « *rebelles* » décontenancées devant ces soldats de fortune. Toutes les forces anarchistes ou anarcho-syndicalistes (et poumistes) n'ont des appuis et des armes et matériels qu'au compte goutte, dès le début. La grande majorité des armes sont celles qu'ils ont saisies dans la zone républicaine (parfois par la force) et prises à l'ennemi. La réticence libertaire vis à vis de la militarisation et le poids croissant du PCE et des soviétiques qui détruisent tout ce qui existe sur leur gauche (c'est l'époque des Procès de Moscou) vont limiter encore plus les livraisons. Les échecs initiaux devant Saragosse, Huesca et Teruel trouvent dans ce problème des moyens une des raisons essentielles, sans oublier bien sûr erreurs humaines et autres imperfections évidentes...
- L'isolement et le manque d'appuis de la part des pouvoirs républicains sont quasi-systématiques et montré par tous les observateurs lucides et non inféodés à Moscou : les armes n'arrivent que rarement, l'appui demandé lors d'offensives décisives en Aragon ne se produit pas, les colonnes à la périphérie madrilène ont du mal à se voir accorder la relève, les emprisonnements ou dénigrements sont immédiats pour la moindre peccadille... Cette hostilité bien compréhensible de la part d'un pouvoir craignant l'option révolutionnaire, tourne parfois au sabotage de l'effort de guerre et profite souvent unilatéralement aux autres forces républicaines, surtout communistes, d'autant que la pression soviétique est énorme.
- L'encadrement repose au début sur le charisme des militants connus et très actifs, souvent issus de la FAI et de l'illégalisme des années 20: Domingo ASCASO, Buenaventura DURRUTI, Antonio ORTIZ, Gregorio JOVER... Quant au maçon Cipriano MERA, il dispose sur le front madrilène d'un considérable ascendant sur ceux qu'ils commandent, même si à tort peut-être, il est moins connu que DURRUTI. Dans l'irascible et puriste Colonne de Fer, José PELLICER, avec à peine 25 ans, est rarement critiqué. Au départ « *tous les chefs sont élus et peuvent être destitués à tout moment* », chacun devant voter et justifier de son vote s'il est négatif, comme l'exige une certaine morale anarchiste hostile ici à l'abstention, comme nous le rappelle KAMINSKI.
- L'aspect idéologique, révolutionnaire et social est prépondérant ; il se manifeste dans l'abolition des grades, dans le soutien local aux collectivités, dans le lien permanent avec l'organisation CNT-FAI, dans un habillement hétéroclite ou prédomine le fameux calot noir et rouge ou la tunique ouvrière bleue (le « *mono azul* »). Toutes les colonnes ou centuries ou divisions portent des noms évocateurs, le plus souvent de leaders et de théoriciens anarchistes célèbres (*MALATESTA, BAKOUNINE, SACCO et VANZETTI, ASCASO, DURRUTI, FERRER...*) ou des slogans ou des noms liés au mouvement (*Tierra y Libertad, CNT 13, España Libre, Libertad, Roja y Negra...*).
- Cette force idéologique, ciment de bien des colonnes, leur permet de réaliser une vraie collectivité libertaire. L'utopie se réalise ici dans des conditions extrêmes, face à l'adversaire, dans l'impréparation totale, en devant tout gérer à la foi. La fraternité y est reine, la solidarité est la règle. Mais les conflits sont nombreux, et le départ (bientôt désertions ?) d'anarchistes purs et durs qui ne peuvent se plier aux règles minimales se produit assez fréquemment. Comme au début, les milices reposent sur le volontariat, ce choix est respecté le plus souvent. Une démocratie directe, avec élection des responsables et rotation des tâches si le besoin se fait sentir, est au début systématique. De la base, en passant par les centuries (environ 110 hommes dont une centaine de combattants) jusqu'aux divisions, tous disposent de délégués, de moyens d'expression (Cf. le fameux *Línea de Fuego* de la Colonne de Fer dès septembre 1936) et les Assemblées générales de délégués sont fréquentes. Le fédéralisme est de rigueur. Le partage des tâches est au début pratiqué. Mais il ne faut pas s'illusionner, cette démocratie directe est limitée par l'ascendant de personnalités souvent



exceptionnelles : DURRUTI n'est pratiquement jamais remis en cause et son pouvoir, exercé avec discernement (ce que reconnaît fermement son étonnant curé-secrétaire<sup>67</sup>), est quasi absolu. Mais les directions collectives restent fortes, même après l'acceptation de la militarisation : dans la colonne de Fer, le Comité de Guerre de 7 membres est un des meilleurs exemples. Dans la Colonne DURRUTI il compte au début (document officiel du 15/08/1936) 6 membres, qui représentent toutes les unités : il comprend le délégué des 9 Groupements (sorte de bataillons), celui des 3 Secteurs, celui des 45 centuries et deux responsables de secteurs sur trois, plus évidemment DURRUTI. Ainsi une Colonne qui compte près de 4 500 membres vit une expérience commune, où les rares militaires professionnels ne sont alors que conseillers, non représentés au Comité de Guerre. L'apogée de l'autonomie des colonnes s'exerce lors du Plenum des Colonnes tenu en début février 1937, à l'appel de la Colonne de Fer qui se fait critiquer par l'organisation confédérale (CNT-FAI) à ce propos. Pourtant une dizaine d'unités militaires sont venues officiellement, et une demi-douzaine d'autres à titre d'observateurs. Même le partisan de la militarisation Cipriano MERA, qui représente alors une des principales forces, y défend les positions de l'ensemble des miliciens. Mais c'est le chant du cygne : la militarisation est déjà acceptée par la majorité et le militarisme, évidemment, tue progressivement l'anarchisme initial.

Très vite ces colonnes s'organisent, occupent des casernes dans les villes pour former les volontaires, disposent de moyens sanitaires à l'arrière et au front. Certaines édifient des écoles. Comme pendant la guerre civile en Russie, techniciens militaires et responsables politiques (pour ne pas dire commissaires) s'y côtoient. La discipline revient vite, les non-combattants sont parfois systématiquement chassés. L'activité syndicale et celle des collectivités et communes libres permettent de leur fournir une logistique bien défailante, ce qui compense partiellement le faible appui gouvernemental. De nombreux militants viennent leur rendre visite et donner un coup de mains. Les colonnes en aidant ou même parfois en créant des collectivités agraires ou municipales, veillent toujours à laisser l'autonomie aux cadres villageois, et participent parfois aux travaux, essaient quand elles le peuvent de régler les charges... Mais il y a quelques abus, ce qui poussent les responsables à rappeler le rôle et la fonction d'un mouvement libertaire vis à vis des populations. Les jugements émis par les cadres de la colonne DURRUTI sont parfois très fermes, jusqu'à l'exécution.

Les plus célèbres de ces troupes sont les Colonnes DURRUTI, ASCASO et la colonne Sur-Ebre (plus connue sous le nom de Colonne ORTIZ) sur le front aragonais. Elles proviennent pour la plupart de Catalogne. La colonne DURRUTI quitte Barcelone le 24 juillet, moins d'une semaine après le soulèvement. Sur le front central, la Colonne de fer (*Columna de Hierro*) est partie de Valence le 8 août et côtoie une autre force anarchiste essentielle mais plus modérée, la Colonne Domingo TORRES-José BENEDITO elle aussi de Valence. La colonne CNT 13 la rejoint bientôt. En Aragon, la prise de Sietámo largement filmée rend célèbre les colonnes ASCASO et *Los Aguiluchos* (qui donne son titre à un des principaux documentaires de la période).

Les décrets de militarisation des milices en octobre 1936, difficilement approuvés par les anarchistes fidèles à leur idéal, sont globalement acceptés par l'ensemble des colonnes, pour des raisons unitaires antifascistes, ou tout simplement pour enfin obtenir normalement des appuis et des armes. Mais à la base, bien des miliciens renâclent contre la « *castocratie et la comitocratie* », contre le « *somnambulisme animal* » de la militarisation, y compris dans des colonnes essentielles (Colonne de Fer, Tierra y Libertad, DURRUTI...). Sur le Front d'Aragon, il semble que vers Huesca, Domingo ASCASO soit un des chefs connus parmi les plus réticents. Un des plus beaux écrits de ces fabuleux réfractaires est publié dans la revue *faiiste* de Valence, *Nosotros*, en mars 1937 : il s'agit de cet exceptionnel pamphlet d'un ancien droit commun (il avoue l'assassinat d'un cacique), qui appartient à la Colonne de Fer depuis qu'elle a libéré la terrible prison de San Miguel de Los Reyes. Sa *Protestation devant les libertaires du présent et du futur sur les capitulations de 1937* fut surtout révélée par Burnett BOLLATEN<sup>68</sup> et par Abel PAZ<sup>69</sup>, avant d'être publiée par les éditions Champ Libre (puis Ivrea) en France. La

---

<sup>67</sup> **ARNAL Jésus** *Yo fui secretario de DURRUTI. Memorias de un cura argonés en las filas anarquistas*, 1995

<sup>68</sup> **BOLLATEN Burnett** *The Grand Camouflage*, New York, 1961

<sup>69</sup> **PAZ Abel** *Chronique passionnée de la Colonne de Fer*, Barcelona, 1984/Paris, 2002

charge utopique y est énorme, l'auteur avouant « ...et je m'abandonnais souvent avec joie à des rêves d'aventures, songeant avec une imagination enfiévrée à un monde dans lequel je n'avais jamais vécu, mais que je désirais... ». Il rappelle que dans les premières lignes « *nosotros en las trincheras vivíamos felices* » (*nous, dans les tranchées, nous étions heureux*) ; « *Por qué ? Porque ninguno era superior a ninguno. Todos amigos, todos compañeros, todos guerrilleros de la Revolución* » (*Pour quoi ? Parce que personne n'est supérieur à personne. Tous amis, tous compagnons, tous guerrilleros de la révolution* ).

Cette militarisation au début ne change pratiquement rien pour les colonnes du Nord. Les grades sont introduits, les militaires prennent un peu plus de rôle, mais les colonnes restent assez homogènes en 1937 pour préserver leur organisation interne et leur ciment idéologique. La 26° Division conserve le tutoiement et le rôle déterminant du comité de Guerre, même si parfois Ricardo SANZ laisse apparaître des traces d'autoritarisme, notamment vis à vis de son commissaire politique Ricardo RIONDA.<sup>70</sup> Mais dans les Colonnes du Centre la militarisation est plus rapide, de la part des dirigeants eux-mêmes (Cipriano MERA) ou de la part du pouvoir central (la Colonne de Fer soumise à de multiples pressions et isolée doit souvent céder alors qu'elle était peut-être la plus homogène dans sa pensée anarchiste).

On ne dira jamais assez, cependant, ce drame qu'a été la militarisation pour des militants majoritairement idéalistes, au meilleur sens du terme. Dans ses superbes mémoires, stupéfiantes vu l'extraordinaire parcours qu'il a subi, le jeune officier républicain (et non anarchiste malgré quelques sympathies pour leur idéal) Arthur Kéry ESCORIGUEL décrit très bien cette rupture subie : « *J'avais été témoin d'un fait très important dans cette guerre, qui laissait les rêves, les idéalismes et peut-être "les utopies" de côté pour admettre que nous allions de plus en plus vers une guerre classique, de "territoire". La dissolution des milices, et l'intégration de celles-ci aux Unités Militaires de la nouvelle Armée de la République fut très dure pour les hommes volontaires du front. Ils avaient l'impression qu'ils perdaient quelque chose qui les accrochait à leurs rêves : les droits sociaux, humains, de justice mais surtout à leurs idéaux politiques ou syndicaux pour lesquels la plupart de ces combattants du front s'étaient battus dans les barricades. Le port d'un uniforme, le salut militaire, la discipline, l'arrivée des officiers de réserve mobilisés, des jeunes sortis des Écoles de Guerre, mais surtout des appelés, coupaient pour ces volontaires de la première heure leurs « "rêves" » chaque fois plus amoindris. Les pertes subies avaient diminué leur nombre ! Le "cordon ombilical" qui les rattachait à leurs idéaux était coupé ! Les noms romantiques de leurs colonnes "Liberté", "Rouge et Noir", "Aiglons" etc.. étaient remplacés par les nouvelles numérotations sans âme. En plus, les nouveaux incorporés obéissaient pour la plupart à la mobilisation forcée. Les jeunes officiers républicains plus formés pour la guerre que pour la "révolution" parlaient un autre langage* »<sup>71</sup>. Bref cet enthousiasme initial perdu est certainement une des causes de la défaite, par des gens qui se sentent évidemment moins concernés, et moins mobilisés.

En 1936, Camillo BERNERI ne disait pas autre chose<sup>72</sup>, en regrettant ce qui pour lui était une trahison de la part des dirigeants du mouvement anarchiste. Sa position simple était de maintenir la guerre révolutionnaire, seul moyen de tenir tête, voire de triompher face aux armées nationalistes grâce à l'enthousiasme et à l'intérêt maintenus des militants. Noam CHOMSKY reprend cette analyse du philosophe italien en 1968<sup>73</sup> et son principal biographe récent l'illustre de solide manière<sup>74</sup>.

Les militants anarchistes vont cependant assumer dans l'armée régulière des carrières parfois exemplaires, comme le major-général Miguel GARCÍA VIVANCOS à la 25° division, Antonio ORTIZ (commandant de la 24° Division), Ricardo SANZ (commandant de la 26° Division, ex Colonne DURRUTI) ou surtout Cipriano MERA à la tête de la 14° Division. José PELLICER, le plus antimilitariste peut-être, devient commandant de la 83° Brigade (ex Colonne de Fer). L'étonnant Cipriano MERA, simple milicien ouvrier madrilène en juillet 1936, est major en octobre,

<sup>70</sup> **ARNAL Jésus** *Yo fui secretario de DURRUTI. Memorias de un cura argonés en las filas anarquistas*, 1995

<sup>71</sup> **ESCORIGUEL Arthur Kéry** *Le parcours d'un républicain espagnol*, Besançon, Maîtrise, 278p, 2002

<sup>72</sup> **BERNERI Camillo** *Guerra di classe*, 1936

<sup>73</sup> **CHOMSKY Noam** *L'amérique et ses nouveaux mandarins* (1968), p.286

<sup>74</sup> **MADRID SANTOS Francisco** *Camillo BERNERI, un anarchico italiano (1897-1937)*, Libro 3, Pistoia, 1985

et atteint le grade de lieutenant-colonel le 04/04/1937, équivalent de général, et prend la tête du IV<sup>e</sup> Corps d'Armée, Région Centre en octobre 1937. En début 1939 il est pratiquement maître de Madrid où il a largement contribué à écraser le pouvoir communiste. Exilé, interné à Oran, livré à FRANCO en 1942 par Vichy, il parvient à s'enfuir en France en 1947 et meurt à Paris en 1975, en ayant fini sa vie comme il l'avait commencée, dans une maison modeste, après avoir repris son métier de maçon.

Mais ce n'est pas le cas de Buenaventura DURRUTI, le plus célèbre, qui meurt étrangement le 19 novembre 1936 sur le front madrilène, en pleine gloire, après les beaux combats menés par sa colonne. Son enterrement à Barcelone quelques jours plus tard est l'occasion de la plus grande manifestation qu'a connue l'Espagne républicaine (et peut-être toute l'Espagne contemporaine).

En Catalogne, le **Comité Central des Milices Antifasciste de Catalogne** est largement sous l'influence des anarchistes, même si ceux-ci ont accepté quasiment dès le début de partager leur pouvoir avec les autres forces révolutionnaires. La *Généralité* va obtenir sa dissolution le 27/09/1936 et mettre fin à ce pouvoir gigantesque qu'ont pris les anarchistes et qu'ils n'ont pas su ou pas voulu conserver. Pourtant leur présence est toujours bien réelle, Aurelio FERNÁNDEZ continuant à assumer un rôle essentiel comme secrétaire de la *Junta de Sécurité de Catalogne* tout en restant en contact avec EROLES qui dispose toujours de beaucoup de pouvoir à la Préfecture.

C'est en Aragon, du fait de l'ancienne et puissante tradition libertaire, et du fait de l'enjeu que constitue pour l'anarchisme la libération de Saragosse que se mettent en place les organisations les plus efficaces et durables. En octobre 1936 est créé le **Conseil Régional de Défense d'Aragon**, décidé lors du *Plenum* libertaire (avec les représentants des organisations CNT, FAI, FIJL, des Colonnes anarchistes opérant dans la région et de plusieurs dizaines de collectivités) de Bujaraloz du 06/10/1936. Son responsable est Joaquín ASCASO. Son rôle civil principal est d'appuyer les collectivités, notamment lors de la création de leur Fédération Régionale à Caspe, aux portes de Saragosse et dans le secteur de la Colonne DURRUTI, en février 1937 (les 14 et 15). Ce Conseil est totalement anarchiste jusqu'à la mi-décembre 1936. Il n'est dissout qu'en août 1937, là aussi sous pression conjointe des forces gouvernementales et du PCE.

## L. QUELQUES MOUVEMENTS DE RESISTANCE ITALIENS

cf. Alternative Libertaire n°0 p16

## M. LES ESSAIS DE VINOBA BHAVE EN INDE

En Inde des germes libertaires se fondent dans la pensée de GANDHI, via THOREAU et TOLSTOÏ que le mahatma lisait. Cela lui permet de déclarer en juillet 1932 dans « Young India » que « *dans l'État idéal, il n'y a pas de pouvoir politique, car il n'y a pas d'État* »<sup>75</sup>. Son courant de résistance, de désobéissance civile, de non-violence est rattaché d'une certaine manière à l'anarchisme.

Avant GANDHI le penseur Swami VIVEKANANDA (1863-1902) affirmait en 1899 que « *viendra le temps où s'instaurera la puissance des travailleurs en tant que tels. Il ne s'agit pas pour les travailleurs de prendre la place des capitalistes et des gouvernants actuels ; il faut que les travailleurs sur la base d'un mode d'expression et d'activité qui leur soit propre dirigent tous les pays de l'Union. Le socialisme, l'anarchisme, le nihilisme... sont les porteurs de cette révolution* »<sup>76</sup>.

Vers 1900, sous l'initiative du proudhonien Ananda COOMARASWAMI, plusieurs militants se positionnaient également pour soutenir une société égalitaire de petits producteurs libres.

Dans les années 1960, le mouvement **Sarvodaya**, lié à Vinoba BHAVE (1895-1982) et à Jayaprakash NARAYAN, reste éloquent, puisque dans certaines régions d'après Henri ARVON un village sur 5 l'aurait adopté<sup>77</sup>. Sans attache particulièrement nette avec l'anarchisme, ce mouvement de communautés artisanales se trouve plutôt à l'aile gauche, libertaire, du Parti du

<sup>75</sup> BRETON Roland *La culture libertaire n'appartient-elle qu'au Nord ?*, in-*La culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997

<sup>76</sup> Cf. *Histoire Générale du Socialisme*, Vol.II, Paris, PUF, 1974

<sup>77</sup> ARVON Henri *L'anarchisme au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1979

Congrès ou plus exactement des idées de GANDHI. Il entre dans la tradition de la non-violence active qu'a popularisée GANDHI. Mais de nombreuses analyses en milieu libertaire classent BHAVE dans le mouvement anarchiste et des revues prestigieuses comme *The Raven* (Royaume Uni), *Reconstruire* (Argentine) ou *Volontà* et *A Rivista anarchica* (Italie) prolongent cette réflexion.

C'est en 1951 qu'est créé **Seva Sang** (Assemblée pour le service de tous). Une certaine redistribution des terres est immédiatement entreprise. Les principaux axes de ces collectifs indiens se fonderaient donc sur le mouvement du **bhudan** (don de la terre) et sur celui du **gramdan** (forme de coopérative ou communauté villageoise). La non violence reste le pivot de ce mouvement, et c'est sans doute ce qui intéresse Lanza DEL VASTO quand il étudie Vinova BHAVE<sup>78</sup>.

« *L'assembléisme* » démocratique qui caractérise ces communautés permet également de les comparer avec des mouvements plus nettement libertaires, surtout lorsqu'en 1977 une bonne partie des membres refusent de participer aux élections indiennes.

C'est ce que fait l'anarchiste japonais Taiji YAMAGA (1892-1970) qui rencontre BHAVE dans les années 1960. Il est lui-même membre de l'Internationale des Résistants à la Guerre d'inspiration « *néo-gandhiste* ». En bon libertaire, il rapproche les communautés indiennes des kibboutz israéliens ou des collectivités espagnoles des années 1930.

Cependant le mouvement est jugé trop réformiste et gradualiste pour les anarchisants indiens favorables à une action directe collective plus violente ou plus déterminée. Ces « *gentle anarchists* »<sup>79</sup> sont donc partiellement rejetés. C'est la position de Jayapa KASK NARAYON<sup>80</sup>.

## N. 1968 : UNE NEO-UTOPIE LIBERTAIRE EN ACTE ?

En mai 1968, dans le cas français, on peut noter la rareté des anarchistes, et au contraire l'apparent triomphe de la mythologie révolutionnaire marxiste et de ses avatars : les vrais héros seraient MARX, MAO et surtout le « *Che* » GUEVARA tué en 1967 et en train de devenir un martyr mondialement reconnu.

C'est le grand paradoxe de 1968, véritable mouvement libertaire, foncièrement, mais qui utilise les oripeaux des socialismes les plus autoritaire et qui va faire croire à (presque) toute une génération que la Chine maoïste est une utopie libertaire !

### 1. Des traces anarchistes multiples...

Cependant, des traces anarchistes réapparaissent un peu partout, le plus souvent hors des organisations traditionnelles. Les drapeaux noirs alternent souvent avec les drapeaux rouges. BAKOUNINE est placardé presque autant que MARX sur les murs des universités, et les anarchistes tiennent une permanence de plusieurs semaines dans un étage de la Sorbonne.

L'ancienne FA est longue à se mettre en marche, et à intégrer les nouveaux venus, plutôt contestataires même au sein de leur organisation. Le Congrès de l'AIT à Carrare en Italie aux lendemains des événements sera même un lieu d'affrontements assez durs entre anciens et nouveaux libertaires.

### 2. Un mouvement d'esprit utopique et libertaire ?

L'esprit de mai, frondeur, passionné, volontariste est, par la plupart des analystes, reconnu comme porteur d'un air libertaire évident. Ce « *communisme utopique* » qu'analyse à chaud Alain TOURAINE<sup>81</sup>, semble la meilleure expression d'une « *contre-utopie libertaire et anti-autoritaire, communautaire et spontanéiste* », c'est à dire tout ce qui définit la mouvance anarchiste. Dans sa conclusion, le sociologue de Nanterre constate que le mouvement s'est dressé « *contre l'État* », au nom de la société, du peuple... C'est le trait sans doute le plus communément admis pour définir le mouvement anarchiste.

Il insiste également sur la spontanéité, trait essentiel de ce mouvement sans chef et sans complot, sans meneur unique. Daniel COHN-BENDIT insiste lui aussi là-dessus dans le livre qu'il

<sup>78</sup> DEL VASTO Lanza *Vinova o la nueva perigrinación* Buenos Aires, 1957

<sup>79</sup> OSTERGAARD Geoffrey *The gentle anarchists : a study of the leaders of the Sarvodaya movement for non-violent revolution in India* New York, Oxford UP, 1971

<sup>80</sup> Cf. A *Rivista anarchica* n°168, 1989

<sup>81</sup> TOURAINE Alain *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 290p, 1968, p.11

cosigne avec son frère Gaby<sup>82</sup>, car c'est une manière de montrer la faible prégnance marxiste sur le mai français, et pourfendre un communisme devenu « sénile ».

Bien des années plus tard, un rien nostalgique, mais fidèle à sa manière au mouvement soixante-huitard, Dany rappelle qu'il reste peut-être « *le symbole du "parler-vrai", le "dernier des Mohicans" animé d'une spontanéité parfois un peu "infantile" mais toujours, oh combien !, "sympathique et libératrice" »*<sup>83</sup>.

### 3. Des formes d'organisations liées aux utopies libertaires et autogestionnaires

Les formes d'organisation les plus novatrices mises en place en mai se rangent fortement dans la meilleure tradition libertaire.

Le meilleur exemple est sans doute le **Mouvement du 22 mars**, créé dans la faculté de Nanterre. Comme son nom l'indique, c'est un mouvement « *de type nouveau* », pas une secte dit TOURAINE qui en fait une sorte de symbole très représentatif de ce qu'a été pour lui 1968. Il est pluraliste et non dogmatique par principe et refuse de se couler dans aucun moule. L'aile libertaire y est cependant la plus active, notamment avec Jean Pierre DUTEUIL qui y a consacré un superbe livre rétrospectif<sup>84</sup>, et avec l'aura qu'est en train d'y acquérir Dany COHN-BENDIT. En plus du pluralisme assumé, même avec des troskistes parfois très autoritaires (la JCR-Jeunesse Communiste Révolutionnaire), le « 22 mars » renoue avec les pratiques de l'anarchisme début du siècle : « *basisme* », « *assembléisme* », démocratie et action directes...

Son goût de la provocation, du scandale, à la suite des Provos néerlandais ou des situationnistes strasbourgeois est une marque très nette de la liberté assumée par l'anarchisme d'alors.

L'autre grande innovation de mai en terme organisationnel et en méthodes d'action, c'est la vague d'occupations d'usines et d'administration. Elles pratiquent une **autogestion**, minimale le plus souvent, ou carrément assumée. Cette « *tendance gestionnaire* » et d'autonomie est la grande utopie libertaire que propulse les « *événements* ». Alain TOURAINE, encore lui, affirme que « *pour les utopistes de mai, le thème central c'est l'autogestion* »<sup>85</sup>.

Mai renoue effectivement avec les mouvements conseillistes ou de type soviétique libertaires qu'on retrouve au départ de toutes les grandes révolutions. Partout fleurissent, souvent spontanément, Comités de base, Comités d'Action, Comités de grève... De nombreuses entreprises commencent à se prendre en mains, tant dans le privé comme Thomson (Bayeux), Rhône-Poulenc (Vitry) ou Sud Aviation (Bouguenais), que dans le public (centres d'EDF...). Il n'y a pas que des anarchistes, loin de là, dans ces mouvements éparpillés et souvent pluralistes eux aussi. Mais la tradition de démocratie directe renaît et l'emporte parfois, et crée une dynamique qui dépasse les appareils, au grand dam de la CGT (on disait PCGT par dérision en milieu libertaire alors) qui va commencer son lent déclin. Seule la jeune CFDT, et quelques fédérations ou tendances de la FEN (École Émancipée) ou de FO, plus ouvertes et iconoclastes, vont enfourcher un temps la vague autogestionnaire.

Dans la région nantaise, les tentatives sont plus appuyées, on va même parler de « *Commune de Nantes* » et donc renouer avec un autre mythe révolutionnaire, tant la ville et son pourtour semblent sous l'emprise des comités. L'autogestion dépasse ici l'université et le monde du travail pour s'occuper de la vie tout court. La force d'un mouvement libertaire ancien et enraciné (curieusement en milieu paysan ou dans FO) y est sans doute pour quelque chose.

#### O. LES COMMUNAUTÉS « NEOZAPATISTES » RECENTES DU CHIAPAS...

Depuis la révolte du Sous-commandant MARCOS (sans doute Rafael Sebastian GUILLÉN) au Chiapas vers 1994, cette région mexicaine méridionale présente des traits (parfois) libertaires intéressants. Le mouvement a d'abord l'intelligence de s'appuyer sur les traditions communautaristes indigènes des indiens mayas, notamment les *Tzotziles*, les *Tojolabales* et les

<sup>82</sup> COHN-BENDIT *Le gauchisme. Remède à la maladie sénile du communisme*, Paris, Seuil, 271p, 1968

<sup>83</sup> COHN-BENDIT Dany *Nous l'avons tant aimée, la révolution*, Paris, Barrault, 1986, p.10

<sup>84</sup> DUTEUIL Jean Pierre *Nanterre, 1965 – 66 – 67 – 68. Vers le mouvement du 22 mars*, Mauléon, Acratie, 240p, 1988

<sup>85</sup> TOURAINE Alain *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, p.285

*Tzeltales*. Une des autres sources du soulèvement, hormis l'antilibéralisme déclaré, la pauvreté extrême des indigènes et la volonté de briser l'accord de l'ALENA avec le grand voisin états-unien, s'inspire aussi de l'attachement aux **ejidos colectivos** dans tout le Chiapas. L'ejido est une structure développée surtout à l'époque du mythique président Lazaro CARDENAS dans les années trente. Il remettait aux paysans des terres communautaires, indivises, mais réparties en lots, « *en possession* », pour chaque foyer. La gestion, l'entraide, la répartition des tâches se faisait de manière communautaire, assembléiste. Malgré un appui renouvelé sous la présidence de Luis ECHEVERRIA dans les années soixante dix, surtout au Chiapas, le mouvement a aujourd'hui disparu depuis la réforme agricole des années 90. Mais la trace de ces lopins reste visible dans les paysages, les noms (**El Eden, La Esperanza, Emiliano ZAPATA...**) et les cœurs... pour qui traverse la région. L'influence de « *l'Église des pauvres* », des ecclésiastiques proches du mouvement de la *théologie de la libération*... est également très forte.

D'autre part les pratiques du mouvement néo-zapatiste, en laissant une large place aux assemblées générales, aux groupes de femmes, à une activité pas forcément militarisée... fait parfois nettement figure de mouvement antiautoritaire.

L'insurrection de 1994 avait été précédée par une lente implantation de guérilleros et d'intellectuels, souvent liés au **FLN (Front de Libération Nationale)**, dans les zones forestières du Chiapas, depuis la fin des années 1970 (MARCOS y serait implanté depuis 1983). Les militants, progressivement, se sont liés aux indigènes, la plupart descendants des mayas, et ont adopté leurs coutumes et leurs modes de fonctionnement. Quelques femmes surtout, ont tenté d'en profiter. Dans un milieu terriblement dépourvu d'égalité sexuelle et fortement dévalorisant pour les femmes, elles étaient souvent sans aucune reconnaissance sociale ni même personnelle. Quelques militantes chiapanèques ont cependant réagi, surtout avec le **CCRI (Comité Clandestin Révolutionnaire Indigène)** qui dès 1993, donc avant l'insurrection, ébauchent la fameuse *Loi révolutionnaire des Femmes*<sup>86</sup> en 10 points, dont la plupart posent l'égalité homme-femme, le droit à maîtriser la procréation, le droit des femmes à accéder aux responsabilités civiles et militaires... Ce texte, très réformiste pour nos yeux d'occidentaux, est pourtant une vraie utopie révolutionnaire au Chiapas ! On comprend mieux désormais pourquoi de nombreuses amérindiennes sont restées fidèles à l'**EZLN (Armée Zapatiste de Libération Nationale)**, surtout lorsqu'en plus elles accèdent à des charges militaires ou coopératives. Les amis de MARCOS ont en effet largement aidé au développement de coopératives, malheureusement souvent séparées (celles des hommes, celles des femmes...) afin de promouvoir une forme de mutualisme, de solidarité et d'autonomie. Les plus avancées des coopératives féminines semblent être celles de la zone de San Cristobal, milieu largement tzotzil, la ville offrant un assez bon débouché à l'artisanat, surtout textile. Par contre les femmes lacandones ou tzeltales de la région d'Ocosingo sont plus en difficulté dans cette volonté d'autonomie. La forêt Lacandone, milieu protégé, assez impénétrable, abrite donc curieusement aujourd'hui de rares indigènes « *primitifs* », vrais descendants directs des mayas - les Lacandons - et des guérilleros dont certains proviennent de milieux urbains fortement développés et métis ou **ladinos**... Cette fidélité aux indigènes et à leur réhabilitation nationale devient de plus en plus affirmée au long des années : la marche sur México de début 2001 tourne presque exclusivement autour de cet axe essentiel, de manière d'ailleurs très constitutionnaliste et modérée, peu libertaire.

Pour l'aspect général du mouvement, on peut reprendre la belle formule d'Élisabeth STUTZ dans le livre cité : « *Les zapatistes nous ont prouvé que les rêves les plus audacieux pouvaient sortir de la nuit* ». Beaucoup d'analystes et de militants ont été séduits par un mouvement différent des guérillas violentes et trop souvent autoritaires des années passées. Pour certains, ce mouvement utopiste néo-zapatiste révèle de vrais traits libertaires. Pour nous aider à en cerner les principaux aspects, on peut s'aider, entre autres sources, de l'article de Pietro VERMENTI *Lo zapatismo è un movimento Libertario ?* paru dans **Rivista Anarchica** de Milan, n°262 (avril 2000) et y ajouter d'autres remarques.

1. En premier lieu, le zapatisme refuse de se prendre pour modèle ou comme fondateur d'une énième Internationale. S'il revendique son aspect avant-gardiste et les liens avec d'autres mouvements proches ou de même type, il ne préconise aucune subordination ni hiérarchie. Des réseaux souples, ouverts... telle est sa formulation.

---

<sup>86</sup> STUTZ Élisabeth *Irma, femme du Chiapas*, L'esprit Frappeur, 1998, p.80

2. D'autre part, l'importance accordée « à la dimension individuelle (qui) démystifie le rôle du dogme du collectivisme »<sup>87</sup> est une donnée originale dans un mouvement insurrectionnel sud-américain marqué par un socialisme plutôt autoritaire et purement égalitariste, privilégiant toujours la dimension collective, même celui de souche guévariste.
3. Une idée chère aux libertaires, qui les distingue fortement des divers courants marxistes, est souvent reprise par MARCOS. « *Nous ne croyons pas que la fin justifie les moyens, mais plutôt le contraire, le moyen est la fin* »<sup>88</sup>. Cette cohérence fut le thème principal de bien des écrits de MALATESTA et de Luigi FABBRI, notamment quand ils analysaient fascisme et révolution russe
4. Ce mouvement dans un premier temps ne mythifie pas le militarisme, l'action violente. L'autodéfense est assumée, certes, mais il n'y a pas de militarisme systématique. La hiérarchie militaire est très limitée. Il est bon de rappeler que l'enrôlement est volontaire, c'est un cas rarissime dans les guérillas d'Amérique Latine.
5. La notion de « *non-pouvoir* », de « *non-gouvernement* » repose sur un essai de développer en permanence la délégation et la rotation, mais les faits ne sont pas aussi évidents : on parle souvent des mêmes intervenants et MARCOS est incontournable... Une forme de démocratie directe existe. La direction politique est diluée, limitée : c'est une forme « *d'anti-léninisme* » dont il s'agit, car la fonction avant-gardiste n'est plus assumée. Tomás SEGOVIA dans *Alegatorio* publié à México en 1996 me semble sur ce point très clair dans son 7° point : « *Pour commencer, je te supplie de ne pas confondre Résistance et Opposition politique. L'opposition ne s'oppose pas au pouvoir, mais à un gouvernement, et sa forme réussie et accomplie est celle d'un parti d'opposition ; tandis que la résistance, par définition, ne peut-être un parti, n'est pas faite pour gouverner à son tour, mais pour résister* ». Le néozapatisme se veut mouvement basiste, et se rattache ainsi aux différents mouvements conseillistes et anarchistes. MARCOS lui-même dans une interview de tonalité très libertaire au *Monde* du 27/02/2001 rappelle clairement : « *Nous faisons une différence entre parti et organisation. Parce que notre projet politique n'est pas de prendre le pouvoir. Il n'est pas de prendre le pouvoir par les armes, mais pas non plus par la voie électorale, ni par une autre voie, « putschiste », etc... Dans notre projet politique, nous disons que ce qu'il faut faire, c'est subvertir la relation de pouvoir...* ».
6. L'autonomie et une certaine idée autogestionnaire, dans les coopératives, les assemblées... sont souvent présentes. Cette autonomie transparaît dans le pluralisme des organisations, des communautés, des types d'exploitation des terres et dans les divers alliés et soutiens du mouvement. Ce pluralisme et cette tolérance sont rares en milieu *guérillériste*, souvent fermé et sectaire. La **Selva Lacandona**, zone de repli, de refuge, d'enracinement indigène se veut zone autonome, hors du cadre mexicain détesté.
7. L'autonomie s'accompagne d'une recherche de liens fédéralistes, déjà entre le **Front Zapatiste** et le **CCRI** cité ci-dessus, et au départ avec l'**ANCIEZ** locale (**Alliance nationale Paysanne Indigène Emiliano ZAPATA**) mais aussi avec d'autres communautés. L'effort pour décentraliser le pouvoir est revendiqué dans de nombreux discours, MARCOS faisant souvent l'apologie des « *réseaux et des échanges* » comme dans son entretien avec Manuel VASQUEZ MONTALBAN, reproduit dans le *Monde Diplomatique* d'août 1999. La création du **FZLN (Front Zapatiste)** en 1997 va dans ce sens.
8. l'idéologie, peu claire surtout en fonction du langage poétique et aux allusions oniriques de MARCOS, est résolument anti-libérale, comme chez la plupart des anarchistes actuels (mais pas tous). La volonté libertaire émerge largement dans cette « *prétention à l'impossible* »<sup>89</sup> de vivre en marge, hors du salariat, des banques, des urbanistes, de la bureaucratie et de la police...
9. En tout cas, malgré les fioritures du discours, la volonté de parler vrai, d'être transparent... sont forts : usage de la « *palabra verdadera* ».
10. Des thèmes égalitaires, certes pas seulement libertaires, sont très présents, même si ils ne sont pas toujours appliqués : égalité homme-femme, souci écologique, antiracisme... La solidarité avec tous les exclus est une attitude normale.

<sup>87</sup> **MATAMOROS PONCE Fernando** *Mémoire et utopie au Mexique*, Paris, Syllepse, 207p, 1998

<sup>88</sup> -in-MARQUEZ et MARCOS, *Le Nouvel Observateur*, 6-12/09/2001

<sup>89</sup> **Collectif** *Depuis les montagnes du sud-est mexicain*, Paris, L'insomniaque, 125p, 1996

11. on retrouve dans le mouvement quelques traits puritains ou rigoristes qui existaient également dans le riche mouvement anarchiste ibérique, par exemple la condamnation de l'alcoolisme, une des grandes plaies des mondes indigènes au XX<sup>e</sup> siècle.
12. enfin, les liens avec le mouvement anarchiste historique et actuel, assez faibles, existent cependant. La référence au magonisme est fréquente, surtout bien sûr dans la Communauté FLORES MAGON ou, avant la rébellion, dans *L'Union des Ejidos Tierra y Libertad*. Le soutien anarchiste existe également, comme le montre la *Letra Negra* publiée à México DF à la mi 1999. Toujours à México, et conjointement à New York sort la revue *Amor y Rabia/Love and Rage* qui fait une large place au néo-zapatisme. Les revues *La Guillotina* et *Ojarasca*, libertaires mais non anarchistes, sont cependant de forts appuis au mouvement. En France **les anarchistes ont animé avec d'autres courants un Comité de Solidarité aux peuples du Chiapas** qui publie *Quetzalcoatl* et *Ya Basta* !.

Mais il ne faut pas non plus se tromper. Ce n'est pas un mouvement anarchiste. Le caudillo MARCOS, tout sympathique qu'il soit, reste bien le leader incontesté. Un certain nationalisme et patriotisme local (et un patriotisme mexicain tout aussi réel) n'a jamais vraiment été combattu. Des zestes de militarisme et de guérillas de style ancien persistent évidemment. L'impact de la religion, même teintée de l'esprit de la *théologie de la libération*, reste très marqué. Alors l'enthousiasme de militant et d'intellectuels doit être tempéré, même si MARCOS paraît à Alain TOURAINE « *une figure emblématique de l'action démocratique* » (*Nouvel Observateur*, 15-21/08/1996) et que « *le refus du pouvoir* » ne fait aucun doute et semble le trait majeur pour Yvon Le BOT, directeur au CNRS (*Croissance des jeunes Nations*, n°396, sept. 1996).

Mais : « *Est-ce que cela est un rêve ? Oui. Pourtant nous avons le droit de rêver. Les rêves ne sont des rêves que jusqu'à ce qu'ils deviennent réalité* » nous rappelle MARCOS<sup>90</sup>, qui par ailleurs dit que ses armes sont « *la parole, la mémoire et le rêve* »<sup>91</sup>.

#### Vers une extension du modèle zapatiste au Mexique ?...

À la suite ou parallèlement à la résistance chiapanèque, d'autres actions du même type se sont développées au Mexique. Par exemple, dans le **Morelos**, la municipalité de **Tepoztlán** « *municipio libre* » s'essaie à l'autogestion dans les années 1995-96. Les amérindiens du Veracruz et de l'Oaxaca se sont un peu soulevés, le mouvement contestataire du **Barzón** se réclame des mêmes valeurs, alors que les références au néo-zapatisme ont été fortement présentes dans le mouvement étudiant très puissant de ces dernières années. La grève très longue de l'UNAM à México DF et ses manifestations gigantesques arboraient souvent le drapeau chiapanèque et les cagoules noires... J'en ai vu des centaines au centre de México durant l'été 1999.

Le cas de **Tepoztlán** et du **CUT (Comité Unitaire de Tepoztlán)** est éloquent : la résistance à l'État, aux tristements célèbres « *granaderos* » en 1995 montre la volonté de ne plus se plier à la corruption systématique et aux diktats du PRI. Ce « *laboratoire de démocratie* » avec une municipalité parallèle, des élections vraiment libres (rareté au Mexique), un appui international très large (EZLN, Greenpeace, mouvements écologistes, *New York Times*...) a triomphé en avril 1996. Les pouvoirs publics ont retiré le projet de terrain de golf que les villageois refusaient.

Dans la ville nordique de **Matamoros**, aux marges du Texas, les mouvements de locataires et de quartiers, comme **Fuerza y Unidad** veulent contrôler les constructions et l'attribution de *viviendas*<sup>92</sup>.

Cependant la guérilla du **Guerrero** et les révoltes sporadiques du **Tabasco** sont plus proches des mouvements gauchistes et marxisants d'autrefois, avec un goût marqué pour l'action violente.

<sup>90</sup>-in-*Rivista Anarchica*, Milano, n°237, 1997, p.37

<sup>91</sup> **BLANC Jacques** *MARCOS ou l'épopée des zapatistes*, -in-*Libération*, 26/03/2001

<sup>92</sup> **COMBESQUE Marie-Agnès** *Comme des papillons vers la lumière*, -in-*Le Monde diplomatique*, décembre 1999



## VIII/ Essais utopiques libertaires de petite dimension

## V. ESSAIS UTOPIQUES LIBERTAIRES DE PETITE DIMENSION:

|   |          |
|---|----------|
| <b>V. ESSAIS UTOPIQUES LIBERTAIRES DE PETITE DIMENSION:</b>   | <b>1</b> |
| A. VARIÉTÉ DES « MICROCOSMES » LIBERTAIRES, ALTERNATIFS ET AUTOGESTIONNAIRES...                               | 4        |
| 1. Des définitions fort diverses: pour désigner cet « anarchisme mode de vie »                                | 4        |
| 2. Des essais urbains :   | 5        |
| a) Communautés de « réfractaires » :  | 5        |
| b) Ateliers communautaires, coopératives et commerce équitable.....   | 5        |
| c) Essais mutualistes plus contemporains : trocs, échanges solidaires, auto-organisations communautaires..... | 7        |
| d) Multiples essais de banques ou d'organismes de crédit.....   | 9        |
| e) Mouvements de squatters contemporains – Christiania.....   | 10       |
| f) Les centres culturels et sociaux.....  | 12       |
| 3. Essais plutôt ruraux :   | 13       |
| a) Le cas français au début et au milieu du XX° siècle : quelques exemples :                                  | 13       |
| b) La richesse du milieu nord-américain au XIXème .....   | 14       |
| c) Le tolstoïsme appliqué et ses suites : l'exemple britannique .....   | 15       |
| d) La « Cécilia » de Giovanni ROSSI au Brésil et quelques autres colonies.....                                | 15       |
| e) Le cas de l'anarchisme japonais au XX° siècle.....   | 17       |
| f) Expérimentations communautaires en Chine .....   | 18       |
| g) Des communes (parfois anarchistes) en RSFSR bolchevique ? .....  | 19       |
| h) Les communautés libertaires naturistes – Espagne du début du XX° siècle .....                              | 20       |
| i) Les collectivités des sixties et seventies .....   | 20       |
| j) « Assembléisme » libertaire en Algérie ? .....   | 21       |
| k) Et aujourd'hui ? .....   | 22       |
| 4. Une communauté « exemplaire » de l'exil: la « Comunidad del Sur » (Uruguay - Suède)...                     | 22       |
| 5. Quelques essais autogestionnaires ou conseillistes, surtout en France, dans le monde du travail :          | 24       |
| B. ESSAIS UTOPIQUES LIBERTAIRES SURTOUT PÉDAGOGIQUES :  | 24       |
| 1. Un arrière plan théorique très important et très riche :   | 25       |
| a) Quelques précurseurs .....   | 25       |
| b) L'innovant Charles FOURIER .....   | 25       |
| c) Les premiers anarchistes : William GODWIN et Mary WOOLSTONECRAFT .....                                     | 26       |
| d) Primauté de l'éducation chez PROUDHON .....  | 27       |
| e) Louise MICHEL institutrice anarchiste.....   | 27       |
| f) Quelques rares positions éducatives de BAKOUNINE.....  | 28       |
| g) L'énorme engagement éducatif des frères RECLUS.....  | 28       |
| h) Pierre KROPOTKINE .....  | 29       |
| i) Jean GRAVE, pédagogue et écrivain utopiste.....  | 29       |
| j) Ferdinand Domela NIEUWENHUIS.....  | 29       |
| k) Entre autodidactisme et université populaire : Fernand PELLOUTIER .....                                    | 29       |
| l) Quelques précurseurs anarchistes de FERRER en Espagne.....   | 30       |
| m) James GUILLAUME et la pensée pédagogique sous la III° République .....                                     | 30       |
| n) Quelques positions libertaires éducatives de Herbert READ – années 1940 .....                              | 30       |
| 2. Le cas Léon TOLSTOÏ (1828-1910) et l'expérience de Iasnaïa Poliana .....                                   | 31       |
| 3. L'école de RHODAKANATY au Mexique.....   | 31       |
| 4. génial précurseur : Paul ROBIN (1837-1912) et Cempuis 1880-1894 .....                                      | 31       |
| 5. « L'école libertaire » de DEGALVÈS et JANVION vers 1897 .....  | 32       |
| 6. les associations se réclamant de FERRER y GUARDIA Francisco .....  | 33       |
| 7. Sébastien FAURE (1858-1942) et La Ruhe 1904-1917 .....   | 36       |
| 8. Le « Centre Culturel Juif » de Londres et l'influence de ROCKER Rudolph .....                              | 36       |
| 9. Madeleine VERNET (morte en 1949) et L'Avenir Social 1907.....  | 37       |
| 10. La Bonne Louise, « nid d'enfant » 1907 .....  | 37       |
| 11. Les Universités Populaires et « Athénées » .....  | 37       |
| 12. les « maîtres camarades » de Hambourg 1919-1933 et leurs précurseurs.....                                 | 38       |
| 13. Etta FEDERN, pédagogue anarchiste internationaliste.....  | 39       |
| 14. L'expérience catalane durant la révolution et la guerre d'Espagne 1936-39 .....                           | 40       |
| 15. Quelques essais anti-autoritaires en URSS.....  | 40       |
| 16. la thérapie autogestionnaire de Friedrich LIEBLING (1893-1982) .....                                      | 40       |

|  |    |
|--|----|
| 17. Pragmatismes libertaires : Paul GOODMAN et Paulo FREIRE .....                              | 40 |
| 18. quelques essais d'autogestion et de réalisations libertaires récents.....                  | 41 |
| 19. essai de définition « théorique » de l'utopie éducative libertaire .....                   | 44 |
| 20. essais et théories proches du mouvement libertaire, avec de nombreuses interactions :....  | 45 |
| a) Autour du mouvement de « l'école nouvelle » .....   | 45 |
| b) « L'autoritaire » MAKARENKO .....   | 47 |
| c) l'importance des psychologues et psychanalystes dans l'éducation .....                      | 47 |
| d) diversité des expériences autogestionnaires et anti-autoritaires : NEILL et les autres..... | 48 |
| e) Le mouvement « FREINET » .....  | 50 |
| f) La « pédagogie autogestionnaire ou institutionnelle » : une pédagogie libertaire .....      | 51 |
| g) La société sans école ou une société déscolarisée ? ILLICH et les autres.....               | 52 |
| C. QUELQUES COMMUNAUTÉS LIBERTAIRES ARTISTIQUES : .....  | 54 |
| a) Un prototype ? : Red House et la coopérative de William MORRIS .....                        | 54 |
| b) Le « <b>cinéma du peuple</b> » en France au début du siècle.....                            | 54 |
| c) Ascona au début du XX <sup>e</sup> siècle et ses antécédents germaniques.....               | 54 |
| d) DADA, groupement artistique libertaire ? .....  | 55 |
| e) Les URALES une famille de l'intelligentsia anarchiste ibérique .....                        | 55 |
| f) le Living Theatre, communauté anarchiste ( ?) dès 1947 .....                                | 56 |
| g) Hétérotopies des happenings... autour de Jean-Jacques LEBEL.....                            | 56 |
| h) Aspects libertaires du groupe COBRA .....   | 58 |
| i) FLUXUS, communauté artistique libre du début des sixties .....                              | 58 |
| j) Groupement autour du projet SIGMA - Londres - Sixties .....                                 | 59 |
| k) les Diggers de San Francisco et la Mime Troupe : .....                                      | 59 |
| l) Le groupe Panique des années 1960 en France .....   | 60 |
| m) « La Commune » de Milan dans les années 1970.....   | 60 |
| n) Le groupe SOMA brésilien des seventies .....  | 60 |
| o) les groupes « punks » et apparentés : .....   | 60 |
| p) Les BÉRURIER noir, post-punks libertaires français.....                                     | 62 |
| q) les Périphériques : .....   | 62 |
| r) « l'utopie concrète » autour du cinéaste GUÉDIGUIAN .....                                   | 62 |
| s) FARINE ORPHELINE de Montréal dans les années 1990 .....                                     | 62 |
| t) la « rave party » comme communauté libertaire ? .....                                       | 62 |
| D. DÉRISION ET UTOPIE : LE CANULAR ANTIÉTATIQUE D'OCCUSSI-AMBENO .....                         | 63 |
| E. LES UTOPIES ALTERNATIVES : UN « NOUVEL IMAGINAIRE UTOPIQUE » ? .....                        | 64 |
| 1. Sur quoi s'appuyer pour l'analyser ? .....  | 64 |
| 2. Quels éléments novateurs ou particuliers révèlent ces multiples expériences .....           | 65 |

## A. VARIETE DES « MICROCOSMES » LIBERTAIRES, ALTERNATIFS ET AUTOGESTIONNAIRES... :

### 1. Des définitions fort diverses: pour désigner cet « anarchisme mode de vie »

L'idée « *d'anarchisme mode de vie* » ou de manière d'être, est une expression pratique utilisée aujourd'hui pour englober toutes les actions et pratiques anarchistes dans le quotidien, des mœurs végétariennes, aux usages de l'esperanto, en passant par les milieux libres ou libérés. Mais dans les documents ou analyses, ces milieux libérés sont dénommés de très diverses façons, surtout pour les vieux textes.

Pour Giovanni ROSSI le réalisateur de la *Cecilia*, la notion de pratiques « *expérimentales* » s'impose.

Le terme de **colonie** anarchiste est fréquent au tournant du siècle. Il provient sans doute des « **colonies sociétales** » fouriéristes actives des les années 1830 (c'est le nom adopté pour celle qui semble le premier phalanstère, à Condé sur Vesgre vers 1833-33). Victor SERGE le reprend, en parlant de « *colonies communistes, utiles et nécessaires* » et les assimile « *à la propagande par les faits, par les actes* », ce qui permet intelligemment de distinguer l'anarchisme du terrorisme qui l'a trop souvent catalogué négativement.<sup>1</sup> Ce terme de **colonie**, au sens **d'installation**, de l'anglais **settlement**, est encore utilisé par le spécialiste des kibboutz qu'est Yaacov OVED<sup>2</sup>.

Le terme de « **milieu libre** » se répand dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout en France et en Belgique, mais également au Canada comme celui de Redder Alta, dans une exploitation charbonnière. Parmi les 37 colons, nous indique J.C. PETIFILS<sup>3</sup>, les immigrés français sont nombreux.

Dans la sphère allemande, Martin BUBER et Gustav LANDAUER présentent une **vision communautariste**, teintée de religiosité au début du siècle.

Depuis les années soixante, le terme de mouvements ou de **contre-sociétés alternatives** (ou **collectivités alternatives**, ou « **alternatives partielles** »<sup>4</sup>) est largement utilisé, autour des valeurs fortes que sont autogestion, solidarité, autonomie et liberté. Jef ULBERGHS, le fondateur belge du **MAB, Mouvement d'Animation de Base**, dans le livre cité, définit ces alternatives partielles comme une forme de socialisme de la base, concret, pragmatiste, ouvert et évolutif. La communauté touche tous les aspects de la vie, de la production aux manifestations culturelles L'idéal autogestionnaire s'exprime alors dans des *communautés, collectifs ou communes...* Ces « **réalisations autogestionnaires** » sont également des « **expérimentations alternatives** », des « **essais** » certes limités et incomplets, mais fortement symboliques, puisqu'ils montrent à voir la société autogérée future..

Le terme **commune** est surtout employé dans la sphère germanique, tant les expériences de **Kommune I** et **Kommune II** à Berlin en fin des années soixante ont été analysées. L'Allemagne Occidentale aurait d'ailleurs compté un nombre impressionnant de communautés (25 000 est un total approximatif, non réellement vérifié, mais parfois annoncé), puisque vers 1978, il y aurait eu dans la seule ville de Berlin des milliers d'associations concernant près de 150 000 personnes ! Dieter KUNZELMANN et Reimut REICHE y développent une forte aile anti-autoritaire.

Dans une belle formule des années 70, Amedeo BERTOLO parle de la nécessité des ces « **îles d'autogestion** » qui peuvent et doivent devenir des « **archipels** ». Jean-Manuel TRAIMOND à propos de Christiania au Danemark, parle de **fristad** (ville libre) ou « **d'oasis alternative** ».

Aujourd'hui, on parle plus de « **communautés intentionnelles** » avec SARGENT Lyman Tower, ou de « **laboratoires d'utopies** » avec Ronald CREAGH dans son livre sur les USA en 1983, ou plus simplement de « **Projet** » comme le Wespe en Allemagne dès 1988.

<sup>1</sup> SERGE Victor *Le Rétif, articles parus dans l'Anarchie 1909-1912*, Paris, Monnier, 224p, 1989, p.192

<sup>2</sup> OVED Yaacov *Mouvements communautaires au XX<sup>e</sup> siècle*, -in-*Utopie*, BNF, 2000

<sup>3</sup> PETIFILS Jean Christian *La vie quotidienne des communautés utopiques au XIX<sup>e</sup>*, Paris, Hachette, 1982

<sup>4</sup> ULBURGHS Jef *Pour une pédagogie de l'autogestion*, Paris, les Éditions ouvrières, 231p, 1980, p.130

PUCCIARELLI Mimmo quant à lui aime bien l'expression « *de bâtisseurs d'utopies au quotidien, qui ont essayé dans différents lieux et avec diverses structures, de créer, ici et maintenant, une autre société* »<sup>5</sup>. Cette analyse est partagée par Gérard FON, animateur de l'Escampette à Lyon, association de bénévoles s'occupant de camps de vacances pour les jeunes : « *...c'était finalement réaliser, peut-être pas une utopie, mais une partie d'utopie* ». Bref on peut parler d'utopies « *ouvertes, libertaires et plurielles* » comme le résume Mimmo dans son livre centré sur la Croix Rouse.<sup>6</sup>

Cette notion « *d'économie et de planification participative* », autogérée, se voulant pragmatique et tolérante, non dogmatique, est prônée aujourd'hui par l'anarchiste canadien Normand BAILLARGEON<sup>7</sup>, qui revitalise les idées de Michael ALBERT et Robin HAHNEL de 1991 *The political economy of participatory economics* (Princeton UP).

## 2. Des essais urbains :

### a) Communautés de « réfractaires » :

C'est sous ce nom qu'est classée la **Communauté de Romainville** (liée au journal **L'Anarchie**) au début du XX<sup>e</sup> siècle. Sous la « direction » d'André LORULOT, elle abrite un grand nombre d'illégalistes (vers 1910 on y trouve presque tous les membres de la Bande à BONNOT) qui côtoient des intellectuels moins compromis et moins fanatiques (Victor KILBATCHICHE, futur Victor SERGE). La vie communautaire est très libre et les membres changent fréquemment. Un pavillon à deux étages était « *entouré d'un jardin planté d'arbres fruitiers où fleurissait le lilas* »<sup>8</sup>. Outre les éléments propres à la propagande (atelier de typographie, presse, bibliothèque), le lieu comprend une cuisine, une douche collective et des chambres. Le potager et un petit élevage permet un minimum d'autarcie alimentaire. La vie est souvent conflictuelle entre un LORULOT qui impose des règles alimentaires et hygiéniques assez strictes et les proches de Victor SERGE moins fanatiques du contrôle végétarien ou anti-alcoolique.

### b) Ateliers communautaires, coopératives et commerce équitable...

Ce sont sans doute les fouriéristes qui les premiers ont marqué le mouvement pré-coopératif, comme à Lyon vers 1835 avec Michel-Marie DERRION, auquel les anarchistes lyonnais de l'ACL (avec d'autres participants) ont rendu hommage lors d'un colloque en juin 2000. Avec l'ancien tisseur de la Croix-Rousse Joseph REYNIER il a créé la « *première coopérative française de consommation "Le commerce véridique et équitable"* ». Cet essai est notable, et précède de près de 10 ans l'expérience toujours citée comme pionnière des anglais de Rochdale (1844)<sup>9</sup> : mais il est très réformiste et pacifique, et donc évidemment bien peu libertaire. Ces fouriéristes s'implantent ainsi facilement dans le milieu nord-américain où la tradition des coopératives commence à être imposante. De 1845 à 1853 ils soutiennent le mouvement de la **Workingmen's Protective Union** qui regroupe près de 230 magasins coopératifs<sup>10</sup>.

À Lyon toujours, vers 1848-1849, la **Société des Travailleurs Unis** regroupant des ouvriers de divers mouvements socialisants et utopistes d'alors, reprend l'idée de DERRION de commerce véridique et pousse plus en avant l'engagement solidaire et politique, y compris contre le coup d'État de 1851. Cet exemple vaut la peine d'être signalé pour son refus de rétribuer le capital et pour lutter contre les « *parasites* » industriels (ce qui témoigne d'un

<sup>5</sup> PUCCIARELLI Mimmo *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, ACL, 365p, 1999

<sup>6</sup> PUCCIARELLI Mimmo *Le rêve au quotidien*, Lyon, ACL, 253p, 1996, p.234

<sup>7</sup> BAILLARGEON Normand *Une proposition libertaire : l'économie participative*, -in-**Agone**, n°21, 1999 et BAILLARGEON Normand *L'ordre moins le pouvoir...*, Paris, Agone, 2001

<sup>8</sup> THOMAS Bernard *La Bande à BONNOT*, Paris, Tchou, 260p, 1968

<sup>9</sup> PUCCIARELLI Mimmo *La dissidence au quotidien*, tirée du site d'ACL, <http://ateliber.lautre.net> le 23/10/2002

<sup>10</sup> GUARNERI Carl J. *Fouriéristes américains*, -in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

fouriérisme assez radical), mais également pour l'utilisation de bons ou de billets d'échanges qui constituent une « *monnaie coopérative* » qui anticipent sur les bons émis dans beaucoup d'expériences communautaires, comme ce sera le cas durant les collectivisations espagnoles de 1936.

Ces coopératives, essais communautaires et expérimentations sociales limités, sont reconnus par le socialisme international naissant comme une des formes de l'émancipation intégrées dans la réalité sociale. Comme le rappelle *L'Adresse de l'AIT* du 28/09/1864, ces expériences révèlent « *que par des actes et non des arguments (..) que la production à une grande échelle et en harmonie avec les principes de la science moderne peut être effectuée sans qu'une classe de maîtres emploie une classe de bras, que les moyens du travail, pour porter des fruits, n'ont pas besoin d'être monopolisés pour dominer et exploiter le travailleur* »<sup>11</sup>. Beaucoup d'internationaux et de libertaires y participent donc sans trop de scrupule, même si la coopérative, comme aujourd'hui la cogestion, est une forme de compromis vis à vis du système en place.

À ce mouvement se rattache un grand nom du mouvement internationaliste français : Eugène VARLIN, pré-syndicaliste, bakouniniste, engagé sous le Second Empire dans un réseau associatif de grande ampleur. Il lance en 1864 une « *épicerie sociétaire* », la **Ménagère**. À partir de 1868, avec la libertaire Nathalie LEMEL, il met sur pied le réseau des *Marmites*, « *cuisines sociétaires* », « *restaurants coopératifs* », qui sont également un haut lieu du débat militant de la fin de l'Empire. Les proscrits de la Commune vont parfois relancer ce mouvement dans l'exil, comme la **Marmite** de Londres en 1871, ou celle de Genève.

Ainsi au XIX<sup>e</sup> siècle surtout, de multiples coopératives artisanales ou ouvrières se développent, favorisant un commerce plus équitable. Plusieurs de ces **Fraternelles** comme parfois elles s'appellent sont de véritables coopératives de consommation.

En Franche Comté, **La Fraternelle de Saint-Claude**, fondée en 1881 dans le haut Jura et devenant association culturelle en 1984 pour subsister, est le plus célèbre des exemples comtois. Sans doute inspirée par les idéaux utopistes des associations lyonnaises (Statut de type « *communiste* » icarien dit Alain MÉLO<sup>12</sup>), elle est gagnée au socialisme de tendance surtout allemanniste (la branche la plus libertaire du socialisme d'alors) vers 1896. Cette coopérative, très liée aux cercles socialistes, connaît le succès économique et sociétaire. En 1910 elle dresse sur Saint-Claude une vaste Maison du Peuple (« *cathédrale des temps nouveaux* ») inspirée des exemples du Nord de la France et de la Belgique (liens très forts avec Gand). Elle va compter plus de 20 établissements sur la ville (dont des épiceries, entrepôts et logements sociaux) et essaimer dans plus de 16 localités jurassiennes. **La Prévoyante** de Lavans s'y rattache dès 1902, **L'Avenir** de Chassal en 1920, **L'Union coopérative** de Cuttura en 1921, **La Ruche** de Septmoncel en 1922 et **L'Espérance** de Lamoura en 1923... pour ne prendre que des exemples assez significatifs. Ce mouvement se rattache au socialisme utopique plutôt réformiste cependant, dont le député jurassien Ernest TARBOURIECH contribue, avec son utopie collectiviste de 1902, publiée chez Stock : *La cité future. Essai d'une utopie scientifique*. L'importance des fruitières et coopératives jurassiennes plus ou moins libertaires est forte en fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un historien aussi célèbre que Daniel HALÉVY en fait une référence et le départ de sa contre-utopie *Histoire de quatre ans 1997-2001* publiée en feuilleton en 1903.

En milieu plus spécifiquement libertaire, on peut relever les expériences suivantes :

- En Argentine, à la fin des années 1880, les exilés anarchistes italiens autour de MALATESTA fondent à Buenos Aires un atelier communautaire d'électricité qu'ils appellent « **MALATESTA, NATTA, PEZI y Cía** ». La vie commune permet d'obtenir une certaine autarcie (des essais avicoles et viticoles ont semble-t-il été également tenté par le groupe) et de se consacrer à la cause. Le local permet de servir de lieux de rencontres et de débats, et de sortir un grand nombre de publications. Le journal *La Question sociale* connaît 14

---

<sup>11</sup> **BAYON Denis** *Le Commerce véridique et social de Michel-Marie DERRION, Lyon 1835-1838*, Lyon, ACL, 68p, 2002

<sup>12</sup> **MÉLO Alain** *Une maison pour le peuple à Saint-Claude 1880-1940*, Saint-Claude, La Fraternelle, 110p, 1995

numéros entre 1885 et 1886. Un appendice de ce regroupement est le **Círculo de Estudios Sociales** mais il a lui un rôle exclusivement propagandiste.

- Le **Milieu Libre** de Belgique au début du XX<sup>e</sup> siècle nous est décrit par Victor SERGE qui le visite dans sa jeunesse libertaire avec son ami Raymond CALLEMIN, bientôt le fameux « *Raymond-la-science* » de la Bande à BONNOT. C'est sans doute la « *colonie communautaire* » de **Stockel** dans la forêt de Soignes qui regroupe tout un monde d'artisans, de jardiniers et de quelques vagabonds de passage. Le milieu est ouvert et libre, et fait de la négation de l'argent et de l'amour libre deux des axes essentiels du regroupement.
- La **Nouvelle Communauté** de Berlin vers 1901-1904 comprend des anarchistes allemands très célèbres comme Erich MÜHSAM et Gustav LANDAUER.
- À **Ostia** en début du XX<sup>e</sup> siècle se développe une communauté anarchisante vivant sous l'aspect d'une société coopérative.

c) *Essais mutualistes plus contemporains : trocs, échanges solidaires, auto-organisations communautaires...*

Au sein de ce que l'on nomme (souvent péjorativement) **économie informelle, économie souterraine, secteur underground, secteur de l'ombre...**, se situent et se développent des activités alternatives à forte charge utopique. Ces activités et ces formes d'organisation sont souvent libertaires dans leur primauté de l'humain, du relationnel (idée **d'économie de réseau**), dans leur auto-organisation et leur volonté d'autonomie. L'informel est donc ré-analysé, puisque « *l'informalité, c'est cette extraordinaire capacité des individus à s'intégrer dans leur milieu, à trouver les ressources nécessaires à leur survie* »<sup>13</sup>. L'aspect utopique redevient essentiel car « *ce sont les humains et leurs actes qui écrivent l'histoire, vivent le présent et imaginent le futur de l'humanité* ». La volonté de mettre le social au premier plan, de tenter de vivre dans le non-marchand ou dans le non-monnaire, par un acte volontaire et libre (notion anglo-saxonne de **voluntary sector**) permettent de revaloriser certaines expériences.

C'est pourquoi les appellations aujourd'hui sont plus positives, et militantes : on préfère les notions **d'économie solidaire, d'économie participative**, ou plus générale **d'économie populaire**.

Mais personne n'est aveugle : les risques de récupération par le système, la marginalisation des pratiques, la faible « rentabilité » et la multiplication des échecs, l'emprise des bandes organisées... révèlent une synergie croissante entre économie formelle et économie populaire (phénomène « *d'hybridation* ») plus qu'une réelle alternative auto-organisationnelle en plein essor<sup>14</sup>. Se vouloir hors et contre le système, indépendant autant de l'État que du marché reste la plupart du temps un leurre, une illusion. D'autre part, les reproches ou critiques qui sont faits à ces tentatives alternatives nous ramènent à la critique anarchiste « traditionnelles » des utopies, prises comme « *îlots démocratiques* » présentant un danger « *obscène* » de « *l'enfermement communautaire* » alors que l'engagement dans la société réelle et conflictuelle demeure la voie essentielle de l'engagement révolutionnaire.

Dans des environnements contemporains proches des idéaux libertaires de solidarité et d'autogestion, et de mutualisation des compétences, on peut citer les **SEL** (*Systèmes d'Échanges Locaux*) qui fleurissent en France depuis 1994, au moment où est apparue la première association en Ariège. Ils sont formés un peu sur le même type que les **LETS** anglo-saxons (*Local Exchange Trade System*). Ils seraient lors de leur congrès d'août 2001 plus de 350 et prouvent ainsi l'importance des solutions alternatives et la présence d'une réelle demande de citoyenneté et de rapports à la base, hors du système économique dominant. Un essai de coordination est exercé par l'association **Sel'idaire**.

---

<sup>13</sup> **LLENA Claude** *Économie populaire, laboratoire de la post-modernité ou forme ultime du capitalisme ?*, -in-*Réfractons*, n°9, 2002

<sup>14</sup> **MARCHAND Alain** *Improbable économie solidaire*, -in-*Réfractons*, n°8, 2002

Schématiquement, un SEL est une association locale pratiquant le « *multi-troc* »<sup>15</sup>, c'est à dire qui mutualise les offres et les demandes. L'argent est souvent remplacé par des bons d'échanges ou des monnaies symboliques, ce qui relie les SEL à toutes les associations communautaires du passé. Cette alternative économique reste cependant marginale, peu productive et relativement tolérée par l'État ; elle se limite surtout au domaine des services, parfois du bricolage et des travaux agricoles. Sur le plan social par contre, les SEL ont réussi : ils aident à renouer les liens sociaux, à vivre une « *marginalité conviviale* »<sup>16</sup> qui est une vraie « *école pratique d'autogestion et de démocratie directe* ». Il s'agit donc bien d'une utopie du présent et du futur proche, comme une brochure publiée en 1998 le rappelle judicieusement *Pour changer échangeons*<sup>17</sup>. Ces dernières considérations les rapprochent évidemment des stratégies libertaires.

Cependant des dérives inégalitaires et un retour des rapports marchands semblent se manifester, d'où des divisions internes et une tentative récente de développer les **SELT** (*Système d'Échange Local au Temps*) qui remplacent les bons ou monnaies parallèles par un mode d'échange utilisant la durée horaire comme principal ou comme seul critère. L'association deviendrait plus égalitaire, moins structurée et donc plus souple, ce qui lui conférerait, d'après un partisan (Jean-Louis DO), une étiquette « *d'authentique* » quoique « *modeste* » alternative.

Dans un registre encore plus réformiste, qui ne remet pas en cause le système électoral, on peut citer les essais urbains de participation citoyenne, notamment l'expérience pionnière du **Presupuesto Participativo** que la communauté urbaine de Porto Alegre mène brillamment au Brésil, et qui est à l'honneur en 2001 avec le forum mondial « *contre la mondialisation* » qui s'est tenu dans la ville. Cependant les pratiques libertaires y sont spontanées mais bien réelles : le « *budget participatif* » est devenu transparent, atteint la grande majorité de la population urbaine concernée, qui en discute, contrôle ses conseillers, peut les révoquer...

En Bolivie dans les années 1990, dans les vallées andines de la proximité de Cochabamba, des isolés considérés comme « *pauvres* » du fait de cet isolement (anciens, veuves, célibataires...) revivifient des pratiques solidaires traditionnelles pour rompre leur marginalité et redonner sens aux liens sociaux et aux services collectifs. À Huancarani<sup>18</sup>, une vingtaine de personnes, des femmes majoritairement, relancent la pratique du **pirwa** ou travail communautaire, en consacrant environ une journée par semaine à de petites productions agricoles, ou à la construction et/ou rénovation de services publics (école, adduction d'eau...). L'autogestion semble alors vécue comme une fête, un lieu convivial, pas très rentable en termes capitalistes, mais qui socialement et psychologiquement a une portée considérable.

Une autre pratique similaire se retrouve au Sénégal, à grande échelle cette fois (plus de 100 000 personnes seraient concernées) avec l'auto-organisation des exclus dans la banlieue de Dakar, appelée GrandYoff. « *L'auto-production* » collective est une manière de limiter la misère, de renouer les liens sociaux et de permettre une légère autarcie<sup>19</sup>.

En Argentine, face à la crise économique récente, de multiples tentatives d'échanges solidaires se sont mises en place. Près de 6 000 000 de personnes s'adonneraient au « *troc* » en 2002<sup>20</sup>. Cette « *expérience du "trueque"* » est le fait tant des individus, que de clubs ou associations. Souvent sont utilisés des bons ou « *créditos* » qui évaluent des biens ou des services et qui remplacent la monnaie dépréciée. Sans le savoir, ils renouent avec ce que beaucoup de collectivités libertaires ont tenté durant la révolution espagnole de 1936-1937. L'ampleur du phénomène argentin semble cependant sans précédent, puisque le journal cité

---

<sup>15</sup> DO Jean-Louis *Du SEL au SELT*, -in-**Réfractions**, n°9, 2002

<sup>16</sup> GILET Bernard *Un exemple d'alternative : les SEL*, -in-**Réfractions**, n°9, 2002

<sup>17</sup> SEL *Pour changer échangeons*, Lyon, Silence, 1998

<sup>18</sup> GEOFFROY KOMADINA Céline *L'économie participative à Huancarani, une communauté bolivienne* - in- **Réfractions**, n°9, 2002

<sup>19</sup> LATOUCHE Serge *Capitalisme populaire ou survie conviviale*, -in-**Silence**, Lyon, n°185-186, janvier 1995

<sup>20</sup> **Libération**, 22/08/2002



parle d'un montant de *créditos* qui serait supérieur aux autres monnaies en exercice (pesos, dollars...).

d) *Multiples essais de banques ou d'organismes de crédit...*

C'est sans doute Robert OWEN qui le premier développe cette idée en lançant dans les années 1830 sa **National Equitable Labour Exchange**, sorte de Bourse du Travail où s'échangent des bons du travail. Marqué par GODWIN, centrant ses analyses sur une vision optimiste de la perfectibilité humaine et sur l'importance de l'entraide qu'il nomme « *charité* », tous points qui annoncent KROPOTKINE, le penseur britannique peut souvent être lié au mouvement libertaire. C'est encore plus net pour ses primordiaux projets éducatifs.

L'idée de banque ou de bourse populaire dans le mouvement libertaire est surtout reprise par PROUDHON (avec sa « *micro-utopie* » de la **Banque du Peuple**) et par les frères RECLUS au XIX<sup>e</sup> en Europe. Dès 1857 avec notamment son *Manuel du spéculateur à la bourse*, le bisontin PROUDHON dénonce l'intérêt sur l'argent et développe ses idées de crédit gratuit, ce que devrait assurer une **Banque mutuelle**. Peu après, en fin 1864, Élie et Élisée RECLUS avec l'aide du fédéraliste espagnol Fernando GARRIDO fondent le **Crédit au Travail** qui est une sorte de banque coopérative. Le journal *L'association* lui est lié. L'objectif est d'aider des projets « *autogérés* » et de développer l'entraide, notamment en milieu ouvrier. Par exemple est soutenue une fonderie coopérative de près de 45 partenaires. Vers 1868, le projet compterait environ 550 actionnaires.

Josiah WARREN aux ÉU tente de développer une coopérative reposant sur des bons de travail, en vendant ainsi au juste prix les produits et en se soustrayant au système monétaire : ce **Time Store** anticipe cependant plus les **SEL** de notre époque que les Banques du peuple. C'est un nouvel exemple de la volonté des militants d'alors de réaliser un « *commerce équitable* ».

Henry SEYMOUR, fondateur en Grande Bretagne de **The anarchist** en 1885-1888, responsable d'un **English anarchist circle/Cercle anarchiste anglais**, est également à la même époque animateur du **Free Currency Movement**. Ces écrits *Free trade* et *Free exchange* en 1892 donnent une base théorique supplémentaire au mouvement anarchiste de souche individualiste.

Mais le théoricien le plus conséquent sur le sujet au XIX<sup>e</sup> siècle semble être l'anarchiste individualiste états-unien William B. GREENE, dont la production pamphlétaire est très riche. Vers la fin du siècle, Benjamin R. TUCKER, sans doute le plus célèbre des anarchistes autochtones des États-Unis, va faire la synthèse entre GREENE et PROUDHON sur cet argument de **Mutual Banking**. Son journal *Liberty*, fondé en 1881, en est le soutien le plus actif. Henry SEYMOUR en est alors très proche.

Pour compléter ses analyses, il faut relire l'œuvre la plus utopique de KROPOTKINE, *La conquête du pain*, notamment les pages où il développe ses remarques sur les bons de travail, comme monnaie de remplacement. Chaque communauté devient ainsi une sorte de centre d'émission monétaire, reposant sur la confiance et sur l'équilibre entre tous les types de travaux, sans discrimination.

Au début du XX<sup>e</sup>, les idées proudhoniennes sont reprises et développées par Christian CORNELISSEN, un des maîtres à penser de l'anarcho-syndicalisme d'alors.

En Espagne libertaire, l'idée de **Banco Sindical Ibérico** est reprise par le **Pleno Económico Ampliado** de la CNT à Valencia en janvier 1938. Le leader syndicaliste et futur ministre anarchiste (!) relance l'idée proudhonnienne de **Banque de crédit Municipale** dans son article *La revolución social y el comunismo libertario* publié dans **Sindicalismo**, en 1933.

Enfin du XX<sup>e</sup> des essais de réalisations ont parfois atteint un bon développement économique. C'est le cas de **MAG 6** à Reggio-Emilia en Italie : ensemble d'associations économiques diversifiées, d'apparence libertaire, pratiquant la solidarité alternative. De nombreuses communautés y font appel.

En Allemagne occidentale, dès 1978 la **Netzwerk Selbsthilfe** de Berlin, puis dès 1988 la **Ökobank** de Francfort ont servi d'ossature au mouvement communautaire.

L'exemple le plus intéressant, mais non libertaire, est peut-être celui de la **Grameen Bank** (Banque Rurale) créée au Bangla Desh en 1974 par Muhammad YUNUS pour aider les pauvres, et qui compte en fin 2000 plus de 20 millions de personnes dans une soixantaine de pays.

#### e) *Mouvements de squatters contemporains – Christiania...*

La volonté d'occuper (*squatter*) des espaces libres ou libérés, de s'y installer à sa guise, de les autogérer... est une vieille revendication des anarchistes et de tous les artistes alternatifs. Cette forme tardive de la « *récupération ou reprise* » individuelle et collective s'est largement développée depuis les années soixante. Elle renoue avec les mouvements promus par les anarchistes enfin du XIX<sup>e</sup> siècle. À la simple occupation s'est souvent ajouté un rôle d'animation locale, culturel et artistique ou économique, qui fait que de nombreux squats ont eu un rayonnement dans leur quartier (Cf. Ceux des pentes de la Croix Rousse à Lyon) voire même à l'échelle d'une ville (Cf. Christiania à Copenhague). Ces squats « *demeurent résolument urbains* » et se présentent souvent comme une « *œuvre totale et éphémère* »<sup>21</sup>, une sorte « *d'hétérotopie* » où les acteurs vivent leur vie, travaillent, font de l'animation artistique, ouvrent leur monde sur l'extérieur (ventes de produits artisanaux, concerts...). Ce sont de véritables communautés alternatives, autonomes... des micro-mondes qui se dressent avec leurs moyens dérisoires, dans des lieux délabrés ou dans des « friches industrielles »... face à un monde marchant qui n'arrive plus à gérer ses propres déchets urbains et qui ne prend plus le temps de vivre.

Le **mouvement provo** aux Pays Bas, inspirant rapidement anarchistes et situationnistes au début des années soixante, a souvent été un initiateur en ce domaine. Il se prolonge dans le mouvement des **krakers** des années 1970-1980 surtout.

Dans les années 1970 le groupe **Anarchitecture**, (belle fusion du mot *anarchie* avec celui d'*architecture*), autour de MATTA-CLARCK, agit souvent à partir des squats.

Le cas de la communauté de **Christiania** au Danemark, un des plus vieux squats de grande dimension (plus de 20 ha), à caractère libertaire en Europe, est une référence connue de tous les jeunes, sans doute plus pour la libre vente de drogues « *douces* » dont la communauté détient un quasi-monopole sur Copenhague, que pour sa volonté alternative et autogestionnaire.

Les termes de « *Christiania* » et de « *christianites* » sont provocateurs, ils font évidemment référence à la famille royale, les « *Christians* » et à l'ancien quartier de la ville fondé par Christian IV au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La volonté utopique est manifeste dès l'origine, avec le concept auto-proclamé de « *Christiania ville libre* ». Encore aujourd'hui, malgré les évolutions, on peut parler « *de quelque chose entre un port franc et une oasis anarchiste : une fristand, une ville libre* » selon la belle formule de Jean Manuel TRAIMOND<sup>22</sup>.

Les christianites forment un milieu culturellement bien typé, avec une « *fantaisie débridée* »<sup>23</sup> (vêtements, décorations des habitations, concerts et activités musicales et théâtrales omniprésents, artisanat délirant...) L'utopie est ici sans règle et sans limite imaginative, et ferait plus plaisir à William MORRIS qu'à CABET ou aux moines saint-

<sup>21</sup> D'ASCIANO Jean-Luc André *Les squats artistiques ressuscitent les ruines industrielles*, -in- *Libération*, 17/11/2002

<sup>22</sup> TRAIMOND Jean Manuel *Récits de Christiania*, Lyon, ACL, 142p, 1994

<sup>23</sup> TRAIMOND Jean Manuel *Christiania, 25 ans de culture quasi libertaire*, -in- *La Culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997

simoniens... La culture festive de la bière et du haschich, l'égalitarisme forcené... y ajoutent une tonalité libertaire, de forte attractivité, ce qui n'est pas sans risque puisque des réseaux mafieux liés à la toxicomanie et des vendeurs très capitalistes et sans scrupules y ont pratiqué l'entrisme.

Créé en 1971, reconnu comme « *expérience sociale* » de 1974 à 1976, ce squat résiste toujours, en ayant inventé un semblant de démocratie directe à base d'assemblées de maison (*husmøde*), de zones (*områdmøde*) ou générale (*fællesmøde*). Un droit d'usage et un « *anarchisme vague* » président aux destinées de ce qui est le plus grand squat d'Europe<sup>24</sup>.

Depuis 1978, ils ont tenté l'aventure électorale municipale en obtenant un siège, ce qui a permis de mieux se faire entendre médiatiquement et institutionnellement. La loi de 1989 a stabilisé l'existence de cet îlot post-hippie au cœur de Copenhague, sur d'anciens espaces militaires. Sa durée de vie est également exemplaire et rare, même si en 2002 la victoire de la droite aux élections danoises remet en danger son existence, en prenant à nouveau prétexte des ventes de drogues. Pourtant depuis la fin des années 1970, les **christianites** sont fiers d'avoir repoussé les vendeurs de « *drogues dures* » de cet espace autogéré.

Dès 1972 convergent vers l'ancienne caserne plus de 200 personnes. Le « *turn over* » est très important et à la fin des années 1970 les chiffres varient de 700 à 2000 personnes en comptant les gens de passage. Vers 2000, Christiania regroupe environ un millier de personnes dont près de 300 enfants, des anarchistes et des alternatifs, mais également de nombreux rejetés ou exclus du système danois (chômeurs, sans-papiers, personnes âgées ou malades mentaux non pris en compte...)<sup>25</sup>. La solidarité avec les marginaux reste donc une constante des idéaux humanistes et fraternels depuis les sixties.

Ce gigantesque squat est donc autant un milieu d'accueil, qu'un milieu de vie et de travail, et qu'une zone alternative et politique.

Pour l'utopie alternative anarchiste, l'essai de Christiania est donc essentiel, notamment par son mélange d'autonomie, autogestion et démocratie directe et par son autre côté semi-institutionnel, ses tentatives d'insertion électorales... Il peut se présenter comme une ébauche de ce « *municipalisme* » libertaire cher à Murray BOOKCHIN.

Un autre exemple souvent cité de squat de grande dimension se trouve à Berlin, depuis 1979 dans les anciens locaux de l'UFA (cinéma). C'est une communauté écologique qui a créé un lieu de travail, de vie, d'agitation culturelle (carnaval de la culture à Berlin) du nom d'**UFA-Fabrik**. Depuis la fin des années 1980, le mouvement des squatters (*Hausingstandbesetzer*) s'est étendu et un peu banalisé en Allemagne.

À une moindre échelle, c'est le cas de la communauté **ExodusCollective** au Royaume Uni. Mais dans ce pays les squats nombreux sont loin d'être tous politisés, malgré des mouvements radicaux comme **Reclaim the streets**. La crise sociale, surtout sous le Thatcherisme, a poussé une bonne partie marginale de la population à se débrouiller par tous les moyens. De plus les tentatives communautaires son loin d'y être idéalisées : Cf. l'œuvre de Doris LESSING *The good terrorist* en 1985 décrivant une sorte de contre-société misérable ou minable. Cependant, un des squats les plus connus au **121 Railton Road** à Londres a été occupé une vingtaine d'années depuis 1980 et sert de centres d'animations antiautoritaires et alternatives de tout type, en fusionnant groupes « *anarchistes, situationnistes et punks* » comme le rappelle le Courrier International du 8-14/04/1999. L'autre exemple d'occupation de longue durée parfois cité est celui de **Ellingfort Road** à Hackney.

Sur Lyon, la présence de squats fortement influencés par les libertaires, résident souvent sur la Croix Rousse, notamment celui analysé par Mimmo PUCCIARELLI : « **Mac-no** », qui tout en disant Non ! aux MacDonald avant les actions de BOVÉ, est une référence explicite à l'anarchiste ukrainien Makhno.

<sup>24</sup> TRAIMOND Jean-Manuel *Naissance du droit à Christiania*, -in-**Réfractions**, Lyon, n°6, 2000

<sup>25</sup> INOWLOCKI Didier *Christiania ou Quand les hippies font de la politique (malgré eux)*, -in- *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

f) *Les centres culturels et sociaux...*

La diversité est extrême, tant en terme d'activités qu'en type d'associations (association liée à la loi de 1901, SCOP, coopératives...).

Les Radios Pirates, devenues Radios Libres, en font incontestablement partie. **Radio Libertaire** sur Paris, liée très fortement à la Fédération Anarchiste et à la librairie Publico est quasiment une radio professionnelle, tant par la qualité de ces émissions que par son rayonnement qui déborde du cadre militant traditionnel. Sur Besançon, **Radio BIP**, petite communauté à faible rayonnement est une structure reposant largement sur le bénévolat, tout comme à Lyon **Radio Canut** installée sur la Croix Rousse.

Les imprimeries et maisons d'édition, souvent de taille réduite, sont un des piliers de ce mouvement, tant la volonté de communiquer par l'écrit est essentielle à ce type d'associations. Si on garde l'exemple lyonnais, l'imprimerie **MAB** et les éditions **d'ACL** sont intéressantes, tant dans leurs publications, leur rayonnement local et national pour ACL et leur durée.

Les librairies sont souvent dans le milieu anarchiste le lieu de regroupement, de convivialité, de permanence, d'archives, de propagande... d'un groupe qui vit autour. Souvent également la librairie est proche de l'autogestion, avec bien des problèmes pour des compagnons pas toujours formés à la gestion comptable et aux nécessités du commerce. J'en ai fait la difficile expérience dans le Mulhouse des années 70 en participant à la gestion collective de la **Joie de Lire**, librairie fondée par MASPERO, comme celle mythique du Quartier Latin. Dans les années de l'après-guerre à Paris, la librairie anarchiste de Maurice JOYEUX, grognon leader de la FA, *Le Château des Brouillards* est un constant rassemblement de tout ce qui compte dans le milieu bohème ou artistique proche des anarchistes, le « *permanent* » BRASSENS et Léo FERRÉ surtout. Aujourd'hui la librairie PUBLICO vers le métro République est une librairie sympathique, mais toujours parcourue par des militants enthousiastes et souvent trop expansifs, et par les compagnons de route, souvent provinciaux et un peu déboussolés par tant de mouvements. À Lyon, *La Plume Noire* gérée par la FA et surtout *La Gryffe* créée en 1978 et toujours active sont d'incontestables lieux communautaires.

L'exemple international le plus séduisant est constitué par le **CIRA – Centre International de Recherche sur l'Anarchisme**, fondé vers 1956-1957 par des militants comme André BÖSINGER, André PRUDHOMMEAUX et Pietro FERRUA. D'abord installé à Genève, il est transféré à Lausanne autour de son « *pivot* » principal qu'est Marianne ENCKELL. Dans un beau bâtiment légèrement en retrait d'une rue bourgeoise, et entouré de verdure, des animateurs, des locataires de passage, des chercheurs... maintiennent un foyer libertaire de grande tenue. À Marseille, surtout grâce à René BIANCO se trouve une annexe du CIRA.

Les Centres Sociaux Autogérés et les coopératives de production en Allemagne sont une vieille tradition qui renouent avec les mouvements communautaires du milieu du siècle. Dans les années 1970 et 1980 le **Libertäre Forum** animait une Société berlinoise pour l'étude et les questions sociales, une Bibliothèque libertaire, un Centre de culture libertaire (**Barbata**), un Café (**El Loco**) et un Centre d'archives. Il était lié à deux revues, **Schwarzen Faden** et **Direkte Aktion**.

On compte alors près de 10 maisons d'éditions libertaires à Berlin, dont la plus célèbre est la **Karin KRAMER Verlag**. La **Libertad Verlag**, active depuis 1971 est animée par Jochen SCHMUCK, membre de la Ligue des Travailleurs Anarchistes de Berlin.

Le projet le plus utopique et le plus ambitieux semble être le **Projet A** ou **Wespe** fondé sur 3 villes principales dans 3 Länder différents (Asfeld, Leer et Neustadt) en 1988, autour de la personnalité du journaliste et typographe Horst STOWASSER, ancien responsable du Centre de Documentation Anarchiste de Wetzlar. Ce mouvement alternatif et autogestionnaire se regroupe autour de la Maison de l'écologie (**Ökohof**) de Neustadt.

Les exemples sont également fréquents en Italie, et pas seulement à Carrara, toujours citée comme « *capitale* » de l'anarchisme italien.

En Suisse, l'**Espace autogéré de Lausanne**, libertaire mais pas anarchiste, existe depuis 1993 autour d'un groupement d'une trentaine de personnes : espaces culturels, restaurant, lieux ouverts... y sont proposés « *sans cheffailon et sans hiérarchie* »<sup>26</sup>.

### 3. Essais plutôt ruraux :

#### a) *Le cas français au début et au milieu du XX<sup>e</sup> siècle : quelques exemples :*

Beaucoup de ces exemples sont recensés par l'ouvrage de J.C. PETIFILS sur la vie des communautés utopistes au XIX<sup>e</sup> siècle. L'intérêt de les citer sans trop les développer est de constater une forte similitude en ce qui concerne leur dénomination : si « **phalanstère** » renvoie évidemment à FOURIER, « **milieu libre** » est bien plus un nom et un programme anarchiste, même si tous les membres concernés ne partagent pas forcément cette idéologie. La notion de « **colonie** » était fort usité également au XIX<sup>e</sup> siècle, sans l'aspect péjoratif acquis depuis. Les influences tolstoïennes et kropotkiniennes sont dominantes. Mais les écrits de THOREAU et surtout d'E. ARMAND (*L'ère nouvelle*) et de DESCAVES Lucien /DONNAY Maurice (*La clairière*, 1900) sont aussi très souvent cités.

Dans la grande majorité des cas, il s'agit de très petites communautés, tant par le nombre de membres que par la superficie occupée. On peut localiser quelques exemples, cités dans la presse libertaire :

- 1892-1894 « **La commune anarchiste** » de **Montreuil sur Seine** est plus urbaine que rurale. Elle est fortement liée au mouvement des Universités Populaires, et est démantelée par la police vers 1894.
- 1902-1906 Le « **Milieu libre** » de **Vaux** se crée dans les Ardennes. Il a l'appui du journal *Le Libertaire* de MATHA et est surtout l'œuvre de Georges BUTAUD et de sa compagne Sophie ZAIKOWSKA, donc il rayonne largement dans l'anarchisme organisé. Henri ZISLY y participe également. Il est lancé par une « *société de pratique du communisme libertaire* » qui rédige les statuts et recueille les fonds. La « *prise au tas* », la suppression de l'argent et des salaires, l'éducation gratuite, l'émancipation totale de la femme... créent une solide référence pour les futurs milieux communautaires. Mais sur une vingtaine de volontaires, seule une demi-douzaine résiste vraiment.
- 1903-1909 « **L'Essai** » d'**Aiglemont**<sup>27</sup> apparaît également dans les Ardennes. Il est célèbre pour le rôle du fils de communard Fortuné HENRY (lié à la *propagande par le fait* de la décennie antérieure par son frère Émile HENRY, guillotiné) qui pensait y créer « *la cellule initiale de l'humanité future* ». L'apogée de début 1905 comptera une petite vingtaine de colons. Dès 1906 la colonie s'appuie sur un journal « *international d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière* », **Le Cubillot**, qui se transforme en **Le Communiste** en 1908. En 1908 HENRY se retire et annonce la fin de la colonie en 1909. L'essai avait pourtant bénéficié de l'appui de la **Fédération des Travailleurs socialistes des Ardennes**, du militant connu Auguste LIARD COURTOIS, et des peintres JOURDAIN et STEINLEIN.
- 1904 « **Le milieu libre des Hautes-Rivières** » est lui aussi ardennais.
- 1905 dans la Somme se crée le « **Milieu libre** » de **Glisy**.
- 1905-1907 en Corse se développe le « **Milieu libre de Ciorfoli** ».
- 1905-1907 à **St Germain en Laye** se trouve « **La colonie libertaire** » où intervient André LORULOT (pseudonyme d'André ROULOT) qui y impose déjà ses principes végétariens et naturistes.
- 1906 « **Le village de la Rize** » se trouve dans le Rhône, vers Lyon.
- 1908-1911 « **Le phalanstère du Clos-des-Brunes** » existe en Haute-Vienne, vers Limoges, et malgré son nom fouriériste, se revendique de l'anarchisme.
- 1910 « **Le milieu libre de Pavillon sous Bois** » est dans la Seine St Denis.

<sup>26</sup> BIDON Roger *L'Espace autogéré de Lausanne*, -in-Réfractations, n°7, 2001

<sup>27</sup> Cf. surtout : NARRAT Georges *La colonie libertaire d'Aiglemont* extrait de sa thèse de 1908 et republié par *La Question Sociale* n°6 d'oct.1997.

- 1910-11 à Paris existe une coopérative au nom très kropotkinien, « **L'Entraide** » liée à la coopérative cégétiste « **Le cinéma du peuple** ».
  - 1911 « **Le milieu libre de Bascon** » est dans l'Aisne.
  - 1913 « **Le milieu libre de la Pie** » à **Saint Maur**, dans le Val de Marne est sans doute celui que l'on appelle ailleurs Le « **Phalanstère** » de **St Maur**.
  - cas de Vrède, cité par PRUDHOMMEAUX p 511
  - « **Terre Libérée** » à Luynes.
  - « **La Grande Famille** ».
  - « **L'Intégrale** » de COISSAC.
  - La « **colonie de Liefra** ».
  - La « **caverne de ZARATHOUSTRA** » à Tourettes-sur-Loup.
  - Dans les années 1940, la « **communauté** » d'Émile BACHELET se situe dans l'Yonne. C'est Michel RAGON qui rappelle à plusieurs reprises sa rencontre admirative avec cet ancien de la Bande à Bonnot qu'est Émile BACHELET, qui anime dans l'immédiat après-guerre une communauté semi-autarcique, auto-productive dans l'Yonne, à Pouligny. Le groupe produit son miel, ses légumes, son électricité... La recherche de l'harmonie y semble constante. « *Au moulin de Pouligny c'était s'embarquer pour l'Arcadie* » rappelle le jeune libertaire d'alors Michel RAGON<sup>28</sup>.
- L'expérience et la qualité de l'homme qui reste un anarchiste « *pur* » et intègre ont marqué RAGON, qui lui-même va travailler dans une ferme communautaire anglaise vers 1950. Il va d'ailleurs y rencontrer sa première compagne et future femme Sally WARD. Il avait déjà été tenté peu auparavant par une colonie libertaire que lui avait proposée Alain SERGENT au Paraguay.

Proche de ces exemples français, on peut citer la **colonie de Boitsfort** en Belgique, avec Émile CHAPELIER, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle s'appuie sur la publication de « *Le communiste* ».

#### b) *La richesse du milieu nord-américain au XIX<sup>ème</sup>*

Les ÉU forment un centre d'expérimentation traditionnel et prolifique, à la fois selon la tradition communautaro-religieuse et par l'idéalisation du milieu nord-américain de la part d'européens attirés par ce « Nouveau Monde ». On y compterait plus de 300 expériences communautaires au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>.

#### (1) **La tradition autochtone est très forte :**

- fortes traces liées au monde amérindien et aux pratiques communautaires indigènes
- multiples communautés religieuses : Élie RECLUS s'y intéresse fortement lors de sa visite aux USA en 1876-1877.
  - Forte imprégnation libertaire (?) des **Shakers** ou *trembleurs*,
  - des **Harmonistes**,
  - des communautaires d'**Oneida**...

#### (2) **De nombreuses implantations de l'extérieur :**

- Cf. **Jeunes Icaris**
- Cf. **Prairie Home** (PRUDHOMMEAUX p510)

#### (3) **L'importance de Josiah WARREN**

Ce théoricien et homme d'action est sans doute, en plus d'être le premier anarchiste conséquent, quelqu'un qui compte pour l'analyse des communautés états-uniennes, notamment pour deux d'entre elles :

- **New Harmony**

<sup>28</sup> RAGON Michel *D'une berge à l'autre*, Paris, Albin Michel, 1997

<sup>29</sup> BORGHI Liana *Féminisme américain*, in-*Dictionnaire des utopies*, 2002

- **Modern Times**

Dans le même temps, comme indiqué ci-dessus, il a tenté la création d'une coopérative reposant sur les bons du travail, **Time Store**, ce que certaines collectivisations de la Révolution Espagnole de 1936 mettront également en pratique presque un siècle plus tard.

c) *Le tolstoïsme appliqué et ses suites : l'exemple britannique*

Les rares « colonies » au Royaume Uni en fin du XIX<sup>e</sup> siècle s'inspirent souvent de l'anarchisme non violent et fortement teinté de religion.

Les idées de KROPOTKINE sont ancrées dans les deux principales expérimentations, surtout celle de Clouden Hill Free (**Communist and Cooperative Colony**) vers Newcastle (Forest Hall) qui pratique une sorte de communisme agraire. Elle compte environ une trentaine de membres de diverses nationalités (anglais, danois, allemands, tchèques...) au milieu des années 1890. C'est semble-t-il également le cas pour la **Norton colony** vers Sheffield. Toutes les deux existent dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais la plupart des autres communautés citées dans cette même période semblent fortement reliées aux idées de TOLSTOÏ<sup>30</sup>. C'est sans doute la **Croydon brotherhood**, mouvement tolstoïen lié à des maisons de production et d'éditions qui lance le mouvement vers 1896. Dans l'Essex, il s'agit de **Purleigh colony** (elle compterait jusqu'à 90 membres), **Arshingdon Colony** et **Wickford colony**. Dans l'Hampshire on trouve **Blackburn brotherhood** et la **Christchurch colony**. À Leeds existe la **Brotherhood Workshop** et à Costwold la **Whiteway colony**. Elles sont toutes centrées sur l'exigence d'une nouvelle spiritualité, mais également comme dans bien des utopies classiques ou anarchistes, sur un refus de l'argent et l'absence de propriété privée.

Cependant l'idéologie anarchiste, non-violente, végétarienne s'exprime de plus en plus, surtout dans la **Whiteway colony**. Terres, travaux et repas sont communautaires ; l'égalité homme femme est la règle ; les unions libres sont encouragées.

Une autre communauté citée par PETITFILS en 1898, le **Milieu libre de Starnthwaite**, n'est pas identifiée idéologiquement.

Beaucoup d'entre elles survivent jusque dans les années 1920, et participent à la naissance d'une communauté pacifiste dans les années 1930. De 1914 à 1939 Kitty et Tom HIGDON animent une petite communauté pédagogique dans le village de Burston. La colonie coopérative de **Storrington** dans le Sussex compte parmi ses participants l'ancien membre de l'AIT de Johann MOST aux États-Unis et du mouvement magoniste au Mexique.

Vers 1950, Michel RAGON a travaillé dans des camps internationaux en Angleterre, en y vivant une vie qu'il nomme souvent communautaire, et y côtoyant des libertaires anglais dont sa future femme Sally.

La reprise du mouvement communautaire dans les années 1960-1970 n'a pourtant plus grand chose à voir avec ces premiers essais.

d) *La « Cécilia » de Giovanni ROSSI au Brésil et quelques autres colonies...*

En Amérique latine les essais utopiques sont assez peu nombreux. On peut noter quelques cas connus mais peu analysés comme **Nueva Australia** de William LANE en 1896 au Paraguay (**Colonie COSME**) ou comme la tentative du **Grupo Colonizador Tierra y Libertad** de Buenos Aires et de Rosario en 1902, qui aurait acquis 500 ha pour une « *colonie agro-industrielle* ». Il fait suite à un essai infructueux vers Santa Fe (San Juan) de 1901. La colonie la plus célèbre de tout le sous continent se réalise cependant au Brésil.

Toscan né à Pise, Giovanni ROSSI (1856-1943), vétérinaire socialiste anarchiste (en Toscane puis vers Brescia), marque l'histoire de l'expérimentation communautaire. Après un échec italien, il fonde la **Cecilia** au cœur du Brésil de 1890 à 1894. De nombreux ouvrages, un

---

<sup>30</sup> **HARDY Denis** *Tutto comincio con WINSTANLEY*, -in-**Volontà**, *L'utopia comunitaria*, 1989

film important de Jean Louis COMOLLI en 1976 et les écrits largement diffusés de ROSSI lui-même donnent à ces expérimentations un caractère primordial, surtout par les analyses des causes de l'échec et l'honnêteté scientifique et militante du responsable. Les aspects sexuels, amoureux, et la revendication d'amour libre qui jalonnent cette colonie ont bien évidemment contribué à en assurer la connaissance, tant militante qu'historique. Enfin comme ROSSI est un militant important de son temps, membre de l'AIT depuis 1873, disposant de solides relations dans tout le mouvement révolutionnaire, pas seulement anarchiste, ses prises de positions sont fréquemment discutées. Cela nous permet de mieux connaître la position de l'anarchisme vis à vis des expérimentations utopiques.

Les projets d'expérimentation de Giovanni ROSSI sont très nombreux<sup>31</sup>. Dès 1873 il prévoit un essai en Polynésie. En 1875 il a déjà écrit le manuscrit de son roman utopique *Un comune socialista* qui est publié en 1878 et connaît plusieurs éditions du vivant de l'auteur en promouvant pour un site de la côte Tyrrhénienne, au départ, le collectivisme anarchiste, et dès 1884 le communisme anarchiste.

En 1884 ROSSI prévoit un nouvel essai communautaire vers Rome. En 1887, en même temps qu'il lance l'expérience de la Cittadella, il projette un établissement vers Trévise. En 1889, deux autres projets sont formulés pour la région de Parme et de Padoue.

En 1886-1887 ROSSI fonde la revue ***Sperimentale*** qui compte 5 numéros faisant l'éloge des socialistes utopistes et anarchistes (FOURIER et BAKOUNINE surtout) et servant de centre d'information pour toutes les expériences communautaires du moment. Le projet est poursuivi pour l'année 1887 avec le journal ***Humanitas***. Depuis 1888 pour favoriser ces expériences, il a créé ***L'unione lavoratrice per la colonizzazione sociale in Italia/L'union du travail pour la colonisation sociale en Italie***. Puis toujours en 1889, Giovanni rêve de rejoindre des colonies collectivistes en Californie (Kaweah), au Mexique (dans le Sinaloa) ou en Uruguay. Le choix brésilien de 1890 n'est donc qu'une des possibilités prévues par le vétérinaire anarchiste.

En 1896 il soutient encore, malgré l'échec de La Cecilia, un projet de communauté dans l'État de Mato Grosso.

Il renoue (de bien loin) avec les expérimentations communautaires en 1909, où il est employé dans une pépinière coopérative à Porto Maurizio, dans cette Italie qu'il a rejoint depuis 1907. En pleine montée du fascisme, bien que non communiste, il offre même ses qualités de « *ruraliste passionné* » (Pier-Carlo MASINI) et de spécialiste des questions agraires aux sections agraires du PCI alors gramscien et peu sectaire.

La première expérience tentée est cependant celle de ***La Cittadella***, qui s'inspire expressément de la colonie de Rahaline (en Irlande vers 1830). ROSSI utilise les terres du sympathisant Giuseppe MORI à Stagno Lombardo vers Crémone. La coopérative agricole de Cittadella est fondée le 11/11/1887. Comme coopérative elle connaît le succès jusqu'à sa fermeture en 1890. Mais l'essai de transformation en colonie socialiste est un total échec, malgré quelques militants qui ont rejoint rejoints les agriculteurs déjà installés. Ceux-ci voient d'ailleurs d'un mauvais œil ces nouveaux arrivants et ROSSI lui-même, car ils redoutent que l'essai socialiste va leur prendre leur gagne pain.

***La Cecilia*** débute le 20/02/1890 à Gênes par le départ d'une poignée de futurs colons avec Giovanni ROSSI. Ceux qui arrivent vraiment dans l'État du Paraná, en avril 1890, au sud de la petite localité de Palmeira (terres de Santa Matheus au bord de l'Iguassu) sont environ une demi-douzaine. La Cecilia cesse définitivement en avril 1894 après bien des péripéties. Sans doute plus de 300 personnes y seront passées, mais très peu y restent. L'apogée a lieu sans doute au printemps 1891 avec un peu moins de 150 membres ; la plupart du temps le nombre avoisine les 50. Le « *turn over* » est donc énorme. ROSSI n'est pas toujours là : il est en Italie de fin 1890 à juillet 1891, et il quitte l'établissement en mai 1893.

Cette colonie essentiellement agraire (culture et élevage) ne vit que grâce aux subventions et au travail extérieur d'une partie de ses membres. Elle s'effondre relativement

---

<sup>31</sup> **FELICI Isabelle** *La Cecilia – Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni ROSSI*, Lyon, ACL, 124p, 2001



rapidement pour de multitude raisons qui sont intéressantes à lister, car on les retrouve souvent dans maints essais communautaires.\*

Des bribes de pratiques libertaires sont mises en place, souvent grandies par les témoins et par ROSSI lui-même : absence de lois fixes, de chef autoritaire (même ROSSI, d'ailleurs souvent absent, malgré son prestige, n'a qu'un rôle somme toute secondaire).

La première difficulté provient sans doute du trop grand nombre d'arrivants dans un milieu hostile et peu productif. Le climat et l'isolement empêchent un bon développement économique. Les ouvriers ne trouvent pas à s'employer dans un milieu sans outils, ateliers ou matériaux. Au début en tout cas, les agriculteurs font défaut.

La rigueur est donc la règle : difficultés alimentaires, travaux ingrats... rebutent un grand nombre de colons. L'état financier de la communauté est dès le départ catastrophique.

À ces obstacles économiques s'ajoutent les difficultés humaines. Tous les arrivants ne sont pas anarchistes, loin de là. Et les anarchistes eux-mêmes ne sont pas toujours des purs et des convaincus. Le vernis idéologique va vite disparaître au contact des dures réalités. La « *faiblesse idéologique* »<sup>32</sup> est donc à mettre en cause. Les dissensions, les antagonismes, les jalousies et l'égoïsme réapparaissent rapidement. On voit même se créer une sorte de leadership plutôt détonnant en milieu libertaire. La question féminine (rareté importante des femmes) rend difficiles et très conflictuelles les rares tentatives « *d'amour libre et polymorphe* » (Andrea PAPI), dans lesquelles parfois est également impliqué ROSSI. On voit même réapparaître (se maintenir ?) la famille bourgeoise. ROSSI reconnaît « *l'action meurtrière des rapports de parenté* »<sup>33</sup>.

Le départ de ROSSI semble également précipiter les choses<sup>34</sup>, quoique l'expérience lui survit durant presque une année.

Le mode de vie y est peu attractif, les habitations rudimentaires, et la vie culturelle très faible, comme ROSSI le regrette dans *Cecilia comunità anarchica sperimentale* de 1893.

Enfin la crise politique liée à la Révolution Fédéralistes pour laquelle se sont mobilisés quelques colons contribue vraisemblablement à précipiter la fin de l'expérience, en accentuant contrôle et répression gouvernementaux.

L'exemple libertaire de la **Cecilia** semble peu suivi au Brésil, sauf peut-être en 1932 avec la **Colonie Varpa**, communiste-anarchiste, fixée à Assis dans l'État de São Paulo et dont les animateurs sont surtout des anarchistes immigrés d'origine balte (sans doute des Lettons).

En fin du XIX<sup>e</sup> siècle a également existé la **Colonie anarchiste de Cosmos** dans l'État de Santa Catarina. À la même époque, Arturo CAMPAGNOLI anime la **Comunidad de Guararema** à São Paulo.

Mais le renom de cette expérimentation est très grand, disproportionné, plus à l'étranger qu'au Brésil d'ailleurs. Dans la foulée des années 1960-1970, la multiplication des articles et thèses historiques, des pièces et des romans, et surtout du film de COMOLLI vont populariser cette expérience ancienne. Elle devient symbole de l'utopie anarchiste et des efforts de libération sexuelle. Des descendants des « *colons* » entretiennent la flamme anarchiste, comme Zelia GATTAL, femme de Jorge AMADO (et donc avec lui pendant une période vrais stalinien assumés), qui dans ses mémoires (*Zélia* et *La reine du bal* notamment) loue toujours l'anarchisme de ses parents, et celui de GORI ou de KROPOTKINE.

#### e) *Le cas de l'anarchisme japonais au XX<sup>e</sup> siècle*

La tradition japonaise pré-libertaire<sup>35</sup> semble importante, depuis « *l'uji* » antique (système communautaire égalitaire et autarcique) jusqu'au « *myoden* » rizicole de l'époque médiévale (autre tradition d'exploitation collective). Ces pratiques sont parallèles à une interprétation antiautoritaire de la philosophie zen affirme Victor GARCÍA.

<sup>32</sup> PAPI Andrea *Cecilia, un esperimento sociale*, -in-**Volontà**, *L'utopia comunitaria*, 1989

<sup>33</sup> ROSSI Giovanni *Cecilia comunità anarchica sperimentale*, Bises, BFS, réédition de 1993

<sup>34</sup> FELICI Isabelle, *La colonia Cecilia, fra leggenda e realtà*, -in-**Rivista storica dell'anarchismo**, III, n°2, 1996

<sup>35</sup> GARCÍA Victor *Breve storia del movimento anarchico giapponese*, Iglesias, 1976

En fin du XIX<sup>e</sup> siècle un puissant mouvement libertaire se développe avec des tendances anarcho-syndicalistes et kropotkiniennes largement dominantes. De très fortes personnalités, autant hommes que femmes, marquent le mouvement ouvrier dans son ensemble et fait rayonner l'anarchisme hors des ses groupes affinitaires. On peut citer comme principaux fondateurs Shushui Denjiro KOTOKU (1871-1911) assassiné en 1911 avec sa compagne Sugo KANO. Son action est poursuivie par Sakae OSUGI (1885-1923) ,assassiné à son tour avec sa propre compagne Ito NOE en 1923

À la fin des années 1910 et dans la décennie suivante, le mouvement « **Nouveau village** » s'efforce de développer et de pratiquer un communalisme imprégnée de « *kropotkinisme* ». KROPOTKINE est la référence essentielle pour les mouvements libertaires d'Extrême-orient (Chine, Japon et Corée), comme l'analyse Philippe PELLETIER dans de multiples articles récents. Il révèle également que l'artiste Mushanokôji SANEATSU semble très proche de ce mouvement. Parmi les animateurs du mouvement paysan se trouve un des traducteurs japonais de MALATESTA, Shigeru KINOSHITA.

Mais la pensée du « *prince anarchiste* » est considérablement intégrée aux cultures locales, et parfois dérive vers un anti-industrialisme systématique et une nostalgie a-critique du passé rural qu'il n'aurait sans doute pas approuvées.

Au début des années trente, le mouvement communaliste des « *jeunesses rurales* » relance les idéaux de la génération précédente. L'anarchiste kropotkinien Akira MIYASAKI en semble très proche<sup>36</sup>.

Un syncrétisme libertaire japonais réapparaît dans les années 50. Vers 1958 Miyozo YAMAGISHI tente une synthèse entre philosophies marxiste, anarchiste et autochtones. Son mouvement, le **Yamagishi Kai** connaît un succès économique intéressant, mais plus comme coopérative de travail ouverte et égalitaire que comme mouvement libertaire malgré les idéaux du fondateur.

Dans la même direction et à la même époque, les réflexions du maître zen Masanobu FUKUOKA cherchent à approfondir une culture alternative liée à une sociabilité libertaire. Dans la « *Révolution du brin de paille* », il théorise « *l'agriculture du non-faire* », anti-thèse de l'agriculture spéculatrice. Ces expérimentations communautaires duraient encore dans les années 1980.

#### f) *Expérimentations communautaires en Chine*

Dans ce pays où le taoïsme fait figure de « *variété chinoise de l'anarchisme* » (J.J.GANDINI)<sup>37</sup>, les influences de TOLSTOÏ, RECLUS et KROPOTKINE s'implantent fortement en fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans son *Histoire de l'anarchie*, Max NETTLAU insiste sur l'aspect libertaire de la pensée de LAO-TSEU (LAOZI - vers 550 avant notre ère) et note même dans la personnalité de Yang-TSHOU des aspects permettant de l'identifier à une sorte de STIRNER chinois. Dans la lignée du taoïsme Fao (ou Bao) JINGYAN (III<sup>e</sup> siècle après notre ère) fait figure « *de premier anarchiste politique en Chine* »<sup>38</sup>. Mo TSEU (Bao TZU), « *avocat de l'amour universel* » est une autre référence parfois avancée.

Ces influences s'appuient sur un vieux fonds anti-étatique toujours présent, comme le révèlent dans cette période de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la révolte rurale des Taipings, la République de Jeltuga en Mandchourie et l'utopie libertaire modérée de Kang YOU-WEI (1855-1927) intitulée *Le Livre de la Grande Concorde*<sup>39</sup>. D'autre part, comme au Japon voisin, l'ancien système communautaire rural et le « *système du puits et des champs* »<sup>40</sup> très solidaire

<sup>36</sup> PELLETIER Philippe *L'influence kropotkinienne en Asie orientale*, -in-Itinéraire, n°3, juin 1988

<sup>37</sup> GANDINI Jean-Jacques *L'anarchisme, matrice du communisme en Chine*, -in-L'Homme et la société, n°123-24, 1997

<sup>38</sup> GANDINI Jean-Jacques *Aux sources de la révolution chinoise : les anarchistes*, Lyon, ACL, 1986

et *Histoire Générale du socialisme*, Vol.I, Paris, PUF, 1972

<sup>39</sup> *Histoire Générale du socialisme*, Paris, PUF, Vol.II, 1974

<sup>40</sup> SCALAPINO R.A./YU G.T. *L'anarchismo in Cina*, Salerno, 1982

forment un soubassement idéologique et pratique que l'on peut comparer au mir russe par certains côtés.

C'est surtout après la révolution de 1911 qu'on assiste à un « *épanouissement de l'anarchisme* » (Jean CHESNEAUX). Vers 1920, on dénombre en Chine près de 92 groupes anarchistes (DIRLIK).

Après le « *Mouvement du 4 mai 1919* », dans lequel s'illustre le jeune écrivain anarchiste PAKIN (BA JIN) dans le Sichuan, se développent diverses expériences communautaires de type libertaire, et encouragées par les anarchistes. Le plus célèbre est celui dit des « *Nouveaux villages* », en lien avec des expériences similaires au Japon. Un des animateurs, Zhou ZUOREN se dit disciple de KROPOTKINE et de TOLSTOÏ. Un mouvement de type « *soviétique* » apparaît dans le Fujian, et se dénomme justement « *Russie soviétique du Sud du Fujian !* »<sup>41</sup>.

Même au sein du jeune PCC, les anciens anarchistes comme Yun DAIYING promeuvent des idées « *autogestionnaires libertaires* » (GANDINI 1986). Par exemple, dans le Hunan de la fin des années 1920, des mouvements d'auto-administration locale adoptent une démarche et un fédéralisme largement libertaires. Le PCC moteur du mouvement y semble largement dépassé.

#### g) *Des communes (parfois anarchistes) en RSFSR bolchevique ?*

Cette expérimentation utopique « *spontanée* » et diversifiée est largement analysée par Yolène DILAS-ROCHERIEUX qui en « *montre la force et le dynamisme* » : « *Dans ce terreau fertile ont ainsi fleuri des cités, des palais, des communautés diverses, qui permettaient d'innover ou de renouer avec l'anarchie, le coopératisme ouvrier et paysan, la liberté sexuelle, le communisme prolétarien ouvrier ou paysan* ». <sup>42</sup> Ce mouvement gigantesque et mal connu, autant urbain que rural, procède de l'explosion révolutionnaire dès le printemps 1917. Peu à peu la commune devient un lieu de vie en marge et un moyen, grâce au collectif, de survie socio-économique. Elle perd alors peu à peu son aspect purement politique et utopique des débuts, et va vite être détournée de son sens par le pouvoir « *soviétique* » et complètement récupérée sous le stalinisme.

L'origine remonte surtout aux expérimentations traditionnelles au XIX<sup>e</sup> siècle du *mir* ou *obchtchina*, communauté paysanne souvent idéalisée par TOLSTOÏ ou HERZEN, puis BAKOUNINE et KROPOTKINE. Cette commune est modifiée ou remplacée par le terme *kommuna*, d'inspiration française, en fin du XIX<sup>e</sup><sup>43</sup>.

C'est Boris PILNIAK dans son ouvrage *L'année nue*, écrit en 1921, qui nous décrit l'existence d'une communauté anarchiste en 1919, sur les terres réquisitionnées d'un barine, le prince ORDYNINE, dans la localité de Poretchié. L'occupation s'est faite militairement. Le « *drapeau noir des êtres libres* » sert d'emblème. Le travail de la terre se fait communautairement. La vie est égalitaire, hommes et femmes sont autonomes et vivent leurs vies sexuelles librement. La fin est tragique, puisque l'Armée Rouge extermine tous les membres. Cette œuvre littéraire est bien sûr à prendre avec du recul, mais la description fort précise s'inspire sans doute de faits réels, comme les écrits de Victor SERGE ou de Pierre PASCAL nous l'apprennent également.

Au début des années 1920, la Commune de Yalta où passent Pierre PASCAL, le malatestanien Francesco GHEZZI, Boris SOUVARINE ou l'anarcho-syndicaliste Nicolas LAZAREVITCH est un milieu de vie libertaire et convivial, malgré la présence de probolchevistes déclarés. Elle permet à l'extrême gauche critique francophone de se retrouver.

Les communautés de vie et de production ont semble-t-il été très nombreuses dans les années vingt, comme l'analyse pour la région de Karkhov Éric AUNOBLE pour les années de 1917 à 1933. Ces communes spontanées, « *communardes* » ou soviétiques au sens propres, vont très rapidement s'opposer aux communistes au pouvoir qui va soit les écraser, soit les intégrer.

<sup>41</sup> GANDINI Jean-Jacques *Anarchici in Cina*, -in- *A Rivista anarchica*, n°197, feb.1993

<sup>42</sup> DILAS-ROCHERIEUX Yolène *L'utopie*, Paris, Laffont, 2000, p.314

<sup>43</sup> AUNOBLE Éric *Communes soviétiques*, -in- *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

Yaacov OVED estime que ce mouvement spontané et libertaire, souvent rattaché à de fortes traditions russes (le Mir, le mouvement des Vieux-Croyants, les essais libertaires ou tolstoïens...), ne fut toléré par le pouvoir bolchevique que de 1918 à 1921, la période de la NEP le reléguant à un rôle marginal et le stalinisme triomphant l'exterminant quasi totalement avec la collectivisation forcée au milieu des années 30. Il y a aurait eu une douzaine de ces communautés fondées par des compagnons de route ou des idéalistes étrangers, souvent occidentaux, ou d'ancien émigrés politiques russes revenus au pays après les événements de 1917.

#### h) *Les communautés libertaires naturistes – Espagne du début du XX<sup>e</sup> siècle*

Dans les années 1920 et 1930, avant que le franquisme ne les détruisent pour de longues années, des mouvements naturistes ou naturalistes se sont développés dans toute l'Espagne. Ils sont cependant plutôt implantés en Catalogne et dans le Pays valencien.

Les mouvements ont cet avantage d'être pluralistes, même si les tendances libertaires y sont souvent très présentes (liberté du corps et de l'individu, pratiques autogestionnaires, égalité homme et femme, eugénisme néo-malthusien, nouvelle morale sexuelle...). C'est cette inflexion libertaire qui nous pousse à parler de « *naturisme social* ». Des revues de grande qualité leur fournissent un écho important : *Amics del sol* (à laquelle a appartenu avant la Guerre d'Espagne mon ami Arturo Kéry ESCORIGEL), *Naturismo*, *Eugenia*, *Gimnos Revista de libre cultura*, *Biofilia* revue anarchiste naturiste de Barcelone, *Helios* et *El naturista* de Valencia, *Pentalfa*... La thèse de MASJUAN permet d'en découvrir un grand nombre<sup>44</sup>.

Souvent ils essaient en « *colonies naturistes* » liées cependant au mouvement ouvrier dont beaucoup de membres sont issus. La coupure ne se fait donc pas avec le milieu urbain et social, à la différence de biens des collectivités de l'époque hippie ultérieure.

#### i) *Les collectivités des sixties et seventies*

De nombreux noms sont utilisés pour décrire ce mouvement imposant de **communautés**, mais le terme **d'écotopies** repris par AINSA semble un outil performant, permettant de mettre en avant les aspects écologiques, naturalistes... de nombreuses communautés de cette période. Leur pacifisme, leur volonté d'universalisme, l'anti-autoritarisme à tous les niveaux, la liberté sexuelle et comportementale du début, un spontanéisme revendiqué... non seulement marquent bien l'esprit de cette *contre-culture* des sixties, mais satisfont bon nombre de libertaires qui y participent. La volonté de sortir du système capitaliste et de la société de consommation, le fameux « **dropping out** » des hippies surtout, est bien un axe essentiel du mouvement libertaire (et pas seulement) « *soixante-huitard* ». Ces « *années utopies* », pour reprendre le nom de l'ouvrage de la BDIC de 1996 qui leur est consacré, sont des utopies de l'instant, de l'ici et maintenant, qui est propre à de nombreux anarchistes : l'affiche de 1968 « *Tomorrow starts now* » (page 26) peut servir de symbole. Dans *L'Aventure hippie* de 2000, les auteurs consacrent tout un chapitre à cette « *Utopie communautaire* ». La variété de ces mouvements est maximale, le pluralisme évident, leur unité provenant d'un rejet commun de toutes les cultures officielles, c'est pourquoi on peut parler globalement à propos de la contre-culture de ces années là « d'utopie politique » affirme Jean-Luc BAUDRAS<sup>45</sup>. J'y ajouterais globalement également le terme « *libertaire* », malgré toutes les dérives autoritaires que la contre-culture englobe.

Le mouvement est de très grande ampleur : certaines estimations, reproduites dans ce superbe livre, font état de près de 500 **communautés** (ou **collectifs**, **communes**, **microsociétés**, **contre unités de base**, **colonies**, **coopératives**, **groupes d'affinités**...) en France du tout début des années 1970. Pour la seule Californie, vers 1970, on compterait près de 3 000 groupements pour 50 000 personnes environ. Ces unités sont souvent de taille réduite, plus proche de la *famille élargie* que des grands communes du XIX<sup>e</sup> siècle. Leurs interrelations sont faibles, leur utopie est très localisée, les liens avec le milieu local sont ténues. La durée de vie

<sup>44</sup> MASJUAN BRACONS Eduard *La ecología humana en el anarquismo español. Urbanismo « orgánico » o ecológico, neomalthusianismo y naturismo social*, Barcelona, Icaria, 504p, 2000

<sup>45</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

semble assez courte (plus d'un an pour les groupements ruraux, plus de 6 mois pour les groupes urbains ?). La diversité des pratiques, des objectifs, des composantes... est extraordinaire, ce qui fait que l'on y retrouve toutes les tendances, surtout libertaires au début, mais pas seulement. La dérive (sectaire, droitière...) et l'échec sont assez rapides, puisque l'essentiel du mouvement s'arrête après 1975.

Les références ou influences anarchistes sont nombreuses : c'est surtout vrai pour les écrits et l'engagement de Paul GOODMAN, de Murray BOOKCHIN dont le livre « *Pour une société écologique* » est devenu un best-seller et pour Noam CHOMSKY. Ce mouvement a marqué Ursula LE GUIN et son utopie « *Les rejetés de l'autre planète* » en porte largement la trace. Les **beatniks** états-unis, les **provos**, les **kabouters** (ou lutins) et les **krakers** néerlandais, les **situationnistes** européens... sont également à la fois des références pour les essais communautaires, et un lien avec l'idéologie libertaire qui est une des composantes essentielles de leurs idéaux.

Dès 1965, la première communauté importante, surtout artistique, de **Drop City** dans le Colorado qui va durer jusqu'en 1973, est une microsociété ouverte et anti-autoritaire.

Depuis 1966, la communauté itinérante de la **Hog Farm**, opposée à tout système, limitant l'autorité en la soumettant aux règles de l'unanimité et de la « *révision permanente* » (comme elle l'affirme dans *Actuel* en décembre 1970), libérant la sexualité... est très proche de la mouvance libertaire. Mais son mysticisme orientalisant, et l'absence de projet réellement construit l'en éloigne quelque peu.

Dans les années 70, dans l'État de Washington, la communauté anarchiste **d'Adams-Morgan** autour d'hommes comme David MORRIS et Karl HESS est une référence.

C'est la Californie qui dans les années 60 est le fer de lance du mouvement, tant dans le célèbre quartier de Haight Ashbury à San Francisco que dans les parties les plus montagneuses de ce vaste État. Tout l'Ouest est touché, le Sud-Ouest avec notamment Nouveau Mexique et Colorado, et l'Est enfin, spécialement le Maine et le Vermont, ce dernier État regroupant un certain nombre de militants anarchistes et écologistes d'envergure. La communauté de **Kerita** à San Francisco est sans doute une de celles qui va le plus loin dans la libération sexuelle, en promouvant des rapports multiples, sorte de « mariage de groupes », qui n'est pas sans rappeler les idées en la matière de l'ancêtre que fut la communauté **d'Oneida**.

Dans le Nord de la Californie, en fin des sixties, d'ex-**diggers** et des militants proches du **BPP-Black Panther Party** (Cf. Ci-dessous) comme Peter BERG, lancent la communauté **Black Bear Ranch**, mettant en avant une forme d'écologie rurale anti-étatiste, qui est une des références pour le futur mouvement « **bio régionaliste** ».

Une dizaine d'années après le mouvement des sixties, cette Californie semble toujours être « *une société qui met en scène l'utopie* » comme le rappelle le numéro 3 spécial de la revue **Autrement** d'avril 1981 intitulé « *Californie, rêve et cauchemar... Ici s'inventent les 20 prochaines années* ». L'utopie s'est assagie, mise sur les nouvelles technologies informatique et les « *technologies douces* », alternatives. La revue prend des exemples en ce sens, la fameuse « *vallée du silicium* » de Santa Clara, la première « *computertown* » qu'est Menlo Park ou Hamilton, « *premier village solaire* ». Mais les aspects communautaires ont bien faibli depuis 1968. Les dernières traces du mouvement hippie se terminent dans la répression reaganienne de l'aire autogérée de People's Park à Berkeley mais survivent dans la « *république* » de Briones sur la côte où une petite localité de 2000 personnes s'essaie à la démocratie directe. Pour Gérard BLANC qui reprend le terme d'ELLENBACH, il y a bien une « *marche vers l'écotopie* » qui continue à se manifester et qui reprend bien des thèses de Theodor ROSZAK et de son ouvrage si souvent cité « *Vers une contre culture* ».

En Arizona, à Oracle, le projet **Biosphere 2**, micro communauté de 8 personnes enfermées dans une bulle écologique transparente, respectant écologie, nature et diététique... est parfois présenté comme un essai libertaire. Mais ce monde aseptisé, ultra protégé, coupé de l'extérieur, imprégné d'idée de perfection... est tout sauf anarchiste. À la limite il peut se présenter comme une expérience de vie dans un milieu respecté, mais cette solution très marginale pose tout de même trop d'importantes questions d'égalité, de liberté, de cloisonnement...

j) « *Assembléisme* » libertaire en Algérie ?

Dans la sphère berbère, et plus particulièrement kabyle, existent des pratiques traditionnelles qu'on peut rattacher globalement à un exercice anti-autoritaire de la démocratie directe. Il s'agit du « *Mouvement des Assemblées* », dit des **Aârouchs** (ensemble de tribus).

Cet ancien cadre communautaire existe depuis très longtemps, mais a été revivifié par le mouvement kabyle des années 1970/80 et par l'insurrection kabyle de l'été 2001. Ce mouvement repose sur la seule autorité des Assemblées villageoises ou de quartier, qui se coordonnent (se fédèrent ?) au niveau des wilayas. Les délégués y disposent d'un mandat impératif et sont à tout moment révocables. Les charges et les lieux sont « *tournants* ». De rares structures restent permanentes, mais avec un pouvoir très limité, comme la Commission de solidarité. Ce mouvement digne d'intérêt n'est pas totalement libertaire, puisqu'il exclut de fait les femmes et qu'il ne revendique pas une totale autonomie.<sup>46</sup>

k) *Et aujourd'hui ?*

À Montady (France), dans **La Plaine des Astres (La Plena)**, des exilés anarchistes espagnols vivent en quasi « *phalanstère* »<sup>47</sup>: ils se prêtent leurs logements, leurs jardins, leurs ouvrages... vivent ensemble quand leur vie d'éternels vagabonds les ramènent dans ce lieu de paix, dont la maison de Victor GARCÍA est le centre, avec projet inachevé d'en devenir bibliothèque et lieu d'archives = la BASE. Outre Germinal GRACIA IBARS (vrai nom de Victor GARCÍA) installé avec ses proches temporairement depuis les années soixante, se trouvent les GUÍLLEN, VILAMOSA ou le célèbre José PEIRATS...

**Urupia** depuis 1995 dans le Salento en Italie, est une collectivité rurale autogestionnaire et écologique. Le choix d'une communauté ouverte est la marque d'une volonté libertaire affirmée.

#### 4. Une communauté « exemplaire » de l'exil: la « Comunidad del Sur » (Uruguay - Suède)

Comme l'anarchiste japonais Misato TODA l'affirme, c'est un essai de longue durée « *d'anarchie en acte* » exemplaire, car reposant (à l'époque de son article<sup>48</sup>) sur 43ans d'existence. Elle s'autodéfinit comme une « *expérience de vie coopérative totale* » qui développe « *des formes libertaires et communautaires fédéralistes* »<sup>49</sup>. « *Ce projet alternatif de vie* » est donc « *intégral* »<sup>50</sup> au sens où l'économie n'y a qu'une place secondaire par rapport aux autres activités. Sa volonté était d'être une sorte de laboratoire social, pour expérimenter des formes de vie alternatives. Proche des idées communalistes libertaires de Murray BOOKCHIN, elle cherche à « *systématiser* » son expérience. Comme le note l'écrivain Ángel RAMA, elle assume dès le début une caractéristique « *paradigmatique* »<sup>51</sup> en milieu communautaires et dans le mouvement anarchiste. Ruben PRIETO la rattache d'ailleurs à tout le mouvement communiste anarchiste (KROPOTKINE, LANDAUER, BUBER), mais également aux anarchistes latino-américains (Luce FABBRI ou Eduardo COOMBO). La filiation est donc directe, mais pas exclusive, puisqu'il cite des compagnons de route du mouvement anarchiste, en la personne de Pierre CLASTRES, d'Albert CAMUS ou de Cornelius CASTORIADIS.

Cette Communauté du Sud apparaît dans la banlieue de Montevideo (Uruguay) en 1955. Elle est liée au mouvement anarchiste uruguayen et serait au départ membre de la **FAU** – *Federación Anarquista de Uruguay*<sup>52</sup>. Elle comptait une cinquantaine de personnes dans les années 1960 et près de 60 en 1970, avec une quinzaine de temporaires occasionnels. Son

<sup>46</sup> RIVIÈRE Georges *Algérie. L'insurrection libertaire du Mouvement des assemblées dit des Aârouchs*, - in-*Réfractions*, n°8, printemps-été 2002

<sup>47</sup> DÍAZ Carlos Victor GARCÍA, « el Marco POLO del anarquismo », Mostoles, Madre Tierra, 1993

<sup>48</sup> TODA Misato *La comunidad del Sur*, -in-*A Rivista anarchica*, n°248, ott.1998

<sup>49</sup> *Comunidad del Sur*, -in-*L'ARC*, n°91-92, 1984

<sup>50</sup> PRIETO Ruben *Une autre économie dans une autre société*, -*Réfractions*, n°9, 2002

<sup>51</sup> RAMA Ángel *La generación crítica 1939-1969*, Montevideo, ARCA, 1972

<sup>52</sup> SYRS *Uruguay. La destruction d'une communauté*, -in-*La Lanterne Noire. Revue de critique anarchiste*, n°8, avril 1977

espace s'étendait sur près de 2 ha. Sa volonté est l'autosuffisance, d'où la multiplicité des caractéristiques qui la caractérise : agricoles, artisanales, ou de services... Elle est avant tout une entreprise éditoriale. Élevage et cultures permettent juste d'atteindre l'autonomie alimentaire.

Vers 1973, après le coup d'État et pour échapper à la répression, quelques uns de ses membres (une bonne quinzaine) trouvent un refuge suédois, à Stockholm, pour revenir partiellement à Montevideo après 1985 et se recréer sous le nom d'**Écocommunauté** en 1987. En 1985 du 19 au 25 août a eu lieu à Montevideo un rassemblement culturel sur le thème : Comunidad : une expérience de vie coopérative intégrale 1955-1985, avec des membres de Stockholm, Montevideo, Buenos Aires et avec l'aide de divers organismes dont l'Université d'Uruguay. Vers 1990, elle concerne une vingtaine de personnes dont 6 enfants.

Elle repose sur différents traits caractéristiques des communautés libertaires et utopiques :

- Toute la propriété de la Comunidad est « *commune et indivise* ». Appliquant les idées de BAKOUNINE, l'héritage y est aboli, ainsi que les dons personnels, puisque tout doit revenir à la collectivité.
- Le travail est commun, et se fonde sur la rotation des tâches. Les membres ne font aucune distinction entre les types de travail, et l'étude est considérée au même titre que le travail manuel.
- La rétribution ou distribution adopte les principes du communisme anarchiste : elle est égalitaire et solidaire, et cherche à donner à chacun selon ses nécessités et capacités.
- Elle préserve l'indépendance et l'autonomie de chaque membre, et notamment des adultes par rapport aux enfants.
- Cependant elle développe les lieux collectifs et communautaires : buanderie, salles de repas et cuisines, bibliothèque, salles de jeux, ateliers...
- Elle pratique une démocratie directe (volonté autogestionnaire) avec au début, dans la période uruguayenne, 2 Assemblées générales hebdomadaires, et au minimum deux A.G. annuelles extraordinaires pour planifier les tâches.
- Elle développe des formes de co-éducation (des sexes, des âges..) systématiques. L'éducation est totalement autogérée et auto-organisée. Elle vise avant tout à l'apprentissage de l'autogestion et de l'autonomie. L'enfant participe aux tâches productrices dès l'âge de 6 ans.
- Son objectif utopique est de présenter « *une tentative concrète de préfigurer la société future* »<sup>53</sup>. Elle souhaite une vraie « *interaction de l'auto-organisation et de l'autogestion unifiées et organisées* » qui ferait obstacle à tous les pouvoirs, tant dans la sphère économique que sociale, politique et culturelle. Ce recentrage sur l'anti-autoritarisme est sa marque anarchiste la plus profonde, puisque « *le but du changement n'est pas seulement l'abolition de la propriété privée... mais essentiellement l'abolition de la distinction fixe et stable entre dirigeants et exécutants dans la production et dans la vie sociale en général* ».

Ce n'est cependant pas une île refermée sur elle-même. Elle édite pendant longtemps un **Boletín informativo** qu'elle s'efforce de diffuser.

La Comunidad recherche les liens avec d'autres mouvements extérieurs.

Elle reste longtemps liée au mouvement libertaire proprement dit (elle est membre de la **FAU** jusqu'en 1960 puis des **GAL** – *Groupes d'Action Libertaire*, vers 1964).

Elle se rapproche de groupes ou d'expériences comparables : fédération ou regroupements de communautés<sup>54</sup> (en 1969 par exemple avec le **MIN** *Mouvement Intercommunautaire National* qui compte alors 5 membres et ensuite avec le **MIL** – *Mouvement International Latinoaméricain* présent en Argentine, Bolivie et Uruguay), associations alternatives (par exemple la Communauté **Tierra** de Buenos Aires dans la proche Argentine, ou d'autres coopératives autogestionnaires de Montevideo...).

<sup>53</sup> PRIETO Ruben, article cité, **Réfractio**n, n°9, 2002, p.87

<sup>54</sup> PRIETO Ruben *La Comunidad del Sur*, -in-**Volontà**, *L'utopia comunitaria*, 1989

Elle s'implique dans les expériences et regroupements alternatifs écologiques, comme le **Réseau Écologie sociale** d'Uruguay (qui fait référence aux écrits de BOOKCHIN) et le **Pacte d'Action écologique d'Amérique Latine** en 1988<sup>55</sup>.

Elle s'insère également dans le milieu local environnant et fait preuve d'une belle volonté d'adaptation : produits d'artisanat, d'éditions, propositions de services éducatifs et de formations...

Enfin elle favorise l'ouverture, le point 7 de sa résolution publiée en 1985 précise qu'elle doit « *Faciliter le plus possible les initiatives personnelles dans tout ce qui est relatif à l'élévation du niveau culturel et d'information des membres (bibliothèques, voyages, études)* ». C'est une belle façon de casser la dérive de l'embrigadement communautaire qui mine tant de collectifs.

## 5. Quelques essais autogestionnaires ou conseillistes, surtout en France, dans le monde du travail :

Remarque : ce sont des mouvements autogestionnaires, libertaires, mais rarement anarchistes, malgré parfois la présence de militants se réclamant du mouvement anarchiste ou de ses théories. Par contre la pratique, l'action directe, l'autonomie hors l'État et les partis, la gestion par la base... permettent de rattacher ces expériences à la tradition libertaire.

L'autogestion apparaît dans la manière de mener la lutte et/ou dans les tentatives de travailler pour soi, en s'auto-organisant, en occupant l'entreprise.

- 1944-1948 : les employés de chez **Caudron-Renault** occupent leur usine collaboratrice pendant la guerre (fabrication de Messerschmidt) et imposent le contrôle ouvrier sur la gestion et la production de l'entreprise.<sup>56</sup>
- Le **Joint Français** à St Nazaire
- **Cerisay**
- Les **LIP** à Besançon
- **L'Épée** à **Ste Suzanne** dans le Doubs

## B. ESSAIS UTOPIQUES LIBERTAIRES SURTOUT PEDAGOGIQUES :

Pour l'utopie anarchiste, visant la création d'un homme libre, idéal, nouveau... l'école est un élément incontournable, qui doit permettre aux élèves de s'émanciper personnellement et socialement. C'est pourquoi l'utopie pédagogique libertaire est sans doute la plus importante des différents courants socialistes, mis à part, peut-être, les réflexions d'OWEN sur ce même thème. Les puristes parlent de **pédagogie libertaire**, d'autres préfèrent la formule de **pédagogie autogestionnaire** ou celle de **d'éducation libertaire**. Une des meilleures synthèses sur ces questions de vocabulaire peut être celle de René LOUREAU en 1997 dans son article « *L'éducation libertaire* » publiée dans le numéro 123-124 de la revue **L'homme et la société**. Sans rentrer dans ces nuances, je vais prendre en compte tout projet éducatif jouant sur des moyens et des méthodes éducatives et pédagogiques libertaires, misant sur un égalitarisme libertaire entre tous les membres de la communauté éducative, et proposant, grâce à cette éducation, de former l'esprit critique et la distanciation nécessaire vis à vis des institutions, pour que l'individu devienne autonome et épanoui, même dans le cadre d'une société détestable, ce qui est le propre de tout projet anarchiste. La pédagogie est bien dans ce cadre « *l'anticipatrice des sociétés futures* »<sup>57</sup>. Enfin l'éducation libertaire vise à préparer et réaliser ce monde futur (c'est ainsi que l'on peut parler de *gradualisme* libertaire, l'école préparant progressivement la révolution attendue). Elle s'y épanouira alors pleinement.

Cependant, il faudra nuancer le propos en opposant parfois (certes de manière un peu caricaturale) les « **éducateurs libertaires** » (qui sont avant tout des militants anarchistes révolutionnaires, et qui tentent d'appliquer aussi leurs idées dans le champ de l'école et de la

<sup>55</sup> PRIETO Ruben *Futurs imprévisibles et anarchismes prématurés*, -in- *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

<sup>56</sup> Cf. Les mémoires de la militante trotskiste **Simone MINGUET** *Mes années Caudron, Une usine autogérée à la libération*, L'insomniaque, 144p, 1997

<sup>57</sup> LENOIR Yves *L'éducation libertaire*, -in- *Le Monde Libertaire*, n°15, été 2000



formation) des « **éducationnistes** » (qui sont plus proches de l'utopie pédagogique, pensant que l'œuvre scolaire ou éducative libertaire est presque autosuffisante dans son optique de changer le monde progressivement en changeant d'abord l'homme). Pour mieux comprendre ces nuances, les avis de Errico MALATESTA, comme ceux de son ami et compagnon idéologique Luigi FABBRIO (1877-1935), nous aident beaucoup : favorable à la culture intégrale pour tous et soutenant les efforts pédagogiques, il pense cependant que lors des périodes révolutionnaires, les éducationnistes, tout comme les autres militants éparpillés sur le front des « *colonies libertaires* » utopiques, gaspillent des forces et fragilisent le mouvement. En gros, il faut d'abord faire la révolution si on veut par la suite réaliser une éducation libertaire conséquente. Dans *Scuola e rivoluzione*, FABBRIO réaffirme en 1912 que la vraie école libertaire ne pourra se faire qu'après la révolution achevée. La vaste étude italienne de Tina TOMASSI (*Ideologia libertaria e formazione umana*) nous aide beaucoup sur ces différents plans<sup>58</sup>, même si l'édition militante espagnole que j'ai lue est malheureusement d'assez faible qualité.

J'ai regroupé en fichier annexe une aide bibliographique sélective sur la pédagogie et les pédagogues libertaires.

## 1. Un arrière plan théorique très important et très riche :

### a) Quelques précurseurs

Des traces d'auto éducation entre égaux, dans un lieu commun et avec une ouverture d'esprit sur tous les savoirs, toutes les sciences... apparaissent dans de nombreuses utopies. La maison communes, le **heb**, des hermaphrodites, jugés parfois libertaires, de Gabriel FOIGNY au XVII<sup>e</sup> siècle en est un bon exemple.

Pas toujours admis en milieu libertaire (voire la haine de PROUDHON et les réfutations de BAKOUNINE), **Jean-Jacques ROUSSEAU** (1712-1778) a incontestablement déblayé le terrain pour de nombreuses pistes sur lesquelles les libertaires vont s'engager : la « *centralité* » de l'enfant et de ses besoins, l'importance de la nature, du relationnel dans l'acte éducatif...

Les idées du suisse **Johann Heinrich PESTALOZZI** (1746-1827), valorisant un enseignement concret et adapté à la personnalité des jeunes, vont, via l'utopiste britannique OWEN surtout, largement influencer la pédagogie libertaire et les diverses pédagogies *actives* des deux siècles suivants. GOETHE lui-même lui consacre tout un chapitre (Livre II) de son utopie *Wilhelm Meister. Les années de voyage* (1807-1821). Un autre allemand, réfugié en Suisse, propose à la même époque (1817) une vision communautaire inspirée du pédagogue, *Le village des faiseurs d'or*, de J.H.D. ZSCHOKKE<sup>59</sup>. Les pédagogues anarchistes italiens le citent souvent. Aux USA, c'est dans le cercle transcendantaliste (EMERSON, THOREAU...), dont les liens avec l'anarchisme individualiste états-unien sont évidents, que PESTALOZZI émerge. Bronson ALCOTT cherche à appliquer ses idées dans son école de Boston dès 1818. En 1834 sa deuxième expérience, la **Temple School**, toujours à Boston, est assez largement étudiée.

### b) L'innovant Charles FOURIER

René SCHÉLER, dans une conférence donnée à Blois en octobre 2000 insiste sur l'éducation libertaire proposée par **Charles FOURIER**. Cette éducation doit partir des passions, des goûts des apprenants. C'est le réel humain, les désirs notamment, qui sont la base de l'édifice. FOURIER insiste pour que l'éducation soit liée au monde réel, ouverte sur la vie, la société, et surtout le monde du travail. Cela explique l'importance qu'il accorde, avant PROUDHON, au travail comme moyen régénérateur essentiel de la société. Ce travail bien sûr doit être attrayant et faire appel aux passions. Le phalanstérien est un des principaux précurseurs de la pédagogie moderne, reposant sur les méthodes actives, la non-directivité,

<sup>58</sup> TOMASSI Tina *Breviario del pensamiento educativo libertario*, Madrid, 1978

<sup>59</sup> VERSINS Pierre *Encyclopédie de l'utopie et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1037p, 1972, p.30

l'autogestion de l'apprentissage... Il est vrai qu'en harmonie, l'éducation tient un rôle essentiel. Elle est d'abord mixte et va jusqu'à prôner un épanouissement sexuel progressif. Elle est toujours innovante, par exemple avec les propositions d'utiliser la cuisine, les opéras, les classes ouvertes, la co-éducation... Enfin il semble bien que la notion « *d'éducation polytechnique et intégrale* » qui sera la revendication des grands pédagogues socialistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle soit pour la première fois largement formulée par FOURIER. Sur ce point éducatif, le disciple franc-comtois et peu libertaire Victor CONSIDERANT, tout en continuant à édulcorer son maître, poursuit l'œuvre de dénonciation anti-autoritaire de l'école de son temps<sup>60</sup>. Les écrits pédagogiques de FOURIER ont influencé certes les anarchistes, mais également d'autres courants socialistes, y compris parmi les plus autoritaires, comme c'est le cas de CABET. En Icarie, l'éducation doit être attractive, active, intégrale et le rôle du maître réduit à celui d'éveilleur des jeunes consciences... Malheureusement, les aspects utilitaristes, moralisateurs et directifs restent l'essentiel pour le patriarcat d'Icarie.

c) *Les premiers anarchistes : William GODWIN et Mary WOOLSTONECRAFT*

Même si les anarchistes ont largement emprunté à OWEN et à SAINT-SIMON, les vraies sources anarchistes sont à rechercher chez le britannique William GODWIN, chez l'allemand STIRNER et chez le français PROUDHON. KROPOTKINE et les frères RECLUS prennent plus tard la relève brillamment. Enfin les écrits de Wilhelm REICH, freudo-marxiste, assez libertaire cependant, sont souvent cités. Même BAKOUNINE, qui a peu écrit sur l'éducation, semble adopter les idées d'éducation intégrale, sans doute sous l'influence de Paul ROBIN qu'il a hébergé à Genève, vers 1869.

**William GODWIN**, amant puis mari de Mary WOOLSTONECRAFT et père de Mary SHELLEY est sans doute le premier théoricien anarchiste important qui met l'accent sur la recherche du bonheur via l'éducation. Il a d'ailleurs enseigné (dès ses 15 ans il fut assistant de son ancienne institutrice) et part d'une réalité qu'il connaît assez bien. L'éducation est l'affaire de tous et ne doit pas demeurer une affaire de spécialistes coupés de la société. Il s'oppose sur ce point à ROUSSEAU en critiquant un préceptorat qui en isolant l'enfant le laisse sans défense ni moyen de résister aux pressions d'un maître qui même bien intentionné reste forcément dominateur et manipulateur. La primauté de l'éducation chez GODWIN, et le rôle du collectif dans la formation, est une forme de pré-proudhonisme.

Il s'oppose à toute contrainte, toute prime, tout châtiment, et à tout embrigadement. Dès son premier projet pédagogique de 1783 dans *An account of the seminary...*, il instaure la libre discussion entre formateur et apprenant. Le premier doit partir des motivations et qualités du second, et l'aider à acquérir l'autonomie critique vis à vis des hommes et des sources de sa formation. La spontanéité enfantine, sa joie de vivre doivent également être prises en compte.

Comme dans d'autres écrits (surtout *L'Enquête.../An enquiry concerning political Justice, and its influence on general virtue and happiness* de 1793 et *The Enquirer. Reflexions on education, manners and literature* de 1797), il revient souvent sur les idées préconçues qui nous animent et faussent notre jugement, notamment la vision pro-gouvernementaliste que les hommes ont intégré. L'éducation doit nous permettre de les dévoiler et d'en diminuer l'effet. Il se trouve ainsi dans la lignée de LA BOÉTIE qui en pourfendant « *la servitude volontaire* » est un des premiers grands précurseurs de la pensée libertaire. Dans *The Enquirer...* qui compte plus de 16 chapitres sur 26 consacrés aux problèmes éducatifs<sup>61</sup>, il insiste sur le rôle de pur conseiller que doit jouer le maître, et sur la nécessité d'ouvrir l'école à la vie, à la société.

Le rôle central de l'éducation est de développer un sens éthique fondé sur spontanéité et amour de la liberté. Influencé partiellement par OWEN, il va lui-même influencer largement de nombreux écrivains essentiels, comme son gendre SHELLEY, sa fille Mary, et, nous affirme Tina TOMASSI, les transcendantalistes états-uniens ou les français ZOLA et Octave MIRBEAU. Mais comme le note Alain THÉVENET, il semble curieusement méconnu par les grands théoriciens de l'anarchisme, sauf de KROPOTKINE.

<sup>60</sup> CONSIDERANT Victor *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante*, 1842

<sup>61</sup> THÉVENET Alain *William GODWIN, des lumières à l'anarchisme*, Lyon, ACL, 228p, 2002

Sa pensée pédagogique doit beaucoup à sa compagne **Mary WOLLSTONECRAFT** qui accentue le rôle dénonciateur du conformisme et de l'autoritarisme que doit absolument jouer l'éducation. Celle-ci doit contrer l'influence liberticide néfaste de la famille autoritaire (pour la femme surtout, mais pas seulement). En bonne annonciatrice du féminisme libertaire, Mary vise l'universalité, pas la séparation des sexes, comme le prouvent deux ouvrages successifs : *Défense des droits de l'homme* en 1790, et *Défense des droits de la femme* en 1792.

**Max STIRNER** (Johann Caspar SCHMIDT 1806-1856) lui aussi a enseigné, comme professeur de lycée de 1834 à 1835, puis dans un Institut privé pour jeunes filles de Berlin, de 1839 à 1844, date à laquelle il est licencié après la parution de son livre principal jugé scandaleux. Il se retrouve dans une situation économique désastreuse pour les dix dernières années de sa vie, avec séparation familiale, emprisonnements pour dettes et maladies... Il insiste essentiellement sur la liberté que le savoir permet d'acquérir. Même si dans son pensionnat de jeunes filles il n'a guère mis ses idées en pratique, ses nombreuses remarques sur l'éducation dans différents écrits en font le héraut de l'autonomie, dont la systématisation est affinée dans son œuvre majeure *L'Unique et sa propriété*.

Avec le *Faux principe de notre éducation*<sup>62</sup> en 1842 il se positionne pour une école de la vie, une école réaliste par opposition à l'humanisme scolaire d'alors jugé de plus en plus stérile, mais sans en faire un principe intangible. Le second titre de l'ouvrage s'intitule d'ailleurs : *L'humanisme et le réalisme*. Comme pour son idéal associatif, le savoir n'est pas une fin en soi. Il est continu, en perpétuel devenir, dépendant du « *vouloir personnel* » antiautoritaire et critique, au service du développement d'un esprit de contradiction indispensable (ce qu'il appelle « *le sens de l'opposition* » : « *un savoir qui n'est pas devenu personnel offre une misérable préparation à la vie* ». L'éducation doit permettre à « *chacun de devenir son propre maître* ». Cette « *préfiguration de la pensée existentielle moderne* » (Henri ARVON) en fait une pédagogie très novatrice et toujours fort sous-estimée et une somme quasi définitive contre l'école vue comme « *assujettissement* » des individus. Le rejet de la science pédagogique de son temps est total<sup>63</sup>.

Dans *Les lois de l'école*, de 1834, éditées pour la première fois en 1920<sup>64</sup>, STIRNER propose les libertaires relations égalitaires maître - élèves, mais sa deuxième partie très conformiste est totalement contradictoire, voire étonnamment conformiste.

#### d) *Primauté de l'éducation chez PROUDHON*

Pour **Pierre-Joseph PROUDHON**, l'éducation est centrale : elle permet de créer « *l'homme social* ». Comme pour GODWIN, elle repose sur l'idée basique de *Justice*. Il s'agit d'une éducation totale, complète, sans spécialisation. Elle est polytechnique et intégrale (intellectuelle et manuelle). Le bisontin refuse toute idée d'éducation parcellaire. Elle doit être fondée sur la liberté et sur le travail, car « *le travail est l'éducation de notre liberté* ». C'est du travail que sortent les principales idées éducatives. Les travailleurs doivent participer à la formation, comme formateurs, en lien avec les parents (ce qui est contestable) et avec les associations de producteurs. On retrouve sans doute ici l'importance du courant des « *écoles mutuelles* » qui se sont développées largement au début du XIX<sup>e</sup> siècle, même si leur aspect anti-autoritaire laisse fortement à désirer. La notion de **démopédie** proudhonienne est primordiale, au service du peuple et de son émancipation. L'éducation, pivot de la société future, est un des moteurs essentiels dans la société présente pour assurer la faisabilité et la qualité des changements à venir. Son influence sur TOLSTOÏ est connue, pas seulement pour *Guerre et paix*, mais également pour l'engagement pédagogique.

#### e) *Louise MICHEL institutrice anarchiste*

---

<sup>62</sup> **STIRNER Max** *Le faux principe de notre éducation et L'anticritique*, Paris, Aubier-Montaigne, 185p, 1974

<sup>63</sup> **DURANTE Guido** *La scuola in fiamme. Riflessioni su « Le faux principe de notre éducation »*, -in- *Individualismo e insurrezione*, 1993

<sup>64</sup> **BARRUÉ Jean** *Max STIRNER De l'éducation*, Paris, Spartacus, 1974

L'institutrice et future communarde **Louise MICHEL** (1833-1905) assume les premiers essais, d'abord dans des écoles françaises où ses pratiques anti-autoritaires, ses méthodes originales et sa pédagogie ouverte sur la vie, sur les animaux qu'elle adore, sur l'écriture romantique (voir ses liens avec HUGO, VERNE...) qu'elle développe en permanence... font merveille auprès des jeunes enfants. La sensibilité et le respect de l'enfant deviennent un élément essentiel de la pédagogie. Avec Émile GAUTIER elle écrit de nombreux contes pédagogiques. Sa participation à *l'Encyclopédie Infantine* va dans le même sens.

Son travail d'institutrice débute réellement en 1853 en Haute Marne ; elle a alors 20 ans. Mais elle aurait donné ses premiers cours en 1851 selon Edith THOMAS<sup>65</sup>. En 1856, c'est à Paris qu'elle poursuit son activité d'éducatrice.

Pendant la guerre de 1870, elle maintient avec un extraordinaire dévouement une activité éducative à laquelle elle ajoute une solidarité nécessaire pour résister aux rigueurs du siège.

Durant la Commune, son *Mémoire* donné à la Commission de l'Enseignement d'Édouard VAILLANT est un des premiers programmes anarchisants en matière éducative.

Dans son pénitencier calédonien, elle assure le lien avec les canaques<sup>66</sup>, une des rares parmi les communards à être logique avec elle-même. Son récent engagement anarchiste, contracté sans doute auprès de Nathalie LEMEL, l'amène à soutenir la lutte anti-coloniale et l'insurrection canaque de 1878. Elle va être peut-être l'unique (avec Charles MALATO) à apprendre des termes canaques et essayer de maintenir une école indigène. Son souvenir en Nouvelle Calédonie va perdurer pendant des décennies.

Autrement, dans cette même Nouvelle Calédonie, le matricule 2182 ouvre une école pour enfants de déportés ! et assurerait véritablement son statut d'institutrice en 1879<sup>67</sup>.

Bien plus tard elle va renouer avec l'enseignement lors de son séjour au Royaume Uni aux débuts des années 1890. Elle ouvre une école pour les enfants de proscrits et tente la création d'une « *International school* », dont la devise est celle du communisme anarchiste, et dont la méthode s'inspire de l'éducation intégrale.

f) *Quelques rares positions éducatives de BAKOUNINE*

**Michel BAKOUNINE** reprend les idées proudhoniennes d'une école anti-autoritaire à la fois cause et conséquence de la révolution et de l'émancipation sociale. Pour lui également, le point de départ doit être l'instinct vital, les qualités de chaque individu, de même que toutes les activités productives. Mais anticipant MALATESTA, il pense que seule une « *société libre* » peut assurer une formation humaine réelle, d'autant que dans la société présente, les élites intellectuelles et les savants sont peu sûrs en terme d'émancipation. En pensant au prolétariat, il rappelle que « *La première tâche est celle de son émancipation économique, qui engendrera nécessairement et son émancipation politique, et son émancipation intellectuelle et morale* »<sup>68</sup>.

g) *L'énorme engagement éducatif des frères RECLUS*

**Élisée RECLUS** fut toute sa vie un pédagogue, et tous ses écrits prouvent un souci constant de communiquer simplement. Le démontrent largement ses *Histoires d'un ruisseau* (en 1869) et *d'une montagne* (en 1880) qui sont souvent lus dans les écoles de la III<sup>e</sup> République. En lui, le mythe (?) de l'éducation libératrice est fortement enraciné. Comme ROBIN qu'il soutient entre 1880-1894 à Cempuis, il propose une éducation intégrale. Mais pour lui, à la différence de PROUDHON, et dans le sens des idées bakouniniennes, elle n'est réellement possible qu'après la révolution. Il paye de sa personne, et soutient toute sa vie de multiples projets pédagogiques, de *l'École hongroise de jeunes filles* dans les années 1870 (il est très proche de Antonine de GÉRANDO), à *l'École des Petites Études* de Bruxelles en 1895 (qu'il fonde avec sa dernière grande amie, Florence de BROUCKÈRE), au Comité d'Initiative pour l'École Libertaire de Paris en 1897 et à sa participation aux Universités

<sup>65</sup> THOMAS Édith *Louise MICHEL ou la Velléda de l'anarchie*, Paris, Gallimard, 1871

<sup>66</sup> BARONNET Jean & CHALOU Jean *Communards en Nouvelle Calédonie*, Paris, Mercure de France, 432p, 1987

<sup>67</sup> LEJEUNE Paule *Louise MICHEL ou l'indomptable*, Paris, Édition des femmes, 1978

<sup>68</sup> BAKOUNINE Michel *L'instruction intégrale*, 1869

Populaires et surtout ses cours à l'Université Libre de Bruxelles où il est nommé en 1892. Mais son cours est ajournée en 1894 ; la crise entraîne la création de la dissidente **Université Nouvelle**... Ses liens avec Francisco FERRER font de RECLUS le géographe et l'éducateur le plus lu du monde libertaire ibérique. Le **Boletín de la Escuela Moderna** lui rend un hommage vibrant en 1908. Toujours en Espagne, pour prendre deux exemples célèbres, le géographe Gonzalo de REPARAZ ou l'écrivain anarchiste Felipe ALAIZ s'en réclament<sup>69</sup>.

Il exprime dans tous ces engagements un rejet de l'autoritarisme scolaire laïque ou religieux, de l'élitisme, des sanctions et de la spécialisation outrancière... qu'il dénonce en bon anarchiste dans l'éducation officielle de son temps. Dans *L'Homme et la Terre*, il met l'accent sur l'importance du jeu, de la coéducation, de l'entraide enseignants-élèves, de l'hygiénisme et du rôle essentiel des langues (en rêvant un peu au succès de l'espéranto).

h) *Pierre KROPOTKINE*

**Pierre KROPOTKINE** mise évidemment sur l'autonomie idéologique, mais aussi économique, de l'apprenant, qui devrait se réaliser à la veille de la majorité. D'où l'importance qu'il donne plus particulièrement à la formation professionnelle au sein de l'éducation intégrale, qu'il appelle plutôt « *éducation complète* » comme le disait déjà FOURIER.

KROPOTKINE est beaucoup plus influencé par l'utopiste franc-comtois qu'on ne le pense souvent. Par exemple il développe l'idée de travail libre, donc attrayant, misant sur des activités ludiques, que FOURIER aurait bien fait sienne<sup>70</sup>.

Dans le même ordre d'idée, le prince russe est favorable à un fort développement artistique dans l'éducation. On retrouve ce trait chez de nombreux utopistes.

Cette « *éducation à la liberté pour la liberté* » (Tina TOMASI) satisfait la volonté anarchiste de coordonner fin et moyens.

i) *Jean GRAVE, pédagogue et écrivain utopiste*

En France, l'incontournable **Jean GRAVE** anime un groupe « **L'école libertaire** » qui par ses activités journalistiques permet à de nombreux compagnons de se retrouver et de s'exprimer. Une **Ligue pour l'éducation libertaire** est créée en 1887. L'écrit de Jean GRAVE *Terre libre* en 1908 propose une éducation critique seule manière d'atteindre l'autonomie. Grâce à Albert LAISANT et à d'autres militants, l'organe **L'éducation libertaire** est publié de 1899 à 1901.

Son ouvrage *Nono* est une des rares œuvres utopiques et anarchistes pour initier les enfants à la pensée libertaire. Largement diffusé en Espagne par les disciples de FERRER, cet écrit fut très célèbre en début du XX<sup>e</sup> siècle.

j) *Ferdinand Domela NIEUWENHUIS*

Le néerlandais, ancien pasteur et anarchiste anti-étatiste et antimilitariste convaincu, **Ferdinand Domela NIEUWENHUIS** a des positions très proches de GRAVE à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, dans une analyse qu'il publie aux éditions Stock.

k) *Entre autodidactisme et université populaire : Fernand PELLOUTIER*

En fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en France, **Fernand PELLOUTIER** (1867-1901), infatigable défenseur de l'anarcho-syndicalisme et de la « *culture de soi-même* » met sur le même plan la puissance de l'autodidacte autonome et la formation collective, qu'il entrevoit très bien dans les Bourses du Travail et les Universités Populaires.

Les Bourses<sup>71</sup>, environ 150 au début du XX<sup>e</sup> siècle, proposent divers services : bureau de placement autonome, entraide et mutualité, bureau de statistiques... et surtout celui de formation et d'éducation. La formation est triple, elle est d'abord technique, professionnelle. Elle

<sup>69</sup> VICENTE MOSQUETE Mariát Teresa *La aportación de la geografía al pensamiento anarquista : Eliseo RECLUS y España*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>70</sup> BORGHI Lamberto *Giustizia e mutuo appoggio*, -in-*Rivista anaarchica*, n°198, marzo 1993

<sup>71</sup> MATÉOS George *L'expérience historique des Bourses du Travail*, -in-*Réfractons*, n°9, 2002

est souvent générale et éclectique, culturelle pourrait-on dire (mathématiques, langues...). Elle est enfin au service de la propagande, et de l'anarcho-syndicalisme souvent, analysant la société capitaliste pour mieux la combattre, et débattant de la société future où le syndicat aurait toute sa place, pour la remplacer.

L'intégration des Bourses dans la CGT et l'apparition de l'État Providence avec l'essor des lois sociales vont contribuer à diminuer leur rôle.

l) *Quelques précurseurs anarchistes de FERRER en Espagne*

En Espagne en fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des grands noms de l'anarchisme comme **TARRIDA DEL MARMOL**, **Anselmo LORENZO** et **Ricardo MELLA** préparent le terrain pour l'œuvre de FERRER. Par exemple, MELLA, qui comme beaucoup de ses contemporains, a du mal à distinguer entre instruction et éducation, défend dans ses *Breves apuntes sobre las pasiones humanas* de 1889 « l'instruction intégrale » et « une éducation devant permettre à l'homme d'être son propre maître ». Cependant dans sa lutte contre toute autorité et contre tout embrigadement, MELLA, en lançant sa formule de « *enseñanza neutra* » va se heurter plus tard à Francisco FERRER au nom d'une école libre de toute idéologie, fût-elle anarchiste<sup>72</sup>.

m) *James GUILLAUME et la pensée pédagogique sous la III<sup>e</sup> République*

Mais un des plus profonds penseurs anarchistes en matière éducative est le suisse, mais né à Londres en 1844, **James GUILLAUME**. Ce bakouniniste, célèbre organisateur de la Fédération Jurassienne, est également enseignant (histoire, littérature). Professeur à l'École industrielle du Locle en 1863, il est diplômé en 1865, mais est cependant exclu du professorat en 1869 et devient typographe et traducteur. Il gère jusqu'en 1872 une petite imprimerie à Neuchâtel. Mis à l'index, emprisonné, il vit dans une misère noire avant de s'exiler en France.

Il synthétise les idées proudhoniennes et internationalistes (de l'AIT) : une éducation intégrale, ouverte et permanente, jamais séparée du monde du travail ; un objectif libérateur, une recherche progressive de l'autonomie. Le pluralisme et le pragmatisme sont défendus dans une nette volonté libertaire. Un chapitre entier de *Idées sur l'organisation sociale* de 1874 y est consacré. L'éducation est « *communalisée* » dans la future société post-révolutionnaire. Les enfants jouent un grand rôle, en gérant eux-mêmes autant que possible leurs formations. Les enseignants, des conseillers surtout, doivent garder un lien avec leur rôle de producteur, ce qui rejoint les idées de PROUDHON.

Son ami ROBIN est théoriquement assez proche de lui. Tous les deux sont liés à l'incontournable militant pédagogique libéral Ferdinand BUISSON : c'est pourquoi GUILLAUME occupe des fonctions semi-officielles en France, ne serait-ce que par ses articles dans le *Dictionnaire de pédagogie* de 1877 à 1887. Il est secrétaire de la *Revue de pédagogie* parisienne et en 1887 il est même membre du Comité d'Instruction Publique. C'est alors le grand spécialiste de l'histoire de l'instruction pendant la Révolution Française (7 volumes sont publiés sur ce thème de 1891 à 1907). C'est peut-être pour cela qu'il se fait naturaliser en 1889. En 1890 il prolonge ses réflexions pédagogiques en écrivant sur PESTALOZZI.

C'est au tournant du siècle qu'il renoue avec la vie militante, rencontre KROPOTKINE, se lie au syndicalisme révolutionnaire et c'est pour cela qu'il s'occupe de l'Université Populaire du 14<sup>e</sup> Arrondissement vers 1903.

n) *Quelques positions libertaires éducatives de Herbert READ – années 1940*

Pendant le second conflit mondial, Herbert READ gagné à l'anarchisme, s'intéresse également à l'éducation de la liberté et pour la liberté dans deux ouvrages ; *Education through art* en 1943, et *The Education of free men* en 1944. L'importance de l'aspect artistique n'est pas étonnant chez ce surréaliste, fin connaisseur de l'art moderne et des libertaires britanniques comme William MORRIS. Il récidive sur ce thème en 1961 avec *Creative arts in american*

<sup>72</sup> **MELLA Ricardo** *Cuestiones de enseñanza*, Madrid, 1913

*education*. En 1949 avec *Education for peace*, il fait preuve de positions internationalistes très sensibles en cette période de début de Guerre Froide.

## 2. Le cas Léon TOLSTOÏ (1828-1910) et l'expérience de lasnaïa Poliana

TOLSTOÏ, célèbre écrivain, mais anarchiste chrétien méconnu, avec son école populaire de Yasnaïa Poliana dans le gouvernement de Toula, vers 1860, révèle l'influence de PROUDHON, ROUSSEAU et FRÜEBEL. Il se mobilise pour une école fondée sur l'expérimentation et sur la liberté. Les élèves sont le plus autonomes possibles. Programmes, notes, châtiments, discipline... sont proscrits. L'enseignement doit être ludique, attractif. Il rejoint en cela bien des idées fouriéristes. Il va influencer l'École Nouvelle. C'est d'autant plus évident que ses méthodes pédagogiques privilégient les méthodes actives, le plus souvent hors les murs. Avec l'anarchiste chrétien TOLSTOÏ, on assiste ainsi à la première importante expérience pédagogique libertaire.

En 1862 il publie une *Revue pédagogique « lasnaïa Poliana »* qui atteint les 12 numéros. En 1872, un deuxième essai est lancé au même endroit et c'est l'année où est publié son fameux *Abécédaire* qui atteindrait presque les 760 pages. Il se range du côté du mouvement coopératif et de l'enseignement mutuel. En 1898 il est un des signataires souvent oublié du *Manifeste pour la liberté de l'enseignement*. En 1903, nous rappelle Tina TOMASSI, il réaffirme « *Moi aussi je suis anarchiste, si par anarchisme on entend le refus de toute autorité autre que celle de notre propre volonté et de notre conscience* ».

Après la révolution de 1917, sa fille Tatiana reprend le flambeau.

## 3. L'école de RHODOKANATY au Mexique

De 1865 à 1867, le proudhonien Plotinio C. RHODOKANATY qui vient de s'implanter au Mexique depuis 1861, crée la « *Escuela del rayo y del socialismo* », à Chalco. Cela en fait une des premières écoles libertaires et une des rares volontairement engagées au service de la libération des individus. RHODOKANATY y a-t-il cherché à implanter son « *Neopanteismo* » dont il a traité dans son livre de 1864 ?

## 4. génial précurseur : Paul ROBIN (1837-1912) et Cempuis 1880-1894

Paul ROBIN, vieux militant de la Première Internationale et du Conseil Général (dont il fut exclu pour bakouninisme en 1871), ami de BAKOUNINE, de VARLIN et des RECLUS, milite en fin de siècle dans le mouvement néomalthusien dont il est un des principaux fondateurs. Mais la passion pédagogique et l'idée d'éducation intégrale dont il est un des principaux théoriciens l'éloigne parfois de son utopie de la régénération humaine par la responsabilisation sexuelle.

Dès 1865 il collabore à *L'éducation Moderne*, en Belgique et au Congrès de l'AIT de 1867, il est chargé du rapport sur l'enseignement intégral. Dans son exil londonien, il est souvent professeur, et participe à de nombreux travaux sur l'éducation. Entre 1869 et 1872 il publie « *L'enseignement intégral* » dans la *Revue de Philosophie Positive* tenue par son ami LITTRÉ et que *Volonté Anarchiste*, dans son numéro 41 de 1992 a réédité. À propos de LITTRÉ et de ses liens avec ROBIN, sa biographe Nathalie BRÉMAND parle de « *positivisme de gauche* » pour cette époque de la vie du pédagogue.

Par enseignement intégral, il faut entendre formation globale, humaniste, universaliste ; formation générale, manuelle et intellectuelle faisant une large place à l'apprentissage professionnel comme le souhaitait PROUDHON. Sciences, Arts, disciplines littéraires... sont mêlées sans hiérarchie aucune. Ce lieu de vie global, de « *coéducation* » des sexes et des âges, propose déjà des bribes d'autogestion. Tous les sens doivent être éveillés et le jeu largement utilisé. La filiation fouriériste semble évidente, ce qui amène sans doute Maurice DOMMANGET à parler dans l'expérience de Cempuis de pédagogie « *papillonne* »<sup>73</sup> (ou alternante).

---

<sup>73</sup> DOMMANGET Maurice *Paul ROBIN*, Paris, SUDEL, 1951

Soutenu par l'ancien ami de BAKOUNINE également, Ferdinand BUISSON, qui désormais se trouve aux plus hautes charges de l'État pour l'éducation, Paul ROBIN peut exercer une fonction officielle (l'anarchiste militant devient inspecteur primaire à Blois en 1879 !) et peut également mener dans l'ancien orphelinat PRÉVOST de Cempuis dans l'Oise une des plus profondes expériences pédagogiques libertaires, qui va fortement influencer l'espagnol FERRER y GUARDIA. L'utopie exprimée dès 1867 va pouvoir être largement réalisée, et, ce qui n'est pas rien, en faisant le choix de la tenter en milieu public, pas en marge. Avec James GUILLAUME et la toujours bienveillante attention de Ferdinand BUISSON, il participe au *Dictionnaire de Pédagogie* vers 1878, pour lequel il rédige environ 17 articles.

Il dirige l'institution de Cempuis de 1880 à 1894, date où il est révoqué après une campagne de diffamation surtout liée aux idées néomalthusiennes de ROBIN. Dans cet espace libre, les enfants évoluent en toute liberté et mixité. La santé et l'hygiène sont placées au premier rang : nourriture variée, activités de plein air, bains, gymnastique et cyclisme... Dès 1882 il amène le groupe en vacances à la mer, ce qui est sans doute une des toutes premières colonies de vacances en milieu éducatif. L'éducation intégrale est une évidence : théorie et travaux manuels alternent. Les expérimentations, les travaux pratiques, le rôle des ateliers... sont très importants. La vie sportive et artistique est très développée (chant, fanfare, théâtre...) et la presse à l'école est une nouveauté que de nombreux mouvements pédagogiques ultérieurs vont réutiliser. La recherche du développement individuel et de l'autonomie priment, de même que l'auto production est encouragée. Les produits réalisés sont en effet vendus. Enfin l'éducation a évidemment une finalité révolutionnaire : il faut former un homme nouveau, antiautoritaire, misant sur l'entraide et l'autogestion fédéraliste.

L'éthique pacifiste, humaniste, libertaire est nettement affirmée : pas de nationalisme, condamnation du chauvinisme, du militarisme, du cléricisme... On voit émerger « *une morale biologique, utilitaire et hédoniste* »<sup>74</sup>. Les récompenses et les punitions sont réduites au minimum. La différence entre les divers participants est fortement réduite, ROBIN lui-même vit comme tous les autres, partage les mêmes tâches...

Cette école devient modèle, référence plutôt, et profite au lancement d'une expérience analogue à l'**orphelinat DUGARDIN** vers Bruxelles. En 1893 se crée l'**Association Universitaire d'Éducation Intégrale** et l'année suivante une **École Normale d'Éducation Nouvelle** à Cempuis même. Dans l'orphelinat, une exposition permanente, un musée pédagogique... affirment l'ouverture de l'école sur l'extérieur, ce que les visites, excursions, colonies de vacances... permettaient dans l'autre sens. Ce n'est pas une île utopique classique, isolée et figée, mais bien une expérimentation libertaire.

Plus tard il continue son œuvre éducative : recherches musicales, en sténographie, enseignement à l'**Université Nouvelle de Bruxelles**, recherches autour d'une langue universelle (mais il n'est que moyennement favorable à l'espéranto)... toutes activités qui le maintiennent sur la brèche. En 1907 il soutient FERRER et participe avec lui à la création de la **Ligue Nationale pour l'Éducation rationnelle de l'enfance**, aux côtés d'autres anarchistes de grande envergure : MALATO, Sébastien FAURE, LAISANT... mais aussi du « *compagnon de route* » Anatole FRANCE.

Vivant en ascète, dans un milieu très modeste malgré ses immenses relations internationales, il fait don de son corps à la science et souhaite que l'on répande ses cendres dans la nature. Parmi les biens qu'il distribue, l'*Encyclopédie* de DIDEROT est remise à la CGT syndicaliste révolutionnaire et l'imprimerie de Cempuis donnée à Sébastien FAURE pour sa « **Ruche** »... Fidèle à toute sa vie, il se suicide par poison à l'été 1912.

Son œuvre, sa pédagogie « *active* » marquent largement la pédagogie progressiste ultérieure, tant anarchiste ou rationaliste, que « *moderne* » (FERRIERE, MONTESSORI...).

Ce sont surtout un ancien de Cempuis, Gabriel GIROUD, et Sébastien FAURE... qui reprennent le flambeau.

## 5. « L'école libertaire » de DEGALVÈS et JANVION vers 1897

À Paris, l'**École libertaire** de 1897 est l'œuvre de J. DEGALVES, Émile JANVION, Jean GRAVE et Jules ARDOUIN. Elle est soutenue par **La ligue d'enseignement libertaire**. Une

---

<sup>74</sup> GIROUD Gabriel *Paul ROBIN. Sa vie, ses idées, son action*, Paris, 318p, 1937



brochure popularisant ses idées et méthodes s'intitule, et c'est tout un programme *La liberté par l'enseignement*. En 1899, des cours, des excursions, une « colonie » de vacance... sont entrepris mais l'école doit fermer en 1900, tant par manque d'audience que par dissensions entre les fondateurs.

## 6. les associations se réclamant de FERRER y GUARDIA Francisco

En Espagne, les idées d'écoles autonomes, libertaires, naissent dès la Première Internationale. En 1872, au congrès de Zaragoza de la FRE (*Federación de la Región Española*), branche espagnole de l'AIT, est approuvée une motion pour « l'éducation intégrale » présentée par Trinidad SORIANO. Au Congrès suivant de Cordoba (Cordoue) en décembre 1872, une motion réclame déjà la création « d'écoles internationalistes », c'est-à-dire fondées par et au service de l'AIT espagnole, pour permettre aux travailleurs d'obtenir une formation propre et engagée.

Après 1901, FERRER (1859-1909) dirige le *Periódico Libertario* « *La huelga general/la Grève générale* » et fonde l'**École Moderne (Escuela Moderna)** de Barcelone. D'emblée il rappelle que son action militante en vue de la société libertaire future allie mouvement ouvrier révolutionnaire et front culturel dans lequel l'éducation dispose d'une large place. Réduire FERRER à un simple éducateur progressiste comme on peut encore le lire aujourd'hui est donc bien une vision réductrice. L'attentat de MORRAL entraîne la fermeture de l'école en 1906, et l'accentuation de la répression contre l'anarchiste FERRER ; celui-ci, à nouveau et injustement accusé en 1909 après la « *semaine tragique* » de Barcelone, est malgré tout exécuté sur la colline barcelonaise de Montjuich le 13/10/1909. La réaction espagnole veut faire un exemple et choisit un nom célèbre. Sa mort en fait un martyr de la cause anarchiste et d'une libre pédagogie. Des manifestations énormes, internationales, d'une ampleur que l'on ne retrouvera qu'au moment de l'exécution de SACCO et VANZETTI en 1927, éclatent un peu partout et discréditent fortement la monarchie espagnole, tout en donnant à la propagande pour l'École moderne une publicité hors du commun. En Toscane une grève sauvage, massive, résolument internationaliste enflamme toute la province<sup>75</sup>. Plus que ROBIN ou Sébastien FAURE, FERRER et son œuvre acquièrent une énorme renommée internationale. Une légende FERRER se développe après dans de nombreuses contrées et fait de FERRER une sorte de Saint laïque, avec un culte honorant son martyr.

Le pédagogue est au croisement de diverses influences : l'anarchisme d'abord, l'humanisme scientifique voire scientiste de l'époque, le radicalisme catalan et la Franc-Maçonnerie. Mais il ne sombre pas dans le catalanisme et renonce même au profit du castillan pour son école, par volonté d'ouverture et par internationalisme. L'enseignement de FERRER se veut rationaliste et intégral. C'est une école résolument mixte ( la fameuse *coeducación* est un concept large qui s'applique autant aux différences sociales, de sexe, d'âge...), laïque, centrée sur l'apprenant, ouverte à tous (coéducation des classes sociales, donc pas réservée aux seules membres des couches populaires, ou libertaires). Elle refuse toute punition ou récompense mais encourage cependant fortement le travail collectif et la solidarité. Elle pratique des méthodes actives fondées sur l'expérimentation manuelle ; elle est ouverte au monde, à la nature, dans la droite ligne de ROBIN. Mais plus encore que celle de Cempuis, c'est une école engagée, menée au nom d'une éthique libertaire et pédagogique affirmée, et liée de ce fait au mouvement anarchiste et à l'anarcho-syndicalisme. Elle est presque organisée comme une contre-école, tant elle se place aux antipodes des écoles religieuses traditionnelles espagnoles. Son athéisme militant lui amène d'ailleurs de durs déboires. École politique libertaire, elle est anti-étatique, voir a-étatique. Ainsi elle refuse toute aide de l'État et se condamne à développer des écoles privées. Les fonds sont partiellement fournis par les athénées, syndicats et autres groupements locaux. Cette position va poser en 1936 de graves problèmes à ses partisans, lorsque l'anarchisme va accepter de se compromettre avec les structures étatiques tant en Catalogne (la Généralité) que dans le gouvernement de Madrid-Valence. De nombreux maîtres rationalistes conséquents resteront

---

<sup>75</sup> BERTOLUCCI Franco *L'anarchisme en Italie entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle : les lieux et les mythes*, –in- *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Actes du Colloque International de Toulouse, 27-29/10/1999, Lyon, ACL, 560p, 2001

alors en dehors des structures éducatives républicaines pourtant dirigées par des anarchistes comme en Catalogne.

Le « *mouvement de l'école moderne* » est donc bien partie prenante de l'utopie libertaire, ce que revendiquait en 1909 un des plus proches compagnons anarchistes de FERRER, le vieil internationaliste Anselmo LORENZO : « *Pour moi, l'enseignement rationnel est comme une anticipation de la société future, c'est à dire une partie de la future révolution triomphante...* » (cité par Pere SOLÀ).

**Le Bulletin de l'École Moderne** connaît 62 numéros de 1901 à 1906. Une deuxième version est imprimée de 1908 à 1909.

À Paris, FERRER dirige **L'École Rénovée** de 1908 à 1909, qui publie un Bulletin à Bruxelles.

Depuis 1908 **La Ligue Internationale pour l'Éducation Rationnelle de l'enfance** permet un certain rayonnement. L'ancienne aide de Paul ROBIN, Henriette MEYER y joue un rôle fondateur et assure ainsi la continuité entre les deux penseurs libertaires.

Beaucoup d'établissements se réclament de l'anarchiste espagnol. Déjà dans la Péninsule, d'autres exemples se sont mis en place, d'abord à Barcelone. Dans les vieux quartiers du Clot barcelonais, la **Escuela Natura** (surnommée **La Farigola**), animée par Juan PUIG ELIAS (qui fut Secrétaire du CENU – Centre Unifié de l'Enseignement en Catalogne en 1936) a marqué toute une génération, comme le rappelle Abel PAZ dans ses mémoires<sup>76</sup>. Liberto SARRAU en maintient l'esprit toute sa vie, même dans l'exil français (où il meurt en 2001). L'autre grand modèle à Barcelone, lié à l'**Ateneo Racionalista** de Sants, est l'école rationaliste **Luz/Lumière** animée par Juan ROIGÉ dont la bibliothèque militante est souvent citée. Toujours en Catalogne, mais hors de la métropole, la **Escuela Horaciana** de Sant Feliu de Guixols, animée par José CASASOLA, ancien collaborateur de FERRER, est une de ces écoles qui va le plus loin dans l'ouverture, les sorties en montagne ou à la plage. Même si les libertaires y côtoient des républicains libéraux, le féminisme anarchiste s'y est fortement exprimé grâce à Antonia MAYMÓN.

À l'**Ateneo des Corts**, rue Ballester, à Barcelone, les frères CARRASQUER maintiennent très haut l'étendard de l'utopie libertaire en tentant en 1934-1935 de créer une réelle école autogestionnaire tournée vers la société future. Ils reconnaissent leur dette vis à vis de FERRER et surtout du mouvement FREINET. La journée est réservée aux jeunes, et les soirées sont consacrées aux adultes et aux adolescents. Ils avaient déjà, notamment l'instituteur Félix, une longue expérience pédagogique avec sous la dictature de RIVERA l'organisation de **Groupes Culturels** dans leur Aragon natal, et avec la création d'une école de type FREINET ouverte dans leur localité d'Albalate de Cinca pour tous, hommes et femmes, de 6 ans jusqu'à plus de 70 ans, dès l'explosion de la II<sup>e</sup> République en 1931. Pendant la révolution, ils réorganisent une école pour militants au service des collectivisations, qui va se déplacer de Albalate, à Caspe (clandestinement pour fuir la pression communiste hostile) puis à San Gervasio, Llança et Sant Vicenç dels Hots en fonction de l'évolution du front. Elle se prolonge dans l'exil à la frontière suisse au profit de dizaines de petits réfugiés républicains.

Dans son livre sur les écoles rationalistes catalanes de 1909 à 1939<sup>77</sup>, Pere SOLÀ recense environ 125 écoles « laïques et rationalistes », dont 68 sur l'aire barcelonaise, 24 dans le reste de la Catalogne et 33 pour le reste de l'Espagne (notamment en Andalousie). À ces chiffres loin d'être exhaustifs doivent s'ajouter les nombreuses écoles créées par les collectivités libertaires en 1936-1937, surtout dans l'industrie.

Mais il semble bien que le « *culte de FERRER* » (Tina TOMASSI) soit exceptionnellement vif en Italie.

- En Italie, **La Scuola Moderna** de Clivio vers Varese tente cette utopie pédagogique indépendante, d'abord de 1909 à 1914 puis pour quelques mois en débuts des années 1920. Son **Bulletin mensuel** témoigne de l'engagement de ses participants. D'autres tentatives sont dignes d'être mentionnées, comme celle autour de Luigi MOLINARI et du comité milanais **Société coopérative anonyme « École moderne »** vers 1913, ou la tentative de

<sup>76</sup> PAZ Abel *Viaje al pasado/Barcelone 1936*, Barcelona 1995/Quimperlé 2001

<sup>77</sup> SOLÀ Pere *Las escuelas racionalistas en Cataluña 1909-1939*, Barcelona, Tusquets, 1976

Bologne qui édite une revue **Scuola Moderna** pendant quelques mois. Une école libertaire à Pise est parfois également mentionnée vers 1910.

- À Lausanne, **L'école FERRER** connaît un bon développement autour de Jean WINTSCH (anarchiste, membre de la rédaction du **Réveil**) et d'Émile DURAND de 1910 à 1919. Cette école dispose elle aussi de nombreux matériels légués par Paul ROBIN, décidément incontournable. Elle est liée au syndicalisme révolutionnaire, la FUOSR, à la Fédération Anarchiste Communiste de Suisse Romande et à divers autres mouvements dont la gauche socialiste autour de Fritz BRUPBACHER et les libres-penseurs. Elle se veut avant tout une école de classe, liée au monde du travail. Sa pratique de la coéducation des sexes posait problème par rapport aux écoles romandes. Peu novatrice par rapport aux matières enseignées, c'est surtout dans les pratiques d'ouverture et dans le respect de l'enfant, sans prix ni sanction, qu'elle est bien dans la ligne du modèle barcelonais, mais également de ROBIN<sup>78</sup>.
- En Bavière durant l'éphémère République des Conseils de 1918-19, le ministre de l'Éducation populaire, l'anarchiste communiste Gustav LANDAUER tente de développer les idées de FERRER.
- À Bruxelles, l'influence de FERRER est très forte dans les milieux de libres-penseurs, et surtout auprès de **l'Université Libre de Bruxelles (ULB)** devant laquelle se dresse une statue de FERRER édifée par souscription en 1909, et remise en place depuis 1985 après une interruption qui datait de l'occupation allemande.
- En Amérique du Nord le **Centre FERRER** de New York se fonde en 1911. Vers 1915 les FERM lancent le célèbre **Centre de Stelton** dans le New Jersey.
- Au Brésil surtout, le mouvement dès 1912 s'étend rapidement en liaison avec le mouvement ouvrier souvent anarcho-syndicaliste. Il a été précédé par la création d'écoles purement anarchistes (**École libre « Germinal »** de Sao Paulo en 1902) ou syndicalistes (**École sociale** ou **Escuela Libre** de Campinas fondée en 1907 par la **Liga Operária** de Renato SALLES, **École des verriers** d'Água Branca à Sao Paulo en 1909, **l'École libre 1<sup>er</sup> mai** de Rio en 1909 également...). Celle d'Água Branca avec Edmundo ROSSONI est un des exemples importants d'union socialiste et anarchiste en milieu éducatif. À partir de 1912 se créent les **Écoles Modernes**, la **n°1** et la **n°2** de Sao Paulo en 1912, la 3<sup>ème</sup> de São Caetano (Sao Paulo) en 1918. Deux autres, Bauru et Cândido Rodrigues dans l'État de Sao Paulo, existent également depuis 1914. En 1919 la répression anti-ouvrière entraîne leur fermeture. De nombreux anarchistes sont liés au mouvement, comme Oreste RISTORI, Gigi DAMIANI et João PENTEADO ou Adelino de PINHO. Des syndicats, comme la COB, les aident financièrement et politiquement. La vision utopique y est très forte<sup>79</sup>, mêlant cependant aspirations humanistes et pragmatisme utilitariste. L'école fait partie du mouvement ouvrier libertaire, participe à sa propagande, à ses actions, d'où sa logique suppression pendant la répression. Ces écoles furent mixtes (co-éducation des sexes), ouvertes à tous (co-éducation des classes d'âges) mais surtout proposées aux familles des militants. Les maîtres sont massivement membres du mouvement anarchiste et leur message est celui d'agir pour atteindre une société libertaire.
- En Argentine, au début du siècle, c'est surtout le libraire et éditeur Bautista FUEYO qui représente **La Escuela Moderna**. Mais le pédagogue militant Amadeo LLUÁN, plus connu sous le pseudonyme de Enrique NIDO est attaché au mouvement. Avant de créer une École rationaliste dans un quartier ouvrier de Rosario vers 1915, il fit 5 ans de prison pour une tentative d'attentat, contre le consul espagnol de Rosario, visant à venger l'assassinat de Francisco FERRER. Une école « laïque » (« moderne ») a également surgi à Buenos Aires (à Luján) avec John CREAGHE (1841-1920), un irlandais d'origine, principal animateur de la Protesta au début du XIX<sup>e</sup> siècle ; il soutient également la **Escuela Integral Libertaria** de Bahía Blanca en 1902, qui renoue avec le terme utilisé déjà par les membres de l'AIT (intégrale). En fin des années 1920, Fortunée BARTHE lance ses **Comités pro-Escuelas Racionalistas**, mais innove un peu en les réservant aux seuls enfants de travailleurs, ce qui contredit le principe de coéducation sociale. Le premier *Projet d'école libertaire* est cependant plus ancien, rédigé par Julio MOLINA y VEDIA en 1898 et publié dans la *Protesta*

<sup>78</sup> WINTSCH Jean *La scuola FERRER di Losanna*, Lugano, La Baronata, 1980

<sup>79</sup> JOMINI-MAZONI Regina *Écoles anarchistes au Brésil (1889-1920)*, Lyon, ACL, 1999

*Humana* de Buenos Aires. Les premières écoles libertaires argentines ne sont donc pas totalement reliées au mouvement rationaliste, même si les méthodes et les objectifs sont semblables. Les Centres ouvriers et les centres sociaux en forment presque toujours l'ossature, comme à Rosario en 1901, lorsque le **Centro Obrero de Estudios Sociales** est à l'origine de la première **Escuela racionalista**. Le mouvement anarchiste organisé en fait une de ses priorités : la jeune **FOA** (Fédération Ouvrière Argentine) le rappelle dans tous ses congrès. En 1901 toujours, J. CALVO avec son *Proyecto educativo libertario*, découpe la formation en 7 stades, le dernier incluant bien sûr une histoire de la pensée « *acrata* » depuis la Révolution française...

- À Cuba, une **École rationaliste** est fondée en 1922, en liaison sans doute avec l'**Athénée syndicaliste** créée l'année précédente.
- Au Mexique, une **école rationaliste** proche de la CGT, où l'anarcho-syndicalisme est toujours présent, dure environ deux ans de 1925 à 1926. L'aide des anarchistes expropriateurs Buenventura DURRUTI et Francisco ASCASO, alors au Mexique, a en grande partie contribué à cette réalisation.

## 7. Sébastien FAURE (1858-1942) et *La Ruche* 1904-1917

Depuis 1888 environ, le socialiste Sébastien FAURE rejoint les anarchistes et commence une carrière de théoricien, et d'orateur itinérant doué, et devient une référence morale énorme pour le courant anarchiste. Sa position de « *synthèse* » entre les différents courants se réclamant de l'anarchisme est toujours un des axes principaux des mouvements « *orthodoxes* » de l'anarchisme.

En 1904, au Pâtis, vers Rambouillet en Seine et Oise, il occupe 25 ha avec une vingtaine de membres. Dans cet endroit surnommée « **La Ruche** », il veut appliquer les idées de Paul ROBIN en matière éducative et en même temps créer un milieu communautaire (à l'apogée, environ 60 personnes dont une vingtaine d'adultes). C'est rapidement un certain succès puisqu'en 10 ans il va recevoir près de 4 000 demandes d'adhésions<sup>80</sup>. Cette « grande famille » vit pratiquement en autogestion sur tous les plans.

L'éducation y est bien sûr libre, mixte et intégrale. Punitives, compétition, récompenses sont exclues. L'ensemble est aussi très marqué par l'éthique (FAURE est le digne successeur de PROUDHON et de KROPOTKINE sur ce plan). Comme ROBIN il prône hygiène, bonne nourriture, voire végétarisme et surtout vertu de l'exemple. Il faut apprendre à apprendre, partir d'exemples, du concret, expérimenter plus qu'accumuler des savoirs mal maîtrisés. Les travaux manuels et pré-professionnels sont multiples, surtout avec l'imprimerie reçue de Paul ROBIN. Bref toute l'éducation intelligente et progressiste de la fin du XX<sup>e</sup> siècle paraît ici annoncée.

Cette école libertaire est ouverte, accueillante, autant pour les compagnons que pour les pédagogues ou les simples curieux. Les colonies de vacances y sont un vrai luxe pour l'époque, surtout en mars 1914 quand 22 enfants partent 5 semaines au Maghreb.

C'est la guerre, l'engagement pacifiste de Sébastien FAURE, l'échec de l'autarcie économique, les provocations policières... qui amènent la disparition de la Ruche en 1917. La liquidation est effectuée en début 1918 et c'est Madeleine VERNET et son **Avenir Social** qui en bénéficient.

Après 1925 Sébastien FAURE se lance dans sa grande œuvre, *l'Encyclopédie Anarchiste* qui atteint près de 3000 pages en 4 volumes en 1935, à laquelle avait financièrement contribué Buenventura DURRUTI. Pour la petite histoire, il y a sur le front de Saragosse durant la Guerre Civile espagnole une **centurie Sébastien FAURE** dans la Colonne DURRUTI.

## 8. Le « Centre Culturel Juif » de Londres et l'influence de ROCKER Rudolph

Vers 1902 se fonde l'importante **Fédération des Groupes anarchistes** de langue yiddish du Royaume Uni et de Paris. En 1905, elle compte près de 19 groupes en Grande Bretagne dont une dizaine à Londres, surtout dans l'East End. L'influence de Rudolph ROCKER est immense depuis son arrivée en 1895, malgré sa tardive intégration au

<sup>80</sup> LEWIN Roland *Sébastien FAURE et La Ruche*, Paris, Ivan Davy, 1989

mouvement yiddish. Seul un autre émigré de dimension internationale, Rudolf GROSSMAN (dit Pierre RAMUS) lui fait de l'ombre dans le mouvement anarchiste d'alors. En 1907, sur environ 14 syndicats purement yiddish, 10 se réclament de l'anarcho-syndicalisme.<sup>81</sup>

En 1906, la Fédération dispose d'un centre important à Jubilee Street. Ce **Centre Culturel** yiddish dispose d'une typographie, d'un centre théâtral animé par Rudolph ROCKER, de sa compagne Milly WITKOP et de MOSKOVITCH, et surtout d'une école avec Jim DICK, Nelly PLOSHONSKY-DICK et Firmin ROCKER. Le programme éducatif de la Fédération est très proche de celui que développent sur le continent les Universités populaires d'alors, d'après George WOODCOCK. François BÉDARIDA montre l'importance de ce choix éducatif, lié à l'activité syndicale, conforme à l'esprit non-violent de nombreux militants. À la formation libertaire et forcément anti-autoritaire s'ajoute une école de propagande au service de la cause. L'engagement pédagogique n'est donc qu'un axe parmi d'autres de la militance anarchiste.

## 9. Madeleine VERNET (morte en 1949) et L'Avenir Social 1907

Cette action menée à Neuilly-Plaisance (puis à Epône en Seine et Oise dès 1908) doit beaucoup aux idées de Paul ROBIN. Elle est menée par Madeleine CAVALIER qui se fait appeler VERNET. En 1904 elle s'occupe d'un orphelinat coopératif rouennais qui échoue. C'est seulement en 1906/1907 qu'est créé *L'avenir social*, dont l'ouverture se passe symboliquement un premier mai. Malgré de nombreuses difficultés l'orphelinat se maintient grâce à l'appui de l'extrême gauche ouvrière de l'époque. En 1914, l'orphelinat, devenu association type 1901, devient l'institution officielle du mouvement ouvrier français.

*L'avenir social* reste libertaire jusqu'en 1922/23, les communistes forcent alors Madeleine VERNET à démissionner et prennent la gestion.

Militante féministe, anarchiste et pacifiste, Madeleine avec son ami Louis TRIBIER continue pendant la deuxième guerre mondiale ses activités en hébergeant résistants et parachutistes.

## 10. La Bonne Louise, « nid d'enfant » 1907

Parfois citée dans des ouvrages anarchistes, cette expérience semble difficile à situer. L'expression « *nid d'enfant* » est alors parfois utilisée et anticipe la notion de « *jardins d'enfants* » que les libertaires germaniques vont populariser après la première guerre mondiale, ou de « *ruche* » qui a alors le même sens. Le terme de « *bonne Louise* » est bien sûr une allusion à Louise MICHEL, parfois nommée ainsi dans des ouvrages ou articles de l'époque.

## 11. Les Universités Populaires et « Athénées »

Ce mouvement est très important au début du XX<sup>e</sup> siècle dans la plupart des pays de l'Europe Occidentale. Les Universités populaires permettent notamment en Belgique et en France de mettre en contacts militants libertaires, ouvriers autodidactes et professeurs libéraux. Le lien avec le syndicalisme révolutionnaire est souvent très fort. Comme l'exprime très bien une militante dans une pièce de Vera STARKOFF (elle même très active dans les Universités populaires), l'œuvre pédagogique des UP « *est une coopération, un échange d'idées entre le conférencier et l'ouvrier* »<sup>82</sup>. La co-formation est bien une des bases de toute pédagogie anarchiste.

Les *athénées* sont un des investissements culturels essentiels du mouvement libertaire ibérique, omniprésentes en Catalogne libertaire.

- Belgique : Rôle important d'Élisée et d'Élie RECLUS à l'Université Libre de Bruxelles ; mais le rejet d'Élisée entraîne la création de l'**Université Nouvelle** en 1894, où enseigne également pendant quelques temps Paul ROBIN. L'université qui prônait une forte liberté d'expression végète jusqu'en 1914. L'anarchiste néerlandais Ferdinand Domela NIEUWENHUIS (1854-1939) a également participé aux expériences belges.

<sup>81</sup> BIAGINI Furio *Anarchici ebrei in Inghilterra (1880-1914)*, -in-A, *Rivista anarchica*, n°186, nov.1991

<sup>82</sup> STARKOFF Vera *L'amour libre*, 1902, -in-*Au temps d'anarchie, un théâtre de combat*, 2001, p.301

- Brésil : dès 1902 se développent des **Centres d'Études Sociales** reposant sur un enseignement collaboratif (on dit à l'époque mutualiste). En 1904 se fonde à Rio l'**Université Populaire d'Enseignement Libre**, dont Fabio LUZ, futur anarchiste important, est un des principaux animateurs. Ce docteur en hygiène, qui donne cours et consultations gratuites, membre de « *l'Académie carioca des lettres* » est surtout connu pour ses romans sociaux libertaires, notamment *Os emancipados* en 1906.
- France : les anarchistes, notamment ceux organisés dans les Bourses du Travail sont souvent à l'origine du mouvement des Universités Populaires, surtout à Montreuil, à Grenoble (avec Charles ROBERT et Gustave HENRY) ou au **Foyer du Peuple** dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Comme nous l'avons déjà noté, James GUILLAUME s'occupe de l'Université du XIV<sup>e</sup> arrondissement. Mais ils délaissent souvent cette institution dès qu'elle s'institutionnalise, ou qu'elle perd le caractère militant et émancipateur du début. Georges DEHERME (1870-1937) le principal fondateur fut anarchiste dans sa jeunesse, et toujours tenté par l'utopie : pour lui l'Université Populaire devait être « *le creuset de l'homme nouveau* »<sup>83</sup>. Parmi les principaux anarchistes qui ont soutenu le mouvement se trouvent Jean GRAVE, Georges YVETOT, Fernand PELLOUTIER, Charles MALATO, Han RYNER, Pierre MONATTE et PATAUD... c'est à dire presque tous les principaux leaders de l'anarchisme et du syndicalisme-révolutionnaire, seul le sceptique Paul DELESALLE est notable par ses critiques.
- Espagne : les liens avec l'École Moderne ou Rationaliste sont parfois évident. À Valence, le romancier Vicente BLASCO IBAÑEZ est un des fondateurs en 1903 de l'Université Populaire de la ville, dans une époque où il est assez proche des anarchistes, puisqu'il va publier en 1905 son fameux roman social *La Bodega*.
- Italie : l'infatigable MOLINARI Luigi (1866-1918) anime la revue italienne « **Università popolare** » au sous-titre éloquent « *organe de toutes les institutions libertaires d'éducation du peuple* », depuis 1901 jusqu'à sa mort en 1918, d'abord à Mantoue puis à Milan. Les diverses universités populaires, souvent liées comme en France aux Bourses du travail, aux Chambres syndicales... connaissent une bonne participation anarchiste.
- Pérou : en 1920 l'Université Populaire « **Manuel GONZÁLEZ PRADA** » est très fréquentée par les anarchistes, relativement influents avec l'importance du congrès ouvrier de Lima tenu cette même année.

Dans les années 1970-1980, la Belgique renoue avec son histoire ancienne : des **Universités ouvrières**, vraies « *alternatives partielles* »<sup>84</sup>, pédagogiques et sociales, souvent liées aux théories de la pédagogie de la libération de Paulo FREIRE, se lient au mouvement alternatif et syndicaliste. Elle partent d'abord des problèmes sociaux, et adoptent une formation inductive, permettant aux apprenants de s'auto-former à partir de leur propres vécus.

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, le philosophe libertaire français Michel ONFRAY<sup>85</sup> décide de sortir de l'Éducation Nationale, et de renouer avec les Universités populaires, libres et ouvertes, hors des carcans de l'État et des règles de fonctionnement traditionnels (diplômes, obligation scolaire...).

## 12. les « maîtres camarades » de Hambourg 1919-1933 et leurs précurseurs

Pendant la République de Weimar, la **Gemeinschaftsschule** (Communauté scolaire) aurait regroupé près de 100 institutions.

Elles sont incontestablement liées à la révolution allemande de 1918/1919 et à la diffusion d'idéaux pédagogiques antérieurs provenant de « *l'école active* » (Cf. ci-dessous). Il y a en effet des expérimentations en ce sens dès 1905 en Allemagne, comme la **Arbeitsschule** d'Hambourg.

Les idées d'auto-administration ont déjà été testées à Berlin par J. LANGERMANN au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le « *mouvement des Écoles nouvelles* » (**Landersiehungsheime**) dont celle de H. LIETZ en Allemagne sont une des autres sources importantes, notamment par ses

<sup>83</sup> **MERCIER Lucien** *Les Universités Populaires 1899-1914*, Paris, Éditions Ouvrières, 188p, 1986

<sup>84</sup> **ULBURGHES Jef** *Pour une pédagogie de l'autogestion*, Paris, Éditions ouvrières, 1980, p.117

<sup>85</sup> **ONFRAY Michel** *Pourquoi je quitte l'Éducation nationale*, -in-Le Nouvel Observateur, 12-18/09/2002

liens avec une pédagogie expérimentale de nette facture anarchiste (comme celle Paul ROBIN). De multiples penseurs, souvent néo-rousseauiste comme Ludwig GURLITT à Berlin dénonce l'autoritarisme de l'école et peuvent servir de référence au mouvement. Le tolstoïsme (forme d'anarchisme chrétien) et ses expériences pédagogiques commencent également à se diffuser en matière éducative dans l'Allemagne d'alors. Toujours en milieu anarchiste, les idées « *communautaires* » de Gustav LANDAUER et de Martin BUBER exercent un grand rôle, surtout avec la participation du premier dans le mouvement révolutionnaire.

Il semble que les deux penseurs les plus féconds (pour J.R. SCHMID) sont Berthold OTTO (1859-1933) et Gustave WYNEKEN (1875-1964). Le premier développe des idées d'éducation naturelle et d'autonomie éducative des 1906 dans son école de Gross Lichterfelde vers Berlin. Le second est célèbre pour sa « Libre communauté scolaire » de Wickersdorf, près de Saalfeld en 1906. Elle reprend d'ailleurs de 1918 à 1931. Le Comité des élèves et l'Assemblée générale y semblent la base d'un véritable essai autogestionnaire avant la lettre.

En 1919 on compte 4 « **communautés scolaires** » principales à Hambourg, et une de moindre importance, qui durent jusqu'en 1925, 1930 et pour la dernière jusqu'en 1933 lors du triomphe du nazisme. Il y en a également 2 dans la Ruhr. À Vienne en 1919 Siegfried BERNFELD anime une école comparable, la **Kinderheim Baumgarten**. Des expériences similaires, pas forcément aussi engagées politiquement, existent à Brême, Magdeburg, Leipzig, Berlin...

Pour les militants, l'école est vue « *comme une utopie réalisée* »<sup>86</sup>. La liberté pédagogique y est totale, et toutes les expérimentations visent à limiter voire détruire l'autorité du maître qui devient un conseiller, un « *camarade* ». Les âges, les sexes, les fonctions... sont désormais mélangés. L'objectif est de fournir aux élèves une autonomie maximale, en les soutenant dans des pratiques de self-government. La pédagogie part de leurs centres d'intérêt, et sollicite leurs envies et leurs spontanéité. La primauté des droits reconnus de l'enfant empêchent de donner à l'école une fonction d'adaptation au système ambiant. Il n'y a pas « *d'utilitarisme socio-économique* ». Les influences anarchistes ou anarcho-sindicalistes se manifestent dans le refus de la religion, de l'État et de tout prosélytisme politique.

Les écoles libertaires d'Hambourg ont influencé Célestin FREINET qui en a visitées. Le futur fondateur de Summerhill connaît bien cette expérience et Etta FEDERN en a sans doute été très proche.

Les jardins d'enfants (**Kinderlâden**) des années 1960 et 1970 s'inspirent de ces diverses expériences. Vers 1970 on en compte près de 70. C'est surtout la **Kommune II** de Berlin qui sert alors de référence<sup>87</sup>. Mais c'est à Charlottenbourg qu'apparaît vers 1968 le 1<sup>er</sup> **Kinderladen**, sans doute en lien avec le SDS et le Conseil Central Pour la Libération de la Femme. Ce mouvement aux théories plutôt freudo-marxistes et liée à l'école de Francfort s'inspire également beaucoup de Summerhill. Sa pratique est nettement libertaire. Cependant c'est un gauchisme très ouvriériste (notamment le **Rotkol**, ou « Collectif Rouge en Éducation ») qui le récupère, en fait un axe de la lutte des classes et lui enlève ses aspects utopiques libertaires initiaux.

### 13. Etta FEDERN, pédagogue anarchiste internationaliste

Cette libertaire allemande a dirigé dans les années 20 une classe rurale comportant jardin, volière, aire d'élevage pris en charge par les élèves eux-mêmes. Elle applique les principes de l'enseignement intégral, mêlant toutes les formations, les jeux et les arts aux exercices physiques et aux travaux manuels. En 1923, cesse cette expérience, le propriétaire et pédagogue devenant nazi.

On retrouve Etta FEDERN durant la révolution de 1936-39 en Espagne. Elle fait partie du Groupe féministe humaniste anarchiste **Mujeres Libres**, qui édite ses textes<sup>88</sup> et qui lui offre

---

<sup>86</sup> SCHMID Jakob Robert *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire*, Neuchâtel, 1936

<sup>87</sup> NAHOUN Philippe *Allemagne anti-autoritaire*, Condé, Ed. du Cercle, 1971

<sup>88</sup> FEDERN Etta *Mujeres de las revoluciones*, Barcelona, Mujeres Libres, 1937

l'occasion de rêver encore « *en son école idéale* »<sup>89</sup> qu'elle veut mettre au service de la révolution et de l'émancipation humaine.

#### 14. L'expérience catalane durant la révolution et la guerre d'Espagne 1936-39

En 1936 se met en place le CENU sous l'égide de la Généralité de Catalogne. École publique, pluraliste, elle n'est pas spécifiquement libertaire ni même rationaliste. Cependant les idées de FERRER y sont souvent présentes et les anarchistes militants y sont très influents. Le responsable est le maître rationaliste (Cf. ci-dessus) bien connu Juan PUIG ELIAS (1898-1972) : il assume des charges pour la CNT dans la municipalité de Barcelone et prend la place de président du Conseil du CENU. En début 1938 il est même sous-secrétaire de l'enseignement public dans le gouvernement BLANCO. Important responsable dans les camps de concentration, dans la résistance et dans les organismes confédéraux en France, il s'exile à Porto Alegre au Brésil en 1952 où il demeure toujours actif.

#### 15. Quelques essais anti-autoritaires en URSS

Les analyses de Wilhelm REICH (très souvent analysé en milieux anarchistes) se développent en URSS, et donnent naissance à un freudo-marxisme assez proche des tentatives libertaires en milieu éducatif. La principale expérience est menée en 1921-1924 par de Vera SCHMIDT à Moscou avec son *Foyer-Laboratoire de l'Enfance*.

Le freudo-marxisme, dont MARCUSE relève le flambeau en fin du XX<sup>e</sup> siècle, est avec ROUSSEAU et les pédagogies anarchistes, l'une des branches essentielles des pédagogies anti-autoritaires.

L'École nouvelle (Cf. ci-dessous) dispose également d'un représentant important en URSS avec Petrovitch BLONSKIJ (1884-1914). Ses idées sont acceptées au début du nouveau régime mais bien vite rejetées, au bénéfice des théories plus orthodoxes et autoritaires de MAKARENKO.

#### 16. la thérapie autogestionnaire de Friedrich LIEBLING (1893-1982)

Cet autrichien né en 1893, est un libertaire lié à Pierre RAMUS vers 1918. Il est lié au mouvement pacifiste viennois et appartient à un groupe kropotkinien et au **Bund herrschaftslosen Sozialisten-Anarchisten**. Il est exilé en Suisse depuis 1938, à Zurich où il demeure quasiment sans travail jusqu'en 1951.

C'est est un psychologue freudien adepte des pédagogies libertaires (ROBIN, FERRER, FAURE...). Au début du XX<sup>e</sup> siècle il est élève d'ADLER.

Il va appliquer quelques principes humanistes libertaires à sa thérapie autogestionnaire de grand groupe, et à la communauté de travail qu'il propose à ses patients à Zurich (service psychologique municipal) notamment depuis 1951. Comme PROUDHON il trouve primordiale l'éducation, et comme STIRNER il place l'individu au centre. Sa thérapie doit permettre à l'individu « *d'apprendre à penser* ». Cette thérapie anti-autoritaire est pacifiste, non-violente et repose sur l'entraide et la tolérance.

Dans les années 1970 il participe à une sorte d'université populaire à la **Rote Villa**.

Il est mort en 1982. Pour lui « *l'éthique de solidarité permet d'éviter l'échec humain. Le projet éducatif doit s'inscrire dans un sens dynamique de justice sociale et d'utopie, pour ne pas mourir de pure inanition dans une société non solidaire et hypercapitaliste* »<sup>90</sup>.

#### 17. Pragmatismes libertaires : Paul GOODMAN et Paulo FREIRE

L'anarchiste **Paul GOODMAN** (1911-1972), dont l'influence sur le mouvement communautaire, le renouveau libertaire des sixties, les pédagogues et intellectuels anti-autoritaires (Erich FROMM, Susan SONTAG, Ivan ILLICH...), la *beat-generation* (surtout Allen GINSBERG)... est extrêmement forte, reste lui-même paradoxalement largement méconnu.

<sup>89</sup> *Mujeres Libres. Luchadoras libertarias*, Madrid, FELAL, 1999

<sup>90</sup> **SOLÀ GUSSINYER Pere** *Francisco FERRER GUARDIA : la Escuela Moderna, entre las propuestas de educación anarquistas*, -in-Collectif TRILLA, 2001



Sa critique libertaire de l'école, trop éloignée de la vie, et véritable institution autoritaire souvent utilisée comme moyen de conditionnement... est sans faille. Son rejet de l'école publique au nom du respect de l'autonomie individuelle le place souvent comme une des références de la pensée « *déscolarisatrice* » de ILLICH, d'autant qu'il se dresse souvent contre la scolarisation des petits, comme en Suède Ellen KEY, qui l'affirmait déjà en 1900 dans son *Le siècle des enfants*. Il affirme même que l'école n'est « *qu'un service de garderie et de police* » ! Il dénonce fréquemment « *l'illusion* » qu'est l'enseignement classique comme moyen d'émancipation. Au contraire la scolarité réprime, limite, déprave... sentiments, jouissance, plaisirs...<sup>91</sup>

Mais à la différence d'ILLICH, GOODMAN ne se positionne pas pour une totale déscolarisation. Il préfère des aménagements pragmatiques permettant de mieux prendre en compte l'apprentissage inséré dans la vie réelle, en lien avec le travail productif et la culture diversifiée de différents milieux. Sur tous ces points, il annonce plus les idées et essais de John HOLT que ceux d'ILLICH. Son programme peut se résumer en celui d'une école minimale, avec une formation intégrée à la vie réelle.

Il se range pour l'effacement du maître et en faveur de la non obligation scolaire, redonnant à l'apprenant l'autonomie de ses choix et de son engagement. L'autodétermination surtout de 17 à 25 ans est la seule vraie solution. C'est ce que pratique d'une certaine manière NEILL à Summerhill (Cf. ci-dessous).

Au **Brésil** les recherches et initiatives de **Paulo FREIRE** (1921-1997) renouent avec l'ampleur des idéaux pédagogiques libertaires. Il n'est cependant pas anarchiste, ses liens pédagogiques et politiques passant d'une démocratie chrétienne progressiste et réformiste (au Brésil et au Chili) à un engagement tardif à l'extrême gauche au côté du Parti des Travailleurs, et proche de mouvements autogestionnaires et néozapatistes. Ces actions officielles pour divers États et gouvernements limitent la théorie « *acracia* » qu'on lui prête parfois.

Cependant il est par excellence, évidemment le pédagogue du sous-développement, mais également le pédagogue de la libération et de la liberté. Bon connaisseur des libertaires FERRER GUARDIA et Célestin FREINET, il est en amitié conflictuelle avec le mouvement d'ILLICH.

Son pragmatisme et son réformisme vont toujours dans le même sens : permettre à des apprenants (surtout des adultes analphabètes) de se former par des méthodes actives, mettant l'autonomie au premier plan. L'objectif est de former des hommes libres, et sachant se libérer pour réformer ou transformer leur société. L'utopie est chez lui très puissante, notamment dans la « *pédagogie de l'espérance* » qu'il approfondit surtout en fin de sa vie : « *La pédagogie néo-libérale combat la possibilité du rêve. Or l'impossibilité du rêve bloque l'avenir.* »<sup>92</sup>

Le mouvement **Alternativa latinoamerica** qui s'en réclame cherche à relancer les « idéaux libertaires » afin de culbuter la vie sociale inégalitaire de leur sous continent, comme l'exprime de manière radicale leur ouvrage *Después del neoliberalismo* en 1998.

Dans la mouvance libertaire, on peut classer FREIRE proche de la pensée humaniste et non-violente, empreinte de religiosité, d'un TOLSTOÏ. Ses actions désordonnées, ses contradictions, son charisme et ses prises de positions tumultueuses ne sont pas sans rappeler BAKOUNINE.

Il a fortement influencé en **Belgique** un autre libertaire d'origine chrétienne, **Jef ULBURGHS**, qui a une lecture sociale de l'Évangile, ajoute une pratique « *basiste* » dans de multiples mouvements alternatifs, et une volonté pédagogique libératrice et concrète, partant toujours des problèmes concrets des apprenants. L'objectif, comme chez FREIRE, est de favoriser leur autonomie dans l'apprentissage et d'être en mesure de mieux gérer leur vie dans un sens autogestionnaire, hors des autorités réductrices.

## 18. quelques essais d'autogestion et de réalisations libertaires récents

<sup>91</sup> Collectif *Pour ou contre Summerhill*, 1972, p.42

<sup>92</sup> FERNÁNDEZ FERNÁNDEZ José Antonio *Paulo FREIRE y la educación liberadora*, -in-Collectif TRILLA, 2001

Le théoricien et activiste Gaby COHN-BENDIT est dans ce mouvement récent une valeur forte. Avec BOUMARD Patrick, il a tenté de définir les termes, souvent confus dans ce domaine.<sup>93</sup> L'autogestion pédagogique doit beaucoup à Georges LAPASSADE au début des seventies. Gaby préfère le terme de « *pédagogie autogestionnaire* », de conception antiautoritaire des rapports sociaux dans une institution autogérée. En fait sa conception pose l'autogestion comme le ferment destructeur des cloisonnements. L'autogestion englobe l'administratif, l'organisationnel, le pédagogique... « *L'autogestion est d'emblée intégrale (dans l'établissement) ou elle n'est pas.* » Mais il refuse l'identité autogestion = utopie, car l'autogestion qu'il propose, ici et maintenant, est ancrée dans le local, dans le microcosme, n'est qu'une brèche dans le modèle en vigueur, mais pas un mythe révolutionnaire ni même un modèle transposable. Le « *grand soir pédagogique* » n'existe pas ! D'autre part, en refusant un système figé, voire en refusant tout projet préétabli, il mise en bon libertaire sur « l'invention en permanence », sans barrière ni a-priori.

Dans ce domaine ainsi délimité, le **lycée d'Oslo** déjà ancien reste une référence, ainsi que les multiples essais alternatifs et antiautoritaires depuis les années soixante. Les collectifs anti-hiérarchiques (**CERISE**, **Réseau Classes Ouvertes**, rôle des militants libertaires de l'École Émancipée surtout, **écoles sauvages**, **écoles parallèles**...) semblent réapparaître rapidement dans les années 80. On peut retenir comme expériences suffisamment importantes :

- Depuis 1959, passage de la « *coopérative scolaire à l'autogestion* » dans l'école de Jean LE GAL en Loire-Atlantique. Dès 1964-65, il institue une forme d'autogestion dans une classe de perfectionnement pour des 10-12 ans. Militant « Freinet », il en est à l'avant-garde avec cette autogestion qu'il cherche à généraliser dès 1968.
- Dès 1962, **l'école primaire de Gennevilliers** peut également s'y rattacher, avec l'œuvre de Raymond FONVIELLE.
- Depuis 1962, **l'école publique Vitruve** du XX<sup>e</sup> arrondissement parisien tente une pratique autogestionnaire, avec la participation volontaire d'une dizaine d'adultes, instituteurs pour la plupart. Le principe de base est le respect et l'engagement de l'élève, « *entreprendre pour apprendre* » étant la devise affichée. L'apprentissage de l'autonomie est le but souhaité. La pratique des « *classes vertes* » autogérées avec les enfants est un des axes forts de l'apprentissage. Depuis 1965 environ existe un **Conseil d'École** regroupant des délégués élèves (sur le principe de la rotation) et aidé d'adultes. Cette autogestion du quotidien, parfois très limitée vue de l'extérieur, est pourtant un apprentissage lent et profond des participants, autant enfants qu'adultes. Il ne faut rien précipiter !
- En 1982 le ministre socialiste Alain SAVARY accepte la création de 4 établissements expérimentaux. S'ouvre alors le **Lycée Autogéré de Paris (LAP)**, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement (rattaché aux locaux du Lycée François VILLON). Il est prévu pour environ 200 élèves, encadrés par 24 enseignants cooptés. Cette pratique d'autonomie éducative et de réelle volonté autogestionnaire a été voulue par son principal créateur, Jean LEVI, et idéologiquement par la plupart des enseignants. L'élève y est pleinement intégré, même si le principe affirmé de « *libre fréquentation* » pose parfois pédagogiquement et démocratiquement problème. Cependant c'est un établissement public, préparant au bac, et soumis à évaluation et auto-évaluation.
- En 1982 s'ouvre également le **Lycée Expérimental Maritime d'Oléron (LEPMO)** qui compte en 1995 environ 100 élèves pour une quinzaine d'enseignants. La cogestion y est plus perceptible que l'autogestion. Ce lycée repose apparemment sur une ambiguïté de départ entre les partisans d'un lycée original au sens professionnel, car centré sur les métiers de la mer, et les partisans libertaires et autogestionnaires. Ce deuxième groupe devenant assez rapidement minoritaire, l'aspect autogestionnaire reste donc fort limité, et vaincu, malgré le projet libertaire plus radical en ce sens qu'est l'**EMILE** en 1989.
- Dans un des 4 projets de 1982, celui du **Collège-Lycée d'Hérouville-Saint-Clair**, la notion d'autogestion est quasiment absente. Il n'a donc pas à être développé dans le cadre ici choisi.
- Mais depuis 1982 c'est le **lycée public autogéré de St Nazaire (Centre ou Lycée Expérimental de St Nazaire)**, avec notamment Gaby COHN-BENDIT, qui est l'expérience la

<sup>93</sup> **BOUMARD Patrick/COHN-BENDIT Gaby** *L'autogestion ou l'institutionnel entre le politique et le pédagogique*, tiré d'Internet le 03/12/2000 sur le site <http://perso.wanadoo.fr/ihpl/boumcohn.htm>

plus analysée. Il se rattache ouvertement à « *l'esprit de 1968* », mais aussi au mouvement Freinet et à l'École Émancipée (tendance d'extrême gauche de la FEN). Le projet est centré sur l'apprentissage à l'autonomie de l'apprenant, qui choisit lui-même où s'insérer et qui participe à l'autogestion (cogestion semble un terme plus juste, et repris par beaucoup d'analyses<sup>94</sup>) du quotidien et du pédagogique. Cette autogestion repose sur 4 paramètres : « *participer, cogérer, contrôler et coopérer* ». Un des grands intérêts de l'expérience est d'avoir pu, en la mettant en pratique dès 1982, critiquer la faible efficacité de la pratique des Assemblées Générales, et le retour à un cadre « *conseilliste* » plus structuré à tous les niveaux. Enfin, en affirmant une position « *constructiviste* » donc pragmatiste et progressive, les théoriciens de l'expérimentation (Gaby COHN-BENDIT et Patrick BOUMARD) peuvent conclure que « *l'autogestion n'est pas l'utopie* », face au facteur essentiel de la réalité du terrain.

- le **Centre expérimental d'Anduze-Gard**
- Depuis septembre 1993, en milieu purement anarchiste (FA et CNT surtout), **l'école libertaire Bonaventure** est beaucoup plus imprégnée d'exigence idéologique, mais joue aussi sur une institution plus limitée en taille. Elle est située dans l'île d'Oléron en Charente-Maritime. C'est un microcosme (en 1998 une douzaine d'enfants de 4 à 11 ans) qui se réclame ouvertement de l'héritage de Paul ROBIN sur l'éducation polytechnique et intégrale, et plus précisément de Sébastien FAURE plus souvent cité. L'école est privée, mais laïque et gratuite, et non *parallèle* pris dans un sens hostile à l'école publique. Elle est ouverte sur le milieu social environnant et sur le milieu libertaire en général. Cette petite « *République éducative* » en bonne logique anti-autoritaire est « *tout le contraire d'un modèle, d'un exemple, d'une règle ou de tout autre monument aux morts du même acabit* »<sup>95</sup>. C'est juste un « *semis parmi d'autres...* » qui s'appuie sur la primauté du respect de l'enfant, l'apprentissage de l'autonomie et de l'autogestion - notamment par le **Conseil des Enfants** et le **Conseil des Adultes** -, dans un cadre solidaire et non compétitif.

En Espagne, certaines « **Écoles populaires** » apparues à la fin du franquisme, au milieu des années 70, et souvent inspirées par les théories de Paulo FREIRE, ont souvent misé elles aussi sur l'autonomie de l'élève, la disparition du rapport hiérarchique maître-élève/apprenant et sur des méthodes autogestionnaires. Comme elles s'inspirent également de l'héritage des tentatives espagnoles du début du siècle, de FERRER forcément..., elles mettent parfois l'accent sur l'éducation intégrale, ouverte, et sur un apprentissage collectif, basé sur l'égalité et l'entraide, et utilisant souvent les ateliers et la méthode de « *l'apprentissage par l'action* ». La plus célèbre est incontestablement la **PROSPE** à Madrid, ou **Escuela Popular de Prosperidad de Madrid**, qui se relie au courant libertaire, et promeut une pratique assembléiste, autour d'assemblées générales (les **Comecocos**) et de commissions ouvertes... L'entraide dans l'apprentissage y est assurée par les **GAC** ou Groupes d'Apprentissage Collectifs. Cette école est en difficulté dans les années 1990 et 2000 et résiste aux pouvoirs locaux pour subsister<sup>96</sup>.

Toujours en Espagne, une école libertaire du genre de Bonaventure en France se maintient dans la zone sud (Mérida) avec **Paideia**. C'est une école privée fondée en 1979 et animée surtout par Josefa MARTÍN LUENGO. L'éthique libertaire est affirmée : respect des enfants, refus des prix et des sanctions, travaux systématiquement encouragés à être collectifs avec apprentissage de la responsabilité, développement de la solidarité et de l'appui mutuel... La démocratie directe sous forme d'assemblée permet de choisir librement les horaires, les formations, mais également la répartition des tâches « *domestiques* » pour l'entretien des locaux, par exemple. Une méthode basée sur un apprentissage « *grapho-moteur* » de l'écriture est une des originalités de l'expérience. Les maîtres qui ne sont plus que des coordinateurs, ou des personnes chargées d'aider les jeunes à s'orienter, espèrent que le libre développement des apprenants sera assuré par leur initiative.

<sup>94</sup> **MADIOT Pierre** *Le lycée expérimental de Saint-Nazaire. De l'autogestion à la cogestion en matière de pédagogie*, 13p, imprimé le 13/04/2001 sur <http://members.aol.com/fappani/stnaz.htm>

<sup>95</sup> **Collectif** *La farine et le son, Bonaventure*, 1998, imprimé le 12/12/2000

<sup>96</sup> Cf. *La educación popular...* -in-**Ekintza Zuzena**, n°28, Bilbao, 2001

En Australie, en fin du XX<sup>e</sup> siècle, la **School without Walls**, école ouverte, se veut également libertaire.

## 19. essai de définition « théorique » de l'utopie éducative libertaire

1. l'école ou l'éducation nationale, étatique, régionale, même laïque et libérale, est souvent dénoncée par les anarchistes comme une école du conformisme, du conventionnel et donc d'une certaine manière comme cause importante d'embrigadement et d'uniformité. Dans le pire des cas elle brise toutes les velléités des individus à être autonomes et à gérer leur propre cheminement éducatif et cognitif. L'école libertaire est donc résolument l'opposé de ce cadre général, même si des libertaires veulent lutter au sein de l'école publique et ne pas s'isoler dans des îlots pédagogiques minoritaires. C'était la position de GODWIN contre le préceptorat rousseauiste dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.
2. l'école devrait être donc **indépendante de l'autorité, de l'État, des institutions**
3. elle doit donc être capable de **s'autogérer** (économiquement et pédagogiquement) avec tous ses membres (administratifs, ouvriers, enseignants, élèves et étudiants...). La formule de **co-éducation** (FERRER) ou **d'enseignement mutuel ou solidaire** est souvent utilisée.
4. l'éducation est presque toujours **intégrale, globale, complète**, c'est à dire :
  - qu'elle est autant intellectuelle que manuelle
  - qu'elle est autant sportive, physique... que livresque
  - scientifique, littéraire, artistique, technique...
  - l'école libertaire dispose de ses propres ateliers, jardins, élevage... où chacun participeDans tous les projets et expérimentations libertaires, l'importance du travail, de la formation manuelle et technique, l'apport des travailleurs... sont essentiels.

Carlos DÍAZ avance la formule assez compliquée de **meta-noèse** intégrale<sup>97</sup>, c'est à dire la faculté de penser le global, sans le compartimenter ni le réduire. La pédagogie libertaire permet donc à la fois une transformation morale et culturelle et une transformation socio-économique, car elle devient moteur du changement social.
5. Elle est également **polytechnique et permanente**, pour éviter toute fermeture, en refusant de se spécialiser et de se scléroser, de se figer...
6. elle doit être **mixte** (la fameuse *coéducation*), filles et garçons, ce qui n'était pas rien au XIX<sup>e</sup>
7. elle **respecte l'apprenant** et cherche à lui fournir un milieu épanouissant :
  - l'écouter, partir de ses centres d'intérêt...
  - le considérer comme un futur homme nouveau, une personne à part entière, capable d'être autonome très tôt. Pour ce dernier point elle se rattache au courant rousseauiste sur la bonté naturelle de l'homme et fait preuve d'un bel optimisme (ou aveuglement) vis à vis des capacités de l'enfant.L'école libertaire vise donc « *la felicidad del educando* » (le bonheur de l'élève) comme déjà le 13 février 1898 l'indique le *Projet d'École libertaire* de la **Protesta Humana** de Buenos Aires.
8. L'école libertaire veut être une **école de la liberté pour la liberté car c'est le seul moyen de créer des hommes libres**
  - refus de l'autorité : le maître est un appui, un camarade, un conseiller..
  - refus des sanctions comme de l'émulation et des récompenses
  - apprentissage de l'autonomie, de l'autogestion... dans les rythmes de travail, le choix des matières, la vie quotidienne
  - utilisation de toutes les méthodes actives, modernes pour aider l'apprenant à se prendre en charge
9. Donc elle est **hostile à tout dogme**, y compris anarchiste, ou rationaliste (c'est à dire dans la lignée de FERRER). En 1936, dans la revue **Mujeres libres**, les femmes libertaires rappelaient « *qu'il n'y a pas de doctrine rationaliste, tout excellente ou infaillible qu'elle soit, qui puisse être imposée comme raison suprême à toutes les mentalités infantiles. Dans l'enfant, il y a beaucoup plus que cela...* »<sup>98</sup>. Sébastien FAURE rappelait en fin 1909 que « *notre action n'a pas pour objet de détacher nos contemporains des curés et des églises ;*

<sup>97</sup> DÍAZ Carlos *El anarquismo como fenomeno politico-moral*, Madrid, 1978

<sup>98</sup> *Mujeres libres. Luchadorias libertarias*, Madrid, FELAL, 1999

elle a pour but et se propose pour résultat de les éloigner de tous les dieux, de toutes les religions, et, encore une fois, de tuer en eux les dogmes civiques autant que les autres »<sup>99</sup>.

10. elle doit être **ouverte sur la vie, la société...**

- voyages, découvertes, camping...
- conférenciers, travailleurs invités...
- commentaires de la presse, des médias, des événements...

11. c'est donc aussi une **école engagée**, au service des idéaux anarchistes (anti-autoritarisme, pacifisme, internationalisme, athéisme...) et au service du mouvement émancipateur dont elle est un rouage, à la fois cause et conséquence. Mais comme « *l'école libertaire n'impose aucune idéologie* »<sup>100</sup>, elle se heurte parfois aux anarchistes trop dogmatiques ou sectaires.

12. Enfin pour qualifier globalement l'éducation libertaire, on peut reprendre le « *nouveau concept éducatif* » proudhonien de **démopédie**, comme la nomme Carlos DÍAZ, qui parle aussi de « *culture praxis* ». Cela rejoint l'idée de « *révolution (éducative) permanente* » dont parlait KROPOTKINE.

13. Bref, l'école libertaire est bien **un des axes forts de l'utopie libertaire**, puisqu'elle vise tout autant la préservation de l'espèce humaine, que sa régénération (« *preservación o regeneración de la especie humana* », écrit la **Protesta Humana** citée ci-dessus). L'implantation dans le présent est riche de possibles pour l'avenir.

## 20. essais et théories proches du mouvement libertaire, avec de nombreuses interactions :

« ...L'éducation libertaire fut la plus belle des victoires (de l'anarchisme), même si... du chemin reste à parcourir jusqu'à l'anarchisme, car son influence fut constante et fertile. Elle est une manifestation constructive et permanente de l'anarchisme social. Ses propositions...ont largement irrigué les réflexions et pratiques pédagogiques contemporaines » nous rappelle Hugues LENOIR<sup>101</sup>.

Un des meilleurs ouvrages pour présenter ces multiples courants entremêlés est celui coordonné en 2001 par **TRILLA BERNET Jaume** *El legado pedagógico del siglo XX para la escuela del siglo XXI*, Barcelona, Graó, 360p, 2001 (référéncé Collectif-TRILLA 2001).

### a) Autour du mouvement de « l'école nouvelle »

Tout un ensemble de chercheurs et de pédagogues se regroupent dans le mouvement de l'**École Nouvelle**. Ce regroupement cherche notamment à rétablir plus de liberté et d'autonomie à la fois pour le milieu scolaire et pour les apprenants. L'élève est respecté ; l'apprentissage se fait autour de ses rythmes et de ses propres besoins. Elle se veut active, démocratique (on dirait *citoyenne* aujourd'hui), parfois presque autogestionnaire. La plupart de ces aspects sont communs avec l'éducation libertaire. Plusieurs autres appellations sont possibles comme l'**enseignement moderne**, d'**Adolphe FERRIÈRE** et l'**école active** de **Maria MONTESSORI**, par exemple, qui doivent beaucoup aux travaux de Paul ROBIN. Presque tous partent de ROUSSEAU, de PESTALOZZI et surtout de **Friedrich FROËBEL** (1782-1852) qui est sensible à la spontanéité enfantine, et aux liens entre école et vie sociale. En Allemagne l'école nouvelle (**Landerziehungsheime**) doit beaucoup à H LIETZ à Berlin au début du XX<sup>e</sup> siècle.

**L'école active** des **DEWEY** (John 1859-1952, et **Alice CHIPMAN**) à Chicago (la fameuse École élémentaire de l'Université de Chicago) influence de nombreux pédagogues libertaires, dont FREINET. Ses idées centrées sur la vie, la réalité sociale, la spontanéité enfantine... sont partagées à la même époque par DECROLY. Ce libéral est avant tout un démocrate, pas un anarchiste, mais la volonté de réaliser « *la démocratie à l'école* » afin de permettre aux êtres humains de « *librement s'associer les uns aux autres sur une base*

<sup>99</sup> **FAURE Sébastien** *Discours sur « la laïque »*, -in-**La Guerre sociale**, 05/01/1910

<sup>100</sup> **CNT Sevilla** *Anarquismo básico*, Madrid, FELAL, 94p, 1998

<sup>101</sup> **LENOIR Hugues** *L'éducation libertaire*, -in-**Réfractations**, Lyon, n°7, 2001

égalitaire » fait de John DEWEY une référence somme toute importante en milieu antiautoritaire. C'est vrai également pour sa notion « *d'éducation progressive* », pragmatique, anti-système... qui convient bien à tout formateur anarchisant ou libéral (au sens politique et social du mot). Il fait du pluralisme et du relativisme une composante essentielle de toute formation. La portée utopique de son œuvre est forte, l'école doit permettre de renouer avec une démocratie réelle, directe, non figée, en créant « *les conditions dans lesquelles les membres de la société détermineront eux-mêmes leur futur* »<sup>102</sup>.

En Californie, les jardins d'enfants de la **communauté de Llano** vers 1914-1917 cherchent à valoriser les méthodes assez libertaires (notion de « *liberté active* » chez l'enfant et de primauté à l'éducation sensorielle) de l'italienne **Maria MONTESSORI** (1870-1952), qui menait une expérience scolaire à Roma depuis 1907, avec sa « *maison des petits* » (***Casa dei bambini***). Cette première femme italienne docteur en sciences naturelles et en médecine est une référence forte sur l'auto-apprentissage des enfants. L'autonomie libertaire dans l'apprentissage s'appuie beaucoup sur l'œuvre de cette italienne dynamique, qui s'oppose à toute compétition et sanction, qui respecte les rythmes de chacun, et qui cherche à promouvoir un cadre et des outils ludiques, agréables et attractifs et pensés pour l'enfant. Il faut apprendre à l'enfant à conquérir sa liberté pour « *sentir, penser, choisir, décider et agir* »<sup>103</sup>. Elle est malheureusement plus souvent citée pour les matériels et objets pédagogiques pour l'enfant que pour la vision globale libératrice que je viens d'évoquer.

Les expériences menées par la suédoise **Ellen KEY** (1849-1926) vont un peu dans le même sens, ainsi que celles de **Helen PARKHURST** avec sa « *nursery* » pendant la Première Guerre Mondiale.

C'est le cas également des essais de **Luis GURLITT** (1855-1931).

À Bruxelles, dès 1907 l'**École de l'Ermitage** du neuropsychiatre **Ovide DECROLY** (1871-1932) rassemble de nombreux courants pédagogiques progressistes. Il œuvre dans son Institut dès 1901 pour les enfants anormaux puis à l'Ermitage, il s'ouvre aux autres enfants en 1907. Sa volonté de lier l'école à la vie, d'en tirer des enseignements... est très proche de la réflexion de Paul ROBIN et de celle de son contemporain FERRER qu'il connaît (jusqu'en 1909). Sa devise est justement célèbre : « *L'école par la vie et pour la vie* ». Totale pragmatique, lui aussi, il est également marqué par un souffle utopique permanent, en voulant « *apporter plus de bonheur aux individus et à toute l'humanité* »<sup>104</sup>. Partir des centres d'intérêt des élèves, et développer un enseignement global, transversal le rend très actuel, et en fait une des sources importantes du mouvement FREINET. Même s'il ne va pas jusqu'à l'autogestion, il souhaite faire de l'école un lieu de participation démocratique pour tous les acteurs.

Les essais de **Ernst PAPANÉK** avant guerre en France (à Montmorency vers 1938) et aux États-Unis pour les filles (New York -Brooklyn) dès 1947, puis pour les garçons (Wiltwyck) en 1949 utilisent souvent des idées comparables, mais il s'inspire également de l'expérience menée par NEILL à Summerhill. En tout cas il utilise des méthodes comparables anti-autoritaires, et fondées sur la démocratie interne. **PAPANÉK** théorise ses pratiques en étant professeur à Queens College.

Bien des « *psychologues humanistes* » et optimistes comme **Abraham MASLOW** (1908-1970) travaillent sur les mêmes bases, en attribuant beaucoup d'importance à la richesse de chaque individualité, même les qualités les plus inattendues sont à prévoir et à prendre en compte. L'éducateur serait plus alors un découvreur de talent, un révélateur des potentialités des apprenants qu'un enseignant. Une sorte d'éveilleur, pourrait-on dire.

<sup>102</sup> **GONZÁLEZ MONTEAGUDO José** *John DEWEY y la pedagogía progresista*, -in-Collectif-**TRILLA**, 2001

<sup>103</sup> **CANO GARCÍA Elena/LORENZO RAMÍREZ Nuría/PLA MOLINS Maria** *Maria MONTESSORI : el método de la pedagogía científica*, -in- Collectif-**TRILLA**, 2001

<sup>104</sup> **MUSET ADEL Margarida** *Ovide DECROLY : la pedagogía de los centros de interés y de los métodos globales*, -in- Collectif-**TRILLA**, 2001

b) « L'autoritaire » MAKARENKO

En URSS les tentatives pédagogiques pour réinsérer les enfants délinquants de **Anton Semionovitch MAKARENKO** (1888-1939), dans leur souci du collectif et de l'intégration à des tâches sociales sur la société réelle... sont souvent analysées en milieu éducatif libertaire. À mon avis, à tort, car il y a confusion entre les aspects collectifs et quasi-autogestionnaires de la *Colonie GORKI* vers Poltava dès 1920 ou de la *Commune DZERZHINSKI* de Karkhov en 1927 et le fond autoritaire et centraliste de cet auteur qui est tout compte fait très dans la ligne stalinienne. Sa pédagogie stakhanoviste assumée du travail et de l'effort, la minimisation de l'individu face au collectif sont aux antipodes de la pédagogie libertaire. C'est un marxiste autoritaire, pas un libertaire. Certes il a bénéficié de l'aura de son engagement révolutionnaire, de son amitié avec GORKI, de la qualité littéraire de ses écrits, notamment le fameux *Poème pédagogique* en trois volumes sur l'expérience de la Colonie GORKI. La charge utopique de sa pensée est forte : l'école doit contribuer à former l'homme communiste. Il a donc en quelque sorte mystifié quelques analystes, comme ceux de l'École de Francfort ou quelques adeptes de la pédagogie institutionnelle, quoique LAPASSADE, très lucide, s'il voyait en lui une des origines de la pensée autogestionnaire sur l'école, le plaçait dans la branche « *autogestion autoritaire* ».

c) *l'importance des psychologues et psychanalystes dans l'éducation*

Sans être anarchistes, ni même libertaires reconnus, d'importants chercheurs en psychologie éducative et en science du comportement mettent souvent l'accent sur la primauté de la liberté en éducation.

Les analyses en « *psychologie génétique* » du suisse **Jean PIAGET** (1896-1980), fondateur en 1955 du **Centre International d'Épistémologie Génétique**, doivent être citées impérativement dans cette étude, parce qu'elles tournent souvent autour de l'autonomie de l'élève. Parmi les stratégies éducatives qu'il propose, la création d'un environnement riche, et la réalisation d'une sorte de mini société démocratique dans la classe, doivent favoriser ce qu'il appelle une « *position constructiviste spontanéiste* ». Cette position doit justement favoriser l'autonomie dans l'acte cognitif, et donc dans la vie actuelle et future de l'apprenant.

Sur bien des points PIAGET est proche du biélorusse **Lev VIGOTSKY** (1893-1934), fondateur en 1929 de **l'Institut de Défectologie Expérimental**. C'est lui aussi un constructiviste, peut-être moins systématique que son confrère helvétique. Toutes ses recherches sur le milieu, le langage... cherchent à mettre en évidence que « *l'éducation se situe au centre du futur des personnes comme source de libération et d'identité, de manière que chaque individu trouve son propre chemin pour se réaliser...* »<sup>105</sup> : lui aussi insiste donc sur ces valeurs clés que sont pluralisme, liberté et autonomie, valeurs que nous retrouvons chez la plupart des mouvements analysés dans ce chapitre...

VIGOTSKY influence le professeur états-unien **James V. WERTSCH**, pour qui l'éducation doit permettre à l'individu de se créer un monde intelligible, adapté à ses capacités d'analyse et à ses besoins. Mais sans isolement, puisque pour ce psychologue l'apprentissage coopératif ou mutuel (encore KROPOTKINE ou PROUDHON) est primordial. Cette solidarité entre élèves doit intégrer l'éducateur, qui n'est donc plus qu'un facilitateur, en aucun cas un maître dominateur.

Le cas du docteur d'Harvard en 1931, **Burrhus Frederic SKINNER** (1904-1990), principal exposant du comportementalisme fort critiqué en milieu libertaire, est plus délicat. Son utopie (ou contre-utopie pour certains commentateurs) *Walden Two* de 1948 a été très commentée (Cf. chapitre sur les utopies libertaires). Beaucoup n'ont vu dans les écrits de SKINNER qu'un risque de manipulation mécanique des êtres humains (conditionnement), puisqu'il osait affirmer que tous les êtres (humains et animaux) obéissent aux mêmes types de

---

<sup>105</sup> **VILA MENDIBURU Ignasi** *Lev VIGOTSKY : la psicología cultural y la construcción de la persona desde la educación*, -in- Collectif-**TRILLA**, 2001

règles de conduite. Certains n'ont alors vu en lui qu'une sorte de PAVLOV appliquant ses techniques aux êtres humains dans une société totalitaire. C'est oublier qu'il est un des principaux défenseurs de l'enseignement individualisé, adapté aux apprenants, et que *Walden Two* est d'abord une proposition de société utopique libre et pacifiste. Dans ses écrits plus politiques, il réaffirme la primauté de la liberté comme base et finalité de l'éducation, sans s'interdire pour des cas particuliers et contrôlés d'utiliser des méthodes de « *conditionnement psychologique* ». Il s'agit donc d'un auteur difficile à classer en milieux libertaires et sans doute trop souvent caricaturé, alors qu'il fut un des éléments (surtout à cause de son utopie) qui ont préparé l'explosion des sixties.

En 1971, le livre de **Gérard MENDEL** *Pour décoloniser l'enfant*<sup>106</sup> est un curieux mélange de marxisme, de freudisme et de néo-proudhonisme. C'est le dernier point qui nous intéresse, car l'inventeur de la sociopsychanalyse pense comme PROUDHON en son temps que la révolution pédagogique est un axe essentiel de la solution du problème social. Comme lui il s'oppose au caractère transcendantal de l'autorité (le sous titre de son livre s'intitule *Sociopsychanalyse de l'autorité*). L'éducation doit permettre à l'enfant d'acquérir son autonomie, mais sans rejeter l'aide des adultes (il parle « *d'assistance* »), au contraire, puisqu'une « *co-éducation* » enfant et adultes est projetée dans le schéma de l'auteur. Ce terme de co-éducation est souvent utilisé en milieu libertaire, surtout depuis FAURE et FERRER, mais rarement utilisé ailleurs.

L'autre grand axe proudhonien de MENDEL est sa volonté de réhabiliter les conflits, les antagonismes. Comme PROUDHON il récuse en quelque sorte la synthèse hégélienne, et affirme que l'évolution repose sur des oppositions internes et externes qui permettent à l'individu de se former. Il dit lui-même que la « *notion de pérennisation du conflit, l'importance accordée à une lutte sans fin des contraires, nous approche ici de PROUDHON* »<sup>107</sup>.

L'aspect utopique, post-fouriériste pourrait-on dire, provient de sa volonté de « *réhabiliter l'enfant* » chez l'adulte. En ne niant plus son passé, l'adulte assurerait son épanouissement, et reprendrait son « *inégalable plaisir de jouer, imaginer, créer, rêver comme un enfant* »<sup>108</sup>. Redonner sa place au plaisir et à l'irrationnel, c'est une position forte en milieu libertaire. Et rêver et imaginer, c'est la base de toute utopie.

d) *diversité des expériences autogestionnaires et anti-autoritaires : NEILL et les autres...*

En fin du XIX<sup>e</sup>, **W.R. GEORGE** tente aux États Unis une « *république d'enfants* » qui est une première approche des idées de self-government.

Dans le même pays **L. WILSON GILL** développe son système de la « *school city* » qui peut s'en rapprocher.

La tradition des « *boutiques d'enfants* » allemandes, au début du XX<sup>e</sup> siècle et dans les années soixante et soixante-dix surtout, est largement rattachée au mouvement libertaire et souvent animée par des militants anarchistes. Mais le pluralisme des approches et des théories est très grand. Cf. ci-dessus, le chapitre sur les « *maîtres-camarades* ».

Le mouvement des **Freie Schule/Écoles libres** sur Frankfurt et Berlin dès 1970 en forme une autre tendance.

Dans la même période **BURCKHARDT** tente des expériences comparables (au moins sous forme de cogestion) à Bâle, de même que **K. PRODINGER** en Autriche.

Le cas de **Homer LANE** est un peu à part, avec son centre du Dorset du début du XX<sup>e</sup> siècle consacré à la rééducation, appelé « *The little commonwealth* ». Il tente d'y faire pratiquer une sorte de self-government par les jeunes eux-mêmes, moyen de leur redonner une base

---

<sup>106</sup> **MENDEL Gérard** *Pour décoloniser l'enfant. Sociopsychanalyse de l'autorité* (1971), Paris, Payot, 323p, 1989

<sup>107</sup> **MENDEL Gérard** *Pour décoloniser l'enfant* p.198-199

<sup>108</sup> **MENDEL Gérard** *Pour décoloniser l'enfant* p.211



citoyenne et un apprentissage de l'autonomie autogérée. Chaque membre de la communauté dispose d'une voix, éducateurs, administrateurs et enfants. Il influence très certainement NEILL<sup>109</sup> qui le connaît surtout depuis 1917.

L'expérience de l'écosais **Alexander NEILL** (1883-1973) à **Summerhill** (région de Lyme Regis en Angleterre, dans le Dorset) dès 1923 est sans doute la plus connue et la plus analysée dans et autour du mouvement libertaire. Elle se prolonge ensuite dans le Suffolk, à Leiston. Depuis 1985, c'est la fille de NEILL et ancienne élève de Summerhill, Zoë READHEAD qui en assure la direction.

La pensée libertaire de NEILL apparaît très tôt comme son *Journal d'un instituteur de campagne*<sup>110</sup>, publié en pleine guerre (1915), nous le révèle. Il y refuse déjà l'autorité en matière éducative, et s'affirme « *contre la loi et la discipline* » mais par contre, pour la « *liberté d'action* »<sup>111</sup>. Cet ouvrage est sympathique par la manière dialoguée et honnête adoptée par NEILL. Il y refuse une position systématique et dogmatique, et revendique son aspect « *hérétique* » et conclut par cette phrase, qui permet de l'intégrer totalement dans la problématique de notre essai : « *je suis un utopiste* »<sup>112</sup> ; il confirme plus loin que « *les idéaux émanent de l'imagination* » qu'il faut donc encourager. Pétri des lectures de MORRIS, WELLS, SHAW, IBSEN et TOLSTOÏ... mais également de NIETZSCHE qu'il cite souvent, il nous permet de confirmer son engagement pour une forme de socialisme libertaire anti-gouvernemental, antiparlementaire et hostile à la propriété. Sa méthode éducative repose sur « *une discipline librement consentie* » et consiste à « *questionner, détruire et rebâtir* »<sup>113</sup>, formule à tonalité très bakouninienne.

L'utopie pédagogique et autogestionnaire de NEILL cherchant à créer de *Libres enfants de Summerhill*, du nom de son ouvrage le plus lu<sup>114</sup> sur ce thème dans les années soixante-dix, est incontestablement à soubassements libertaires, même si pour lui il s'agit de « *la liberté, pas l'anarchie* », titre d'un autre livre le concernant (*Freedom, not licence !* de 1966). Comme la plupart des libertaires, NEILL part du présupposé que l'homme dispose d'une bonté naturelle que la société pervertit ou étouffe. La bonté et la liberté sont donc les deux soubassements de son expérimentation. Il faut accepter des comportements même déviants, ou antisociaux car on risquerait de les figer en les interdisant. FOURIER ne disait pas autre chose en parlant des passions. Pour PIAGET, c'est une forme nécessaire d'autorégulation qui doit en venir à bout.

La volonté utopique est permanente : l'école devant permettre d'atteindre le bonheur individuel et collectif. « *On peut dire que la liberté sexuelle et la recherche du bonheur sont pour NEILL la meilleure révolution qu'on puisse imaginer* » affirme Josep PUIG ROVIRA<sup>115</sup>. L'auto-gouvernement (l'autogestion) et l'autodétermination individuelle, la « *co-formation* » (qui rappelle la « *co-éducation* » de FERRER), la libre assistance aux cours et activités, la tolérance sexuelle... sont autant de traits présents dans bien des tentatives éducatives anarchistes.

Cette forme utopique qu'est incontestablement Summerhill est fréquemment analysée dans le *Dossier : pour ou contre Summerhill* que les éditions Payot ont traduit en 1970 : Michael ROSSMAN y parle de « *communauté éducative insulaire* », Fred HECHINGER « *d'îlot* », Eda LESHAN « *d'île, d'utopie* », Nathan ACKERMAN de « *culture insulaire* »...

NEILL, militant pacifiste et anti-autoritaire, avait fait ses premiers pas dans **l'École internationale** liée à la Neue Schule de Hellerau vers Dresde depuis 1921. Transférée en Autriche en 1923, l'école, jugée scandaleuse, fut aussitôt fermée.

Son îlot préservé, parfois hors du monde, avec ses caractères élitistes l'éloignent cependant du mouvement anarchiste pour les plus rigoureux de ses analystes.

<sup>109</sup> Collectif *Pour ou contre Summerhill*, 1972, p.42

<sup>110</sup> NEILL A.S. *Journal d'un instituteur de campagne* (1915), Paris, Payot, 152p, 1975

<sup>111</sup> NEILL A.S. *Journal d'un instituteur de campagne* p.79

<sup>112</sup> NEILL A.S. *Journal d'un instituteur de campagne* p.42

<sup>113</sup> NEILL A.S. *Journal d'un instituteur de campagne* p.61

<sup>114</sup> NEILL Alexander *A radical approach to child rearing*, 1960

<sup>115</sup> PUIG ROVIRA Josep *Alexander S. NEILL y las pedagogías antiautoritarias*, in- Collectif-TRILLA, 2001

Toujours au Royaume Uni, l'expérimentation menée à **Beacon Hill** d'après les idées de **Bertrand RUSSEL**, souvent compagnon de route des libertaires, est également quelquefois mentionnée.

Aux États-Unis, la « **thérapie non directive** » de **Carl Ransom ROGERS** (1902-1987) débouche sur l'expérience de La Jolla en Californie en 1963, avec le **Center for studies of the person**. L'idée est de toujours valoriser l'individu, de le respecter lui et ses choix, de manière systématique, pour le mettre en confiance et lui permettre d'assumer un développement optimal. Cette « **compréhension empathique** » impose donc à l'éducateur d'être toujours en retrait et non-directif. Le rapprochement avec l'idée de bonté naturelle de l'être humain est souvent faite et explique que le nom de TROGERS soit parfois lié aux essais de NEILL.

Toujours aux États Unis, la « **communauté juste** » de **Laurence KOHLBERG** (1927-1987) permet de lier la sociologie de DURKHEIM aux idées autogestionnaires et à la pensée de PIAGET. Ce docteur de Harvard, reconnaissant de manière positive le pluralisme éthique d'une société ouverte, recherche pour l'éducation une morale commune minimale de convivialité. Les expériences participatives des élèves, éducateurs et parents, reposant sur la démocratie la plus directe possible doit déboucher sur l'affirmation chez l'apprenant d'un jugement moral libre, tolérant et solidaire. Cette pratique quasiment autogestionnaire repose sur diverses entités, dont les assemblées hebdomadaires de la Communauté scolaire forment l'essentiel, à côté des groupes d'assesseurs et d'administrateurs, et de la commission paritaire de discipline...

En France, depuis les années quarante, **Fernand DELIGNY** (1913-1996), est le fameux défenseur des autistes et des petits délinquants. Vers 1967 il s'installe à Monoblet dans les Cévennes pour créer les « **radeaux de survie** » où il expérimente diverses méthodes sans aucun dogmatisme et en toute liberté. Cet ancien communiste est bien un réel pédagogue libertaire.

Dans la contre-culture londonienne à partir des sixties, **l'école libre de Notting Hill Gate** et **l'Anti-université** lancées par les artistes et écrivains engagés autour du projet **Sigma** d'Alexander TROCCHI présentent des tonalités libertaires fortement affirmées.

#### e) *Le mouvement « FREINET »*

En France notamment, le **mouvement lancé par Célestin FREINET** (1896-1966), où militent de nombreux antimilitaristes, objecteurs ou libertaires, à côté de franges de l'extrême gauche marxiste et bien sûr de pédagogues apolitiques est bien aux marges de l'anarchisme, ou parfois à son contact. Les méthodes actives (reprises surtout de FERRIÈRE), l'usage de l'imprimerie à l'école (qui renoue avec ROBIN, FAURE et FERRER), l'autonomie des élèves, le souci d'ouverture (promenades, visites, échanges par courriers...)... se retrouvent dans notre essai de définition préalablement dressé.

Il est bon de rappeler qu'en 1922, FREINET avait fait un voyage d'étude auprès des « **maîtres-camarades** » libertaires d'Hambourg. En 1932, FREINET se positionne déjà pour « **l'auto-organisation des enfants** », ce que plus tard on appellera autogestion. À partir de 1934/35 **l'école autonome, éducative et sociale de Vence** devient rapidement célèbre. Son projet **d'école moderne** populaire (le terme est un évident hommage à l'anarchiste FERRER GUARDIA) est proche en fait des idéaux autogestionnaires, malgré les critiques des scissionnistes du Groupe d'Éducation Thérapeutique (Cf. ci-dessous). Il reprend bien des idées rationalistes (influence de FERRER) et vise surtout à promouvoir l'autonomie de l'enfant en lui permettant de développer sa personnalité. L'importance proudhonienne qu'il donne au travail ou la notion d'éducation intégrale et de l'importance des expérimentations qu'il reprend largement de Paul ROBIN le classent très proche des pédagogues libertaires, d'autant que son antimilitarisme, son pacifisme, son internationalisme et l'importance qu'il accorde à l'espéranto le font souvent côtoyer les anarchistes, Louis LECOIN surtout à propos de l'antimilitarisme et de l'objection de conscience. FREINET a voulu rester dans le cadre de l'école publique, comme Paul ROBIN en son temps. Mais l'école de Vence est pourtant une création privée, comme l'étaient avant lui les écoles rationalistes de FERRER.

Enfin son « *refus de l'autorité en éducation* »<sup>116</sup> est une nette déclaration libertaire.

Le cas italien du **Movimento di Cooperazione Educativa** est assez identique à l'aventure du mouvement FREINET. Il joue un grand rôle dans l'idéologie du mouvement international et dans la proposition de pratiques anti-autoritaires.

En Espagne le mouvement FREINET avait connu avant la victoire franquiste un rapide essor, surtout en Catalogne, où il est parfois lié aux expériences des maîtres « *rationalistes* ». Un libertaire comme José de TAPIA est un de ses plus illustres représentants. Il faudra attendre la fin de la nuit franquiste pour que renaisse ce mouvement, c'est à dire dans les années 1970-1980.

f) *La « pédagogie autogestionnaire ou institutionnelle » : une pédagogie libertaire*

Vers 1961-63 une rupture se produit au sein du mouvement FREINET notamment de la part de maîtres urbains : Raymond FONVIELLE et Fernand OURY sont même exclus. En 1964 est fondé le **GPI- Groupe de Pédagogie Institutionnelle** autour de René LOURAU et Michel LOBROT. En 1966, se fonde le **Groupe d'Éducation Thérapeutique** animé par OURY, FONVIELLE, Georges LAPASSADE, J. PAIN, Michel LOBROT et Aïda VÁSQUEZ. En 1966 la **Fédération des Groupes d'Études et de Recherches Institutionnelles (FGERI)** propose un regroupement international et lance la revue *Recherches* dont le numéro 1 paraît en avril 1966.

Leur courant est très influent dans les années 1960-1970-1980 et marque de manière durable, en France au moins, les pédagogies autogestionnaires. Le groupe de Nanterre, mené par LAPASSADE et LOURAU, proche des surréalistes et de la pensée situationniste, de *Socialisme ou Barbarie* et du *Mouvement du 22 mars* en 1968 est un des plus radicaux et un des plus libertaires.

Comme l'écrivait LOURAU en 1966, leur objectif est de « *transformer la parodie d'éducation légalement dispensée dans nos écoles en une éducation au sens propre du terme : une formation de l'homme en tant qu'être social, autonome, responsable de lui même, capable d'initiative et de liberté* ». « *L'idéologie qui sous-tend la recherche des praticiens réunis dans les groupuscules que la FGERI tente de fédérer, c'est une idéologie que d'autres nomment libertaire (pourquoi pas), voire anarchiste, sinistre dégradation d'un mot qui désigne en fait le rêve le plus secret, le désir le plus légitime de tout homme : l'absence d'autorité extérieure, c'est çà dire l'exercice de la liberté* »<sup>117</sup>. La même année dans le premier numéro de la revue *Recherches*, il récidive en affirmant qu'il « *serait naïf de nier une certaine coloration (d'autres diront une coloration très certaine) anarchiste dans les antécédents et jusque dans l'actuel état d'esprit du GPI* »<sup>118</sup>.

Presque tous ces chercheurs-praticiens se définissent pédagogues institutionnels car leur action pédagogique et sociale vise à remettre en cause le concept polysémique d'institution. OURY et VÁSQUEZ semblent mettre plus l'accent sur l'aspect thérapeutique et rester très proches de FREINET. Par contre FONVIELLE, LAPASSADE ou René LOURAU étendent leur analyse institutionnelle à toutes les institutions sociales (figées et autoritaires par nature), pas seulement à l'école, et se rapprochent donc très souvent des positions anarchistes. Le travail dans l'institution pédagogique doit être de la même nature que vis à vis des autres institutions autoritaires dont l'État est la principale.

Une des idées principales est leur volonté de permettre l'autogestion du groupe classe par les élèves et les maîtres, autant pour les aspects pédagogiques que sociaux. Cette autogestion est un objectif de plus en plus radical à mesure qu'on se rapproche de 1968, et rétrospectivement, Georges LAPASSADE confirme que cette « *autogestion sociale ne deviendrait possible qu'après une subversion radicale du système social et une destruction*

---

<sup>116</sup> **IMBERNÓN MUÑOZ Francisco** *Célestin FREINET y la cooperación educativa*, -in- Collectif-**TRILLA**, 2001

<sup>117</sup> **LOURAU René** *L'illusion pédagogique*, Paris, L'Épi, 1969, p.58

<sup>118</sup> **LOURAU René** *L'illusion pédagogique*, Paris, L'Épi, 1969, p.111

complète de l'État, avec son armée, sa police et sa bureaucratie »<sup>119</sup>. Il est passé ici de considérations pédagogiques à des propositions purement et simplement anarchistes.

La libération des forces créatrices ainsi occasionnées doit transformer l'institution scolaire et réduire de manière drastique le rôle de l'éducateur. Il devient « *facilitateur* » (un peu comme les médiateurs de Summerhill) et doit répondre aux difficultés inhérentes aux premiers essais autogestionnaires.

Son attitude anti-autoritaire s'appuie souvent sur les positions de la pédagogie non directive élaborée par Carl ROGERS.

Comme pour tous les autres courants pédagogiques libertaires, les pédagogues « *institutionnels* » misent avant tout sur la demande, le désir des enseignés, au point de proposer une véritable « *sociologie de la demande* ».

#### g) *La société sans école ou une société déscolarisée ? ILLICH et les autres*

L'idée de déscolarisation a ses fondements chez des pédagogues et chercheurs du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme **Ellen KEY** en Suède ou **Henri ROORDA** qui publie en 1918 *Le pédagogue n'aime pas les enfants*, où il proposait une école réduite à 2 heures par jour.

Les liens avec la réflexion de l'anarchiste **Paul GOODMAN** sont aussi souvent cités.

Le mouvement plus récent lancé par **Ivan ILLICH** (1926-2002) et **Everett REIMER** est d'esprit foncièrement anarchiste. ILLICH est très influencé par l'anarchiste Paul GOODMAN qu'il rencontre souvent entre 1968 et 1970 et avec qui il partage (comme Paulo FREIRE d'ailleurs) la notion « *d'éducation incidentale* » (qui naît d'un besoin contingent, des besoins, du quotidien de l'apprenant...). *Compulsory mis-education* de GOODMAN est un de ses livres de référence<sup>120</sup>.

Sur le rôle des technologies alternatives, libératrices et douces, il est bien un des militants de son époque, et sa proximité avec Murray BOOKCHIN renforce encore son côté libertaire.

Il se range de manière un peu provocatrice sous la bannière d'une « **Société sans école** ». En fait il s'agit d'une mauvaise traduction française de l'ouvrage « *Deschooling society* » : la déscolarisation s'en prend au système scolaire pas à l'école en tant que telle. L'école n'est que le paradigme de l'État institutionnalisé, comme l'armée, l'Église ou la médecine... qu'il va également analyser.

À la base de ses idées se trouve la séparation entre la nécessaire éducation (qui pour lui est la formation au sens large, sur toute une vie) et l'école (vue comme institution étatique ou privée) sclérosante et aliénante.

Les rencontres de Cuernavaca au Mexique (où il a créé un **Centre Interculturel et de Documentation**, plus tard laïcisé sous le nom de **CIDOC** en 1968) ont connu un réel développement dans les années soixante-dix et ont donné à l'équipe d'ILLICH un vrai retentissement. La position pour une société *désinstitutionnalisée*, au service de l'homme, d'un collectif convivial et non de l'État-nation qu'ILLICH dénonce constamment... rattachent le mouvement de Cuernavaca à la mouvance libertaire.

Sa critique du système éducatif, comme de toute institution, est bien une vraie critique anarchiste et se retrouve dans toutes les analyses libertaires des systèmes autoritaires. Notre « *aliénation* » est pour lui due « *à notre abandon aux choses, aux systèmes et aux héros* »<sup>121</sup> ce qui est une belle dénonciation du capitalisme et de son matérialisme, de la domination idéologique prolongée par les institutions, et du culte de la personnalité. Son « *radicalisme humaniste* », comme le note Erich FROMM, se dresse contre les « *supercheries* », les certitudes conventionnelles et conformistes de toutes nos institutions. Il faut apprendre à les « *ridiculiser* », à les désacraliser pour rendre à l'homme sa liberté de jugement et d'action. Il faut donc refuser notre servitude idéologique, ce qui est un beau renvoi aux pensées anciennes de LA BOÉTIE.

<sup>119</sup> **LAPASSADE Georges** *Introduction à LOURAU René L'illusion pédagogique*, Paris, L'Épi, 1969, p.11

<sup>120</sup> **ILLICH e Paul GOODMAN**, -in-**A Rivista anarchica**, n°82, avril 1980

<sup>121</sup> **ILLICH Ivan** *Libérer l'avenir*, Paris, Seuil, 1971

La pertinence d'ILLICH est d'autant plus forte qu'ancien prêtre, il révèle la forte ressemblance entre l'institution religieuse et l'institution scolaire : rituels identiques, même conditionnement des individus (école du conformisme, du statu quo, de la justification de la société qui la paye ou la contrôle...), même retrait monacal du monde... dans un ton très anarchiste. Il parle « *d'endoctrinement* », « *d'opium* » scolaire et de « *reproduction* » sociale et politique.

Pour renforcer sa dénonciation, il juge que l'enseignement est « *une vaine entreprise* », inadaptée surtout mais pas seulement aux pays en développement qu'il connaît bien. C'est une solution trop chère (l'école est une vraie « *vache sacrée* » écrit-il). Son mouvement s'appuie sur une analyse du concept de « *contre-productivité* », qui permet de montrer qu'à partir d'un certain seuil, de « *sur-développement* »<sup>122</sup>, toute institution crée l'inverse de ce qu'elle souhaite. L'école trop poussée ne forme plus, elle patine. Au « *lieu d'améliorer, on paralyse* » dit Jean-Pierre DUPUY dans *Libération* du 05/12/2002. Dans le numéro spécial de L'Arc de 1975, Étienne VERNE confirme que « *plus on allonge et on force la scolarisation, plus on tue le désir d'apprendre* » : l'école systématique et obligatoire détruit ainsi son objectif humaniste initial.

Le mouvement de déscolarisation qu'il prône renforce alors les positions libertaires : refus de tout monopole culturel, autonomie des choix, droit au refus de l'obligation scolaire. Il se range pour une éducation de la liberté, dans la liberté, en respectant l'identité de chacun. Il cherche à faire sauter le monopole éducatif de l'école.

Il espère le développement d'autres écoles (autres lieux) sous formes de réseaux alternatifs et mutualistes (entre « *pairs* ») d'auto-formation, dans des cadres libérés et diversifiés (familial, professionnel, communautaire ou dans un centre culturel). En bon utopiste libertaire, il refuse de figer l'avenir, forcément imprévisible, et privilégie le vécu et toutes les expérimentations. Il prône une utopie ouverte où sa nouvelle conception de l'école contribuera à façonner la nouvelle société<sup>123</sup>.

Mais il sous-estime cependant le rôle lui-même institutionnel de la famille ou de l'entreprise, ce qu'un anarchiste conséquent dénoncerait, sauf PROUDHON peut-être. En donnant beaucoup d'importance aux « *maîtres à penser* » dans un sens néo-socratique (même s'ils ne sont considérés que comme des pairs, des conseillers...), il laisse la porte ouverte à l'emprise de ces formateurs sur les apprenants. Cadre familial ou capitaliste intéressé et maîtres doués n'ont peut-être alors plus rien à voir avec l'éducation libertaire ?

Cette idée de « *déscolarisation* » ou de « *unschooling* » se retrouve dans les écrits du professeur d'Harvard **John HOLT**, surtout son livre de 1981 *Teach your own*. mais son ouvrage le plus marquant, avant la synthèse d'ILLICH qu'il annonce, date de 1969 : *L'échec de l'école*. Il est cependant moins systématique que ILLICH et se positionne sur une présence minimale en classe, en reconnaissant le droit à l'absence scolaire. Il est donc plus proche de l'anarchiste Paul GOODMAN. Il se différencie également par une recherche d'écoles alternatives, non obligatoires.

Plutôt favorable à l'expérience de NEILL à Summerhill, il en loue la tolérance, la liberté et la volonté de se mettre au niveau de l'enfance. Les pratiques autogestionnaires y forment un bon moyen pour développer le sens de la responsabilité<sup>124</sup>.

Parmi les mouvements influencés par ILLICH et ses collaborateurs figure celui de la **Home School**, surtout aux États Unis, qui cherche à revitaliser les formations dans le cadre familial ou de petites communautés.

Dans l'apogée du mouvement communautariste des sixties et seventies, le repli éducatif sur le petit groupe et la valorisation de l'autodidactisme fut souvent la règle. Mais les dérives sectaires ou l'enfermement communautaire ou familial n'ont dès lors plus rien à voir avec le mouvement anarchiste, tout au contraire.

---

<sup>122</sup> **L'ARC** *Ivan ILLICH*, Paris, **L'Arc**, n°62, 78p, 1975

<sup>123</sup> **ILLICH Ivan** *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971, p.125

<sup>124</sup> *Dossier : pour ou contre Summerhill*, Paris, Payot, 1972

L'ouvrage de **Grace LLEWELLYN** « *The teenage liberation handbook. How to quit school and get a real education* » propose une synthèse en 1991.

### C. QUELQUES COMMUNAUTES LIBERTAIRES ARTISTIQUES :

#### a) *Un prototype ? : Red House et la coopérative de William MORRIS*

William MORRIS (1834-1896), incontestable artiste libertaire (« *semi-anarchiste* » écrit GONZÁLEZ MATAS), tente de vivre en pratique ses utopies socialistes et artistiques qu'il a si bien décrit, surtout dans *News from nowhere*.

Lié avec Jane BURDEN en 1859, il s'installe dans le Kent dans une maison conforme à ses idées artistiques, la Red House, où ils demeurent tous les deux jusqu'en 1864, en faisant de cette maison un lieu de rassemblement très ouvert.

En 1861 sa **MORRIS Firm** de Meyrton Abbey (**MORRIS MARSHALL FAULKNER & Cy**) qui dure jusqu'en 1875 associe les peintres BURNE-JONES (ami d'étude) et D.G. ROSSETTI, et l'architecte Philip WEBB. Le siège de cette petite société d'une douzaine de personnes se trouve à Londres. C'est MORRIS qui fournit l'essentiel du capital et qui coordonne l'ensemble, mais la vie communautaire est bien réelle entre ses artistes que réunissent de nombreux points communs, qu'on peut résumer en un rejet du capitalisme productiviste (ce « *monde de l'ersatz* ») et une nostalgie pour les petites communautés et les bons côtés supposés de l'époque médiévale. Les traits libertaires et anti-hiérarchiques ressortent bien de cet essai coopératif, où la production artisanale de qualité (meubles, éléments de décoration...) forme une anticipation du mouvement **Arts and Crafts** ultérieur. Mais les produits sont relativement chers et cette coopérative ne vit que grâce à une clientèle aisée : difficile contradiction pour le socialiste qu'est en train de devenir MORRIS.

Il semble cependant qu'en 1875, en devenant la **MORRIS & Cie**, cette petite société coopérative contrairement à ce que son nouveau nom suggère, est de plus en plus dirigée par le seul MORRIS, mais son honnêteté foncière lui permet de conserver de bons salaires égalitaires pour tous et des choix de production encore largement collectifs.

#### b) *Le « cinéma du peuple » en France au début du siècle.*

Vers 1913, le **Cinéma du Peuple** relie francs-maçons, anarchistes (Jean GRAVE des *Temps Nouveaux*, Sébastien FAURE du *Libertaire*...) et des syndicalistes-révolutionnaires de la CGT. Cette coopérative veut faire du cinéma un outil de dénonciation et de propagande, et se lie à de nombreuses autres organisations, dont la coopérative **L'Entraide**. Il s'agit, comme le dit Tanguy PERRON, de la « *première expérience de production cinématographique du mouvement ouvrier français* <sup>125</sup> ». Elle est soutenue à fond par le journal **La Bataille Syndicaliste**, mais la guerre lui met rapidement fin. Son siège se trouve dans la Maison des syndiqués du 17<sup>e</sup> arrondissement. Dans cette expérience participa l'anarchiste espagnol Armando GUERRA qui deviendra en Espagne de 1936 un réalisateur important mais seulement récemment redécouvert <sup>126</sup>. Il est l'auteur en 1914 d'un des premiers films sur la Commune de Paris.

#### c) *Ascona au début du XX<sup>e</sup> siècle et ses antécédents germaniques*

À Monte Verità, sur le lac majeur, se développe un embryon de communauté intellectuelle et artistique, un original centre alternatif. Le poète anarchiste allemand Erich MÜHSAM, plus tard exécuté à la hache par les nazis, y vit quelques mois et écrit un petit livre en 1905 sur cette expérience. Dans l'ensemble, l'anarchiste est hostile à l'élitisme assez fermé d'intellectuels souvent trop ésotériques. Il y dénonce le dogmatisme des sectes végétariennes et spiritualistes, et ce qu'il nomme « *le conformisme de l'anticonformisme* ». Mais il porte aussi un regard amusé et parfois bienveillant sur ces *hippies* d'alors, sur leur indépendance, les

<sup>125</sup> Éditions Voix Ouvrière *Nous avons tant à voir ensemble. Cinéma et mouvement social*, 2000, p.55

<sup>126</sup> Vidéo *Armand GUERRA, requiem pour un cinéaste espagnol*, 1998

essais d'amour libre, les expérimentations coopératives et il souhaite parfois réhabiliter le « *vrai bohème* », comme il le fut dans sa jeunesse.

Cette expérience pour le poète allemand rappelle douloureusement l'échec de la **Neue Gemeinschaft/Nouvelle communauté** des frères HART à Berlin entre 1901-1904, qui compte parmi ses membres les libertaires Gustav LANDAUER et Martin BUBER. Elle semble être une sorte de prototype d'Ascona : même mélange de militants politiques, d'artistes, de mystiques, dans un ensemble empreint de naturalisme et de religiosité.

Un autre antécédent en milieu germanique fut la colonie végétarienne **Eden**, vers Orianenburg, fondée par Erwin ESSER en 1893, et menant un travail collectif assez sérieux.

La petite communauté d'Ascona accueille sans doute beaucoup trop d'originaux d'origine germanique le plus souvent, tous liés à la littérature (forte influence de Herman HESSE), à l'architecture moderniste (le Bauhaus surtout) ou au théâtre d'avant garde. Henri OEDENKOVEN et sa compagne Ida HOFMAN animent une communauté végétarienne. Un couvent théosophique est projeté. Les dadaïstes autour de Van ARP s'y installent un temps. Le chorégraphe munichois Rudolf von LABAN y donne des cours pendant 5 ans. Nudisme, naturalisme et toutes les utopies pré-écologiques y sont tentées<sup>127</sup>. MÜHSAM parle à ce propos de « *colonie éthico-socialo-végétarienne et communiste* »<sup>128</sup>. Les anarchistes y sont présents, comme MÜHSAM et son ami et sans doute amant Johannes NOHL ou l'ancien député social-démocrate Rafael FRIEDEBERG devenu anarchiste depuis 1904, et lui-même ancien de **Die Neue Gemeinschaft**. Le freudien anarchiste Otto GROSS (1877-1920) vit également à Ascona de 1905 à 1911, en essayant d'y réaliser une sorte « *d'utopie matriarcale* » nous rappelle MÜHSAM en 1931.

Mais pour survivre, les fortunes personnelles des membres sont dilapidées rapidement et les tentatives d'auto-production paysanne, sympathiques, sont peu efficaces.

#### d) *DADA, groupement artistique libertaire ?*

Entre 1915 et 1925, de Zurich à Barcelone et Paris, le mouvement DADA fait figure de mouvement artistique de pratique nettement libertaire, même si le terme apparaît rarement dans leurs écrits, sauf chez Tristan TZARA en 1925 qui recommande de pousser « *la sincérité* (de leur activité) *jusqu'à l'anarchie* ». ARP lui-même propose une forme d'insurrection anarchiste « *contre la puérile manie d'autoritarisme qui veut que l'art lui-même serve à l'abrutissement des hommes* ». En 1921 dans son *Appel pour un art élémentaire*, il souhaite une « *déconstruction... libertaire... des modèles, des idéologies, des identités, des comportements* » comme le note Marc DACHY<sup>129</sup>. En Allemagne, Johann BAADER incarnerait même une vision anarcho-individualiste très affirmée.

Leur thématique représente un « *nouveau sommet* » « *pour l'anarchisme artistique* » note Olivier MEUWLY<sup>130</sup>, puisque le dadaïsme assure la fusion entre anarchisme, futurisme et antimilitarisme.

Ces artistes engagés, qui annoncent ceux des années 1960, forment au début un petit groupe assez soudé autour de Hugo BALL, Jean ou Hans ARP, JANCO et TZARA. L'allemand Max ERNST et l'états-unien Man RAY les rejoignent un temps. Mais cette communauté assez lâche va vite s'éparpiller dans l'exil et les querelles d'écoles. La période communautaire est fort courte et la personne assez autoritaire de TZARA limite rapidement les velléités libertaires des origines et des méthodes utilisées. Les conflits avec les futurs surréalistes (BRETON, ARAGON, ARTHAUD) dès 1921 l'emportent sur certaines idées communes.

#### e) *Les URALES une famille de l'intelligentsia anarchiste ibérique*

---

<sup>127</sup> GAUVILLE Hervé *Monte Verità. La montagne utopique*, -in-**Libération**, 19/08/2002

<sup>128</sup> MÜHSAM Erich *Ascona*, Locarno, 1905, réédité dans *Ascona, Monte Verità e Scheggge*, Salorino, 1989

<sup>129</sup> *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002

<sup>130</sup> MEUWLY Olivier *Anarchisme et modernité*, Lausanne, L'Harmattan, 1998

La « *famille URALES* » peut être analysée comme une véritable petite communauté, de la fin du XIX<sup>e</sup> aux années 1930. Ce petit groupe affinitaire, propagandiste tant dans le domaine culturel que dans le domaine politique tourne autour de Federico URALES, surnom de Juan MONTSENY CARRET (1864-1942). Cet auteur et infatigable journaliste d'opinion marque profondément l'anarchisme ibérique. C'est le « *génie créateur* »<sup>131</sup> du groupe, animateur, écrivain et éditeur. Soledad GUSTAVO est la femme-compagne, la vraie (?) responsable, administrative, traductrice... Son vrai nom est Teresa MAÑE (1865-1939). Leur fille Federica MONTSENY MAÑE (1915-1994) est la femme anarchiste la plus célèbre d'Espagne, et peut être au monde, à l'égal de Louise MICHEL ou d'Emma GOLDMAN. En 1936, elle est l'unique femme anarchiste ministre (de la Santé) de toute l'histoire du mouvement anarchiste international, période qu'elle critique lors de son exil français. Son compagnon dès 1930, Germinal ESGLEAS JAUME (1903-1981) est un des plus importants dirigeants cénétistes de l'exil.

Avec d'autres amis et membres de la famille, les URALES organisent une communauté quasi autonome et autofinancée, fondée sur une ferme catalane dont les surplus (des cultures et de l'élevage) sont vendus, et sur peut-être la plus grosse production littéraire et journalistique de l'anarchisme espagnol. Le pivot est la revue *La Revista Blanca* (1898-1905 et 1923-1936) dans laquelle écrivent la plupart des grands noms de l'anarchisme international et leurs compagnons de route prestigieux (Pio BAROJA, UNAMUNO, HUXLEY...) <sup>132</sup>. L'édition de plus de 520 « *romans idéaux* » (écrits à 25 % par la « *famille* ») assure souvent l'auto-suffisance. L'entreprise Impresos COSTA de Barcelone, où le journal *El Luchador* (1931-1933) sont d'autres exemples de rayonnement de ce microcosme fort productif et actif.

f) *le Living Theatre, communauté anarchiste (?) dès 1947*

Ce groupe théâtral fondé à New York dans l'immédiate après-guerre par Julian BECK (1925-1985) et rejoint par sa compagne Judith MALINA est sans doute la plus célèbre communauté artistique de la mouvance anarchiste, surtout non-violente. Activiste aux États-Unis et en Europe, le *Living* est de toutes les audaces et de toutes les revendications. Cette communauté autogérée, foncièrement égalitaire, vit souvent sa propre vie, ou détourne des œuvres célèbres, dans des pièces qui ne peuvent pas laisser indifférentes, tant la force du happening et de la provocation y est très stimulante. Son passage dans l'Europe agitée des sixties a creusé de profonds sillons pour ceux qui ont assisté à leurs représentations-spectacles-participations. Je n'oublierai jamais la forte impression ressentie pour leur passage à Besançon aux lendemains des *événements* de 1968, au diapason d'une jeunesse dont j'étais qui sortait ses premiers tracts politiques et culturels en soutien d'une exhibition rageuse, sexuelle... qui avait effrayé et choqué les bourgeois francs-comtois. Leur pièce la plus célèbre, *Paradise now*, fournissait un slogan que beaucoup revendiquaient.

Une forme moins violente, plus édulcorée, mais à la tonalité également franchement libertaire, est assumée au début des années 1970 en France par le **Grand Magic Circus** de Jérôme SAVARY.

Il faut dire que le sens du happening, de la fête provocatrice avait dans toutes les *sixties* bénéficié des actions « *d'agitprop* » du libertaire Jean-Jacques LEBEL, figure omniprésente que l'on retrouve proche des mouvements contre-culturels, des situationnistes, des anarchistes et autres *enragés* de l'année 1968.

g) *Hétérotopies des happenings... autour de Jean-Jacques LEBEL*

Le **Happening** ou communauté éphémère d'agitation culturelle et politique, réunissant un groupe pluraliste d'artistes, de militants, de provocateurs... a été théorisé par Allan KAPROW notamment dans son *Assemblage, environnements and happenings* publié à New York en 1966, et même avant lui, en 1965, par Wolf VOSTEL dans *Happenings*. Différentes formes artistiques vont s'en inspirer, comme le **Concept Art** (c'est aussi le titre d'un livre de

---

<sup>131</sup> TAVERA I GARCÍA Susanna *Revolucionarios, publicistas y bohemios : los periodistas anarquistas (1918-1936)*, -in-*El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, 1995

<sup>132</sup> IÑIGUEZ Miguel *Esbozo de una Enciclopedia histórica del anarquismo español*, Madrid, FELAL, 2001



Klaus HONNEF en 1971). Il semble que le groupe Gutai au Japon a lancé le mouvement depuis 1955.

Si on remonte encore plus en avant dans le temps, un premier happening serait l'œuvre dès 1952 de John CAGE dont les liens avec la pensée anarchiste ont souvent été cités. Le premier happening de KAPROW ne date lui que de 1959.

Mais l'origine semble encore plus ancienne, si on se réfère aux poèmes criés lors des manifestations littéraires dans des cafés (le fameux Voltaire à Zurich), véritables pré-happenings, des dadaïstes, comme les décrit Tristan TZARA lui-même en 1916 dans *Chronique zurichoise*. À Paris le dadaïsme *poursuit ces actions décapantes, notamment en janvier 1920 avec le fameux « Vendredi de "Litterature" »*<sup>133</sup> ou TZARA entouré par BRETON et ARAGON qui agitent des sonnettes se lance dans une intervention provocatrice à partir d'un texte de Léon DAUDET. Durant toute l'année 1920, les lectures publiques et agitées des manifestes dadaïstes se multiplient, culminant peut-être en mai avec le « *festival Dada* ».

Cette action collective, ponctuelle, mouvante dans le temps et l'espace peut très bien utiliser la notion **d'hétérotopie** chère à FOUCAULT pour être mieux cernée. Elle se veut festive, sensuelle, sans limite, imaginative, cherchant à stimuler tous les sens des acteurs comme des spectateurs vis à vis de qui la frontière est désormais ténue. C'est une micro-utopie libertaire au sens propre du terme.

En France, mais aussi aux États-Unis, en Italie surtout, et dans de nombreux autres pays, cette pratique est assumée surtout par le polyvalent et omniprésent Jean-Jacques LEBEL. Cet anarchiste né en 1936, lié par sa famille au milieu surréaliste et dadaïste (son père est biographe de DUCHAMP, lui-même très jeune entretient une relation compliquée avec André BRETON) se lie aux milieux d'extrême gauche anti-autoritaires dès les années 50 : aux lettristes, aux situationnistes (il rencontre DEBORD dès 1952), aux marxistes critiques de **Socialisme ou Barbarie**, aux anarchistes ou conseillistes de **Noir et Rouge** et **d'ICO - Correspondance Internationale Ouvrière**... Il reste cependant inclassable, autonome, se brouille avec les situationnistes, est rejeté par son père spirituel BRETON en 1960...

Il réalise son premier happening à Ibiza en 1958, et le premier en France à Paris à la Galerie, en février 1960. Il est alors lié à l'artiste-écrivain Daniel POMMEREULE. Cependant l'activité de KAPROW au Bon Marché en 1960 est une date également importante pour préciser l'émergence en France de cette forme d'activisme. Au début des sixties LEBEL rencontre d'ailleurs KAPROW et les membres de la **beat generation** (il est très lié à Allen GINSBERG et à Gregory CORSO), se trouve proche du **Living Theatre** (il assume un rôle dans leur *Poésie Directe* dans leur local de New York en 1962) et se nourrit de culture contestataire et musicale (be-bop-jazz, DYLAN, Patti SMITH...)... Il va théoriser tout cela plus tard avec ses amis Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI qui lancent l'idée « *d'esthétique nomade* »...

Lors de la Guerre d'Algérie, il prône l'insoumission, se rallie au *Manifeste des 121*, aide les déserteurs, s'exile en Italie et à New York et lance ses premières grandes séries d'activités collectives militantes. Après l'épisode de *Front Unique* de 1956-1960, il lance ses trois *Anti-Procès* contre la Guerre. Le troisième à Milan (après Paris et Venise) en 1961, autour de l'œuvre-manifeste à plusieurs mains (dont l'anarchiste milanais Enrico BAJ) « *Grand tableau antifasciste collectif* »<sup>134</sup>, lui vaut l'arrestation à la demande des autorités françaises. Les *Anti-Procès* sont des regroupements ou communautés temporaires d'artistes de toute branche (cinéma, peinture, poésie, sculpteurs, musiciens...) qui comptent selon les cas de 30 à 50 intervenants. Dans leur *Manifeste* de l'Anti-Procès n°3, JOUFFROY Alain et LEBEL Jean-Jacques affirment qu'il s'agit « *d'une manifestation antiautoritaire, antimorale, dans laquelle les artistes revendiquent par des œuvres la nécessité absolue de la liberté* ». Cette utopie artistique est bien décrite par le seul JOUFFROY dans *Pour un dépassement de l'Anti-Procès par lui-même* (Catalogue milanais de 1961) : « *En inventant une nouvelle forme de combat, l'Anti-Procès devient, non "un mouvement", ni un "groupe", héritages surannés de l'histoire de l'art, mais plus efficacement une "prospective"* ».

De 1964 à 1967 il reprend ses activités avec les provocateurs *Festivals de la Libre expression*, où la nudité (celle de Yoko ONO non encore célèbre est particulièrement connue

<sup>133</sup> DUROZOI Gérard *Histoire du mouvement surréaliste*, Paris, Hazan, 1997

<sup>134</sup> Collectif *Grand tableau antifasciste collectif*, Paris, Dagorno, 134p, 2000

désormais) et la pornographie servent de moteur à la dénonciation des valeurs des sociétés occidentales ; c'est surtout le cas en 1966 avec *120 minutes dédiées au divin marquis*. La période autour de mai 1968 le trouve plus activiste que jamais, et souvent au service des libertaires comme avec ses amis italiens, avec la CNT espagnole en exil (Meeting de la Mutualité en avril 1969) ou avec l'Internationale Anarchiste à Carrara en 1968... La photo le montrant en tête de manifestation avec une jeune héritière états-unienne sur les épaules est bien connue, trop pour la jeune femme qui fut vraisemblablement déshéritée !

De 1979 à la fin des années 1980, son groupement POLYPHONIX et ses Festivals de Poésie Directe, co-fondés par Julien BLAINE et François DUFRÈNE forment une sorte de communauté utopique internationale, sans frontières, et sont un des rares prolongements libertaires et contestataires fidèles à l'esprit de 1968.

Par son talent, sa participation à d'innombrables expositions et happenings<sup>135</sup>, les multiples mouvements et influences qu'il fait converger, le libertaire Jean-Jacques LEBEL est un des plus impressionnants personnages aptes à incarner l'esprit de révolte, d'agitation culturelle, de dénonciation de la société de consommation... qui culmine dans les années soixante, et bien au-delà. Il permet au groupe Panique de se développer (Cf. ci-dessous) et est proche des spectacles psychédéliques de la vague hippie, qui sont cependant moins engagés politiquement. Le premier qui touche la France semble être « *La fenêtre rose* » de 1967 au Palais des Sports.

#### h) *Aspects libertaires du groupe COBRA*

L'utopie de COBRA, c'est de regrouper des artistes « *abstrait* » d'origine diverses (CO pour Copenhague, BR pour Bruxelles et A pour Amsterdam) et contestataires par rapport à leur environnement et au « *parisianisme* » alors réducteur dans le domaine artistique.

Ce groupe se fonde de 1848 à 1951 environ et va marquer de nombreux mouvements ultérieurs. Un des pivots en est le libertaire Michel RAGON, quasiment incontournable alors pour faire fusionner littérature prolétarienne, engagement anarchiste et promotion des arts « *nouveaux* ». Son appartement parisien est bientôt le siège du mouvement. C'est lui qui écrit, expose, crée des rencontres... La première exposition COBRA de Paris lui est due en février 1951 dans une librairie du boulevard Saint-Michel.

L'idée de cette réunification d'artistes provient du danois Asger JORN (Asger Oluf JØRGENSEN 1914-1973). Elle est reprise par des belges du groupe REFLEX et par des néerlandais dont CONSTANT (de son vrai nom Constant NIEUWENHUIS, né en 1920). Ceux-ci sont d'esprit libertaires et vont influencer le mouvement situationniste dont ils seront proches. La position principale de COBRA est de se libérer de toute tutelle artistique et de miser sur une totale liberté interprétative de la réalité. L'expressionnisme semble cependant une de leurs influences marquantes, avec les multiples incidences procurées par le mouvement du Surréalisme révolutionnaire créé en 1947. Le plus « *utopiste* » et unificateur, aux dires de RAGON qui les a tous côtoyés, reste le surréaliste belge Christian DOTREMONT (1922-1979).

Le groupe forme une réelle communauté de pensée et d'actions, un « *groupe de copains* » (RAGON) mais même si beaucoup d'entre eux, notamment durant le séjour parisien, vivent dans des lieux communs (par exemple le Centre Culturel danois), il ne s'agit pas d'un moderne phalanstère. Le groupe longtemps le plus soudé est le néerlandais (CONSTANT, CORNEILLE – Cornelis Van BEVERLOO né en 1922 - et Karel APPEL né en 1921). De plus les dissensions internes, artistiques ou relationnelles et sexuelles (la division entre les deux plus proches JORN et CONSTANT est due à leurs problèmes de couple) mettent vite fin à cette entente éphémère.

#### i) *FLUXUS, communauté artistique libre du début des sixties*

Né vers 1961, ce mouvement surtout européen s'inspire du dadaïsme et d'idées libertaires, au moins pour certains de ses membres. Sa pratique repose sur des expositions-happenings (via notamment l'incontournable Allan KAPROW) qui culminent vers 1965-66. Mouvement bien ancré dans l'esprit corrosif des sixties, il désacralise l'art, utilise des formes

<sup>135</sup> Centre Culturel Français de Milan *Jean-Jacques LEBEL*, Milano, 1999

ludiques et provocatrices, en jouant sur des chocs musicaux ou sur la force des images. Le Manifeste de MACIUNAS *Fluxamusement* de 1965 peut être en ce sens porté au crédit de l'utopie artistique<sup>136</sup>. Les membres les plus libertaires de cette communauté très libre sont l'allemand Joseph BEUYS dans sa dernière période (1921-1986), l'états-unien John CAGE (1912-1992) et peut-être Robert FILLIOU, voire un temps Yoko ONO. Leur mode de vie indépendant et critique explique l'expression « *d'utopisme existentiel* » qui leur est parfois accolé.

j) *Groupement autour du projet SIGMA - Londres - Sixties*

L'écrivain Alexander TROCCHI, proche de William BURROUGHS et du situationniste DEBORD lance le projet **Sigma**, « *The moving time* » vers 1963. Autour de lui se regroupent de nombreuses personnalités artistiques engagées, partageant un idéal libertaire, antiétatique très affirmé, comme l'exprime l'œuvre de BURROUGHS *My own business* ou celle de TROCCHI. Les liens avec la communauté des anti-psychiatres de la **Philadelphia Foundation** (LAING, COOPER, BERKE...) et avec les expériences pédagogiques de Notting Hill Gate... font de ce foyer intellectuel militant un des plus actifs du milieu des années soixante, comme le prouve le relatif succès en 1965 de la manifestation à Londres **Poets of the world**.<sup>137</sup>

k) *les Diggers de San Francisco et la Mime Troupe :*

Ce mouvement libertaire, mené avec la fougue d'Emmett GROGAN (mort d'overdose en 1978), est passé maître dans l'agitation de rue à San Francisco dans la vague des sixties. Adeptes du « *théâtre guérilla* », de la provocation, les **diggers** développent de multiples activités artistiques, journalistiques et solidaires (distribution de nourriture gratuite, par exemple). Ils sont donc parmi les inventeurs du « *free* » (au double sens de libre et gratuit). Ainsi Peter BERG anime un des premiers « *free stores* ». Pour bien montrer leur mépris du capitalisme, dès octobre 1966 ils organisent un happening contre l'argent dans lequel seront brûlés des dollars, geste que reprendront bien des militants et artistes contestataires par la suite. Hostiles à la guerre du Vietnam, ils participent souvent à des actions pacifistes ou antimilitaristes.

Mouvement sans chef (« *no leader* ») malgré le charisme et l'expérience de GROGAN ou de Peter BERG, il prône l'anonymat comme règle de vie. Il marque durablement le milieu californien par sa volonté épicurienne et écologiste. L'ouvrage d'Emmett GROGAN, *Ringolevio*, que j'ai lu dans la version apparemment limitée de Flammarion en 1973 est un livre jouissif et plein de vie, qui est bien dans l'esprit des années de la contre-culture. D'après Edouard WAITROP qui a consacré aux diggers 5 articles en décembre 2000 dans **Libération**, une version complète est parue chez Gallimard, collection Noire, en 1999.

Dans un tract de fin 1966, des diggers résument leurs oppositions : « *Nous combattons ceux qui veulent nous tuer par un travail idiot, des guerres de fous furieux et la moralité de l'argent morte* ». (Citation extraite de *Underground*, anthologie **d'Actuel**, 2001).

À l'origine des diggers se trouve l'expérience de la **Mime Troupe** fondée au début des années soixante (1963 ?) notamment par Ron DAVIS et le couple Peter BERG et Judy GOLDHAFT. Dans une volonté comparable à celle du prestigieux Living Theatre, ces jeunes comédiens tentent de renouveler le théâtre contemporain, en essayant de rompre toute différence entre acteurs et spectateurs. La plupart d'entre eux vivent dans une sorte de communauté, très partiellement itinérante. Toujours comme le Living, ils jouent souvent des scènes très provocatrices, contre la religion et pour la libération sexuelle... Peter BERG poursuit une longue tradition libertaire, se rattachant alors à l'anarcho-syndicalisme des membres des IWW. C'est vers 1966 que les Diggers se forment en se séparant de la Mime Troupe qu'ils jugent trop limitée. Il sont au départ une douzaine<sup>138</sup>.

Les diggers sont liés à de nombreux radicaux, tant au niveau politique, comme le **Black Panther Party**, qu'au niveau artistique : le groupe musical **Jefferson Air Plane** ou l'écrivain

<sup>136</sup> YOUNG KIM MI *L'utopie de Fluxus « Tout est art et l'art c'est la vie »*, in-*L'art au XX<sup>e</sup> siècle et l'utopie*, 2000

<sup>137</sup> Collectif *Les sixties. Années Utopies*, BDIC, 288p, 1996

<sup>138</sup> BIZOT Jean-François *Les diggers, premiers freaks ?*, in-*Actuel*, mai 1988

Richard BRAUTIGAN qui en 1968, en bon adepte du « free » propose gratuitement un livre écologique qui porte le nom de *Please plant this book*, puisqu'il contient de nombreuses semences !. Le Grateful Dead entre autres groupes proposent bien des concerts gratuits qui sont à chaque fois de vrais happenings politiques.

De nombreux diggers se sont reconvertis dans l'écologie, le biorégionalisme ou les mouvements alternatifs. Par exemple David SIMPSON et Jane LAPINER continuent à animer une firme alternative au nom symbolique de **Human Nature**. Freeman HOUSE, connu comme grand défenseur des saumons, est le principal coordinateur du **Mattole Restoration Council-MRC** dans la vallée de la Mattole River. Quant à l'acteur Peter COYOTE (Peter COHAN de SILVA) aujourd'hui consacré, il ne renie rien de ces expériences californiennes dans un livre récent de souvenirs<sup>139</sup>. Peter BERG, comme d'autres anciens diggers, a également rejoint le **biorégionalisme** dont l'antiétatisme renoue avec la vie libertaire de sa jeunesse. Ce mouvement connaît un net regain de jeunesse avec les mouvements anti-OMC de l'année 2000.

l) *Le groupe Panique des années 1960 en France*

Sans être expressément « anarchiste », le mouvement lancé vers 1963 par les anti-autoritaires exilés chilien (Alejandro JODOROWSKY), espagnol (Fernando ARRABAL) et polonais (Roland TOPOR) est un mouvement libertaire par bien des points. Il refuse tout dogme, toute règle et renoue avec « *l'anti-politisme* » des anti-autoritaires. Le choix du nom est une référence au dieu Pan, « *dieu de l'amour, de l'humour et de la confusion* » affirme JODOROWSKY dans le magazine *Actuel*. La provocation et la liberté sexuelle, bien dans l'esprit des sixties, s'insèrent sans problème dans la geste libertaire. En 1965 le groupe propose « *L'éphémère panique* » qui est une des activités les plus marquantes du *Festival de la Libre Expression* de l'anarchiste Jean-Jacques LEBEL.

m) « *La Commune* » de Milan dans les années 1970

Autour de l'écrivain libertaire Dario FO se crée à Milan en Italie le Collectif théâtral « **La Commune** ». Vers 1974-75, le groupe occupe les bâtiments de la Palazzina et les transforme en « *Centre de vie associative populaire* » : lieu de rencontres, de débats, de créations artistiques diverses... Milieu ouvert sur l'extérieur et le quartier, il offre des moyens d'expressions à divers groupes de la région milanaise.

n) *Le groupe SOMA brésilien des seventies*

Au Brésil, un groupe « *anarchiste-artistique* » appelé **SOMA** compte parmi ses membres le créateur de bandes dessinées, MACEDO, né en 1951. Il va se fixer en France et publier régulièrement aux éditions Glénat.

Le groupe **SOMA** a produit plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'anarchisme brésilien et de l'utopie pédagogique.

o) *les groupes « punks » et apparentés :*

Le terme **punk** désigne les sales gosses, les emmerdeurs... ceux qui ruent dans les brancards et qui dans les seventies (courte période entre 1975 et 1979 surtout) contestent ce qu'ils appellent la mollesse des hippies et font de THATCHER l'abominable caricature du capitalisme autoritaire. Vague puissante, popularisée notamment par le succès des **Clash** de Joe STRUMMER (mort en 2002), ce mouvement semble d'abord incarner un refus de l'utopie résumé sommairement dans le slogan « *No future* ». Le radicalisme nihiliste serait leur axe essentiel.

En fait les groupes se multiplient, se diversifient et vivent souvent en semi-communautés, parfois libertaires, même si le leadership se développe rapidement, ainsi que parfois une dérive marchande due aux premiers succès. D'autre part la militance anti-

<sup>139</sup> COYOTE Peter *Sleeping where i fall*, Washington DC, 2000

conservatrice, dont THATCHER offre l'épouvantail principal, permet à ces groupes de renouer avec l'utopie, pas forcément libertaire puisque les **Clash** se réclamaient plutôt du marxisme (voire leur hommage au sandinisme de 1980 avec l'album : *Sandinista* !). Mais un grand nombre de communautés et d'actions se rattachent largement au mouvement libertaire, même les **Clash** parfois, avec leur éloge de la grève et des mouvements inter-ethniques (Cf. White riot)..

Les « *provocs dadagéniens irrécupérables* » que sont les **Sex Pistols**, comme les appelle Jean-François BIZOT dans ses articles d'*Actuel* forment incontestablement la référence incontournable, et servent de détonateur au mouvement. Leur succès « *Anarchy in the UK* » (fin 1976) est une critique radicale du monde britannique et un véritable manifeste. Leur nihilisme radical, agressif, voire « *nihiliste* »<sup>140</sup> est souvent pure provocation, comme pour la sexualité qu'ils tournent souvent en dérision. Dans la foulée ils nomment leur tournée anglaise « **Anarchy tour** ». Les contestations du monde marchand par John ROTTEN (John LYDON) sont systématiques. Malcolm McLAREN, né en 1945, a incontestablement côtoyé le mouvement anarchiste et situationniste ; Il entoure souvent dans les années 1970 les A de ses nom et prénom du cercle symbolique de l'anarchisme.

Les **Crass** sont cependant la seule grande expérience de communauté anarchiste déclarée et engagée, dans ses milieux de la contre-culture radicale. Leurs concerts sont des aires de solidarité et de contestation souvent liés au petit mouvement anarchiste britannique, autour du vieil organe vénérable qu'est **Freedom**. Ce groupe politico-musical, avec Steve IGNORANT et Penny RIMBAUD, existe depuis 1975 et est surtout influent de 1977 à 1984. Il se réclame de l'anarchisme et du pacifisme et participe de toutes les grandes luttes de ces années. Vers 1980 il finance un groupe anarchiste de soutien aux emprisonnés avec les fonds issus de *Bloody revolution*. En 1981 il participe à l'occupation du **Rainbow Theatre** et du **Club Zig Zag** et donne des concerts gratuits. Lors de la guerre des Malouines, *How does it feel* est une chanson pamphlet violemment anti-THATCHER. En 1984, ils donnent une tournée au profit des mineurs gallois. Liés à des sociétés de productions alternatives (disques, vidéos, journaux...), le groupe a toujours milité en faveur des mouvements associatifs en marge des centres officiels pour ne pas justifier la domination étatique. Ils disposaient de leur propre maison de disques, **CRASS Records**. Dans l'Essex ils étaient liés au mouvement « *communard* » dans une ferme qu'ils occupaient ou tout était mis en commun. Pacifistes, leur engagement anti-nucléaire était total.

Intègres jusqu'au bout, ils préfèrent se dissoudre en 1984 pour refuser ce qui pointait, à savoir l'intégration dans un certain « *establishment* » qu'ils ont toujours rejeté<sup>141</sup>. Leur procès pour obscénités, atteintes aux bonnes mœurs avec d'autres groupes musicaux (1984) et les pressions policières multiples ont dû précipiter cette dissolution.

Le groupe anarcho-situationniste **Chumbawamba**, fondé à Leeds à partir d'un milieu communautaire en 1981 lance en 1994 le disque « **Anarchy** ». Très caustique, le groupe avait fondé un label au nom militant évocateur « **Agit Prop** » avant de sortir sous un autre plus connu et plus commercial : **One Little Indian**.

Au Royaume Uni d'autres petits groupes mêlant anarchisme et mouvement punk ont proliféré. Tous ont été à la fois des communautés alternatives et des groupes musicaux. L'italienne **Revista anarchica** toujours bien informée sur la musique alternative britannique en dresse un bilan dans son numéro 101 de may 1982.: Les **Counter Attack** de Maryport sur la côte ouest ou **Poison Girls** sont les deux très proches des **Crass**. En 1977 Stoke CAL participe à la fondation de **Discharge**. À Cardiff, le groupe **Partisans** a parfois été proche de l'anarchisme, mais son idéologie semble peu consistante. En Écosse, à Dufermline Craig TRINITY anime **The Alternative**. Dans les années 1980, **The Zounds** lancent le disque **Subvert**. Enfin à Petersborough, Jonathan MINDLE et Andy EXPORT anime **APF** au nom emblématique (**Anarchy, Peace and Freedom**).

---

<sup>140</sup> SAVAGE Jon *England's dreaming, les Sex Pistols et le punk*, Paris, Allia, 685p, 2003

<sup>141</sup> CRASS. *Vivere la musica, -in-Volontà, L'utopia comunitaria*, 1989

Plus récemment, toujours en référence à l'anarchisme, on peut citer Vinny REILLY dit DURRUTI Column, qui a appartenu à un groupe punk dans les seventies. En 1980 est sorti le disque **The return of DURRUTI Column**.

p) *Les BÉRURIER noir, post-punks libertaires français*

Ce mouvement du « *rock alternatif* » dont il cherche à créer des liens permanents, est né dans les « *squattes (sic) fin 1970-début 80* », et s'est sabordé en 1989 « *plutôt que de se compromettre dans des histoires de pognon* ». « *Il aura été un groupe engagé, un "peu" anarchiste, voire utopiste, mais surtout humaniste* ». <sup>142</sup>

Son nom est issu du héros de Frédéric DARD. Il est fondé dans la région parisienne par deux artistes marqué par la vague « *punk* », notamment des groupes radicaux comme **Parabellum**; il s'ouvre à une dizaine d'autres personnes progressivement. Cette petite communauté au comportement assez libertaire compte 13 personnes au moment de sa dissolution, dont le frère de Manu CHAO, dit Tonio MANO NEGRA. Parmi les fondateurs, le guitariste LORAN poursuivra son engagement anarcho-musical avec le groupe **Tromatism**.

Leur thématique est fermement antiraciste et anticapitaliste, alors que pour beaucoup de *skinheads* qui voulaient en être proche, des aspects fascisants étaient fréquents. C'est pourquoi des *skinhead* engagés font scission, deviennent des *Redskins* et soutiennent souvent le groupe <sup>143</sup>. Leur réseau rock alternatif, leur insertion dans les *Redskins*... ont fait de ce groupe un centre de convivialité militante, parfois libertaire, de productions diverses, de coopératives sauvages... qui a peu d'équivalent aujourd'hui.

De nombreux titres illustrent leur engagement militant et provocateur « *Nada* », « *Guernica* », « *Vietnam Laos Cambodge* », « *Macadam massacre* »...

q) *les Périphériques :*

Ce milieu de vie alternatif des années 1990 et 2000 est une communauté mi-théâtrale, mi-pédagogique, participant à la formation de groupes diversifiés allant des cadres d'EDF aux chômeurs et précaires, en passant auprès de patients d'un institut psychiatrique <sup>144</sup>.

r) « *l'utopie concrète* » autour du cinéaste GUÉDIGUIAN

Sans être libertaire (au contraire Robert GUÉDIGUIAN est proche du PCF), la communauté artistique, quasi familiale, réalisée autour du réalisateur dans le Sud français est une forme « *d'utopie concrète* » <sup>145</sup> assez stimulante et attachante au tournant du millénaire : acteurs complices et fidèles, maison de production AGAT Films...

s) *FARINE ORPHELINE de Montréal dans les années 1990*

Au Québec, **FARINE ORPHELINE CHERCHE AILLEURS MEILLEUR** est un collectif regroupant tous les genres artistiques, cherchant à réinvestir les lieux vides, les « *trous* » <sup>146</sup> de la société existante pour y implanter des expérimentations ouvertes, libertaires, pour « *transcender les limites* » et créer « *quelque chose de bouillonnant, d'élastique, d'hybride* », ce qui correspond bien aux positions libertaires ouvertes, pragmatiques et changeantes. Leur Projet **Utopia** de 1999 vise à créer à Montréal un lieu utopique expérimental avec des ateliers, des activités artistiques très diversifiées pour proposer une alternative à un quartier plus ou moins abandonné.

t) *la « rave party » comme communauté libertaire ?*

<sup>142</sup> Site BÉRURIER noir, <http://sterapi.chez.tiscali.fr/accueil.htm>, le 11/03/2003

<sup>143</sup> Site BÉRURIER noir, <http://berurier-x-noir.org/kiC/index.php>, le 08/03/2003

<sup>144</sup> COUDER Antoine *Le loup dans la bergerie*, -in- **Libération** du 14/05/2001

<sup>145</sup> GUILLOUX Michel *Tours et détours de France*, -in- *Nous avons tant à voir ensemble*, op.citée, p.92

<sup>146</sup> FARINE ORPHELINE *Le trou*, -in-Collectif *Utopia*, 2001

Les « *rave parties* », communautés ponctuelles, dissociables, volontaires... procèdent-elles de l'imaginaire utopique libertaire ? Ce mouvement libre, récupérant de manière « *sauvage* » et alternative des espaces délaissés, autogérant autant que possible l'organisation... peut en donner l'impression. Lors des « *raves* », le participant s'abandonne, offre son corps et sa gestuelle dans une communauté mystique, « *trans-en-dansée* »<sup>147</sup> qui rappelle la ferveur de communautés amoureuses ou religieuses. Mais les sectes et les religions aliénantes fonctionnent de la même manière, en fondant l'individu dans un corps unique où il perd son autonomie. De quoi relativiser l'engouement de l'article cité.

#### D. DERISION ET UTOPIE : LE CANULAR ANTIÉTATIQUE D'OCCUSSI-AMBENO

Depuis 1968, des anarchistes (comme Bruce GRENVILLE) et des sympathisants des antipodes, surtout de Nouvelle Zélande, ont monté un canular à but pédagogique. Il s'agit d'une satire libertaire pour dénoncer l'État en créant un pays totalement fictif, avec l'apparence de réalité que la multiplicité des citations, références et rapports cherche à rendre crédible. On peut penser que nos libertaires des antipodes ont lu Jorge Luis BORGES qui utilise fréquemment ce procédé dans *Ficciones* de 1935-1944<sup>148</sup>, notamment avec la nouvelle *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*.

Ce « *World beyond the nearest hill* » est bien une « *fantasy island* », comme le commente Franco ALBI<sup>149</sup>. Quant à Bruce GRENVILLE, il rappelle que « *tout moyen possible, non-orthodoxe, doit être expérimenté pour se libérer du concept d'État, et que constituer une effigie de leur 'vache sacrée' pour s'en moquer* » est un moyen efficace car inattendu.

D'autre part les informations fantaisistes relayées souvent le plus froidement du monde par la presse permettait de réaliser une bonne critique des médias.

Cette utopie de la dérision se situerait dans une bien réelle « *oasis territoriale* » de l'île de Timor ; dans une histoire totalement inventée, il s'agirait d'une monarchie éclairée remontant à 1848 qui porte le nom de **Sultanat d'Occusi-Ambeno**. Le sultanat est indépendant en 1968. Le sultan Michael The First depuis 1975 nous est présenté hilare sur une photographie, avec un nez visiblement rouge, et des attributs grandioses (chapeau bicorne, galons gigantesques...). La constitution date de 1974. Pour rendre cette histoire vraisemblable, ils vont doter leurs inventions de tous les attributs d'un État réel, comme par exemple :

- Des transcriptions de l'écriture « *occussian* », un « *syllabic-script* » où fleurit un fort ésotérisme égyptien ancien.
- Des rapports concernant le budget, des bilans commerciaux et touristiques, des papiers administratifs... dont certains souhaitent « *long live the sultan!* » furent souvent tirés par la **Markpress News Feature** ; il s'agit en fait de simples détournements de matériels bureautiques réalisés par un travailleur occasionnel.
- Une grande importance attribuée aux relations aériennes, mais en réhabilitant le zeppelin, et en éditant des billets « **Swift Air Line** » ! Ces billets sont superbes, exécutés comme les billets de toute société aérienne, y compris avec les carbonés et les copies.
- Des informations sur les liens diplomatiques (avec Monaco et Lichtenstein !) et sur le rôle indispensable assumé par l'**OAHCR (Occusi-Ambeno High Commission Refugees)** pour l'accueil des réfugiés.
- Des émissions réelles de timbres qu'un bureau d'Auckland, dénommé **Bureau Philatélique d'Outre Mer de l'Occusi Ambeno** (P.O. Box 876 Auckland) fournissait réellement contre paiement. Une grosse société de ventes a été piégée durant une année entière. Certains timbres commémorent la Révolution espagnole, d'autres PICASSO ; d'autres se dressent contre la bombe nucléaire. Ces libertaires « *ouverts* » offrent même des timbres de LÉNINE ou sur la Révolution états-unienne. Enfin des séries sur la faune (oiseaux surtout) sont de très belle qualité.

---

<sup>147</sup> LÉPINE Patrice/MORISSETTE Eddy *Le rave : les maquisards mystiques*, -in-Collectif *Utopia*, 2001

<sup>148</sup> BORGES Jorge Luis *Ficciones/Fictions*, 1956 (édition bilingue Paris, Gallimard, 2000)

<sup>149</sup> ALBI Franco *The world beyond the nearest hill*, -in-Senior Citizen News, may 1985

- Dans le même ordre d'idée sont diffusées des cartes postales, vantant le Zeppelin, dénonçant les atrocités d'Hiroshimas ou faisant la promotion de groupes rocks alternatifs locaux.

Lorsque j'ai reçu ma commande faite en novembre 1984, un papier à en-tête officiel du Sultanate of Occussi-Ambeno m'avait semblé tout à fait analogue à d'autres documents commerciaux classiques.

Cet État se positionne évidemment pour des pratiques libertaires ou alternatives :

- Pas de lois anti-drogue, mais au contraire un développement encouragé de cultures de champignons hallucinogènes dont la **Royal Occusi-Ambeno Hallucinogenic Mushroom Factory** dresse la liste. Le ministre de l'agriculture, Kilang Chendawan KHAYAL publie les bilans.
- Pas de répression sexuelle, mais au contraire la volonté de reconnaître la bisexualité. L'amour libre est encouragé pour cette « *island of sexual abandon* » : un tract montre un heureux blanc en short néo-colonial, le regard un peu « *défoncé* », enlaçant deux femmes indigènes nues. J'ai également reçu une très belle publicité pour acquérir un « *exotic massage oil* », baume sensuel désormais encouragé par l'heureux État, avec trois variantes (Musc, Patchouli ou frangipane !).
- Un engagement politique fermement anti-nucléaire, et donc une forte condamnation de l'État français qui pratiquait alors les essais dans le Pacifique : une affiche en A3 de François MITTERRAND le présente même comme « *Fou grenouille* », alias « *Bomber frankie* » et comme une personne « *très dangereuse* » dont les responsabilités sont « *Crimes, envoi par le fond du Rainbow Warrior, pollution du Pacifique au moyen de bombes nucléaires, esclavage de Tahiti et de la Kanaky* ». La signature est celle de **Anarchist Alliance of Aotearoa** qui est visiblement liée à l'expérience qui se prolonge toujours dans les années 1980, ainsi que la **Lancaster Publishing**. Des billets émis par **l'Auckland University Cafe d'Aotearoa** organisent une « *boom* » « *Anti-french rage* » le 12 septembre 1986.
- L'écologie et les techniques alternatives sont partout soutenues. Des solutions de désalinisation de l'eau de mer font l'objet d'autres publications spécifiques. L'aviation utilise les dirigeables à l'hélium et dans le domaine maritime, des navires de la **Transonic Marine** sont mus par des piles photovoltaïques.
- Des affiches contre toute autorité (« *No more authority* ») s'en prennent aux violences policières contre des sympathiques barbus au style baba-cool, ou proposent de casser la croix chrétienne pour combattre le mensonge religieux.

Ce déploiement d'énergie a permis à quelques libertaires de creuser le concept d'État pour mieux le dénoncer, de diffuser leurs idées dans des milieux qui appréciaient cet aspect satirique, et d'apprendre quelques techniques d'impression qui servirent aux mouvements alternatifs locaux.

## E. LES UTOPIES ALTERNATIVES : UN « NOUVEL IMAGINAIRE UTOPIQUE » ?

### 1. Sur quoi s'appuyer pour l'analyser ?

L'utopie communautaire, alternative... définit une autre manière de penser et de vivre l'utopie.

Déjà présente dans certains essais (et analyses de ces essais) depuis le XIX<sup>e</sup> siècle (Oneida, Cecilia, milieux libres), et chez des penseurs modérés (Élisée RECLUS et sa prise en compte des « évolutions ») cette autre vision de l'utopie va au XX<sup>e</sup> siècle être profondément renouvelée par deux ou trois grands événements ou moments.

Il y a d'abord l'importance théorique de ce que j'appelle le révisionnisme anarchiste, entrepris par des penseurs libertaires très critiques, tant vis à vis des dogmes de l'anarchisme que vis à vis de ce que l'on nomme parfois la « *naïveté kropotkinienne* ». Les penseurs italiens avec notamment Luigi FABBRI et surtout sa fille Luce FABBRI en sont les éléments moteurs. L'originalité de la pensée libertaire états-unienne agit dans ce sens, et avec Paul GOODMAN,



pour retenir un exemple marquant, se trouve à l'origine de la contre-culture et des mouvements de la beat-generation.

Le deuxième élément est l'immense mouvement communautaire des sixties et des seventies, qui se prolonge aujourd'hui encore sous d'autres formes, avec coopératives, essais solidaires et milieux de vie alternatifs. En s'inspirant des groupes de la Croix-Rousse lyonnaise, Mimmo PUCCIARELLI<sup>150</sup> le premier, et Alain PESSIN<sup>151</sup> ensuite, ont tenté de poser des analyses d'ensemble.

Au niveau théorique toujours, la pensée communautaire libertaire renouvelée par les écrits de BOOKCHIN ou d'Hakim BEY montre qu'un troisième élément est en train de se répandre largement en milieu libertaire.

## 2. Quels éléments novateurs ou particuliers révèlent ces multiples expériences

L'utopie qu'elles mettent en œuvre est résolument libertaire dans leur pratique, sinon dans leur esprit. On peut en schématisant un peu, mettre l'accent sur les points suivants :

- **L'individualisme** est une des composantes principales de la nouvelle ( ? ) utopie. Même au sein de communautés bien structurées, **l'individu** conserve son libre arbitre, sa vie privée, son autonomie... Il l'emporte sur le collectif (au sens contraignant de celui-ci). C'est le premier trait de ce que ULBERGHS appelle « *l'homme nouveau* »<sup>152</sup>, puisque « *un mouvement d'animation (au sens collectif alternatif) politique ne réussira que dans la mesure où il ne redoute pas la liberté* », de chacun et du groupe.
- **L'autonomie** est omniprésente, autant pour l'individu comme on vient de le signaler, que pour les collectivités. On rejoint ici un des traits saillants du communisme libertaire depuis ses origines.
- Cette autonomie n'exclut ni la **solidarité**, ni la **coordination**. Cette coordination est souvent **fédérale** et volontaire. Là aussi, rien de nouveau sous le ciel libertaire. Sauf que c'est réel et non plus théorique.
- Ces points expliquent que les **rejets de toute contrainte** sont très fermes:
  - l'autoritarisme en soi et leadership, y compris le simple attrait charismatique,
  - les systèmes et l'esprit de système,
  - les dogmes, fussent-ils anarchistes...
- Partout la **liberté** semble le premier paramètre, avec tout ce qu'elle implique. L'imagination, les passions, la rêverie (chère à Alain PESSIN), la critique, le désordre créateur (au sens bakouninien)... sont encouragés ou tout simplement évidents.
- Cette liberté fait du **pluralisme** et des **activités décentralisées** une donnée de première importance.
- Cette nouvelle utopie est plus proche du **réel**, visant la « **concrétude** » et promouvant la « *rêverie affirmative* » dit PESSIN. Elle est modulée vis à vis de la réalité, **pragmatique** comme le défendaient déjà les FABBRI ou GOODMAN), et donc plus à échelle humaine. Les petites expériences, les interstices, les brèches... sont tous considérés valables, dignes d'intérêt, sans forcément hiérarchie des analyses et des engagements. Au pragmatisme est souvent lié le terme de « *possibilisme* » qui définit ici des tentatives souvent audacieuses mais néanmoins réalistes.
- En s'engageant dans le réel et la vie quotidienne, les utopistes alternatifs feraient un « *retour à PROUDHON* » (PESSIN) en redonnant **primauté au social**. Celui-ci redeviendrait autonome, face au politique. C'est tout le débat de la Première Internationale qui ressort ici et une grande constante de l'anarchisme qui est analysée, volontiers a-politique ou anti-politique au sens péjoratif du terme..
- Ces groupements admettent le **mouvement, le changement, l'évolution**... Plus rien n'est figé, ni ne se veut parfait et immuable. L'échec est relativisé, prévisible, et n'empêche pas d'essayer d'autres solutions. C'est peut-être une des principales oppositions aux utopies

<sup>150</sup> PUCCIARELLI Domenico (Mimmo) *Le rêve au quotidien. De la ruche ouvrière à la ruche alternative. Les expériences de la Croix-Rousse 1975-1995*, Lyon, ACL, 254p, 1996

<sup>151</sup> PESSIN Alain *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 228p, 2001

<sup>152</sup> ULBERGHS Jef *Pour une pédagogie de l'autogestion*, Paris, Éditions ouvrières, 1980, p.219

dites « *classiques* » ou « *traditionnelles* ». Mais il est bon de rappeler que le **gradualisme** est une donnée présente dans le mouvement anarchiste, timidement chez MALATESTA, ouvertement chez GOODMAN et Luce FABBRI. En tout cas, puisque rien n'est figé, aucun modèle stable n'est plus possible ; au contraire, il se doit d'évoluer en fonction des circonstances, du changement de ses membres, de la prise en compte d'autres besoins ou critères pas forcément mis en avant au début de l'action..

- **L'ouverture**, sur d'autres univers, d'autres mouvements, d'autres doctrines, sur la vie réelle, se fait même en acceptant parfois certains compromis : élections locales ou syndicales (CGT espagnole, BOOKCHIN), travaux hors de la communauté (kibbutz, Comunidad del Sur...), accueil de visiteurs et pratiques marchandes (Christiania)...
- Cette utopie libertaire réintroduit le malléable et le relatif dans ce qui était trop souvent perfection rêvée et dogmatisme et enfermement assumés.